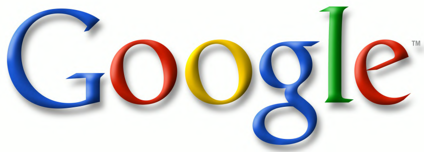




REVUE

DES

DEUX MONDES

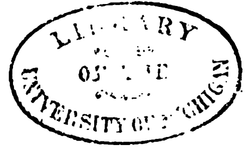
XXXIII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES





XXXIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE



TOME QUARANTE-CINQUIÈME



PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20



1863

M[LLE] LA QUINTINIE

CINQUIÈME PARTIE (1).

La trêve était bien près d'expirer lorsque M. Lemontier arrivait à Aix. Son premier soin, après avoir causé avec son fils, fut de le faire partir pour Cheneville, une terre qu'il possédait dans la vallée du Rhône, au-dessous de Lyon; là, le jeune homme recevrait en quelques heures les communications nécessaires. C'était l'époque où, tous les ans, le père et le fils habitaient cette résidence, où Émile avait été élevé et qu'il aimait beaucoup.

M. Lemontier sentait que la présence d'Émile ne pouvait qu'augmenter l'irritation du général et stimuler la vigilance hostile de l'abbé. D'ailleurs, si la lutte de famille prenait quelque échappée au dehors, il ne fallait pas que Lucie fût compromise par le voisinage de l'objet de cette lutte. Émile souffrit beaucoup de s'éloigner du théâtre des événemens et de se sentir réduit à l'inaction; mais il comprit la sagesse de son père : il remit son sort entre ses mains et partit, cachant ses angoisses et surmontant sa douleur. Émile avait une grande force de volonté, on a pu en avoir la preuve dans ses dernières lettres. Il n'était peut-être pas ce qu'au temps de Grandisson on eût appelé un jeune homme accompli; mais il était naïf, généreux, enthousiaste, et d'un caractère assez solide pour porter la spontanéité de ses élans. S'il avait les jalousies de l'amour, il savait les renfermer dans les limites de la justice. S'il avait les ferveurs du néophyte philosophe, il n'y mêlait pas le sot orgueil de la

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 mars, 1er et 15 avril.

dispute, et son père le calmait sans peine, car son père était pour lui le type de la raison et de la bonté.

Mme Marsanne et sa fille quittaient la Savoie. Henri Valmare eût désiré les suivre; mais il sentit qu'il pouvait être utile à M. Lemontier, et il lui offrit de rester. M. Lemontier accepta. Il y avait chez ce jeune homme un fonds de dévouement et d'affection dont il ne se vantait pas, qu'il n'appréciait peut-être pas lui-même, mais que M. Lemontier connaissait bien, et qu'il savait développer en le mettant à l'épreuve. Henri s'établit donc au village du Bourget, sur la même rive du lac où est situé le château de Turdy, et à une courte distance. M. Lemontier se rendit à Turdy, décidé à y passer tout le temps nécessaire et à ne s'en laisser chasser par personne, conformément au désir de Lucie et du grand-père.

Pendant que le siége se posait ainsi, M. Moreali, attentif aux mouvemens de ses adversaires, faisait aussi son évolution. Il laissait à Aix son ami le comte de Luiges, qui ne lui eût été de nul secours, et il allait recevoir à Chambéry un auxiliaire important qu'il attendait avec impatience. Cet auxiliaire, cette force de conviction et de volonté qu'il voulait opposer à M. Lemontier, c'était le père Onorio, le capucin romain qui, par son influence, avait renouvelé à sa manière l'âme de Moreali et bien d'autres.

Le portrait de ce religieux se trouve assez nettement tracé dans la lettre onzième de cette collection, écrite par Moreali à Mlle La Quintinie. Si le lecteur veut s'y reporter en cas d'oubli, il saura aussi bien que nous par quelles épreuves avait passé la croyance de l'abbé, quelles ambitions légitimes et nobles avaient été refoulées et froissées en lui par le joug somnolent de l'infaillibilité papale, ressource puérile, mais unique et dernière, de l'orthodoxie agonisante; quels dégoûts mortels il avait éprouvés en se retrouvant, privé de persuasion intime, en face de cette loi aveugle, sourde et muette; enfin quel désespoir exalté l'avait jeté dans les bras du père Onorio, un des derniers saints de cette orthodoxie ruinée, un esprit passionné, une vie austère, une parole saisissante, mélange d'inspiration et d'égarement, le cynisme enthousiaste de la démission humaine.

Il avait fallu à la vive intelligence de Moreali, à bout d'efforts, le refuge de cette folie sacrée pour ne pas abjurer toute croyance. Il eût fait de vaines tentatives pour accepter la moderne philosophie spiritualiste, confuse encore à bien des égards, mais éclairée d'en haut, née du divin principe de la liberté, nourrie de la notion du progrès et en pleine route déjà vers les vastes horizons de l'avenir. Cette philosophie se personnifiait devant lui dans M. Lemontier et dans son fils. Il était ébloui, effrayé, indigné de la force de cette réaction contre les doctrines de mort du père Onorio, son dernier asile. Il était trop intelligent et trop instruit pour ne pas se se-

débordé et entraîné : cette réaction, on eût pu la paralyser en faisant entrer ses lumières et ses forces dans le domaine de la foi; mais l'église ne veut pas de ce concours hétérodoxe, et, comme elle, Moreali avait en lui la haine des hommes libres et des écrits nouveaux, cette robe de Nessus du prêtre qui a vaillamment combattu toute sa vie, et qui meurt torturé, consumé, sans avoir pu vaincre.

Moreali, esprit entreprenant et toujours spontané quand même, était venu en Savoie avec de grandes illusions. Il avait cru triompher aisément des velléités de Lucie pour le mariage. On a vu qu'il comptait fonder un couvent d'hommes en même temps qu'elle fonderait un couvent de femmes, et qu'il voulait donner au père Onorio la direction du premier, se réservant pour lui-même tacitement celle du second. Il était riche, et le saint-siége l'avait autorisé à fonder son établissement religieux dans ce pays de Savoie, qui pouvait un jour ou l'autre être envahi par l'esprit gallican en se trouvant annexé à la France. Pour traiter de l'achat d'une propriété convenable sans trop donner l'éveil à l'esprit d'opposition que le prêtre suppose toujours déloyal, Moreali s'était fait autoriser à prendre l'habit séculier. On pensait peut-être aussi que les fidèles de Savoie étaient aussi jaloux de leurs intérêts que les autres, et que tout vendeur exploiterait la circonstance.

Ce n'était pas là, dira-t-on, une raison suffisante pour que l'abbé prît tant de précautions et voulût cacher jusqu'à son nom. En effet; il en avait donc une autre. Il l'avait dite à Émile, et il n'avait pas menti. Il craignait, sinon pour ses jours, du moins pour sa liberté d'action, car il avait sujet d'appréhender quelque violent scandale venant entraver ses projets. Ne la connaît-on pas maintenant, cette raison? Il savait que le général La Quintinie lui avait voué de mortels ressentimens, et il se disait que M. de Turdy, malgré son grand âge, n'avait peut-être pas, comme Mlle de Turdy, oublié son nom. Il fallait voir Lucie, la convaincre, obtenir par l'enchantement de la parole ce que ses lettres n'avaient pu opérer. Lucie se refuserait peut-être à des rendez-vous, à des conférences mystérieuses. Il fallait pénétrer à tout prix jusqu'à elle. L'abbé avait réussi.

Et pourtant il avait failli échouer. Sa première rencontre avec le général chez Mlle de Turdy avait été orageuse. Il avait audacieusement provoqué cette rencontre en se faisant reconnaître et accepter par la vieille tante, après l'avoir fascinée et conquise par ses soins. Ç'avait été l'affaire de peu de jours. Moreali avait d'exquises et chastes séductions dont il connaissait la puissance. Se fiant donc à lui-même de plus en plus, il avait prié la tante de le faire dîner avec le général à l'insu de M. de Turdy et de Lucie. On a vu que le général s'était rendu à l'appel d'un billet mystérieux. Le général avait dîné et passé la soirée avec lui sans le reconnaître. Il ne l'a-

vait pas vu depuis plus de vingt ans, et même il l'avait rarement vu, bien que Moreali eût été l'arbitre secret de ses destinées conjugales.

Vers onze heures du soir, Mlle de Turdy étant rentrée dans ses appartemens et le général prolongeant la veillée avec l'aimable et pieux séculier qui l'avait convenablement sondé et assoupli depuis quelques heures, Moreali s'était fait raconter la vie et la mort de Mme La Quintinie. Il avait vu combien le temps avait amorti cette douleur, et il avait saisi les secrètes opérations de la conscience du général. Longtemps celui-ci s'était reproché la mort de sa femme comme un résultat de sa faiblesse envers le prêtre. Devenu dévot par vanité, pour marcher de pair au sortir du sermon et de la conférence avec certains officiers supérieurs de vieille roche et pour recevoir les cajoleries des évêques et de leur suite, il avait tout à coup découvert que la mort de sa femme avait été, non celle d'une victime, mais celle d'une sainte, et il s'était fait à ses propres yeux un mérite de ce qui avait été si longtemps un sujet d'humiliation et un remords. Moreali le trouva donc suffisamment préparé, et l'abbé Fervet se révéla.

Un sentiment humain, un reste de dignité virile, un dernier battement de cœur pour la femme qu'il avait aimée rendirent le général furieux et menaçant pendant quelques minutes. Moreali, non moins ému, lui offrit sa poitrine en lui disant qu'il mourrait avec joie pour avoir travaillé sincèrement à sauver l'âme de Mme La Quintinie. Le général pleura, s'humilia et demanda à l'abbé de le confesser et de l'absoudre, ce qui fut fait en l'oratoire du comte de Luiges, à Chambéry, le lendemain matin. L'abbé Fervet n'avait jamais cessé de confesser les hommes.

Dès ce moment, le général, heureux d'avoir trouvé une volonté à mettre à la place de la sienne quand celle-ci chancelait, et un homme de mérite et de science à opposer à ce qu'il appelait l'ergotage philosophique d'Émile, appartint corps et âme à son ancien persécuteur, à son ancien ennemi, à l'homme dont l'influence spirituelle avait failli empêcher son mariage et soulevé depuis, dans son cœur incertain et troublé, des tempêtes d'indignation et de jalousie.

Pendant ces opérations de l'abbé, le capucin était en route. Il était appelé pour prendre connaissance d'une propriété que Moreali avait commencé à marchander et qu'il voulait savoir appropriable aux desseins de l'anachorète. Moreali hésitait maintenant dans la réalisation de ce projet en voyant la résistance de Lucie à un projet analogue; mais il espérait que l'éloquence fougueuse et l'aspect fascinateur du saint agiraient sur elle.

Le jour de l'expiration de la fameuse trêve imaginée par Moreali pour donner à Onorio le temps d'arriver, un frère quêteur se pré-

senta à la porte du manoir de Turdy. On le fit entrer dans les cuisines. Le général était averti, il ne bougea pas. Misie, habituée aux charités de Lucie et prévenue d'ailleurs par Moreali, qui disposait de ses étroites convictions, alla demander à sa jeune maîtresse ce qu'il fallait donner au religieux mendiant. Lucie était dans la bibliothèque avec M. Lemontier, arrivé depuis peu d'instans. On était en train de servir là le souper du grand-père, qui était assez bien pour sortir de sa chambre, mais encore trop faible pour descendre au salon.

Quand Lucie, tout en causant avec M. Lemontier, eut envoyé son aumône, Misie revint lui dire que ce pauvre frère était bien fatigué, qu'il avait les pieds en sang, et qu'il demandait à coucher sur une botte de paille dans un coin du vieux château ou des écuries.

— Qu'on lui donne un lit, une chambre, un bon souper et tout ce qu'il voudra, répondit Lucie. — Et elle se remit à parler d'Émile avec M. Lemontier.

Elle était heureuse de le voir enfin, cet homme d'une sereine intelligence, d'une vaste érudition et d'un caractère aussi pur que son esprit. C'était un de ces persévérans chercheurs de lumière que le vulgaire de tous les temps discute, raille, critique ou injurie, mais qui, plus ou moins d'accord entre eux, creusent en chaque siècle plus profondément le sentier dont l'avenir fait de larges voies. Il n'avait pas l'orgueil de l'apostolat et ne se croyait pas un révélateur. Nulle intelligence n'était plus modeste, nul extérieur plus simple. Sa parole était douce, claire, sans ornemens inutiles. Il écoutait plus qu'il ne démontrait. Son esprit était toujours occupé de comprendre afin de juger sans passion et de conclure sans partialité. Et sous cette tranquillité d'âme il y avait de la vraie force, un indomptable courage, des trésors de bonté, une patience inaltérable.

Bien qu'Émile eût parlé de son père avec enthousiasme, Lucie ne le trouva pas au-dessous de ce qu'elle avait rêvé, car Émile l'avait avertie de l'étonnante simplicité de ses manières; il lui avait prédit qu'au lieu d'être éblouie, elle serait charmée. Lucie se sentait aussi à l'aise avec M. Lemontier que si elle l'eût toujours connu. Déjà elle l'avait présenté au vieux Turdy, qui l'avait reçu avec une joie expansive, et qui maintenant s'habillait pour venir passer une ou deux heures avec eux avant de retourner à sa chambre de malade.

Le général, avec qui Lucie avait dîné, ne paraissait pas. M. Lemontier lui fit demander par Misie la permission d'aller le saluer. Le général fit répondre qu'après le souper de M. de Turdy il attendrait le nouvel hôte au salon. M. Lemontier ayant complété toutes les notions que devaient lui fournir Lucie et son grand-père, descendit au salon et y trouva le général flanqué du capucin. Ce n'était

pas le moment de causer d'affaires : l'affectation du général à ne pas congédier ce vieillard silencieux et fatigué prouva de reste à M. Lemontier qu'on reculait pour ce jour-là devant les explications.

Mais quel était ce nouveau personnage inconnu à Lucie et qui se trouvait subitement lié avec le général? Un passant? un pèlerin recevant l'hospitalité d'un jour, ou un espion de Moreali? M. Lemontier, qui l'examinait tout en causant de choses d'un intérêt général avec M. La Quintinie, comprit vite que ce n'était ni un passant ni un intrigant, mais une sorte de missionnaire de bonne foi. L'homme était très vieux ou très usé par les austérités. Sa figure commune et terne avait tout à coup de grands éclairs sans cause apparente. L'œil éteint tenait assoupies des flammes qui s'échappaient comme des décharges de lumière électrique. Le front très élevé, serré aux tempes, contrastait dans sa nudité avec le front court et large du général.

Il était vêtu de bure et souillé de poussière, sa peau et ses vêtemens différaient peu de couleur. Il exhalait une odeur de terre et d'humidité. Il parlait mal le français et paraissait le comprendre plus mal encore. En revanche, il ne comprenait pas du tout l'italien que le général s'efforçait de lui parler. Assis près de la fenêtre ouverte, il avait peut-être froid, mais il ne s'en apercevait pas ou ne s'en souciait pas. Il appartenait à ce tempérament insensible ou invulnérable qui est propre aux exaltés, aux martyrs et aux fous.

M. Lemontier observait son profil socratique, évidé pour ainsi dire, comme si la maigreur des jeûnes n'eût laissé en saillie que les lignes osseuses et emporté la trace de tous les instincts. Le front seul avait poussé en hauteur, et par là ce n'était plus Socrate, mais quelque chose de plus et de moins, un Indien, un stylite. Le père d'Émile sentit que l'homme n'était pas méprisable, et il lui parla en bon italien bien rhythmé. Une lueur de satisfaction éclaira les traits du pauvre moine, qui, fourvoyé, ennuyé et résigné, s'était changé en statue.

Il raconta naïvement à M. Lemontier qu'il venait de Frascati, qu'il avait voyagé en chemin de fer, par mer, en diligence et à pied. De tout cela nul étonnement, nul souci. Du changement de pays et de climats aucune préoccupation. Nulle remarque sur son chemin. Il avait *marché dans ses pensées*, disait-il; il n'avait rien vu.

— C'est très beau de marcher ainsi, lui dit M. Lemontier, quand les pensées sont nobles. Vous pensiez à Dieu?

— A Dieu toujours et à beaucoup de petites choses que je demandais à Dieu de m'expliquer.

— Par exemple?

— D'abord pourquoi l'on tient à aller vite, comme si l'on croyait avancer en changeant de place!

— Dieu vous a-t-il répondu ?

— Oui, il m'a dit que cela ne servait de rien, et que la mort demeurant partout, il n'était pas besoin de se hâter pour la rencontrer.

— Et que lui demandiez-vous encore?

— Si les anges voyagent.

— Et Dieu...

— Dieu m'a dit qu'ils allaient plus vite que la vapeur.

— Aussi vite que la pensée?

— Encore plus vite, plus vite que le mal, aussi vite que la grâce!

— Très bien! Si le bien va plus vite que le mal, le mal sera donc devancé et réduit à l'impuissance?

— Cela, c'est un mystère. J'y ai songé quelquefois.

— Avez-vous questionné Dieu là-dessus?

— Non; il m'eût dit que cela ne me regardait pas. J'ai un jour à vivre!

L'entretien continua sur ce ton, M. Lemontier examinant le cerveau de ce moine comme un produit curieux du travail ascétique, le moine répondant par sentences obscures et malignes comme celles d'un sphinx.

C'était au tour du général à ne pas comprendre. Il s'évertuait à saisir un mot dans chaque phrase, se demandant d'où venait à l'homme *subversif* cette audace tranquille d'interroger un saint. Son étonnement devint de la stupeur quand, au bout de vingt minutes, le capucin, qui n'avait pu échanger avec lui dix paroles, et qui lui marquait une extrême froideur, parut s'être pris d'abandon et de sympathie pour M. Lemontier, et, tout en se retirant, lui tendit la main en échangeant avec lui le souhait de *felicissima notte*. Puis il revint sur ses pas et lui demanda si sa fille était malade, qu'il ne l'avait pas vue? Il prenait M. Lemontier pour le père de Lucie, ce que M. La Quintinie avait pu lui expliquer à cet égard ayant été complétement perdu. M. Lemontier ne marqua pas de surprise et profita du *quiproquo* pour s'instruire. Sûr de n'être pas compris du général, qui le suivait la bouche béante, il demanda à son tour au capucin s'il connaissait *la signora Lucia.*

— Non, dit l'autre, mais elle m'a fait l'aumône et accordé l'hospitalité. On dit qu'elle est charitable et pieuse. J'aurais voulu la remercier. On m'a dit qu'elle savait très bien ma langue, elle aussi.

— Nous y voilà, pensa M. Lemontier. Il promit au moine qu'il la verrait le lendemain matin, — car vous ne comptez point partir demain? ajouta-t-il.

— Non, s'il est vrai que vous ayez besoin de moi ici, répondit le père Onorio complétement dupe de son erreur de personnes. Je vais où l'on m'appelle, comme je sors d'où l'on me chasse. On m'a dit

qu'un père me réclamait, c'est vous? et qu'un grand-père voulait me battre, où est-il? Me voilà! Qu'il en soit ce que Dieu voudra, mon pauvre corps est à lui et ne vaut pas la peine qu'il le protége.

Il s'en alla sur cette plaisanterie en souriant d'un air lugubre et doux.

Le général eût bien voulu savoir. M. Lemontier lui fit payer sa réserve en lui répondant d'une manière évasive et en se hâtant de prendre congé de lui jusqu'au lendemain.

— Vous retournez à Aix? dit le général sèchement.

— Non, mon fils n'y est plus, et M. de Turdy m'a engagé à passer quelques jours chez lui.

— Ah! monsieur votre fils...

— Est allé m'attendre chez moi.

— Alors... nous causerons...

— Quand il vous plaira, général, répondit M. Lemontier en reprenant le chemin de la bibliothèque, où Lucie l'attendait.

— Ce diable d'homme! pensait le général en se couchant. Il était si pressé de parler, et il semble que ce moine lui en ait ôté l'envie! Pourquoi donc, *sac à laine!* ai-je oublié tant que cela l'italien, que je croyais savoir? — Il s'endormit en feuilletant un vocabulaire de poche à l'usage des commençans.

M. Lemontier conseilla à Lucie de voir et d'écouter le moine, de le laisser catéchiser, et de faire accepter à M. de Turdy la présence de cet apôtre dans sa maison pendant le temps nécessaire. Et même, ajouta-t-il, il n'est pas impossible que je vous demande de rappeler Moreali. Vous avez peut-être été un peu vite; il eût mieux valu ne pas le chasser. Je suis là, je veille, et je me charge de recevoir tous les assauts. Nous devons, je crois, au lieu d'entretenir les craintes et l'irritation du grand-père, l'amener à sourire de cette vaine persécution et à la laisser s'user d'elle-même autour de lui. Du moment que vous êtes sauvée de l'entraînement religieux, nous sommes tous sauvés. Il ne s'agit plus que de faire avorter les crises sans les trop éviter. Donnez de la gaîté et un peu de malice prudente au grand-père; je vous réponds qu'appuyé sur nous, et sûr de vous désormais, il retrouvera des forces dans ce petit exercice de sa vitalité.

M. Lemontier ne se trompait pas. Dès le lendemain, M. de Turdy était sous les armes, enchanté d'avoir à travailler, lui aussi, au rachat de la liberté de sa petite-fille, et assez fort pour reprendre ses habitudes.

Le capucin réclama un entretien avec Lucie. On le reçut au salon, toute la famille présente. Là Lucie refusa d'entendre aucune exhortation secrète, mais elle s'engagea à écouter le moine aussi longtemps qu'il lui plairait de parler sans que ni elle, ni M. Lemontier,

ni son grand-père se permissent un mot d'interruption. Cela ne faisait pas le compte du général, qui craignait que l'orateur n'eût pas ses coudées franches; mais Onorio fit bien voir qu'il ne s'embarrassait de rien et qu'il méprisait profondément les subterfuges. Il était l'antithèse du jésuitisme, il était l'anachorète des anciens jours; il en avait la foi, la vigueur et la science théologique. Seulement cet homme du passé transporté au XIX[e] siècle, n'ayant plus sa raison d'être, chantait dans le vide, et l'écho de sa voix retournait sur lui-même sans rien ébranler de solide au dehors.

Il parla avec une grande abondance de cœur pourtant, car il avait personnifié Dieu à son image; il s'entretenait avec lui d'égal à égal, tantôt avec une tendresse touchante, tantôt avec une trivialité comique. Il aimait ce Dieu de sa façon à l'exclusion absolue et complète de tout être réel. Il dialoguait avec lui à la manière des sibylles, répétant ses réponses sans nul souci de les rendre ridicules en les traduisant mal à l'assistance, se livrant à une pantomime comique parfois et parfois sublime de persuasion et de simplicité. Il dit des choses admirables et des choses révoltantes. Il fut éloquent et puéril. Le vieux Turdy riait à son aise; l'orateur n'y faisait pas la moindre attention. Le général admirait de confiance, devinant au geste et à l'inflexion apparemment que tout devait être magnifique. M. Lemontier était attentif, et quand il y avait à louer, il laissait échapper un mot d'approbation qui étonnait grandement le général. Lucie était grave et triste; elle sentait profondément le néant de cette doctrine de mort dont un représentant sincère et courageux lui disait le dernier mot. Elle avait traversé avec dégoût les transactions de mauvaise foi de la propagande, elle entendait maintenant la parole d'orthodoxie, le *de profundis* de l'humanité, la négation de la vie divine. On ne déserte pas sans un reste de frayeur et de regret l'autel refroidi dont on a longtemps couvé la flamme et guetté le réveil. Ce regret fut le dernier. Quand le capucin eut fini de prêcher le renoncement absolu, elle lui dit simplement :
— Je vous remercie, père Onorio, vous m'avez ramenée au vrai Dieu!

Le grand-père et M. Lemontier l'avaient comprise. Le capucin, exténué de fatigue, se retira en bénissant l'assistance. Le général crut triompher; il prit le bras de M. Lemontier et l'emmena dans le jardin.

— Eh bien! lui dit-il, est-ce que ce n'est pas concluant, ce que vous venez d'entendre?

— Concluant pour le suicide, répondit M. Lemontier.

— Comment? quoi? il a parlé sur le suicide?

M. Lemontier résuma clairement le discours du capucin et en fit toucher du doigt toutes les conséquences au général. — La plus

grave, ajouta-t-il, serait que Mlle La Quintinie eût été persuadée sans retour, car elle se ferait religieuse dès demain. Est-ce votre intention qu'il en soit ainsi, général?

— Non pas, *sac à laine!* jamais!... Mais croyez-vous réellement que ce moine, au lieu de lui parler raison, lui ait conseillé de faire des vœux?

— Il nous l'a conseillé à tous, et à vous tout le premier.

— A moi! à moi! Moi, me faire capucin?...

— Au nom de la logique certes.

— Mais vous vous moquez?

— Je vous donne ma parole d'honneur que tout ce que nous faisons sur la terre est péché au dire de ce prédicateur. Votre habit propre et commode est un péché, le dîner sain et copieux que vous prendrez tantôt est un péché. Votre santé, votre activité, votre autorité, votre prière, votre croyance, votre affection paternelle, votre fille elle-même, tout est péché en vous et autour de vous.

— Eh bien! alors... que veut-il donc que je devienne?

— Ce qu'il est lui-même, un spectre, un cadavre, rien!

— Tenez, monsieur Lemontier, reprit le général en arpentant les allées à grands pas, je sais qu'il y a des exagérés;... il y en a partout!... Vous êtes un libéral... Vous savez bien qu'il y a des jacobins?... On m'avait vanté ce moine comme très éloquent...

— Il l'est.

— Il paraît, vous l'avez applaudi; mais vous ne l'avez pas goûté pour ça, et ce n'est pas l'homme qu'il fallait. Je vais le renvoyer...

— Je doute que M. de Turdy y consente. Cette éloquence l'a diverti...

— Oui, c'est un athée, lui! il a ri tout le temps! Il ne faut pas que la religion prête à rire!

— Vous eussiez ri de même... si vos oreilles eussent été plus habituées à l'accent campanien du prédicateur.

— Ah! il a un accent particulier, n'est-ce pas? C'est donc cela que je perds un peu de ce qu'il dit! Ah çà! il a donc été... grotesque?

— Oui, mais avec beaucoup d'esprit, et à dessein. Cette verve italienne soutenait son raisonnement. Il raillait les incrédules, les ambitieux, les chrétiens tièdes, tous ceux qui prétendent faire leur salut sans renoncer aux biens de ce monde et aux douceurs de la famille. Il les contrefaisait plaisamment, et, prenant ensuite les foudres du Dieu de Job, il les pulvérisait et les foulait aux pieds. Il appelait le diable à son aide, et Dieu commandait à Satan de torturer dans l'éternité ces âmes froides ou perverses. Il y avait du Dante et du Michel-Ange parfois dans sa vision de l'enfer. C'était fort beau, je vous assure, et j'aurai du plaisir à l'entendre encore.

— Ça ne vous fait donc rien, à vous? vous ne croyez à rien?

— Je crois en Dieu, général; mais, pas plus que vous, je ne crois au diable.

Le général ne répondit pas. Il pensait à sa femme que la peur de l'enfer avait tuée. Il se demandait à lui-même s'il y croyait. — L'image d'un démon armé d'une fourche se présenta devant lui; il crut voir un Kabyle et chercha à son côté désarmé son bon sabre pour taillader ce gringalet. Puis il sourit, et dit à M. Lemontier : — Non, je ne crois pas au diable; c'est un épouvantail pour les capons!

Puis, un peu mortifié de cette concession où M. Lemontier l'avait entraîné, il reprit avec humeur : — Mais tout cela est en dehors de nos affaires, monsieur Lemontier, et nous en avons de sérieuses à régler.

— Je le sais, général, et je suis venu ici pour m'entendre avec vous.

— Nous entendre, je ne demanderais pas mieux, *sac à laine!* vous ne me déplaisez pas : vous me paraissez un homme bien élevé et de bon sens, Émile est un gentil garçon;... mais c'est un exalté, et nous ne pourrons jamais nous entendre. Voilà, j'ai dit.

— Laissez-moi dire à mon tour.

— Qu'est-ce que vous pouvez dire? Je vous connais bien... Je ne vous ai pas lu, je ne suis pas un savant; mais on m'a parlé de vous, vous êtes aussi entêté que moi, vous n'abjurerez pas plus vos erreurs que je ne ferai fléchir mes croyances.

— Nous ne fléchirons ni l'un ni l'autre; nous laisserons nos enfans complétement libres.

— Vous n'empêcherez pas ma fille de pratiquer?

— Je m'y engage de la part d'Émile.

— Ah! voilà quelque chose de gagné! vous êtes plus sage que lui, je le disais bien! mais...

— Mais quoi, général?

— Vous la détournerez de ses devoirs; vous y travaillez déjà, vous êtes ici pour ça. Hein? vous voyez! on ne m'en fait pas accroire, à moi!

— Permettez, général, reprit M. Lemontier avec fermeté : si je devais travailler à modifier les idées de M[lle] La Quintinie, je m'en attribuerais le droit, n'en doutez pas, et ce droit-là, Émile ne pourrait jamais l'aliéner non plus pour son compte; mais nous n'agirions pas à la manière des catholiques; nous laisserions à Lucie liberté absolue d'écouter, de lire, d'examiner toutes les instructions et toutes les exhortations contraires aux nôtres. D'où viennent les erreurs invétérées selon nous? Des croyances sans examen possible, sans discussion permise. Que les prêtres parlent et qu'ils nous laissent parler, nous ne demandons pas autre chose.

— Cependant... Émile lui a déjà persuadé de renvoyer d'ici son directeur de conscience, un homme excellent, dévoué,... qui l'autorise à se marier, pourvu que le mariage soit chrétien et convenable.

— Je vous jure, monsieur, que mon fils n'a rien conseillé à Mlle La Quintinie, et que M. l'abbé Fervet...

— Vous savez son nom?

— Oui, général, je sais beaucoup de choses qui le concernent, et la preuve que, tout en travaillant à combattre son influence, je ne désire pas l'empêcher de travailler contre la mienne, c'est que j'ai déjà demandé à M. de Turdy de lever la sentence de bannissement, et à Mlle Lucie de faire bon accueil à votre protégé.

— Est-ce vrai?... allons! c'est agir en galant homme, il n'y a pas à dire! Je vais conseiller au capucin de déguerpir et faire prier l'abbé de reparaître.

— Quant au capucin, dit M. Lemontier avec une malice grave, prenez garde!... M. l'abbé Fervet comptait beaucoup sur lui, et Mlle La Quintinie a peut-être le désir de l'entendre encore.

Le général s'oublia. — Au diable le capucin! s'écria-t-il. C'est un vieux fou qui n'aura pas compris les instructions de l'abbé, ou qui aura voulu faire à sa tête!... Mais comment savez-vous de quelle part il venait ici?

— Le bon père me l'a dit lui-même.

— Allons, c'est un âne! grommela le général entre ses dents.

Il courut écrire à l'abbé, et chargea le père Onorio de lui porter la lettre. En même temps, pour s'en débarrasser, il lui donna quelques louis que le saint regarda avec un sourire d'étonnement et jeta sur la table en disant : — Je ne suis pas de ceux qui vendent la parole de Dieu. J'ai besoin de cinq sous pour ma journée, on me les a donnés, et je vous remercie.

Il prit la lettre, son bâton, sa besace, et partit pour Aix, où Moreali lui avait annoncé qu'il le retrouverait.

Moreali était un vivant bien différent de ce mort. Il n'était pas cuirassé contre les outrages. Celui qu'il avait reçu de Lucie, malgré le soin qu'elle avait pris de l'adoucir en le reconduisant et l'humilité qu'il avait réussi à lui montrer, saignait au fond de son cœur. Il avait la volonté de faire prédominer en lui l'esprit de charité; mais s'il n'était déjà plus assez homme pour aimer réellement, il l'était encore trop pour ne pas haïr. Le père Onorio vit qu'il reculait devant l'humiliation de retourner à Turdy après en avoir été chassé. — Que tu es encore loin de l'état de perfection, mon pauvre *monsignore!* lui dit-il. — Il l'appelait ainsi pour le railler de sa reste d'attache au monde. — Tu as encore besoin de lutter, p... ne pas bouder et regimber! Tu ne travailles point, tu te laisses ... au gré du diable! J'ai été comme toi; mais je prenais les

moyens, je me mortifiais, je portais le cilice... Toi, tu as toujours la peau fine et les mains blanches. Tu attends les tentations, au risque d'y céder, et quand elles viennent, elles te trouvent désarmé! Je te le dis : tant que tu n'auras pas détruit sans retour la sensibilité du corps et de l'esprit, tu souffriras sans profit et sans honneur.

Selon le père Onorio, l'état de perfection, celui qui a été préconisé par les ascètes, et qui représente à leurs yeux la véritable orthodoxie, le premier degré de la sainteté, c'est d'arriver à ne plus être capable ni de pécher ni de mériter. On devient une chose, la chose de Dieu. Il vous éprouve, on le met presque au défi de vous faire crier, tant on est endurci contre toute souffrance humaine, physique ou morale. Il peut aller jusqu'à vous ôter la foi, comme une trop grande compensation et une trop vive jouissance : on se résigne, on se passe de foi, on devient stupide, tant que dure l'épreuve; mais, pour subir sans péril cette épreuve décisive, il faut avoir si bien détruit en soi le goût et la faculté de pécher que Satan ne puisse rien contre vous. C'est la victoire de saint Antoine, c'est un nouveau degré de sainteté.

Ainsi cés hommes admettent pour eux une loi de progrès, comme nous la réclamons pour les sociétés; mais quel étrange progrès à rebours est le leur!

Moreali avait adopté cette doctrine, il se débattait au seuil de la pratique. Il avait eu trop de passions et il avait encore trop d'intelligence pour se plier jusqu'à terre.

— Ne me demande pas de m'humilier devant la jeune fille, dit-il. Devant le vieillard, devant le philosophe, soit : j'essaierai; mais elle! je ne le puis, c'est aller contre la loi de Dieu!

— *Monsignore*, reprit le moine, il n'y a rien à faire avec toi. La chair et le sang te tiennent. Je m'en retourne à Frascati.

— Non, dit Moreali, j'obéirai, je traverserai ce lac,... sitôt qu'elle m'aura écrit elle-même!

— Ah! comme tu l'aimes, gibier de Satan! reprit le moine avec l'accent ironique d'un profond mépris. Allons, cède-moi ton oratoire, je vais me prosterner là, et je t'avertis que j'y resterai douze heures, douze jours, s'il le faut, sans bouger. Je m'offre pour toi en sacrifice, je ne me relèverai que quand tu m'auras dit : — J'y ai été!

Et il se jeta par terre de sa hauteur devant un autel portatif que Moreali cachait dans une petite chambre pour faire ses dévotions, quel que fût son domicile.

Le bruit de ces vieux os qui résonnaient et semblaient craquer sur le carreau fit tressaillir Moreali. Il releva le moine. — J'y vais, dit-il, j'y vais sur l'heure! Prie pour moi, mais ne m'attends pas; j'y resterai peut-être, mais je te jure que j'y vais.

M. Lemontier s'était entendu de nouveau avec Lucie et son grand-père. Il leur avait annoncé Moreali, il les avait décidés à le voir, à l'entendre, à lui laisser la prédication libre. Cette liberté était la légitimation et la garantie de celle que M. Lemontier aurait lui-même de répondre à Moreali et de tenir tête au général. Le vieux Turdy comprit tout et surmonta ses répugnances. Moreali avait désiré un entretien particulier avec lui. Il fallait savoir le but de Moreali afin de le déjouer, si c'était un but perfide. M. Lemontier n'avait pas oublié la remarque sur laquelle Henri Valmare avait appelé son attention. Moreali était-il influencé par des sentimens personnels incompatibles avec la gravité de son âge et les prescriptions de son état?

Henri venait d'arriver à Turdy, où on le retenait à dîner presque tous les jours, quand Moreali se présenta. M. Lemontier engagea Henri à tout observer avec le plus grand calme, surtout dans les momens où lui-même, accaparé par le général ou distrait par quelque autre soin, serait forcé de perdre de vue la contenance de l'abbé. Il lui recommanda encore, si ses soupçons se confirmaient, de n'en faire part qu'à lui seul et de n'en rien écrire à Émile.

Moreali approcha prudemment. Il s'arrêta à la grille du manoir et envoya deux cartes à M. de Turdy et à Lucie, afin qu'ils ne pussent lui reprocher d'être entré sur la seule invitation du général. Lucie prit le bras de M. Lemontier et alla elle-même recevoir Moreali. — Vous venez en chrétien, monsieur, lui dit-elle, soyez le bienvenu. Mon grand-père regrette d'avoir méconnu vos intentions; mais voici un nouvel ami, M. Lemontier, qui l'a calmé et persuadé. Je suis aussi heureuse d'avoir à vous faire rentrer ici que j'ai eu de chagrin à vous en faire sortir.

Moreali s'inclina. La présence de M. Lemontier lui coupa la parole : il sentit qu'il le haïssait; Émile ne lui avait pas inspiré d'aversion. Il se remit vite. Il fut digne, poli avec ses hôtes, froid et comme dédaigneusement généreux envers Lucie. On servait le dîner; on l'invita à rester, et en attendant le dernier coup de cloche il se promena au fond du jardin avec le général. Il vit bien vite que celui-ci avait énormément faibli en son absence. Le général se plaignait du capucin, il rendait justice à l'esprit de tolérance de M. Lemontier, à la bonhomie sans rancune du grand-père, à la discrétion d'Émile, qui était parti afin de ne blesser personne, à la docilité de Lucie, qui ne se refusait à aucune tentative de conciliation, à Henri Valmare, qui avait été initié malgré lui à des dissentimens fâcheux, mais qui était un caractère sûr, un garçon discret. Bref, le pauvre général eût bien voulu être content de tout le monde et ne pas pousser plus loin sa résistance. N'était-ce pas assez d'avoir obtenu que Lucie, en épousant Émile, fût libre de pratiquer?

— Vous êtes facilement dupe, monsieur le général! répondit Moreali. Cela ne doit point étonner de la part d'un caractère chevaleresque comme le vôtre; mais les devoirs austères de mon état m'ont appris à connaître les ruses de l'incrédule et les transactions des mauvaises consciences. Si M. Lemontier accorde toute liberté à sa future belle-fille, c'est parce qu'il sait déjà qu'elle a abjuré cette liberté entre les mains de M. Émile.

— Si je le croyais? fit le général déjà empourpré de colère; mais supposez-vous à ce petit Émile tant d'ascendant sur elle? Elle ne l'aime pas, elle ne m'a jamais dit qu'elle l'aimât. Elle ne tient point à lui! Elle est femme, elle s'amuse de l'obstination de cet original-là, qui prétend l'obtenir de moi malgré elle et malgré vous. Elle est flattée de la démarche et de l'insistance du père,... qu'elle tient en grande estime pour ses talens. Elle est instruite, c'est une liseuse, elle aime les beaux esprits. Et puis elle se plaît à m'inquiéter et à me taquiner à présent. Elle se tient sur la réserve, elle m'en veut de la scène de l'autre soir. J'ai été un peu emporté, je m'en accuse et m'en confesse; mais vous entendez bien que je ne peux pas lui en demander pardon. Un père est un père, il ne peut pas plus avoir de torts envers ses enfans qu'un chef envers ses inférieurs.

— C'est ma conviction! reprit vivement Moreali. C'est la loi de Dieu qui prime toutes les lois humaines. L'esprit révolutionnaire a en vain restreint et annulé en quelque sorte dans ses codes l'autorité paternelle : elle subsiste en son entier dans la conscience du vrai chrétien. Mlle La Quintinie invoquera sans doute contre vous ces lois civiles qui ont assigné un âge de majorité, c'est-à-dire d'impunité aux enfans rebelles...

— Jamais! s'écria le général, rendu à ses instincts de despotisme; je la tuerais plutôt!

— Ne parlons pas de tuer, reprit en souriant Moreali; sachons nous faire obéir sans éclat et sans violence. Mlle La Quintinie est aux prises avec les suggestions de l'esprit du siècle, avec Satan lui-même.

— Oui, oui, dit le général, qui eût bien voulu concilier ses propres opinions entre elles; Satan, c'est le siècle, vous l'avez dit; c'est la révolution!

— Eh bien! elle est chez vous, la révolution! reprit Moreali. Elle ronge votre famille au cœur, et vous lui avez ouvert la porte. M. Lemontier est un de ses brandons; il est lancé sur votre maison, il la dévorera jusqu'au scandale, et déjà votre fille est atteinte. Qu'elle aime ou non le jeune homme, elle veut faire acte d'indépendance; elle se sépare de vous aujourd'hui, demain elle se séparera de l'église. Tenez, monsieur le général, je n'ai plus rien à faire ici, moi;

je suis dédaigné, méprisé. C'est tout simple! que suis-je pour Mlle Lucie? Ah! qu'un ami pèse peu dans la conscience qui a méconnu déjà la voix du sang! C'est à vous de voir si vous voulez tomber dans ce discrédit devant Dieu et devant les hommes, d'avoir courbé la tête sous le vent révolutionnaire et d'avoir fait alliance intime avec les ennemis de la religion et de la société.

Moreali avait touché juste. Le *qu'en dira-t-on* conservateur et dévot était bien plus sensible au général que le fait. Quand Moreali le vit ranimé, il le calma. Ils se parlèrent à voix basse, discutant un plan de conduite. Quand le dîner les appela, ils étaient d'accord sur tous les points.

Le dîner fut un peu égayé par l'esprit d'Henri Valmare et la sérénité maligne du vieux Turdy. M. Lemontier se gardait bien des airs de triomphe. Il observait l'enjouement refrogné du général et lisait dans son attitude grosse d'orages l'effet de sa conférence avec Moreali. Quant à ce dernier, il s'observait si bien qu'il fut impossible de surprendre un regard de lui dirigé vers Lucie, l'ombre d'une émotion quelconque au son de sa voix ou au frôlement de sa robe.

Après le dîner, on marcha un peu, puis on rentra au salon. Henri resta dehors avec M. Lemontier, et le vieux Turdy provoqua une explication entre le général et sa fille en présence de l'abbé. Il la provoqua bénignement, disant qu'il aurait lui-même voix au chapitre et rien de plus, qu'il fallait entendre toutes les raisons, que celles de l'abbé pouvaient avoir leur poids sur l'esprit de sa petite-fille, et qu'il ne voulait plus, lui, s'opposer à ce qu'elles fussent écoutées dans tout leur développement. Il ajouta que si ces raisons persuadaient Lucie, il retirerait son opposition. Il allait exiger que son gendre assurât la même autorité à la décision de Lucie lorsque Moreali se leva.

— Monsieur de Turdy me fait, dit-il, une position qui m'honore et dont je lui suis reconnaissant; mais en dehors de l'autorité paternelle je ne reconnais ici aucune autorité directe. La mienne est tellement nulle que je me récuse. Je ne me suis présenté ici que pour demander humblement pardon à M. de Turdy de lui avoir déplu. Ce pardon m'est généreusement accordé, je n'ai plus qu'à me retirer sans vouloir courir le risque de lui déplaire encore.

— Vous ne me déplairez pas, monsieur, reprit le vieillard, puisque c'est moi qui vous provoque à parler. Si vous vous y refusiez, je croirais que vous agissez sans franchise et que vous vous réservez d'influencer secrètement le général sans vous compromettre auprès de moi.

— Ce serait m'attribuer, dit Moreali, l'ascendant d'un esprit fort sur un esprit faible, et vous ne ferez, monsieur, ni cet affront au caractère du général, ni cet honneur à mon mince mérite.

M. Lemontier entra fort à propos, le vieux Turdy allait perdre patience. Évidemment Moreali voulait brouiller les cartes. M. Lemontier sut apaiser tout le monde, mais il ne put engager l'abbé à exprimer son opinion. Lucie fut indignée de cette démission perfide. — Vous ne réussirez pas, dit-elle à M. Lemontier, à faire parler un oracle qui ne croit plus en lui-même. M. Moreali sent que sa cause n'est pas bonne, puisqu'il l'abandonne.

L'œil du prêtre s'enflamma de colère, mais sa voix fut calme et son ton obséquieux et railleur. — Il n'y a pas ici, dit-il, de cause qui me soit personnelle. Il n'y a que celle du devoir qui est la soumission filiale. Que je déserte ou non cette cause par mon silence, vous ne la gagnerez jamais devant Dieu, mademoiselle La Quintinie, et comme vous savez cela aussi bien que moi, il est de toute inutilité que je vous le rappelle.

Lucie provoquée fut sévère. Ce n'était peut-être pas ce que la prudence eût conseillé; mais M. Lemontier ne lui avait pas recommandé la dissimulation. Il voulait au contraire qu'on forçât l'ennemi à la franchise. Lucie s'en chargea vigoureusement. — Monsieur l'abbé, dit-elle, si en ce moment, au lieu de me prononcer pour le mariage, je me prononçais pour le cloître, mon père s'y opposerait: que me conseilleriez-vous?

— D'obéir à votre père, répondit l'abbé avec précipitation et comme se mentant résolûment à lui-même.

— Mais vous m'aideriez pourtant à vaincre sa résistance?

— Je me jetterais à ses genoux pour qu'il vous laissât chercher n'importe dans quel état les voies du salut; mais il est des routes qui ne conduisent les âmes qu'à leur perte, et vous n'attendez pas de moi que je supplie votre père de vous les ouvrir.

Le vieux Turdy allait répliquer. — Entendons-nous bien, dit avec douceur M. Lemontier. M. l'abbé ne regarde pas le mariage en lui-même comme une voie de perdition : il estime mieux la voie du renoncement, c'est son droit; mais ce qu'il proscrit, c'est le mariage avec un hérétique, et mon fils est un hérétique à ses yeux.

— N'en faites-vous pas gloire, monsieur? reprit l'abbé.

— Non, monsieur, il n'y a aucune gloire à protester contre une loi qui condamne l'esprit d'examen. C'est un devoir très simple pour ceux qui croient que Dieu veut être compris librement, afin d'être librement aimé.

— Je ne me laisserai entraîner à aucune controverse, dit l'abbé. Je suis venu ici avec le ferme dessein de ne blesser aucune opinion et de ne blâmer aucune personne. Vous me permettrez de garder mes convictions, puisque je refuse d'attaquer les vôtres.

— Ce n'est point là votre mission, reprit Lucie; vous devez cher-

cher à persuader et ne pas tant ménager des amours-propres dont nous faisons tous si bon marché devant vous.

— Le fait est, ajouta M. de Turdy, que le capucin d'hier l'entendait mieux. Il nous a dit notre fait sans s'embarrasser d'être raillé ou jeté par les fenêtres. Il m'a fait rire; mais, en me traitant de charogne et de fumier, il ne m'a point fâché, et il a emporté mon estime, tant la bonne foi est une belle chose!

L'abbé sentit le trait, il ne broncha pas, et chercha son chapeau pour se retirer.

— Encore un mot, monsieur l'abbé, dit le général, qui recommençait à s'effrayer de rester seul; ne désiriez-vous pas un entretien particulier avec M. de Turdy? Vous savez qu'il est assez bien portant pour s'y prêter, et qu'il ne refuse plus...

— Je sais que M. de Turdy a cette extrême bonté pour moi, répondit Moreali avec l'humilité hautaine dont il ne s'était pas départi un seul instant; mais cet entretien serait sans objet à présent. Il m'accusait... de fanatisme. Je suis heureux de lui avoir prouvé par ma réserve et de lui montrer par ma retraite que je n'entends pas livrer bataille contre les opinions qui prévalent ici.

Il salua et partit. M. Lemontier sentit que l'ennemi se dérobait. Il espéra un instant que cette défection rendrait le général plus traitable. Ce fut le contraire. On lui avait fait la leçon, il se monta pour en finir plus vite, et signifia à Lucie que sa décision était inébranlable. Lucie s'anima et déclara encore de son côté que, si elle n'épousait point Émile, elle ne se marierait jamais.

— C'est comme il te plaira, répondit le général irrité. Tu attendras ma mort, et, comme j'ai l'intention de ne pas finir de si tôt, tu auras le temps de faire tes réflexions. Je regrette que tout cela se dise devant vous, monsieur Lemontier. Vous l'avez voulu, je n'en suis pas moins votre serviteur; mais je ne peux pas céder. Vous vous consulterez pour voir si vous pouvez céder vous-même. C'est l'unique solution possible.

Il se retira, et Lucie, héroïque et tendre avec son grand-père, l'embrassa en souriant. — Ne vous tourmentez pas, lui dit-elle; ceci est le paroxysme de l'énergie de mon père. Vous savez bien qu'après les grandes explosions, les grandes lassitudes le prennent. Encore quelques jours de patience, et il cédera.

Mais quand elle eut reconduit le vieillard à sa chambre, elle revint à M. Lemontier, et, se jetant dans ses bras, elle fondit en larmes. — Mon ami, je crois que tout est perdu, lui dit-elle. Si l'abbé est parti, c'est parce qu'il s'est assuré que mon père ne faiblirait plus.

— Courage! lui répondit M. Lemontier; je n'abandonne pas la partie, moi!

Le général n'avait pas la dose de fermeté que lui attribuait Lucie, et l'abbé n'avait point compté qu'il l'aurait. Il avait tourné l'obstacle, il s'était réservé d'agir seul.

Le lendemain matin, Lucie apprit avec stupeur que son père était parti dans la nuit. On lui remit une lettre de lui ainsi conçue :

« Ces luttes me fatiguent et me dégoûtent. Je retourne à mon poste, où le devoir me réclame. Puisque vous avez disposé de votre cœur sans mon aveu, je cède, mais sous une condition expresse : M. Lemontier quittera le château de Turdy, et vous entrerez aux carmélites. Vous y passerez un mois dans une claustration absolue. Si, après ce temps écoulé, à l'abri des mauvais conseils et des funestes influences, vous persistez dans votre choix, je vous donne ma parole de n'y plus apporter d'obstacles.

« A.-G. LA QUINTINIE. »

Lucie eut d'abord un élan de joie ardente, puis une peur froide, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle redoutait. Elle se débattit contre cet instinct de pusillanimité. Elle savait bien que son père était devenu un peu perfide; mais il engageait sa parole, il en remettait le gage entre ses mains, il signait sa lettre. Elle se reprocha son doute et courut trouver M. Lemontier.

— Cette épreuve ne serait rien pour moi seule, lui dit-elle, mais je la trouve atroce pour mon grand-père et pour Émile; mon père n'eût point imaginé cela. Ah ! mon ami, l'abbé Fervet me fait peur! le voilà qui aime à faire souffrir!

— Lucie, répondit vivement M. Lemontier, qu'est-ce que c'est que cette claustration des carmélites? Les prêtres ont-ils le droit de franchir la grille?

— Non, aucun sans exception.

— Mais le jour où vous chantiez dans cette chapelle, M. Moreali...

— Il était dans le chœur extérieur, séparé du nôtre par une grille et un voile.

— Mais au confessionnal?

— Un mur sépare la pénitente du prêtre. D'ailleurs je ne me suis jamais confessée à l'abbé Fervet, et je ne me confesserai plus à aucun prêtre.

— Jamais?

— Jamais! cela ferait souffrir Émile; mais pourquoi me faites-vous ces questions-là? Que craignez-vous pour moi?

— Je ne sais, répondit M. Lemontier, qui répugnait à soupçonner l'abbé, et qui ne voulait pas éclairer Lucie sur certains dangers dont elle n'avait certes jamais conçu la pensée; nous voici aux prises avec deux hommes bien différens l'un de l'autre, mais fanatiques

tous deux : l'abbé qui regarde la souffrance comme un moyen de salut, le capucin qui dirait avec une parfaite douceur : Tuez-la, si elle est en état de grâce! Ils ont peut-être des complices de leur folie et des ministres dévoués de leurs audaces. Je me demandais si, à l'insu de votre père, ils ne pourraient pas vous enlever et vous faire transférer dans un autre couvent qui serait pour vous une véritable prison où votre père lui-même aurait de la peine à vous découvrir. Je m'exagérais sans doute le danger. On n'enlève ainsi que les personnes qui s'y prêtent par leur faiblesse et leur crédulité. Pourtant... je ne suis pas tout à fait sans inquiétude. On peut vous obséder, vous irriter au point de vous rendre malade,... et les malades sont sans défense.

— Oui! répondit Lucie : ma mère!...

— N'acceptez donc pas les conditions du général, reprit M. Lemontier; proposez-lui-en d'autres, auxquelles nous réfléchirons ensemble aujourd'hui. Gagnons du temps, et ne montrez pas l'impatience d'une solution trop prompte.

— Ah! mon ami, répondit Lucie, je vous remercie de ce conseil. Que deviendrait mon grand-père sans vous et sans moi? Je vous l'aurais laissé avec confiance,... ou bien à Émile! Mais on exige que vous partiez, et certes on ne veut pas qu'Émile revienne. Émile cependant ne me trouvera-t-il pas bien lâche de reculer devant quelques semaines de prison quand le consentement de mon père est à ce prix?

— Émile pensera, comme moi, qu'en fait de couvent il faut se rappeler ces vers de La Fontaine :

Je vois fort bien comme on y entre,
Et ne vois point comme on en sort.

Ne parlez pas de cette lettre au grand-père; je vais tâcher de voir et de pénétrer M. Fervet.

M. Lemontier se rendit à Aix et y trouva l'abbé avec le père Onorio. Ce dernier fut pour lui une providence. Incapable de mentir et de louvoyer, il déjoua toute l'habileté de Moreali, qui voulait se tenir sur la réserve, et il déclara qu'à la place du général (il était maintenant désabusé de son erreur de personnes) il aurait conduit sa fille au couvent de force, que là il l'aurait confiée aux carmélites et soumise chez elles à un régime analogue à celui de la prison cellulaire, que l'on aurait bien vu alors si l'on n'avait pas les moyens d'éluder et de braver les lois révolutionnaires qui prétendent protéger et délivrer les filles majeures. Pour lui, il se souciait fort peu de ces lois païennes et socialistes; il était prêt à prendre toute la responsabilité de la révolte, de tous les prétendus crimes et délits que les tribunaux se flattent d'atteindre. Il ne s'en cacherait

pas. On pouvait l'envoyer en prison, au bagne, à l'échafaud, il irait en riant; et si cela ne servait à rien, si, après avoir gagné du temps et tenté de réduire le corps et l'esprit de la pénitente par des rigueurs salutaires, on n'avait pas fait sortir d'elle le démon qui l'obsédait; si enfin la force publique la réintégrait à son domicile, alors on s'en laverait les mains, on n'aurait rien négligé pour la sauver et pour être agréable à Dieu.

Il fit cette virulente sortie au grand déplaisir de l'abbé, qui voyait le danger de dévoiler ainsi ses plans; mais il la fit, et nul ne pouvait l'empêcher de la faire. Habitué à tonner du haut de la chaire et à voir son auditoire de paysans romains frissonner sous les foudres de son éloquence, le capucin n'admettait pas l'idée qu'il pût donner des armes contre lui, ou que l'on osât s'en servir.

M. Lemontier sourit de l'aplomb de ce Barbe-Bleue tonsuré qui comptait lui faire peur; mais ce qui le frappa, ce fut l'anéantissement de l'abbé, qui n'osait contredire son maître et qui s'efforçait à peine d'atténuer l'exubérance forcenée de ses menaces. Mis au pied du mur autant par le capucin que par M. Lemontier, il avoua qu'un austère régime de piété attendait Mlle La Quintinie aux carmélites; mais il se défendit d'avoir tendu aucun piége. Le général n'avait-il pas annoncé à sa fille qu'elle aurait à subir l'épreuve d'une claustration absolue? Quant à la durée de l'épreuve, il ne partageait pas, il n'avait jamais partagé, disait-il, l'idée de la prolonger contrairement au gré du général. Il l'avait fixée à trois mois, et il se flattait qu'au bout de ce temps Mlle La Quintinie serait complétement revenue au sentiment de ses devoirs.

— Trois mois! s'écria M. Lemontier frappé de surprise. Le général a-t-il deux paroles? la sienne et la vôtre? Il n'a demandé qu'un mois, un seul, entendez-vous?

— Vous faites erreur, dit Moreali, vous avez mal lu.

— Non pas! l'écriture du général est fort lisible, reprit M. Lemontier en tirant la lettre de sa poche.

La lettre ne présentait pas d'ambiguïté. Au moment d'écrire le chiffre convenu sans doute avec l'abbé, le courage avait manqué au général, l'amour paternel avait parlé plus haut que le prêtre, peut-être aussi la crainte que Lucie, épuisée par une lutte trop longue, ne reprît en désespoir de cause l'envie de se faire religieuse.

Cette défection de M. La Quintinie mortifia l'abbé, qui se mordit les lèvres. Le capucin haussa les épaules avec mépris et demanda qu'on lui traduisît la lettre. Quand il vit que le général y donnait sa parole d'honneur de céder au bout d'un temps déterminé, il fut indigné et demanda à l'abbé si cela était convenu avec lui. L'abbé avoua qu'il avait fait cette transaction avec les scrupules du général.

— *Monsignore!* lui dit Onorio en lui lançant un regard terrible, il y a des faibles, des impuissans et des tièdes jusque sur les marches de l'autel!

Puis il tourna le dos et s'en alla prier, demander peut-être à son bon ami, le petit dieu de sa façon, une inspiration meilleure pour empêcher ce mariage, qu'il considérait comme un grand scandale religieux et comme un triomphe à arracher aux hérétiques.

M. Lemontier tenait enfin l'abbé tête à tête, et il tenait aussi le fond de sa pensée; mais il fallait saisir la véritable cause de ses desseins, fanatisme ou terreur religieuse, affection trop vive ou rancune de prêtre envers Lucie. Un autre soupçon encore avait traversé son esprit; mais il ne voulut pas s'y arrêter, craignant de céder à une interprétation préconçue de la conduite de l'abbé, et de perdre de vue l'objet plus pressant sur lequel Henri avait appelé la rectitude de son examen. Il profita de l'espèce de confusion où les paroles du capucin avaient jeté Moreali pour lui parler au contraire avec ménagement et douceur. Il lui dit qu'il avait assez fait pour seconder les vues du père Onorio et satisfaire sa propre conscience, et qu'il serait bien temps de songer aux malheurs qui pouvaient frapper M. de Turdy et Lucie dans cette lutte impitoyable. Il essaya d'émouvoir son cœur et d'y trouver ce qu'il contenait encore de sentimens humains, de quelque nature qu'ils fussent.

L'abbé fut impénétrable. S'il n'avait pas la hardiesse et la puissance d'initiative du capucin, il avait au besoin la réserve souveraine et opiniâtre du prêtre diplomate. Rien ne put l'entamer. Il plaignit en termes doucereux et glacés les chagrins auxquels s'exposait Lucie. Il prétendit avoir fait son possible pour concilier les devoirs de son ministère avec les exigences de la situation. Il conseillait à Lucie de se remettre avec confiance aux mains des saintes filles du Carmel, et même de s'exposer avec courage aux ennuis d'une retraite austère. Si elle est véritablement attachée à votre fils, ajouta-t-il, qu'elle le lui prouve en subissant cette épreuve si courte, et si elle croit encore en Dieu, comme elle le prétend, qu'elle prouve à Dieu son désir de s'éclairer en s'enfermant seule à seule avec lui dans le sanctuaire.

— Je ne lui donnerai point ce conseil, répondit M. Lemontier. J'ai assez étudié sur pièces l'histoire des couvens pour savoir que s'ils peuvent abriter des mysticismes sincères, ils peuvent cacher des fanatismes atroces. Lucie est d'une forte santé, d'un caractère bien trempé et d'un jugement parfaitement lucide; mais j'ignore jusqu'où peuvent aller les forces d'une femme aux prises avec l'isolement, les menaces et les persécutions. Si son père est assez imprévoyant pour l'y exposer, je sens qu'il est de mon devoir de la préserver, moi, et je m'oppose au nom de mon fils et au mien à ce

qu'elle accepte le cruel défi qu'on lui jette. Je ne veux pas croire, monsieur, ajouta M. Lemontier, qu'un homme de votre science et de votre mérite ait, comme l'ont cru quelques personnes, troublé la raison de Mme La Quintinie par la peur des supplices éternels; mais si, contrairement à vos conseils et à vos intentions, cette malheureuse personne était morte dans l'égarement du désespoir, un tel exemple devrait vous rendre plus prudent que vous ne semblez vouloir l'être à l'égard de sa fille.

La figure de l'abbé eut une légère contraction de souffrance ou de dédain; mais il n'accepta en aucune façon le reproche.

— Est-il possible, monsieur, répondit-il, qu'on ait osé vous entretenir à Turdy de cette vieille histoire? S'il y avait là quelque chose de vrai, le général m'eût-il accordé sa confiance et son affection? Sachez donc la vérité. Mme La Quintinie... Mais j'ai été son confesseur, et vous pourriez croire que je vous raconte ce que tout le monde ne sait pas. Je dois me taire et laisser au temps et aux circonstances le soin de vous désabuser.

M. Lemontier crut saisir quelque chose de volontaire dans cette réticence de l'abbé, et il lui sembla que celui-ci cherchait à lire dans ses yeux s'il savait quelque chose de particulier sur la vie et la mort de Mme La Quintinie. A son tour, il le regarda avec une attention déclarée. Il vit un nuage envahir ce front de marbre, et tout à coup, prenant le parti de l'attaque à tout hasard : — Prenez garde, monsieur l'abbé, lui dit-il d'un ton froid et ferme, prenez bien garde!...

— A quoi, monsieur? s'écria le prêtre, perdant soudainement tout empire sur lui-même. De quelle diffamation, de quelle calomnie me menace-t-on à Turdy? Quel libelle préparez-vous contre l'église et contre moi?

— Si vous vous emportez ainsi, répondit M. Lemontier en souriant, nous ne pourrons plus nous entendre, et pourtant j'espérais qu'au lieu de nous invectiver, nous nous quitterions emportant l'estime l'un de l'autre. Vous me refusez la vôtre, et me traitez de libelliste? rien que cela, monsieur l'abbé?... Je ne sais pas répondre, moi, à de telles accusations; je n'ai pas encore assez étudié le vocabulaire terrifiant du père Onorio!

— Mais que vouliez-vous dire, reprit l'abbé pâle et tremblant, en me jetant ce défi au visage : *Prenez garde?*

— N'était-ce pas la conclusion de mon plaidoyer pour Lucie? Prenez garde à sa raison, à sa santé, à sa vie? Rappelez-vous que sa mère avait l'esprit faible, et que...

— Et que quoi?... N'ayez pas de restriction mentale, monsieur!

— Vous m'avez donné l'exemple, monsieur l'abbé! Permettez-

moi d'en rester là et de remettre toute autre explication à un moment où vous vous sentirez plus bienveillant à mon égard.

L'abbé, resté seul, se sentit baigné d'une sueur froide. — Suis-je perdu, se demandait-il, ou ai-je seulement failli me perdre? Le moment d'agir à tout prix est-il arrivé?

Il se demanda s'il consulterait le père Onorio, et il répondit : Non! Il ne comprendrait pas, il ne voudrait ou ne saurait... S'il me blâme... Ah! quand j'aurai arraché ce fer de ma poitrine, je serai tout à Dieu et ne reculerai devant aucune pénitence.

M. Lemontier trouva Henri à Turdy. On tint conseil. Lucie écrivit à son père pour lui dire qu'elle se soumettrait à de plus longues épreuves, pourvu qu'elle n'eût point à quitter son grand-père, qui n'était plus d'âge à se passer de ses soins. Elle ne parla pas de M. Lemontier, qui se réserva d'écrire lui-même au général dès qu'il pourrait lui fournir quelque preuve palpable des véritables intentions de l'abbé. On écrivit aussi à Émile de se rendre à la résidence militaire du général, de s'y faire voir, et de se tenir prêt à communiquer avec lui, si besoin était.

Après le dîner, le médecin ayant recommandé à M. de Turdy de faire un peu de promenade en voiture aux heures tièdes de la journée, Lucie et M. Lemontier l'emmenèrent du côté de La Motte et au-delà, dans les gorges pittoresques qui conduisent aux riches plateaux herbus de Ronjoux, ombragés de châtaigniers séculaires. Henri, ayant à donner beaucoup de détails et d'instructions à Émile, resta à écrire dans la bibliothèque.

Quand la nuit le gagna, il se disposait à allumer les bougies; mais il crut entendre des pas furtifs dans la galerie qui conduisait aux appartemens de Lucie et de son grand-père, voisins l'un de l'autre et communiquant ensemble à l'intérieur. Cette galerie était parquetée, le plancher craquait faiblement sous des pieds discrets. La lenteur et la précaution de cette marche dans l'obscurité trahissaient je ne sais quelle méfiance qui étonna Henri.

Il se tint immobile, jeta son cigare dans la cheminée, et attendit dans le grand fauteuil, dont le dossier dépassait sa tête. Il crut un instant à la tentative de quelque larron. Quelqu'un ouvrit doucement derrière lui la porte de la bibliothèque et s'arrêta au seuil, quelqu'un que Henri ne put voir, mais dont la respiration précipitée trahissait l'émotion. Une voix, qu'il reconnut pour celle de Misie, dit tout bas : Personne! On se retira, et on marcha plus vite et plus franchement vers l'appartement de M. de Turdy. Ces pas n'étaient plus ceux d'une seule personne. Henri les laissa s'éloigner un peu et sortit dans la galerie, qui était dans une obscurité complète. Il s'y tint aux écoutes. La voix de Misie disait, sans beaucoup de pré-

cautions : — Entrez ici. Oui, c'est son boudoir. *Elle* est sortie. Ils sont tous dehors.

Henri se rappela être sorti en effet du jardin pour voir monter la famille en voiture. Il avait fait quelques pas sur le chemin. On avait peut-être cru qu'il s'en allait à pied au Bourget, comme cela lui arrivait souvent. Il était rentré au manoir sans rencontrer aucun domestique. Le hasard avait fait que Misie ne le savait pas là.

Mais qui donc introduisait-elle ainsi secrètement dans l'appartement de sa maîtresse? Henri était trop porté à tout redouter de la part de Moreali pour ne pas supposer que lui seul, par l'ascendant de son ministère, pouvait entraîner cette pauvre femme à une trahison.

Surprendre les gens sur le fait était bien facile; mais Henri n'eût rien su ainsi de leur motif et de leurs desseins. Alors il alla écouter jusqu'à la porte de Lucie. Il y avait plusieurs pièces, et on ne s'était pas arrêté dans la première. Il n'entendit rien. Il essaya de se glisser dans l'appartement de M. de Turdy : Misie, peut-être dans la prévision de quelque surprise, en avait retiré la clé. Henri resta près d'une heure dans cette angoisse, souvent prêt à perdre patience, mais toujours retenu par l'espérance de pénétrer le mystère. Enfin il entendit Misie qui parlait dans l'antichambre de l'appartement de Lucie, où elle était restée selon toute apparence, et qui disait : — Eh bien! monsieur l'abbé, est-ce fini? Ils vont rentrer.

Henri recula lentement jusqu'à la bibliothèque, et, se plaçant derrière la porte, il recueillit l'entretien suivant dans le corridor :

— Avez-vous bien éteint les bougies, monsieur l'abbé?

— Parfaitement, mais je n'ai pas terminé... Croyez-vous qu'ils sortiront encore demain à pareille heure?

— Oui, je le crois.

— Pourrai-je revenir avec les mêmes précautions?

— C'est bien dangereux, monsieur l'abbé! Vous me ferez chasser!

— Écoutez! Si je peux revenir, mettez sécher du linge sur la terrasse, quelque chose de grand, des draps, que je verrai de loin : un quart d'heure seulement!

— Il faut bien que je fasse ce que vous commandez, monsieur l'abbé, puisque c'est pour le salut de cette chère maîtresse!

— Bien, Misie, Dieu vous en récompensera! Conduisez-moi par l'escalier du vieux château.

Ils passèrent devant Henri; ils étaient arrêtés tout près de lui pour se consulter. Il attendit qu'ils fussent loin pour sortir de l'enclos par le fond du jardin et aller au-devant de la voiture qui ramenait les maîtres du manoir et M. Lemontier. Il invita ce dernier à descendre pour se dégourdir un peu les jambes, et, tout en suivant

la voiture qui rentrait au pas, il le mit au courant de ce qui venait de se passer.

— Ce n'est pas le moment des commentaires, lui répondit M. Lemontier, poursuivons ce que tu as mené avec tant de prudence. Observons, et ne laissons pas soupçonner que nous avons les yeux ouverts. Rentre avec nous au château et laisse-moi agir. Avant tout cependant il faudrait savoir s'il n'y a personne de caché dans l'appartement de Lucie, et il faudrait s'en assurer à l'insu des domestiques.

M. Lemontier prit Lucie à part dès qu'elle fut rentrée et lui demanda si Misie faisait le service de son appartement.

— Non, dit-elle; mais, chargée de la lingerie, elle entre souvent chez moi.

— Votre femme de chambre est-elle dévote?

— Louise? Pas du tout. Elle est en réaction contre Misie, dont elle est jalouse.

— Voulez-vous l'occuper ici, en bas, ainsi que Misie, et m'autoriser à visiter votre appartement?

— Certes! Mais croyez-vous donc qu'il y ait chez moi quelqu'un de caché?

— Non; mais je ne sais s'il n'y a pas quelque tentative de surprise, quelque préparatif d'enlèvement. Occupez vos femmes, soyez très calme, et laissez-moi agir.

Lucie obéit en tremblant un peu. M. Lemontier examina l'appartement avec le plus grand soin. Il s'assura qu'il n'y avait personne et qu'aucun meuble ne portait de traces d'effraction. Il regarda les serrures, les verrous, les croisées; tout fonctionnait bien.

Quand tout le monde se fut retiré, il resta dans la bibliothèque avec Henri, et ils y veillèrent à tour de rôle. Lucie, avertie par eux, examina minutieusement tous les objets de son appartement et n'y trouva rien qui ne fût intact et à sa place accoutumée. Elle remarqua seulement que les bougies qu'on mettait tout entières chaque soir sur sa cheminée avaient brûlé une heure environ. Elle visita tous ses papiers. Aucun ne manquait. On n'avait touché à rien. Qu'était-on venu faire chez elle? Sous le coup d'une inquiétude d'autant plus irritante qu'il était impossible d'en préciser la cause, Lucie dormit peu. La nuit pourtant se passa sans qu'aucun bruit insolite fît aboyer les chiens et troublât le sommeil du vieux Turdy.

Le lendemain, la famille monta en voiture après dîner sans marquer aucun soupçon à Misie, qui bien évidemment était seule complice du mystérieux projet de Moreali. Henri, qui avait fait semblant de s'en aller, rentra inaperçu comme la veille, mais cette fois à dessein et grâce à de grandes précautions. D'une des fenêtres du logis neuf, il vit Misie occupée à étendre sur la terrasse du vieux château

— Je m'étais fait cette idée-là!... Et quand vous m'avez questionné sur l'amitié de mademoiselle pour M. Émile, cela m'est revenu comme un rêve que j'avais oublié. Mais vrai, monsieur l'abbé! voilà neuf heures bien sonnées. Il me semble que j'entends la voiture qui gagne la côte. Venez, venez, reprenez vos outils, n'oubliez-vous rien?

Dès qu'Henri eut rejoint M. Lemontier, il lui fit part de sa découverte. Il fut convenu que tout serait rapporté à Lucie, mais non à M. de Turdy, dont on avait jusque-là respecté la tranquillité d'esprit en ne l'initiant pas aux nouvelles crises de la situation.

Dès le lendemain, Lucie donna à Misie la commission d'un achat de linge à Lyon, et elle la conduisit elle-même au chemin de fer dans sa voiture. Elle emmenait le grand-père et sa femme de chambre dîner et coucher à Chambéry chez la vieille tante, après avoir donné à tous les domestiques diverses occupations au dehors. M. Lemontier resta donc seul à Turdy. Henri vint l'y rejoindre. Ils s'enfermèrent chez Lucie avec les outils nécessaires à une perquisition complète; mais ils commencèrent par raisonner leur exploration. Si Mme La Quintinie avait fait murer *l'objet*, elle eût été forcée d'avoir recours à d'autres confidens de son secret que Misie. Misie eût su et eût dit à l'abbé cette circonstance si propre à donner de la réalité au dépôt : ou il n'y avait pas de dépôt, et tout s'était passé dans l'imagination de la malade, ou le dépôt avait été confié à la muraille au moyen d'un secret qu'on pouvait espérer trouver, même après les recherches de Misie et de l'abbé. Au bout de deux heures d'un examen minutieux, M. Lemontier ayant fait sauter avec une pointe le mastic dont les peintres avaient rempli une fente assez large entre deux baguettes sculptées, il remarqua au fond de cette fente un corps sans résistance qu'il put attirer avec l'outil. C'était de la ouate et non de l'étoupe ordinaire. Il introduisit une pince très fine et retira un sachet de cuir de Russie cousu avec soin, comme une amulette, mais assez grand pour contenir plusieurs lettres ou une petite liasse de papiers bien serrés. En introduisant là cet objet, on avait simplement profité d'un accident de la boiserie, accident que les ouvriers avaient fait disparaître par la suite, sans rien soupçonner de ce qu'il recélait. M. Lemontier mit l'objet dans sa poche sans l'ouvrir.

— Puisque tout nous favorise, dit-il à Henri, je veux agir vite auprès de l'abbé.

— Vous ne le trouverez pas à Aix, répondit Henri. J'y ai été ce matin. J'ai su que Moreali et le capucin allaient passer la journée à Hautecombe.

— J'irai, reprit M. Lemontier. Va-t'en à Chambéry, dis à Lucie

que tout va bien, et qu'elle revienne demain sans crainte. Tu reviendras, toi, m'attendre ici, où nous passerons la nuit sans nouveau trouble.

M. Lemontier prit une barque et gagna l'abbaye de Hautecombe, où le père Onorio, irrité du bruit et des frivoles occupations des baigneurs d'Aix, avait été s'installer pour quelques jours.

Il était trois heures quand M. Lemontier rejoignit l'abbé, qui, avant de se remettre en route pour Aix, priait, prosterné dans une chapelle. Il lui mit la main sur l'épaule, en lui disant avec autorité :
— J'ai à vous parler, monsieur!

Moreali ne tressaillit pas, et, après avoir baisé la poussière avec affectation, comme pour montrer qu'il s'humiliait devant Dieu, il se leva et regarda son adversaire d'un air de dédain souriant. Ils sortirent ensemble et s'enfoncèrent dans la montagne, Lemontier marchant le premier, jusqu'à ce qu'il se trouvât assez à l'écart des chemins frayés et des distractions qui s'y promènent.

— Monsieur, dit-il à l'abbé, j'ai été plus heureux que vous : j'ai trouvé ce que vous avez en vain cherché hier et avant-hier dans le boudoir de Mlle La Quintinie.

Moreali resta immobile, comme recueilli, assez maître de lui pour ne trahir ni colère, ni terreur, ni surprise. Il pensa que Misie l'avait trahi; il ne voulut pas dire un mot par lequel il pût être compromis plus qu'il ne l'était. Un frisson nerveux le faisait sursauter de temps en temps, mais il se dominait avec une étonnante force de volonté. M. Lemontier dut prendre toute l'initiative de l'explication.

— Avez-vous quelque raison de croire, dit-il, que cet objet vous ait été destiné?

— Sans doute la destination était indiquée sur l'objet même?

— Non, monsieur, l'objet ne porte aucune espèce de suscription.

— Alors je le réclame, il m'appartient.

— C'est tout ce que je voulais savoir, monsieur. Vous avez cherché à vous emparer d'une chose que vous supposiez devoir vous appartenir; mais n'eût-il pas été plus simple de vous en ouvrir à M. de Turdy, au général, ou à Mlle Lucie elle-même, et de leur réclamer cette chose, vous fiant à leur honneur, s'il est vrai que cela contienne le dernier vœu d'une mourante? Votre excessive méfiance des autres a porté ses fruits. A son tour, la famille doit se méfier et s'assurer que le sachet trouvé par moi couvre un envoi à votre nom. Un des membres de cette famille, à votre choix, découdra l'enveloppe et verra la suscription, s'il y en a une.

L'abbé, se dominant toujours, répondit : — Des trois personnes de cette famille, l'une est absente, et n'est pour rien dans la pro-

— Je m'étais fait cette idée-là!... Et quand vous m'avez questionné sur l'amitié de mademoiselle pour M. Émile, cela m'est revenu comme un rêve que j'avais oublié. Mais vrai, monsieur l'abbé! voilà neuf heures bien sonnées. Il me semble que j'entends la voiture qui gagne la côte. Venez, venez, reprenez vos outils, n'oubliez-vous rien?

Dès qu'Henri eut rejoint M. Lemontier, il lui fit part de sa découverte. Il fut convenu que tout serait rapporté à Lucie, mais non à M. de Turdy, dont on avait jusque-là respecté la tranquillité d'esprit en ne l'initiant pas aux nouvelles crises de la situation.

Dès le lendemain, Lucie donna à Misie la commission d'un achat de linge à Lyon, et elle la conduisit elle-même au chemin de fer dans sa voiture. Elle emmenait le grand-père et sa femme de chambre dîner et coucher à Chambéry chez la vieille tante, après avoir donné à tous les domestiques diverses occupations au dehors. M. Lemontier resta donc seul à Turdy. Henri vint l'y rejoindre. Ils s'enfermèrent chez Lucie avec les outils nécessaires à une perquisition complète; mais ils commencèrent par raisonner leur exploration. Si Mme La Quintinie avait fait murer *l'objet*, elle eût été forcée d'avoir recours à d'autres confidens de son secret que Misie. Misie eût su et eût dit à l'abbé cette circonstance si propre à donner de la réalité au dépôt : ou il n'y avait pas de dépôt, et tout s'était passé dans l'imagination de la malade, ou le dépôt avait été confié à la muraille au moyen d'un secret qu'on pouvait espérer trouver, même après les recherches de Misie et de l'abbé. Au bout de deux heures d'un examen minutieux, M. Lemontier ayant fait sauter avec une pointe le mastic dont les peintres avaient rempli une fente assez large entre deux baguettes sculptées, il remarqua au fond de cette fente un corps sans résistance qu'il put attirer avec l'outil. C'était de la ouate et non de l'étoupe ordinaire. Il introduisit une pince très fine et retira un sachet de cuir de Russie cousu avec soin, comme une amulette, mais assez grand pour contenir plusieurs lettres ou une petite liasse de papiers bien serrés. En introduisant là cet objet, on avait simplement profité d'un accident de la boiserie, accident que les ouvriers avaient fait disparaître par la suite, sans rien soupçonner de ce qu'il recélait. M. Lemontier mit l'objet dans sa poche sans l'ouvrir.

— Puisque tout nous favorise, dit-il à Henri, je veux agir vite auprès de l'abbé.

— Vous ne le trouverez pas à Aix, répondit Henri. J'y ai été ce matin. J'ai su que Moreali et le capucin allaient passer la journée à Hautecombe.

— J'irai, reprit M. Lemontier. Va-t'en à Chambéry, dis à Lucie

— A mon tour, je dis non.

— Si je vous disais de l'ouvrir!

— Je dirais encore non.

— D'en prendre connaissance avec moi?

— Non, toujours non.

— Avec l'autorisation de Lucie?

— Vous la lui demanderiez?

— Non, je vous en chargerais.

— Ceci change la situation, nous serions au moins dans la légalité, Lucie étant seule et unique héritière de tout ce que sa mère a laissé. De plus elle est majeure; je me charge de lui demander son consentement. Où vous retrouverai-je demain, monsieur l'abbé?

— Pourquoi pas ce soir?

— Impossible. M[lle] La Quintinie est absente jusqu'à demain matin.

— Elle est à Chambéry? Allons-y ensemble, monsieur! Par le chemin de fer d'Aix, nous y serons de bonne heure encore, je ne puis passer la nuit dans ces angoisses.

— Vous les avouez enfin? Allons, je n'en abuserai pas, je serai plus généreux que vous. Partons.

Ils n'échangèrent plus un mot. En traversant le lac, M. Lemontier observa la contenance morne et pourtant digne de l'abbé. Il était vaincu, mais non brisé. Il suivait de l'œil le sillage ouvert par la barque, et semblait livré à une méditation profonde plutôt qu'au sentiment amer de la défaite.

En chemin de fer, il parut ranimé comme s'il eût trouvé, sous l'influence de cette marche rapide, une solution ou une résolution. A Chambéry, il se tint dans la rue pendant que son compagnon entrait chez M[lle] de Turdy. Lucie, prise à part, dit à M. Lemontier qu'elle lui donnait plein pouvoir de disposer du paquet comme il l'entendrait, et même de ne jamais lui dire ce qu'il contenait. Elle s'en remettait aveuglément à sa prudence et à son honneur. Il courut rejoindre Moreali avec un mot de la main de Lucie, qui l'autorisait complétement. Ils allèrent s'enfermer dans la maison du comte de Luiges, lequel était toujours à Aix.

— Attendez! dit l'abbé au moment où M. Lemontier, prenant un canif sur le bureau du comte, allait ouvrir le sachet, j'ai besoin de mes forces, de ma raison, de ma mémoire. Je suis fatigué, j'ai faim!

— J'ai faim aussi, répondit M. Lemontier. Allons chercher une table d'hôte quelconque. Je vous invite à dîner, si vous voulez bien le permettre.

— Inutile de sortir, reprit l'abbé; je vais envoyer chercher...

M. Lemontier refusa. L'abbé le regarda en face, et ses yeux se remplirent de larmes; mais il ne se plaignit pas du terrible soupçon

position que vous me faites. Envoyez-lui l'objet. Je m'en rapporterai à sa prudence et à sa loyauté.

— C'est-à-dire que vous lui écrirez télégraphiquement que c'est quelque secret de confession, et qu'il faut vous le restituer sans l'ouvrir? Mais il n'en peut être ainsi que quand nous aurons acquis la certitude du fait en voyant votre nom sur l'adresse.

— Le général s'en assurera.

— Alors, reprit M. Lemontier en appuyant sur les mots, vous ne craignez pas que cette confession, au lieu de vous être destinée, ne soit adressée au général lui-même?

La figure de Moreali se décomposa et devint effrayante. Cette idée s'était présentée à lui si souvent qu'il se crut perdu.

— Monsieur Lemontier, dit-il, vous avez déjà ouvert le paquet!

— Non, monsieur, répondit paisiblement Lemontier, je n'en avais pas le droit.

— Vous le jurez!

— Sur mon honneur! mais vous n'avez confiance en personne, pas même au père Onorio, qui ne vous eût certes pas autorisé aux recherches furtives que vous avez faites, au risque d'être surpris et traité comme un voleur de nuit!

L'abbé se leva comme s'il eût voulu aller se jeter aux pieds du capucin. M. Lemontier, qui s'était assis près de lui sur une roche, le retint et le força de se rasseoir en lui disant : Le temps presse, je ne puis attendre maintenant que vous vous consultiez. Il me faut une réponse. Dépositaire de cet objet, j'ai aussi des devoirs à remplir. Je ne me permets avec vous aucun commentaire; mais je ne puis défendre à mon jugement d'entrevoir des vérités terribles. Je ne crois pas que Lucie doive jamais les soupçonner. Je ne crois pas non plus que ni le père ni l'époux de Mme La Quintinie, qui les ont peut-être pressenties autrefois, doivent les connaître aujourd'hui. C'est la pensée de ce danger extrême qui m'a fait venir à vous pour vous demander, non pas la révélation de vos secrets, mais la valeur ou la vanité de mes craintes. Un mot suffit à chacune de mes questions. Qui peut ouvrir ce paquet? M. de Turdy?

— Non!

— Le général?

— Non!

— Lucie?

— Non!

— Vous alors?

— Moi seul.

— Même s'il est adressé à un autre?

— Vous n'y consentirez pas?

DE

L'ÉQUIVALENCE DE LA CHALEUR

ET

DU TRAVAIL MÉCANIQUE

I. *Exposé de la théorie mécanique de la chaleur*, présenté à la Société chimique de Paris le 7 et le 21 février 1862, par M. Verdet. — II. *Commentaire aux travaux publiés sur la chaleur considérée au point de vue mécanique*, par M. Résal, ingénieur des mines, 1861. — III. *De la Contraction musculaire dans ses rapports avec la température animale*, par M. J. Béclard. — IV. *Étude historique sur la théorie de la chaleur*, par M. Ch. Laboulaye. — V. *De l'équivalent mécanique de la chaleur*, par M. J.-B. Bélanger, 1863.

La physique moderne est entrée depuis vingt ans dans une phase particulière. A mesure qu'on a mieux étudié la gravitation, la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, l'affinité chimique, et qu'on a mieux connu les lois spéciales de chacune de ces propriétés de la matière, on a distingué plus nettement leurs relations nécessaires; on a reconnu pour plusieurs d'entre elles qu'elles s'engendrent les unes des autres suivant des règles précises, et l'on a été conduit à étendre et à généraliser ce principe. A vrai dire, ce n'est qu'un retour à la méthode primitive et naturelle. Après avoir séparé la science en plusieurs branches pour la commodité de l'esprit et la facilité de l'étude, on devait être ramené à l'unité initiale. Après l'analyse devait venir la synthèse; mais ce mouvement s'est présenté, dans ces vingt dernières années, avec tous les caractères d'une nouveauté. Cette évolution de l'esprit scientifique s'est mar-

muet, trop provoqué par sa conduite précédente. Ils sortirent, dînèrent ensemble sans se parler et rentrèrent chez le comte. C'était une vieille maison, riche, silencieuse, servie par de vieux domestiques dévots; le jour baissant, ils apportèrent une lampe et disparurent.

M. Lemontier coupa la soie tout autour du sachet et en tira une grosse lettre, qui devint fort mince après le dépouillement de trois enveloppes épaisses. La première ne portait que ces mots : *pour être ouverte dans dix ans*; la seconde : *pour être lue le jour de la première communion de ma fille;* la troisième enfin, que M. Lemontier n'ouvrit pas, portait cette adresse bien lisible : *à mon mari, le colonel La Quintinie.*

— Voilà ce que j'avais prévu, dit-il, c'est une confession au véritable confesseur, une confession qui vous épouvante, et à présent, monsieur l'abbé, regardez-vous votre adversaire comme un ennemi sans délicatesse et sans générosité?

Moreali cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes, puis, tendant ses deux mains humides et froides sur la table : — Pardonnez-moi, dit-il, pardonnez-moi en chrétien et en philosophe!

— Je vous pardonne tout ce qui m'est personnel, répondit Lemontier; mais je ne puis toucher vos mains en signe d'estime ou d'amitié, je les crois souillées d'un crime que ce repentir tardif ne peut expier en un instant.

— Monsieur Lemontier! s'écria Moreali avec énergie, je ne suis pas si coupable que vous le croyez : Lucie n'est pas ma fille! J'ai aimé sa mère avec passion, je l'aime elle-même comme l'enfant de mes entrailles spirituelles, mais je n'ai pas séduit M[me] La Quintinie, je n'ai manqué ni à mon vœu de chasteté, ni à mon devoir de confesseur et d'ami. S'il y a dans cette lettre dont vous prendrez connaissance, je le veux, une révélation contraire à la confession que je vais vous faire, cette révélation est l'œuvre du délire; mais j'ai mes preuves, moi : elles sont là, dans ce bureau dont j'ai la clé, et je veux les mettre sous vos yeux... quand vous m'aurez écouté, non comme un ami, vous vous y refusez, mais comme un juge. Je vous accepte pour ce que vous voulez être.

— C'est mon droit, répondit Lemontier, car j'ai celui de devenir le père de Lucie, et j'en ai la volonté. Je dois et veux savoir par conséquent quels liens l'unissent à vous. Parlez. — Il remit la lettre de M[me] La Quintinie dans le sachet, y posa son coude, fixa sur l'abbé ses yeux clairs et calmes, et le philosophe attendit la confession du prêtre.

GEORGE SAND.

(La dernière partie au prochain n°.)

suivre ici dans les détails techniques de ses leçons, nous essaierons du moins d'en retracer les traits principaux.

I.

Beaucoup de faits pourraient servir d'origine à l'exposition de la théorie nouvelle. On n'a que l'embarras du choix. Nous sommes en effet comme enveloppés par les manifestations de la chaleur et du travail mécanique. Il suffirait de prendre l'une d'entre elles, la première venue, et de l'examiner de près, pour y découvrir la relation des deux élémens qui nous occupent. M. Verdet prend pour point de départ l'étude de la machine à vapeur, et il se conforme ainsi à l'ordre historique des idées. C'est en effet par l'usage toujours croissant des moteurs à vapeur que l'attention a été appelée sur les phénomènes dont nous allons parler. Ce sont les machines à vapeur qui ont mis sans cesse sous nos yeux et fait entrer dans la pratique journalière de notre vie le spectacle du travail créé avec de la chaleur. C'est en contemplant les immenses résultats que notre siècle obtenait au moyen de ces organes, en voyant tous ces mouvemens produits, ces poids énormes soulevés, ces métaux travaillés, ces efforts de toute sorte réalisés, en regardant tous ces bras de fer s'agiter, toutes ces roues tourner, c'est, disons-nous, en examinant d'une part tout ce travail accompli et en se reportant d'autre part au foyer incandescent qui était l'origine de toute cette force, c'est en rapprochant cet effet et cette cause, que l'instinct public, avant même d'avoir la consécration de la science, a pu s'écrier : « Ce travail vient de cette chaleur! Ce travail n'est qu'une transformation de cette chaleur! »

Examinons donc le jeu d'une machine à vapeur, et prenons, pour fixer les idées, une machine à détente et à condensation. La machine produit un travail quelconque. Elle a pris son mouvement uniforme. Que se passe-t-il dans l'intervalle de temps qui correspond au mouvement de va-et-vient du piston? De l'eau ayant une température basse est amenée du condenseur dans la chaudière et s'y vaporise; une certaine quantité de vapeur est introduite sous le piston, elle le presse et se détend; le piston se meut et la vapeur retourne au condenseur, où elle revient à l'état d'eau à basse température. Pendant cette série de phénomènes, un travail extérieur est produit par la machine. La série se renouvelle et avec elle un nouveau travail, et ainsi de suite. Si nous ne considérons que les déplacemens des corps qui sont en jeu et les effets mécaniques sensibles aux yeux, nous n'apercevons pas d'où vient le travail extérieur qui a été produit. Après la période correspondante à un mou-

quée dans le livre de M. Grove sur la *Corrélation des Forces physiques*. Il faut avouer que le physicien anglais mêle bien des incertitudes à quelques aperçus ingénieux, qu'il esquive les difficultés principales, qu'il agite plus de questions qu'il n'en résout, qu'il entre rarement au cœur du sujet, et qu'il n'apporte à l'appui de sa théorie qu'un très mince bagage de faits. Il eut du moins le mérite d'exposer avec quelques vues d'ensemble des idées qui étaient disséminées dans des travaux de toute sorte, et d'en faire tant bien que mal un corps de doctrines.

Depuis que le livre de M. Grove a paru, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années (1), on a fait dans la voie qu'il avait vaguement esquissée des progrès sérieux. On a renversé quelques-unes des barrières qui séparaient les différentes parties de la physique, et la vue, s'étendant plus librement, a saisi des rapports qui jusqu'alors étaient restés cachés. En entrant plus avant dans les faits, on a commencé à débarrasser la science des fluides hypothétiques, des entités latentes, des qualités occultes, des redondances fallacieuses. C'est ainsi que la chaleur et la lumière en sont venues à présenter des phénomènes tellement connexes que plusieurs physiciens osent insinuer qu'elles sont une seule et même chose, et qu'il n'y a de différence que dans notre perception. De ces rapports nouvellement établis entre des phénomènes qui avaient été longtemps regardés comme à peu près étrangers l'un à l'autre, nous pourrions citer encore quelques exemples. Nous nous bornerons à en signaler un des plus remarquables, et ce sera l'objet de cette étude : nous voulons parler de l'équivalence de la chaleur et du travail mécanique.

La théorie de cette équivalence, commencée vers 1842 par un physicien de Manchester, M. Joule, et par un médecin allemand, M. Jules-Robert Mayer, s'est répandue peu à peu dans le monde scientifique. D'abord obscurcie par bien des confusions, elle s'est dégagée lentement du brouillard. Elle brille aujourd'hui d'un vif éclat. Elle est, dans l'étude de la corrélation des phénomènes naturels, la partie la plus claire et la plus certaine. Elle forme, dans cet ensemble encore trop peu défini, un groupe complétement achevé. Si quelques doutes existaient encore à ce sujet dans certains esprits, ils ne peuvent manquer d'être levés par les deux excellentes leçons que M. Verdet a faites au mois de février de l'année dernière à la Société chimique de Paris. Il a résumé tous les faits relatifs à cette théorie fondamentale, et les a présentés avec la précision et l'élégance que donnent à de semblables exposés les formules de l'analyse mathématique. Si cette forme ne nous permet pas de le

(1) Il fut traduit en français en 1856 par M. l'abbé Moigno.

d'abord obscurci la question, elle éloigne de la vérité quelques esprits timorés. Les essais furent faits par M. Hirn, ingénieur civil à Colmar, à l'occasion d'un prix proposé par la Société de physique de Berlin sur la question de l'équivalence de la chaleur et du travail mécanique. M. Hirn avait opéré sur de puissantes machines; il s'était servi des moteurs d'une grande usine pendant leur marche industrielle; il avait répété et poursuivi ses études pendant plusieurs années. Ses résultats semblaient donc à l'abri des diverses causes d'erreur qui entachent souvent les travaux de laboratoire exécutés sur une échelle trop restreinte. Ses conclusions n'en étaient donc que plus désastreuses quand il prétendait retrouver dans le condenseur toute la chaleur que la vapeur avait enlevée à la chaudière. Le président de la Société de physique de Berlin écrivait à M. Hirn en 1857 : « Vous avez fait, monsieur, vis-à-vis de notre programme, à peu près ce que Jean-Jacques fit vis-à-vis de celui de l'académie de Dijon. La société demande la détermination exacte de l'équivalent mécanique de la chaleur : vous vous êtes efforcé de prouver qu'un tel équivalent n'existe pas. Cependant un examen approfondi de vos expériences a amené la commission à penser que, loin de démontrer ce nouveau principe, ces expériences, si l'on en discute les résultats d'une certaine manière, tendraient bien plutôt à prouver l'existence de l'équivalent en question et même fourniraient des chiffres assez concordans avec ceux qu'ont déduits d'autres expérimentateurs. » Une longue controverse s'engagea alors entre M. Clausius, qui examinait les mémoires présentés à la Société, et M. Hirn, qui soutenait ses premières affirmations par de nouveaux travaux. La vérité se dégageait d'autant plus difficilement à travers cette discussion qu'il n'était pas toujours facile d'analyser les expériences de M. Hirn, développées avec une abondance un peu germanique dans d'assez volumineux mémoires. La lumière a pourtant fini par se faire; l'inexactitude des raisonnemens que M. Hirn appliquait à ses données expérimentales a été mise en évidence, et ses chiffres mêmes, sainement interprétés par M. Clausius, ont donné le résultat que nous avons annoncé. La dernière et la plus utile des consécrations n'a point même manqué à cette conclusion définitive. Au mois de juillet 1862, M. Hirn a publié un nouveau mémoire où il rectifie ses premières assertions, adorant ce qu'il avait brûlé et brûlant ce qu'il avait adoré.

Cette transformation de la chaleur en travail, que nous avons essayé de faire entrevoir dans un cas déterminé, dans le jeu d'une machine à vapeur, nous allons tout à l'heure la retrouver dans l'examen des faits les plus divers. Nous trouverons également la transformation inverse, et nous verrons à chaque instant le travail

vement alternatif du piston, toutes les pièces de la machine se retrouvent comme elles étaient avant cette période; elles sont identiquement dans le même état; elles possèdent la même vitesse, la même capacité de mouvement. Quant à l'eau, si on la suit du condenseur à la chaudière, de la chaudière au corps de pompe, du corps de pompe au condenseur, on voit qu'elle se retrouve tout entière, car les quantités qui peuvent s'en perdre dans la pratique sont négligeables dans notre raisonnement théorique. Aux dépens de quoi s'est donc produit le travail? Qu'est-ce qui s'est consommé? Ce n'est pas dans l'usure de la machine, ce n'est pas dans la vapeur qui peut éventuellement disparaître du système que nous trouverons une raison suffisante de ce travail, car ce sont là des accidens légers qui ne sont point en proportion convenable avec le résultat constaté. Encore une fois d'où vient ce résultat? Ici notre pensée se reporte naturellement au foyer, au charbon qui brûle et qui communique de la chaleur à l'eau pour la transformer en vapeur. Cette vapeur, après avoir agi sur le piston, retourne dans le condenseur et y abandonne de la chaleur en revenant à l'état liquide. Chaleur communiquée à la vapeur, chaleur restituée par la vapeur, ces deux quantités sont-elles égales?

Si elles le sont, nous demeurons en face d'un phénomène inexplicable. Notre machine fait sortir du travail de rien. La quantité de chaleur que le foyer a communiquée à la vapeur au commencement d'une période se retrouve à la fin dans le condenseur tout entière et toute prête à être de nouveau utilisée. Quant à la quantité de chaleur que le foyer a perdue par d'autres motifs, il est clair que nous n'avons pas à en tenir compte et qu'elle n'a pas contribué au travail. Voilà donc une création de travail sans dépense, un effet sans cause!

Si au contraire la vapeur, après avoir travaillé, apporte au condenseur moins de chaleur qu'elle n'en a reçu de la chaudière, tout s'explique, et le travail produit par la machine devient évidemment pour nous l'équivalent de la chaleur qui a disparu.

On voit donc que nous nous trouvons en face d'un phénomène fondamental, d'une expérience décisive à faire. Hâtons-nous de dire qu'elle a été faite, et qu'elle a pleinement confirmé la seconde de nos deux hypothèses, la disparition d'une certaine quantité de chaleur qui se transforme en travail. Hâtons-nous de poser cette conclusion à ce premier exposé de la nouvelle doctrine; mais avouons tout de suite que l'expérience dont nous parlons a eu une histoire malheureuse, qu'elle a servi quelque temps à infirmer les résultats que nous sommes aujourd'hui en droit d'en tirer, et que maintenant peut-être encore, par un reste des fausses lueurs dont elle avait

d'abord obscurci la question, elle éloigne de la vérité quelques esprits timorés. Les essais furent faits par M. Hirn, ingénieur civil à Colmar, à l'occasion d'un prix proposé par la Société de physique de Berlin sur la question de l'équivalence de la chaleur et du travail mécanique. M. Hirn avait opéré sur de puissantes machines; il s'était servi des moteurs d'une grande usine pendant leur marche industrielle; il avait répété et poursuivi ses études pendant plusieurs années. Ses résultats semblaient donc à l'abri des diverses causes d'erreur qui entachent souvent les travaux de laboratoire exécutés sur une échelle trop restreinte. Ses conclusions n'en étaient donc que plus désastreuses quand il prétendait retrouver dans le condenseur toute la chaleur que la vapeur avait enlevée à la chaudière. Le président de la Société de physique de Berlin écrivait à M. Hirn en 1857 : « Vous avez fait, monsieur, vis-à-vis de notre programme, à peu près ce que Jean-Jacques fit vis-à-vis de celui de l'académie de Dijon. La société demande la détermination exacte de l'équivalent mécanique de la chaleur : vous vous êtes efforcé de prouver qu'un tel équivalent n'existe pas. Cependant un examen approfondi de vos expériences a amené la commission à penser que, loin de démontrer ce nouveau principe, ces expériences, si l'on en discute les résultats d'une certaine manière, tendraient bien plutôt à prouver l'existence de l'équivalent en question et même fourniraient des chiffres assez concordans avec ceux qu'ont déduits d'autres expérimentateurs. » Une longue controverse s'engagea alors entre M. Clausius, qui examinait les mémoires présentés à la Société, et M. Hirn, qui soutenait ses premières affirmations par de nouveaux travaux. La vérité se dégageait d'autant plus difficilement à travers cette discussion qu'il n'était pas toujours facile d'analyser les expériences de M. Hirn, développées avec une abondance un peu germanique dans d'assez volumineux mémoires. La lumière a pourtant fini par se faire; l'inexactitude des raisonnemens que M. Hirn appliquait à ses données expérimentales a été mise en évidence, et ses chiffres mêmes, sainement interprétés par M. Clausius, ont donné le résultat que nous avons annoncé. La dernière et la plus utile des consécrations n'a point même manqué à cette conclusion définitive. Au mois de juillet 1862, M. Hirn a publié un nouveau mémoire où il rectifie ses premières assertions, adorant ce qu'il avait brûlé et brûlant ce qu'il avait adoré.

Cette transformation de la chaleur en travail, que nous avons essayé de faire entrevoir dans un cas déterminé, dans le jeu d'une machine à vapeur, nous allons tout à l'heure la retrouver dans l'examen des faits les plus divers. Nous trouverons également la transformation inverse, et nous verrons à chaque instant le travail

se transformer en chaleur. Si nous faisons mouvoir par un effort mécanique une roue à palettes dans un réservoir d'eau, nous échaufferons cette eau; bien d'autres faits de cette nature apparaîtront. Nous pourrons alors attribuer une généralité absolue au phénomène de la transformation réciproque de la chaleur et du travail; mais, comme nous nous proposons avant tout d'indiquer rapidement l'ensemble de la théorie nouvelle, nous admettrons dès maintenant que cette généralité est démontrée, et nous poserons sans plus tarder une nouvelle question. Dans la transformation qui nous occupe, y a-t-il un rapport constant entre la quantité de chaleur qui disparaît et la quantité de travail qui apparaît? On connaît les unités auxquelles ces quantités se comparent; l'unité calorifique, la calorie, est la quantité de chaleur qui est capable d'élever d'un degré thermométrique la température d'un kilogramme d'eau; l'unité de travail, le kilogrammètre, est la quantité de travail qui est capable d'élever à la hauteur d'un mètre un poids d'un kilogramme. Quand des calories se transforment en kilogrammètres ou réciproquement, y a-t-il entre ces deux quantités un rapport numérique constant? Une calorie produit-elle dans tous les cas le même nombre de kilogrammètres? Un kilogrammètre donne-t-il dans tous les cas le même nombre de calories?

Si l'on consulte les faits, on y trouve une réponse affirmative. Un nombre considérable d'expériences répétées depuis vingt ans, qui ne seront point toutes citées ici, mais dont les plus mémorables du moins seront mentionnées dans le cours de cette étude, se pressent pour attester la fixité du nombre qui représente l'équivalence de la chaleur et du travail. Une calorie équivaut à 425 kilogrammètres, non pas, on le pense bien, que toutes les expériences aient donné ce nombre exact : ce serait un résultat trop contraire à la pratique des recherches expérimentales; mais c'est la moyenne que M. Verdet propose d'adopter après avoir examiné une série de travaux assez concordans pour nous donner pleine confiance dans le nombre qui ressort d'une comparaison faite avec soin. C'est le nombre qui devra désormais servir aux calculs industriels et scientifiques. Dès maintenant donc, et sous le bénéfice des confirmations expérimentales, dont les pages qui vont suivre seront l'objet, on peut considérer comme acquise la fixité du nombre qui représente l'équivalence. C'est ce nombre qui est généralement connu sous le nom d'équivalent mécanique de la chaleur.

Passant maintenant de l'ordre des faits à l'ordre des raisonnemens, nous demanderons si on aurait pu concevoir qu'une calorie ne donnât pas toujours le même nombre de kilogrammètres. Et d'abord n'oublions pas que le phénomène est réversible, et que nous

pouvons, suivant les cas, convertir de la chaleur en travail ou du travail en chaleur. Imaginons un instant qu'il n'y ait pas dans cette transformation réciproque un rapport fixe; supposons qu'il y ait des machines, des organes, des systèmes, par lesquels on puisse obtenir des rendemens variables (et nous ne parlons pas, bien entendu, du rendement utile, qui peut varier, mais du rendement intrinsèque, calculé en tenant compte de toutes les transformations utiles ou non) : il est clair qu'en accouplant ces machines, ces organes, ces systèmes dans l'ordre le plus avantageux, et les abandonnant à leur action seule, nous pourrions, au moyen d'une quantité de chaleur ou de travail donnée, obtenir des quantités de chaleur ou de travail croissant d'une façon illimitée, résultat tout à fait inadmissible. C'est là ce qu'on appelle une démonstration par l'absurde.

En donnant le nombre 425 pour l'équivalent mécanique de la chaleur, il n'est peut-être pas inutile d'aller au-devant d'une objection : on est quelquefois surpris au premier instant de la grandeur de ce nombre. — Eh quoi! se dit-on, tant de kilogrammètres pour une seule calorie! — Mais l'étonnement se dissipe vite; il tient à une appréciation inexacte des unités qui sont en présence, et disparaît dès qu'on se rend un compte suffisant de leurs valeurs respectives. La calorie est une unité moins modeste qu'il ne semble d'abord, et l'on en reprend une idée plus avantageuse quand on réfléchit au temps que met une masse d'eau pour s'échauffer sur un foyer ordinaire. Le kilogrammètre au contraire n'a point l'importance que semble lui attribuer la pompe de son nom; 425 kilogrammètres ne représentent en somme que le travail d'un cheval-vapeur pendant six secondes environ. Par conséquent le travail d'un cheval-vapeur pendant une heure correspond à 600 calories. Ce résultat, ainsi présenté, n'aura sans doute plus rien qui puisse étonner les personnes mêmes qui auraient été portées à le trouver singulier sous la forme où il se produisait précédemment.

II.

Dès que l'esprit a conçu la notion de l'équivalence de la chaleur et du travail, il demande à en pénétrer le principe, à en saisir non plus la manifestation, mais la signification intime. Maître des faits, il veut en posséder la raison. Quand il a vu la transformation de la chaleur en travail, il veut savoir pourquoi et comment cette transformation s'accomplit, quel est le procédé que la nature y emploie. Il se trouve en face de ce phénomène comme en présence d'un tour d'escamoteur. Voici bien les calories avant l'opération! Voici main-

tenant le travail accompli qu'on lui montre en échange des calories qui ont disparu! Mais quel est le secret de cette étonnante substitution? — A vrai dire, on n'a dans aucun cas surpris ce secret sur le vif; mais la théorie en donne une explication plausible.

C'est ainsi qu'on a toujours vu la physique placer des hypothèses sur les phénomènes qu'elle étudiait. On conçoit d'ailleurs qu'une explication, fût-elle mauvaise, n'infirme en rien ce qui a été observé. Le danger commencerait seulement du jour où l'on voudrait dénaturer les observations et plier les faits pour les amener de force dans les données d'une hypothèse. Pourvu que l'on se garde de ce péril, l'hypothèse est utile par les vérifications qu'elle suggère, par les aperçus qu'elle ouvre.

Avant donc d'aller plus loin, avant d'entrer dans la série des faits qui mettront tout à l'heure la notion de l'équivalence dans une complète lumière, nous nous arrêterons encore un instant pour esquisser l'hypothèse qui a été faite à ce sujet, et qui réunit aujourd'hui les suffrages les plus éminens; mais il est nécessaire qu'on n'oublie pas, quelle que soit l'opinion qu'on s'en forme, que les faits fondamentaux auxquels elle s'applique demeurent hors de doute. Que cet aperçu théorique obtienne ou non l'assentiment du lecteur, nous n'en serons pas moins en droit, après l'avoir indiqué, de reprendre sur le terrain des faits la suite de notre exposé.

Et d'abord les travaux publiés pendant ces vingt dernières années sur la chaleur démontrent qu'elle est un mouvement vibratoire. Melloni, dans un mémoire lu à l'académie de Naples le 2 février 1842 et inséré la même année dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, avait longuement comparé les phénomènes de la chaleur rayonnante et les phénomènes lumineux. De cette étude, il avait conclu que, quand un corps porté à une certaine température est placé au milieu de corps qui ont une température plus basse, un mouvement vibratoire se propage dans le milieu ambiant. Qu'est-ce qui vibre? Sont-ce les molécules matérielles et ordinaires des corps interposés? Est-ce au contraire un éther jusqu'ici insaisissable à toutes nos recherches, et qui remplirait les interstices de ces molécules? C'est ce que Melloni ne pouvait dire; mais il affirmait la vibration. Il cherchait d'ailleurs une preuve expérimentale en essayant de produire directement des interférences de rayons calorifiques comme on produisait déjà des interférences de rayons lumineux. Il n'obtint pas lui-même cette sanction de son hypothèse; mais cinq années plus tard MM. Fizeau et Foucault montrèrent que l'on peut, en ajoutant de la chaleur à de la chaleur, produire du froid, tout comme en ajoutant de la lumière à de la lumière on produit de l'obscurité. L'hypothèse de Melloni était ainsi démontrée par les faits.

C'est donc en étudiant la chaleur dans son passage d'un corps à un autre à travers l'air ambiant qu'on en a saisi la nature intime; mais si dans cette propagation on a constaté d'une manière certaine qu'elle est un mouvement vibratoire, n'est-il pas naturel d'admettre qu'il en est également ainsi dans l'intérieur même des corps?

Ce que nous appelons chaleur devient donc pour nous un mouvement de molécules. Dirons-nous que ce sont les dernières molécules du corps même qui vibrent? Dirons-nous que ce sont les molécules d'une substance éthérée qui en remplit les pores? Peu nous importe. Il nous suffit de constater l'existence d'un mouvement moléculaire. Mais d'une autre part qu'est-ce que le travail, sinon le mouvement d'une masse? Ainsi l'idée de chaleur comme celle de travail se résolvent maintenant pour nous dans l'idée commune de mouvement, et rien ne doit plus nous étonner si ces deux phénomènes sont liés par une équivalence que régissent les lois ordinaires de la mécanique.

Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature. *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.* Cela est vrai non-seulement des molécules matérielles, mais aussi de la force ou cause de mouvement qui est la propriété essentielle de chaque molécule. Si donc une molécule ou une masse possède à un moment donné une certaine capacité de mouvement, elle n'en perdra une portion qu'en la cédant à une autre molécule ou à une autre masse. Il y a longtemps que Descartes a dit : « Je tiens qu'il y a une certaine quantité de mouvement dans toute matière créée qui n'augmente et ne diminue jamais, et ainsi, lorsqu'un corps en fait mouvoir un autre, il perd autant de mouvement qu'il en donne, comme lorsqu'une pierre tombe de haut contre la terre, si elle ne retourne pas et qu'elle s'arrête, je conçois que cela vient de ce qu'elle ébranle cette terre et ainsi lui transfère tout son mouvement. » Descartes exprimait ainsi une vérité fondamentale de la mécanique; mais il ne comparait entre eux que deux mouvemens du même ordre. Observons cependant que dans l'exemple qu'il donne il y a nécessairement de la chaleur produite par le choc, et que sa proposition n'est vraie qu'à la condition d'assimiler complétement cette production de chaleur à une communication de mouvement. Nous sommes ainsi amenés à comparer entre eux et à regarder comme s'engendrant directement les uns des autres ces mouvemens visibles qui constituent le travail dans son acception ordinaire, et ces mouvemens moléculaires que nos yeux ne peuvent apercevoir et qui constituent la chaleur. Quand un travail engendre de la chaleur, c'est donc qu'une quantité de mouvement passe de la masse d'un corps aux molécules de ce corps ou d'un corps différent. Si c'est au contraire la chaleur qui a engendré un travail, on peut dire qu'une quantité de mouvement est

passée des molécules du corps à la masse de ce corps ou d'un corps différent.

Pour concevoir comment les derniers atomes d'un corps peuvent être animés d'une vitesse considérable qui n'est pas apparente, mais qui peut, à un moment donné, se convertir en effets d'un autre ordre, veut-on un exemple grossier? On voit quelquefois un boulet de canon s'avancer lentement sur le sol; il paraît presque mort, et on croirait que le moindre effort va suffire pour l'arrêter; mais en réalité le boulet tourne sur lui-même avec une vitesse énorme. Qu'on vienne à mettre le pied sur lui et à en dénaturer le mouvement en en fixant ainsi un point, le boulet blesse ou tue l'imprudent qui l'a touché.

Nous pouvons dire maintenant, pour résumer notre hypothèse, que tout corps, à un moment donné, possède une certaine vertu intérieure, qui peut se manifester soit sous forme de chaleur, soit sous forme de travail. Il est à cet égard un terme, celui de force vive, que le langage usuel a souvent emprunté à la science, en le détournant, il est vrai, de son acception rigoureuse. On nous permettra de suivre cet errement. Nous dirons ainsi que la force vive qu'un corps possède à un instant donné peut, suivant les circonstances, se révéler sous deux aspects, force vive calorifique, force vive mécanique, de telle sorte que les deux manifestations soient complémentaires et reproduisent le total de la force vive qui était renfermée dans le corps.

Avant d'en finir avec cet aperçu théorique, examinons, à l'aide des lumières qu'il nous donne, le jeu de la machine à vapeur dont nous avons déjà parlé plus haut. Nous supposons, avons-nous dit, la machine en pleine marche, ayant pris son mouvement uniforme. Qu'on veuille bien considérer, comme précédemment, l'intervalle de temps qui sépare deux momens où le piston occupe exactement la même position. A la fin de cette période, toutes les parties de la machine possèdent la même quantité de force vive qu'au commencement, car leur masse d'une part est invariable, et d'autre part elles ont la même chaleur et la même vitesse, puisque nous supposons le jeu régulier. Dans cet intervalle cependant un travail extérieur a été produit, un poids a été élevé ou toute autre résistance a été vaincue, et ce travail n'a pu se produire qu'aux dépens d'une partie de la force vive qui était dans la machine; mais puisque nous venons de voir que cette machine en possède encore la même quantité, c'est donc qu'en même temps qu'elle en perdait d'une part elle en gagnait de l'autre une quantité égale. En même temps qu'elle en dépensait sur l'arbre moteur (nous laissons de côté le travail que la machine produit sans qu'il soit recueilli utilement), elle en empruntait autant au foyer de la chaudière. Cette machine nous apparaît

donc comme un véhicule de force vive. Elle absorbe de la force vive mesurable en calories, elle rend de la force vive mesurable en kilogrammètres. Et puisque, dans l'état de fonctionnement uniforme où nous l'examinons, elle ne garde rien pour elle, puisqu'elle dépense tout ce qu'elle reçoit, il y a entre les quantités de force vive mesurées à l'entrée et à la sortie un rapport d'équivalence, nous pouvons dire d'égalité. Pour chaque calorie qui entre, il y a 425 kilogrammètres qui sortent.

III.

Mais abandonnons le champ de l'hypothèse pour revenir sur le terrain des faits, et c'est maintenant que nous allons voir nos premières données se confirmer par une série de vérifications. A la lumière de cette notion nouvelle, il y a toute une révision de la science à faire. Partout où il y a simultanément phénomène calorifique et phénomène mécanique, c'est-à-dire dans presque tous les cas que la pratique et la théorie peuvent nous présenter, la nouvelle loi introduit entre les deux phénomènes une relation nécessaire, jusqu'ici inconnue, et qui, maintenant démontrée, fera découvrir des vérités intéressantes, reconnaître des erreurs ou combler des lacunes. Toutes les lois physiques et chimiques ont désormais besoin d'être considérées sous un nouvel aspect; l'astronomie, la physiologie vont s'éclairer de lueurs inattendues. Il ne s'agit pas ici, comme on le pense bien, de faire cette révision générale de la science; il ne s'agit même pas d'indiquer comment elle peut être faite : nous nous contenterons de citer quelques exemples, empruntés pour la plupart aux leçons de M. Verdet.

Que va devenir, pour commencer par là, l'ancienne notion du frottement? Depuis longtemps, lorsque deux corps se mouvaient au contact l'un de l'autre avec des vitesses différentes, une certaine partie du travail développé par le corps frottant disparaissait sans que l'on s'en rendît un compte bien net. La science officielle était fort réservée à cet endroit. Elle posait dans ses calculs un coefficient relatif au frottement et elle se hâtait de passer outre. Elle se gardait d'appuyer sur ce phénomène, qui ne laissait pas de se présenter sous des dehors assez singuliers. Quant à l'opinion commune, elle regardait assez volontiers le frottement comme une force mystérieuse qui absorbait par elle-même une certaine quantité de travail entre les deux surfaces frottantes. On se laissait aller à admettre une sorte d'annulation de travail sans mesurer la portée dangereuse d'une pareille doctrine. Ce n'est pas qu'on ne sût déjà que tout frottement est accompagné d'un développement de chaleur; mais il semblait

que ce fût là un phénomène tout à fait accessoire. Les choses changent de face actuellement, et c'est ce phénomène autrefois négligé qui nous rendra compte maintenant de ce qui avait pu paraître mystérieux. Tout le travail consommé dans le frottement, et qui ne se retrouve pas sous une autre forme appréciable, se retrouve sous forme de chaleur. Toute équivoque disparaît, et le bilan du travail moteur s'établit avec exactitude.

Cette conversion directe du travail en chaleur, à laquelle correspondent des phénomènes usuels et faciles à reproduire, avait nécessairement frappé de bonne heure certains esprits. Elle a été l'objet d'expériences fréquentes, saisissantes, et, avant de se résoudre en une loi précise, elle a vaguement préoccupé divers savans qui sont restés aux abords de la vérité. Rumford fut un de ces précurseurs. C'était un Anglais d'Amérique, un esprit éclairé et indépendant, un peu inquiet et porté à dédaigner les vieilles théories. Tour à tour colonel anglais dans les luttes contre les Américains, ministre de la guerre chez l'électeur de Bavière, puis philanthrope à Paris, où il avait épousé la veuve de Lavoisier, il fut savant à ses heures et à sa manière. Ses travaux, malheureusement un peu trop sommaires, n'ont pas toujours eu l'influence qu'ils auraient mérité d'avoir. Ses mémoires sur la chaleur, publiés en 1804, contenaient les faits les plus intéressans.

On admettait alors, sur la foi de Lavoisier et de Laplace, que le calorique était une matière renfermée dans les interstices des corps, et qui en sortait ou y rentrait sous l'influence de certaines causes. Rumford, mécontent de cette hypothèse, entreprit de la soumettre à une expérience décisive. « Si le calorique, disait-il, est une matière logée dans les corps de façon à en remplir les intervalles poreux, comme l'eau remplit les pores d'une éponge, il est clair qu'un même corps n'en contient qu'une quantité déterminée et ne pourra en émettre indéfiniment. C'est ainsi qu'une éponge gonflée d'eau, suspendue par un fil au milieu d'une chambre remplie d'air sec, donne de l'humidité à cet air; mais l'éponge est bientôt épuisée d'eau et mise en état de ne plus pouvoir en fournir. Au contraire une cloche, étant frappée aussi longtemps qu'on voudra, donne toujours du son sans aucun signe d'épuisement. L'eau est une substance, et il n'en est pas de même du son. » Pour examiner à ce point de vue les phénomènes calorifiques, Rumford faisait tourner une barre de bronze sur une autre barre semblable dans un vase rempli d'eau; la barre tournante était chargée d'un poids de 5,000 kilogrammes et faisait 32 révolutions par minute. Rumford observait l'échauffement de l'eau, qui était considérable et capable de mettre de grandes masses de liquide en ébullition; mais le dégagement de chaleur pro-

duit par les barres frottantes était-il indéfini ou limité? C'est à vérifier ce fait que Rumford s'attachait, et il trouvait que, tant que la barre tournait, la chaleur se dégageait indéfiniment. Il prouvait ensuite, par un examen minutieux, qu'on ne pouvait attribuer le dégagement de chaleur ni à la décomposition de l'eau, ni à la décomposition de l'air, ni à une foule d'autres phénomènes concomitans auxquels on aurait pu être tenté de l'attribuer. Montrant ainsi que cette chaleur sortait indéfiniment des barres frottantes, il en concluait, comme nous l'avons dit tout à l'heure, que le calorique ne peut pas être une matière, mais qu'il est un mouvement. Qui ne voit qu'il n'y avait qu'un pas à faire pour en tirer une conclusion plus intime, et pour dire, comme nous le disons maintenant, que cette chaleur indéfiniment dégagée par les barres de bronze n'était qu'une transformation du travail indéfiniment employé à produire le mouvement de rotation? Il y a plus, l'expérience de Rumford se prêtait à une détermination numérique de l'équivalence des deux phénomènes : d'une part le travail employé à la rotation était facilement appréciable, et de l'autre les procédés calorimétriques pouvaient aisément faire connaître la quantité de chaleur absorbée par l'eau. Aussi plusieurs déterminations numériques du nombre fondamental de l'équivalence ont-elles été faites dans des essais analogues à celui de Rumford.

Par d'autres voies, Rumford approchait encore de la notion de l'équivalence de la chaleur et du travail. Faisant forer une pièce de canon à la fonderie royale de Munich, il constatait l'échauffement de la masse de bronze. Et comme on essayait de rendre compte de cet échauffement en admettant une différence de capacité calorifique entre le bronze massif et le bronze en limaille, il se hâtait de mettre à néant cette fausse explication en mesurant directement la capacité calorifique du bronze dans les deux cas et en prouvant qu'elle ne variait point. Mais voici un autre fait bien curieux. Il expérimentait un canon de fusil dans lequel il introduisait toujours la même charge de poudre, et tantôt il n'y mettait pas de balle, tantôt il y plaçait une, deux, trois et même quatre balles les unes sur les autres. « J'étais dans l'habitude, dit-il, de saisir avec la main gauche le canon aussitôt après chaque décharge pour le tenir pendant que je l'essuyais en dedans avec une baguette garnie d'étoupes, et j'étais fort surpris de trouver que le canon était beaucoup plus échauffé par l'explosion d'une charge de poudre donnée quand il n'y avait point de balle devant la poudre que quand une ou plusieurs balles étaient chassées par la charge. » Quoi de plus saisissant que cette expérience dans laquelle une certaine quantité de chaleur disparaît en même temps qu'un travail est produit, et dans laquelle cette

corrélation est assez manifeste pour être sensible à la main? Et ne serait-on pas tenté de s'étonner, si l'histoire des découvertes humaines n'était pleine de ces anomalies, que Rumford n'en ait pas donné la véritable explication? Quoi qu'il en soit, cette expérience mérite d'être reprise avec précision, et nous la recommandons à nos officiers d'artillerie; il leur serait sans doute facile de constater qu'un canon s'échauffe moins lorsqu'il tire à boulet que lorsqu'il tire à blanc avec une simple gargousse, et l'étude de ce phénomène pourrait leur donner d'utiles enseignemens.

L'expérience de Rumford sur le frottement a été reprise avec les corps les plus divers et sous des formes variées dès que l'on eut compris ce qu'on en pouvait tirer. M. Joule, dont le nom se présente à chaque instant quand on étudie la nouvelle théorie, faisait tourner une petite roue à palettes dans une masse d'eau; le mouvement était donné par la chute d'un poids. Il mesurait donc facilement le travail correspondant à la rotation. L'échauffement de l'eau s'observait directement au thermomètre. Il trouva ainsi pour le rapport d'équivalence le nombre 424. Une autre série d'expériences faites en remplaçant l'eau par du mercure donna le nombre 425. L'eau ou le mercure, comme on voit, servait en même temps à M. Joule de corps frottant et de calorimètre. Dans une troisième série d'essais, M. Joule fit frotter un anneau de fer sur un disque de même nature dans une masse d'eau, ce qui était, à proprement parler, l'expérience même de Rumford; il arriva par ce procédé au nombre 425. M. Favre fit frotter de l'acier contre de l'acier et donna pour résultat de ses essais le nombre 413. On pourrait citer plusieurs autres déterminations de ce genre, et si l'on en a fait beaucoup, on en fera sans doute encore un plus grand nombre par la suite. Ces expériences demandent un soin minutieux et une ingénieuse appréciation des circonstances qui peuvent motiver des corrections dans les données numériques; mais rien de plus simple, de plus satisfaisant pour l'esprit que leur principe. Le frottement y apparaît directement comme un des phénomènes dans lesquels le travail se transforme en chaleur.

C'est donc avec des notions plus saines que l'on peut maintenant examiner ce qui se passe dans les cas innombrables où deux corps se meuvent au contact l'un de l'autre. Et l'on n'est plus tenté d'admettre que dans le jeu d'une machine, qui a pour effet de soumettre diverses surfaces à des frottemens, une partie de la force motrice soit mystérieusement absorbée. Une portion de cette force se perd à communiquer du mouvement soit à l'air ambiant, soit aux supports de la machine; c'est là une perte que l'on peut suivre. Une autre partie est employée à user les surfaces frottantes, à décom-

poser les liquides dont elles sont enduites; ce sont encore là des effets que l'on peut apprécier. Mais cette notable portion du travail moteur qui était consommé sans qu'on pût en rendre compte par ces divers motifs, on sait maintenant qu'elle ne disparaît comme travail qu'autant qu'elle se retrouve comme chaleur. Cette chaleur pourra se perdre en échauffant les organes de la machine, elle pourra se répandre sans effet utile dans l'atmosphère; mais du moins rien ne demeurera inexpliqué, et nous pourrons poursuivre dans toutes leurs phases les transformations successives du travail moteur. Dira-t-on que c'est là un mince résultat, qu'on ne pourra suivre ces changemens que par l'imagination, et que la pratique n'en atteindra pas la mesure ? Et d'abord rien ne prouve qu'on ne puisse pas tirer de précieuses applications de cette notion nouvelle du frottement; mais en tout cas, qu'on ne s'y méprenne pas, elle nous délivre d'une grande hérésie scientifique que bien des personnes ont côtoyée sans doute, et où il est à penser que quelques-unes sont tombées autrefois. Supposer, comme on était tenté de le faire jadis, à propos du frottement, qu'un travail moteur s'anéantit sans rien produire, c'est une erreur du même ordre que de croire qu'un travail moteur peut naître de rien. Ce sont deux absurdités réciproques et solidaires. Les vieilles idées courantes sur le frottement renfermaient donc, plus ou moins cachées dans leurs flancs, toutes les billevesées qui ont signalé la recherche du mouvement perpétuel.

Des considérations du même ordre s'appliqueraient à la théorie des chocs, où les phénomènes calorifiques entrent pour une part considérable. Si on tire avec une carabine rayée contre une cible très résistante, on constate que la balle est brûlante après le choc. La chaleur développée par ce choc, si on la supposait concentrée tout entière dans le plomb dont la balle est formée, en élèverait la température à plus de 500 degrés. Elle serait donc plus que suffisante pour liquéfier le plomb. Si on tire à boulet sur une cible très dure, on voit souvent jaillir un éclair de lumière au moment où le boulet frappe la cible. On peut dire qu'en général nous estimons trop bas la quantité de chaleur qui est due aux chocs. On a calculé que si un corps tombe de la hauteur où l'attraction terrestre est à peine appréciable, il donnera en touchant la terre deux fois plus de chaleur que n'en dégagerait la combustion d'un poids égal de charbon.

Nous venons de voir l'étude du frottement tout à fait régénérée. Celle de la dilatation des corps va aussi se transformer complétement en vertu des idées nouvelles. Ici vient se placer d'abord une expérience mémorable, fondamentale, exécutée en 1845 par M. Joule,

et qui anéantit une erreur depuis longtemps accréditée. On admettait généralement, il y a quelques années encore, et cette opinion trouvait place dans l'enseignement classique, que la dilatation d'un corps, celle de l'air par exemple, absorbait de la chaleur. Tout le monde se rappelle que dans les cours de physique on mettait un thermomètre sous le récipient de la machine pneumatique : on observait l'abaissement de température qui suivait les premiers coups de piston donnés pour faire le vide, et on déclarait sans plus ample analyse que la dilatation de l'air absorbait la chaleur qui disparaissait en cette circonstance; mais ne va-t-il pas falloir, en face de l'expérience de M. Joule, modifier l'énoncé de cette explication?

M. Joule prit deux récipiens metalliques de capacité égale, réunis par un court tuyau que fermait un robinet. Dans l'un des récipiens, il introduisit de l'air sous la pression de vingt-deux atmosphères, le robinet de communication étant fermé; dans l'autre, il fit le vide. Le système des deux récipiens était entièrement plongé dans un réservoir plein d'eau où des thermomètres sensibles permettaient d'apprécier les phénomènes calorifiques qui viendraient à se produire. L'expérience ainsi préparée, le robinet qui faisait communiquer les deux récipiens fut ouvert; l'air comprimé se précipita dans l'espace vide, et dans un instant très court le système des deux vases fut rempli d'air sous la pression de onze atmosphères. Cette dilatation du gaz absorba-t-elle, oui ou non, de la chaleur? L'ancienne physique eût répondu oui sans hésiter; elle admettait que dans toute dilatation une certaine quantité de chaleur disparaissait. Cependant l'expérience de M. Joule montra qu'aucune chaleur n'était absorbée; les thermomètres plongés dans le réservoir d'eau demeurèrent immobiles. Certes il y avait là de quoi confondre les esprits nourris dans les anciens erremens; mais nous qui sommes maintenant en possession du principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, ne sommes-nous pas portés naturellement à comprendre ce résultat, si nous réfléchissons que, pour remplir le récipient où le vide a été fait d'avance, l'air n'a aucun travail à accomplir? Pas de travail produit, partant pas de chaleur consommée. Nous sommes ainsi amenés à rectifier l'assertion des anciens physiciens et à dire que, quand un gaz se dilate dans les conditions ordinaires, ce n'est point la dilatation même du gaz qui absorbe de la chaleur, mais bien le travail qu'il est ordinairement obligé d'accomplir pour se dilater.

M. Joule fut d'ailleurs conduit à retourner son expérience pour en trouver la confirmation. En supprimant le travail de la dilatation, il avait évité tout refroidissement. Si au contraire il obligeait le gaz à produire un travail pour se dilater, il devait constater une ab-

sorption de chaleur. Après avoir rempli son premier récipient d'air comprimé à vingt-deux atmosphères, il obligea le gaz à se rendre sous une cloche renversée sur la cuve à eau et à s'y loger sous une pression de onze atmosphères. L'air avait donc pour s'établir sous la cloche une certaine masse d'eau à déplacer. A ce travail devait correspondre dans le système une déperdition de chaleur. C'est ce que les thermomètres accusèrent nettement. Rien de plus concluant que le résultat de ces deux expériences. Rien de plus naturel d'ailleurs que de tirer de la seconde une détermination numérique de l'équivalent mécanique de la chaleur. M. Joule le fit et trouva dans ces essais le nombre 441.

Cette expérience capitale vaut qu'on s'y arrête et qu'on examine attentivement comment les choses s'y passent. Si l'on se reporte au premier essai que nous avons indiqué, à celui dans lequel l'air passe du récipient où il est comprimé à vingt-deux atmosphères au récipient où le vide a été fait, et si l'on regarde de plus près le jeu du phénomène, une objection peut se présenter à l'esprit. Le gaz, disons-nous, remplit rapidement les deux récipiens sous une pression de onze atmosphères, sans travail et sans refroidissement. Cependant, s'il nous prend fantaisie d'isoler par la pensée dans le premier récipient une petite masse d'air et de la considérer spécialement à l'exclusion des particules voisines, nous serons bien forcés de reconnaître que cette petite masse d'air, pour se dilater, doit presser les molécules qui l'entourent, développer ainsi du travail, et partant se refroidir. Cela est si vrai que le résultat final est en effet un refroidissement dans le second essai, où la masse entière du gaz, au lieu de trouver le vide devant elle, rencontre un corps qu'elle doit déplacer. Mais ne semble-t-il pas dès lors que la petite masse que nous venons d'isoler par la pensée doit se comporter de la même manière dans les deux cas, puisqu'à tout prendre elle a dans les deux cas un effort à faire sur ce qui l'entoure immédiatement, et ne peut-il pas paraître extraordinaire qu'elle se comporte différemment suivant ce qui se passe aux extrémités de la masse? « Supposer, dit M. Verdet, que tantôt elle se refroidit, tantôt elle conserve sa température, c'est pour ainsi dire supposer qu'elle est instruite de ce qui se passe en dehors d'elle, et qu'elle se conforme à une loi de la nature de la même façon qu'un être animé et doué d'intelligence. On n'ose guère en général, contre une théorie forte déjà de l'assentiment des plus hautes autorités scientifiques, exprimer tout haut de pareilles difficultés, dont l'énoncé a quelque chose d'étrange et de malsonnant; mais on les garde au fond de l'esprit et on en reçoit quelquefois une défiance secrète contre la science tout entière. » Examinons donc de plus près. Dans le premier cas

sans doute, de même que dans le second, il y a travail produit, par conséquent refroidissement; mais immédiatement les parois résistantes du récipient d'arrivée arrêtent le mouvement, le gaz revient à l'état d'équilibre. Dans cette perte de mouvement, le travail disparu se retrouve sous forme d'une certaine quantité de chaleur qui est restituée au système, et cette quantité est précisément égale à celle qui avait été consommée dans le premier moment de l'expérience. De là vient qu'en définitive les thermomètres n'accusent aucun changement. Cette explication peut d'ailleurs être vérifiée et rendue sensible aux yeux : il suffit de plonger le premier récipient dans un vase d'eau, le second récipient dans un vase différent. On reconnaît alors le refroidissement qui correspond à la première phase de l'expérience, l'échauffement qui suit ce premier phénomène, et on constate facilement l'équivalence des deux effets consécutifs.

Toutes ces expériences de M. Joule ont été répétées avec le soin le plus scrupuleux par M. Victor Regnault, le grand vérificateur des travaux modernes. Ainsi développées et étudiées sous toutes leurs faces, sanctionnées par ce contrôle éminent, elles démontrent clairement que la dilatation de l'air n'absorbe par elle-même aucune chaleur. Il n'y a de chaleur consommée que par le travail qui accompagne la dilatation. L'effet est ainsi restitué à sa véritable cause, et tout le monde comprendra la valeur de cette rectification apportée aux anciennes idées.

Une nouvelle pensée guide ainsi l'esprit quand il considère les rapports de la chaleur avec les changemens moléculaires des corps. On va voir la notion de capacité calorifique se transformer et s'éclairer. Commençons cependant par dire que les considérations qui vont suivre ne s'appliquent, du moins dans la forme simple où nous désirons les présenter, ni aux corps solides, ni aux corps liquides. Là en effet la cohésion des molécules, particularité mal connue et encore inabordable, masque les résultats. Nous n'aurons en vue que les gaz que l'on appelle gaz permanens, dont les molécules paraissent complétement libres les unes par rapport aux autres. Des recherches justement célèbres avaient été faites depuis longtemps sur la dilatation de ces gaz. On savait que lorsqu'on échauffe l'un d'eux, le nombre de calories qu'il absorbe sous l'unité de poids pour élever d'un degré sa température varie, suivant que pendant l'échauffement on maintient son volume constant à l'aide d'une enveloppe inextensible, ou qu'on lui permet au contraire de se dilater en laissant seulement constante la pression à laquelle il est soumis. A ces deux cas correspondaient pour un même gaz deux capacités calorifiques différentes : capacité calorifique à volume constant, ca-

pacité calorifique à pression constante, cette seconde toujours plus grande que la première. Pour l'air atmosphérique par exemple, ces deux quantités étaient dans le rapport de 1 à 1,421. La physique avait ainsi dressé des tables qui donnaient pour chaque gaz les deux capacités calorifiques, et la différence de ces deux quantités avait reçu un nom, elle s'appelait la chaleur latente de dilatation. C'était bien en effet l'excédant de chaleur qui était consommé sans produire un excédant de température dans celui des deux cas où le gaz prenait un accroissement de volume. La physique en restait là. Chacun des gaz avait ses deux chaleurs spécifiques, indépendantes en quelque sorte l'une de l'autre; aucun rapport nécessaire ne semblait lier ces quantités entre elles. Aujourd'hui la question s'éclaircit à la lueur du principe nouveau, et ce qui était latent devient patent. Cet excès de chaleur qui est absorbé dans le cas où le gaz prend un accroissement de volume devient pour nous l'équivalent exact du travail mécanique que ce gaz développe en se dilatant. En même temps que le rôle de la chaleur latente de dilatation se trouve ainsi expliqué, une relation fixe, une équation mathématique s'établit entre les deux capacités calorifiques d'un même gaz, puisque le nombre de calories qui représente leur différence équivaut à un travail mécanique que nous pouvons apprécier et exprimer en kilogrammètres.

Voilà ainsi deux données qui ne paraissaient pas autrefois solidaires l'une de l'autre, et dont nous découvrons la relation nécessaire. L'équation à laquelle elles doivent satisfaire nous permet donc de faire une série de vérifications, vérifications d'autant plus précieuses que les valeurs numériques des chaleurs spécifiques à volume constant et des chaleurs spécifiques à pression constante ont été autrefois déterminées, pour les différens corps gazeux, par des expériences directes, très soignées, très précises, et avant qu'on soupçonnât le lien qui devait unir ces deux quantités. Cette équation prend donc une importance capitale. Si l'on suppose connu le nombre qui représente l'équivalence de la chaleur et du travail, elle peut servir à contrôler toutes les valeurs anciennement déterminées pour les chaleurs spécifiques. Si au contraire on regarde ces valeurs comme des données acquises, elle fournira une série de déterminations numériques du nombre fondamental de l'équivalence. Toutes les déterminations qui ont été faites par ce procédé oscillent, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, autour du nombre 425, qui peut être regardé comme leur valeur moyenne.

L'expérience des deux récipiens de M. Joule, les indications sommaires que nous venons de donner sur les capacités calorifiques montrent dans quel esprit a été révisée l'étude de la dilatation des

corps. C'est là d'ailleurs la question qui depuis cinq ou six ans a joué sans cesse le premier rôle dans la théorie mécanique de la chaleur. Nulle part on n'est plus près des faits primordiaux qu'il importe de constater. Entre le mouvement vibratoire qui constitue la chaleur et le mouvement de dilatation moléculaire qui augmente le volume du corps, la relation est directe, facile à définir. Elle se prête à l'analyse mathématique. Aussi a-t-elle été pour les géomètres l'objet de calculs très étendus et très complets. Cette étude, intéressante par elle-même, en a pris une importance spéciale. Elle est devenue une sorte de place d'armes dans l'intérieur de laquelle on a établi les vérités fondamentales qui servent de base à la théorie dont nous poursuivons en ce moment l'exposition. La dilatation des corps solides ou liquides, par la raison qu'on a pu entrevoir tout à l'heure, a présenté des difficultés d'analyse qui n'ont pas permis d'aller au fond des choses; mais celle des gaz, des vapeurs, a été complétement étudiée dans des mémoires originaux, parmi lesquels on doit citer un récent *Commentaire aux travaux publiés sur la chaleur considérée au point de vue mécanique*, par M. Résal, ingénieur des mines, — un mémoire sur *l'Équivalent mécanique de la chaleur*, de M. Bélanger, professeur à l'École centrale, et un travail de M. Ch. Combes en cours de publication dans le *Bulletin de la Société d'encouragement*.

Introduites dans l'étude de la chimie, les idées nouvelles n'y furent point stériles. On avait bien songé depuis longtemps à comparer au travail mécanique proprement dit cette autre sorte de travail qui est due aux affinités chimiques : c'était là une question tout à fait pratique, puisqu'en résumé les actions chimiques sont l'origine de presque tout le travail qui se produit parmi nous, et que l'une d'elles, la combustion du charbon, fait tourner la plus grande partie de nos machines; mais entre le travail chimique et le travail mécanique on n'avait aucun terme de comparaison. La chaleur, envisagée au point de vue où nous l'avons maintenant montrée, se présenta comme une mesure commune de ces deux natures de travaux, comparables sans doute entre eux par une conception théorique (1), mais complétement dissemblables en fait. La chaleur au contraire devenait pratiquement comparable aux uns et aux autres. Ainsi ce fut un fait facile à constater qu'un kilogramme d'hydrogène, en se combinant avec l'oxygène, dégage 34,462 calories, et

(1) On peut regarder l'acte de la combinaison entre molécules, entre les atomes de l'oxygène et ceux du charbon par exemple, comme semblable à l'acte de la chute d'un corps contre la terre. Si le charbon brûle, c'est que les atomes du gaz comburant se précipitent sur lui. De la masse et de la vitesse de ces atomes on conclurait le travail dû à cette chute.

en se combinant avec le chlore, 23,783; qu'un kilogramme de graphite naturel, en se brûlant à l'oxygène, produit 7,796 calories, 1 kilogramme de zinc 565, et ainsi de suite. Or c'est une notion qui nous est maintenant acquise que chacune de ces calories peut se convertir en 425 unités de travail mécanique. Nous savons donc quel effort pourrait vaincre, quel poids pourrait élever chacune de ces combinaisons chimiques, si par quelque moyen on arrivait à la convertir tout entière en effets mécaniques.

Ici se place une expérience déjà ancienne, mais des plus importantes, et qui est due à M. Favre. M. Favre a étudié un circuit voltaïque qu'il plaçait dans un grand réservoir de mercure formant thermomètre, et où les diverses parties de son appareil pouvaient être introduites à volonté. Il y mettait un élément composé d'une plaque de zinc et d'une lame de platine plongée dans de l'eau acidulée, et réunies par un fil de cuivre gros et court. Il a d'abord mesuré ainsi directement la chaleur dégagée, et a trouvé qu'à la dissolution de 33 grammes de zinc, c'est-à-dire d'un équivalent chimique de ce métal, correspondait un dégagement de calories représenté par le nombre fractionnaire 18,68, c'est-à-dire la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré 18,680 grammes d'eau. Il a remplacé ensuite le fil de cuivre gros et court introduit dans le calorimètre par un fil long et mince enroulé en spirale et placé hors du calorimètre. La quantité de chaleur observée a été moindre, et d'autant moindre que le fil de jonction était plus long; mais, s'il rétablissait dans le calorimètre ces différens fils de jonction, il retrouvait toujours exactement la même quantité de chaleur que dans le premier cas. Ainsi dans ces déterminations préparatoires il était bien évident que 33 grammes de zinc, en se dissolvant, donnaient une quantité totale de chaleur constamment égale. Ensuite M. Favre, laissant toujours dans une cavité du calorimètre son fil enroulé en spirale, en fit l'électro-aimant d'une petite machine électro-magnétique à laquelle il donna un travail extérieur à accomplir; elle montait un poids au moyen d'une poulie. Le phénomène alors changea de face. L'expérimentateur trouva que la quantité de chaleur correspondant à la dissolution de 33 grammes de zinc était inférieure au nombre indiqué plus haut. Il fit varier le travail accompli par la petite machine, et il constata que la chaleur dégagée variait dans un rapport constant avec ce travail; pour chaque kilogrammètre produit, une quantité déterminée de calories disparaissait. Ainsi dans le moteur électrique de M. Favre, comme dans les autres appareils que nous avons déjà décrits, l'équivalence des deux termes que nous étudions était immédiatement démontrée par deux séries de valeurs directement appréciables. Ici tant de tra-

vail produit, là tant de chaleur absorbée. De ces essais, M. Favre a tiré le nombre 443, un peu supérieur à celui dont M. Verdet a proposé l'adoption.

Il ne paraît pas difficile, nous pouvons le dire en passant, de découvrir la raison pour laquelle M. Favre a trouvé un nombre trop élevé. En indiquant cette raison, nous sommes amenés à parler incidemment des effets mécaniques de l'électricité, sur lesquels nous ne voulons point d'ailleurs nous étendre aujourd'hui, parce que nous nous réservons d'en parler avec quelque détail dans une autre occasion. L'action chimique développée dans la pile de M. Favre se manifeste à la fois sous forme calorique et sous forme électrique; il y a chaleur sensible au thermomètre et courant électrique sensible au galvanomètre. Je sais bien que ces deux effets sont liés par une relation simple et directe (la chaleur est proportionnelle au carré de l'intensité du courant); mais est-ce à dire pour cela qu'ils ne soient qu'une seule et même chose? Est-ce à dire que, si l'on tient compte de l'un des effets, il devient loisible de négliger l'autre? Évidemment non. En même temps qu'une certaine quantité de chaleur se transforme en travail, dans l'expérience de M. Favre, une certaine quantité d'électricité cesse de s'accuser au galvanomètre, et rien ne nous autorise à faire abstraction des effets mécaniques de ce phénomène. Si donc M. Favre rapporte à une même calorie un trop grand nombre de kilogrammètres, c'est peut-être qu'il lui attribue une portion de travail qui doit en bonne justice être mise au compte de l'électricité. Encore une fois, nous ne faisons que jeter cette indication en passant. Elle répond à cette idée que, si l'on étudie la connexité qui lie l'affinité chimique, la chaleur et le travail mécanique, il est nécessaire, en dernière analyse, d'y faire entrer aussi l'électricité. C'est une action à quatre personnages. L'un d'eux, dira-t-on, joue un rôle accessoire au point de vue mécanique. Accessoire, peut-être, mais négligeable, certainement non! Rien n'empêche cependant de faire abstraction momentanément de l'un d'eux, à la condition de bien connaître la réserve que l'on fait, et de ne pas se laisser entraîner par cette omission dans des raisonnemens inexacts. Cette réserve, cette omission, nous la ferons d'ailleurs aujourd'hui, afin d'isoler et de mettre en relief la relation directe qui a été signalée entre la chaleur et le travail, et que nous nous sommes proposé en ce moment d'étudier tout spécialement. C'est en effet là, dans l'action générale, la portion la mieux connue et la mieux définie. Quant au rôle particulier qu'y joue l'électricité, il est jusqu'ici resté plus obscur, et nous demanderons en tout cas la permission de le laisser aujourd'hui complétement dans l'ombre.

Tout en évitant de parler des phénomènes électriques, nous ne

pouvons cependant passer sous silence une brillante expérience de M. Foucault, qui eut un grand retentissement il y a quelques années. On sait le talent de mise en scène avec lequel M. Foucault rend populaires les vérités physiques. Il prenait un gros disque de cuivre qu'il plaçait entre les deux pôles d'un électro-aimant; un système d'engrenages et une manivelle permettaient d'imprimer au disque un mouvement de rotation rapide. Lorsqu'aucun courant ne traversait les bobines de l'électro-aimant, on faisait tourner le disque avec la plus grande facilité, et sans qu'il s'échauffât sensiblement; mais si l'on venait à faire passer un courant à travers les bobines, les réactions qui s'établissaient entre leur fer aimanté et le disque de cuivre étaient telles qu'on éprouvait pour faire tourner celui-ci une résistance considérable : un homme suffisait à peine à cet effort, et le travail qu'il dépensait ainsi échauffait graduellement le disque jusqu'à une température qui a quelquefois atteint 95 degrés. Ainsi dans cette expérience saisissante le thermomètre enregistrait directement, sous forme de chaleur, l'effort développé sur la manivelle pour entretenir la rotation du disque.

IV.

Mais la théorie mécanique de la chaleur ne nous donne-t-elle d'enseignemens qu'au sujet des corps inorganiques ou inanimés? Les corps vivans ne sont-ils pas à la fois le siége de phénomènes calorifiques et de phénomènes mécaniques? Et n'est-on pas en droit de penser qu'ils sont régis, eux aussi, par l'équivalence de ces deux phénomènes? Si en effet les corps vivans, dans ce qui touche plus particulièrement au principe de l'action vitale, échappent évidemment aux lois ordinaires de la physique et de la mécanique, il est au contraire naturel d'admettre, tant que l'expérience ne dément pas cette opinion, qu'ils y sont soumis en ce qui concerne le jeu de leurs organes. La volonté a sans contredit en elle-même des modes d'action tout particuliers; mais, dès qu'elle doit agir sur la matière, elle se trouve évidemment liée par les lois matérielles, comme un étranger qui aurait à se conformer aux règlemens du pays où il vit.

Non-seulement les preuves les plus décisives montrent qu'il y a dans les corps vivans aussi bien que dans le monde inorganique conversion de la chaleur en travail et du travail en chaleur, mais il est remarquable que ce soit en réfléchissant au jeu de la vie animale que le docteur Jules-Robert Mayer ait été amené à trouver les bases de la théorie nouvelle. Elle est complétement esquissée dans son mémoire sur le mouvement organique et la nutrition (1845). Les travaux du docteur Mayer sont peu connus en France, mais

deux séries d'expériences récentes mettent en évidence la relation qui lie dans les corps vivans la chaleur au travail. Nous voulons parler des recherches de M. Hirn et de celles du docteur Béclard.

M. Hirn a abordé de front la question et cherché une solution d'ensemble en opérant sur le corps même de l'homme.

C'est un fait indiqué d'abord par Lavoisier et Laplace, confirmé par les expériences de Dulong et Despretz, éclairé ensuite par les travaux de MM. Favre et Silbermann, et maintenant définitivement acquis à la physiologie, que la chaleur animale est due entièrement, ou du moins presque entièrement, aux actions chimiques que produit la respiration; ce qui peut en être dégagé par d'autres actions, par la nutrition, par la circulation du sang, est complétement négligeable. L'oxygène inspiré brûle dans le corps des matières hydro-carbonées, et l'animal expire de l'acide carbonique et de l'eau. L'intensité de cette action respiratoire varie beaucoup avec l'âge, le sexe, l'état de santé des divers individus. M. Hirn s'est proposé de l'étudier sur un même individu à l'état de repos et à l'état de mouvement.

Pour parler d'abord de l'état de repos, on sait que le corps humain conserve une température tout à fait constante, dont la valeur est de 37 degrés environ dans nos climats. On peut donc dire que la chaleur développée à l'intérieur du corps par l'action respiratoire (1) en sort incessamment tout entière sous diverses formes, évaporation pulmonaire et cutanée, échauffement de l'air expiré, rayonnement, contact des corps ambians. M. Hirn a commencé par vérifier cette supposition, qu'il a trouvée sensiblement exacte.

Il plaçait un homme dans un espace hermétiquement clos, en le laissant d'abord, pendant un temps donné, à l'état de repos absolu. Le sujet absorbait l'air par le nez au moyen de deux petits tubes introduits dans ses narines et qui communiquaient avec un gazomètre dont le débit était facilement mesuré; il expulsait les produits de la respiration par un autre tube introduit dans sa bouche, et qui aboutissait à un second gazomètre, où l'acide carbonique et la vapeur d'eau pouvaient être dosés. La température de ces divers gaz étant soigneusement mesurée, ainsi que l'échauffement de l'enceinte dû à la chaleur perdue par le sujet, M. Hirn trouvait que pour chaque gramme d'oxygène brûlé, l'homme émettait au dehors environ 5 calories 1/2. Ce résultat confirmait suffisamment le rai-

(1) Cette chaleur, on vient de le voir, varie beaucoup suivant les individus. On peut cependant, si l'on veut en donner une moyenne grossière, l'évaluer à 100 calories par heure, la combustion pendant une heure étant estimée à 10 grammes de charbon et 0,6 grammes d'hydrogène; or un gramme de charbon en brûlant dégage 8,08 calories, et 1 gramme d'hydrogène en dégage 34,5.

sonnement d'après lequel toute la chaleur de la combustion devait se retrouver au dehors.

Voilà pour l'état de repos. Mais quand l'homme exécute un travail, les choses se passent-elles de même? — M. Hirn enferma encore son sujet dans la chambrette d'expérimentation et lui donna pour travail d'élever sans cesse son propre corps sur une roue à échelons, qui tournait de manière qu'il n'eût point à changer réellement de place. Il est clair d'une part que l'homme produit également un travail s'il déplace une masse étrangère, ou s'il déplace sa propre masse en prenant un point d'appui à l'extérieur; l'on comprend d'un autre côté qu'en soulevant sans cesse sa propre charge sur cette espèce d'escalier mobile, le sujet, au point de vue de la mécanique, produisait le même effet que s'il eût gravi un escalier fixe. Dans ces conditions, M. Hirn trouva que pour 1 gramme d'oxygène brûlé il n'était plus émis dans l'enceinte que 2 calories 1/2 environ. Ainsi dans ce cas l'action respiratoire de l'homme est représentée par une moindre quantité de chaleur en raison du travail dû à l'ascension sur la roue. Les deux quantités se complètent : ce qui manque en chaleur se retrouve en travail. Le fait n'a plus rien qui puisse nous étonner, et il y aurait eu au contraire de quoi nous surprendre si la production d'un effet mécanique n'avait pas diminué la manifestation des effets calorifiques. M. Hirn montre ainsi que tous les efforts extérieurs que l'homme exerce viennent en déduction de la chaleur qu'il dégage; mais s'il a su mettre le phénomène en évidence, les conditions de son expérience étaient trop complexes, les corrections à faire à ses diverses données trop délicates pour qu'il pût avec quelque exactitude apprécier numériquement la conversion de la chaleur en travail. M. Hirn annonce d'ailleurs, dans son nouveau mémoire publié l'an dernier, qu'il recommence les mêmes recherches dans de meilleures conditions.

M. Béclard a pris pour point de départ l'étude de la contraction musculaire et a observé pendant plusieurs années les phénomènes qui s'y rapportent.

On savait depuis longtemps que la contraction d'un muscle dégage de la chaleur, parce qu'elle est accompagnée d'une action chimique, d'une absorption d'oxygène. Alexandre de Humboldt avait autrefois signalé ce fait, auquel il avait été amené par induction, sans pouvoir d'ailleurs le vérifier. MM. George Liebig et Helmholtz avaient plus tard repris cette opinion. Enfin M. Matteucci avait directement démontré l'absorption de l'oxygène en employant des muscles de grenouilles. Prenant quelques trains de derrière de grenouilles préparés, il en plaçait un certain poids dans un flacon et un même poids dans un second vase. Il faisait contracter les uns et

laissait les autres en repos; puis il introduisait de l'eau de chaux dans les deux récipiens et dosait ainsi la quantité d'acide carbonique produite, de façon à connaître la quantité d'oxygène absorbée. Des expériences réitérées lui avaient montré que les muscles contractés absorbaient beaucoup plus d'oxygène que les autres.

La contraction musculaire est donc une oxydation qui dégage, comme toute oxydation, une certaine quantité de chaleur; mais, si on se contente de considérer ce phénomène en lui-même, il paraît difficile d'en rien tirer qui puisse servir à la théorie qui nous occupe. La contraction musculaire en effet implique des phénomènes de volonté qu'il semble impossible d'isoler, et des particularités intérieures dont l'analyse paraît impraticable. Quand nous ramenons, par exemple, notre avant-bras de manière qu'il fasse un angle droit avec le bras, nous pouvons agir à la fois sur les muscles fléchisseurs et sur les muscles extenseurs, et développer ainsi d'une façon absolue des efforts dont la mesure dynamique et calorifique ne présenterait rien de certain. C'est donc d'une autre manière que M. Béclard a abordé ce problème. Il s'est proposé de comparer, sous le rapport calorifique, une même contraction musculaire dans deux cas différens : celui où elle n'est accompagnée d'aucun travail extérieur et celui où, au contraire, un travail extérieur l'accompagne.

A l'origine de ses recherches, il opéra au moyen d'aiguilles ou hameçons thermo-électriques formés de deux métaux, cuivre et fer, qu'il enfonçait dans les tissus musculaires des animaux et qu'il mettait en communication avec un galvanomètre dont les déviations accusaient les variations de température des muscles. Il se servait particulièrement de grenouilles; il les fixait sur une tablette, et il déterminait des contractions dans une des pattes de l'animal. Tantôt cette patte se contractait à vide, tantôt elle devait soulever un poids au moyen d'une corde passant sur une poulie. Mais M. Béclard ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pouvait rien conclure d'expériences dans lesquelles l'animal, sous l'impression d'une cause excitante, contractait son muscle, sans que la contraction eût un rapport bien déterminé avec l'effort à vaincre. Il se décida, pour avoir des résultats plus sûrement appréciables, à opérer sur l'homme. Il fallait dès lors renoncer à l'emploi des aiguilles ou hameçons thermo-électriques, car ces engins ne pouvaient être introduits dans les tissus charnus sans danger sérieux, surtout si les expériences se répétaient fréquemment. L'emploi de ces appareils présentait aussi d'autres inconvéniens. Le vernis dont on recouvrait les aiguilles pour empêcher qu'elles ne fussent attaquées chimiquement par les sécrétions du corps venait à se fendiller; des courans dus à des actions chimiques pouvaient dès lors modifier les mouvemens de l'aiguille du gal-

vanomètre et masquer les résultats calorifiques. M. Béclard s'assura qu'en appliquant sur la peau du bras un simple thermomètre et enveloppant le tout d'un corps mauvais conducteur de la chaleur, d'une bande de laine par exemple, le thermomètre accusait nettement les variations de température; il se décida dès lors à recourir à ce moyen direct d'observation. Il opéra d'ailleurs sur lui-même et fit, pendant les étés des années 1858 et 1859, une série continue d'expériences dirigées avec le soin le plus minutieux.

Nous n'essaierons pas de marquer toutes les précautions ingénieuses que prit l'expérimentateur pour écarter toutes les causes d'erreur, pour rendre tous les résultats comparables entre eux et pour dégager le phénomène principal des faits accessoires qui auraient pu le modifier. Nous indiquerons au moins la forme générale de ses expériences. Il était assis sur un siége complétement fixe, les deux bras tombant naturellement le long du corps et les avant-bras coudés à angle droit. Au-dessus de lui, une corde s'enroulait sur deux poulies et venait, armée de deux mannettes, tomber auprès de chacune de ses mains. Les deux mains saisissaient ces mannettes, la paume tournée en haut. C'était en effet dans cette position, M. Béclard l'avait vérifié, que la plus grande partie de l'effort se concentrait sur les muscles biceps brachial et brachial antérieur sur lesquels il avait appliqué son thermomètre. La main droite avait d'ailleurs pour fonction d'agir sur un poids de 5 kilogrammes attaché à la mannette droite. La main gauche au contraire tenait simplement la manette correspondante, à laquelle aucun poids n'était suspendu.

Quant au principe même des expériences, il consistait, comme on l'a déjà vu précédemment, à observer successivement une même contraction musculaire, d'abord à l'état statique, c'est-à-dire sans aucun travail extérieur accompli, et ensuite à l'état dynamique, c'est-à-dire avec accomplissement d'un travail extérieur. Le caractère de ces essais est donc une comparaison continuelle entre la contraction statique et la contraction dynamique. Les effets thermométriques correspondant à la première ne sont jamais observés que pour être mis en regard des effets analogues qui correspondent à la seconde. Et c'est de ce rapprochement que M. Béclard tire ses enseignemens.

Deux séries d'essais, chacune double en raison des deux termes à déterminer, lui fournissent ses conclusions.

Dans la première série, la main droite commençait par soutenir le poids immobile pendant cinq minutes : état statique. Pour constater l'état dynamique, cette même main droite, pendant le même intervalle de temps, élevait le poids jusqu'à une faible hauteur (16 centimètres) un assez grand nombre de fois; le poids redescendait

après chaque ascension sans que la main eût à le soutenir pendant la descente : c'était la main gauche qui était chargée de remplir cette fonction à l'aide de la corde et des poulies. En comparant les observations thermométriques, M. Béclard trouva que la chaleur due à la contraction statique surpassait d'un degré la chaleur due à la contraction dynamique. Cette chaleur, qui disparaissait lorsque le muscle contracté élevait un poids, était évidemment l'équivalent du travail extérieur que le muscle produisait.

Une seconde série d'expériences fut faite pour ainsi dire en sens inverse. La main droite commençait toujours par soutenir le poids à l'état de repos; mais ensuite, au lieu de monter le poids, elle le soutenait à la descente un certain nombre de fois, la main gauche se chargeant alors, au moyen de la corde et des poulies, de produire les ascensions. Qu'arriva-t-il? C'est que les phénomènes calorifiques devinrent inverses. Le muscle prit une température plus élevée quand il soutenait le poids à la descente que quand il le maintenait à l'état de repos. De même que, dans la première série d'essais, le travail qu'il accomplissait lui laissait moins de chaleur que l'état statique, de même, dans la seconde série, le travail qui en dehors de lui s'accomplissait lui en laissait une plus grande quantité.

M. Béclard mettait d'ailleurs encore ces résultats en relief par une série accessoire d'expériences qui résumait en quelque sorte les précédentes. Il commençait par opérer avec la main droite toutes les ascensions du poids pendant que la main gauche le soutenait à chaque descente; puis au contraire il le soutenait à chaque descente avec la main droite pendant que la main gauche opérait toutes les ascensions. Les différences calorifiques observées dans les essais précédens s'ajoutaient naturellement dans cette dernière expérimentation, et le phénomène étudié s'accusait ainsi plus nettement.

De ces recherches sur la contraction musculaire, on peut donc tirer l'enseignement suivant : la contraction musculaire est une oxydation, et si elle ne produit aucun travail extérieur, elle dégage une certaine quantité de chaleur proportionnelle à la quantité d'oxygène qui est absorbée; mais si elle produit un travail, elle dégage une quantité de chaleur plus petite, de telle sorte que la quantité de chaleur et la quantité de travail développées soient complémentaires l'une de l'autre. La chaleur qui apparaît dans le muscle contracté comme résultat de l'action chimique est diminuée de toute celle qui s'est transformée en travail mécanique.

La forme simple et précise des travaux de M. Béclard devait le porter à chercher la valeur numérique du rapport qui lie le travail produit à la chaleur correspondante. Il connaissait directement le nombre de kilogrammètres développés par le mouvement du poids;

mais il pouvait moins facilement déduire de ses observations thermométriques le nombre absolu de calories que les muscles perdaient ou gagnaient dans les différens cas. Il supposa dans ses calculs que la masse musculaire échauffée était équivalente en poids à un demi-kilogramme. Il supposa que la capacité du tissu musculaire pour la chaleur était égale à celle de l'eau. C'étaient là d'ailleurs des conjectures assez incertaines. Aussi a-t-il donné, en le reconnaissant lui-même, un nombre beaucoup trop grand pour l'équivalent mécanique de la chaleur. Toutefois l'inexactitude de la mesure n'ôte rien à la certitude du fait observé.

Que ressort-il en résumé des travaux de M. Hirn et de M. Béclard? C'est que la combustion respiratoire, qui joue un rôle prépondérant dans la vie matérielle, développe à l'intérieur du corps une quantité de chaleur qui peut se répandre tout entière au dehors sous forme calorifique, qui peut aussi partiellement, suivant la volonté de l'homme, se convertir en mouvement ou en travail. Nous disons mouvement ou travail, car encore une fois, que l'homme déplace des objets extérieurs ou qu'il se déplace lui-même en prenant un point d'appui au dehors, qu'il gravisse l'escalier de M. Hirn ou qu'il soulève le poids de M. Béclard, c'est tout un. Comment d'ailleurs s'exerce cette action de la volonté qui transforme partiellement la chaleur animale en effets mécaniques? Comment le nerf qui est le véhicule de la volonté excite-t-il le muscle? C'est là un problème physiologique que nous n'avons point à aborder ici. Nous pouvons seulement faire en passant une remarque qui ne manque pas d'une certaine importance et qui se déduit naturellement de tout ce qui précède. C'est que le nerf n'a pas besoin d'avoir en lui-même, comme on le lui a quelquefois demandé, tout le mouvement qu'il suscite dans le muscle. Il n'intervient au contraire, suivant ce que nous venons d'exposer, que pour susciter l'action du mécanisme au moyen duquel le muscle emprunte directement à la chaleur animale le travail qu'il doit produire.

Il est naturel de se demander dans quelles limites peut se faire cet emprunt. Une partie seulement de la chaleur animale peut se convertir en travail. Est-ce une fraction plus ou moins forte de la chaleur totale? On peut répondre, d'après les données de M. Hirn, que c'en est à peu près la moitié; mais ici il est important de s'entendre sur la valeur absolue que prend cette chaleur totale suivant que l'homme est à l'état de repos ou à l'état de travail. Une objection pourrait en effet se présenter au nom de l'expérience vulgaire, et il n'est pas inutile de la prévoir. Le mouvement, le travail, disent MM. Hirn et Béclard, se produisent aux dépens de la chaleur animale, dont ils consomment une notable partie. Et cependant tout le

monde sait que pour se réchauffer on se donne du mouvement. Comment disparaît cette contradiction apparente? Comment la vérité des théories que nous avons esquissées se concilie-t-elle avec la réalité des phénomènes usuels? Oui, le travail correspondant au mouvement consomme de la chaleur, mais en même temps il précipite l'action respiratoire jusqu'à l'augmenter quelquefois dans la proportion de 1 à 10. La combustion s'accélère de façon à fournir aux effets qui lui sont demandés, et il n'est pas étonnant que dans cette action régulatrice elle dépasse le but et fournisse un excédant de calorique. On peut remarquer à ce sujet que cette dépense excédante et pour ainsi dire inutile est d'autant moindre chez les divers sujets qu'ils sont mieux constitués et plus assouplis au genre de travail qu'ils produisent. L'organisme emploie d'ailleurs plusieurs moyens pour augmenter la combustion d'oxygène à mesure qu'on lui demande du travail; les inspirations deviennent plus fréquentes, jusqu'à produire parfois l'essoufflement; l'air est inspiré plus profondément, de telle sorte que l'homme geint quelquefois en le chassant; enfin, pour une même quantité d'air introduite, une proportion plus grande d'oxygène est dans certains cas retenue par les poumons.

Si nous passons maintenant du règne animal au règne végétal, une différence essentielle apparaît dans les phénomènes de la vie. On peut dire que la vie végétale est le contraire de la vie animale. Dans celle-ci, on voit l'oxygène absorbé décomposer dans les corps les matières hydrocarbonées et en sortir à l'état d'eau et d'acide carbonique. Le végétal fait l'inverse; il absorbe de l'eau et de l'acide carbonique et rejette de l'oxygène en retenant les hydrocarbures qui proviennent de cette transformation. Si donc dans l'animal les corps mis en présence se combinent suivant leurs affinités chimiques naturelles, dans le végétal ils forment au contraire des combinaisons diamétralement opposées à celles auxquelles ils sont portés. Le végétal nous apparaît donc comme un milieu où sont constamment séparés des élémens qui ont une tendance à se combiner et dont la combinaison dégagerait de la chaleur comme le fait tout travail dû aux affinités chimiques. Qu'est-ce que cela fait soupçonner? C'est que, pour triompher sans cesse de cette action spontanée des forces moléculaires, le végétal doit absorber sans cesse de la chaleur. Cette chaleur qu'il absorbe, il la convertit en travail pour lutter contre les affinités chimiques et produire en définitive des résultats qui leur sont contraires, à la différence de l'animal, dans lequel ces affinités chimiques se satisfont et dégagent de la chaleur qui est sans cesse disponible. Aussi, tandis que l'animal conserve en général une température constante et à peu près

indépendante du milieu ambiant, la plante se met en équilibre de température avec ce qui l'entoure. Ce n'est que dans certains cas particuliers, dans le cas de la germination et au moment de la floraison, que les phénomènes sont inverses, que la plante absorbe de l'oxygène, et qu'en vertu de cette combustion elle peut élever sa température au-dessus de celle de l'air ambiant.

Où le végétal trouve-t-il toute cette chaleur dont il a incessamment besoin? Dans l'action solaire. Le végétal emprunte constamment de la chaleur au soleil et l'emmagasine à l'état de force vive calorifique. Que les rayons du soleil tombent sur une plage de sable, le sable s'échauffe, et il renvoie bientôt par rayonnement toute la chaleur qu'il reçoit; mais que ces mêmes rayons tombent sur une forêt, les arbres continuellement absorbent et s'approprient une partie de leur chaleur. Les matières hydrocarbonées qui se forment sans cesse sur la terre, par exemple les matières spécialement regardées comme combustibles, le bois, la houille, etc., sont ainsi des provisions de force vive accumulées par une transformation lente de l'action solaire, et dont nous pouvons disposer à un instant donné pour les convertir en chaleur, en travail. Quand nous avons amoncelé du charbon dans le foyer d'une machine à vapeur et que nous l'enflammons au moyen d'une allumette, d'où sortira tout le travail que va produire la machine? Est-ce de l'allumette? Eh! non, c'est tout le travail solaire qui a été emmagasiné anciennement dans ce combustible que nous rendons soudainement disponible en abandonnant le charbon à son affinité pour l'oxygène, absolument comme nous pourrions, disposant d'une grande masse d'eau qui aurait été élevée dans un réservoir par un travail antérieur, utiliser la chute de cette eau en ouvrant le robinet du réservoir. Chaque kilogramme de houille renferme ainsi virtuellement trois millions de kilogrammètres. On peut donc calculer facilement la quantité de puissance mécanique, toute préparée, que nous extrayons annuellement du sol de la France quand nous tirons de nos houillères 8 millions de tonnes de charbon. C'est le travail de 10 millions de chevaux-vapeur fonctionnant jour et nuit pendant toute l'année.

C'est encore cette force vive emmagasinée dans les végétaux qui leur donne leur vertu nutritive; ils introduisent dans le corps des animaux les matières hydrocarbonées que l'oxygène y viendra brûler ensuite. Si ces élémens de régénération manquent, le corps, réduit à s'oxyder lui-même, dépérit et meurt. Cette fonction des végétaux prendra dans notre esprit une importance particulière, si nous réfléchissons que la nourriture animale n'est en quelque sorte que médiate, et qu'il faut remonter aux végétaux pour trouver l'origine de toute nutrition.

Le rôle actif du soleil apparaît donc dans tout ce qui précède. On peut dire qu'en versant continuellement de la chaleur sur la terre, il y verse du travail. Et la voix populaire est d'accord avec la science en proclamant que cet astre est la source vivifiante de toute transformation matérielle. On a mesuré, sans grande précision bien entendu, la quantité de chaleur que le soleil envoie annuellement à la terre. On peut donc en quelque sorte connaître la quantité de travail qu'il met virtuellement à notre disposition. Si cette détermination n'offre par elle-même aucun intérêt spécial, il n'en reste pas moins certain qu'elle correspond à une notion précieuse : c'est que nous avons ainsi autour de nous une grande somme de travail gratuitement produit dont nous devons être amenés à utiliser une portion de plus en plus grande.

Ce n'est point seulement sur les rapports du soleil avec la terre que la théorie nouvelle fournit d'intéressantes vérités. Elle n'hésite point à se demander comment s'entretient la chaleur du soleil et comment se réparent les pertes qu'il subit sans cesse par le rayonnement. Elle répond que les corps qui viennent tomber à la surface de l'astre lui abandonnent sous forme de chaleur l'énorme quantité de mouvement qu'ils possédaient dans leur gravitation à travers l'espace. Elle admet de plus que ces corps sont pour la plus grande part empruntés à cette agglomération sidérale qui entoure le soleil et qui est connue sous le nom de lumière zodiacale. Dès lors et connaissant par les travaux de sir John Herschel et de M. Pouillet quelle est la quantité de chaleur que perd le soleil, elle calcule quelle est la masse de corps zodiacaux qui doit venir se joindre à cet astre pour lui restituer sa chaleur. On a reconnu que cette masse n'est point assez considérable pour faire varier d'une façon appréciable le volume du soleil. Si notre lune tombait sur le soleil, elle lui communiquerait une quantité de chaleur suffisante pour couvrir les pertes d'une ou deux années; notre terre, en y tombant, couvrirait les pertes d'un siècle; cependant les masses de la lune et de la terre disparaîtraient sans donner au soleil un accroissement perceptible. Il n'est point à espérer que les télescopes puissent saisir et préciser l'accroissement graduel du diamètre solaire. Cette suprême vérification manquera donc à l'ensemble de ces hautes hypothèses astronomiques.

Il faut citer ces spéculations hardies sans y attacher plus d'importance que leur degré de certitude n'en comporte encore, et se hâter de redescendre sur la terre, où la nouvelle thermo-dynamique nous donne et nous promet une assez riche moisson d'utiles enseignemens.

M. Verdet a terminé ses leçons par une courte histoire de la théorie nouvelle. On peut assigner une date fixe à l'origine de cette théorie, et en reporter la naissance véritable à l'année 1842. Sans doute, avant cette époque, plusieurs savans purent en entrevoir quelques parties et en toucher quelques points. C'est ainsi que l'on trouve dans un mémoire de Lavoisier et Laplace sur la chaleur (1780) le passage suivant : « D'autres physiciens pensent que la chaleur n'est que le résultat des vibrations insensibles de la matière... Dans le système que nous examinons, la chaleur est la force vive qui résulte des mouvemens insensibles des molécules d'un corps; elle est la somme des produits de la masse de chaque molécule par le carré de sa vitesse... » Mais de cette assertion si originale et si précise il ne paraît pas que Lavoisier et Laplace aient jamais tiré aucun profit. Laplace surtout abandonna complétement cette manière de voir, et défendit résolûment la doctrine de la matérialité du calorique. On a vu plus haut comment, au commencement de ce siècle, Rumford, réagissant contre cette opinion, mit en évidence des faits intéressans qui ne frappèrent point assez le public de son temps, et dont il nous est facile maintenant d'apprécier l'importance; mais un peu plus tard les études relatives à la chaleur subirent une phase singulière. Sadi Carnot, officier du génie, fils du célèbre conventionnel, publia en 1824 ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance.* Cette publication coïncidait avec les premiers développemens donnés à l'usage des moteurs à vapeur. Elle fit alors une grande sensation, et son importance scientifique s'est prolongée jusqu'à ces dernières années. On va voir cependant que la doctrine de Sadi Carnot est diamétralement opposée à celle qui triomphe aujourd'hui. Sadi Carnot admettait, conformément aux idées répandues autour de lui, que le calorique est un corps matériel. Dès lors, disait-il, il est facile de comprendre que lorsqu'une certaine quantité de chaleur passe d'un corps chaud à un corps plus froid, ce transport produise par lui-même une certaine quantité de travail; mais, une fois l'équilibre établi, la chaleur perdue par l'un des corps se retrouve *tout entière* dans l'autre, absolument comme l'eau qui a fait marcher une roue hydraulique se retrouve entièrement dans le bief d'aval. Dans les idées de Carnot, cette comparaison se poursuit jusqu'au bout. La chaleur est un fluide qui, en vertu d'une force spéciale, tend comme l'eau à prendre son niveau. La température devient ainsi une sorte de cote de nivellement propre au fluide calorifique. Le fluide descend d'un corps supérieur (en température) dans un corps inférieur, et produit ainsi de la puissance motrice. Il sera possible également, en dépensant de la

puissance motrice, de porter le fluide d'un corps froid à un corps plus chaud, tout comme, au moyen d'un effort extérieur, on porte de l'eau d'un bassin inférieur à un réservoir plus élevé. On comprend facilement le danger et le leurre que renfermait la doctrine de Sadi Carnot. La chaleur, sortant d'un corps en vertu de cette force spéciale du nivellement des températures, devait, chemin faisant, produire du travail et se retrouver ensuite tout entière dans un corps différent. La machine à vapeur empruntait ainsi sa puissance, non pas à une consommation de chaleur, mais à un rétablissement d'équilibre dans le calorique. « Malgré cette erreur fondamentale, dit M. Verdet, le nom de Sadi Carnot et celui de son savant commentateur, M. Clapeyron, occuperont toujours une place importante dans l'histoire de la science. Sadi Carnot est l'auteur des formes de raisonnement dont la théorie mécanique fait sans cesse usage; c'est dans son écrit qu'on trouve les premiers exemples de ces cycles d'opérations qui prennent un corps dans un état déterminé, le font passer à un état différent en suivant un certain chemin, et le ramènent par une autre voie à son état primitif. M. Clapeyron a éclairci ce que le mémoire de Carnot avait d'obscur, et a montré comment on devait traduire analytiquement et représenter géométriquement ce mode de raisonnement si neuf et si fécond. Ces deux géomètres ont créé en quelque sorte la logique de la science. Lorsque les véritables principes ont été découverts, il n'y a eu qu'à les introduire dans les formes de cette logique, et il est à croire que, sans les anciens travaux de Carnot et de M. Clapeyron, les progrès de la théorie nouvelle n'auraient pas été à beaucoup près aussi rapides. »

Ces véritables principes qui ont enfin établi la thermo-dynamique sur des bases solides, on les trouve dans les travaux de ces deux savans étrangers dont nous avons déjà parlé, M. Jules-Robert Mayer, médecin à Heilbronn, M. Joule, professeur de physique à Manchester.

Les quatre ouvrages principaux de M. Mayer, *Remarques sur les forces de la nature inanimée* (1842), *le Mouvement organique dans ses rapports avec la nutrition* (1845), *l'Introduction à la mécanique du ciel* (1848), *les Remarques sur l'équivalent mécanique de la chaleur* (1851), renferment dans leur ensemble les diverses considérations que nous avons exposées dans les pages qui précèdent. Son point de départ fut tout physiologique. Il raconte lui-même que ses travaux furent provoqués par l'incident d'une saignée faite à un fiévreux à Java en 1840, et par cette remarque que le sang veineux, dans les régions tropicales, est d'un rouge beaucoup plus brillant que dans les régions plus froides; mais ses études ne restèrent point circonscrites dans le champ de la physiologie, et dans l'espace de dix années cet homme de génie aborda successivement la plupart

des points sur lesquels s'est exercée depuis la thermo-dynamique. C'est lui qui introduisit pour la première fois dans la science le terme d'équivalent mécanique de la chaleur. Malheureusement Mayer travaillait seul, sans grand souci de répandre ses idées. Ses mémoires n'eurent pendant longtemps qu'une publicité fort restreinte. Aujourd'hui même, ils sont encore peu connus sous leur forme originale. « Vous désirerez sans doute, disait M. John Tyndall dans une récente leçon de physique à *Royal Institution*, vous désirerez savoir ce qu'est devenu cet homme éminent. Sa raison l'abandonna; il devint fou et fut enfermé dans une maison d'aliénés. Il est dit dans un dictionnaire biographique allemand qu'il y mourut; mais c'est inexact : il a recouvré la raison, et il vit actuellement, tout à fait retiré, à Heilbronn. »

Les travaux de M. Joule ne restèrent pas, comme ceux de M. Mayer, confinés dans un cercle restreint. Ils eurent dès leur origine un grand retentissement. Développés dans des leçons publiques à la manière anglaise, appuyés d'expériences mémorables qui frappèrent tous les esprits, discutés et commentés par le monde scientifique tout entier, ils eurent une influence décisive sur les destinées de la thermo-dynamique. Le premier mémoire de M. Joule est de 1843; il contient des recherches sur la chaleur dégagée par les courans induits et sur les lois suivant lesquelles varie cette chaleur quand un travail est développé. Les célèbres expériences sur la dilatation des gaz sont de 1845. Enfin en 1850 parut dans les *Transactions philosophiques* un mémoire qui peut passer pour le manifeste de la nouvelle doctrine thermo-dynamique.

Autour des deux noms de Mayer et de Joule, on peut grouper ceux de MM. Colding, William Thomson, Helmholtz, Zeuner, Clausius, Macquorn, Rankine, Holtzman. Comme on le reconnaît par ces noms divers, la théorie nouvelle s'est faite surtout à l'étranger. Elle est plus récente en France qu'en Allemagne et en Angleterre. On a pu voir cependant dans les pages qu'on vient de lire qu'elle s'est enrichie des travaux de plusieurs Français; mais, entravée par quelques malentendus, elle ne s'est vulgarisée chez nous qu'avec lenteur. Ce n'est que depuis deux ou trois ans qu'elle s'est produite dans notre haut enseignement, dans le cours de physique générale de M. Victor Regnault au Collége de France, dans les leçons de mécanique de M. Bour à l'École polytechnique, dans les leçons de physique de MM. Sénarmont et Jamin à la même école. L'exposition publique qu'en a faite M. Verdet contribuera sans doute à lui donner définitivement droit de cité chez nous et à l'introduire, dans les arts industriels aussi bien que dans la science, comme une vérité pratique et usuelle.

EDGAR SAVENEY.

LE JAPON

DEPUIS L'OUVERTURE DE SES PORTS

LE GOUVERNEMENT DE YÉDO, LES PRINCES JAPONAIS ET LES EUROPÉENS AU JAPON.

L'intérêt que porte l'Europe à l'extrême Orient s'est accru singulièrement depuis quelques années. Il y a un quart de siècle, la Chine et le Japon nous étaient à peu près inconnus. On possédait alors sur ces vastes et riches contrées des récits de voyageurs et des lettres de missionnaires qu'on lisait aux heures de loisir, par désœuvrement, sans y attacher une attention bien sérieuse ou même sans y donner une croyance entière. A part quelques rares savans, personne ne se souciait beaucoup de ce qui se passait dans ce monde lointain. C'est que jusqu'au commencement de ce siècle les intérêts matériels de l'extrême Orient se trouvaient complétement séparés des nôtres; aucun lien ne les unissait, aucun besoin ne les rapprochait encore. Il existait sans doute des relations commerciales entre la Chine et l'Angleterre, et, depuis une époque assez ancienne, entre le Japon et la Hollande; mais elles étaient irrégulières et sans importance. Le grand, l'unique intérêt qui appela jusqu'à nos jours l'attention de l'Europe sur la Chine et le Japon, ce fut l'étude trop souvent stérile de la religion, des mœurs et de la littérature des deux empires.

La navigation à vapeur a changé complétement la situation de l'Europe vis-à-vis des sociétés de l'extrême Orient; elle nous a en quelque sorte placés aux portes de cette grande et mystérieuse ré-

gion. Les affaires qui s'y agitent n'appellent plus désormais la curiosité des savans, mais la sollicitude des hommes d'état. Il n'est plus permis aux générations nouvelles d'ignorer ce qui se passe en Chine et au Japon : l'histoire contemporaine de ces empires commence à faire partie de notre histoire; leurs richesses forment des élémens essentiels de notre commerce. Cette révolution dans la nature de nos relations avec l'extrême Orient n'a pas été fort sensible pour nous : elle s'est faite peu à peu, elle a détruit quelques vieux préjugés, dévoilé quelques faits nouveaux; mais nos mœurs, notre état social, nos constitutions politiques n'en ont subi aucune altération. Il n'en a pas été ainsi en Chine et au Japon. L'arrivée des étrangers y a excité une émotion profonde, elle y a porté de graves atteintes à la vie civile comme à la vie intime, et le trouble général dont elle est la cause y conduira dans des temps peu éloignés à une rénovation complète. Quand deux sociétés hétérogènes viennent à se heurter, c'est la moins civilisée qui doit souffrir le plus de ce rapprochement imprévu.

Les événemens relatifs à l'histoire contemporaine de la Chine, et qui sont étroitement liés au développement de ses progrès, ont été soumis plus d'une fois, et dans la *Revue* même, à un examen sérieux; mais tout reste encore à dire sur l'effet immense qu'a produit au Japon l'intrusion de l'élément européen. Ce pays, presque aussi étendu et aussi peuplé que la France, est le dernier qui en Orient ait été ouvert au commerce étranger; il sort d'un isolement à peu près absolu, et présente à l'observateur un spectacle étrange et souvent incompréhensible. Aussi l'Européen qui veut faire une étude sérieuse de la situation politique du Japon rencontre-t-il des difficultés qui au premier abord lui paraissent insurmontables. L'impossibilité presque absolue de se procurer les documens officiels, l'absence de toute relation intime avec la classe éclairée, le penchant inné des Orientaux à cacher aux profanes ce qui se passe chez eux, sont les principales barrières qui s'opposent à tout projet d'investigation. Quelques faits récens de cette étrange histoire ont eu cependant trop d'éclat pour que l'opinion européenne ne s'en soit pas émue; mais ce qui reste encore plus ou moins hypothétique, c'est la corrélation qui existe entre ces événemens. Des voyageurs, des agens des principales nations occidentales se sont appliqués à découvrir le lien qui les unit les uns aux autres, et à établir sur des bases solides l'histoire contemporaine du Japon. Ainsi s'est produit un ensemble de renseignemens qui, sans être complets, permettent déjà de former un récit logique, et c'est ce récit que j'essaie d'écrire à l'aide de ces documens et de ceux que j'ai pu recueillir moi-même pendant un long séjour dans l'empire japonais.

I.

Il y a environ deux cent soixante-dix ans que le général Faxiba, plus connu dans l'histoire sous le nom de Taïkosama, fut chargé par l'empereur légitime du Japon, le mikado, de faire rentrer dans l'obéissance plusieurs grands vassaux qui s'étaient révoltés. Faxiba, au lieu d'exécuter les ordres de son souverain, profita des pouvoirs dont il était investi pour se mettre lui-même à la tête du gouvernement. Il relégua le mikado dans son sérail, l'entoura de dignitaires auxquels il donna des titres pompeux et de faibles revenus, en fit une sorte de *roi fainéant*, et ne lui laissa que l'apparence de l'autorité. Le fils de Faxiba, Fide-Yori, était trop jeune pour recueillir impunément les fruits de cette audacieuse usurpation : il périt bientôt, assassiné par son propre tuteur, le général Hieas. Celui-ci, laissant le mikado en possession de ses vains titres, alla s'établir à Yédo, dont il fit la seconde capitale de l'empire, et fonda cette dynastie de chefs militaires qui, sous le nom de *chiogouns* ou *taïkouns*, ont régné depuis au Japon. L'organisation féodale du pays s'opposait toutefois à la réalisation immédiate de ses plans; un grand nombre de princes refusèrent de reconnaître le pouvoir du général Hieas : il soumit quelques-uns de ces mécontens, et força les autres à adhérer aux *lois de Gongensama*, espèce de pacte politique qui depuis cette époque forme la base de la constitution (1).

En vertu de ces lois, les princes insoumis, les dix-huit *grands daïmios* ou *gok'chis*, restaient maîtres à peu près absolus dans leurs principautés respectives; seulement ils devaient, à certaines époques, se rendre à la cour de Yédo et y résider pendant un temps déterminé. Hieas voulut, par cette obligation, marquer leur état de dépendance; mais il les abaissa surtout par la création d'une nouvelle et puissante noblesse. Ces nouveaux nobles furent les *jeunes daïmios*, au nombre de trois cent quarante-quatre, et les *hattomotos* (capitaines), au nombre de quatre-vingt mille. Vassaux du taïkoun, les nouveaux nobles devaient lui rendre hommage, lui payer tribut, se soumettre à une conscription militaire, et restituer dans certains cas, si leur suzerain l'exigeait, les fiefs dont ils avaient été investis. Une assemblée de *grands daïmios* était chargée de proposer les mesures d'intérêt général; le taïkoun avait à les exécuter lorsqu'elles avaient reçu la sanction du mikado. Le taïkoun était donc en réalité le chef du pouvoir exécutif, pouvoir représenté par le *gorodjo*, ou conseil des cinq, siégeant en permanence à Yédo.

(1) Gongensama est le nom sous lequel on rend aux mânes de Hieas des honneurs presque divins.

Hieas mourut en 1616, après dix-huit ans de règne. Il avait fait reconnaître un de ses fils pour son successeur; trois autres de ses enfans, les *gosankés* (princes du sang royal), reçurent l'investiture des riches principautés de Kousiou, de Mito et d'Owari. Le mikado avait été forcé de sanctionner une loi en vertu de laquelle le taïkounat devait être maintenu dans la descendance directe de l'héritier choisi par Hieas ou dans les familles *gosankés*.

Le nouveau taïkoun, appuyé par les trois cent quarante-quatre *jeunes daïmios* et par les quatre-vingt mille *hattomotos*, s'établit sans difficulté sur le trône de Yédo. Les *grands daïmios* s'habituèrent peu à peu à un ordre de choses qui leur assurait la jouissance tranquille de priviléges achetés par leurs ancêtres au prix de leur sang et de leurs richesses. Quant au mikado, gardant toujours ses prétentions au pouvoir absolu, mais réduit à l'impuissance, il vécut d'une pension que lui octroyait le taïkoun. Depuis cette révolution, une paix profonde a régné au Japon jusque vers le milieu de notre siècle; le mikado résidait à Kioto (Miako) (1) et n'exerçait qu'une influence morale sur les affaires de l'état; le taïkoun avait sa cour à Yédo; il entretenait une nombreuse armée, possédait d'immenses revenus, et c'était lui qui exerçait en réalité le pouvoir.

Vers l'année 1840, sous le règne du taïkoun Minamoto Yeoschi, le conseil des cinq avait pour chef le ministre Midzouno Etkisenno-Kami, homme fort instruit et supérieur à la plupart de ses compatriotes. Après la conclusion du traité de Nankin, qui termina en 1842 la première guerre des Européens contre la Chine, en ouvrant aux étrangers une partie de l'empire du milieu, ce ministre eut la hardiesse de proposer à ses collègues d'ouvrir le Japon aux hommes de l'Occident. Cette proposition fut accueillie froidement, et il se hâta de la retirer; mais il n'avait pas soulevé en vain cette question : beaucoup de Japonais distingués s'en occupèrent activement. A leur tête se trouvaient le prince de Kanga, le plus riche des *gok'chis*, le prince de Mito, un des trois *gosankés*, et Ikammono-Kami, *daïmio* très influent, qui a joué plus tard, comme régent, un grand rôle dans l'histoire de son pays.

Le prince de Kanga, apportant dans l'appréciation des faits si graves qui tendaient à rapprocher l'Occident de l'Orient le même esprit libéral qui animait le ministre Midzouno, publia un écrit remarquable (2), où il cherchait à prouver combien le Japon avait intérêt à ouvrir ses ports avant que les étrangers vinssent demander d'une manière trop pressante la suppression des anciennes entraves.

(1) L'ancienne capitale du Japon est indiquée sur nos cartes géographiques sous le nom de *Miako*, traduction verbale du mot *capitale*. Le véritable nom propre de cette résidence impériale est Kioto.

(2) C'est à l'obligeance de M. l'abbé Mermet de Cachon, missionnaire apostolique à

L'écrit du prince de Kanga, dirigé contre une des opinions les plus anciennes et les plus enracinées dans l'aristocratie japonaise, causa une sensation profonde. Le *daïmio* Ikammono-Kami, appelé plus tard à devenir régent, approuva le langage et les idées du prince; le vieux *gosanké* de Mito blâma au contraire énergiquement ses conclusions. Descendant d'une famille souveraine, connu par sa bravoure, sa prudence et sa force physique, le prince de Mito était regardé comme le vrai type du noble japonais, et jouissait d'une grande popularité. Ses vassaux lui étaient aveuglément dévoués; à la cour même du mikado, parmi les adversaires naturels de sa famille, il comptait de nombreux amis. Le respect et l'affection dont il se voyait entouré poussaient jusqu'à l'exaltation l'ardeur de son patriotisme. Il n'y avait, selon lui, qu'un pays civilisé, le Japon; en dehors de cet empire vivaient les barbares; si la race affaiblie et dégénérée des Chinois n'avait pu résister à l'agression des hommes de l'Occident, il n'en pouvait être ainsi des Japonais, qui gardaient encore le même courage et la même force qu'à cet âge héroïque où ils avaient repoussé l'invasion des Mongols; ils ne repousseraient pas moins vaillamment les chrétiens, s'ils osaient se présenter, et les chasseraient comme ils les avaient chassés une première fois sous le règne du taïkoun Hieas.

Le prince de Kanga et Ikammono-Kami n'osèrent pas faire une opposition ouverte au prince de Mito; mais celui-ci ayant conseillé à son cousin, le taïkoun Minamoto, d'expulser de sa cour le ministre Midzouno, qui le premier avait eu l'audace de parler de réformes, Ikammono-Kami usa de son influence avec beaucoup d'habileté, et parvint à maintenir à la présidence du conseil des cinq le chef du parti progressiste. A la suite de cet insuccès, Mito quitta Yédo, et son adversaire Ikammono-Kami, profitant de son absence, le perdit dans l'esprit du taïkoun en le représentant comme un homme dangereux, dont la popularité pouvait porter atteinte au pouvoir du souverain. Il y eut dès lors guerre ouverte entre Ikammono-Kami et Mito, c'est-à-dire entre le parti progressiste et le parti conservateur. Qu'on nous permette d'employer ces dénominations, qui peuvent paraître étranges, appliquées à une société si peu connue, et qui n'en sont pas moins exactes.

Malgré ses sympathies avouées pour la cause du progrès, le taïkoun Minamoto-Yeoschi se trouva bientôt dans un extrême embarras. On était en 1853, et on venait d'apprendre l'arrivée de la flotte américaine sous les ordres du commodore Perry. Le taïkoun se voyait

Hakodadé (île de Yesso), que je dois la communication de cet écrit du prince de Kanga. On retrouve dans ce curieux document tous les argumens dont les ambassadeurs européens se servirent, dix ans plus tard, pour engager les Japonais à entrer en relations avec les puissances occidentales.

forcé de prendre ouvertement parti, aux yeux du Japon entier, pour ou contre les amis des réformes. Le prince de Mito, étant accouru en hâte à Yédo, fit tous ses efforts pour renverser Ikammono-Kami; mais le taïkoun resta fidèle au parti qu'il avait d'abord embrassé, et après une courte hésitation reçut avec bienveillance les communications du président des États-Unis. Quelques jours plus tard, il mourut. Le mystère qui entoure sa mort n'est pas encore éclairci. Nous pouvons donner cependant le récit qui courut à ce sujet parmi la population de Yédo (1).

Le prince de Mito, après une dernière audience du taïkoun, était rentré fort agité dans son palais. Plusieurs membres de sa famille et quelques-uns de ses amis les plus intimes s'y étaient réunis et l'y attendaient. Sans prendre garde à la présence des domestiques et des officiers subalternes, il s'était écrié à différentes reprises : « Honte sur Ikammono-Kami, qui a trahi l'empire! » Un de ses fils l'avait entraîné dans un appartement intérieur, et à la suite d'une longue conversation le prince était allé conférer secrètement avec ses amis. Tout semblait indiquer que la mort du taïkoun et d'Ikammono-Kami avait été résolue dans cet entretien, puisque le taïkoun avait été assassiné secrètement par un domestique, proche parent d'un des confidens du prince de Mito; mais, le meurtrier s'étant tué après avoir consommé son crime, on n'avait pu établir sa complicité avec qui que ce fût (2).

Yesada, le fils de Minamoto-Yeoschi, qui lui succéda en qualité de taïkoun, était idiot et incapable de gouverner. Ikammono-Kami, dont la famille garde héréditairement le droit à la régence, fut nommé régent (*gotaïro*). A peine en possession du pouvoir, il força le prince de Mito à sortir de Yédo en le menaçant de le traduire devant la justice comme meurtrier de Minamoto. Le départ de son rival laissa Ikammono-Kami maître suprême, et lui permit, s'il le voulait, de se tourner complétement vers le parti du progrès. Malheureusement ce prince, s'il n'avait rien conservé des préjugés japonais, ce qu'il est bien difficile d'admettre, avait trop de ruse et

(1) Je tiens les détails de ce récit de M. A. Gower, attaché à la légation anglaise de Yédo, un des hommes qui ont avec le plus de fruit étudié la situation actuelle du Japon.

(2) Les Japonais n'ont pas pour la vie le même attachement que les Européens. Dans aucun pays, on ne rencontre aussi facilement des hommes prêts à mourir pour un principe politique. Il n'y a pas un village au Japon où ne se puissent trouver des exaltés qui prennent pour devise : *Je tue et je meurs!* comme les forcenés qui assaillirent M. Alcock. En général, les Japonais semblent attacher aux biens de la terre beaucoup moins de valeur que les chrétiens. La perte de leurs richesses, celle du parent le plus aimé, ne leur causent en apparence qu'une douleur légère. Le lendemain du grand incendie qui détruisit la moitié de Yokohama et condamna des milliers d'habitans à la misère, les étrangers ne purent découvrir aucune figure abattue parmi les nombreuses victimes de ce désastre.

d'ambition pour ne pas modifier, une fois au pouvoir, ses opinions libérales. Afin de lutter avec avantage contre Mito, le chef du parti réactionnaire, il s'était montré ami des réformes; Mito vaincu et éloigné, le régent songeait à revenir au système contraire, qui lui assurait la popularité. La marche rapide des événemens le trompa dans ses desseins. Le commodore Perry reparut au Japon en 1854, et tous les efforts du régent pour le renvoyer sans lui faire de nouvelles concessions furent inutiles. Le commodore, qui se savait invincible à bord de ses navires de guerre, demeura inébranlable dans ses demandes, et les Japonais furent contraints de signer un premier traité de commerce, par suite duquel M. Townsend Harris, nommé consul-général des États-Unis, s'établit dans la petite ville de Simoda. Homme d'une rare intelligence, habile autant que patient, M. Harris, tout en s'appliquant à gagner les bonnes grâces des hauts fonctionnaires, sut tirer adroitement parti des événemens pour arracher à la cour de Yédo de nouvelles concessions. Aussitôt qu'il connut le résultat de la seconde guerre de Chine, il se rendit auprès du gouverneur de Simoda et lui expliqua, dans un sens favorable à ses projets, ce qui venait de se passer. La Chine, lui dit-il, était complétement vaincue; il avait suffi que l'Angleterre et la France envoyassent une faible partie de leur puissante flotte et de leur nombreuse armée pour subjuguer l'empire du milieu, dix fois plus grand et plus peuplé que le Japon. Le gouvernement chinois était avili aux yeux de ses propres sujets et humilié devant le monde entier; il subissait ainsi la conséquence de son mépris pour l'esprit de progrès; un pays riche et civilisé ne pouvait plus, dans les temps modernes, se condamner à un isolement stérile; il était obligé de se rapprocher des autres nations ou devait s'attendre à ce que celles-ci vinssent lui imposer leur présence. On ne pouvait plus, dans l'état où se trouvaient les choses, séparer les intérêts généraux du Japon de ceux de la Chine; la présence des flottes étrangères dans les mers chinoises était à la fois un conseil et une menace pour le gouvernement du Japon. Les Anglais désiraient nouer des relations avec ce gouvernement; entre ce désir et des tentatives pour le satisfaire, il n'y avait qu'une faible distance, et il était impossible de dire si ces tentatives n'allaient pas amener des complications de la nature la plus sérieuse. Les Américains étaient pacifiques, ils n'avaient aucun désir de conquête, et, comme ils étaient riches et puissans, leur amitié devenait une garantie de paix et de prospérité. Il était donc évident que l'intérêt du Japon conseillait à son gouvernement de se rapprocher des États-Unis.

Le régent et le conseil des cinq, fort inquiets des événemens et des paroles de M. Harris, convoquèrent à Yédo les *gok'chis* et les *daimios*. Les séances de cette assemblée furent très orageuses. Le

régent se prononça pour une alliance intime avec l'Amérique, et ne recula point devant les conséquences qu'elle pouvait amener. Il n'eut d'abord qu'une minorité assez faible; mais l'attitude exaltée de ses adversaires gagna chaque jour des partisans à son opinion. Le prince de Mito, qui parlait sous l'influence de sa haine contre le régent, s'abandonna aux plus violens transports, jurant qu'il chasserait les barbares du sol sacré de l'empire, et qu'il préférait une mort glorieuse à la honte de se soumettre aux étrangers. Les Japonais sont en général fort sensés, et les déclamations ont peu de prise sur leur esprit. On se contenta de répondre au prince qu'il ne s'agissait pas de se soumettre ou de mourir, mais de conclure un traité qui placerait le Japon sur un pied d'égalité parfaite avec les premières nations de l'Occident. Le régent s'exprima avec calme et sagesse. Il fit comprendre la puissance extraordinaire de ces nations de l'Occident; il parla de leurs bateaux à vapeur, qui les rendaient pour ainsi dire maîtresses du temps et de la distance; il raconta ce qu'il savait de la portée redoutable des armes à feu européennes; il rappela la victoire facile et complète que la France et l'Angleterre venaient de remporter sur la Chine. D'après les affirmations des Hollandais de Decima et des Américains de Simoda, il devenait impossible, dit-il, de révoquer en doute le projet des Anglais et des Français de pénétrer au Japon, et il était à craindre de leur voir arracher par la force les concessions qu'ils se croyaient en droit d'exiger. La conscience occidentale était autre que la conscience orientale, et l'on ne pouvait juger de ce que les étrangers se croyaient permis. Après avoir vanté la puissance du Japon, le régent fit ressortir ce qui lui manquait; il regretta que les côtes fussent mal défendues et ne pussent résister à une attaque sérieuse, et que les belles provinces de Satzouma, de Fisen et de Schendei, situées au bord de la mer, fussent en quelque sorte ouvertes à l'ennemi; il déplora les désastres et la misère qui allaient, en cas de guerre, atteindre ces contrées si florissantes; il témoigna de son profond respect pour ces *lois de Gongensama* relatives à l'expulsion des étrangers, mais il n'oubliait pas qu'en vertu de ces mêmes *lois*, les *gok'chis* et les *daïmios* réunis avaient le droit de proposer des réformes. Il termina en rappelant que c'était au mikado seul de sanctionner ces réformes, et au taïkoun de les exécuter.

Après ce discours du régent, le prince de Mito quitta aussitôt la salle du conseil, suivi de quelques amis; mais une grande majorité resta en séance : elle approuvait la politique du régent, et déclara qu'il semblait nécessaire de faire volontairement certaines concessions aux nations de l'Occident. Toutefois, pour empêcher le régent de s'aventurer trop dans ces idées nouvelles et en même temps pour tâcher de ramener le prince de Mito, l'assemblée plaça à la

tête du conseil des cinq le prince Vakisakou-Nakatsou-Kasano-Taïro, ami intime de Mito, ennemi juré des étrangers et défenseur ardent de la politique conservatrice. Ce dernier n'accepta qu'après avoir pris conseil de ses amis, et dans l'espérance, dit-il, de détourner de sa patrie les maux que la conduite du régent menaçait d'attirer sur elle. Par suite des délibérations de l'assemblée des *daïmios* à Yédo, un nouveau traité fut conclu avec l'Amérique au mois de juillet 1858. Au mois d'août ou de septembre suivant mourut Yesada, le taïkoun idiot. On crut généralement qu'il avait été empoisonné par le prince de Mito; cependant des personnes bien renseignées d'ordinaire sont d'avis que sa mort fut naturelle.

Lorsqu'un taïkoun meurt sans descendance directe, l'élection de son successeur est toujours une occasion de troubles. D'une part, les trois familles *gosankés* de Kousiou, d'Owari et de Mito font chacune valoir leurs droits, et divisent les suffrages de ceux qui restent fidèles à la race de Hieas. D'autre part, les dix-huit *gok'chis* ou pairs du Japon s'efforcent, malgré la loi de succession, de se créer des partisans pour arriver au pouvoir, et il est bien certain aujourd'hui que les plus puissans d'entre les *gok'chis*, les princes de Kanga, de Satzouma et de Schendei par exemple, ont tenté plus d'une fois de parvenir au trône depuis deux cent cinquante ans qu'il est occupé par les descendans de Hieas. Pour empêcher autant que possible les troubles qui pourraient résulter de ces mille intrigues, la cour de Yédo a depuis longtemps défendu, sous les peines les plus sévères, aux fonctionnaires du palais de faire connaître à qui que ce soit la mort d'un taïkoun avant la nomination de son successeur. Aussitôt le taïkoun mort, c'est au conseil d'élection de Yédo de choisir un nouveau souverain, et de soumettre son choix à la sanction du mikado, sanction que l'élu n'a jamais manqué d'obtenir en appuyant sa requête de cadeaux considérables. Pour obvier aux conséquences d'une indiscrétion possible, la ville de Kioto, où réside le mikado, est entourée d'un réseau de postes militaires qui en interdit l'approche à tout Japonais de la haute classe, à moins qu'il ne donne de son voyage des motifs qui ne laissent point de doute sur ses projets.

Parmi les prétendans à la succession de Yesada, deux rivaux avaient des chances presque égales : le fils du prince de Kousiou et l'un des fils du prince de Mito. Pour le premier luttaient le régent, pour le second le ministre Vakisakou. Après de longs et violens débats, qui n'ont été divulgués que plus tard, le régent l'emporta, et le fils du prince de Kousiou monta sur le trône de Yédo, vers la fin de l'année 1858, sous le nom de Minamoto-Yemotschi. Ce choix fut approuvé par le mikado, et le vieux prince de Mito ne put que se soumettre aux décisions des deux cours du Japon; mais sa haine

contre le régent grandit en raison de son insuccès. Vers cette époque, les représentans de l'Angleterre, de la France et de la Russie, lord Elgin, le baron Gros et le comte Poutiatine, arrivèrent à Yédo et exigèrent du gouvernement les mêmes concessions qu'avait obtenues l'envoyé des États-Unis (1). Le premier ministre Vakisakou s'étant retiré des affaires à la suite de l'élection du taïkoun, Ikammono-Kami, qui conservait la régence pendant la minorité du jeune prince de Kousiou, fut seul chargé de traiter avec les étrangers. Nous avons fait remarquer combien son libéralisme était subordonné à ses intérêts, comme il inclinait vers les vieilles idées japonaises lorsqu'il n'avait pas à faire des idées de progrès une arme contre Mito, son ennemi; mais les événemens étaient plus forts que son habileté : le traité conclu avec l'Amérique rendait impossible un refus aux autres nations de l'Occident. Le régent se plia d'assez bonne grâce à la nécessité, et les traités entre le taïkoun d'une part, les États-Unis, l'Angleterre, la France, la Hollande et la Russie d'autre part furent signés en 1858 et ratifiés dans les premiers mois de l'année suivante. En vertu de ces traités, les villes de Nagasaki, de Yokohama et de Hakodadé, faisant partie du domaine particulier du taïkoun, furent ouvertes au commerce étranger le 1er juin 1859.

II.

La rivalité du prince de Mito et du régent se réveilla avec une nouvelle violence à l'arrivée des premiers négocians européens au Japon. C'était le régent qui les avait appelés, c'était donc lui qu'on devait rendre responsable des troubles que les nouveau-venus allaient exciter. Les agens de Mito, répandus dans tout le pays, déployèrent un zèle fanatique pour soulever le peuple contre les *todjins* (hommes de l'Occident), et ceux-ci, il faut l'avouer, rendirent leur tâche assez facile.

Les premiers étrangers qui s'établirent au Japon étaient pour la plupart des agens des grandes maisons commerciales que les Anglais, les Américains et les Hollandais possèdent en Chine ou dans les Indes néerlandaises. C'étaient des hommes parfaitement sûrs, et non point des aventuriers dangereux, des chevaliers d'industrie, comme on en trouvait, à l'âge d'or de la Californie, dans l'ouest de l'Amérique; mais, s'ils avaient les qualités de la race blanche, ils en avaient aussi les défauts, et surtout cette vanité blessante qui nous rend aussi fiers de notre couleur que peut l'être de sa naissance le gentilhomme le plus infatué. Beaucoup d'entre eux, anciens rési-

(1) Le traité entre la Hollande et le Japon, préparé par M. Dunker Curtius dès 1858, fut ratifié en même temps que les autres traités avec le Japon.

dens des Indes et de la Chine, avaient pris l'habitude de considérer les indigènes comme infiniment au-dessous d'eux; les plus éclairés et les plus tolérans n'auraient jamais consenti à reconnaître pour leurs semblables des Chinois, des Malais ou des Indiens. Il ne put donc leur entrer dans l'esprit que les Japonais eussent des prétentions fondées à se croire leurs égaux, et qu'ils ne voulussent pas être traités comme l'étaient impunément Indiens et Chinois. En supposant même que les étrangers eussent consenti à se conduire envers les Japonais comme envers des égaux, ils n'auraient pourtant pas réussi à s'en faire des amis. Les idées et les mœurs de l'Occident et de l'Orient diffèrent trop entre elles pour que de leur contact il ne résultât pas une collision. On ne doit donc pas s'étonner qu'après avoir satisfait un premier mouvement de curiosité les indigènes et les étrangers s'éloignassent froidement les uns des autres.

Le parti réactionnaire du Japon sut habilement exploiter cet état de choses. Les déclamations de Mito contre les *todjins* et contre le régent, qui les avait introduits, furent bientôt dans le cœur et sur les lèvres d'un grand nombre de Japonais. Le bas peuple, c'est-à-dire les marchands, les artisans, les domestiques, ne prenait pas grand souci de ce qui se passait, ou, s'il se trouvait en relations avec les étrangers, il ne pouvait manquer d'être satisfait de ces nouveaux arrivans qui lui apportaient travail et richesse; mais la nombreuse aristocratie du Japon, les princes et les serviteurs des princes, les fonctionnaires, soldats et prêtres, en un mot la caste des *samouraïs*, qui pendant des siècles avait opprimé le peuple et était habituée à recevoir les marques du plus grand respect, cette caste s'indignait de voir son autorité méconnue par des intrus dont le mauvais exemple menaçait de corrompre tous ceux avec lesquels ils se trouvaient en contact.

« Les étrangers, — disaient-ils, et nous ne faisons ici que résumer plusieurs écrits japonais, — ne sont pas *les chers amis* que MM. Dunker, Elgin, Gros et Harris nous avaient annoncés, ce sont des fonctionnaires orgueilleux et froids, des marchands intéressés et rapaces, des matelots grossiers et débauchés. Il est vrai que tous paraissent forts, hardis, habiles, que beaucoup d'entre eux se montrent d'excellens artistes et artisans; mais à part quelques rares et honorables exceptions ils semblent totalement dépourvus de mansuétude, de bienveillance, de politesse, d'égalité d'humeur, de toutes ces grandes et belles qualités qu'on doit considérer comme les attributs essentiels d'un homme vraiment civilisé. Toujours occupés, agités, passionnés, ils veulent entraîner tous ceux qui les approchent dans ce rapide tourbillon si contraire aux goûts d'un homme bien élevé.

« Malgré leurs beaux navires, leurs machines merveilleuses, leurs armes excellentes, il faut partager l'opinion des Chinois, qui les regardent comme des démons ou des barbares. Depuis le jour néfaste où ils ont foulé le sol

japonais, c'en a été fait du bonheur et de la paix de l'empire. Périls, craintes et souffrances naissent où ils posent le pied; tout ce qui a été cher et sacré aux Japonais risque de périr où règne leur désastreuse influence. Dans leurs propres maisons, les Japonais ne sont plus les maîtres. Les étrangers s'y introduisent selon leur bon plaisir, touchent à tout ce qui excite leur indiscrète curiosité, et ne prennent point garde aux ennuis que cause leur présence. Si on les accueille poliment, ils regardent cette manière de les traiter comme une invitation à revenir, et finissent par changer en établissement public la maison d'un paisible citadin. Si on tente de les éconduire, ils se fâchent. En vérité, un Japonais de la plus basse classe a plus de tact et de délicatesse que n'en montre un étranger.

« Dans les établissemens publics, les mauvaises façons des Européens les rendent encore plus désagréables. Leur présence suffit à rendre le séjour d'une *maison de thé* (lieu de plaisir) insupportable à tout Japonais bien élevé. Il n'y a pas une de ces maisons, soit à Nagasaki, soit à Yokohama, dans laquelle les étrangers ne se soient battus entre eux ou avec les gens du pays. Plusieurs personnes innocentes ont été blessées, quelques-unes tuées au milieu de ces rixes.

« La présence des étrangers n'est pas seulement un défi constant à la dignité des Japonais, elle porte aussi gravement atteinte au bien-être du pays. La paix profonde qui, durant des siècles, a fait le bonheur de l'empire va se rompre. Guerre civile et guerre étrangère deviennent inévitables. Grâce à la politique du régent, le Japon se trouve dans la même situation où s'est, en 1842, trouvée la Chine, situation qui a exposé le Céleste-Empire à tant de désastres. Déjà l'avenir sombre qui se prépare anéantit toute confiance; les bonnes et faciles relations d'autrefois n'existent plus, les créanciers pressent leurs débiteurs, les capitalistes retirent leurs fonds, le commerce languit, et les rares affaires conclues avec les gens d'Europe lui ont plutôt nui que profité. Ceux-ci ont importé de l'argent qui a servi seulement à augmenter la richesse de marchands déjà riches et à corrompre quelques-uns des fonctionnaires en relations avec eux. Ils ont exporté de grandes quantités de soie, de thé, d'étoffes, de meubles, et ont par là rendu deux et trois fois plus chers des articles de première nécessité. Des personnes accoutumées à l'aisance se voient réduites à la gêne, et les officiers subalternes s'imposent les plus dures privations pour soutenir en public le rang qu'ils occupent.

« Un autre danger pour l'empire, c'est que les relations avec les étrangers n'ont lieu que dans les provinces du taïkoun. Celui-ci accroît ainsi ses revenus de telle façon que sa puissance devient dangereuse pour tous les autres princes; il réunit des forces militaires en donnant pour raison la nécessité de s'opposer à une attaque de la part des étrangers, mais il est plus probable qu'il se prépare à achever l'œuvre de son ancêtre Hieas : réduire les *gok'chis* à une impuissance complète après avoir contenu le mikado dans l'inaction. On doit s'attendre à tout de la part du régent, même à le voir mendier l'assistance des étrangers pour subjuguer les meilleurs patriotes. »

Ces plaintes amères de l'aristocratie japonaise retentissaient dans le pays tout entier. Il devint pour ainsi dire de bon goût d'abhorrer

les étrangers; le peuple suivit l'exemple qui lui venait d'en haut. Quant aux étrangers, ils ne tentèrent aucun effort pour ramener à eux les esprits irrités, et, peu de semaines après l'ouverture des ports de Nagasaki et de Yokohama, il fut évident que les Japonais et les Européens étaient séparés par des barrières infranchissables. Le prince de Mito triomphait; il ne songea plus qu'à perdre entièrement de réputation le régent Ikammono-Kami et à expulser les étrangers. De graves événemens allaient être le résultat de ce double dessein.

Le 25 août 1859, deux officiers russes furent assassinés en plein jour dans une des plus grandes rues de Yokohama. Le 6 novembre suivant, on massacra le domestique du consul de France dans la même ville. Le 29 janvier 1860, Den-Kouschki, l'interprète du ministre anglais, fut poignardé à la légation de Yédo, au pied même du mât qui portait le pavillon britannique. Quelques jours plus tard, le 20 février, MM. Vos et Decker, capitaines hollandais, furent hachés en morceaux dans la rue de Yokohama où avaient péri les officiers russes. Tous ces crimes demeurèrent impunis. La voix publique désignait comme les meurtriers des agens du prince de Mito. C'était lui en effet qui pouvait en retirer le plus grand bénéfice, car il espérait que l'Angleterre, la France, la Hollande et la Russie rendraient la cour de Yédo responsable des crimes qui s'étaient commis sur les domaines du taïkoun. Il se trompait : l'Angleterre et la France, comprenant ce qui se passait et ne se souciant pas d'entreprendre une guerre coûteuse tant qu'il restait un prétexte honorable de maintenir la paix, se contentèrent d'ordonner à leurs ministres, MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt, de faire entendre d'énergiques protestations. Le prince de Mito résolut alors de prendre la voie la plus courte pour se débarrasser de son antagoniste. Peu de jours après l'assassinat de MM. Vos et Decker, et lorsqu'il parut démontré que ce nouveau crime ne susciterait pas plus que les autres des embarras au gouvernement du taïkoun, le prince de Mito réunit quelques-uns de ses confidens et leur fit comprendre qu'ils mériteraient bien de la patrie, s'ils parvenaient à la délivrer du régent. Ces insinuations furent aisément comprises. Les confidens du prince choisirent parmi ses sujets quelques mécontens auxquels ils transmirent les désirs de leur maître; un certain nombre de fanatiques, entre lesquels se distinguait particulièrement un ancien officier du prince de Satzouma, s'unirent aux premiers conjurés, et bientôt ils se trouvèrent en nombre suffisant pour exécuter leur projet. Ils se rendirent alors à Yédo, où ils arrivèrent le 20 mars 1860, et s'établirent dans une *maison de thé* (1) du faubourg mal

(1) Les étrangers ont pris l'habitude de comprendre sous la dénomination de *maisons*

famé de Sinagava. Ayant appris que le régent irait le 24 mars rendre visite au taïkoun, ils résolurent de l'attaquer au moment où il traverserait la rue qui séparait son palais de celui du souverain. Bien qu'ils ne fussent que dix-sept, ils ne reculèrent pas devant la crainte d'avoir à combattre son escorte, composée de cinq cents hommes bien armés. Le matin du 24, réunis de bonne heure dans la grande salle de la *maison de thé*, ils firent un repas solennel, jurèrent d'aller sans hésitation jusqu'au bout de leur entreprise, et chacun d'eux accepta le rôle qui lui fut assigné; puis ils se donnèrent rendez-vous sous le portail d'un palais devant lequel devait passer le cortége, et s'y rendirent par petits groupes de deux ou trois hommes.

La journée était froide et sombre; la neige et la pluie ne cessaient de tomber, et dans les rues presque désertes qui entourent le château on ne rencontrait que quelques soldats et fonctionnaires marchant à la hâte, enveloppés de leur grand manteau en papier huilé. En s'arrêtant dans le lieu convenu d'avance, les conjurés parurent chercher un abri contre le mauvais temps et n'éveillèrent pas de soupçons. A onze heures, voyant arriver les porteurs de piques et de hallebardes qui précèdent d'ordinaire les cortéges princiers, ils se préparèrent à l'attaque. Le *norimon*, grand palanquin du régent, s'avançait lentement, porté par seize hommes, entouré d'une double file de gardes du corps et suivi par les écuyers ainsi que par les officiers de la maison du prince. A l'instant où il arrivait à la hauteur du portail, le chef des conjurés donna le signal, et les dix-sept se ruèrent sur le *norimon*, enfonçant la ligne des gardes et renversant les porteurs. Le palanquin tomba lourdement à terre, et le régent passa la tête par la portière pour demander son épée; mais au même instant un premier coup de sabre le renversa sur les coussins, d'autres coups achevèrent de lui ôter la vie, et l'officier de Satzouma, lui ayant coupé la tête, s'enfuit avec ce trophée pendant que ses complices protégeaient sa retraite. L'escorte du régent n'avait rien pu pour le défendre; les gardes, embarrassés dans leurs grands manteaux, n'avaient pas encore eu le temps de tirer leurs épées que déjà le crime était consommé. Aussitôt remis de leur surprise, ils attaquèrent les meurtriers avec fureur; un sanglant combat eut lieu, une vingtaine de soldats furent tués, cinq conjurés périrent les armes à la main, deux s'ouvrirent le ventre pour éviter d'être prisonniers, et quatre furent pris vivans; les autres s'échappèrent, et

de thé la plupart des lieux publics où se réunissent les Japonais. Les maisons de thé proprement dites ou *tcha-ias* sont des établissemens qui ressemblent à nos cafés. Les *djoro-ias* de Sinagava au contraire sont des lieux de débauche qui servent de rendez-vous à la jeunesse désœuvrée de Yédo. Les rixes y sont très fréquentes, et c'est là que se trament d'ordinaire la plupart des crimes commis dans la capitale.

parmi eux l'officier de Satzouma, qui porta la tête du régent au prince de Mito. Celui-ci la fit exposer pendant tout un jour sur une place publique avec cette inscription : « Ceci est la tête du traître Ikammono-Kami. Il l'envoya ensuite à Kioto, la capitale du mikado, où elle fut également exposée pendant plusieurs heures sans que les officiers de la ville osassent mettre obstacle à cette cruelle bravade. Rapportée ensuite à Yédo, la tête du régent fut lancée dans la cour de son palais pendant une nuit obscure. On l'y ramassa le lendemain matin, décomposée et méconnaissable, entourée d'un linge sur lequel se trouvait reproduite l'inscription : « Ceci est la tête du traître Ikammono-Kami. »

La nouvelle de l'assassinat du régent se répandit promptement dans le pays; beaucoup blâmèrent l'attentat, mais fort peu plaignirent celui qui en avait été la victime. C'était Ikammono-Kami qui avait appelé les étrangers, cause des troubles présens et des dangers à venir; son ambition et sa puissance l'avaient fait en général craindre ou haïr, il était peu estimé, il n'était aimé que de ses proches parens et de ses amis intimes : ceux-ci jurèrent de venger sa mort et ne tardèrent pas à tenir leur serment. Quelques mois plus tard, le prince de Mito fut assassiné par un officier d'Ikammono-Kami qui avait pénétré dans son palais déguisé en ouvrier, et qui l'abattit d'un coup de hache un jour qu'il se promenait seul au jardin. Le meurtrier s'ouvrit immédiatement le ventre, et l'on trouva son cadavre auprès de celui de sa victime.

Ainsi se termina la longue rivalité du dernier régent et du grand *gosanké*, les représentans les plus éminens des partis progressiste et conservateur du Japon contemporain (1).

III.

Après la mort du régent, la politique libérale eut un chaleureux défenseur dans le ministre Ando-Tsousimano-Kami, membre du conseil des cinq; mais le parti opposé, quoique compromis par les

(1) Je dois faire observer que quelques personnes assez bien informées prétendent que le prince de Mito n'est pas mort, et qu'il se cache pour se soustraire à la vengeance des amis du régent. Cette opinion peu vraisemblable ne peut pourtant être tout à fait rejetée. Quoi qu'il en soit, depuis la mort du régent, on n'a plus entendu parler de Mito; ses soldats, débandés et répandus par tout le Japon, y sont connus et redoutés sous le nom de *lonines* de Mito (hommes sans emploi). La plupart des renseignemens relatifs à la rivalité entre le prince de Mito et le régent Ikammono-Kami ont été, avec une rare complaisance, mis à ma disposition par M. du Chesne de Bellecourt, ministre de France au Japon. Ce fonctionnaire, qui habite Yédo et Yokohama depuis quatre ans, a travaillé avec une ardeur infatigable à réunir tous les documens relatifs au système féodal et à l'histoire contemporaine du Japon. Il possède à ce sujet des renseignemens très curieux dont la publication jettera quelque jour une vive lumière sur la situation politique du Japon.

violences du prince de Mito, resta le parti populaire, et conserva une influence assez grande pour faire rentrer au conseil le ministre réactionnaire Vakisakou, un allié intime, comme on le sait, du prince de Mito. Vakisakou justifia la confiance de ses amis en s'opposant à toutes les mesures présentées par son collègue Ando. Afin de fortifier sa situation, il appela auprès de lui un homme d'une rare intelligence, d'une admirable habileté et d'un patriotisme à toute épreuve : c'était l'un des signataires du traité conclu avec le gouvernement britannique, Hori-Oribeno-Kami. Descendant d'une des plus anciennes familles du Japon, attaché aux idées et à la fortune de Mito et de Vakisakou, Hori avait dans plusieurs occasions servi leurs desseins; s'il était entré au comité des négociations, chargé spécialement de préparer les traités avec les puissances étrangères, il n'avait eu d'autre but que de se faire l'instrument de la politique hostile aux Européens, et, grâce surtout à son adresse, les traités conclus renfermaient certaines clauses restrictives qui devaient plus tard causer des embarras sans fin aux représentans des puissances occidentales.

Depuis l'ouverture du port de Yokohama, Hori avait rempli dans cette ville les fonctions de gouverneur, et s'était trouvé en relations constantes avec les ministres et les consuls étrangers. Voyant toujours en eux des adversaires et non des amis, il s'était étudié à lasser leur patience par son calme et par sa froideur dédaigneuse, qui s'alliaient du reste à une exquise politesse. On pouvait le voir passer chaque jour dans les rues de Yokohama, lorsqu'il se rendait à la salle du conseil, monté sur un cheval magnifiquement harnaché ou étendu dans sa grande litière. C'était un homme âgé de quarante ans environ, d'une taille ramassée, mais bien proportionnée; il avait le teint bilieux; ses yeux noirs et perçans brillaient d'un éclat extraordinaire. Il était impossible de le voir sans reconnaître en lui tous les signes d'un caractère inflexible. Il affectait un soin extrême de sa personne, et se faisait remarquer par l'élégante simplicité de son costume et le choix de ses armes (1).

(1) Les Japonais attachent un grand prix à leurs armes. Un noble ruiné vendra tout ce qu'il possède avant de se priver de ses deux sabres, héritage glorieux qui lui vient de ses pères et signe distinctif de sa naissance. Dans beaucoup de maisons, on trouve de vieilles armes qui pendant plusieurs générations ont passé de père en fils, et pour lesquelles chaque membre de la famille professe un culte presque religieux. On montre ces armes enveloppées d'étoffes précieuses, on en raconte avec orgueil la sanglante histoire, et un ami de la famille considère la permission de les toucher comme une marque de haute confiance. En recevant l'arme des mains de son propriétaire, il se mettra à genoux, s'inclinera profondément, et la portera respectueusement à son front avant de l'examiner. C'est une grave insulte que de dire à un noble que ses armes sont mauvaises, et toucher celles qu'il porte d'une manière irrévérencieuse est un outrage qui ne peut être lavé que dans le sang de celui qui l'a commis.

Quelle que fût cependant l'attitude polie et calme du ministre japonais, les rapports des représentans de l'Europe avec lui devinrent de plus en plus difficiles lorsque sa haine contre les étrangers, qui n'avait été en principe que l'effet de son patriotisme, se fut encore accrue de ses griefs particuliers. Après l'assassinat de Den-Kouschki, l'interprète de la légation anglaise, M. Alcock voulut que des funérailles solennelles témoignassent de ses regrets pour la perte de ce fidèle serviteur, et il exigea que Hori assistât au convoi. Den-Kouschki était un Japonais de basse extraction, et l'idée de lui rendre les derniers devoirs blessait au plus vif de son amour-propre le noble Hori (1); mais M. Alcock, dans sa juste irritation, ne tint pas compte de ces susceptibilités. La présence du gouverneur de Yokohama devait témoigner de l'horreur que la cour de Yédo ressentait pour le crime dont la légation anglaise avait été le théâtre. Hori fut

(1) Les différentes classes de la société japonaise, sans être aussi rigoureusement séparées les unes des autres que le sont les castes dans l'Inde, ne se rapprochent cependant pas autant que les diverses classes de la société européenne. Si un homme du peuple parle à un noble, c'est à genoux; il doit le saluer partout où il le rencontre, qu'il le connaisse ou non. Il est interdit sous des peines sévères aux mendians, aux *hettas* et aux *christans* d'entrer dans la maison d'un laboureur ou d'un marchand. La société japonaise comprend plusieurs subdivisions; voici les principales qu'il suffira d indiquer brièvement :

1° *Les nobles* (*samouraïs*). — Sous ce nom se rangent : la maison du mikado, — les hauts fonctionnaires de la cour de Kioto, — les dix-huit grands *daïmios*, *gok'chis*, ou pairs du Japon, — le *taïkoun*, — les *gosankés* et les *gosankios*, membres de la famille du taïkoun, — les trois cent quarante-quatre petits *daïmios*, vassaux du taïkoun, — les *o-bounjos* ou hauts fonctionnaires des cours des daimios et du taïkoun, — les *yakounines*, fonctionnaires et soldats de la maison des princes, — les *lonines*, hommes nobles qui se trouvent sans emploi. — Un o-bounjo est en même temps un yakounine; mais tous les yakounines ne sont pas des o-bounjos. Un o-bounjo de même qu'un yakounine, en perdant sa place, devient un lonine. Tous les nobles, depuis le mikado jusqu'au lonine, portent deux épées.

2° *Les lettrés* (*bo-san*). — Dans ce groupe figurent les prêtres, qui ont le droit de porter deux épées, et les médecins. — On trouve parmi les médecins des hommes nobles de naissance et qui conservent alors le droit de porter deux épées. — Les médecins d'extraction bourgeoise ne portent des armes que lorsqu'ils sont en voyage.

3° *La bourgeoisie.* — On range parmi les bourgeois les agriculteurs et fermiers, les artisans, les marchands, les pêcheurs et matelots.

Ainsi se composent les trois classes qui forment l'ensemble de la société japonaise : les nobles, — les lettrés, — les bourgeois. On en exclut comme des parias les mendians ou *kotsedjikis*, les *hettas* et les *christans*. Il faut dire cependant quel est le sens de ces dénominations.

Les *kotsedjiki* (mendians) sont divisés en quatre classes dont chacune reconnaît un chef qui demeure à Yédo. — Les *hettas*, hommes du peuple qui travaillent le cuir et versent par état le sang des animaux, demeurent en dehors des villes, sont regardés comme impurs et sont gouvernés par un roi, *dan-saï-man*, qui réside à Yédo et paie un fort tribut au taïkoun. — Les *christans*, descendans des anciens chrétiens, sont confinés dans un quartier de Yédo, à peu près comme les Juifs l'étaient dans les villes du moyen âge. — Les mendians, les *hettas* et les *christans* ne peuvent se marier qu'entre eux.

obligé de céder et d'accomplir un acte qui l'abaissait aux yeux de l'aristocratie et du peuple; sa haine contre les hommes de l'Occident grandit de toute l'humiliation qu'il venait de subir. Tel était l'allié que Vakisakou appelait auprès de lui pour l'opposer, en qualité de *gouverneur des affaires étrangères*, à Ando, le ministre du même département.

Les représentans de l'Europe ne traitent directement avec les membres du conseil des cinq que lorsqu'il s'agit d'affaires importantes; pour les transactions ordinaires, ils se mettent en relations avec les *gouverneurs des affaires étrangères*, qui ont rang de sous-secrétaires d'état et qui peuvent être considérés comme les envoyés plénipotentiaires du conseil. Hori voyait donc très fréquemment les fonctionnaires étrangers, et à Yédo, comme à Yokohama, il se conduisit avec eux de façon à empêcher tout rapprochement intime et sérieux. MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt, de leur côté, observèrent envers lui, comme il convenait à leur position, la froide politesse dont Hori ne s'écartait pas; mais, parmi les fonctionnaires plus jeunes, il s'en trouva un qui ne fit aucun cas de la réserve que Hori mettait dans ses rapports avec les étrangers, et qui l'accueillit invariablement avec une familiarité blessante pour la raideur du personnage japonais, bien que cette familiarité ne fût jamais poussée jusqu'à l'oubli des convenances. Ce fonctionnaire était Henri-Jean Heusken, secrétaire de la légation américaine à Yédo (1). Dès sa première conférence avec Hori, sa constante bonne humeur déplut au gouverneur des affaires étrangères, qui, comprenant l'impossibilité de pousser à l'irritation ou à l'impatience un homme aussi maître de lui-même, évita autant qu'il le put de se retrouver en sa présence.

Vers la fin de l'année 1860, Heusken reçut une lettre de Hori, ou plutôt un avis impérieux, qui lui enjoignait de cesser ses promenades nocturnes dans Yédo. Les rues de la capitale, prétendait Hori, n'étaient pas parfaitement sûres, et puisqu'on rendait le gouvernement japonais responsable de la sécurité des étrangers, c'était à eux de se soumettre aux mesures de précaution que le gouvernement croyait nécessaires. Cette demande était juste, mais le ton en était si acerbe que Heusken fut entraîné à y faire une vive réponse, disant qu'il sortirait quand bon lui semblerait, et qu'il saurait se défendre seul contre quiconque oserait s'en prendre à lui. Avant d'expédier sa lettre, il la communiqua à son ami M. Polsbroeck, consul de Hollande à Yokohama, qui, la jugeant trop violente, lui conseilla de la supprimer (2). Malheureusement ce sage

(1) La mort tragique de M. Heusken a été racontée dans la *Revue* du 1er décembre 1861.
(2) M. Polsbroeck, le plus ancien résident étranger au Japon, et qui, dans ses rela-

conseil ne fut pas écouté, et peu de jours après, le 19 janvier 1861, M. Heusken était mortellement frappé en sortant le soir de l'ambassade prussienne.

Tout ce qu'on a pu apprendre depuis lors sur cet infâme guet-apens tend à prouver que Hori en fut l'instigateur. Au commencement de janvier, dans une conférence avec son chef, le ministre Ando, à laquelle assistaient, selon l'habitude, un grand nombre d'officiers subalternes, il avait montré une irritation qui contrastait étrangement avec son calme habituel. Ando, mettant à profit cette disposition d'esprit de son antagoniste, s'était appliqué par ses réponses à l'irriter encore davantage. Hori avait parlé avec violence contre les étrangers et surtout contre Heusken, le plus dangereux de tous, parce qu'il savait la langue du pays et qu'il possédait sur la situation actuelle des connaissances qui pouvaient devenir funestes au Japon; il avait regretté que, suivant le conseil du prince de Mito, l'on n'eût pas exterminé les étrangers lorsqu'ils étaient encore en petit nombre, et il avait demandé que le conseil des cinq avisât aux moyens de mettre hors d'état de nuire ceux qui étaient le plus à craindre : le ministre anglais et le secrétaire américain. A ces paroles, Ando s'était levé; il avait vivement blâmé celui qui venait de les prononcer, en ajoutant que ces actes violens dont on osait parler précipiteraient le pays dans une guerre désastreuse, et qu'il fallait être mauvais patriote, mauvais Japonais, pour s'exprimer comme Hori venait de le faire. Hori n'avait rien répliqué, il s'était levé sombre et silencieux, et avait quitté la salle sans avoir demandé la permission de se retirer. Revenu dans son palais, il avait fait connaître à ses amis rassemblés son dessein bien arrêté de mettre fin à une vie déshonorée; puis il s'était revêtu de ses habits de cérémonie, avait fait retourner les nattes de sa maison, dicté ses dernières volontés, et, ces préparatifs de son suicide étant terminés, entouré de ses femmes, de ses enfans et de ses meilleurs amis, il s'était ouvert le ventre (1).

tions si difficiles avec le gouvernement de ce pays, a toujours fait preuve d'un tact parfait, me répéta à plusieurs reprises qu'après avoir lu la lettre de Heusken il lui dit ces propres paroles : « Hori deviendra votre ennemi mortel, si vous lui envoyez une telle lettre. Écrivez-lui tout ce que vous voudrez, mais faites-le d'une manière conforme au code de la politesse japonaise. »

(1) Ce serait une erreur de croire que le suicide est bien fréquent au Japon. Il y est peut-être plus rare qu'en France; mais, loin de se cacher, il s'y entoure d'un éclat solennel. Un Japonais ne se tuera pas par chagrin d'amour, par désespoir, à la suite d'un revers de fortune ou d'un mécompte d'ambition; mais a-t-il été gravement insulté, s'est-il rendu coupable d'une action qui pourrait entraîner son déshonneur ou celui de sa famille, il se décide à mourir, soit pour appeler la vengeance sur la tête de son ennemi, soit pour faire voir que, s'il a été assez faible pour commettre un crime, il lui reste la force d'accepter une expiation héroïque. Souvent le suicide doit être considéré comme une sorte de justification d'un acte que la loi condamne. Ainsi l'assassin

La mort de Hori avait eu lieu le 10 janvier. Quelques jours plus tard, Ando avait été assailli par cinq bandits, et ne leur avait échappé qu'en mettant l'épée à la main et en se défendant vaillamment. Le 19 suivant, M. Heusken avait été tué. La coïncidence de ces événemens fit présumer que Hori avait recommandé aux siens de le venger.

IV.

Le meurtre de M. Heusken marque une nouvelle phase dans l'histoire des relations entre les puissances étrangères et le Japon. La patience de nos représentans était à bout. En quelques mois seulement, plusieurs personnes avaient péri assassinées dans les grandes rues de Yédo ou de Yokohama, et soit complicité, soit impuissance, le gouvernement japonais n'avait pas découvert ni puni les meurtriers. Qu'il fût complice des crimes, ou qu'il n'eût pas la force de les empêcher, il était coupable. « Aux yeux du monde entier, lui écrivait M. Alcock, chaque gouvernement est responsable du maintien des lois qui protégent la vie et la propriété. » La cour de Yédo ne pouvant ou ne voulant pas maintenir ces lois, les représentans de l'Angleterre, de la France et de la Hollande, MM. Alcock, du Chesne de Bellecourt et de Wit, se crurent autorisés à changer la nature de leurs rapports avec le gouvernement japonais : ils quittèrent la capitale, dans laquelle ils avaient résidé jusqu'alors, et se rendirent à Yokohama, où, protégés par les canons de leurs vaisseaux, ils pouvaient vivre dans une sécurité relative. Le ministre américain, M. Townsend Harris, resta à Yédo, protestant ainsi contre les mesures adoptées par ses collègues. Sa conduite amena entre lui et M. Alcock une violente discussion, à la suite de laquelle les représentans des puissances étrangères se partagèrent en deux camps (1).

du prince de Mito se tue non parce qu'il a commis un crime, mais pour montrer qu'au nombre des amis du régent il se trouve des hommes qui ne craignent pas de payer du prix de leur sang la vie de leur ennemi. Un homme qui veut s'ôter la vie rassemble sa famille et ses amis, et leur communique son dessein. Rarement on essaie de l'en dissuader. Puis il fait retourner en signe de deuil les nattes de sa maison, revêt un costume d'apparat, dicte ou écrit ses dernières volontés, prend au milieu des siens un repas solennel, et se rend à la grande salle de sa maison. Là il se met à genoux. Ses femmes et ses enfans se tiennent derrière lui, son fils aîné et son meilleur ami sont à sa droite et à sa gauche. Il tire son sabre, le porte d'un geste lent et réfléchi à son front, et entonne un chant lugubre auquel se joignent ceux qui l'entourent; enfin il saisit l'arme des deux mains, et d'un seul coup il s'ouvre les entrailles. Un tel acte, accompli avec une telle fermeté, n'a rien de commun avec le suicide tel que le connaissent les sociétés occidentales. J'ai vu au grand théâtre de Nagasaki la représentation de la scène que je viens de décrire, et qui, au dire des assistans japonais, donnait une idée exacte des procédés suivis pour cette grande expiation, nommée *harra-kiri* ou *sep-kou*.

(1) Un document anglais, le *Blue Book* de 1861, a donné les détails de cette discussion.

Cette division rendit plus difficile encore notre attitude vis-à-vis du gouvernement japonais. MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt accusaient-ils le taïkoun, M. Harris semblait se faire un devoir de le défendre. Cet état de choses eut ses conséquences naturelles : les Japonais ne tardèrent pas à regarder M. Alcock comme leur adversaire le plus acharné, et M. Harris comme un défenseur et un ami. Tandis que le ministre anglais, malgré ses éminentes qualités, malgré les nombreuses preuves qu'il donnait de son impartialité dans le règlement des différends survenus entre les Anglais et les indigènes, voyait de jour en jour s'accroître contre lui l'animadversion générale, son collègue d'Amérique gagnait la popularité, en même temps qu'il faisait de rapides progrès dans la confiance des hauts fonctionnaires.

M. Alcock ne fit rien pour ramener à lui l'opinion. Vivement blessé dans son orgueil national et dans ses sentimens personnels, car il avait eu pour le malheureux Heusken une affection toute particulière, il insista avec une fermeté impérieuse afin que satisfaction fût donnée aux nations occidentales pour les nombreuses offenses qu'elles venaient de subir. MM. du Chesne de Bellecourt et de Wit appuyèrent ses demandes, et le gouvernement japonais fut obligé de s'y soumettre. On convint donc que les temples de Todengi, Saï-Kaïgi et Chiogi, siéges des légations anglaise, française et hollandaise, auraient à l'avenir une garde nombreuse de soldats japonais, payés et entretenus par la cour de Yédo, afin de protéger la vie de nos ministres. On convint aussi que le taïkoun inviterait les envoyés étrangers à revenir dans la capitale, leur préparerait une entrée solennelle, et leur ferait rendre le salut royal par les canons des forts.

Nos ministres avaient beaucoup insisté sur cette dernière condition. Ils voulaient ainsi, par une démonstration extérieure, prouver à la population que les puissances européennes étaient assez fortes pour contraindre le gouvernement à les traiter avec respect; mais l'astuce de la cour de Yédo rendit illusoire cette partie du programme. La veille du jour où devait avoir lieu l'entrée solennelle, l'exercice du canon commença dans les forts désignés pour rendre le salut à nos ministres; il continua le lendemain, et pendant vingt-quatre heures on entendit les salves répétées de l'artillerie. Les coups de canon tirés au moment où MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt entraient dans Yédo se confondaient, pour les habitans de la capitale, avec les feux d'artillerie qui les avaient précédés, tandis que nos représentans y voyaient un honneur, et en supputaient le nombre pour juger si rien ne manquait à l'exécution de la convention arrêtée. Au prix de quelques livres de poudre, le gouvernement japonais leur avait donné satisfaction sans se compromettre

devant ses sujets, et M. Alcock put écrire au cabinet britannique : « Je suis persuadé que les circonstances qui ont accompagné ma rentrée dans Yédo sont très favorables au maintien de relations pacifiquement amicales avec le Japon, et que ma sécurité personnelle ainsi que celle de mes collègues ne courront plus les mêmes risques que par le passé. » Les ministres européens ne connurent que beaucoup plus tard la supercherie dont ils avaient été dupes, et il n'était plus temps alors d'en obtenir réparation.

Cependant la cour de Yédo commençait à comprendre que ses intérêts étaient liés avec ceux des étrangers; elle les avait admis au Japon, et se trouvait obligée de les y maintenir. Le parti réactionnaire, dont elle avait brisé le système politique, était resté son irréconciliable ennemi, et, après avoir hésité quelque temps entre lui et le parti progressiste, le taïkoun reconnut la nécessité de revenir aux idées libérales inaugurées par le *gotaïro*. Dès lors se forma contre lui, et en même temps contre les étrangers, une vaste conspiration qui avait pour chefs le prince de Satzouma et le jeune prince de Kanga. Leur but, ouvertement avoué, fut de renverser le gouvernement en suscitant la guerre civile ou la guerre étrangère. Ils avaient l'espoir de soulever entre les Occidentaux et les Japonais des querelles si graves, qu'un conflit deviendrait inévitable. Ils regardaient comme facile de chasser les étrangers après avoir détruit le gouvernement qui les protégeait. La cour de Yédo fut donc placée dans la position la plus embarrassante deux années après nous avoir ouvert le Japon. Elle agit dans ces circonstances avec sagesse, et si l'orgueil national l'empêcha d'abord de se mettre sous la protection de ses alliés occidentaux et d'arborer franchement le drapeau du progrès, la violence de ses ennemis la força bientôt de renoncer à tout subterfuge et de se déclarer tout haut contre le parti réactionnaire.

Au nombre des mécontens qui fourmillaient alors au Japon se distinguaient, par leur sauvage fanatisme, les anciens serviteurs du prince de Mito et du gouverneur Hori-Oribeno-Kami. Ils parcoururent l'empire dans tous les sens, excitant les populations à la révolte contre le gouvernement du taïkoun, exagérant ses fautes, lui prêtant des intentions hostiles à l'indépendance des princes japonais, et montrant la nécessité de le renverser. Le moyen le plus prompt pour atteindre ce but était, selon eux, de l'engager dans une guerre contre les étrangers. Ceux-ci devenant tous les jours plus exigeans et plus impérieux, il fallait leur porter des coups sensibles, et ils demanderaient alors une satisfaction telle que le taïkoun serait obligé de la refuser; ce refus ferait infailliblement éclater la guerre.

Sans doute la cour de Yédo eut connaissance de ce qui se passait, car elle prit des mesures extraordinaires de précaution pour

protéger la vie et la propriété des étrangers qui, sur la foi des traités, étaient entrés en rapport avec le Japon. Yokohama fut entouré de fossés et de canaux, destinés à isoler du reste de l'empire les établissemens où résidaient les commerçans occidentaux. A chaque entrée de la ville, on vit s'élever des postes occupés par des gardes japonais, et devant lesquels personne ne pouvait passer sans faire connaître l'objet de son voyage à Yokohama. La surveillance s'exerçait avec un soin particulier lorsqu'il s'agissait d'un *samouraï* (1); pour circuler dans la ville étrangère, tout *samouraï* était obligé de se munir d'un *fouddé*, espèce de passeport, qu'il devait attacher à la garde de son épée; celui qui négligeait de prendre ce sauf-conduit s'exposait à être immédiatement arrêté par la police de Yokohama. A Yédo, foyer de la conspiration anti-étrangère, on poussa les mesures de précaution plus loin encore. Le taïkoun ne se contenta pas de mettre pour ainsi dire les légations en état de siége; tous les membres de ces légations devinrent l'objet d'une surveillance incessante. Ils ne pouvaient faire un pas dans la rue, dans les cours même de leurs habitations, sans se trouver entourés d'hommes armés, qui, à pied ou à cheval, les accompagnaient partout et ne les perdaient pas un instant de vue.

Ces dispositions, adoptées par le gouvernement du taïkoun, n'avaient d'autre cause sans doute que d'excellentes intentions à l'égard des Occidentaux; cependant elles offusquèrent ceux-là mêmes qu'elles voulaient protéger. Les commerçans de Yokohama se plaignirent de ce que la surveillance aux portes de la ville s'exerçait moins sur les personnes que sur les marchandises; ils ajoutèrent, à tort ou à raison, que le gouvernement levait des impôts arbitraires et irréguliers sur tous les objets de commerce étranger, et que celui-ci en souffrait considérablement. Les résidens à Yédo ne furent pas satisfaits non plus de se voir traités comme des prisonniers d'état, et ils flétrirent du nom d'espionnage les mesures que le gouvernement appelait moyens de protection. Fatigués à la fin de voir constamment autour d'eux les visages attentifs et inquiets de leurs gardes japonais, ils renoncèrent, autant qu'il était possible, à leurs résidences officielles, et se rendirent pour quelque temps, M. du Chesne de Bellecourt à Yokohama, M. de Wit à Decima, et M. Alcock en Chine, où l'appelaient du reste ses affaires personnelles.

Vers la fin de juin 1861, M. Alcock revint de la Chine au Japon, et dans les premiers jours du mois suivant il partit du port de Nagasaki, situé au sud de l'empire, dans l'intention de se rendre par la voie de terre à Yédo. Son voyage, qui dura trente jours et dont il a

(1) Noble qui a, on le sait, le droit de porter deux épées.

écrit une relation intéressante (1), le conduisit à travers une grande partie du Japon. Il constata que le pays était admirablement cultivé, les villes animées et propres, les grandes routes bien entretenues; partout il lui sembla voir régner l'ordre et l'aisance. Son escorte japonaise suivit sans opposition le chemin qu'il avait tracé, si ce n'est dans deux occasions : on le pria une première fois de faire un détour afin de ne pas traverser Kioto, résidence du mikado, et il céda; on voulut une seconde fois lui faire quitter sa route pour éviter une autre ville : il résista et força l'escorte à lui obéir. Ces faits sans importance apparente précédèrent immédiatement un événement fort grave, dont on cherche encore en vain l'explication complète.

Le 3 juillet, M. Alcock arriva à Yédo, où il reprit possession de son ancienne résidence, le temple de Todengi. Dans la nuit qui suivit le jour de son arrivée, il fut attaqué dans cette demeure par une vingtaine d'hommes qui tuèrent plusieurs de ses gardes, blessèrent deux Anglais attachés à sa suite, et ne renoncèrent à leur projet de le massacrer lui-même qu'après avoir vaillamment soutenu un combat des plus inégaux contre une troupe nombreuse (2). Plusieurs des assaillans furent tués; on trouva sur l'un d'eux un papier portant quatorze signatures, et dans lequel il était dit que quelques bons patriotes japonais avaient résolu de faire le sacrifice de leur vie dans l'intention d'expulser les étrangers, de « rendre le repos à l'empire, à son empereur le mikado, et au lieutenant de celui-ci, le taïkoun. » Il était évident que l'attentat avait été commis par quelques-uns de ces hommes intrépides et redoutés connus sous le nom de *lonines;* mais il est probable qu'ils n'avaient été que les instrumens du parti fanatique. MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt se livrèrent à de longues et actives recherches pour découvrir à quelles instigations ils avaient obéi : il n'en résulta rien de précis. Quelques personnes accusaient les anciens serviteurs du prince de Mito et de Hori-Oribeno-Kami; d'autres attribuaient le crime à des émissaires du prince de Kanga ou du prince de Satzouma. Personne n'osa désigner comme complice le gouvernement du taïkoun. Le papier saisi sur l'un des *lonines* insinuait à la vérité que les coupables comptaient parmi eux des partisans de la cour de Yédo; mais on attribua cette insinuation aux ennemis de cette cour, qui s'étaient flattés ainsi de la brouiller avec les nations européennes.

L'attaque de la légation anglaise causa de grands embarras aux

(1) Cette relation, intitulée *the Capital of the Tycoon*, a paru à Londres, cette année même 1863, en 2 vol. gr. in-8°.

(2) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1861.

ministres étrangers résidant à Yédo. Après l'assassinat de M. Heusken, MM. Alcock et du Chesne de Bellecourt avaient manifesté leur indignation en termes trop énergiques pour se contenter d'une simple protestation en présence d'une insulte nouvelle et beaucoup plus grave. Ils résolurent donc d'opposer, en cas de besoin, la force à la violence, et s'entourèrent de corps de garde anglais et français. Cette démonstration leur donna une certaine sécurité personnelle, mais fournit en même temps la preuve évidente qu'ils n'avaient point réussi à établir avec le gouvernement japonais des relations vraiment amicales. A qui était la faute, à ce gouvernement ou aux envoyés européens? Tous ceux qui avaient quelque intérêt à résoudre cette question s'en préoccupèrent assez longuement, et leurs investigations finirent par amener un résultat tout à fait imprévu. Elles prouvèrent que le gouvernement avec lequel les étrangers avaient traité jusqu'alors n'était pas le véritable gouvernement du Japon, que la cour de Yédo ne pouvait prendre des engagemens au nom de l'empire, enfin que le taïkoun, en concluant des traités avec les nations occidentales, en usurpant ainsi le pouvoir du maître suprême, s'était placé dans une situation illégale, et qu'il n'avait ni la force ni le droit d'accomplir les promesses faites aux alliés. C'est dans l'erreur où nous étions relativement à la puissance du taïkoun qu'il faut voir le germe de toutes nos difficultés avec le Japon. Il est nécessaire ici de compléter par quelques détails les observations générales que nous avons déjà faites sur le gouvernement japonais, et de donner ainsi à cette étude sa conclusion véritable.

Le mikado est l'empereur légitime du Japon. Le chiogoun ou le taïkoun, comme l'appellent plus communément les étrangers, n'est qu'un de ses grands dignitaires; il occupe la position d'un maire du palais, chargé de l'administration de l'empire, sans avoir en aucune façon le pouvoir législatif. Quoique sa puissance réelle soit plus grande que celle du mikado, il se trouve cependant placé, dans la hiérarchie politique, non-seulement au-dessous de lui, mais encore au-dessous de plusieurs hauts fonctionnaires que le mikado a le droit de nommer, et même au-dessous des dix-huit grands *daïmios* ou pairs du Japon. Si les taïkouns n'en sont pas moins restés, pendant des siècles, tranquilles possesseurs d'un pouvoir qui devait inévitablement susciter contre eux des jalousies et des haines, il faut chercher l'explication de ce curieux état de choses dans les lois par lesquelles Hieas, le fondateur de la dynastie actuelle, avait lié sa cause à celle des divers princes japonais, en subordonnant la position et l'indépendance des daïmios à la position et à l'indépendance du taïkoun. Les dix-huit grands daïmios sont en effet des usurpa-

teurs au même titre que le taïkoun. Originairement les daïmios étaient des gouverneurs ou des préfets que le mikado envoyait dans les différentes provinces pour en être les administrateurs responsables. Leur puissance, dans ces positions, a fini par grandir de telle sorte que leur maître n'a plus eu sur eux une autorité suffisante pour les destituer, et que la dignité préfectorale est devenue héréditaire dans leurs familles. A partir de cette époque, ils ont considéré les provinces qu'ils gouvernaient comme leur propriété, et ont conquis une situation tout à fait indépendante vis-à-vis du mikado. Ils ont guerroyé les uns contre les autres pour étendre leurs principautés; souvent aussi plusieurs d'entre eux se sont unis afin de résister aux tentatives réitérées du mikado pour les réduire à l'obéissance. De longues et sanglantes guerres civiles ont alors désolé le Japon. De ces guerres est née la puissance des chiogouns, généraux que le mikado avait l'habitude d'employer contre ses sujets révoltés. Les chiogouns, abusant à leur tour du pouvoir dont ils étaient investis, manquèrent à cette fidélité qui les caractérisait depuis plusieurs générations, et firent la guerre pour leur propre compte au lieu de la faire au bénéfice de leur maître. C'est ce qu'avait fait Taïkosama, le prédécesseur de Hieas.

Hieas, qui parvint à la dignité du taïkounat en 1598, sortait d'une nouvelle famille de préfets. Son père avait été gouverneur de Mikana, et lui-même administrait cette petite principauté lorsque le chiogoun Taïkosama le nomma tuteur de son fils. A cette occasion, Hieas avait obtenu l'administration de cinq autres provinces, dont Taïkosama venait de chasser les anciens préfets au nom du mikado. Il se trouvait ainsi maître de six provinces, mais il ne tenait du mikado, par son père, que la principauté de Mikana; cette principauté était de fort peu d'importance, et donnait à son gouverneur une position très inférieure à celle des daïmios qui occupaient de grandes provinces comme celles de Kanga, de Satzouma, de Fosokava. Les daïmios refusèrent de voir dans Hieas leur égal; à leurs yeux, la puissance réelle que lui donnaient les cinq provinces reçues de Taïkosama n'ajoutait rien à sa dignité. En effet, malgré leurs fréquentes rébellions contre le mikado, ils prétendaient n'avoir jamais méconnu ses droits légitimes. Au nombre de ces droits, l'un des plus importans, selon eux, était celui de donner l'investiture des fiefs, et, s'ils avaient combattu le mikado, ils l'avaient fait légalement, pour soutenir leurs propres droits à la possession permanente des fiefs dont ils avaient été investis. Or Hieas, qui tenait la plus grande partie de sa puissance, non pas du mikado, mais du chiogoun, n'était à leurs yeux qu'un noble de fraîche date, prince seulement de Mikana, et ils ne pouvaient en aucune manière le regarder comme leur égal,



eux qui descendaient des anciens et puissans préfets, eux qui représentaient la véritable noblesse japonaise!

Hieas leur fit la guerre pendant treize ans et chassa plusieurs d'entre eux de leurs provinces, qu'il partagea entre ses parens, ses officiers et ses soldats. Les princes qu'il n'avait pas soumis, au nombre de dix-huit, se liguèrent pour lui résister, mais avec peu d'espoir de réussir, tant sa puissance et son habileté étaient devenues redoutables. Cependant ils parvinrent à rassembler une armée considérable. C'est en présence de cette armée que Hieas s'arrêta dans sa marche triomphante. Il était alors au déclin de sa vie, et il appréhenda justement de compromettre dans une bataille le prix de sa longue et glorieuse carrière. Assez fort d'ailleurs pour faire quelques concessions, il put, sans que son orgueil eût à en souffrir, inviter les alliés à entrer en pourparlers avec lui. Ceux-ci s'empressèrent d'accueillir ses ouvertures et signèrent le fameux pacte qui porte le nom de *lois de Gongensama*. Le texte complet de cette constitution n'est pas encore connu. Pour expliquer la diversité qui existe dans les relations du taïkoun avec chacun des grands daïmios, il faut admettre que Hieas traita séparément avec chacun d'eux, et que la constitution actuelle du Japon s'appuie sur dix-huit traités particuliers.

Les *lois de Gongensama*, qui réunirent pour la première fois, depuis longues années, l'empire divisé par tant de troubles, furent soumises à la sanction du mikado, qui ne put refuser de se rendre à la volonté unanime de ses redoutables vassaux. Ces lois d'ailleurs ne portaient pas atteinte à sa majesté extérieure; elles le laissaient en possession indiscutée de son titre et lui donnaient tous les dehors de la puissance royale. Il perdait à la vérité le droit de destituer aucun de ses feudataires, mais il gardait celui d'accorder à chaque daïmio l'investiture de son fief, et jamais taïkoun ne pouvait entrer en fonction avant d'avoir obtenu confirmation de son pouvoir. De plus, il fut convenu qu'aucune réforme altérant la constitution ne serait exécutoire, si le mikado ne l'avait sanctionnée. La cour du Japon resta à Kioto. Quant au gouvernement, il fut transféré à Yédo, et le taïkoun en prit les rênes en qualité de chef du pouvoir exécutif. Le mikado y fut représenté par le corps réuni des dix-huit daïmios, gardiens naturels de la constitution japonaise. Ces derniers s'étaient astreints, afin de contre-balancer la puissance du taïkoun, à résider à des époques fixes dans la seconde capitale de l'empire. Sujets du mikado et non du taïkoun, s'ils avaient des obligations à remplir envers celui-ci, il était de son côté responsable envers eux de toute mesure touchant à l'intérêt général. Représentans de l'ancienne noblesse, pairs du Japon, souverains indépendans par la volonté et

la grâce du mikado, ils ne continuaient à voir dans le taïkoun, chef du pouvoir exécutif, qu'un des grands officiers de l'empereur; ils le regardaient comme un parvenu chargé temporairement d'administrer les affaires, et dépourvu de cette dignité personnelle que dans les pays féodaux donne seule une haute et antique lignée. Qu'on s'imagine la dédaigneuse déférence qu'aurait pu témoigner dans la France du XVII[e] siècle un Montmorency pour Mazarin! Cette comparaison n'a pas la prétention d'être absolument exacte, mais elle montrera plus clairement que de longues considérations ne pourraient le faire de quelle nature sont les relations qui existent entre le mikado, les daïmios et le taïkoun. Les étrangers ne peuvent d'ailleurs saisir de ces relations que les lignes générales; nous avons montré quelles difficultés insurmontables les arrêtent. Il ressort toutefois des observations qu'on a pu faire deux points importans : c'est d'abord que la puissance du taïkoun est strictement limitée, et en second lieu qu'il en a dépassé les bornes en concluant des traités avec les étrangers sans avoir obtenu l'autorisation du mikado.

L'arrivée des Européens au Japon, les rivalités qui en étaient résultées entre le régent Ikammono-Kami et le prince de Mito, entre le ministre Ando et le gouverneur Hori, avaient divisé l'empire en deux partis prêts à se déclarer la guerre. La nouvelle de ces troubles était naturellement arrivée à Kioto. Le mikado chargé aujourd'hui des affaires du Japon, et que l'on représente comme un homme jeune et énergique, avait suivi avec le plus grand intérêt les phases successives des événemens. Pour la première fois peut-être s'offrait à l'empereur légitime l'occasion de rentrer en possession de sa pleine autorité, d'abaisser la puissance et la richesse du gouvernement de Yédo, de secouer l'injure d'en recevoir une pension, de reprendre l'influence, de cesser enfin d'être un simulacre de roi. Des deux factions qui partageaient le Japon, la plus forte et la plus populaire était la faction hostile aux réformes inaugurées par le taïkoun. Il ne s'agissait pour le mikado que de se mettre à la tête du mouvement réactionnaire et de personnifier en lui-même le principe patriotique dont Mito et Hori avaient été les plus éminens martyrs. Des agens secrets du mikado se rendirent auprès des daïmios que la voix publique désignait comme opposés à la cour de Yédo, et les exhortèrent à s'unir à l'empereur légitime en leur démontrant que leurs intérêts se confondaient avec les siens. En même temps on fit circuler divers pamphlets avec l'intention évidente de pousser les daïmios à la guerre contre le taïkoun.

« Depuis des siècles, écrivait-on, les taïkouns, oubliant l'origine de leur pouvoir, ont porté atteinte à la dignité et à la puissance du mikado, leur

maître, et la conduite du taïkoun actuel prouve qu'il ne faut attendre de lui ni équité ni bonne foi. Les choses en sont venues à ce point que les puissances étrangères considèrent le taïkoun comme le maître du Japon, et traitent l'empereur légitime comme un être sans force et sans influence. C'est au taïkoun que les barbares se sont adressés lorsqu'ils ont voulu conclure des traités avec le Japon; le mikado n'a pas même été consulté, et son approbation, qui est indispensable pour introduire des réformes dans la constitution, n'a pas été sollicitée. Cependant ces traités sont en vigueur comme s'ils avaient une valeur légale. Le taïkoun a donc commis un crime de trahison contre la majesté de son maître et contre la sainteté de la constitution en vertu de laquelle il se trouve placé à la tête du pouvoir exécutif. On ne peut nier que la cour du taïkoun s'efforce de concentrer toute la puissance du Japon à Yédo. Là sont les armes et les navires étrangers, là s'élèvent des écoles où l'on enseigne les arts et les sciences de l'Occident. Le commerce avec les barbares n'a lieu que dans les domaines du taïkoun; les grands daïmios n'ont pas le droit de lui ouvrir leurs ports; il n'enrichit que les sujets du taïkoun, et celui-ci en tire pour lui-même des bénéfices considérables. Le but que poursuit le gouvernement de Yédo n'est-il pas facile à prévoir? Il s'arme, il se prépare à subjuguer tous ceux qui voudront un jour se soustraire à son autorité. Au temps de Hieas, les dix-huit grands daïmios réunis ont pu opposer une résistance formidable; mais alors les armées des princes n'avaient vis-à-vis celle de Hieas qu'une infériorité, celle du nombre. Aujourd'hui les chances ne sont plus aussi égales : les bateaux à vapeur du taïkoun, les armes à feu qu'il a achetées ou qu'il a fait fabriquer d'après les modèles étrangers, la connaissance d'un art tout nouveau de faire la guerre, lui donnent une supériorité dangereuse sur les autres princes japonais. Ceux-ci, pour éviter d'être attaqués isolément, doivent se réunir au plus tôt, et entraver par leur alliance la politique tortueuse du taïkoun. Le mikado est prêt à donner à la bonne cause l'appui de son nom; mais, pour qu'il le fasse, il est nécessaire qu'une requête officielle lui soit adressée. Il n'est pas douteux qu'il ne l'accueille favorablement, et qu'il ne rétablisse l'union de la vieille noblesse avec l'empereur légitime. De cette union, qu'il a toujours ardemment désirée, naîtra le retour à l'antique et vénérable état de choses. »

Les daïmios, que la puissance sans cesse croissante du taïkoun tenait depuis longtemps en jalousie et en défiance, écoutèrent favorablement les paroles des agens du mikado. Plusieurs d'entre eux, et à leur tête Kanga, Satzouma, Schendei et Kforoda, se liguèrent et se rendirent en corps à Kioto, où ils arrivèrent le 26 mai 1862. Ils déposèrent publiquement une plainte contre le taïkoun, serviteur infidèle de l'empereur légitime, l'accusèrent d'avoir violé les *lois de Gongensama* et supplièrent le mikado d'instruire l'affaire, et, le cas échéant, de punir le coupable. Le mikado, qui s'attendait à recevoir cette plainte des principaux daïmios, dépêcha aussitôt un de ses officiers, qui arriva à Yédo le 12 juin 1862, porteur d'une lettre

par laquelle il était enjoint au taïkoun de se rendre dans le plus bref délai à Kioto pour se justifier devant son maître de l'accusation portée contre lui.

Le taïkoun Minamoto-Yemotschi essaya d'abord de décliner cet ordre, et chargea un de ses fonctionnaires, le ministre Kouzé-Yamatono-Kami, membre du conseil des cinq, d'aller à Kioto et de porter au mikado une réponse hautaine; mais Yamatono demanda avec instance de n'être pas choisi pour cette mission, et, le taïkoun ayant insisté, il se suicida. Un autre grand dignitaire, Sakkaï-Vakassano-Kami, fut nommé à sa place et partit sans hésitation; mais, à peine à Kioto, au milieu des fidèles serviteurs du mikado qui lui reprochèrent son obéissance au taïkoun comme une trahison contre l'empereur légitime, il perdit courage. Après une courte conférence avec les plénipotentiaires du mikado, qui le contraignirent à demander pardon pour avoir suivi les ordres du taïkoun, il rentra chez lui et s'ouvrit le ventre, afin d'épargner à sa famille la honte de sa disgrâce. Le suicide de ces deux fonctionnaires fut suivi d'un nouvel attentat contre la vie du ministre Ando, l'un des principaux chefs du parti libéral. La cour de Yédo comprit alors que le parti du mikado était devenu puissant, et que le moment de lui faire une opposition ouverte était passé. Déjà plusieurs daïmios avaient osé écrire une lettre dans laquelle ils déclaraient formellement qu'ils cesseraient à l'avenir d'aller résider à Yédo; on violait ainsi les *lois de Gongen-sama*, on s'affranchissait tout à fait du pouvoir et de la surveillance du taïkoun.

En présence d'une situation si critique, le taïkoun se vit obligé de faire de grandes concessions. Il désigna un nouvel ambassadeur, Mazdaïri-Hokino-Kami, ancien gouverneur d'Osaka, homme fort habile, et l'envoya à Kioto avec un message pacifique. Le taïkoun se déclarait prêt à déférer aux ordres de l'empereur, mais il demandait que ces ordres lui fussent communiqués par un haut fonctionnaire, véritable ambassadeur du mikado, qu'il n'y fût fait aucune allusion à l'accusation portée contre lui par les daïmios, et qu'on donnât à son voyage l'apparence d'une visite de cérémonie. Cette visite avait un prétexte naturel, puisque le taïkoun venait d'épouser une sœur du mikado, et que, d'après l'étiquette japonaise, le nouveau marié va rendre ses devoirs à la famille de sa femme. Le mikado consentit à ces demandes; il considéra sans doute qu'il était dangereux de pousser trop loin ses exigences contre un prince aussi puissant que le taïkoun, et qu'il fallait se contenter pour le moment de l'avoir humilié en le forçant à reconnaître la suprématie de l'empereur légitime. Un très haut fonctionnaire de la cour de Kioto, Oharra-Saïemmono-Kami, partit donc pour Yédo, où il arriva

au commencement de juillet 1862. Il eut de nombreuses conférences avec les membres du conseil d'état, et retourna à Kioto après avoir obtenu la promesse formelle que, dans le délai d'une année, le taïkoun se rendrait auprès du mikado.

Sans attendre le résultat de cette visite, on peut déjà, d'après les faits qui viennent d'être exposés, reconnaître que si l'entrevue du taïkoun et du mikado doit exercer une grande influence sur les affaires du Japon, elle ne tranchera cependant pas toutes les difficultés. Le taïkoun est en effet trop puissant pour abdiquer volontairement un pouvoir que lui et ses ancêtres ont exercé pendant plus de deux siècles; le mikado de son côté ne laissera pas échapper sans une lutte opiniâtre l'occasion qui s'offre à lui de ressaisir la puissance dont sa famille a été dépossédée depuis le temps de Taïkosama. Un fait reste acquis néanmoins : c'est que les difficultés actuelles du Japon tourneront à l'avantage de l'Europe. Quel que soit le maître que les éventualités de cette lutte donneront au Japon, il devra se mettre résolûment à la tête du parti qui veut assurer par une politique nouvelle le progrès de l'empire. L'élément étranger qui a pénétré au Japon ne pourra plus en être expulsé. Qu'il le veuille ou non, le gouvernement japonais devra rester en relations avec les Occidentaux, et de ces relations naîtra inévitablement une situation meilleure. Ce que l'amour des conquêtes a fait dans les temps primitifs des sociétés humaines, ce qu'a su faire aussi l'amour de la foi au moyen âge, c'est le commerce qui le fait aujourd'hui. Principal agent civilisateur des temps modernes, il procède d'une manière différente que n'ont fait à d'autres époques l'orgueil national et la croyance religieuse; mais il tend au même but. Si la dévorante activité de nos marchands n'excite pas toujours les mêmes sympathies que l'héroïsme des guerriers et le dévouement des apôtres, ces hommes n'en servent pas moins avec une ardeur intelligente et féconde la cause de la civilisation occidentale; ils vont répandre au loin la lumière dont leur patrie est le foyer; ils portent l'influence du travail européen dans les contrées les plus éloignées, les plus barbares, et peut-être la meilleure garantie de vitalité qu'offre en ce moment la société japonaise est-elle dans la présence des commerçans européens parmi elle, dans la part de plus en plus grande qu'elle-même sait faire aux idées et aux tentatives venues de l'Occident.

RODOLPHE LINDAU.

LES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

D'APRÈS L'ÉCOLE DE TUBINGUE

LE D[r] BAUR ET SES ŒUVRES.

Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte (*le Christianisme et l'Église chrétienne aux trois premiers siècles*), 2[e] édition, 1860; — *Vom Anfang des vierten bis zum Ende des sechsten Jahrhunderts* (*Du commencement du quatrième à la fin du sixième siècle*), 1859; — *Die christliche Kirche des Mittelalters* (*l'Église chrétienne au moyen âge*), 1861, par le docteur Ferd. Christ. Baur.

Aujourd'hui que la politique et la philosophie posent, comme à l'envi, les questions religieuses, et en particulier celles qui concernent la nature et la valeur du christianisme, il importe absolument que nous ne restions pas plus longtemps étrangers aux grands travaux accomplis au-delà de nos frontières. Ne nous laissons pas surprendre par des préventions ou des engouemens qui seraient également déplacés, mais sachons du moins ce qui se passe et ce qui se dit autour de nous. Ne craignons plus de porter des regards sympathiques et respectueux, mais fermement investigateurs, sur des sujets que l'indifférence ou la peur enlevait jusqu'à présent à notre examen scientifique. Il existe en Allemagne toute une école, aussi sérieuse que savante, dont l'influence se fait de plus en plus sentir en Hollande, en Angleterre, en Suisse, en Amérique, et qui se prétend en possession d'une théorie complète sur les origines du

christianisme et de l'église. Il serait peu digne de notre esprit philosophique et libéral de ne pas même connaître les tendances et les doctrines de cette école. Et comment les connaître, si on ne les expose pas en toute liberté?

La grande ambition de cette école a été de ramener l'histoire originelle du christianisme aux lois essentielles de l'esprit humain. C'est déjà laisser à entendre qu'elle se place en dehors ou, pour mieux dire, au-dessus de la vieille opposition du naturel et du surnaturel. Le miracle, à ses yeux, est tout le contraire d'une explication, et rien ne serait plus illogique à ce point de vue que de la sommer de revenir sur le terrain qu'elle a dépassé en lui prouvant qu'elle a échoué çà et là dans la réalisation de son programme. Il en résulterait tout simplement pour elle que les points en litige ne sont pas encore résolus, qu'ils sont peut-être insolubles faute de renseignemens suffisans; mais rien de plus. On aurait bien tort d'ailleurs de s'imaginer que ses recherches sont dirigées dans une arrière-pensée hostile au christianisme et à l'église. Pour elle, le christianisme est divin, une religion définitive et vraie dans son essence, mais, pour elle aussi, le divin se révèle précisément dans l'ordre intelligible, rationnel, des événemens et des principes. C'est donc dans un esprit religieux qu'elle élimine le surnaturel de ses explications, et en essayant de montrer à quels résultats ont abouti de si hardies tentatives, nous croyons n'avoir rien à dire dont les convictions chrétiennes les plus sévères aient le droit de se sentir blessées.

I.

A la fin de l'année 1860, la petite ville wurtembergoise de Tubingue voyait mourir un homme dont le nom restera grand dans l'histoire de la pensée religieuse. Le professeur Ferdinand Christian Baur avait été frappé, au milieu des laborieuses études qui absorbaient sa robuste vieillesse, de l'un de ces coups foudroyans que notre pauvre organisme réserve trop souvent à ceux qui l'ont condamné au labeur intellectuel à perpétuité. C'était un noble et beau vieillard, plein de dignité, de l'abord le plus cordial, le dernier représentant de ce grand mouvement de critique religieuse, déjà inauguré en Allemagne au siècle dernier, un moment interrompu par les guerres de la révolution et de l'empire, qui reprit avec une intensité redoublée lorsque la paix fut rendue à l'Europe, et qui compte aujourd'hui parmi les grandes puissances de la seconde moitié du XIX[e] siècle, car on s'en ressent un peu partout, qu'on le connaisse ou qu'on l'ignore, qu'on l'aime ou qu'on le déteste. Peut-être doit-on assigner à Baur l'honneur d'en avoir dit le

dernier mot, et marqué ainsi le point de départ d'évolutions nouvelles dans le domaine sans limites de la théologie indépendante. Sa vie fut celle d'un professeur allemand de la vieille roche. Sans aucune ambition politique, ne concevant pas de monde supérieur à celui des universités et des bibliothèques, entièrement dévoué à la science depuis sa première jeunesse, il vécut et mourut dans les sereines régions de l'idée pure. Il n'en sortit du moins de temps à autre que pour rompre de formidables lances avec ses adversaires théologiques, après quoi il revenait à ses recherches favorites avec un calme vraiment majestueux. Disons pourtant qu'en véritable *Gelehrte* de son pays, ses habitudes bénédictines ne l'empêchèrent pas d'aimer, d'être aimé, de se marier, d'être un excellent mari et un père vénéré. La tombe prématurément fermée de sa digne femme fut l'un des deux liens qui le retinrent toujours dans la petite université du Neckar; l'autre fut l'association qui s'était peu à peu formée entre son nom, ses idées et le nom de Tubingue. Voilà donc à peu près tout ce que sa biographie nous livre d'intéressant en dehors de ses travaux théologiques, et cependant bien peu d'existences peuvent être comparées à la sienne pour l'activité.

Fondateur de cette école de Tubingue dont nous désirons retracer les tendances et les vues principales, il eut l'avantage de voir son enseignement adopté, continué, critiqué même par de studieux disciples. On formerait presque une bibliothèque avec ses ouvrages et les leurs, sans compter les livres visiblement écrits sous leur influence et ceux qui furent composés dans une pensée directement hostile à l'école. Vers l'année 1850 et lorsque Baur avait atteint la maturité de l'âge et du talent, nous remarquons autour de lui, en communauté plus ou moins complète de sentimens et d'opinions, des hommes tels que M. Zeller, aujourd'hui professeur fort distingué de philosophie à Marbourg, et qui vient d'être appelé à Iéna en la même qualité; M. Schwegler, mort depuis quelques années, esprit critique d'une audace et d'une précision étonnantes, qui contribua, je crois, à modifier sur quelques points la pensée du maître lui-même; MM. Ritschl et Volkmar, aujourd'hui professeurs de théologie, le premier à Bonn, le second à Zurich; M. Kœstlin (Karl), auteur d'études fort savantes sur la composition des trois premiers évangiles; M. Hilgenfeld, actuellement professeur à Iéna, et qui paraît devoir succéder au chef de l'école par le nombre et l'importance de ses travaux. J'en passe beaucoup d'autres pour ne citer que les plus connus dans cette savante légion, et l'on peut s'apercevoir, par cette simple énumération, qu'il ne s'agit pas ici d'une de ces agitations éphémères que provoquent parfois les idées excentriques d'un professeur, mais d'un véritable levain qui, malgré les

réactifs neutralisans de toute espèce que la politique religieuse ou, si l'on veut, la religion politique née des terreurs de 1848 s'ingénie à lui appliquer, remue à l'heure qu'il est l'Allemagne théologique d'un bout à l'autre, sans parler des autres pays. Qu'on laisse souffler un peu ce vent libéral qui recommence à fraîchir, et l'on verra si cette école est morte, comme l'affirmaient naguère ceux qui tâchaient de l'étouffer.

C'est à dessein que je parle de levain, car ce serait faire tort aux savans éminens dont j'ai cité les noms que de les présenter comme des copistes serviles des théories de Baur. De M. Ritschl, qui se rapproche le plus du point de vue traditionnel sur l'histoire de l'église primitive, à M. Zeller par exemple ou à M. Volkmar, les nuances sont fort nombreuses. A mon sens, c'est l'honneur d'une école religieuse, c'est une garantie de son avenir que de ne pas coucher ses adhérens sur un lit de Procuste, et cette variété de vues dans une même tendance est d'autant plus facile à concevoir que Baur lui-même, comme nous l'avons déjà indiqué, revint plus d'une fois sur ses propres allégations pour donner raison à ses critiques.

Parler de quelques-uns de ses plus importans ouvrages, ce sera donner une première idée du genre de recherches auxquelles il a voué sa vie. Il fit paraître en 1831 une étude approfondie du manichéisme (1), qui dénotait une érudition immense, un esprit spéculatif et hardi, trop enclin peut-être à ces combinaisons paradoxales, à ces rapprochemens plus ingénieux que solides dont à cette époque Creuzer, Hegel, Schelling et leurs disciples étaient si prodigues en matière d'histoire religieuse. En 1832, sa manière était déjà plus sévère, plus rigoureusement scientifique : il publia cette année-là un traité sur les rapports entre l'histoire de Jésus et celle de cet Apollonius de Thyane, ce Christ païen dont, au IIIe siècle de notre ère, Philostrate composa la romanesque histoire comme un antidote contre le prestige toujours grandissant du Christ des Évangiles (2). Il entrait en plein par là dans l'un des problèmes capitaux qu'il s'était posés, celui des causes réelles, logiquement déduites au point de vue de la philosophie de l'histoire, de la lutte du paganisme et du christianisme, et de la victoire éclatante du second. En 1835 paraissait son ouvrage sur le gnosticisme des premiers siècles (3), cette étrange et grandiose débauche de la spéculation religieuse, où le burlesque et le sublime se coudoient, et dont il faut pénétrer les hiéroglyphes, si l'on veut avoir le mot de la situation réelle d'une époque où le chaos des esprits enfantait un nouveau monde. A cette étude, il faut

(1) *Das Manichæische Religions-System.*
(2) *Apollonius von Thyana und Christus.*
(3) *Die Christliche Gnosis.*

en rattacher une autre, qui parut en 1837, sur les rapports du platonisme et du christianisme (1). Tous ces travaux n'étaient pourtant que des recherches qui côtoyaient, sans l'aborder encore, le sujet principal. Dans les années qui suivirent, Baur s'attaqua toujours plus au vif de la question, et demanda compte aux institutions, aux traditions, aux écritures chrétiennes de leur valeur historique et de leurs origines. En 1838, il publia son remarquable ouvrage sur l'*Origine de l'Épiscopat* (2), resté fondamental sur cette épineuse matière. En 1845 parut son livre sur l'apôtre Paul, sa carrière et ses épîtres, dans lequel on pouvait déjà voir se dessiner les traits généraux de sa théorie sur la genèse du christianisme (3). Quelques années auparavant, il avait signalé dans un traité spécial les motifs qui lui paraissaient plaider contre l'authenticité des épîtres dites *pastorales*, adressées, selon la tradition, aux disciples de Paul, Timothée et Tite (4). A partir de la publication sur l'apôtre Paul, il concentra ses recherches sur les Évangiles eux-mêmes, et soit dans des ouvrages spéciaux, soit dans des articles de l'*Annuaire théologique de Tubingue*, rédigé par lui, M. Zeller et leurs amis, il les soumit à une critique minutieuse, à une discussion radicale. Nous n'avons rien dit de son travail sur les épîtres d'Ignace, dont l'authenticité, depuis notre Jean Daillé, qui ouvrit le feu contre elles en plein XVIIe siècle, est devenue toujours plus suspecte, rien non plus de l'ouvrage qu'il opposa à la fameuse *Symbolique* de Mœhler, et où il déploya une étonnante verdeur protestante, ni de son *Histoire du Dogme chrétien*, ni de deux formidables traités sur l'histoire du dogme de la rédemption et celle du dogme de la Trinité, ni enfin des *Gegenschriften*, de ses répliques à ses adversaires. Si nous ajoutons que les règlemens académiques de Tubingue l'appelaient à monter souvent en chaire le dimanche pour prêcher, à s'occuper de l'administration ecclésiastique, et qu'il mettait un zèle exemplaire à s'acquitter de ces fonctions, on verra que nous n'avons rien exagéré en parlant d'une vie on ne peut plus laborieuse.

Pendant que le maître poursuivait sa tâche avec une si remarquable ardeur, ses amis et ses élèves travaillaient de leur côté à réviser ou à étendre son système. Ses théories étaient combattues avec une consciencieuse furie, quelquefois très comique, par les chefs de la réaction théologique, avec une mauvaise humeur évidente par l'excellent Neander, qui lui faisait toujours plus de concessions tout en abhorrant ses expressions hégéliennes, avec une passion

(1) *Das Christliche des Platonismus, oder Sokrates und Christus.*
(2) *Ueber den Ursprung des Episcopats.*
(3) *Paulus, der Apostel Jesu Christi.*
(4) *Die sogen. Pastoralbriefe des A. Paulus.*

des plus acharnées par le plus irascible et le plus rationaliste des théologiens allemands de l'heure actuelle, le savant auteur de l'*Histoire du Peuple d'Israël*, M. Ewald, qui le traitait d'anti-chrétien et ne l'appelait plus que « le Baur de Tubingue » (*der Tübingische Baur*), avec plus de modération par MM. Lücke, Weitzel, Lechler, Ulhorn, enfin par notre éminent compatriote, M. le professeur Reuss de Strasbourg, et par le spirituel M. Karl Hase d'Iéna. Baur lut tout, fit son profit de tout, et, sans abandonner son point de vue, il vécut précisément assez pour élaborer lui-même une exposition définitive de ses idées sur les origines et l'histoire de l'église chrétienne, exposition contenue dans les trois volumes qui vont surtout nous occuper, et qui parurent successivement. Il mourut au moment où il venait de terminer le manuscrit du dernier (1).

C'est à ces trois volumes que nous renverrions les personnes effrayées du catalogue que nous venons de dérouler et qui voudraient sans trop de peine connaître l'homme et ses idées. Le style est d'une beauté sévère. Les expressions hégéliennes, dont nous avons dit un mot, auxquelles au surplus il faut s'habituer, si l'on veut lire des ouvrages de science allemande, ne réussissent pas à l'obscurcir. D'une égalité soutenue, d'une simplicité austère, il est opulent à force de pensée. Toute réserve faite sur les opinions de l'auteur, il faut admirer cette manière ample, magistrale, de traiter l'histoire et d'en fouiller les arcanes pour en faire ressortir les lois immuables et nous initier à la vie intime des générations disparues, ce qui est le grand art. Baur excelle en particulier à reconstituer toute une situation au moyen de documens obscurs, incomplets, échappés au cataclysme du moyen âge, à peu près comme le paléontologiste reconstruit de pied en cap un animal dont il ne reste que quelques os. Les deux premiers siècles de l'église chrétienne, si confus, si obscurs jusqu'à ces derniers temps, nous apparaissent désormais avec tous leurs reliefs, leurs contrastes, avec une physionomie générale à laquelle il n'y a plus guère rien à changer. On en jugera par le résumé que nous essaierons de faire de cette grande théorie historique; disons toutefois d'abord en quel état l'école de Tubingue a trouvé le problème qu'elle a voulu résoudre, et d'après quels principes elle a procédé.

La théologie catholique et l'ancienne théologie protestante ne différaient pas en principe, autant qu'on l'aurait pu croire, quant à la manière de se représenter les origines du christianisme. Pour

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, le savant M. Zeller, gendre de Baur, a publié, en se servant des manuscrits laissés par le vieux professeur, une *Histoire de l'Église au dix-neuvième siècle*, des plus remarquables, et nous promet l'apparition prochaine d'un dernier volume consacré à la réforme et aux trois derniers siècles.

toutes deux, l'apparition du Christ était le miracle absolu, le miracle des miracles. Par compassion pour l'humanité déchue, Dieu lui-même avait pris notre nature, s'était incarné dans le sein d'une Vierge-mère, avait souffert, était mort humainement, et, après avoir opéré ce qu'il fallait pour la rédemption du genre humain, il avait laissé à des apôtres spécialement choisis le soin d'annoncer au monde entier la vérité révélée, en leur communiquant le pouvoir surnaturel de la transmettre infailliblement et pour tous les temps.

Jusque-là les deux théologies marchaient assez bien d'accord. La divergence commençait à partir du moment où l'on définissait les moyens mis en œuvre pour réaliser la volonté divine. Comment la personne et la doctrine de l'homme-Dieu devaient-elles être portées à la connaissance de l'humanité? Par l'église, répondaient les théologiens catholiques, par l'église, infaillible dépositaire de la pensée divine, et qui était déjà constituée, quand le Christ quitta la terre, avec saint Pierre pour chef visible et les autres apôtres pour coadjuteurs. Leur caractère sacerdotal, ainsi que leur infaillibilité religieuse, ayant été transmis par une voie régulière à leurs successeurs, c'est le sacerdoce chrétien qui est et a toujours été l'organe de la révélation, le vase unique de l'immuable tradition. — Il n'y a pas de sacerdoce spécial dans la nouvelle alliance, prétendaient les protestans. Sans doute les apôtres ont reçu le Saint-Esprit pour enseigner purement et fidèlement la vérité religieuse; mais leur privilége n'a pas été étendu aux autres chrétiens. En revanche, poussés par de célestes inspirations, ils ont écrit, et les livres, grands et petits, qu'ils ont laissés servent pour tous les temps et tous les lieux de règle à la croyance. C'est donc la Bible, et particulièrement le Nouveau-Testament, qu'il faut considérer comme la source unique et infaillible de la vérité.

La Bible pour les uns, l'église pour les autres, telles étaient donc les deux autorités souveraines, et comme les dogmes ont aussi leur logique, il en résulta que des deux côtés on fut conduit à pousser son principe à sa dernière conséquence. Pour les catholiques, l'infaillibilité de l'église s'identifia toujours plus avec celle du clergé et surtout avec celle de la papauté. Pour les protestans, la Bible revêtit un caractère tellement miraculeux que les points-voyelles eux-mêmes, introduits par les rabbins du moyen âge dans le texte hébreu pour en faciliter la lecture, partagèrent le bénéfice de cette origine céleste. Comme l'école de Tubingue est née en terre protestante, nous n'avons pas à poursuivre plus longtemps ce parallèle. Signalons seulement un dernier point sur lequel les deux grandes fractions de la chrétienté occidentale se rencontraient encore.

Que les apôtres fussent prêtres et en état de transmettre à leurs

successeurs leur infaillibilité doctrinale, ou bien que ce privilége eût été borné à leurs personnes, il était certain, dans tous les cas, que l'unité de la doctrine et du culte avait dû régner dans l'église enseignée et dirigée par eux. L'inspiration miraculeuse ne pouvait avoir dicté à l'un le contraire de ce qu'elle dictait à l'autre, et les erreurs, les schismes, les hérésies étaient nés uniquement du refus de se soumettre aux décisions apostoliques. Rien de plus simple, à première vue, que cette marche des choses, et pourtant, dès que l'on se mettait à étudier scientifiquement l'histoire des trois premiers siècles, on se trouvait en face de ténèbres tellement opaques, il y avait si peu de rapports entre la source et le fleuve, les phénomènes et les principes, les points débattus et les sentimens en vigueur dans cette période présentaient une telle incohérence, qu'il fallait désespérer d'en dessiner le cours avec quelque vraisemblance. L'unité et l'orthodoxie supposées de l'église apostolique déroutaient d'avance les recherches.

Au XVI[e] siècle, plus d'une remarque fort peu orthodoxe à ce sujet avait été faite dans le camp protestant; mais le siècle suivant, siècle d'autorité s'il en fut, ne poursuivit pas ces premières tentatives, et, malgré quelques essais isolés d'émancipation, il fallut attendre jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle l'heure de l'application d'une libre critique aux origines du christianisme. Beaucoup d'érudition, une infatigable ardeur, une médiocre philosophie, un manque de goût complet dans l'appréciation des choses religieuses, tels furent les caractères de la critique allemande de la fin du siècle dernier et des premières années de celui-ci. On n'admettait plus le miracle, et pourtant on voulait conserver l'autorité suprême du livre saint. De là des tours de force exégétiques que l'on raconte encore aujourd'hui dans les réunions d'étudians. C'était l'époque par exemple où l'on affirmait gravement que le miracle de l'eau changée en vin à Cana se réduisait à un cadeau inattendu fait par le Christ à des fiancés pauvres, et où l'on expliquait sa résurrection apparente par une mort non moins apparente. Qu'était devenu le Seigneur après cela? On ne savait trop : il paraissait seulement que saint Paul l'avait encore rencontré, quelques années après, sur le chemin de Damas, etc. Schleiermacher et le romantisme naissant rendirent un éclatant service à la science religieuse en éliminant avec le dédain qu'elles méritaient ces ridicules explications. Disons pourtant que le travail prodigieux de recherches patientes et minutieuses qui accompagnait ces puériles hypothèses portait déjà de meilleurs fruits. La critique devenait plus méthodique et plus sévère; le sens de l'antiquité se formait. On comparait avec d'anciens manuscrits récemment découverts, ou plus soigneusement explorés qu'auparavant, le texte

reçu des livres saints, et les variantes, dont quelques-unes avaient une grande importance, se comptaient par milliers. On conçoit le coup porté par une telle expérience à la vieille théorie. Si le texte est miraculeusement inspiré, quelle est la leçon miraculeuse? On s'apercevait des étroites ressemblances, jointes à d'étonnantes différences, que présentaient les trois premiers évangiles, et le quatrième, celui de Jean, commençait à provoquer des doutes sérieux sur son authenticité apostolique. On établissait que la tradition orale des événemens de l'histoire évangélique en avait dû précéder pendant un temps assez long la rédaction canonique et agir fortement sur cette rédaction elle-même. On avait saisi la nature et le mode de formation des mythes antiques, et l'on ne pouvait se dissimuler que la Bible renfermait aussi des élémens mythiques. Les savans étaient d'accord pour affirmer que l'épitre aux Hébreux ne pouvait avoir saint Paul pour auteur, et que la seconde épître de Pierre ne pouvait non plus être attribuée à l'apôtre dont elle portait le nom. On voyait, à n'en pouvoir douter, que la liste des livres saints n'avait été arrêtée définitivement qu'assez tard, au v[e] siècle, et qu'auparavant il y avait eu des fluctuations nombreuses au sujet de livres qui n'y étaient pas alors, ou qui n'y sont plus aujourd'hui. Bien plus, une connaissance croissante de l'antiquité apprenait combien on avait tort d'attacher une grande importance aux témoignages historiques et même aux déclarations des auteurs sur l'authenticité des anciens documens. Il était trop visible que le sentiment de la propriété littéraire était alors à peu près inconnu, que le nombre des pseudépigraphes, c'est-à-dire des ouvrages parus sous un nom d'emprunt, était énorme, qu'un écrivain de ce temps-là, désireux, non pas de se faire une réputation, mais de propager ou de défendre ses idées favorites, inscrivait sans le moindre scrupule le nom d'un auteur faisant autorité en tête de sa propre composition, et s'imposait même rarement la peine de donner de la vraisemblance à sa fraude innocente. Il en résultait qu'une foule de documens perdaient leur date convenue, et ne pouvaient plus servir de base solide à l'histoire.

En un mot, toute la vieille théorie était en désarroi, et malheureusement aucune vue d'ensemble, aucun système historique logiquement coordonné ne lui était substitué. La religion chrétienne, en soi fort indépendante de ces discussions critiques, ne souffrait réellement point de cette dissolution continue de l'ancienne théologie. Schleiermacher avait même tiré des données pures de la conscience chrétienne une doctrine complète d'une élévation et d'un spiritualisme admirables. Néanmoins la science chrétienne était dans une position qu'elle ne pouvait longtemps accepter. A la place d'une

théorie reconnue défectueuse, mais positive et claire, il y avait un chaos de faits constatés et démontrés sans doute, mais un chaos. C'est à quoi l'esprit humain ne se résigne jamais longtemps.

Ce fut la force et ce sera toujours le mérite du docteur Strauss d'avoir le premier tenté une explication systématique des origines du christianisme. Sa faiblesse fut de leur appliquer trop hâtivement, en dehors des conditions de l'histoire réelle, sans tenir compte de toutes les données du problème, une théorie qui pouvait séduire dans un temps où l'hégélianisme passait pour la loi et les prophètes du monde moderne, mais qui devait laisser la raison mécontente aussi bien que froisser le sentiment religieux à partir du moment où le prestige du système aurait baissé. Le malheur de l'hégélianisme absolu, quand on l'applique rigoureusement à l'histoire, c'est de volatiliser les personnes vivantes et les faits concrets pour les ramener à un petit nombre d'êtres abstraits sans os ni chair, qui voltigent en l'air sans jamais toucher le sol du bout des pieds. Le christianisme était donc un mouvement impersonnel des esprits juifs et païens; l'histoire évangélique était, à fort peu d'exceptions près, une série de mythes dont il fallait se borner à dégager l'idée essentielle, mais sans se préoccuper de la réalité même du mythe, et en véritable hégélien, brisant l'une contre l'autre la vieille orthodoxie et le rationalisme, le docteur souabe élevait sur les débris de l'ancienne antithèse sa hautaine et impitoyable négation.

En France, on est assez enclin à croire que M. Strauss représente le point d'arrivée de la critique religieuse allemande. La réalité est pourtant que cette critique, fortement secouée par lui, il est vrai, et ayant eu besoin de quelque temps pour se reconnaître, a continué à se développer dans un sens qu'il n'avait pas prévu, et que son fameux ouvrage sur la *Vie de Jésus* est considéré généralement aujourd'hui comme une tentative manquée. L'histoire réelle a regimbé contre cet effort avec une indomptable puissance. Non-seulement on pouvait avec le docteur Ullmann, en partant du fait pur et simple, incontestable et incontesté, que « l'église chrétienne a été fondée par un Juif crucifié, » affirmer par voie d'induction les traits essentiels de l'histoire évangélique; mais une personnalité concrète et palpable comme celle de l'apôtre Paul, ses principales épîtres tout agitées des luttes et des controverses qui passionnaient l'église apostolique, le conflit des tendances pauliniennes et judaïsantes au premier et au second siècle, toutes ces importantes données du problème, que M. Strauss avait comparativement négligées, supposaient à l'origine de l'église des êtres bien autrement réels que les silhouettes nuageuses de la légende et du mythe. Avant lui, on ne comprenait pas comment l'histoire des trois premiers siècles pouvait être

si vague, si incohérente, quand son point de départ était si ferme, si arrêté. Après lui et à mesure que le jour se faisait dans cette énigmatique période, il n'était pas plus facile de comprendre comment des faits aussi compactes, aussi vivans que ceux que l'on voyait se dessiner de plus en plus nettement sur ce fond obscur, pouvaient reposer sur un terrain aussi fluide, aussi vaporeux que son Christ impersonnel.

Tel était l'état de la question quand les travaux de l'école de Tubingue commencèrent à attirer l'attention des théologiens allemands. Il y avait tout un édifice historique à élever. Quelle méthode suivre pour coordonner les observations et les découvertes que la critique religieuse avait amoncelées? La philosophie hégélienne avait raison de dire que l'histoire aussi a sa logique, l'histoire des idées religieuses comme toutes les autres. Si donc on pouvait trouver par la voie historique ordinaire un ou deux points de repère incontestables, absolument certains, il n'y avait plus qu'à combiner logiquement les matériaux encore disséminés, de telle manière que la pensée pût les relier sans contradiction aux pierres angulaires déjà posées. D'avance on devait présumer que l'esprit humain avait été fidèle à ses lois constitutives dans les premiers siècles de l'église chrétienne. Par conséquent, si l'on parvenait à organiser la masse des faits isolés de manière à en former un tout proportionné, naturel, satisfaisant l'esprit, la réussite même de l'opération devait fournir la preuve qu'on avait retrouvé la vérité historique.

Eh bien! les deux points de repère, les deux faits qui dominent avec évidence le développement religieux des deux premiers siècles sont trouvés. Le premier, c'est qu'à la fin du second siècle, au temps d'Irénée, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, il existe une église catholique organisée, répandue dans toutes les provinces de l'empire et même au-delà, une ou du moins croyant l'être dans sa doctrine et sa discipline, dirigée par des évêques en possession d'une règle de foi assez semblable à celle que nous appelons aujourd'hui le symbole des apôtres, se disant par conséquent attachée à l'enseignement apostolique tel que les apôtres sont censés l'avoir transmis d'un commun accord aux églises locales qu'ils ont fondées. — Le second, c'est que, si nous revenons au milieu du premier siècle, la situation est tout autre. L'église apostolique, la société chrétienne du temps des apôtres, est agitée par de graves dissensions, l'unité de doctrine n'existe nullement, et les partis en lutte s'opposent mutuellement des noms d'apôtres dans leurs violentes controverses. La dispute roule à cette époque sur les rapports du christianisme avec le judaïsme. Les uns, disciples et partisans de l'apôtre Paul, disent qu'il faut rompre complétement avec la loi juive

et ne plus avoir égard à ses institutions vieillies ni à ses prétentions exclusives; les autres veulent au contraire que, pour devenir chrétien, on commence par se faire juif, que l'on se soumette à toutes les conditions légales et rituelles du judaïsme, et abritent leurs exigences sous les noms vénérés de Pierre, de Jean et de Jacques.

Révoquera-t-on en doute, dans l'intérêt de la tradition convenue, cet état de lutte acharnée dans l'église apostolique? L'école de Tubingue répond que les faits sont patens, que les épîtres de Paul en fournissent d'irrécusables preuves, qu'il y eut entre lui et saint Pierre une discussion acerbe, publique, dans la ville d'Antioche, où ils s'étaient rencontrés; qu'en Galatie, à Corinthe, à Éphèse, à Rome, partout l'apôtre des gentils rencontra des adversaires passionnés contre lesquels il fut forcé de défendre la légitimité de sa mission, la vérité de sa doctrine, et qui invoquaient contre lui l'autorité des apôtres de Jérusalem. Le livre des Actes lui-même, dont on serait tenté d'alléguer la tendance conciliante en preuve du contraire, devient un argument de plus, dès qu'on s'aperçoit, et cela n'est pas difficile, du parti-pris de l'auteur, qui cherche à ensevelir dans l'oubli, en les atténuant de son mieux, des divisions aussi pénibles qu'incompréhensibles pour les chrétiens d'une autre génération.

Ces deux faits une fois reconnus, le problème à résoudre est déjà bien simplifié. Il faut suivre, en s'appuyant sur des documens éclairés d'un jour tout nouveau par leur rapport avec cette controverse primitive, la ligne qui mène de cette controverse à l'unité catholique telle qu'elle se réalise à la fin du IIe siècle. Les questions d'authenticité sont éliminées. Il importe peu de savoir quel est l'auteur réel d'un document quelconque : ce qui importe, c'est de savoir ce que ce document contient, les principes dont il part, le but auquel il vise, l'intérêt qui l'a dicté, et de le caser à la place qui lui revient logiquement dans cette dialectique deux fois séculaire, à peu près comme dans un jeu de patience dont les principales figures sont déjà dessinées on fait coïncider les morceaux encore isolés en recherchant leur rapport avec les angles rentrans ou sortans du dessin déjà formé. Cela fait, on aura une connaissance claire et positive du IIe siècle et de la seconde partie du premier. C'est ce qui permettra de s'orienter avec assurance, en prolongeant les lignes : en arrière, du côté des origines proprement dites de l'église, car cette division des premiers chrétiens en deux camps a dû avoir sa raison d'être dans les conditions mêmes de l'apparition du christianisme; — en avant, du côté de la victoire que l'église du commencement du IVe siècle doit remporter sur le monde païen.

C'est par cette voie que l'école de Tubingue se flatte d'avoir reconstitué l'histoire positive du christianisme primitif. Lorsque le

passage de Constantin au christianisme aura consacré le triomphe de l'église, la même méthode philosophique servira à démêler, dans la nature de cette victoire, au fond partielle, les germes d'une nouvelle série d'oppositions dans laquelle le principe chrétien originel déploiera successivement l'inépuisable richesse de son contenu. En un mot, la théorie de Tubingue est le premier grand essai d'une philosophie de l'histoire de l'église.

Nous venons d'indiquer l'idée qui domine les recherches de l'école; il reste maintenant à voir comment les théologiens de Tubingue l'ont appliquée à l'œuvre proprement dite du Christ, aux controverses de la génération apostolique et à la formation de l'unité catholique primitive.

II.

Il s'agit avant tout de préciser nettement le point de départ et le principe essentiel du christianisme.

Son origine est nationale et personnelle : il est né au sein du peuple juif et dans la conscience vraiment divine de celui en qui s'est accompli le meilleur de la loi et des prophètes; mais par son principe il ne tardera pas à rencontrer une opposition aussi violente de la part des Juifs que de la part des païens, et c'est à son caractère foncièrement universaliste qu'il devra cet antagonisme. Non-seulement il est monothéiste, par cela même anti-païen, mais encore il prétend s'élever au-dessus de la nationalité, ce principe suprême de l'ancien monde, qui ne soupçonna jamais ce que nous entendons par l'humanité, et, pour réaliser sa prétention, il viendra se heurter contre son propre berceau, où l'on considère la religion comme identique avec la patrie. Permis au païen d'embrasser la religion des Juifs, mais il ne le peut pas sans se faire en même temps naturaliser Juif.

Le principe essentiel du christianisme doit donc avoir été tel que l'universalisme religieux absolu en soit la conséquence immédiate. Autrement ses luttes des premiers jours seraient incompréhensibles. Et comme dans toute antithèse marchant vers sa solution il y a des moyens termes qui amènent et expliquent la conciliation des principes opposés, comme c'est l'universalisme qui a vaincu, il faut chercher dans l'état général des esprits aux premiers siècles de notre ère les aspirations et les tendances qui, sans supprimer encore les élémens hostiles, favorisaient d'avance l'éclosion d'une religion universaliste au sein de l'humanité.

Depuis longtemps déjà, ceux même qui pensent que la religion chrétienne est une intercalation miraculeuse dans le développement

naturel des choses humaines ont reconnu qu'elle trouva, quand elle naquit, un monde préparé à la recevoir. De vagues attentes, des frémissemens mystérieux, je ne sais quel recueillement succédant aux tempêtes qui avaient précédé l'établissement de l'empire, le coucher mélancolique des vieilles croyances et des divinités de la nature, tout cela a été cent fois constaté, décrit, étudié par les historiens et chanté par les poètes :

. . . . . Dans Virgile parfois,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

Mais sans contester ces appréciations poétiques de la situation, l'historien sévère, qui cherche des lignes précises dans le mouvement général, discerne certains grands traits qui sont autant de prophéties d'un nouvel ordre de choses qui va naître. D'abord il faut que, sinon l'idée réfléchie, du moins le sentiment de l'humanité se dégage dans la conscience humaine, et c'est à l'action combinée de la Grèce et de Rome que cela sera dû. Ce n'est pas seulement parce que la philosophie grecque a ruiné la foi mythologique (peut-être serait-il tout aussi vrai de dire qu'elle est née elle-même de la décadence déjà bien avancée de cette foi) qu'elle a frayé la voie à l'Évangile, c'est bien plus encore parce que, depuis Platon et Aristote et malgré eux, revenant ainsi au principe même de l'enseignement socratique, cette philosophie a concentré de préférence ses efforts sur l'homme en lui-même, sa nature, ses besoins, sa destinée. Quels sont, au moment de l'apparition du christianisme, les systèmes populaires et puissans? C'est le stoïcisme et l'épicurisme, dont la tendance commune, malgré leurs différences radicales, est la recherche du souverain bien. C'est donc l'élément éthique, c'est l'homme en lui-même qui attire les méditations des penseurs. La philosophie la plus respectable de cette période, celle qui est représentée par Cicéron, Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle, est un stoïcisme passablement éclectique, mais avant tout moral. A chaque instant, la morale philosophique et la morale chrétienne se rencontrent sans s'en douter. Sénèque par exemple a déjà des pages de morale toute chrétienne, et c'est ce qui a donné une certaine apparence à la tradition, d'ailleurs insoutenable, de ses rapports avec saint Paul. Baur a fait à ce sujet les rapprochemens les plus curieux. Au premier abord, il y a quelque chose de paradoxal à prétendre que l'épicurisme a aussi préparé les esprits au christianisme. Pourtant, par cela même qu'il ramène l'homme à son être intérieur et le force ainsi de réfléchir sur sa nature essentielle, il ouvre la porte à une religion qui débute par dire, non pas au Juif, au Grec, au Romain, au Gaulois, mais à l'*homme* : Rentre en toi-même!

C'est l'homme en effet, l'homme dans toute la généralité de ce mot, qui se lève aux premiers siècles de notre ère sur les débris des nationalités. Et faut-il donc indiquer ici le terrible marteau qui les a pulvérisées? Rome a tué partout la patrie. Courbés sous le même joug, les peuples ne peuvent plus s'opposer le dédain superbe qui les séparait autrefois en autant de mondes à part. Il n'a pas moins fallu que cette universelle humiliation pour maintenir si longtemps l'empire romain malgré tout ce qui aurait dû le dissoudre. Des nationalités opprimées se révoltent à la longue; mais encore faut-il que le feu de l'esprit national couve sous les cendres de la liberté perdue, et ce feu était éteint partout, excepté chez les Juifs et les Romains proprement dits. C'était encore une grande chose alors que de pouvoir s'écrier : *civis romanus!* Et pourtant, juste punition de la tyrannie romaine, la politique impériale se voyait forcée de répandre de plus en plus ce titre glorieux parmi les peuples vaincus, et l'on voyait déjà poindre le jour où le droit de cité romaine, étant accordé à tous, n'appartiendrait plus à personne. Heureusement l'homme restait, et c'était assez, c'était tout.

Quant au judaïsme, par sa grande idée monothéiste, il pouvait prétendre à l'universalité; mais par son culte, par sa loi, il ne le pouvait pas et n'était qu'une religion nationale comme les autres. Cependant le judaïsme commençait aussi à s'ouvrir à l'esprit du temps nouveau. Déjà le judaïsme alexandrin, sous le manteau complaisant de l'allégorie, avait éprouvé le besoin de concilier Moïse et Platon. Les thérapeutes avaient leurs analogues et peut-être leurs imitateurs chez les esséniens de Palestine, et bien qu'il faille rejeter au nombre des hypothèses les plus creuses celle qui voit dans le christianisme un enfant de l'essénisme, bien qu'il n'y ait rien de commun entre l'esprit monacal, formaliste, ésotérique des cénobites de la Mer-Morte et le spiritualisme plein d'initiative et de largeur, ouvert à tous, démocratique dans le meilleur sens du mot, de l'Évangile primitif, il faut reconnaître que, par la pureté de sa morale, l'essénisme, dont l'influence était alors répandue dans les diverses classes de la société juive, faisait en Judée ce que la philosophie faisait en Europe : il ramenait l'homme à lui-même et élevait la question morale au premier rang.

Le christianisme naissant se montre donc à nous comme l'unité naturelle vers laquelle convergent les lignes supérieures du monde contemporain de son origine. Ses amis et ses adversaires se sont donné bien de la peine, ceux-ci pour fouiller dans les annales des religions et des philosophies antiques, afin de prouver qu'il n'a rien appris de nouveau à l'humanité, et que ses plus beaux préceptes, ses enseignemens les plus élevés étaient déjà formulés dans les

sanctuaires de la Grèce, dans les hypogées de l'Égypte, dans les soutras du bouddhisme et même dans les leçons d'un Confucius; ceux-là pour nier ou pour atténuer autant que possible la valeur de ces rapprochemens souvent un peu forcés. Peines inutiles! la gloire du christianisme, c'est d'avoir fait une gerbe éblouissante des lueurs disséminées, inaperçues, qui serpentaient au fond des traditions antiques, c'est d'être la religion des religions, et toute sa défense contre le judaïsme et le paganisme devrait se réduire à ceci, que ce qui est divin dans ces deux grandes formes religieuses est précisément ce qui s'y trouve de chrétien.

Quel sera en lui-même ce principe du christianisme, universaliste, contenant en germe ou pouvant attirer à lui les élémens religieux les plus purs de la conscience humaine? Déjà nous pouvons poser en fait qu'il doit se trouver dans l'homme lui-même, par cela seul qu'il est homme, abstraction faite de la race, de la nationalité, du rite, de la tradition ambiante; mais c'est ici qu'il faut consulter les documens historiques où l'on peut étudier l'œuvre et la personne de son fondateur, c'est ici que se présente la question des Évangiles.

C'est aussi le point où la critique de Tubingue tranche, si j'ose ainsi parler, en pleine chair. Elle commence par éliminer, en tant que source historique, le quatrième évangile, celui qui est attribué à l'apôtre Jean et qui débute par la fameuse théorie du Verbe divin devenant homme en Jésus-Christ, après avoir pénétré la nature et la conscience. Elle prétend que la notion métaphysique du Verbe n'a pu être appliquée à la personne humaine du Christ qu'après un long temps de réflexion philosophique et religieuse, qu'une pareille théorie est inimaginable dans la pensée de l'humble pêcheur de Bethsaïda, qui avait senti battre le cœur humain du maître lors du souper funèbre, et que la transfiguration de l'histoire du Christ sous l'influence de ce dogme théologique est trop visible pour qu'on cherche, dans l'évangile qui en provient, une image authentique et réelle du Christ historique. De plus cet évangile, par sa manière de parler du judaïsme et de la loi, est d'un siècle en avant des controverses contemporaines des apôtres. Restent donc les trois premiers, respectivement attribués à Matthieu, Marc et Luc. Ceux-ci portent à un bien plus haut degré la marque de la réalité. Lors même que la légende pieuse vient souvent s'y mêler à l'histoire, c'est bien là le Christ populaire, tel qu'il apparut aux Juifs de Galilée, doux et vaillant, mélancolique et ardent, semblable à nous en toute chose, sauf qu'il ne péchait pas; mais toutes les parties de ces évangiles ne présentent pas le même degré d'originalité. En les comparant, on peut arriver au tuf primitif, au-dessous duquel il n'y a plus à descendre. L'évangile de Luc a une couleur paulinienne très pro-

noncée, c'est-à-dire que son auteur a écrit sous l'influence des idées particulières à l'apôtre Paul. Celui de Marc doit être un abrégé du premier et du troisième. Reste donc celui de Matthieu, dans lequel on peut distinguer une collection, originairement indépendante du reste du livre, d'enseignemens du Christ en personne rédigés par un de ses apôtres. Ainsi se confirmerait la très vieille tradition transmise par un écrivain d'Asie-Mineure du commencement du IIe siècle, et qui disait, sans qu'on ait su pendant bien longtemps ce que cela signifiait, que « l'apôtre Matthieu avait écrit en hébreu une collection de paroles sentencieuses (λόγια) du Seigneur. » Voilà le terrain solide sur lequel on peut s'orienter pour redescendre le cours de l'histoire évangélique.

Du reste, même en se bornant à cette collection primordiale, on obtient déjà une idée très claire et très complète de l'enseignement personnel du Christ. Le sermon sur la montagne, qui en fait partie, le contient tout entier en germe, et dans quelques-unes de ses applications les plus importantes. C'est là que l'on voit combien était strictement spiritualiste et intérieure la religion telle que Jésus la comprenait et la réalisait lui-même. Avant tout, la disposition pieuse, la sincérité de l'intention religieuse, l'élan désintéressé vers Dieu, voilà la religion qui sauve. La faim et la soif de la justice ou de la perfection, par conséquent l'humilité devant Dieu et la compassion tendre, miséricordieuse pour les hommes, voilà la porte du royaume des cieux. C'est par cette dernière expression que Jésus désignait habituellement l'état de perfection idéale vers lequel il faut que l'humanité et l'individu se dirigent. Rien donc de métaphysique, ni de rituel, ni de sacerdotal dans cette religion si simple dans son expression, si riche dans sa simplicité. Jésus n'enseigne pas une conception philosophique de Dieu, il en donne plutôt un sentiment, celui de la confiance filiale dans le père céleste, car c'est le père, et non pas le Dieu terrible, que le cœur pur contemple, que le cœur repentant retrouve au fond de la conscience comme au fond des cieux. Quelque bas et infirme que l'homme s'estime quand il s'examine sans complaisance, il doit donc obéir à l'impulsion qui lui ordonne de devenir parfait comme Dieu, et l'amour infini, l'amour de Dieu avec son inséparable corollaire, l'amour des hommes, telle est l'expression complète et définitive de la religion du Fils de l'homme.

Comme on le voit, tout ici est purement intérieur, strictement humain. Juif et païen, savant ou ignorant, avec ou sans rites, quiconque est homme est en état de réaliser cette religion humaine. On ne peut même pas dire qu'il y ait encore de dogme arrêté. Sauf l'unité de Dieu et sa spiritualité, il règne dans cette doctrine une

indétermination dogmatique, qui, bien loin d'être une cause de faiblesse, est plutôt un gage d'avenir et dans laquelle se complaît le sentiment religieux qui, aimant l'infini, se trouve tôt ou tard mal à l'aise dans des cadres trop nettement dessinés. Que de théologies, que de doctrines, que d'églises différentes pourront se combattre, se succéder, naître et disparaître en laissant intacte cette moelle du christianisme! Cependant, au point de vue pratique, d'innombrables conséquences découlent immédiatement de ces admirables principes. Il est clair que le Samaritain hérétique, secourant l'inconnu qu'il rencontre blessé sur un chemin dangereux, est bien plus agréable à Dieu que le sacrificateur orthodoxe qui, ne pensant qu'à sa propre sûreté, a passé oùtre sans s'arrêter. Il est visible que la miséricorde est préférable au sacrifice, que la prière courte et solitaire vaut mieux que les longues redites prononcées avec ostentation, que la Madeleine qui pleure est bien supérieure à l'orgueilleux et sec pharisien, que l'obole de la pauvre veuve vaut infiniment plus que les splendides offrandes des riches... Nous nous arrêtons, il faudrait rappeler ici les uns après les autres tous les enseignemens évangéliques. C'est toujours l'opposition de l'intérieur à l'extérieur, de ce qui est à ce qui paraît, du sentiment pur à la forme matérielle, de l'esprit à la lettre, et la constante supériorité du premier des deux termes.

Jésus parcourait son pays à la manière d'un ancien prophète et répandait, chemin faisant, ces précieuses vérités sous des formes populaires, en particulier dans des paraboles empruntées aux plus simples phénomènes de la nature et de la vie sociale. Il se comparait volontiers lui-même à un semeur qui, tout en sachant bien qu'une partie notable de la semence est perdue, n'en sème pas moins à droite et à gauche, confiant dans la bonté du grain et dans la fertilité naturelle du sol. Cette image est admirablement appropriée à sa méthode et à l'idée qu'il se faisait lui-même de son œuvre. Il avait bien la conscience de déposer, en prêchant ainsi, dans les vieilles outres du judaïsme, un vin nouveau qui les ferait éclater quelque jour en mille pièces. Cependant il ne rompait pas lui-même et ne faisait pas rompre ses disciples avec les formes vénérables de la piété nationale. Il y avait, dans ses espérances fondées sur la force intrinsèque de la vérité, dans ses sentimens sur le peu d'importance des cérémonies et des rites, dans ses intuitions de l'avenir inspirées par une invincible foi dans le triomphe du bien, une assurance que nous serions tout près d'appeler de la candeur, si ce mot ne supposait pas une certaine ignorance des hommes, ou plutôt si les candeurs de ce genre-là ne dépassaient pas toutes nos habiletés de mille milliers de coudées. Quelles étaient au juste ses prévisions sur l'avenir de son peuple? Il semble qu'il eût désiré qu'a-

bandonnant ses rêves de grandeur temporelle, il se fût renfermé dans sa mission religieuse et eût fait de la sorte une conquête spirituelle qui lui eût valu l'empire du monde moral. C'était là une splendide perspective, et qui, adoptée, eût épargné bien des malheurs à sa nation. Ce fut là aussi qu'il rencontra l'obstacle contre lequel devait si tôt se briser sa courte et belle vie.

Jésus a eu certainement la conviction d'être le Messie que son peuple attendait, bien qu'il soit difficile de se représenter comment cette conviction s'est formée en lui. Il paraît que ce furent ses disciples qui, spontanément et sans qu'il le leur eût intimé directement, le saluèrent du titre messianique. Cela prouve l'impression merveilleuse qu'avait faite sur leur âme le prédicateur de Nazareth. C'est aussi ce qui nous explique pourquoi les principes religieux et moraux émis par lui, au lieu de se figer, comme tant d'autres, en un code abstrait et inerte, ont transformé le monde et le travaillent continuellement comme un levain régénérateur. La vie naît de la vie. La puissance d'expansion du christianisme, la salutaire contagion morale qu'il n'a cessé d'exercer sous tant de formes différentes, proviennent originairement de ce que son fondateur a brûlé lui-même du feu qu'il voulait allumer chez les autres. Nous vivons encore aujourd'hui de la chair et du sang de Jésus. La foi en lui comme au Messie attendu, en *personnalisant* pour ainsi dire ses principes religieux, a donc été le point de départ de toute l'histoire de l'église; elle fut aussi la cause de sa mort. Dès qu'il fut regardé comme le Messie attendu, Jésus heurtait de front les rêves les plus ardens de ses compatriotes. Les ennemis qu'il s'était attirés par sa franchise et sa hardiesse dans les hautes classes bigotes de la société juive n'eurent pas de peine à le dénoncer au peuple comme un blasphémateur, et ce fut aux applaudissemens du même peuple qui avait un instant jonché son chemin de palmes et d'hosanna que le sanhédrin, habilement dirigé par Caïphe, rendit contre lui un arrêt de mort parfaitement légal, quoi qu'on en ait dit, pas plus juste pour cela, et auquel le gouverneur romain n'hésita pas trop à donner sa sanction. Ce magistrat romain, assez peu au courant des questions qui agitaient Jérusalem, crut faire merveille en achetant de la mort d'un rêveur la tranquillité de la capitale juive.

La mort ignominieuse de celui qu'ils considéraient comme le Messie frappa ses disciples de stupeur; mais cet étourdissement douloureux ne dura pas longtemps. Trois jours ne s'étaient pas écoulés que de pieuses femmes d'abord, des apôtres ensuite, déclaraient qu'ils avaient vu Jésus ressuscité des morts. Est-ce une résurrection réelle qui réveilla leur foi? Ou bien leur foi, réveillée avec une ardeur centuplée après la crise qu'elle venait de subir, leur valut-elle ces apparitions merveilleuses, ces extases où s'exprimait, ob-

jectivement pour eux et conformément aux idées alors reçues de la vie d'outre-tombe, leur conviction que Jésus était vivant, vainqueur de la mort? C'est un point délicat sur lequel Baur, dans l'ouvrage que nous avons pris pour guide, ne s'exprime pas avec toute la clarté désirable. Quoi qu'il en soit, il rappelle que pour l'historien la réalité du fait lui-même de la résurrection n'est pas l'essentiel : l'important, c'est que cette croyance fut pleine et entière dans la conscience des disciples. Dans tous les cas, la mort du Christ, bien loin de tuer sa cause, lui communiqua une irrésistible puissance.

III.

Nous nous sommes étendu sur ces toutes premières origines du christianisme un peu plus peut-être que le livre du professeur de Tubingue ne nous y eût autorisé, s'il nous avait fallu le résumer également dans toutes ses parties; mais cela était indispensable à la grande majorité des lecteurs pour bien comprendre la pensée de Baur, ainsi que les évolutions du christianisme primitif telles qu'il les a racontées.

Nous savons donc que le christianisme originel est tout intérieur, tout spirituel, sans qu'aucune rupture avec le judaïsme ait été proclamée par son fondateur, et qu'il a trouvé sa forme dogmatique et populaire dans cette déclaration : Jésus de Nazareth est le Messie. Il faut maintenant assister à l'éclosion d'un pareil germe.

Sans rompre encore en quoi que ce soit les liens qui rattachaient tous ses membres au judaïsme, la première communauté chrétienne de Jérusalem vit augmenter rapidement le nombre de ses prosélytes. Il leur était venu des langues de feu. L'enthousiasme pour le Messie mort et ressuscité se communiquait comme une flamme. La même hostilité qui avait écrasé le maître aurait dû s'étendre aux disciples. Et pourtant, si le christianisme en fût resté purement et simplement à sa formule primitive, des rapports relativement pacifiques auraient pu s'établir. Les *Nazaréens*, comme on les appelait, eussent formé un parti juif comme un autre, se distinguant seulement en ceci que, selon lui, le Messie désiré était déjà venu, qu'il s'appelait Jésus de Nazareth, et que, repoussé de son peuple par un déplorable malentendu, il reviendrait sous peu revêtu de gloire et de toute-puissance. Du reste, il fût resté sur le même terrain dogmatique et rituel que l'ensemble de la nation. En fait, et si l'on excepte quelques mauvais jours, les chrétiens de Jérusalem jouirent d'une certaine tolérance jusqu'au moment de la guerre contre les Romains, surtout lorsqu'à la suite d'une épuration dont nous allons parler, leur attachement fervent à toutes les formes de la loi eut été constaté par le peuple et les autorités.

La graine semée soulève, s'il le faut, les pierres qui s'opposent à sa croissance. Il était impossible que parmi ces Nazaréens il n'y en eût pas qui comprissent combien la religion intérieure et purement spirituelle dont Jésus avait été l'initiateur était opposée en principe aux exigences de la loi traditionnelle. Le fait est que les hommes qui surveillaient d'un œil jaloux les progrès de la communauté nazaréenne n'avaient pas tardé à voir dans ce parti le foyer d'une tendance anti-légale fort dangereuse. Un surtout, nommé Saul de Tarse, jeune rabbin passionné pour les questions religieuses et plein de foi dans la mission divine de son peuple, avait senti, avec la pénétration du génie, qu'un messie crucifié n'était pas seulement une absurdité innocente, que c'était le renversement radical de tout l'édifice du judaïsme. Ou bien la loi, ou bien la croix avait tort; il n'y avait pas de milieu. De là son animosité contre l'hérésie naissante, et Étienne, le premier martyr, périt bien moins parce qu'il se disait disciple de Jésus de Nazareth que parce qu'il « avait proféré, disaient ses accusateurs, des paroles blasphématoires contre le temple et contre la loi. » Saul de Tarse ne se trompait donc pas. Il y avait bien évidemment parmi les chrétiens de Jérusalem un esprit de critique dissolvante dirigé contre le principe même du judaïsme. La persécution signalée par le martyre d'Étienne eut pour résultat de disséminer dans les pays voisins ceux d'entre eux surtout qui participaient à cet esprit d'innovation. Un nombre assez considérable de ces adversaires de la loi juive se réfugièrent dans Antioche, capitale de la province, et là, dans cette grande ville, grecque de langue et de mœurs, plus libres dans leurs mouvemens, n'observant plus les formes particulières du judaïsme, ils formèrent la première église admettant directement les païens dans son sein, et c'est là aussi que naquit le nom *chrétien*, inconnu jusqu'alors.

Peu de temps après, les disciples de Jérusalem et d'Antioche apprenaient avec une joie mêlée de stupeur que leur plus terrible ennemi, ce Saul qui les persécutait avec tant d'acharnement, était devenu subitement un des leurs. Une brusque révolution s'était opérée en lui : non pas toutefois qu'il eût précisément abjuré le point de vue sous lequel, dès le premier jour, il avait envisagé le christianisme. Ou la loi, ou la croix! disait-il, et, fanatique de la loi, il avait juré haine à mort à la croix. Le dilemme était resté, mais le choix était tout autre. C'était maintenant la croix qu'il aimait de toute la force de son âme ardente. L'un des traits les plus merveilleux de cette merveilleuse histoire du christianisme primitif, c'est que ses plus grands adversaires ont mieux discerné sa portée réelle que ses tout premiers disciples.

Saul, qui désormais s'appelle Paul, peut être considéré comme le second fondateur du christianisme. C'est lui qui dégagea le fruit

mûr de son enveloppe printanière, et qui donna à la religion nouvelle le caractère qu'elle devait avoir pour se répandre dans le monde païen. Tandis que les premiers apôtres croyaient devoir renfermer leur mission dans les limites de la Palestine, c'est l'empire tout entier que Saul prit pour champ d'évangélisation, et rien ne saurait donner l'idée de l'activité et des succès de cet homme vraiment prodigieux. La brusque antithèse dans laquelle il s'était trouvé placé par ses rapports successifs avec le judaïsme et le christianisme se refléta dans son enseignement si original et d'un si profond mysticisme. Sa première abomination, le Messie crucifié, était devenue le principe même de sa foi. Aussi déclarait-il que la loi juive avait décidément fait son temps. C'était un vêtement usé, une institution qui avait pu avoir son utilité comme préparation de l'avenir, mais qui désormais nuisait plus qu'elle ne servait à la religion définitive dans laquelle Juifs et païens devaient indistinctement se réunir. La mort du Christ, fin de l'ancien ordre de choses, commencement du nouveau, était donc la rançon de la délivrance universelle. Au salut par les œuvres de la loi devait se substituer la *justification par la foi*, expression paulinienne qui, dans la mystique théorie de l'apôtre des gentils, signifiait que le principe de la vie religieuse et morale devait être désormais l'union d'esprit et de cœur avec le Rédempteur. Les conséquences pratiques d'une telle foi, c'étaient des œuvres de charité, une conduite pure, le dévouement au bien général ; mais de circoncision, de rites nécessaires, de viandes défendues, de sacrifices au temple, de pèlerinages à Jérusalem, en un mot d'œuvres légales, il ne pouvait plus être question.

Nous avons déjà parlé des controverses violentes que suscita au sein de l'église apostolique cette déclaration de la déchéance irrévocable de la vieille loi d'Israël. Comme de coutume, ce progrès dans le sens du spiritualisme et de la liberté fit l'effet d'une destruction impie de tout ce qu'il y avait de plus sacré au monde. Paul passa pour un apostat, sa doctrine pour une légitimation de l'immoralité. Les chrétiens juifs de la Palestine, qui avaient d'abord appris avec plaisir les rapides conquêtes du monothéisme et de la foi en Jésus-Christ, dues à l'initiative de leur ancien adversaire, changèrent complétement d'avis quand ils surent ce qu'il en était. Des émissaires se disant autorisés par les apôtres de Jérusalem se rendirent dans les communautés fondées par Paul, et sommèrent leurs membres de se soumettre à toutes les prescriptions de la loi juive en dénigrant autant que possible celui qui les avait convertis. Jusqu'à quel point les *douze*, comme on appelait les premiers apôtres, approuvaient-ils cette conduite à l'égard d'un compagnon d'œuvre dont ils avaient d'abord toléré, faute peut-être de les bien comprendre, les vues particulières ? C'est une question épineuse. Baur

croit, pour sa part, que la rupture fut complète, et qu'après la discussion acerbe qui s'ouvrit à Antioche entre Pierre et Paul, ces deux héros du christianisme primitif se séparèrent pour ne plus se rencontrer.

Ce qui est certain, c'est que la personne de Paul fut pendant longtemps fort suspecte aux yeux de la majorité des chrétiens. Des écrits où son influence se fait sentir, comme l'évangile de Luc et l'épître aux Hébreux, d'autres qui paraissent sous son nom, conformément au goût du temps pour la pseudépigraphie, tels que les épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, à Timothée, à Tite, d'autres encore, comme la première attribuée à Pierre, celle qu'adresse à la communauté de Corinthe l'ancien de Rome, Clément, tâchent de se faire accepter des adversaires de l'apôtre en mitigeant la rigueur de ses formules. En revanche, l'opposition à ses vues et à sa personne s'affiche au grand jour. L'épître de Jacques polémise directement contre sa doctrine de la justification par la foi qu'elle comprend mal. L'Apocalypse, dont le sens n'est plus aujourd'hui un mystère, le compare à Balaam, qui enseignait aux Israélites à manger des viandes défendues, lui denie son titre apostolique, et exclut son nom des douze murs symboliques de la Jérusalem céleste, dont chacun portait un nom d'apôtre. Les plus anciens auteurs chrétiens dont le souvenir ait été transmis à la postérité avec un renom d'orthodoxie, Papias, Hégésippe, sont des judéo-chrétiens. Le premier ne compte pas saint Paul parmi les apôtres, et dans le peu de fragmens que l'on connaisse du second, ne faut-il pas qu'il y ait un démenti infligé à une parole textuelle de Paul? Un silence étrange, circonspect, méfiant, se fait autour de son nom. Cela ressemble à un parti-pris. Au milieu du second siècle, un homme que l'on peut regarder comme représentant l'opinion la plus répandue, Justin martyr, dont nous possédons d'importans ouvrages, en particulier un traité contre le judaïsme, affecte dans toute la force de ce mot, et quand à chaque instant le nom de Paul aurait dû se trouver sous sa plume, de ne pas l'écrire une seule fois! Pour trouver au second siècle un partisan déclaré du grand apôtre, il faut s'adresser à un hérétique tel que Marcion, qui l'admire et le dépasse dans son antipathie contre le judaïsme. L'auteur des épîtres d'Ignace, paulinien aussi, mais [illegible] épiscopal, appartient à la seconde moitié du siècle, quand la mémoire de Paul redevient [illegible] à la chrétienté. Il n'est pas possible [illegible].

[illegible] extrêmement [illegible] de Simon le Magicien, qui préoccupa beaucoup [illegible] pièces dans un [illegible] saint Paul. Dès l'origine, ce Simon est [illegible] voulant devenir apô-

tre, enchantant les Samaritains, autrement dit les païens, prêchant l'hérésie, père de la simonie et de toutes les fausses doctrines qu'on lui attribue l'une après l'autre, tâchant de séduire Pierre et Jean l'argent à la main, Simon le Magicien semble créé tout exprès pour rendre odieux aux chrétiens ce Paul qui parlait parfois de ses extases, qui prétendait avoir aussi sa mission apostolique en se fondant sur ses étonnans succès parmi les païens, qui enseignait des nouveautés, et qui, dans un élan de son cœur, pour rétablir par des procédés fraternels l'union rompue par le dogme, avait décidé les églises grecques à envoyer des secours pécuniaires à celle de Jérusalem, que la communauté des biens avait rendue fort misérable. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agit là d'une manœuvre isolée. Il est toute une lourde littérature, mi-romanesque, mi-théologique, échafaudée sur le nom de Clément. Un très ancien livre apocryphe, intitulé *Prédication de Pierre,* se trouve encadré au second siècle dans un roman plusieurs fois remanié qui s'appelle tantôt les *Reconnaissances*, tantôt les *Homélies Clémentines*. Le thème fondamental est toujours une série de victoires remportées par l'apôtre Pierre sur Simon, le faux docteur, qu'il suit de lieux en lieux, et qu'il terrasse constamment par son argumentation judéo-chrétienne. Au second siècle, Simon sert à caricaturer Marcion; mais Paul est encore parfaitement reconnaissable sous les traits odieux qu'on lui prête. Dans les *Homélies* surtout, on appelle Paul *l'ennemi,* et on retourne *totidem verbis* la fameuse scène d'Antioche, mais cette fois de manière à lui donner tous les torts. Cette littérature fut très populaire. Les auteurs de ces livres croyaient certainement appartenir à la tendance la plus répandue de leur temps.

Il est donc avéré que l'apôtre Paul a été extérieurement vaincu dans sa tentative hardie d'émanciper le christianisme naissant de toute entrave judaïque. Cependant une telle défaite était plus apparente que réelle. Il avait devancé son temps, comme tous les grands initiateurs, et cent ans après lui la chrétienté devait arriver d'elle-même sur les terres où il eût voulu la mener dès les premiers jours. On n'échappe pas à la longue à la logique du principe dont on est porteur. Le monde marchait vers une religion universelle, et le christianisme avait en lui-même ce qu'il fallait pour être cette religion. Il n'avait, pour remplir sa mission, qu'à se conformer, sur sa base essentielle, aux exigences de la situation. Les deux universalismes, celui du principe chrétien et celui des esprits en général, se réunirent pour supprimer l'une après l'autre les formes juives les plus antipathiques au monde gréco-romain. A la circoncision, par exemple, se substitua le baptême; la première fut encore pendant quelque temps une marque de supériorité, et finit par disparaître. La multitude des observances fut ramenée peu à peu à quatre ou

cinq préceptes assez simples, dits *noachiques*, parce qu'ils avaient été, disait-on, imposés aux pères du genre humain sortis de l'arche avec Noé. Pierre, dans la tradition ecclésiastique, avait pris la place de Paul comme apôtre des gentils; mais cette substitution même, facilitée par l'habitude si commune alors de désigner les partis et les tendances par le nom propre de celui qu'on reconnaissait pour leur chef ou leur type, prouvait l'importance qu'avait acquise l'universalisme aux yeux de ceux-là mêmes qui avaient d'abord agi comme s'ils eussent voulu s'opposer à son essor, ainsi que l'existence de notions plus saines sur les conditions impérieuses de sa réalisation. On parlait de plus en plus d'une *nouvelle loi* succédant à l'ancienne. Le point de vue légal subsistait donc, c'est-à-dire qu'on ne se convertissait pas à la vraie doctrine paulinienne de la justification par la foi; mais il s'accommodait si bien à la situation du monde païen, que la différence pratique entre les deux théories, à force de s'amincir, avait fini par devenir imperceptible.

La mémoire de Paul devait donc remonter peu à peu sur l'horizon. Après tout, son souvenir avait dû se conserver dans quelques cœurs d'élite. On ne pouvait lui ravir entièrement la gloire d'avoir fondé le christianisme parmi les païens, et ses épîtres, bien que médiocrement comprises, n'offraient plus les mêmes sujets de scandale que dans les premiers temps. On vit enfin surgir un troisième parti, et celui-là devait rester le dernier sur l'arène : c'était un parti universaliste par excellence, positif, organisateur, pratique, dont la conciliation était le mot d'ordre, et qui trouva un livre fait tout exprès pour lui dans les *Actes des Apôtres*. Cet ouvrage en effet est presque tout entier consacré à un parallèle entre Pierre et Paul, rédigé de telle façon que les deux apôtres soient d'accord sur toutes les questions qui les divisaient de leur vivant. L'intention irénique, pacifiante, de ce livre, sur la valeur historique duquel la critique de Tubingue est peut-être trop négative, est un des élémens les mieux démontrés de la théorie tout entière. Comme pendant à cet écrit, émané d'une plume au fond paulinienne, on peut citer l'épître bien moins ancienne que l'on a longtemps regardée comme la seconde de Pierre. Là, c'est un partisan de ce dernier qui accorde pour ainsi dire à Paul un brevet d'orthodoxie, l'appelant frère et recommandant la lecture de ses lettres. Ce mouvement fut général et à peu près simultané. En Syrie seulement, dans la région de Pella, où beaucoup de Juifs chrétiens avaient cherché un refuge lors de l'invasion de la Palestine par les Romains, la vieille orthodoxie parvint à se maintenir dans un certain nombre de communautés *nazaréennes* ou *ébionites* (pauvres). Dépassée par l'élan qui emportait l'église universelle dans le sens de l'avenir et du progrès, elle fut alors regardée comme une hérésie. Au IVe siècle, Épiphane et Jérôme trou-

vèrent ces chrétiens des premiers jours obstinément attachés à leur dogme vieilli, très fiers de leur antiquité, persévérant toujours dans l'observation de la loi juive et dans leur antipathie contre Paul, du reste s'éteignant paisiblement au milieu d'un monde qui ne les comprenait plus, et qui pourtant respecta leur lente agonie, comme s'il n'eût pu se défendre d'un mystérieux respect pour ce débris d'un âge à jamais disparu.

Chose extrêmement remarquable et de la plus haute importance pour l'avenir, si l'on se demande en quel endroit de l'église du second siècle cette tendance conciliante se manifesta le plus tôt, toutes les présomptions nous dirigent du côté de Rome. C'est là en effet, c'est dans cette capitale des nations, où se trouve déjà comme le panthéon de l'univers, que toutes ces idées solidaires de monothéisme, d'humanité, d'universalisme, de religion commune à tous, se dégagent avec le plus de puissance. Dans un tel milieu, le judéo-christianisme primitif est trop étroit, le paulinisme pur est trop mystique. C'est là aussi qu'on connaît le mieux l'art de diriger et d'organiser les grands mouvemens, de faire aux nécessités pratiques de prudentes concessions; en un mot, c'est là que naît la politique religieuse. Quelque chose de l'habileté du sénat romain a passé dans les délibérations du presbytère de la ville impériale. Déjà la lettre adressée aux Corinthiens par l'*ancien* de Rome, Clément, respire un étonnant esprit gouvernemental, et puis l'atroce persécution de Néron avait appris aux chrétiens de Rome que tous les partis étaient égaux devant la hache et le bûcher. Souffrir ensemble et mêler son sang, il n'est rien de tel pour se réconcilier. Au milieu du second siècle, déjà l'église de Rome préludait à sa suprématie future en attirant à elle les chrétiens les plus éminens qui s'y rencontraient et y échangeaient leurs idées, et comme à cette époque les faits concrets prennent aisément une tournure mythique, comme les persécutions brisent fréquemment la chaîne des souvenirs directs dans les communautés souvent renouvelées, comme on résume volontiers dans quelques noms propres de grands mouvemens religieux et moraux, comme de nouvelles questions aussi, de nouvelles tendances éclipsaient dans l'attention générale l'intérêt que les anciens débats avaient longtemps absorbé, la controverse qui avait si fortement agité la chrétienté du Ier siècle prit fin pour toujours à partir du moment où il fut généralement admis que saint Pierre et saint Paul avaient tous les deux coopéré à la fondation des églises recrutées parmi les païens, en particulier à Rome, et que, travaillant dans l'unité de la foi, ils avaient légué à la postérité un ensemble de croyances qui pouvait passer pour la doctrine apostolique commune à tous. Ce fut ainsi que se forma notre *credo*, du moins dans

ses principaux articles. Un recueil apocryphe, aujourd'hui perdu, intitulé *la Prédication de Paul,* contenait ce curieux fragment qui nous a été conservé dans les œuvres de Cyprien : « Après avoir confronté leur évangile à Jérusalem, s'être exposé leurs idées, avoir contesté vivement et avoir dressé leurs plans séparés, Pierre et Paul se rencontrèrent enfin dans Rome, comme s'ils se fussent connus pour la première fois (1). » La formule solennelle usitée encore aujourd'hui dans les déclarations du saint-siége qui se font au nom des « bienheureux saint Pierre et saint Paul » est le monument traditionnel de cette conciliation des contraires, en même temps que la primauté constamment déférée au premier atteste la victoire antérieure du point de vue et du parti judéo-chrétien. C'est dans le dernier tiers du second siècle que la fusion parvint à l'état de fait accompli. Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie témoignent encore indirectement de la division antérieure, mais sans s'en douter eux-mêmes. L'ancienne église catholique est formée.

IV.

On le voit, c'est l'intérêt universaliste qui finit par dominer tous les autres; c'est lui aussi, c'est la tendance inhérente à l'église chrétienne de devenir ce qu'elle doit être pour accomplir sa mission, qui suscite les nouveaux conflits et les nouveaux phénomènes neutralisant les oppositions antérieures. Monothéiste et en possession d'une morale universaliste, le christianisme attirait à lui l'homme dans toute la généralité du mot; mais enfin l'homme réel du temps n'était pas indéterminé au point qu'il fût inutile de compter avec ses besoins spéciaux et son état d'esprit. Deux grandes puissances, nous le savons, se partageaient le monde, la Grèce et Rome. La Grèce régnait sur les intelligences, Rome gouvernait. Pour conquérir le monde grec, il fallait au christianisme une métaphysique; pour attirer le monde romain, il lui fallait une organisation stable et de l'unité. L'évangile de Jean répondit à la première de ces exigences, l'épiscopat aux deux autres.

L'évangile johannique appartient au mouvement général du second siècle, qui poussait l'église primitive au-delà de ses premières controverses. Ce qui caractérise, entre autres traits fort marquans, ce livre admirable, c'est qu'il ne connaît plus rien des passions qui ont agité la génération précédente. Les Juifs, leur loi, leur sort, comme peuple, sont, pour l'auteur, des choses parfaitement indiffé-

(1) Ce fragment se trouve dans le traité *de Rebaptismate,* ordinairement annexé aux œuvres de Cyprien.

rentes. La vieille antithèse est complétement dépassée. Jésus n'est pas seulement un messie juif : il est l'incarnation du Verbe divin, en qui la vérité relative du paganisme et du judaïsme, ainsi que leur opposition, disparaît dans une unité supérieure. L'apparition du Verbe fait chair est le moment suprême du devenir universel, et si la personne humaine du Christ s'évanouit presque entièrement dans le nimbe éblouissant du *logos* éternel, son rapport avec Dieu, avec la création et les plus grands faits de l'ordre intellectuel et moral, s'élève à la hauteur de l'absolu. Une métaphysique tout entière, se servant du platonisme pour dresser la théorie du fait concret du christianisme, sortira de cette tendance, qui répond au désir de la chrétienté de glorifier toujours plus celui dont elle porte le nom, et de sommer avec une autorité croissante les masses encore indifférentes ou hostiles de se ranger avec elle à l'obéissance due au Verbe personnel de Dieu.

Il ne faudrait pas croire cependant que cette identité du Verbe et de la personne historique de Jésus soit sortie inopinément, sans préparation, du sein de l'église du second siècle. L'ascension du Christ vers la divinité absolue commence dès les premiers jours, et on peut la suivre en quelque sorte pas à pas. Dans les trois premiers évangiles, Jésus est homme, et même le récit de sa naissance miraculeuse, annexé par deux d'entre eux, d'une manière peu déguisée, à des traditions qui auraient dû l'exclure, ne change rien au point de vue général sous lequel sa personne et son œuvre sont présentées. Ce qui est divin en lui, c'est le saint esprit dont il est pleinement inspiré, soit depuis son baptême, soit depuis sa naissance. Dans l'Apocalypse, la même notion se retrouve, mais en même temps l'idée que, dans le ciel, des attributs et des titres divins lui sont communiqués par Dieu en récompense de son œuvre accomplie : il est homme divinisé. Dans les épîtres authentiques de Paul, il est encore essentiellement homme, mais *homme du ciel*, ayant une nature transcendante à l'humanité actuelle, bien qu'aucun abîme ne l'en sépare et que celle-ci doive s'élever à la même perfection. Ce cours d'idées devait mener promptement à la doctrine de sa préexistence antérieurement à son apparition terrestre, et nous la voyons formellement enseignée dans l'épître aux Hébreux à côté de passages où sa nature humaine, semblable à la nôtre, est encore très fortement accusée. Dans les épîtres plus récentes publiées sous le nom de Paul, il est déjà le fondement même de la création, et notamment de la création spirituelle. Tout part de lui et doit revenir à lui : c'est le Verbe, moins le nom.

Les autres auteurs chrétiens des premiers temps, Clément Romain, Barnabas, Hermas, Justin martyr, s'expriment dans un sens analogue, mais d'une manière très flottante et indécise. Hermas se

rapproche le plus du point de vue apocalyptique. Justin ne voit pas de différence spécifique entre les anges et le Verbe. Tous subordonnent fortement le Fils au Père. Les *Homélies Clémentines* professent un dogme très semblable à ce qui s'appellera plus tard l'arianisme; mais cette marche ascendante ne s'arrête pas, et la théorie du quatrième évangile lui donne enfin une expression définitive,... définitive du moins en ce sens qu'on ne reviendra pas sur elle; mais on la dépassera. En fait, le Verbe de l'évangile johannique est encore et très nettement inférieur à Dieu. Cela d'ailleurs était conforme à la spéculation philosophique, qui n'avait stipulé la nécessité du Verbe que parce qu'elle ne pouvait concevoir comment la perfection absolue était en rapport immanent, immédiat, avec le monde imparfait et matériel. Il lui fallait donc un être intermédiaire qui fût dieu sans être Dieu, ou, comme disait Philon, un dieu de second ordre. Telle est encore l'opinion de Tatien, de Théophile d'Antioche, de Tertullien, qui fixent le moment de la projection du Verbe hors de l'essence divine à celui qui précède immédiatement la création. Athénagore, Irénée, Clément d'Alexandrie, aiment mieux ne pas déterminer ce moment. Origène, le plus grand nom de la théologie dans cette période, le premier auteur d'un vaste système de philosophie chrétienne, tâche, au moyen de la préexistence des âmes, dont il est grand partisan, de concilier avec l'humanité réelle du Christ son union essentielle avec Dieu et son activité dans l'histoire antérieure au christianisme.

Alors cependant un autre grand intérêt chrétien, celui du monothéisme, commençait à se sentir menacé. De là ces protestations continuelles de l'unitarisme des IIe et IIIe siècles, qui s'appelle *monarchique*, et s'efforce de plusieurs manières de maintenir l'unité rigoureuse de Dieu, soit qu'avec Praxéas, Noët, Sabellius, il efface la distinction réelle du Père et du Fils pour ne plus voir dans ce dernier qu'une manifestation directe de Dieu sous forme humaine, soit qu'avec Théodote de Byzance et Artémon il oppose au Christ johannique l'homme miraculeusement né des trois premiers évangiles, soit enfin qu'avec Bérylle de Bostra et Paul de Samosate il préfère une théorie qui se rapproche beaucoup de l'unitarisme moderne. Toutes ces oppositions, qui se perpétuèrent pendant le IIIe siècle, devaient se concentrer, dès le commencement du IVe, dans la grande querelle de l'arianisme. On peut prédire, en voyant dans quel sens le dogme va se prononçant toujours plus, la défaite longtemps balancée de l'arianisme, qui voulait maintenir l'infériorité du Fils relativement au Père. Une fois le paganisme vaincu, les préoccupations inquiètes du monothéisme ne devaient plus trouver le même écho. L'orthodoxie des grands conciles, en définissant l'égalité absolue du Père et du Fils en même temps que leur distinction personnelle, sans re-

culer devant les contradictions de ses propres formules, que dis-je? en formulant la contradiction même, posa la dernière pierre d'un édifice dont les fondemens étaient jetés de longue date.

C'est la description des premières destinées du christianisme et de sa constitution graduelle à l'état de catholicité que nous tenions surtout à donner. Peut-être devrions-nous encore parler de son organisation extérieure et raconter la rude secousse que lui imprima le gnosticisme du second siècle ainsi que la formation parallèle de l'épiscopat. Ce sont là deux élémens essentiels de la théorie de Tubingue. Il faudrait suivre aussi dans ses progrès continus cette aristocratie épiscopale qui supplante peu à peu la démocratie presbytérienne primitive, et qui, déjà oligarchique à la fin de la période qui nous occupe, tendait visiblement, comme l'empire, à se scinder en deux monarchies : l'une d'Orient, l'autre d'Occident; mais il nous suffira d'indiquer la place logique de ces deux élémens dans l'ensemble du système, et nous nous bornerons à résumer les traits essentiels de la lutte du christianisme avec le paganisme, les causes et la nature de sa victoire finale. L'exposition raisonnée de ce duel de trois siècles et de ses dramatiques péripéties constitue certainement l'une des parties les plus remarquables des travaux de Baur. Ce qu'elle a d'original, c'est qu'elle montre dans le conflit des deux puissances une imposante application de cette loi de l'histoire qui veut que de deux termes opposés le terme vainqueur ne le soit jamais que relativement, la cause vaincue ne disparaissant qu'à la condition de passer dans l'autre, et par conséquent ne cessant pas d'exercer une action plus ou moins latente dans son nouvel entourage.

A première vue, il semblerait au contraire, quand on assiste à l'éclatante victoire du principe chrétien, montant avec Constantin sur le trône du monde, et quand on pense que dix ans auparavant sévissait la plus terrible persécution, il semblerait, disons-nous, que jamais duel à mort n'a démenti plus catégoriquement ce point de vue hégélien. Cependant les faits parlent trop clairement, dès qu'on les interroge d'un peu près, pour qu'on en reste à cette impression de la surface. La réalité est que l'antithèse abrupte, sans moyen terme, la répulsion absolue, violente, des premiers temps fait place tout doucement à des sentimens réciproques assez différens, et si le christianisme triomphe en définitive, c'est à la condition de s'être ouvert à ce qu'il eût d'abord repoussé avec horreur.

Que se passe-t-il au premier siècle? L'apôtre Paul, par le libéralisme avancé de ses vues religieuses, eût peut-être, s'il eût réussi à faire prédominer son point de vue dans l'église, accéléré le mouvement conciliateur; mais nous avons vu qu'il n'y parvint pas de son vivant. La chrétienté primitive hérita de toute l'antipathie du ju-

daïsme contre tout ce qui était païen : tout, disons-nous, car pour le Juif zélé, ce n'était pas seulement la religion des païens qui était abominable, c'était la société païenne tout entière, ses arts, ses institutions, ses fêtes, ses magistrats, son empereur. La distinction du spirituel et du temporel n'existait pas dans son esprit. L'empire romain dans son ensemble, cette puissance idolâtre qui opprimait le peuple des justes et marchait vers une ruine éclatante, était à ses yeux une création du diable. Et si les premiers chrétiens, mal vus de la majorité juive, eussent peut-être incliné à juger moins sévèrement la civilisation gréco-romaine, leur tendance judaïsante et surtout la persécution néronienne ne tardèrent pas à leur inspirer contre elle une horreur qui ne le cédait en rien au fanatisme de leurs aînés de Palestine. Nous en avons un témoin bien éloquent dans l'Apocalypse.

L'école de Tubingue a largement contribué, de concert avec d'autres critiques allemands, à élucider l'interprétation de ce livre étrange, dont les énigmatiques symboles se sont accommodés à tant d'explications intéressées. Elle a montré que ce livre fut un des plus populaires de la primitive église. Elle pouvait s'appuyer sur le fait, mis en lumière croissante depuis une cinquantaine d'années, que l'Apocalypse n'est pas un livre exceptionnel, mais un brillant spécimen de tout un genre littéraire dont les productions abondent avant et après elle, depuis le livre de Daniel, qui ouvre la série dans le IIe siècle avant notre ère, jusqu'au IVe siècle et même au-delà. Toutes ces apocalypses ou *révélations*, soit juives, soit chrétiennes, présentent entre elles de nombreuses analogies et s'expliquent l'une par l'autre. Leur but est toujours de montrer dans les événemens contemporains la symétrie interne qui les rattache à un plan divin qui gouverne l'histoire et permet de prévoir ce qui va bientôt arriver. Elles sont sous ce rapport autant d'essais primitifs de ce que nous entendons par l'histoire philosophique. Ordinairement elles prévoient la fin prochaine du monde, la punition terrible des impies, le triomphe éclatant des justes, la venue ou le retour glorieux du Messie. L'œuvre singulière qui porte le nom d'*Apocalypse* fixe la fin de l'ordre de choses dans lequel vivent l'auteur et les lecteurs à trois ans et demi après le moment où elle est écrite. Alors Jésus reviendra pour mettre fin à la sanglante domination de l'Antechrist et faire régner les siens avec lui sur le monde renouvelé. L'Antechrist a déjà paru : c'est Néron en personne, dont le nom est mystérieusement désigné (XIII, 18) par le chiffre 666, que l'on obtient en additionnant selon leur valeur numérique les lettres qui forment en hébreu les mots *César Néron*, et que d'autres indices font évidemment découvrir sous les traits de la bête monstrueuse qui veut se faire adorer à la place de Dieu. La prophétie de Pathmos porte donc sa date avec

elle. Elle a dû être écrite dans les mois qui ont suivi la mort de Néron et précédé l'avénement de Vespasien. Comme un grand nombre de ses contemporains, à Rome, en Grèce, en Orient, l'auteur croit que Néron n'a disparu que pour un temps, et que, caché quelque part au fond de l'Asie, il va revenir avec une armée orientale pour saccager Rome et persécuter de nouveau les chrétiens; mais cela ne durera pas longtemps. Déjà dans les cieux l'ange du jugement apprête sa retentissante trompette. Le règne de mille ans va venir.

Dans ce livre donc, le diable, l'empire, l'empereur, les lois, les coutumes, la religion païenne, tout cela ne forme qu'un bloc de personnes et de choses également détestables, également maudites. Jamais haine plus vigoureuse n'a trouvé pour s'exhaler d'accens plus formidables. Il ne faut pas s'étonner de cette croyance des premiers chrétiens dans la fin prochaine du monde. Ils l'avaient héritée du judaïsme, dont elle était une des grandes espérances. Si l'on dégage cette croyance de ses revêtemens mythiques, il s'y trouve le pressentiment fort juste de la transformation radicale vers laquelle marchait la société tout entière. On voit régulièrement réparaître des attentes du même genre aux époques de grands changemens. C'est de plus le propre des initiateurs, des hommes de progrès, en politique et en religion, d'oublier les nombreux moyens termes qui les séparent de la pleine réalisation de leurs vœux pour ne contempler que le radieux avenir qui illumine de ses splendeurs les horizons lointains. De là leurs impatiences, leurs essais prématurés, leur intolérance du présent. Il faut convenir seulement que, si les païens eurent tort d'accuser les chrétiens de menées subversives et de complots contre la constitution de l'empire, il leur était facile de se tromper en voyant avec quelle hâte, qu'on eût dite provoquée par la haine du genre humain, les Juifs et les chrétiens soupiraient après un avenir qu'ils prétendaient prochain, et où la vieille société s'effondrerait tout entière dans un épouvantable cataclysme.

Il y a donc aux premiers jours, entre l'esprit chrétien et le monde, un abîme qui paraît sans fond. Il en est de même du côté païen. Au premier abord, nous n'apercevons que du dédain en haut, que de la haine stupide en bas. On reste confondu en voyant l'ignorance d'un Suétone et d'un Tacite quand ils parlent de la secte nouvelle. Malheureusement l'historien juif Josèphe, qui paraît avoir été très lu au Ier et au IIe siècle, s'était tu de la manière la plus complète sur le Christ et l'apparition du christianisme. Ce silence, qu'on tâcha plus tard de corriger assez maladroitement et qui a donné lieu à tant de conjectures inutiles, s'explique très simplement, comme M. Kœstlin l'a fort bien démontré dans son livre sur les Évangiles, par la tendance systématique de Josèphe à déguiser autant que pos-

sible, souvent même de la manière la plus effrontée, tout ce qui pouvait confirmer ses lecteurs dans l'idée que le peuple juif était réellement imbu d'idées messianiques. C'est dans l'intérêt de ses compatriotes opprimés qu'il agit ainsi, sans même craindre d'appliquer à Vespasien, au grand scandale de la synagogue, qui l'excommunia, les oracles messianiques où les prophètes parlaient d'un grand dominateur qui devait venir d'Orient. Cela joint à bien d'autres causes fit que pendant longtemps les deux sociétés, païenne et chrétienne, vécurent côte à côte dans une attitude de répulsion invincible, entretenue par l'ignorance. Le bas peuple, toujours enclin à supposer des horreurs dans ce qui est nouveau et mystérieux en religion, s'imagina que les chrétiens commettaient dans leurs réunions des crimes inénarrables. On peut juger par la lettre de Pline à Trajan et par la réponse de cet empereur de l'étrange embarras dans lequel deux hommes fort distingués, humains d'inclination, mais foncièrement attachés aux institutions romaines, étaient plongés par la vue de cette société nouvelle, qu'il fallait évidemment supprimer et à qui pourtant on ne savait reprocher que son nom.

Cependant cette même correspondance prouve aussi que le christianisme était déjà puissant par le nombre de ses adhérens. Il paraît s'être propagé au Ier et au IIe siècle, entre les mépris d'en haut et les haines fanatiques d'en bas, parmi les classes moyennes, les artisans, les petits propriétaires, les négocians, les gens à vie sédentaire et retirée. Ce furent surtout sa beauté morale, ses consolations sublimes, son esprit de dignité et de liberté intérieure qui attirèrent cette partie la plus honnête de l'immense population païenne de l'empire. Au milieu de toutes les tristesses qui remplissaient le vieux monde, l'église fut un paradis terrestre où il y eut de nouveau du bonheur à vivre. Lorsque les platoniciens commencèrent à venir, elle gagna en eux des défenseurs capables, qui tâchèrent, dans leurs apologies, de calmer la fureur populaire et de changer en estime le dédain des classes supérieures. La théorie du Verbe leur fut surtout d'un grand secours en ce qu'elle leur permit de relever et d'expliquer à la fois ce que le paganisme renfermait lui-même de parcelles de la vérité divine. Par une conséquence immédiate, la philosophie païenne en vint à se relever de la condamnation absolue dont elle avait d'abord été frappée avec tout le reste. L'antagonisme n'était encore diminué en rien, et pourtant c'était un pas en avant de l'antithèse radicale des premiers temps : on cherchait à se comprendre, on commençait presque à s'apprécier.

Il y en a une preuve éclatante : les classes supérieures à leur tour se mettent à détester le christianisme avec furie. Elles le croient désormais digne d'être sérieusement discuté et combattu. Le fameux

adversaire des chrétiens du IIe siècle, Celse, dirige contre eux une attaque en règle, qui n'a peut-être pas été dépassée en habileté, respirant une passion violente, une colère acharnée contre cette peste religieuse qui infeste le monde. Quelques années se passent, et voici qu'un autre écrivain fort distingué de l'époque, Lucien, se met à railler l'enthousiasme chrétien et à décocher contre la jeune église les traits les plus acérés de son mordant esprit. Si ce n'est déjà plus la haine colossale de Celse, c'est encore moins l'aristocratique dédain d'un Tacite. On ne raille avec une verve aussi persévérante que les choses dont on reconnaît la puissance.

Il y a mieux encore. Dans le premier tiers du IIIe siècle, le païen Philostrate forme le projet de neutraliser le prestige du christianisme en opposant au Christ des Évangiles un Christ païen, Apollonius de Tyane. Son livre est donc une démonstration continue de l'ascendant que le christianisme acquérait de plus en plus sur les esprits mêmes qui lui étaient hostiles. La société romaine se sent attaquée au cœur, et au fond elle n'a pas tort, car c'est bien un monde nouveau que l'église tend à substituer à l'ancien. Voilà ce qui nous explique pourquoi les meilleurs empereurs, un Antonin, un Marc-Aurèle, sont plus mal disposés à son égard que tel monstre ou tel imbécile qui les précède ou leur succède. C'est aussi pourquoi, à partir de Septime-Sévère (193), la politique impériale n'est plus aussi dure contre les chrétiens. L'empire en effet, pendant une assez longue période, est gouverné par des non-Romains. Un vaste syncrétisme religieux, favorisé par des empereurs orientaux tels que Caracalla, Héliogabale, Alexandre-Sévère, élaboré scientifiquement par le néo-platonisme, associe le Christ, en tant qu'hiérophante, à Pythagore, Apollonius, Orphée. Désormais les écrivains les plus opposés au christianisme, un Porphyre et un Hiéroclès eux-mêmes, s'attaqueront moins au principe chrétien qu'aux traditions ecclésiastiques et respecteront en général la personne elle-même de Jésus. Dans la période dont nous parlons, on ne peut guère citer, en fait de persécution notable, que celle de Maximin le Thrace, et le nombre des chrétiens augmente à vue d'œil.

Bientôt cependant, avec le règne de Décius, le vieil esprit romain se réveille; il a vu qu'il lui faut vaincre ou mourir. Ce qui est caractéristique, c'est que maintenant la persécution n'est plus, comme autrefois, arrachée tumultueusement par le vœu des populations païennes aux indécisions des proconsuls : elle est devenue le fait des politiques, des hauts conseillers, des magistrats supérieurs de l'empire. Jusqu'alors, si nous en croyons Origène, le nombre des condamnés à mort pour cause de religion avait été comparativement restreint. A présent c'est l'époque des grands martyres, des exécutions et des

apostasies en masse. La tolérance reprit toutefois un moment le dessus, et même il paraîtrait que Dioclétien, esprit fort sensé, ne se décida qu'avec peine, entraîné par Galérius, à lancer les fameux édits qui ont si tristement illustré son règne. Quand il s'y fut enfin résolu, il ne voulut pas faire les choses à demi, et tout un système fort savant de vexations et de supplices fut appliqué par tout l'empire à l'extirpation du christianisme. Le plan avorta. La chrétienté était déjà trop nombreuse. Signe visible d'une situation totalement changée! les païens eux-mêmes ne persécutaient plus que mollement. Les reniemens étaient régulièrement suivis de réintégrations moyennant pénitence. Les martyres avaient fait plus de bien que de mal à l'église. En 311, Constantin, Licinius, Galérius lui-même, avec des sentimens fort opposés, tombèrent d'accord sur la nécessité politique de tolérer le christianisme. Les considérans de l'édit promulgué à cette occasion sont des plus curieux. Ils partent du fait que les chrétiens, forcés par la terreur de renoncer à leur foi, n'étaient pas devenus meilleurs païens pour cela. Il fallait donc les laisser retourner en paix à leurs rites. Il leur était ordonné, dans toute la force du terme, de redevenir chrétiens. Leur religion, vieille déjà de trois siècles, était passée à son tour à l'état d'*institutio veterum*. La politique romaine à la fin s'inclinait donc devant un fait accompli. Constantin n'eut pas besoin du miracle du labarum pour passer lui-même au christianisme. Sa conversion fut-elle sincère? Il est permis d'en douter. Ce qui est certain et ce qui donne à sa résolution une sorte de reflet religieux, quelque chose de solennel, c'est qu'il se soumit à la révélation de l'histoire et reconnut le doigt de Dieu dans les signes des temps.

Du côté chrétien, depuis que les apologistes platoniciens avaient reconnu les élémens divins disséminés dans le vieux paganisme, n'avait-on pas fait aussi des pas significatifs dans le sens du rapprochement? Évidemment oui. D'abord la défaite du montanisme, tendance réactionnaire de la seconde moitié du IIe siècle, amie du rigorisme et opposée à l'épiscopat, avait en quelque sorte consacré un relâchement moral, regrettable à beaucoup d'égards, mais absolument nécessaire, si l'on voulait que la multitude entrât dans la société chrétienne. Certainement la moralité générale gagnait aux progrès du christianisme, mais il y avait désormais avec le ciel beaucoup d'accommodemens dont l'épiscopat avait le secret. Le culte abandonnait peu à peu son austérité primitive, se faisait cérémoniel, pompeux, sacerdotal. Le baptême et la cène se rapprochaient visiblement des mystères et s'en appropriaient en grande partie le vocabulaire. En même temps les sombres doctrines de la fin prochaine de l'empire et du monde faisaient place à des vues beau-

En fait, et bien que le temps où l'on s'emprisonnait dans le système hégélien soit passé sans retour, on ne peut contester que, vue de haut, l'histoire n'avance que par le choc et la conciliation des contraires. C'est bien là l'une de ces idées simples et fécondes que ce système, en se brisant, a léguées à la philosophie, qui ne s'en défera pas. Pour discuter la valeur de la théorie que nous venons d'exposer, il faudrait donc ou bien contester la vérité du principe qui en est l'âme, ou bien révoquer en doute la justesse de ses applications. Je crois qu'il faut renoncer à la première alternative. Quant à la seconde, si quelques études spéciales m'autorisaient à énoncer une opinion motivée, voici comment je résumerais mon jugement.

Prise dans son ensemble, la théorie me paraît juste, à moins que l'on ne se place d'emblée sur le terrain du miracle, ce qui sans doute est très permis, et qu'on ne se résigne à accepter des faits qu'aucun lien de causalité ne rattache à leurs antécédens. Si l'on s'y refuse, on devra convenir que nous avons là une genèse logique des origines de l'église chrétienne; mais c'est ici qu'un scrupule m'arrête. Ne serait-elle pas trop logique? Quand on descend au-dessous des grandes lignes de l'histoire, retrouve-t-on nécessairement dans les détails cette symétrie continue qui fait que les plus petits événemens sont géométriquement semblables aux plus grands? L'école de Tubingue, à force de régulariser les commencemens du christianisme, n'a-t-elle pas méconnu ce qu'il y a de chaotique, de simultané, en quelque sorte de torrentueux, dans les premières manifestations d'un esprit nouveau qui souffle sur le monde? Ce qui fait qu'on se pose une telle question, c'est la différence qui existe entre la clarté, l'aisance de la théorie, lorsqu'elle s'applique aux périodes où les événemens se déroulent par grandes masses, sur de vastes espaces, et ses allures souvent tendues, forcées, quand elle doit se borner à des faits restreints dans un cercle resserré. Il lui est plus aisé d'énumérer par exemple les moyens termes qui amènent la victoire relative du christianisme que d'expliquer par quelle voie la première antithèse sortie de l'apparition du paulinisme est venue aboutir à la neutralité du catholicisme primitif. Pourquoi, lorsque nous voyons l'apôtre Paul devancer de cent ans, et même, si l'on y regarde de près, de bien plus encore, le développement de la pensée chrétienne, serait-il inadmissible qu'un autre grand génie eût pris l'avance sur ses contemporains en écrivant ce quatrième évangile, à qui les exigences de la théorie n'accordent le droit à l'existence qu'à partir du milieu du second siècle? Si au point de vue d'une critique sévère l'authenticité apostolique de ce livre est bien difficile, sinon impossible à défendre, on gagnerait, à le rap-

ÉTUDES FORESTIÈRES

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

Après la configuration du sol, ce qui caractérise le mieux la physionomie d'une contrée (*features,* comme disent les Anglais), ce sont les forêts. Qu'elles s'étendent dans les plaines en déroulant le long des fleuves un océan de feuillage, ou qu'elles parent d'une éternelle verdure les flancs abrupts des montagnes, le paysage qu'elles animent prend un caractère particulier. Ces massifs d'arbres qui se succèdent à perte de vue sont plus qu'un simple ornement, ils sont pour le savant comme pour l'économiste un inépuisable champ d'études.

Nulle part on n'étudie mieux les lois qui régissent la nutrition des plantes. Les essences forestières, qui végètent pendant de longues années abandonnées à elles-mêmes, sont en effet particulièrement exposées à l'action incessante des phénomènes météorologiques. Plus directement soumises à l'influence du climat, elles ne peuvent jamais prospérer que dans la zone botanique qui leur a été assignée. La région du sapin n'est pas celle du chêne, et le hêtre végète là où le châtaignier ne pourrait supporter les rigueurs de l'hiver. Les conditions indispensables pour qu'un végétal puisse vivre et se perpétuer quelque part, c'est d'abord que les températures extrêmes ne dépassent jamais certaines limites au-delà desquelles il périt infailliblement, ensuite qu'entre la floraison et la maturité du fruit la somme de chaleur nécessaire à la fructification complète se soit produite. Que la première de ces conditions soit remplie, et la végétation de la plante est possible; mais la seconde peut ne pas l'être,

coup plus optimistes sur les rapports qui pourraient s'établir entre eux et l'église. Dès la fin du IIe siècle, l'évêque Méliton de Sardes parlait un merveilleux langage de courtisan dans une supplique adressée au souverain. On remarquait avec une certaine complaisance que l'église et l'empire étaient nés à peu près en même temps, comme si Auguste et le Christ eussent été jumeaux. Qu'était devenu le temps où le premier empereur n'était que la première tête du monstre aux sept têtes suscité par le diable pour tourmenter les saints? L'Antechrist n'était plus assis sur le trône des césars, et qu'arriverait-il si l'un de ses successeurs devenait chrétien lui-même? L'épiscopat séduisit Constantin, mais on peut ajouter qu'il fut lui-même fasciné par le prestige impérial. Rien de plus curieux que la promptitude avec laquelle, au lendemain des terribles persécutions de Décius et de Dioclétien, les évêques se firent les intrépides flatteurs du pouvoir qu'ils abhorraient la veille. Ils ne semblent pas avoir soupçonné dans quelles complications ils engageaient l'église de l'avenir.

En résumé, le christianisme fut vainqueur, mais le paganisme ne se rendit pas à discrétion. La réaction momentanée de Julien prouva tout à la fois qu'il était bien mort, et que pourtant il fallait accepter ses conditions, si l'on voulait l'enterrer. L'église au fond ne le détruisit pas, elle l'absorba.

Il faut clore ici cette esquisse d'une vaste théorie dont nous n'avons voulu reproduire que les élémens principaux. Si l'on a bien suivi cet enchaînement continu de causes et d'effets qui relie les événemens isolés et leur donne à chacun sa valeur proportionnelle, on a dû saisir ce qui, selon l'école de Tubingue, forme le grand ressort de l'histoire. C'est la contradiction. Un principe ne dévoile ce qu'il contient qu'en se heurtant contre une puissance contraire. La contradiction, à son tour, marche vers une synthèse dans laquelle le terme vainqueur fait droit jusqu'à un certain point au terme opposé, et qui sert de nouveau point de départ à de nouvelles évolutions. La tâche de la philosophie de l'histoire est donc de rechercher comment les contraires se rapprochent, en indiquant les moyens termes qui résolvent peu à peu la contradiction première, c'est d'exposer *die Vermittelung der Gegensätze*, ce qui concilie les antithèses. On reconnaît ici la loi du devenir hégélien appliquée à l'histoire, trouvant sa confirmation dans les faits lorsqu'ils sont connus, aidant à les reconstituer quand ils ne le sont pas. En même temps il faut avouer que les réalités concrètes ne sont plus supprimées, comme c'était le cas dans les théories historiques de l'hégélianisme pur. L'idée se déroule, mais ses porteurs, ses organes, vivent, sentent, agissent bien réellement.

le rayon moyen est à peu près de 12 kilomètres. Elle s'appelait jadis *Forêt de Bierre*, nom que portait également le pays voisin, qui était un canton du Gâtinais. Il vient, dit-on, de Bierra, guerrier danois surnommé *Côte de Fer*, qui en 845 campa dans les environs avec son armée et y commit d'affreux ravages. Ce n'est que vers le milieu du XIe siècle qu'on voit apparaître le nom de *Fontainebleau*, dû à une fort belle source qui existe encore dans le parc anglais du château, mais qui a été bien amoindrie à la suite de travaux exécutés sous le premier empire (1).

Dans l'étude d'une forêt, comme dans celle d'une contrée quelconque, la première chose à examiner, c'est la nature du sol. De là dépendent en effet la configuration et la fertilité des terrains, la présence ou l'absence des cours d'eau, les différens systèmes de culture à appliquer, et jusqu'à un certain point les habitudes des populations. Le sol sur lequel repose la forêt de Fontainebleau appartient aux terrains tertiaires parisiens, et doit sa formation au même cataclysme qui fit émerger ceux-ci du sein des mers.

En remontant le cours sans fin des âges géologiques, à une époque éloignée de nous d'un nombre incalculable de siècles, les eaux recouvraient tout ce que nous appelons aujourd'hui le bassin de Paris, qui correspond à peu près à l'ancienne Neustrie. Les terrains servant de fond à cette mer étaient les terrains crétacés, qui eux-mêmes s'appuyaient sur la formation jurassique, émergée sur d'autres points par des révolutions antérieures, mais qui formait ici une dépression occupée par les eaux. Celles-ci, tantôt lacustres, tantôt marines, déposèrent sous forme de couches parallèles les diverses substances terreuses que les fleuves d'alors entraînaient avec eux et qu'ils déversaient dans l'Océan. Ces couches, dont la nature varie suivant l'époque de la formation, sont au nombre de neuf principales, superposées les unes aux autres; ce sont, à partir des plus anciennes : l'argile plastique, les sables inférieurs, le calcaire grossier, les sables moyens, le calcaire lacustre inférieur, les marnes gypsifères, les sables supérieurs, le calcaire lacustre supérieur, enfin les argiles et meulières supérieures. Déposées en dernier lieu,

(1) Quant à la dernière syllabe du mot, on en raconte l'origine de trois manières : le président De Thou dit que les eaux de la fontaine parurent si belles au premier chasseur qui la découvrit, qu'il l'appela *Fontaine de Belle Eau* (*Fons Bellaqueus*). C'est la version et le nom adoptés au XVIIe siècle. André Fauvin raconte qu'un chien nommé *Bleaud* conduisit son maître mourant de soif auprès de cette fontaine, d'où le nom de *Fons Bleaudi* ou *Blaaldi*, ainsi qu'on écrivait dans le latin du XIIIe siècle. Enfin une autre version prétend qu'il existait très anciennement, au lieu où s'élève aujourd'hui le château, un domaine seigneurial appelé *le Bréau*, d'où serait venu le nom de *Fontaine Bréau*. Une des pièces d'eau du parterre s'appelle encore aujourd'hui *le Bréau*.

procher de la première génération chrétienne, de pouvoir expliquer des indices fort remarquables de précision historique, dont une origine aussi tardive ne permet pas de rendre compte. Lorsque M. Schwegler, poussant à ses dernières limites la théorie du maître, exagéra la défaite du paulinisme dans la première église, et ne voulut voir dans les deux premiers siècles qu'un judéo-christianisme absolu, il trouva dans M. Ritschl un adversaire qui prétendit au contraire, avec moins de vraisemblance encore, que c'était le paulinisme qui, dès l'abord maître de la situation, s'était insensiblement modifié au point de perdre son premier caractère. Je ne saurais admettre que l'évangile de Marc, parce qu'il est neutre entre Paul et les douze, soit un abrégé sans originalité des évangiles de Matthieu et de Luc. A chaque instant, c'est lui au contraire qui, dans les passages analogues, se montre le plus ancien, et l'on peut dire qu'à l'heure qu'il est cette opinion est celle des autorités critiques les plus compétentes. Il n'est pas réel non plus que l'évangile de Luc soit aussi paulinien, ni l'évangile de Matthieu aussi judéo-chrétien qu'on l'a dit à Tubingue, où l'on avait besoin, pour la plus grande régularité de la théorie, de montrer deux évangiles en état d'opposition tranchée avant d'arriver à un troisième représentant la neutralité. Il faut même rappeler ici qu'un des élèves les plus distingués de Baur, M. Volkmar, a forcé son savant professeur à revenir sur l'opinion qu'il avait d'abord émise concernant les rapports de notre évangile de Luc avec celui de l'ultra-paulinien Marcion, qu'il considérait comme le plus ancien des deux. M. Volkmar a montré que c'était le contraire qui était vrai.

Que conclure de ces vacillations qui se sont produites au sein de l'école elle-même? C'est que dans les époques créatrices, comme celle qui enfanta le christianisme, les oppositions peuvent rouler côte à côte sans qu'on ait toujours conscience de leur antagonisme, et que dès lors il est dangereux de confondre à tout prix et sur tous les points l'ordre logique des idées avec la succession historique des événemens. C'est ce que paraissent sentir les hommes éminens qui représentent aujourd'hui les vues de l'école dans les universités et le mouvement théologique de l'Allemagne. Ainsi l'école ira, nous l'espérons, se fortifiant, se développant, corrigeant et complétant son œuvre. On peut dire de la théorie de Tubingue quelque chose d'analogue à ce qu'on a dit ici même, et avec raison, de l'hégélianisme : comme système absolu, elle ne pourrait longtemps se maintenir dans sa rigueur; mais, comme perspective générale des origines de l'église, elle restera debout.

ALBERT RÉVILLE.

fermait ont été roulés et amoncelés par les courans en collines allongées. Sur les points où l'effondrement s'est opéré, ces blocs sont restés à la place qu'ils occupaient, et se montrent aujourd'hui, mis à jour, sur les pentes disposées en hémicycle qui unissent les plaines aux plateaux. Cette forme semi-circulaire est en effet bien celle que devait prendre le terrain cédant tout à coup à la violente pression d'une mer chassée de son lit. Le calcaire lacustre inférieur, sur lequel repose l'étage des sables, ayant présenté plus de résistance que celui-ci, n'a pas été entamé, et il forme, avec les terres transportées des parties élevées, le sol des plaines basses. Les marnes calcaires, les argiles et les sables y sont mélangés dans des proportions variables. Sur quelques points aussi, dans le voisinage de la Seine, apparaissent des terrains de transport de formation plus récente.

Rien de plus facile donc que de se faire une idée de la configuration géologique de la forêt de Fontainebleau, au premier abord si irrégulière et si compliquée, et pas n'est besoin d'être géologue pour se figurer une couche de 60 à 80 mètres d'épaisseur de sable siliceux et de blocs de grès mélangés, comprise entre deux couches de calcaire marneux et argileux. Tel était l'état des terrains où s'étend aujourd'hui la forêt lorsqu'ils étaient recouverts par la mer parisienne. Celle-ci, violemment chassée vers le nord-ouest, effondrant sur plusieurs points la couche protectrice, entraînant dans son mouvement les sables et les blocs, les amoncelant en lignes parallèles, et arrêtant son action destructive à la couche inférieure, laissa après son départ le relief que nous voyons aujourd'hui.

Une pareille formation explique le fait, assez étrange au premier coup d'œil, de l'absence presque absolue d'eau dans toute la forêt. Tous ceux qui ont parcouru, je ne dirai pas les pays de montagnes, mais seulement des contrées un peu accidentées, s'attendent à trouver un ruisseau à chaque dépression de terrain. Il n'en est rien. Les plaines succèdent aux plateaux, sans que les pentes laissent filtrer la moindre source, et du fond de ces vallées ouvertes, serrées entre deux collines de roches entassées, ne s'échappe le murmure d'aucun cours d'eau. Parfois seulement se montrent çà et là quelques mares isolées, dues à l'accumulation des pluies dans le creux des rochers, mares qui le plus souvent s'évaporent aux premiers soleils. Les ruisseaux, comme les sources qui leur donnent naissance, sont produits par la pluie, qui pénètre dans le sol jusqu'à ce qu'elle vienne à rencontrer une couche imperméable qui la ramène à la surface. Dans cette forêt, l'eau passe à travers les masses sablonneuses comme à travers un filtre, et arrive sans obstacle jusqu'à la couche des glaises vertes, la première qui, dans les terrains parisiens,

et alors la reproduction ne pourra se faire spontanément par la graine; on ne l'obtiendra que par des moyens artificiels, — boutures ou plantations. C'est ce qui arrive pour quelques arbres d'ornement de nos jardins, qui ne portent des fruits que dans les années exceptionnelles. On voit ce que la géographie botanique peut gagner à l'étude bien comprise des arbres forestiers.

C'est à un autre point de vue que l'économiste envisage les forêts. Sans s'occuper des essences qui les composent et des conditions particulières qu'elles réclament, son attention se porte tout entière sur les produits qu'on en retire et les besoins qu'elles peuvent satisfaire. Par les rapports qu'elles ont avec les autres branches de l'agriculture, par les travaux qu'elles exigent, par les industries qu'elles alimentent, les forêts exercent sur la prospérité d'une contrée, comme sur les mœurs des habitans, une action dont il est facile d'apprécier l'importance. Tandis que dans les Alpes elles disparaissent peu à peu, détruites par la dent impitoyable des troupeaux, dans les Vosges et le Jura elles sont au contraire considérées par tous comme une source de richesses, et donnent naissance à une foule d'industries fort productives; tandis que dans les Landes et sur les dunes de Gascogne elles sont le seul moyen de mettre le sol en rapport, en Normandie elles font souvent obstacle aux progrès agricoles, quand elles usurpent une place qui conviendrait mieux aux céréales ou aux herbages.

C'est en se plaçant à ce double point de vue de l'histoire naturelle et de l'économie politique que l'on voudrait ici donner une idée de la forêt de Fontainebleau, une des plus célèbres que nous ayons en France. La beauté de ses massifs, l'imposante physionomie de son paysage, la diversité d'aspects qu'elle présente, en font comme un des types les plus complets d'une *monographie forestière* et les plus intéressans à étudier.

I.

Autrefois réunie à celle de Sénart, la forêt de Fontainebleau couvrait sur la rive gauche de la Seine une immense étendue, et s'avançait jusqu'à Charenton, à la porte de Paris; mais, les parties cultivables ayant été peu à peu défrichées, elle n'offre plus aujourd'hui qu'une contenance de 17,000 hectares environ. C'est encore un des massifs les plus considérables que nous possédions. Entourant de toutes parts la ville de Fontainebleau, sauf du côté de la Seine où vient déboucher une large vallée, elle présente à peu près la forme d'un cercle incomplet dont la ville serait le centre, et dont

tenu de l'administration l'autorisation toute gratuite d'ouvrir une carrière, il s'assure du concours d'un ou deux ouvriers qui sont payés à la journée. Comme il ne faut pour être maître que posséder l'outillage nécessaire, masses, marteaux tranchans, marteaux à piquer, coins, pinces, etc. (outillage dont le prix est de 150 fr. environ), il arrive souvent que des ouvriers, associant leurs épargnes, travaillent en commun sur le pied de l'égalité. Avant d'entamer la roche, ils commencent par creuser une tranchée, qu'ils appellent *forme*, devant le banc de grès à attaquer, de façon à le mettre à nu sur une largeur d'une dizaine de mètres, et sur toute sa hauteur. Cela fait, ils ouvrent un chemin qui, partant du fond de la *forme*, aboutit à la route la plus voisine, et qui doit servir au transport des pierres. Ils se mettent alors à découper la roche en blocs plus ou moins volumineux, en y creusant avec un outil spécial des trous cylindriques dans lesquels ils enfoncent à grands coups de masse des coins de fer que chaque choc fait avancer à peine de quelques millimètres. Quand la pierre est de bonne qualité, elle se fend d'elle-même en ligne droite, et le morceau se détache naturellement du banc principal; mais parfois aussi, quand elle est trop dure ou peu homogène, il faut employer la poudre pour la faire sauter. Les morceaux ainsi obtenus sont découpés à leur tour, dépouillés de leurs aspérités, et débités, toujours par le même procédé, en pavés réguliers de différentes dimensions. Quant aux *écales* résultant de la taille, elles sont rejetées en arrière, et forment parfois des amas considérables qui frappent désagréablement les regards et gâtent le paysage; mais, sous l'influence des agens atmosphériques, ces débris de roches finissent le plus souvent par se déliter, tomber en poussière, et former un sol sur lequel la végétation ne tarde pas à reprendre son empire. Au bout de peu de temps, les carrières abandonnées se couvrent de bruyères, puis d'arbrisseaux, en attendant que les arbres eux-mêmes trouvent une nourriture suffisante pour s'y installer et pour faire disparaître sous l'étreinte de leurs racines les dernières traces de ces exploitations.

Une fois débités, les pavés sont achetés sur place au maître carrier par des marchands qui les expédient dans les villes voisines, mais surtout à Paris, où il s'en fait une prodigieuse consommation depuis l'annexion de la banlieue. Il y a quelques années cependant que les pavés de la Belgique font sur le marché de la capitale une concurrence assez sérieuse à ceux de Fontainebleau pour en avoir fait tomber le prix de 250 francs le mille à 180 francs (1). C'est

(1) Les produits qu'on tire des carrières se divisent en *pavés d'échantillon*, de $0^{m}22$ à $0^{m}23$ sur toutes les faces; *pavés bâtards*, de dimensions irrégulières; *pavés*

celles-ci précèdent les terrains diluviens qui appartiennent à une formation subséquente.

A la suite d'un mouvement intérieur de l'écorce terrestre, la mer parisienne paraît avoir été chassée violemment de son lit dans la direction du sud-est au nord-ouest, et par son déplacement subit a mis à jour les terrains qu'elle recouvrait et qu'elle avait contribué à former. La disposition de ces diverses assises présente une constance remarquable; affleurant à tour de rôle dans l'ordre de leur formation, on les voit, en s'avançant vers le sud-sud-est, s'enfoncer et disparaître, amincies, sous celles qui les recouvrent, tandis que vers le nord-nord-ouest elles viennent finir en biseau très aigu sur celles qui leur sont inférieures et qui les débordent pour se terminer à leur tour de la même manière. Elles se succèdent à peu près comme les tuiles d'un toit dans l'ordre qui résulte de leur superposition relative (1). Ce mouvement de translation de la mer parisienne donna en même temps naissance à de violens courans qui, partout où ils ne trouvaient pas un sol suffisamment résistant, l'entamèrent profondément. Tantôt emportant les couches tout entières, tantôt y creusant seulement d'énormes sillons, ces courans laissèrent comme traces de leur passage des collines plus ou moins élevées, toutes parallèles entre elles. Nulle part on ne comprend mieux cette formation que dans la forêt de Fontainebleau.

Le relief du sol présente trois aspects principaux : des plateaux, des plaines réunies aux premiers par des pentes assez rapides disposées en forme de cirque, des collines de sable et de rochers, longues, étroites, disposées parallèlement les unes aux autres et laissant entre elles des vallées horizontales ouvertes aux deux bouts. Les plateaux, dont l'élévation au-dessus des plaines varie entre 40 et 60 mètres, appartiennent aux étages supérieurs de la formation parisienne, qui n'ont pas été emportés dans la débâcle dont je viens de parler, et qui ont pu présenter une résistance suffisante à l'action des eaux. Sur quelques-uns, l'étage du calcaire lacustre supérieur subsiste tout entier, tandis que sur d'autres tout cet étage a disparu et a laissé à découvert de grands bancs de roches de grès, connus dans le pays sous le nom de *plattières*, qui forment le revêtement supérieur de l'étage des sables. Partout où ces bancs de grès eux-mêmes ont cédé à la pression des eaux, la masse des sables a été profondément déchirée. Sans cohésion, incapable de résister à des agens de dégradation aussi puissans, elle a été entraînée vers la mer et répandue dans les plaines. Les blocs de grès qu'elle ren-

(1) Voyez l'*Essai d'une description géologique du département de Seine-et-Marne*, par M. de Sénarmont.

les arbres, on conçoit qu'ils ne puissent résister longtemps à ce dur métier. Moins meurtrière que la poussière d'acier, celle du grès n'en occasionne pas moins dans les poumons une irritation dangereuse : de plus elle dessèche le gosier, et c'est là peut-être son effet le plus funeste, car elle provoque ainsi l'ouvrier à boire d'une manière immodérée. Il est à croire cependant qu'avec des précautions suffisantes, des soins hygiéniques convenables et des habitudes de tempérance rigoureuses, les carriers pourraient se soustraire au danger dont ils sont menacés, et prolonger leur vie bien au-delà du terme fatal; mais il semble que ce soit là trop exiger d'eux, car si quelques-uns s'imaginent de bonne foi que l'usage des spiritueux doit les préserver de cette terrible maladie, le plus grand nombre au contraire n'embrassent leur métier que pour satisfaire leur goût pour l'ivrognerie. Ceux-là savent ce qui les attend, et, célibataires pour la plupart, ils redoutent peu la mort, n'ayant rien qui les attache à la vie. Les maîtres sont en général plus sobres; aussi trouve-t-on parmi eux quelques vieillards, ce qui est rare chez les ouvriers. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on voit ces jeunes gens, aujourd'hui forts et bien portans, procéder avec autant d'insouciance et de sang-froid à leur long suicide. Où trouver le remède à cette situation? A coup sûr, ce n'est pas dans la réglementation. On ne peut guère l'attendre que de la moralisation de ces malheureux, auxquels le sentiment des devoirs personnels fait encore trop souvent défaut. L'emploi des machines, s'il était possible, serait cependant un remède radical, car celles-ci, affranchissant l'homme de la partie la plus pénible de sa tâche, chasseraient des carrières un grand nombre d'ouvriers, et les forceraient à demander leurs moyens de subsistance à des occupations moins meurtrières.

Indépendamment de ses pierres, la forêt de Fontainebleau a pendant fort longtemps fourni une assez grande quantité de sable pour la fabrication des glaces et des porcelaines (1). On en expédiait jusqu'en Belgique et en Angleterre; mais depuis quelques années ces carrières ont été abandonnées, le sable des environs de Nemours, à 4 ou 5 kilomètres au sud de la forêt, étant de meilleure qualité et d'une extraction plus facile.

(1) On obtient les verres et glaces en fondant ensemble dans un creuset du sable, du sulfate de soude, de la chaux et du charbon; la pâte obtenue est ensuite coulée ou soufflée. Le cristal se compose de sable, de minium et de carbonate de potasse. La qualité des produits dépend surtout de la pureté du sable.

puisse la retenir; mais cette couche n'affleure pas dans l'intérieur de la forêt, et ne se montre que dans la vallée occupée par la ville de Fontainebleau. C'est à cette circonstance que celle-ci doit les belles eaux qui y jaillissent de tous côtés.

C'est de sa constitution géologique que la forêt de Fontainebleau tire cette physionomie tout à fait particulière qui ne permet pas de la confondre avec aucune autre. Bien des forêts renferment des massifs plus grandioses, des futaies plus étendues, des paysages plus accidentés, mais aucune n'a un caractère aussi prononcé et ne laisse dans l'esprit une impression aussi profonde. Celles de Compiègne, de Villers-Cotterets, de Lyons, etc., qui appartiennent au même bassin, sont plus belles peut-être à certains égards, mais elles ne lui ressemblent pas même de loin, car, reposant sur des étages différens de la formation parisienne, elles ont une tout autre configuration. La forêt d'Ermenonville s'en rapproche davantage, car elle est assise comme elle sur les sables; mais on n'y rencontre ni ces masses de rochers disposés en forme de cirques, ni ces longues collines sablonneuses semées de roches arrondies entassées les unes sur les autres. Ces espèces de parapets naturels, tous parallèles entre eux et souvent coupés par des vallées perpendiculaires à la direction générale, disparaissent aux environs de Rambouillet.

La nature géologique des terrains que nous venons de décrire a donné lieu à une industrie assez importante, et qui vaut la peine qu'on s'y arrête : c'est l'exploitation du grès. Disposée soit en bancs horizontaux et continus, soit amoncelée en blocs de diverses grosseurs, cette roche fournit une pierre d'excellente qualité, qui de tout temps a été très recherchée pour le pavage des rues comme pour la construction des maisons. Aussi ces exploitations sont-elles plus anciennes que la ville elle-même, car la première pierre du palais, qui fut construit bien avant la ville, inaugura l'ouverture de la première carrière dans les gorges d'Apremont. Tant qu'on n'eut à faire face qu'aux besoins locaux, les exploitations ne prirent pas une grande extension; mais quand on commença de paver Paris et les routes qui y aboutissent, on se mit à l'œuvre de tous côtés, et des carrières s'ouvrirent sur tous les points. Cette industrie s'exerçait d'abord sans contrôle, chacun s'établissant à son gré et n'obéissant qu'à son caprice; mais les dommages causés à la forêt furent bientôt tels qu'on fut obligé de réglementer les concessions pour empêcher la ruine des peuplemens. Ce n'est pas toutefois sans protester que les carriers se plient aux restrictions qu'on leur impose. En 1848 notamment, ils s'insurgèrent et se portèrent jusqu'à menacer de mort les agens qui avaient cherché à les contenir.

Chaque maître carrier travaille pour son compte. Après avoir ob-

aujourd'hui la forêt; il ouvrit notamment la *route ronde* qui décrit une espèce de circonférence dont la ville de Fontainebleau est le centre et dont le rayon moyen est d'environ 5 kilomètres. Il fit aussi élever aux principaux rendez-vous de chasse des croix, dont quelques-unes ont subsisté jusqu'à nos jours. Louis XV compléta le système commencé. Ouvertes plutôt pour faciliter les chasses que pour assurer la vidange des bois, ces routes percent en ligne droite les massifs, escaladent les collines malgré la raideur des pentes, sans jamais dévier, et se coupent à des carrefours d'où la vue s'étend dans toutes les directions. Cette disposition permet aux veneurs de rallier la chasse quand ils se sont égarés. On retrouve ici quelques-unes de ces légendes qui rappellent la *fameuse chasse de saint Hubert* ou celle du *roi Arthur*. De vieux bûcherons vous diront à l'oreille, si votre figure leur inspire assez de confiance, que souvent pendant la nuit ils sont réveillés dans leurs cabanes par les hurlemens d'une meute furieuse et les sons retentissans des trompes. Ils voient alors à travers les arbres, au milieu des flambeaux, s'enfoncer dans les profondeurs des massifs la *chasse du grand-veneur*, lancée à la poursuite d'un cerf imaginaire qu'elle ne peut atteindre. Ce pauvre grand-veneur, coupable sans doute de quelque méfait envers saint Hubert, est, paraît-il, condamné à errer ainsi dans la forêt jusqu'au jugement dernier. Ces vieilles légendes, qui sont la poésie du peuple, n'ont plus guère de prise sur les générations nouvelles, dont le respect pour le surnaturel commence à s'affaiblir beaucoup. Quoi qu'en puissent penser ceux qui s'obstinent à regretter le passé, il n'y a pas à se plaindre de ce changement, car la raison et par conséquent la dignité humaine gagnent tout le terrain que perd la superstition.

Pour avoir de tout temps été consacrée à la chasse, la forêt de Fontainebleau n'en a pas moins toujours été soumise à des exploitations annuelles. Ces exploitations, à vrai dire, laissaient autrefois beaucoup à désirer et donnaient lieu à bien des abus, ainsi que le constate en 1664 M. Barillon d'Amoncourt, conseiller du roi en ses conseils, député par sa majesté pour la réformation générale des eaux et forêts au département de l'Ile-de-France, de Brie et de Perche. « Il est d'autant plus nécessaire, dit-il dans son procès-verbal, de pourvoir au rétablissement de cette forêt par un bon règlement de coupes, qu'on la pourrait dire réduite au point de sa dernière ruine. » Pour donner une idée de ce triste état, il suffira de dire que sur près de 17,000 hectares il n'y en avait alors que 6,740 de boisés, dont 5,000 environ en vieille futaie et arbres épars, et 1,740 en taillis de vingt-cinq ans et au-dessus; le reste était couvert de bruyères et de rochers stériles. Les prescriptions du réfor-

donc de Paris que dépend le plus ou moins d'activité des carrières de Fontainebleau, de même que le nombre des ouvriers qui y travaillent. Quand le macadamisage a pendant quelque temps ralenti la demande, la plupart de ceux-ci ont abandonné leurs chantiers et se sont faits terrassiers; plus tard ils ont repris leur ancien métier, et aujourd'hui on n'en évalue pas le nombre à moins de 400. Ce chiffre toutefois est très variable, car beaucoup d'entre eux, maçons par état, ne se font carriers qu'accidentellement, quand la mauvaise saison les empêche de se livrer à leurs occupations habituelles.

Le bénéfice que fait un maître carrier peut être évalué à 7 fr. par jour. C'est un beau denier, qui serait plus élevé encore, si toutes les pierres étaient de bonne qualité; mais il arrive souvent qu'après avoir ouvert une carrière et fait des avances considérables, il faut pourtant l'abandonner, parce que la roche est trop dure ou peu homogène. Quant aux ouvriers, leur salaire se monte à 4 ou 5 francs par jour. Malheureusement il y a une morte-saison, et dès que le thermomètre est tombé au-dessous de zéro, il faut abandonner le travail, car la pierre ne se fend plus régulièrement. Malgré ce chômage, dont la durée moyenne est d'environ deux mois par année, et qui produit une réduction d'un sixième sur le chiffre indiqué plus haut, on voit que les journées des carriers atteignent encore un taux exceptionnel, puisque celles des terrassiers ne s'élèvent pas à plus de 2 francs 75 centimes. La raison de cette différence est dans l'insalubrité du métier qu'exercent les premiers; ils se font payer les chances qu'ils ont d'être emportés par ce qu'ils appellent eux-mêmes la *maladie des carriers*. Cette maladie, qui leur permet rarement d'atteindre l'âge de quarante ans, n'est autre chose qu'une phthisie pulmonaire provoquée non-seulement par la poussière qu'ils respirent, mais encore par les fatigues auxquelles ils sont exposés et les efforts musculaires qu'ils sont obligés de faire. Quittant en été leur domicile à quatre heures du matin, ils n'y rentrent le soir qu'à huit heures, après s'être reposés seulement pendant les deux heures les plus chaudes du jour. A les voir en plein soleil frapper à coups redoublés de leurs masses de fer, qui ne pèsent pas moins de 20 kilogrammes, les coins qu'ils enfoncent dans la roche réfractaire, s'exposer en sueur à tous les vents perfides qui soufflent à travers

panneaux ou de fantaisie; *pavés de deux*, moitié du pavé d'échantillon. On fait aussi des *bordures de trottoirs*, des *boutisses d'échantillon* formant un pavé et demi d'échantillon, des *coins*, des *tablettes* pour caves, des *marches d'escalier*, etc.; mais ces derniers articles ne s'adressent qu'à la consommation locale. Les pavés seuls font l'objet d'un commerce considérable. Mis en place dans les rues de Paris, chaque pavé revient à peu près à 1 franc, soit 1,000 francs le mille. On voit, en comparant ce chiffre avec le prix en forêt, tout ce qui est absorbé par les intermédiaires.

rejets eux-mêmes, il fallut les couper à leur tour. On dut recommencer la même opération à des intervalles de plus en plus rapprochés, et l'on fut conduit, par la force des choses, à exploiter en taillis, à l'âge de vingt-cinq ans, des parties qui étaient dans l'origine destinées à devenir des futaies pleines. Le mal ne se borna pas là; car le sol, périodiquement découvert par ces coupes, se stérilisa peu à peu, devint de moins en moins propre à la végétation du chêne; des vides se formèrent de plus en plus grands à chaque révolution, et la forêt fut sur le point d'être ramenée à l'état d'où on l'avait tirée au prix de grands sacrifices. C'est alors qu'on eut l'idée d'y introduire du pin et d'en repeupler tous les vides et clairières. Des semis de cette essence furent faits sur la plus grande échelle par MM. de Larminat et de Bois-d'Hyver, inspecteurs de la forêt sous le roi Louis-Philippe. Grâce à eux, elle fut préservée de la ruine qui la menaçait, et aujourd'hui plus de 4,000 hectares de pins, âgés de quinze à trente ans, sont disséminés sur tous les points, tantôt mélangés avec des bois feuillus, tantôt formant des massifs homogènes qui couvrent de vastes superficies.

Le pin est en effet l'essence qui convient le mieux aux terrains dénudés qu'il s'agit de remettre en état. Aucune n'est moins exigeante; aucune ne pousse avec plus de vigueur ses rameaux toujours verts là où toute autre succomberait par excès de sécheresse ou défaut de nourriture. Elle a la précieuse faculté d'amender le sol, et, par la décomposition de ses aiguilles, de lui restituer des élémens de fertilité qui permettront plus tard la culture d'essences plus précieuses. Avant qu'on ne songeât à s'en servir pour repeupler les vides, le pin existait déjà dans la forêt, et l'on en attribue l'introduction à Lemonnier, médecin de la reine, qui sema au pied du mail Henri IV des graines qu'il avait rapportées de Riga en 1784. M. de Bois-d'Hyver ne s'est pas borné à semer des pins sylvestres, il a greffé sur un grand nombre de ceux-ci des pins laricios, qui ont parfaitement repris et qui donnent déjà aujourd'hui des graines en abondance. Les pins maritimes n'ont pas répondu à ce qu'on attendait d'eux. Végétant bien sur les bords de la mer, dont ils aiment les sables humectés par les vagues, ils ne prospèrent pas dans les forêts de l'intérieur. Pendant quelques années, il est vrai, ils poussent rapidement, et prennent même de l'avance sur leurs congénères; mais vers quarante ans, pris de la nostalgie des rivages, ils commencent à dépérir; leurs feuilles se mettent à jaunir; des légions d'insectes se logent dans leur écorce et ne tardent pas à les achever. Les massifs s'éclaircissent d'année en année jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques individus isolés qui dominent le rocher comme des palmiers au milieu du désert. On aurait tort d'en

II.

On ignore, à proprement parler, la date précise de la fondation du château de Fontainebleau. On sait seulement que la forêt fut réunie au domaine de la couronne vers le XIe siècle, et il est probable que la construction en fut commencée dès cette époque. D'abord simple rendez-vous de chasse, le château se transforma, s'agrandit et s'embellit jusqu'à devenir une résidence que les rois de France habitèrent régulièrement, pendant une partie de l'année, avec toute leur cour. L'histoire raconte qu'en 1264, Louis IX, étant à courre le cerf dans ses chers déserts, y fut attaqué par une bande de brigands, et que, tout en se défendant, il sonna de la trompe pour appeler ses gens, qui vinrent le délivrer. Une chapelle fut construite à cette occasion, et la montagne qui avait été le théâtre de l'événement reçut le nom de *Butte Saint-Louis*. Dépourvue de routes et entrecoupée de rochers, la forêt fut pendant longtemps un repaire de malfaiteurs, et les noms de *Cave aux brigands*, *Caverne des voleurs*, que portent encore aujourd'hui certains cantons, donnent une triste idée de la sécurité dont les promeneurs devaient y jouir. L'ermitage de la Madeleine, qu'on avait bâti en 1617, pour y établir un ordre de chevalerie destiné à poursuivre les duellistes, fut enlevé par une troupe de brigands qui, malgré tous les efforts de la maréchaussée, parvint à s'y maintenir jusqu'en 1677. L'ermitage de Franchard eut le même sort. Habité d'abord par un cénobite du nom de Guillaume, puis concédé par Philippe-Auguste à des religieux de l'abbaye de Saint-Euverte, il fut plusieurs fois envahi par des bandits qui en massacrèrent les religieux. Il fut détruit en 1712 par ordre de Louis XIV, « afin qu'il ne soit plus, dit l'ordonnance, ni un asile de débauche ni une retraite de voleurs. » On en voit encore les ruines auprès de la *Roche qui pleure*, excavation dans laquelle tombe goutte à goutte l'eau provenant des infiltrations supérieures. Quoique, suivant Guillaume, évêque de Tournai, cette eau ne soit ni bonne à boire, ni belle à voir, on ne lui en attribuait pas moins des vertus curatives.

Au nord de la forêt, sur la route de Melun, se trouve la *Table du Roi*. C'est une table en pierre sur laquelle tous les ans, au 1er mai, les officiers des eaux et forêts venaient recevoir les redevances dues au roi pour certains usages exercés dans la forêt. L'abbesse du Lys apportait un jambon et deux bouteilles de vin, et chaque nouveau marié de la paroisse Saint-Ambroise de Melun déposait un gâteau et 5 deniers. Henri IV commença le système de routes qui sillonnent

à un si haut degré les paysages bibliques? Quand le soleil vient dorer les sables et illuminer la roche aride de ses chauds rayons, ne se croirait-on pas dans une de ces solitudes de la Palestine qui ont vu s'accomplir de si étranges mystères?

Tous les peuplemens forestiers de Fontainebleau sont enchevêtrés les uns dans les autres avec une telle irrégularité, qu'à chaque pas le paysage prend une physionomie différente. Si vous longez par exemple les hauteurs de la Solle, vous avez à votre droite la vieille futaie du Gros-Fouteau, si grandiose à côté des maigres taillis du Mont-Ussy; à votre gauche se déroule un vaste amphithéâtre de roches grisâtres au milieu desquelles s'élèvent des hêtres branchus et de noirs genévriers; une plaine immense s'étend à vos pieds, déroulant sous vos yeux, aussi loin que la vue peut porter, une mer de verdure. C'est en automne surtout qu'il faut parcourir cette forêt, quand déjà de pâles brouillards ont panaché le feuillage de mille couleurs, quand la rosée de la nuit a mouillé le sable altéré des chemins, quand la bruyère en fleur répand dans l'air son parfum pénétrant. Ce n'est pas cependant un sentiment de plaisir qu'on éprouve alors, c'est plutôt celui d'une certaine tristesse, car, malgré la variété de ses aspects, la forêt de Fontainebleau a une physionomie monotone; mais cette monotonie a un tel charme qu'on ne peut s'en arracher, cette tristesse a une telle douceur qu'on peut la comparer au souvenir lointain des personnes qu'on a aimées.

Ce sentiment de tristesse que nous fait éprouver l'aspect de la forêt, il faut l'attribuer, en partie du moins, à l'absence de cours d'eau, dont on a expliqué plus haut les causes géologiques. Le murmure d'aucun ruisseau ne se fait entendre dans le silence des solitudes, et vers le milieu du jour, quand déjà le lapin a regagné son terrier et le chevreuil son fourré, il semble que toute vie se soit éteinte sous ces voûtes inanimées. Le chant d'aucun oiseau ne retentit dans le feuillage muet des grands arbres, aucun insecte ne fait entendre son bourdonnement monotone, aucun papillon ne vient d'une aile indécise se poser sur le calice des fleurs absentes. Tout se tait, tout est calme, rien que la fourmi travaillant sans relâche à son palais de sable, ou la vipère endormie, roulée sur elle-même, dans l'ornière du chemin. Solitaire sans être sauvage, cette forêt n'a rien d'abrupt ni de heurté; on n'y trouve pas l'exubérance d'une nature vierge, mais la douce harmonie des ruines sur lesquelles les siècles ont passé. Quelques-uns s'en plaignent, et bien à tort peut-être. N'a-t-on pas projeté sous le premier empire, pour lui donner un peu plus d'animation, d'y creuser un canal et de joindre le Loing à la Seine par une rivière artificielle qui devait traverser la forêt d'un bout à l'autre? Un pareil embellissement lui eût enlevé tout son

mateur Barillon d'Amoncourt n'ayant pas été rigoureusement suivies, un nouveau règlement fut présenté en 1716 par le grand-maître de La Faluère, qui constata en même temps la nécessité de repeupler les vides et de remplacer les futaies dépérissantes. Ce n'était pas une petite affaire, puisqu'il s'agissait de plus de la moitié de la contenance totale; on se mit cependant à l'œuvre, et l'on fit des plantations de chêne sur une très grande étendue; plus tard, on introduisit le pin sylvestre et le pin maritime, qui prospèrent mieux que le chêne sur les sols secs, et l'on finit peu à peu par repeupler la forêt tout entière, moins les roches absolument improductives. Une des plus grandes difficultés qu'on eût à vaincre, c'est l'action, particulièrement désàstreuse ici, des gelées printanières, qui s'exerce sur les jeunes bois dans une zone comprise entre 1 mètre et 2 mètres 50 cent. au-dessus du sol. Ces gelées, très fréquentes, font noircir et tomber les jeunes pousses; mais, dès qu'ils ont pu élever leur cime au-dessus de la zone fatale, les arbres sont à l'abri de toute nouvelle atteinte.

Les essences qu'on rencontre aujourd'hui sont le chêne, le hêtre, le charme, le bouleau, le pin sylvestre, le pin maritime et un grand nombre d'essences secondaires, telles que l'érable, le tilleul, l'alizier, le merisier, etc. Parmi les arbustes et arbrisseaux, il faut mentionner le genévrier, dont le bois odorant sert à fabriquer une foule de menus objets de bimbeloterie, la bourdaine, qu'on emploie à faire de la poudre à canon, les genêts aux fleurs jaunes, et surtout les bruyères, qui affectionnent les terrains sablonneux, poussent dans les interstices des rochers, et couvrent parfois des étendues considérables. Toutes ces essences sont mélangées dans des proportions variables; en général elles végètent bien quand le sol reste toujours couvert, mais elles s'étiolent de bonne heure quand il est plus ou moins exposé aux rayons du soleil. Lorsqu'ils sont mélangés avec des hêtres en proportion suffisante, les chênes peuvent arriver jusqu'à l'âge de cinq ou six cents ans encore en pleine vigueur et atteindre des dimensions telles que, pour mon compte, je n'en ai pas vu de plus beaux; quand ils se trouvent à l'état pur au contraire, ils se mettent à dépérir et meurent en cime dès l'âge de quarante ou cinquante ans, comme des hommes vieux avant l'heure, fatigués du monde, qui n'aspirent qu'à le quitter. Il en a été ainsi de la plupart des plantations de chênes dont je viens de parler, et qui ne purent jamais être conduites jusqu'à l'état de futaie. On les coupa dès qu'on vit la végétation languir dans l'espoir que cette opération leur rendrait la vigueur perdue, et que les rejets obtenus réussiraient mieux que les arbres primitifs. Il en fut ainsi pendant les premières années; mais bientôt, le dépérissement atteignant ces

en frottant leur tête pour faire tomber leurs bois. Sur des massifs de plus de cent hectares, il arrive parfois de ne pas rencontrer un seul pin qui ne soit plus ou moins endommagé.

Voilà pour le gros gibier; mais pour le lapin c'est bien autre chose encore, car celui-ci, non content de brouter les jeunes pousses, attaque tous les arbres, quelles que soient leurs dimensions, en ronge l'écorce au collet de la racine, et leur fait une incision annulaire qui en occasionne souvent la mort. Dans ces dernières années, les lapins avaient commis de tels dégâts, que la destruction absolue en a été ordonnée dans toutes les forêts de la liste civile. De tout temps du reste, les dégâts de ces animaux ont fait le désespoir des forestiers. En 1664, le réformateur général Barillon d'Amoncourt avait pris une décision semblable non-seulement pour la forêt de Fontainebleau, mais pour les forêts particulières voisines sur lesquelles s'étendait également sa juridiction. « Et parce que les lapins sont préjudiciables aux forêts, dit-il dans son rapport, et nuisibles au public, il sera ordonné, s'il plaît à sa majesté, de remettre en vigueur les anciennes ordonnances, d'interdire au dehors l'établissement de nouvelles garennes et de détruire celles qui existent dans la forêt. »

Un personnel nombreux, composé d'un grand-veneur, d'un premier veneur, d'officiers de divers grades, de piqueurs et de valets de chiens, est affecté spécialement au service de la vénerie impériale, qui comprend les chasses à tir et les chasses à courre. Les premières se font dans des parcs spéciaux appelés *tirés*; les chasses à courre seules ont lieu en forêt. La vénerie impériale n'est pas soumise aux prescriptions des lois sur la chasse destinées à prévenir la destruction du gibier. Un tel abus en effet n'est pas à craindre dans les domaines de la liste civile, où l'on veille avec le plus grand soin à la conservation des animaux de chasse; mais, puisque le but de la loi est ainsi atteint sans que la loi même soit appliquée, on peut se demander s'il est réellement indispensable, pour avoir du gibier, d'imposer à la jouissance de la propriété privée les restrictions que l'on connaît. Qu'on veuille bien le remarquer, le droit commun, c'est la liberté pour le propriétaire de faire chez lui ce que bon lui semble, tant qu'il ne lèse pas autrui. L'exception, c'est la loi sur la chasse, qui subordonne ce droit à certaines conditions et le limite à certaines époques. L'exception est-elle suffisamment motivée? Voilà ce qu'il est peut-être utile d'examiner en quelques lignes, puisqu'il est question de remanier la loi de 1844. Ce n'est pas, après tout, s'écarter du sujet : c'est montrer un des côtés économiques des questions que soulève l'entretien d'une forêt appropriée à la chasse, comme celle de Fontainebleau.

attendre la mort naturelle, et il vaudrait mieux en finir une fois pour toutes, les couper sans regret, et les remplacer par des pins sylvestres qui prospèrent jusqu'à cent ans et au-delà.

Dans son ensemble, la forêt présente donc les aspects les plus variés et des peuplemens d'une bigarrure exceptionnelle. Sur 1,000 hectares environ, répartis dans les cantons de La Tillaie, du Gros-Fouteau, du Bas-Bréau, des Grands-Feuillards et des Monts-de-Fays, se rencontrent de vieilles futaies de chênes, de hêtres et de charmes : ce sont les restes des anciens massifs laissés sur pied. Un grand nombre de ces arbres ont cinq ou six siècles et peut-être plus encore; quoique parfois morts en cime et creusés dans l'intérieur, ils n'en poussent pas moins chaque année de nouveaux bourgeons qui suffisent à entretenir ce qui leur reste de vie. Autour de ces vétérans se pressent de nouvelles générations. Quelques-unes de ces grandes futaies, spécialement réservées pour les promeneurs, ont tout à fait l'aspect d'une forêt vierge où la végétation est livrée à elle-même. Les vieux chênes ont les formes les plus variées et parfois les plus bizarres. Quand ils ont été isolés dans leur jeunesse, ils ont développé dans toutes les directions des branches latérales qui sont elles-mêmes devenues de véritables arbres; ils sont peu élevés, mais leur cime étalée projette au loin son ombre. Ceux qui ont crû en massif serré au contraire sont droits et élancés, et leurs troncs, unis et sans branches jusqu'à une hauteur de 25 ou 30 mètres, ressemblent de loin à des colonnes gigantesques qui supportent un faîte de verdure.

Après ces futaies viennent 2,000 hectares environ de perchis de quarante à quatre-vingts ans de chêne pur, provenant des plantations faites à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Disséminés dans toute la forêt, ils offrent en général une végétation languissante. 13,000 hectares, c'est-à-dire la masse principale, sont couverts de massifs de pins et de taillis de chênes, charmes et bouleaux, âgés de un à quarante ans, tantôt purs, tantôt mélangés dans diverses proportions. Ils sont souvent entrecoupés de vides, couverts seulement de bruyères et de genévriers épars. Enfin viennent les rochers, qui se montrent tantôt sous forme de *plattières,* c'est-à-dire de bancs horizontaux dépourvus de toute végétation, tantôt sous l'aspect de blocs de grès entassés les uns sur les autres en longues collines parallèles. Des interstices de ces barricades naturelles s'échappent des bouleaux à l'écorce argentée, des genévriers au feuillage sombre, ou des pins maritimes à la cime écrasée. Qui ne s'est promené dans les gorges d'Apremont, où pour la première fois, dit-on, Louis XIV daigna jeter les yeux sur la pauvre La Vallière? Qui n'a visité les gorges de Franchard, qui rappellent

gibier sert, dans une certaine mesure, à l'alimentation, moins cependant qu'on ne le croit, car si l'on pouvait compter ce qu'il nous mange de blé, d'avoine, de trèfle, de pommes de terre ou de bois, peut-être serait-on étonné du résultat; mais, en admettant même qu'il ne coûte pas plus cher qu'il ne vaut, ce qui est pure concession, on se demande en quoi ce genre d'alimentation est plus digne de la protection de la loi que tout autre. L'élève du bétail par exemple n'a pas besoin de l'intervention du gouvernement pour faire face aux exigences de la consommation, et il en sera de même de la production du gibier le jour où celui-ci se vendra assez cher pour que certains individus trouvent un intérêt à s'y livrer.

La suppression de la loi ne détruirait pas d'ailleurs le plaisir de la chasse, car les propriétaires resteraient toujours maîtres d'agir dans leurs domaines comme ils l'entendraient et de faire poursuivre comme voleurs ceux qui viendraient y chasser sans leur autorisation (1). L'état et les communes continueraient à louer leurs forêts aux conditions qu'il leur plairait d'imposer, de manière à les garantir contre les dégâts des animaux. Quant aux particuliers, ils ne seraient plus dans cette singulière position de pouvoir, à une certaine époque de l'année, détruire jusqu'à la dernière tête le gibier que contiennent leurs bois, et de ne pouvoir à tout autre moment y tuer même un chevreuil, s'ils en ont envie.

Un autre fait qui prouve l'inutilité des lois sur la chasse, c'est qu'elles ne nous ont pas délivrés des braconniers, qui tuent vingt fois plus de gibier que les vrais chasseurs. Dans la forêt de Fontainebleau, comme dans toutes celles de la liste civile, le braconnage est un délit très commun en même temps que très productif. Les gardes ont beau être sur pied nuit et jour, ils ne peuvent l'empêcher. Ceux qui en font leur métier commencent par étudier avec soin les mœurs et les habitudes du gibier. Couchés, immobiles, le long des routes ou au milieu des fourrés, ils restent pendant des journées entières à observer les passages les plus fréquentés. Une fois ceux-ci reconnus, ils tendent leurs lacets, qui sont des fils de laiton formant un nœud coulant. Ils les fixent à un jeune arbre dont ils inclinent la cime vers la terre, et qu'ils assujettissent dans cette position comme un arc tendu. Un cerf ou un chevreuil vient-il à passer, il se prend dans le nœud coulant; l'arbre aussitôt, se détendant comme un ressort, se redresse, enlevant avec lui le pauvre animal suspendu, qui périt étranglé sans pouvoir se débarrasser de cette

(1) En laissant chacun libre de chasser chez lui, il faudrait faire une exception pour les oiseaux insectivores, dont la destruction devrait être défendue d'une manière absolue. Il s'agit en effet ici d'une question d'intérêt général qui motive parfaitement l'intervention de la loi.

caractère. Grâce à Dieu, on a reculé devant cette profanation, et il faut espérer qu'on ne reprendra plus ce projet abandonné.

III.

Spécialement affectée aux plaisirs de nos souverains, dont la chasse a toujours été une des passions favorites, la forêt de Fontainebleau a de tout temps été peuplée d'une grande quantité de gibier. Cerfs, daims, chevreuils, faisans, perdrix et lapins y abondent. Le manque d'eau en éloigne le sanglier; quant au loup et au renard, on leur fait une guerre si acharnée qu'on en a extirpé jusqu'au dernier. Au premier abord, cette abondance de gibier ne paraît présenter aucun inconvénient, et, loin de s'en plaindre, le promeneur qui s'aventure le matin dans les profondeurs des massifs aime à surprendre de temps à autre un cerf entouré de trois ou quatre biches, broutant dans les clairières, et à le voir à son approche s'enfoncer dans le taillis, suivi de ses compagnes; il ne lui déplaît pas de faire lever sous ses pas le lapin, que lui cachait une touffe de bruyère, et d'en suivre la course en zigzag jusqu'au terrier voisin. Cependant, lorsqu'on y regarde de plus près, et qu'au lieu de s'en tenir au côté pittoresque on va au fond des choses, on ne tarde pas à se convaincre du mal que fait à la forêt cette multitude d'animaux qui vivent à ses dépens. Essayons d'en donner une idée. Au dire des gardes les plus habiles, elle ne renfermait, il y a quelques années, pas moins de deux mille cerfs et biches de tout âge. Ces deux mille animaux sont obligés d'y chercher leur nourriture, et comme ils n'y trouvent que fort peu d'herbe, c'est au bois qu'ils s'en prennent, et ils ne s'en font pas faute (1). Ils ravagent périodiquement les plantations qu'on n'a pas pris le soin d'entreillager, et broutent les rejets de taillis au fur et à mesure qu'ils repoussent. On a calculé que, par le fait seul de ces abroutissemens et du retard qui en résulte dans la végétation, la production ligneuse annuelle se trouve diminuée de six mille stères, qui, à 10 fr. l'un, représenteraient une somme de 60,000 fr. Encore ce chiffre ne comprend-t-il pas les frais de repeuplement qu'il faudrait faire pour maintenir les massifs à l'état complet; car, sous ces atteintes répétées, les souches s'épuisent rapidement, et dépérissent en laissant des vides au bout de quelques révolutions. Ce n'est pas seulement aux bois feuillus que s'attaquent les cerfs; ils sont également très nuisibles aux pins, dont ils arrachent, pour aiguiser leurs dents, l'écorce en longues lanières, ou qu'ils blessent

(1) Dans les forêts ouvertes, ces animaux vont au gagnage dans la plaine; mais alors il faut payer les dégâts qu'ils occasionnent aux cultures.

céder à la destruction des lapins dans un canton, on suit une autre marche; on ferme les terriers pendant la nuit, alors qu'ils sont dehors, et on fait des battues enceinte par enceinte.

IV.

Quel est, dans la condition particulière où elle se trouve, le traitement applicable à la forêt de Fontainebleau? Comment concilier les exigences cynégétiques auxquelles elle répond avec les considérations économiques et culturales qui règlent l'exploitation des forêts? Sous ce rapport, le doute n'est pas possible. Le régime de la futaie, avec une révolution de cent vingt ou cent cinquante ans, peut seul lui convenir. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion d'exposer les raisons qui font à un propriétaire impérissable comme l'état une obligation d'adopter de longues révolutions, comme étant celles qui donnent les produits à la fois les plus considérables et les plus précieux. Toutes choses égales d'ailleurs, une forêt exploitée une seule fois à l'âge de cent vingt ans fournit plus de matière et une matière plus utile que si, pendant le même laps de temps, on l'avait exploitée quatre fois à l'âge de trente ans. Il en résulte qu'un propriétaire qui peut attendre a tout intérêt à préférer la première exploitation. C'est le cas de la forêt de Fontainebleau, qui, appartenant à l'état, a été cédée en usufruit à la couronne, qui n'est guère moins immuable que lui. A cette première considération s'en joint une autre, qui fait de l'adoption du régime de la futaie une question d'être ou de ne pas être pour cette forêt; c'est la nature du sol. Un terrain aussi peu consistant, qui contient 98 pour 100 de sable pur et laisse l'eau s'infiltrer jusque dans les couches inférieures ou s'évaporer aux premiers rayons du soleil, demande, pour ne pas se stériliser complétement, à être constamment couvert. L'eau est l'agent indispensable de toute végétation, et dans un sol naturellement sec le traitement appliqué doit avoir pour effet d'y conserver une certaine fraîcheur. La futaie seule remplit ces conditions, puisque les arbres, constamment maintenus en massif, protégent le sol contre l'irradiation solaire, et lui restituent, par la décomposition annuelle de leurs feuilles, les élémens minéralogiques qu'ils y ont puisés. Avec le taillis au contraire, le sol, découvert tous les vingt-cinq ou trente ans, se dessèche peu à peu, perd ses élémens fertilisans, et finit par devenir impropre à toute végétation. Nulle part les résultats produits par ces différens modes de traitement ne sont plus frappans que dans la forêt de Fontainebleau. A côté de massifs magnifiques, peuplés d'arbres plusieurs fois séculaires, d'une végétation luxuriante, on rencontre souvent des par-

Quel peut être l'objet d'une loi sur la chasse? C'est, on vient de le dire, la protection du gibier; mais pourquoi cette protection? En quoi le gibier mérite-t-il d'attirer sur lui l'attention du législateur et de mettre en mouvement la force publique? On ne peut voir à une semblable exception que deux motifs, quelque peu plausibles, car la question fiscale du permis de chasse est trop insignifiante pour entrer en ligne de compte (1). Ces deux motifs sont l'agrément des chasseurs et l'approvisionnement de nos marchés en gibier. Quant au premier, on avouera que c'est de la part du gouvernement prendre un bien grand souci pour un bien petit résultat, surtout si l'on songe à ce que l'exécution de cette loi provoque d'arrêtés et de circulaires pour ouvrir ou fermer la chasse, pour la permettre ou la défendre en temps de neige, pour distinguer les animaux nuisibles de ceux qui ne le sont pas. C'est tout un monde de gendarmes, de maires et de gardes champêtres qu'elle met en mouvement. Que l'on réfléchisse encore aux haines qu'accumule cette loi, aux amendes qu'elle fait encourir, aux crimes dont elle est l'occasion; qu'on remarque aussi combien elle est vexatoire dans ses mesures contre le colportage, en défendant même la vente du gibier provenant des propriétés closes, et l'on sera bien en droit de se demander si le plaisir de deux cent mille ou trois cent mille individus est en réalité une question d'ordre public d'une si grande importance. Y a-t-il là en effet quelque chose qui mérite d'être encouragé? Si la chasse a pour beaucoup de personnes, je dirai presque pour tout le monde, un si grand attrait, ce n'est pas, comme on l'a prétendu, à cause de l'imprévu qu'elle présente, et de l'occasion, trop rare, hélas! qu'elle nous donne d'exercer notre volonté et notre activité : c'est tout simplement parce qu'elle réveille en nous l'instinct de la vie sauvage et aventureuse qu'ont menée nos pères. Il se produit dans ce cas en nous quelque chose d'analogue aux phénomènes de réversion en histoire naturelle, où l'on voit pendant de longues générations les individus issus d'une souche commune tendre toujours à reprendre les caractères principaux de leurs ancêtres. Est-il bien utile d'entretenir chez nous des habitudes de violence qui rappellent l'enfance de l'humanité?

Un intérêt plus sérieux s'attacherait, à en croire quelques personnes, au maintien de la législation actuelle sur la chasse : c'est, nous l'avons dit, l'intérêt de l'alimentation publique. Assurément le

(1) Le permis de chasse ne constitue pas d'ailleurs une restriction réelle du droit de chasse; c'est un impôt plus ou moins bien assis, mais qu'on pourrait à la rigueur conserver. La restriction véritable consiste dans la défense faite au propriétaire de chasser *chez lui* à certaines époques et avec les engins qui lui conviennent, et de transporter le gibier qui lui appartient.

de celle-ci toute l'étendue présente une série de bois d'âges uniformément gradués depuis un jusqu'à cent vingt ans. Je n'insisterai pas sur les détails techniques que comporte une opération aussi compliquée, et je me bornerai à faire remarquer qu'un pareil résultat ne peut être obtenu qu'à deux conditions : une réduction dans l'importance des coupes faites précédemment et l'exécution, sur une grande échelle, de travaux de repeuplement. La réduction des coupes est une conséquence nécessaire du changement de régime. Pour passer du taillis à la futaie, c'est-à-dire d'une forêt exploitée normalement à l'âge de vingt-cinq ans à une forêt qui le sera à cent vingt, il est évident que pendant les premières années il faut s'imposer une privation. Plus tard on retrouvera son compte, et au-delà, car lorsque la forêt aura atteint son âge normal, le cent-vingtième portant sur des bois âgés de cent vingt ans représentera un revenu plus considérable que le vingt-cinquième ne portant que sur des bois de vingt-cinq ans; mais pour le moment il s'agit de reconstituer un capital, ce qui ne peut se faire sans une économie sur le revenu. Il n'est pas douteux qu'une fois en futaie pleine, elle ne puisse produire 100,000 mètres cubes, dont 1/3 au moins sera propre à l'industrie, et qui vaudront 1,500,000 francs et au-delà.

Ce n'est pas une petite question que de déterminer à l'avance dans une forêt l'importance des coupes à faire et les points sur lesquels il faut les asseoir; mais la difficulté devient bien plus grande encore quand il s'agit de massifs aussi fréquentés que ceux de Compiègne et de Fontainebleau, où les moindres exploitations sautent aux yeux, et prennent presque les proportions d'un événement. Il est singulier de voir avec quelle légèreté les personnes les plus étrangères à la sylviculture s'expriment sur certaines opérations forestières, sans même se donner la peine d'examiner si elles ne sont pas l'application d'un plan général arrêté à l'avance en vue d'un but spécial. Avec une superbe assurance, elles tranchent à première vue et sur un simple coup d'œil des questions que les praticiens les plus habiles ne peuvent décider sans de longues et patientes études, sans une reconnaissance détaillée de tous les massifs, sans un inventaire complet de tous les arbres exploitables. On conçoit que l'abatage d'une vieille futaie, dont les arbres plusieurs fois centenaires ont prêté leur ombrage à de nombreuses générations, cause une certaine peine, et qu'en voyant ces vétérans tomber sous la cognée, le premier mouvement soit de crier au vandalisme. Cependant peut-il en être autrement? Si ces massifs sont arrivés à maturité, il faut bien les abattre, à moins qu'on ne veuille renoncer à tirer de sa forêt un revenu quelconque. Traitez-la alors comme un parc, bornez-vous à y couper les arbres morts et à les remplacer par d'autres; mais du moment

étreinte. Tous les trois ou quatre jours, les braconniers viennent visiter leurs lacets et emporter le gibier qui s'y trouve pris. Les gardes les connaissent bien, mais le difficile est de les prendre sur le fait. Il en est d'autres qui ne braconnent que par occasion, et qui se bornent, quand ils savent les gardes occupés ailleurs, à venir tirer un faisan ou un chevreuil. Il s'en est même trouvé qui chassaient en voiture. Circulant dans toute la forêt comme de simples promeneurs, ils n'inspiraient aucune défiance; mais dès qu'ils apercevaient une pièce quelconque, ils l'abattaient d'un coup de fusil, la cachaient dans leur voiture et continuaient tranquillement leur promenade. Quant aux propriétaires riverains, ils considèrent comme de bonne guerre de semer sur leur terrain du sarrasin pour y attirer les faisans, qui en sont très friands, ou de faire battre les cantons voisins pour en chasser le gibier qu'ils attendent sur les limites. Il faut aux gardes plus que de l'habileté pour déjouer toutes ces ruses, il leur faut un grand courage, et plus d'un déjà est tombé victime de son devoir. On a créé pour les aider un corps spécial de gendarmes à cheval qui n'ont d'autre fonction que la police et la surveillance de la forêt, et qui les accompagnent dans leurs patrouilles nocturnes.

Les gardes ont l'ordre de détruire tous les animaux nuisibles qu'ils rencontrent, et l'on considère comme tels tous ceux qui vivent aux dépens du gibier, en mangent les petits ou dévorent les œufs. Les renards, fouines, belettes, putois, taupes, mulots, etc., sont poursuivis par eux avec acharnement, et une prime leur est allouée pour chaque tête d'ennemi qu'ils apportent. Pour s'en emparer, ils tracent des *sentiers d'assommoir*, c'est-à-dire de petits sentiers de 30 centimètres de large, qui traversent les massifs dans toutes les directions. De distance en distance sont placées de petites caisses en bois masquées par des broussailles, et dont le couvercle, soulevé par une baguette posée sur une espèce de bascule, est chargé d'une pierre. Le matin, quand les animaux se mettent en campagne pour chercher leur nourriture, ils suivent de préférence ces sentiers plutôt que de passer à travers l'herbe humide de rosée. Arrivés à ces caisses, ils mettent par leur poids la baguette en mouvement et font tomber le couvercle, qui les écrase. On prend aussi par ce moyen une quantité considérable de lapins, car les gardes, ayant le droit d'en consommer un certain nombre pour leur compte, et tenus d'en livrer également aux agens, cherchent autant que possible à ménager leur peine, leur poudre et leur plomb. Cependant le procédé le plus en usage pour le lapin est l'emploi du furet. Il suffit de l'introduire dans un terrier pour que les habitans éperdus s'enfuient de tous côtés, et si l'on a pris la précaution de placer des filets à l'ouverture, on s'en empare facilement. Quand on veut au contraire pro-

cines, pour les recouvrir de terre, il faut moins de force que d'adresse; à cet égard, qui en doute? la supériorité des femmes est incontestable. Grâce à ce système, on a créé dans ces forêts, sur une très grande échelle, des plantations qui ont perpétué jusqu'à nos jours les noms de MM. Pannelier et Marsault, qui les ont exécutées. Depuis quelques années, on a préféré se passer d'entrepreneur et mettre ces travaux en régie; mais jusqu'ici il est douteux que les résultats obtenus soient beaucoup plus favorables.

Les semis coûtent moins cher que les plantations, mais ils sont d'une réussite moins certaine, car les graines sont exposées à être mangées par les oiseaux ou les mulots, ennemis que les entreillagemens les plus serrés ne peuvent éloigner. Les frais de cette opération, qui comprennent la préparation du terrain, le répandage et le prix de la graine, s'élevaient jusque dans ces derniers temps à 300 francs par hectare environ. Une invention récente, celle de la charrue forestière, due à M. Dubois, inspecteur des forêts à Blois, les a réduits de près des deux tiers. L'instrument auquel il a donné ce nom, et qu'il a eu l'idée d'appliquer à la culture des forêts, n'est autre chose que le scarificateur de Roville, légèrement modifié. Il se compose d'un bâti porté sur trois roues, armé de cinq socs à versoir, dont deux sont placés en avant et trois en arrière, et assez solides pour retourner un sol compacte et sillonné de racines. Un levier qu'on fixe au moyen d'une cheville détermine le degré d'entrure de ces socs, et deux mancherons placés à l'arrière servent à guider la charrue et à la soulever quand elle vient à rencontrer des obstacles. Attelée de deux chevaux en arbalète, guidés par un enfant, elle peut passer entre les arbres, et, en évitant les rochers ou les trop grosses racines, retourner le sol d'une forêt pour en préparer l'ensemencement. Elle enterre les feuilles, arrache les herbes et les bruyères, facilite l'action des influences atmosphériques, et réussit souvent à raviver la végétation de peuplemens affectés déjà, faute d'air et d'humidité, d'un dépérissement anticipé. Avec ce procédé, le labour d'un hectare ne revient qu'à 20 francs, et en évaluant à 5 francs l'hectolitre de glands et à 12 francs l'hectolitre de faînes, le prix d'un semis mélangé de chênes et hêtres ne s'élève pas à plus de 120 francs par hectare. C'est, on le voit, une économie sensible sur le prix précédent. La charrue forestière sera d'un emploi très utile à Fontainebleau, où l'on rencontre de nombreux perchis de chêne pur, de quarante ans et au-dessus, qui commencent à dépérir faute d'une humidité suffisante (1). Il sera

(1) Des travaux de cette nature opérés récemment dans la forêt de Saint-Germain sur une très grande étendue ont donné d'excellens résultats.

ties presque vides, couvertes de bruyères, entrecoupées çà et là de cépées de chênes rabougris ou de bouleaux isolés que des exploitations successives de taillis ont amenées à cet état. On serait tenté tout d'abord, en voyant ce sable ridé par le vent, de croire que le sol est incapable d'entretenir une végétation plus active, et l'on s'étonne même qu'il ait pu produire les maigres végétaux qui le couvrent; mais, en y regardant de plus près et en le comparant à celui de la futaie voisine, on s'aperçoit bientôt que, minéralogiquement parlant, il n'y a pas de différence entre eux, et les analyses qui ont été faites ont donné en effet, dans la futaie comme dans le taillis, une proportion de 98 pour 100 de sable contre 2 pour 100 d'argile. On peut donc conclure de là que la vigueur de l'une et le mauvais état de l'autre ne doivent être attribués qu'à la différence des traitemens, et non à une autre cause. Cette conclusion d'ailleurs est confirmée par des descriptions de la forêt que contiennent d'anciens rapports, et qui constatent que des parties aujourd'hui absolument désertes étaient autrefois couvertes de magnifiques futaies.

S'il fallait d'autres motifs encore pour faire adopter ce traitement, on en trouverait dans la destination même de cette forêt. Le gibier, s'attaquant surtout aux jeunes bois, fait d'autant plus de mal que ceux-ci sont plus étendus; si par exemple les dégâts se font sentir jusqu'à l'âge de dix ans dans une forêt exploitée à la révolution de trente ans, ils porteront sur le tiers de la contenance, tandis qu'ils ne porteront que sur le quinzième, si la révolution est de cent cinquante ans. Enfin, au point de vue pittoresque, la futaie, avec ses grands arbres qui se balancent au vent, a une bien autre majesté que les taillis, dont la hauteur ne dépasse pas 10 mètres, à peine de quoi ombrager les routes. Dans une forêt si fréquemment visitée, cette considération a une telle importance que, pour ne pas la dépouiller de sa plus grande beauté, on a dû, sur la demande même des habitans, s'abstenir de faire aucune coupe dans quelques-uns des cantons couverts de vieux massifs, afin de les conserver comme un but habituel de promenades.

On a vu plus haut comment, malgré tant de raisons péremptoires, on avait été conduit à en exploiter en taillis la plus grande partie. Aujourd'hui que les fâcheux effets de ce régime ont été constatés, on en revient à une application plus saine des règles de la sylviculture, car les opérations qu'on y fait ont pour objet de la ramener tout entière, ou à peu près, à l'état de futaie pleine. Pour opérer cette transformation, il a fallu en effectuer l'aménagement, c'est-à-dire fixer à l'avance la nature et l'importance des coupes à asseoir pendant toute la période transitoire, de telle manière qu'à l'expiration

n'a pas la ténacité et l'élasticité de celui qui provient de terrains plus fertiles. En revanche, ces chênes sont excellens pour la fente : on en fabrique des lattes, des douves, des merrains, etc., objets d'un très grand débit et d'une valeur considérable dans les environs de Paris. Le hêtre et le charme ne se rencontrent encore qu'accidentellement dans les futaies, et il s'en trouve trop peu de grandes dimensions pour qu'on puisse en tirer parti dans l'industrie. Quand la forêt tout entière sera en futaie, et que ces essences, mélangées au chêne, constitueront une partie importante des peuplemens, il y aura sans doute alors avantage à y installer, comme à Compiègne, un chantier d'injection d'après le système Boucherie, afin de pouvoir les utiliser comme traverses de chemins de fer. Jusqu'ici on se borne à les débiter en chauffage, ainsi qu'on fait également de tous les brins de taillis (1). Les pins encore trop jeunes pour donner de la charpente sont recherchés par les boulangers, et les bourrées par les chaufourniers du pays. Tous les autres bois sont expédiés sur Paris, qui est le centre de consommation de toute cette région, et qui étend jusque dans la Bourgogne son rayon d'approvisionnement. C'est par la Seine, qui contourne la forêt sur quelques points, que les bois se dirigent vers la capitale, soit par bateaux, soit en immenses radeaux. La consommation locale est en général desservie par des bois particuliers, assez nombreux dans le voisinage.

La forêt de Fontainebleau emploie chaque année un nombre considérable d'ouvriers et de bûcherons, tant pour les travaux d'amélioration et d'entretien que pour l'exploitation des coupes. La plupart des bûcherons sont du pays, c'est-à-dire de Fontainebleau même et des villages voisins, et beaucoup, exerçant ce métier de père en fils depuis un très grand nombre de générations, y ont acquis une habileté prodigieuse. L'habileté en effet est chose héréditaire, et l'on peut affirmer que celui dont les ancêtres ont pendant de longues années exercé une certaine profession y est naturellement plus apte que tout autre dont l'éducation est complétement à faire. J'ai vu des bûcherons tellement habiles à manier la hache, tellement sûrs de leur coup d'œil, qu'ils fendaient d'un seul coup une noisette placée entre leurs doigts de pied. Ils sont payés à la tâche, et peuvent gagner de 2 francs 50 cent. à 3 francs par jour; ils ont en outre les copeaux et les bouts de bûches qui n'ont pas les dimensions requises pour le commerce. Il leur arrive quelquefois de s'entendre entre eux pour faire la loi aux marchands de bois et leur imposer des conditions plus onéreuses, mais le cas est rare; la

(1) On distingue les bois de feu suivant leurs dimensions et qualités en bois de corde ou grands bois, charbonnette, bois calin, bois brigot, cotrets, bois de rebut et bourrées.

qu'il s'agit d'exploitations régulières, il n'y a pas à hésiter. Qu'importe après tout que tel vieux massif disparaisse, si, les coupes se succédant avec ordre, des peuplemens nouveaux prennent la place des anciens, et si, grâce au roulement qui s'établit, la forêt se maintient toujours dans le même état? Il n'y a dans tout cela aucune espèce de vandalisme, et, tant qu'on reste dans les limites normales de la production annuelle, une forêt ne périclite pas. S'étaient-ils bien rendu compte de ces circonstances ceux qui ont jadis accusé l'administration du roi Louis-Philippe d'avoir pratiqué des coupes abusives dans les forêts de la liste civile? Les avaient-ils parcourues pied à pied? en avaient-ils compté tous les arbres et reconnu l'étendue des repeuplemens artificiels? C'est douteux, car ils ne se fussent pas faits les organes d'accusations qui ont été reconnues mal fondées (1).

Mais la fixation des coupes annuelles ne suffit pas pour assurer la perpétuation d'une forêt, il faut encore que chaque coupe laisse derrière elle de jeunes peuplemens qui doivent remplacer les massifs disparus. Quand l'ensemencement ne se fait pas naturellement par les graines tombées des arbres, il faut avoir recours à des procédés artificiels, et alors, suivant les circonstances, on se décide soit pour la plantation, soit pour le semis. Dans le premier cas, on emploie de jeunes plants âgés de quatre ou cinq ans, élevés en pépinière, qu'on place dans des trous creusés à un mètre de distance les uns des autres. Cette opération, qui se fait à l'automne ou au printemps, doit être suivie pendant deux années de binages destinés à empêcher les plants d'être étouffés par les herbes; tout compte fait, elle ne revient à guère moins de 500 ou 700 francs par hectare, ce qui, comme on voit, est assez cher. Autrefois il existait à Compiègne et à Fontainebleau, pour les travaux de cette nature, des entrepreneurs qui les exécutaient à forfait et qui étaient responsables de la réussite. Certains d'avoir dans chaque forêt pour 15 ou 20,000 francs de plantations à faire chaque année, ils s'étaient outillés en conséquence et avaient dressé des ouvriers spéciaux. Ils employaient d'habitude des femmes et des enfans, qui, outre l'économie du salaire, leur offraient l'avantage d'une plus grande dextérité. Pour manier de jeunes plants, pour les placer dans les trous préparés à l'avance, pour étaler convenablement le chevelu des ra-

(1) On se rappelle qu'une commission présidée par M. Troplong a été chargée en 1850 de faire une enquête sur la gestion de ces forêts pendant le dernier règne. Cette commission a constaté non-seulement que la possibilité en matière de coupes n'avait pas été outre-passée, mais que des travaux d'amélioration avaient été terminés pour une somme de 4,150,000 francs. Aussi décida-t-elle à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu de donner suite aux réclamations soulevées contre la gestion de la liste civile.

les murs blanchis à la chaux de leurs maisons et de leurs jardins, ils en construisent au milieu des champs. Hauts de 3 mètres, distans de 10 ou 12, ces murs sillonnent la colline qui domine la Seine, présentant aux brûlans rayons du soleil leurs arbres étalés en éventail, taillés, échenillés, cultivés avec soin, abrités contre les gelées printanières et choisis parmi les meilleures espèces. Ce sont eux qui donnent ces beaux fruits que tout le monde connaît et qui ont fait à Fontainebleau la réputation que méritait Thomery. A défaut de célébrité, les habitans ont l'aisance, et je doute qu'ils consentent à changer leur lot. Quand on voit de pareils résultats, combien ne déplore-t-on pas l'ignorance et l'incurie de nos paysans, qui ne savent pas ce que c'est que tailler un arbre, et s'en rapportent à la Providence pour faire pousser ceux qu'il lui plaira? L'on s'étonne, devant les immenses marchés que présentent la Russie et l'Angleterre, que la France ne soit pas tout entière transformée en verger. Il y a là pour elle une source incalculable de richesses, car nul pays au monde n'est plus propre à ce genre de culture.

Enfin ce n'est pas seulement par les produits qu'elle fournit et le travail qu'elle procure que s'explique l'intérêt général qui s'attache à la forêt de Fontainebleau. On sait qu'elle attire chaque année quantité d'artistes et de visiteurs. Il n'y a pas de forêt au monde qui soit plus parcourue, plus dessinée que celle-ci; il n'y en a pas qui ait inspiré plus de paysagistes. Elle doit ce privilége à l'incroyable variété de sites qu'on y rencontre, elle peut fournir des modèles de tout genre : études d'arbres, rochers, mares, déserts, paysages orientaux, couchers ou levers de soleil, effets de neige, on y trouve tout ce qu'on veut. C'est à elle que bien des artistes justement populaires vont demander des inspirations. Rousseau lui prend ses vieux chênes, Diaz ses dessous de bois, Decamps ses paysages historiques. Il y a tels arbres de la forêt qui ont été dessinés par tous nos peintres, tels rochers qu'en cherchant bien on retrouverait dans nombre de tableaux. Chaque année, les villages voisins sont envahis par des légions d'artistes. C'est une vraie bonne fortune pour l'école française que de posséder près de Paris un champ d'étude aussi vaste et aussi varié que la forêt de Fontainebleau.

On voit quel intérêt complexe s'attache à une grande forêt; on voit aussi quelles salutaires influences en émanent. Dans le cadre d'une simple étude forestière, ce n'est pas seulement l'action de l'homme sur la nature que nous avons pu observer, c'est l'action de la nature sur l'homme sous une de ses formes les plus saisissantes et s'exerçant dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral.

J. Clavé

facile par ce moyen de créer un sous-étage de hêtres qui, recouvrant complétement le sol et y entretenant une fraîcheur salutaire, auront bientôt rendu sa vigueur au peuplement primitif. Cet instrument servira également à effectuer des semis de pins partout où il serait impossible de faire venir des essences plus précieuses. Du reste, les procédés employés pour ceux-ci sont déjà très économiques. Ainsi M. de Bois-d'Hyver se bornait, dans les parties couvertes de bruyères, à faire répandre les graines à la volée, sans aucune préparation préalable du terrain; puis, cela fait, il autorisait les indigens des villages voisins à venir extraire ces bruyères, qu'ils employaient comme litière pour leurs bestiaux. Cette extraction remuait le sol comme un labour, et faisait tomber ces graines sur un terrain dont la préparation n'avait ainsi rien coûté.

A l'époque où l'on a commencé à opérer les semis de pins sur une grande échelle, afin d'avoir toujours une quantité de graines suffisante, on a fait construire une sécherie spéciale. On sait que les semences de pins, comme celles des autres résineux, sont renfermées dans des cônes écailleux. Au moment de la dissémination, les écailles s'ouvrent spontanément, et les semences, qui sont munies d'une aile, sont emportées au loin par les vents. La sécherie a pour objet de provoquer artificiellement par la chaleur l'ouverture des cônes, de manière qu'on puisse récolter les graines qui s'en échappent. C'est un bâtiment en maçonnerie ayant deux étages superposés et chauffé par un four d'où sortent des tuyaux de calorifère. Les cônes, recueillis en forêt par des femmes et des enfans, sont étalés à l'étage supérieur sur des claies, d'où, après avoir laissé échapper une partie de leurs graines, ils sont transportés successivement aux étages inférieurs; la chaleur devenant de plus en plus forte, ils finissent par abandonner complétement toutes les graines qu'ils contiennent. Le chargement se fait toutes les vingt-quatre heures, et les semences obtenues dans les différens étages sont recueillies séparément, celles des étages supérieurs valant mieux que les autres. Une sécherie de cette nature ne coûte pas d'autres frais que la récolte des cônes, car ce sont ceux-ci qui, une fois vidés, servent au chauffage du four.

Dans la forêt de Fontainebleau, comme dans toutes celles de l'état, les coupes sont annuellement vendues sur pied à des adjudicataires qui les font exploiter pour leur compte. Le produit qu'elle fournit actuellement, et qu'on peut évaluer à 40,000 mètres cubes environ, ne consiste guère qu'en bois d'industrie et en bois de feu. Les chênes y sont peu propres à la charpente, et la marine vient rarement y chercher des pièces pour la construction des vaisseaux. Cela s'explique par ce fait, que, le sol étant naturellement aride, les couches concentriques annuelles sont très rapprochées les unes des autres, et forment ce qu'on appelle un *bois gras*, qui

avec la vérité, est en outre un organe particulier au pays et aux temps où nous vivons. S'il y a au monde un domaine qui lui soit départi, où elle ait toute son action et toutes ses prises, c'est la France. Ajoutons que s'il y a une œuvre, un fruit naturel de l'opinion en France, c'est la liberté.

Où prenez-vous, nous dira-t-on, que la France ait ce privilége inoui de se gouverner par l'opinion, c'est-à-dire d'ignorer ou de borner l'empire de la force, l'empire du hasard, et de vivre d'esprit en quelque sorte? Je prends ceci où je le trouve, c'est-à-dire dans le plus grand trait de notre histoire et de notre naturel, dans ces facultés de l'esprit que nous eûmes toujours prédominantes, accusées entre toutes, au point même d'exercer au dehors cette magistrature déplorée par M. de Maistre. Quand un peuple a certains dons assez riches pour l'expansion et le débordement, il y paraît d'abord chez lui, à son propre fait. De là parmi nous deux grandes choses, — sociabilité, prépondérance d'une capitale, — qui tiennent d'une manière directe à notre tempérament d'esprit.

Il n'est rien comme la séve des intelligences pour déterminer le contact, la rencontre des personnes. Que faire d'idées vives et abondantes, si ce n'est de les échanger? Or cet effet d'esprit dont le nom est sociabilité devient cause à son tour, la cause qui attire les hommes, qui les groupe dans certains *rendez-vous*, et finalement qui forme une capitale. Comme c'est là qu'aboutissent les intelligences, c'est là aussi qu'elles ont leur centre d'action, leur foyer de propagande, élaborant et mûrissant les idées de toute sorte, les idées politiques surtout : c'est de là qu'on voit partir ces grands courans de l'opinion, ces grandes projections de l'intelligence, qui maîtrisent tout, qui contiennent l'avenir, qui préparent les faits dans les âmes et les événemens par la culture assidue des causes morales.

Que la France soit le pays des idées, il y en a certaines traces notables qui ne sont pas d'hier. Un savant écrivain a raconté cette renaissance intellectuelle qui, dès le XI[e] siècle, éclata en France et charma l'Europe. Tel autre esprit, du point de vue de l'Espagne, arrive aux mêmes aperçus que M. Littré, et, contrairement à l'opinion commune, reconnaît la France dans les drames, dans les chants qui retentissent au-delà des Pyrénées, par exemple dans le *Romancero du Cid*. L'idée française n'est précoce que parce qu'elle est puissante, et cette puissance est celle de son propre fonds. « Où donc est écrite votre loi salique? disait un étranger narquois à Jérôme Bignon. — Ès cœurs des Français, » répondit Bignon. On sait que la coutume de Paris régna longtemps, je crois même qu'elle passa les mers (c'était le droit commun des colonies), avant d'être rédigée.

quantité de travail disponible étant toujours à peu près la même, le nombre d'ouvriers qu'on peut occuper ne varie pas sensiblement, et au besoin les adjudicataires font venir des Belges ou des Bourguignons. Ces hommes passent une grande partie de l'année dans la forêt, ne la quittant que le dimanche pour aller renouveler leurs provisions; ils couchent dans des baraques en bois recouvertes de terre, et le plus souvent ont avec eux leur femme et leurs enfans qui les aident dans la mesure de leurs forces. Pendant l'été, quand le travail chôme en forêt, ils cultivent le lopin de terre qu'ils possèdent, ou louent leurs services comme journaliers. Avec de l'ordre et de l'économie, ils arrivent presque tous à une petite aisance qui les met à l'abri du besoin; ils ne sont pas d'ailleurs, par la nature de leurs occupations, exposés à des crises semblables à celle qui sévit si malheureusement sur nos ouvriers cotonniers. Tant qu'ils sont bien portans, ils n'ont pas de chômage à craindre, et quand vient la maladie, ils trouvent, s'ils ont été prévoyans, la société de secours mutuels qui pourvoit à leurs besoins.

Les ouvriers bûcherons ne sont pas les seuls qui vivent de la forêt; il y a encore les fendeurs, qui débitent le bois en lattes et en merrain, les voituriers, qui le transportent de la coupe au port d'embarquement sur la Seine, les flotteurs et les bateliers, qui l'amènent par eau jusqu'à Paris, les menuisiers et les charpentiers, qui le travaillent de mille manières, tous ceux enfin qui contribuent d'une façon quelconque à le mettre à la portée du consommateur. Les 40,000 mètres cubes que produit aujourd'hui la forêt, qui sur pied se vendent peut-être 400,000 francs, représentent au moins 1 million sur le marché parisien. C'est donc une somme de 600,000 francs qui reste entre les mains de tout ce monde de marchands et d'ouvriers. La conversion en futaie de la forêt de Fontainebleau, en doublant la production en matière, fera donc plus que doubler ou tripler le revenu du propriétaire; elle augmentera dans la même proportion les bénéfices et les salaires de toute cette population laborieuse et accroîtra son bien-être.

Pour avoir du reste une idée de ce que peuvent faire l'intelligence et le travail, il suffit de parcourir le village de Thomery, dont le territoire est resserré entre la Seine et la forêt. Peuplé autrefois de bûcherons, comme tous les autres, il est devenu peu à peu l'un des plus prospères et des plus coquets qui se puissent voir. Les maisons, entourées de jardins qui s'étagent dans ses rues en pente et qui viennent déboucher sur les bords de la Seine, paraissent, tant elles sont d'un élégant aspect, plutôt des maisons de campagne que des habitations de simples cultivateurs. C'est la culture des fruits qui a fait leur richesse; mais il faut voir à quel degré de perfectionnement ils l'ont portée! Ils ne se contentent pas de couvrir d'espaliers

subir ou à constituer des pouvoirs d'opinion. Cette qualité est partout; mais elle éclate dans le rôle de la noblesse française au dernier siècle, dans ce personnage qui, sans être public, fut tout-puissant. N'est-ce pas le fait d'un peuple tout intellectuel, vivant d'esprit, étrangement sensible aux idées, et qui doit appliquer cette force partout, jusque dans la manière d'acquérir et de défendre le droit politique?

Ainsi la France est faite de telle façon qu'elle comporte l'opinion comme puissance dominante, l'opinion ayant prise partout sur une race à base intellectuelle. La liberté politique en France ne saurait tenir à telle caste, à tel privilége, à telle force particulière et physique pour ainsi dire, mais à l'opinion, à une force générale et morale. Ou la liberté a cette base parmi nous, ou elle n'en a aucune. Chez un peuple d'esprit, la liberté est un progrès intellectuel, l'acquisition d'une idée entre autres, et la victoire de cette idée, sa consécration par les lois, sera une victoire d'opinion. Remarquez bien l'incomparable puissance de cette idée. Si l'on néglige les accidens et les apparences, on s'aperçoit qu'elle est la seule où le peuple et les grands se soient entendus. En 89, les cahiers de tous les ordres concluaient au gouvernement représentatif, et le peuple, avec ses intérêts, avec ses appétits, n'a jamais dérogé à cette passion des intelligences. Les masses peuvent trouver leur compte au pouvoir absolu, c'était du moins le sentiment de la plèbe romaine; il n'est pas clair qu'elles le trouvent au gouvernement du pays par lui-même, s'il y a un pays légal à certaines conditions étroites de propriété. Quoi qu'il en soit, jamais en France elles ne prirent parti pour le pouvoir absolu; toujours elles ont prêté leur force aux grands coups qui le détruisaient.

Quand tels sont les origines, les précédens et les œuvres de l'opinion en tout pays et principalement en France, on peut bien croire que cette puissance n'est pas près d'abdiquer ou de déchoir aujourd'hui. Le fait est qu'elle a grandi : son règne a profité de tous les accès que lui offrent la culture et l'ouverture supérieure des esprits, ce qu'on pourrait appeler le spiritualisme croissant des sociétés modernes. Il n'y a que l'opinion désormais pour gouverner le monde. Comme elle a su l'améliorer, il lui appartient de le maintenir en l'état où elle l'a mis, par où elle est la garantie suffisante, en tout cas la garantie unique des droits qu'elle a créés, droits des hommes, droits des peuples. Il ne faut pas s'y tromper, l'opinion fait toute la liberté des peuples libres, là même où vous croyez apercevoir pour leur défense des forces disséminées, des organes spéciaux. C'est l'illusion que vous fait la Grande-Bretagne; mais en y regardant mieux, vous ne verrez là d'autre fonds que l'opinion

L'ADMINISTRATION LOCALE

EN

FRANCE ET EN ANGLETERRE

V.

CENTRALISATION ET GOUVERNEMENT DE L'OPINION.

I.

Une nation ne peut être libre, au dire de certains publicistes, que par l'entremise et dans la personne de localités indépendantes ou de classes privilégiées. — Nous croyons, nous, qu'elle peut être libre directement et en son propre nom. Nous avons essayé de montrer (1) que parmi nous le droit national trouve sa garantie comme son origine dans cette force toute morale qui s'appelle *opinion*, que ce droit n'a pas besoin, pour vivre ou pour naître, d'une garantie faite et montée comme une arme, de quelque chose comme les *places de sûreté* à l'usage du XVIe siècle, ou comme le *chômage* dont disposaient les castes. On voudrait achever cette preuve en l'appuyant sur quelque histoire, sur la nôtre principalement, ce qui n'est pas le côté le plus difficile de cette étude.

En effet, cette puissance de l'opinion, puissance naturelle et régulière, qui a charge du progrès humain, qui a ses racines au plus profond de nous-mêmes, dans une certaine communion de l'homme

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars, 15 août et 1er décembre 1862, et du 1er février 1863.

rait-il de retourner de quelques siècles en arrière, aux *places de sûreté*, aux *chambres mi-parties*, aux apanages et aux gouvernemens de province? Alors prenez votre parti de refaire tout l'ancien régime, dont vous ne pouvez restaurer les forces sans les abus; brisez l'unité des lois françaises; abdiquez le droit commun; ressuscitez les forces qui divisaient l'ancienne France. Cela fait, il ne vous manquera plus que les droits individuels et le droit national, pour le salut desquels vous faites cela : quand vous aurez les garanties, les choses à garantir vous auront quitté par cela même, car vous ne songez pas sûrement à une telle contradiction que de retenir l'égalité devant la loi, et de ranimer en même temps les forces qui n'existaient qu'à la condition du privilége, de l'inégalité.

Il faut opter entre les forces d'autrefois et les biens d'aujourd'hui. A ce propos, je vous prie instamment de remarquer que ces forces d'autrefois étaient médiocres, qu'elles ont découvert et trahi tous les droits qui s'y appuyaient, ecclésiastiques, nobiliaires ou parlementaires : nulle histoire n'est plus authentique. L'église elle-même y a son rôle de victime : Louis XIV la viola dans ses biens quand il lui plut de s'attribuer les revenus des abbayes, prieurés, évêchés, qui se trouvaient vacans, et qu'il ne tenait qu'à lui de laisser vaquer; c'était ce qu'on appelait le droit de régale. Il y eut même à ce sujet tel évêque poursuivi, exilé, condamné à la peine capitale par le parlement de Toulouse (1). Les protestans ne purent tenir derrière les murailles de La Rochelle et de Montauban, qui leur appartenaient, ni la fronde à Bordeaux, où elle s'était réfugiée dans la personne d'une héroïne.

A propos de murailles, il y eut un temps, qui durait encore au commencement du XVII[e] siècle, où la France était couverte de forteresses féodales et municipales. Noblesse et communes avaient leurs remparts, leurs garnisons, et se gardaient militairement, ainsi qu'il appartient à des personnages qui se piquent de souveraineté; mais Richelieu en eut bientôt fait des ruines. Il leur déclara tout d'abord une guerre d'édits, de voies de fait, et même d'opinion. *Guerre aux châteaux!* c'est à peu près ce que criait « la déclaration du 31 juillet 1626 pour le rasement des villes, châteaux et forteresses non situés sur la frontière. » Voilà qui est étrange, et le premier mouvement est de n'y rien comprendre ou même de n'y pas croire. Ne serait-ce pas là une de ces vaines ordonnances, comme il n'en manque pas sous l'ancien régime, où le roi n'était obéi que quand il le voulait et le témoignait absolument, ce qui ne lui arrivait pas toujours, — et qui restaient lettre morte devant l'inertie des parlemens, du clergé,

(1) Voyez les mémoires de l'intendant Foucault.

De même qu'on voit en ce pays des lois obéies qui ne sont pas lois écrites, on y voit des personnes et des classes exercer une grande action sur la marche du gouvernement sans être des pouvoirs publics. Au XVIII[e] siècle, la noblesse n'était plus un ordre dans l'état, un ordre du moins convoqué et écouté; toutefois son influence fut considérable comme élément de l'opinion, comme patronage des idées nouvelles, et de l'inquiétude, de la curiosité d'esprit qui aboutirent à 89. — Nous tenons là un cas étrange entre tous, et qui vaut la peine qu'on s'y arrête.

Jamais la noblesse n'avait fait parmi nous le même personnage qu'en Angleterre, où elle s'appuyait sur le peuple et stipulait pour lui. Ce n'est pas elle qui revendiqua, c'est Colbert qui institua parmi nous une protection du laboureur et de ses instrumens de travail analogue à ce qu'on trouve dans la grande charte. Comme pouvoir public, elle ne pourvut, elle ne veilla qu'à ses intérêts de caste, à ses prérogatives et à ses profits. On sait que ce pouvoir parut pour la dernière fois aux états-généraux de 1614, et ce fut pour répudier par la voix de son président certaine comparaison des deux ordres à deux frères qui avait échappé à l'orateur du tiers-état. M[me] de Motteville a rapporté les propres termes de cette objurgation, et l'on ne saurait en imaginer de plus hautains, de plus absolus en doctrine et en orgueil... Or à un siècle de là environ florissait le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, et tant d'autres, pleins du même langage, qui dirent leur dernier mot, qui abdiquèrent, comme on sait, à la nuit du 4 août.

Cela est merveilleux. Qui pourrait dire par où passent les âmes pour virer de la sorte? D'où descendent-elles sur les esprits, ces langues de feu qui vont brûler l'erreur jusque dans son gîte immémorial, l'erreur même des intérêts? D'où vient qu'à certains momens les fils ne continuent pas leurs pères? La tradition, qui est une loi tout aussi certaine que le progrès, comment s'interrompt-elle? Pourquoi y a-t-il dans tel cas l'attraction et dans tel autre la répulsion des exemples?

On peut soupçonner deux choses dans le cas particulier qui nous arrête : l'action de la vérité sur les intelligences, et la sécurité parfaite dont jouissaient les abus. Ils ne croyaient pas s'ébranler en s'avouant, en s'accusant; si ancienne était leur possession, et si indestructible d'apparence! Ils cédaient naïvement à l'attrait d'une vérité qui leur semblait sans péril. Sans insister sur cette considération un peu superficielle peut-être, sans chercher des raisons plus profondes qui feraient digression, supposé qu'on les trouvât, je veux seulement remarquer ici l'aptitude particulière des esprits français à bondir par-delà les grossièretés visibles et officielles, à

sentimens, avec cela une probité pécuniaire qu'on n'a jamais contestée, une certaine austérité de mœurs, et les plus beaux restes de christianisme, celui de Port-Royal. La lutte où il vivait, contesté et contredit de tous côtés, par la cour, par l'église, par la noblesse, maintenait le parlement à cette hauteur, en cette vitalité. Peut-être faut-il dire d'une manière générale que, parmi nous, ce qui s'élève vaut mieux que ce qui est élevé. Paysans et bourgeois, chacun dans son effort pour monter à l'échelon supérieur, déploient de rares qualités; mais, une fois guindés et classés au plus haut, cet effort s'arrête, et rien ne ressemble parmi nous à ce sentiment de la chose publique, à ce patronage local, à ces œuvres de philanthropie et de charité qui distinguent l'aristocratie anglaise. Si ce soupçon était fondé, ce serait la marque d'une infériorité morale, très visible à ce signe d'une ambition qui se repose dans les familles dès qu'elle n'a plus pour objet quelque avancement direct et personnel.

A l'exception près du parlement, — et encore qui lutta plutôt qu'il ne triompha, pour ses prérogatives plutôt que pour le bien public, avec plus d'entêtement que de lumières, ainsi qu'il le fit bien voir à Turgot; — sauf cette exception, dis-je, les anciennes forces étaient venues à rien aux approches de 89, ou plutôt depuis Louis XIV et Richelieu. Au regard du monarque, elles avaient le droit pour elles, un droit fondé sur des titres qui valaient bien ceux de la royauté, et que néanmoins elles furent impuissantes à défendre. Après un long déclin, elles s'écroulèrent tout à coup, et la société moderne perdit là peu de chose. Elle a mieux aujourd'hui pour défendre les bases où elle s'est assise, elle a cette force que nous avons vue à l'œuvre, détruisant tout en fait d'abus, créant tout en fait de droit : l'opinion.

Il faut songer aux objections, à celle-ci d'abord : « cette force est dangereuse; justement parce qu'elle est sans limites prévues et sans armes consacrées par la loi, elle peut éclater en violences, en révolutions! » Je conviens que cette appréhension n'est pas absolument sans cause. Que voulez-vous? On n'a pas encore imaginé de tribunaux pour les démêlés qui s'élèvent soit entre les peuples, soit entre peuples et rois. Ces grandes disputes ont une dernière raison qui ne sera jamais de l'ordre juridique. L'humanité n'est pas parfaite, ou du moins ne se perfectionne pas d'un coup. Il n'est pas clair que nous ayons trouvé la fin de tout mal politique en plaçant le pouvoir sur ses véritables bases et sous la garde de l'opinion. Il aura de la peine à s'y asseoir, à s'y tenir. Rien ne se dispute comme le pouvoir, d'où dépend une infinité de choses brillantes ou profitables. Il y aura là une phase d'épreuve, un labeur de transition et d'installation où abondera la pierre d'achoppement. Notez cepen-

pour supporter ce majestueux ensemble de droits privés, locaux et publics. Tel est le véritable rempart des citoyens et du parlement, des libertés individuelles et de la liberté politique. S'il plaisait par hasard à la reine d'Angleterre de licencier le parlement et de gouverner comme Catherine la Grande, elle échouerait, je suppose; mais il faut voir comment, ou plutôt devant quel obstacle : il faut se rappeler que la reine d'Angleterre dispose absolument de la force armée, tout comme un tsar, et que le parlement est sans action sur cette force. Vous me direz qu'il y a dans ce pays des communes, des localités souveraines! Peut-être; en tout cas, ces communes n'ont ni murailles ni garnisons. Vous songez sans doute aux comtés où se trouvent une police, une milice aux ordres des juges de paix et des lords-lieutenans; mais la couronne peut révoquer ces magistrats et en chercher d'autres qui soient à sa dévotion.

Il ne se rencontre donc nulle part une force régulière, un organe attitré pour avoir raison d'une fantaisie despotique, comme celle que nous avons supposée. Bien entendu que cette fantaisie périrait misérablement. Les chefs de l'armée n'obéiraient pas; l'aristocratie, dépossédée de ses fonctions locales, les garderait; en tout cas, ces fonctions ne trouveraient pas de preneurs. Finalement la souveraine perdrait la couronne, convaincue d'avoir perdu la tête; mais dans toute cette aventure je vous défie bien de voir autre chose que la puissance de l'opinion. Le fait est que ce pays, d'une liberté fameuse, ne s'est pas réservé de force expresse, de garde ni de citadelle pour défendre ses droits : il n'a pas dispersé la souveraineté, toutes les forces de l'état sont à leur place, c'est-à-dire dans une seule main; mais l'opinion est à son poste, le sentiment du droit national est partout comme le sol, comme l'atmosphère, une condition de vie. C'est là-dessus qu'il faudrait passer pour atteindre les droits du pays, et cet obstacle est invincible.

Ainsi les forces particulières qui composaient l'ancienne société ou plutôt qui gardaient les priviléges d'autrefois ont péri partout; elles ont péri en France plus expressément, plus visiblement que partout ailleurs : voilà toute la différence; les débris même en ont disparu parmi nous. A la place de ces forces et pour l'œuvre qu'elles faisaient a paru l'opinion publique, remplaçant l'esprit de corps au même titre que le droit commun remplaçait le privilége, et que les services publics succédaient aux castes. Un seul droit, un seul peuple, un seul état sous le gouvernement de la nation souveraine, voilà où nous en sommes. Et tout cela doit durer par la force des idées qui l'ont créé, ou rien ne le fera durer.

De nos jours, quand l'opinion ne suffit pas à défendre un droit, rien n'y suffit. Cette force vous paraît-elle insuffisante? Vous plai-

immédiate. « Il n'y aurait plus alors de sa part que prudence ou folie, » comme dit très bien M. de Maistre.

Je ne nie pas pour cela la philosophie de l'histoire, un si beau thème! ni la Providence, c'est-à-dire les regards et les décrets d'en haut sur le monde moral. Je suppose seulement que les lois divines sont compatibles avec cette autre loi de la liberté humaine, par un procédé qui est une certaine somme d'effet permise à nos bévues et à nos scélératesses. Il ne faut pas médire d'une institution parce qu'elle s'est mal comportée à cette épreuve du hasard, et surtout il ne faut pas y renoncer. La passion et le hasard ont leurs jeux, qui dérangent tout. La banque la mieux conçue et la mieux conduite fera banqueroute un jour de panique où tous les porteurs de ses billets en voudront le remboursement. Si toute la population d'une ville affluait à son chemin de fer pour fuir un fléau ou pour courir à la fête voisine, le chemin de fer n'y suffirait pas avec le matériel le plus complet. Je le demande : serait-il spirituel de répudier pour cela les banques et les chemins de fer?

Ici je veux prévoir une objection ou plutôt un sarcasme, une réduction à l'absurde des idées qu'on vient de voir sur la puissance de l'opinion. Puisque l'opinion exerce par elle-même un tel empire, puisque la pensée commune a des effets si éclatans et si infaillibles pour détruire ou pour créer, à quoi bon l'organiser? Pourquoi compliquer et embarrasser la vie sociale, la paix publique, de ressorts bruyans et explosibles? Pourquoi instituer un système de disputes officielles là où suffirait, tantôt insinuante, tantôt impérieuse, la séve critique qui circule dans les esprits? Cette objection perd de vue que l'appareil parlementaire, que des conseils souverains et représentatifs de la nation ne sont pas seulement la garantie, mais la forme du droit national, l'expression de l'opinion publique. C'est chose nécessaire aujourd'hui moins peut-être pour défendre ce droit que pour manifester cette opinion, — un organe plutôt qu'un bouclier.

Parmi les êtres en général, il n'est pas de faculté qui n'ait son organe. Qui est-ce qui respire par les pattes? Qui est-ce qui marche par la bouche? Cela revient à dire que la nature approprie toujours les moyens à la fin, quelle que soit la sobriété classique de ses ressorts. Pourquoi en serait-il autrement parmi ces êtres appelés nations, quand elles en sont venues à vivre sciemment et à se gouverner elles-mêmes, quand la raison qui est dans chacun sert à la chose publique sous le nom d'opinion publique? Pourquoi l'intelligence collective qui vient aux peuples n'aurait-elle pas son organe? La plupart des constitutions, quand elles reconnaissent une force quelque part, l'érigent en pouvoir. Tel pays ayant des classes supérieures douées de tradition et d'autorité morale en a fait un élé-

des gouverneurs de province? Il y en a un exemple frappant à cette époque même, le *code Michaud*, avec ses règles démocratiques sur l'avancement militaire, tombé en désuétude dès sa naissance. Ici pourtant le cas est tout autre. La chose dite est chose faite, et même avec acclamation : les coups suivent la menace et pleuvent de toutes mains. Quand Richelieu envoya l'intendant Machault dans le Languedoc exécuter ses édits et raser les donjons, celui-ci trouva des auxiliaires partout. « Chacun courut à sa haine, dit un de nos historiens, les campagnes aux châteaux, les villes aux citadelles. »

Peu après, la noblesse vit tomber sous le coup des mesures ou sous la concurrence des créatures royales ses deux priviléges constitutifs, celui de commander les armées et celui de ne pas payer l'impôt. Sa dernière réclamation se fit entendre aux états-généraux de 1614 : une plainte amère contre la création des offices, parce que c'était vendre la puissance publique, laquelle appartenait de droit à la noblesse, et parce que certains offices conféraient l'ennoblissement. On n'en vit pas moins, pendant toute cette époque, un avénement d'hommes nouveaux, une ascension du tiers-état qui ne le cède guère à ce que nous avons vu de nos jours. La seule nuance à noter, c'est que l'ennoblissement était toujours la condition, quelquefois préalable, plus souvent ultérieure de ce progrès. L'état faisait alors moins de façon avec les priviléges authentiques et séculaires de la noblesse qu'il n'en fait aujourd'hui avec les priviléges de telle compagnie de notaires ou d'agens de change qui est d'hier, qui aurait besoin d'être accrue dans son personnel pour les nécessités du public, mais à laquelle il n'a garde de toucher. Quant à l'immunité fiscale, on sait que les *vingtièmes*, vers la fin du XVIIe siècle, furent imposés à tous, nobles ou roturiers.

Ainsi procédaient les derniers Bourbons, niveleurs s'il en fut, fondateurs de droit commun et d'égalité, précurseurs de 89; il ne leur restait plus qu'à tomber.

Dans cette grande destruction de l'ancienne société, où ils s'employèrent avec tant de zèle, un seul pouvoir nous apparaît, se conservant mieux que les autres : c'est le parlement, soit par la nécessité de sa fonction, soit que l'on vît dans la magistrature une dernière image de ces états-généraux qui n'étaient plus convoqués, soit plutôt parce que cette caste, la dernière en date, était au XVIIIe siècle en voie de formation et dans sa force ascendante. Ceci mérite en effet quelque considération. Au XVIIe siècle encore, un fils de marchand pouvait acheter une charge au parlement, comme fit le père de Fouquet; mais cent ans plus tard le parlement ne se recrutait que parmi les parlementaires. Il avait la séve de tout ce qui grandit : la croyance en soi-même, l'ardeur aux conflits, la fermeté des res-

Ainsi nulle combinaison n'est supérieure au hasard, nul régime n'a l'assurance d'y échapper, pas même celui de l'opinion organisée et représentée. Encore moins peut-on dire que ce régime de l'opinion s'établira sans la violence et l'angoisse des épreuves. Cependant il n'est qu'un tel régime pour faire droit au genre humain, pour lui apporter sa destinée avec les égards dont il est digne, et du train dont il a besoin. Mais ici reparaissent les partisans de la liberté locale avec des espérances et des raisons prises dans l'ordre d'idées même où nous raisonnons.

II.

« L'opinion, disent-ils, c'est le concert des idées d'un peuple, c'est le poids de ce que nous pensons chacun sur la chose publique, accru et multiplié sans doute à certaines conditions de contact et de groupement; mais enfin la base de l'opinion publique, c'est l'idée individuelle : or tant vaudra l'esprit de chacun, tant pèsera l'opinion. Si vous voulez mettre la force dans l'opinion, mettez-la d'abord dans les hommes. Ce principe admis, qui est évident, peut-on nier qu'un certain exercice des droits locaux ne soit une culture désirable des esprits, un moyen d'entretenir et de féconder la pensée politique d'un pays, de fortifier enfin l'opinion en fortifiant l'individu, et justement à cet endroit du gouvernement de la nation par elle-même, qui s'illuminera d'une singulière évidence dans un pays pratiquant le gouvernement de la commune par elle-même? La liberté n'y saurait périr, étant partout. N'est-ce pas là, n'est-ce pas ainsi qu'on créera des obstacles invincibles à tout attentat sur la liberté du pays, à toute invasion d'un despotisme quelconque, populaire ou monarchique? »

Voilà une objection posée contrairement à toutes les règles de l'art. On prête là aux idées que l'on se propose de combattre la force de l'ensemble, le poids de l'accumulation, au lieu d'isoler et d'aborder séparément chacune d'elles, ainsi que l'enseignent les tacticiens de la chose. Peu m'importe : je ne fais pas œuvre d'art ou de secte, mais une étude sur un sujet où quelques esprits éminens croient apercevoir la liberté. Or telle est la grandeur de cette idée, ou même simplement de ce qui en fait l'illusion, qu'il convient de faire beau jeu aux doctrines portant cette étiquette, et de les déployer dans toute leur apparence. On est bien obligé néanmoins, comme on ne peut tout dire à la fois, de détailler, d'analyser cette objection pour y répondre.

Pour commencer par la fin, qui ne vous arrêtera guère, il me semble que vous comptez sur des communes libres pour fonder dans le pays une liberté impérissable, supérieure à tout attentat, d'où

dant que, si l'opinion a des voix légales et sonores comme la tribune, comme la presse, elle fera moins de révolutions avec ce bruit et cet éclat qui la révèlent que si elle est réduite à se laisser entrevoir et deviner comme au siècle dernier.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs, en nous apitoyant sur nous-mêmes et sur les révolutions qui nous visitent aujourd'hui, que l'ancien régime avait ses guerres civiles. Cela durait encore au milieu du XVII[e] siècle, que dis-je? à la fin même du grand siècle, dans les Cévennes, où Villars ne fut pas de trop pour terminer dix-neuf ans de guerre civile. On peut discuter sur la valeur respective des deux fléaux; un esprit impartial les tiendrait peut-être pour équivalens, ce qui est reconnaître la supériorité de la société moderne, dès que, sur un fond meilleur, celui du droit commun et du droit national, elle n'offre pas de pires accidens que la société d'autrefois.

Vous n'êtes pas convaincu, vous songez peut-être à ce qui s'est passé en 1848, après trente-trois ans d'un régime qui avait toutes les apparences de vie et d'acclimatation, alors que la période d'épreuve dont nous parlions tout à l'heure semblait heureusement franchie. Peine perdue, direz-vous : cet appareil parlementaire qui semblait défier et désintéresser les révolutions s'écroula en un jour sous les coups d'une révolution... La vérité est qu'il périt par hasard, et le hasard ne se prévoit pas, ne se calcule pas, il fait irruption partout. Il ne faut pas dire pour cela que ce régime commence et continue par les révolutions, qu'il en est vicié dans son essence, harcelé dans sa marche comme à ses débuts : il faut voir seulement qu'il y a des choses fortuites dans l'histoire. La chute dont nous parlons en est un insigne exemple. Ce n'est pas que le gouvernement tombé fût sans reproche. Il avait une manière à lui d'entendre la politique extérieure. Cependant on ne peut pas dire qu'il prît le chemin de l'abîme où il s'est perdu : il avait sa grandeur, vivant comme il faisait avec le pays, à l'épreuve et au feu de toutes les attaques, sans pour cela le dégrader ni le violenter d'arbitraire, admettant d'ailleurs et portant toujours en lui de quoi se redresser un jour à la voix du pays. Je ne vais pas énumérer et détailler tout le hasard qui s'est accumulé à cette prodigieuse époque : je veux seulement dire que le hasard a ses droits, qui sont ceux de la liberté humaine. Il peut bien y avoir du hasard dans les événemens, puisqu'il y a de la fantaisie en nous, et, remarquons-le bien, une fantaisie qui doit être efficace jusqu'à un certain point : il y va de la dignité humaine; l'homme ne serait plus un être moral, sujet à mérite et démérite, s'il n'était donné qu'à sa sagesse de fructifier, s'il était puni de sa déraison et de ses caprices par une impuissance

prouvait le crime des condamnés dans cette violation qu'ils souffraient des saintes formalités de la justice. Là-dessus on vit l'insurrection de soixante-dix départemens : M. Thiers les a comptés. Quinze départemens tout au plus restèrent fidèles à Paris,... qui n'en triompha pas moins.

Telle était la situation : à Paris les crimes les plus provoquans, en province la souveraineté la plus complète, laquelle toutefois, avec cette faveur inouie des circonstances et des consciences, ne put prévaloir sur la capitale. Ne comptez donc pas sur les départemens pour retrouver et pour relever ce que Paris a perdu, pas plus la liberté qu'autre chose; à Paris seulement se font et se défont les gouvernemens, bons ou mauvais. Tel est l'enseignement qui ressort de notre passé : quant à l'histoire d'Angleterre, nous l'avons interrogée déjà sur ce sujet, et nous avons vu que la révolution de 1640 ou plutôt que nulle révolution anglaise n'eut jamais rien de local dans ses origines et dans sa fortune.

Ainsi vous ne pouvez présumer que la liberté, compromise à Paris, renaîtrait dans les communes, si elles étaient libres; mais cette liberté communale n'aurait-elle pas d'autres avantages considérables? Ici est la plus vive insistance de l'objection que nous avons posée plus haut, ici on nous parle des communes, non plus comme refuge et citadelles de la liberté dans le cas d'un attentat monarchique, mais comme prêtant un concours permanent et régulier au gouvernement du pays par lui-même, au franc jeu d'institutions libres, et cela sous un double rapport.

D'abord des communes indépendantes nommeront, selon toute apparence, des députés indépendans, ou du moins l'élection de ces mandataires ne subira plus l'influençe du gouvernement, ce qui est un résultat désirable, un obstacle de moins dans l'expression de la pensée publique, un pas sensible vers la vérité, vers l'idéal électoral; il ne restera plus pour vicier les élections que les intérêts privés, les menées particulières, les intrigues de coterie, les marchés de places et de voix. Puis des localités se gouvernant elles-mêmes seront une école politique; les communes, n'étant plus traitées en mineures, s'estimeront adultes et viriles, ce qui est une manière de le devenir.

Le moment est venu de faire droit à cette objection, de rechercher au moins ce qu'elle a de fondé, ayant montré tant de fois ce qu'elle a d'inadmissible. Il y a peut-être moyen de déplacer la discipline des communes, soit par un retour aux principes de la chose tels qu'il étaient entendus par la loi du 14 décembre 89, tels qu'ils sant pratiqués de nos jours en Belgique et en Hollande, c'est-à-dire en attribuant aux conseils-généraux toute cette surveillance,

ment politique qu'il a mis partout, dont il use dans les localités comme au timon de l'état. Rien n'est mieux avisé. Il est mauvais d'abandonner des forces à elles-mêmes, sous prétexte qu'elles sauront bien trouver leur issue, leur aliment. A procéder ainsi envers l'opinion, on court le risque d'une privation ou d'une explosion, l'une et l'autre au grand dommage de la chose publique, tandis qu'en organisant l'opinion, on a quelque chance d'en profiter et de la discipliner. Politique à part, dans tout ordre de faits, quand une faculté a inventé ou perfectionné un organe, vous ne pouvez la retenir dans l'usage limitatif ou plutôt dans la sujétion de l'organe ancien et imparfait. Aujourd'hui que la locomotion, la destruction, l'échange des idées et des produits, ont découvert des voies nouvelles, on ne peut pas dire au monde : Vous guerroierez sans poudre, vous commercerez sans monnaie de papier, vous circulerez sans vapeur et sans électricité, vous penserez sans journaux.

Or de nos jours la liberté politique est partout autour de nous avec cet appareil de garanties et de discussions parlementaires qui vous paraît superflu. Étant donné que la liberté politique est un degré de vie qui est venu aux sociétés modernes, un article de civilisation en quelque sorte, comme les banques, les armées permanentes, les chemins de fer, les hôpitaux, l'organe en est tout trouvé : c'est le régime représentatif, et même cet organe s'impose absolument à cette fonction, à ce besoin. La liberté ne peut avoir d'autre procédé parmi les hommes qui veulent se gouverner eux-mêmes et qui ne peuvent tenir sur une place publique. Il faut que toute liberté en passe par là, ce qui ne veut pas dire qu'elle se ressemblera partout; mais partout elle offrira ce même trait du mandat électif, tout comme une banque, une armée, qu'on trouve d'un bout à l'autre de l'Europe, présentent çà et là des conditions de régime fort diverses, sauf cette condition capitale et universelle de la monnaie de papier, de la permanence sous le drapeau.

Quand la liberté politique a pris cette forme, quand l'opinion est organisée de la sorte, elle produit un effet précieux, qui est l'accélération du progrès : elle a des ailes pour suivre l'essor des esprits, pour apporter la récompense aux générations qui ont eu la peine et l'effort, ce qui est inestimable. Autrement l'opinion triomphe sans doute à la longue, et l'humanité recueille tôt ou tard son héritage de progrès, mais à cette condition du temps qui est terrible pour les hommes. Or laissez-moi penser non-seulement à l'humanité, mais aux hommes, qui n'ont guère eu jusqu'à présent que le temps de souffrir et de mourir, Dans le peu de durée départi à ces pauvres êtres, tout dépend pour eux de l'allure du progrès : vive et rapide, elle vaudra à des générations entières le triomphe de Lafayette ou tout au moins la vision suprême de Moïse.

l'équilibre ou la hiérarchie des pouvoirs pour mettre dans les affaires humaines, autant que le comportent les limites humaines, cette souveraineté de la raison qui est la seule légitime, comme disent les doctrinaires, dont cette doctrine est le plus beau titre. C'est là le fond de tout gouvernement, l'organisme vital dont ne peuvent se passer les corps politiques. Vous ne sauriez y déroger pour les communes, parce qu'elles ont des immeubles à elles, un certain isolement, des besoins et des charges qui leur sont propres, lesquels figurent une individualité, quelque chose d'existant par soi-même.

Il nous reste à considérer la commune sous ce point de vue. C'est un individu, soit : ce n'est pas à dire qu'elle puisse traiter ses affaires et régler ses intérêts avec l'indépendance qui caractérise chacun de nous, avec ces façons directes et absolues dont nous gouvernons nos ventes, nos procès, nos constructions, nos emprunts, tout ce qui regarde notre métier, notre industrie, notre foi, nos droits paternels en fait d'éducation. C'est qu'au fond la commune n'est pas un individu, mais un groupe, un multiple, un composé de membres et de parties qui ont chacun des intérêts distincts, avec cette particularité que chaque intérêt constitue un droit. Ici éclate la différence qui sépare l'individu communal de l'individu en chair et en os. Celui-ci a des droits naturels et inviolables qu'il exerce comme bon lui semble, sous l'unique réserve du droit d'autrui à respecter. J'ai dit du *droit* et non de *l'intérêt;* il n'est pas défendu à l'homme de blesser l'intérêt des autres hommes en exerçant son droit, en manifestant sa supériorité, ce qui est le fait de la concurrence industrielle, et plus généralement de la compétition qui est ouverte un peu partout. Il est très permis, je suppose, d'élever boutique contre boutique, et ce cas, où le dommage est sensible, ne laisse pas que d'être légitime. Or à cet égard la commune n'a rien d'un individu, sa puissance est inférieure à la puissance privée, car en toutes mesures communales blesser un intérêt, c'est blesser un droit, le droit que tire chacun de son concours financier et obligatoire à ces mesures, le droit du contribuable.

Une commune ne peut donc prétendre à l'irresponsabilité, parce que nul pouvoir n'y peut prétendre. Il ne lui est pas plus permis de se comporter en individu maître absolu de ses affaires, parce qu'elle n'est pas un individu, parce qu'elle se compose d'intérêts divers, respectables chacun comme un droit. Il s'ensuit que la commune est au plus bas dans l'échelle des êtres, — sujette comme chacun de nous aux lois civiles, criminelles et fiscales de la communauté, qu'elle ne peut enfreindre ni déserter, — sujette en outre à une discipline toute particulière, qui est pour empêcher le sacrifice, l'oppression d'aucun intérêt parmi tous ces intérêts qui la composent et

qu'il vienne. C'est à quoi il est fort naturel de penser; mais encore y faut-il pourvoir par un juste remède et non par un expédient mal avisé, où l'on oublierait et le mal réel et le seul traitement qui s'y applique. Or je réponds que ces grands coups se portent ou se parent dans une capitale et non ailleurs, c'est-à-dire là seulement où se trouve la tête des partis et du gouvernement. Une révolution, un coup d'état, une insurrection, qui ne frappe pas là, frappe et expire dans le vide; la province ne sait qu'avorter; c'est ce qui parut bien en 1848. J'ai vu certaines villes aller jusqu'à expulser les commissaires du gouvernement provisoire sans pousser plus loin. Ce n'était pas que la colère leur manquât, une colère unanime; seulement, après quelques efforts pour rattacher à elles les villes et les campagnes voisines, elles sentaient bien vite leur isolement, leur inanité, le peu qu'elles pesaient à côté de Paris. Mais je prends mal mes exemples. Le plus grand souvenir, la preuve sans réplique à cet égard, c'est ce qui se passa en Algérie à la même époque, où se trouvait une armée de cent mille hommes sous un fils de roi digne de cette armée, laquelle néanmoins estima l'aventure au-dessus de ses forces.

Cette soumission absolue, implicite, que rencontre toute chose accomplie à Paris, n'est que de nos jours. Autrefois on tenta la résistance; mais il faut voir comme on échoua! en 93 par exemple, où se passèrent des choses peu connues dans leur détail et qui valent la peine d'être expliquées. Il faut savoir qu'à cette époque les localités étaient souveraines dans toute la force du terme, et cela en vertu de la loi du 14 décembre 89, laquelle, instituant partout des administrations électives, et pour la commune, et pour le département, n'avait mis nulle part des agens du pouvoir central pour en imposer les lois et les mesures. Les intendans n'existaient plus, les préfets n'existaient pas encore, et, pour le dire en passant, c'est aux mauvais souvenirs laissés par les intendans qu'il faut attribuer cette prodigieuse omission de la grande assemblée. Elle entendait bien du reste que l'administration eût le roi pour chef, et descendît de là jusqu'à la dernière localité. Elle s'en est expliquée d'une manière formelle dans les instructions annexées à la loi du 14 décembre 89 : seulement elle oublia d'armer le principe qu'elle posait. En fait, nul lien n'existait alors pour rattacher et soumettre les extrémités au centre. Il me semble que cette incohérence était une parfaite souveraineté répandue dans les départemens. Or, tandis qu'ils étaient ainsi livrés à eux-mêmes, il se passait au centre tout ce qui pouvait les en aliéner, les en arracher avec horreur : la commune de Paris, le club des jacobins, avaient subjugué la convention et régnaient par la terreur; le sang coulait à flots, un sang innocent, car rien ne

III.

Ailleurs ou ici, sommes-nous sûr d'avoir tout dit sur un sujet qui recule et se dilate à mesure qu'on y avance? Avons-nous reconnu comme il faut, soit la part d'indépendance qui pourrait être faite aux communes, soit le bien qui naîtrait de cette indépendance?

Quant au premier point, nous avons revendiqué pour les conseils municipaux le droit de s'assembler, de se taxer, d'employer leurs revenus ordinaires, et d'exécuter tous travaux de construction ou de route comme bon leur semble, sauf le recours de tout intérêt lésé aux conseils-généraux. Il serait difficile d'aller plus loin.

Quant au second point, on va peut-être me reprocher de mettre en oubli la valeur que prendront les conseils-généraux pourvus de cette attribution, faisant à l'égard des communes l'office dont s'acquitte aujourd'hui le pouvoir exécutif. Je conviens qu'il naîtra ainsi, dans un pouvoir local au moins, quelque expérience, quelque notion d'affaires. Cela est précieux, mais cela n'est pas politique, vu que les conseils-généraux feraient là œuvre d'arbitres, œuvre judiciaire, et rien de plus. Qu'y a-t-il de politique à prononcer entre des intérêts qui se disputent le tracé d'un chemin ou qui se renvoient l'incommode voisinage d'un abattoir?

La politique! voilà ce qui ne se trouve à aucun degré des gouvernemens locaux. Ils n'en dégageront jamais parce qu'ils n'en contiennent pas. S'il y a une antithèse au monde, c'est celle de *local* et de *politique*. Tout comme il n'y a pas de logique pour tirer légitimement le général du particulier, de même il n'y a ni lois ni combinaisons qui puissent extraire d'une localité ce qui en est absent et même exclu, c'est-à-dire la politique, une science ou un sentiment dont l'objet est la patrie tout entière.

Il y a peut-être moyen de savoir au juste ce que c'est que la politique, et l'on verrait bien alors si elle peut tenir dans les localités. Cherchons un peu en quoi elle consiste, à quels signes elle se reconnaît.

Est-ce à l'étendue et à la complexité des intérêts, alors qu'ils embrassent les nombres, l'espace, la tradition, l'avenir? Mais évidemment le point de vue d'un clocher ne porte pas si loin. Est-ce à la hauteur des principes engagés dans une question? Ceci est un cas tout différent : la dimension d'une affaire ne préjuge rien sur celle des principes qui peuvent la résoudre, la plus humble question de procédure dépend quelquefois des axiomes les plus élevés; mais une commune n'a rien à démêler dans sa conduite avec des principes de cette nature, qu'elle trouve tout tracés, tout déter-

cette juridiction des affaires locales qui appartient aujourd'hui aux divers agens du pouvoir exécutif, soit par une imitation des lois anglaises, où ce règlement est une besogne parlementaire. L'éternel grief de la tutelle administrative disparaîtrait ainsi, et la dispute relative aux communes serait purgée d'une certaine monotonie. Quant à diminuer leur dépendance, on le pourrait aussi. Quelques libertés qu'on leur accorderait sur la gestion de leurs biens, sur le règlement de leurs budgets, etc., n'auraient rien assurément de bien hasardeux. Les conseils municipaux auraient le droit de s'assembler, de se taxer, de régler l'emploi de leurs revenus ordinaires. Mais, si vous comptiez pousser plus loin cette réforme et mettre dans les communes de quoi y créer soit le caractère, soit l'intelligence politique, vous compteriez sans les limites nécessaires qui bornent ces êtres, ces pouvoirs. Les communes ne peuvent ni créer, ni même appliquer les règles de leur gouvernement. Il y aurait là sans doute un de ces exercices où la trempe des volontés se prononce et se fortifie; mais qui oserait aller jusqu'à les faire souveraines comme le législateur ou même simplement indépendantes comme un individu? La nature des choses y résiste énergiquement; de quelque façon que l'on envisage les communes, comme des pouvoirs ou comme des personnes, la limite se dresse de toutes parts devant elles, et l'obstacle est enraciné sous leurs pas. Vous n'arriverez par aucun biais, quelque service que vous en attendiez, à les laisser maîtresses de leurs affaires.

Si la commune est un pouvoir, expliquez-moi de grâce à quel titre et par quelle prodigieuse exception ce pouvoir serait unique et irresponsable! Quand il n'est pas de pouvoir au monde, même le royal, le parlementaire, le judiciaire, qui n'ait à compter avec quelque pouvoir parallèle, supérieur ou même inférieur, pourquoi donc un conseil municipal serait-il seul à ignorer tout contrôle, tout contre-poids? Le moindre intérêt privé aussi bien que les plus grands intérêts publics ont pour eux la garantie d'un recours ou tout au moins la pluralité des balances. Et l'on irait déroger à cet élément de toute société, à ce lieu-commun de civilisation, pour livrer les intérêts qui peuplent, c'est-à-dire qui divisent une localité, au jugement brutal du nombre, au droit grossier du plus fort! unité de pouvoir, droit absolu de la majorité, c'est ainsi que seraient constituées les communes! Cela n'est pas soutenable. L'immolation des minorités ne peut être la base d'un organisme ou d'une éducation politique parmi les communes. Peut-être ne faut-il pas protéger les minorités par la main de l'état; mais elles ne peuvent demeurer sans une protection qu'il faut demander, soit au pouvoir législatif, soit aux pouvoirs locaux supérieurs, soit à une certaine pluralité de pouvoirs dans la même localité. Il n'est tel en effet que

une *manière d'agir qui n'est ni la force ni l'argent.* — Soit, cette définition de Stendhal en vaut bien une autre. Est chose politique à ce titre le traité de Westphalie par exemple, c'est-à-dire une négociation de cinq ans pour terminer les fortunes de guerre les plus longues et les plus diverses, ou bien encore la réforme des lois céréales en Angleterre, laborieusement conquise sans que personne ait été corrompu ni violenté. Quoi qu'il en soit de ces *illustrations*, vous n'y ajouterez pas, bien sûr, le cas des communes où le nombre est souverain, où l'on se compte, puis où l'on s'opprime en toute légalité, en toute conscience. Remarquez en effet qu'à procéder ainsi, une commune croit faire œuvre pie et sensée : elle n'imagine pas d'autre légitimité que celle du nombre, et prend pour le droit ce qui est de la force toute pure, de telle façon que ce gouvernement ne formera pas même un roué, un de ces personnages selon le cœur de Machiavel, qui ont visiblement un bout de rôle dans les affaires de l'humanité.

Il y a quelque oubli de la logique la plus élémentaire à supposer que la science des intérêts publics s'acquiert dans la pratique avouée d'intérêts bornés et tout personnels. Pesez bien les termes de cette hypothèse, ôtez-en quelques circonstances superficielles, et vous avez pour résidu une conclusion prohibée, s'il en fut, depuis que le monde raisonne, celle qui procède du particulier au général. Cet aspect, ce trait de généralité, est en effet ce qui constitue la politique considérée dans les esprits ou dans les choses.

Il ne faut pas pour cela traiter de sophistes les grands et généreux esprits qui opinent si fortement pour la liberté des communes, parce qu'ils y voient le nom d'une chose qui a tous leurs regrets et leurs respects. J'ai l'honneur de partager ce sentiment; mais à quoi bon l'égarer? Vous obtiendrez quelque jour cette liberté des communes : nous y marchons, nous avons fait quelques pas dans cette voie, sous un gouvernement qui lâche volontiers l'ombre du pouvoir; une fois là, vous serez libres, comme vous l'êtes depuis le libre échange. N'allez pas, dans vos déceptions, vous décevoir encore et vous-mêmes. C'est de liberté politique qu'il s'agit : or il n'y a pas de politique parmi ces communes qui ne sont pas souveraines, pas de liberté dans ce gouvernement absolu des majorités.

Vous soupçonnez quelque chose de politique parmi les communes, voyant là des conseils qui se réunissent, qui délibèrent, qui ouvrent des scrutins, qui procèdent à des votes et à des choix, tout comme on fait dans les conseils du pays; mais que tout cet appareil de représentation, de scrutin, de mise aux voix, ne vous fasse pas illusion : tout cela est le signe d'un mandat, et rien de plus. Or ce qui peut arriver de pis à une affaire, c'est d'être conduite par voie de

qui se valent, qui constituent autant de droits. On se fait une assez juste idée des conflits qui peuvent diviser une commune, quand on se représente la division des localités elles-mêmes, leur incohérence topographique. On ne compte pas moins de trente mille sections de communes, ce qui contient le germe d'autant de disputes sur l'emplacement de l'école, du cimetière, du lavoir, de l'hôpital, etc. (1).

De ce chef, les communes portent en elles un litige permanent, un contentieux organique pour ainsi dire, qui veut au-dessus d'elles des juges, des arbitres. Autrement vous créez une anomalie inconcevable, celle d'un juge et partie, sous prétexte que la partie en question est une majorité. Vous instituez une agrégation de personnes, sous le nom de commune, parmi lesquelles tout différend se juge à la majorité, c'est-à-dire par le droit du plus fort : un déni de justice ou plutôt de civilisation, car cette force du nombre n'a pas plus de droit et de raison que la force physique constatée par le poids des muscles. Au lieu de se battre, on se compte, et ce dernier procédé, pour être moins violent, n'est pas plus raisonnable que l'autre.

Ainsi le degré de puissance et d'autonomie où se forment les caractères politiques, où les volontés s'exercent et s'aguerrissent, ne peut être attribué aux communes. Quant à l'intelligence politique, jamais elle ne naîtra dans la gestion des affaires communales. Cette gestion fera des hommes plus habiles dans leurs affaires privées, dans leur industrie, dans leur métier : du conseil municipal, ils retomberont chez eux avec un esprit plus ouvert et plus étendu, pour s'être appliqués à des choses plus complexes, plus considérables que leur besogne quotidienne, pour s'être mêlés peut-être à des esprits plus vifs et plus élevés. Cet avantage n'est pas mince; mais il est le seul qu'on puisse attendre d'un maniement d'affaires communales. Qui peut plus peut moins, cela se conçoit parfaitement; mais ne croyez pas qu'on s'achemine par cette voie bornée, par ce manége monotone des choses locales, à comprendre soit des questions de politique étrangère ou religieuse, soit même simplement des questions de libre échange, de banque, de chemins de fer, d'associations commerciales, encore moins à en faire le texte et la condition d'un mandat électoral. Ce qu'on acquiert dans l'habitude des petites choses, c'est l'incapacité des grandes, un point que nous avons déjà touché ailleurs.

(1) Voyez le *Traité des Sections de Communes*, deuxième édition, par M. Aucoc, maître des requêtes.

que explication. Otons d'abord de cette histoire d'outre-Manche les ligues et les associations qui sont à fins politiques et non lucratives. Il y a là un esprit qui sauve tout. Quant aux sociétés d'industrie et de commerce, il faut se rappeler que jusqu'à ces derniers temps elles comptaient parmi nos voisins autant de gérans que d'associés : elles ignoraient le mandat, qui est le fond de nos commandites, elles emportaient la responsabilité indéfinie de chaque associé. Naturellement chaque associé portait tous ses soins et toute sa vigilance où il engageait toute sa fortune, et les vices du mandat ne pouvaient naître dans une association entendue de la sorte.

Où les Anglais ont durement éprouvé ce que valent des affaires conduites par voie de mandat, c'est dans leurs chemins de fer. Rien ne les étonne aujourd'hui, tout compte fait, comme les 7 milliards qu'ils ont dépensés là avec tant d'inintelligence et de profusion, avec un tel oubli des fins publiques et privées de la chose, avec de tels bénéfices pour les intermédiaires de toute sorte, gérans, entrepreneurs, gens de loi, ingénieurs, propriétaires, pour tout le monde enfin, excepté pour les actionnaires.

Il y a quelques années déjà, un de leurs publicistes les plus écoutés racontait tout au long ce prodigieux, ce mémorable mécompte (1). « C'est à n'y pas croire! s'écriait-il. Qui l'eût jamais prévu? Nous avions pourtant mis là ces procédés qui gouvernent avec tant de succès la chose publique : élections, votes, assemblées générales, compte-rendu, contrôle... Rien ne ressemble plus aux mandans, aux représentans et aux gouvernans qui habitent la sphère politique. A qui se fier désormais? » Il paraît, au dire des mieux entendus, que les Anglais auraient pu épargner là soixante-dix millions sterling, près de deux milliards.

Il ne faut pas s'étonner pour si peu. Que voulez-vous? Le mandat est vicieux en soi, d'un vice incorrigible partout ailleurs que dans la sphère politique. Là seulement il a quelque chance de s'améliorer : l'étendue et la gravité des intérêts qui touchent tout le monde à quelque endroit sensible, la passion et la vigilance universelle suspendues sur le mandataire, ont pour effet de le mettre à la raison. Bon gré, mal gré, il fera quelque chose de ce qu'il a promis, de ce qu'il a déclamé. Dans un pays surtout comme l'Angleterre, où la tradition est de se gouverner soi-même, où abondent les personnes et mêmes les classes consulaires, le mandat politique, couru et scruté comme il l'est, devient une vérité, une conscience qui s'impose : tout le redresse et le maintient dans un certain rap-

(1) Voyez la *Revue d'Édimbourg* d'octobre 1854, à l'article intitulé *Railway morals and railway policy*.

minés, au-dessus d'elle par les mœurs et par les institutions du pays. L'assiette de l'impôt, la création de ressources extraordinaires, tel article de son budget relatif à l'église, à l'école, à la route, l'aliénation ou le partage de ses immeubles, la forme de ses adjudications, les matières d'octroi ou de police locale, tout cela est et doit être strictement déterminé par les lois générales ou par la loi organique des communes. Ces lois expriment, comme il leur appartient, un état de civilisation définitif à respecter, à maintenir partout, dont nul ne peut répudier le bénéfice. Une localité ne peut ni déroger à l'impôt proportionnel, ni établir un impôt proportionnel dont l'emploi profiterait seulement à certaines classes, ni laisser tomber l'église, l'école, la route, ni avec ses règlemens d'octroi mettre un impôt sur les grains, ni avec ses règlemens de police établir une corporation, ni traiter de gré à gré pour ses travaux... Tout cela serait considérable à débattre et à faire; mais tout cela lui est étranger, supérieur, hermétiquement fermé, ou sujet du moins à des révisions et à des contrôles.

Ainsi des maximes transcendantes ont déterminé la constitution de la commune, mais n'entrent pas dans sa conduite. Pas plus qu'elle ne les a décrétées, elle ne les applique : ce qui est fort heureux, car si elle avait le pouvoir de les appliquer, elle prendrait celui de les violer, de les frauder, et nous aurions, au lieu de la France, trente-sept mille gouvernemens entre le Rhin et les Pyrénées.

De ce côté encore, nulle politique parmi les localités. Il n'y en a pas davantage, si la politique se reconnaît à la pluralité des pouvoirs qui traitent une affaire, qui composent un gouvernement, c'est-à-dire à un certain art de conciliation des personnes, de savoir-vivre entre les classes, de ménagemens et de compromis pour tous les intérêts..... Autant de choses dont on ne se doute pas dans une commune, gouvernée par un seul pouvoir, par une assemblée de mandataires sans royauté au-dessus d'elle, sans opinion, sans aristocratie constituées à côté d'elle. Ces mandataires, n'ayant à compter avec personne, auront tout l'égoïsme de la majorité qu'ils représentent, toute l'étroitesse des intérêts qui composent cet égoïsme. Le vice de leur pouvoir, qui devient celui de leur caractère, est de ne statuer sur rien où ils n'aient un intérêt actuel et personnel : par où ils sont inférieurs et deviennent inhabiles à la pensée politique, qui est apparemment une aptitude aux vues d'ensemble et d'avenir. Ainsi, loin que cet exercice des affaires locales soit une préparation à comprendre et à représenter la communauté tout entière, il crée à cet égard une impuissance, je dirais presque une indignité.

Un homme d'esprit, nullement publiciste, entend par politique

lateur, en ce qui touche les gouvernemens communaux, dérogerait-il à ces principes? C'est une question que l'on s'est adressée maintes fois à certaines époques qui remettaient tout en question : la réponse n'a jamais varié.

Il n'y a pas de révolutions, pas de progrès de l'ordre ou de la liberté, qui n'aient laissé les communes depuis quatre-vingts ans dans la dépendance où nous les voyons, et cela toute réflexion faite, soit qu'il s'agît d'organiser ou de réorganiser les communes (ce dont il y a eu quatre occasions depuis 89), soit qu'il s'agît de quelque attribution nouvelle à leur conférer en fait de chemins, d'école, de cadastre, de garde nationale, etc. Aujourd'hui il n'en est plus de même : il n'y a qu'une voix, du moins parmi les voix que j'écoute, pour instituer en France la liberté locale comme garantie ou comme apprentissage de la liberté publique. Cette aspiration est opportune et généreuse; mais c'est demander aux communes l'enseignement d'une chose dont elles ne savent pas le premier mot, d'une chose qu'elles ne sauraient qu'au prix de la France dispersée et défaite.

Voici en effet le dilemme qu'il ne faut pas perdre de vue.

Ou les communes auront le droit de s'imposer, d'emprunter, de plaider, d'aliéner comme bon leur semble, affranchies de toute dépense obligatoire, maîtresses de leurs travaux, de leur police, de leurs octrois, — auquel cas leur gestion sera, j'en conviens, une image du gouvernement, une dilatation des esprits et des virilités, — mais avec l'inconvénient de créer en France trente-six-mille petites républiques pétries d'omissions et d'injustices envers les minorités, envers le progrès, envers la raison et la force nationale.

Ou bien les communes auront les droits tempérés dont nous avons esquissé le détail avec un juste ménagement de ces grands intérêts, mais sans exercice des volontés et des discernemens, sans apprentissage et sans fécondité politique.

Il faut opter entre ces deux alternatives. Y a-t-il une troisième combinaison où se rencontre une indépendance des communes capable de les tremper politiquement, sans endommager les grandes fins de toute politique? Je ne l'aperçois pas, et je demande qu'on me la signale.

IV.

En résumé, on accuse la révolution d'avoir dépouillé la société de ses institutions et de ses magistratures, d'avoir concentré tous les droits et tous les pouvoirs entre les mains de l'état, avec cette conclusion implicite que l'ancienne société était sous quelques rapports supérieure à la moderne. Notre réponse, c'est que la révolution a

mandat, c'est-à-dire en dehors des aiguillons de l'intérêt personnel aussi bien que des lumières de la raison théorique et désintéressée. Dans un certain ordre de transactions, cela s'appelle *commandite*, et on a vu de nos jours les meilleures, les plus saines affaires, tantôt ruinées pour s'être mises à ce régime, tantôt compromises dans leurs fruits et perverties affreusement dans leur personnel. Il a fallu que la loi vînt discipliner et moraliser la commandite; il a fallu surtout que le public préférât la société anonyme, où la loi stipule toutes choses pour le public actionnaire ou consommateur.

Le mandataire est volontiers négligent d'une chose qui n'est pas la sienne propre. C'est là son moindre vice. Il a devant lui deux tentations : l'une de tourner à son profit les pouvoirs dont il est nanti pour le bien de l'association, l'autre de tourner contre le public la force de l'association dont il est le gérant, et d'en faire un engin de monopole, d'exaction, de rançonnement. La première est de beaucoup la plus séduisante et la plus écoutée. Aussi la France, où est née la commandite, fut-elle longtemps sans s'y adonner, et même très longtemps, puisque la chose date de Colbert.

Ce qui distingue l'esprit et la fortune de ce pays, c'est de répugner à cette fausse allure des choses, et de préférer à tout, soit la propriété, l'exploitation foncière, qui est le type le plus parfait de l'affaire privée, soit la fonction publique, où peut se glisser quelque élévation de vues et de sentimens. Sur ce dernier point, je ne veux rien outrer : chacun sait les motifs cupides ou vaniteux qui poussent chacun de nous à convoiter l'importance officielle. Cependant la puissance publique a quelque chose en soi à la rigueur pour élever l'âme de ses dépositaires, tandis qu'on n'aperçoit guère dans une affaire collective l'exaltation possible du gérant. Comme le fonctionnaire invoque sans cesse les plus hauts prétextes, les alléguant partout, soit aux inférieurs, soit au public, quelque chose de loin en loin pourrait bien en rester, en passer dans sa conduite. On peut accomplir avec une certaine conscience ce qu'on a désiré par de purs calculs. On prend, on porte l'épée par les motifs les plus divers; mais il n'y a qu'une manière de la tirer : le métier des armes n'en empêche pas l'héroïsme. Cet exemple est pris un peu haut : il ne faudrait pas en abuser; mais peut-être en est-il de la puissance publique comme d'une religion dont l'effet n'est pas infaillible ni continu, laquelle toutefois attend son homme à certaines heures lucides et périodiques pour le secouer, pour l'apostropher parmi les vils intérêts qui usurpent et courbent sa pensée.

Vous allez peut-être supposer que je révoque en doute les mérites de l'association, ou que je perds de vue les œuvres prodigieuses dont elle s'est montrée capable en Angleterre... Cela demande quel-

insigne grandeur dans une société de s'attaquer à pareille œuvre. Certaines questions, encore qu'elles demeurent pendantes et irrésolues, témoignent plus en faveur d'un peuple que certaines solutions. Tout dépend des sujets.

Tout comme il est glorieux pour l'esprit humain de philosopher, sans conclusion possible, sur l'origine et la fin des êtres, de même c'est l'honneur d'une nation de marcher vers l'idéal du droit, qui est une des faces voilées de l'infini. La certitude, la sécurité, n'appartiennent qu'aux questions et aux biens secondaires. Si c'est là ce qui vous touche, il faut mettre un traité de procédure ou d'arithmétique au-dessus des *Méditations* de Descartes, au-dessus des *Élévations sur les Mystères* de Bossuet, ou bien encore il faut préférer le jury, qui est une partie secondaire et acquise de la souveraineté nationale, à cette souveraineté tout entière exprimée par le droit de la nation et de ses représentans.

D'une grande visée, d'une grande poursuite, il reste toujours quelque chose, un aperçu, un premier pas, et surtout un engagement pris par les consciences, pris à la face du monde, d'aller tôt ou tard jusqu'au bout. On peut préférer cette aventure, avec ses délais et ses chances, à telle possession moindre, mais actuelle. Comme c'est là, bien sûr, le sentiment français, et que le sort en est jeté, il serait bien inutile de s'appesantir sur cette apologie. En attendant, quelques biens nous sont acquis. Dans notre appétit de l'idéal, nous avons mis la main sur certaines réalités précieuses et touché à certaines autres dont la trace est restée dans nos âmes et dans nos mœurs.

Certes on ne peut pas dire que les ambitions de 89 aient passé tout entières dans nos lois, et ces lois imparfaites ne sont pas elles-mêmes à l'abri de toute éclipse. Cependant l'homme a été retrouvé, restauré dans ses droits, tandis qu'il ne valait auparavant que par la caste et dans la caste. En même temps, si le droit politique n'a pas pris racine parmi nous d'une manière aussi profonde que cette collection de droits individuels appelés le droit commun, s'il n'a pas fourni une carrière aussi sûre et aussi continue, cependant il n'a pas été la lettre morte des constitutions. Il a vécu, d'une manière convulsive, il est vrai, mais enfin il a vécu depuis 89 jusqu'au 18 brumaire. Il en reparut de grandes lueurs sous la restauration : à ce moment, le citoyen et la nation reprirent leur droit, s'élevèrent à vue d'œil, et l'on ne voit pas que la tutelle administrative ait été cette fatalité, cette malédiction inexorable alléguée par M. Royer-Collard. Sous ce régime furent élues et la chambre qui fit les lois de 1819, où la presse relevait du jury, et celle qui renversa le ministère Villèle, et celle qui prévalut contre une dynastie. Rien ne montre à cette époque

port avec ses fins avouées, avec son étiquette. Que si le mandat ne monte pas à cette hauteur où l'attendent les saines influences, il tombe au plus bas de sa nature et de ses misères, surtout chez le peuple dont nous parlons, commercial, hasardeux, spéculateur, actionnaire comme on ne l'est pas, où tel placement est un coup de dé, qui prêta des millions, il y a quarante ans, aux caciques du Poyais et de l'Orénoque, dont le propre est de jouer sans tenir les cartes. Comparez donc l'intérêt passionné du citoyen anglais dans la chose publique au degré d'intérêt que l'actionnaire anglais peut apporter dans une société de chemin de fer! cette chose brûlante et capitale à cette chose accessoire! Vous aurez beau mettre dans celle-ci les formes politiques, vous n'y mettrez jamais l'âme politique, la seule qui transfigure un mandataire.

Ainsi le mandat ne s'élève qu'avec son objet, et encore faut-il que ce soit le plus grand des objets, pas moins que la chose publique. Rien ne prouve qu'il s'acquitte à son honneur d'une gestion locale : le passé ne nous dit rien qui vaille à cet égard. Nous avons aujourd'hui les mémoires de tel intendant qui s'employa sous Colbert à la liquidation des dettes des communautés, et l'on y voit d'étranges précautions pour mener à bien cette grande affaire, qui ne dura pas moins de vingt ans. Il fallut interdire aux échevins, capitouls, consuls ou jurats de toucher au prix des immeubles que les communes vendraient pour se libérer, étant d'expérience que si ces deniers passaient par les mains municipales, ils n'en sortiraient pas. Une autre inadvertance familière à ces échevins était de s'approprier ce que l'état remboursait aux communes pour logemens militaires. Après cela, c'est à peine si l'on peut parler de leurs voyages d'agrément dans la capitale, aux frais de leur commune, sous prétexte de *solliciter* ses affaires (1).

Quand telles sont parmi nous les traditions du pouvoir municipal, il ne faut pas s'étonner qu'on l'ait reconstitué en toute occasion, même en 89, même en 1830, même en 1848, sur la base d'une précaution et d'une méfiance incurable. Estimez et admirez, si bon vous semble, les hommes, les femmes, les départemens, les clochers. La confiance est un sentiment doux au cœur; mais il n'en faut pas moins agir comme si l'on se méfiait : cette règle est sans exception. La loi surtout n'est que méfiance, et la loi politique plus qu'aucune autre, présumant toujours l'abus, la violation de ce dépôt mis entre les mains des gouvernans sous le nom de fortune et de puissance publique, plaçant partout le contrôle au-dessus de la fonction publique, la garantie à côté du droit privé. Pourquoi donc le législ-

(1) Voyez les mémoires de l'intendant Foucault, avec *introduction* de M. Baudry.

adultes. Aucune nation, à aucun âge, n'est dépourvue des instincts d'ordre, de liberté, de sécurité : dès ses premiers pas, elle en crée ce qu'elle peut et comme elle peut, soit dans la personne du père, soit dans l'enceinte des castes et des localités; mais elle rejette ensuite, c'est par là qu'elle est grande, elle rejette ou réforme ces ébauches, ces campemens, dont je n'excepte pas la famille, qu'il a fallu refaire, encore bien moins les communes, où avorte la nation, où l'individu lui-même, gouverné de trop près, n'a pas tout son développement. Ainsi s'élève une société, faisant ses lois avec des idées, dès qu'elle a des idées, détruisant au nom du droit et de la nation qu'elle a conçus dans toute leur ampleur les brins de pouvoir et de garanties dont elle s'était contentée jusque-là. Telle est au surplus la voie naturelle du progrès. Par une destinée toute pareille, les patois et les dialectes locaux font place à une langue nationale. Et ceci est plus qu'un exemple : on voit là toute la puissance de fusion qui appartient aux similitudes morales parmi les hommes. Quand il existe quelque part des rapports d'esprit et de goût capables de créer l'unité de langage, on peut bien attendre du même fond l'unité de lois et de pouvoir politique. Or comment traiterez-vous ici de dépravation ce que vous tenez là pour un progrès évident? Maintenant, si l'unité politique, au lieu d'être œuvre de raison, est œuvre d'instinct tout comme l'unité de langage, elle n'en est que plus grande; si elle se fait en nous et sans nous, c'est qu'elle n'est pas humaine.

Ainsi l'unité du pouvoir, dont vous vous plaignez, n'est pas le mal dont nous souffrons; ce mal est ailleurs. Il consiste dans l'intensité du pouvoir, — et cette intensité a tort non à l'égard des localités, mais à l'égard des individus, — et à l'égard de ceux-ci, non dans leurs relations civiles, mais dans leurs relations avec la puissance publique. Ici notre tradition est mauvaise, ou plutôt la race elle-même est en faute, et nous apercevons dans toute sa laideur le revers de l'esprit français. Jusqu'à présent, nous n'avions vu que les côtés lumineux de la race, — ce qu'elle a de philosophique, par où elle comprend la justice comme la base des rapports humains et la loi comme l'organe de la justice, professant ainsi l'empire de la règle et de l'ordre plutôt que le développement des individus, — ce qu'elle a de sociable, par où elle multiplie ces rapports qui sont la matière du *juste* et l'occasion des lois. Mais voici comment se déprave un esprit ainsi doué : dans son besoin de justice et de sanctions réglementaires, il prend l'alarme, il s'abaisse quelquefois à considérer le pouvoir exécutif comme l'unique gardien de l'ordre, et on le voit alors, cédant tous ses droits, prodiguer au pouvoir les lois d'exception, l'état de siége, les dictatures, la suspension de tous

créé plus de droits qu'elle n'en a détruit, c'est qu'elle a créé tout le droit possible et concevable en constituant sur la ruine des castes l'individu et la nation. Oui sans doute, on a parlé, on a promis en 89 plus qu'on n'a agi, plus qu'on n'a tenu, et tout l'effort des temps qui ont suivi n'a pu monter à la hauteur de cet évangile. Cependant, si certaines choses ont été simplement déclarées, promises, ou du moins n'ont pas encore tous les organes d'une vie imperturbable, d'autres ont été possédées aussitôt qu'énoncées; les castes sont bien mortes; conquis est le droit commun, ce qui est précieux, car cela ne veut pas dire simplement l'unité de la loi, mais l'équité de la loi en fait d'impôts, de peines, de garanties judiciaires, de successions, de libre concurrence, de libre admission aux emplois publics. Prenez bien garde que ceci est déjà une force de plus dans le monde moderne, une force à conséquences politiques. Ce qui se crée par là de richesse et d'indépendance, de lumière et de volonté, est un titre et pour ainsi dire une candidature impérieuse de la nation à se gouverner elle-même. Quand une pyramide a de telles bases, elle peut bien être le tombeau des dynasties, mais non leur chose, leur propriété. On a difficilement raison d'hommes reconnus qui veulent être des citoyens; on empêcherait plutôt des esclaves d'arriver à la qualité d'hommes.

Mais pourquoi donc cette insuffisance, cette défaillance des faits comparés au droit tel qu'il a été reconnu et arboré? La raison en est simple, c'est que ce droit était immense, un type suprême et transcendant : *liberté*, *égalité*, *fraternité!* Concevez donc quelque chose par-delà ces dogmes! Ce qui borne l'imagination doit rencontrer de furieux obstacles dans la pratique. C'est pourquoi, nantis de l'égalité, nous sommes en échec, en travail devant la liberté. Quant au troisième article de ce programme sans pareil, c'est le socialisme, pour l'appeler par son nom, dont les sectes parlent beaucoup et dont les gouvernemens, sans en rien dire, sans le savoir peut-être, font œuvre incessante... Tout cela est ténébreux, hésitant, mal étreint, parce qu'encore une fois tout cela est immense. Jamais peuple n'embrassa de tels espoirs et ne les détermina en même temps d'un trait si vigoureux. Rien ne peut se comparer à un tel programme, si ce n'est peut-être ce plan d'études que Goethe a tracé de la main d'un étudiant allemand, *Dieu*, *l'homme*, *la nature*, et qu'il admire avec Méphistophélès pour sa précision et son étendue!

Ainsi soyons justes envers nous-mêmes : ce n'est pas notre effort qui est en défaut, c'est notre but, notre aspiration qui est peut-être en excès. On ne peut pas dire qu'il y ait de temps perdu, quand le christianisme lui-même a proclamé, il y a dix-huit cents ans, la fraternité humaine avec les fruits que vous voyez. C'est déjà une

insigne grandeur dans une société de s'attaquer à pareille œuvre. Certaines questions, encore qu'elles demeurent pendantes et irrésolues, témoignent plus en faveur d'un peuple que certaines solutions. Tout dépend des sujets.

Tout comme il est glorieux pour l'esprit humain de philosopher, sans conclusion possible, sur l'origine et la fin des êtres, de même c'est l'honneur d'une nation de marcher vers l'idéal du droit, qui est une des faces voilées de l'infini. La certitude, la sécurité, n'appartiennent qu'aux questions et aux biens secondaires. Si c'est là ce qui vous touche, il faut mettre un traité de procédure ou d'arithmétique au-dessus des *Méditations* de Descartes, au-dessus des *Élévations sur les Mystères* de Bossuet, ou bien encore il faut préférer le jury, qui est une partie secondaire et acquise de la souveraineté nationale, à cette souveraineté tout entière exprimée par le droit de la nation et de ses représentans.

D'une grande visée, d'une grande poursuite, il reste toujours quelque chose, un aperçu, un premier pas, et surtout un engagement pris par les consciences, pris à la face du monde, d'aller tôt ou tard jusqu'au bout. On peut préférer cette aventure, avec ses délais et ses chances, à telle possession moindre, mais actuelle. Comme c'est là, bien sûr, le sentiment français, et que le sort en est jeté, il serait bien inutile de s'appesantir sur cette apologie. En attendant, quelques biens nous sont acquis. Dans notre appétit de l'idéal, nous avons mis la main sur certaines réalités précieuses et touché à certaines autres dont la trace est restée dans nos âmes et dans nos mœurs.

Certes on ne peut pas dire que les ambitions de 89 aient passé tout entières dans nos lois, et ces lois imparfaites ne sont pas elles-mêmes à l'abri de toute éclipse. Cependant l'homme a été retrouvé, restauré dans ses droits, tandis qu'il ne valait auparavant que par la caste et dans la caste. En même temps, si le droit politique n'a pas pris racine parmi nous d'une manière aussi profonde que cette collection de droits individuels appelés le droit commun, s'il n'a pas fourni une carrière aussi sûre et aussi continue, cependant il n'a pas été la lettre morte des constitutions. Il a vécu, d'une manière convulsive, il est vrai, mais enfin il a vécu depuis 89 jusqu'au 18 brumaire. Il en reparut de grandes lueurs sous la restauration : à ce moment, le citoyen et la nation reprirent leur droit, s'élevèrent à vue d'œil, et l'on ne voit pas que la tutelle administrative ait été cette fatalité, cette malédiction inexorable alléguée par M. Royer-Collard. Sous ce régime furent élues et la chambre qui fit les lois de 1819, où la presse relevait du jury, et celle qui renversa le ministère Villèle, et celle qui prévalut contre une dynastie. Rien ne montre à cette époque

dans les communes et dans leurs choix politiques un tel désir de plaire au tuteur qui octroie les garnisons, les lycées, les routes, les ponts. Ce que pensait, ce que voulait le pays, il trouva moyen de le dire et de le faire, on le sait de reste, et le régime des communes n'y fut pas un obstacle. Il faut croire que cette sujétion n'est pas si lourde à porter ou si facile à exploiter qu'on la représente.

Ce qui vous inquiète pour le droit national, c'est la dépendance où vous voyez les communes, et d'une manière plus générale c'est la centralisation, où l'état vous apparaît avec une étendue et une plénitude de pouvoirs à tout pénétrer, à tout écraser... Votre souci est mal placé : j'incline à croire que le mal n'est pas où vous le voyez, tandis qu'il pourrait bien être où vous ne le voyez pas : deux choses qu'on voudrait expliquer clairement.

Et d'abord qu'est-ce donc que la centralisation pour en concevoir un tel ombrage? C'est le gouvernement accommodé selon ce goût français d'unité qui paraît en toutes choses, religion, philosophie, théâtre, etc. Est-ce un goût dépravé, parce qu'il crée la tutelle administrative? Non, puisqu'il crée en même temps l'unité du droit national, l'unité des droits privés, l'unité de l'opinion publique, et cela est on ne peut plus significatif. Cela veut dire règne de la nation, unique souveraine, — déploiement des individus par l'exercice des droits reconnus à chacun, — armement de l'opinion, exaltée et concentrée dans une capitale.

Qu'importent après cela l'unité du pouvoir, qui est simplement le pouvoir exécutif, et la force qu'il tire de cette conformation? Rien n'est compromis par là, si ce pouvoir rencontre au-dessus de lui et à côté de lui, pour le maîtriser dès son origine et pour le surveiller à chaque pas, cette même circonstance, cette même puissance d'unité. Vous me montrez avec ennui cette tutelle des localités qu'exerce le pouvoir central en vertu de son unité constitutive : il vous semble qu'au jour de l'élection politique elles en seront toutes subjuguées; mais ne voyez-vous pas cette puissance parallèle de l'opinion dans une capitale, le poids des impulsions qui en descendent parmi les électeurs assemblés, le rayonnement des propagandes qui partent de si haut? Vous déplorez la chute de ces grands corps, de ces grandes existences qui bornaient la royauté d'autrefois... Et moi, je vous montre sur ces ruines, au lieu de quelques privilégiés, le Français et la France restaurés chacun dans sa souveraineté respective, et s'appuyant pour vivre ainsi (aux accidens près) sur la force qui les a créés.

Non, le mal français n'est pas l'unité du pouvoir; cette unité croissante n'est pas moins que la civilisation même et le plus grand trait de la raison politique qui se développe parmi les sociétés

Onze gouvernemens, tout compte fait, se sont succédé en France depuis soixante-quinze ans, chacun apportant sa pierre à cet échafaudage qui encombre nos libertés, chacun créant sa mesure de défense et de vengeance, née d'un accident ou d'un besoin particulier, aucun n'abolissant l'œuvre mauvaise de ses devanciers, à telles enseignes que je me demande si la loi des suspects a été expressément abrogée, ou bien encore certaine loi sur les prisons d'état qui date de 1809. — Peu importe, direz-vous; nous n'en sommes plus là. — Soit, c'était une hyperbole; mais nous avons encore dans toute leur vigueur et cette loi de l'an VIII qui fait le fonctionnaire inviolable ou du moins irresponsable, et la loi sur la détention des armes de guerre, et la loi dite de *sûreté publique*, et tant d'autres lois qui se dressent devant nous dès qu'il s'agit de se réunir, de discuter, de colporter, de correspondre, d'imprimer, d'enseigner et même de prier... Nous regorgeons, nous crevons de règlemens dès qu'il s'agit de choses qui touchent ou seulement qui effleurent les intérêts du pouvoir.

Voilà les scandales, les énormités! Je sais bien que les gouvernemens revendiquent plus de droits qu'ils n'en exercent; ainsi les lois de septembre ont été à peine appliquées. Quoi qu'il en soit, c'est trop qu'ils aient entre les mains un fonds de dictature légale, et qu'en un jour de colère ils puissent aller prendre dans une loi oubliée de quoi sévir à tort et à travers.

Si la France pouvait être ridicule, elle le serait par là, mais seulement par là. Qu'importe ensuite que le pouvoir central, quand vient à lui quelque affaire de commune pour un besoin d'emprunt ou d'impôt, y regarde autre chose que l'emprunt ou l'impôt, qu'ayant près de lui pour ses propres travaux des corps savans, il consulte ces corps sur la route ou la construction projetée par la commune? Le mal n'est pas grand, ou du moins il n'est pas peut-être sans compensation. Qu'importe encore que l'état intervienne pour réglementer les rapports infinis et nouveaux qui s'élèvent chaque jour entre les citoyens, à propos d'industrie surtout, entre maîtres et ouvriers, entre gérans et associés, entre public et transporteurs? Ici l'état ne fait autre chose que son office élémentaire d'arbitre et de justicier; mais il empoisonne tout quand il détourne à son profit, quand il emploie et pervertit à se couvrir d'inviolabilité, lui et ses agens, les pouvoirs qu'il tient de la société pour elle-même et pour des œuvres de providence publique.

Parmi les anciens partis, il n'en est aucun qui n'ait été gouvernement à son tour, et l'on peut regretter que nul n'ait usé de son passage aux affaires pour réformer ces excès de pouvoir, ces lois malfaisantes qui infestent notre passé. L'occasion perdue reviendra-

droits individuels. Comme si le pouvoir exécutif, avec l'arbitraire dont on le revêt, n'était pas aussi capable de troubler quelque jour la société que l'émeute, avec son bruit et ses licences! Comme si un pays libre n'avait pas dans ses lois ordinaires une arme suffisante contre le désordre des rues, un pays surtout qui a passé par le premier empire et qui en a gardé les codes, où respire la plus haute, la plus abondante police!

Un peuple ainsi gardé pourrait s'en tenir là; mais que penser de la force et de l'habileté des gouvernans alors qu'ils crient misère dans ce luxe oriental? *Le premier venu,* disait M. de Cavour, *gouvernerait avec l'état de siége.* Robert Peel aima mieux émanciper l'Irlande catholique que de la retenir par ce moyen sous la loi des anciennes incapacités. Je demande la permission de rappeler et même d'étaler cet épisode d'histoire contemporaine, avec les mœurs étranges qu'on y verra. C'est à n'y pas croire; mais aussi bien c'est d'un peuple libre, libre et ordonné tout à la fois, et qui ne l'est peut-être que par là. Voici le fait :

Vers 1828, les catholiques faisaient rage en Irlande avec leur association obéie comme un gouvernement, et surtout avec le nombre, l'armement et la terreur des *meetings* dont ils couvraient le pays. Les réprimer était le droit du gouvernement : à cet égard, les légistes de la couronne, dûment consultés, faisaient une réponse unanime et affirmative. Seulement la répression n'aurait pas lieu sans coup férir; il y aurait bataille et mort d'hommes. « Or, ajoutaient ces estimables légistes, les individus ayant souffert quelque dommage, ou leurs amis en cas de mort, auront le droit, qu'on ne peut leur contester, d'attaquer le gouvernement devant une cour de justice pour savoir si le rassemblement était, oui ou non, dans le cas particulier, une réunion illégale. Et comme la question pourrait être soumise à des jurys d'Irlande, ainsi que cela est arrivé en Angleterre dans l'affaire de Manchester et d'autres cas analogues, nous croyons bien faire en appelant l'attention du gouvernement sur ce point spécial, et sur la marche qu'un procès surgissant dans un cas semblable pourrait suivre en Irlande (1). » L'avis parut bon et le gouvernement britannique émancipa l'Irlande, un gouvernement, notez bien ceci, qui était un cabinet anglican et tory, c'est-à-dire fait contre l'Irlande. Cela est grand. Voyez un peu tout ce que bravaient ces hommes d'état : l'église, la couronne, leur caste, leurs électeurs... Quel fonds de mépris! Quel don et quel droit de gouverner!

(1) Voyez les mémoires de sir Robert Peel, tome I[er], page 240, dans l'excellente traduction qui porte le nom d'un publiciste éminent de la Belgique, M. Émile de Laveleye.

L'HOMME PRIMITIF

D'APRÈS LES TRAVAUX DE MM. LYELL ET HUXLEY.

I. *The Geological Evidences of the Antiquity of Man*, by sir Charles Lyell, Londres 1863.
II. *Evidence as to Man's Place in nature*, by Thomas Henry Huxley, Londres 1863.

Depuis que l'homme a ouvert les yeux sur le monde, il se demande avec anxiété quelle est son origine et quelle doit être sa fin. Il a fouillé jusqu'aux plus lointaines distances et jusqu'aux plus minutieux détails la nature au sein de laquelle il est jeté, il en a découvert les plus mystérieux ressorts, les plus magnifiques lois; mais il ne sait encore quel est son rôle dans ce drame, dont seul pourtant il semble appelé à deviner le sens. Il se connaît et connaît l'univers, mais le spectateur et le spectacle demeurent en face l'un de l'autre comme les deux termes d'une insoluble antinomie. D'où partons-nous? Où allons-nous? Quel degré occupons-nous dans cette échelle d'existences innombrables que le temps élève et abaisse sans cesse? L'homme est-il le dernier terme d'une longue série, ou reste-t-il seul, sans points de comparaison, ignorant si sa petitesse est grandeur ou sa grandeur petitesse?

Les réponses n'ont jamais manqué à ces questions, que l'esprit se pose aussitôt qu'il est traversé par les premières lueurs de la raison; mais que ces réponses sont confuses et contradictoires! Frappés du caractère tragique de la vie humaine, effrayés de la responsabilité qui pèse sur nos consciences, la plupart des penseurs ont en quelque sorte mis l'homme aux pieds mêmes de Dieu; ils l'ont proclamé roi de la création, mais en traçant entre ses sujets et lui, comme

et ceci est à considérer pour tout le monde. — Tel gouvernement, tel peuple!

Les peuples et les gouvernemens ont sans doute une action réciproque par où ils se déterminent les uns les autres, et ne peuvent différer sensiblement; mais la plus grande somme d'action est avec les gouvernemens, parce qu'ils ont pour eux la force et le prestige, l'autorité de toute sorte. Or cette influence officielle est la corruption même, et la plus profonde qui puisse pénétrer un peuple, quand les gouvernemens, ces organes du droit, qui manient au nom du droit la troupe, les juges, l'échafaud, abusent de tout cela pour leur bien propre, érigé en salut public et en loi suprême. Un peuple mis à ce régime aura peut-être encore la vertu de se révolter; c'est tout ce qu'on peut en attendre : il n'aura pas celle de modérer sa révolte. Et la faute en est aux gouvernemens : ils ont les aventures qu'ils méritent et des rebelles à leur image. C'est pourquoi telles révolutions ont eu lieu de nos jours, aussi différentes de l'an de terreur 93 que le gouvernement de juillet et même que le gouvernement de la restauration différaient de l'ancien régime.

Le droit fait le droit, tout comme il y a les entraînemens de l'abîme; mais cette leçon vient surtout des gouvernemens, instituteurs des peuples, qui doivent enseigner la justice en la pratiquant aussi bien qu'en l'imposant. Parmi nous, ils sont les premiers coupables, avec leurs exemples et leurs déclamations, du travers national qui est de demander l'ordre à tout prix et d'abdiquer les droits du pays à tout propos, à la moindre alarme, entre les mains du pouvoir exécutif. Ceci, je le répète, est la dépravation que comporte l'esprit français. Maintenant croyez-vous que l'on y remédierait en dispersant le pouvoir, en brisant son unité, c'est-à-dire en abolissant la centralisation? Est-ce que le même préjugé ne ferait pas le même abus de chaque fragment de souveraineté? La centralisation du pouvoir n'a rien de commun avec ses excès, et la dissémination du pouvoir dans les localités ne serait nullement une garantie de sa modération. En France, le pouvoir n'a pas besoin d'être central pour se permettre ou pour qu'on lui permette une infinité d'usurpations. La preuve en est dans tous ces arrêtés de police municipale, dans tous ces règlemens d'octroi municipal qui essaient si volontiers la tyrannie et l'exaction. Le gouvernement et les tribunaux ont fort à faire pour réprimer ces entreprises malfaisantes, pour les annuler ou les traiter comme nulles. Parmi des gens où telle est la notion et la tendance du pouvoir, vous le couperiez en mille morceaux qu'il reparaîtrait sur tous les points avec les mêmes instincts, rencontrant chez les gouvernés le même concours d'obéissance. C'est de ce côté que nos mœurs et nos lois sont à déraciner, à transfigurer.

lien, plus sauvage que le Patagon, une brute féroce luttant avec de simples pierres taillées en biseau contre les animaux auxquels il dispute sa misérable existence.

La vérité est souveraine, elle est divine, et jamais il ne nous est permis de voiler son image. Il y a pourtant, qui ne le sait? des âmes délicates que certaines vérités épouvantent ou révoltent, comme il y a des hommes incapables de demeurer dans le cabinet d'un anatomiste, au milieu des irritantes fumées de l'esprit-de-vin, alourdies par les fétides vapeurs du sang. Qui songerait pourtant aujourd'hui, comme on le faisait jadis, à interdire aux savans la dissection des cadavres? Quelle colère puérile irait briser dans les collections tous ces bocaux où, dans un liquide jauni, se balancent les gluans embryons, les monstres étranges, les fœtus livides, les organes de tout genre, mis à nu par un scalpel habile? Qui n'est prêt à profiter des importantes leçons qu'on a su tirer de ces études longtemps regardées comme une impiété et une profanation? Il faut bien qu'on permette aussi à la géologie de rechercher dans les restes du passé les traces de l'homme primitif, à la zoologie de ressaisir tous les fils qui rattachent notre espèce à la faune terrestre. Sans doute on n'entreprend pas, même aujourd'hui, de telles études sans éveiller des susceptibilités ombrageuses. Il faut respecter le sentiment dont elles sont l'expression; mais on doit reconnaître aussi qu'il s'alarme peut-être inutilement. Quelle que soit notre origine, nos devoirs restent les mêmes : si notre berceau, comme celui du Christ, est dans une étable, notre royaume actuel n'en est pas moins assez vaste, assez beau; nous rachetons par la grandeur de notre pensée, par la faculté de concevoir l'infini, toutes les misères de notre existence matérielle. Les comparaisons entre l'homme et les bêtes n'inspiraient point au ferme esprit de Bossuet ces craintes efféminées : « Dieu, s'écriait-il dans son traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, sous les mêmes apparences a pu cacher divers trésors, » pour faire comprendre que, si les organes sont communs à l'homme et à la brute, on en peut conclure que l'intelligence n'est pas seulement attachée aux organes.

L'Angleterre est le pays où le respect traditionnel pour les livres sacrés du christianisme est entré le plus profondément dans les âmes et où depuis soixante ans l'esprit philosophique a le moins montré de hardiesse; c'est là pourtant qu'on a écrit les livres récens où l'on cherche à démontrer l'origine extrêmement ancienne de l'homme, en même temps qu'à le rattacher par la doctrine de la transformation des espèces aux animaux supérieurs de la création. Jusqu'ici, l'esprit théologique n'est pas encore entré en lutte contre les nouvelles doctrines, soit qu'ayant renoncé, à la suite des premières découvertes de la géologie, à l'interprétation littérale des

t-elle à ces personnages? les trouvera-t-elle plus prévoyans, plus soucieux de la liberté quand ils n'en auront plus besoin? Je le crois de tout mon cœur. A tout hasard, j'ose leur suggérer que, le cas échéant, leur premier devoir sera de mettre en pièces le *Bulletin des Lois*, d'en exterminer au moins certaines pages, et non pas de faire une loi nouvelle sur les communes.

L'étrange idée que de rêver communes sur un sujet tel que le gouvernement de la France par elle-même! Je me demande si l'on a bien pesé tout ce qu'il y a sous ce peu de mots. Voici le problème dans la complication et pour ainsi dire dans la contradiction de ses termes : il ne s'agit pas de moins que d'impulsions et de disciplines pour trente-six millions d'hommes, inégaux, divers et même furieusement hostiles les uns aux autres. Ce n'est pas tout. Cette impulsion et cette discipline, il s'agit de les puiser dans ces hommes eux-mêmes et non plus, comme autrefois, dans quelque pouvoir extérieur à la société : race conquérante, dynastie, église. Fut-il jamais pareille énigme? C'est pourtant là que nous attend la civilisation! A ces replis où s'enveloppe la chose, ajoutez certaines épines toutes françaises : — un pays où nobles et prêtres, ces guides naturels des peuples, sont frappés de défaveur; — une nation monarchique, dit-on, mais où telles dynasties contestent le droit national, tandis qu'elles sont contestées elles-mêmes par la nation; — un peuple couronné de droits qui lui laissent toute sa misère; — à chaque pas, des intérêts délicats et sensitifs, tout matériels qu'ils sont, dont la vile utopie est le pouvoir absolu... Une nation voisine n'a pas pris moins de deux cents ans pour résoudre ce problème, en mettant de côté pour cela roi et peuple (faites-moi la grâce de remarquer ces deux éliminations, je n'en rabats rien), en y employant ses hautes classes constamment recrutées et fortifiées, instruites par une expérience patrimoniale, des classes d'état en quelque sorte, nées et élevées pour gouverner comme pour vivre. Espérons que cette manière d'être libre n'est pas la seule, puisqu'elle n'est pas à notre usage; mais ne croyons pas non plus ouvrir une école de gouvernement, une gymnastique de liberté, en faisant décider sur place les questions de chemins et d'écoles : rien ne peut tenir lieu d'un cheval pour apprendre l'équitation.

DUPONT-WHITE.

quelques mots peuvent se résumer toutes les leçons de l'école géologique dont sir Charles Lyell est le chef reconnu. L'histoire de l'homme devant prendre sa place dans cette succession indéfinie d'événemens, sir Charles Lyell a été conduit à attribuer à notre espèce une très haute antiquité, et a cherché à en fournir la démonstration géologique.

La zoologie, pendant le même temps, abordait le problème de nos origines par un autre côté. Les argumens anatomiques qu'elle emploie de préférence se trouvent condensés dans un petit volume de M. Huxley, écrit d'une plume vive et acérée. Le titre de l'ouvrage, *la Place de l'homme dans la nature*, est illustré en quelque sorte par la gravure qui sert de frontispice. On y voit debout, l'un derrière l'autre, les squelettes du gibbon aux longs bras, de l'orang, du chimpanzé, du massif gorille, enfin de l'homme. Ce dessin résume du moins la partie anatomique du livre, car les conclusions de M. Huxley ne sont point celles d'un matérialisme grossier; suivant lui, ce n'est point par quelques détails anatomiques que nous nous distinguons des grands singes anthropoïdes; c'est par quelque chose qui est encore et qui nous restera peut-être toujours inconnu.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé des preuves géologiques et zoologiques qu'on invoque pour prouver l'ancienneté de l'espèce humaine, il n'est peut-être pas inutile de prévenir le lecteur qu'on ne le conduira point sur un champ de bataille, au lendemain d'une grande victoire, mais au milieu même de la mêlée où s'agitent les passions scientifiques les plus ardentes. D'un côté, j'ai déjà nommé Darwin, Lyell, Huxley; de l'autre, on peut citer Richard Owen, le savant directeur du *British Museum*, et le célèbre naturaliste Agassiz. La lutte actuelle n'est point de celles dont on puisse attendre l'issue avant d'en raconter les premières péripéties.

I.

Le problème de l'antiquité de l'espèce humaine ne se définit pas de la même manière pour l'archéologue et pour le géologue. Le premier a une chronologie rigoureuse, mais bornée par nos connaissances historiques : tout ce qui recule au-delà des premières civilisations ouvertes à ses recherches se confond pour lui dans la plus haute antiquité. Le géologue mesure le temps autrement que par les années : qu'on lui montre un débris de l'industrie humaine, il lui importe assez peu que ce fragment ait dix mille, vingt mille ou cent mille ans de date; il veut savoir si on l'a extrait d'un terrain antérieur à ceux que déposent actuellement nos mers, nos lacs et nos fleuves, et renfermant les débris d'espèces animales aujourd'hui éteintes. L'archéologue, en un mot, cherche l'homme ancien, le

versets de la Genèse relatifs à la formation de la terre, il soit prêt à faire d'aussi larges concessions en ce qui concerne la création de l'espèce humaine, soit plutôt qu'on croie pouvoir abandonner à la critique scientifique elle-même le soin de combattre des théories anthropologiques fondées sur l'hypothèse, encore peu en faveur, de la transformation des espèces.

L'ouvrage de M. Ch. Darwin sur l'origine des espèces (1) a été le point de départ du mouvement scientifique dont nous voudrions aujourd'hui exposer les résultats principaux. On nous permettra de rappeler en peu de mots les théories de M. Darwin. Ce savant observateur a relevé avec beaucoup d'habileté ce qu'il y a de factice et d'artificiel dans les caractères de nos espèces et de nos variétés animales ou végétales, pour affaiblir en quelque sorte la définition de l'espèce. Il a pris pour base de son système le fait incontesté de la reproduction des caractères organiques par voie d'hérédité. Si une variété jouit de caractères spéciaux, transmissibles de génération en génération et capables de lui donner quelque avantage dans la lutte incessante que se livrent tous les êtres à la surface de la planète, les variétés moins favorisées doivent disparaître forcément devant elle. Lamarck avait déjà reconnu l'influence du milieu ambiant sur les êtres animés; mais M. Darwin a bien fait ressortir, et c'est son principal mérite, que dans le milieu ambiant il faut comprendre non-seulement les actions physiques, mais encore la réaction de toute la nature vivante sur chacun des êtres qui s'y trouvent embrassés. A la faveur de ces solidarités multiples, de ces conflits perpétuels, s'opère ce que M. Darwin a heureusement appelé la *sélection naturelle*. Continuée pendant une série d'âges qui ne se mesure ni par des siècles, ni par des milliers, ni même par des millions d'années, cette sélection amena la transformation continuelle des espèces en variétés et des variétés en espèces.

Sir Charles Lyell, l'un des géologues anglais les plus éminens, était tout préparé à accepter les doctrines de M. Ch. Darwin, car dans ses ouvrages, devenus presque classiques en Angleterre, il avait toujours invoqué ce qu'il nomme les *causes actuelles*, c'est-à-dire les forces que nous voyons agissantes autour de nous, pour expliquer tous les phénomènes du passé aussi bien que ceux du présent. Pour lui, la terre n'a jamais été, comme l'ont pensé Cuvier, Léopold de Buch, Humboldt, M. Élie de Beaumont, le théâtre de révolutions violentes et subites. Les formes extérieures de notre globe se sont graduellement modelées, en même temps que la faune et la flore s'y transformaient insensiblement. Une série de changemens infiniment petits continués pendant un temps infini : en ces

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1860.

puis bien longtemps, on a recueilli sur divers points de l'Europe des ossemens ou des ouvrages humains associés dans le rouge limon des cavernes à des restes d'hyènes, d'ours, d'éléphans, de rhinocéros, appartenant à des espèces aujourd'hui disparues; mais les observations faites dans les cavernes ont toujours été mises en suspicion. L'homme y a souvent cherché un lieu de retraite et de sépulture : les grottes sont traversées par des eaux sorties des fissures qui communiquent avec le sommet des plateaux, et pendant les grandes pluies des débris de toute sorte peuvent y être entraînés. Les inductions tirées de la présence simultanée des restes humains et des espèces d'animaux éteintes dans le sol des cavernes ont toutefois repris une grande importance depuis la découverte des silex taillés de main d'homme dans les graviers de la vallée de la Somme, en France, et de nouvelles recherches ont ramené l'attention sur les grottes ossifères.

Ces préliminaires posés, il faut chercher les traces les plus effacées de l'homme en sortant des temps historiques et en s'enfonçant dans un passé de plus en plus lointain. Pour retrouver l'homme primitif, la science ne nous conduit pas sur les plateaux de l'Asie centrale, dans cette région que la philologie a quelquefois nommée l'ombilic du monde, et dont elle ne parle qu'avec une sorte de religieuse vénération, car elle en fait descendre les deux grandes races iranienne et sémitique qui ont marché en tête de la civilisation et ont fourni à la pensée humaine les idées qui sont ses vrais titres de noblesse. Il y a lieu de croire qu'une exploration des hautes vallées de l'Iran, entreprise non pas au point de vue archéologique, mais au point de vue géologique, fournirait des résultats précieux et peut-être très inattendus; mais jusqu'à présent l'homme antéhistorique n'a été trouvé que dans le Danemark, en Suisse, en Angleterre, dans les plaines du nord de l'Allemagne, en France, dans une zone en résumé plutôt septentrionale que méridionale.

Avant la domination romaine, les vastes plaines du nord de l'Europe, encore recouvertes par d'épaisses forêts, nourrissaient déjà une population à laquelle l'usage du bronze n'était pas inconnu, et qui était en conséquence arrivée à un état de civilisation relativement assez avancé, car le bronze est un alliage de cuivre et d'étain, et ces métaux ne sont extraits de leurs minerais qu'avec quelque difficulté. Cette civilisation grossière était assez uniformément répandue depuis la Scandinavie jusqu'aux Alpes et même dans le vaste bassin du Danube. On en a trouvé les monumens dans les tourbes du Danemark; ils s'y rencontrent au-dessous des couches superficielles qui contiennent les débris de l'âge de fer. Des épées et des boucliers de bronze ont été retirés des couches plus profondes et sont

géologue l'homme fossile. On peut donc démontrer l'antiquité absolue, chronologique de notre espèce, sans prouver son antiquité géologique.

Les dépôts les plus superficiels que nous rencontrons à la surface de nos continens se divisent en dépôts *modernes* et en dépôts *diluviens*. Les premiers comprennent toutes les alluvions des rivières inférieures au niveau des plus hautes inondations : tout ce qui dépasse ce niveau est diluvien; de vastes terrasses s'étendent dans toutes les vallées à des hauteurs que les eaux ne peuvent plus atteindre. La vallée du Rhin, entre Bâle et Strasbourg, peut être citée comme un exemple de la différence qui sépare le terrain diluvien des alluvions actuelles. Ces dernières forment une lisière plus ou moins étroite sur les bords du fleuve; mais la grande vallée creusée par les eaux diluviennes s'étend jusqu'aux falaises parallèles des Vosges et de la Forêt-Noire. Que des restes humains se rencontrent dans les alluvions actuelles du Rhin, qui s'en étonnerait? Mais qu'on en trouve dans les fertiles limons de la plaine, et l'on aura mis la main sur l'homme fossile.

Le problème dans ces termes est, nous l'espérons, assez nettement défini, bien que sur l'origine même du terrain que j'ai nommé diluvien les géologues soient bien loin d'être d'accord. Suivant les uns, les dépôts diluviens ont été charriés par les eaux au moment même où nos vallées ont été creusées; des masses d'eau boueuse, entraînant des blocs de toute grandeur, ont été déversées dans les grands sillons terrestres, en abandonnant des sédimens de plus en plus fins à mesure qu'ils se rapprochaient des embouchures. Les partisans des *causes actuelles*, refusant d'admettre que la terre ait subi de semblables cataclysmes, sont obligés d'avoir recours à d'autres hypothèses pour expliquer la présence dans les vallées de tant de matériaux erratiques, venus quelquefois de montagnes très éloignées. Ils supposent toutes les montagnes, même les moins élevées, couvertes de vastes glaciers, font descendre ceux-ci jusque dans les rameaux inférieurs de nos vallées ou promènent sur les terres submergées des radeaux de glaces flottantes chargés de pierres de toute grandeur. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la valeur relative de ces théories. Si l'origine et la classification du terrain diluvien demeurent incertaines, il se définit au moins assez nettement par ses caractères extérieurs en même temps que par les débris fossiles qu'il renferme.

Il importe d'ajouter que l'on rattache aussi au terrain diluvien les dépôts qui ont rempli certaines cavernes élevées, actuellement placées hors de l'accès des eaux fluviatiles ou marines. C'est dans ces grottes ossifères qu'on a cru d'abord découvrir l'homme fossile; de-

puis bien longtemps, on a recueilli sur divers points de l'Europe des ossemens ou des ouvrages humains associés dans le rouge limon des cavernes à des restes d'hyènes, d'ours, d'éléphans, de rhinocéros, appartenant à des espèces aujourd'hui disparues; mais les observations faites dans les cavernes ont toujours été mises en suspicion. L'homme y a souvent cherché un lieu de retraite et de sépulture : les grottes sont traversées par des eaux sorties des fissures qui communiquent avec le sommet des plateaux, et pendant les grandes pluies des débris de toute sorte peuvent y être entraînés. Les inductions tirées de la présence simultanée des restes humains et des espèces d'animaux éteintes dans le sol des cavernes ont toutefois repris une grande importance depuis la découverte des silex taillés de main d'homme dans les graviers de la vallée de la Somme, en France, et de nouvelles recherches ont ramené l'attention sur les grottes ossifères.

Ces préliminaires posés, il faut chercher les traces les plus effacées de l'homme en sortant des temps historiques et en s'enfonçant dans un passé de plus en plus lointain. Pour retrouver l'homme primitif, la science ne nous conduit pas sur les plateaux de l'Asie centrale, dans cette région que la philologie a quelquefois nommée l'ombilic du monde, et dont elle ne parle qu'avec une sorte de religieuse vénération, car elle en fait descendre les deux grandes races iranienne et sémitique qui ont marché en tête de la civilisation et ont fourni à la pensée humaine les idées qui sont ses vrais titres de noblesse. Il y a lieu de croire qu'une exploration des hautes vallées de l'Iran, entreprise non pas au point de vue archéologique, mais au point de vue géologique, fournirait des résultats précieux et peut-être très inattendus; mais jusqu'à présent l'homme antéhistorique n'a été trouvé que dans le Danemark, en Suisse, en Angleterre, dans les plaines du nord de l'Allemagne, en France, dans une zone en résumé plutôt septentrionale que méridionale.

Avant la domination romaine, les vastes plaines du nord de l'Europe, encore recouvertes par d'épaisses forêts, nourrissaient déjà une population à laquelle l'usage du bronze n'était pas inconnu, et qui était en conséquence arrivée à un état de civilisation relativement assez avancé, car le bronze est un alliage de cuivre et d'étain, et ces métaux ne sont extraits de leurs minerais qu'avec quelque difficulté. Cette civilisation grossière était assez uniformément répandue depuis la Scandinavie jusqu'aux Alpes et même dans le vaste bassin du Danube. On en a trouvé les monumens dans les tourbes du Danemark; ils s'y rencontrent au-dessous des couches superficielles qui contiennent les débris de l'âge de fer. Des épées et des boucliers de bronze ont été retirés des couches plus profondes et sont

conservés aujourd'hui au musée de Copenhague. On a recueilli même les moules qui servaient à couler ce métal, avec des poteries où se révèle déjà quelque recherche du style et de l'ornementation.

Pour trouver d'autres vestiges nombreux de l'âge de bronze, il faut explorer ce qu'on a nommé les *habitations lacustres* des lacs de la Suisse. C'est en 1854 qu'on signala pour la première fois, à Meilen, sur le lac de Zurich, d'anciens pilotis autour desquels gisaient des ustensiles divers de bronze et de pierre. Pendant les hivers de 1858 et de 1859, les eaux de ce lac étant restées très basses, on rechercha avec beaucoup de soin les objets disséminés autour des vieux pilotis. Ces découvertes se multiplièrent tellement qu'on fut forcé d'en conclure que des peuplades ou des familles amphibies s'étaient jadis bâti des cabanes sur des pieux, à une petite distance du rivage, soit pour s'isoler et se défendre contre leurs ennemis, soit pour éviter l'attaque des bêtes sauvages répandues en grand nombre au pied des Alpes.

Comme les lacs du versant suisse des Alpes, ceux du versant italien ont conservé des traces de ces habitations anciennes. M. Gastaldi a publié récemment à Turin un beau travail sur les stations lacustres du nord de l'Italie. C'est sans doute des Étrusques que les habitans des lacs alpins avaient appris l'art de fondre le bronze et de faire de la poterie non vernissée; c'est en effet à la période dite de bronze que se rapportent la plupart de ces établissemens. Il en est très peu où l'on ait retrouvé des armes ou des ornemens en fer, et les habitudes amphibies des populations anciennes des Alpes ne paraissent pas avoir survécu longtemps à l'introduction de ce métal.

Pendant l'âge de bronze, de petits villages étaient semés à fleur d'eau sur tous les lacs : on en a retrouvé douze sur le lac de Neufchâtel, vingt sur le lac de Genève, dix sur le lac de Bienne. Les ornemens découverts dans ces stations depuis si longtemps abandonnées ne diffèrent pas de ceux qui ont été enfouis dans les tourbes du Danemark; ce sont les monumens d'une civilisation très grossière et très uniforme répandue dans presque toute l'Europe.

Si nous faisons un pas de plus dans le passé, nous arrivons à la période dite *de pierre*, pendant laquelle les hommes ne connaissaient pas encore l'usage des métaux. Tout donne à penser que l'enfance de notre espèce a été d'une extrême longueur : on a dédoublé la période de pierre en deux âges, le plus récent ou celui de la *pierre polie*, le plus ancien ou celui de la *pierre ébauchée* ou simplement taillée. Durant la dernière de ces deux époques, les peuplades de la Suisse construisaient déjà des cabanes sur les lacs alpins; près de Berne, les habitans du petit lac de Moosseedorf avaient des instrumens en pierre, en corne et en os. Ils polissaient

des haches et des coins en silex et en jade, et possédaient de l'ambre, qui sans doute leur était apporté des bords de la mer Baltique. A Wangen, sur le lac de Constance, était un village d'au moins mille habitans, bâti sur plus de quarante mille pilotis; on y employait des armes et des ustensiles en serpentine, en diorite et en quartz; on savait feutrer grossièrement le chanvre, on cultivait jusqu'à trois céréales, et l'on avait déjà réduit à la domesticité le chien, le bœuf, le mouton et la chèvre.

Autour des pilotis de l'âge de pierre reste une innombrable quantité d'ossemens qui ont servi à en reconstituer la faune. Le professeur Rütimeyer de Bâle s'est acquitté en 1862 de cette tâche avec un soin digne des plus grands éloges. Il a montré que la faune de l'âge de pierre ne différait pas de celle que plus tard Jules César trouva dans la Gaule; avec vingt-huit espèces de mammifères aujourd'hui encore répandus dans nos latitudes, elle comprenait le bœuf sauvage (*bos primigenius*), cet animal que César dépeint comme si agile, si farouche et d'une taille si colossale, l'aurochs, qu'un caprice des empereurs de Russie conserve encore dans les vastes forêts lithuaniennes, et l'élan, qui a émigré vers des latitudes polaires. Le peuple qui habitait la Suisse pendant l'âge de pierre avait déjà, je l'ai dit, plusieurs animaux domestiques, le bœuf, la chèvre, le mouton et le chien; bien qu'adonné à certaines occupations agricoles, il vivait principalement de chasse, et le renard paraît avoir été un de ses gibiers favoris. En revanche, on trouve peu de restes de lièvres autour de ses habitations; cet animal était peut-être dès lors protégé par une superstition que César trouva encore vivante parmi les habitans de la Grande-Bretagne. Les os des ours, des cerfs, du bœuf sauvage, du chevreuil, du chamois, recueillis autour des anciens pilotis, sont tous brisés; les chasseurs en suçaient sans doute la moelle, et l'on se demande avec surprise comment seuls ou avec des chiens de petite taille, à pied, car le cheval ne fut apprivoisé que pendant la période de bronze, armés de simples pierres, ils pouvaient venir à bout d'animaux aussi redoutables ou aussi agiles.

L'âge de la pierre polie a également laissé une trace dans les tourbes du Danemark. Des tribus de pêcheurs vivaient sur les côtes de la Baltique, et rejetaient les coquilles des mollusques qui leur servaient de nourriture sur des tas que le temps a respectés (*kjökken-mödding*) (1). Dans quelques-unes de ces accumulations, qui ont de trois à dix pieds de hauteur et qui couvrent parfois des espaces immenses, on a trouvé des couteaux et des coins de silex. Le bœuf sauvage parcourait les plaines danoises comme les régions al-

(1) Voyez sur les fouilles entreprises en Danemark la *Revue* du 1er novembre 1862.

pines; le castor y vivait encore avec le pingouin, maintenant disparu de l'Europe et relégué au Groënland; le phoque venait aussi s'ébattre sur ces côtes, qu'il a depuis longtemps abandonnées. Les naturels de cette triste région étaient plus barbares que ceux des latitudes plus méridionales, car ils n'avaient d'autre animal domestique qu'un petit chien. A en juger par la forme des crânes humains trouvés dans les tourbes et près des tas de coquilles, la race qui habitait alors les rivages de la Baltique était petite; par la rondeur de la tête, les arcades sourcilières proéminentes, elle rappelle tout à fait les Lapons d'aujourd'hui.

La nuit des âges barbares régnait d'un bout à l'autre de l'Europe pendant l'époque de la pierre polie; mais cette nuit devient bien plus épaisse quand on pénètre dans l'âge antérieur durant lequel l'homme ne donnait encore à aucun de ses ouvrages une forme achevée, et n'avait d'autres instrumens que des silex grossièrement taillés, des esquilles tranchantes et ébréchées. Il faut se séparer ici de l'archéologie et prendre la géologie pour guide. Elle nous amène au milieu d'une faune bien différente de celle des âges qui ont suivi; elle nous montre deux espèces de rhinocéros se baignant dans les fleuves de la France et de l'Angleterre, des troupeaux d'éléphans errant dans nos latitudes avec le bœuf sauvage, avec des cerfs et des chevaux d'espèce aujourd'hui inconnue; elle pénètre dans les cavernes, et y découvre des tigres, des hyènes, des ours différens de ceux qui vivent aujourd'hui : nous entrons dans le monde qu'on est convenu de nommer antédiluvien.

Dans cette période, si obscure et si éloignée qu'elle soit, la paléontologie a pourtant cherché à tracer quelques limites chronologiques. Un savant français, M. Lartet, considéré aujourd'hui à bon droit dans notre pays comme la première autorité en matière d'anatomie comparée, y distingue quatre ères différentes. Pendant celle qui se rapproche le plus de nous, l'aurochs lithuanien vivait encore en France; M. Lartet en a signalé des restes trouvés dans la caverne de Massat (département de l'Ariége), avec des flèches, une sorte d'épingle grossière faite d'un os d'oiseau, une corne de cerf sur laquelle une main inhabile a gravé une tête d'ours. Au pied des Pyrénées, M. Lartet a trouvé récemment à Aurignac (département de la Haute-Garonne) une sépulture d'hommes primitifs : une dalle de pierre, cachée par des éboulis, servait de porte à une chambre ouverte dans le roc, où l'on trouva entassés dix-sept squelettes humains. Malheureusement ces restes précieux ont été perdus pour la science : on les a déposés au cimetière d'Aurignac, et M. Lartet n'a pas été assez heureux pour les retrouver. Il a fait des fouilles dans la grotte, et devant la porte il a trouvé une couche assez épaisse de cendre et de charbon avec beaucoup d'ossemens et une centaine

d'objets en silex. Parmi les ossemens, le savant anatomiste a reconnu ceux de neuf animaux carnivores et de dix herbivores, chiens, hyènes, éléphans, rhinocéros, cheval, cerf, aurochs, etc. On peut croire, avec M. Lartet, que les dix-sept morts avaient été déposés au fond de l'étroite caverne dans la posture d'hommes assis, qu'un repas funéraire avait eu lieu en leur honneur devant la porte, et que plus tard des hyènes étaient venues ronger les restes du repas.

A une époque antérieure à l'ère de l'aurochs, le renne habitait encore nos latitudes; ses ossemens ont été retrouvés en abondance dans la grotte de Savigné, près Civray (département de la Vienne). Mille bois de cet animal ont été recueillis par le colonel Wood dans une caverne nommée Bosco's Den (la retraite de Bosco), dans le sud du pays de Galles (Glamorganshire). Près de Torquay, dans le Devonshire, un géologue anglais, le docteur Falconer, a également trouvé le renne dans la célèbre grotte de Brixham, très riche en silex taillés de main d'homme.

Les deux ères de l'aurochs et du renne forment en quelque sorte une transition entre les deux âges de pierre : c'est dans les graviers stratifiés de la vallée de la Somme qu'on a trouvé les restes les plus nombreux de la période de la pierre ébauchée. Cette découverte est due à M. Boucher de Perthes. Dès 1847, dans un ouvrage intitulé *Antiquités antédiluviennes*, M. de Perthes avait décrit de nombreux silex recueillis aux environs d'Amiens et d'Abbeville, et différant des haches celtiques en ce qu'ils n'ont reçu qu'une taille grossière et ne sont point polis. La découverte de M. Boucher de Perthes fut accueillie au début par l'indifférence ou l'incrédulité. Les silex dégrossis avaient-ils été recueillis en place par M. Boucher de Perthes? Se trouvaient-ils vraiment mélangés au terrain diluvien proprement dit, au milieu des ossemens d'éléphans et de rhinocéros fossiles? Le diluvium, sur les points qu'on avait fouillés, n'avait-il pas subi un remaniement par suite de quelques inondations modernes? Comment n'avait-on trouvé aucun ossement humain parmi tant de débris d'industrie humaine? Pourquoi les silex taillés se trouvaient-ils accumulés en quelques points seulement? Toutes ces questions devaient naturellement se poser.

Sir Charles Lyell, toujours en quête de toutes les nouveautés géologiques, se rendit lui-même en Picardie, accompagné d'un autre géologue anglais, M. Prestwich, afin de constater la position précise des pierres taillées. Il fut converti à l'opinion de M. Boucher de Perthes, ainsi que son compagnon de voyage. M. Albert Gaudry, dont la *Revue* connaît les travaux, fit aussi des fouilles à Saint-Acheul, et détacha lui-même, à une profondeur de 4 mètres environ, plusieurs haches dans le voisinage desquelles il recueillit des dents de cheval et de bœuf. Depuis cette époque, M. Prestwich a cherché à

démontrer que la France n'a pas le privilége des haches antédiluviennes. Les explorateurs se sont mis partout en campagne. Citerai-je tous les endroits où l'on a trouvé des armes primitives : la vallée de la Lark dans le Suffolk, la vallée de l'Ouse dans le Bedfordshire, le Kent, le Surrey, le Middlesex? Il ne faudrait point décourager le zèle qui s'attache à la recherche de ces précieux débris; toutefois un grand nombre n'ont été recueillis que dans des dépôts tout à fait superficiels. Pour établir la contemporanéité de l'homme avec les mammifères éteints, il faut que les restes de son art primitif puissent être trouvés *in situ*, mêlés aux ossemens de ces animaux, dans un terrain vierge. La multiplicité des silex taillés trouvés en dehors de semblables gisemens serait bien plus propre à infirmer qu'à fortifier les inductions fondées sur la première découverte de ces instrumens.

Les plus sceptiques admettent aujourd'hui que les silex recueillis en si grand nombre par M. Boucher de Perthes doivent leur forme et leur tranchant à une main humaine : les ouvriers ont fait eux-mêmes un grand nombre de ces *langues de chat* pour les vendre aux géologues; mais les silex authentiques ont, comme les vieilles médailles, la patine du temps, et beaucoup sont couverts de dendrites ferrugineuses, ramifications délicates que les infiltrations lentes peuvent seules produire. Néanmoins, tout en reconnaissant la vraie nature de ces silex, que ne reste-t-il pas à dire pour en contester l'ancienneté géologique? Comment expliquer que tant de silex, on les compte par milliers, aient été trouvés au même point dans la vallée de la Somme? Voici ce que sir Charles Lyell hasarde à ce sujet : « supposons qu'à l'époque où les haches furent enfouies en si grand nombre dans les graviers qui forment maintenant la terrasse de Saint-Acheul, la rivière principale et ses tributaires fussent gelés pendant plusieurs mois de l'hiver. Dans ce cas, le peuple primitif a pu, comme l'insinue M. Prestwich, ressembler dans ses habitudes aux Indiens d'Amérique qui habitent maintenant la contrée située entre la baie d'Hudson et la mer polaire. Quand le renne et le gibier deviennent rares, ils pêchent dans les rivières, et dans cette intention comme aussi pour obtenir de l'eau potable, ils font toujours des trous circulaires dans la glace, par où ils jettent leurs hameçons ou leurs filets. Souvent ils mettent leur tente sur la glace et y pratiquent des ouvertures avec des ciseaux de métal, quand ils peuvent obtenir du cuivre ou du fer, et à défaut de ciseaux avec des instrumens en silex. » Les amas actuels de silex indiqueraient ainsi d'anciennes stations de pêche.

M. Scipion Gras, ingénieur des mines, qui ne croit pas à l'origine antédiluvienne des haches taillées, a fait une autre hypothèse pour expliquer l'accumulation des haches taillées. « Plaçons, dit-il, à

l'origine des temps historiques la fabrication des haches que tout annonce avoir eu lieu autrefois dans la vallée de la Somme. Il est certain que les hommes occupés à ce travail n'ont pas été obligés d'aller bien loin pour se procurer la matière première qui leur était nécessaire. En creusant dans le sol à une médiocre profondeur, ils ont trouvé un grand choix de silex tout prêts à être taillés. L'exploitation pouvait se faire de deux manières : par puits et par galeries. L'exploitation par galeries horizontales, ouvertes sur le flanc de la vallée, en profitant des escarpemens, était évidemment préférable. Le creusement de ces anciennes galeries est si peu invraisemblable, qu'aujourd'hui encore on le pratique pour l'extraction du gravier. Les silex fraîchement extraits et non privés de leur eau de carrière sont bien plus faciles à travailler que ceux dont la dessiccation est avancée. Il est probable par conséquent que les anciens exploitans ébauchaient, dans l'intérieur même de leurs galeries, les haches destinées à être polies. Après ce premier travail, on faisait sans doute un triage; les pièces les plus informes étaient rejetées et laissées sur place. Lorsqu'à la longue les galeries qui avaient servi à la fois d'ateliers d'exploitation et d'ébauchage se sont éboulées, les silex dégrossis, abandonnés sur le sol, ont été enveloppés de tous côtés par le terrain d'où ils avaient été extraits (1). »

D'autres géologues vont jusqu'à nier que les silex taillés se trouvent dans un terrain diluvien vierge, et considèrent ces dépôts superficiels d'où on les extrait comme remaniés par les eaux; je citerai dans le nombre M. Élie de Beaumont, M. Eugène Robert, M. de Benigsen-Forder. Après le phénomène qui a ouvert les grands sillons de nos vallées, le régime des fleuves n'a pas été immédiatement régularisé. Les eaux n'ont pas été tout de suite resserrées entre des berges étroites; elles ont rempli sans doute une série de grands lacs étagés les uns au-dessus des autres; ces lacs ont plus tard été drainés, tantôt graduellement, tantôt subitement, et l'on peut imaginer ainsi que les premiers dépôts diluviens aient subi des remaniemens nombreux et considérables. Je n'étonnerai d'ailleurs aucun géologue en disant que de tous les terrains, c'est le plus récent, le plus rapproché de nous dont l'histoire demeure cependant la plus obscure.

Le peuple primitif qui vivait dans le nord de la France et en Angleterre a laissé ailleurs des traces de son séjour dans un grand nombre de cavernes. Tandis qu'on n'a jamais vu d'ossemens humains dans les graviers des vallées, on a été assez heureux pour en découvrir dans les profondeurs qui ont servi d'ossuaire à tant d'animaux. Dès 1828, M. Tournal avait trouvé des os humains, mêlés

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. LIV, p. 1120.

à ceux d'espèces éteintes, dans la grotte de Bize (département de l'Aude); l'année suivante, M. Christol fit une découverte semblable à Gondres, près de Nîmes. Ces explorateurs en conclurent que l'homme avait été le contemporain du rhinocéros, de l'hyène, de l'ours, et d'autres animaux antédiluviens, aussi bien que du renne et de l'aurochs. Cette opinion, qui pouvait alors passer pour très hardie, fut combattue par M. Desnoyers, le savant bibliothécaire du Muséum. Suivant lui, les haches et les flèches en silex, les os épointés, les grossières poteries des cavernes françaises ou anglaises, ressemblent tout à fait à ceux qu'on trouve sous les tumuli et sous les dolmens des habitans primitifs de la Gaule, de la Grande-Bretagne et de la Germanie. Les ossemens humains, dans les cavernes où ils sont réunis à ces objets, ne peuvent donc appartenir à des périodes antédiluviennes, mais à un peuple qui était au même état de civilisation que celui qui construisait les tumuli et les autels de pierre. A cette époque, la distinction n'avait, on le voit, pas encore été établie entre les silex polis et les haches simplement ébauchées.

En 1833, le docteur Schmerling, de Liége, fouilla avec une patience assidue toutes les cavernes des environs de Liége. A Engis, il eut la bonne fortune de découvrir plusieurs crânes humains, dont l'un est entier et a pu être conservé dans le musée de l'université; ce spécimen précieux, qui ne diffère pas beaucoup des crânes européens modernes, fut ramassé dans une brèche stalagmiteuse contenant des dents de rhinocéros, de cheval, de renne et des débris de ruminans fossiles. Dans toutes les cavernes de la vallée de la Meuse, M. Schmerling trouva des armes, des ustensiles en silex et en os. Il n'hésita pas à admettre la contemporanéité de l'homme et de la faune antédiluvienne; mais il ne put faire partager à personne son ardente conviction.

Depuis cette époque, on a fait dans les ossuaires des cavernes la découverte d'un squelette humain entier; il a été trouvé en 1857 dans le Neanderthal, près Dusseldorf, par le professeur Fuhlrott. La forme du crâne est si extraordinaire que les savans allemands réunis à Bonn en 1857 doutèrent d'abord qu'il pût appartenir à un homme, et furent disposés à l'attribuer à un singe. Cependant le professeur Schaffhausen a levé à cet égard toutes les incertitudes; il a déclaré que le squelette était celui d'un homme dont le développement cérébral était très faible, et qui était doué d'une force musculaire très remarquable. Ces affirmations sont d'accord avec celles de M. Huxley, qui a étudié avec beaucoup de soin le crâne du Neanderthal. On trouverait facilement en Europe aujourd'hui des crânes à peu près semblables à celui d'Engis; mais celui des environs de Dusseldorf se rapproche beaucoup des crânes du gorille et du chimpanzé par ses énormes arcades sourcilières, par sa faible hauteur

verticale et par la forme de la région occipitale. Certains anatomistes seraient disposés à y voir la preuve de l'existence d'une race intermédiaire entre les hommes actuels et les grands singes anthropoïdes; mais l'examen d'une tête unique ne peut, ce semble, servir de base à une théorie de ce genre : il faudrait posséder des séries nombreuses de têtes, suivre les dégradations de forme depuis les belles lignes du type caucasique jusqu'aux contours où s'imprime la trace d'une complète bestialité. Les crânes ont leurs monstruosités individuelles; souvent la maladie les altère, et certains sauvages les déforment eux-mêmes chez leurs enfans. Il ne faudrait donc point tirer d'un cas isolé des conclusions trop absolues; néanmoins on ne peut se refuser à considérer le crâne du Neanderthal comme un des monumens les plus précieux des âges passés. Il n'est pas étonnant que le crâne d'Engis se rapproche de la forme caucasique, puisqu'on a trouvé avec lui des ossemens de renne, et que l'ère du renne se rattache d'assez près à la période de la pierre polie. Quant au crâne du Neanderthal, il y a lieu de croire qu'il lui est bien antérieur; mais, comme on ne l'a trouvé associé à aucun reste fossile, son âge demeure encore incertain.

L'étude de la faune des cavernes peut-elle nous donner l'assurance que l'homme a vraiment été le contemporain des grands animaux parmi les os desquels se retrouvent, avec ses propres ossemens, les débris de sa primitive industrie? Peut-on croire que l'homme ait choisi pour sa demeure les fétides repaires des hyènes, des tigres et des ours? Les dépôts des cavernes n'ont-ils jamais été remaniés par les eaux sorties des fissures de leur toit? Ces remaniemens n'ont-ils pu avoir lieu à de très grandes profondeurs avant le dépôt des stalagmites, qui servent en quelque sorte de linceul aux ossemens semés dans les limons? La découverte de l'homme fossile ne repose en résumé que sur des preuves qui ne sont pas encore universellement admises; les seuls monumens de l'âge lointain auquel on fait remonter l'origine de notre espèce sont jusqu'ici les crânes d'Engis et du Neanderthal, quelques ossemens humains, ces milliers de silex retrouvés dans les vallées et les cavernes, quelques ossemens d'animaux façonnés par la main humaine. Le gisement de ces objets est malheureusement tel qu'on n'en peut fixer l'âge géologique avec une sécurité et une précision absolues. L'avenir dissipera sans doute ces incertitudes : qui sait si l'on n'extraira pas quelque jour des restes humains d'un terrain antérieur même au terrain diluvien? Du temps de Cuvier, on n'avait pas encore rencontré de singes fossiles; on en connaît aujourd'hui onze espèces : deux dans l'Amérique du Sud, trois en Asie, six en Europe. M. Albert Gaudry, dans les fouilles qu'il a fait exécuter à Pikermi, en Grèce, a trouvé jusqu'à vingt têtes de singes. Il a pu reconstituer

entièrement le squelette du mésopithèque du Pentélique, et lui donner une place dans cette curieuse faune de l'Attique qu'il a fait connaître au monde savant.

Si l'antiquité géologique de l'homme rencontre encore des incrédules, l'ancienneté absolue de notre espèce devient de moins en moins contestable. Sir Charles Lyell s'est appliqué, dans son intéressant ouvrage, à en accumuler les preuves. On ne peut, ce me semble, que partager son avis quand il fait comprendre combien a dû être longue la période de pierre. Les monumens de cet âge lointain nous semblent presque uniformes; « mais, dit-il avec raison, il a pu y avoir divers degrés dans l'art de fabriquer les instrumens en silex pendant la première période de pierre, sans que nous puissions facilement en découvrir les traces, et des tribus contemporaines ont pu être à cet égard en avance les unes sur les autres. Les chasseurs par exemple qui mangeaient du rhinocéros et qui enterraient leurs morts avec des rites funéraires à Aurignac ont pu être moins barbares que les sauvages de Saint-Acheul, comme l'indiqueraient quelques-unes de leurs armes et certains de leurs ustensiles. Pour l'Européen qui regarde du haut de sa grandeur les produits de l'humble art des aborigènes de tous les temps et de tous les pays, les couteaux et les flèches de l'Indien peau rouge de l'Amérique du Nord, les haches du natif australien, les instrumens trouvés dans les anciennes habitations des lacs suisses, ceux des tas coquilliers du Danemark ou de Saint-Acheul, tous ces objets semblent également grossiers, et le caractère général en paraît uniforme. La lenteur du progrès des arts de la vie sauvage est prouvée par ce fait, que les premiers instrumens de bronze furent fondus *sur le modèle* des instrumens de pierre de l'âge précédent, bien que de semblables formes n'eussent pas été choisies naturellement, si l'on avait connu les métaux avant la pierre. La résistance des tribus sauvages aux nouvelles inventions, leur incapacité à se les assimiler se montrent bien dans l'Orient, où elles continuent à employer les instrumens en pierre de leurs ancêtres, quoique de puissans empires, où l'usage des métaux était connu, aient flori pendant trois mille ans dans leur voisinage. »

L'espèce humaine nous montre dans son état actuel quelque chose de semblable à ce qu'observe la paléontologie dans le spectacle général de la nature : à côté des formes les plus parfaites se sont conservées les formes les plus rudimentaires, les plus humbles, déjà en existence dès que la vie essaya ses forces à la surface de notre planète. De même, à côté de tant de grandes civilisations, nous retrouvons éparses des agrégations humaines, retardées dans l'ignorance et la grossièreté des premiers âges. Les tribus les plus dégradées ne nous rendent pourtant pas, on peut l'affirmer, l'image

de l'homme primitif luttant avec des pierres contre les monstres qui lui disputaient l'empire de la terre : l'imagination seule peut nous ramener à cet âge herculéen dont les premières phases ont sans doute précédé la création du langage, et nous montrent l'humanité à peine dégagée encore des puissantes étreintes de l'animalité.

II.

Si, par la doctrine de la transformation des espèces, il était possible d'établir une parenté, une filiation certaine entre tous les êtres de la création, la question de l'ancienneté de l'homme recevrait ainsi une solution indirecte, et la zoologie suppléerait, sur ce point capital, à l'impuissance de la géologie. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que sir Charles Lyell, bien qu'à ses yeux les preuves invoquées dans la première partie de cette étude aient toute la rigueur d'une démonstration, ait cherché à corroborer sa thèse en appuyant, par des argumens très ingénieux, la théorie de M. Charles Darwin. Au premier abord, il semble que son ouvrage, *l'Antiquité de l'Homme*, manque d'unité : toute la seconde moitié est consacrée à la botanique, à la zoologie générales; mais ce défaut d'unité n'est qu'apparent : il est encore question de l'homme, quand même on ne prononce plus son nom. La loi qui relie les plus humbles termes de la série animale ou végétale en rattache aussi les termes les plus élevés. Si le temps seul a été nécessaire pour que les plantes des anciens continens devinssent, par une série de métamorphoses, les plantes de nos jardins et de nos forêts, le temps a aussi été pour quelque chose dans la formation de l'homme. Si l'on admet une intervention spéciale et particulière de la force créatrice pour expliquer l'apparition de ces myriades d'êtres variés qui, depuis les premiers âges géologiques jusqu'au temps présent, se sont succédé sur le globe, on peut logiquement penser que l'homme est un ouvrage complet, indépendant, sans lien avec le passé, que son apparition, comme celle de toute chose vivante, a été l'effet spontané, subit, d'une puissance supérieure à nos investigations. C'est là, il est à peine nécessaire de le dire, la croyance à laquelle la tradition nous a accoutumés, c'est dans cet esprit que l'on a interprété le mythe biblique d'une statue de limon, animée par un souffle divin; c'est également dans le sens littéral que l'on s'est habitué à comprendre les passages relatifs à la création de la femme : au lieu d'y voir une expression symbolique de l'unité des natures masculine et féminine, reflet et complément l'une de l'autre, on s'est arrêté à une image touchante et poétique, l'un des tableaux familiers de ce drame qui commence à la création de l'homme et qui finit avec la chute.

L'inspiration des âges primitifs n'avait rien à mettre entre le créateur et la créature; mais la science a placé entre eux une foule de causes secondes et en a sans cesse agrandi la part et l'action. Il n'est plus conforme à nos idées modernes de voir dans chaque événement une sorte d'intervention immédiate de la force divine; tonnerres, tempêtes, inondations, pestes, tous ces phénomènes sont réglés par des lois qui demeurent sans cesse en action; il n'y a aucune différence pour le physicien entre la petite étincelle qu'il fait jaillir à volonté dans ses appareils et la foudre qui traverse et illumine les cieux. La philosophie naturelle a donné à notre époque une conception du monde supérieure à celle de l'antiquité; elle ne considère plus la nature matérielle comme le jouet de vains caprices, l'histoire comme un duel inégal entre Dieu et l'homme; elle embrasse le passé, le présent et l'avenir dans une puissante synthèse en dehors de laquelle rien ne peut rester isolé.

Une théorie qui rattacherait les unes aux autres, par des lois naturelles, toutes les espèces animales, serait donc beaucoup plus conforme à l'esprit de la science moderne que celle qui les isole, et qui réclame, pour rendre compte de leur apparition successive, autant de créations nouvelles. A quoi d'ailleurs fait-on tenir l'exercice ou l'inertie de cette toute-puissance qu'on invoque avec une complaisance si facile? Des botanistes examinent deux plantes : les uns déclarent qu'elles sont les variétés d'une même espèce, les autres qu'elles constituent deux espèces différentes. Variétés, on les considère comme reliées par les lois ordinaires du monde végétal, lois éternelles, toujours en action, qui règlent la croissance de la moindre graminée comme celle des arbres les plus majestueux, qui ont été en activité dans les forêts de l'époque houillère comme dans celles de notre temps. Espèces, on les séparera par une ligne inflexible, par un acte souverain de la toute-puissance, qui aurait à une certaine heure, dans un certain lieu, fait surgir spontanément quelques caractères nouveaux que l'analyse la plus délicate a souvent peine à saisir. Il n'est pas étonnant que les botanistes aient accueilli avec complaisance les idées de M. Charles Darwin sur la filiation des formes organiques. Voici comment s'exprime à ce sujet le docteur Hooker, le savant directeur des jardins botaniques de Kew, dans son *Introduction à la Description de la Flore australienne :* « Les relations mutuelles des plantes de chaque grande province botanique, et en fait du monde entier, sont exactement ce qu'elles seraient, si la variation avait continué pendant des périodes indéfinies à s'opérer de la façon dont nous la voyons agir pendant un nombre délimité de siècles, de façon à donner graduellement naissance aux formes les plus divergentes. » M. de Candolle, une autre autorité en ces matières, a, dans un travail récent sur l'es-

pèce (1), parlé avec beaucoup de faveur des théories de M. Darwin, sans les admettre toutefois dans leur entier. Un des passages de cette étude renferme une attaque très résolue contre les partisans des créations directes. « La probabilité de la théorie de l'évolution devrait frapper surtout les hommes qui ne croient pas à la génération spontanée et ceux qui répugnent à l'idée d'une force créatrice, aveugle ou capricieuse, ayant donné aux mammifères du sexe masculin des mamelles rudimentaires inutiles, à quelques oiseaux des ailes qui ne peuvent servir à voler, à l'abeille un dard qui la fait mourir, si elle l'emploie pour sa défense, au pavot et à plusieurs campanules dont la capsule est dressée une déhiscence de cette capsule vers le sommet qui rend sa dissémination difficile, aux graines stériles de beaucoup de composées une aigrette, et aux graines fertiles point d'aigrette, ou souvent une aigrette qui se sépare de la graine, au lieu de la transporter. Toutes ces singularités, tranchons le mot, ces défauts, répugnent et embarrassent dans la théorie d'une création directe des formes telles que nous les voyons, ou telles qu'on les a vues à l'époque du trias ou du terrain miocène; mais il en est autrement dans le système de l'évolution. Ces inutilités ou ces défectuosités d'organisation seraient pour chaque être un héritage d'aïeux à qui elles profitaient, dans des conditions d'organisation plus ou moins différentes, avec des ennemis différens ou des conditions physiques d'une autre nature. L'héritage est-il devenu inutile ou même nuisible, les espèces s'éteignent. Leur organisation primitive les a fait prospérer autrefois, elle les fait décliner aujourd'hui, et finalement s'éteindre, de même que certaines grandes qualités d'un peuple ou certains avantages naturels qui le faisaient prospérer jadis lui deviennent quelquefois inutiles, même nuisibles, au point de le faire périr. Les anomalies rentrent alors dans une grande loi, et je trouve naturel que des hommes fort éloignés des idées matérialistes, ayant même une tendance prononcée vers d'autres opinions, préfèrent la doctrine de l'évolution, et s'attachent plus ou moins aux doctrines ou aux études par lesquelles on s'efforce de la démontrer. »

Si l'on admet la théorie de la transformation ou de l'évolution des espèces, quelles conséquences faut-il en tirer en ce qui concerne l'homme? C'est à ce point qu'il faut revenir. Une loi qui embrasse toute la nature animée peut-elle expirer en quelque sorte à ses pieds? Mais, d'autre part, s'il est, comme tout le reste, soumis à son empire, quelles sont donc les espèces qui sont les aïeules de la nôtre? Où nous faut-il chercher ces êtres dont la chair est notre

(1) *Étude sur l'espèce, à l'occasion d'une révision de la famille des cupulifères*, par M. Alph. de Candolle.

chair, dont le sang est notre sang? La zoologie ne peut nous laisser aucune incertitude à cet égard; elle nous montre du doigt ces êtres que Linné au XVIIIe siècle nommait anthropomorphes ou primates, et que Cuvier appela les quadrumanes. Ah! si l'on venait nous dire qu'une filiation obscure rattache ces êtres au pauvre nègre du Congo, aux sujets féroces du roi de Dahomey, aux Fans cannibales qui ouvrent des boucheries de chair humaine, aux maigres et hideux Australiens; si l'on ajoutait que ces populations si dégradées n'ont sans doute pas avec les singes anthropoïdes modernes une parenté directe, mais que les races inférieures et les espèces actuelles de quadrumanes représentent en quelque sorte les extrémités de deux branches qui ont été sans cesse en divergeant depuis des périodes géologiques assez anciennes, nous nous consolerions sans doute assez facilement de ces déclarations de la science; mais dès qu'il s'agit de nous-mêmes, notre orgueil met ses jugemens en suspicion. Le *moi* se révolte, il ne raisonne pas, il repousse toutes ces chaînes dont on veut le charger; il rejette ces solidarités accablantes; il lui est si facile, il lui est si doux de s'isoler, et, quand le monde l'écrase, ne peut-il refaire le monde dans sa pensée? Aussi n'est-ce pas sans précautions que M. Huxley aborde la comparaison de l'homme et des singes anthropoïdes. « Essayons un moment, dit-il, d'ôter le masque de l'humanité; nous serons des savans saturniens, si vous voulez, assez familiers avec les animaux qui habitent aujourd'hui la terre, et occupés à discuter les rapports qui unissent ces animaux à un étrange et nouveau « bipède droit et sans plumes » que quelque voyageur entreprenant, surmontant les difficultés de l'espace et de la gravité, aurait apporté de la distante planète pour notre *inspection.* » C'est, on le voit, l'homme physique, le cadavre, non l'être moral et intellectuel dont s'empare l'anatomie comparée. Elle le range d'abord à première vue parmi les vertébrés mammifères, puis le classe, d'après la forme de la mâchoire inférieure, des dents molaires et du crâne, parmi les mammifères placentaires, c'est-à-dire parmi ceux qui pendant la période de gestation sont nourris par l'intermédiaire d'un placenta; enfin elle le rapproche de l'ordre des singes, en se demandant si elle doit l'y placer, ou créer en son honneur et à côté d'eux un ordre nouveau.

Ici la discussion se resserre sur un terrain bien étroit : dans l'ensemble de son organisation, l'homme se rapproche surtout des gibbons, des orangs, des chimpanzés et des gorilles, et particulièrement de ces deux derniers grands singes africains. Depuis fort longtemps, on connaît le chimpanzé, l'on a pu étudier ses mœurs, et il n'est personne qui n'ait eu occasion d'en voir dans les musées zoologiques ou les ménageries. Le gorille, au contraire, n'est entré

que depuis quelques années seulement dans les cadres de la zoologie : Hannon en avait pourtant déjà parlé dans son *Périple;* mais, après lui, il faut aller jusqu'au XVIe siècle pour trouver une mention nouvelle de cet étrange animal dans les récits d'un soldat anglais nommé Battel. Au commencement du siècle actuel, un capitaine anglais, Bowditch, raconta les confidences qu'il reçut au sujet des gorilles, et jusqu'à 1847 on en fut réduit à ces récits suspects. A cette époque, le docteur Wilson, missionnaire américain, fournit à M. Thomas Savage et à M. Jeffries Wyman, professeur d'anatomie comparée à l'université de Cambridge, aux États-Unis, les élémens d'un travail scientifique, relatif à l'ostéologie du grand singe du Gabon. M. Savage lui donna le nom de gorille, emprunté au récit d'Hannon, en décrivit les caractères, et M. Wyman fit connaître la tête osseuse du mâle et de la femelle, en s'attachant à faire ressortir les différences qui séparent le gorille du chimpanzé. Ces belles études furent bientôt complétées par plusieurs mémoires de M. Richard Owen, qui chercha à établir la hiérarchie et les relations mutuelles des grands singes anthropoïdes. Jusque-là, l'histoire anatomique du gorille était réduite à son ostéologie; elle fut complétée en 1836 par une belle monographie de M. Duvernoy, alors professeur au Muséum d'histoire naturelle, et on peut s'étonner à bon droit que ce remarquable travail ne soit même pas mentionné dans l'ouvrage récent de M. Huxley. Suivant M. Duvernoy, les grands singes anthropoïdes se distingueraient de l'homme par des caractères physiques très essentiels. En premier lieu, la colonne vertébrale ne forme chez ces animaux qu'un seul ressort, au lieu d'être infléchie en sens divers, sous forme d'S, comme chez l'homme. M. Duvernoy concluait de là que ces grands singes, essentiellement arboricoles, bien que capables de se tenir debout, étaient cependant conformés pour marcher ordinairement à quatre pattes. En second lieu, la forme des extrémités indique que ces animaux ne sont pas faits pour vivre habituellement sur le sol, mais sur les branches des arbres. Enfin leur cerveau est beaucoup moins développé que celui de l'homme. La capacité d'un crâne humain adulte est en moyennne *trois fois* plus grande que celle du gorille, du chimpanzé ou de l'orang. Cette capacité varie d'ailleurs chez l'homme jusqu'au dernier terme de la croissance : depuis l'enfance jusqu'à la fin de l'adolescence, elle s'élève de 115 à 170 centilitres. Chez les singes supérieurs au contraire, cette augmentation est très faible, ou nulle, ou, chose plus étrange, est remplacée quelquefois par une diminution. Ce rétrécissement du cerveau explique, suivant Cuvier, comment la brutalité succède chez les orangs à la douceur et à l'intelligence du jeune âge.

Quel est parmi les singes anthropoïdes et sans queue celui qui se

rapproche le plus de l'homme? M. Duvernoy n'attachait qu'une médiocre importance à cette question, tant lui semblait grande la distance entre notre espèce et le groupe des quadrumanes. Il observait cependant que le chimpanzé a une capacité crânienne plus grande que le gorille, ce qui expliquerait le contraste entre la férocité de ce dernier et l'intelligence du premier. Il est au reste très difficile d'établir une hiérarchie rigoureuse parmi les singes supérieurs : un genre peut sur un certain point se rapprocher plus qu'un autre de l'homme, mais s'en écarter davantage sur un point différent de l'organisation. M. Wyman et Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire ont placé le chimpanzé avant le gorille; le professeur Owen admet au contraire la série descendante : gorille, chimpanzé, orang, gibbon. Dans ces derniers temps, la comparaison de l'homme et des singes supérieurs a été reprise, surtout au point de vue de l'anatomie du cerveau. M. Owen a signalé dans cet organe, chez l'homme, des particularités qui, suivant lui, font défaut chez les quadrumanes. « Le cerveau de l'homme, disait-il à Oxford en 1860 à la réunion de l'Association britannique, indique un progrès plus décisif et plus marqué que celui qu'on observe en passant d'une sous-classe à une autre avant d'arriver à lui. Les hémisphères cérébraux débordent le cervelet; ce développement est particulier à l'homme; il en est de même pour la *posterior cornu du ventricule latéral* et pour l'*hippocampus minor*, qui caractérisent le lobe postérieur de chaque hémisphère (1). La substance grise superficielle du cerveau, en raison du nombre et de la profondeur des circonvolutions, atteint son maximum d'étendue chez l'homme. Des pouvoirs mentaux particuliers sont associés à cette forme particulière du cerveau, et par l'estimation que j'en fais je suis conduit à regarder le genre *homo* non comme le simple représentant d'un ordre distinct, mais comme appartenant à une sous-classe distincte de mammifères, pour lesquels je propose le nom de *archencephala*. »

M. Huxley protesta immédiatement contre ces conclusions et déclara que le troisième lobe n'est point caractéristique de l'homme,

(1) Le cerveau, on le sait, est divisé en deux moitiés nommées *hémisphères* et séparées par une cloison verticale. A la face inférieure du cerveau, on distingue dans chaque hémisphère trois *lobes* séparés entre eux par des sillons et désignés sous le nom de lobes antérieur, moyen et postérieur. Le *cervelet* est placé sous la partie postérieure du cerveau. Quand on incise le cerveau, on trouve dans l'intérieur une cavité, car la matière cérébrale n'est pas assez abondante pour remplir toute la boîte crânienne. Cette cavité a la forme d'une fissure à peu près parallèle à la ligne de séparation des deux hémisphères. Elle a trois branches ou cornes, l'une dirigée en avant, l'autre en arrière, la troisième latéralement. Chez le chien, cette cavité n'a que deux branches; la branche postérieure manque. Quant à l'*hippocampus minor*, c'est une petite éminence qui se montre dans la corne postérieure de l'homme.

mais qu'on le trouve chez tous les quadrumanes supérieurs, que chez ces animaux, comme dans notre espèce, le cerveau déborde le cervelet, qu'ils ont enfin une corne postérieure dans leurs ventricules latéraux, ainsi qu'un petit hippocampe. A la suite de cette discussion s'est engagée une polémique des plus vives qui est loin d'être encore épuisée. La plupart des anatomistes anglais ont pris parti pour M. Huxley; je citerai dans le nombre M. Rolleston, professeur d'anatomie à Oxford, qui a eu l'obligeance de me montrer, au musée de l'université, les cerveaux d'un grand nombre de singes; M. Marshall, qui a publié une belle photographie d'un cerveau de chimpanzé; M. Flower, le conservateur du musée du collége royal de chirurgie. Ces discussions, qui ont eu un très grand retentissement et où l'on a quelquefois apporté une ardeur regrettable, ont mis en relief les travaux d'un savant français trop modeste, M. Gratiolet, à qui l'on doit de bien remarquables études sur la structure du cerveau chez les mammifères. En comparant toutes les descriptions aujourd'hui connues, on peut s'assurer que la position relative du cerveau et du cervelet varie légèrement chez les quadrumanes : tantôt le second est légèrement découvert, au moins sur une partie de son pourtour, tantôt il est à peine couvert, tantôt il l'est complétement, mais jamais la saillie n'est aussi proéminente que chez l'homme. Pour la corne postérieure, rudimentaire chez quelques singes, elle se développe davantage chez les singes supérieurs, sans former cependant un enfoncement aussi marqué que chez l'homme; enfin le petit hippocampe se montre aussi plus ou moins nettement chez la plupart des singes, sans être toutefois dessiné tout à fait comme dans le ventricule humain.

Il est permis de croire qu'on a peut-être attaché trop d'importance à ces caractères, d'autant plus qu'on ne sait absolument rien sur le rôle fonctionnel des hippocampes et des cornes. La science est sans doute obligée souvent de se borner à constater les faits sans prétendre les expliquer, mais, pour différencier les cerveaux humains et simiens, elle peut citer des caractères d'une interprétation moins obscure. M. Gratiolet a fait remarquer que le cerveau de l'homme a un poids exceptionnel, une hauteur verticale bien supérieure à celle qu'on mesure chez les singes, enfin que les lobes frontaux ont dans notre espèce une richesse de plis et une complication qui sont sans doute en rapport avec la supériorité de notre intelligence. On peut dire aussi que le *corps calleux* (1) est bien plus étendu chez l'homme que chez les singes.

(1) Le corps calleux est une lame médullaire qui remplit la partie inférieure de la fissure profonde qui divise les deux hémisphères du cerveau.

C'est également M. Gratiolet qui a reconnu que, même pendant l'état fœtal, le cerveau des hommes ne ressemble jamais complétement à celui des singes. Les plis ou circonvolutions pendant cette phase obscure de la vie n'apparaissent pas chez les uns et les autres dans un ordre identique; l'encéphale humain diffère à toutes les époques de celui des mammifères adultes, aussi bien que de celui des mammifères en voie de développement. On en peut bien juger, grâce aux beaux dessins de l'atlas qui accompagne le deuxième volume de l'*Anatomie comparée du système nerveux*, par MM. Lauret et Gratiolet, ouvrage qui restera comme un des plus beaux monumens de la science moderne. On y peut voir, et les yeux dans cette circonstance donnent des phénomènes une idée bien plus saisissante que d'arides descriptions, que les nains eux-mêmes, ces microcéphales humains, demeurent toujours des hommes, et ne sont jamais des singes. Le simple fait que les simiens les plus gigantesques n'ont jamais un cerveau plus grand que les enfans nouveau-nés est assez éloquent; mais l'anatomie relève bien d'autres différences. Toutes les nuances qu'elle signale méritent assurément d'être notées : les moindres détails ont de la valeur quand il s'agit de l'organe qui est l'instrument de toutes les opérations psychiques; *nusquam magis quam in minimis tota est natura*. La véritable échelle nous manque pour mesurer les degrés de l'organisation : aussi n'est-ce qu'avec réserve qu'on peut accepter les déclarations de M. Huxley quand il affirme que l'homme diffère moins du chimpanzé et de l'orang que ces animaux eux-mêmes diffèrent des autres singes. Qu'il s'agisse d'un caractère anatomique ou d'un autre, de l'ostéologie du pied ou de la structure cérébrale, c'est toujours à cette conclusion que l'on est poussé par M. Huxley. Toutefois, s'il place l'homme et les singes au même niveau anatomique, il les sépare par l'abîme du raisonnement. Il ne faut point, suivant lui, rendre la pensée entièrement dépendante des phénomènes de l'organisation : le cerveau d'un sourd-muet, d'un idiot peut ressembler à celui d'un homme de génie; mais l'un est comme une montre dont le grand ressort est cassé, l'autre est une montre en marche. Les deux montres sont semblables; mais un cheveu dans une roue, un grain de rouille sur un pignon, une dent déformée, quelque chose de si imperceptible que l'œil de l'horloger a peine à le découvrir, arrêtera dans l'une tout mouvement. « Croyant avec Cuvier, écrit M. Huxley, que la possession du langage articulé est le grand trait distinctif de l'homme, je trouve très facile à comprendre qu'une différence de structure à peine discernable ait pu être la cause première de la divergence incommensurable et pratiquement infinie des hommes et des singes. »

M. Gratiolet est aussi d'avis que la faculté du langage constitue le caractère spécifique de l'intelligence humaine. Les hommes à petit cerveau parlent; aucun singe n'a jamais parlé. M. Gratiolet attache une bien plus grande importance que M. Huxley aux détails anatomiques qui distinguent les encéphales humains et simiens, puisqu'il range l'homme, avec M. Serres et M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, dans un règne à part; mais il ne croit pouvoir mieux caractériser ce règne qu'en lui donnant le nom de *règne du verbe*. Par des exemples fort ingénieux, il montre comment la faculté du langage est indispensable au développement de la pensée. « Cette faculté, écrit-il, en délivrant l'intelligence de l'esclavage des sens, est la condition première de toutes les idées morales. L'idée du nombre elle-même n'existe que par elle. Tout nombre comprend en effet l'idée abstraite d'unité, et peut être représenté par $M + 1$, M étant le signe d'une collection définie d'unités. Or une pareille idée ne peut venir des sens, l'expérience démontrant que la plus grande valeur de M, appréciable dans une sensation immédiate, est de *deux* ou *trois* tout au plus. » Bien des expériences peuvent servir à confirmer cette assertion pour ce qui regarde les animaux : les enfans, on le sait, n'apprennent à compter qu'en apprenant à parler. Pour l'homme adulte, trois objets frappent autrement ses yeux que deux; mais ses sens ne lui font pas distinguer dans un panier dix-neuf œufs par exemple de vingt. Le nombre n'est ni dans les sens ni dans l'imagination; l'idée que nous en possédons suppose un langage formel.

Une analyse subtile retrouverait peut-être dans la faculté du langage la force qui nous permet de nous élever à beaucoup d'autres notions fondamentales qui servent en quelque sorte de base à tout l'édifice de l'intelligence humaine. On pourrait dire en ce cas que cette faculté *organise* la pensée, de même que la force vitale organise la matière inerte. L'origine du langage, serait-ce donc le phénomène qui a fait passer notre espèce de l'animalité proprement dite à l'humanité? Le langage inarticulé des brutes a-t-il pu se transformer en langage articulé par suite du développement graduel d'un organe? La philosophie des langues, la syntaxe seraient-elles virtuellement enfermées déjà dans ces sons qui n'expriment que les monotones appels de la joie, de la souffrance, de la terreur? Y aurait-il chez les animaux supérieurs tout un mécanisme préparé en quelque sorte pour le raisonnement, mais tenu encore immobile par quelque frein matériel? Les philologues s'accordent généralement à reconnaître que les langues ont été créées de toutes pièces, qu'elles ont été des œuvres spontanées, complètes, sorties de la pensée humaine aussi naturellement que la fleur sort de l'arbre. M. Renan a

développé cette thèse dans son livre sur l'*Origine du Langage* avec cette hauteur de vues qui caractérise tous ses écrits. Il est singulier de voir, par des chemins si différens, la philologie et l'anatomie arriver à des points presque voisins. La première ne connaît l'homme que lorsqu'il a inventé le langage, la seconde nous donne à penser que l'homme n'a cessé d'être un singe que le jour où il a parlé. Ce n'est là qu'une hypothèse; ce qui paraît certain à M. Huxley, c'est que les différences de structure qui nous distinguent des brutes sont moins profondes que celles qui séparent les brutes les unes des autres, et que toute théorie admise pour expliquer l'apparition ou la transformation des espèces animales doit nécessairement s'appliquer à l'homme. Parmi ces théories, celle qui lui semble la plus adaptée à l'état actuel de la science est celle de M. Charles Darwin. Hommes et singes actuels descendent donc, suivant lui, par une filiation directe, des singes fossiles que retrouve la paléontologie.

« Mais quoi! écrit-il. De tous côtés j'entends ce cri : Nous sommes des hommes et des femmes, et non des singes perfectionnés, à jambes un peu plus longues, avec un pied plus compacte et un cerveau plus grand que vos gorilles brutaux et vos chimpanzés. La faculté d'apprendre, la conscience du bien et du mal, la tendresse des affections humaines, nous élèvent au-dessus de toute véritable alliance avec les brutes, quelque étroites que soient les ressemblances qui semblent nous en rapprocher.

« A cela, je puis seulement répondre que l'exclamation serait plus juste et aurait toute mon approbation, si elle s'adressait à d'autres. Ce n'est pas moi qui cherche à fixer la dignité de l'homme sur son grand orteil, ou qui insinue que nous sommes perdus si nous n'avons pas d'*hippocampus minor*. Au contraire, j'ai fait de mon mieux pour dissiper ces vanités. J'ai cherché à prouver qu'aucune ligne de démarcation absolue, plus profonde que celle qui sépare les animaux qui nous succèdent immédiatement sur l'échelle hiérarchique, ne peut être tracée entre le monde animal et nous-mêmes au point de vue de l'organisation, et je puis ajouter, comme l'expression de ma croyance, que toute tentative faite pour tracer une démarcation psychique est également futile, et que déjà les plus hautes facultés d'intelligence et de sentiment commencent à germer dans les formes les plus humbles de la vie.

« Mais la croyance à l'unité d'origine de l'homme et des brutes implique-t-elle nécessairement la brutalité et la dégradation de l'homme? Un enfant intelligent ne pourrait-il confondre par des argumens tangibles les rhétoriciens étroits qui prétendent nous imposer cette conclusion? Serait-il vrai que le poète, le philosophe, l'artiste dont le génie glorifie son âge, est dégradé par la probabilité historique, sinon par la certitude, qu'il est le descendant direct de quelque sauvage nu et bestial, qui par l'intelligence pouvait dépasser un peu le renard et se rendre un peu plus redoutable que le tigre? Ou faut-il qu'il aboie et se mette à quatre pattes parce qu'il a été primitivement un œuf qu'aucune méthode d'analyse ne pourrait distin-

guer de l'œuf d'un chien? Le philanthrope, le saint doivent-ils renoncer à mener une noble vie parce que l'étude la plus superficielle de la nature humaine y révèle, dans ses profondeurs, les passions égoïstes et les féroces appétits du dernier quadrupède? L'amour maternel est-il vil parce qu'une poule en fait preuve, la fidélité parce que le chien la possède?

« Le bon sens de la masse de l'humanité répondra à ces questions sans un moment d'hésitation. Les penseurs, une fois arrachés aux influences du préjugé et de la tradition, verront dans la bassesse de notre origine la meilleure preuve de la splendeur de nos capacités, et nos progrès dans le passé nous garantiront ceux d'un plus noble avenir. »

Le ton véhément de cette défense montre jusqu'à quel point M. Huxley a la conscience que son livre soulève par beaucoup de côtés les instinctives protestations de l'esprit. On nous fait toucher du doigt les analogies de structure entre l'homme et les brutes; mais ce je ne sais quoi dont on parle, et qui, en dépit de tant de ressemblances, doit expliquer le contraste entre l'intelligence et l'instinct, entre la liberté et l'obéissance à des lois permanentes, on ne peut nous le montrer; on en parle avec révérence, sans pouvoir en déterminer ni l'origine, ni la nature, ni l'action. Il n'est donc pas surprenant que certains naturalistes, au lieu de se confier à des forces inconnues, essaient de retrouver dans notre organisation même les marques de notre noblesse. Peut-être, comme le dit M. Huxley, se montrent-ils en cela moins spiritualistes que leurs adversaires; mais leur spiritualisme est en quelque sorte plus tangible, par cela même qu'il se tient plus rapproché de la nature humaine et parle un langage que nous sommes plus aptes à comprendre. Il est un autre spiritualisme qui embrasse l'ensemble des choses créées, qui ne voit dans les métamorphoses de la nature inorganique et de la nature organisée que les développemens d'une grande pensée, les actes successifs d'une même volonté. Du fond de l'infini, du haut de l'absolu, il contemple le monde avec un sentiment d'admiration profonde et s'incline avec révérence devant le plus obscur de ses phénomènes. Il cherche en toute chose éphémère l'éternel, dans toute chose éternelle le changement. Il tient la pensée balancée, comme dans une mutation perpétuelle, entre deux abîmes. L'espèce humaine a eu, personne n'en doute, une origine matérielle : elle est sortie par des évolutions plus ou moins longues du sein même de la nature, comme chaque jour encore les embryons sortent des œufs. Notre race a de plus une origine divine, car les idées dont elle est la représentation et le dépositaire font partie de l'intelligence universelle. Il n'est aucune partie de la création où cette intelligence n'éclate; seulement la langue de la nature n'est pas toujours compréhensible : certains êtres ne nous appa-

raissent que comme les ébauches informes d'un artiste infatigable, d'une fantaisie aussi désordonnée que puissante. Les animaux dont les mœurs, les attitudes, le visage, nous obligent à un retour instinctif sur nous-mêmes nous causent plus qu'un involontaire dégoût : leur aspect soulève au plus profond de notre être je ne sais quelle étrange inquiétude. Nous voudrions effacer dans le riant tableau du monde ces images déformées, ces fantômes avilis de la personne humaine; mais notre puissance expire devant cette force silencieuse, impénétrable, qui emporte dans son mouvement toutes les choses créées, et notre raison trouve partout des énigmes, en elle-même et hors d'elle-même, dans les abstractions où elle se complaît comme dans le balancement des mondes ou le ricanement diabolique d'un singe.

Une chose toutefois doit nous consoler et nous raffermir : les énigmes mêmes que se pose l'intelligence témoignent de sa grandeur, car n'est-il pas vrai de dire que celui-là sait le plus qui se fait à lui-même le plus de questions? A quelques-uns l'étude des rapports entre l'homme et les bêtes pourra sembler un danger, un signe de décadence, une sorte d'abdication morale. Ces craintes, justifiées peut-être en un certain jour ou dans un certain lieu, n'arrêtent pas celui qui se place à la hauteur d'une philosophie indépendante des systèmes et des écoles. Quelle que soit l'origine de l'homme, il a depuis des siècles une histoire qui n'emprunte rien au règne animal : il a élevé civilisation sur civilisation et rempli le monde des monumens de son ambition et de son génie; il est le seul acteur d'un drame où les autres êtres n'apparaissent que comme des accessoires. Puis, si, laissant derrière lui le monde visible, il entre dans la sphère idéale de la pensée, nul ne peut l'y suivre, et il s'élance tout seul dans ces régions qui lui ont été réservées. Qui ne connaît ce tableau admirable où Michel-Ange a représenté la création de la femme? On pourrait y voir comme une image symbolique de la création de l'âme. Étendu sur un sol nu et déchiré, Adam est plongé dans un sommeil léthargique et sans rêves; sa tête sombre et pendante, ses mains languissantes sont presque celles d'un cadavre; cependant Ève, souriante, étonnée, s'élève derrière lui par un mouvement plein de force et de grâce, et tend ses mains suppliantes vers l'austère Créateur. Ainsi de la matière inerte livrée aux vulgaires combinaisons des affinités chimiques sort une flamme que rien ne peut étouffer ni ternir, et qui, vivifiant la pensée humaine, s'élève avec elle jusqu'au foyer divin dont la splendeur illumine le monde.

AUGUSTE LAUGEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1863.

Les amis de la liberté, telle a été notre opinion dès le début, ne peuvent pas se présenter aux élections avec cette émotion radieuse que donne seule la possession de la liberté elle-même; ils ne peuvent y apporter cet entrain et cette bonne humeur confiante qu'inspire la lutte à chances égales, le *fair trial,* comme disent nos voisins : leurs candidats ajouteraient le ridicule de la duperie à l'ennui de la défaite, s'ils allaient proposer spontanément le combat à l'adversaire; les empressemens, les combinaisons actives, les désirs qui trahissent l'impatience, ne conviennent ni à leur dignité personnelle ni à l'intérêt de leur cause. Une réserve triste et tant soit peu dédaigneuse leur sied mieux. Il ne faut point confondre cette attitude avec le découragement et l'abstention. La constance des opinions et la fermeté des espérances n'ont pas besoin de se manifester par l'inquiétude des actes; on sert mieux ses idées quelquefois par une patience fière que par des efforts intempestifs. Nous devons voir sans doute avec bonheur les moindres symptômes de réveil politique au sein du peuple électeur : ceux qui sont en position d'appeler sur eux l'attention de leurs concitoyens doivent se tenir à la disposition de tous les libéraux qui réclameront leur candidature comme signe de ralliement; mais il ne saurait leur convenir, dans les conditions d'organisation du système électoral actuel, de se jeter pour ainsi dire à la tête du pays. C'est au pays lui-même de réagir contre ces conditions quand il les jugera incompatibles avec ses intérêts et avec ses droits.

Certes, dans tous les corps électoraux qui apercevront cette incompatibilité, il faudra seconder avec vigueur l'élan de l'aspiration libérale ; mais à quoi bon se dissimuler l'état réel des choses? à quoi bon même le masquer à l'opinion par de maladroites manœuvres? Si à la vérité nous possédons une constitution perfectible et où la liberté pourrait prendre place,

nous assistons pourtant à l'évolution d'un système de gouvernement qui est investi d'une force administrative presque irrésistible, et qui ne doit encore à la liberté aucun élément de cette force. S'il est incontestable que le suffrage universel dans son entier développement est inséparable des libertés politiques les plus larges, si la logique exige impérieusement que le suffrage universel s'exerce dans la plénitude de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, de la liberté électorale, il n'est pas moins évident que le gouvernement, tout en prenant sa base dans le suffrage universel, a non-seulement la prétention, mais le pouvoir de diriger administrativement ce suffrage. Cette contradiction entre le principe constitutionnel et le fait administratif est trop violente pour devoir être durable. Le temps finira par la faire éclater. Elle disparaîtra un jour devant une réaction inévitable de l'esprit public. Ce jour peut être avancé quelque peu sans doute par la constance des controverses même dans les étroites limites où la presse est renfermée, il peut être avancé aussi par la discussion au sein du corps législatif; mais il ne faut point se faire d'illusion : les polémiques de la presse, l'action même exercée au sein du corps législatif ne peuvent guère avoir que la vertu d'une protestation morale qui ne laisse point oublier et périmer le droit. Le système actuel est trop fortement combiné pour pouvoir être arrêté dans sa marche par quelques élections d'opposition : il poursuivra son évolution jusqu'au bout; les difficultés qu'il se suscitera à lui-même et la pression des événemens pourront seules produire le mouvement d'esprit public qui nous ramènera vers la liberté. Nous n'en sommes point là encore, et si l'attitude de réserve et de froideur que nous avons prise à l'égard de la question électorale avait besoin d'apologie, nous n'aurions qu'à rappeler quelques-uns des faits qui se sont passés depuis quinze jours.

Les derniers actes du gouvernement, les dernières paroles de ses orateurs au corps législatif prouvent qu'il est décidé à empêcher autant que possible les hommes de l'opposition de faire au corps électoral cette sorte d'avances qui est l'accompagnement obligé de toute candidature avouée. Qu'on y prenne garde : le serment préalable est imposé aux candidats par la législation actuelle; par conséquent, à moins d'être invité par une démarche positive des électeurs à se mettre sur les rangs et à se plier aux conditions de la candidature, tout candidat est forcé de se présenter lui-même. Cet acte d'initiative qui consiste à se proposer soi-même au choix de ses compatriotes ne convient pas à la dignité de toutes les positions : c'est déjà une entrave sérieuse apportée à la liberté électorale qu'une telle condition préalable lui soit imposée; mais passons. Le serment est exigé; supposons que l'on soit décidé à le prêter. On admet généralement que la question du serment est une affaire d'appréciation individuelle, on suppose par conséquent que le serment est un acte susceptible d'interprétations diverses. On doit admettre alors qu'il soit permis aux candidats de

faire connaître au public le sens qu'ils attachent au serment. La question n'est pas simple en effet : le serment actuel est à deux branches, il s'adresse à la constitution d'abord, à la personne du prince ensuite. Il y a donc à définir le sens du serment en tant qu'il est prêté à la constitution, et en tant qu'il est prêté à la personne de l'empereur. Nous conseillons à ceux qui ne se douteraient point de l'importance et de la délicatesse de cette question de lire la brochure que M. Proudhon vient de publier sous ce titre : *les Démocrates assermentés et les Réfractaires*. Nous ne suivons point M. Proudhon dans toutes ses conclusions; mais nous n'hésitons pas à dire que cet écrit est la production la moins paradoxale et la plus substantielle de ce dialecticien à outrance. M. Proudhon y analyse le suffrage universel, base de notre droit public, avec une exactitude et une précision remarquables; il nous paraît irréfutable quand il établit les formes, les conditions et les garanties du suffrage universel. M. Proudhon, ne trouvant point dans la pratique actuelle les formes, les conditions et les garanties du suffrage universel, veut persuader au parti démocratique que ses principes lui prescrivent l'abstention dans les élections prochaines. Le serment lui paraît incompatible avec l'esprit même de la constitution. « Si l'empereur, dit-il, est responsable comme l'était avant et après le 2 décembre le président de la république, la formalité du serment imposée aux députés demeure sans effet, puisque les députés ont pour mandat de contrôler au nom du peuple les actes du gouvernement, et qu'à cet effet ils ont la faculté de refuser l'impôt, ce qui suppose que lesdits contrôleurs sont indépendans du prince, non inféodés par serment à sa prérogative. Si au contraire on soutient que ce serment est valide, alors c'est la responsabilité impériale qui devient nulle, aussi bien devant les électeurs que devant les députés. » Nous ne disons pas que M. Proudhon ait raison de recommander l'abstention; nous signalons son opinion sur le serment sans en prendre la responsabilité. Nous disons seulement que la question du serment, la première que l'on rencontre dans cette campagne électorale, devrait pouvoir être élucidée et définie par une discussion contradictoire. Le lieu où cette discussion devrait s'engager est naturellement la presse quotidienne; mais cette question vient d'être retirée du domaine de la presse par M. le ministre de l'intérieur. Un journal influent, dans un article remarquable consacré aux prochaines élections, avait effleuré la question du serment : il avait indiqué en passant une des significations qui peuvent, suivant lui, s'y attacher, et cela dans un langage plein de respect pour la légalité actuelle, sans viser d'ailleurs à donner une interprétation dogmatique de cette prescription constitutionnelle. Ses intentions de prudence et son parti-pris d'être orthodoxe ne lui ont servi de rien. Il a reçu du ministre de l'intérieur un avertissement où est fixée l'interprétation officielle du serment. Voilà désormais une question interdite à la presse. Voilà en outre un journal privé de la liberté de ses mouvemens et de son efficacité par une sévérité administrative. Il vaut bien la peine

de faire sortir ses canons pour la bataille quand on a d'avance la certitude qu'ils seront encloués avant même qu'on ait combattu! Supposez que d'ici aux prochaines élections chaque journal d'opposition ait reçu deux avertissemens, et nous demandons à quoi pourra servir la presse dans la lutte électorale! Nous allons plus loin : quand même on serait sûr qu'un avertissement par journal d'opposition nous rapporterait l'élection d'un député libéral, nous demanderons si l'on croit sérieusement qu'une pareille compensation fût un gain pour la cause de la liberté!

Voilà qui est donc entendu : on ne pourra pas parler dans la presse, c'est-à-dire qu'on ne pourra pas parler du tout, de la question que l'on rencontre au prodrome des élections, le serment. L'essence du suffrage universel est d'être une manifestation collective d'opinions. Les opinions dans la lutte électorale ont donc besoin de se rallier sous des dénominations collectives. On commençait à désigner les candidats de l'opposition sous le nom général de candidats indépendans. Cette dénomination est désormais interdite, *le Moniteur* nous en a prévenus. C'est la situation générale des partis qui leur donne ordinairement les noms qu'ils portent. Il y aura chez nous dans les élections deux positions bien différentes et fort nettement tranchées pour les candidats. Les uns se présenteront sous le patronage non-seulement avoué, mais actif, de l'administration; les autres ne craindront pas d'entrer en lutte avec l'administration, et feront appel uniquement à la liberté des électeurs. Comment qualifier ces deux situations? Évidemment la situation de ceux qui non-seulement ne sollicitent pas le patronage de l'administration, mais sont résolus à la combattre, est une situation d'indépendance vis-à-vis de l'administration. Les candidats au contraire qui recherchent la protection administrative, et qui en profitent, sont-ils à l'égard du gouvernement dans la même situation d'indépendance? La réponse à cette question, ce n'est pas nous qui la ferons; il semble que le gouvernement l'ait déjà faite lui-même par la politique qu'il suit dans les élections. Des députés qui sont entrés au corps législatif grâce à la recommandation administrative se voient aujourd'hui retirer le patronage du gouvernement. Nous avons entendu, dans une des dernières séances du corps législatif, les doléances de quelques-uns de ces députés infortunés, la mélancolique élégie de M. de Jouvenel, l'interpellation belliqueuse de M. Lemercier, le spirituel acte de contrition de M. de Pierre. Tous trois, comme M. de Flavigny et d'autres encore, après avoir été les candidats de leurs préfets en 1857, ils auront le malheur de ne l'être plus en 1863. Pourquoi la disgrâce qui les atteint épargne-t-elle leurs collègues? Si le gouvernement retirait sa protection à des députés qui ne l'ont jamais contrarié par une parole ni par un vote, nous serions fort en peine de répondre à cette question; mais notre embarras cesse lorsque nous voyons que la faveur du pouvoir est conservée à ceux qui ne se sont jamais séparés de la politique du gouvernement, et qu'elle est retirée à ceux qui ont

fait quelquefois à l'égard de cette politique ce qu'avant la note du *Moniteur* nous n'eussions pas craint d'appeler acte d'indépendance. Au surplus, que le parti du gouvernement se décerne à lui-même les noms les plus magnifiques, l'opposition ne s'en plaindra pas : elle ne demande qu'à savoir comment il lui sera permis de se désigner. Sera-t-elle réduite, comme Ulysse dans l'antre de Polyphème, à s'appeler Personne? Obligée d'employer des précautions de langage dont eût rougi la France de Mirabeau, elle recevra volontiers de la part de ses adversaires le baptême d'une épithète, même quand cette épithète aurait dans leur pensée une signification blessante. Elle est au-dessus des puériles taquineries de mots. Elle sait que tel nom lancé à une cause par ses ennemis comme une injure est souvent devenu pour elle un cri de ralliement et de victoire. La Hollande a eu ses gueux, la France a eu ses sans-culottes. Les deux grands partis anglais, les whigs et les tories, ont accepté comme leurs noms définitifs et historiques les qualifications méprisantes qu'ils s'envoyaient l'un à l'autre il y a deux siècles.

Ainsi s'annoncent, avant même que la lutte électorale soit commencée, les obstacles que doit y rencontrer la liberté de discussion. M. le président du conseil d'état a, d'un autre côté, franchement déclaré à la chambre que le gouvernement suivrait dans les élections de 1863 la politique qui lui a si bien réussi dans les élections de 1852 et de 1857. L'influence administrative ne s'imposera donc aucune limite; l'administration mettra au service de ses candidats tout l'ascendant de son autorité et tout le zèle de ses agens. C'est en vain que la plus superficielle étude de la constitution démontre qu'une telle politique est contraire à l'esprit du suffrage universel, et que, comme le dit très bien M. Proudhon, le grand élu ne doit pas être le grand électeur. La théorie de la constitution de 1852 commence à peine à être étudiée parmi nous; elle est encore mal connue et peu comprise. La théorie des constitutions n'entre qu'à de rares occasions dans l'esprit des masses. En ces circonstances, nous ne voulons point suivre M. Proudhon dans ses extrémités logiques, et prescrire l'abstention à la démocratie libérale jusqu'à ce que la pratique de la constitution ait été mise d'accord avec son esprit. Nous devons saluer, quelque part qu'il se produise, le réveil de l'esprit libéral, et nous devons aider à ses manifestations. L'abstention de M. Proudhon n'est qu'une protestation négative, et il ne faut point se refuser le bénéfice des protestations positives, si rares et si partielles qu'elles puissent être. Le devoir de l'opposition est sévère, et ne peut même pas être adouci par l'espoir d'un succès important et prochain. Nous ne devons pas nous lasser de constater les contradictions qui existent entre l'esprit et la pratique de la constitution, de prendre acte des mesures restrictives adoptées par le pouvoir à l'égard de la liberté, de rappeler au pays que lui seul, par une initiative soudaine et générale, peut mettre fin à ce système contradictoire et restrictif le jour où il voudra bien en sentir

et en comprendre les effets. Nous rappelions récemment de fortes expressions de La Bruyère sur la versatilité des peuples. La Bruyère disait encore : « Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses priviléges; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes. » L'opposition démocratique et libérale ne doit ni se décourager ni se lasser; mais il faut bien qu'elle attende avec résignation et sérénité le jour de la réforme des enseignes.

L'ardeur qu'il est si difficile aujourd'hui de ranimer parmi nous dans les controverses politiques ne semble pas près de s'éteindre dans la polémique religieuse; l'écrit passionné où M. l'évêque d'Orléans vient de dénoncer les opinions philosophiques de MM. Littré, Renan, Taine et Maury le montre assez. Il est regrettable que cette explosion de polémique ait eu lieu à l'occasion d'un fort mince incident, une élection académique. Il semblerait que la candidature de M. Littré à l'Académie française ait averti M. l'évêque d'Orléans du danger qu'il vient de signaler avec tant d'énergie. Malgré l'allusion adressée à la *Revue des Deux Mondes* par l'éloquent prélat, nous sommes fort à l'aise pour parler de cette élection. M. Dupanloup nous reproche des collaborations dont la *Revue*, hospitalière pour tous les talens, est justement fière. Il méconnaît l'esprit de liberté et d'impartialité dont nous faisons profession, et dont il avait un vivant exemple dans la rencontre même des candidatures académiques à propos desquelles il s'est tant échauffé. M. de Carné était le candidat de M. l'évêque d'Orléans, et M. de Carné est un des rédacteurs de la *Revue*. Nous regrettons sans doute que M. Littré ne soit point de l'Académie française; mais nous n'avons pu voir sans sympathie et sans orgueil ce corps illustre s'ouvrir à un de nos collaborateurs les plus constans et les plus ingénieux, qui n'a jamais permis à ses convictions religieuses d'altérer la modération de son caractère et le ferme libéralisme de ses doctrines politiques.

S'il nous était permis de dire en passant un mot du fond même de cette polémique, nous aurions plus d'une observation sérieuse à présenter à M. l'évêque d'Orléans. Nous ne sommes ni scandalisés ni surpris de la chaleur qu'un évêque catholique apporte dans la défense de sa foi contre des idées qui lui paraissent erronées et dangereuses. Nous supposons volontiers que MM. Littré, Renan, Taine et Maury, esprits dévoués à la liberté de penser, ne sont point offensés d'être discutés et contredits, et ne s'attendent point à recevoir d'un évêque des brevets d'orthodoxie; mais la méthode employée contre eux par M. Dupanloup est-elle conforme aux règles d'une controverse équitable? « Ce n'est pas une réfutation que j'entreprends ici, dit l'évêque d'Orléans, mais une simple exposition; ce n'est pas une discussion, mais une réprobation. » Qu'est-ce à dire? Vous prenez devant le public le privilége d'accuser et de réprouver, et vous rejetez la tâche de discuter et de prouver, et vous croyez pouvoir observer ainsi la justice envers vos adversaires! Sans entrer dans le détail des questions, nous pouvons signa-

ler l'injustice générale que vous commettez à leur égard : vous les traduisez devant un public ignorant, qui du moins ne connaît point l'ensemble de leurs travaux; vous exposez à ce public des phrases détachées, des lambeaux d'idées qui, isolées du milieu où elles se sont produites, perdent leur signification réelle, et prennent l'aspect d'assertions arbitraires et étranges; vous omettez entièrement les méthodes scientifique ou philosophique par lesquelles les écrivains que vous voudriez combattre sont arrivés aux résultats réprouvés par vous, méthodes qui seraient au moins devant un public prévenu et hostile la justification de la bonne foi de ces écrivains. Notre temps ne peut accepter de tels procédés, même de la part d'un évêque. La sortie de M. Dupanloup contre les représentans de l'école critique en France n'est point sans analogie avec le soulèvement qu'excita, il y a deux ans, dans l'épiscopat anglais, la publication des *Essays and Reviews*. Les auteurs de ce volume appartenaient, eux aussi, à l'école critique : ils étaient loin sans doute d'aller jusqu'aux hardiesses que M. Dupanloup reproche à l'école française; ils appliquaient avec mesure la critique à l'exégèse des livres saints. Membres de l'église, professeurs des universités, ils relevaient directement de l'autorité épiscopale, et cette autorité ne leur a point épargné ses sévérités. Cependant on ne s'est pas contenté de les condamner, on les a du moins discutés. Une foule de réfutations méthodiques ont été publiées contre leur ouvrage. Un des membres les plus éminens et les plus éloquens de l'épiscopat anglais, l'évêque d'Oxford, n'a pas craint de se mesurer lui-même avec les auteurs des *Essays and Reviews*. Nous n'eussions eu rien à dire, si M. Dupanloup eût suivi cet exemple, qui demeure pour lui un enseignement. La discussion ainsi entamée n'eût sans doute point amolli la vigueur de M. Dupanloup; mais elle l'eût rendu plus juste. Quand on examine ces grandes méthodes par lesquelles l'esprit humain fait effort pour repousser les limites de son ignorance et arriver à la vérité, il est d'ailleurs impossible de ne pas éprouver un sympathique respect pour ces nobles et laborieuses tentatives et pour ceux qui ont assez de résolution et d'énergie pour les entreprendre et les mener à bout. On sent que ces hommes méritent autre chose qu'un dédain superficiel et de violentes invectives, et qu'on n'en a point raison à aussi bon marché. Pour ne prendre que les écoles qui excitent la colère de M. Dupanloup, pour peu qu'on en ait observé les travaux et qu'on en ait aperçu la portée, on voit vite qu'elles méritent autre chose que le mépris. La philosophie allemande a été un des plus puissans efforts de l'esprit humain; tandis qu'elle parvenait à ses conclusions par la méthode transcendantale, en France Auguste Comte, en appliquant la méthode d'induction aux sciences historiques, politiques et sociales, et en faisant en quelque sorte la contre-partie de l'école allemande, arrivait à des résultats concordans. C'est une chose curieuse que les esprits scientifiques qui ont été les plus initiés aux travaux de l'école allemande aient

été amenés à faire grand cas de ceux d'Auguste Comte. Ce n'est pas seulement en France que cette combinaison s'est produite : on la remarque surtout en Angleterre. Un homme d'état anglais qui vient de mourir, sir George Cornewall Lewis, un esprit exact, équilibré et sensé, s'il en fut, un homme qui s'était assimilé tout ce qu'il y a de vraiment scientifique dans les travaux de l'Allemagne moderne en rejetant les excentricités présomptueuses, avait également tiré grand parti d'Auguste Comte. Le nom de ce philosophe si peu connu parmi nous revient à chaque instant dans les livres de sir George Lewis. Nous croyons que de l'œuvre d'une école qui prétend séparer rigoureusement le domaine de la science du domaine de la foi, tout en étendant sans cesse les droits de la science, il y aurait pour la religion un parti meilleur à tirer que d'y aller rechercher des propositions excentriques et des sujets de réprobation contre quelques hommes. Ces hommes, même lorsqu'ils se trompent, ont pour titres à l'indulgence de leurs contradicteurs non-seulement la force, mais le désintéressement et la sincérité de l'esprit. Quant à nous, au risque de commettre une interprétation erronée des Écritures, nous voudrions, si nous avions à les juger au point de vue de la foi chrétienne, leur appliquer ces paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile de saint Matthieu, qui n'est pas cependant le plus tendre des Évangiles : « Je vous déclare que tout péché et tout blasphème seront remis aux hommes; mais le blasphème contre l'esprit ne sera point remis. Quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais pour celui qui aura parlé contre l'esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni dans le siècle à venir. »

Nous venons de nommer sir George Lewis. Sir George a été remplacé à la secrétairerie de la guerre par lord de Grey et Ripon; mais sa mort laisse dans la politique anglaise un vide qu'on n'a pas l'air de soupçonner sur le continent, et qui ne sera pas rempli de si tôt. Sir George Lewis avait une nature d'esprit qui est devenue bien rare aujourd'hui parmi nos hommes d'état. Il avait une érudition des plus vastes et des plus raffinées. Il a été pendant plusieurs années rédacteur en chef de la *Revue d'Édimbourg*. Il a écrit plusieurs ouvrages de critique historique, de politique spéculative et de pure érudition. Lorsqu'il n'était plus ministre, il occupait ses loisirs à copier et à élucider des manuscrits grecs. Homme de lettres et homme d'état, il n'avait cependant les qualités brillantes ni de l'écrivain, ni de l'orateur. Ce n'était ni un Macaulay, ni un Gladstone. Son autorité, quoique n'arrivant pas au public tout entière, était néanmoins très grande dans la chambre des communes et surtout dans le cabinet. Doué de remarquables aptitudes administratives, applicables à tout, il avait pu être tour à tour ministre des finances, ministre de l'intérieur et ministre de la guerre. C'était surtout à la rare pondération de son esprit qu'il devait l'influence qu'il exerçait autour de lui. Son intelligence était, si l'on peut ainsi parler, de complexion sceptique; familiarisé avec toutes les hardiesses de la spécu-

lation, aucune témérité d'idée ne le choquait, ne l'effrayait, ne le trouvait intolérant, parce qu'il savait tout ramener à la mesure du réel et du possible. On assure que, dans le ministère actuel, il servait particulièrement de lest aux capricieux essors de M. Gladstone. Un grand rôle l'attendait. Les Anglais sont en ce moment dans une veine d'opinions conservatrices, et, aujourd'hui comme toujours, ils se défient en politique des hommes brillans. Les hommes influens des partis, lorsqu'ils songeaient à ce qu'il y aurait à faire, si lord Palmerston venait à manquer à cette dictature morale qui lui est si volontiers décernée, jetaient les yeux sur sir George Lewis. C'était en lui qu'ils voyaient le *leader* et le futur premier ministre de la chambre des communes. Les grands whigs le préféraient à M. Gladstone; une portion notable des tories le préférait à M. Disraeli. Sa mort enlève aux politiques prudens le *leader* de transaction sur lequel ils comptaient, et rend ainsi plus prochain et plus probable l'avénement du parti tory au pouvoir avec ses chefs actuels.

Quant à nous, nous avons un motif particulier de regretter sir George Lewis dans la phase si difficile que traversent en ce moment les relations des États-Unis avec l'Angleterre. Nous avions remarqué que sir George Lewis envisageait avec beaucoup de sang-froid la question américaine, et avait fait utilement contre-poids, en plusieurs circonstances, aux dispositions trop partiales manifestées par quelques-uns de ses collègues contre les États-Unis. La présence dans les conseils de l'Angleterre d'un esprit aussi ferme dans la modération n'eût jamais été plus bienfaisante qu'aujourd'hui. La situation est d'autant plus grave, que les deux peuples, le peuple anglais et le peuple américain, ont tous les deux l'un contre l'autre des griefs positifs. Les Anglais ont à se plaindre des tracasseries inévitables qu'un blocus aussi étendu que celui dont les États-Unis entourent les états du sud suscite au commerce neutre; ils ont à se plaindre du droit de visite exercé sur leurs navires, droit inséparable dans la pratique d'abus et de vexations auxquels doit être si sensible un peuple qui possède une marine commerciale si nombreuse et si active; ils ont à se plaindre enfin de la saisie non encore justifiée de plusieurs paquebots à vapeur, employés au transport des malles, qui ont été arrêtés et conduits devant les cours des prises américaines comme faisant la contrebande de guerre. A toutes les époques, pour tous les pays, ces questions relatives au commerce des neutres, au droit de visite, à la contrebande de guerre, ont suscité les plus épineux litiges. Les Anglais, qui ont toujours fait la police des mers avec une rigueur impérieuse, ont toujours supporté cette police avec moins de patience que les autres lorsqu'elle était exercée sur eux. C'est dans de telles circonstances que leurs classes commerçantes deviennent particulièrement belliqueuses. Il ne faut pas se dissimuler qu'en Angleterre l'idée d'une guerre avec les États-Unis devient de jour en jour plus populaire. Quant aux États-Unis, ils ne paraissent pas avoir de moindres sujets d'irritation.

La sortie des ports d'Angleterre de corsaires confédérés les exaspère. C'est à la tolérance anglaise qu'ils imputent les pertes que l'*Alabama* a fait éprouver à leur commerce. Quelle ne sera pas leur indignation quand ils apprendront que le *Japan* a pu prendre la mer impunément! La saisie de l'*Alexandra,* promptement opérée par le gouvernement anglais après le départ du *Japan,* sera-t-elle aux yeux des Américains une démonstration suffisante de la sincérité avec laquelle l'Angleterre entend pratiquer la neutralité? Nous demeurons donc en Europe dans l'attente des impressions que produira en Amérique soit un nouvel exploit de l'*Alabama,* soit le départ du *Japan,* et malheureusement les fermens d'irritation qui existent déjà, les élémens inflammables que révèlent aux États-Unis toutes les manifestations publiques, les entraînemens fougueux propres aux états populaires nous permettent de craindre les complications les plus graves. Notre seul espoir, c'est que M. Lincoln et M. Seward comprennent l'étendue de la responsabilité qui pèse sur eux dans une telle crise, et que le cabinet de Washington ait la force et le courage de ne point se conduire à la face du monde comme un *mob-government.* Si le gouvernement américain est juste et sensé, il devra reconnaître que le ministère anglais apporte dans les transactions actuelles toute la mesure qui lui est possible, et fait des efforts très réels pour résister aux entraînemens belliqueux qui pèsent sur lui. Dans les cercles élevés de Londres et dans le parlement, on a le sentiment et de la gravité de la situation et des devoirs de modération et de prudence que cette situation impose; on y a réprouvé les violentes provocations que M. Roebuck n'a pas craint d'adresser aux passions américaines. Le gouvernement américain se couvrira d'honneur aux yeux du monde, s'il apporte dans les questions litigieuses qui se sont élevées entre les deux pays un égal esprit de modération et un peu de cette patience qui est quelquefois une suprême habileté. Le patriotisme lui fait un devoir en ce moment de ne point outrer ses susceptibilités. Qu'il se souvienne que l'Angleterre n'est plus retenue par les mêmes intérêts qui la rendaient autrefois si patiente dans ses conflits avec l'Amérique! Autrefois l'Angleterre avait à redouter que la guerre ne la condamnât à la famine du coton et ne mît les manufactures en détresse. Ce mal est fait aujourd'hui, et au contraire la guerre bloquerait le nord, débloquerait le sud et rendrait le coton aux Anglais. Pour les États-Unis, le désastre d'une guerre avec l'Angleterre serait sans compensation, assurerait l'indépendance des états séparatistes et répandrait dans le nord la ruine et l'anarchie.

La question de Pologne n'est pas moins désolante que les affaires d'Amérique; nous en avons cependant meilleur espoir. C'est à bon droit que l'on dit que la question est européenne; elle le deviendra chaque jour davantage. D'abord le mouvement dure, se généralise et donne à l'Europe la démonstration de plus en plus éclatante de l'impuissance du gouvernement russe. Nous avons sous les yeux une adresse non encore publiée de la no-

blesse du gouvernement de Mohilew, d'une des provinces qui ont été démembrées au premier partage en 1772, vingt et un ans avant la Lithuanie, et que la Russie revendique comme une possession naturelle de la race russe. Nous y lisons la déclaration suivante, signée par trois cent vingt-trois représentans : « Les persécutions les plus pénibles sont dirigées contre les opinions, les sentimens, les croyances des habitans les plus respectables de notre pays, étroitement associé depuis des siècles aux destinées de la Pologne. Le caractère politique de ces persécutions se révèle dans les tendances des autorités locales et surtout dans leurs efforts pour semer la discorde entre la noblesse et la population rurale. Dans ces circonstances, nous aurions dû consacrer toutes nos délibérations à l'étude de la situation anormale et désespérante où se trouve plongé le pays; mais nos vœux et nos espérances, exprimés par les habitans des gouvernemens de Minsk et de Podolie et par la noblesse de notre district de Rochaczew, tous issus de la même race et membres de la même famille, loin d'avoir été entendus, n'ont fait qu'attirer sur nous de nouvelles rigueurs. En conséquence, et vu l'absence aujourd'hui de toute sécurité personnelle, la noblesse de Mohilew se voit forcée de circonscrire aux faits ci-dessus consignés l'objet de ses délibérations. » La réponse du gouvernement russe à cette protestation inspirée par un incontestable patriotisme polonais a été l'arrestation des maréchaux de la noblesse.

Tout annonce que la situation s'aggrave pour la domination russe en Pologne, et il n'y a pas de preuve plus décisive de ce fait que le redoublement des violences du pouvoir. Quelle idée la Russie pense-t-elle donner à l'Europe de la légitimité de sa domination sur la Pologne, lorsqu'elle ne craint pas de se montrer contrainte de mettre aux arrêts l'archevêque de Varsovie, d'abord si modéré et si conciliant, et d'enfermer ses chanoines dans la citadelle? Tandis qu'elle étend une main barbare sur ces agitateurs d'étrange sorte, elle est trop faible pour pouvoir saisir dans une ville de cent cinquante mille âmes un invisible gouvernement révolutionnaire qui exerce son autorité avec une activité et une promptitude inconcevables. L'Europe sait aussi que toute la garde impériale est en Pologne, que Pétersbourg n'a plus pour garnison que des soldats étiolés arrivés des extrémités de la Russie, et que l'armée de Pologne, brisée en détachemens, est harassée et démoralisée. Elle peut pressentir que le gouvernement du grand-duc Constantin est une expérience terminée, que le système du marquis Wielopolski est ruiné, que le marquis sera forcé de se retirer, et que le général de Berg, demeuré seul, essaiera de noyer le mouvement polonais dans le feu et dans le sang.

Mais le mouvement polonais et l'impuissance de la Russie augmentent, par leur durée même, la responsabilité de l'Europe, et rendent plus manifestes le droit et le devoir pour elle d'intervenir dans la solution de la question polonaise. L'action commune des trois grandes puissances, la

France, l'Angleterre et l'Autriche, commence à s'exercer avec les lenteurs diplomatiques ordinaires, mais enfin elle s'exerce. Peut-être les puissances d'une moindre importance devront-elles s'apprêter à participer à cette grande transaction, si, comme nous le souhaitons et comme tout le fait espérer, elle garde jusqu'au bout le caractère européen. Parmi les états de second ordre auxquels l'opinion publique assigne un rôle possible dans les affaires de Pologne, la Suède figure en première ligne. Le peuple suédois n'a pas été avare de manifestations envers la Pologne. L'antipathie nationale de la Suède contre la Russie est connue; c'est un des plus vifs sentimens populaires de la Scandinavie. Les petits enfans y savent tous par cœur la chanson du roi Charles XII, dont chaque strophe amène le refrain: « Arrière les Moscovites, en avant les enfans bleus! » Mais quoi qu'on en ait dit, le ministère suédois et son chef, le comte de Manderstrom, ont des habitudes trop circonspectes et trop pacifiques pour monter du premier coup à la même hauteur que le sentiment populaire. Nous ne craignons point cependant que le gouvernement suédois manque au rôle que les événemens pourraient lui offrir. C'est surtout la Prusse dans les circonstances qui se préparent que nous ne voudrions pas voir rester en arrière. Ce serait pour la Prusse un coup de génie que de prendre enfin parti pour l'Europe soutenant une cause libérale et juste. Un député libéral, M. de Roenne, va fournir à la Prusse une occasion de sortir d'une position ambiguë qui compromet ses plus manifestes intérêts. M. de Roenne va mettre la deuxième chambre prussienne en demeure de prononcer que « la convention de cartel conclue avec la Russie en 1857 n'oblige pas l'état. » La motion de M. de Roenne est fondée sur l'article 48 de la constitution, ouvertement violé par le traité de cartel. En se ralliant à cette motion, le parti libéral, qui a la majorité dans la deuxième chambre, dégagera la Prusse d'une solidarité odieuse, et détournera d'elle la menace de périlleuses complications.

E. FORCADE.

LA POÉSIE ET LES POÈTES EN 1863.

Il y a plus de vingt-cinq ans, ici même, un critique déplorait la stérile abondance de la poésie médiocre, ou, si l'on veut, de la *petite poésie :* la seconde épithète est plus courtoise que la première. Il constatait que le public se contentait dès lors de quatre ou cinq poètes d'élite, écartant le reste avec un impitoyable dédain. Les choses ont peu changé depuis un quart de siècle. Le nombre des poètes acclamés tout d'abord ne s'est guère

accru; ceux que la foule semblait avoir adoptés de préférence ont même perdu un peu, si ce n'est beaucoup, de leur prestige. Est-ce l'heure de la justice qui est arrivée ou celle de l'indifférence? Les uns ont cessé de vivre, les autres ne donnent plus que de la prose ou de faibles vers; leur génie est plus loin de nous, et la médiocrité est plus près, comme une marée montante qui menace de tout recouvrir. Les reproches de la critique d'alors passeraient au-dessus de la tête des rimeurs actuels. Aujourd'hui le mauvais et l'absurde le cèdent encore à l'insignifiance des élucubrations poétiques.

Mais il faut laisser le dédain absolu aux esprits que n'intéresseront jamais les destinées de la poésie : si tant d'œuvres avortées nous fatiguent, tâchons du moins d'en faire notre profit par quelque côté. Rien n'abâtardit les esprits comme le spectacle perpétuel du médiocre. Mieux vaudraient certes les folles hardiesses d'un autre temps : parfois, au milieu du plus détestable chaos, perçait un éclair de talent. Le mauvais n'est-il pas d'ailleurs, en mainte occasion, l'envers du talent même? Mais quelle triste chose quand il n'est que la doublure du médiocre! Une telle misère rend plus rigoureux les devoirs de la critique, chargée de la défense du beau et du vrai; c'est là-dessus que nous voudrions arrêter un instant l'attention du public. Au point où nous sommes parvenus, le médiocre même et le mauvais peuvent indiquer la voie qu'il faut prendre en montrant celle qu'il ne faut pas suivre, et leur présence en toute chose, grave symptôme de la débilité des esprits, réclame un remède énergique.

Plus d'un va répétant que la critique ne sert de rien. C'est là une erreur étrange. Sans compter que la critique rappelle au souci d'eux-mêmes et du bon sens les écrivains de mérite égarés, pour peu qu'ils aient de bonne foi, et encore bien qu'ils refusent d'en convenir, elle instruit le public et ne fait pas de ce côté une besogne inutile. Lorsque le talent domine, c'est assez de le discuter et de l'apprécier; lorsqu'il est absent, il importe d'en provoquer le retour par un appel sévère au goût du public, de ce public qui est précisément la foule cultivée d'où sortent les écrivains et les poètes. Si vous êtes juste, et dur au besoin, vous découragerez une partie de ceux qui ne devraient pas écrire, et quant aux esprits qui ont en eux un germe de talent, vous les empêcherez de gaspiller ce germe par une indulgence prématurée pour eux-mêmes; vous leur imposerez, par le fait seul de votre critique lue, méditée, acceptée bon gré, mal gré (puisque nous la supposons équitable), un frein et une discipline.

Mais que de patience exige cette revue du médiocre! C'est toujours le même écho de M. de Lamartine, le plus imité et le plus imitable de nos poètes modernes; c'est toujours la même protestation de modestie, que dément la publication du livre, et que dément encore l'inévitable *exegi monumentum* par lequel l'auteur se console à l'avance des attaques de la critique, insensible aux accens de sa muse. C'est toujours le même certificat

de talent donné par un poète en renom et la même invocation des gloires de la littérature contemporaine, comme si un tel certificat et une telle invocation avaient de quoi suppléer au défaut de souffle et de vigueur. Enfin c'est toujours la même logomachie et le même thème éternellement rebattu : *Contemplation, Ascension vers Dieu, Tristesse d'amour, l'Idéal,* la *Chanson de la brise,* etc. Quant aux étoiles, aux fleurs, aux parfums, aux rayons, aux larmes, à l'infini, il en est fait dans ces vers un abus effroyable. La muse d'aujourd'hui (si c'est là une muse) s'en va reprendre, comme une servile discoureuse, le langage usé des précédentes années. Quand Rabelais peignait si plaisamment ces gens qui « de néant faisoient choses grandes, et grandes choses faisoient à néant retourner, » qui « coupoient le feu avecques un cousteau et puisoient l'eau avecques un rets, » il ne croyait se railler que des abstracteurs de quintessence philosophique; mais la moqueuse allégorie s'applique fort bien aussi aux poursuivans malheureux de la poésie.

L'un écrit le *Poème de la Vie* (1), ou ce qu'il juge tel, en quatre épisodes : *Eula, Roger, Marguerite, la Voix des Morts,* et prévient obligeamment le lecteur de ce qu'il doit trouver dans ces quatre épisodes. Le lecteur ne trouve rien qu'une versification vulgaire et une langue à l'avenant, que nulle idée n'illumine, que nulle vive émotion n'échauffe. Un autre (2), *associé correspondant de l'académie de Clermont,* publie un volume d'*Isolemens!* Ce pluriel barbare annonce un recueil de *comédies* et de *poèmes.* Le théâtre se compose de deux comédies et d'un proverbe où l'auteur ne badine pas. Quant au style et au goût raffiné de l'écrivain, en voici un exemple. Une marquise dit élégamment d'un fauteuil où son mari s'asseyait :

. . . . De mon défunt époux
Il encadrait, hélas! les momens les plus doux.

N'est-ce point le cas de dire avec Cathos, dans *les Précieuses ridicules :* « Ah! mon Dieu, voilà qui est poussé dans le dernier galant? » Évidemment la poésie n'est pas le fait de l'auteur. Que n'use-t-il de la prose? Le compliment de M. Jourdain n'était pas rimé.

L'auteur des *Rêves poétiques* (3) s'est aussi trop pressé d'acheter

. . . . La triste expérience
Sous les feux dévorans de la publicité.

Il se félicite un peu tôt de la *liberté grande* et de la bonhomie du public. Quelle nécessité le presse, s'il fait des vers depuis qu'il est né (il l'avoue), de « fouiller ce tas poudreux » pour nous « chercher quelque chose? » Après

(1) *Roger,* poème de la vie, par le marquis de Valori. — Dentu, 1863.
(2) *Isolemens,* comédies et poèmes, par M. Louis Chalmeton. — Taride, 1863.
(3) *Rêves poétiques,* par M. Alfred de Montvaillant. — Dentu, 1863.

avoir prié le public de ne pas siffler *encore,* il s'enhardit et invite le lecteur à le venir voir sous sa treille :

> Et ta main de lauriers ceindra mon front vainqueur.

Nous ne prétendons pas troubler le contentement de l'auteur, ni lui interdire de chanter *cacalaca* avec le coq, dont le cri n'est décidément plus *cocorico!* Il ne faut pas contrarier les gens pour si peu; mais à quoi bon se montrer en public pour célébrer d'une façon banale des poètes mille fois applaudis? A quoi bon appeler M. de Lamartine un *cygne*

> Dont l'admiration poursuit la *trace d'or?*

Est-il urgent d'exalter M. Victor Hugo chaque fois qu'*il soufflera dans sa trompe sonore?* La trompe d'ailleurs n'est pas un instrument heureux. L'auteur paraît l'aimer à l'excès; mais pourquoi le prêter si libéralement aux autres? M. Victor Hugo, qui en gratifie *le vent de la mer,* ne voudrait peut-être pas en agréer l'hommage pour lui-même.

Un versificateur des colonies (1) entre fièrement en lice de la sorte : « Ce volume a une physionomie particulière; il peint un ciel, un climat, des mœurs, qui forment un contraste frappant avec le ciel, le climat, les mœurs de la vieille Europe. Cette circonstance doit en faire l'originalité, *si l'exécution répond au sujet lui-même.* » Malheureusement, pour être né aux Antilles, pour avoir rêvé sous des bananiers ou des cocotiers, au lieu de rêver sous des hêtres ou des sapins, et pour avoir vu *mûrir le fruit du manguier* et s'étendre *les champs de cannes* « au sein des campagnes de la Guadeloupe, » l'auteur ne possède pas l'art de répandre sur les choses qu'il décrit « une vraie couleur locale. » Ces *Fleurs des Antilles* n'ont ni plus ni moins de parfum que les fleurs étiolées d'Europe dont nous parlions tout à l'heure; quelques noms exotiques font tous les frais de cette poésie, alimentée par les lieux communs de la poésie la plus ordinaire. L'auteur chante *le Tropique* du même ton qu'il dirait, s'il avait écrit les *Isolemens :*

> Prends ta mante,
> Ma charmante, etc.

Les vers qui doivent nous peindre « les mœurs de la race noire » n'ont guère plus de couleur ni d'accent. On ne trouve rien dans *les Congos; le Vieux nègre* est une espèce de complainte dolente, *la Vieille négresse* et *le Bamboula* offrent quelques vers meilleurs : mais la principale qualité du volume, c'est d'être mince.

Tel n'est pas le mérite d'un livre prosaïque, imprimé très fin et comprenant un poème en trois chants compactes, *Valdésie* (2), épopée moderne

(1) *Fleurs des Antilles,* par M. Octave Giraud. — Dentu, 1862.
(2) *Valdésie,* poème, par M. A. Muston. — Hachette, 1863.

où l'expulsion des Vaudois au XVII[e] siècle par la maison de Savoie, leurs années d'exil et leur rentrée au pays natal, en 1689, devaient être célébrées tout au long; mais, trente chants n'ayant point suffi au fils des Vaudois pour toutes ces péripéties, il s'est contenté d'achever la première partie, qui raconte « la guerre d'expulsion, » et de résumer le reste « dans un court épilogue. » Et *voilà comment ce poème a été limité aux proportions dans lesquelles il paraît aujourd'hui!* L'auteur est venu prouver une fois de plus que ce n'est pas assez des intentions les plus honnêtes pour mériter le titre de poète. Assurément l'histoire des Vaudois est émouvante; mais la moindre page de vérité nue *ferait bien mieux notre affaire* que les trente chants d'un poème dont le style confus et embarrassé n'est même pas toujours exempt de fautes de langue et de grammaire: témoin ce vers:

> Pourquoi *trembler* l'hiver dans la saison des fleurs?

Trembler est mis là pour *craindre, appréhender*. Et plus bas il est dit:

> Les troupeaux que l'on garde en ces lointains parages
> *Hésitent d'avancer...*

Montons d'un degré au-dessus de ces rimeurs empêchés dans leurs propres piéges. M. Van Hasselt n'est pas un versificateur novice, et il nous présente solennellement des *poèmes*, des *paraboles* et des *odes* (1) qui ont l'ambition de régenter le monde par les vérités qu'ils révèlent. M. Van Hasselt embrasse dans un langage symbolique les destinées de l'humanité. C'est un penseur, que dis-je? c'est un prophète! Et malheur aux *traînards* qui signalent en lui des tendances mystiques! Il les terrasse du regard, il repousse avec force ces « frelons jaloux, » ces « vils buissons » ou, si vous le préférez, ces « typhons » en révolte qui osent faire obstacle aux volontés du génie! Malgré les *Études rhythmiques* dont le recueil termine le volume, et qui auraient dû introduire la variété dans l'œuvre de l'auteur, il garde par-dessus tout le culte de l'alexandrin inflexible. En outre, ni dans *l'Établissement des Chemins de fer*, ni dans *la Mission de l'Artiste*, ni dans *le But de l'Art*, ni ailleurs on ne découvre trace d'originalité. Quelques vers élégans dans le *Poème des Roses*, quelques beaux vers dans *les Quatre Incarnations du Christ*, où l'on entend *les voix du monde romain*, quelques petites pièces d'un rhythme gracieux, voilà tout ce qu'on peut remarquer dans ce volume. *Le Ruisseau dans les montagnes* n'est qu'une fable de La Fontaine, *la Rivière et le Torrent*, déguisée en parabole. Dans le poème des *Quatre Incarnations*, l'auteur abuse des personnifications de la nature inanimée. Il est en cela de l'école de M. de Laprade, qui anime un peu trop volontiers les glaciers, les lacs, les sapins et les vieilles ar-

(1) *Poèmes, Paraboles, Odes et Études rhythmiques*, par M. Adrien Van Hasselt. — Paris, Goubaud, 1862.

mures. M. Van Hasselt évoque successivement et fait parler l'*étoile de Bethléem*, les *temples païens*, l'*église future*, un *rocher de Syène*, un *marais*, la *harpe de David*, l'*avenir*, le *Golgotha*, les *coteaux d'Engaddi*, l'*éponge du Calvaire;* j'en passe la moitié. Voilà de singuliers personnages! Les poésies de l'auteur dénotent un vif désir d'omnipotence littéraire; mais tout en lui est artificiel, et c'est pourquoi il n'embrasse que de pâles effigies, privées de sang, de couleur et de mouvement. Retenu par le poids des vérités qu'il porte, M. Van Hasselt ne saurait ni courir ni marcher, et reste majestueusement en place. Il voudrait cependant avoir « le pied familier avec l'inaccessible, » ce qui ne laisse pas d'être malaisé; mais rien ne coûte à qui rêve. Seulement, pour faire entendre

> . . . . . . aux foules amassées
> La langue des grands cœurs et des mâles pensées,

il faut d'abord avoir des pensées et une langue intelligibles, une sensibilité qui émeuve les cœurs; il faut écarter le voile des légendes, au lieu de l'épaissir. On acquiert ainsi quelque droit aux sympathies de la foule, on gagne en chaleur et en force tout ce qu'on perd en gravité de commande.

Continuons courageusement la tâche commencée. Les *Légendes dorées* (1) de M. Charles Fournel empruntent leur titre au recueil fameux de Jacques de Voragine, bien que M. Fournel prenne de toutes mains les légendes qu'il rime. Si celle de *Saint Christophe* par exemple est donnée par Jacques de Voragine, celle de *l'Homme et la Mort* est prise dans la *Bibliothèque bleue*, et n'est qu'une version de l'histoire du *Bonhomme Misère*, bien plus intéressante sous la forme traditionnelle que dans les vers de l'auteur, où l'on reconnaît l'influence du conte napolitain recueilli par M. Prosper Mérimée dans *Federigo*. La légende du *Moine* et de *l'Oiseau céleste* est extraite d'un sermon de Maurice de Sully, évêque de Paris au XII[e] siècle, et M. L. Moland cite le texte même dans le livre des *Origines littéraires de la France*. M. Fournel aurait pu indiquer ces sources diverses dans un court appendice; le volume y eût gagné d'être plus complet et plus curieux. Plusieurs de ces légendes rimées renferment de jolis vers et des tableaux empreints de la couleur chrétienne des vieux temps. Pourtant l'archaïsme de M. Fournel n'est pas toujours acceptable. « Ces emprunts au langage du passé, dit-il, ne sauraient m'être reprochés; nous avons le droit de puiser au trésor que nous ont laissé nos pères... Les fables et les diverses poésies du plus charmant auteur du temps de Louis XIV ne contiennent que très peu de vers écrits dans la langue de Boileau et de Racine : c'est un illustre exemple. » Rien de plus vrai; mais un tout petit point décide l'usage ou l'abus : La Fontaine est un grand artiste, et tel n'est point le cas de M. Fournel. Il manie mal le vers libre, si léger aux mains

(1) *Légendes dorées*, par M. Charles Fournel. — Durand et Aubry, 1862.

de nos conteurs. Il le laisse aller au hasard, et nous lui reprocherons encore d'être prolixe et terne où il faudrait être vif, enjoué, tout au moins facile, ce qui ne veut pas dire incorrect. Un écrivain soucieux de la langue ne dira jamais, sous prétexte de style familier :

. . . . L'hôtellerie
Était bien humble et *dépérie*.

Reproduire jusqu'aux *gaucheries gothiques* des œuvres du moyen âge, c'est un peu trop d'exactitude dans l'imitation.

Essayons d'un autre volume. Mme Penquer, l'auteur des *Chants du Foyer* (1), est une Bretonne; mais elle ne s'inspire pas de Brizeux, tant s'en faut. C'est M. de Lamartine qu'elle adopte pour dieu et qui lui témoigne le désir « de voir de si beaux sentimens reproduits, non-seulement pour *lui*, mais pour la poésie et pour la France. » La poésie et la France doivent-elles des actions de grâces à Mme Penquer? Franchement il nous paraît que non. Bien que M. de Lamartine lui ait dit (ne s'exagère-t-elle pas les choses?) :

. . . . Madame, il faut ouvrir votre aile!
L'avenir vous prépare une page immortelle!

nous doutons de cette *aile* et de cette *page;* nous aurions cependant prêté l'oreille aux humbles prémisses de Mme Penquer, si elle n'avouait dans une *post-face*, qui n'est pas humble, que ce « faible embryon » voudrait « cueillir des lauriers; » si, en le nommant un « pauvre mendiant » et un « petit aveugle-né, » elle ne le nommait aussi un *aiglon;* si elle ne le *léguait* enfin (sans se mettre en peine d'accorder toutes ces métaphores) :

A ceux qui marchent sur la terre,
A ceux qui planent dans l'azur.

Nous ignorons ce que peuvent en penser les élus *qui planent dans l'azur;* pour nous qui marchons sur la terre, nous n'acceptons le *legs* de cet *aiglon* que sous bénéfice d'inventaire. A parler net, Mme Penquer, dont le vers est harmonieux et souvent bien venu, en eût tiré un tout autre parti, si elle se fût rendue l'interprète des beautés poétiques de la Bretagne, qu'elle appelle « ma triste Bretagne. » Le meilleur de ce qu'elle offre au public est dans trois ou quatre pièces qui ont un peu de la saveur du pays, comme *Kérouartz, l'Ange du château de Penmarch, la Ferme, l'Aven;* mais l'auteur reflète plutôt d'habitude la phraséologie des *Harmonies* et de *Jocelyn* qu'il n'exhale des sentimens bien personnels. On s'aperçoit que la fluidité de cette poésie ne laisse rien après elle. Comment tout ce qui entourait l'auteur, tout ce qu'on cherche si loin et qui est si près quelquefois, comment l'originalité, absente des nuages, des étoiles et de l'immensité, présente

(1) *Chants du Foyer*, par Mme Auguste Penquer. — Didier, 1862 (seconde édition).

dans le pays natal, dans la race, dans le foyer aimé, ne semble-t-elle pas l'avoir frappée? C'est que Mme Penquer s'est nourrie de mots avant d'avoir vécu et pensé :

> A l'âge où les enfans maudissent les études,
> . . . .
> A l'âge où le cœur dort, où l'esprit se mutine,
> *Moi, je savais déjà des vers de Lamartine.*

De là ce besoin de rimer sans cesse, en s'abandonnant aux caprices d'une imitation qui s'ignore; de là une poésie aisée et molle, que nulle saine discipline ne contient. Le *vrai poète,* dit l'auteur naïvement,

> C'est celui dont le vers est libre, audacieux,
> *Sans effort et sans frein, sans travail, sans rature.*

Mme Penquer n'imagine pas un moment les difficultés que l'artiste doit vaincre pour émanciper le poète. Elle est punie pour avoir pris trop à la lettre ce précepte qu'elle émet quelque part :

> Tous les jours tu liras des vers de Lamartine.

Elle eût rencontré mieux et trouvé plus de vers dignes d'être retenus, si elle fût restée fidèle aux sentimens exprimés dans ce passage :

> O vallon de l'Aven, où le mûrier sauvage
> S'enlace au jonc noueux qui croît sur le rivage!
> O sentiers ombragés! ô rochers! ô menhirs!
> Je vous dédie ici mes meilleurs souvenirs!

Nous en étions là de nos lectures, cherchant quelque brin de fraîche poésie et n'apercevant guère que des fleurs fanées, lorsqu'un petit volume de modeste apparence est tombé sous nos yeux. *Le Roman de la vingtième année* (1) est un recueil d'une soixantaine de pages, ne contenant que de courtes pièces de vers; mais l'auteur, M. Francis Pittié, est dans ce peu de rimes plus réellement poète que tous les rimeurs dont nous avons cité les essais. Il est vrai que la moitié peut-être du recueil se compose de traductions ou d'imitations des poètes étrangers, des poètes allemands surtout : Louis Uhland et Henri Heine ont bien inspiré le jeune poète. Là aussi brillent les noms de Goethe, de Rückert, de Petoefi, d'OEhlenschlaeger et de Miçkiewicz. Il serait curieux de comparer l'imitation d'une poésie de Burns, *Nannie,* donnée par M. Pittié, avec l'imitation du même morceau par M. Leconte de Lisle. *L'illusion déçue,* traduite bien des fois, rappelle la charmante version d'Alfred de Musset, *le Rideau de ma voisine.* C'est une tendance caractéristique de notre temps que ce besoin de traduire

(1) *Le Roman de la vingtième année*, suivi de *Notes poétiques* (1851-1855), par M. Francis Pittié. — Claude Vanier, 1862.

les pensées et les émotions d'autrui, et c'est une tendance qui date de peu d'années. A mesure que la séve nationale s'est retirée, on s'est de plus en plus rattaché aux productions du dehors, quand on ne copiait pas servilement les poètes français de quelque valeur, ou quand on ne s'avisait pas de suppléer à la poésie par les artifices d'un archaïsme infécond. La tâche du traducteur était et est restée utile; mieux vaut, si l'on ne crée, populariser les créations d'autrui que s'user en redites vulgaires. Le bagage de M. Pittié, pris en bloc, est peu considérable; il l'est moins encore, si on le réduit aux poésies purement personnelles. Pourtant nous en dirons quelques mots. Aujourd'hui la voix du poète est faible, mais elle est douce et pure, elle n'est pas celle du voisin : c'est quelque chose, en un temps d'effacement ou de grossières excentricités, qu'un accent distinct. Bien qu'il traduise les poètes du Nord, l'auteur n'est pas Allemand de langage. Il aime Brizeux et lui emprunte l'épigraphe de ce recueil; comme lui, il chante une *Marie* qui lui tient lieu de muse. Voici quelques vers de M. Pittié :

Je sais un chemin creux où le lierre, qui grimpe,
Au col des grands tilleuls s'enlace en verte guimpe :
Réduit impénétrable au passant affairé,
Cadre fait tout exprès pour ton front adoré.
Comme un grand éventail qu'on remûrait à peine,
La brise parfumée y retient son haleine;
La mésange au front noir, le merle et les pinsons,
De rameaux en rameaux, égrènent leurs chansons.

Il manque au poète novice plus de force et plus d'art, mais il donne la note juste. « Je suis moins un poète, je le sais, dit-il, qu'un homme ardemment et sincèrement épris de tout ce qui est délicat et pur, grand et noble. » Cette réserve est de meilleur augure pour l'avenir poétique de l'auteur que l'orgueil anticipé de la plupart des rimeurs qui débutent. Qu'il se défie toutefois de l'attrait des vers faciles, qu'il se fortifie par l'étude des maîtres, et, plus jaloux de l'art que des chimères d'une imagination nuageuse, qu'il préfère le moindre sentier fleuri et connu de lui aux courses effrénées par monts et par vaux, entre ciel et terre, courses dont l'esprit se lasse, qui laissent le cœur froid, et sont de nul profit tant pour la recherche du beau que pour celle du vrai.

Somme toute, le trésor de la muse contemporaine est pauvre. Quelques heureux emprunts faits aux génies étrangers ne régénèrent en rien le principe même de notre poésie; le retour vers les âges lointains est tout aussi indifférent à ses destinées futures. De fait, point de puissance nouvelle qui s'atteste par des œuvres. Où est l'accent profondément ému? où est de nos jours l'âme de la poésie? La critique attend la renaissance d'un art qui, après un éclat extraordinaire, ne donne plus signe de vie; elle ne souhaite rien tant que de pouvoir en présager le retour. Les chercheurs d'*abîmes* et de rimes sonores bataillent volontiers contre la critique, interprète en

dernière analyse du sentiment public. Ils se plaignent qu'on rebute leur poésie. Eh! non, vraiment; ils se méprennent à plaisir : c'est le manque de poésie qu'on déplore dans leurs œuvres, et c'est pourquoi la critique les renvoie si peu satisfaits, quand d'aventure elle parle d'eux.

Le vrai poète n'entre pas dans le monde comme un conquérant d'opéra-comique, ni comme un géant des contes de fées, voulant tout escalader et croyant tout dominer d'un mot. Il ne procède pas au moyen de formules sibyllines. Il est ému avant tout, hésitant et timide, même lorsque le talent reconnu doit lui donner plus tard l'assurance et l'audace. Il sait bien que, pour chanter l'homme et la nature, il faut les comprendre, ce qui demande quelques réflexions. Au lieu de franchir les Alpes d'une enjambée et de vouloir prendre la mer dans une coquille, comme l'enfant de la légende, il s'arrête pensif en face de tant de choses qui l'attirent, le saisissent et lui imposent réellement; mais il n'affecte pas de voir en tout des symboles, des mystères fantastiques, de causer avec l'infini, d'aller à cheval sur un rayon de soleil, ni de prendre les étoiles à la pipée. On dirait que l'ode et l'élégie peuvent seules répondre aux aspirations grandioses de nos poètes. Quand ils ne pleurent pas de gaîté de cœur ou quand ils ne déclament pas, ils se croient déchus de leurs priviléges de noblesse. Si l'épopée ne convient qu'aux jeunes races, n'est-il plus de forces vives pour le drame, plus de verve joyeuse pour la comédie, plus de verve caustique pour la satire? Avons-nous su enfin tirer parti de la poésie intime, que des maladroits ou des niais ont faussée? Quand donc chantera-t-on les affections de la famille, les sentimens de l'homme qui lutte contre les nécessités réelles de la vie? Quand chantera-t-on aussi la tâche du citoyen en dehors de la guerre, et quand renouvellera-t-on cette alliance de l'art avec la science de la nature inaugurée par Lucrèce? Mais, pour entreprendre quelque œuvre de ce genre, il faut commencer par apprendre la vie ou la science, et l'on veut, pour être poète, se passer de tout apprentissage. De là vient que le mérite est rare, la prétention universelle, et que, poussé par cette impuissance vaniteuse, on va chercher en songe (ce qui est commode) la poésie au-delà des monts, en Orient, dans le ciel, aux antipodes, avant de l'avoir saisie et pénétrée dans le coin de pays que l'on habite, dans les choses familières dont on est enveloppé, comme on veut aussi rêver de la grande humanité en dédaignant la petite, qui peuple la patrie, la province et le canton où l'on vit. Folie et chimère! C'est la prétention qui, plus que tout, empêche la poésie d'éclore, quand celle-ci existe en germe; c'est elle encore qui provoque aux essais malheureux les imaginations faites pour la prose et le travail commun. Quand on sentira davantage en toute chose la poésie qui s'en exhale, on aura plus de sévérité pour ceux qui l'exprimeront mal ou faiblement; on aimera davantage ceux qui l'exprimeront avec un accent ému, et ce sera là le remède au débordement de vers médiocres et à l'indifférence en matière de poésie qui nous désolent aujourd'hui.

FÉLIX FRANK.

ESSAIS ET NOTICES.

Histoire de France, par M. Auguste TROGNON (1).

L'auteur de ce livre rappelle, au début de sa préface, qu'il a publié, il y a environ quarante ans, des travaux d'histoire. On ne l'a pas tant oublié qu'il le suppose; on se souvient que M. Auguste Trognon faisait partie de cette élite de jeunes gens qui s'élançaient alors avec tant d'ardeur dans toutes les routes ouvertes à l'activité de l'esprit. Jamais génération n'entreprit de plus grandes choses et n'eut tant d'espérance de les voir s'accomplir. Sans parler de la liberté politique, qu'on pensait bien avoir conquise pour toujours, on voulait d'un coup créer une philosophie nouvelle, rajeunir la poésie, renouveler l'histoire. De toutes ces entreprises si hardiment tentées, plusieurs ont, hélas! tout à fait échoué, d'autres n'ont qu'à moitié réussi; mais il en est une au moins dont le succès a été complet. Nous avons changé la façon de comprendre et d'écrire l'histoire. Retrempée à l'étude des sources, l'histoire y a puisé une intelligence plus vraie du passé, elle y est devenue plus originale et plus vivante, et l'on peut affirmer que cette grande réforme sera, aux yeux de la postérité, le plus beau titre de gloire de notre littérature.

M. Trognon, dans ce travail, avait été l'un des ouvriers de la première heure. Détourné par des fonctions délicates, et qui réclamaient tout son temps, il revient, après plus de trente ans, à ces études de sa jeunesse, et donne au public les deux premiers volumes d'une *histoire de France*. Ce n'est point une œuvre d'érudition, elle n'a pas la prétention d'être savante, elle n'affecte pas des airs de nouveauté. M. Trognon avoue franchement qu'il a profité des travaux des autres, quand il les a trouvés bons. Il a lu MM. Guizot, Michelet; il a pris son bien chez eux sans scrupule. Le seul mérite qu'il s'attribue, c'est d'avoir résumé tous leurs travaux, et de les présenter réunis dans un cadre restreint. Ce n'était pas une petite affaire. Depuis que l'histoire est en faveur, l'activité des érudits s'est portée vers elle; chaque époque a été étudiée avec soin, et il n'est pas un fait de quelque importance qui n'ait été l'objet de savantes recherches. Aussi peut-on dire que, pour ceux qu'attire principalement l'histoire générale, la route est encombrée de matériaux de tout genre. L'esprit risque de se perdre au milieu de cette abondance, et réclame quelques travaux d'ensemble qui l'aident à s'y reconnaître. C'est une œuvre de cet ordre que M. Trognon a voulu écrire. Il a borné ses prétentions à être utile, et il n'est pas douteux qu'il n'y ait réussi.

(1) 2 vol. in-8°; Paris, Hachette.

Le sujet d'abord y est bien circonscrit, et l'ouvrage ne remonte pas trop haut. C'est un grand mérite, aujourd'hui surtout, car il y a des écrivains qui ont tellement la manie d'être complets que, lorsqu'ils veulent faire l'histoire d'un pays, ils parlent d'abord de sa formation géologique, et remontent plus haut que la création de l'homme. C'est une grâce qu'ils nous font que de vouloir bien descendre au déluge. Pour M. Trognon, l'histoire de France ne commence qu'avec l'arrivée des Francs. Après quelques pages très fermement écrites sur les transformations du régime municipal en Gaule à cette époque et les conséquences de l'établissement du christianisme, M. Trognon se jette résolûment dans le tumulte des invasions et au milieu de cette mêlée confuse d'événemens sans importance qui composent l'histoire des fils de Clovis. Cette partie est très sagement traitée, et les faits y sont racontés avec toute la netteté que le sujet comporte. Ce n'est pas sa faute, si elle n'est pas plus intéressante, et il faut s'en prendre à l'époque même plus qu'à celui qui la raconte. Si Augustin Thierry est parvenu à faire lire avec tant d'agrément ses récits des temps mérovingiens, c'est que, par la facilité du plan qu'il s'était tracé, il pouvait ne prendre que quelques épisodes de cette histoire, choisir ceux qui lui semblaient pouvoir intéresser le public, et surtout les raconter en détail, car ce sont les détails qui donnent la vie à un récit. Mais quand on n'écrit qu'un résumé et qu'on est forcé de s'en tenir aux choses importantes, quand, par la loi même de son ouvrage, on s'impose le devoir de renoncer à mentionner ces petits faits qui peignent les hommes et les époques, il faut bien s'attendre à une peinture moins vivante, à un ouvrage moins attrayant. Est-il possible d'ailleurs de prendre un intérêt bien vif à des temps si peu semblables aux nôtres, et quelle sympathie peut nous attacher à des personnages qui n'ont rien de nos passions ni de nos mœurs? Ce passé de la France n'appartient pas à la France même; toute cette barbarie nous est étrangère, et il ne nous semble pas qu'aucun des élémens qui constituent notre société soit venu de là.

La France d'aujourd'hui ne commence véritablement qu'avec la langue française, c'est-à-dire vers le XI[e] siècle, à l'avénement de la troisième race. Dès ce moment, nous nous reconnaissons dans le passé, et nous démêlons dans les personnages qui occupent la scène les traits de notre caractère national. Cependant entre eux et nous il y a encore de grandes différences. Notre société est sortie de celle du moyen âge, mais en la reniant; les croisades et la chevalerie sont assurément de belles choses, mais ce sont des choses bien mortes. M. Trognon n'essaie pas de les ressusciter; il n'a pas pour le moyen âge cette passion aveugle qu'on a quelquefois essayé de nous inspirer, et qui, Dieu merci, passe de mode. Il n'en dissimule pas les côtés faibles en même temps qu'il en dépeint avec plaisir les beaux momens. Un de ses récits les plus agréables à lire est celui du règne de saint Louis. On voit que cette douce et sereine figure lui plaît, et qu'il veut la

faire aimer. Il n'a pas de peine à y réussir, car, en dépit des siècles, saint Louis est encore un des souvenirs les plus populaires de notre histoire, et il n'y a pas de saint que nous tenions pour saint plus volontiers, sans avoir besoin pour cela de recourir à la volumineuse procédure qu'on mit douze ans à instruire avant de le canoniser.

Toutefois l'intérêt véritable de l'histoire de France commence pour nous quand se montrent les élémens dont est formée la France d'aujourd'hui, c'est-à-dire la bourgeoisie, avec les communes, le peuple, pendant la guerre de cent ans. M. Trognon a raconté cette dernière époque avec une émotion bien naturelle, et il fait parfaitement voir d'où vint en ce triste moment le salut de la France. Tandis que beaucoup de grands seigneurs transportaient assez facilement leur hommage du roi de France au roi d'Angleterre, la bourgeoisie et le peuple ne se résignaient pas à la domination des Anglais. C'est en vain que le duc de Bedford voulait distraire Paris de ses regrets par l'éclat de ces fêtes auxquelles prenaient part, sans trop de scrupules, le duc de Bourgogne avec ses barons et toute la fleur de la chevalerie; le peuple se tenait en dehors de ces fêtes de l'étranger, et, comme il ne lui était pas permis de se plaindre ouvertement, il exprimait à sa façon sa tristesse. « Les chroniques contemporaines, dit M. Trognon, nous apprennent ce qui alors même (août 1424) tenait attentif et ému le peuple de la capitale : c'était le spectacle lugubre de la *danse macabre* qui venait d'être importé des bords du Rhin. Pendant plus de six mois, une foule immense ne cessa de se porter sous les charniers du cimetière des Innocens pour voir la Mort, sous la figure hideuse d'un squelette entraînant dans le mouvement d'une ronde infernale les rois, les empereurs et les papes pêle-mêle avec les créatures les plus abjectes et les plus méprisables. Cette représentation horrible, mais saisissante, de l'égalité humaine devant la mort semblait être une consolation offerte aux souffrances inouies de l'époque; il n'y avait qu'un aussi sombre divertissement qui convînt à d'aussi cruelles misères. » Parmi ces misères, il n'y en avait pas qui parût plus lourde à ce peuple et qui lui pesât plus que d'être asservi à l'étranger. M. Michelet a fait remarquer que cette expression « un bon Français » date du XIVe siècle : le mot et la chose sont du même temps. C'est par une explosion de patriotisme populaire que la France alors a été sauvée. Tandis que la bourgeoisie faisait bravement son devoir à la cour du pauvre roi de Bourges à côté des seigneurs restés fidèles, que Jacques Cœur, le premier en date des banquiers patriotes, prodiguait son argent, que Bureau armait sa redoutable artillerie, que la population des villes s'illustrait par sa résistance héroïque à Orléans, le peuple des campagnes envoyait Jeanne d'Arc au secours de la France.

On doit un peu s'étonner qu'après avoir dépeint avec tant de sympathie ce grand mouvement populaire, M. Trognon se soit montré si dur pour Louis XI. « C'était, dit-il, un de ces tyrans qui mettent une très grande

habileté à mal régner. » Je ne sais pas si, après avoir lu son histoire dans le livre même de M. Trognon, on sera disposé à se montrer aussi sévère pour lui. Au moins lui saura-t-on gré d'avoir rompu si franchement avec le passé et d'avoir aidé le moyen âge à mourir dans la personne de Charles le Téméraire, qui en était le dernier représentant. M. Trognon raconte de lui, au début de son règne, une aventure fort plaisante et qui ne serait pas déplacée dans le roman de Cervantes. C'était à l'époque où le duc de Bourgogne, qui était venu conduire Louis XI à Paris, cherchait par son faste à éclipser son suzerain et conviait à des joutes et à des tournois les plus brillans chevaliers du royaume. Louis XI se tenait à l'écart de ces fêtes; il n'y prit part qu'une fois et d'une façon très singulière : il se fit amener un homme d'armes sans nom, mais jouteur d'une force et d'une adresse sans pareilles dans les exercices de chevalerie; après l'avoir à ses frais bizarrement équipé et bien payé, il se donna le plaisir de le voir, d'une fenêtre derrière laquelle il était caché, désarçonner et renverser par terre, les uns après les autres, les plus hauts seigneurs de la cour de Bourgogne, à qui avait appartenu jusque-là l'honneur de la journée. Dans cet étrange divertissement, Louis XI se montrait déjà tout entier. Il détestait la noblesse, qui lui contestait son pouvoir, se moquait de ses habitudes et de ses plaisirs, et il s'amusait à l'humilier en attendant qu'il pût l'abattre. Sans doute Louis XI n'est pas un roi chevalier, mais il ne me semble pas que ce soit à nous de lui en vouloir. Qu'à la cour de Bourgogne on se moquât de lui parce qu'il était vêtu d'un court habit et d'un vieux pourpoint de futaine grise, parce qu'il s'asseyait sans façon à la table de l'élu Denis Hasselin, son compère, et se rendait avec le peuple à la messe ou aux vêpres à Notre-Dame, parce qu'enfin, dégoûté de prendre pour ministres ces grands seigneurs qui avaient tant de fois trahi son père, il admettait à sa confiance des médecins et des barbiers, tous ces reproches ne sont pas de nature à lui faire beaucoup de tort parmi nous. En somme, ce roi des petites gens, ce grand et dur justicier qui laissa la France plus forte et plus unie, ouvre convenablement chez nous l'époque moderne.

C'est avec le règne de Louis XI que s'arrêtent les premiers volumes de cette histoire. Il faut espérer que les suivans ne se feront pas attendre, et que l'auteur conduira bientôt jusqu'au bout une œuvre sérieuse qui, sans afficher de prétentions, pourra rendre beaucoup de services. G. B.

V. DE MARS.

UN ESSAI

DE LIBÉRALISME RUSSE

EN POLOGNE

ALEXANDRE Ier ET LE PRINCE ADAM CZARTORYSKI.

Correspondance particulière de l'empereur Alexandre et du prince Adam Czartoryski (1).

C'est dans les scènes émouvantes d'une insurrection nationale que s'est relevé aujourd'hui le problème des destinées de la Pologne, comme il était hier dans le travail mystérieux d'un peuple se reprenant obscurément à la vie, comme il est toujours apparu depuis un siècle à travers tous les ébranlemens européens, variant avec les circonstances, changeant de forme sans changer de nature. Certes ces destinées encore si incertaines se sont jouées dans bien des épisodes dont l'explosion actuelle n'est que le sanglant couronnement. Elles ont passé déjà par bien des phases de guerre, de diplomatie, d'agitations pacifiques, de complots, par bien des crises morales et politiques. Elles ont été l'incessante et virile obsession de bien des esprits occupés à chercher une patrie par des voies différentes, les uns par l'épée et les désespoirs héroïques, d'autres par les transactions, par la toute-puissance de la raison et de la justice, — ceux-ci dévorés du feu de l'action, ne comptant que sur un effort

(1) Cette correspondance jusqu'ici inédite doit paraître sous peu.

prodigieux et rompant avec toutes les considérations de politique régulière, ceux-là s'adressant à l'Europe, s'efforçant de réveiller le sentiment souverain d'un intérêt universel, bien souvent déçus, jamais désespérés et toujours prêts à reprendre cette grande négociation de la renaissance de leur pays. Tout a été essayé, rien n'a réussi, et le vieux problème n'a cessé de subsister, de grandir, de se dégager de toutes les expériences avec une netteté plus redoutable, retrouvant périodiquement à leur poste ceux qui n'ont cru qu'à l'action et ceux qui ont cru à la diplomatie, aux influences morales, — les uns et les autres finissant par se rejoindre dans la même pensée et plaçant leur foi, leur constance au-dessus des revers du moment.

Un jour, vers la fin de la dernière guerre d'Orient, un homme demeuré jusqu'au bout le type respecté et pur de cette infatigable diplomatie nationale de la Pologne était au travail dès le matin et préparait une défense nouvelle des droits de son pays, lorsqu'un de ses compatriotes venait frapper chez lui en lui disant : « N'entendez-vous pas? c'est le canon qui annonce la paix! » Le vieux patricien s'arrêtait un instant affaissé, attristé et secouant sa tête pleine de souvenirs, puis il se remettait à l'œuvre. « A quoi bon continuer? reprenait-on. Il n'y a plus rien à espérer pour nous aujourd'hui. — Ah! n'importe, répondait-il, il faut continuer, cela pourra servir une autre fois... » Celui qui parlait ainsi, et qui, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, élevait encore sa foi au-dessus d'une déception nouvelle, ne croyait plus visiblement aux transactions; il ne voyait de chances que dans une lutte où l'Europe aurait le droit d'exiger comme rançon de sécurité publique la réparation d'une grande injustice; il en était venu, comme tous les Polonais, à la plus incurable méfiance à l'égard de la politique russe. Et pourtant c'était l'homme qui dans sa jeunesse avait personnifié l'idée d'une conciliation entre une Pologne renaissante et la Russie sous un même sceptre; bien mieux, il avait trouvé pour complice un prince jeune comme lui, qui allait être un des plus puissans souverains, l'antagoniste heureux de Napoléon lui-même. C'était l'homme qui avait été l'ami, le confident, le coopérateur préféré de l'empereur Alexandre Ier avant d'être la victime de l'empereur Nicolas et le fier émigré qui ne croyait plus ni aux vaines amnisties ni aux promesses trompeuses. De cette multitude d'épisodes dont se compose la vie polonaise, je ne sais s'il en est un plus curieux, plus significatif, plus propre même à éclairer les événemens d'aujourd'hui, que cet épisode des rapports de l'empereur Alexandre Ier et du prince Adam Czartoryski, de cette tentative de libéralisme concertée comme un complot entre un tsar et un jeune patriote polonais, de cette amitié qui se nouait

dans des conditions romanesques, qui continuait à travers toutes les complications du commencement de ce siècle, se retrouvait vivante et active jusque dans les combinaisons de 1815, et ne finissait que lorsqu'il n'y avait plus d'espoir. C'est évidemment le dernier mot des transactions possibles entre la Russie et la Pologne. Voici en effet un souverain tout plein d'aspirations généreuses, qui a pu être appelé un accident en Russie, et le Polonais le plus modéré, le plus loyal dans la mesure d'un patriotisme invariable, — deux hommes rapprochés étrangement par la fortune, caressant avec une manifeste sincérité le même rêve, s'essayant de leur mieux aux mêmes projets de réparation et de conciliation. A quoi sont-ils arrivés? C'est justement l'épisode qui se ravive tout entier dans les lettres jusqu'ici inconnues de l'empereur Alexandre Ier et du prince Czartoryski, dans les mémoires moins connus encore du vieux proscrit polonais, dans cet ensemble de documens dont la lumière, en éclairant une existence de droiture et d'honneur, rejaillit sur tout un ordre d'événemens, de possibilités ou d'impossibilités contemporaines.

C'est l'idéal lointain et évanoui d'une régénération polonaise par la bienveillance et l'équité réparatrice, par une diplomatie généreuse ou chimérique si l'on veut, d'une paix conçue et négociée pendant vingt ans dans les circonstances les plus extraordinaires, ébauchée à l'origine dans le mystère d'une intimité sincère entre deux hommes singulièrement rapprochés, l'un n'étant rien encore qu'un adolescent impérial promis au pouvoir le plus absolu, l'autre jeté tout à coup dans une cour ennemie et ressentant comme une blessure sacrée le désastre récent de sa patrie, tous deux réduits à se cacher pour mettre en commun leurs rêves et leurs désirs de justice. Cette tentative a fini par une déception, elle commençait comme un roman à une heure cruelle. C'était sous le coup même du dernier partage, de la prise d'armes de Kosciusko et de sa défaite à Macieiowice, de la dévastation des provinces polonaises, de la disparition du nom de la Pologne, de l'incarcération ou du bannissement de tout ce qui était patriote, de la confiscation étendue aux biens des plus grandes familles, de toutes ces choses en un mot qui semblaient faire croire que tout était fini. On avait essayé de sauver du naufrage la fortune du vieux prince Czartoryski : « Qu'il m'envoie ses fils, puis nous verrons! » avait répondu la toute-puissante spoliatrice Catherine. Qu'on se représente donc le jeune prince Adam contraint par devoir à ce rôle ingrat, entrant avec son frère Constantin, le 12 mai 1795, à Saint-Pétersbourg, le cœur serré, comme un exilé, comme un otage, obligé de paraître et de vivre dans un monde où tout lui rappelait la force victorieuse et l'op-

pression. Il n'allait pas gaîment à cette aventure, — c'est lui-même qui le raconte, — ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui dans sa forte éducation avait été nourri tout à la fois des traditions polonaises, des idées du XVIII[e] siècle et des grands exemples de la liberté anglaise, qui avait vu déjà l'Europe de l'Occident, qui s'était associé aux travaux de la grande diète, qui avait été un des auteurs de la constitution du 3 mai 1791, un des complices de Kosciusko dans son insurrection, et qui gardait une aversion instinctive contre les Russes. Pour lui, tout était supplice à Pétersbourg : la différence de civilisation, d'idées, de mœurs, le contact permanent du vaincu et des vainqueurs, cette vie de prisonnier en pays étranger, dans le camp ennemi.

C'était au reste un monde curieux que cette société russe de la fin du règne de Catherine II. L'extérieur était français, le fond était russe et très russe. Le luxe le plus raffiné se mêlait aux mœurs moscovites; on parlait de Voltaire et de Diderot dans une atmosphère asiatique, au milieu d'une nuée d'esclaves, de Cosaques, de Circassiens et de Tartares. C'était le temps où le comte Strogonof, qui avait longtemps habité Paris sous Louis XV et qui s'était fait Français sans cesser d'être Russe, accumulait les productions des arts dans son palais ouvert à tout venant, où le grand-écuyer Narychkine, gai, affable, bon courtisan de tous les pouvoirs, travaillait le plus consciencieusement du monde à se ruiner en bals et en somptuosités, et n'y réussissait pas, où la princesse Basile Dolgoroukof et la princesse Michel Galitzin, fort connues depuis à Paris, tenaient le sceptre dans leurs salons élégans, rivalisant de beauté, d'esprit et de séduction au point de tourner la tête à ce malheureux M. de Cobentzel, l'ambassadeur d'Autriche, et à M. de Choiseul-Gouffier. Il y avait dans la politique des hommes comme le comte Bezborodko à l'extérieur d'ours, à l'esprit fin, à l'intelligence lucide, paresseux au possible et fort adonné aux plaisirs, ou comme le vieux comte Osterman, figure détachée d'une ancienne tapisserie, long, maigre, pâle, toujours habillé à la vieille mode. Avec ses bottes en drap, son habit brun aux boutons d'or et son cordon noir au cou, Osterman représentait le règne de l'impératrice Élisabeth; il était le seul qui, comme vice-chancelier et doyen du collége des affaires étrangères, eût osé se prononcer contre le partage de la Pologne. Le favori du jour n'était plus le puissant Potemkin aux fascinations secrètes : c'était Platon Zubof, le dernier-né des bonnes grâces de la septuagénaire Catherine. Platon Zubof était jeune encore, svelte, d'une figure agréable; il avait une voix flûtée et des affectations de dignité indolente. Courtisans et solliciteurs affluaient dans ses antichambres, où il y avait cohue de dignitaires de l'empire. Comme un roi,

il avait ses levers; il entrait d'un pas traînant en robe de chambre, saluant d'un léger signe de tête les courtisans qui attendaient un regard, pendant que les valets de service s'emparaient de lui et faisaient sa toilette. Platon Zubof sortait souvent triste et abattu de ses entrevues avec son impériale maîtresse, et il n'était pas sans se livrer à d'autres intrigues d'amour.

Au-dessus de ce monde apparaissait ce que le prince Adam appelle spirituellement l'Olympe moscovite, un Olympe à trois étages. Au premier étage était la jeune cour des grands-ducs Alexandre et Constantin, rayonnante de vie et d'entrain; plus haut, on voyait le grand-duc Paul, qui inspirait l'effroi ou le mépris par son humeur sombre et farouche, par ses lubies fantasques. Au sommet enfin était le Jupiter femelle de cet Olympe, l'impératrice Catherine elle-même, âgée déjà, mais verte encore, donnant le ton à une cour hébétée de servilité. C'était une femme plutôt petite que grande et d'un embonpoint assez développé, mêlant dans sa démarche l'élégance à la dignité, portant sur son visage ridé l'expression de la hauteur, sur ses lèvres un savant et éternel sourire, passionnée et vindicative au fond, ayant fait assez de bien et de mal pour inspirer le fanatisme ou la terreur, pour que tout ce qui venait d'elle fût sacré, même sa luxure. Elle savait plaire et elle avait une volonté inexorable. Elle détestait son fils, le grand-duc Paul, à qui elle n'avait pas même laissé le droit de diriger l'éducation de ses enfans, et elle transportait ses affections sur la jeune cour, sur le grand-duc Alexandre, qui était l'objet privilégié de ses espérances. Pour cette société concentrée à Saint-Pétersbourg, la Pologne conquise n'était pas seulement une question d'agrandissement politique, une satisfaction d'orgueil national; c'était un grand butin à partager, car, il faut le dire, dans les affaires de Pologne, la conquête d'état ou la répression marche toujours accompagnée de la dépossession privée. L'empereur Nicolas seul a pris pendant son règne pour plus de 300 millions de propriétés polonaises, et on voit aujourd'hui encore les séquestres renaître. Au lendemain du dernier partage, sous Catherine, les confiscations étaient immenses. C'était à qui aurait sa part dans les distributions. Les plus grands dignitaires russes ne craignaient pas d'hériter des dépouilles des familles polonaises, et la cupidité se colorait au besoin d'un singulier prétexte : l'impératrice le voulait, on ne pouvait désobéir à la souveraine. Un seul, et c'était le vainqueur de Kosciusko à Macieiowice, le général Fersen, eut le courage de refuser les propriétés de la famille Czącki, et demanda simplement quelques biens du domaine national.

C'est dans ce monde et à cette heure du partage des dépouilles que le prince Adam arrivait avec son frère, gardant au fond du

cœur le sentiment de sa patrie perdue, et en même temps ayant à refouler tous ses instincts, toutes ses convictions de jeunesse, s'il voulait réussir. Le vieux prince Czartoryski avait donné pour compagnon et pour guide à ses deux fils un honnête et bon homme, M. Gorski, ayant la démarche fière, le ton haut et décidé, mais gai, amusant, facile à vivre, parlant un français original et réjouissant, ayant l'art de s'insinuer et de conduire deux jeunes gens dans cette carrière nouvelle où il y avait à obtenir la restitution d'une fortune sans s'abaisser. Il fallait aller partout, visiter les personnages influens, se faire des amis, arriver jusqu'à la tsarine. L'honnête Gorski était impitoyable dans cette course au clocher à travers le monde russe, qu'il fréquentait, qu'il détestait et qu'il savait gagner par sa bonne humeur. Les deux frères, à vrai dire, n'étaient pas mal reçus à Pétersbourg, et peut-être la cour avait-elle pour mot d'ordre de faire fête à ces deux jeunes représentans d'une des premières familles polonaises venant plaider leur cause de spoliés chez les spoliateurs; ils trouvaient d'ailleurs dans plus d'une maison les souvenirs qu'y avait laissés leur père au commencement du règne de Catherine, et le jour de leur première présentation à la cour l'impératrice elle-même arrêtait sur eux son plus doux regard en leur disant : « Votre âge me rappelle celui de votre père quand je l'ai vu pour la première fois. J'espère que vous vous trouvez bien dans ce pays. » Le fait est qu'ils ne se trouvaient pas bien du tout à Pétersbourg; ils se sentaient mal à l'aise en terre étrangère et ennemie; ils souffraient de cette recherche contrainte de la faveur auprès d'hommes dont l'un, le frère du favori, le comte Valérien Zubof, avait fait la guerre de 1794 sans pitié et avait saccagé la résidence de leur famille, Pulawy, ce Versailles de la Pologne.

Tout le jour pourtant il fallait courir, se faire une attitude; le soir seulement, quand on était sans témoins, l'impression intime éclatait. Chez le bon Gorski, c'était un vrai débordement de vertes épithètes contre ceux qu'il venait de voir, auxquels il venait de sourire : « Ah! le lâche! ah! le coquin! » s'écriait-il pour se soulager avant de recommencer le lendemain. Chez le prince Adam, c'était de la tristesse, un sentiment d'ennui profond. « Nos pensées, dit-il, se reportaient vers nos parens, nos sœurs, notre patrie; nous réfléchissions sur nous-mêmes, sur la triste position où nous nous trouvions. » Et ce qui ajoutait à cette amertume secrète du jeune exilé en Russie, c'est qu'au moment même où il passait son temps matériellement libre du moins, obligé d'accepter des distractions, quelques-uns de ses plus dignes compatriotes, Kosciusko, Potocki, Sokolnicki, Niemcewicz, Kilinski, étaient sous les verrous. Ils étaient là, à quelques pas, dans la même ville, à Pétersbourg; on ne pouvait avoir de leurs

nouvelles. Ne pouvant rien pour eux, le prince Adam se contentait de passer souvent dans la rue où quelques-uns étaient gardés prisonniers, espérant au moins les apercevoir. Il réussit quelquefois en effet à les voir passer comme des ombres. Il ne les connaissait pas tous alors; mais, selon un de ses mots touchans, le cœur lui battait bien fort quand il levait les yeux vers ces fenêtres si bien fermées derrière lesquelles vivaient des hommes chers à tout Polonais, et qui n'avaient commis d'autre crime que de se dévouer pour leur patrie. Cette époque avait laissé une empreinte profonde chez le prince Adam ; elle n'avait pas plié son caractère à la dissimulation, mais elle lui avait donné un air de tristesse sérieuse et circonspecte qu'il a gardé toute sa vie. Ne pouvant manifester ses sentimens, il s'était réfugié dans un certain stoïcisme, favorisé par une indolence naturelle que sa mère, la princesse-générale, lui reprochait quelquefois avec une charmante tendresse dans des lettres d'une vivacité éloquente.

Une fois sur ce terrain, il n'y avait plus qu'à jouer son rôle jusqu'au bout. A ce prix, les Czartoryski ne retrouvaient pas tous leurs biens confisqués, mais ils en eurent une partie par un don impérial qui assimilait ainsi les spoliés et les spoliateurs dans cette vaste curée des fortunes polonaises. C'était, on le voit, traiter à la cosaque le droit de propriété. Encore cette faveur, fallait-il l'acheter par un nouveau sacrifice de liberté en entrant au service de Russie. Le prince Adam et son frère entreraient-ils au service militaire ou au service civil? Peu leur importait en vérité. Marchander, choisir, sortir d'un rôle tout passif, c'eût été attacher de la valeur à ce qui n'en avait point à leurs yeux, et c'est en victimes, le front baissé, qu'ils se laissaient faire officiers des gardes et bientôt gentilshommes de la chambre. Ils étaient de la cour. C'était un succès à faire envie à beaucoup de Russes; pour eux, il n'y avait qu'une chaîne, une contrainte de plus. Ils faisaient leur service, ils voyaient le monde, et ne se considéraient pas moins comme des otages en uniforme attendant l'heure de se dégager avec dignité et avec honneur. C'est justement alors, dans cet isolement moral au milieu d'une société où ils passaient en étrangers, où tout était fait pour les blesser, même les faveurs, qu'ils se trouvaient surpris par un événement aussi mystérieux qu'inattendu.

Dans ce monde semi-européen, semi-asiatique, où une tsarine vieillie régnait dans une atmosphère de servilité, il y avait, je l'ai dit, toute une génération de princes encore dans l'adolescence, le grand-duc Alexandre, le grand-duc Constantin, petits-fils de Catherine, fils de celui qui allait être l'empereur Paul. Alexandre, qui était déjà marié, avait à peine dix-huit ans, et sa femme, la grande-

duchesse Élisabeth, n'en avait que seize. C'était un couple plein de vie et de grâce, éclairant cette vieille cour assombrie de caprices despotiques. La position du grand-duc Alexandre était pénible entre sa grand'mère, dont il subissait toutes les volontés sans l'aimer au fond, et son père, pour lequel il avait de l'attachement sans oser le montrer. Il avait reçu des circonstances et d'un précepteur suisse, M. de La Harpe, esprit tout plein des théories du XVIIIe siècle, une éducation étrange : rien de précis, nulle connaissance de la réalité, nulle pratique des choses, mais des idées vagues, générales, d'humanité, de liberté, de justice. Tout cela lui avait fait une âme singulière, retenue par bien des liens russes et en même temps ouverte aux aspirations généreuses, inquiète du présent, ardente et contenue. Il se sentait isolé, lui aussi, et avait de ces besoins d'expansion de la jeunesse. Plus d'une fois, soit à la cour, soit dans les promenades et sur les quais, où affluait la bonne compagnie russe aux beaux jours d'avril qui précèdent la débâcle du Ladoga, Alexandre avait remarqué et recherché les deux jeunes princes Czartoryski; il s'était senti attiré par leur tenue simple et réservée. Il prenait un plaisir visible à être avec eux, à prolonger la conversation et à nouer des rapports plus intimes. Adam lui plaisait. Jusque-là il n'y avait rien de plus, lorsqu'un jour Alexandre dit au prince Adam de venir le trouver le matin au palais de la Tauride, où se trouvait la cour.

C'était au printemps de 1796, par une matinée riante et douce, qu'Alexandre, prenant le prince Adam familièrement par le bras et l'entraînant dans les jardins de la Tauride, s'ouvrait à lui tout entier et se livrait à une de ces confidences qui créent désormais un lien. Pendant trois heures parcourant les allées, croisant de temps à autre la grande-duchesse, qui souriait, comme si elle eût été d'intelligence, à cette intimité naissante, Alexandre s'abandonnait à une de ces conversations infinies, vingt fois interrompues, vingt fois reprises et toujours animées. Il avouait au prince Adam qu'il avait été ému et excité à la confiance par sa conduite et celle de son frère, par leur résignation dans une existence qui devait leur être si pénible, par le calme et l'indifférence avec lesquels ils avaient tout accepté sans y attacher de prix, sans repousser des faveurs faites pour leur déplaire, il le sentait. « Je devine tous vos sentimens, ajoutait-il, je les approuve, et je sens à mon tour le besoin de vous dire ce que je suis, ce que je pense. J'épiais l'occasion; je ne veux pas que vous me confondiez avec mon entourage, que vous me supposiez des idées semblables à celles de la cour, du gouvernement actuel... J'ai bien vu à vos réticences que vous vous teniez en garde aussi avec moi. Sachez donc que je condamne du fond de mon âme

les actes de ma grand'mère envers la Pologne, que je les trouve injustes et barbares, que j'ai en horreur les cruautés commises dans votre pays, que tous mes souhaits étaient pour Kosciusko, et que j'ai le plus grand respect pour son caractère, la plus vive sympathie pour son malheur. Je respecte les droits de l'humanité, je déteste le despotisme, je fais des vœux pour la cause de la liberté, dont les Français sont les défenseurs... Je ne trouve personne à qui je puisse avouer mes sentimens. Ma femme seule les connaît et les approuve; elle a comme moi horreur de l'injustice. Tous les autres ne me comprendraient pas et se hâteraient de me trahir. Pensez donc combien il m'est doux de trouver en vous un confident. Soyez aussi franc avec moi, ne me cachez pas vos impressions. Maintenant que vous me connaissez, que rien ne vous arrête. Dites-moi vos chagrins, une confiance mutuelle les adoucira. Je vous estime parce que je vous vois attaché à votre pays; je comprends votre douleur et je la partage... Surtout ne confiez qu'à votre frère notre entretien!... »

Certes la confidence était imprévue et de nature à émouvoir profondément, car enfin celui qui parlait ainsi, quel était-il? Un petit-fils de Catherine, un tsarevitch vivant dans la cour la plus absolue, dans une atmosphère de violence et de haine contre la Pologne, un prince éloigné du trône encore, il est vrai, mais appelé à régner sur la Russie. Plusieurs fois pendant la saison, lorsque la cour se transportait à Tsarskoe-Selo, ces entrevues et ces conversations se renouvelaient, et c'était toujours le même abandon. Alexandre se dévoilait dans la vivacité d'une nature mobile et généreuse, plein des idées de 1789, rêvant la régénération de la Pologne comme de la Russie, dissimulant parfois l'ambition du pouvoir sous de vagues projets de solitude et de vie retirée, et chose curieuse, dans ces entretiens qui embrassaient tout, le plus exalté, le plus hardi d'opinion était le petit-fils de Catherine; le modérateur, celui qui tempérait ce qu'il y avait parfois de trop visiblement chimérique dans les élans du grand-duc, c'était le confident, qui avait le plus à attendre pour son pays de ces idées d'équité, d'un changement total de politique, de l'avénement d'un prince dont le règne rouvrait des perspectives de justice. Ainsi se formait cette amitié que je cherche à saisir dans son origine mystérieuse au sein d'une société hostile, parce qu'elle est la révélation première de ce phénomène de libéralisme éclos un jour secrètement en Russie dans l'ombre de l'absolutisme le plus illimité, le premier germe des velléités réparatrices d'Alexandre pour la Pologne : amitié qui naissait d'abord d'un attrait personnel, d'un goût romanesque d'épanchement, et qui, en se cachant dans un règne, est restée à travers les événemens le mobile invisible des combinaisons de toute une politique, quelque-

d'Alexandre, comme son amitié, tenait de sa nature complexe, une nature à la fois exaltée et timide, caressante, naïvement cauteleuse, inquiète et mobile.

Personnage assurément étrange, ayant le goût des nouveautés et toutes les faiblesses d'un caractère irrésolu, utopiste plutôt que réformateur, Européen d'idées, libéral d'imagination, Grec par la finesse, Russe par l'aptitude à concilier les sentimens, les instincts, les actes les plus contraires, sensible à l'éloge, à la popularité, permettant toutes les critiques de son gouvernement, pourvu qu'elles prissent la forme d'un dévouement personnel, et se considérant lui-même comme une exception en Russie! Alexandre était en effet un phénomène dans la société russe par toutes ces velléités de progrès et de justice qui flottaient dans son esprit; seulement ce n'étaient que des velléités. Le libéralisme était pour lui comme une petite conspiration ne devant jamais aboutir, comme un secret franc-maçonnique partagé entre quelques initiés. Il s'était fait au commencement du règne une sorte de conseil secret composé de quelques hommes qu'il appelait ses amis personnels, et dont le jeune comte Paul Strogonof était le plus ardent, M. de Novosiltsof le plus avisé et le plus souple, le comte Kotchubey le plus pratique et le plus désireux d'entrer aux affaires, le prince Adam Czartoryski le plus désintéressé à coup sûr. C'était ce que la vieille société et les vieux politiques de Pétersbourg appelaient avec ironie le parti des jeunes gens. Deux ou trois fois par semaine, le soir, ces jeunes gens, qui avaient le privilége d'aller dîner au palais sans invitation, s'esquivaient après le repas et gagnaient un petit cabinet de toilette où l'empereur les rejoignait bientôt. Là on dissertait de tout, on se livrait à mille projets, on s'élançait à plein vol dans toutes les sphères de la politique, et l'empereur lui-même s'abandonnait entièrement à ses idées favorites, à ses sentimens. C'était bien tant qu'on restait dans le sanctuaire; hors de là, le train de la vieille machine russe continuait, et Alexandre retombait sous l'influence d'une cour toute pleine des traditions autocratiques, de ministres qu'il hésitait à changer. Il lui fallut du temps pour oser. Provoquer trop vivement son initiative eût été le blesser, exciter sa méfiance, réveiller en lui le tsar, et si on se laissait aller à le serrer de trop près, il se troublait, il se fermait en quelque sorte ou se réfugiait dans une subtile distinction entre l'homme et le souverain, croyant avoir répondu à tout quand il disait que l'homme n'avait pas changé, qu'il était toujours le même, qu'il ne renonçait à aucune de ses idées, mais que le souverain avait des devoirs.

Cette nature fuyante échappait ainsi aux uns et aux autres, restant une énigme pour tous. Alexandre avait pourtant des velléités

intermittentes et descendait quelquefois de ses rêves. On a parlé récemment comme d'une grande nouveauté de la création d'un comité ou conseil des ministres à Pétersbourg. C'est une nouveauté de 1802 qui est devenue depuis ce qu'elle a pu. Alexandre mettait la main sur la vieille machine gouvernementale, à laquelle il substituait des départemens ministériels, un conseil délibérant en commun. Il allait même plus loin : il accordait au sénat dirigeant des priviléges nouveaux, le droit de contrôle et de représentation sur les oukases. On se crut un moment sur le chemin du régime représentatif. Qu'en restait-il dans la pratique? Cela finit par une petite aventure piquante où se peignent tout à la fois le caractère du prince et ce qu'ont de factice les plus simples tentatives libérales en Russie. Un jour, un des membres du sénat, le comte Severin Potoçki, qui était des amis de l'empereur sans être du conseil secret, croyant naturellement que, si on avait accordé un droit, c'était pour quelque chose, et qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'être agréable que de le prendre au sérieux, proposa une représentation sur un oukase qui portait atteinte à la charte de la noblesse. Les autres sénateurs ne virent là qu'une petite comédie arrangée pour faire honneur aux vues réformatrices du maître, une occasion facile et sans péril de faire de l'indépendance, et ils se hâtèrent de voter unanimement la motion. L'opposition du procureur-général du gouvernement, ministre de la justice, leur parut un détail piquant de plus ajouté à la scène. Ce fut le vieux comte Strogonof qui, avec deux de ses collègues, eut la mission d'aller porter ce vote à l'empereur. Ils étaient émerveillés de leur tactique et pleins de confiance. Quelle fut leur surprise, lorsque l'empereur les reçut d'un ton sec et froid, réprimanda vertement le sénat, et lui signifia de ne s'occuper désormais que de ce qui le regardait, de faire exécuter au plus vite l'oukase objet de ses représentations! Ce fut la première et unique tentative d'indépendance du sénat de Pétersbourg, qui se le tint pour dit et ne recommença jamais sa campagne. Au fond, observe spirituellement le prince Adam, Alexandre aimait la liberté comme un passe-temps d'imagination, comme un thème favori sur lequel on pouvait tout dire, pourvu qu'on le dît à huis clos et qu'on n'en vînt pas à la réalité. « Il eût bien voulu que tout le monde fût libre, à la condition que tout le monde fît librement et spontanément sa volonté seule. » Une naïve préoccupation personnelle dominait tout chez lui. L'empereur Alexandre I[er] est resté le type le plus curieux, le plus original et le plus candide de ce libéralisme russe, tout d'ostentation et de vanité, qui encore aujourd'hui est plus factice qu'on ne croit, qui n'est que le déguisement européen d'une réalité violente et confuse, des mœurs invétérées de l'absolutisme asiatique.

C'est avec ce souverain que le prince Adam Czartoryski avait affaire, inspiré et soutenu, non par une idée vague et indéfinie de réforme libérale, mais par la pensée plus précise d'une restauration polonaise qui avait été à l'origine l'unique raison d'être de leur romanesque intimité.

Le rôle du prince Adam était certes aussi délicat que difficile. Ce qu'il faudrait remarquer et définir, c'est ce caractère, cette position étrange d'un Polonais ami d'un empereur de Russie, bientôt son ministre, toujours son confident préféré ; c'est la vraie nature de cette intimité, dont la Pologne était le nœud, et que le prince Adam avait pu accepter sans faiblesse, sans infidélité à la cause de son pays, parce qu'il y était entré avec l'intégrité de son patriotisme et de ses espérances, sans avoir rien à désavouer de ses sentimens et de ses aspirations. La revendication avouée, permanente, de sa nationalité faisait au contraire la dignité et l'originalité de son rôle. Même au service, il n'était nullement le serviteur de la Russie; il mettait tous ses soins à garder le caractère d'un étranger jeté par la fortune dans un pays qui n'est pas le sien, et servant dans l'intérêt de son propre pays. Il avait été convenu qu'il ne recevrait ni traitement ni décorations russes. C'était plutôt le représentant d'une cause en souffrance, le plénipotentiaire d'une nation vaincue placé dans une société où tout lui était hostile, excepté le souverain, qui semblait ne point reculer devant le principe et la possibilité d'une réparation. Les rapports d'Alexandre et du prince Adam se ressentaient de cette situation; ils se fondaient sur une idée de justice pour la Pologne; ils se resserraient ou se refroidissaient quelquefois selon les fluctuations de la pensée impériale. Ils étaient très libres d'ailleurs et empreints d'une familière simplicité. Pour Alexandre, le prince Adam n'était point un confident vulgaire choisi parmi des courtisans; c'était un ami et comme une image vivante de sa jeunesse, de ses impressions de 1796. Sans tout lui dire, pas plus qu'à personne, il lui disait du moins ce qu'il n'aurait pas confié à des Russes, et c'est avec lui de préférence qu'il s'épanchait parfois, qu'il se plaignait des difficultés qu'on lui suscitait, qu'il revenait à des rêves, à des projets avec lesquels il semblait ne vouloir jamais rompre, même quand il les ajournait et s'en éloignait le plus dans la réalité. Le prince Adam ne s'y méprenait pas : il recevait ces confidences et en était touché; mais en même temps il devinait les mobilités de cet ami couronné, qui promettait tant et semblait par instans oublier si vite. Sans le heurter, il lui parlait avec une franchise qu'on trouverait aujourd'hui sévère; il lui rappelait ce qui les avait liés, les idées qu'ils avaient nourries en commun, et souvent même il l'embarrassait.

Un jour, au commencement du règne, Duroc, l'aide de camp du premier consul, venait d'arriver à Pétersbourg pour complimenter Alexandre, et on en avait profité pour signer une convention qui ne réglait aucune difficulté entre la Russie et la France, qui ne contenait qu'un article remarquable par lequel les deux pays se promettaient mutuellement de ne point protéger les émigrés. Cet article était principalement dirigé contre les émigrés français; mais par le fait il se tournait aussi contre les Polonais. C'était un des premiers actes du règne. L'empereur n'en avait rien dit au prince Adam, qui, à la première entrevue, en fit l'observation avec une tristesse qui était un reproche. L'empereur baissa les yeux, resta un moment confus, et finit par dire que cet article ne signifiait rien, qu'il n'avait pas moins à cœur les destinées futures de la Pologne. Le prince Adam, dans ses relations avec Alexandre, avait souvent de ces déceptions, et alors il était pris d'un découragement profond. Il désespérait de pouvoir servir utilement son pays, et, dévoré d'amertume, il n'aspirait qu'à s'en aller, à se soustraire à cette vie de continuels désappointemens; puis, à la moindre éclaircie, sur une parole nouvelle de l'empereur, il retrouvait un peu de confiance. Il restait, il réprimait le dégoût du Russe qui le saisissait, et, faute de marcher plus ouvertement, plus directement au but national où il tendait, il faisait du moins tourner cette faveur exceptionnelle dont il était l'objet ou la victime au bien de ses compatriotes. Il intervenait pour ceux qui étaient exilés en Sibérie ou enfermés dans les cachots, faisait lever les confiscations, employait la diplomatie impériale à tirer des prisons de l'Autriche un des patriotes les plus éminens, l'abbé Kollontay, saisissait l'occasion de ménager un régime moins dur, moins tyrannique, aux anciennes provinces polonaises, sur lesquelles les fonctionnaires russes s'étaient abattus avec leurs mœurs violentes et déprédatrices. Il servait en détail, obscurément, se demandant chaque jour, après l'œuvre de la veille, ce qu'il pourrait faire le lendemain. Il se disait enfin qu'en ce moment, en Europe, où il semblait y avoir une triste émulation d'oubli pour son pays, dans cette cour où tout était froissement, où il ne pouvait se confier à personne, pas même à ses collègues du conseil secret avec lesquels il vivait familièrement, Alexandre était peut-être le seul homme qui laissât parler devant lui d'un avenir pour la Pologne, et qui en parlât lui-même.

Le dernier mot de ces rapports soumis à de si singulières alternatives, l'expression ostensible de cette faveur obstinée et sans résultat, c'est l'élévation du prince Adam Czartoryski au ministère des affaires étrangères en 1802. Il fut d'abord simplement adjoint au comte Vorontsof, et bientôt il succéda comme ministre au vieux

Vorontsof lui-même, qui était malade et dont l'empereur se moquait dans l'intimité en le singeant. Il se défendit tant qu'il put de cette fortune imprévue, il résista, montra ce qu'il y avait d'étrange à le placer, lui Polonais avant tout et fermement résolu à rester Polonais, dans une de ces situations où il pouvait se trouver d'un jour à l'autre entre sa loyauté de ministre et son patriotisme, entre l'intérêt de son pays et l'intérêt de la Russie. L'empereur s'obstina et répondit qu'il n'en était rien, qu'il prévoyait au contraire des circonstances différentes et plus favorables, que dans tous les cas son ministre pourrait se retirer le jour où un antagonisme d'intérêts éclaterait. Alexandre fit mieux, il lui offrit comme appât, comme prix de sa bonne volonté, le poste de curateur de l'université de Wilna et la direction de l'instruction publique dans les sept gouvernemens polonais annexés à la Russie, c'est-à-dire dans la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine. C'était une fantaisie de ce prince qui en avait tant, et qui mettait une ardeur d'enfant à les satisfaire. Il voulait son ami pour ministre, pour coopérateur intime de ses desseins. Adam Czartoryski accepta avec tristesse, comme un soldat, dit-il, qui, jeté par l'amitié et le hasard dans des rangs qui ne sont pas les siens, combat par un sentiment d'honneur et pour ne point abandonner son compagnon; il accepta tout ce qui lui était offert, préférant en secret, par une prévoyance nationale, le soin de surveiller l'éducation morale et intellectuelle de huit millions de Polonais à la direction même des affaires de l'empire, qui lui était donnée par surcroît. Au fond, les difficultés étaient immenses pour le prince Adam : il n'avait pas seulement à faire face aux inimitiés, à la malveillance, aux intrigues de la société de Pétersbourg, qui voyait avec une envie mêlée d'étonnement cette faveur d'un Polonais auprès d'un tsar; il avait à relever la politique extérieure de la Russie de la confusion où l'avait laissée l'empereur Paul en mourant, de l'effacement où elle était restée depuis le commencement du nouveau règne. Il fit un rêve étrange : il aurait voulu que, retirée pour le moment des démêlés du continent, n'ayant rien à voir dans tous ces remaniemens territoriaux par lesquels Napoléon ouvrait sa victorieuse carrière, et où les cupidités européennes cherchaient à se satisfaire, la Russie se recueillît véritablement, se consacrât à un travail de réformes intérieures, et se fît au dehors une politique plus élevée, dégagée de tout esprit de violence et de conquête. Il aurait voulu qu'en face de Napoléon et de ses menaces d'ambition dictatoriale en Europe, Alexandre se fît un arbitre de paix, un médiateur désintéressé protégeant les faibles, s'armant de toutes les idées de droit public et d'équité. Il traçait tout un plan de politique qu'il a reproduit depuis dans son *Essai sur la diplo-*

matie, où la grandeur de la Russie se liait à une pensée de justice, de respect du droit des peuples et des nationalités violentées, où il faisait reluire habilement l'émancipation des Grecs et des Slaves. Le nom de la Pologne n'était pas prononcé, mais il venait sur les lèvres, et le rétablissement de la nation polonaise se laissait entrevoir dans l'ombre comme le couronnement du système.

Le plan de ce curieux ministre polonais des affaires moscovites n'était-il qu'une chimère? Le prince Adam s'en est douté depuis, je crois; il s'est aperçu plus tard qu'aucun Russe, fût-ce le plus libéral, ne se laisse placer de son plein gré et sans arrière-pensée en face d'une résurrection possible, même lointaine, de la Pologne. Le jour où comme ministre il développa son système dans le conseil, il ne trouva que faveur et applaudissemens tant qu'il ne parla que de la grandeur, du rôle prépondérant de la Russie. Dès qu'il en vint au but, aux obligations de ce rôle, aux droits des autres peuples, aux principes de justice, les visages se rembrunirent; l'attitude des assistans devint contrainte et froide, et on se tut. L'empereur seul fut charmé. Ce plan parlait à son ambition secrète et à ses sentimens; il lui souriait d'autant plus qu'il était d'une réalisation éloignée, qu'il laissait le champ libre à l'imagination et à toute sorte de combinaisons sans exiger une décision ou tout au moins une action immédiate. Seulement, en subissant le charme, Alexandre entrait dans cet ordre de vues avec sa nature impressionnable et mobile, en homme toujours partagé entre les inspirations d'un ministre qu'il aimait et les influences russes qui l'assiégeaient chaque jour davantage. Il ne fit rien même pour s'acheminer de loin vers le but, et le rêve finit par la guerre de 1804, où la Russie n'était qu'une puissance de plus dans une coalition organisée contre la France, une puissance ne sachant pas même bien au juste où elle allait et ce qu'elle voulait. Le prince Adam aurait voulu, puisqu'on était en guerre, que dès l'entrée en campagne on s'armât des tergiversations de la Prusse et de ses condescendances craintives envers la France pour la sommer de se prononcer, lui passer sur le corps au besoin, et lui prendre ses provinces polonaises, qui, réunies à celles que possédait la Russie, auraient formé un royaume distinct sous le sceptre d'Alexandre. Ce n'était pas la première fois que cette idée passait dans les entretiens de l'empereur et du prince Adam; c'était la première fois qu'elle prenait une forme saisissable et que l'occasion s'offrait. Alexandre parut un moment donner dans ce projet, puis il ne résista pas à la séduction d'une amitié récemment formée avec le roi et surtout avec la reine de Prusse. A toutes ses indécisions, il ajouta le tort plus grand encore peut-être de céder, lui aussi, au goût de la gloire militaire, d'embarrasser de sa présence la responsabilité

de ses généraux, et il alla se faire battre piteusement à Austerlitz. Ce n'était pas la faute du prince Adam, dont aucune des idées n'avait été suivie et dont l'influence avait déjà diminué; c'était la faute d'Alexandre, qui, flottant entre toutes les idées et tous les systèmes, blessant l'orgueil de Napoléon sans se rendre compte de ce qu'il faisait, s'était lancé dans cette aventure sans avoir rien prévu ni rien préparé, pour en revenir mécontent de tout le monde et de lui-même, plus que jamais rejeté pour le moment dans l'incertitude et répétant avec amertume : « On ne m'y reprendra plus! »

Or la campagne d'Austerlitz conduisait à la guerre de Prusse, qui allait éclater un an après, et la guerre de Prusse elle-même, en étendant les conflits, en les portant vers le nord de l'Europe, était de nature à créer une situation nouvelle où cette question de Pologne, devant laquelle Alexandre venait de reculer, pouvait se réveiller tout à coup dans des conditions inattendues. On l'entrevoyait déjà. Tant que le prince Adam avait cru à demi à la possibilité d'une réparation par la Russie et qu'il avait été soutenu dans cette idée par l'amitié et la confiance intime de l'empereur, il était resté au poste ingrat où un caprice de bienveillance souveraine l'avait placé. Dès que la confiance impériale diminuait à la suite d'Austerlitz et qu'on marchait à grands pas vers une de ces éventualités qu'il avait pressenties à son entrée au pouvoir, où l'intérêt de son pays pouvait se trouver en lutte avec la politique de la Russie, il ne songeait plus qu'à se retirer du ministère. Par délicatesse autant que par prévoyance patriotique, il insistait auprès d'Alexandre pour se dégager du service. Il ne voulait ni rester séparé de son pays au moment d'une crise, ni être soupçonné d'avoir préparé cette crise comme ministre. De ses emplois il ne gardait que le poste tout national de curateur de l'université de Wilna. Ce n'était pas la fin de son amitié et de ses rapports intimes avec Alexandre, c'était la fin de son existence publique en Russie, et c'est ainsi qu'il arrivait libre, sans autre engagement qu'un lien nominal avec Pétersbourg et son attachement personnel pour l'empereur, à ce conflit d'événemens au-dessus desquels le nom de la Pologne allait se lever de nouveau.

Je voudrais peindre cette situation qui, à dater de 1806, se prolonge jusqu'en 1815 à travers les plus redoutables, les plus sanglantes vicissitudes, et où la Pologne reprend un rang dans les affaires de l'Europe pour ne plus disparaître, où cette question une fois ravivée grandit dans la mesure même des complications générales. Au milieu de ces grandes péripéties de l'empire qui mettaient aux prises toutes les ambitions pour aboutir à un duel suprême entre la France et la Russie, entre Napoléon et Alexandre, qui par une sorte

de fatalité réparatrice faisaient à demi renaître un peuple des convulsions du continent, de quel côté pouvait se tourner un patriote polonais? Rien ne semble plus simple aujourd'hui à la lumière de toute une histoire; le problème était plus obscur alors dans cet état de l'Europe où une idée de justice n'était point précisément l'âme de la politique, et où cette nation même dont les destinées recommençaient à être en question avait pu être abattue, violemment supprimée sans trouver un secours. La France, il est vrai, après avoir paru abandonner la Pologne, après avoir licencié ou envoyé mourir à Saint-Domingue les légions polonaises, la France était la première à reprendre en main cette cause de la restauration d'une indépendance. Avec les provinces qu'elle enlevait à la Prusse, elle créait un duché de Varsovie en 1807; elle agrandissait ce duché d'une partie de la Galicie en 1809, après la guerre d'Autriche, et le mouvement des choses la conduisait en 1812 à laisser proclamer sous ses auspices la reconstitution de la Pologne de 1772. Chaque guerre nouvelle élargissait en quelque sorte le cadre de cette nationalité renaissante, qui finissait par retrouver son vrai nom après s'être cachée sous le nom d'une ville et s'être vue un moment confondue dans les états du roi de Saxe.

Au fond cependant, il faut le dire, la politique de Napoléon, même en consacrant ces résultats, était toujours singulièrement énigmatique et peu préoccupée de faire revivre une indépendance. Elle voulait et elle ne voulait pas; elle appelait les Polonais à l'insurrection, et elle laissait tomber sur leur enthousiasme des bulletins qui leur disaient avec une obscurité solennelle : « Le trône de Pologne se rétablira-t-il? Cette grande nation reprendra-t-elle son existence et son indépendance?... Dieu seul, qui tient dans ses mains les combinaisons de tous les événemens, est l'arbitre de ce grand problème politique... » La vérité est que pour Napoléon la Pologne était un champ de bataille, une terre féconde en vaillans soldats, un territoire servant à ses combinaisons encore plus qu'une nation à faire revivre. Il était toujours plein de ménagemens, tantôt pour la Russie, tantôt pour l'Autriche, sacrifiant à l'une quelques districts, garantissant à l'autre ses possessions, et à chaque proclamation qui enflammait l'esprit national répondait tout un travail de négociations clandestines destiné à diminuer le caractère national de cette résurrection qui allait se concentrer dans un état précaire et factice trop grand pour un duché, trop petit pour un royaume. Si Napoléon n'eût cédé au caprice violent de ses conceptions gigantesques et de ses distributions arbitraires de territoires, s'il eût saisi nettement et distinctement cette question qui se levait devant lui, il aurait vu que, puisqu'il mettait la main à l'œuvre, il de-

vait se hâter d'avouer cette pensée d'une Pologne reconstituée, de donner à sa création assez d'ampleur et de force pour qu'elle existât par elle-même, et il eût agi ainsi dans son propre intérêt, dans l'intérêt de la France et dans l'intérêt d'un équilibre nouveau de l'Europe. Si même en 1812, au lieu de répondre par des réticences nouvelles aux députés de la confédération polonaise qui se présentaient à lui à Wilna, il se fût arrêté, eût organisé une forte et indépendante Pologne attendant les événemens, il eût ainsi bien mieux atteint son but qu'en allant s'enfoncer dans l'inconnu jusqu'à Moscou, et il eût échappé à cette fatalité sinistre qui l'épiait, lui, son armée et toute sa grandeur. Le malheur de Napoléon fut de faire sans cesse tout ce qu'il fallait pour parler à l'imagination des Polonais, pour les fasciner en les associant à ses victoires, et tout ce qu'il fallait aussi pour exciter les méfiances des esprits réfléchis et clairvoyans; son habileté était d'entretenir leurs espérances. Au jour des aveux, à Sainte-Hélène, il disait : « Je donnai par ma faiblesse du mécontentement et de la méfiance aux Polonais. Ils virent que je les sacrifiais à mes convenances. Je sentis ma faute, et j'en eus honte. »

En face de cette série d'événemens toujours incomplets où renaissait par lambeaux, par fragmens, une Pologne qui n'était pas encore une Pologne, quelle était la politique de la Russie, dirigée par l'inquiet et mobile Alexandre? — Si la Russie, devançant la France, comme le proposait le prince Adam, eût dès 1805 offert aux Polonais cette séduisante satisfaction de les réunir en un royaume séparé sous le sceptre de l'empereur, — un royaume composé des provinces qu'elle possédait elle-même et des provinces prussiennes qui pouvaient être le prix de la guerre, — elle eût réussi peut-être, et dans tous les cas elle eût pris dès ce moment un rôle aussi brillant que nouveau. Si un an après encore, avant la création du duché de Varsovie, Alexandre était revenu avec sincérité à son plan, il aurait pu gagner les Polonais, les arrêter dans leur élan vers la France et balancer la création de Napoléon. La Russie aurait pu d'autant plus aisément suivre cette politique que les haines suscitées par le dernier partage s'étaient un peu assoupies, et qu'elle avait dans ses mains le premier noyau de ce royaume, qui serait devenu comme un intermédiaire, comme une première défense de l'empire. Il n'en fut rien; les événemens marchaient : le duché de Varsovie, en créant une semi-indépendance sous l'influence française, ravivait les haines contre la Russie, montrait de nouveau dans le Russe le véritable ennemi, et lorsqu'après avoir hésité devant les occasions Alexandre revenait à ses projets, il n'était plus temps; il fallait attendre une occasion nouvelle.

Cet insaisissable empereur flottait toujours entre ses velléités et l'esprit russe, qui ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'abandonner les provinces polonaises, fût-ce pour en former un royaume sous le sceptre du tsar. Par une inconséquence bizarre, au moment où il se croyait appelé à être le promoteur de la renaissance de la Pologne, comme il le disait, où il voulait flatter et attirer l'esprit national de ce pays, il se prêtait a des morcellemens nouveaux, il acceptait de Napoléon le district de Bialystok en 1807 à Tilsitt, un district de la Galicie en 1809, et il laissait passer dans une proclamation ces paroles, qui devaient retentir douloureusement dans tout cœur polonais, qui étaient comme l'expression de la crainte qu'on avait de voir la Pologne renaître sous une autre main : « Les provinces polonaises, au lieu d'être réunies de nouveau, restent à jamais partagées entre trois puissances. La Russie acquiert une partie considérable de ces provinces... Toutes les chimères des provinces polonaises détachées de notre empire disparaissent; l'ordre de choses actuel leur met des bornes pour l'avenir... » Alexandre parlait ainsi dans ses manifestes, sauf à dire en secret que cela ne signifiait rien. Il gardait en effet sa pensée, il la cachait soigneusement, se laissant aller parfois dans ses actes à une politique absolument contraire. Pour lui comme pour Napoléon, c'était une arme qu'il tenait en réserve pour les heures difficiles, et à la puissance de laquelle il croyait.

Placé entre tous ces événemens et retiré de la vie publique, le prince Adam se trouvait dans une situation singulière : d'un côté, sans avoir, comme beaucoup de Polonais, une foi complète en Napoléon, il ne se séparait pas de ses compatriotes dans les espérances que leur inspirait le duché de Varsovie; il y voyait tout au moins un germe, un premier pas; d'un autre côté, il avait gardé avec Alexandre des rapports devenus, il est vrai, de plus en plus rares, affectueux encore, quoiqu'un peu embarrassés. Il n'était pas entièrement et officiellement affranchi du service en Russie : il s'était contenté d'un congé périodiquement renouvelé; mais déjà il demandait à l'empereur de lui rendre sa complète liberté. Ami du souverain, il voulait retrouver sa pleine indépendance comme Polonais. Alexandre éludait, appelait encore de temps à autre le prince Adam, et reprenait avec lui une de ces conversations intimes où il se plaisait autrefois; il revenait à ses projets, et il y revenait avec d'autant plus d'insistance que l'inquiétude croissait en lui. A mesure que les événemens grandissaient en effet et que les guerres se succédaient, Alexandre sentait qu'après la Prusse et l'Autriche c'était son tour qui allait venir, qu'il allait être réduit à se soumettre ou à se résoudre à une lutte directe avec Napoléon. Il se voyait cerné de tous

côtés; il flairait la crise, et il y marchait avec une anxiété visible. C'était une raison de plus pour revenir à ses idées sur la Pologne, quoiqu'il se fût laissé devancer, et qu'au lieu d'être sur la Vistule et sur l'Oder il eût en face de lui Napoléon à Varsovie. Le prince Adam a noté une de ces conversations familières où Alexandre se dévoilait à demi dans les premiers mois de 1810. « L'empereur me dit d'un ton pénétré, raconte le prince Adam : Je ne crois pas que ce soit encore pour cette année, mais je m'attends à la crise l'année prochaine. Nous sommes au mois d'avril, ainsi ce sera dans neuf mois. — En me disant cette phrase et en général pendant toute cette conversation, son regard terne et fixe me rappelait les yeux hagards qu'il avait après Austerlitz. Sa contenance était remplie d'abattement. Je remarquai beaucoup d'inquiétude et un grand désir d'arranger les affaires de Pologne en faisant tout ce qui pourrait dépendre de lui. Il fit plusieurs fois amende honorable vis-à-vis de moi en répétant, sans y être provoqué, que l'année 1805 était la plus favorable pour l'exécution du projet. J'ignore si c'était chez lui conviction ou désir de m'amadouer... » Les circonstances s'aggravaient chaque jour cependant sous l'apparence de relations qui n'avaient encore rien de violent. La lutte s'approchait de façon à rendre la position du prince Adam plus pénible, à lui faire désirer d'être absolument libre de tout lien, et Alexandre, se mettant à l'œuvre dans le plus grand secret, saisissait cette occasion pour ouvrir avec lui une correspondance qui éclaire aujourd'hui les événemens; il lui écrivait dès le 25 décembre 1810 :

« J'ai reçu votre lettre du 15 décembre (27 novembre), mon cher ami, et je ne vous cache pas qu'elle m'a fait beaucoup de peine. Vous voulez rompre le seul rapport public qui existe entre nous, et après une intimité de plus de quinze ans qu'aucune circonstance n'a pu altérer, nous allons nous trouver étrangers l'un à l'autre, si ce n'est pour nos sentimens, du moins pour nos relations publiques. Voilà une idée à laquelle il m'est pénible de m'arrêter, et cela surtout dans un moment où je croyais que notre intimité et nos relations allaient acquérir leur véritable étendue...

« ... Les circonstances actuelles me paraissent bien importantes. Il me semble que c'est le moment de prouver aux Polonais que la Russie n'est pas leur ennemie, mais bien plutôt leur amie véritable et naturelle, que malgré qu'on leur ait fait envisager la Russie comme la seule opposition existante à la restauration de la Pologne, il n'est pas improbable au contraire que ce soit elle qui la réalise. Ce que je vous dis là vous étonnera peut-être; mais, je le répète, rien n'est plus probable, et les circonstances me paraissent des plus favorables pour me livrer à une idée qui a été anciennement mon idée favorite, que j'ai été deux fois dans le cas d'ajourner sous l'empire des circonstances, mais qui n'en est pas moins restée dans le fond de ma pensée.

« Jamais le moment n'y a été plus propre; mais avant d'aller plus loin je voudrais que vous me répondiez point par point et avec le plus grand détail aux questions que je crois devoir faire préalablement avant que de procéder à l'exécution de mon plan.

« Avez-vous des données assez justes sur la disposition d'esprit des habitans du duché de Varsovie, et en ce cas pouvez-vous être fondé à croire que les Varsoviens saisiront avec avidité toute *certitude* (non pas probabilité, mais *certitude*) de leur régénération ?

« La saisiront-ils, de quelque part qu'elle leur vienne, et se joindront-ils à toute puissance indistinctement qui voudrait épouser leurs intérêts sincèrement et avec attachement? Il s'entend de soi-même que la proclamation de leur restauration précédera leur jonction, et prouvera la sincérité de la conduite qu'on adopte à leur égard.

« Ou bien avez-vous plutôt raison de supposer qu'il existe différens partis, et que d'après cela on ne peut pas compter sur un accord de résolution pour saisir avec empressement la première occasion qu'on leur offrira pour la régénération de la Pologne?

« Quels sont ces partis? Sont-ils d'une importance égale, et quels sont les individus qui peuvent en être regardés comme les chefs? Ces partis existent-ils aussi dans l'armée, ou doit-on la regarder comme plus unie d'opinions et de sentimens?

« Quel est l'individu entre les militaires qui dirige le plus l'opinion de l'armée?

« Ce sont là les questions les plus importantes que je croie devoir faire pour le moment. Aussitôt que j'aurai les réponses, je m'ouvrirai davantage avec vous. Quant à cette lettre, si vous imaginez qu'elle est écrite dans l'intention d'influer sur les esprits et d'être répandue sous main, vous manquerez complétement le but que je me propose, et le secret le plus impénétrable doit être observé sur son contenu. Je crois connaître assez vos sentimens pour moi pour pouvoir me reposer avec confiance sur votre prudence. Au reste, l'objet dont il s'agit doit vous intéresser trop pour que je ne sois pas sûr du soin que vous mettrez à ne pas gâter un ouvrage auquel votre patrie devra sa régénération, l'Europe sa délivrance, et vous personnellement la gloire et la jouissance d'y avoir coopéré, d'avoir prouvé par là que toute votre conduite personnelle a été conséquente, et que ceux des vôtres qui ont compté sur vous anciennement ne se sont pas trompés dans leur attente. Si vous me secondez et que les notions que vous me communiquerez soient de nature à me faire espérer une unanimité d'intention de la part des Varsoviens, surtout de l'armée, pour leur restauration, n'importe d'où elle leur vienne, dans ce cas le succès n'est pas douteux avec l'aide de Dieu, car il est basé non sur un espoir de contre-balancer les talens de Napoléon, mais uniquement sur le manque de forces dans lequel il se trouvera, joint à l'exaspération générale des esprits dans toute l'Allemagne contre lui...

« Voilà ce que j'ai à vous dire; méditez-en toute l'importance avec calme. Un moment pareil ne se présente qu'une fois. Toute autre combinaison n'amènera qu'une guerre interminable et à mort entre la Russie et la France,

dont le malheureux théâtre sera votre patrie, et comme l'appui sur lequel les Polonais peuvent compter ne tient qu'à la personne de Napoléon, qui cependant n'est pas éternel, si son individu venait à manquer, les suites ne peuvent qu'être désastreuses pour la Pologne, tandis que l'existence de votre patrie se trouvera fondée d'une manière inébranlable quand, conjointement avec la Russie et les puissances qui s'y joindront immanquablement, le pouvoir moral de la France se trouvera renversé, et l'Europe délivrée de son joug.

« Pour le moment, je ne demande de vous qu'une réponse détaillée et prompte sur le contenu de ma lettre...

« Tout ce que je vous marque là est un peu plus important que le gymnase et la démission que vous me demandez. Voici le moment où vous pouvez servir votre patrie pour la première fois en réalité. C'est avec la plus vive impatience que j'attends votre réponse... Tout à vous de cœur et d'âme.

« Mille choses de ma part à vos parens et à vos sœurs, de même qu'à votre frère. »

Ce n'était pas à un négociateur vulgaire qu'Alexandre s'adressait ainsi; c'était à l'ami d'abord sans doute, mais aussi à l'homme en qui il avait vu dès sa jeunesse le confident de ses idées libérales, en qui il voyait encore un plénipotentiaire libre de la Pologne, et qui certes avait le droit de débattre les intérêts de son pays, puisqu'il les avait défendus jusque dans l'intimité impériale. Par elles-mêmes, ces idées n'avaient rien de nouveau; elles n'étaient nouvelles que par la circonstance où elles se reproduisaient, et aussi par la forme plus nette qu'elles prenaient, par la volonté d'action qu'elles révélaient. Sans se livrer en rien et sans se laisser engager dans un de ces complots d'imagination qu'il avait vûs si souvent s'évanouir dans une tergiversation d'Alexandre, le prince Adam ne se croyait pas le droit de repousser pour son pays une chance de plus, si tardive et si inattendue qu'elle fût. Il ne cacha rien à l'empereur dans une lettre tout intime qu'il lui écrivit aussitôt d'une de ses terres de Pologne où venait le chercher la confidence impériale; il ne lui dissimula ni les difficultés, ni la gravité de cette résolution, ni les légitimes et invariables prétentions de tout ce qui était Polonais, ni le lien d'honneur et de reconnaissance qui attachait les habitans du duché de Varsovie à Napoléon, et qu'il ne serait pas aisé d'ébranler, ni la puissance de cette confraternité des armes qui mêlait partout les soldats des deux pays, ni la solidarité qui existait dans tant d'esprits entre la cause de la Pologne et la cause de la France, ni enfin l'animosité si vivement excitée contre la Russie. Ce qu'il y avait encore de vague dans les premières confidences d'Alexandre n'échappait pas au prince Adam, et il posait à son tour des conditions, des questions. — Qu'avait-on à offrir à la Pologne pour la gagner, pour la détourner

de Napoléon? Dans tous les cas, la première condition était la réunion de tout ce qui était polonais en un seul royaume, sous un seul sceptre, et la proclamation immédiate de la constitution libérale de 1791; il ne faudrait pas moins. « Ce n'est pas par des demi-mesures et avec des réticences qu'on pourra espérer changer tout à coup la méfiance et l'animosité en enthousiasme et en attachement. » Quelles étaient en outre les forces dont l'empereur pouvait disposer pour entrer dans cette lutte? Sur quelles alliances pouvait-il compter? Ne vaudrait-il pas mieux commencer par une tentative pour arriver à un résultat par la paix générale et en conservant en tout les formes les plus loyales? Quant à lui, en présence d'une situation telle que cette confidence la révélait, il insistait plus que jamais pour être délié absolument du service. « Si les vues bienfaisantes de votre majesté pour la Pologne ne pouvaient se réaliser, disait-il, et que votre politique exigeât de traiter ce pays en ennemi, vous concevez facilement, dans cette cruelle supposition, combien peu je pourrais vous être utile, et combien je dois désirer me retirer du service d'une puissance qui fera, fût-ce involontairement, la ruine de mon pays. Si le plan de votre majesté réussit, je pourrai mieux servir la cause commune comme Polonais que comme étant au service de la Russie. » Alexandre était désormais impatient; il avait l'anxiété et la résolution fiévreuse de la lutte qu'il redoutait et qu'il provoquait à la fois, et il fit un pas de plus dans cette correspondance mystérieuse, où il débattait tout comme avec lui-même, écrivant tout de sa propre main; il se hâtait, et dès le 31 janvier 1811 il répondait au prince Adam :

« C'est avant-hier soir que j'ai reçu, mon cher ami, votre intéresssante lettre du 18/30 décembre, et je m'empresse de vous répondre tout de suite.

« Les difficultés qu'elle me présente sont très grandes, j'en conviens; mais, comme je les avais prévues en grande partie et que les résultats sont si majeurs, s'arrêter en chemin serait le plus mauvais parti.

« Me pénétrant bien du contenu de votre lettre, j'ai cru pouvoir en tirer sur votre manière de voir les conclusions suivantes :

« Incertitude où vous vous trouvez sur la puissance par qui la restauration de la Pologne doit se réaliser ;

« Incertitude pareille sur la nature même de cette régénération, et crainte qu'on ne veuille pas se prêter à ce que tout ce qui faisait la Pologne autrefois soit réuni ensemble ;

« Nécessité d'offrir aux Polonais, pour se les rendre favorables, la certitude d'un état de choses préférable à celui dans lequel ils se trouvent;

« Crainte que vous éprouvez sur l'insuffisance des moyens militaires qu'on veut mettre en jeu contre nous.

« Ce sont là les points auxquels je crois devoir commencer par répondre, me réservant de toucher les autres dans le courant de ma lettre.

« 1° La puissance dont j'ai voulu parler, et qui veut se charger de la régénération de la Pologne, est la Russie.

« 2° Par cette régénération, j'entends parler de la réunion de tout ce qui a fait autrefois la Pologne, en y comprenant les provinces russes, à l'exception de la Russie-Blanche, de manière à prendre la Dwina, la Bérézina et le Dniéper pour frontières.

« 3° Les employés du gouvernement, les autorités constituées, de même que l'armée, doivent être entièrement nationaux polonais.

« 4° Ne me rappelant pas bien la constitution du 3 de mai (1791), je ne puis rien décider avant de l'avoir vue, et je vous prie de me l'envoyer; — dans tous les cas, une constitution libérale telle à contenter les désirs des habitans est offerte.

« 5° Pour convaincre de la sincérité des offres que je fais, les proclamations sur le rétablissement de la Pologne doivent précéder toute chose, et c'est par cette œuvre que l'exécution du plan doit commencer.

« Mais les conditions *sine quâ non* sous lesquelles j'offre ces résultats sont que :

« 1° Le royaume de Pologne soit à jamais réuni à la Russie, dont le souverain portera dorénavant le titre d'empereur de Russie et de roi de Pologne.

« 2° Une assurance formelle et positive d'une unanimité de dispositions et de sentimens dans les habitans du duché pour produire ce résultat, qui doit m'être garantie par la signature des individus les plus marquans.

« Maintenant je vais essayer de diminuer vos craintes sur l'insuffisance des moyens militaires à mettre en action.

« L'armée qui doit appuyer et combattre avec les Polonais est tout organisée. . . . .

. . . .

« Deux difficultés se présentent les premières :

« 1° La réunion de la Galicie en offre une par rapport à l'Autriche. Il y a toute nécessité de la ménager et d'éviter de la heurter en rien. Pour cet effet, je suis décidé à lui offrir la Valachie et la Moldavie jusqu'au Sereth comme échange de la Galicie; mais il serait indispensable de reculer la réunion de la Galicie jusqu'au consentement de l'Autriche, pour lui prouver qu'on n'a aucunes vues qui lui soient défavorables. Par conséquent le royaume de Pologne serait formé dans le commencement du duché de Varsovie et des provinces russes.

« 2° La compensation à accorder au roi de Saxe offre une seconde difficulté dont j'ai plus d'embarras à me tirer. Au reste je ne me crois tenu à le faire que s'il se range de mon parti.

« Après avoir posé les faits, je vais entrer en discussion de mon sujet.

« Il est hors de doute que Napoléon tâche de provoquer la Russie à une rupture avec lui, espérant que je ferai la faute d'être l'agresseur. Cela en serait une dans les circonstances actuelles, et je suis décidé à ne pas la commettre. — Mais tout change de face, si les Polonais veulent se réunir à moi. Renforcé par les 50,000 hommes que je leur devrais, par les 50,000 Prussiens qui alors peuvent sans risque s'y joindre de même, et par la révolu-

tion morale qui en est le résultat immanquable en Europe, je puis me porter jusqu'à l'Oder sans coup férir.

« D'accord avec vous, je crois qu'une proposition de paix alors se trouvera à sa place. Si même elle n'est pas acceptée et que la guerre doive avoir lieu immanquablement, considérons avec attention et impartialité les deux cas et les avantages ou désavantages qui en résultent pour les Polonais.

« *Premier cas*, dans lequel je suppose les Polonais attachés à la France et coopérant avec elle.

« Il se subdivise en deux :

« 1° La Russie étant décidée à ne pas attaquer, il se peut que Napoléon ne voudra pas commencer, du moins tant que les affaires d'Espagne l'occuperont et qu'une grande masse de ses moyens s'y trouve. Alors les choses continueront à rester sur le pied sur lequel elles se trouvent maintenant, et la régénération de la Pologne conséquemment se trouve ajournée à une époque plus éloignée et très indéterminée.

« 2° Si Napoléon attaque par contre la Russie et proclame en même temps la régénération de la Pologne, cette Pologne ne comprendra que le duché de Varsovie, car il faudra arracher les provinces russes par la force des armes. En attendant, le duché de Varsovie et les provinces polonaises deviendront le théâtre de la guerre et de toutes les dévastations imaginables, de manière qu'avec certitude on peut affirmer qu'après une guerre pareille, quel qu'en soit le résultat, cette Pologne ne sera qu'un vaste désert, et ses habitans les victimes les plus malheureuses des suites de cette guerre.

« Tel est le résultat probable de la Pologne proclamée par la France.

« *Second cas*, dans lequel je suppose les Polonais réunis à la Russie et coopérant avec elle.

« Les résultats immanquables en sont :

« 1° La régénération de la Pologne, au lieu d'être ajournée, précédera tout autre événement.

« 2° Cette régénération comprendra le duché de Varsovie réuni avec les provinces russes, et un espoir assez positif que la Galicie y sera jointe de même.

« 3° Le théâtre de la guerre, au lieu d'être dans le sein de la Pologne, se trouvera porté sur l'Oder.

« Tels sont les résultats *immanquables*, tandis que les résultats *probables* peuvent être :

« 1° Une révolution complète dans les opinions en Europe;

« 2° Une diminution très marquée dans les forces de Napoléon, et par là une chance de succès, car Napoléon aura bien de la peine à retirer ses forces d'Espagne, y ayant affaire à une nation acharnée contre lui, qui compte plus de trois cent mille combattans, et qui ne se contentera pas de sa retraite, mais pénétrera en France, profitant de la nouvelle guerre que Napoléon aura sur les bras;

« 3° La délivrance du joug sous lequel l'Europe languit;

« 4° La Pologne redevenue royaume, état, annexée à un empire fort dont les ressources et les richesses s'amalgameront avec les siennes, et dont les forces, par propre intérêt, seront toujours prêtes pour sa défense;

« 5° Le commerce rétabli, la misère éteinte, une constitution libérale, des charges analogues aux besoins du pays et non comme dans ce moment extorquées uniquement pour entretenir un militaire trop nombreux et destiné à servir les plans ambitieux de Napoléon. . . . .

« A tous ces raisonnemens n'a-t-on pas le droit d'ajouter encore que, les succès de la France étant attachés uniquement à la personne de Napoléon, s'il venait à manquer, l'intérêt que la France prend à la Pologne tombera avec lui, tandis que par contre les guerres avec la Russie résultant de la proclamation de la Pologne par la France seront interminables, et après la mort de Napoléon elles ne feront que reprendre une vigueur nouvelle. Quelle source de maux pour la pauvre humanité, pour la postérité!

« Tel est le tableau tel qu'il se présente à mes yeux. En voici le résumé :

« 1° Tant que je ne puis être sûr de la coopération des Polonais, je suis décidé à ne pas commencer de guerre avec la France.

« 2° Si cette coopération des Polonais avec la Russie doit avoir lieu, il faut que j'en reçoive des assurances et des preuves *indubitables*. Ce n'est qu'alors que je puis agir de la manière précitée. Et dans ce cas il faut que vous m'envoyiez tous les papiers nécessaires à ce but, comme proclamations, constitution, et tous les autres actes indispensables. Ils ne peuvent être faits que dans le duché de Varsovie, devant renfermer quantité de détails inconnus ici.

« Il ne me reste plus à vous parler que des craintes que vous élevez que Caulaincourt n'ait percé le mystère dont il s'agit. L'avoir pénétré est impossible, car même le chancelier ignore entièrement notre correspondance. La question a été plus d'une fois débattue avec ce dernier, mais je n'ai pas voulu que personne sache que je m'occupe déjà de ces mesures. Quant aux apprêts militaires, je leur ai donné un caractère défensif et nullement caché. C'est la France elle-même qui m'en a donné tous les motifs par le renforcement successif de son armée du nord. J'en ai parlé ouvertement à Caulaincourt, et Tschernitschef a porté une lettre à Paris dans laquelle j'en parle même à l'empereur, soutenant toujours que ce que je vois faire m'oblige à prendre des mesures de précaution, mais que j'étais bien décidé à rester dans mon système et certainement à ne pas être l'agresseur. Mais voici ce dont je suis obligé de convenir : l'opinion qu'il faudrait que je prenne le titre de roi de Pologne devient plus générale dans le public de Pétersbourg. Si d'un côté cela donne la certitude que cette mesure sera reçue avec applaudissement, d'une autre part, pour le moment actuel, ces conversations sont plutôt nuisibles qu'utiles, et je tâche, autant que possible, de les faire tomber en soutenant que la chose est impossible, et ne peut avoir lieu...

« J'attendrai avec la plus grande impatience votre réponse. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. »

Jusque-là cependant rien ne semblait changé encore; il y avait seulement en Europe une attente inquiète et un pressentiment de conflit. La guerre était dans l'air et dans les délibérations intimes avant d'être dans les manifestes des gouvernemens, et les symptômes

de rupture se multipliaient. Entre la France et la Russie, entre Napoléon et Alexandre, on n'en était plus aux caresses de Tilsitt, à ce décevant concordat des ambitions. Napoléon sentait une résistance et voulait la vaincre; Alexandre n'était plus sous le charme de celui qu'il avait un moment appelé son ami, et dans le demi-jour des relations publiques du temps les défis s'échangeaient. Jusqu'à quel point le souverain russe avait-il le droit de compter sur cette confiance des Polonais à laquelle il faisait un secret appel et qu'il avait si peu méritée? Ce qui est certain, c'est que les Polonais à cette heure critique mettaient tout leur espoir en Napoléon; ils oubliaient leurs griefs, leurs mécomptes, pour confondre leur cause avec la sienne, et bien loin de se tourner vers la Russie, ils s'exaltaient au contraire à la perspective d'une lutte qu'ils considéraient comme le signal de la renaissance définitive de leur pays. L'empereur Alexandre, troublé de son isolement, cerné de tous côtés, cherchant une issue vers l'Europe, ne se berçait pas moins de cette illusion, qui était pourtant cette fois bien près d'être une conviction et un dessein sérieux, et à mesure que tout se précipitait, cette correspondance avec le prince Adam, commencée dès 1810, interrompue pendant quelques mois, prenait un accent ému, pénétré, pressant, plein d'une tristesse résolue qui n'est point sans fierté. Le 1er avril 1812, à la veille de la rupture, il renouait une fois encore ce dialogue sur lequel rejaillit aujourd'hui la lumière sinistre de l'incendie de Moscou.

« Je ne sais, mon cher ami, si vous avez pénétré la cause de mon silence. Vos précédentes lettres m'ont laissé trop peu d'espoir de réussite pour m'autoriser à agir, à quoi je n'aurais pu me résoudre raisonnablement qu'avec quelque probabilité de succès. J'ai donc dû me résigner à voir venir les événemens et à ne pas provoquer par mes démarches une lutte dont j'apprécie toute l'importance et le danger, sans croire cependant pour cela y échapper.....

« La rupture avec la France paraît inévitable. Le but de Napoléon est d'anéantir ou d'abaisser du moins la dernière puissance qui reste sur pied en Europe, et pour y parvenir il met en avant des prétentions inadmissibles et incompatibles avec l'honneur de la Russie. Il veut que tout le commerce avec les neutres soit interrompu; c'est nous priver du seul qui nous reste. En même temps il exige que, privés de tout moyen d'exporter nos propres productions, nous ne mettions aucune entrave à l'importation des objets de luxe français que nous avons prohibés, n'étant plus assez riches pour les payer. Comme jamais je ne pourrai consentir à des propositions pareilles, il est probable que la guerre doit s'ensuivre, malgré tout ce que la Russie a fait pour l'éviter. Elle va faire couler des flots de sang, et cette pauvre humanité va être encore sacrifiée à l'ambition insatiable d'un homme créé, à ce qu'il paraît, pour son malheur. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir combien de sa part les idées libérales envers

votre patrie y sont étrangères. Napoléon a eu à ce sujet des conversations confidentielles avec les envoyés d'Autriche et de Prusse, et le ton dans lequel il s'est expliqué peint très bien et son caractère et le peu d'affection qu'il porte à vos compatriotes, qu'il ne regarde que comme des instrumens de sa haine envers la Russie.

« Cette guerre, que je ne puis plus éviter, à ce qu'il semble, me dégage de tous les ménagemens que j'ai eu à garder envers la France, et me laisse la liberté de travailler à mes idées favorites sur la régénération de votre patrie. Il ne s'agit donc que de déterminer la marche la plus avantageuse à suivre pour assurer le succès de nos plans et pour que vous soyez mieux à même d'asseoir votre jugement, et je crois utile de vous donner quelques indications sur les opérations militaires.

« Quoiqu'il ne soit pas impossible que nous puissions nous porter avec nos forces jusqu'à la Vistule, même la passer, et par là avoir le moyen d'entrer à Varsovie, il est plus prudent cependant de ne pas baser nos calculs sur des chances aussi avantageuses. De là naît la nécessité d'arranger nos démarches de manière à ne pas compter sur les ressources et l'effet que la possession de Varsovie pourrait nous procurer. C'est donc dans nos provinces qu'il faudra créer le centre d'action. Il en résulte plusieurs questions très importantes à résoudre.

« Quel est le moment le plus propre pour prononcer la régénération de la Pologne? Est-ce à l'instant même de la rupture? est-ce après que les opérations militaires nous auront procuré quelques avantages majeurs?

« Si le second parti est préféré, serait-il utile au succès de nos plans d'organiser un grand-duché de Lithuanie comme mesure préalable, et de lui donner une des deux constitutions préparées, ou faut-il ajourner cette mesure, pour la confondre dans celle de la régénération de la Pologne entière?

« C'est sur ces questions essentielles que je vous invite à m'énoncer votre opinion franchement... Je n'entrerai plus ici en discussion sur les deux chances qui se présentent pour la Russie dans cette lutte. Il me semble avoir épuisé ce chapitre dans mes précédentes. Je me contenterai de rappeler seulement l'étendue immense de terrains que les armées russes ont derrière elles pour se retirer et ne pas se laisser entamer, et les difficultés qui à mesure augmenteront pour Napoléon en s'éloignant si fort de ses ressources. Si la guerre commence, on est résolu ici à ne plus poser les armes. Les ressources militaires qu'on a rassemblées sont très grandes, et l'esprit public est excellent en différant essentiellement de celui dont vous avez été témoin les deux premières fois. Il n'y a plus de cette jactance qui faisait mépriser son ennemi. On apprécie au contraire toute sa force, on croit que des revers sont très possibles; mais on est décidé, malgré cela, à soutenir l'honneur de l'empire à toute outrance.

« Quel effet la jonction des Polonais ne ferait-elle pas dans ces circonstances! C'est immense, et cette masse d'Allemands menés par force suivrait très certainement l'exemple des premiers. Ne serait-il donc pas possible de produire ce grand résultat? La Suède a conclu une alliance offensive et défensive avec nous. Le prince royal brûle du désir de devenir l'antagoniste de Napoléon, contre lequel il a une ancienne inimitié person-

nelle, et, allant sur les traces de Gustave-Adolphe, il ne désire que d'être utile à une cause qui est celle de l'Europe opprimée. Vous qui avez été si zélé de tout temps pour cette même cause, vous sentirez, je n'en doute pas, tous les avantages qui résulteront pour l'Europe et l'humanité en général, si elle triomphe, et, comme Polonais, vous ne pouvez pas vous aveugler sur tous les malheurs auxquels votre patrie s'expose, si, suivant les étendards de la France, elle donnait à la Russie un droit de se venger d'elle pour tout le mal qu'elle lui aurait fait.

« .... Adieu, mon cher ami, la Providence seule connaît l'issue qui est réservée à tous les grands événemens qui se préparent. Il m'aurait été bien doux de vous revoir à Wilna, pour où je pars dans trois jours; mais je n'ose vous le proposer, sentant parfaitement tout le danger qu'il y aurait pour vous dans cette course. Ne prenez pour guide dans tout cela que votre prudence, et croyez-moi de cœur et d'âme tout à vous pour la vie... »

Ces lettres curieuses, et jusqu'ici inconnues, révèlent la nature d'Alexandre, les préoccupations, les obsessions et les désirs avec lesquels il marchait à cette lutte inévitable. Elles sont comme le prologue d'un drame où vont se jouer les destinées de la nation polonaise et de l'Europe. Une chose était vraie et bien claire dans cette correspondance : c'est qu'à tout événement, ce duel gigantesque une fois engagé, la Pologne ne pouvait manquer d'être exposée à tous les feux de la guerre. Au premier instant, il est vrai, malgré des difficultés déjà visibles, cette étrange expédition de 1812 s'inaugure victorieusement par l'invasion de la Russie. Napoléon s'avance, traînant à sa suite les contingens de vingt nations à la tête desquels marche l'armée polonaise, combattant pour elle-même en combattant pour la France. Tandis que l'armée d'invasion s'enfonce en Russie jusqu'à Moscou, la diète réunie à Varsovie se transforme en confédération générale, proclame le rétablissement du royaume indépendant de Pologne et fait appel aux Polonais de toutes les provinces. La Lithuanie, la Ruthénie s'associent au mouvement. Il y a un moment où l'on croit avoir touché le but. Laissez passer quelques jours, tout a changé déjà. Cette armée, entrée victorieuse à Moscou, est décomposée par les élémens et se replie en désordre vers les frontières, se disputant pas à pas à la destruction, suivie par les Russes, qui regagnent le terrain perdu. Cette Pologne, née à peine à une vie nouvelle, redevient un théâtre de guerre. Elle n'est pas seulement un champ de bataille matériel, elle est un champ de bataille moral, où en quelques mois les esprits, les cœurs passent par toutes les alternatives d'une confiance exaltée et du découragement. Tout n'est pas dit encore sans doute; mais l'incertitude renaît, le sentiment des malheurs passés se ravive, le patriotisme retrouve toutes ses anxiétés.

Rien ne peint mieux peut-être ces conflits intérieurs et ces alternatives cruelles qu'une lettre dramatique, entrecoupée, de la princesse Czartoryska, mère du prince Adam, à son fils. « Ah! mon cher ami, lui écrivait-elle, une des grandes privations que j'éprouve, c'est que je ne puis plus espérer. Non, l'espérance est morte dans mon cœur. Trente ans de malheurs de tout genre, chaque époque où l'on croyait voir luire un rayon de bonheur suivie d'une déception, à côté de cela toujours des ruines, des malheurs, des pertes, toujours en butte à une sorte de haine... Ah! mon cher ami, je vous le répète, je n'espère plus rien. Tant de gens veulent la mort de cette Pologne, de cette patrie que vous savez, qui pour moi est la chose principale!... Que n'avons-nous pas fait pour relever la Pologne! Bravoure sans exemple, dévouement jusqu'au délire : qu'ont-ils produit?... » C'est cette même femme, au cœur sincèrement passionné et dévoué, qui bientôt après, voyant les désastres s'accumuler et apprenant la mort du brillant Joseph Poniatowski, écrivait encore à son fils Adam pour le détourner de tout : « Pauvre Pologne! celui qui ne saurait être remplacé par personne nous est ravi à jamais!... Et vous, qu'avez-vous besoin d'aller à Varsovie? Vous n'y ferez rien qui vaille, vous n'y obtiendrez rien. Tout y est sourd et dur comme la pierre. Retournez plutôt à Pulawy; cultivez-y votre terre, elle saura récompenser votre labeur, tandis qu'en vous aventurant où l'on cherche à vous pousser, vous ne récolterez que des chagrins... »

La vérité est que la position du prince Adam Czartoryski était aussi étrange que difficile en face de cette crise de 1812 qui était venue rejeter dans l'ombre les propositions de l'empereur Alexandre et qui mettait en lutte ses sentimens de patriote et d'ami. D'un côté tout le rattachait à la cause nationale. Son père, le vieux prince Adam-Casimir, qui avait plus de quatre-vingts ans, avait été acclamé président de la confédération à Varsovie, son frère Constantin servait comme colonel à la grande armée, son beau-frère le comte Zamoyski était un des chefs du mouvement, lui-même il suivait de tous ses vœux la renaissance de son pays et se tenait prêt à envoyer son acte d'accession à la confédération; mais en même temps, par une délicatesse supérieure, il sentait qu'il devait à une ancienne amitié de ne rien brusquer, de ne point donner à son patriotisme une forme blessante. C'est à l'empereur Alexandre lui-même qu'il demandait de lui rendre la liberté, en l'affranchissant définitivement du service; il avait déjà plusieurs fois fait cette demande, toujours éludée : il la renouvelait et il finissait par dire avec une émotion triste, mais résolue, que s'il ne recevait point une réponse dans un délai déterminé, il se considérerait comme libre.

Le rôle du prince Adam aux deux momens décisifs de cette formidable crise de 1812 se résume dans un double fait. Lorsque la cause de son pays semblait victorieuse sous la protection de Napoléon et que l'empereur Alexandre semblait menacé de quelque catastrophe, il gardait une certaine réserve qu'il expliquait dans une lettre à M. Matuszewicz, ministre à Varsovie : « La Pologne va renaître de ses cendres, disait-il; elle a l'espoir certain de retrouver toutes ses parties déchirées. Au milieu de la joie de tous, moi seul je suis condamné à mêler des regrets personnels à l'espoir de la prospérité de ma patrie. Mes parens pourront se rendre immédiatement à Varsovie pour assister à l'acte mémorable qui doit recommencer l'existence de la Pologne; je suis condamné à ne pas y paraître... J'ai fait mes preuves d'attachement inébranlable à mon pays et à ma nation. Comment mes vœux ne seraient-ils pas pour cette cause sacrée à laquelle mon père, mon frère, toute ma famille, tant d'amis vont concourir?... Si les destinées de ma patrie étaient encore incertaines, si pour la sauver il fallait sacrifier les considérations les plus respectables, je ne devrais pas balancer, ou du moins je pourrais présenter une excuse à moi-même et à ceux qui me jugeront; mais qui peut douter des résultats de cette lutte? qui serait assez privé de bon sens pour ne pas voir que toutes les probabilités promettent le succès au génie de la victoire? Tous les malheurs menacent au contraire Alexandre : serait-il noble d'ajouter par une précipitation si peu loyale à tant de désastres imminens l'amertume que lui causerait l'ingratitude de la part de celui qui lui devait une reconnaissance particulière? Une personne de plus ou de moins en ce moment ne saurait influer sur les chances qui s'ouvrent pour la Pologne, ni faire tomber un seul grain dans la balance où l'avenir des nations est déjà résolu et pesé par une main aussi habile que puissante... » Lorsqu'au contraire la fortune avait changé, lorsque c'était la cause de la Pologne qui pliait sous la défaite et que la Russie était victorieuse, le prince Adam se tournait vers Alexandre, insistant plus que jamais auprès de lui pour être libre de tout lien, se rattachant à son pays avec une énergie ravivée par le malheur et revendiquant une solidarité entière avec ses compatriotes menacés. « Sire, écrivait-il au souverain russe vers les derniers jours de 1812, j'ai refusé jusqu'à présent d'envoyer mon accession à la confédération; mais je me suis joint à elle par sentiment, j'y ai adhéré de tous mes vœux pour ma patrie, mes lettres à votre majesté le témoignent. Ce n'est pas lorsque mes compatriotes croient voir approcher le moment où leurs intentions les plus droites, leurs sacrifices les plus héroïques, leurs pertes les plus sensibles ne seront suivis que par des malheurs plus grands encore, ce n'est

pas, dis-je, lorsque toutes les espérances de mon pays semblent péricliter que j'irai me rétracter et renier devant votre majesté une cause sacrée pour tout Polonais, et qui restera belle et juste, si même elle ne cesse d'être malheureuse... »

C'est ainsi que dans la scrupuleuse délicatesse d'une conscience loyale et sûre d'elle-même le prince Adam puisait le droit de ne désavouer aucun de ses sentimens, ni une ancienne amitié ni son patriotisme, mettant le patriotisme au-dessus de tout sans doute, mais n'ayant rien à renier. Et c'est ainsi en même temps qu'en présence des désastres qui grandissaient pour la Pologne comme pour la France, il pouvait seul peut-être se tourner vers Alexandre et lui écrire : « Les événemens de la guerre prenant une tournure qui semble décisive, je crains que personne ne veuille à présent plaider auprès de votre majesté les intérêts de ma patrie... Je ne saurais m'imaginer que votre majesté, après avoir voulu quand elle ne pouvait pas, ne veuille plus maintenant qu'elle peut tout ce qu'elle voudra. Ce sont des momens qui ne reviennent pas dans la vie... » Et en effet Alexandre lui répondait : « Les succès ne m'ont pas changé, ni dans mes idées sur votre patrie ni dans mes principes en général, et vous me trouverez toujours tel que vous m'avez connu... A mesure que les résultats militaires se développeront, vous verrez à quel point les intérêts de votre patrie me sont chers et combien je suis fidèle à mes anciennes idées; quant aux formes, vous savez que les plus libérales sont celles que j'ai toujours préférées... » C'était du moins une dernière chance renaissant du désastre même, et pour faire arriver les idées d'Alexandre à maturité, pour leur ouvrir un jour, il avait fallu d'étranges événemens qui changeaient en courant la face du monde.

Qu'on songe en effet à cet amas d'événemens au bout desquels une bonne volonté d'Alexandre, longtemps indécise et vaine, peut apparaître comme une sauvegarde possible pour la Pologne. Pour en venir là, il n'avait fallu rien moins qu'un ébranlement du continent, des luttes gigantesques, le reflux de l'Europe contre Napoléon, la coalition de tous les sentimens froissés, de tous les intérêts révoltés contre une domination enivrée d'elle-même, et, ce qui était plus imprévu alors, la défaite de celui qu'on s'était presque accoutumé à croire invincible, dont la fortune n'avait reculé devant rien jusque-là. Dans la situation d'esprit de l'empereur Alexandre, qui se croyait avec une certaine candeur le libérateur de l'Europe, cette idée de renouer une tradition de sa jeunesse, de se montrer libéral en tout, de reprendre ses projets de réparation et d'équité envers la Pologne, cette idée devait lui sourire; elle se liait sans doute à une pensée d'ambition qui se trouvait satisfaite par un agrandissement pour la Russie, par le lustre d'une couronne pour Alexandre,

flatté peut-être de pouvoir, comme Napoléon, s'appeler empereur et roi; elle existait pourtant, elle survivait à la guerre, et c'était encore une dernière chance pour la Pologne, retombée sous la loi de la conquête et mise au rang de tous ces territoires que les vainqueurs allaient se distribuer. Toutes les pensées d'Alexandre sur ce qu'il appelait la régénération de la Pologne ne se réalisèrent pas. Elles étaient combattues par la diplomatie, qui ne voyait dans l'annexion du duché de Varsovie à la Russie qu'un agrandissement démesuré, et dans la création d'un royaume de Pologne que la menace d'une prépondérance russe substituée à la prépondérance française, une ambition déguisée sous une forme libérale; elles étaient plus vivement combattues encore par les Russes, excités contre les Polonais par tous les souvenirs de la guerre, exaltés dans leur orgueil, portés d'ailleurs par instinct à redouter toutes ces combinaisons libérales qui créaient des droits, des espérances, un antagonisme de situations là où ils ne voyaient qu'une domination à établir et un pays conquis à absorber.

Ce qui sortait de cette crise et de tous les débats diplomatiques de Vienne, c'était du moins ce qui s'est appelé l'œuvre de 1815 : un royaume séparé et distinct pouvant s'étendre aux provinces polonaises plus anciennement incorporées à la Russie, une constitution libérale, une armée nationale, la langue respectée, les fonctions exercées par les Polonais, une autonomie complète, un cadre et un premier noyau de nationalité, et ici se retrouve l'influence du prince Adam, ramené par les événemens auprès de l'empereur de Russie. Par un retour singulier de fortune, celui qui avait été pour Alexandre un confident de jeunesse, à qui il s'était adressé comme à un négociateur avant la lutte, et dont il avait été tout près d'être séparé à jamais, se retrouvait après la guerre un ami, un conseiller écouté. Le prince Adam avait suivi Alexandre à Vienne, il le voyait à tout instant, et c'est lui qui inspirait ces combinaisons où il faisait entrer le plus qu'il pouvait de sa pensée nationale. Tout ce mouvement de Vienne est décrit dans une lettre du prince à son père : « Les affaires politiques se sont embrouillées dès le commencement, disait-il; on s'est embourbé dès le premier pas, et on ne sait pas en sortir. D'abord c'est la Pologne que tout le monde dispute à l'empereur Alexandre, puis c'est la Saxe que le roi de Prusse voudrait avaler. Vient après l'Allemagne, toute décousue et mécontente. Enfin c'est l'Italie, qui déteste les Autrichiens, auxquels on la livre. Les deux premiers sujets occupent principalement l'attention générale. L'empereur Alexandre, mal servi par les siens, tracassé par les autres, tient cependant ferme... Tous les cabinets sont contre lui, personne n'ose dire un mot en notre faveur. Les Russes vomis-

sent des imprécations, blâment l'empereur. Étrangers et Russes hurlent à grand orchestre. Ils me font aussi l'honneur de m'accabler de leur haine en me proclamant défenseur de notre cause et conseiller intime de l'empereur. Malgré ce déchaînement, j'espère que les choses viendront à une fin passable... » Expression exacte et animée de cette confusion de Vienne!

Que l'empereur Alexandre ait été sincère dans ses bons mouvemens pour la Pologne, dans les combinaisons qu'il faisait consacrer par la diplomatie et qu'il complétait par une constitution libérale, on n'en peut guère douter, et il le prouvait en envoyant le prince Adam Czartoryski à Varsovie pour travailler à l'organisation du nouveau royaume, en lui remettant des instructions qu'il l'autorisait à produire au besoin pour donner plus de force à ses conseils. Malheureusement l'empereur Alexandre, après avoir créé le royaume de Pologne, le livrait aux caprices despotiques de son frère le grand-duc Constantin; il se croyait en règle avec lui-même en continuant à manifester des vues bienveillantes et libérales sans trop s'inquiéter de ce que devenait la réalité, et ici commençait une situation nouvelle où tout était contradiction, qui n'a fait que s'aggraver pendant quinze ans. L'empereur voulait le bien de loin; il voulait que son œuvre fût respectée, que les Polonais fussent satisfaits et gouvernés avec justice, et à Varsovie tout allait à la russe. Les lois restaient inexécutées, la constitution n'était qu'une vaine et pénible comédie. Le grand-duc Constantin étonnait et effrayait par les violences de son humeur fantasque. Un jour un habitant, pour je ne sais quel léger manquement, était enfermé; on lui rasait les sourcils et les cheveux, et on lui administrait cinq cents coups de bâton. Des officiers de l'armée brutalement offensés étaient réduits à se brûler la cervelle. Les lettres incessantes du prince Adam à Alexandre sont le curieux reflet de cette étrange expérience du régime constitutionnel en Pologne. Témoin impuissant de toutes ces violences, le prince Adam écrivait à l'empereur : « Sire, au risque de déplaire, je dois parler avec franchise... Le grand-duc paraît avoir pris en haine ce pays et tout ce qui s'y passe; l'armée, la nation, les particuliers, rien ne trouve grâce à ses yeux. La constitution surtout est matière à sarcasmes continuels : tout ce qui est règle, forme, lois, est hué et couvert de ridicule... On dirait qu'il y a un plan formé pour contrecarrer les vues de votre majesté et rendre illusoires ses bienfaits. Son altesse impériale serait dans ce cas, sans le savoir, l'instrument aveugle de cette conception qui tendrait à exaspérer également les Russes et les Polonais, et à frapper de nullité les paroles les plus solennelles de votre majesté... » Un autre jour, un peu plus tard, le prince Adam écrivait encore : « Une idée

circule dans beaucoup de têtes, c'est qu'il y a une sorte de tendance tacite à dégoûter les hommes de talent et de caractère, et à introduire dans le gouvernement des subalternes ambitieux, avides, perdus de réputation. De cette manière, dit-on, tout traînera et s'embrouillera davantage; les réformes les plus salutaires seront dénaturées. Il y aura beaucoup d'ordonnances sur le papier et peu de bons résultats. Le gouvernement ainsi composé perdra de plus en plus son crédit et sa considération; il deviendra par là l'instrument de sa propre destruction, qu'il finira par proposer peut-être lui-même... »

Il résultait de cet état de choses que le malaise et la méfiance allaient en croissant; les esprits s'irritaient et le despotisme redoublait, fermant devant le pays toutes les issues, le dépouillant en détail de tous ses droits. L'empereur lui-même, avec la faiblesse des hommes à demi chimériques qui n'aiment pas la réalité, plus accessible d'ailleurs à l'air de réaction qui soufflait en Europe, finissait par se dégoûter, s'impatienter, et par rejeter sur le caractère polonais ce qui n'était tout au plus que la faute du gouvernement. Ces institutions qu'il avait données, il les laissait systématiquement altérer et dissoudre, reculant devant toute initiative et ne se sentant peut-être pas assez fort pour entrer en lutte avec l'esprit russe, qui dénaturait son œuvre dans le royaume et envahissait tout sous son autorité impatiente et fatiguée. Le vrai roi ce n'était point Alexandre, c'était le grand-duc Constantin, type et personnification de cet esprit russe à Varsovie, prince étrange, aux larges épaules, à la taille svelte serrée dans un uniforme, à la tête de Kalmouck surmontée d'un chapeau ombragé de plumes de coq, à la voix rauque, aux sourcils blancs et hérissés, cachant un regard fauve et perçant qui était une menace. Constantin ne se doutait même pas qu'il y eût une autre loi que sa volonté; il bouleversait tout, l'administration, l'armée. Quoique prince, et ayant, comme membre de la famille régnante, une place dans le sénat, il avait eu l'idée bizarre de se faire nommer à la chambre des nonces par le faubourg de Praga, à Varsovie. On se serait bien gardé de ne pas le nommer, et, une fois nommé, de ne pas le réélire. Il paraissait de temps à autre à la diète; on dit même qu'il parla une fois. Son grand souci était l'inspection des sentinelles distribuées de tous côtés. C'est pourtant ce prince qui est l'expression significative de cette époque constitutionnelle en Pologne, même sous Alexandre. Alors commençait pour aller en croissant ce système de réaction et de falsification universelle. Les Russes ne devaient point avoir d'emplois dans le royaume, et par le fait ils envahissaient tout, ils empêchaient tout développement régulier. La liberté de la presse était accordée par

la constitution sauf les lois qui devaient la régler, et on établissait la censure par cette raison plausible que la prévision de lois répressives n'excluait nullement les mesures préventives. On livrait à la censure les journaux d'abord, puis les livres publiés en Pologne, puis les livres venus du dehors. On supprimait l'instruction primaire et on bannissait de l'instruction supérieure tout ce qui pouvait nourrir des idées de patriotisme et de liberté. Les séances de la diète devaient être publiques selon la charte constitutionnelle, et un oukase supprimait tout simplement cette publicité. On finit même par supprimer les procès-verbaux des séances, sous prétexte que cela ne pouvait qu'entretenir « les dissensions entre les habitans. » La constitution assurait des garanties judiciaires, et des commissions d'enquête annulaient l'action régulière des tribunaux. La liberté individuelle était garantie, et les prisons d'état se remplissaient par simple mesure de police. Et s'il en était ainsi déjà sous Alexandre, qu'était-ce donc sous son successeur, sous Nicolas, dont le règne commençant était signalé par un immense procès d'état où toutes les garanties de justice étaient violées, où des arrêts réguliers étaient annulés? Je ne parle pas de ce qui a suivi la révolution de 1830, cette révolution qui ne fut qu'une protestation nationale contre tout un système de destruction.

Tant que le prince Adam, dans les premières années du règne d'Alexandre, avait espéré faire le bien, il était resté à son poste. Sa correspondance de ces premières années n'est qu'une énumération invariable de tous les abus, de toutes les violations des lois, un appel incessant et prévoyant à l'empereur. « Qu'il me soit permis encore une fois, disait-il, de rappeler l'indispensable nécessité de s'en tenir saintement à la constitution, et de donner à ce sujet des instructions très précises au lieutenant. Cela comprend tout. Que les habitans du royaume se sentent et se voient Polonais; qu'ils se gouvernent chez eux, qu'on les laisse librement et paisiblement travailler à l'amélioration de leur état intérieur : à ces conditions, le pays s'attachera à son union avec la Russie, pourvu que ce lien soit de nation à nation, pourvu que le fait et l'illusion d'une Pologne véritable et constitutionnelle soient conservés. Cet amour passionné d'une nationalité distincte est la seule source de jalousie et de lutte qui puisse exister entre les deux peuples. L'offensive sur ce point de la part des Russes, la défensive de la part des Polonais, produiront encore des tiraillemens, de l'amertume, des craintes et des malentendus que la sagesse seule de votre majesté peut calmer. » Quand le prince Adam vit tout se gâter sans espoir de remède, il commença de s'éloigner. Ses rapports avec Alexandre se refroidissaient encore une fois et redevenaient embarrassés, contraints. Ils

s'étaient rapprochés un instant après 1815 pour se séparer bientôt plus que jamais. Ils eurent une dernière entrevue vers 1823. L'empereur, préoccupé et embarrassé, voulait à tout prix faire entrer le prince Adam dans la hiérarchie russe; il voulait lui faire accepter quelque dignité, des décorations. « Enfin, mon cher Adam, lui dit-il, il faut entrer dans une position régulière. — Sire, répondit le prince Adam, vous devez vous souvenir que ce n'était pas dans nos conditions. » Ils se quittèrent pour ne plus se revoir. L'un, assailli de troubles et d'inquiétudes, allait bientôt mourir à Taganrog d'une mort mystérieuse; l'autre se rattachait plus que jamais à son patriotisme, qui le portait en 1831 à la tête du gouvernement national polonais, pour le jeter ensuite dans l'exil, où, guéri de toute illusion, il gardait encore d'Alexandre un souvenir attendri.

Ces rapports qui naissent dans une illusion de jeunesse et qui s'évanouissent dans une déception de patriotisme, ces lettres, ces communications intimes, jettent, si je ne me trompe, un jour singulier sur les événemens d'aujourd'hui, sur cet ordre de tentatives où on cherche encore le remède d'une situation impossible, la solution d'une question qu'on croit toujours résoudre, et qui renaît sans cesse comme un mal dont on n'atteint pas la racine. Voici en effet, je le disais, un prince, vrai phénomène en Russie par l'éducation de son esprit, par ses instincts de progrès et de justice. Dès son adolescence, il proteste dans la solitude contre les excès de la force, contre une politique dont il voit partout autour de lui les manifestations criantes. La Pologne mutilée est pour lui un tourment, et même quand il ne fait rien pour elle, il aime à en parler; il se sent moralement obligé d'adoucir ce qu'il y a de cruel dans un partage que sa conscience désavoue. Le jour où il a le pouvoir et l'occasion, il se fait une sorte de point d'honneur de ne pas oublier ce qu'il pensait la veille, de donner une forme ostensible à ses préméditations secrètes de réorganisation nationale d'une Pologne; sauf l'indépendance complète, il multiplie les garanties de nationalité, de liberté, et il *force* l'Europe, selon sa parole, à sanctionner diplomatiquement les garanties inscrites dans des traités, dans une constitution. Voici en même temps un Polonais jeté par la mauvaise fortune dans une cour ennemie et gagné à cette jeunesse séduisante d'un prince exceptionnel, qui se révèle tout à coup à lui comme un adepte caché de 1789, qui veut être, qui se croit libéral dans un monde d'absolutisme. Il n'abdique pas pour son pays des droits qu'aucune violence n'efface, il n'abaisse ni son caractère de Polonais ni la dignité de sa nation; mais, voyant l'état du continent, l'inimitié ou l'abandon des puissances européennes, l'impossibilité

trop évidente pour le moment d'une résurrection nationale spontanée se disputant sans secours à trois dominations, il se dit qu'il y a du moins peut-être une chance dans cette bonne volonté d'un prince qui aime la justice, qui nourrit même pour la Russie l'ambition d'une politique réparatrice. Il attend sans illusion et sans découragement; il se prête aux temporisations, aux négociations et aux essais, et lorsqu'après une métamorphose européenne accomplie dans le sang cette bonne volonté d'un empereur de Russie paraît vouloir se traduire en action, il est le premier à prendre au sérieux cette tentative. L'un et l'autre, l'empereur russe et le patriote polonais, sont évidemment sincères dans leur alliance; l'amitié qui les lie est un moyen de plus de succès. Ils sont l'expression vivante de ce système de relations entre deux pays qui s'est appelé l'union personnelle. Bien mieux, au moment où cette tentative se fait, les conditions sont moins défavorables qu'elles ne l'ont jamais été depuis. Les haines n'ont pas eu le temps de s'exaspérer, les incompatibilités ne sont pas devenues aussi éclatantes, les impossibilités aussi absolues. Or, ce que l'empereur Alexandre I[er] et le prince Adam Czartoryski n'ont pu faire avec leur bonne volonté dans des conditions plus favorables, espère-t-on le faire aujourd'hui par je ne sais quel rapprochement impossible, ou au nom de l'Europe, après quarante ans de luttes, de persécutions inouies, d'exaspérations, d'essais inutiles, de déceptions renouvelées qui n'ont fait que mettre en lumière en l'aggravant cette question douloureuse pour la rejeter sanglante à la face du monde?

Toutes ces solutions par voie d'arrangement direct ou de garantie diplomatique qui se sont appelées de tous les noms, autonomie, union personnelle, séparation administrative, toutes ces solutions, dont on peut rassembler les élémens en les combinant d'une autre façon, ont été essayées; on a cru les avoir, elles n'ont point réussi. Et lorsque la France, par l'organe de M. Drouyn de Lhuys, dit à la Russie : « Ce qui caractérise les agitations de la Pologne, ce qui en fait la gravité exceptionnelle, c'est qu'elles ne sont pas le résultat d'une crise passagère; ces convulsions, devenues périodiques, sont le symptôme d'un mal invétéré : elles attestent l'impuissance des combinaisons imaginées jusqu'ici pour réconcilier la Pologne avec la situation qui lui a été faite; » — lorsque l'Angleterre, par la voix de lord John Russell, dit, pour montrer l'insuffisance des institutions et des lois récentes dont la Russie promet le maintien : « Il est évident qu'on ne pourrait obtenir aucune sécurité en se soumettant encore aux mêmes lois; quand ces institutions sont en pleine force, on peut emprisonner comme des criminels des hommes innocens ou

les condamner au service militaire, ou les bannir dans des pays éloignés, le tout sans jugement, sans publicité, en un mot sans aucune garantie;... » — lorsque la diplomatie des deux puissances de l'Occident parle ainsi en constatant l'impuissance des combinaisons passées et des garanties qu'elle a cru avoir, elle constate elle-même l'impuissance des combinaisons et des garanties qu'elle chercherait dans les conditions de l'organisation actuelle de l'Europe.

Que peut-on en effet demander aujourd'hui à la Russie dans ces conditions, en renfermant d'avance, comme le font quelquefois des esprits futiles et importans, cette question de l'existence d'un peuple dans le cercle d'un dialogue diplomatique? Une constitution libérale? la Pologne l'a eue et ne ne s'en est pas mieux trouvée; l'autonomie, un conseil d'état polonais, des conseils électifs de provinces, de districts? c'est accordé; des concessions? la Russie en est prodigue; des lois, des institutions? elle les a promulguées, et elle assure qu'elle veut les maintenir, les développer même; des garanties? elle en donnera demain, si l'on veut; du libéralisme? l'empereur Alexandre n'a que cela, il égale l'empereur des Français! Et après, l'Europe ayant épuisé les moyens diplomatiques, puisqu'il est bien clair qu'on ne peut demander diplomatiquement à la Russie ce qu'elle ne peut accorder, l'Europe se retirera-t-elle tranquille dans la satisfaction de son œuvre? Et si les Polonais, éclairés par tant d'expériences décisives, refusent de se prêter à cette comédie nouvelle d'institutions couvertes d'une sanction diplomatique aussi inviolable que toutes les autres! si cette insurrection qui, au lieu de diminuer, ne fait que grandir depuis trois mois, dont les tronçons sanglans se débattent victorieusement entre les colonnes russes, qui est aujourd'hui la nation armée et qui trouve un inépuisable aliment non dans la révolution, comme on le dit à Pétersbourg, mais dans la conscience de l'Europe moderne, si cette insurrection refuse de se soumettre, la Russie se trouvera-t-elle déliée? Sera-t-elle dans ses répressions implacables et dès lors légalisées la mandataire de l'Europe, l'exécutrice de l'arrêt diplomatique avec ce concours moral auquel elle fait un appel qui ressemble à une ironie pour l'Occident? A moins que, sur l'invitation de la Russie et pour la glorification des moyens diplomatiques, nous n'allions, nous aussi, nous nations de l'Occident, faire la guerre à la Pologne pour lui imposer le bienfait de nos combinaisons merveilleuses, et éteindre dans son foyer cette révolution universelle qui court nos rues, à ce qu'il paraît, qui va nous engloutir, à ce que le prince Gortchakof nous assure dans ses dépêches!

Qu'on ne s'y trompe donc pas, il y a aujourd'hui deux politiques

en présence : l'une n'ayant sans doute nul parti-pris d'animosité contre la Russie, mais décidée à reprendre cette question de Pologne dans un intérêt de justice supérieure comme dans l'intérêt de la sécurité durable de l'Europe; l'autre, vague et impuissante, qui croit répondre à tout en se plaçant en équilibre entre ce qu'elle appelle les témérités et les défaillances, et qui, en remettant tout d'avance à la diplomatie, en se dérobant dans les subterfuges d'une importance affairée, ne cache au fond qu'une pensée d'abandon. C'est la pensée des mouches du coche diplomatique. Je ne dis pas que ce soit celle des puissances de l'Europe. Si elles devaient en rester là, si la question de Pologne n'était pour elles qu'une question d'humanité et d'attendrissement, elles ont trop fait : elles ont fait entendre à la Russie des paroles trop sévères, trop graves, et elles n'auraient réussi qu'à ménager à son orgueil une victoire dont elles paieraient le prix quelque jour dans des occasions moins favorables. Il n'aurait pas fallu dire au cabinet de Pétersbourg que sa politique risquait de créer une situation pénible, lui laisser entrevoir des conséquences qui ont un nom, si déguisé qu'il soit sous les formes de la diplomatie. Il n'aurait pas fallu, comme l'a fait l'Angleterre, tant insister sur la vanité de ses garanties et les déceptions permanentes de son système. C'était trop pour s'arrêter. Si la pensée de l'Europe, de la France, est de résoudre cêtte grande et tragique question par une justice tardive rendue à l'indépendance d'un peuple, il n'y a pas trop d'illusions à garder sur ce que peut la diplomatie, quelque bonne volonté qu'elle ait de croire à ses œuvres et à la possibilité des transactions; seulement il ne faudrait pas attendre pour refaire une Pologne qu'il n'y eût plus de Polonais vivans!

CHARLES DE MAZADE.

UN

ÉRUDIT ÉCRIVAIN

M. CHARLES MAGNIN.

Le devoir de chaque génération est d'enterrer ses morts et de célébrer plus particulièrement ceux qui ont droit à des honneurs distingués. Quand je dis célébrer, je n'entends pas cette louange uniforme et banale qui tend à grandir et à exhausser un personnage au-delà du vrai; la meilleure oraison funèbre, la seule digne des gens d'esprit qui en sont l'objet, est celle qui, sans rien surfaire, va dégager et indiquer en eux, au milieu de bien des qualités confuses, le trait distinctif et saillant de leur physionomie. C'est ainsi seulement qu'ils ont chance de vivre pour ceux qui ne les ont pas connus et qui ne peuvent se les représenter que si l'on donne au portrait toute sa précision. Nous essaierons de cette méthode à l'égard de notre ancien et fidèle collaborateur M. Magnin; nous ne le ferons pas plus grand qu'il n'a été, mais nous le montrerons, autant qu'il nous sera possible, dans la juste et nette application de ses facultés de critique et d'écrivain.

Les services qu'il a rendus sont de deux sortes et de deux ordres: la plupart se sont passés, se sont usés aussi, il faut le dire, au sein même de la génération dont il faisait partie, et ne sont pas sortis du temps et des circonstances où il a vécu. Il a été l'organe d'idées justes, neuves, opportunes le plus souvent, immédiates, qui ont eu leur effet au moment où elles se produisaient; il a coopéré à l'édu-

cation littéraire de son époque; ces services de journaliste et d'écrivain de revue, si essentiels en eux-mêmes et si méritoires, sont depuis longtemps consommés et épuisés : nous, ses contemporains et ses amis, nous en avons mémoire et conscience, notre devoir est de les rappeler et de les mentionner; mais nous ne saurions exiger des nouveau-venus de s'en former la même idée et d'en garder la même reconnaissance que nous. D'autres services de lui, d'autres travaux seront plus appréciés des générations instruites qui nous suivent : M. Magnin a défriché, l'un des premiers, avec infiniment de labeur et de patience et avec un notable succès, des portions d'histoire littéraire ingrates et restées encore obscures; les origines de notre comédie nationale lui doivent beaucoup; il y a porté une curiosité d'examen, un intérêt et une finesse d'attention, un goût délié, une clarté et une élégance d'exposition qui le désignent à l'estime de quiconque reprendra la suite de ces mêmes études. Il sera consulté, accepté ou contredit, mais certainement nommé, pour ces utiles et agréables recherches, de tout historien littéraire qui tiendra à être complet et à se montrer juste. C'est là son principal titre à une renommée posthume et définitive.

De l'ancien portrait de M. Magnin publié ici même (1), nous ne reprendrons que l'indispensable, nous attachant à simplifier les traits ou à les mieux marquer. Charles Magnin, mort le 8 octobre 1862, à l'âge de soixante-neuf ans, naquit à Paris le 4 novembre 1793, à quelques pas de la bibliothèque de l'Arsenal, où son père avait un emploi, où son grand-père maternel, M. Saugrain, était bibliothécaire. Une de ses tantes Saugrain avait épousé un des frères de Bure, l'un des savans libraires que nous avons encore connus. Les Saugrain eux-mêmes étaient une famille d'anciens libraires, venus de Pau avec Henri IV, très honorés dans leur profession, ayant donné des syndics au corps. L'enfant qui venait au monde se trouvait ainsi apparenté aux livres de tous les côtés. Pour peu que Minerve sourît ou n'y mît pas d'obstacle, il naissait presque de toute nécessité avec le goût des livres et déjà lettré.

Le père de M. Magnin était Franc-Comtois, natif de Salins, et lui-même d'une ancienne et honnête famille bourgeoise du pays. Un vieux noël salinois consacre un couplet à certain chanoine Magnin qui devait être un grand-oncle, et en remontant on trouverait toujours dans les registres des couvens ou chapitres de la ville quelque religieux ou chanoine de ce nom de Magnin. Quoique tout à fait Parisien de mœurs, de ton et d'éducation, Charles Magnin considéra toujours Salins comme le lieu de son origine; il y possé-

(1) Dans la *Revue* du 15 octobre 1843.

dait quelque bien, des vignes dont le vin lui plaisait et qu'il aimait à faire goûter à ses amis; il y retournait chaque année passer une partie des vacances; il accueillait à Paris tous les jeunes Salinois sur le pied de compatriotes, et il a testé finalement en faveur de la ville de Salins, où il a voulu que ses restes fussent transportés pour y reposer dans le terroir paternel. Cette fidélité au pays, à la souche originelle, était un des traits de sa nature.

Il fit de très bonnes études sous l'empire, études toutes littéraires telles qu'on les faisait alors, sans aucune notion et teinture des sciences mathématiques, physiques et naturelles. Élève de la Sainte-Barbe-Delanneau, il suivit les classes du lycée Napoléon, et obtint en rhétorique, au concours général de 1812, le premier prix de discours français des nouveaux et un accessit en version grecque. La composition qui lui avait valu la couronne était un discours de Zénobie à Aurélien pour le toucher. Le savant voyageur Lechevalier, celui de la Troade, qui portait intérêt au brillant élève, ne l'appelait plus depuis ce jour que « le chancelier de Zénobie. » Cependant il n'y avait que le prix d'honneur, c'est-à-dire le premier prix de discours latin, qui exemptât de la conscription : on fit valoir, à l'appui du discours français du jeune lauréat, sa santé délicate, sa taille frêle, sa poitrine un peu rentrée, et il ne partit pas. C'était alors le grand point pour quiconque n'était pas entêté de l'odeur de la poudre et dévoré du démon des combats.

Charles Magnin était de ceux qui allaient appartenir à la génération pacifique ou différemment belliqueuse de la restauration, et dont l'ambition serait de tenir pour toute épée une bonne plume. Il s'essaya d'abord, non sans succès, dans les concours académiques : il eut un accessit à l'Académie française en 1815 pour une pièce de vers sur *les Derniers momens de Bayard*, une mention en 1820 pour un *Entretien sur l'Éloquence.*

Charles Magnin approchait de trente ans; placé dès 1813 à la Bibliothèque impériale, il se trouvait, par cet emploi modeste et pour lors assez peu assujettissant, à la source des études et des lectures. Il en profitait en esprit curieux et soigneux d'acquérir. De 1820 à 1824, il se mit, avec l'aide d'un ami alors bien jeune, mais doué d'un sens philologique remarquable, M. Dubeux, à apprendre le portugais et ensuite le castillan. Il apprit aussi de l'anglais, il lisait de l'italien; mais ici je tiens à être vrai et à bien marquer chez M. Magnin le degré d'aptitude et de disposition pour les langues étrangères, le point d'avancement qu'il atteignit et qu'il ne dépassa jamais.

[illegible], comme M. Dubeux, son ami et son [illegible]hilologique saillante. La facilité qui

était sienne, et qu'il avait en maint sujet pour venir à bout des choses avec beaucoup de travail, mais sans le laisser voir, lui manquait pour les langues : s'il les comprenait, c'était des yeux, jamais de l'oreille; jamais il ne put s'accoutumer à l'accentuation ni à la prononciation. Il traitait les langues étrangères et les maniait comme livres et papiers, comme il eût fait des langues mortes, non comme parlantes et vivantes. Il arriva ainsi à s'en servir très suffisamment comme homme d'esprit, comme homme de goût et de lettres, non à en user familièrement dans l'entretien et les relations journalières, ni à les posséder non plus en vrai savant, à les rapprocher, à les rejoindre, à les déduire, à les expliquer l'une par l'autre. Il n'avait pas, en ce genre de recherches, le flair et la piste; il ne savait pas tirer un fait d'un autre; dès qu'il s'offrait une difficulté, une différence, il était désarçonné. Combien de fois, lisant de l'italien, il s'impatientait et jetait le livre à M. Dubeux en lui disant : « Explique-moi cela! » Mais alors, durant l'explication, son goût s'exerçait et jouissait à son aise; son esprit juste et fin trouvait toutes les bonnes remarques à faire : l'homme de lettres et le critique prenait sa revanche. Ah! que nous connaissons bien cette forme de l'érudition ou de la paresse française! Le XVIIIe siècle, dans la personne de ses Marmontel, de ses La Harpe, de Voltaire lui-même, n'en chercha et n'en ambitionna jamais d'autre. Fontanes, à son heure, en était le souverain et voluptueux représentant; Daunou aussi, quoique infiniment plus travailleur, n'en sortit guère; nous tous de race gallicane plus ou moins pure, nous en tenons plus ou moins : nous nous lassons vite, nous goûtons, nous effleurons, nous devinons; il est rare que nous possédions à fond et en maîtres ce qui n'est pas nôtre. — O Taine! que vous avez fait de chemin depuis nous! votre estomac est de force vraiment à digérer des pierres, et votre esprit ne s'en porte que mieux.

Le champ ordinaire et limité de M. Magnin, son domaine fort honnête à ce moment, était le latin qu'il tenait bien, le portugais aussi et le castillan qu'il avait fort méritoirement conquis par son application soutenue; du grec, il en savait assez pour entendre des passages, vérifier des citations et s'y comporter pertinemment, avec prudence. Il lisait Shakspeare avec beaucoup de peine; mais, aidé et averti, il s'en rendait compte, et son goût surtout (car il faut en revenir là), son intelligence faisaient le reste.

Je vise toujours, — et je crois que c'est un principe essentiel en fait de critique contemporaine, — à juger les écrivains d'après leur force initiale et en les débarrassant de ce qu'ils ont de surajouté ou d'acquis. M. Magnin, lorsqu'il entra au *Globe* et qu'il s'enrôla sous cette bannière, dans ce groupe d'écrivains tous plus

ou moins novateurs, quel était-il? quel contingent apportait-il pour sa part?

Et d'abord quel contingent apportaient eux-mêmes les autres collaborateurs et les fondateurs de ce recueil critique?

Les uns, de l'école d'Augustin Thierry, apportaient des vues historiques, originales, paradoxales même, neuves, — plus neuves peut-être que justes dans leurs premiers résultats, — mais stimulantes, pénétrantes d'aperçus et de recherches, et vivifiantes par l'esprit et pour l'avenir.

Les autres (Jouffroy et ses amis psychologues) apportaient une philosophie également tranchante et neuve, contestable de méthode et de tendance, mais élevée, intelligente historiquement de toutes les doctrines, et rénovatrice aussi par son souffle et ses ambitions mêmes.

Les autres (M. Vitet en tête) inauguraient une théorie des arts, une *esthétique*, comme on disait déjà, chaleureuse, éloquente, compréhensive, curieuse des monumens et de toutes les manifestations de la beauté ou de la vie dans tous les ordres et dans tous les âges.

Les autres (M. Tanneguy Duchâtel) enseignaient une économie politique avancée.

D'autres (MM. Ampère, Duvergier de Hauranne), voyageurs intellectuels, éclaireurs toujours en mouvement, perçaient à jour la vieille poétique par des exemples frappans ou l'attaquaient par des raisons décisives. D'autres enfin (MM. de Rémusat, Dubois, etc.) allaient prodiguer sur tout sujet et en toute occasion des vues critiques à la Staël, un peu vagues peut-être, un peu trop déliées ou inachevées, mais ingénieuses, singulièrement variées, d'une grande excitation et d'un heureux renouvellement.

Qu'apportait, lui, M. Magnin, en propre dans la masse commune? Rien de tel, rien de cette valeur au premier coup d'œil, aucun lot à part, aucune idée à lui; mais un ensemble de notions, d'applications et d'aptitudes, précieux et rare. Voyons un peu :

Le goût et la connaissance du Théâtre-Français d'abord; — il l'aimait, il le suivait, il était même sur le point de s'essayer à l'Odéon par une bluette dans le genre d'Andrieux, une petite comédie anecdotique (*Racine ou la troisième représentation des Plaideurs*, 1826);

La connaissance exacte et précise de la littérature classique moderne qu'il allait combattre dans ses derniers sectateurs, et dont il eût pu continuer presque indifféremment d'accepter les traditions, sauf de légères variantes, sous un régime plus régulier et mieux établi;

Un tour d'esprit et de style judicieux et ferme, une disposition

à s'assimiler toutes les idées nouvelles en matière littéraire, et une habileté à les rendre avec autant de vivacité que si de tout temps elles avaient été siennes. Ces divers mérites devaient faire de lui un collaborateur des plus utiles et des plus essentiels dans la combinaison présente. En un mot, il allait mettre des qualités d'écrivain classique au service de la cause romantique.

Ses premiers articles remarqués furent ceux qu'il donna sur Parseval-Grandmaison et sa fastidieuse épopée, sur Luce de Lancival et sa fausse élégance; il fit apprécier aussitôt les avantages d'un esprit sagement progressif, armé d'une plume excellente, incisive; dès lors il fut classé et compté parmi les meilleurs sur certains sujets. Non-seulement pour les livres, mais pour les comptes-rendus des pièces de théâtre, des séances de l'Académie, on était sûr d'avoir de lui une critique fine, non pédante, bien informée, où le blâme et l'éloge étaient distribués avec une parfaite mesure. En parlant des auteurs de cette époque intermédiaire, des morts de la veille ou des vivans qui n'en valaient guère mieux, il avait tout ce qu'il fallait pour être juste, tenir la balance, y mettre les deux parts, ne pas tout secouer et rejeter comme on a fait depuis. Dans son recueil en deux volumes, intitulé *Causeries et Méditations* (pourquoi *Méditations?*), il n'a pas assez donné de ces anciens articles de circonstance. Il voulait, dit-on, les unir, les coordonner suivant les matières pour en former un volume nouveau : il aurait mieux fait de suivre simplement l'ordre des dates et de recueillir tout ce qui avait gardé de l'intérêt. Que de choses on aurait vues qui ont été redites depuis par d'autres, et moins bien peut-être! Scribe, par exemple, était à l'ordre du jour, il y a quelques semaines. La solennité académique l'ayant remis sur le tapis, chacun l'a jugé et rejugé à sa guise, et M. Vitet l'a fait mieux que personne, avec le goût et la supériorité qu'on lui connaît. Eh bien! il n'y a guère moins de trente-cinq ans, en décembre 1827, à propos du *Mariage d'argent*, la première grande comédie que Scribe essayait au Théâtre-Français et qui n'y réussit pas, M. Magnin s'exprimait de la sorte :

« Quand M. Scribe a commencé sa carrière, la bonne compagnie était lasse des *flonflons* de l'empire et des bêtises de Montansier. M. Scribe parut et créa un nouveau genre, la *comédie-vaudeville*.

« A la même époque, la vraie comédie, glacée par le décorum classique ou mutilée par la censure, ne produisait que des avortons sans vérité et sans intérêt. La comédie, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus, se trouva donc au Gymnase. A chaque nouvelle esquisse dont l'inépuisable vaudevilliste enrichissait la galerie du Théâtre de Madame : *Il y a là*, s'écriait-on, *plus de comique que dans les tristes nouveautés de la rue de Richelieu!* Et l'on avait raison : *Que n'a-t-il fait de cela une comédie!* Et l'on

avait tort. Quant à nous, en applaudissant avec tout le monde à la fraîcheur d'idées, à la vérité, à la grâce de ces jolies compositions, nous admirions encore le bon sens de l'auteur, qui sentait que ces excellens sujets de vaudeville n'étaient point propres à la comédie, et que ces pensées si légères s'effeuilleraient en se développant. Nous ne connaissons pas de pièce de M. Scribe dont on puisse regretter qu'il n'ait pas fait une comédie. Son art est précisément de saisir ces demi-teintes, ces nuances indécises qui craindraient le grand jour de la scène comique; son secret est de nous montrer, à distance et de profil, certains objets qui, vus autrement, perdraient une partie de leur grâce. Son talent est un talent de demi-jour. M. Scribe possède au suprême degré les lois de cette optique théâtrale. Forcez un peu plus le coloris, dessinez plus nettement tel caractère, prolongez telle situation, transformez enfin le vaudeville en comédie; au lieu d'une esquisse gracieuse ou piquante, vous aurez un tableau, mais commun, faux ou maussade. »

Et M. Magnin, appliquant ce procédé d'extension possible, mais peu désirable, à la jolie pièce *le Mariage de raison*, s'attachait à montrer « qu'élevé aux proportions de la comédie, *le Mariage de raison* eût vraisemblablement échoué, tandis que *le Mariage d'argent*, réduit aux dimensions d'une comédie-vaudeville, aurait peut-être eu la vogue. » Il ne voyait dans ce dernier « qu'un vaudeville dilaté, bulle brillante, soufflée avec effort et lancée sur le Théâtre-Français. »

Certes M. Scribe a depuis lors réussi sur la scène française par de jolies comédies qu'il a eu bien raison de ne pas se refuser; il se devait tôt ou tard à lui-même et à son talent de hasarder cette bataille et de la livrer; c'est assez pour son honneur qu'il ne l'ait point du tout perdue et qu'il ait maintenu sa bannière. Mais pourtant, comme le jugement de M. Magnin reste, somme toute, le vrai jugement, la juste et fine vérité sur lui et sur le meilleur de son œuvre!

M. Magnin, au *Globe*, eut son rôle et fit également sa partie dans cette espèce de concert où les productions des littératures étrangères étaient pour la première fois soumises à l'examen impartial du public français; le Portugal était proprement son domaine, et il préludait ainsi par des articles en quelque sorte préparatoires à son morceau capital de la *Revue* sur la vie de Camoens (1). Sur Shakspeare, il eut le mérite de suppléer et de remplacer M. Desclozeaux, si en fonds de doctrine, mais déjà absorbé par les affaires et par le palais, et pendant toutes les représentations que donnèrent les acteurs anglais à Paris en 1827-1828 il suffit à cette tâche délicate et neuve de feuilletoniste de Shakspeare : ce fut pour lui une très active et très honorable campagne. Il lui était plus aisé assurément de parler

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1832.

à loisir et à tête reposée, comme il l'aimait, d'ouvrages de littérature érudite, et par exemple du roman chinois traduit par M. Abel Rémusat, *les deux Cousines.* Je cite exprès le travail très étudié de M. Magnin au sujet de cet agréable et singulier roman, parce qu'il s'en était fait un point d'honneur et presque une gageure d'amour-propre : il la gagna, et ses trois articles, relus aujourd'hui, nous semblent un chef-d'œuvre d'analyse. Mais nous devons dire pourquoi il y mettait tant d'importance et plus que de coutume.

M. Abel Rémusat était l'un des conservateurs de la Bibliothèque du roi, où M. Magnin n'était qu'employé. Il y avait, en ce temps-là, de sourdes et profondes divisions à la Bibliothèque, et l'on sait qu'il n'est rien de tel ni plus aigre en son genre que les haines de bibliothécaires, c'est-à-dire de gens qui se voient tous les jours, qui sont assis presque en face, qui se détestent d'une table à l'autre, et qui passent leur vie à accumuler des fluides contraires. M. Abel Rémusat, homme d'ailleurs d'infiniment d'esprit, de plus d'esprit peut-être encore que de savoir, était un adversaire politique des plus prononcés, un partisan du pouvoir absolu tel qu'il existe en Asie et dans l'empire du milieu, un ennemi ironique et amer de la liberté. Il ne connaissait pas personnellement M. Magnin, qui était dans un département différent du sien, aux imprimés, tandis que lui était en chef aux manuscrits orientaux; mais il devait lui être opposé, le sachant rédacteur du *Globe*, par toute sorte de préventions et d'antipathies. M. Magnin tenait donc à honneur de rendre justice à un personnage d'autant de savoir et de finesse, à le louer sans le flatter, à le conquérir sans s'abaisser, et puisque l'occasion s'offrait naturellement, il voulait le forcer, envers lui, à une juste estime. Les articles faits et de la manière la plus agréable pour M. Abel Rémusat, celui-ci se vit dans un embarras extrême : il s'agissait de remercier M. Charles Magnin; mais pour un mandarin de cet ordre, une visite, une démarche directe à l'égard d'un inférieur, qui en même temps se montrait un juge si indépendant, semblait chose grave, insolite. On y mit toute sorte de précautions et de préliminaires; des amis communs s'entremirent : on dut, comme dans les négociations du céleste empire, s'inquiéter avant tout que l'étiquette fût observée. Un jour donc, sur quelque palier, dans quelque salle neutre et limitrophe, aux confins du département des manuscrits et de celui des imprimés, à heure précise, M. Abel Rémusat rencontra comme par hasard M. Magnin; les saluts s'échangèrent spontanément, la conversation s'engagea; les remercîmens se trouvèrent faits; la paix et l'alliance fut conclue ou plutôt sous-entendue, pour le cas où M. Abel Rémusat aurait plus tard soit à se prononcer au sein du conservatoire sur l'avenir de M. Magnin, soit à

le voir y entrer et s'y asseoir à ses côtés, ce qui semblait alors fort peu probable, à titre de collègue. Je ne crois pas rêver à cette distance, et il me semble que, sauf rectification, mes souvenirs ne me trompent pas : la petite comédie se passa à très peu près comme je viens de la raconter, à la chinoise.

L'avénement ou le développement de l'école poétique amena, vers 1828, une légère division dans l'école critique du *Globe*. M. Magnin fut de ceux qui se montrèrent le plus disposés à comprendre et à aider les poètes, sans leur rien céder pourtant de ses droits comme juge. Il se laissa mettre très au fait du procédé, des intentions et du faire de l'école de MM. Hugo, de Vigny, et tout en réservant son indépendance il se plaçait pour l'examen des œuvres au point de vue des auteurs; il leur appliquait les règles et les principes d'après lesquels ils avaient désiré être jugés eux-mêmes. Combien de fois, en ces années d'ardeur et de zèle, à la veille ou au lendemain de quelque publication de nos amis les poètes, ne suis-je pas allé trouver le soir M. Magnin dans cette petite rue Serpente où il était alors (avant d'avoir son logement à la Bibliothèque)! Il habitait juste en face des frères de Bure ses parens, et dans la même maison que sa grand'mère M[me] Saugrain. Chaque fois, vers neuf heures du soir, il me laissait un moment pour aller assister au coucher de sa grand'mère, à laquelle il consacra jusqu'à la fin les soins les plus respectueux et les plus tendres. Quand il allait dans le monde, il ne sortait qu'après lui avoir rendu ces derniers devoirs de la journée et lui avoir donné le bonsoir filial, et il n'avait pas moins de trente-cinq ans alors. Il avait reçu d'elle toutes les recommandations et les traditions de la plus exquise politesse bourgeoise. Il ne quitta cette étroite et sombre rue Serpente, où le jour manquait, qu'après la mort de l'aïeule. Souvent donc j'allais ainsi de moi-même, et pour le disposer en faveur de mes amis les poètes, trouver à l'avance M. Magnin; je lui exposais de mon mieux les grands desseins des chefs et aussi les détails de la poétique nouvelle où je me complaisais : il m'écoutait avec sérieux, patiemment, m'offrant l'esprit le plus libre, le plus ouvert. On eût dit d'une table rase sur laquelle on aurait écrit; mais il partait du point même où je me plaçais pour faire aussitôt l'objection ou l'application précise de sa critique et de la nôtre. On le trouvait aussi ferme que modeste.

M. Magnin eut l'honneur de rédiger au *Globe* les feuilletons et les bulletins d'*Hernani* : c'est de lui (sans compter le grand article qui suivit), c'est de lui que sont les entre-filets des 26 et 28 février 1830, tout haletans, tout fumans, tracés le soir à minuit, sur un coin de table à l'imprimerie, au sortir d'une représentation brûlante. Quel dommage, pour l'histoire littéraire du temps, que tout

cun de tomber sur lui. On a taillé depuis en plein drap, et le public paraît très bien s'en accommoder. M. Magnin fit au *National* des articles plus sérieux sur le *plébéianisme dans les arts*, sur la *confédération germanique*. Le mot et l'idée du premier de ces articles et tous les renseignemens statistiques du second lui avaient été fournis par M. Ramée. J'ai le regret de rencontrer dans les colonnes du *National* trop peu d'articles littéraires de M. Magnin, quelques-uns de loin en loin, sur les *Études historiques* de Chateaubriand, sur l'*Histoire de la Renaissance de la liberté en Italie* par M. de Sismondi, un très bon article sur un drame du théâtre chinois traduit par M. Stanislas Julien; mais M. Magnin était dès lors à la *Revue*, et c'est de ce côté que sa faculté littéraire et critique allait désormais trouver un ample espace et un cadre heureux pour s'étendre et se développer.

Il est difficile, en général, de ramener à l'unité l'œuvre éparse d'un critique; il est délicat surtout de prétendre saisir le point central et le noyau de ces organisations de plus d'étendue que de relief. Je l'essaierai pourtant en ce qui est de M. Magnin, et je ne craindrai pas de mettre de côté dans son élégant et ingénieux bagage, ou du moins de rejeter en seconde ligne, ce qui ne lui appartient pas en propre : nous discernerons plus sûrement ensuite ce qui est bien à lui.

L'article sur la reine Nantechild, publié dans la *Revue* (15 juillet 1832), fit sensation et presque événement par les vues neuves qui y étaient exposées pour la première fois avec ensemble sur l'art du moyen âge, sur les diverses époques bien distinctes et les phases qu'il avait traversées. Pour ceux qui l'ont un peu oublié, je rappellerai que cette reine Nantechild était une des femmes de Dagobert Ier, et sa statue se voit à Saint-Denis sur le tombeau de ce roi mort en 638; cette statue n'est pas (bien entendu) de l'époque mérovingienne, mais paraît être de la première moitié du XIIIe siècle. A propos d'un simple moulage, exécuté par les soins de M. Ramée, M. Magnin prenait occasion de tracer tout un tableau magistral et d'exposer une histoire abrégée de l'art (architecture et sculpture) pendant plusieurs siècles; il en déroulait les transformations graduelles et en décrivait les manières successives avec une science, un goût, une précision qui supposaient vraiment une longue pratique : c'était à faire illusion.

Je dis illusion à dessein, car toute cette science n'était en effet qu'une appropriation heureuse et instantanée de l'écrivain : c'était du talent de metteur en œuvre, de rédacteur ingénieux et élégant. M. Magnin dans cet article si remarqué, et il ne l'avait pas assez dit, n'était que rapporteur.

De doctes antiquaires avant lui avaient déjà donné la clé et tracé les divisions : Auguste Le Prevost les avait indiquées, timidement, il est vrai, et en homme de détail ; mais M. Vitet notamment, M. Ramée, jeune statuaire, plein de chaleur et d'enthousiasme, touchés l'un et l'autre du feu sacré, s'étaient mis en campagne ; ils avaient visité en pèlerins fervens et infatigables les monumens, les églises, les restes d'abbayes, et la théorie fondée sur l'observation était née : elle avait apparu, un matin, lumineuse et manifeste. M. Ramée, celui même qui venait de faire mouler cette statue de la reine Nantechild, avait distillé à M. Magnin, dans une suite d'entretiens et d'explications, les idées, les vérités nouvelles, et l'habile écrivain, l'écouteur avisé, les avait conçues, absorbées aussitôt, puis retournées et exposées à son compte avec une lucidité attrayante. Des parties d'érudition fine, tirées des livres dont M. Magnin savait si bien l'usage, comblaient les interstices, et sur l'ensemble du travail brillait un vernis de netteté et comme un enduit solide et consistant. Le morceau était excellent de tout point. M. Vitet toutefois, en félicitant l'auteur de l'article, put lui écrire avec une pointe légère d'ironie : « On voit que l'ami Ramée vous a exprimé la grappe jusqu'à la dernière goutte. »

Est-ce à dire que M. Magnin fût pour cela un antiquaire, un connaisseur direct en fait de monumens, de statues, de morceaux de sculpture et d'architecture antiques ou modernes ? Pas le moins du monde. Il n'était guère sorti de son cabinet, il n'avait pas voyagé, il n'avait pas même visité ce qui était à sa portée, il avait peu vu de ses yeux : sa myopie était extrême ; mais il avait lu, il avait écouté de sa fine oreille, il avait compris, il savait rendre ; il y a de ces tours d'adresse de l'écrivain et du lettré habile. Aussi les amateurs ardens, les dévots au moyen âge comme il y en avait beaucoup alors, qui, sur la foi du magnifique programme et de l'article révélateur, allaient droit à lui comme à quelqu'un qui savait d'original les choses et qui était un maître à consulter, pouvaient être surpris et quelque peu déçus de le trouver à court et si discret ; il en savait là-dessus juste autant qu'il en avait dit, pas un *iota* de plus.

La direction propre de M. Magnin et son filon d'originalité ne doivent pas se chercher dans cette voie ; je ne lui trouve de vocation un peu déterminée que dans son goût pour le théâtre, pour les origines et les applications scéniques sous toutes les formes : ici il est dans son élément, dans un genre qu'il a une fois effleuré comme auteur, qu'il a de tout temps cultivé et suivi comme amateur et critique, où tout l'attire et l'amuse ; son dilettantisme commence.

S'il n'avait pas eu ce goût d'instinct pour le théâtre et ses jeux

les plus divers, depuis la comédie anecdotique d'Andrieux jusqu'aux *Burgraves*, depuis les drames chrétiens de Hrotsvitha jusqu'aux marionnettes, on aurait droit d'être sévère sur sa qualité d'érudit; on pourrait le définir le contraire d'un Letronne ou d'un Fauriel, et soutenir sans trop d'injustice qu'il n'y apportait aucune initiative personnelle. Car, hors de là, regardez bien : rien ne lui vient de lui-même; il y a toujours quelqu'un qui lui instille la chose goutte à goutte dans l'oreille, — une oreille, il est vrai, des plus nettes et des mieux purgées, comme dirait Horace. Ce n'est que sur les matières de théâtre qu'il commence à devenir tout à fait lui et un maître à sa manière.

Désigné un jour par Fauriel pour être son suppléant dans la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres (1834-1835), il fut amené à choisir un sujet d'études qui ne rentrât pas trop dans les matières si diverses déjà traitées par le savant titulaire : il n'hésita pas et prit les origines du théâtre moderne; il s'en occupait aussi dans des conférences dont il fut chargé vers le même temps à l'École normale. Ses cours, au reste, ne comptèrent que par les résultats écrits, par les livres ou les articles qui en sortirent. M. Magnin, pas plus que Fauriel (et, s'il se peut, encore moins que lui), n'était né pour la chaire et l'enseignement oral; il n'avait rien de ce qui fait l'orateur ni même le professeur, tel que des talens élevés et brillans nous ont appris de nos jours à le considérer. Il improvisait peu et il lisait imparfaitement, il tâtonnait en lisant et n'imprimait pas l'accent au discours. Il n'avait de l'homme qui parle en public ni le masque, ni la bouche d'airain, ni le front; il n'avait pas le coup d'œil ni la flamme du regard : aucune action, aucun geste. La nature ne l'avait pas fait pour être de ceux qui lancent de loin dans le but la flèche sonore. Tout au contraire, il semblait jouir de ne pas faire d'éclat autour de lui, de n'aller que pas à pas (*pedetentim*), de n'être goûté que de près et de quelques-uns. Son plus grand plaisir était le plaisir de la fourmi qui grossit son tas grain à grain. Il ne voyait bien les choses que le nez dans son livre et le front sur son papier. Face à face et de vive voix, il valait moins qu'avec la plume (je ne parle pas de la conversation privée, où il était fort aimable). Encore une fois, il n'y avait rien là dedans du professeur, de cette sorte de fontaine publique jaillissante et retentissante où tous vont en foule s'abreuver.

Et ici je veux achever de le dessiner par un contraste, et qui ne sera pas tout à son désavantage. Chacun, dans les groupes intellectuels qu'il traverse et dans les combinaisons de personnes où il se trouve mêlé, rencontre dès sa jeunesse ses affinités, ses attractions au moral, comme aussi ses antipathies et ses déplaisances. Une na-

ture d'esprit et de talent n'est entièrement définie, selon moi, que quand on a pu nommer son contraire. Or le contraire, l'opposé et, si j'ose dire, l'antipathique de M. Magnin était Lerminier. Qui de nous ne se souvient de ce dernier auquel l'oubli final peut-être vaudrait mieux? Mais qu'il était brillant à ses débuts! qu'il avait donné de belles et grandioses espérances! que d'études fortes il avait entreprises et entamées vaillamment! sous quels heureux et honorables auspices il s'annonçait! Nature audacieuse et ambitieuse, trop tôt démentie, talent d'emphase et d'éclat, d'apparat et de montre, clairon et cymbale, boute-en-train de la jeunesse, simulacre révolutionnaire qu'un brusque coup de vent démasqua et retourna, qu'on venait d'entendre faire le généralissime et commander la charge, qu'on vit tout d'un coup culbuté et en déroute comme un tambour-major sans armée; à la fin esprit déchu qui n'était plus qu'un tempérament, tombé de la passion dans l'appétit, il eut pourtant jusque dans les dernières années, et même dans ce qu'on ne lisait plus de lui, quelques éclairs d'autrefois, bien des restes de ses fortes études du commencement. Lerminier, en ses heures de plénitude et d'orgueil, se permettait envers le modeste et studieux M. Magnin des airs superbes, et il se sentait pour lui quelque dédain qu'il ne dissimulait pas; il riait de lui voir des velléités de savoir en tous sens quand les instrumens pour cela lui manquaient en partie; il ne se prêtait pas toujours à le satisfaire, quand on le questionnait au nom de son curieux et friand collaborateur sur les choses et les hommes d'au-delà du Rhin : « Ce sont des envies, des caprices d'érudition, disait-il, il peut attendre. » Il triomphait avec supériorité de son accès aux hautes sources germaniques et de sa première nourriture de moelle de lion. Il ne voyait pas que comme, dans les jeux des courses, celui qui va toujours et sans s'arrêter un seul instant, n'avançât-il que peu à peu, ira plus loin que celui qui s'élance d'abord, qui extravague et bondit à l'aventure, M. Magnin approcherait bien plus près du but où lui, avec toute sa fougue, il ne toucherait pas. Lerminier n'était qu'un faux génie qui brisa de bonne heure et manqua sa carrière; la continuité, la patience et l'économie prudente devaient avoir raison contre lui à la longue et l'emporter.

Ce ne fut pas un mécompte, ce fut un soulagement pour M. Magnin, lorsque M. Fauriel se fit remplacer par Ozanam : décidément la chaire avec ses bruits et son mouvement lui allait peu; il fut heureux de pouvoir reprendre son pas, son allure favorite, le doux train de l'érudition à huis clos; il s'y appliqua désormais tout à son aise, sans dérangement aucun, et de plus en plus dans cette même ligne des origines théâtrales qu'il s'était tracée.

Le premier volume, le seul qu'il ait donné de ces *Origines*, ne représente que la moindre partie de ses travaux dans cette branche intéressante; il se hâta de le publier pour justifier de ses titres à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il fut nommé aussitôt après, en 1838. Cela fait et ce terme de son ambition atteint, il ne se hâta plus; il aima mieux amasser, augmenter sans cesse la riche matière des volumes suivans que de se presser de les réunir; il s'y oublia un peu, et plus tard, quand il songea à lier sa gerbe, il n'en eut ni le temps ni la force; il était trop las.

Je ne dirai plus qu'un mot de l'accessoire; j'appelle ainsi ses articles de critique concernant les écrivains du jour, Quinet, Hugo, Ponsard. Ces articles très développés, de la seconde manière de M. Magnin, tout distingués qu'ils sont, laissent cependant quelque chose à désirer pour la netteté et le sens précis des conclusions. Son érudition y donne plus d'une fois le change à sa critique; muni de notes abondantes sur les origines des mythes d'Ahasvérus ou de Prométhée, il substitue un peu trop complaisamment le point de vue du fureteur curieux et de l'archéologue au jugement littéraire direct. Son goût, mis en demeure de se prononcer, n'a pas de ces promptes réponses qui partent d'elles-mêmes et ne s'éludent pas.

Quant au drame moderne et aux dernières productions de l'école romantique au théâtre, l'interruption de quelques années que M. Magnin avait mise à en suivre le mouvement l'avait évidemment *arriéré* un peu; il en est encore à l'admiration quand le public était arrivé à la fatigue. Il ressemblait à un homme qui aurait laissé de côté la lecture d'un livre à une certaine page et qui le rouvrirait assez longtemps après, juste à l'endroit où il avait mis le signet : M. Magnin reprenait sa lecture à un feuillet où le public n'était déjà plus. Sa montre retardait. Il ne sut pas crier *holà!* hardiment et faire entendre à propos le signal d'arrêt, comme c'est le propre des Boileau, des Johnson, de tous les fermes et vigoureux critiques. Au lieu de cela, il mollit, il disserta agréablement, mais il ne dit pas le mot décisif qu'on attendait de lui.

Cet embarras perce encore dans son article sur la *Lucrèce* de M. Ponsard. Il compliqua de trop de considérations et de prenez-y garde le jugement très simple et très net qu'il y avait à donner sur ce succès, qui était à moitié un succès de contraste et d'opposition, et qui avait, à sa date, une signification tranchée. Il n'insista pas sur les vraies causes qui expliquaient et légitimaient suffisamment la réaction : il s'efforça plutôt d'en atténuer le sens, comme s'il eût craint de rompre avec ceux qu'elle contrariait. Il y mêla, envers le nouvel auteur, toute sorte de chicanes rétroactives, étrangères à l'œuvre présente, la seule qui fût en cause. Dans ce genre de cri-

tique pratique et contemporaine, M. Magnin, malgré la richesse croissante de sa littérature et l'agrément varié de sa forme, avait perdu en vieillissant quelque chose de la fermeté et de la vigueur qu'il avait montrées au temps du *Globe;* il n'allait plus si directement au fait. Ses qualités civiles elles-mêmes, sa circonspection, sa politesse lui nuisaient. Évidemment il n'aimait plus la guerre, il craignait les coups; il évitait de se commettre. L'audace militante chez lui, comme chez la plupart, s'en était allée avec le feu de la jeunesse.

C'est l'érudit surtout qui gagnait en lui. J'y reviens avec plaisir, et j'insiste désormais sur cet ordre de services par lesquels il survivra aux souvenirs de sa génération et laissera un nom dans la science. En y mettant un peu plus de célérité, il aurait pu être l'historien littéraire de notre ancien théâtre : il ne fut que le préparateur du futur historien, mais ce préparateur était excellent. Nul plus que M. Magnin ne s'est appliqué à l'éclaircissement de cette question délicate : comment le théâtre ancien a-t-il fini? comment a commencé et a repris le théâtre moderne? y a-t-il eu interruption totale? peut-on saisir et soupçonner quelque continuité obscure dans les plus bas genres? quels sont les premiers indices, les premiers témoignages d'une résurrection originale ou d'une reprise ingénieuse? Le *Théâtre de Hrotsvitha*, religieuse allemande du x[e] siècle, qu'il traduisit et commenta (1845), lui fournit un texte précieux pour grouper alentour ses observations et ses conjectures. Je suis, malgré tout, fort tenté de croire, avec M. Édélestand du Méril, que M. Magnin accorde à ces essais de la religieuse de Gandersheim plus d'importance qu'ils n'en eurent réellement dans l'histoire du théâtre : ces six légendes, que la docte femme mit de son mieux en beau latin de Térence, n'étaient probablement dans la pensée du pieux auteur qu'une imitation toute littéraire, une étude classique sans aucune idée de représentation. Le drame moderne n'a guère rien à faire là dedans. En général, M. Magnin ne sentait pas assez dans chaque branche les différences tranchées, les points de départ et les fins : ce qui lui manquait, c'était le coup d'archet, ou de le donner lui-même ou de le distinguer chez d'autres; il était porté à voir dans les choses plus de continuité et de suite qu'elles n'en ont. Ce sont là, au reste, des questions particulières à débattre entre érudits, et de quelque côté que l'on penche, il y a lieu à toute estime. On contredit M. Magnin sur un point, on profite de lui sur tous les autres.

Pour apprécier la finesse et l'utilité de ses travaux en ce genre, il faut avoir lu, il faut avoir eu besoin de lire (quand on a été professeur et obligé soi-même de traiter les mêmes sujets) la série de

ses articles sur l'ancien théâtre français dans le *Journal des Savans* de 1846 et de 1858, les analyses détaillées et spirituelles qu'il donne des anciens jeux, des anciennes farces, sa discussion raffinée sur la principale et la reine de toutes, la farce de *Patelin* (1855-1856). Tout cela, à quelques liaisons près, forme un ensemble depuis le haut moyen âge jusqu'aux abords du XVI[e] siècle. Le premier il a introduit dans ces matières d'apparence ingrate le sentiment du goût et une critique déliée, avisée, exacte et légère. On n'a qu'à le suivre et à se laisser guider; on se donne aisément ensuite les airs de s'y connaître en l'arrêtant sur quelque point de détail où il se montre un peu vétilleux.

M. Magnin est destiné à être beaucoup consulté, beaucoup mis à contribution et peut-être pillé. Puissent tous ceux qui lui emprunteront lui rendre la justice qui lui est due! Un ami de l'ancien Balzac, le prieur Ogier, justifiant un jour son ami du reproche de plagiat qu'on lui faisait, citait l'exemple des prédicateurs, lesquels, disait-il, prennent partout chez les pères sans qu'on leur reproche de piller, et il ajoutait agréablement : « Nous autres, prédicateurs, *qui volons comme sur les grands chemins...* » On pourrait dire la même chose des professeurs, lesquels, n'ayant en vue que l'utilité des écoutans, prennent partout sans scrupule tout ce qui est bon à dire, et ils font bien.

Moi-même j'en ai largement usé en mon temps; je ne me suis fait faute de marcher avec le secours et l'appui des autres. Par nature et par goût, je n'aurais jamais été de ceux qui ont défriché le moyen âge; je n'aurais pas eu ce courage, je l'avoue : eux, ils l'ont eu, ils l'ont défriché patiemment. Venu tard dans cette étude et à leur suite, je recueillais les fruits de leur labeur, et je leur en étais reconnaissant. Cela ne m'empêchait pourtant pas, tout en rendant justice à ces excellens travailleurs, de noter quelques-uns de leurs défauts, l'engouement, l'enthousiasme excessif des uns, la complaisance un peu minutieuse des autres; et en parlant de la sorte, c'était à M. Magnin en particulier que je pensais.

Mais pour un léger défaut, qui peut-être même était nécessaire, que de grâce, que d'agrément de détail, quel discernement utile! M. Magnin nous fait observer, comme à la loupe, l'origine des genres. A défaut du grand et du beau, on assiste par lui à la naissance, au progrès lent, à la formation successive d'une branche des plus remarquables de la production et de l'imagination humaine. C'est comme si l'on observait d'abord à l'état d'humbles herbes et de fougères ce qui sera plus tard de grands arbres et l'honneur de nos parcs et de nos forêts. Dans le jeu de *Robin et Marion*, on a déjà l'opéra-comique presque tout formé. Quand il en vient aux farces,

à cette veine heureuse et riche de notre vieux théâtre, à cette première forme de la comédie, M. Magnin se complaît et se délecte aux analyses, à celle de la farce du *Cuvier* et de bien d'autres; il triomphe dans *Patelin*, et s'attache un peu trop, je crois, à le vieillir. En le louant selon son mérite, il ne le surfait pas du moins; il nous le montre le meilleur produit du genre, non l'unique. Combien d'œuvres spirituelles et déjà comiques d'auteurs anonymes il nous fait passer sous les yeux! Ce sont les coups d'essai de petits Molières restés en chemin et inconnus, mais dont quelques-uns se sont approchés assez près du Molière véritable et immortel. Il ne doit pas y avoir grande distance, j'imagine, entre cette farce si joyeuse du *Cuvier* et celles du *Médecin volant*, de *la Jalousie du Barbouillé* que jouait Molière tout jeune dans ses tournées de province. M. Magnin, toujours curieux jusqu'à être subtil, se pique de distinguer entre des genres bien voisins, de reconnaître les farces qui étaient dues aux basochiens et celles qui appartenaient au répertoire des *Enfans sans souci;* il est difficile, en bien des cas, d'établir la distinction et de marquer la limite. Peu importe; ses remarques n'en sont pas moins fines et justes en tout ce qui est du goût. Il nous fait apprécier comme la perle du genre des *Enfans sans souci* une petite farce, une parade à un seul personnage, très spirituelle et très amusante, *le franc Archer de Bagnolet;* on en ferait encore maintenant un joli lever de rideau du Palais-Royal.

Voilà donc à quoi s'exerçait soir et matin, à quoi songeait tout le jour l'ingénieux érudit. Il faut se garder d'oublier son *Histoire des Marionnettes* (1852), qui promet pourtant un peu plus qu'elle ne tient. L'auteur a omis, je ne sais pourquoi, d'y joindre des dessins et figures, oubliant trop qu'aujourd'hui il ne se fait plus de livres de ce genre sans gravures à l'appui. C'est une lacune.

Et maintenant nous sommes en mesure, ce me semble, de nous faire une idée complète de cette nature d'esprit peu caractérisée au premier coup d'œil, si répandue, si éparse même, mais qui a sa nuance et son grain d'originalité.

Les dernières années de M. Magnin, nous devons le dire, furent marquées par des changemens profonds que nous n'avons à juger en aucun cas, et qui ne le laissèrent pas tout à fait le même que nous venons de le montrer. Sa santé, de tout temps délicate, était devenue déplorable. L'idée de la mort, d'une mort très prochaine, lui était continuellement présente. Un jour, dix ans environ avant sa fin, lui, l'esprit de tout temps le plus net et le moins mystique, il revint de Franche-Comté, — de Besançon, je crois, — tout modifié de cœur et de pensée. Il fit part à quelques-uns de ses amis les plus intimes de cette véritable conversion : « Mes amis, leur

dit-il (ce furent à peu près les termes qu'il employa), je vous préviens que je ne veux pas d'objections; je vous prierai autant que possible de conformer votre conversation à ma nouvelle croyance. Je n'afficherai pas mon christianisme, et autant que possible j'éviterai d'en parler, mais aussi je n'en rougirai pas. » Il tint parole. Nous fûmes de ceux qui en souffrirent, étant de ses amis bien anciens et affectionnés sans doute, mais non pas tout à fait particuliers et intimes. Adieu dès lors les réunions, les petits dîners aimables et en tout petit comité où il nous conviait de temps en temps, et où le vin de Salins, les confitures de Salins et toutes les friandises du cru égayaient le dessert avec l'aménité du maître et la chansonnette du bon docteur B... M. Magnin, toujours tolérant pour les autres, était devenu sévère et mortifié pour lui-même. Il n'affichait rien, mais on savait son nouvel ordre d'idées et l'on respectait sa solitude. Il y avait alors, non loin de lui, des savans, des convertis aussi dans leur genre, qui faisaient de leur religion grand bruit et qui embouchaient la trompette à la porte du temple : lui, il était le plus éloigné d'en agir de la sorte, et il ne puisait dans sa foi que des motifs de consolation intérieure. Il en eut besoin, car dans les derniers temps il était affligé de toutes les infirmités de la vieillesse, et littéralement cloué sur son lit ou à son fauteuil. Il m'écrivait un jour, pour me définir son triste état, que je ne savais pas si grave et si désespéré : « C'est la situation d'Augustin Thierry, *à la gloire près.* » Il avait projeté, avant d'en être réduit à cette extrémité, un travail sur la *Danse des morts* au moyen âge, et il avait prié un des employés de la Bibliothèque, M. Chéron, de lui recueillir tout ce qu'il trouverait là-dessus; mais il le remercia un matin et lui dit de ne plus donner suite à ses recherches, déclarant qu'un tel sujet funèbre, remis sans cesse sous ses yeux, lui devenait impossible à supporter : la mort, même en peinture, il ne pouvait la regarder fixement! Il serait difficile cependant de surprendre dans aucun des articles écrits par lui, qui se rapportent à sa dernière période de croyance, la moindre trace de ses préoccupations austères et sombres, si ce n'est peut-être dans un article du *Journal des Savans* d'octobre 1859 : à l'occasion d'un livre de M. Lenient, étant amené à s'expliquer sur l'idée de la mort et du diable, si dominante durant tout le moyen âge, il ne paraît pas fâché de rencontrer, répandu alors dans toute la chrétienté, « le sentiment, dit-il, de cette continuelle et *salutaire* menace. » Ce n'est qu'un simple trait qu'on ne remarquerait pas, si l'on n'était averti.

Je n'ai point à entrer dans le récit de sa fin, dans les particularités de son testament, par lequel il demandait à être transporté à Salins après sa mort, léguant de plus à cette ville une partie de son

bien, moyennant des conditions ou intentions à long terme qui paraissent difficiles à remplir. La critique n'a rien à faire avec ces secrets mobiles et ces déterminations suprêmes des mourans. Mais je veux résumer encore une fois, au moment de finir, mes souvenirs essentiels sur M. Magnin, tel que je l'ai connu avant que la maladie fût venue l'affaiblir et attrister ses dernières années; j'ai besoin de rassembler en quelques mots les impressions que m'a laissées sa personne en des saisons meilleures, et de fixer aux yeux de tous comme aux miens l'idée de sa vie, de ses mœurs, de son habitude studieuse, réfléchie, une sensible et parlante image qui ne puisse se confondre avec nulle autre. La physionomie de l'homme m'y invite, et le cadre également.

Si l'étude en effet a des douceurs qui ont souvent été célébrées, il fut donné à M. Magnin de les goûter et de les savourer dans des conditions particulières qui valent la peine qu'on les rappelle et qu'on les décrive. Placé au sein de la plus grande bibliothèque du monde, logé dans les bâtimens qui en dépendaient, il pouvait, aux heures où le public n'y pénétrait pas, ou dans les parties réservées interdites aux profanes, se considérer comme dans le plus vaste et le plus silencieux des cloîtres. A le voir passer dans ces grandes salles et glisser légèrement à pas menus et discrets le long des boiseries sombres et des armoires grillées, il semblait qu'il craignît d'y faire bruit lui-même et d'y éveiller l'écho de tant de générations d'auteurs endormis : c'était un des leurs, un peu en retard, un ami qui, même quand il avait à les consulter, semblait ne vouloir troubler que le moins possible leur repos. Je l'y ai suivi, ou mieux, surpris plus d'une fois dans le cours de ces recherches paisibles : tout se taisait, le jour tombait, il était seul, lisant près d'une fenêtre; le bruit des feuillets qu'il froissait entre ses doigts ressemblait à ces craquemens mystérieux qui, dans les froides et muettes nécropoles, marquent seuls par intervalles le travail du temps. On se figure peu, et dans quelques années on ne se figurera plus du tout, ce qu'était la Bibliothèque du roi dans sa première et tranquille beauté, avec la morne tristesse de sa cour rectangulaire, avec le jardin austère, fermé d'une clôture, qui en occupait une moitié et où l'on n'entrait pas, la vasque de pierre verdâtre au milieu, d'où un maigre filet d'eau jaillissait à peine; puis les escaliers solennels, les salles antiques et les galeries de ce beau palais Mazarin, conservées presque comme aux jours où s'y promenait M. le cardinal et où il s'y faisait rouler dans son fauteuil déjà mortuaire entre deux rangées de chefs-d'œuvre et de magnificences. Rien qu'en y entrant, le respect et le génie des graves études vous saisissaient; l'air qu'on y respirait n'était plus celui du dehors; la

lumière elle-même y prenait une teinte égale et monotone. Cette Bibliothèque auguste, telle que nous l'avons vue encore du temps de M. Van Praet, avant l'invasion du grand public et l'irruption d'un peuple de lecteurs, était restée l'idéal de M. Magnin : c'était son cadre, c'était sa patrie; il dut en porter le deuil dans son cœur quand elle changea et se transforma en vue du mieux, jusqu'à se défigurer. Sa vie à lui-même était tout ordonnée et ménagée par rapport à ses fonctions de bibliothécaire et d'écrivain : désirant couper sa journée de la manière la plus favorable à ce double emploi, il s'était arrangé pour dîner vers trois heures et demie, à l'heure où il se trouvait libre et débarrassé du public; son dîner fait, le plus souvent chez lui, dîner frugal et fin, qu'il faisait suivre d'un petit tour de promenade solitaire au Palais-Royal, il rentrait, se remettait à l'étude; il recommençait sa journée, et là c'était un travail incessant, minutieux, méthodique, sans fureur et sans verve, mais non sans un charme infini : une citation dix fois reprise et vérifiée, une diligente comparaison de textes, un rapprochement piquant, une date ressaisie, une œuvre d'hier rattachée à une pièce ancienne oubliée, à une chronique vieillie, une page de son texte à lui, recopiée, remise au net pour la troisième ou quatrième fois, et celle-ci la bonne et la définitive. Et tout cela pour obtenir la gloire? oh! non pas! il savait bien qu'il n'avait pas en lui de quoi la tenter; — pour faire bruit pendant les huit ou quinze jours qu'une revue reste exposée dans sa primeur aux yeux du public? pas davantage; il n'y prétendait même pas, et tout retentissement lui était antipathique; — mais tous ces soins, ces scrupules, cette conscience, rien que pour le plaisir de se satisfaire, de ne pas se sentir en faute, de paraître exact et sans reproche à un infiniment petit nombre de juges, de posséder toute une branche d'érudition ténue et délicate, et de la faire avancer, ne fût-ce que d'une ligne : voilà quelle était l'inspiration et l'âme de l'étude pour M. Magnin. Je ne le plaindrai point d'avoir tant dépensé pour si peu, je l'envierai plutôt : il a joui de lui-même pendant de longues heures, il a pratiqué le précepte du sage : *cache ta vie;* il a fait d'une toute petite santé un long et ingénieux usage; il a souri dans la solitude à d'innocentes pensées et s'est égaré à loisir dans les sentiers qu'il préférait; enfin, lettré par vocation et qui n'était que cela, il a réalisé, selon ses forces et dans sa mesure, un rêve pacifique et doux.

SAINTE-BEUVE.

MLLE LA QUINTINIE

SIXIÈME PARTIE (1).

RÉCIT DE L'ABBÉ.

Moreali est mon véritable nom, c'est celui de ma mère et d'un oncle maternel qui m'a adopté tout récemment. J'ignore qui fut mon père; ma mère était Italienne, et je suis né à Rome. J'étais fort jeune quand elle m'envoya à Paris, où je fus élevé chez les jésuites sous le nom de Fervet, et où elle vint s'établir près de moi quelques années plus tard. Elle me chérissait tendrement et me donnait l'exemple des vertus chrétiennes. Elle avait bien peu d'aisance, mais elle ne négligea rien pour mon éducation. Elle passait pour ma tante, et longtemps, en lui donnant un titre plus doux, je crus n'être que son fils adoptif.

Je fis de bonnes études, mais je ne montrais aucun goût pour l'état ecclésiastique. La carrière des lettres, l'éloquence du barreau me tentaient. J'avais de l'ambition, et pourtant j'étais un croyant, mais un croyant porté à la lutte plus qu'au renoncement.

A son lit de mort, ma pauvre mère me révéla l'illégitimité de ma naissance, et m'apprit qu'étant enceinte de moi, elle m'avait consacré à Dieu par un vœu solennel. Depuis que j'étais au monde, elle avait tout fait pour réaliser ce vœu. Elle avait espéré que j'y souscrirais. Elle avait compté que mon sacrifice rachèterait son pé-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril, et du 1er mai.

ché. Elle n'exigeait pas que je fusse prêtre sans vocation, mais elle me suppliait de ne pas lui ôter l'espérance à sa dernière heure et de la laisser partir emportant la promesse que je ferais mon possible pour lui abréger les terribles expiations du purgatoire. Si un jour il se pouvait que son fils offrît le saint sacrifice de la messe à son intention, elle se flattait d'être alors réconciliée avec Dieu.

Elle mourut dans mes bras, bénie quand même et consolée autant qu'il dépendait de moi; mais la honte de ma naissance et l'horreur de mon isolement dans la vie m'avaient porté un coup terrible. Je me vis sans appui, sans amis, sans liens, sans patrie; errant dans la société, livré à mon inexpérience, luttant pour percer tout seul et retombant désespéré sur moi-même, j'essayai de me persuader que mon intelligence et ma volonté suffiraient, mais j'eus peur des passions que je sentais fermenter en moi. La femme était pour moi un objet de séduction irrésistible et d'aversion craintive. J'avais des envies d'adorer et de tuer la première qui égarerait mes sens. L'épouvante me ramena chez les jésuites.

Là je n'étais plus seul, j'appartenais à tous, il est vrai, mais tous m'appartenaient, et je pouvais, au sein de cette société puissante, conquérir par un grand mérite l'indépendance de l'initiative.

J'avoue que l'ambition mondaine fut encore mon but jusqu'au moment où je fus désigné pour recevoir les ordres sacrés. Dans ma dernière retraite préparatoire, je sentis la grâce, je reconnus mon néant, je m'humiliai et je travaillai sincèrement à combattre le démon d'orgueil qui était en moi.

Outre le travail de la grâce, j'étais doué d'un besoin de logique intérieure qui me travaillait aussi. J'avais le goût du beau, la passion du vrai, le sentiment de l'honneur, le mépris des faux biens, de grands appétits de franchise et de générosité; mais la vraie charité chrétienne, le facile pardon des injures, l'humilité devant les hommes, le repos absolu du cœur et des sens à la pensée des femmes, voilà ce qui me manquait. Je le sentais, car j'étais sévère envers moi-même. Je demandai encore un an de travail spirituel avant de prononcer mes vœux, je ne me trouvais pas encore assez digne et assez fort; mais on avait besoin de mes services, on me dissuada de tenter une plus longue épreuve : je me consacrai en tremblant.

Pourtant je me sentis à la fois enorgueilli et touché de la confiance avec laquelle mes directeurs me poussaient dans l'arène. L'orgueil du devoir m'était permis, je m'y abandonnai : n'était-il pas ma sauvegarde contre les tentations?

Je fus nommé d'emblée à un vicariat dans une ville de premier ordre. J'y prêchai le carême avec un très grand succès. C'est là que les larmes des femmes, ces touchantes ferveurs, plus séduisantes

que les applaudissemens des foules, commencèrent à me troubler sérieusement. Je sentis la nécessité des plus grandes austérités. Il fallait être saint ou rien. Je m'efforçai d'être saint.

La grâce descendit encore sur ma ferveur. Le calme se fit comme par miracle. Un jour, je me sentis vraiment fier en me sentant vraiment fort. Le souffle embrasé du confessionnal me fit sourire. Les plus belles femmes venaient à moi. Toutes m'aimaient, sinon avec réflexion et persistance, du moins avec entraînement, durant cette heure de tendre épanchement qu'elles apportaient à mes pieds. Je les traitai durement, quelques-unes s'exaspérèrent jusqu'à m'aimer avec ardeur. Je les accablai du mépris de Dieu, qui leur parlait par ma bouche.

Parmi les pénitentes que l'aristocratie de la province m'envoyait en trop grand nombre, une jeune fille charmante me consola par son angélique chasteté, par l'absence de tout instinct douteux à combattre, par une foi naïve pleine de scrupules attendrissans : c'était Blanche de Turdy. Elle avait seize ans à peine. Pâle, délicate, toujours simplement vêtue, un peu nonchalante et d'humeur rêveuse, elle était l'image de la candeur timide et de la virginité ignorante.

Sa mère, qui était pieuse, vint un jour me consulter. — M. de Turdy veut, dit-elle, marier ma fille avec un beau colonel qui ne croit à rien. L'enfant est douce, et redoute la vivacité de son père. Donnez-lui le courage de résister un peu. Mon mari est bon au fond, il cédera. D'ailleurs nous ne sommes ici que pour un temps limité. Nos propriétés les plus importantes sont en Savoie. C'est là que je voudrais établir Blanche, afin de l'avoir près de moi.

J'exhortai dans ce sens ma jeune pénitente, qui se prit à pleurer. — Mon père ne me force pas, dit-elle, toute la faute est à moi. Le colonel La Quintinie m'a dit au bal qu'il m'aimait, et qu'il serait malheureux, si je ne l'aimais pas. Je l'ai cru, et lorsqu'il m'a demandée à mon père, j'ai avoué que je l'aimais aussi. Mon père serait plutôt contraire que favorable à ce mariage. Le colonel ne lui plaît pas beaucoup. « Pourtant, m'a-t-il dit, si tu l'aimes,... nous verrons... Consulte ta mère. » J'ai consulté maman, qui dit non. Je ne sais pas si j'ai fait un péché en aimant ce colonel.

Je m'efforçai de lui prouver qu'elle ne l'aimait pas. Elle parut ébranlée, et me promit de n'y plus songer.

Un an s'écoula sans qu'elle se confessât d'aimer. Je n'avais pas coutume de questionner. Je blâme ce mode de provocation à la sincérité. Pourtant ce silence m'étonnait, et je me fis scrupule de donner à Blanche l'absolution pascale sans être bien assuré de la validité de sa confession. Elle me répondit avec la simplicité d'un ange :

Vous m'avez défendu d'aimer, je me suis abstenue. Je n'aime plus que Dieu et la Vierge.

Cette soumission facile, entière, vraiment sainte, me remplit d'admiration et de tendresse pour cette jeune âme, qui dès sa première épreuve s'élevait à l'état de perfection, celui où il n'y a plus ni lutte ni angoisse devant le sacrifice de soi-même. J'en fus si édifié que je me sentis comme sanctifié par contre-coup. J'avais beaucoup travaillé pour assurer ma victoire sur les sens, et cette enfant, qui n'avait pas de sens à vaincre, immolait l'instinct de son cœur avec cette sublime simplicité!

Je l'aimai, je l'aimai de l'amitié la plus pure, la plus calme. C'était en moi comme un sentiment divin! Ni ma veille ni mon sommeil n'en étaient troublés. Mes yeux ne la cherchaient dans l'église ni aux offices, ni aux sermons. Quand j'étais là, je sentais qu'elle y était, et elle y était toujours. Sa présence était un parfum dans l'atmosphère, son approche au confessionnal m'apportait une sensation de bien-être et de fraîcheur.

Un jour, à la veille d'une de ces grandes fêtes où elle avait coutume de se confesser, je me sentis inquiet, comme si un malheur non défini m'eût menacé. Elle ne vint pas. Trois mois se passèrent, et je compris alors qu'elle était beaucoup pour moi. Ma ferveur se ralentissait, l'église perdait sa poésie, ma vie se traînait comme une attente pénible. Je ne pouvais m'alarmer de ma tristesse; je sentais mon intention aussi pure que celle d'un petit enfant. Il ne m'était pas seulement permis, il m'était ordonné de chérir les voies de cette jeune sainte, et je craignais qu'on ne la détournât du ciel.

Mme de Turdy reparut enfin. — Nous avons passé trois mois aux eaux, me dit-elle. Le beau colonel La Quintinie y était. Il a recommencé ses assiduités, et je crains bien que Blanche n'ait jamais cessé de l'aimer. Il a renouvelé sa demande, que j'avais réussi à faire ajourner à cause du jeune âge de ma fille. Il a fait la cour aussi à M. de Turdy, qui est un incrédule, et qui l'a pris sous sa protection, prétendant que je voulais faire de ma fille une religieuse. Je viens vous demander conseil.

Je ne sais ce que je répondis. J'étais fort troublé. La défection de Blanche était une chute déplorable, et le mot de religieuse, que sa mère venait de prononcer, me jetait dans de grandes anxiétés. Peut-être aurais-je dû suggérer à ma jeune pénitente l'idée de se consacrer à Dieu. Douée de si grandes qualités de renoncement, n'était-elle pas marquée pour l'état sublime? Je m'étais interdit d'encourager les vocations romanesques, fugitives velléités fréquentes chez les filles de treize à seize ans; mais Blanche, sans me faire part de l'appel du Seigneur, l'avait peut-être vaguement res-

senti. Et je ne l'avais pas deviné, moi! j'avais laissé ma jeune sœur s'égarer dans son rêve d'amour et accepter l'époux charnel faute d'entrevoir clairement l'époux idéal!

Je demandai à Mme de Turdy si elle s'opposerait à la consécration de sa fille. Elle me parut surprise. — Non certes, répondit-elle, si elle avait la vocation; mais elle ne l'a pas du tout, puisqu'elle veut se marier avec un homme sans principes.

— Elle pourrait changer, lui dis-je.

— Ne le désirons pas trop, reprit-elle; M. de Turdy jetterait feu et flamme.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il était fort bon?

— Il n'a pas grande persistance, et il cèderait à la fin; mais que d'orages auparavant!

— Vous les redouteriez peu, si vous étiez certaine de les supporter pour le bonheur de votre enfant.

Mme de Turdy restait indécise et incrédule. Elle ne s'opposa pourtant pas à ce que la vocation de Blanche fût interrogée. Je prêchais alors dans un couvent de religieuses où sa mère la conduisait deux fois par semaine pour m'entendre. Au bout de quelque temps, elle l'amena vers moi dans un parloir de ce couvent, où elle nous laissa ensemble.

Ce ne fut pas une confession, ce fut un entretien de frère à sœur. Blanche m'avoua qu'elle était bien agitée. Le colonel l'occupait beaucoup, et pourtant elle sentait que ce n'était pas là le doux rêve de sa vie. C'était comme une violence que l'homme faisait à son âme. L'appel du Sauveur, plus vague et plus tendre, la faisait rêver. Je vis bien que les sens avaient parlé, mais j'espérai lui enseigner délicatement à les vaincre.

Je portai une grande ardeur dans mon entreprise, et durant plusieurs mois, où tantôt la confession, tantôt les entrevues chez sa mère et au couvent établirent des relations suivies entre nous, je la vis s'avancer dans la voie sainte au point de me faire croire que je l'y avais assurée pour jamais. Combien elle eût été heureuse si elle eût persévéré! Mon affection, ma sollicitude pour elle étaient devenues en moi comme une seconde vie. Toutes les forces de mon âme étaient tendues vers ce but de conserver vierge pour l'hymen du Christ cette âme digne de lui seul. A l'idée qu'un homme, et un homme sans croyances, se flattait de la profaner, j'étais dévoré d'indignation.

Blanche semblait sauvée, mais elle fut imprudente. Elle ne savait rien cacher : elle avoua à son père son désir de prendre le voile. Dès lors M. de Turdy, qui au fond prisait médiocrement La Quintinie, s'appuya sur ce dernier pour soustraire la néophyte à l'appel

du Seigneur. Il effraya Mme de Turdy, qui était pieuse, mais qui avait le caractère faible; il pesa sur la piété filiale de Blanche. Il permit au colonel de la voir plus souvent. Enfin ils ébranlèrent ma pauvre sainte et me l'enlevèrent au moment où, appelé à d'autres fonctions, j'étais forcé de changer de résidence.

Je partis, la mort dans l'âme, pour ma première et dernière cure. C'était une ville de troisième ordre, peu éloignée de celle que je quittais. Mme de Turdy vint m'y trouver bientôt sans sa fille. Le mariage était décidé. Blanche avait juré à son père qu'elle ne serait pas religieuse. La mère elle-même s'en réjouissait, car elle avait eu peur de me voir trop bien réussir; mais elle était également effrayée de donner sa fille à un incrédule. Elle me priait, puisque j'avais eu et pouvais avoir encore de l'influence sur elle, de lui écrire pour exiger qu'elle fît de sa main le prix de la conversion du colonel. J'écrivis deux fois, trois fois. Pas de réponse! Un jour on m'apporta un billet de faire part. Blanche était mariée.

La douleur et la colère que j'éprouvai me firent craindre d'avoir trop aimé cette jeune fille;... trop aimé,... était-ce possible? peut-on aimer trop quand on aime en Dieu et à cause de Dieu? Je l'avais mal aimée,... peut-être; non! Je scrutai en vain ma conscience. L'amour terrestre n'était plus en moi depuis longtemps; je l'avais terrassé, je l'avais tué, je le méprisais... Quand je sentais la chair se révolter, je ne prenais pas le change, et jamais dans mes rêves, même involontaires, la figure de Blanche ne s'était mêlée aux fantômes de la tentation.

Je l'avais aimée avec l'âme, et pendant quelque temps mon âme fut comme brisée. Je ne sentais plus aucune ambition mondaine. Je demandai à m'effacer dans le clergé secondaire, à m'éloigner de cette province où j'avais trop souffert. Je fus appelé à Paris; mais le colonel et sa femme y étaient sans que je m'en fusse informé. Un jour que je prêchais à l'église de ***, je vis Blanche au pied de la chaire. Je la vis sans trouble et sans joie. Je ne l'estimais plus; je savais qu'elle avait tout cédé, et que le colonel continuait à nier Dieu et à braver l'église. C'était sous Louis-Philippe. Il craignait d'être pris pour un légitimiste; il voulait de l'avancement.

Après le sermon, comme je me retirais vers la sacristie, je vis que deux femmes me suivaient : l'une était Blanche, dont un voile de dentelle cachait mal la pâleur et l'émotion; l'autre était une pieuse amie qui l'avait amenée au sermon; elles demandaient à me parler.

Ce fut l'amie qui prit la parole. — Je vous ramène, dit-elle, une brebis égarée. Elle est troublée dans sa foi; elle souffre. Pendant quelque temps, elle a essayé de se rattacher au monde; elle a échoué. Votre sermon vient de la rappeler à la religion. Elle veut

vous ouvrir son cœur; mais, avant de se confesser à vous, elle voudrait vous parler comme à un ami. Venez chez moi demain à onze heures du matin. Personne ne vous troublera.

Je refusai. J'avais échoué dans la plus modeste de mes tentatives, celle de faire présider la plus simple des conditions chrétiennes au mariage de M[lle] de Turdy. J'avais donc manqué d'ascendant et de persuasion. Elle devait choisir un guide plus éloquent et plus éclairé que moi.

Elle releva son voile, et je vis sa figure inondée de larmes. — Nul autre que vous! dit-elle; si vous me repoussez, je suis perdue, damnée à jamais. Votre devoir est de me réconcilier avec Dieu, ou mon éternel malheur pèsera sur votre conscience.

Je dus céder et promettre. Le lendemain, à l'heure dite, j'étais chez son amie, qui nous laissa seuls dans un salon réservé.

— Avant que je vous demande d'entendre ma confession, dit M[me] La Quintinie, j'ai à vous raconter l'histoire de mon mariage, et je serai forcée de vous parler des personnes qui m'entourent. Cela est permis dans un entretien amical. Écoutez-moi. « Je n'ai jamais aimé M. La Quintinie depuis le premier jour où vous m'avez démontré que je ne pouvais ni ne devais aimer un incrédule. Il y a de cela deux ans. A partir de cette époque, j'en ai aimé un autre; mais je ne m'en suis pas accusée en confession, ce ne pouvait pas être un péché; c'était une sainte amitié qui ne pouvait aboutir au mariage. J'avais donc l'esprit tranquille et le cœur rempli; la preuve, c'est que l'idée de me consacrer à la virginité m'était douce, et que mon père m'a désespérée en s'y opposant.

« Quand j'ai dû renoncer à vaincre sa résistance, il s'est passé en moi des choses étranges dont je me confesserai ailleurs qu'ici. J'ai cru devoir lutter contre moi-même, obéir à mon père et m'efforcer d'aimer M. La Quintinie. Je n'étais pas forcée de me prononcer pour ce dernier; au contraire, mes parens me priaient d'attendre et de réfléchir, mon père parce qu'il trouvait le colonel frivole et inintelligent, ma mère parce qu'elle le voyait impie.

« Pourquoi me suis-je obstinée à le choisir? Parce qu'il m'a effrayée de votre influence... Ne me demandez point d'autres explications. Au tribunal de la pénitence, vous m'interrogerez. Je vous dis seulement ici en toute sincérité que j'ai cru faire mon devoir en ne répondant pas à vos lettres et en consentant, après une lutte vaine, à hâter mon mariage, sans conditions, au gré du colonel.

« Hélas! j'ai été bien punie de mon erreur! Les embrassemens de cet homme m'ont été odieux. Je ne savais rien du mariage, je ne pressentais rien, je ne devinais rien. Je croyais que l'amour conjugal était pure affaire de cœur, et qu'en échangeant ses pensées on

arrivait à imposer une douce persuasion en même temps qu'à la subir. Je m'imaginais qu'ayant cédé ma main et perdu mon nom sans exiger de mon mari aucun engagement religieux, je l'amènerais à croire ce que je croyais; mais quoi! le lendemain du mariage j'avais perdu tout espoir d'ascendant sur lui : j'étais sa chose, Dieu ne pouvait plus me réclamer. Je n'avais plus qu'à partager sa vie, ses goûts, ses habitudes, à subir ses caresses et à me dire heureuse ou à me taire. Voilà ma désillusion, mon opprobre, mon désespoir. Je porte dans mon sein le gage de cette union terrestre qu'il plaît aux hommes d'appeler l'amour. J'espère et je désire mourir en mettant cet enfant au monde. C'est tout ce que mon mari voulait de moi; ma vie, à contre-cœur enchaînée, ne peut lui être d'aucune utilité. Mais, sentant bien que Dieu daignera m'affranchir du supplice d'appartenir à un autre maître que lui, je veux qu'il ait pitié de moi, qu'il accepte les larmes de mon repentir et qu'il me reçoive dans sa grâce. C'est pourquoi je suis venue à vous. »

Les aveux de Blanche étaient un douloureux triomphe pour l'esprit de vérité qui parlait en moi. Il était bien évident que cette délicate créature formée pour le ciel avait méconnu sa vocation et signé l'arrêt de son irrémédiable malheur en ce monde, en se laissant tomber dans les bras d'un homme. Elle m'apparaissait souillée, mais repentante. Elle ne m'inspirait plus d'enthousiasme, mais elle m'imposait une pitié profonde et le devoir de la consoler. Pourtant j'étais frappé d'un point mystérieux dans son récit, et je la priai en vain de s'expliquer; elle s'y refusa. J'eus peur, je fis tous mes efforts pour qu'elle s'adressât à un autre confesseur; elle fut inébranlable. Cette personne si faible et si douce était devenue sombre et tenace. Elle voulait être sauvée par moi, ou s'abstenir avec désespoir de toute religion, de toute croyance.

Le lendemain, j'entendis sa confession, qui me fit frémir. Je ne l'aimais plus, moi, je fus sans indulgence; je l'humiliai, je la brisai jusqu'à lui déclarer que je ne la confesserais plus jamais. J'ai tenu parole.

Vous m'approuvez peut-être? Eh bien! vous avez tort. Je me trompais, j'étais lâche, je n'étais pas à la hauteur de mon devoir. La confession de cette femme me troublait. Je m'étais cru un saint, je ne l'étais pas. Je craignais de commettre un sacrilége en écoutant, dans le temple du Seigneur, des aveux terribles. J'aurais dû puiser ma force dans la sainteté du sanctuaire et ramener cette âme par la patience, par la douceur, par l'impassible sourire d'une chasteté à l'abri de tout péril.

Je manquai de l'audace des saints et de la tranquillité des anges. Je sentis que je n'étais qu'un homme, et profondément humilié de

ma défaite, je repoussai durement l'infortunée en sauvant mon repos, mais en exaspérant son âme. Mon repos, ai-je dit. Hélas! il était perdu sans retour! J'avais aimé Blanche et je ne l'avais pas désirée; je ne l'aimais plus, et elle portait le délire dans mes sens! Je refusai obstinément de la revoir, et pour échapper à ses instances, à ses sommations, j'obtins dispense de confesser à l'avenir aucune femme.

Six mois se passèrent pour moi dans des austérités et dans des combats terribles. Je ne la voyais plus. Elle m'écrivait : je n'ai lu de son vivant que la première lettre; les autres, j'en ai pris connaissance après sa mort seulement, mais je les ai gardées toutes. Elles sont là, dans ce bureau. Je sentais que je serais peut-être accusé : je ne pouvais me dessaisir des preuves flagrantes de mon innocence,... mon innocence *de fait*, je dois ajouter ce mot, ne voulant rien vous cacher. Mon âme était coupable, si c'est être coupable que d'être aux prises avec une effroyable tentation à laquelle on ne cède point par le fait.

Un jour, le colonel La Quintinie entra chez moi : — Monsieur, me dit-il, je ne vous aime point, car vos lettres ont failli empêcher mon mariage; mais je vous crois sincère. Ma femme est fort malade; elle est dans un état d'exaltation religieuse qui fait craindre pour sa raison. Elle demande un prêtre et renvoie tous ceux qui se présentent. Enfin elle s'obstine à vous voir, et son médecin croit qu'il faut tenter de lui donner cette satisfaction. Je viens vous chercher, et je compte sur votre raison, sur votre prudence, sur votre charité enfin pour calmer ce pauvre esprit qui s'égare. Mme La Quintinie est une sainte; elle n'a rien à se reprocher, et elle se croit damnée! Dites-lui donc ce que vous avez mission de lui dire pour la sauver de ces épouvantes.

Je ne pouvais refuser sans donner de graves soupçons sur mon caractère, et d'ailleurs mon devoir était de marcher. Je suivis le colonel. Je trouvai Blanche debout, changée à faire frémir, et en proie à une crise des plus douloureuses. Elle tenait dans ses bras et couvrait de larmes et de baisers une petite créature de deux ou trois mois qu'elle avait voulu nourrir, et que, par ordre du médecin, il lui fallait confier à une nourrice. Cette enfant, c'était Lucie.

Dès que la pauvre femme me vit, elle s'apaisa, remit avec douceur aux bras de la nourrice l'enfant, qui criait, instinctivement effrayée des transports de sa mère. Blanche renvoya tout le monde, et quand nous fûmes seuls : « Ni épouse ni mère! dit-elle en fixant sur moi ses yeux sombres, redevenus secs; voilà votre ouvrage, à vous! Vous m'avez défendu d'aimer alors que j'aurais pu céder à mon premier instinct, et me contenter, comme tant d'autres, de

l'amour vulgaire d'un homme et de ses embrassemens grossiers. J'aurais pu être heureuse ainsi, n'aspirant pas à des félicités idéales, ne les connaissant pas, vivant d'une grosse vie matérielle employée à mettre des enfans au monde, à les allaiter et à m'oublier moi-même dans les devoirs de la famille. Vous n'avez pas voulu qu'il en fût ainsi; vous m'avez montré un corps nu et maigre, un homme d'ivoire étendu sur une croix d'ébène, et vous m'avez dit : Voilà ton époux, ton amant, ton ami. Ce n'est pas un homme, c'est un Dieu, une pensée, un rêve! Tu vivras de ce rêve qui te plongera dans des ravissemens infinis, et tu te perdras en des jouissances d'imagination auprès desquelles les profanes réalités de la vie ordinaire ne sont qu'abjection et souillure. Vous aviez raison. Tant que j'ai aimé l'époux céleste, j'ai été heureuse et sainte. Quand j'ai partagé la couche de l'autre, j'ai été avilie et j'ai rougi de moi... A présent je le hais et je me méprise. Pourquoi m'avez-vous laissé contracter ce lien? Pourquoi, lorsque j'avais peur de vous et de moi-même, n'avez-vous pas eu le courage de venir me trouver pour me dire : Que cet homme soit chrétien ou non, je ne veux pas que tu lui appartiennes! Tu es à Dieu, tu es à moi. Je suis ton Christ, je t'aime comme il t'aime, tu vivras avec moi et avec lui parmi les anges, et tu iras à Dieu sans avoir été profanée? — Voilà ce qu'il fallait faire, voilà ce qu'il fallait me dire. J'avais peur de vous!... je ne sais pas pourquoi! Je me trompais; j'étais aux prises avec l'esprit du mal qui voulait m'arracher à Dieu, et qui, parlant par la bouche de mon mari, me disait : Toutes les dévotes sont amoureuses de leur confesseur quand il est jeune. Alors moi je me disais : Suis-je donc *amoureuse?* Mais je ne savais ce que c'était que d'être amoureuse! Vous aviez tué mes sens en me faisant rougir du premier trouble de mes sens. Je rêvais de vous, je vous voyais étendu sur cette croix à la place du Christ, et dans mes songes je baisais vos blessures, ou j'essuyais vos pieds avec mes cheveux, et je ne me rebutais pas quand vous me disiez : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? — Était-ce là de l'amour profane? Non!... ou bien, si c'en était, il fallait ne pas craindre de m'avertir, de m'éclairer et de me remettre dans la voie. Vous ne vous êtes pas soucié de moi, vous disiez m'aimer si tendrement, et vous m'avez abandonnée! — Et à présent que vous savez mes troubles et mes douleurs, vous me chassez du confessionnal en me disant que vous ne voulez pas vous damner avec moi, et vous ne revenez que parce que mon mari vous ramène! Non! vous m'avez menti, vous ne m'avez jamais aimée! Vous n'aimiez rien que vous-même, vous vous sauveriez seul, en toute sécurité d'orgueil et d'égoïsme, sur les ruines d'un monde! Et moi je suis perdue, je suis damnée, vous l'avez dit. Je n'estime rien

sur la terre, je ne suis bonne à rien, je ne peux pas être une mère de famille, je ne peux plus devenir une sainte. Votre cœur me repousse, le ciel se ferme et l'enfer m'appelle. Laissez-moi donc, je veux mourir en maudissant Dieu, le Christ, vous et moi-même! »

Si je vous rapporte ces effroyables paroles dont le souvenir me glace encore, c'est qu'elles sont le résumé des plaintes, des blasphèmes et des reproches que cette malheureuse femme m'a toujours adressés depuis, soit par lettres, soit dans de courtes entrevues auxquelles je n'ai pu me soustraire. C'est qu'elles sont, j'en suis certain, l'objet et le texte de la confession que vous avez là entre les mains. Jugez si le père, l'époux ou la fille de Blanche doivent la lire!

Quant à moi, plié sous l'horreur de cette malédiction, je m'efforçais en vain de la conjurer : l'esprit de Blanche, frappé de délire, était complétement dévié de la ligne du vrai, ligne subtile et délicate à suivre, j'en conviens, pour les prêtres sans idéal et pour les femmes exaltées. En même temps qu'elle était une folle, la pauvre Blanche était pourtant une sainte aussi. Elle ne rêvait point de coupables transports, elle effleurait le bord des abîmes avec cette légèreté d'appréciation et cette absence de logique qui caractérisent les femmes. Elle ne voulait pas s'apercevoir du mal qu'elle me faisait; elle comptait pour rien la contagion que je pouvais recevoir de sa démence... Mais si elle avait les périlleux élans de sainte Thérèse, il lui restait quelque chose des ignorances ineffables de l'enfance. Le mariage, ne lui ayant point révélé l'amour, semblait parfois ne lui avoir rien appris, tandis qu'en d'autres momens la puissance de ses aspirations semblait avoir tout épuisé.

Je m'efforçai de redresser son jugement : je ne faisais qu'aggraver le mal; elle cherchait dans chacune de mes paroles un sens détourné; elle m'accablait d'arguties de sentiment d'une puérilité charmante et d'une perversité diabolique, elle voulait m'arracher le mot d'amour comme le gage de son salut... Il fallut faiblir comme fait le médecin qui accorde à l'obstination du malade le péril d'un dernier essai; je prononçai ce mot avec toutes les réserves de la plus austère chasteté. Elle fut calmée; elle baisa mes mains qu'elle arrosa de larmes; elle me promit de croire, d'espérer, de ne jamais plus retomber dans le blasphème.

Elle tint parole quelques jours; mais elle m'avait arraché la promesse de revenir, et je ne voulais pas reparaître. Le mari m'envoya chercher comme un sauveur.

Que vous dirai-je, monsieur? Ceci dura trois mois qui ont compté dans ma vie comme trois siècles, trois mois de tortures secrètes et de luttes cachées qui ont dévasté mon cœur et creusé mes tempes.

Cette femme, honnête et pure entre toutes, ne mettait pourtant pas son honneur et le mien en danger. Malade comme elle l'était d'ailleurs, elle n'avait de pensées que pour la tombe; mais son attachement pour moi s'épanchait en effusions d'une éloquence exaltée et d'un mysticisme voluptueux qui peu à peu me gagnaient comme une flamme de l'enfer. Il semblait que, se croyant perdue par moi, elle voulût me perdre à son tour en m'inoculant je ne sais quel venin de révolte contre le joug de mes devoirs. Je ne la désirais certes pas lorsque, muet et pâle auprès d'elle, je la voyais se débattre contre les approches de la folie ou de la mort; mais dès que je l'avais quittée, je la revoyais telle qu'elle m'était apparue à seize ans, pure comme les anges et belle comme la lumière! Et alors je l'aimais avec une passion rétrospective infâme, cette vierge qui n'avait pas fait battre mon cœur au temps de sa splendeur réelle. Je me surprenais à regretter et à maudire cette vertu qui m'avait semblé si facile, et par momens, enivré, égaré, idiot, je suivais dans la rue une jeune fille quelconque qui me rappelait Blanche adolescente. Je la suivais jusqu'à la première porte où elle disparaissait, et je rentrais chez moi, forcé de m'avouer que la honte seule et l'habit que je portais m'avaient retenu.

J'usai de tous les moyens que me suggéraient l'expérience des maladies de l'âme et la foi en Dieu comme remède souverain, pour ramener Mme La Quintinie à la vérité, pour la rattacher à son mari, à son enfant, à ses devoirs, à la vie. Je crus d'abord avoir pris de l'ascendant sur elle; mais je vis bientôt qu'elle me trompait et ne feignait de m'écouter que pour me ramener et me retenir à ses côtés. Elle se contenait quelque temps, puis elle débordait en folies étranges. Je me souviens qu'elle disait un jour : « Votre culte du Christ est une torture que vous nous imposez! Il est, ce Dieu-homme, le type de l'inflexible froideur. Cloué sur sa croix, il ne regarde que le ciel. Sa mère pleure en vain à ses pieds, il ne l'aperçoit même pas. Vivant de notre vie, il n'a réellement vécu qu'avec ses disciples. Doux et miséricordieux avec les femmes repentantes, il n'en a chéri aucune, et son platonique amour qui daignait bercer sur son cœur la blonde tête de saint Jean ne livrait à Madeleine que ses pieds et le bord de sa robe. Voilà pourquoi nous nous prenons pour lui, nous autres dévotes, d'une passion insensée, car, je le vois bien, nous n'aimons que ce qui nous dédaigne et nous brise. Nos désirs exaltés voudraient animer ce marbre qui reste froid sous nos caresses, et posséder cette âme qui nous lie sans se donner, qui nous excite sans nous apaiser jamais. »

Vous voyez, d'après ces égaremens, combien le profane et le sacré s'étreignaient chez Blanche dans une lutte fallacieuse, et com-

bien, en croyant aimer le Sauveur, elle le matérialisait dans sa pensée éperdue et troublée.

Je m'épuisais en vaines consolations, en vaines réprimandes. Un jour je fus forcé de la menacer de la colère de Dieu, si elle n'abjurait ses erreurs. Elle tomba dans une crise épouvantable. Son mari accourut au moment où elle m'accusait de la pousser dans l'enfer. Il ne comprit pas, il m'accusa de fanatiser sa femme au lieu de la tranquilliser. Je m'éloignai, content d'être chassé; mais il revint bientôt me demander pardon, et me prier de venir dire adieu à la malade. Il l'emmenait en Savoie. On espérait que l'air natal et la tendresse des parens la ranimeraient. Je compris que c'était un arrêt de mort et que je voyais Blanche pour la dernière fois.

Je la trouvai calme : elle sentait que sa tâche était finie. Elle prit Lucie dans son berceau, et, la mettant dans mes bras : — Je ne vous demande plus qu'une promesse pour mourir en paix, me dit-elle. Jurez que vous aimerez cette enfant comme si, par le sang et la chair, elle était votre fille!

Je le jurai.

— C'est qu'elle est votre fille, ajouta-t-elle : quand elle a été conçue dans mon sein, c'est à vous que je pensais, mon âme embrassait la vôtre, et l'esprit qu'elle a reçu de Dieu, c'est une flamme qui s'est détachée de votre esprit. Ne repoussez pas cette paternité intellectuelle, ne la méconnaissez jamais! Quand il vous sera possible de vous occuper de notre enfant, soyez son directeur, son guide, sa lumière. Que votre invincible vertu soit sa force, et si vous découvrez en elle la vocation religieuse, n'hésitez pas et ne faites pas avec elle comme vous avez fait pour moi. Préservez-la du mariage, qui est une honte et un abrutissement. Oh! oui, pour peu qu'elle soit intelligente et pieuse, ne la livrez pas à la domination avilissante que j'ai subie. Donnez-lui le courage de résister à son père et à son grand-père; cuirassez le cœur de la femme, qui est toujours un faible cœur; apprenez-lui à briser les liens de la famille et à ne connaître de loi que celle du Christ. Ne connaissant et n'écoutant aucun homme, elle sera l'épouse heureuse et fidèle du Sauveur, tandis que je n'ai été celle de personne. Jurez, oh! jurez par votre éternel salut que vous ne faiblirez pas!

A cette heure suprême des adieux, Blanche m'apparut comme une vraie sainte. Elle avait franchi le cercle des tentations et des orages en y laissant sa vie, mais elle emportait à Dieu son âme lavée et renouvelée. Je crus du moins qu'il en était ainsi. Ses prières étaient toutes chrétiennes et orthodoxes. Je lui jurai de veiller sur Lucie et de la vouer à Dieu ou de lui faire faire au moins un mariage chrétien, si elle m'accordait sa confiance.

Nous nous séparâmes sans crise. C'était au printemps. Au commencement de l'automne, j'appris sa mort, et je ne sus que peu de détails. Il m'a été dit que les parens et le mari lui-même m'accusaient de leurs malheurs. J'ai bien reconnu là l'aversion aveugle du vieux M. de Turdy contre le prêtre, quel qu'il fût, et la faiblesse irrésolue de sa femme et de son gendre. Je n'ai pu savoir quels aveux téméraires, quelles divagations terribles avaient pu errer sur les lèvres de la mourante : j'étais atterré, mais tranquille. Si j'avais péché en esprit, le secret de mes souffrances était entre Dieu et moi, je n'avais rien à me reprocher devant les hommes.

Navré, mais victorieux de mon trouble, je m'étais donné à une vie studieuse et retirée dont j'éprouvais le besoin après une telle tempête. Je fus longtemps malade, et quand je repris force et santé, la *société* me proposa une tâche active et militante. Je réclamai la plus obscure et celle qui me mettait le moins en contact avec le monde. On m'avait cru ambitieux, et je dois avouer qu'on ne me sut pas très bon gré de ne l'être pas. On pensa que je manquais de zèle, et que mon vœu de ne plus confesser les femmes était incompatible, sinon avec mes devoirs, du moins avec mon influence. Je fus oublié parce que je n'étais ni dangereux ni nécessaire. Je végétai quinze ans dans l'ombre. Ces années ont été les plus douces de ma vie et les plus fécondes pour mon salut. Ne pouvant vaincre le vieil homme de vive force comme je m'en étais flatté trop vite, je l'ai laissé doucement s'éteindre dans les fatigues de l'étude. Je suis devenu savant en théologie, me réservant pour l'âge où je ne sentirais plus les passions me menacer, et cet âge est venu plus tôt que je ne l'espérais. Je dois dire que le souvenir de Blanche m'a été salutaire. Cette âme retournée au ciel ne m'apportait plus que des consolations et des promesses. Elle avait tant souffert en ce monde qu'elle devait être pardonnée, et le mal qu'elle m'avait fait souffrir par contre-coup était une rude et salutaire leçon dont mon humilité avait fait son profit. Je pensai donc à elle peu à peu et bientôt tout à fait sans amertume et sans effroi.

Et puis notre dernière entrevue avait allumé dans mon cœur une sainte tendresse pour l'enfant qu'elle avait recommandé à mes soins. Elle avait dit vrai, la pauvre Blanche! Lucie était ma fille spirituelle. Tout le monde autour d'elle était incrédule. Mme de Turdy était morte. Probablement on élèverait l'enfant dans l'ignorance de Dieu. Que faire pour me rapprocher d'elle? Je ne le savais pas, mais je me tenais dans l'attente de quelque circonstance favorable, et c'est surtout pour être libre d'en profiter que je restais sans emploi et sans liens.

Je pensai souvent à reprendre mon nom véritable et à endosser

l'habit séculier pour m'établir en Savoie, où personne ne me connaissait, sauf M. La Quintinie, qui, en raison de son service, était presque toujours absent; mais pourrais-je approcher de Lucie, gardée par son grand-père?

Je fis agir les affiliés de mon ordre, j'eus des renseignemens. Mlle de Turdy, sœur du grand-père de Lucie, était pieuse. Elle devait laisser à l'enfant une fortune assez considérable; mais elle pouvait menacer de léguer ses biens à l'église, si sa petite-nièce n'était pas élevée dans la religion. La *société* pesa sur l'esprit doux et nonchalant de cette vieille fille. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'amena à discuter avec son frère. Son confesseur n'était pas des nôtres, et vivait innocemment de la vie du siècle. Enfin, après deux ou trois ans de patiens efforts et d'adroites influences, on mit la tante en état de se prononcer et de l'emporter. Lucie fut envoyée à Paris au couvent de ***, que j'avais désigné, et dont je m'étais fait nommer directeur à l'insu de la famille.

Lucie avait déjà treize ans quand je la vis enfin. La figure et la voix de cette enfant remuèrent en moi des fibres inconnues. C'était Blanche plus forte, plus enjouée, parfois aussi sérieuse, mais jamais mélancolique; une santé florissante, une volonté douce et ferme, un esprit droit et logique, point de rêverie et beaucoup de réflexion, de la décision dans le caractère et une bonhomie sympathique. Voilà ce que sa mère eût dû avoir pour être une chrétienne heureuse, ce qui lui avait manqué, et ce que pourtant elle avait pu donner à sa fille : mystère insondable de la nature humaine que vos physiologistes et vos psychologues n'expliqueront jamais sans admettre l'action d'une volonté particulière et déterminée venant de Dieu seul. J'avais tremblé que Lucie ne ressemblât à son père. Elle n'avait rien de lui, si ce n'est la santé et un grand besoin de mouvement physique.

Je veillai à ce que ses instincts ne fussent point contrariés. Je voulais la connaître, la voir éclore à la religion, qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle semblait chercher sans angoisse et sans parti-pris. Je veillai aussi au choix du premier confesseur. Je le voulus doux et strict, point curieux et point ergoteur. Je le voulus vieux et chaste, mort aux passions et naïf comme un enfant. Je ne lui adressais jamais de questions, je me bornais à quelques avis particuliers. Il me dit seulement, un jour que les enfans défilaient dans le cloître : « En voici une qui ne donnera point de peine à ses directeurs; elle est née sainte. » C'était Lucie qu'il me montrait.

Lucie était née sainte en effet. Dès qu'elle connut la religion, elle en prit le côté le plus fort et le plus calme; elle ne s'attacha qu'à savoir ce qui était le bien et le mal, et d'un élan souverainement déterminé, d'un mouvement royal, si l'on peut dire ainsi, elle chassa

cet inconnu, ce tentateur qui n'avait pas encore osé lui parler. Dès qu'elle sentit le beau, le vrai, le bien, elle résolut de s'y dévouer, et elle m'annonça que, n'importe dans quel état de la vie, elle vivrait pour la charité. C'était m'interdire l'initiative quant au choix de l'état. Je sentis que j'avais affaire à une force vive, que Dieu était en elle, et que je ne devais point devancer son œuvre. D'ailleurs j'étais devenu calme et fort, moi aussi. Je n'étais point persuadé que le monde fût aussi dangereux que je l'avais jugé dans ma jeunesse. Je l'avais pratiqué sans bruit, il ne m'avait pas ébranlé. Je ne m'alarmai pas de l'expérience que Lucie pourrait faire à son tour. Je la sentais mieux trempée que moi. Elle n'avait rien à vaincre, par conséquent rien à craindre.

Durant ces trois années que Lucie passa au couvent, je fus son principal instituteur, et pas une seule fois elle ne fit appel à ma direction pour un cas de conscience. Mon influence sur elle fut toujours celle d'un ami et d'un père, jamais celle d'un juge. Combien elle m'était chère, cette noble et sereine enfant qui me révélait dans le sens le plus divin les joies de la paternité! Comme j'étais fier d'elle devant Dieu! comme je sentais la vaine fragilité des liens de la chair et du sang, moi qui goûtais dans la plénitude d'une tendresse si pure tous les attendrissemens du cœur et même le tressaillement sacré des entrailles! J'étais forcé de lui cacher le lien mystérieux qui m'attachait à elle, et je devais m'interdire toute démonstration d'une sollicitude trop exclusive; mais lorsque, du fond de la salle du couvent où il m'était permis d'aller me reposer de mes leçons, je la voyais assise à son pupitre près d'une fenêtre de la classe, grave, attentive et belle comme la sagesse, ou folâtrant dans le jardin avec l'énergie de sa vaillante nature, je versais des larmes involontaires, et j'étouffais entre mes lèvres ce cri de mon cœur : Ma fille! ô ma fille!

Quand elle eut seize ans, son grand-père la rappela près de lui. Ce fut pour moi un déchirement atroce; mais Lucie ne devait pas s'en douter : elle ne s'en douta pas.

Seulement il me fut impossible d'habiter Paris quand elle fut partie. Je ne pouvais plus reprendre à rien. Sans cesser d'être un chrétien, j'étais devenu, sous le charme de cet amour de père, plus homme qu'il ne fallait. Je me rappelai que j'étais prêtre, ma tâche d'homme était accomplie; j'avais tenu le serment fait à Blanche, j'avais initié sa fille, et je croyais être sûr qu'elle serait religieuse, ou qu'elle épouserait un vrai catholique. Il ne s'agissait plus que de veiller de loin sur elle, puisqu'il m'était interdit de veiller de près. D'ailleurs il valait mieux peut-être qu'il en fût ainsi. En cessant d'être une enfant, Lucie ne devait pas ressentir mon influence trop directe. Si elle se vouait à Dieu seul, elle était de ces âmes qui ne

doivent pas être trop dirigées. Et puis elle était si jeune ! Pour le cloître comme pour le mariage, je n'ai jamais admis qu'on dût être mineur.

Je lui fis promettre de m'écrire régulièrement tous les trois mois, et j'acceptai un emploi en Italie, pays que mon origine et ma langue maternelle m'avaient toujours fait regarder comme ma patrie.

Ce qui s'est passé là ne rentre pas dans le récit que je vous dois, mais je le résumerai en peu de mots pour vous expliquer mon retour et ma conduite en présence du mariage auquel Lucie a donné malgré moi son assentiment.

J'avais été heureux, j'étais devenu optimiste. A mon insu, et comme l'onde qui creuse le rocher en tombant goutte à goutte, la tiédeur m'avait entamé, non la tiédeur quant aux vertus nécessaires à l'homme et à l'amour divin, mais un relâchement quant aux doctrines. Cet ennemi de la vraie foi que vos philosophes ont invoqué sous le nom de *tolérance*, les catholiques de ce temps-ci ont eu la faiblesse de s'en piquer à leur tour pour se soustraire aux reproches et pour se défendre de l'accusation de fanatisme. Ceci est l'œuvre du respect humain, autrement dit de la mauvaise honte. C'est un pervertissement de la croyance et une défection du dévouement. L'esprit pratique de la société de Jésus a cru devoir tourner au profit de sa propagande cette tendance à la mansuétude. L'intention était belle et bonne, j'en avais été séduit. J'arrivai à Rome, l'âme pleine de douceur, l'esprit nourri de transactions subtiles et tendres qui me semblaient des moyens généreux et sûrs pour étouffer dans le triomphe de la charité chrétienne universelle les dissidences et les protestations.

Je fus repris, je n'étais pas dans la voie tracée par les nécessités du temps. L'église menacée était forcée de se faire revendicatrice devant l'usurpation de ses droits de souveraineté. Je luttai contre des raisons tirées de nécessités passagères, et qui me semblaient compromettre l'esprit et l'avenir de la religion. On m'imposa silence. Je n'eus point de dépit, mais j'eus beaucoup de douleur. Ma foi fut même ébranlée, et je dus avoir recours à l'ascétisme pour dompter en moi l'esprit de révolte. Un instant j'eus peur de penser comme Lamennais !

C'est alors que je rencontrai le père Onorio, qui me ramena à la soumission, à l'orthodoxie et au travail sur moi-même, bien autrement difficile et méritoire que la vaine science des discussions. Vous avez vu et entendu cet homme inspiré : vous savez maintenant non ce que je suis, mais ce que je voudrais être.

Sans la défection de Lucie, j'arrivais au bonheur, le seul bonheur de l'homme en ce monde, la recherche absolue de la perfection.

J'avais depuis un an arrangé mon existence et disposé mes affaires pour une retraite définitive, où le père Onorio eût été mon maître et mon guide, Lucie mon élève et mon ouvrage. J'eusse versé dans cette jeune âme les trésors de sainteté que l'apôtre eût versés dans la mienne. J'étais, par l'habitude d'enseigner Lucie et de me servir des formes de raisonnement et de langage qui nous étaient communes, l'intermédiaire naturel entre la rude sainteté du vieillard et la délicate candeur de l'enfant.

Je rêvais pour nous trois un paradis de renoncement et de dévouement sur la terre. Je fondais ma chartreuse dans ce beau pays, et j'y attendais le jour où Lucie, dégagée de ses devoirs envers son aïeul, n'aurait plus à lutter que contre un père sans légitime influence sur son esprit. En m'établissant non loin d'elle, je comptais être à même de soutenir jusque-là sa foi et de raviver son zèle. Lucie m'avait écrit plusieurs fois de suite qu'elle avait de plus en plus l'amour de la retraite, le mépris du monde, le besoin de mettre d'accord sa vie et sa croyance en se consacrant à Dieu.

Elle ne paraissait pourtant pas décidée à prononcer des vœux; mais était-il nécessaire qu'elle s'engageât par serment, qu'elle coupât ses beaux cheveux et qu'elle se vêtît de serge, cette fille chérie, cette femme vaillante, qui offrait à l'aumône sa vie, sa fortune et son cœur? S'il en devait être ainsi, je laissais dans ma pensée le soin de la décision au père Onorio. Rien ne pressait, car je ne voulais point que Lucie abandonnât son grand-père au bord de la tombe.

Vous savez le reste, monsieur. Déjà une ou deux lettres de Lucie m'avaient fait pressentir une modification dangereuse dans ses idées. Je me hâtais, mais non pas au gré de mon impatience. Une fortune matérielle m'était tombée du ciel. Un pauvre parent de ma mère, celui qui m'avait adopté, avait reçu pour moi un million, à la condition de ne jamais trahir et de ne jamais me révéler à moi-même le secret de ma naissance. Ce million, ce devait être mon monastère. Il me fallait rassembler les fonds épars dans plusieurs banques. Quand j'arrivai enfin ici à l'improviste, il était trop tard! On m'avait aliéné, on m'avait volé le cœur de ma fille!...

Ici la voix de Moreali fut étouffée par les sanglots. M. Lemontier l'empêcha de rien ajouter. — Votre confession est complète, lui dit-il. Je sais à présent tout ce qui s'est passé en vous, et je vais vous le dire à mon point de vue, qui n'est pas le vôtre. Je ne me permettrai aucun blâme personnel, car si vous m'avez dit la vérité, et je crois que vous me l'avez dite...

— Lisez les lettres de Blanche, lisez-les! s'écria Moreali.

— Non, j'aime mieux vous croire librement.

— Mais moi, je ne veux pas de générosité! Lisez!...

l'habit séculier pour m'établir en Savoie, où personne ne me connaissait, sauf M. La Quintinie, qui, en raison de son service, était presque toujours absent; mais pourrais-je approcher de Lucie, gardée par son grand-père?

Je fis agir les affiliés de mon ordre, j'eus des renseignemens. M[lle] de Turdy, sœur du grand-père de Lucie, était pieuse. Elle devait laisser à l'enfant une fortune assez considérable; mais elle pouvait menacer de léguer ses biens à l'église, si sa petite-nièce n'était pas élevée dans la religion. La *société* pesa sur l'esprit doux et nonchalant de cette vieille fille. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'amena à discuter avec son frère. Son confesseur n'était pas des nôtres, et vivait innocemment de la vie du siècle. Enfin, après deux ou trois ans de patiens efforts et d'adroites influences, on mit la tante en état de se prononcer et de l'emporter. Lucie fut envoyée à Paris au couvent de ***, que j'avais désigné, et dont je m'étais fait nommer directeur à l'insu de la famille.

Lucie avait déjà treize ans quand je la vis enfin. La figure et la voix de cette enfant remuèrent en moi des fibres inconnues. C'était Blanche plus forte, plus enjouée, parfois aussi sérieuse, mais jamais mélancolique; une santé florissante, une volonté douce et ferme, un esprit droit et logique, point de rêverie et beaucoup de réflexion, de la décision dans le caractère et une bonhomie sympathique. Voilà ce que sa mère eût dû avoir pour être une chrétienne heureuse, ce qui lui avait manqué, et ce que pourtant elle avait pu donner à sa fille : mystère insondable de la nature humaine que vos physiologistes et vos psychologues n'expliqueront jamais sans admettre l'action d'une volonté particulière et déterminée venant de Dieu seul. J'avais tremblé que Lucie ne ressemblât à son père. Elle n'avait rien de lui, si ce n'est la santé et un grand besoin de mouvement physique.

Je veillai à ce que ses instincts ne fussent point contrariés. Je voulais la connaître, la voir éclore à la religion, qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle semblait chercher sans angoisse et sans parti-pris. Je veillai aussi au choix du premier confesseur. Je le voulus doux et strict, point curieux et point ergoteur. Je le voulus vieux et chaste, mort aux passions et naïf comme un enfant. Je ne lui adressais jamais de questions, je me bornais à quelques avis particuliers. Il me dit seulement, un jour que les enfans défilaient dans le cloître : « En voici une qui ne donnera point de peine à ses directeurs; elle est née sainte. » C'était Lucie qu'il me montrait.

Lucie était née sainte en effet. Dès qu'elle connut la religion, elle en prit le côté le plus fort et le plus calme; elle ne s'attacha qu'à savoir ce qui était le bien et le mal, et d'un élan souverainement déterminé, d'un mouvement royal, si l'on peut dire ainsi, elle chassa

doctrines, sans vouloir reconnaître que Jésus les reprend et les complète. Vous nous reprochez de ne point avoir d'église ni de culte, sans vous apercevoir que vous nous défendez d'en avoir qui ne soient pas les vôtres, et que jusqu'ici presque tous les gouvernemens nous ont interdit d'être autre chose en public que catholiques, protestans ou israélites. Vous ne faites même point grâce aux schismatiques : les grecs vous sont plus odieux que les musulmans, et le jour où une centaine d'adeptes d'une religion nouvelle se réuniraient pour bâtir ou dédier un temple en France, vous le feriez fermer par l'autorité civile, quelle qu'elle fût, car vous la contraindriez à cette mesure de prudence en soulevant l'émeute du fanatisme autour des sanctuaires nouveaux.

A quelque église que nous appartenions, nous ne sommes donc pas libres de la fonder et de la manifester, et le reproche que vous nous adressez est l'équivalent de cette naïveté d'un prédicateur étranger qui disait : « La preuve que le divorce choque les mœurs, c'est qu'on n'en a pas vu un seul cas depuis qu'il est supprimé. »

Nous ne nous tenons donc pas pour convaincus de manquer de religion. Nous croyons être au contraire en grand travail de cœur et d'esprit pour poser les formules de la nôtre dans le silence auquel on nous condamne, et si nous ne pouvons écrire et parler, nous ne sommes point effrayés de ce recueillement forcé où s'élaborent la science de Dieu et la vie de l'église future.

Permettez-moi donc de vous parler comme un homme religieux à un homme religieux; je dirai plus, comme un prêtre à un autre prêtre, car je vous déclare, sans orgueil, que j'ai voué ma vie à la recherche de l'idéal divin, et que j'ai travaillé tout autant que vous à me rendre digne de cette mission. C'est pourquoi il vous faut dépouiller un instant l'orgueil du prêtre catholique et m'écouter comme un véritable chrétien écoute son frère et son égal.

Je crois fermement que vous êtes dans l'erreur, ce qui ne m'empêche pas de respecter votre caractère, votre personne, votre vie, vos biens, vos symboles, vos temples, vos livres, vos monastères, vos prédications, tout ce qui manifeste votre croyance sincère. Si la même liberté, protectrice du droit de tous, est assurée à tous, votre erreur ne m'offense, ne m'inquiète, ni ne m'afflige. Elle durera ce que durent les erreurs, longtemps peut-être encore, mais pas assez pour produire les mauvais fruits du passé. La marche libre de l'esprit humain y mettra bon ordre; vous serez forcés d'ouvrir les yeux quand la violence ne sera ni pour ni contre vous.

Votre erreur, je vous l'ai dite : vous croyez à un Dieu proscripteur de la vie et réformateur de la nature, c'est-à-dire en guerre avec son œuvre, et défendant à l'homme d'être homme. Pour donner plus de poids à l'inconséquence de votre Dieu, vous lui donnez

le goût des éternels supplices, vous en faites un cabire autrement terrible que ces fétiches barbares qui voulaient boire du sang avec leur gueule de bronze. Ce ne serait rien pour un Dieu si avide; vous lui avez donné l'enfer, d'où pendant l'éternité s'exhalera, pour réjouir sa justice, l'odeur de la chair toujours brûlée, toujours dévorée et toujours palpitante! Magnifique invention à laquelle des millions d'hommes croient encore, et que vous ne voulez pas renier malgré les douloureuses protestations de quelques-uns de vos plus grands saints!

Monsieur l'abbé, quand vous voudrez que nous fassions un pas vers votre église, commencez par nous faire voir un concile assemblé décrétant de mensonge et de blasphème l'enfer des peines éternelles, et vous aurez le droit de nous crier : « Venez à nous, vous tous qui voulez connaître Dieu... » Jusque-là vous nous faites peur, et nous nous demandons si vous êtes des chrétiens et des hommes. Quant à votre Dieu impitoyable, nous jurons sur notre âme éternelle et sur notre Dieu sublime que nous le reléguons dans les ténèbres des premiers âges de l'humanité. C'est un croyant qui vous parle, un croyant aussi ardent, aussi indigné que vous, aussi enthousiaste de son Dieu que vous l'êtes du vôtre, un croyant qui proclame avec Platon, avec Jésus, avec Leibnitz, avec les vrais chrétiens, la conscience de Dieu, c'est-à-dire le Dieu intellectuellement accessible à l'homme, que vous nous accusez tous, pêle-mêle, d'avoir noyé dans les notions d'un faux panthéisme. C'est un croyant qui proclame sa propre immortalité et l'espoir de sa conscience future, c'est-à-dire la notion de sa personnalité dans les sphères du progrès infini; c'est enfin un croyant dévoré d'amour pour la vérité divine et parfaitement détaché d'avance des vanités de la terre, mais passionnément attaché à ce qui n'est pas vanité terrestre, à ses devoirs d'homme, et regardant l'accomplissement de ces devoirs, tels que Dieu les lui a tracés, comme le marchepied de son progrès dans l'échelle ascendante des récompenses.

Je sais qu'on peut longuement discuter sur la limite des droits et des devoirs de l'homme, et que l'église, au nom du Christ, a fait une grande chose en traçant des règles de conduite; mais elle a oublié que les cercles devaient être élargis de siècle en siècle avec les horizons de la science, et elle les a rétrécis au contraire. Elle s'y est enfermée elle-même jusqu'à tuer ses propres lévites, témoin le célibat des prêtres, arrêt de mort qui n'est pas d'institution primitive.

Pour ne parler ici que de la nécessité de cette dernière réforme, vous devez me permettre de vous citer à vous-même comme un exemple saisissant, exemple d'autant plus précieux pour moi qu'il n'est pas exceptionnel, que vous êtes un honnête homme et un bon prêtre, que l'on peut sonder les replis de votre cœur sans effroi,

sans répugnance, et sans risquer de blesser en vous le sentiment que vous avez de votre propre dignité...

L'abbé, qui avait écouté jusque-là M. Lemontier dans une attitude fière et morne, les regards fixés sur le plancher, releva ses yeux clairs et profonds, et les attacha avec curiosité sur ceux du philosophe.

M. Lemontier continua :

Vous vous êtes dépeint vous-même avec beaucoup de modestie et de loyauté; vous avez pensé, dans votre première jeunesse, que vous n'étiez pas né pour être prêtre. Aucun homme n'est né pour cela. Vous n'étiez ni plus ni moins doué qu'un autre des vertus nécessaires au suicide. Je ne connais pas ces vertus-là. Dieu, qui a dit à l'homme *tu vivras*, ne les accepte ni ne les encourage; lui demander d'éteindre nos sens, d'endurcir notre cœur, de nous rendre haïssables les liens les plus sacrés, c'est lui demander de renier et de détruire son œuvre, de revenir sur ses pas en nous y faisant revenir nous-mêmes, en nous faisant rétrograder vers les existences inférieures, au-dessous de l'animal, au-dessous de la plante, peut-être au-dessous du minéral!

Tel est l'état de sainteté auquel aspire le père Onorio; mais il est homme malgré lui, et il connaît le zèle de la colère, les ivresses de l'anathème. Ne pouvant être chrétien, il s'est fait pythonisse.

Quant à vous, visant à ce prétendu état de sublimité, vous vous êtes embarqué sur le vaisseau-fantôme qui erre éternellement dans les brumes et dans les glaces, sans pouvoir aborder jamais et sans pouvoir rentrer dans les cercles de la vie. Vous aviez, dites-vous, certaines vertus chrétiennes innées, certaines autres rétives, et vous avez cru devenir un chrétien complet en abandonnant pour l'état ecclésiastique les vrais devoirs du christianisme. Pour vous guérir de l'ambition, vous vous êtes affilié à une société dont l'ambition est d'anéantir le monde à son profit; pour vous guérir de l'orgueil, vous avez embrassé un état qui se proclame supérieur à l'humanité et tient la société laïque pour un monde inférieur et secondaire; pour vous guérir de la luxure, vous avez prononcé des vœux qui, vous défendant de posséder légitimement une femme, livraient toutes les femmes aux convoitises de votre imagination.

Vous avez combattu avec vaillance et vous avez triomphé. Je ne puis vous en faire un mérite; j'admire pourtant votre force, comme j'admire celle d'un équilibriste audacieux, comme j'admire l'éloquence délirante du père Onorio, comme j'admire toutes les manifestations de la puissance humaine, même lorsqu'elle lutte contre sa propre sécurité, contre son propre développement, contre sa propre raison d'être. L'homme est très fort, monsieur, je le sais, et vous êtes particulièrement fort de volonté; mais la plante que

l'on prive d'air et de lumière et qui pousse des rejets disproportionnés jusqu'à la surface d'une mine est bien forte aussi; les racines qui percent le ciment et le granit ont aussi une puissance de vitalité où l'on sent le souffle de Dieu. Je ne m'étonne donc pas outre mesure de voir un homme d'honneur tel que vous résister à dix ou vingt ans de tortures pour rester fidèle à un serment qu'il croit indélébile et rester vierge sous les étreintes de ce que vous appelez le démon de la chair.

Mais, pour être resté vierge, vous croyez être resté pur, et cela n'est point. Certaines pensées, que vous les classiez dans la distinction très fictive des péchés volontaires ou des péchés involontaires, souillent et flétrissent l'âme autant et plus que les actes de franche débauche. Prenez-y garde : dans votre adolescence, la femme vous attirait en même temps qu'elle vous faisait horreur. Vous aviez des envies de l'étreindre et de la tuer ensuite. Si, lorsque, dévoré d'amour *rétrospectif* pour Blanche de Turdy, vous aviez succombé à la fascination de ces jeunes filles que vous suiviez dans la rue jusqu'à leur porte, je ne suis pas sûr que vous n'eussiez pas encore été tenté de les étrangler avant de repasser le seuil de votre perdition.

Et pourtant vous avez horreur du crime, et vous n'avez rien d'un homme vicieux! Vous avez au contraire les plus nobles instincts et le goût de la vertu; mais vous avez jeté un défi à la nature, et dans sa réaction elle vous a mis tout près de ces forfaits dont on voit tant d'atroces exemples, crimes que, selon moi, les lois civiles ne devraient pas atteindre, puisque, d'accord avec les lois religieuses, elles refusent aux prêtres le mariage civil.

Vous répondrez que vous avez vaincu pour votre compte, et qu'il n'est donc pas impossible de vaincre. C'est où je vous attends. Je vais vous montrer les fruits amers et vénéneux de votre victoire.

Je ne vous répéterai pas ces terribles argumentations de Blanche, si fidèlement rapportées par vous. Elle avait mille fois raison contre vous, cette malheureuse femme! Vous l'aviez prise enfant, vous l'aviez enveloppée d'un amour de prêtre, amour d'une nature particulière, que vous déclarez chaste et que je déclare perverse, puisque cette chasteté est le résultat d'un instinct perverti. Cet amour-là, qui vous laissait calme, s'insinuait dans le cœur de l'enfant comme le serpent dont la douce voix et les yeux caressans surprirent Ève dans le paradis. Vous étiez beau, vous l'êtes encore; vous êtes éloquent, vous étiez séduisant dans la chaire, à l'autel, partout où elle vous voyait. Dans le confessionnal, votre souffle mêlé au sien, après avoir fait passer le froid de la mort sur son premier amour, faisait éclore peu à peu, à son insu et au vôtre, un autre amour plus profond, plus tenace, plus ardent, cet amour dont elle est morte, ne pouvant l'assouvir.

Cet amour qu'elle se reprochait était un crime en effet. Il ne faut point trahir son mari, il ne faut pas surtout le trahir avec un prêtre, avec un homme qui ne peut ni vous avouer, ni vous protéger, ni vous relever d'une chute devant les autres hommes. Il ne faut pas rendre parjure un homme qui a fait serment de chasteté, et qui, à l'abri de ce serment, est amené par l'époux, loyal ou stupide, en tout cas confiant, jusque dans l'alcôve conjugale.

Cet amour était donc coupable, et il était anti-humain, puisqu'il tuait dans le cœur de Blanche tout ce qui n'était pas lui. Il avait tué d'avance l'amour conjugal. Il avait tué le discernement, puisque, par réaction contre les ardeurs secrètes de votre amour sans solution, elle avait choisi l'époux le plus matériel et le moins fait pour la charmer. Il avait tué l'amour filial et l'amour maternel, puisqu'elle aspirait à la mort et se déclarait inutile dans la vie. Tel est le résultat inévitable de l'amour du prêtre, quand il est contenu dans les limites du devoir d'abstinence. Quel est-il quand ce frein lui échappe, quand il ne se résigne pas à marcher dans la voie des douleurs?... Vous le savez aussi bien que moi... Vous avez vu de près ce monde...

Vous avez pris la voie des douleurs, j'admets que ce soit la plus suivie, et que l'on y compte beaucoup de triomphes : eh bien! ces douleurs sont stériles pour celui qui les endure, périlleuses pour celle qui les partage, funestes pour tous deux, car elles enfantent des mirages trompeurs où la notion du Christ se confond avec celle de l'homme aimé, de même que la suave image de la Vierge prend à toute heure, dans l'imagination troublée du jeune prêtre, les traits de la femme qu'il désire. Dans cet état maladif qu'on appelle l'amour mystique, la loyauté de l'âme s'oblitère, et le jugement s'égare. De même que la parole et le regard trahissent la volonté quand elle a un double but, de même la raison et l'instinct trahissent la conscience quand elle est troublée par un double idéal. On tombe alors dans les agonies de ce mal tout physique que vous appelez la tentation, et dont vous ne pouvez guérir qu'en méprisant, en exorcisant, en maudissant la vie.

Eh bien! cette déviation de l'instinct qui a tué la mère, et qui vous a laissé de si étranges terreurs à vingt ans de distance, vous auriez encore consenti à ce qu'elle tuât la fille, et si Lucie n'eût secoué votre influence, elle serait aujourd'hui immolée par vous aux agonies de l'amour mystique dont l'éloquence du père Onorio est, littérairement parlant, un échantillon si frappant et si curieux. Le drame entre Lucie et vous eût suivi un autre canevas qu'entre vous et sa mère. Un nouvel instinct forcé et trahi, l'instinct de votre âge, le meilleur de l'âme humaine quand il suit sa pente logique, l'amour paternel idéalisé à votre guise, eût pesé d'un poids terrible

sur le cœur pieux et dévoué de cette jeune fille. Ce poids eût été encore un mensonge, puisque vous ne pouvez pas plus être père que vous n'avez pu être époux.

Moreali fit un mouvement brusque, et la douleur contracta son front.

— Nous sommes ici pour tout dire, reprit M. Lemontier. J'écouterai la défense de votre opinion tant qu'il vous plaira, et sans plus d'aigreur ou de malveillance que je n'en ai mis à écouter votre récit. A présent ce récit, je le résume et l'analyse : c'est mon devoir. Vous avez commencé par protester contre tout lien du sang avec Lucie, et vous avez insisté pour que j'en visse la preuve écrite. Et puis cependant, entraîné par l'instinct non assouvi du cœur et des entrailles, vous avez crié : *Ma fille, ô ma fille!* un cri déchirant, monsieur l'abbé, et qui m'a serré la poitrine, car je plains vos douleurs, et si j'en condamne la cause en principe, j'en respecte la blessure au fond de votre être. Aussi n'est-ce pas sans souffrir que je brise, au nom de Dieu et de la vérité, ce lien fictif que Blanche a voulu établir entre sa fille et vous. Non, ce lien ne peut exister, car il est fondé sur une pensée d'adultère, et lorsque, dans les bras de son mari, la femme a demandé à Dieu d'animer de votre souffle le fruit déposé dans son sein, elle désobéissait à Dieu, elle corrompait sa vie, elle flétrissait le véritable père de son enfant! Vous-même, vous avez tressailli d'horreur à cette pensée, j'en suis certain, bien que vous ne l'ayez pas dit; mais ensuite la voix de la nature en révolte a parlé : vous avez béni l'enfant, vous l'avez adopté spirituellement, vous avez juré d'être le père, le maître, le possesseur de son âme. C'était un serment impie et coupable, monsieur; c'était, après avoir pris à l'époux la meilleure part de l'amour de sa femme, lui ravir en intention la meilleure part de l'amour de sa fille. Ah! vous vous y entendez, apôtres persistans du quiétisme! Vous prélevez la fleur des âmes, vous respirez le parfum du matin, et vous nous laissez l'enveloppe épuisée de ses purs aromes. Vous appelez cela le divin amour pour vous autres! Je le comprends, ce qui en reste à l'époux et au père n'est pas toujours digne de vos regrets, et vous puisez dans la possession ainsi partagée de la femme des jouissances et des consolations qui aident merveilleusement votre courage.

Eh bien! je vous arrêterai ici, monsieur l'abbé, car, pour sauver Lucie, je lutterai contre vous de toutes les forces de ma volonté. Lucie, pure dans sa conscience, nette dans sa raison et forte dans sa liberté morale, ne doit pas connaître ces faux amours qui sont une bigamie bénite. Aujourd'hui vous lui inspireriez le faux amour filial; demain un prêtre plus jeune et moins fort que vous peut-être tenterait à bonnes intentions de lui inspirer l'amour conjugal

spirituel. Arrière ces mensonges funestes, que déguisent avec une science si profonde et des transactions si subtiles la poésie des sanctuaires et la langueur extatique des cloîtres! J'en sais long, allez, sur ces drames obscurs de la pensée comprimée et sur ces mariages de la mort avec la vie! N'y eût-il pas de l'autre côté des grilles l'homme désiré qui désire, quelle chose plus matérialiste que ces hyménées où le chaste et divin initiateur des âmes, à qui l'idolâtrique Blanche prêtait votre figure et que les nonnes baisent avec leur bouche autant qu'avec leur esprit, devient un fétiche adoré dans d'impures défaillances?

Je dis impures, parce que tout ce qui trompe la nature en la satisfaisant quand même est sordide et souillé. Vous jetterez en vain les voiles dorés de la parole à double sens sur ces orgies de l'imagination : elles répugnent au chrétien sincère autant qu'au philosophe, et si elles ne vous révoltent plus, c'est que vous avez, par la force du vouloir et de l'habitude, aveuglé votre jugement dans l'abîme du vague, c'est que vous vous êtes fait un code du devoir où ce qui sort par une porte rentre par l'autre, c'est qu'en plein XIXe siècle, et en dépit de facultés éminentes que Dieu vous avait données, vous avez tenu votre esprit dans un certain état d'enfance volontaire qui a ses racines tenaces dans le moyen âge; c'est enfin que, partagé entre ce ciel et cette terre qui ne font qu'un avec l'infini, vous avez voulu les séparer l'un de l'autre et vous séparer de vous-même. De ce divorce, rien de vrai ne pouvait sortir. Vous avez été forcé de mentir à vos instincts les plus nobles, de vous faire prudent, tortueux, dissimulé, de jouer des rôles, de peser sur la conscience d'un père, de l'irriter contre sa fille, de rabaisser sa dignité en donnant à sa faiblesse de folles rigueurs, armes cruelles dont il ne sait pas se servir, et qui se tournent contre son propre sein. Vous avez dû bâtir un édifice romanesque et puéril, errer comme un amant ou comme un père de mélodrame autour des murs d'un vieux manoir, déposer des fleurs dans une grotte, écrire des lettres mystérieuses, vous introduire sous un nom nouveau, tendre des piéges, corrompre par la promesse du paradis une servante bornée, mais jusque-là fidèle, enfin, pour couronner l'œuvre, pénétrer en secret dans une chambre de vierge où je n'eusse pas osé mettre le pied sans son aveu, moi, son véritable père spirituel, le père de son fiancé! Vous avez dû, pour vous soustraire à des dangers peut-être imaginaires, interroger les murs et les dépouiller de leur revêtement, et cela en cachette, avec toutes les précautions et les habiletés d'une profession extra-légale que je ne veux pas qualifier. Quoi de plus antipathique à votre caractère, et combien vous avez dû souffrir!

Et tout cela pour tenir à une mère un serment que Dieu n'a point

accepté et que votre conscience ne saurait ratifier!... Non! vous n'avez pas fait toutes ces choses froidement et avec le calme de l'homme qui se sent guidé par le devoir! Vous avez rougi et pâli cent fois malgré votre remarquable empire sur vous-même. Vous avez cent fois dit à Dieu dans votre angoisse : Vois mon intention! N'es-tu pas le maître inflexible qui nous crie que la fin justifie les moyens? Ton représentant sur la terre, n'est-ce pas moi, le prêtre, qui dois triompher de tous les obstacles, et au besoin mentir aux hommes, enfreindre les lois civiles et humaines plutôt que de laisser une tache sur l'église en ma personne sacrée?

Mais Dieu ne vous répondait pas, vos joues creuses et vos yeux brillans de fièvre me révèlent assez les combats de votre esprit. Vous n'êtes qu'à demi fanatique, et cet homme du sentiment, cet homme véritable qui parle en vous, vous n'avez encore pu réussir à l'immoler; il se débat sous l'étreinte du père Onorio, il saigne, il râle, et il ne succombe pas. Vous invoquez Dieu contre lui, Dieu le fortifie en vous et contre vous.

Il faudra peut-être lui céder, monsieur, car il ne passera à l'état de sainteté, comme vous l'entendez, qu'en vous laissant privé de foi ou de raison. Je n'ai point avec vous le droit de conseil, il se peut que vous préfériez la démence à la lucidité, l'ombre à la lumière, l'éternelle nuit des dogmes de l'enfer et du célibat à l'éternelle vie du ciel et de l'amour légitime. Vous avez passé l'âge des passions, dites-vous!... Non car vous entrez dans celui des vengeances et des persécutions. Prenez-y garde! Quel que soit cependant votre sort parmi nous, vous verrez clair un jour au-delà de la tombe, et comme je ne crois pas plus aux châtimens sans fin qu'aux épreuves sans fruit, je vous annonce que nous nous retrouverons quelque part où nous nous entendrons mieux et où nous nous aimerons au lieu de nous combattre; mais pas plus que vous je ne crois à l'impunité du mal et à l'efficacité de l'erreur. Je crois donc que vous expierez l'endurcissement volontaire de votre cœur par de grands déchiremens de cœur dans quelque autre existence. Il ne tiendrait pourtant qu'à vous de rentrer dans la voie directe de votre bonheur progressif, car je suis certain qu'on peut tout racheter dès cette vie. L'âme humaine est douée de magnifiques puissances de repentir et de réhabilitation. Ceci n'est pas contraire à vos dogmes, et votre mot de *contrition* dit beaucoup.

Le pur christianisme et beaucoup de prescriptions salutaires dues au catholicisme vous ouvrent le champ de la vraie sainteté. Le jour où vous saurez dégager une grande somme d'erreurs de beaucoup de décisions éternellement vraies, vous ferez le bien sans effort, vous connaîtrez la chasteté sans combat, l'humilité sans protestation intérieure, la charité sans restriction dogmatique, l'amitié sans

détour, la foi sans défaillance, et l'espoir sans bornes. C'est là l'état de perfection auquel tout homme de cœur peut aspirer, n'eût-il pas encore été franchement homme de bien, et pour l'atteindre, ce cercle du vrai où aucun mal ne tente plus l'homme éclairé et convaincu, il n'est pas besoin de mortification, de cilice, de jeûnes et de luttes avec Satan. Non! le chemin est plus simple, plus court et plus droit; ce chemin s'appelle l'examen sans entraves et la religion sans mystères.

Les yeux de Moreali s'étaient de nouveau fixés sur le parquet. Il ne répondit rien. Il se leva, ouvrit les fenêtres, regarda les étoiles et aspira l'air de la nuit. Il resta longtemps comme s'il priait; puis il revint vers M. Lemontier, qui lui demanda s'il persistait à vouloir prendre connaissance du dernier écrit de Mme La Quintinie.

— Vous l'avez jugé nécessaire, répondit l'abbé, et je ne crois pas pouvoir non plus m'en dispenser. Cet écrit est un vœu relatif à sa fille peut-être! Si nous le dérobons à la connaissance du général, n'est-ce pas à nous de tâcher de l'accomplir?

— Vous pensez donc que c'est une volonté lucide?

— Si j'en étais certain, je remettrais la lettre à son adresse; mais je crains un acte de folie, une confession exaltée où je serais compromis. Je ne mérite pas cette honte, et je ne dois pas laisser porter ce trouble dans une famille.

M. Lemontier lui montra de nouveau l'enveloppe qui concernait le jour de la première communion de Lucie. — Voici, dit-il, des prévisions réfléchies et qui ne sentent point l'égarement. Il en est temps encore, monsieur l'abbé. Croyez-vous qu'il faille absolument aller plus loin?

— Il le faut, monsieur, ceci concerne Lucie, cela appartient à Lucie, elle vous autorise, et vous sentez qu'au-dessus du secret d'une lettre, au-dessus même de la volonté d'une mourante, il y a le repos d'un père et la foi d'un chrétien.

— Lisez donc, si vous l'osez, et lisez seul! dit Lemontier en lui remettant la lettre. Briser ce cachet me répugne, et je ne m'y résoudrai jamais. Vous avez été le confesseur, votre croyance vous délie des lois de l'honneur social : ma conscience, à moi, ne peut s'arroger un pareil droit, puisqu'elle s'effraie de vous le voir prendre; mais, s'il y a ici un grand désespoir ou une grande rougeur à épargner à une famille, vous seul, qui fûtes la cause du mal, pouvez tout oser dans une circonstance si délicate!

L'abbé saisit la lettre, fit sauter le cachet, froissa et jeta l'enveloppe avec l'énergie d'un homme qui brûle ses vaisseaux. M. Lemontier frémit de voir cette absence de scrupule et d'hésitation. Il n'avait pu se résoudre à nier en lui-même la loyauté de l'homme, et maintenant le prêtre, soulagé de ses anxiétés et maître de la si-

tuation, reparaissait toujours debout et omnipotent entre la femme et le mari, même au-delà de la mort.

Mais son triomphe dura peu, il pâlit, trembla et se rassit comme brisé; puis il dit, en tendant la lettre à M. Lemontier : — J'ai eu tort de craindre. Pauvre femme! il n'y avait pas là de secret. Lisez!

La lettre était courte, d'une écriture pénible et d'un style haché :

« Un moment de répit à mes atroces crises... Je veux dire... Pourrai-je? J'ai ma raison! Je crois au Dieu bon, juste!... Notre fille!... qu'elle me pardonne de l'abandonner... Chère petite Lucie!... Élevez-la chrétiennement, rien de plus! Pas d'exagérations, pas de couvent,... peu de prêtres, la liberté d'aimer... sans conditions religieuses! Adieu! Aimez-la bien,... ne m'oubliez... J'ai mal aimé... Bien coupable, coupable seule!... Pardon, mon mari... Ta pauvre Blanche. »

L'abbé pleurait. — Vous le voyez, monsieur, lui dit M. Lemontier, au moment de la mort on revient à la raison et à la nature! Ceci est une abjuration du fanatisme. Et à présent qu'allez-vous faire? Cette arme que j'avais contre vos oppositions et dont je ne connaissais pas le prix, vous allez la détruire sans vous engager à rien vis-à-vis de moi? Est-ce là ce que vous avez résolu?

— Monsieur Lemontier, répondit Moreali, si vous n'aviez que cette arme contre moi, elle serait nulle. La religion fervente, à laquelle il n'est pas difficile d'amener le général, lui défendrait d'écouter ce vœu de tolérance et de liberté adressé à lui par sa femme à l'égard de sa fille; mais je suis lié envers vous par ma conscience d'homme, et, fallût-il lutter contre les scrupules de ma conscience religieuse et sacerdotale,... il faut pourtant écouter le cœur quelquefois, je le sens bien! Vous m'avez dit là-dessus de bonnes choses que je n'oublierai pas. Vous n'avez pas ébranlé mon dogme, mais vous m'avez ouvert un monde de réflexions que je pèserai pour les faire concorder avec ma foi; je crois cela possible. Rien de ce qui est bon ne peut être inconciliable avec la religion du Christ.

— Est-ce là tout? Vous me donnez l'espérance d'avoir un peu modifié vos résolutions; mais, si le père Onorio vous travaille, vous nierez ce que vous venez de m'accorder, votre conscience se retournera sur l'autre oreille, et, certain que je suis incapable de trahir vos secrets, vous reprendrez la lutte où nous l'avions laissée?

— Non! s'écria l'abbé, offensé malgré lui de ce doute, vous me méprisez trop!... Ah! que de préventions contre le pauvre prêtre!

— Otez-les-moi, prononcez-vous, soyez homme, soyez un membre de la société universelle, ne fût-ce qu'un instant dans votre vie!...

— Eh bien! dit l'abbé, je pars, je vais chercher le consentement du général, et je vous l'apporte; serez-vous content?

— Donnez-moi votre parole que vous agirez ainsi?

— Gardez la lettre!

— Que ferais-je d'une lettre trouvée par moi, ouverte par vous, et qui est une épée rompue dans mes mains?

— Vous aimez mieux ma parole qu'un gage, fût-il sérieux?

— Oui, monsieur l'abbé, et je la réclame.

— Je vous la donne au nom du Christ, dit Moreali en étendant la main, et prouvez-moi maintenant que vous y croyez.

— En vous donnant la mienne de ne rien trahir?

— Non! elle m'est inutile. J'ai foi en vous. Embrassez-moi, voilà tout ce que je vous demande, et je vous le demande aussi au nom du Christ!

Le philosophe et le prêtre s'embrassèrent.

— A présent, reprit celui-ci fort ému, conduisez-moi au chemin de fer, ou venez avec moi à la résidence du général; vous verrez que ma conscience n'a pas d'envers.

— Vous accompagner serait encore une suspicion. Je n'en ai plus, nous nous sommes embrassés. D'ailleurs je me suis juré de ne pas quitter Lucie avant de l'avoir remise sous la protection de mon fils.

— Que craignez-vous donc en votre absence?

— Rien et tout. Un caprice du général, un retour qui se croiserait avec notre départ, je ne sais quelle folie du père Onorio... Je reste, et vous,... partez!

CONCLUSION.

Quand M. Lemontier eut conduit l'abbé à la gare, il alla rejoindre Lucie, qui le présenta à sa tante, et la bonne personne se réjouit quand on lui dit à l'oreille que l'abbé n'était plus hostile aux projets qu'elle avait favorisés dans le principe. Mlle de Turdy avait été bien ballottée dans ces derniers temps; elle avait flotté de Lucie à l'abbé, et de son frère au général, sans trouver en elle-même une solution, et disant à tout le monde : — Ah! voilà qui est bien contrariant en vérité! — C'était sa formule de soumission à tous les avis et son cri de détresse. Elle fit un aimable accueil au père d'Émile, et le présenta à tout son vieux monde, qui le regarda avec effroi d'abord, puis avec curiosité, enfin avec sympathie, quand il eut causé un peu avec chacun; on lui trouva d'excellentes manières, le langage élégant et modeste, et un ton de la meilleure compagnie. Bien des gens n'en demandent pas davantage pour se rendre.

Le lendemain, à Turdy, M. Lemontier donna à Lucie la somme limitée des explications qu'il lui était possible de donner. Il sut très habilement lui prouver le danger des influences mystiques, sans compromettre ni la mémoire de Mme La Quintinie, ni la moralité des intentions de l'abbé; mais il ne cacha pas à Lucie le serment que,

dans un moment d'exaltation, sa mère avait arraché à Moreali, non plus que le désistement qu'elle avait fait ensuite de son fanatisme dans une heure de calme et de raison. Sans lui dire à qui la dernière lettre de Blanche était adressée, il lui en répéta les termes qui avaient rapport à elle, et Lucie pleura en apprenant enfin que sa mère l'avait bénie et regrettée.

Conformément à l'avis de son père, Émile était à ***, où commandait le général. Le surlendemain des événemens qui précèdent, il éprouva une grande surprise en voyant entrer dès le matin Moreali dans sa chambre. L'abbé l'embrassa avec effusion et lui dit de s'habiller vite. Ils se rendirent ensemble chez le général, qui parut très ému, mais non surpris. Il avait déjà vu l'abbé. Émile ne savait rien de ce qui s'était passé entre son père et Moreali. Il était très ému lui-même. Moreali gardait le silence. — Allons, allons! dit enfin le général à celui-ci, j'ai donc été trop rigide, selon vous? J'ai cru bien faire!... Vous savez, nous autres soldats, nous croyons à l'autorité, nous aimons l'obéissance passive... Mais j'aime ma fille, vous n'en doutez pas, j'espère!... Et puis je suis homme à écouter un bon conseil... Puisque c'est vous qui faites appel à ma *complaisance*,... allons, *sac-à-laine!* je cède. Il tendit la main à Émile en lui disant : Vous êtes ici depuis deux jours, et vous ne veniez pas me voir! vous attendiez mes ordres? C'est bien. Je vous ordonne de déjeuner avec moi. Passez dans mon salon, j'achève en deux temps de m'habiller.

Émile n'était pas absolument tranquille. Il voyait un faible et mystérieux sourire errer sur les lèvres de Moreali. En même temps il remarquait une très grande altération sur son visage flétri et fatigué. Il avait tort de se méfier. Moreali souriait comme malgré lui de l'empressement du général à se rendre; mais il n'avouait pas ce sentiment d'ironie : c'eût été reconnaître l'ascendant qu'il avait eu sur lui. Il parla à Émile de son père avec beaucoup d'affection, lui apprit avec réserve que M. Lemontier avait levé tous ses scrupules, et quand le général vint les rejoindre, sanglé dans son uniforme, Moreali s'éclipsa et ne reparut plus. M. La Quintinie alors ouvrit les bras à Émile en lui disant : Voyons, enfant du diable! vous l'emportez! Soyez un bon diable. Embrassez-moi, aimez-moi un peu, ne me prenez pas pour une ganache quand je vous ferai la morale, et rendez ma fille heureuse.

Émile l'embrassa avec effusion, car il sentit en lui, sinon la force, du moins le besoin et l'instinct de la bonté. Il lui demanda s'il ne viendrait pas apporter son pardon et son consentement à Lucie. Le général répondit que c'était impossible, mais qu'il ne tarderait pas, et, peu à peu entraîné par une réaction de condescendance extraordinaire, il lui permit d'aller à Turdy et d'y retourner passer chaque

mois deux ou trois jours jusqu'à l'expiration du terme fixé, disait-il, par Lucie.

Émile écrivait le jour même à son père :

. . . .

« J'ignore si c'est bien Lucie qui a proposé ce délai; mais fût-il plus long, fût-il de plusieurs années, je m'y soumettrais, si le conseil venait de toi. Dieu merci, tu n'es pas si exigeant!

« Le général m'a fait déjeuner avec lui et m'a fait promettre de revenir passer la soirée. Il veut me présenter à son entourage officiel, non comme son futur gendre, mais comme un jeune homme qui l'intéresse et dont il fait cas. — Ça servira pour plus tard, a-t-il dit. Quand j'aurai à déclarer mon alliance avec la philosophie, on sera moins étonné. Promettez-moi d'être aimable ce soir. Tâchez de plaire à tout le monde! — Et, prenant le ton enjoué et dégagé : — Vous verrez bien là quelques têtes à perruque! ne blessez pas leurs principes. C'est inutile.

« Comme le rôle d'un homme de mon âge est la modestie et la réserve, je n'ai pas eu de peine à m'engager. Je suis rentré chez moi, d'où je t'écris à la hâte. Je partirai à minuit en sortant de chez le général, et demain, dans la soirée, je serai dans tes bras et aux pieds de Lucie.

« Je ne devrais pas être surpris de mon bonheur; tu m'as laissé ignorer les détails de la lutte, tu m'as toujours crié : « Courage et confiance! » Que pouvais-je craindre, de quoi pouvais-je douter, du moment que tu travaillais pour moi? Et pourtant je crois rêver, et je suis si ému que je ne peux te rien dire, sinon que j'adore Lucie et toi, toi et Lucie. Et le bon grand-père! comme j'aurai soin de lui, comme je le chérirai! Dis à Lucie que je l'aiderai à le faire vivre jusqu'à cent ans! Mais tu ne nous quitteras pas, mon père! Ah! je n'ai pas mérité tant de bonheur, et pourtant j'aspire à l'infini du bonheur en ce monde, tu le vois! — A demain! à demain!

« Embrasse pour moi mon cher Henri. Voilà un garçon dont je me moquerai bien quand il voudra se poser en égoïste! »

Quand Émile fut arrivé à Turdy, Lucie et M. Lemontier acceptèrent le délai de trois mois fixé par Moreali, — peut-être dans l'espoir d'un retour de Lucie à ses opinions, — et on laissa croire à Émile, pour lui faire prendre patience, que cette décision venait de son père. Il passa quelques jours dans l'ivresse du plus pur bonheur et consentit à retourner seul à Chêneville. Il ne s'effraya pas de cette retraite, qui lui permettait de se recueillir et de savourer religieusement la pensée de ses joies et de ses devoirs. Il fut même reconnaissant envers son père, qui voulait rester près de Lucie. Le général ne s'y opposait plus; Moreali n'eût osé s'y opposer.

En s'installant à Turdy jusqu'au mariage, M. Lemontier voulait étudier la situation morale de Lucie. Outre qu'il croyait devoir veiller toujours sur les retours possibles du fanatisme de son ex-directeur, il se regardait comme obligé d'amener Lucie à une entière confiance dans les principes de son fils. Lucie avait fait noblement le sacrifice de tout acte contraire à ces principes; M. Lemontier ne voulait pas la prendre au mot trop vite. Il souhaitait de la voir convaincue qu'elle restait chrétienne tout en posant une limite à l'influence du prêtre dans sa vie et en subordonnant cette influence à celle de son époux. Pour le fond du dogme, Lucie était toute convertie, on l'a vu. Elle avait toujours nié l'enfer et haï la persécution religieuse. Quant au reste, si elle gardait quelques doutes, elle n'en parlait pas, et M. Lemontier attendait avec déférence qu'elle les lui confiât.

Ce moment d'abandon ne tarda pas à venir; mais, au lieu de confesser des doutes, Lucie affirma des certitudes. Ce fut un jour que le père Onorio prêchait à Chambéry. On n'avait pas revu Moreali depuis la soirée d'explication définitive avec M. Lemontier, c'est-à-dire un mois environ depuis le consentement donné par le général. Émile devait venir le lendemain faire sa visite mensuelle de trois jours. Il espérait même pouvoir la prolonger, car le général s'était annoncé aussi et lui avait écrit : « Si vous arrivez en Savoie quelques jours avant moi, vous m'y attendrez. » Henri Valmare était parti pour rejoindre sa fiancée. Il voulait tout disposer pour se marier le même jour qu'Émile.

Le père Onorio avait continué à recevoir l'hospitalité à Hautecombe, mais il battait le pays, quêtant et catéchisant un peu partout, infatigable dans ses longues courses pédestres, vénéré des paysans pour son vagabondage athlétique dans un âge qui paraissait si avancé, pour ses allures mystérieuses et pour ses discours dans une langue qu'ils ne comprenaient pas. Ils l'écoutaient quand même avec admiration, et sa pantomime saisissante les édifiait en même temps qu'elle les amusait. Elle faisait peur aux femmes, grande condition de succès.

A Chambéry, le moine essaya de prêcher. Quelques auditeurs le comprirent, s'étonnèrent de son énergie, et en firent part à tous ceux de la ville qui étaient Italiens d'origine ou qui comprenaient la langue de la frontière. On se réunit au jour marqué pour une seconde conférence. Le bruit en vint à Mlle de Turdy, chez qui Lucie se trouvait en visite avec son grand-père et le père d'Émile. Celui-ci proposa d'aller entendre le *saint*. Lucie refusa d'abord, mais M. Lemontier insista. — Je vous prêche depuis longtemps mes idées, lui dit-il, et qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Ne

faut-il pas pouvoir dire à votre père que vous avez prêté les deux oreilles avec une égale attention? Je regrette que M. Moreali ait disparu, et qu'il ne prêche point ici à la place du capucin.

On se rendit à l'église, où le père Onorio parla comme il savait parler, quand il était sous l'influence d'une pensée naïvement chrétienne. Il fut un peu puéril, mais fort touchant en décrivant les attributs de la vertu évangélique. Il achevait son sermon, lorsqu'il s'arrêta au milieu d'une phrase, comme si une vision eût passé devant ses yeux. Il se pencha sur le bord de la chaire et regarda un coin sombre vers lequel tous les regards se portèrent instinctivement, mais où l'on ne remarqua rien, ni personne qui pût l'avoir choqué ou surpris. L'attention se reporta sur lui. Sa figure avait pris une expression terrifiante, ses lèvres tremblaient, ses yeux lançaient des flammes. Il bégaya quelques mots qui firent deviner plutôt que comprendre la pensée d'une brusque transition; puis il lança un anathème qu'il avait lu quelque part et que nous pouvons reproduire ici, puisqu'il a été publié ailleurs.

« *Le vrai infâme.* — Mais voici le vrai infâme, près de qui tous les autres semblent innocens; voici le monstre plus redoutable que fou, pire que le païen et le renégat.

« C'est le prêtre ennemi de l'église; c'est le parricide, c'est Judas encore couvert de la robe des apôtres, la bouche encore pleine du mystère divin.

« Il existe, je l'ai vu, je l'ai entendu. De la synagogue au prétoire, il promène l'impudence de sa trahison.

« Infâme! nous ne te méprisons pas, toi! Quelle que soit la misère de ton esprit, le crime est dans ton cœur, et ce crime est trop grand. Sois maudit pour le crime de ton cœur!

« Sois maudit du peuple que tu scandalises! sois maudit des prêtres consternés! que la femme qui t'a enfanté maudisse ses entrailles! que l'évêque qui t'a sacré maudisse sa main! sois maudit dans les cieux!

« Sois maudit, ostiaire qui ouvres à l'ennemi et qui sonnes la cloche de rébellion, lecteur qui fais mentir les saints livres, exorciste qui invoques Belzébuth, acolyte qui portes le flambeau de Satan!

« Sois maudit, diacre prévaricateur, toi qui as reçu l'esprit de Dieu *ad robur*, pour défendre les biens de la sainte église, et qui dis aux voleurs que le domaine sacré leur appartient!

« Sois maudit, prêtre sacrilége, profanateur de l'autel, parricide abominable, violateur des sermens les plus saints! Tout ce que tu trahis, tu le trahis dix fois. C'est de toi qu'il a été dit : Mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût pas né!

« Si tu ne te repens, que Dieu compte tes pas dans la voie du mal, et qu'il n'en oublie aucun; qu'il accumule sur toi la charge et l'infection des péchés que tu fais commettre et de ceux que tu aurais remis !

« Que toutes les bénédictions que tu as reçues et que tu renies se retournent contre toi; qu'elles tombent sur toi et qu'elles t'écrasent comme un sacrement de Satan!

« Que les onctions sacrées te brûlent; qu'elles brûlent tes mains tendues aux présens de l'impie; qu'elles brûlent ton front, où devait rayonner la lumière de l'Évangile, et qui a conçu de scélérates pensées!

« Que ton aube souillée devienne un cilice de flammes, et que Dieu te refuse une larme pour en tempérer l'ardeur! Que ton étole soit à ton cou comme la meule au cou de Babylone jetée dans l'étang de soufre!

« Que... »

Le père Onorio ne se fût peut-être pas arrêté avec le texte, car l'écluse de la colère était ouverte, et la haine sacrée jaillissait et coulait intarissable de sa bouche frémissante et inassouvie; mais Lucie se leva et dit à son grand-père, assez haut pour être entendue : — Sortons, mon père. Ceci n'est plus un sermon, c'est un blasphème! — Et, prenant le bras de M. de Turdy, elle se dirigea vers la porte; mais, en passant devant le pilier que le moine n'avait cessé d'apostropher, M. Lemontier, qui suivait Lucie avec Mlle de Turdy, vit apparaître Moreali, pâle comme un spectre. L'abbé s'élança au-devant de Lucie en lui disant à voix basse : — Au nom du ciel, ne faites pas ce scandale... Et il ajouta encore plus bas : — Si les malédictions que votre mariage attire sur ma tête excitent en vous quelque compassion!...

Mais Lucie, dont l'accent ferme pouvait être saisi par tout le monde malgré la douceur réservée de son intonation, lui répondit : — Non, monsieur, je ne remettrai jamais les pieds dans une église où, au nom du Christ, on prêche l'exécration de son semblable avec impunité!

— Mais prenez garde! dit en souriant M. Lemontier. L'auteur de cette malédiction a été embrassé et béni par le pape, et le pape est infaillible!

— S'il en est ainsi, répondit Lucie tout haut et avec énergie, à partir de ce jour je n'appartiens plus à l'église catholique.

Moreali fit un geste de désespoir et disparut. Lucie sortit avec sa famille.

— Bien, ma fille! lui dit le grand-père; à présent, moi, je veux croire à Dieu!

Quelques personnes les avaient suivis. Toutes les autres s'étaient levées, croyant d'abord que Lucie se trouvait mal, et s'interrogeant, puis se répétant les unes aux autres ce qu'elle venait de dire. Lucie était aimée, respectée, admirée. Aussitôt qu'on eut compris le sentiment d'horreur qu'elle éprouvait, cette foule frivole, qui, comme toutes les foules, s'amusait aux tours de force de la parole et aux épilepsies de l'invective, s'ébranla et se retira, les uns donnant raison à la piété de Lucie, les autres défendant l'éloquence du prédicateur, aucun n'osant avilir la foi en l'écoutant davantage.

Le père Onorio, qui, dans ses transports, entrait en une sorte d'extase et ne voyait plus que ses propres fantômes, ne s'aperçut pas de ce qui se passait dans son auditoire. Après un moment de repos, il se remit à improviser et à maudire, l'écume à la bouche, la voix vibrante, l'œil ensanglanté. Un seul homme l'écoutait : c'était Moreali, qui, prosterné dans l'ombre, voulait savourer jusqu'au bout l'amertume de son calice.

Quand l'abbé se releva, le moine était sorti à son tour; l'église était muette, le soleil couchant semait sur les dalles les reflets irisés des vitraux. Moreali était calme. Il avait prié, pour la première fois peut-être, avec le véritable amour de Dieu. Il se sentait désormais pur de reproche et plus croyant qu'il ne l'avait été de sa vie. Il rentra chez le comte de Luiges, et il écrivit trois lettres fort courtes par lesquelles nous terminerons sa correspondance.

AU PÈRE ONORIO.

Père, je te remercie de tout le zèle que tu as consacré au salut de mon âme. Il a porté ses fruits. Je comprends aujourd'hui, grâce à toi, ce que je ne voulais pas comprendre, la vraie religion et la vraie charité. Je t'envoie de l'argent pour que tu puisses retourner à Rome et soulager tes pauvres. J'ai abandonné mon projet d'établissement en Savoie. Adieu pour toujours. Je te bénis pour ton amitié.

MOREALI.

A M. LEMONTIER PÈRE.

Je viens de congédier le père Onorio et de me séparer de lui pour jamais. Lucie avait raison, il n'y a plus de saint, il n'y a même plus de chrétien là où la haine commence. Qu'elle pardonne à un vieillard dont l'intention était bonne, mais dont l'âge et les austérités ont troublé les facultés mentales! Qu'elle n'enveloppe pas l'église entière dans la réprobation de son déplaisir! Qu'elle soit équitable et douce! Avec vous, monsieur, elle ne peut que grandir en sagesse et en vertu.

Recevez mes adieux, monsieur, et faites-les agréer à votre fils, à votre future fille et à son respectable grand-père. Ce sont des adieux éternels. Pardonnez-moi toutes les peines que je vous ai causées. Si vous saviez combien mon repentir est sincère, vous n'hésiteriez pas à m'absoudre.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots pour vous seul. Vous m'avez fait un grand bien, monsieur, en me témoignant une estime que je veux mériter et en m'accordant une amitié dont je saurai me rendre digne par la ferveur et la fidélité de la mienne. Je ne me retire point à la Trappe, comme me le conseillait le père Onorio. Je ne mettrai plus volontairement ma raison en danger; je veux que ma foi devienne féconde. J'ai une fortune à dépenser. Je vais me faire mon propre aumônier à moi tout seul, et, marchant au hasard des chemins, répandre partout sur le pauvre, quelle que soit sa croyance, la parole amie et le présent respectueux et anonyme du voyageur. Je tâcherai que mon voyage dure longtemps, car ce sera un beau voyage, et j'y veux consacrer tout le temps qui me reste à vivre.

Veuillez, monsieur, remettre la lettre ci-jointe au général La Quintinie, et me permettre de me dire votre ami *pour toujours.*

MOREALI.

A M. LE GÉNÉRAL LA QUINTINIE.

Monsieur le général,

Au moment d'entreprendre un long voyage, je viens vous adresser une dernière supplication, qui est d'abréger l'épreuve, et de consentir au prochain mariage de mademoiselle votre fille. Vous avez fait pour le maintien de vos opinions tout ce que votre dignité réclamait. J'ai aujourd'hui la certitude que cette dignité ne sera jamais méconnue et jamais compromise par le fait de MM. Lemontier père et fils. J'ai aussi la certitude des sentimens vraiment religieux de Mlle Lucie. Laissez-la entièrement libre de son choix dès aujourd'hui, et vous ferez acte de bon chrétien en même temps que vous rendrez heureux et reconnaissant votre très humble et très obéissant serviteur.

MOREALI.

Moreali s'enferma chez le comte de Luiges pour mettre ordre à ses affaires et pour s'assurer les moyens de trouver partout de l'argent dans ses voyages; puis il se disposa à partir seul, pour réaliser son projet apostolique sous le voile du plus humble incognito.

Au moment où il fermait sa malle, M. Lemontier et son fils se

présentèrent pour lui dire adieu. Il hésita un moment à les recevoir, puis il alla leur ouvrir lui-même, embrassa Émile avec tendresse, prit son père à part, et lui dit : — C'est bien à vous de me donner cette dernière marque d'intérêt. Il est donc vrai que vous ne me haïssez pas!

— Non, dit Lemontier, je ne vous ai jamais haï. J'ai senti en vous une belle et bonne nature qui s'égarait. Mais êtes-vous bien retrouvé? Je crains les coups de désespoir. Pourquoi ces éternels adieux?

— Mon ami, répondit Moreali, laissez-moi vieillir! Je suis encore trop jeune pour ne plus aimer, et je sens que j'aime trop Lucie. Je suis certain cette fois de ne pas me faire d'illusion coupable, de n'aimer en elle que le souvenir de sa mère, de l'aimer comme ma fille en un mot; mais, vous l'avez dit, je ne puis être père, car je ne puis cesser d'être prêtre. Je sens qu'en aimant beaucoup et chastement, je vous le jure, j'aime en prêtre, avec jalousie, avec douleur, avec je ne sais quel reste de colère!... Oui, je suis jaloux d'Émile.... malgré moi! Je l'aime et je le hais. Peut-être que si elle se fût vouée à l'hymen du Christ, je me serais senti jaloux de Dieu même!... Je vous dis aujourd'hui ces choses terribles avec sang-froid. J'ai reconnu que le mal n'était pas dans mon cœur, et que la nature seule se vengeait d'avoir été reniée et immolée. J'aime donc mal, faute d'avoir consenti à aimer bien. J'aime en égoïste, en envieux,... hélas! en déshérité de la vie et en exilé de la famille. Vous aviez raison, mille fois raison, Lemontier! L'église s'est trompée le jour où elle a retranché le prêtre de la communion humaine. Elle s'est trompée : donc elle n'est pas infaillible; il faut laisser l'infaillibilité à Dieu! Les hommes sont des hommes, et ne reçoivent pas la vérité absolue. Ils peuvent bien se contenter de la demander, de la chercher et de l'adorer, évidente ou voilée! Elle est si désirable et si belle, qu'un petit rayon peut bien suffire à la vie d'un pauvre prêtre.

Car je suis prêtre aujourd'hui et toujours. Je me suis consacré de bonne foi. Tant pis pour moi si je me suis trompé en croyant mes sacrifices méritoires! Ils le seront désormais, je vous en réponds! Je ne pars point désespéré. Je veux, en soulageant la misère, que je suis bien sûr de rencontrer partout sur mes pas, dire à tout homme qui me demandera la vérité : *Demande-la à Dieu seul!* Je dirai cela tout bas, je m'abstiendrai des prédications qui, de la part du prêtre indépendant, soulèvent trop de scandales et reculent le triomphe du vrai. Je ferai du bien, comptez-y, et, absorbé dans cette douce occupation, j'oublierai le regret de la vie personnelle. J'y ai bien réfléchi, allez, depuis un mois de lutte ter-

rible avec le père Onorio et avec moi-même! Je prends le meilleur parti pour moi et pour les autres! Je vois bien que, dans un véritable esprit de charité, vous venez m'offrir leur pardon, leur amitié, leur intimité peut-être!... Nobles cœurs, laissez-moi seul! Je ne saurais pas être heureux, je ne connaîtrais pas le repos de l'esprit, je vous ferais souffrir malgré moi!...

— Mais plus tard? dit M. Lemontier, touché de cette complète sincérité.

— Oui, plus tard! dans vingt ans, si je ne suis pas mort de fatigue, car je vais me fatiguer beaucoup! Nous verrons alors si je pourrai apporter une bénédiction vraiment sainte aux enfans de Lucie, et si je peux au moins partager avec vous le titre et les sentimens d'un grand-père.

Il appela Émile, l'embrassa encore et partit.

Lucie fut satisfaite d'entendre parler de Moreali avec une véritable affection autour d'elle, mais elle garda toujours le silence sur son compte. Il y avait entre elle et lui quelque chose d'inconnu qui était attrait chez lui, répugnance chez elle, quelque chose d'instinctif qui se révélait à la fiancée d'Émile en dépit du silence gardé autour d'elle sur l'histoire mystérieuse de sa mère, une sorte d'effroi de la soutane, un immense besoin d'aimer exclusivement l'époux qui seul pouvait et devait connaître les forces et les délicatesses de son amour.

Ils ont été mariés sans éclat et sans pompe à Chêneville. Ils ne se sépareront ni du père d'Émile, ni du grand-père Turdy, qui, rajeuni et raffermi dans la vie, les suit dans la vallée du Rhône ou les ramène en Savoie.

Henri et sa femme sont venus les voir.

Le général a protesté un peu de loin contre les résolutions philosophiques de Lucie; mais il est arrivé à Turdy l'année dernière, au moment où elle venait de lui donner un petit-fils, et il n'a plus songé à discuter. Et même en voyant l'enfant robuste sur les genoux du grand-père, il a essuyé une larme en disant : — Monsieur de Turdy, vous m'en avez voulu quelquefois! Il ne faudrait pourtant pas croire que je ne vous aime pas!

On n'a plus entendu parler du père Onorio, et Moreali n'a pas encore donné de ses nouvelles.

George Sand.

Janvier 1863, Nohant.

DE

LA PHILOSOPHIE

DE L'HISTOIRE ROMAINE

L'ÉCOLE GERMANIQUE ET L'ÉCOLE FRANÇAISE.

I. *Zur Philosophie der roemischen Geschichte,* von Ernst von Lasaulx, in-4°; Munich 1861. — II. *Tableau de l'Empire romain depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement impérial en Occident,* par M. Amédée Thierry, in-8°; Paris 1862.

L'histoire de Rome est un éternel sujet de méditations. On voit bien qu'elle occupe la place centrale dans le développement de l'humanité, qu'elle lie l'Orient à l'Occident, le monde antique au monde moderne, les traditions les plus lointaines au plus lointain avenir, qu'il n'y a pas enfin d'anneau mieux rivé que celui-là dans la longue chaîne des âges. Comment expliquer autrement l'intérêt sans cesse renouvelé qui s'attache à des faits aussi éloignés de nous? Chaque génération éprouve le besoin d'interpréter à sa manière les prodigieuses destinées de la *ville.* De saint Augustin jusqu'à nos jours, combien de tableaux différens consacrés à la philosophie de l'histoire romaine! Pour ne remonter qu'à deux cents ans en arrière, quand on a étudié Rome avec Corneille ou Racine, avec Tillemont ou Rollin, on l'étudie avec Montesquieu, et quand on a fini de l'interroger avec Montesquieu, on l'interroge avec Beaufort et Niebuhr, avec M. Michelet et M. Théodore Mommsen.

C'est que le spectacle change à mesure que le temps marche. La révolution française, par exemple, ne devait-elle pas nous révéler bien des secrets de l'histoire de Rome absolument incompréhensibles pour les écrivains des derniers siècles? Un spirituel abbé de la régence écrit un livre sur les révolutions romaines, et ce n'est là pour lui qu'une matière de narrations oratoires, espèces de tragédies en prose que le vieux Crébillon mettra en rimes. M. Mommsen, traçant le tableau des destinées de Rome depuis les origines jusqu'à César, donne à la seconde moitié de son œuvre ce titre expressif et hardi : *la Révolution*. Ce ne sont plus ici des épisodes habilement arrangés, c'est la révolution elle-même, la plus grande révolution que le monde ait jamais vue. Ce ne sont plus des scènes sans critique racontées par un bel esprit de collége, c'est l'histoire vivante attestée par la science la plus sûre, retrouvée avec la pénétration la plus rare. Certes les défauts n'y manquent pas; il est impossible cependant d'y méconnaître une vue perçante, une habileté merveilleuse à démêler les passions et les principes, à démasquer les acteurs, à repousser les préjugés de la routine, à juger tous les partis au nom de l'humanité. Et d'où vient à l'auteur cette clairvoyance qui a manqué sur bien des points à des génies comme Montesquieu ou Machiavel? De ce que la révolution française lui a expliqué la révolution romaine. Qu'il le reconnaisse ou non, cela n'y fait rien. Vainement semble-t-il prendre à tâche de rabaisser la France et son œuvre, l'esprit de la France le guide comme il a guidé avant lui M. Michelet dans les derniers chapitres de son *Histoire romaine*. M. Mommsen a vu le grand spectacle qui agite le monde depuis un siècle, la chute de l'ancien régime et l'avénement du nouveau; voilà le secret de sa force. Turgot lui explique les Gracques comme Napoléon lui fait comprendre César, non pas qu'il fasse des rapprochemens impossibles et qu'il assimile des époques toutes différentes, il s'en défend au contraire, et bien loin de dire avec M. Thiers : « Nous avons revu César lui-même, » il affirme qu'il n'y a eu dans le monde qu'un seul *imperator*, un seul César, et que le premier de cette race en a été le dernier; qu'importe? En dépit de ses protestations, il est bien évident que, sans l'immense conflit de nos jours, son livre n'existerait pas. L'inspiration du XIX[e] siècle ne lui a pas dicté tel rapprochement de détail qu'il a raison de repousser; elle s'est bornée à ressusciter pour lui d'une manière générale les vivantes passions d'un autre âge. Une fois introduit dans la mêlée, le hardi champion, armé de sa science lumineuse et de ses idées libérales, raconte les péripéties de la lutte comme s'il combattait lui-même *pro aris et focis*. De là les défauts, les bizarreries et trop souvent les injustices de son œuvre; de là aussi la

généreuse ardeur qui l'anime et l'intérêt tout nouveau qu'elle présente (1).

Or, tandis que les transformations sociales de nos jours jetaient cette lumière nouvelle sur la plus importante période de la plus grande des histoires, tandis que le drame de la république et de l'empire dans la France de 89 nous expliquait le drame de la république et de l'empire dans la Rome de César, il s'est trouvé, par une coïncidence curieuse, que le développement des études archéologiques nous a fourni toute une masse de matériaux inconnus à nos devanciers. En même temps que le point de vue général était renouvelé, la science épigraphique nous faisait pénétrer plus avant dans la connaissance des détails. Nous rencontrons encore sur ce terrain l'infatigable M. Mommsen, qui a consacré sa vie entière à l'histoire des Romains. L'académie royale de Prusse, il y a une quinzaine d'années, ayant voté l'impression d'un recueil complet des inscriptions latines, M. Mommsen avait proposé en 1847 un vaste plan de publication qui consistait à distribuer géographiquement ces précieux textes; il pensait que le meilleur moyen d'éviter la confusion au milieu de matériaux si nombreux, c'était de les classer ville par ville et province par province. Ce plan ne fut pas agréé par l'académie; on préféra la méthode contraire, la méthode purement chronologique sans distinction de territoires, et au bout de quelques années, après beaucoup d'efforts perdus, on fut obligé de l'abandonner comme impraticable. Pendant ce temps-là, M. Mommsen, qui avait recueilli tant de trésors épigraphiques dans ses longs voyages en Italie, exécutait lui-même son plan à ses risques et périls. Il publia en 1852 toutes les inscriptions latines du pays de Naples. Le succès fut complet auprès des juges les plus autorisés; l'auteur avait prouvé à la fois sa compétence supérieure et la justesse de son idée. L'académie de Berlin s'empressa noblement de revenir sur sa décision, et M. Mommsen reçut mission expresse de diriger l'entreprise officielle, c'est-à-dire de préparer et de publier avec les auxiliaires qu'il lui plairait de s'adjoindre le *Corpus inscriptionum latinarum* projeté par la compagnie. M. Mommsen s'assura le concours de deux archéologues établis à Rome, MM. Henzen et Rossi, pour la partie historique de l'œuvre, tandis qu'un professeur de l'université de Bonn, M. Frédéric Ritschl, profondément versé dans l'étude de la latinité primitive, se chargeait des inscriptions dont l'intérêt est surtout philologique et littéraire. Les deux premiers volumes de la collection viennent de paraître presque si-

(1) On a déjà caractérisé ici l'*Histoire romaine* de M. Mommsen. Voyez l'étude intitulée : *la Philosophie et l'Histoire en Allemagne. Nouvelles écoles : M. H. Fichte et M. Th. Mommsen;* — livraison du 15 octobre 1858.

multanément, celui de M. Ritschl à la fin de l'an dernier, celui de MM. Mommsen et Henzen il y a seulement quelques semaines (1), et déjà cette double publication est saluée comme un événement dans le domaine de l'érudition conquérante.

C'est aux maîtres de la science de juger de pareils travaux. Pour nous, en rapprochant les sévères investigations de M. Mommsen de ses pages si vives, si passionnées sur la fin de la république romaine, en signalant chez le même écrivain des études si différentes, nous avons voulu montrer le double courant qui a renouvelé de nos jours la substance de l'histoire romaine, c'est-à-dire les faits et les jugemens, la connaissance matérielle des détails et l'appréciation morale des acteurs. Or, quand la substance d'une histoire subit des modifications si graves, la philosophie de cette histoire doit se modifier aussi. Bossuet, dans quelques pages éloquentes, a écrit la philosophie de l'histoire romaine au point de vue de la science de son temps; Vico, Montesquieu, Herder, chacun avec son génie propre et le caractère de son pays, ont repris la même tâche au point de vue des connaissances du XVIIIe siècle; il est impossible que notre époque ne produise pas à son tour des *considérations* nouvelles sur ce sujet au nom des grandes innovations que nous venons de décrire. Bien des systèmes ou des fragmens de système ont paru déjà, bien d'autres naîtront encore. Outre les noms que nous avons cités plus haut, est-il nécessaire de rappeler les écrits de Merivale en Angleterre, les recherches de Drumann en Allemagne, en France d'admirables leçons de M. Guizot, d'éloquentes pages de M. Villemain, l'histoire si neuve de M. Ampère, et l'*Essai sur Tite-Live* de M. Taine? Je voudrais signaler aujourd'hui deux œuvres récentes qui appartiennent à ce mouvement d'idées. L'une nous vient d'Allemagne, l'autre fait honneur à la France. La première est un simple mémoire académique, la seconde est tout un livre; toutes les deux sont des systèmes complets. On ne saurait imaginer d'ailleurs un contraste plus grand. Malgré certains points de contact, et bien que les deux auteurs aient puisé savamment aux mêmes sources, ils se sont placés aux deux points extrêmes du monde des idées. Celui-ci ne voit partout que mythes et symboles; celui-là veut retrouver la vivante réalité des faits. Ici une conception de l'histoire tout idéale, toute fabuleuse; là une philosophie des événemens fondée sur les intérêts et les douleurs des hommes. L'apparition simultanée de deux ouvrages si dissemblables dit assez combien ce sujet, qu'on a cru épuisé, réserve en-

(1) *Corpus inscriptionum latinarum consilio et auctoritate academiæ litterarum regiæ borussicæ editum...* Berlin, in-folio. 1862-1863.

généreuse ardeur qui l'anime et l'intérêt tout nouveau qu'elle présente (1).

Or, tandis que les transformations sociales de nos jours jetaient cette lumière nouvelle sur la plus importante période de la plus grande des histoires, tandis que le drame de la république et de l'empire dans la France de 89 nous expliquait le drame de la république et de l'empire dans la Rome de César, il s'est trouvé, par une coïncidence curieuse, que le développement des études archéologiques nous a fourni toute une masse de matériaux inconnus à nos devanciers. En même temps que le point de vue général était renouvelé, la science épigraphique nous faisait pénétrer plus avant dans la connaissance des détails. Nous rencontrons encore sur ce terrain l'infatigable M. Mommsen, qui a consacré sa vie entière à l'histoire des Romains. L'académie royale de Prusse, il y a une quinzaine d'années, ayant voté l'impression d'un recueil complet des inscriptions latines, M. Mommsen avait proposé en 1847 un vaste plan de publication qui consistait à distribuer géographiquement ces précieux textes; il pensait que le meilleur moyen d'éviter la confusion au milieu de matériaux si nombreux, c'était de les classer ville par ville et province par province. Ce plan ne fut pas agréé par l'académie; on préféra la méthode contraire, la méthode purement chronologique sans distinction de territoires, et au bout de quelques années, après beaucoup d'efforts perdus, on fut obligé de l'abandonner comme impraticable. Pendant ce temps-là, M. Mommsen, qui avait recueilli tant de trésors épigraphiques dans ses longs voyages en Italie, exécutait lui-même son plan à ses risques et périls. Il publia en 1852 toutes les inscriptions latines du pays de Naples. Le succès fut complet auprès des juges les plus autorisés; l'auteur avait prouvé à la fois sa compétence supérieure et la justesse de son idée. L'académie de Berlin s'empressa noblement de revenir sur sa décision, et M. Mommsen reçut mission expresse de diriger l'entreprise officielle, c'est-à-dire de préparer et de publier avec les auxiliaires qu'il lui plairait de s'adjoindre le *Corpus inscriptionum latinarum* projeté par la compagnie. M. Mommsen s'assura le concours de deux archéologues établis à Rome, MM. Henzen et Rossi, pour la partie historique de l'œuvre, tandis qu'un professeur de l'université de Bonn, M. Frédéric Ritschl, profondément versé dans l'étude de la latinité primitive, se chargeait des inscriptions dont l'intérêt est surtout philologique et littéraire. Les deux premiers volumes de la collection viennent de paraître presque si-

(1) On a déjà caractérisé ici l'*Histoire romaine* de M. Mommsen. Voyez l'étude intitulée : *la Philosophie et l'Histoire en Allemagne. Nouvelles écoles : M. H. Fichte et M. Th. Mommsen;* — livraison du 15 octobre 1858.

multanément, celui de M. Ritschl à la fin de l'an dernier, celui de MM. Mommsen et Henzen il y a seulement quelques semaines (1), et déjà cette double publication est saluée comme un événement dans le domaine de l'érudition conquérante.

C'est aux maîtres de la science de juger de pareils travaux. Pour nous, en rapprochant les sévères investigations de M. Mommsen de ses pages si vives, si passionnées sur la fin de la république romaine, en signalant chez le même écrivain des études si différentes, nous avons voulu montrer le double courant qui a renouvelé de nos jours la substance de l'histoire romaine, c'est-à-dire les faits et les jugemens, la connaissance matérielle des détails et l'appréciation morale des acteurs. Or, quand la substance d'une histoire subit des modifications si graves, la philosophie de cette histoire doit se modifier aussi. Bossuet, dans quelques pages éloquentes, a écrit la philosophie de l'histoire romaine au point de vue de la science de son temps; Vico, Montesquieu, Herder, chacun avec son génie propre et le caractère de son pays, ont repris la même tâche au point de vue des connaissances du XVIII[e] siècle; il est impossible que notre époque ne produise pas à son tour des *considérations* nouvelles sur ce sujet au nom des grandes innovations que nous venons de décrire. Bien des systèmes ou des fragmens de système ont paru déjà, bien d'autres naîtront encore. Outre les noms que nous avons cités plus haut, est-il nécessaire de rappeler les écrits de Merivale en Angleterre, les recherches de Drumann en Allemagne, en France d'admirables leçons de M. Guizot, d'éloquentes pages de M. Villemain, l'histoire si neuve de M. Ampère, et l'*Essai sur Tite-Live* de M. Taine? Je voudrais signaler aujourd'hui deux œuvres récentes qui appartiennent à ce mouvement d'idées. L'une nous vient d'Allemagne, l'autre fait honneur à la France. La première est un simple mémoire académique, la seconde est tout un livre; toutes les deux sont des systèmes complets. On ne saurait imaginer d'ailleurs un contraste plus grand. Malgré certains points de contact, et bien que les deux auteurs aient puisé savamment aux mêmes sources, ils se sont placés aux deux points extrêmes du monde des idées. Celui-ci ne voit partout que mythes et symboles; celui-là veut retrouver la vivante réalité des faits. Ici une conception de l'histoire tout idéale, toute fabuleuse; là une philosophie des événemens fondée sur les intérêts et les douleurs des hommes. L'apparition simultanée de deux ouvrages si dissemblables dit assez combien ce sujet, qu'on a cru épuisé, réserve en-

(1) *Corpus inscriptionum latinarum consilio et auctoritate academiæ litterarum regiæ borussicæ editum...* Berlin, in-folio. 1862-1863.

core de surprises aux recherches des érudits et aux méditations des penseurs.

Un autre intérêt s'attache encore au rapprochement que nous voulons faire. Jusqu'à la fin du dernier siècle, on avait étudié l'histoire romaine au point de vue de la tradition romaine; avec Herder et Hegel, le germanisme protesta énergiquement, et le rôle des races du nord en face de la corruption latine fut glorifié comme une œuvre providentielle. S'il y a un principe admis dans la critique historique de nos jours, c'est que les nations saxonnes sont venues apporter un nouveau souffle de vie à l'humanité défaillante. L'influence latine conduisait le genre humain au tombeau, l'influence germanique le sauva. Hegel, dans l'enthousiasme de cette idée, oublie par momens que l'âme du monde moderne, avant tout, c'est le christianisme, et, devant donner un nom à la période qui suit la période gréco-romaine, il l'appelle non pas l'époque chrétienne, mais l'époque germanique. Pour les écrivains les plus modérés de l'école allemande, germanisme et christianisme sont des termes synonymes ou du moins inséparables; on ne peut prononcer l'un sans évoquer l'autre. Pendant bien des années, historiens et philosophes ont répété cette formule : *l'état chrétien et germanique, la société chrétienne et germanique*. Tel était, disaient-ils, le vrai nom des âges nouveaux. L'ancienne école latine était abandonnée. Or c'est précisément cette école qui se relève aujourd'hui dans les deux ouvrages dont je veux m'occuper, c'est l'école latine (sous deux formes *germanique* et *française*) qui essaie de renouveler ses théories, et, parlant ici au point de vue de l'église, là au point de vue de l'état, vient livrer bataille aux adversaires du latinisme. Un si curieux épisode mérite de ne point passer inaperçu.

I.

Il y a deux ans, un savant et ingénieux écrivain de l'Allemagne du sud, M. Ernest de Lasaulx, lisait à l'académie royale de Munich un travail très remarqué sur la philosophie de l'histoire romaine. Dans un sujet tant de fois traité, l'auteur avait trouvé l'art d'être neuf. Au lieu de s'en tenir à la suite des faits et d'en rechercher la loi comme Polybe ou Machiavel, comme Bossuet ou Montesquieu, et même comme Niebuhr ou Mommsen, il s'attachait à ce qu'on peut appeler l'histoire mystique de la ville éternelle. La place de Rome est si grande dans les destinées du genre humain que le spectacle d'une telle destinée a dû éveiller de bonne heure chez les esprits contemplatifs l'idée d'une intervention directe de la Providence. Cette idée d'une mission divine expressément attribuée à la cité de

Romulus se retrouve en effet à toutes les grandes époques de l'histoire; l'antiquité l'a conçue sous une forme mythologique, le moyen âge l'a développée en la mêlant à son catholicisme, les modernes eux-mêmes en ont gardé la trace, et telle observation de Paul Orose, mystiquement commentée par Dante Alighieri en son *de Monarchia*, reparaît, dégagée de ses bizarreries, dans le sévère *Discours* de Bossuet. Seulement il s'agit ici d'indications rapides plutôt que d'une pensée logiquement suivie. Des légendes, des rapprochemens inattendus, un mot, un soupçon, un éclair, voilà ce que nous offre à ses origines cette tradition mystérieuse Ce sont comme les ébauches d'une philosophie de l'histoire. Les fragmens sont nombreux, le système n'existe pas. C'est précisément ce système que M. de Lasaulx a voulu construire, ce sont ces idées éparses qu'il a réunies en un vaste et bizarre tableau; cette histoire mystique de Rome que le moyen âge avait soupçonnée dans ses rêveries enfantines et grandioses, l'ingénieux érudit de Munich l'a écrite en plein XIXe siècle. On voit que nous avons affaire ici à un compatriote de Baader.

Dans une description de l'Italie qui est une sorte de philosophie de l'histoire romaine, Pline le naturaliste a dit magnifiquement : « Cette terre, l'élève et en même temps la mère de toutes les terres, a été choisie par la providence des dieux pour rendre le ciel même plus brillant, pour réunir les empires dispersés, pour adoucir les mœurs, pour rapprocher par la communauté du langage les idiomes discordans et barbares, pour fournir à tant de races opposées le moyen de s'entendre, pour donner à l'homme l'idéal de l'homme (1), pour devenir enfin l'unique patrie de toutes les nations de l'univers. » On ne trouve pas seulement dans ce texte de Pline le magnanime orgueil de la vieille Rome, cet orgueil qui ressemble à une foi et que tant d'écrivains, depuis le poète inspiré jusqu'au légiste exact, depuis Virgile jusqu'à Modestinus, ont exprimé dans les mêmes termes; il y a quelque chose de plus, on dirait qu'un souffle religieux anime ces litanies de la gloire. Soit que l'auteur ait recueilli la tradition orale, soit qu'il ait résumé l'opinion de ces nombreux écrivains, aujourd'hui perdus, qui lui ont fourni les matériaux de son livre, il représente ici autre chose que le patriotisme ordinaire. Cette providence si occupée à Rome, ce ciel rendu plus brillant, cette pure image de l'homme donnée enfin à la race humaine, ne seraient-ce donc pas des pressentimens du christianisme? M. de Lasaulx est persuadé que la tradition mystique dont on peut découvrir les vestiges dans ce passage de Pline remonte jusqu'aux origines de Rome, et qu'elle a été confirmée par des événemens

(1) « Ut humanitatem homini dar t. »

extraordinaires à toutes les grandes époques de son histoire. Si les scènes de la Bible, au dire des théologiens, sont les *figures* du Nouveau-Testament, ce n'est pas là, d'après M. de Lasaulx, un privilége qui appartienne exclusivement au saint livre; les scènes de l'histoire romaine, aux périodes décisives de ses annales, sont aussi les figures de l'Évangile et l'image anticipée de l'humanité chrétienne. Le prophète Isaïe a peint *l'homme de douleurs* qui souffre pour tout son peuple; cette peinture, où la théologie chrétienne a vu l'annonce de Jésus-Christ, M. de Lasaulx la retrouve dans le personnage d'Énée, c'est-à-dire dans le fondateur idéal de Rome. Lui aussi a souffert, quoique innocent, et souffert pour son peuple; Homère, en deux endroits de l'*Iliade*, lui attribue formellement ce caractère, que développe jusqu'au bout la tradition latine. La résurrection d'Énée et son ascension au ciel, figures voilées des grands tableaux de l'Évangile, reparaissent plus complétement encore dans la résurrection et l'ascension de Romulus. L'histoire du fondateur *historique* de Rome, comme celle de son fondateur *idéal*, est toute remplie des présages du Sauveur. Rappelez-vous qu'il est né d'un dieu et d'une vierge, — c'est toujours M. de Lasaulx qui parle; rappelez-vous les dangers qui menacèrent son berceau, rappelez-vous surtout que la ville fondée par lui et nommée de son nom a été construite pour devenir le refuge ouvert aux proscrits, aux malheureux, aux coupables de toutes les contrées, le refuge des gentils et des pécheurs. Qu'on n'oublie pas non plus les circonstances de sa mort : *ad suos venit et sui eum non receperunt*. Au moment de l'immolation de Romulus, le ciel se couvrit de ténèbres, et la victime fut transfigurée; un homme était mort, un dieu ressuscita. Ces ressemblances générales ne suffisent pas à M. de Lasaulx; il cherche des rapprochemens jusque dans les détails, et on devine quelle est sa joie lorsqu'il découvre parmi les légendes du premier roi des Romains la scène touchante du souper d'Emmaüs. Romulus, le lendemain de sa mort, n'a-t-il pas apparu à l'un des siens nommé Proculus Julius? « Va, dit le ressuscité à son compagnon, annonce aux Romains la volonté des dieux : dis-leur que ma Rome est destinée à devenir la tête du monde. » Après quoi il disparut dans les hauteurs du ciel, où il règne, dit Tite-Live, comme un dieu fils d'un dieu, et comme père de la cité romaine, *deum deo natum, parentemque urbis romanæ*. Rapprochant ensuite des textes qu'il est inutile de reproduire ici, l'ingénieux écrivain ne craint pas d'affirmer que Romulus, dans le ciel où la foi romaine l'avait placé, formait une sorte de trinité divine avec Mars et Jupiter Capitolin.

La philosophie de l'histoire romaine, telle que l'entend M. de Lasaulx, nous ménage de bien autres surprises; ce n'est là qu'une

entrée en matière. Énée, d'après la poétique légende, était à la fois un héros et un prêtre : premier symbole de la double destinée de Rome, de sa destinée héroïque dans le monde païen et de sa destinée sacerdotale après la venue du Messie. Passez de la légende poétique à la tradition historique; le premier roi de Rome est un héros, le second est un pontife : nouvelle image des deux cités de l'avenir. Romulus annonce les Scipions, et Numa les successeurs de saint Pierre. Voilà la force du glaive et la force de l'esprit promises dès le premier jour à la ville éternelle. Ces deux forces opposées, deux villes très différentes les avaient représentées dans le monde oriental, Babylone d'un côté, Jérusalem de l'autre; Rome va recueillir ce double héritage, et c'est pour cela, — notez ici l'importance mystérieuse des dates, — c'est pour cela que Rome a été fondée l'année 754 avant Jésus-Christ, à l'époque où le vieil empire babylonien tombait en ruine, et où Jérusalem, devenue tributaire des nouveaux chefs de l'Assyrie, jetait ses plaintes sublimes par la bouche des prophètes.

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.

Cette Babylone dont le pouvoir séculaire venait de s'abattre, cette Jérusalem à qui les chants d'Isaïe promettaient un si éblouissant avenir, Rome devait les réunir toutes les deux dans le cycle immense de ses annales; c'était à elle de renouveler en Occident l'empire de Babylone jusqu'au jour où elle serait la Jérusalem nouvelle après le triomphe du Christ. Saint Augustin avait déjà remarqué cette coïncidence de la naissance de Rome et de la chute de l'empire d'Assyrie; M. de Schelling, dans ses études sur l'antiquité, avait expliqué pourquoi la civilisation romaine était le dernier mot de toutes les mythologies orientales; de saint Augustin à Schelling, M. de Lasaulx rassemble les témoignages épars, et si vous refusez d'admettre que Babylone et Jérusalem, dès l'année 754, fussent destinées à revivre dans la cité de Romulus, vous reconnaîtrez du moins que l'auteur n'a pas ménagé les citations pour vous convaincre. Quant à lui, sa foi est complète. « Ainsi, s'écrie-t-il d'un air de triomphe, au point de vue de l'histoire synchronique de l'humanité, la double importance de Rome, son importance guerrière et hiératique, est parfaitement reconnaissable; Romulus est le représentant de la Rome babylonienne, Numa est le représentant de la Rome hiérosolymique.

— Tout à l'heure, direz-vous, Romulus était la figure de Jésus-Christ lui-même; comment se fait-il qu'il représente maintenant l'esprit babylonien? — Accoutumez-vous à ces petites difficultés :

dans le royaume des mythes, les aspects sont changeans, et il y aurait de l'indiscrétion à examiner les choses de trop près. On vous fournit les grandes lignes du système, c'est à votre imagination de faire le reste. D'ailleurs, si ces preuves paraissent peu concluantes, voici des argumens plus décisifs. Rome a eu plusieurs noms, et les renseignemens que nous fournissent à ce sujet les écrivains de l'antiquité éclairent d'une lumière inattendue la destinée providentielle de la grande cité. « On sait que tous les noms, dit M. de Lasaulx, les noms des villes comme ceux des hommes, bien plus, les noms de tous les objets auxquels peut s'appliquer l'intelligence humaine, ont une importance particulière au début, et qu'ils expriment le caractère intégral des êtres qu'ils désignent. On sait aussi que dans le monde antique des génies, des esprits tutélaires étaient assignés non-seulement aux hommes, mais aux villes et à tous les êtres vivans, et que tous les êtres se développaient sous cette protection invisible. » Il n'est donc pas indifférent de rechercher sous quelles invocations fut placée la ville des césars; Babylone signifie la maison de Bel; Jérusalem veut dire *la vision de la paix*, ou mieux encore, d'après une étymologie différente, *le séjour de la paix, Irsalem*. Le nom de Rome, Ῥώμη, c'est la force, la puissance, la force des armes, la puissance du sceptre; mais nous savons de bonne source que Rome avait un autre nom que ce nom d'origine hellénique; elle portait un nom latin, nom mystérieux, sacro-saint, et que nulle lèvre humaine n'avait le droit de prononcer, parce qu'il représentait la divinité protectrice de la ville. Varron et après lui Pline l'ancien, Plutarque, Solinus, Lydus, racontent qu'un certain tribun du peuple, nommé Valerius Soranus, ayant osé un jour prononcer ce nom redoutable, fut condamné comme sacrilége et périt sur la croix. C'était une coutume religieuse et guerrière chez les premiers Romains d'évoquer solennellement le génie tutélaire de la ville qu'ils assiégeaient, de l'armée qu'ils allaient combattre, et de livrer l'ennemi à sa colère. Nous possédons encore, dit M. de Lasaulx, quelques-unes de ces formules d'invocation et de malédiction qui servirent non-seulement contre Carthage ou Corinthe, mais contre bien des villes d'une importance secondaire, en Italie, en Espagne et en Afrique. Révéler le nom secret de Rome, c'eût été fournir à l'ennemi le moyen d'évoquer la divinité protectrice et de la transformer en furie. Voilà pourquoi Valerius Soranus fut crucifié. La terreur était si grande à ce sujet, et le secret fut si religieusement gardé, qu'aujourd'hui encore nous ne savons pas d'une manière certaine cet effroyable mot qui contenait la vie et la mort. Rome a rempli le monde; son nom, son vrai nom, le monde ne le connaît pas.

Était-ce *Saturnia*, comme le veulent Guillaume Postel en son livre *de Originibus* et Frédéric Münter dans ses *Dissertations archéologiques?* était-ce *Valentia, Valesia, Valeria*, comme l'ont cru plusieurs savans d'après certains passages de Festus et de Solinus? Niebuhr était-il autorisé à écrire d'un ton affirmatif au premier volume de son *Histoire romaine :* « Le nom latin de Rome, ce nom qu'il était interdit de prononcer, c'est *Quirium?* » On devine aisément la racine de ce mot comme on en voit tout de suite les dérivés; *quirium, quirinus, quirites*, tout cela vient de *quire*, pouvoir, pouvoir par la force, et le nom caché de Rome eût été simplement la traduction latine de Ῥώμη. Il faut reconnaître ici, malgré l'autorité de Niebuhr, que ce nom mystérieux eût été mal caché, puisque le dérivé *quirites*, si souvent employé dans la vie civile des Romains, l'eût rappelé sans cesse à leur esprit. Comment oublier d'ailleurs au sujet de cette bizarre énigme l'opinion d'un écrivain de l'antiquité, critique médiocre il est vrai, mais ici témoin très digne de foi, puisqu'il s'agit seulement d'un point de fait? comment oublier ces paroles de Macrobe : « Le plus savant parmi nous n'en sait absolument rien, et nous en sommes réduits là-dessus à de simples conjectures? » Les uns croient que c'est Jupiter, et les autres la lune; ceux-ci nomment Angerona, déesse du silence, qui était représentée tenant un doigt sur sa bouche, ceux-là tiennent pour la Cybèle italique, dont le nom indigène était *Ops Consivia.* M. de Lasaulx discute ces conjectures diverses, et bien que la dernière paraisse fort plausible à Macrobe, il la repousse comme les autres. Le grand mystère de Rome étant l'union de Babylone et de Jérusalem, l'union de la force et de l'esprit, il faut bien que les deux noms de Rome expriment ces deux ordres d'idées, l'esprit et la puissance, Jérusalem et Babylone. Si le nom connu exprime la force, le nom caché doit exprimer l'esprit. Une fois armé de ce principe, le mystagogue écarte tous les noms qui ne rappelleraient que des titres matériels ou des vertus physiques, et, furetant dans tous les magasins de l'archéologie antique, il cherche une étiquette dont le sens pourrait convenir à son système. En voici une : parmi les cabinets de curiosités du vieux monde, parmi ces collections plus ou moins dépareillées où les modernes font encore d'intéressantes trouvailles, on peut ranger les ouvrages d'un certain Johannes Laurentius, vulgairement nommé Lydus, qui vivait à Byzance au ve siècle de l'ère chrétienne. Or, en interrogeant ces écrits oubliés, M. de Lasaulx a mis le doigt sur un texte où se trouve précisément la solution qu'il cherchait. « Rome avait trois noms, dit le Byzantin Lydus : premièrement un nom mystérieux que les souverains pontifes pouvaient seuls prononcer dans les plus solennels sacrifices, et ce nom, c'était *Amor;*

deuxièmement un nom hiératique, *Flora;* troisièmement un nom politique, *Roma.* »

Dans cette précieuse découverte, M. de Lasaulx ébloui ne voit que le premier mot et le dernier; il laisse de côté Flora, qui gênerait un peu sa théorie. Il faut en effet que Rome ait deux noms, mais deux noms seulement, l'un qui la représente dès l'origine comme l'héritière de Babylone, l'autre qui annonce en elle l'héritière de Jérusalem. Je l'ai trouvé! disait Archimède. Voilà donc ce que je cherchais! s'écrie M. de Lasaulx : *Roma, amor,* force et amour, voilà les deux mots prophétiques qui renfermaient d'avance toute la destinée de Rome. Il remarque, dans l'ivresse de sa joie, que ces deux mots n'en font qu'un. Ne sont-ils pas l'un et l'autre composés des mêmes lettres, et ne dirait-on pas les deux aspects d'une même idée? Prenez le mot *Roma,* et lisez-le à la manière orientale, c'est-à-dire de droite à gauche, vous avez le mot *amor.* Que de choses dans cette remarque (1)! Ne croyez pas que ce soit un simple effet du hasard, il y a ici un sens philosophique, à savoir que l'amour suppose la force, et qu'un esprit vigoureux, un esprit capable de haïr, est aussi le seul qui sache aimer; l'amour infini, chez Dieu lui-même, n'a-t-il pas pour fondement la puissance infinie? Voici néanmoins une réflexion qui mêle une certaine inquiétude à la joie du chercheur de mythes : ce Lydus qui nous apprend le nom sacré de la ville arrive bien tard pour faire ses révélations; entre les origines qu'il raconte et le moment où il tient la plume, il n'y a pas moins de douze cents ans. Si un autre écrivain de l'antiquité vient confirmer le rapport de Lydus, c'est encore un Byzantin, et un Byzantin d'une période postérieure, c'est ce célèbre Photius, homme de cour, général de cavalerie, archevêque, fondateur d'église, et le plus curieux archéologue de son siècle. Dans un fragment découvert et publié de nos jours par le cardinal Angelo Maï, Photius répète exactement les affirmations de Lydus. Voilà deux autorités au lieu d'une, pourvu que ce soient en effet des autorités: doute cruel pour l'érudit; mais M. de Lasaulx se hâte d'écarter ces dernières ombres. « En pareille matière, se dit-il, c'est une loi toute naturelle que ce qui est caché au début ne puisse être dévoilé que bien longtemps après. Jésus-Christ disait à ses disciples : Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, rien de secret qui ne doive être connu. » Ainsi telle est la conclusion des études de M. de Lasaulx : soit qu'on étudie la légende idéale ou la légende historique du Latium, soit

(1) Hegel, dans sa *Philosophie de l'histoire*, avait déjà parlé de ce nom mystérieux de Rome, mais sans s'y arrêter comme M. de Lasaulx. Il remarque seulement que tout est mystère et bizarrerie dans le culte des Romains, tandis que tout est clair, franc, naïf, dans la religion des Hellènes.

qu'on interroge Énée, fils de Vénus, ou Romulus, fils de Mars, soit que l'on compare Romulus le guerrier à Numa le pontife, soit qu'on rapproche la fondation de Rome des grands événemens contemporains, soit enfin qu'on cherche le nom mystérieux de la ville éternelle, on arrive infailliblement à cette conclusion : Rome avait une double destinée à remplir, et il était écrit dans le plan divin de l'histoire universelle qu'elle gouvernerait le monde par la force avant de le gouverner par l'amour.

A ces indications fournies par les légendes nationales et les symboles religieux, il faut une confirmation par l'histoire réelle. M. de Lasaulx ne recule pas devant les nécessités de sa démonstration, il les formule au contraire avec une audacieuse confiance quand il écrit ces mots : « Tout ce qui flottait dans le demi-jour des légendes, tout ce qui était enveloppé dans les voiles du mythe, au commencement de l'histoire de Rome, doit reparaître sans voiles, sans ombres, au faîte de son développement, à la pleine lumière de sa vie politique. » Où est ce faîte? où est cette lumière? La période décisive dans l'histoire de Rome, c'est celle que M. Mommsen appelle *la révolution,* révolution immense en effet, qui n'intéresse pas seulement l'Italie, mais le monde entier, révolution épique où non-seulement la terre, mais le ciel même a joué un rôle. Le dernier siècle de la république, le premier siècle de l'empire, voilà la grande époque de l'histoire de Rome et peut-être de l'histoire universelle. Or à l'une des heures décisives de cette solennelle époque, au moment où l'aristocratie et la démocratie, la réaction et la révolution, se disputaient le monde dans les plaines de Pharsale, on vit les deux armées représenter en quelque sorte les deux grandes parts de l'histoire religieuse du genre humain. D'un côté marchaient les peuples dont le nom seul rappelle l'Ancien Testament, de l'autre s'avançaient les hommes qui devaient inaugurer l'ère chrétienne. Les Orientaux, et parmi eux les Juifs, combattaient dans les rangs de Pompée; les Occidentaux, et parmi eux les Germains, se battaient pour César. Ces renseignemens nous sont fournis par Appien et Lydus; Florus même avait dit avant eux que la cavalerie des Germains avait décidé la victoire. On devine avec quel bonheur l'historien allemand recueille ces détails restés inaperçus jusqu'à lui, ces détails d'une portée si haute, d'une signification si profonde, et en tire une conclusion dont ne se doutaient ni Appien, ni Lydus, ni Florus. Tandis que les deux armées croyaient combattre pour l'aristocratie ou la démocratie, pour l'ancien régime ou la révolution, c'était la cause de Jésus-Christ qui était débattue à Pharsale. Pompée avait donné pour mot d'ordre à ses soldats *Hercule l'invincible,* César avait choisi *Vénus la victorieuse.* On connait l'issue de la lutte, mais

on ne savait pas avant M. de Lasaulx comment l'histoire mystique complète et rectifie l'histoire réelle : Vénus triompha d'Hercule, l'amour l'emporta sur la force, *amor* prit la place de *Roma*. N'oubliez pas non plus les deux autres *figures* que nous avons signalées en passant, car le langage des signes se manifeste ici avec une merveilleuse abondance, n'oubliez pas l'opposition des Germains et des Juifs : les Juifs, gardiens obstinés de l'ancienne loi, furent battus par cette race germanique qui devait contribuer plus que nulle autre au libre développement de la loi nouvelle. La victoire de César sur Pompée dans la mêlée sanglante de Pharsale, c'est la victoire de l'Évangile sur l'Ancien Testament!

Au milieu de ce délire, l'auteur garde encore une âme capable de s'intéresser aux acteurs du drame, comme si la réalité ne disparaissait pas tout entière dans cette transfiguration mystique. Sans doute il fallait que la république fût remplacée par l'empire, et il fallait aussi que l'empire, une fois sa mission terminée, disparût à jamais, pour que le christianisme victorieux pût susciter une humanité nouvelle. Toutefois, en proclamant ce principe, M. de Lasaulx veut bien reconnaître que cette philosophie de l'histoire nous est facile, à nous qui connaissons la suite des événemens. Au milieu de la mêlée, on était excusable de voir autrement les choses. Quand César et le sénat se disputaient l'empire, on ne pouvait penser qu'aux résultats immédiats de la lutte, — à moins d'être un illuminé comme cet augure de Padoue qui, le jour de la bataille de Pharsale, transporté hors de lui-même au moment où il interrogeait le vol des oiseaux, suivit en son extase les moindres péripéties de l'action, et tout à coup, dans un ravissement suprême, s'écria : « Victoire à César! » Les gens de bien mêlés à ces tragédies surhumaines n'avaient pas tous reçu les merveilleuses clartés qui, aux yeux de M. de Lasaulx, transforment l'augure de Padoue en une sorte de voyant chrétien; ils ne pouvaient juger les acteurs que sur leur caractère moral, sur leur mérite personnel, et non d'après les plans sublimes dont ils étaient les instrumens aveugles. M. de Lasaulx, tout illuminé qu'il est, comprend donc la douleur des pompéiens honnêtes, le désespoir de Caton, les blasphèmes de Brutus, et volontiers il eût porté le premier coup à l'usurpateur. « Quel homme de cœur, s'écrie-t-il, peut ne pas ressentir une émotion poignante à l'heure où tombe la république? Qui ne sent que, dans ce fatal conflit, les vaincus valaient mieux que les vainqueurs? » Il est difficile de ne pas se rappeler ici les pages ardentes où M. Mommsen exprime des passions tout opposées. Ces Caton, ces Brutus que M. de Lasaulx honore, M. Mommsen leur jette l'insulte, et autant M. Mommsen glorifie César, autant M. de Lasaulx le condamne.

« César était grand sans doute, dit le chercheur de mythes, et grand de toutes les manières, grand tribun, grand capitaine, grand homme d'état; qu'importe? Tacite lui-même a beau l'appeler le premier de tous les Romains, *primus omnium Romanorum;* Athénée a beau l'appeler le premier de tous les hommes, πρῶτος πάντων ἀνθρώπων : M. de Lasaulx proteste au nom du droit, et vraiment cette protestation ne manque pas d'un certain effet dramatique chez un homme que l'histoire idéale aurait pu rendre indifférent aux douleurs de la réalité. Il va même beaucoup trop loin, si, ne se défiant pas d'un enthousiasme de collége, il oublie quelle mauvaise cause défendait la vieille oligarchie aristocratique. Ici surtout nous sommes obligés de le renvoyer à M. Mommsen, c'est-à-dire au plus passionné, mais aussi au plus savant et au plus libéral historien de la révolution romaine. Étrange pouvoir de cette révolution, qui agite encore, à dix-neuf siècles de distance, non-seulement les tribuns, mais les érudits et les rêveurs! Mêlée terrible, assez bruyante pour arracher un somnambule comme M. de Lasaulx au mystérieux spectacle de l'histoire invisible! Ce n'est là du reste qu'une distraction d'un instant; silence au drame et aux passions d'en bas! voici le mystique domaine qui se rouvre et les signes qui reparaissent.

M. de Lasaulx est singulièrement frappé de certaines analogies entre Auguste et Jésus-Christ, « non pas, certes, que le lâche et cruel Octave puisse être comparé au plus pur, au plus tendre bienfaiteur de la race humaine; » l'analogie est dans la situation historique, non pas dans le caractère, et il peut arriver qu'un méchant soit le précurseur d'un saint, par ce seul fait qu'il lui aura frayé la route sans le vouloir. « Au reste, ajoute l'auteur en note, je reconnais volontiers qu'il faut procéder avec prudence dans cette confrontation de types, et n'y voir, comme dit saint Augustin, que de simples hypothèses de l'esprit humain, hypothèses qui nous conduisent quelquefois au vrai et quelquefois nous en éloignent. » Après s'être ainsi exhorté à la prudence, M. de Lasaulx revient à ses rapprochemens avec plus de témérité que jamais. Auguste, sachez-le, est un précurseur mystique de Jésus-Christ! Jésus est né à Bethléem, non loin de Jérusalem; Auguste est né à Vélitres, dans le voisinage de Rome. Dès les premiers jours du monde, la naissance du Christ est promise au peuple de Dieu; dès les temps les plus reculés de l'histoire de l'Italie, les oracles avaient annoncé à Vélitres qu'un de ses enfans serait un jour le maître de l'univers. Au moment où Jésus naquit dans l'étable, des mages étant venus d'Orient pour l'adorer, Hérode, effrayé, fit égorger tous les enfans de Bethléem et des lieux d'alentour; quelques mois avant la naissance d'Auguste, il y eut dans Rome des signes, et les aruspices ayant déclaré

que la nature était en travail d'un roi pour les Romains, le sénat, effrayé, défendit d'élever les enfans qui naîtraient dans l'année : précaution inutile, car les sénateurs dont les femmes se trouvaient enceintes à ce moment-là, espérant, chacun à part soi, que cette promesse divine intéressait leur maison, firent en sorte que le décret ne fût pas déposé aux archives. Suétone, qui rapporte ces traditions, y ajoute une anecdote singulière : au moment où naquit Auguste, on délibérait au sénat sur la conjuration de Catilina, et Octavius, père de l'enfant, arriva un peu tard à cause des couches de sa femme. Or c'est un fait bien connu, dit le chroniqueur, que Nigidius, en apprenant la cause de ce retard et l'heure de l'accouchement, s'écria qu'il était né un maître à l'univers, *dominum terrarum orbi natum*. Tous ces détails, assez insignifians dans Suétone, font vraiment une certaine figure quand on les rassemble avec art. Comment s'étonner que M. de Lasaulx, déjà trompé d'avance, y retrouve trait pour trait l'histoire de la naissance du Sauveur? Ce Nigidius s'écriant que le roi du monde vient de naître deviendra pour lui un personnage comme le vieillard Siméon, celui dont la figure est si touchante dans le récit de saint Luc, celui qui reçoit Marie le jour de la présentation au temple, et qui, prenant dans ses bras le divin enfant, prononce ces belles paroles : « Maintenant, Seigneur, je puis mourir en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur du monde! » Entre Nigidius et Siméon, entre l'exclamation banale du sénateur et le discours si tendre du saint vieillard, le catholique illuminé ne voit que la différence de la figure à la réalité, de l'ombre à la lumière. Après cela, priez le ciel qu'il ne lise pas les élégies de Properce, ou s'il les lit, qu'il n'y remarque point les mots de *mundi servator* appliqués à Auguste, sinon il ajoutera cette nouvelle *figure* à toutes celles qu'il a déjà découvertes, et, sans s'inquiéter des notes fausses, il donnera un rôle au voluptueux chanteur dans cette folle partition. Properce, comme Nigidius, sera cité en témoignage pour prouver que l'empereur Auguste est bien réellement le symbole de Jésus-Christ.

Dans le système des *figures* et des *analogies mystiques*, les contrastes, à ce qu'il paraît, sont aussi importans que les ressemblances. M. de Lasaulx a fait valoir les ressemblances que présentent la naissance d'Auguste et la naissance du Sauveur; maintenant il indiquera chez eux les contrastes de l'heure suprême. Le vieil empereur, chargé d'années et de souvenirs, s'éteint à Nola, en Campanie, à l'âge de soixante-seize ans, et, s'adressant à ses amis rassemblés auprès de son lit de mort : « Eh bien! leur dit-il, trouvez-vous que j'aie assez bien joué la farce de la vie (*mimum vitæ*)? » Puis il cite en grec la formule qui terminait les pièces de

théâtre : « Si vous êtes contens, applaudissez l'acteur et battez tous des mains. » Suétone ne dit pas si les amis d'Auguste applaudirent, si un sourire effleura leurs lèvres, ou bien s'ils restèrent indifférens à cette frivolité impie; il est probable qu'ils gardèrent le silence, occupés qu'ils étaient de leurs intrigues du lendemain. Que de rapports d'opposition entre ce récit et celui de l'Évangile! Le jour où le Sauveur, avant d'expirer sur la croix, prononça la grande parole : « tout est consommé! » le centurion romain qui se trouvait là ne put s'empêcher de s'écrier : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu. » Ce mot ignoble, la *farce de la vie*, et ce mot sublime, *consummatum est*, — ce silence des amis d'Auguste et ce cri soudain échappé au centurion, — ce sont là, d'un monde à l'autre, des répliques mystérieuses dont l'historien vulgaire ne s'inquiète pas, mais qui ont plus de prix aux yeux de M. de Lasaulx que les découvertes d'un Niebuhr.

Mais ces répliques, ces rapprochemens étranges, ne sont-ce pas de simples effets du hasard? — « Libre à chacun d'y voir ce qu'il voudra, répond dédaigneusement M. de Lasaulx; pour moi, j'y vois une disposition manifeste de la Providence. Tous ceux qui dans l'antiquité ont écrit sur les destinées de Rome, païens, juifs, chrétiens, peu importe, tous ont vu dans cette histoire la main de la Providence; je me range à leur avis. » Là-dessus, il cite une pensée de Polybe, un trait de Flavius Josèphe, une réflexion de Plutarque, une phrase de Denys d'Halicarnasse, et après que le défilé des païens est fini, on voit commencer le cortége des pères de l'église... Les païens, émerveillés de la grandeur de Rome, affirment que la Providence est là; les écrivains de l'église, plus explicites, saluent dans l'unité de l'empire une voie divinement ouverte à l'Évangile. C'est l'opinion d'Origène, de Prudence, d'Eusèbe, de saint Jérôme, de saint Augustin, de Paul Orose, de Léon le Grand, de Théodoret, de Pierre Chrysologue, de Maxime de Turin, et rien de plus curieux que ces litanies enthousiastes où les deux Romes, la ville profane et la ville sainte, d'abord opposées et hostiles, finissent par se confondre dans une glorification commune. Il y a deux sources de bien en ce monde, s'écrie Eusèbe, l'empire romain et l'église du Christ. Rome, dit saint Jérôme, a conquis l'univers pour frayer la route aux apôtres; la prédication du Dieu unique exigeait l'établissement de l'empire unique (*apostolorum itineri pervius factus est orbis... et ad prædicationem unius dei singulare imperium constitutum est*). Les docteurs du moyen âge comparaissent à leur tour. Voici saint Thomas d'Aquin avec son livre *de Regimine principum*, voici le moine allemand Engelbert d'Admont avec son traité *de Ortu et Fine romani Imperii*, voici Dante avec ses traités poli-

tiques et moraux, qui sont le commentaire de son grand poème; ils confirment, chacun à sa manière, la mystique tradition de la ville éternelle, et les rayons de la Rome du Christ transfigurent si bien la Rome païenne qu'il devient impossible de les distinguer l'une de l'autre. Dante ne disait-il pas que l'établissement de l'empire romain était une œuvre directe de Dieu aussi bien que l'incarnation du Sauveur? N'était-il pas heureux de glorifier cette grande unité de la monarchie italienne « annoncée par Énée, préparée par les Scipions, célébrée par Virgile, consacrée par Jésus-Christ (1)? »

Telle est la philosophie de l'histoire romaine d'après M. Ernest de Lasaulx. Il n'est pas nécessaire, je pense, de signaler les erreurs et les bizarreries dont elle fourmille. Si l'auteur s'était borné à mettre en lumière la tradition qui, de saint Jean à Bossuet, reconnaît dans l'unité de l'empire la préparation des conquêtes du Christ, il aurait pu compléter un chapitre déjà connu des annales de l'esprit humain; en cherchant des symboles catholiques chez les enfans de la louve, il est descendu à des puérilités qui défigurent l'histoire. D'où vient pourtant que ce singulier manifeste a excité l'attention de la critique? C'est que la pensée intime de l'auteur valait mieux que son œuvre même. L'histoire romaine est devenue aujourd'hui une espèce de concerto tumultueux où bien des voix se font entendre; sans la partie que joue le mystique Allemand, la symphonie serait incomplète. M. de Lasaulx était un esprit curieux (2), subtil, illuminé, un disciple de Goerres et de Baader. Catholique et libéral, il avait sur bien des points des inspirations originales et généreuses. Au lieu de restreindre le domaine de sa religion, comme font tant d'esprits étroits et sombres, il prenait plaisir à en reculer les frontières. L'antiquité païenne, à ses yeux, ne se séparait pas de l'Évangile; de l'une à l'autre, il connaissait des sentiers secrets éclairés çà et là de mystérieuses lueurs. Son Christ gigantesque, étendant ses bras vers tous les points de l'horizon, projetait sur le passé comme sur l'avenir sa lumière infinie. Il croyait au catholicisme de Virgile et de Platon, d'Homère et de Valmiki! A propos du génie de Socrate, au sujet de l'hellénisme mourant, il avait écrit des pages bizarrement exquises, où le penseur ébloui transfigurait les textes les plus simples. Son manifeste sur la philosophie de l'histoire romaine semble avoir été inspiré par

(1) Sur cette philosophie de l'histoire de Rome telle que l'a combinée l'auteur de la *Divina Commedia* et du *de Monarchia*, voyez l'étude insérée ici même sous ce titre : *Dante Alighieri et la littérature dantesque en Europe*; 1er décembre 1856.

(2) M. de Lasaulx est mort il y a quelques mois, entouré de l'estime générale, emportant les regrets des penseurs et des savans. Son mémoire sur la philosophie de l'histoire romaine est le dernier travail qu'il ait communiqué à l'académie de Munich.

les débats de la question papale [illegible]
temporel, ou plutôt je suis sûr [illegible]
réelles ne pouvait être un partisan [illegible]
mais il croyait à Rome, à la destinée [illegible]
nière de prendre part aux discussions [illegible]

Rien de moins germanique [illegible]
M. de Lasaulx, ou, si l'on veut, c'est [illegible]
subjugué par l'esprit romain. L'histoire [illegible]
bares les grands chefs des peuples [illegible]
Rome et devenant quelquefois plus [illegible]
lie; M. de Lasaulx est un Germain [illegible]
minisme allemand au service de la [illegible]
main, c'est Hegel dans sa *Philosophie* [illegible]
fait voir l'empire romain créant [illegible]
prit nouveau, l'esprit chrétien et [illegible]
immense. Le vrai Germain, c'est [illegible]
saint Jérôme, saint Augustin et [illegible]
quand il proteste enfin contre [illegible]
verve d'un Luther. « Si quelque [illegible]
l'esprit philosophique, c'est de [illegible]
scènes ensanglantées de l'histoire [illegible]
quelque but caché de la Providence [illegible] plus
chrétienne, autant je vénère les [illegible]
genre humain, autant je suis loin [illegible] me;
ait préparé avant elle dans l'em[illegible] ré-
conquêtes. Ce n'est point pour [illegible] l'hu-
que Pompée et Crassus sont [illegible] tions
majesté divine en supposant [illegible] idée
de ses œuvres, pour étendre [illegible] pour
elle n'ait eu d'autre instrument [illegible] pas ici
seur et les mains ensanglantées [illegible] fait avec
s'éleva par sa propre énergie [illegible] Tibère,
ses propres pouvoirs; si plus [illegible] mbattent
gnèrent ni l'un ni l'autre [illegible] ent pour
un être mixte, moitié [illegible] u, et c'est
désireraient qu'il ne fût [illegible] ce prodi-
[illegible] oubliez pas

Voilà le cri du Germain [illegible] istoire indivi-
Lasaulx, qui, après [illegible] des nations et
tines en les transfigurant [illegible] pénétrer les
les ultramontains [illegible]
en ce singulier système [illegible]
confiance d'un [illegible] l'idéal de sa ville
[illegible] ganisateur de la
au-dess[illegible]

véritablement à la philosophie de l'histoire romaine. Elles y appartiennent du moins à titre de curiosité. Après qu'on a entendu les théoriciens de l'histoire célébrer si longtemps le rôle des races germaniques en face des races latines, n'est-ce pas une chose intéressante de voir le rôle de Rome et de la romanité relevé par la science en face du germanisme? Sans doute, si l'école latine n'avait d'autre représentant que M. de Lasaulx, sa cause serait bien compromise par ce mélange de savoir et d'illuminisme. Heureusement pour elle, un autre défenseur se présente, un défenseur armé d'une érudition aussi forte, et qui emploiera des argumens mieux appropriés à notre siècle. Nous venons de rencontrer l'esprit allemand du midi avec son inquiétude souvent pénétrante; c'est l'esprit français avec les qualités qui lui sont propres que nous allons maintenant voir à l'œuvre.

II.

Le *Tableau de l'Empire romain* que vient de publier M. Amédée Thierry nous offre le même point de départ que la *Philosophie de l'histoire romaine* de M. de Lasaulx. Le fondateur de Rome, selon M. de Lasaulx, a fait une œuvre analogue à celle du Christ lui-même en appelant librement à lui les hommes sans asile. M. Thierry, invoquant les belles paroles de Denys d'Halicarnasse et surtout l'admirable discours de Claude dans les *Annales* de Tacite, proclame aussi ce premier caractère de la cité romaine, ce caractère si nouveau, si contraire à toute l'antiquité, l'appel aux enfans de toutes les races. Seulement ce qui est mystique dans M. de Lasaulx est une réalité chez M. Thierry. M. de Lasaulx nous montre Romulus attirant les pécheurs et les gentils dans la ville éternelle; M. Thierry interroge la constitution primitive de Rome, et il y lit d'avance ses destinées séculaires : « des hommes de toute race, de toute tribu, de tout rang, se donnent la main dans un asile; l'association d'individus devient une association de tribus, puis de nations et de races entières. »

Voilà le programme philosophique de l'histoire des Romains. Le vrai sujet de M. Amédée Thierry, celui qu'il a éclairé d'une lumière inattendue, commence à l'époque où Rome, victorieuse du monde, disparaît dans sa conquête. Cette association prodigieuse de nations et de races entières s'appelle l'empire romain; quel esprit y a présidé? quels intérêts l'ont produite et soutenue? quels en sont les développemens, les phases, les révolutions? Tel est le problème auquel l'éminent historien applique la pénétration de son savoir; il ne néglige pas les périodes antérieures, car tout se tient

dans cette histoire, et la destinée de Rome, si nettement annoncée par sa fondation même, est de plus en plus visible de siècle en siècle. Deux esprits éclatent ensemble, grandissent ensemble, et luttent à mort chez les fils de Romulus, l'un qui veut construire la cité sur le granit, l'autre qui veut sans cesse en agrandir l'enceinte; la lutte de ces deux esprits, ou bien, en d'autres termes, l'action de Rome sur les races de l'Italie, est résumée par M. Thierry d'une manière neuve et forte dans le premier chapitre de son livre. Il a raison cependant de ne pas s'y arrêter. Bien d'autres avant lui ont suivi la bannière de Rome jusqu'aux extrémités de l'Italie et du monde; l'originalité de M. Amédée Thierry, c'est que le premier parmi les historiens il a marché avec les vaincus, au moment où les vaincus, réclamant leur place dans la cité, l'ont dissoute en y entrant, et ont substitué à Rome l'humanité elle-même. La revanche des vaincus, la revanche de l'univers, tel pourrait être le titre de cette philosophie de l'histoire romaine. M. Amédée Thierry indique par une image très juste la position qu'il a prise : « Montesquieu, dit-il, s'est fait patricien romain et a envisagé le monde du haut du Capitole. Fils des vaincus de César, j'ai aperçu le Capitole du fond d'une bourgade celtique... »

Qu'on s'intéresse tant qu'on voudra aux derniers héros de la république romaine, il est certain que la république n'existait plus que de nom quand César prit la dictature. Cette fière aristocratie qui avait subjugué le monde devait périr par son triomphe même; le monde vaincu devenait l'allié nécessaire des plébéiens, et la révolution démocratique de Rome s'accomplissait au profit de l'humanité. C'est là une situation unique dans l'histoire. Nos révolutions modernes, quoi qu'on ait dit, ne peuvent nous fournir aucune idée de ce gigantesque drame, et ce n'est pas un médiocre honneur pour M. Amédée Thierry d'en avoir retrouvé le sens. Il ne s'agit pas ici de déprécier un Caton, un Brutus, comme M. Mommsen l'a fait avec une verve amère, et encore moins de voiler les forfaits d'un Tibère, d'un Commode, d'un Caracalla; au-dessus de la scène où combattent les gladiateurs de l'histoire, d'immenses intérêts s'agitent pour l'humanité. La terre est en travail d'un monde nouveau, et c'est Rome ou plutôt la société romaine qui est le théâtre de ce prodigieux labeur. Honorez Thraséas et flétrissez Néron; n'oubliez pas cependant les destinées du genre humain, et que l'histoire individuelle, avec ses monstruosités, n'efface pas l'histoire des nations et des races. Il y a ici une *officina gentium* dont il faut pénétrer les secrets.

Si le fondateur de Rome, quel qu'il soit, a tracé l'idéal de sa ville en faisant de la cité un refuge ouvert à tous, l'organisateur de la

dictature impériale a créé la loi qui devait soutenir l'état jusqu'en ses plus mauvais jours et transmettre aux peuples nouveau-nés des principes immortels. On s'étonne souvent que des bêtes féroces comme Néron ou Domitien aient pu assouvir si longtemps leurs effroyables caprices; on ne comprend pas que le monde ait été assez lâche pour s'abandonner ainsi lui-même, et on se prend à mépriser l'espèce humaine lorsqu'on songe qu'en pleine civilisation, après tant de sublimes enseignemens, après tant d'exemples héroïques, elle a pu subir une aussi complète dégradation. Étudions les choses de plus près, examinons-les à la clarté du flambeau que M. Thierry vient d'allumer en ces ténèbres; nous verrons bientôt qu'il y a eu là deux histoires très distinctes : d'un côté l'histoire particulière de Rome et de ces personnages de théâtre que Paul Orose appelle les *gladiateurs*, de l'autre l'histoire des nations qui poursuivent leurs destinées dans l'ombre, et qui, sous la protection de la loi commune, préparent la riche diversité de l'avenir, c'est-à-dire la civilisation chrétienne. Même sous le principat de ces hommes que flétrira éternellement l'histoire, la grande œuvre d'équité, jusque-là inconnue au monde antique, poursuivait régulièrement son cours. Ce qui était foulé aux pieds des monstres, c'était la vieille société patricienne, si glorieuse autrefois, mais si impitoyable; le monde au contraire se sentait revivre aux rayons d'un soleil de justice qui n'avait jamais lui, même en Grèce, sur notre malheureuse race. Et qui donc avait créé cette politique humaine qui s'imposait aux plus infâmes tyrans? Il faut bien le dire, c'était César, ce César que M. Michelet ne craint pas d'appeler *l'homme de l'humanité*. Voici le premier personnage de l'histoire à qui peut être décerné ce titre magnifique. Le Christ n'était pas encore venu, et il y avait quelqu'un sur la terre qui devait être appelé l'homme de l'humanité par la libérale philosophie du XIXe siècle. N'y avait-il pas là de quoi effacer bien des méfaits et racheter bien des vices?

Il faut lire dans le *tableau* de M. Amédée Thierry comment toutes les nations de l'empire entrent l'une après l'autre dans les vastes cadres de l'humanité nouvelle établis par le génie de César. Le dénombrement de ces races, la peinture des pays, des mœurs, des cultes religieux, du degré de civilisation où était parvenue chacune d'elles, forment une large introduction aux scènes extraordinaires qui vont suivre. Non-seulement tous les peuples applaudissent à la révolution romaine qui brise les barrières aristocratiques et fait entrer l'univers dans la cité universelle, mais ils donneront bientôt des empereurs à cette assemblée de nations qui s'appellera *Romanitas*. Les provinces sont contentes, écrivait Tacite; un Gaulois s'est emparé de Rome, disait Sénèque en se moquant de l'empereur

Claude. Le mot grave et attristé de Tacite, le mot railleur de Sénèque, avaient été peu remarqués jusqu'ici; associés à tant d'autres témoignages que M. Thierry rassemble avec une érudition lumineuse, ils expliquent la situation tout entière. Rome a si bien disparu au sein de l'humanité que les principales races auront tour à tour leurs représentans sur le trône des césars, et cela le plus naturellement du monde, sans que personne en soit surpris, — personne, excepté les héritiers de plus en plus rares de l'ancien patriciat. Sénèque peut faire des épigrammes sur la politique *provinciale* de Claude pour flatter l'aristocratie de la *ville*, il ne tardera pas à subir les idées qui entraînent le monde, et, rentrant dans son rôle naturel, il glorifiera en des pages éloquentes le mouvement social qu'il persiflait naguère. N'est-il pas lui-même Espagnol? C'est sous le règne d'un Espagnol que Tacite écrira les lignes que nous citions tout à l'heure, et où éclate avec une impartialité douloureuse la reconnaissance de la vérité; c'est à un césar espagnol qu'il devra son indépendance d'écrivain et le droit de flétrir les forfaits de Néron; c'est à un Espagnol enfin qu'il attribuera la gloire d'avoir uni deux choses jadis incompatibles, le principat et la liberté, *res olim dissociabiles, principatum ac libertatem*. L'Espagne, la première colonie romaine, la première province soumise et façonnée par les Romains, est aussi la première à commencer cette série de revanches qui amènera au faîte du pouvoir toutes les nations du monde.

On dirait que l'apparition des peuples sur le trône impérial correspond à l'ordre même dans lequel ces peuples avaient été vaincus par la république. Rome avait d'abord soumis l'Italie, puis l'Espagne, puis l'Afrique et l'Orient, puis enfin la Gaule, sa dernière conquête. Or après les césars issus de l'aristocratie romaine vinrent les césars italiens, aux césars italiens succédèrent les césars espagnols, aux césars espagnols les césars africains et arabes; les grands césars gaulois apparurent les derniers.

Si le travail d'égalité conçu par Jules César se poursuit pas à pas même sous les empereurs de race romaine, même sous Tibère et Néron, que sera-ce sous les empereurs italiens et surtout sous les provinciaux! Dans cette suite de révélations sur la politique humaine de l'empire, M. Thierry signale un fait d'une importance particulière, puisqu'il explique la transition, si peu intelligible jusqu'ici, des empereurs espagnols aux empereurs africains et arabes. Quelques-unes des plus grandes choses accomplies sous les césars originaires d'Espagne, entre autres l'*édit perpétuel* d'Adrien, furent l'œuvre d'une école de jurisconsultes qui illustraient la race arabe en Afrique et en Asie. Nous sommes accoutumés à considérer ces fils de Sem comme enfermés dans la pensée religieuse et incapables de

prendre part au mouvement complexe de la civilisation; il y a sur ce point bien des exceptions à reconnaître. M. Ernest Renan, qui a mis en relief plus vigoureusement que personne ce caractère exclusif des sémites, a montré pourtant que la tendance contraire existait même chez le peuple d'Israël, à plus forte raison chez des nations mondaines comme Tyr et Sidon. Les recherches de M. Amédée Thierry nous font voir qu'une grande partie de la race sémitique, les Phéniciens d'Afrique, les Arabes de Syrie, contribuèrent activement sous l'empire à la civilisation générale. En Afrique, le mouvement datait de la reconstruction de Carthage par Jules César; en Syrie, l'impulsion fut donnée par Adrien et Marc-Aurèle. La métropole punique, relevée avec tant d'éclat de ses ruines, avait suscité autour d'elle un groupe de villes phéniciennes ou numides, Madaure, Adrumète, Leptis, Cirtha, qui étaient des foyers de science et de culture sociale. Les anciennes villes syriennes, Émèse, Édesse, si déchues de leur splendeur, mais rappelées à la vie par les Antonins, étaient devenues aussi au second siècle de l'ère chrétienne des centres fort actifs où renaissait la civilisation de l'Orient. Il y a un moment au IIe siècle où les Africains sont partout et partout aussi les Syriens. Quel est le grand jurisconsulte de cette époque? Quel est l'homme dont le nom est attaché à l'*édit perpétuel*, c'est-à-dire à l'acte le plus important des empereurs espagnols? L'Africain Salvius Julianus. A ce moment-là même, le premier des orateurs est Fronto, fils de Cirtha la Numide. Dans les lettres, au sénat, dans les conseils du prince, dans ces hautes fonctions administratives qui ressemblaient à des vice-royautés, on voit au premier rang les enfans de l'Afrique. Aussi, quand le stupide Commode termine si honteusement le noble groupe des césars espagnols, lorsque l'anarchie commence, que la guerre civile éclate, que le monde romain se croit revenu au temps de César et de Pompée, quels sont-ils ces deux hommes qui tiennent l'univers en suspens? Deux Africains encore, deux hommes dont la métropole est Carthage, Albinus d'Adrumète et Septime-Sévère de Leptis.

La dynastie d'Afrique, ouverte par le Carthaginois Septime-Sévère, amène les Syriens sur la scène; Septime-Sévère avait épousé une Syrienne, la belle et savante Julia Domna. Ne nous laissons pas tromper par tous ces noms latins; un des caractères de l'empire, c'est que les races les plus étrangères à l'Italie faisaient toute sorte d'emprunts aux habitudes romaines, sans renoncer à leur esprit national; c'était leur manière de s'emparer de Rome. Bien que les médailles frappées en Orient et en Occident portassent ce même nom : *Rome éternelle*, il suffit d'y regarder avec attention pour distinguer une médaille gauloise d'une médaille syrienne. C'est ainsi

que M. Amédée Thierry, dans la succession des césars, a su retrouver les races diverses sous l'uniformité du costume romain. La voie est ouverte; la critique peut s'y engager plus avant. Aujourd'hui que les études orientales renouvellent l'histoire sur tant de points, la période des empereurs syriens profitera sans doute de ces fouilles hardies. Un orientaliste que j'ai consulté à ce sujet m'a fourni des indications qui confirment les vues de M. Thierry, et que je crois bon de reproduire. « Il est évident que Julia Domna, femme de Septime-Sévère, sa sœur Julia Mœsa, ses nièces Julia Mammœa et Julia Sohémie, appartenaient aux premiers rangs de la société arabe en Syrie. Domna, Mœsa, Mammœa, Sohemia, tous ces noms latinisés étaient des noms arabes, comme l'atteste encore le dernier, Sohemia, dont l'origine première, moins défigurée, ne saurait être méconnue. Sohémie est la forme latine de *Souhaïma*, féminin de *Souhaïm*, nom porté par plusieurs princes orientaux de la même époque. Lampride et Capitolin l'appellent *Semiamira*, nouvelle preuve que Sœmias est bien une Arabe et une princesse arabe, car il suffit de décomposer ce mot pour y trouver d'abord son nom (Sœmi, Sohemia), puis le mot *amira*, féminin d'*amir* ou *émir*, qui signifie souverain. Or, s'il est prouvé que Julia Sohemia, mère d'Élagabal, était une princesse d'Arabie, nous savons par cela même ce qu'étaient sa sœur Julia Mammœa, qui donna le jour à Alexandre-Sévère, et sa tante Julia Domna, dont Septime-Sévère avait obtenu l'alliance. »

Peut-être des inscriptions syriaques nous apprendront-elles un jour quelque chose de ces quatre femmes arabes associées tour à tour au gouvernement de l'empire romain. Les récits des écrivains de l'*Histoire auguste* ont besoin d'être complétés, c'est-à-dire rectifiés, par des hommes initiés aux choses de l'Orient. Qu'est-ce que ce sénat de femmes dont Julia Sohemia avait conçu l'idée? Quelle était la créature la moins dégénérée au IIIe siècle, la matrone romaine ou la femme sémitique? L'orientaliste que j'ai interrogé penche à croire que le harem avait une grande et utile influence à cette époque, que la femme n'y était pas tenue en captivité comme aux siècles suivans, et que, si son pouvoir a disparu, c'est seulement après qu'elle en eut abusé. Tout cela est possible, et il faut se rappeler en effet que la noble figure de Zénobie appartient à la période des empereurs syriens. La femme de Septime-Sévère, Julia Domna, la mère d'Alexandre-Sévère, Julia Mammœa, paraissent avoir été de nobles types de la grandeur asiatique. Malheureusement, tant que l'archéologie orientale n'aura pas porté la lumière en ces questions confuses, il sera difficile de s'y reconnaître. Comment expliquer toutes les choses incohérentes que nous offre cette famille arabe? Comment comprendre que les plus grands jurisconsultes de

l'empire, ceux qui travaillaient le plus efficacement à l'unité du genre humain, Salvius Julianus, Ulpien, Papinien, fussent des sémites, et que cette même race sémitique ait donné à l'empire un monstre comme Caracalla, un fou furieux comme Élagabal? Il faut revenir au point de vue de M. Thierry, qui seul peut tout concilier; il y a ici deux histoires qui se croisent, qui s'embrouillent parfois aux yeux inattentifs, et qui pourtant sont absolument distinctes, l'histoire des hommes et l'histoire des idées. Deux influences tout opposées peuvent saisir les hommes que le destin a jetés dans l'arène impériale. Les uns comprennent l'immense labeur imposé à la romanité et ils y consacrent leurs efforts, ce sont les grands ouvriers du genre humain; les autres ne puisent dans la situation que l'orgueil de la toute-puissance : ivres de sang et de débauches, ils sont l'effroi de la nature. Après Marc-Aurèle, Commode; après Septime-Sévère, Caracalla. Cependant à travers ces vicissitudes la transformation sociale préparée par les jurisconsultes poursuit toujours sa marche. Elle est favorisée surtout par l'esprit religieux qui se dégage. Un des faits les plus extraordinaires de cette mystérieuse période des empereurs syriens, ce sont leurs sympathies secrètes pour la religion de Jésus. Caracalla était l'élève d'une nourrice chrétienne, et, malgré les infamies de sa vie, il est certain qu'il protégeait les chrétiens. Le pieux Alexandre-Sévère avait sans cesse à la bouche les maximes de l'Évangile. « Ils semblaient, dit M. Thierry, marcher au-devant du christianisme. »

Qui saura jamais d'une manière exacte le rôle des césars orientaux et des princesses arabes dans ces transformations religieuses de l'humanité? En attendant que les orientalistes éclaircissent, s'il est possible, quelques-uns de ces mystères, ce n'est pas à nous qu'il convient de regretter qu'aux vagues aspirations des empereurs syriens vers le christianisme ait succédé la propagande énergique et résolue des hommes de l'Occident. La figure divine du Sauveur ne devait pas apparaître au monde au milieu des souvenirs d'Élagabal. C'est bien assez de Constantin. L'ardente réaction du génie occidental contre les mœurs asiatiques, cette réaction qui éclate sous Aurélien et qui est un des faits principaux du IIIe siècle, ne profite pas moins à la cause du Christ qu'à celle de la civilisation. Ses chefs sont des Gaulois ou des Illyriens, presque tous soldats de fortune, hommes de discipline rigide, et qui, à l'unité politique inspirée de l'Orient, ajoutèrent, dit M. Thierry, l'unité administrative. Voilà encore un de ces faits que l'érudition peut signaler à la philosophie de l'histoire, mais que la sagacité la plus pénétrante ne peut complétement expliquer. Quelle a été cette réaction de l'Occident? Contenait-elle un élément libéral? Ces Gaulois

avaient-ils gardé quelque chose du caractère indigène? En quoi, comment, dans quelle mesure? Autant de problèmes insolubles. Si la vérité définitive se compose de nuances nettement et finement observées, il faut y renoncer sur ce point. Ce qui paraît le plus admissible, c'est que nos Gaulois devenus empereurs représentaient, non pas le caractère particulier de leur race, mais l'esprit général de l'Occident opposé à l'esprit asiatique. L'ancienne idée de patrie, l'idée farouche, barbare, qui voit un ennemi dans l'étranger, avait disparu du monde sous l'action impérieusement humaine de Jules César; avant qu'on la vît renaître, purifiée, sur le fondement de la moralité chrétienne, il fallait passer par le grand nivellement, par l'immense communauté de l'empire romain.

Il y a ici une page de M. Thierry qu'il convient de citer tout entière, car elle est le centre du livre et le résumé du système. On comprendra mieux nos réserves comme nos éloges quand on aura sous les yeux l'expression directe de la pensée de l'historien. « L'empire romain! s'écrie-t-il; je ne saurais trop insister sur la signification réelle de ces deux mots. A l'idée de Rome et des Romains se rattache en nous, quoi que nous en ayons, une autre idée de domination militaire, d'état de conquête toujours subsistant, de peuples contenus au moyen de la force, mais se soulevant par intervalles contre un joug détesté, et toujours prêts à revendiquer, l'épée en main, leur nationalité, qu'ils regrettent. Ces couleurs sont vraies, si on les applique à la période républicaine de Rome; mais quand on les transporte à la période impériale et surtout aux IIe et IIIe siècles de notre ère, elles dénaturent les faits, elles jettent dans l'histoire une confusion inextricable. L'esprit dominant de l'empire ne fut point, tant s'en fallait, un esprit de guerre et de conquête; les plus habiles des césars posèrent même en principe que le territoire ne devait plus s'agrandir, et ils ne firent la guerre offensive que pour atteindre certaines limites naturelles propres à servir de frontières. Trajan fut le seul qui se laissa emporter par son goût passionné des armes; encore plusieurs de ses conquêtes furent-elles faites dans une vue défensive, par exemple celles de la Dacie et de l'Arabie. Le véritable travail des césars consista bien au contraire à détruire à l'intérieur les derniers vestiges des barrières qui avaient si longtemps séparé les peuples, à niveler les races comme les états, à répandre en tous lieux l'uniformité des lumières et des idées sociales, à développer, suivant les besoins locaux, ici le commerce, là l'agriculture ou les arts industriels... Être Romain, ce fut appartenir à la portion civilisée de l'humanité, être membre d'une société qui possédait toutes les connaissances, toutes les commodités de la vie matérielle. Romain et barbare furent deux termes d'une corrélation

exacte, qui eurent une signification identique depuis Bosra, où l'Arabe pacifié balbutiait le latin, jusqu'aux cabanes des Calédoniens et des Pictes. L'orgueil qu'inspirait le premier de ces noms éclate dans mille circonstances de l'histoire de l'empire. On voit, au plus fort des dissensions intestines où cette société fut quelquefois en proie, de grandes provinces, en état de scission et de guerre avec l'Italie, se réclamer toujours du *nom romain* et frapper sur leurs monnaies le type de Rome éternelle, comme une sorte de protestation que, séparées par accident de la capitale de l'empire, elles ne renoncent point pour cela à la qualité de pays civilisé, et qu'elles prétendent bien n'être point confondues avec les contrées barbares. On forge même au IIIe siècle les mots de *romanité* et de *Romanie* pour exprimer tout cela, par opposition au mot de *barbarie*. Ce fut le christianisme qui, en élargissant au dehors les cadres de l'association et y faisant une place pour la barbarie, modifia ces distinctions enracinées durant trois siècles. La *chrétienté* pénétra où la *romanité* s'arrêtait, et fut la dernière forme sous laquelle Rome poursuivit ses conquêtes. »

Ces révoltés qui se disaient Romains tout en se séparant de l'empire, c'étaient précisément nos pères, c'étaient les chefs de cet empire des Gaules dont la destinée fut courte, mais glorieuse; c'était Postumus, OElianus, Victorinus, et cette vénérable femme, Victoria, surnommée *la mère des camps*, qui, par le respect religieux attaché à sa personne, semblait rappeler les prêtresses du monde celtique. Ces Gaulois, malgré telle ou telle réminiscence indigène, étaient donc vraiment Romains, dans le sens que M. Thierry vient de restituer à ce mot. Ils s'étaient séparés de l'empire lorsque l'empereur Valérien avait été vaincu par les Perses; ils rentrèrent dans la communauté quand Aurélien eut rétabli les choses en Orient et que la réaction occidentale put se développer librement. Ainsi les révoltes mêmes des Gaulois confirment le système de M. Thierry et prouvent que l'empire n'était en réalité qu'une vaste communauté de nations où l'Orient et l'Occident, comme au temps d'Octave et d'Antoine, se disputaient encore l'influence souveraine.

Les peuples avaient-ils gagné à ce régime? M. Thierry, qui soutient cette thèse, est suspect de latinisme. Interrogeons deux historiens de nos jours qui ont étudié aussi de fort près la Gaule du temps de l'empire, M. Michelet et M. Guizot. Je relis l'*Histoire romaine* de M. Michelet, je relis le premier volume de son *Histoire de France*, et, chose singulière, j'y retrouve çà et là, en de subits éclairs, la pensée même que M. Thierry a si vigoureusement déduite. M. Thierry nous montre les peuples vaincus par l'aristocratie romaine entrant tour à tour dans l'orgueilleuse cité. Aux yeux de M. Michelet, il n'y

eut pas seulement la revanche des races vaincues, la revanche de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Orient, des Gaules; il y eut aussi d'une manière plus générale la revanche des esclaves. Il le dit expressément, « le règne de Claude fut une sorte de réaction des esclaves; ils gouvernèrent à leur tour, et les choses n'en allèrent pas plus mal. » Il faut voir, dans le résumé si expressif de M. Michelet, le gouvernement des affranchis sous l'empereur Claude, « gouvernement d'autant moins national qu'il était plus *humain* (1). » Ce caractère anti-romain de l'administration des césars, ce désir d'étendre le droit de cité à tout l'univers, ce sentiment d'une large et libérale humanité, toutes ces choses que Suétone indique, que Tacite condamne, que la vieille histoire ne soupçonnait pas, et qui viennent d'être mises si savamment en lumière, M. Michelet avait eu le mérite de les signaler un des premiers, avant M. Mommsen, avant M. Amédée Thierry. On ne fait pas ici cette remarque pour diminuer la part d'originalité que peut revendiquer M. Thierry, cette part est grande et bien acquise; on veut seulement prouver, par ces témoignages divers, que les découvertes de M. Thierry ne sont pas des paradoxes, et que tout observateur sérieux, s'il considère l'empire *du fond de la bourgade celtique*, doit porter le même jugement. Trente ans avant M. Amédée Thierry et M. Théodore Mommsen, M. Michelet avait osé contredire Tacite et remercier l'administration impériale au nom de l'univers affranchi. Il rappelle que Claude ne cachait pas sa prédilection pour les provinciaux, qu'il écrivit l'histoire des races vaincues, celle des Étrusques, de Tyr et de Carthage, « réparant ainsi la longue injustice de Rome, » qu'il fut le protecteur des esclaves et les défendit contre l'inhumanité de leurs maîtres. Il rappelle que sous Claude, sous Néron, sous Domitien, l'exécrable barbarie du druidisme fut anéantie par l'armée de la civilisation, car les infamies de *cinq ou six monstres*, si bien stigmatisées par Montesquieu, n'empêchaient pas le système nouveau de produire ses fruits (c'est là ce que Montesquieu n'a pas vu) et de sauver le genre humain. Rome, sous l'empire, ne s'appelle plus Rome, elle s'appelle le droit et l'humanité. Le droit civil se développe sous les plus mauvais empereurs. Si Tibère et Domitien, dans toutes les questions d'équité civile, sont des justiciers intègres, que sera-ce sous les grands hommes, sous les Aurélien et les Probus! A toutes les heures décisives de l'histoire de l'empire, on voit qu'une tâche immense pèse sur l'univers en travail. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le mot triste et courageux tout ensemble de Septime-Sévère à son lit de mort : *laboremus*. C'est en ce sens que

(1) M. Michelet, *Histoire de France*, t. Ier, chap. III : *la Gaule sous l'Empire*.

M. Michelet appelle l'empire romain « la grande initiation du monde. »

Et plus tard, quand le travail recommandé par le vieux soldat mourant a été inutile, quand l'œuvre des jurisconsultes est restée à demi impuissante, quand le vice incurable, non pas de tel empereur et encore moins de l'empire, mais du vieux monde tout entier, quand l'esclavage a tué la société antique, et que le christianisme lui-même, avec ses trésors de vie, n'a pu sauver le colosse agonisant, quand il faut enfin que les Barbares viennent fournir un sang vierge à l'humanité de l'avenir, le brillant, le généreux historien de la France adresse encore des paroles de reconnaissance au régime qui a détruit les vieilles aristocraties païennes et transmis aux peuples nouveaux l'immortel principe de l'égalité. « Est-ce à dire, s'écrie-t-il, que tout cela se soit accompli en vain, que cette dévorante Rome ne laisse rien sur le sol gaulois, d'où elle va se retirer? Ce qui y reste d'elle est en effet immense : elle y laisse l'organisation, l'administration. Elle y a fondé *la cité*. La Gaule n'avait auparavant que des villages, tout au plus des villes. Ces théâtres, ces cirques, ces aqueducs, ces voies que nous admirons encore, sont le durable symbole de la civilisation fondée par les Romains, la justification de leur conquête de la Gaule. Telle est la force de cette organisation, qu'alors même que la vie paraîtra s'en éloigner, alors que les Barbares sembleront près de la détruire, ils la subiront malgré eux. Il leur faudra, bon gré, mal gré, habiter sous ces voûtes invincibles qu'ils ne peuvent ébranler; ils courberont la tête et recevront encore, tout vainqueurs qu'ils sont, la loi de Rome vaincue. Ce grand nom d'empire, cette idée de l'égalité sous un monarque, si opposée au principe aristocratique de la Germanie, Rome l'a déposée sur cette terre. Les rois barbares vont en faire leur profit. Cultivée par l'église, accueillie dans la tradition populaire, elle fera son chemin par Charlemagne et par saint Louis. Elle nous amènera peu à peu à l'anéantissement de l'aristocratie, à l'égalité, à l'équité des temps modernes (1). »

Ne sont-ce pas les mêmes idées que M. Amédée Thierry a présentées avec un enchaînement logique dans son *Tableau de l'Empire romain?* Remontez aux premières *leçons* de M. Guizot, vous les trouverez encore. Seulement M. Guizot est plus complet; il dit à la fois le bien et le mal, il juge en historien et en philosophe. Dans ses études sur la civilisation en France, il est amené à considérer l'empire sous un double point de vue, et soit qu'il l'interroge dans Rome même, soit qu'il l'aperçoive, lui aussi, du fond de la Gaule,

(1) M. Michelet, *Histoire de France*, t. Ier, chap. III.

il l'apprécie d'une manière différente. Quand il le juge à Rome, c'est-à-dire du sein de la civilisation et du droit, il le condamne, car c'est le condamner que lui dire son nom : il l'appelle le despotisme administratif pur et simple. « Vous n'y rencontrez nulle part de pouvoirs coordonnés, égaux, destinés à se contrôler, à se limiter l'un l'autre. Tout procède du haut en bas ou du bas en haut, selon une hiérarchie unique et rigoureuse. » Ainsi parle le philosophe au nom de la vérité absolue. Voici maintenant le politique; appréciant les vérités relatives, il ne craint pas de remercier l'empire au nom des Celtes : « Ne concluez pas, dit-il, que ce mécanisme administratif eût été institué dans le seul intérêt du pouvoir absolu, et n'eût jamais cherché ni produit d'autre effet que de le servir. Il faut, pour l'apprécier avec équité, se faire une juste idée de l'état des provinces, et spécialement des Gaules, au moment où la république fut remplacée par l'empire. Deux pouvoirs y régnaient, celui du proconsul romain envoyé pour gouverner passagèrement telle ou telle province, celui des anciens chefs nationaux, du gouvernement qu'avait le pays avant de tomber sous le joug romain. Ces deux pouvoirs étaient, je crois, à tout prendre, plus iniques, plus funestes que l'administration impériale qui leur succéda. Je ne crois pas que rien ait pu être plus effroyable pour une province que le gouvernement d'un proconsul romain, avide tyran de passage, qui venait là pour faire sa fortune et se livrer quelque temps à tous les besoins de l'intérêt personnel, à tous les caprices du pouvoir absolu... Quant aux anciens chefs du pays, c'était, je n'en doute pas, un gouvernement prodigieusement irrégulier, oppressif, barbare... Lorsque l'administration impériale prévalut dans la Gaule, quelque amers et légitimes que pussent être les ressentimens et les regrets patriotiques, elle fut, à coup sûr, plus éclairée, plus impartiale, plus préoccupée de vues générales et d'intérêts vraiment publics que ne l'avaient été les anciens gouvernemens nationaux... D'autre part, les gouverneurs, plus stables dans leurs fonctions, contrôlés jusqu'à un certain point par l'autorité impériale, étaient moins avides, moins violens, moins oppressifs que les proconsuls du sénat. Aussi voit-on, dans les Ier, IIe et même IIIe siècles, un progrès véritable dans la prospérité et la civilisation de la Gaule. Les villes s'enrichissent, le nombre des hommes libres augmente... Plus d'égalité s'introduit entre les classes diverses, toutes arrivent à la fortune et au pouvoir. Les mœurs s'adoucissent, les idées s'étendent, le pays se couvre de monumens, de routes. Tout indique enfin une société qui se développe, une civilisation en progrès. » On voit que l'éminent historien n'hésite pas à signaler tous les avantages de l'administration impériale; elle valait mieux à son

avis que les gouvernemens nationaux, elle valait mieux que les proconsulats de l'aristocratie romaine, elle servait d'une façon bien plus efficace non-seulement le progrès général, mais la dignité individuelle. Quel plus bel éloge? Mais attendez la fin; ces avantages, qu'il est impossible de nier, ne séduisent pas l'austère observateur au point de lui faire méconnaître les principes immortels, et, maintenant jusqu'au bout l'impartialité de sa pensée, il écrit ces remarquables paroles : « Les bienfaits du despotisme sont courts, et il empoisonne les sources mêmes qu'il ouvre. Il ne possède pour ainsi dire qu'un mérite d'exception, une vertu de circonstance, et, dès que son heure est passée, tous les vices de sa nature éclatent et pèsent sur la société (1). » Voilà, en quelques lignes, la vérité complète; ce sont là des arrêts définitifs, et que nulle puissance ne cassera jamais.

En citant les paroles de M. Guizot, j'ai indiqué ce qui manque, selon moi, à l'œuvre excellente de M. Amédée Thierry. A coup sûr, cette *construction* des destinées de Rome, comme disent les Allemands, est puissante et hardie. Il fallait une science consommée et une force de jugement peu commune pour faire cette contre-partie du livre de Montesquieu. La marche de Rome, c'est-à-dire du monde vers l'unité politique, vers l'unité administrative, vers l'unité sociale, vers l'unité religieuse, toutes ces grandes peintures dont j'ai signalé seulement quelques aspects révèlent la main d'un maître. L'auteur a vraiment tracé des *voies sacrées* dans la confusion d'une histoire incohérente, et on peut lui appliquer ce mot de Tacite : « le secret de l'empire est divulgué, » *divulgatum imperii arcanum.* Nous regrettons pourtant que cette philosophie de l'histoire romaine ne se rattache pas à une philosophie plus haute, à la philosophie de l'histoire de l'humanité. Ce qui fait à nos yeux l'intérêt des révélations de M. Thierry, c'est que cette communauté de l'empire n'est qu'une transition, une préparation à des destinées meilleures, le laboratoire d'où la Providence fera sortir les nations chrétiennes. Pour M. Thierry au contraire, on dirait que l'empire est non pas la préparation de la vie, mais la vie même, non pas la voie, mais le but. Si ce n'est pas là sa pensée, il y a un défaut dans son livre, car telle est bien certainement l'impression qu'il laisse au lecteur; si c'est bien là ce qu'il a voulu exprimer, les esprits qui admirent le plus sa pénétration auront de la peine à le suivre. J'applaudis aux découvertes de l'historien quand je vois une longue période de la vie de l'humanité, période servilement glorifiée par les uns, méconnue injustement par les autres, défigurée par tous, reprendre enfin sa

(1) M. Guizot, *Histoire de la Civilisation en France*, deuxième leçon.

place dans le développement de nos destinées; je suis heureux de penser que sous cette dégradation apparente il y a eu pourtant des choses fécondes, une lutte persévérante contre les aristocraties antiques, une poursuite perpétuelle de l'égalité, un pressentiment de l'humanité moderne, en un mot, comme dit M. Michelet, une grande initiation; je me réjouis enfin de penser qu'en ces temps réputés immobiles le genre humain était en marche, et dans cette marche laborieuse je comprends que la discipline remplaçât la liberté. Cependant, si vous consentez à ce que la marche s'arrête, s'il vous est indifférent que la stagnation commence, alors je sens que j'étouffe, et de toutes les forces de mon âme je proteste.

Une autre faute de ce beau livre et qui se rattache à la première, c'est la place un peu subordonnée que l'auteur assigne au christianisme dans l'enchaînement des choses humaines. Certes M. Thierry a parlé noblement de cette *chrétienté* qui pénétrait d'un pied hardi bien au-delà des limites où s'arrêtait la *romanité;* le chapitre où il déploie la *marche vers l'unité par la religion* continue éloquemment celui où il décrit la *marche vers l'unité par le droit;* toutes ces marches ont quelque chose de triomphal, mais enfin, — voilà ce que je reproche à l'historien, — ce sont des marches romaines. Il semble que le christianisme soit une dépendance du gouvernement impérial. Après les politiques, après les administrateurs, après les jurisconsultes, les disciples du Christ viennent à leur tour continuer le grand nivellement. On a vu tout à l'heure que M. de Lasaulx faisait le panégyrique de Rome au nom du catholicisme religieux; M. Amédée Thierry fait le panégyrique de Rome au nom du catholicisme politique. Chez l'un, l'histoire entière de Rome est cachée par la croix; la croix chez l'autre est cachée par l'empire. Je sais bien que ces mots *romain*, *romanité*, *empire*, dans le système de M. Thierry, signifient l'humanité, en sorte que le christianisme né de l'empire et servant l'empire, c'est le christianisme né des profondeurs de l'homme et affranchissant le genre humain. Qu'importe? A quelque point de vue qu'on se place pour considérer les origines du christianisme, au point de vue de la critique comme au point de vue de la foi, le christianisme a été une révolution de fond en comble; gardez-vous bien d'y voir seulement une continuation, même divine, de l'œuvre que poursuivait l'administration impériale. L'égalité que l'empire établissait partout était une égalité morte; le christianisme a créé l'homme intérieur, il a mis la conscience vivante en rapport avec le Dieu vivant, et s'il a profité, pour se répandre, du nivellement opéré par la politique romaine, il est impossible de dire qu'il ait consommé cette politique. Des apologistes chrétiens ont pu tenir ce langage au IIIe ou au IVe siècle; la philosophie

de l'histoire rapetisserait la révolution chrétienne en répétant ces timides paroles. Quel abîme entre l'administration de l'empire et la doctrine du Christ! Autant vaudrait confondre le fini et l'infini. La vraie formule de ce temps est toujours celle qu'a donnée Hegel : « l'esprit de vie emplissant les cadres vides. » L'esprit de vie, c'est l'enseignement du Christ; les cadres vides, c'est l'administration romaine. Il faut ajouter seulement que cette politique romaine avait préparé le terrain à la prédication évangélique et disposé les âmes à la fraternité par l'action continue de ses nivellemens, action souvent mal connue, mal jugée, et que M. Amédée Thierry a mise désormais en pleine lumière.

Nous avons rapproché de M. Amédée Thierry plusieurs des hommes qui ont laissé de nos jours la plus forte empreinte sur la philosophie de l'histoire, entre autres Hegel et M. Guizot. C'est que M. Thierry nous conduit sur les lieux élevés, dans le pur domaine de la science. J'éprouve, pour ma part, le besoin de l'en remercier. L'histoire romaine a été dans ces derniers temps une sorte de champ de bataille. Glorifier l'empire ou le condamner, c'était prendre parti dans les luttes du XIX[e] siècle. M. Thierry a écrit son livre sans autre préoccupation que celle de la vérité historique. Ce tableau de l'empire romain, publié il y a quelques mois, est le résultat de recherches et de méditations entreprises depuis plus de trente années. L'illustre auteur des *Lettres sur l'histoire de France*, parlant des projets d'études qui l'occupaient en 1828, s'exprimait en ces termes : « Mon frère, Amédée Thierry, achevait alors son *Histoire des Gaulois*, un de ces ouvrages d'érudition forte et consciencieuse, où les textes sont épuisés, et qui restent comme le dernier mot de la science. Il allait donner au public une moitié des prolégomènes de l'histoire de France, les origines celtiques, le tableau des migrations gauloises et celui de la Gaule sous l'administration romaine. J'entrepris de donner pour ma part l'autre moitié, c'est-à-dire les origines germaniques et le tableau des grandes invasions qui amenèrent la chute de l'empire romain d'Occident. J'éprouvais un véritable plaisir de cœur à l'idée de cette association fraternelle, à l'espoir d'attacher nos deux noms à la double base sur laquelle doit reposer notre histoire nationale. L'ouvrage de mon frère a vu le jour, et il a fait un beau chemin dans le monde littéraire; le mien est resté interrompu. » C'est en étudiant la destinée des Gaules sous l'administration romaine que le digne frère d'Augustin Thierry conçut cette philosophie de l'histoire dont nous venons de signaler les hardiesses. Une œuvre composée si patiemment, et qui est le résumé de toute une vie, est bien une œuvre désintéressée, par conséquent une œuvre libre.

Réclamons la même liberté pour tous les travaux de l'intelligence. Quand l'esprit de parti, soit pour louer, soit pour blâmer, intervient dans un problème d'histoire, dans une question littéraire, dans un débat philosophique, la science est en péril. Stipulons, non pas le droit des neutres, mais le droit de la science. La science! elle est supérieure à nos luttes éphémères; n'est-ce pas un devoir de maintenir son culte et d'assurer ses franchises? Ne faut-il pas que les hommes d'étude puissent poursuivre leurs recherches sans s'exposer à être pris pour des factieux, ou, ce qui ne serait pas une accusation moins grave, pour des flatteurs? M. Thierry n'est ni l'un ni l'autre, lui qui a flétri plus d'un empereur et glorifié l'empire. Eh! quel rapport voudrait-on établir entre notre siècle et des temps si éloignés de nous? L'empire romain, couronnement du vieux monde et initiation du monde nouveau, occupe une place absolument unique dans l'histoire. Le soleil n'éclairera pas deux fois un tel spectacle. Les patries détruites par l'empire romain étaient de petites communautés barbares, farouches, hostiles au genre humain; la patrie moderne, grâce au christianisme, est une communauté généreuse, qui s'ouvre à l'étranger sans se perdre dans la promiscuité universelle. Quand on a vu les principes de 89 commencer leur tour du monde et abattre comme des barrières vermoulues les préjugés de l'ancien régime, on a vu en même temps, contraste significatif, les nationalités se redresser d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette vie, ce mouvement, ce besoin d'action individuelle, si manifestes chez tous les peuples, sont-ce là des choses qui rappellent le nivellement nécessaire de la *romanité?* Un souverain moderne, magistrat suprême chargé d'entretenir et de diriger la vie, peut-il envier le rôle d'un césar chargé de niveler la terre, de fonder l'ordre extérieur, d'orner et de régulariser le néant? Écartons à jamais des rapprochemens impossibles. Le poète populaire de la France moderne ne nous comparait pas aux Romains des césars, il évoquait nos souvenirs indigènes, et c'est sous cette bannière qu'il nous poussait à la conquête de nos destinées : *Serrons les rangs!* disait-il. *En avant, Gaulois et Francs!*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

de l'histoire rapetisserait la révolution chrétienne en répétant ces timides paroles. Quel abîme entre l'administration de l'empire et la doctrine du Christ! Autant vaudrait confondre le fini et l'infini. La vraie formule de ce temps est toujours celle qu'a donnée Hegel : « l'esprit de vie emplissant les cadres vides. » L'esprit de vie, c'est l'enseignement du Christ; les cadres vides, c'est l'administration romaine. Il faut ajouter seulement que cette politique romaine avait préparé le terrain à la prédication évangélique et disposé les âmes à la fraternité par l'action continue de ses nivellemens, action souvent mal connue, mal jugée, et que M. Amédée Thierry a mise désormais en pleine lumière.

Nous avons rapproché de M. Amédée Thierry plusieurs des hommes qui ont laissé de nos jours la plus forte empreinte sur la philosophie de l'histoire, entre autres Hegel et M. Guizot. C'est que M. Thierry nous conduit sur les lieux élevés, dans le pur domaine de la science. J'éprouve, pour ma part, le besoin de l'en remercier. L'histoire romaine a été dans ces derniers temps une sorte de champ de bataille. Glorifier l'empire ou le condamner, c'était prendre parti dans les luttes du XIX[e] siècle. M. Thierry a écrit son livre sans autre préoccupation que celle de la vérité historique. Ce tableau de l'empire romain, publié il y a quelques mois, est le résultat de recherches et de méditations entreprises depuis plus de trente années. L'illustre auteur des *Lettres sur l'histoire de France*, parlant des projets d'études qui l'occupaient en 1828, s'exprimait en ces termes : « Mon frère, Amédée Thierry, achevait alors son *Histoire des Gaulois*, un de ces ouvrages d'érudition forte et consciencieuse, où les textes sont épuisés, et qui restent comme le dernier mot de la science. Il allait donner au public une moitié des prolégomènes de l'histoire de France, les origines celtiques, le tableau des migrations gauloises et celui de la Gaule sous l'administration romaine. J'entrepris de donner pour ma part l'autre moitié, c'est-à-dire les origines germaniques et le tableau des grandes invasions qui amenèrent la chute de l'empire romain d'Occident. J'éprouvais un véritable plaisir de cœur à l'idée de cette association fraternelle, à l'espoir d'attacher nos deux noms à la double base sur laquelle doit reposer notre histoire nationale. L'ouvrage de mon frère a vu le jour, et il a fait un beau chemin dans le monde littéraire; le mien est resté interrompu. » C'est en étudiant la destinée des Gaules sous l'administration romaine que le digne frère d'Augustin Thierry conçut cette philosophie de l'histoire dont nous venons de signaler les hardiesses. Une œuvre composée si patiemment, et qui est le résumé de toute une vie, est bien une œuvre désintéressée, par conséquent une œuvre libre.

Réclamons la même liberté pour tous les travaux de l'intelligence. Quand l'esprit de parti, soit pour louer, soit pour blâmer, intervient dans un problème d'histoire, dans une question littéraire, dans un débat philosophique, la science est en péril. Stipulons, non pas le droit des neutres, mais le droit de la science. La science! elle est supérieure à nos luttes éphémères; n'est-ce pas un devoir de maintenir son culte et d'assurer ses franchises? Ne faut-il pas que les hommes d'étude puissent poursuivre leurs recherches sans s'exposer à être pris pour des factieux, ou, ce qui ne serait pas une accusation moins grave, pour des flatteurs? M. Thierry n'est ni l'un ni l'autre, lui qui a flétri plus d'un empereur et glorifié l'empire. Eh! quel rapport voudrait-on établir entre notre siècle et des temps si éloignés de nous? L'empire romain, couronnement du vieux monde et initiation du monde nouveau, occupe une place absolument unique dans l'histoire. Le soleil n'éclairera pas deux fois un tel spectacle. Les patries détruites par l'empire romain étaient de petites communautés barbares, farouches, hostiles au genre humain; la patrie moderne, grâce au christianisme, est une communauté généreuse, qui s'ouvre à l'étranger sans se perdre dans la promiscuité universelle. Quand on a vu les principes de 89 commencer leur tour du monde et abattre comme des barrières vermoulues les préjugés de l'ancien régime, on a vu en même temps, contraste significatif, les nationalités se redresser d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette vie, ce mouvement, ce besoin d'action individuelle, si manifestes chez tous les peuples, sont-ce là des choses qui rappellent le nivellement nécessaire de la *romanité?* Un souverain moderne, magistrat suprême chargé d'entretenir et de diriger la vie, peut-il envier le rôle d'un césar chargé de niveler la terre, de fonder l'ordre extérieur, d'orner et de régulariser le néant? Écartons à jamais des rapprochemens impossibles. Le poète populaire de la France moderne ne nous comparait pas aux Romains des césars, il évoquait nos souvenirs indigènes, et c'est sous cette bannière qu'il nous poussait à la conquête de nos destinées : *Serrons les rangs!* disait-il. *En avant, Gaulois et Francs!*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

L'ITALIE

PENDANT LA GUERRE

SOUVENIRS D'UN PUBLICISTE ANGLO-ITALIEN

(1859-61)

—

Italy under Victor-Emmanuel. A Personal narrative, by count Charles Arrivabene. London, 2 vol.; 1862.

Né dans les pays italiens que l'Autriche opprime encore, exilé en 1848 pour avoir voulu se mêler à la lutte qui devait affranchir sa terre natale, réfugié en Angleterre pendant dix années consécutives, c'est comme correspondant attitré d'un des principaux organes de la presse anglaise que le comte Charles Arrivabene suivit jour par jour, et de fort près, les événemens militaires et révolutionnaires qui, de 1859 à 1861, ont changé les destinées de l'Italie et profondément modifié les conditions essentielles de l'équilibre européen. Il publie maintenant les souvenirs de cette vie aventureuse qui le conduisit tour à tour d'un état-major à l'autre, près de Victor-Emmanuel, près de Garibaldi, dans le cabinet de plus d'un ministre et dans mainte réunion populaire, dînant aujourd'hui avec M. de Cavour chez quelque marquise de Turin ou de Milan, assis le lendemain au feu d'un bivac et chantant avec les jeunes recrues venues de Venise ou de Mantoue la fameuse chanson de l'époque :

Addio, mia bella, addio!
L'armata se ne va;
Se non partissi anch'io,
Sarebbe una viltà.

Des horreurs du champ de bataille il passait sans transition aux

patriarcales émotions de la vie de famille, de l'auberge au palais, courtisan le soir, presque bandit le matin, exposé comme un soldat, curieux comme un espion, accueilli là comme un frère, ici comme un agent de lord Palmerston, et se réveillant un beau jour dans les cachots de Gaëte, à la merci très peu miséricordieuse des généraux Viale et Ulloa. Bien lui en prit ce jour-là d'être protégé par le prestige de la susceptibilité britannique. En somme, il sortit sain et sauf de ces mille aventures, qu'il a relatées sans trop de prétention littéraire, avec une bonhomie tout anglaise, une verve tout italienne. Nous n'affirmerons pas que son livre est un chef-d'œuvre : il serait homme à nous démentir tout des premiers; mais l'impression qu'on en garde est favorable. L'auteur, on le voit, ne cherche ni à grossir son importance, ni à faire étalage d'impartialité. Il est ce qu'il est, un libéral italien, partisan zélé de l'unité nationale, admirant Cavour, aimant Garibaldi, et ne s'arrêtant qu'un peu en-deçà du mazzinisme, dont il se méfie.

L'idée de revenir en détail sur l'histoire de ces trois mémorables années ne saurait entrer dans le plan du rapide tableau dont ce livre nous offre le sujet. Les lecteurs de la *Revue* ont déjà suivi pas à pas les traces de Garibaldi dans les Deux-Siciles. Cette légende historique leur a été racontée par un écrivain qui, sur ces champs de bataille si pittoresques, dans ces combats livrés pour une cause sainte, portait, avec l'ardeur du partisan politique, les préoccupations de l'artiste et du romancier. Ce qui a été dit de ces grandes luttes par un témoin qui se trouvait mêlé souvent à l'action même, nous n'avons pas à le redire; mais il reste encore, on va en juger, quelques points curieux, quelques vérités utiles à mettre en lumière.

I.

M. le comte Charles Arrivabene était encore à Paris le 3 mai 1859. Le 7, le gentilhomme italien devenu correspondant d'un journal anglais (les *Daily News*) accompagnait une reconnaissance que les *cacciatori delle Alpi* faisaient aux environs de Casale, sous les ordres de Garibaldi et de Cialdini. Peut-être se trouvait-il à Palestro, où le second de ces généraux se distingua tout particulièrement. On le croirait du moins en l'écoutant raconter, comme eût pu le faire un des assistans, la conversation qui s'établit après la bataille entre le colonel français Chabron et un jeune lieutenant de Nice-cavalerie chargé d'escorter une colonne de prisonniers. « Votre accent n'est pas celui de ce pays, remarqua le colonel après avoir écouté le rapport... D'où êtes-vous? — Je suis Français, je suis *de Chartres*. — Ah! vous êtes de Chartres?... Et comment vous trouvez-vous au ser-

vice sarde? — Chartres n'est pas mon pays natal... Je m'appelle de Chartres... Je suis le second fils du duc d'Orléans... » Et pour ne pas prolonger un quiproquo embarrassant le jeune prince s'éloigna au galop.

Les chasseurs des Alpes cependant faisaient à part cette petite campagne de Lombardie et de la Valteline, qui peut passer pour un des chefs-d'œuvre de la tactique garibaldienne. Ils n'étaient que trois mille. Le général Urban, chargé de les combattre, avait dix mille hommes sous ses ordres. La méthode excentrique, les manœuvres, les stratagèmes singuliers du chef italien, déconcertant la méthode allemande, compensaient l'inégalité du nombre. Jamais Garibaldi ne laissa deviner son infériorité sous ce rapport. Il étalait ses forces, il dispersait au loin de petits détachemens, et, plusieurs fois enveloppé, il sut se dérober toujours. A Varese, à Côme, à Treponti, sa petite colonne était à peu près cernée, et devait être détruite : son chef la tira de ces mauvais pas, et promena impunément le drapeau de l'insurrection sur cette partie du territoire lombard où le roi-dictateur l'avait envoyé en lui disant : « Agissez à votre guise!... Je voudrais bien vous accompagner... » Une des ruses de Garibaldi fut de maintenir son antagoniste dans la ferme conviction qu'il agissait de concert avec la division de Cialdini. Pendant que celle-ci se distinguait à Palestro, le général Urban la croyait en rapports constans avec les chasseurs des Alpes. Comment ne l'aurait-il pas supposé? Ses éclaireurs arrêtaient à chaque instant des messages de Garibaldi, qui tantôt demandait secours à son collègue, tantôt lui indiquait une manœuvre opportune. Ces chimériques dépêches, quand elles arrivaient sous les yeux du commandant autrichien, étaient parvenues à leur véritable adresse (1).

La grande lutte cependant suivait son cours. A Palestro succédait Magenta, dont le champ de bataille était encore couvert de blessés, de mourans et de cadavres, lorsque le soir même de la victoire M. Arrivabene le parcourut à cheval. Il vit là de magnifiques échantillons de cette sérénité joyeuse que le soldat français porte sous le scalpel même du chirurgien et jusque dans les bras de la mort. Le clair de lune était splendide; l'*ora di notte* vint à sonner : c'est ce que nous appelons l'*Angelus*, c'est l'invitation à prier pour ceux

(1) En arrivant à Come, d'où les Autrichiens venaient de sortir précipitamment, Garibaldi, qui depuis Verrue n'avait plus aucunes nouvelles du théâtre de la guerre, apprend que les fils télégraphiques subsistent encore du côté de Milan. « Demandons ce qui se passe, dit-il en riant. Peut-être aura-t-on la bonté de nous répondre... » Le major Corte, par son ordre, lance la question suivante : *Les alliés ont-ils fait quelque mouvement offensif?* — Réponse : *Qui demande ceci?* — Réplique : *Le lieutenant-général Urban.* Sur quoi revient un télégramme ainsi conçu : *Non, les alliés n'ont pas encore marché en avant.*

qui ont quitté ce monde. Où pouvait-elle être mieux écoutée qu'en pareil lieu et dans un pareil moment? « Je laissai tomber les rênes et priai de tout cœur, » continue l'écrivain avec une bonhomie vraiment italienne que ne lui ont pas enlevée dix ans de séjour en plein pays hérétique. Et pourtant personne de moins papiste que lui; mais il est Lombard, c'est-à-dire d'un pays où le clergé catholique n'a jamais plié qu'en frémissant sous le joug étranger, d'un pays où vivent les traditions d'Arnauld de Brescia, et où plus d'un prêtre a déjà payé de sa vie la réputation de patriotisme qu'il s'était faite (1).

Que penser des propos hautement tenus à cette époque parmi les compagnons de Garibaldi sur les démarches tentées par de fort grands personnages pour se concilier leur vaillant capitaine? Les détails sont précis, l'intermédiaire désigné de la manière la moins équivoque. C'était un Corse, nous dit le comte Arrivabene, c'était un ancien compagnon d'armes du général à Montevideo. Le but de sa mission plus ou moins officielle était d'insister sur les griefs que le commandant des chasseurs des Alpes pouvait élever contre l'administration piémontaise. Ils se plaignaient d'être mal approvisionnés, mal armés; on leur avait promis de leur adjoindre les chasseurs des Apennins, dont l'organisation, — retardée à dessein, prétendaient-ils, — s'achevait péniblement sous les murs d'Alexandrie. L'envoyé corse proposait de faire droit à toutes ces réclamations. Les vivres, les munitions, les armes arriveraient en abondance, l'adjonction désirée se ferait sans retard. On parlait encore de distinctions honorifiques, et l'étoile des braves décorerait la poitrine de l'ancien défenseur de Rome... Si de telles tentatives ont été faites, ce que nous sommes loin d'affirmer, il est infiniment probable, pour ne rien dire de plus, qu'elles ont dû être accueillies sans beaucoup d'enthousiasme, et l'issue d'une pareille négociation était trop clairement indiquée d'avance pour qu'on ait dû s'y engager à la légère : de là nos doutes, que ne saurait dissiper l'origine de ces bruits, enregistrés par M. Arrivabene comme de simples échos de bivac. Il est un autre incident de ces premières courses en Lombardie sur lequel M. Arrivabene donne son témoignage personnel, et qu'il faut reproduire textuellement.

« ... Un jour, vers la fin de juin, j'allai faire un tour à Brescia. En arrivant à l'*albergo della Porta,* je vis deux *gentlemen* qui prenaient à la même table leur repas du matin. L'un d'eux me parut ressembler merveilleusement à Kossuth; mais, comme je supposais cet éminent représentant de l'émigration hongroise encore à Londres, je ne m'arrêtai pas un instant

(1) Nommons seulement Grioli, Tazzoni et Benedini, tous les trois pendus en 1853 à Mantoue, sous le proconsulat du maréchal Radetzky.

à cette impression fugitive. Ayant d'ailleurs questionné l'aubergiste sur le compte de ces deux personnages, il m'avait répondu qu'il les croyait Français et attachés tous les deux au commissariat de l'armée; mais lorsque je rentrai dans la salle à manger, toute incertitude cessa aussitôt. L'un des deux était bien réellement Kossuth. Je m'empressai d'aller lui serrer la main, et il me présenta immédiatement à son compagnon, le sénateur P..., auquel il prit soin de me nommer. Il ajouta qu'il se rendait au quartier-général de l'armée française et me pria de ne prononcer son nom devant qui que ce fût, attendu qu'il voyageait sous l'incognito le plus strict. Le lecteur peut aisément deviner si je pris ou non pour un heureux présage ce voyage de Kossuth entouré de tant de mystère. Le voir faire route avec le même personnage qui, moins d'un an auparavant, l'eût peut-être fait arrêter, s'il se fût permis de traverser la France, il n'en fallait pas tant pour me confirmer dans la créance, depuis quelque temps très répandue, d'un accord complet entre les patriotes hongrois et l'empereur. Je me crus alors si certain de voir se réaliser la prophétie que m'avait adressée M. de Cavour à un déjeuner chez le gouverneur Vigliani, qu'une occasion s'étant offerte de faire passer une lettre à ma mère, dont la résidence était Mantoue, je lui écrivis de me faire préparer une chambre pour les premiers jours d'août (1). »

Ces espérances à court terme furent déçues, ce triomphe auquel on croyait toucher disparut comme un mirage fantastique. Le traité de Villafranca dissipa l'enthousiasme, et, par la révulsion soudaine qu'il opéra sur la fiévreuse ardeur du patriotisme italien, flétrit en un jour la reconnaissance italienne, alors au plus beau de sa floraison. Pour se faire une idée de ce que souffrirent en ce moment certaines âmes, il suffit d'observer, avec l'écrivain lombard, M. de Cavour pendant les heures qui suivirent la révélation du changement soudain que venait de subir la politique française. M. Arrivabene, qui était établi à Pozzolengo depuis le lendemain de Solferino, partageait ses assiduités entre le quartier-général français, établi à la villa Maffei (Valeggio), et celui de Victor-Emmanuel, établi à Monzambano, dans la modeste habitation du *signor* Melchiori. Lorsqu'il y arriva au grand galop de son cheval, dans l'après-midi du 7 juillet, il croyait y apporter la nouvelle de l'armistice qui venait de lui être donnée à Valeggio; mais cette fatale nouvelle l'y avait devancé. L'indignation de l'état-major piémontais était au comble et s'exprimait dans un langage que M. Arrivabene n'a pu reproduire. Il ne s'agissait pourtant encore que d'un armistice; mais chacun pressentait que la paix devait sortir de négociations entamées dans de telles circonstances. Le 11 juillet effectivement, après l'entrevue des deux empereurs, Victor-Emmanuel apprit de la bouche de son puissant

(1) *Italy under Victor-Emmanuel*, t. Ier, p. 258-259. — La prédiction de M. de Cavour fixait au 1er août l'entrée des alliés dans les murs de Mantoue. *Ibid.*, p. 257.

allié que, si les préliminaires portés à Vérone par le prince Napoléon (muni de pleins pouvoirs diplomatiques) venaient à être acceptés par François-Joseph, la paix se trouverait conclue. Le monarque piémontais accueillit cette ouverture avec une froide réserve: « Quelle que soit, dit-il, la décision de votre majesté, je conserverai une reconnaissance éternelle de ce que vous avez fait pour l'indépendance italienne, et je vous prie de compter en toute circonstance sur mon inaltérable fidélité. »

« ... Mais, poursuit M. Arrivabene, il existait un homme qui n'était pas disposé à laisser passer la transaction de Villafranca sans une énergique et méprisante protestation. Lorsque le comte Cavour fut informé qu'un armistice venait d'être conclu, il crut d'abord à une simple suspension d'armes, un court répit étant nécessaire aux deux camps. Ce fut par hasard qu'il eut connaissance, dans la matinée du 10, de l'entrevue arrangée pour le lendemain entre les deux empereurs. On raconte qu'un courrier français qui, expédié à Paris, traversait Turin, rencontrant à la station du chemin de fer un de ses confrères piémontais, lui donna cette importante nouvelle. Sans y croire encore, tant elle lui semblait improbable, le premier ministre partit précipitamment avec M. Nigra pour Monzambano. Par suite de dévastations militaires encore récentes, le chemin de fer n'allait pas au-delà de Desenzano. Arrivés dans ce village vers quatre heures du matin, les deux voyageurs ne purent, à aucun prix, s'y procurer une chaise de poste, et pendant que le valet de chambre de Cavour courait de côté et d'autre pour en chercher une, on assure que le ministre et son secrétaire intime entrèrent, sans qu'on prît garde à eux, dans un café où une conversation très animée, qui s'y tenait en ce moment, dissipa leurs dernières incertitudes. On savait parfaitement à Desenzano que Louis-Napoléon devait le lendemain aller trouver le *Kaiser* à Villafranca. Chacun à l'envi lui jetait la pierre. Les accusations, les malédictions se succédaient sans relâche, et un républicain, brochant sur le tout, faisait remarquer que ce triste dénoûment de la guerre avait été prédit quelques semaines auparavant dans le journal de Mazzini (*Pensiero ed Azione*)... On peut s'imaginer avec quel ébahissement douloureux le grand homme d'état italien assistait à ces grossiers et bruyans débats, où il voyait se produire d'avance l'effet de cette paix déplorable sur l'esprit de ses compatriotes.

« Son domestique revint enfin avec une méchante *timonella* qu'il avait réussi à se faire confier. Au moment où Cavour entrait dans cet humble véhicule, un officier piémontais, qui flânait sous les arcades de la *piazza*, vint à le reconnaître et prononça son nom à voix haute. Pour se soustraire à des questions inutiles et contrariantes, M. Nigra ordonna au *vetturino* de pousser le plus vite possible du côté de Monzambano. Cet homme cependant avait entendu l'exclamation de l'officier piémontais, et semblait plus surpris encore que flatté de l'honneur que le hasard lui procurait ainsi. Pris de quelques doutes, il commença par demander aux deux voyageurs si l'un d'eux était bien réellement « le grand Cavour. » Le comte et son secrétaire avaient bien autre chose en tête que de satisfaire l'indiscrète

curiosité d'un cocher de place. Ils gardèrent le silence, nonobstant l'ennui que leur causaient les questions de leur automédon, incessamment répétées tant que dura le voyage.

« Au moment où ils descendirent de leur *timonella*, je me tenais avec quelques officiers de l'état-major sarde devant la porte du quartier-général. La physionomie du comte, ordinairement souriante et gaie, montrait assez quelle tempête grondait au dedans de lui. Nul ne put entendre, tandis qu'il traversait le vestibule, les formules bienveillantes qu'il avait volontiers sur les lèvres. Répondant à peine aux tristes salutations des assistans, il demanda si le roi était à Monzambano. Et comme il lui fut répondu que sa majesté se trouvait pour le moment à sa résidence particulière, la villa Melchiori, le comte et M. Nigra s'y rendirent, et y demeurèrent jusqu'au moment où Victor-Emmanuel partit à cheval pour Valeggio, quartier-général de l'empereur.

« Le lendemain, vers midi, Cavour et son secrétaire revinrent à la *casa* Melchiori... Cavour savait désormais que le grand sacrifice était consommé. Une grande agitation le dominait : son visage était pourpre, et son attitude si simple, si naturelle d'ordinaire, trahissait par des gestes violens l'exaspération qui lui ôtait tout empire sur lui-même... Il ôtait de temps en temps son chapeau avec le mouvement convulsif d'un homme dont l'irritation est au comble, et toutes les exhortations de ses amis modéraient à peine l'expression de sa colère.

« Pendant le séjour que fit le comte à la *casa* Melchiori, je ne quittai point le quartier-général sarde, curieux que j'étais de connaître le résultat de l'entrevue importante qu'avaient en ce moment le roi et son ministre : elle dura près de deux heures, et fut des plus orageuses. On racontait alors que les premières paroles de Cavour ne furent rien moins que respectueuses pour l'empereur des Français. Il conseillait à Victor-Emmanuel de repousser immédiatement les conditions de paix, et de retirer ses troupes de la Lombardie, laissant ainsi Louis-Napoléon se tirer comme il le pourrait de la situation difficile qu'il se serait faite. Cavour dit nettement à son souverain que les intérêts de l'Italie avaient été trahis, et la dignité royale considérablement ravalée; — il alla même jusqu'à conseiller une abdication. On dit que, pendant toute cette discussion, le roi montra un calme, un sang-froid dont peu de gens l'auraient cru capable. Il essaya, par tous les moyens imaginables, de calmer son premier ministre, qui, sous l'aiguillon de la douleur, semblait presque avoir perdu la raison. Je ne me porte certes pas garant de l'histoire qui fut faite à ce sujet; mais on affirmait et on croyait généralement à Monzambano que la fureur à laquelle Cavour était en proie s'était traduite par des expressions assez irrévérencieuses pour forcer le monarque à lui interdire sa présence.

« Lorsque le comte reparut sur la *piazza* de Monzambano, son émotion n'était nullement calmée. Je n'oublierai jamais cette scène déchirante. Adossé à la muraille d'une misérable pharmacie, Cavour échangeait de vives paroles avec son secrétaire... Des exclamations indignées sortaient par saccades de ses lèvres frémissantes, et des éclairs de colère passaient à chaque instant sur sa figure hâlée par le soleil... Spectacle singulier et terrible! »

Dans ce grand éclat, dans ces manifestations au grand jour de l'irritation que très certainement il éprouvait, tout était-il d'une sincérité absolue? On peut en douter, nous le croyons, sans faire tort à la mémoire honorée du ministre piémontais. S'il s'agissait de Garibaldi, nous ne rabattrions pas un mot de ces paroles extrêmes, de ces apostrophes émues, de ces conseils violens; mais il s'agit de M. de Cavour, c'est-à-dire de l'homme d'état le plus délié, le plus habile, le plus mesuré peut-être qu'on ait vu prendre part aux affaires contemporaines. Il est donc permis de croire que, même alors, même en présence d'une déception qui devait lui être plus cruelle qu'à personne, il n'avait perdu ni le sentiment exact du dommage porté à la cause italienne, ni la faculté d'apprécier les avantages immenses qui servaient de compensation à ce dommage. Après quelques semaines de campagne voir l'Autriche abaissée, Novare vengé, la Lombardie au Piémont, les duchés rendus à eux-mêmes, les révoltes de l'état romain consacrées par le principe de non-intervention, n'était-ce donc rien? M. de Cavour pouvait-il méconnaître la grandeur de pareils résultats? ne devait-il pas, venant à y réfléchir, trouver là d'efficaces consolations pour le déboire amer de son ambition patriotique? Mais il ajournait au lendemain ces retours à la clairvoyance, à la modération, et en ceci, convenons-en, il se montrait encore très habile politique. Pour rester maître de l'explosion de colère qu'il pouvait prévoir dans tout le pays, il fallait s'y associer largement, devancer les cris qu'on allait pousser, exagérer les plaintes qui allaient se produire. Personne, pas même Garibaldi, ne devait paraître s'associer mieux que Cavour à l'immense douleur que l'Italie allait ressentir. A ce prix, et à ce prix seul, le ministre conservait, avec son influence intacte, la haute direction des événemens. Par le fait, quand Garibaldi accourut de Lovere, au premier bruit de paix, apportant sa démission et celle de tout son état-major, il était devancé. Cavour avait remis son portefeuille aux mains du roi, qui ne voulut pas accepter la démission de Garibaldi, et parvint à la lui faire retirer. De ce roi soldat on aurait pu attendre quelque coup de tête; il n'en commit aucun et garda l'attitude de résignation forcée, de mécontentement comprimé, qui convenait le mieux aux nécessités du présent, tout en laissant subsister les chances de l'avenir. Parfois une brusque saillie indiquait et marquait spirituellement cette attitude. Lorsque par exemple il fit à Milan son entrée officielle (le 10 août), le maréchal Vaillant était venu à sa rencontre avec un nombreux état-major dans les rangs duquel se trouvait un général que Victor-Emmanuel avait beaucoup vu à Paris en 1856. Comme ce militaire, tout récemment arrivé, lui manifestait le regret de ne s'être trouvé ni à Magenta, ni

à Solferino, le roi l'interrompit, et de manière que le maréchal ne perdît pas une de ses paroles : « Ah! vous n'êtes pas content, général?... *Moi non plus*, je vous assure. »

Cette *ingratitude italienne*, — pour nous servir d'une expression officielle, — eût été souverainement impolitique, si elle eût franchi certaines limites; mais le tact ne manque pas en ce pays, et, les premières flammes jetées, on revint très vite à une ligne de conduite plus adroite. Avec ce liant et cette bonhomie qui permettent de faire passer dans la conversation certaines vérités plus ou moins désagréables, les Italiens, les Italiennes surtout, adressaient à leurs libérateurs des reproches que ceux-ci ne réussissaient pas toujours à réfuter. M. Arrivabene fut témoin d'un de ces assauts d'esprit entre un de nos officiers supérieurs et une charmante comtesse milanaise à laquelle son interlocuteur venait d'exposer les raisons sérieuses que l'attitude menaçante de l'Allemagne pouvait fournir aux partisans du traité de Villafranca. « Eh bien! lui dit la comtesse R. L. avec son plus doux sourire, si ce sont là vraiment les motifs qui ont déterminé votre empereur, l'histoire racontera pour la première fois que l'Europe a fait peur à la France. » Impossible, à coup sûr, de mieux envelopper un amer sarcasme et de le rendre acceptable aux susceptibilités le plus en éveil.

Il est des gens pour lesquels tout parti-pris politique s'explique par les conséquences qu'il a eues. Ceux-là ne croient ni à l'imprévoyance ni aux calculs erronés. Selon eux, le vainqueur de Solferino n'a déposé les armes que parce qu'il entrevoyait dans les conditions faites à l'Autriche un moyen pacifique d'arriver indirectement à l'unité italienne. Heureux ceux qui ont foi dans ces pressentimens lumineux de l'avenir le plus incertain! Nous avons, quant à nous, mille raisons excellentes de penser autrement, et de prendre pour très sincères les déclarations réitérées qui furent faites à l'époque du traité de Zurich par le chef du gouvernement français. Elles étaient parfaitement conformes à celles qui avaient précédé l'ouverture des hostilités contre l'Autriche, déclarations renouvelées à la plupart des proscrits italiens que l'on dirigeait sur le théâtre de l'action. L'un d'eux, — nous ne le mentionnons que parce qu'il est mort, — avait reçu l'assurance la plus formelle (et il nous le confiait au moment du départ) que « jamais la France ne consentirait à ce que le Piémont s'annexât la Toscane. » Ce fut sur cette manifestation très explicite que Giuseppe Montanelli, arrivant au milieu de ses compatriotes, se fit le champion du système fédératif, le seul praticable en Italie du moment où la France se serait décidée à combattre résolûment les tendances unitaires. Malheureusement l'homme propose, et, si puissant qu'on le croie, les destinées des

peuples ne s'en accomplissent pas moins en dehors de ces plans, de ces projets, de ces volontés qui semblent disposer de tout.

II.

Le grand malheur de cet antagonisme entre les vues du protecteur de l'Italie et les aspirations de ses protégés a été de nous ôter le bénéfice moral d'une guerre hardiment commencée, heureusement et rapidement menée à fin. L'oubli de notre victoire et de ses grands résultats fut aussi prompt que notre victoire elle-même. En quelques jours, ces mêmes soldats que les belles dames de Milan écrasaient de fleurs et qu'elles faisaient monter à côté d'elles dans leurs brillans équipages devinrent des hôtes indifférens et presque dédaignés. La popularité passa du côté des touristes anglais, auxquels un mois plus tôt personne ne prenait garde. Ainsi que le constate notre écrivain, on ne parlait plus dans les cafés, les *bottegoni* de Brescia, que de « lord » Bright et de « sir » Gladstone, qui défendaient vaillamment l'Italie contre « sir » Disraeli et « lord » Bowyer. Les Italiens, toujours habiles en flatterie, décoraient de ces titres aristocratiques tous les « Jones » et tous les « Brown » qui venaient, badauds intrépides, acheter les débris de boulets, les lambeaux d'uniforme ramassés sur le champ de bataille par les paysans de Medole, de Cavriana, de Solferino. La presse anglaise, en revanche, prodiguait au peuple italien ces avances caressantes, ces louanges, ces encouragemens que nous leur refusions, et c'est grâce à elle que les combats livrés autour de San-Martino par l'armée piémontaise devinrent une bataille spéciale à laquelle on semblait vouloir donner le pas sur celle que les Français livraient quelques kilomètres plus loin.

Cette opinion, singulière pour quiconque prend la peine d'y regarder, se retrouve dans le livre de M. Arrivabene, et tout récemment encore un orateur piémontais soulevait des orages en émettant devant les députés de Turin l'opinion que, sans l'assistance des Français, l'armée sarde eût été écrasée à San-Martino. Une question préalable était de se demander si cette armée serait arrivée sans le secours des Français jusqu'aux bords du lac de Garda, et, bien que les Piémontais en 1848 aient pu, grâce à l'affaiblissement momentané des ressources autrichiennes, aller mettre le siége devant Peschiera, peu de gens croiront qu'en face des deux cent cinquante mille hommes que Giulay menait au mois d'avril 1859 jusqu'aux portes de Turin, ils eussent aussi facilement reconquis la Lombardie. Laissons là pourtant ce point délicat, et, puisqu'elle est si souvent mise en question, tâchons de fixer nos idées sur cette

fameuse « bataille de San-Martino, » prise à part et isolée de la grande lutte où elle ne forme, selon nous, qu'un brillant épisode.

Il existe, publié par le ministère de la guerre, un ouvrage spécial sur la campagne de 1859 (1). La bataille de Solferino y est racontée dans le plus grand détail, *moment* par *moment*, chaque *moment* ayant son chapitre et son plan spécial. C'est là que nous puiserons le détail rapide des opérations de l'armée sarde dans cette journée mémorable.

On sait que la bataille du 24 juin fut engagée à l'improviste, grâce aux hésitations de la tactique autrichienne. L'armée française marchait vers le Mincio, derrière lequel on savait que l'ennemi s'était retiré. Celui-ci au contraire, après avoir adopté le plan du feldzeugmestre baron Hess, — qui consistait à se retirer dans le fameux quadrilatère, pour reprendre ensuite l'offensive, comme avait fait en 1848 le vieux Radetzky, — était brusquement revenu sur sa décision, et, traversant le Mincio, voulait réoccuper les fortes positions abandonnées quelques jours auparavant. Ces deux mouvemens en sens contraire amenèrent un choc imprévu. Or le 23 juin les troupes sardes occupaient la gauche de l'armée française : elles avaient leur quartier-général à Lonato, leur droite (division Fanti) à Malocco, leur gauche (Mollard) à Rivoltella et au mont Cavaga. Leur ordre de marche les dirigeait sur Pozzolengo. Un simple coup d'œil jeté sur les magnifiques plans du dépôt de la guerre nous montre la dissémination de ces différens corps et la difficulté de leur imprimer une direction commune : ils y dessinent un angle rentrant dont le sommet est Lonato, et dont les branches s'écartent démesurément, l'une, la droite, perpendiculaire, pour aller rallier le corps du maréchal Baraguay-d'Hilliers (extrême gauche des Français), l'autre, horizontale, pour s'étendre le long du chemin de fer qui court dans la direction de Lonato à Rivoltella et au lac de Garda.

Au premier *moment*, c'est-à-dire de trois heures à six heures du matin, l'armée sarde, voulant éclairer sa route, pousse de tous côtés des reconnaissances. La colonne envoyée par la première division (général Durando), en débouchant dans le val dei Quadri, trouve occupée par les Autrichiens la position connue sous le nom de *Madonna della Scoperta*, un peu en arrière de Solferino. Un combat de tirailleurs s'engage de ce côté. Le lieutenant-colonel Cadorna, parti de Lonato à trois heures du matin, marche à la tête d'un autre détachement (5e division) vers Pozzolengo. Il suit la

(1) *Campagne de l'empereur Napoléon III en Italie* (1859), rédigée au dépôt de la guerre d'après les documens officiels, 1 vol. in-4°, accompagné de deux atlas. — Cet ouvrage, véritable chef-d'œuvre de typographie et de gravure, ne se trouve pas dans le commerce; nous en avons dû la communication à une obligeante amitié.

strada Lugana et laisse derrière lui ce village de San-Martino qui, selon les exigences de l'amour-propre italien, devrait donner son nom à la bataille. La division Mollard envoie deux reconnaissances inutiles du côté de Peschiera : elles reviennent sans avoir rencontré l'ennemi; deux autres, dirigées vers Pozzolengo, combinent leur marche avec celle du détachement commandé par le lieutenant-colonel Cadorna, et, comme celui-ci, se heurtent bientôt aux avant-postes autrichiens, en avant de Pozzolengo et de Madonna della Scoperta. A Pozzolengo se trouvent le 8e corps de l'armée autrichienne (Benedek), à Madonna della Scoperta une partie du 5e corps (Stadion), établi à Solferino, et se reliant à celui de Benedek par les brigades Gaál et Koller.

De six heures à huit heures du matin (second *moment* de la bataille, où Medole fut enlevée à notre droite par la division de Luzy), l'armée piémontaise hâte le mouvement de ses divisions pour soutenir leurs avant-gardes, déjà fortement engagées. L'avant-garde de la 1re division, repoussée de Madonna della Scoperta, est contrainte de se replier vers Fenile-Vecchio; celle de la 5e division (Cucchiari), aux prises avec les avant-postes de Benedek, envoie demander un prompt appui, que lui porte immédiatement le général Mollard (3e division), en dirigeant de ce côté toutes les forces qu'il a sous la main et en prenant position sur le flanc droit des Autrichiens. C'est en vain cependant qu'il cherche à retarder leur mouvement offensif, déjà très marqué. Les Piémontais, obligés de plier devant des forces très supérieures, exécutent en bon ordre leur mouvement rétrograde, et vont s'abriter au pied des hauteurs de Casetta et de San-Martino, garnies d'un bataillon de *bersaglieri* et d'un bataillon d'infanterie. On remarquera que la droite des Piémontais, commandée par le général Fanti, n'a point fait encore un pas en avant; elle est immobile à Malocco, attendant des ordres qui n'arrivent pas.

De huit heures à dix heures et demie (troisième *moment*), les reconnaissances piémontaises ayant été rejetées sur leurs divisions respectives, le combat s'engage pour celles-ci dans des conditions défavorables. Elles restent disséminées; on ne les verra se concentrer que beaucoup plus tard, et toujours elles trouveront devant elles des forces numériquement supérieures. Le général Durando, pourvu de renforts et que l'empereur invite à se relier au 1er corps de l'armée française, a tenté un vigoureux effort et s'est emparé momentanément de la position occupée par les Autrichiens à Madonna della Scoperta; mais, entraîné à la poursuite de l'ennemi, un nouveau mouvement offensif de celui-ci le ramène en arrière, lui fait perdre la position conquise, et le contraint à se retirer, à la hauteur de Ca-

sellin-Nuova, derrière le 2e de grenadiers. Pour neutraliser ce retour offensif, il envoie vers le mont Guca deux bataillons qui cherchent le moyen d'attaquer Madonna della Scoperta. Ces deux bataillons rencontrent des colonnes autrichiennes qui les forcent à rebrousser chemin, et qui elles-mêmes s'avancent jusqu'à la *casa* Sojeta, où elles établissent une batterie dont les boulets vont arrêter le 2e de grenadiers, en marche vers Madonna. Les Autrichiens chassent les Piémontais de San-Martino et s'y établissent solidement malgré les vives attaques de la brigade Coni (1). Deux fois cette brigade pénètre dans le village, deux fois elle en est chassée, et finalement elle se voit réduite à réorganiser ses rangs décimés derrière le chemin de fer. Le général Cucchiari est arrivé à temps pour protéger cette retraite (2). Le général Fanti n'a pas encore mis en marche un seul bataillon. C'est seulement à onze heures que ses troupes s'ébranlent.

De dix heures et demie à une heure et demie de l'après-midi (quatrième *moment*), la situation des troupes sardes continue de s'aggraver. Tous les efforts du général Durando n'empêchent pas les Autrichiens de gagner du terrain. La brigade de Savoie contient les troupes de Gaál; mais le général Koller continue à tourner le flanc droit des Piémontais. C'est alors que quelques pièces d'artillerie, mises en position, arrêtent la colonne de Koller; elles ont été dirigées de ce côté par le général Forgeot, commandant l'artillerie du 1er corps (Baraguay-d'Hilliers), et, bien que tirant à 1,600 mètres, leur feu bien nourri (au plus fort de l'attaque de Solferino) porte le désordre dans les rangs de la brigade Koller et lui fait rebrousser chemin. Le général Cucchiari essaie encore une fois de rentrer dans San-Martino. Un premier assaut exécuté par la brigade Casale est d'abord couronné de succès : l'église de San-Martino, la Contracania, plusieurs fermes, tombent aux mains de nos alliés; mais les Autrichiens, reprenant l'offensive, criblent de mitraille, à 200 mètres, la gauche du général Cucchiari. Les bataillons s'ébranlent et découvrent les troupes placées à leur droite; celles-ci sont emportées par le mouvement rétrograde, et malgré un régiment frais (le 18e de ligne) qui cherche à leur donner la facilité de se rallier, le général Cucchiari se voit obligé d'ordonner la retraite. Il essaie une première fois d'arrêter ses troupes sur le chemin de fer,

(1) C'est à ce moment que Victor-Emmanuel, arrivant au galop sur le lieu de l'action, criait gaîment à ses troupes : « Allons, enfans, il faut reprendre San-Martino, ou l'ennemi nous le fera faire!... » *Faire Saint-Martin*, en italien, c'est *déloger*, changer de domicile, et ceci à cause de la date la plus ordinaire des baux de location.

(2) Le général Benedek avait déjà fait partir pour Cavriana un officier chargé d'informer l'empereur François-Joseph qu'avant dix heures il aurait coupé les communications entre l'armée sarde et l'armée française. — *Italy under Victor-Emmanuel*, t. Ier, p. 204.

mais l'élan des soldats le conduit jusqu'à moitié route de Rivoltella, puis plus loin encore et presqu'à Rivoltella même.

La division Fanti s'est ébranlée à onze heures, se portant du côté de Solferino, pour y concourir, le cas échéant, à l'attaque des positions centrales de l'armée autrichienne. Après une heure et demie de marche dans cette direction, un message pressant du roi Victor-Emmanuel l'appelle du côté de San-Martino. La brigade Aoste s'y porte au secours du général Mollard; la brigade Piémont va y rejoindre le général Durando vers Madonna della Scoperta. Tout ceci nous mène au cinquième *moment*, c'est-à-dire à l'intervalle compris entre une heure et demie et quatre heures de l'après-midi. Pendant ce laps de temps, la brigade de Savoie, entrée en ligne tout entière, contient à grand'peine les progrès des brigades autrichiennes Gaál et Koller; elle conserve cependant ses positions malgré leurs attaques réitérées. Quant au général Mollard, demeuré seul devant Madonna della Scoperta depuis la retraite de Cucchiari, il reste sur le chemin de fer, attendant les renforts que Fanti lui amène, et s'efforce, en maintenant le combat, d'empêcher que le général Benedek ne détache quelques-unes de ses six brigades d'infanterie au secours du comte Stadion, à qui Solferino vient d'être enlevé. Par cela seul, il rend un service réel à nos troupes. Vers trois heures, il reçoit du roi Victor-Emmanuel l'ordre d'attaquer encore San-Martino, de concert avec la brigade Aoste, qui va lui arriver, de concert également avec le 5ᵉ corps (Cucchiari), qu'on a tant bien que mal réorganisé sous les murs de Rivoltella.

Sixième *moment :* de quatre heures à la nuit. L'armée française a coupé le centre des Autrichiens. Les corps d'armée Baraguay-d'Hilliers et Mac-Mahon ont dépassé Solferino et Cavriana. Les généraux Regnault et de Failly menacent Guidizzolo, le dernier point où les Autrichiens tiennent encore, à l'extrême droite de la bataille. C'est à cet instant que l'empereur François-Joseph accepte en frémissant l'arrêt du destin, et se décide à ordonner une retraite générale: c'est à cette heure aussi qu'éclate cette formidable tempête qui favorise le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne et arrête l'élan victorieux de nos troupes. Alors que la tempête se déclarait, averti que le 5ᵉ corps (Cucchiari) était en vue, arrivant en toute hâte, le général Mollard venait d'ordonner l'attaque de San-Martino, qu'il fallait, disaient les ordres royaux, enlever avant la nuit. Toute manœuvre devient provisoirement impossible; mais, l'orage à peine dissipé, le mouvement offensif des Piémontais se prononce (1). Il faut ici se rappeler que, du côté de Madonna della

(1) Le signal de cette dernière attaque : *Avanti! alla carica!* fut donné par le roi lui-même, criant et galopant sur le front des bataillons qui s'élançaient.

Scoperta, l'ordre général de retraite avait déjà déterminé les brigades Gaál et Koller à se retirer, et que le général La Marmora, dépêché par le roi pour venir diriger sur ce point les opérations des troupes sardes, se trouva libre, moyennant la disparition de ces deux brigades ennemies, de lancer vers San-Martino la division Durando, renforcée par la brigade Piémont. Benedek, lui aussi, avait commencé sa retraite. Quelques bataillons défendirent seuls, pour couvrir son mouvement, les maisons et les jardins de San-Martino (1). Ce fut sur cette arrière-garde du 8e corps que vinrent donner à la fois toutes les forces disponibles des Piémontais. Leur infanterie, lancée à l'assaut des positions, ne réussit d'abord qu'à s'emparer des fermes à mi-côte. Survinrent au galop quatre batteries d'artillerie qui foudroyèrent le village. Sous leur protection, la 5e division gravit les hauteurs et réussit à couronner le plateau, où vint bientôt la rejoindre, avec la 3e division, la brigade Aoste, dont l'artillerie, promptement amenée, accéléra la retraite de l'ennemi, que le général La Marmora poursuivit jusqu'à Pozzolengo, nonobstant quelques retours offensifs (2).

Voilà, pas à pas, heure par heure, le détail de cet épisode militaire de San-Martino, qui se réduit en définitive, pour les Piémontais, à quelques efforts offensifs, — vigoureux, nous n'en doutons nullement, mais qui avortèrent l'un après l'autre, — et à une attitude défensive fermement et courageusement maintenue; le tout couronné par la prise de San-Martino, déjà évacué en partie, et que les Autrichiens ne défendaient plus que pour l'honneur des armes et la sûreté de leur retraite. Ajoutons, pour en finir, que les états officiels des pertes de l'armée piémontaise portent à 691 le nombre des morts, à 3,572 celui des blessés, et à 1,258 celui des hommes *disparus*. L'armée française avait 1,622 morts, 8.530 blessés et 1,518 disparus. Il nous semble qu'en présence de pareils faits et de pareils chiffres les commentaires seraient superflus. Nous ferons donc simplement remarquer que notre but, en ramenant la « bataille de San-Martino » à ses véritables proportions, n'est nullement de froisser le juste orgueil que l'armée piémontaise inspirait à l'Italie tout entière; mais, si nous comprenons chez nos alliés ce sentiment très légitime, encore faut-il qu'on lui ôte ce qu'il aurait de blessant et d'inique à l'égard de nos soldats. Faire de San-Martino une bataille principale et isolée serait de la part des écrivains et des orateurs piémontais une insigne maladresse; on vient de voir à quoi elle se

(1) En évaluant à 20,000 hommes les troupes que Benedek avait massées là pour couvrir sa retraite, M. Arrivabene se laisse entraîner à une exagération bien évidente, Benedek ne disposant en tout que de six brigades.

(2) La première division, retardée par une légère escarmouche du côté du mont Fani, n'avait pu arriver à temps pour participer à la prise de San-Martino.

réduit quand on l'envisage ainsi. Considérée autrement, incorporée en quelque sorte à la grande lutte dont elle fut un des élémens, elle reprend et son véritable aspect et même sa véritable valeur. Les vaillantes attaques des Piémontais, et surtout la vigueur de leur attitude défensive, en empêchant Benedek de porter secours au comte Stadion, peuvent être regardées comme une des causes qui ont fait succomber ce dernier, et qui par conséquent ont amené la réussite du mouvement le plus décisif parmi ceux à qui l'armée alliée dut la victoire.

Si nous avons donné quelque développement à une question toute spéciale, c'est qu'un exposé fidèle des incidens de la journée de Solferino peut servir à expliquer l'attitude assez étrange qu'au témoignage de M. Arrivabene, et dès le lendemain de Villafranca, la France et l'Italie prirent vis-à-vis l'une de l'autre. Il y eut, ce nous semble, inconséquence des deux parts; mais l'oubli trop prompt dans lequel furent mis les services que nous devaient alors, et le Piémont en particulier, et la péninsule italique tout entière, est encore plus concevable que les hésitations, les retours méfians, les mesquines résipiscences qui vinrent si mal à propos annuler le profit moral du grand coup que nous venions de porter. On eût dit, on peut croire encore que nous avions frappé à l'aveugle, sans pressentir que, l'outre d'Éole ouverte, les vents seraient déchaînés, que, le rocher frappé par la baguette miraculeuse, la source allait jaillir avec une force irrésistible. En voyant accourir les peuples altérés qui se précipitaient vers la liberté coulant à grands flots, Moïse sembla frappé de stupeur et d'effroi; il avait réussi par-delà sa foi, par-delà ses espérances, et déjà se repentait. Les échos nombreux qui lui renvoyaient ses grandes paroles leur donnaient presque l'éclat menaçant de la foudre. Le peuple à qui l'on avait crié : Debout! apparaissait plus grand et plus à craindre qu'on ne l'eût voulu peut-être. La mission de libérateur est pourtant bien simple. Affranchir une nation, ce n'est sans doute pas lui donner les institutions qu'on a rêvées pour elle : c'est lui remettre le soin de ses destinées et la protéger purement et simplement contre ceux qui voudraient l'empêcher de les régler elle-même. Dire aux Italiens : Gouvernez-vous à votre gré; dire à l'Autriche : Vous n'avez plus à vous mêler désormais des affaires italiennes, — quoi donc de plus élémentaire et de plus logique? quoi de plus conforme au bon droit et au bon sens?

En présence d'une telle situation, M. de Cavour prit une éclatante revanche, et ne crut pas sans doute l'avoir payée trop cher quand la France réclama, comme fiche de consolation, le petit territoire dont la cession, consentie à regret, — non sans quelques arrière-

pensées malveillantes (1), — acheva de relâcher les liens étroits un moment formés entre l'Italie et ses libérateurs, et que notre coûteuse intervention aurait dû au contraire resserrer.

III.

La conquête des Deux-Siciles par Garibaldi et cette annexion napolitaine qui donnait plus de vraisemblance que jamais à la constitution d'un royaume italien trouvèrent la France (disons mieux, son gouvernement) dans les mêmes dispositions d'embarras et de mécontentement. En face du principe de non-intervention si hautement proclamé, comment s'opposer à cette révolution si prompte, à ces coups de main téméraires dont le rapide succès, passant toute probabilité, déjouant tout calcul, donnait aux entreprises d'un homme sans mission, d'un aventurier héroïque, on ne sait quel caractère providentiel, on ne sait quel reflet de l'action divine? Et d'un autre côté comment applaudir aux triomphes de Garibaldi? Là de nouveau nous étions mis en demeure, et cette fois avec des précédens bien faits pour nous éclairer. Malgré nous, les annexions de l'Italie centrale s'étaient accomplies; malgré nous, le territoire pontifical avait été démembré : nous étions arrivés ainsi à faire des résultats inévitables que devaient avoir les victoires de la France autant d'échecs pour la France. Il semblait donc qu'instruits par tant de rudes leçons nous dussions adopter un parti décisif pour ou contre la révolution nouvelle, l'accepter ou la repousser nettement, la regarder comme une fille légitime de Solferino, ou la désavouer comme étrangère à nous et frauduleusement substituée au dénoûment prévu et désiré de notre alliance avec le Piémont. Notre attitude ne répondit guère, il faut l'avouer, à cette attente. La descente des *mille* à Marsala nous trouva peut-être plus confians que de raison dans l'insuccès probable de cette fabuleuse témérité. Le combat de Calatafimi,

(1) Selon quelques-uns des biographes les plus accrédités de M. de Cavour, la cession de la Savoie à la France n'avait pas à ses yeux un caractère définitif. On peut lire à ce sujet l'étude consacrée par la *Quarterly Review* (1861) à l'homme d'état que l'Italie venait de perdre. M. Arrivabene, qui cite cette opinion du *reviewer* anglais, la confirme par un souvenir personnel. Dans une conversation d'après-dîner, peu de jours avant la motion de Garibaldi sur ce qu'il appelait la « vente d'un peuple, » M. de Cavour s'attachait à démontrer au correspondant des *Daily News* que l'Angleterre, si émue alors de l'accroissement de notre territoire, n'avait aucun motif légitime de s'en prendre à lui, Cavour, et de l'accuser de duplicité... « Puis, continue M. Arrivabene, il termina brusquement notre entretien par une phrase dont le sens était que Nice, tout au moins, redeviendrait italienne un jour ou l'autre. » — *Italy under Victor-Emmanuel*, t. II, p. 12 et 13.

où les pertes des garibaldiens furent relativement énormes, l'entrée à Palerme, qu'on put envisager comme un heureux hasard plutôt que comme une preuve de supériorité militaire, nous laissèrent dans notre illusion primitive. A Melazzo, Garibaldi devait rencontrer ce Bosco transformé par une presse complaisante en un vrai foudre de guerre. Bosco fut battu comme Landi et Lanza l'avaient été précédemment, et quand les garibaldiens marchèrent sur Messine, le général Clary n'imagina même pas de leur en disputer l'entrée. La convention qu'il signa en se retirant dans la forteresse de Messine, convention qui stipulait l'évacuation de Syracuse et d'Augusta par les troupes royales, livrait la Sicile à l'armée du libérateur, et par le fait ouvrait le continent napolitain à l'invasion. Dès qu'elle fut possible, elle fut certaine, et nos agens diplomatiques ou militaires l'annoncèrent à coup sûr. Si elle contrariait nos vues, il était temps d'aviser; dans le cas contraire, il eût été raisonnable et sage de céder ou de paraître céder à l'entraînement général, et de ne pas jeter un impuissant désaveu, à peine exprimé, dans le cours irrésistible des événemens révolutionnaires. Que sert de bouder en pareil cas, et, comme le disait récemment un indiscret député, « à quoi bon ronger son frein? » Or la France garda sa position négative, sa neutralité boudeuse. Notre attitude vis-à-vis du nouvel état qui se constituait à nos portes et de par nos armes était justement celle du gouvernement piémontais vis-à-vis de Garibaldi; mais Victor-Emmanuel savait ne pas s'obstiner en ses désaveux et profiter à temps des entreprises qu'il avait cru devoir blâmer en principe. Alors même qu'il tâchait de ne méconnaître aucun droit, il rendait hommage aux faits accomplis, et c'est ainsi que, guidé au milieu des écueils par son adroit et vigoureux ministre, il marchait, ayant l'air de céder au courant, vers le but assigné à sa patriotique ambition. Il résistait jusqu'au moment où la résistance devenait intempestive et périlleuse : il cédait alors, mais avec un élan qui rachetait ses hésitations passagères. Nous cédions aussi, mais presque toujours un peu tard, et souvent d'assez mauvaise grâce.

Le livre de M. Arrivabene rappelle notre attention sur un des épisodes les moins bien connus de la crise finale où périt la royauté des Bourbons de Naples : nous voulons parler de l'assistance plus ou moins directe, plus ou moins efficace, donnée au roi François II par l'escadre française qui mouillait en octobre 1860 dans la baie de Naples, et qui alla s'installer dans la rade de Gaëte, où sa présence annulait virtuellement les effets du blocus que le gouvernement dictatorial de l'Italie méridionale avait officiellement dénoncé au consul-général de France. La France ne reconnaissait pas ce blocus; elle interdisait formellement toute opération navale contre

Gaëte. Était-ce donc seulement contre Garibaldi, personnifiant plus ou moins la révolution, que de telles mesures étaient adoptées? Entendait-on simplement protester ainsi contre une victoire sans drapeau reconnu? Nullement; l'interdit subsista lorsque la marine napolitaine eut été mise sous les ordres d'un amiral piémontais. La protection inefficace et limitée qui mettait une partie des murs de Gaëte, — une partie seulement, — à l'abri de toute attaque subsista au-delà du terme que l'Italie lui avait sans doute assigné. L'arrivée de Victor-Emmanuel devant Capoue ne changea rien à la situation. Par l'organe du chef de notre escadre, il lui fut notifié, comme il l'avait été à M. Crispi, que le blocus était nul, que Gaëte ne serait pas attaquée par mer, et que, si ses vaisseaux franchissaient une certaine ligne, pénétraient dans une certaine zone, cette infraction serait considérée comme un acte d'hostilité. Les journaux du temps portent témoignage du point extrême où le conflit fut porté. La situation devint si tendue qu'un simple coup de tête de l'amiral Persano (qui se déclarait prêt à se faire couler), un ordre mal donné par le roi de Piémont ou mal compris par le chef de sa marine pouvaient faire partir les canons chargés de part et d'autre. Il y eut un moment où la division sarde, défilant devant notre escadre mouillée à l'embouchure du Garigliano, reçut l'ordre formel de s'arrêter, et où, si elle eût tenté de pénétrer dans la baie de Gaëte, l'amiral français, sous peine de se démentir, eût dû immédiatement ouvrir le feu. Étrange dénoûment, il faut en convenir, qu'auraient eu en 1860 les événemens de l'année 1859!

On sait comment ce grave incident prit fin. Le roi de Piémont et son amiral furent assez avisés pour déplacer à temps la question soulevée par l'attitude de M. l'amiral de Tinan. La difficulté s'était engagée à la suite de la déclaration apportée par le contre-amiral Albini, que, « la flotte sarde pouvant ouvrir à chaque instant des hostilités contre Gaëte, il venait en informer le consul de France et ceux de ses compatriotes établis dans la ville menacée. » Et cependant, lorsque les réclamations du roi Victor-Emmanuel arrivèrent au cabinet des Tuileries, elles étaient accompagnées d'une déclaration formelle que « le roi n'entendait ni bloquer Gaëte ni l'attaquer du côté de la mer. » L'objet du conflit, on le voit, n'était plus le même, et l'importance en avait singulièrement diminué. Le dénoûment dès lors était facile à prévoir. Comment ne pas répondre par une satisfaction de pure forme aux concessions si importantes de Victor-Emmanuel, qui d'ailleurs, en attendant la décision de notre gouvernement, avait respecté la limite tracée par le commandant de l'escadre française? Celui-ci reçut en conséquence de nouvelles instructions qui lui firent restreindre à la simple portée de ses ca-

nons la zone interdite aux forces navales du nouveau royaume (1).

Dans ce mouvement en arrière, si insignifiant qu'il fût, il y eut, n'en doutons pas, pour la susceptibilité de nos marins une sorte de déboire, rendu cependant moins amer par l'évidente supériorité des forces françaises; mais nous ne voulons nullement insister sur ce point. Ce qui nous frappe, c'est la regrettable mobilité de projets qui jetait alors tant d'ambiguïté dans les tendances de notre politique et rendait si difficile à nos agens l'interprétation de la pensée qu'ils avaient à faire prévaloir. La France devant Gaëte n'était ni protectrice efficace de François II, ni sympathique à Victor-Emmanuel, ni même tout à fait neutre. Sans trop se soucier de la logique et transigeant tour à tour avec des nécessités qui semblaient s'exclure, elle arrêtait au passage les boulets de l'escadre italienne, elle laissait les canons Cavalli s'installer à loisir sur les hauteurs escarpées qui dominent Gaëte. Elle gênait, elle désappointait, elle irritait ses alliés de la veille, étonnés de la trouver comme un obstacle sur la route qu'elle-même leur avait ouverte. En aidant, de manière ou d'autre, François II à prolonger une résistance dont, tout aussi bien que personne, il connaissait le terme fatal, nous ajoutions en pure perte des désastres à des désastres, des morts à des morts (2). Quel motif si puissant avions-nous d'agir ainsi? Désirions-nous seulement mettre en sûreté la personne, la famille de François II? Voulions-

(1) Remarquons en passant que M. Arrivabene, bien que présent sur les lieux, n'a pas donné à ce singulier incident sa véritable physionomie. Il affirme (tome II, page 294) que « le commandant de l'escadre française, non-seulement refusa de reconnaître le blocus *officiellement dénoncé par la Sardaigne*, mais alla jusqu'à prévenir l'amiral Persano qu'il ouvrirait le feu contre la flotte sarde, si elle attaquait l'arrière-garde de l'armée napolitaine, alors en pleine retraite sur Mola di Gaeta. » Or premièrement ce n'était pas la Sardaigne, c'était le gouvernement dictatorial qui avait dénoncé le blocus, et la Sardaigne n'éleva jamais sur ce point des prétentions nettement définies; elle y renonça même expressément, nous venons de le voir. En second lieu, les troupes napolitaines n'abandonnèrent la ligne du Garigliano qu'après que notre escadre eut quitté l'embouchure de cette rivière. Enfin l'ultimatum notifié à l'amiral Persano ne concernait que le cas où la division navale piémontaise franchirait la ligne au-delà de laquelle on entendait la retenir.

(2) Un détail navrant de cette lutte fratricide est la situation où se trouvèrent les sept ou huit mille soldats de François II qui, après la reddition de Capoue, au lieu de se retirer, comme le gros de l'armée du Volturne, dans la direction de Terracine, et de se faire désarmer par nos troupes sur le territoire pontifical, se laissèrent acculer entre les avant-postes piémontais et la place de Gaëte. La ville était encombrée, la garnison plus que suffisante, les approvisionnemens à ménager strictement. Sommés de se rendre par le général Cialdini, qui menaçait, en cas de refus, de ne pas leur accorder quartier, ces malheureux se virent impitoyablement refuser l'accès de la ville assiégée, et sans vivres, sans bois, sans moyens de campement, à peine abrités par les maisons du faubourg, où ils détruisaient et brisaient les charpentes pour se procurer le combustible indispensable, ils demeurèrent abandonnés plusieurs jours, et ne rentrèrent dans Gaëte qu'après avoir longtemps subi sans se défendre le feu de l'artillerie piémontaise.

nous le soustraire à la douleur d'une capitulation déshonorante? Mais pour cela était-il nécessaire d'accuser des sentimens presque hostiles au Piémont, et de laisser s'établir, s'envenimer un différend qui pouvait avoir des résultats si graves? Ne suffisait-il pas, les circonstances étant données, d'un appel aux sentimens chevaleresques du roi galant-homme? Et croit-on par hasard que ce prince fût très désireux d'avoir entre les mains un captif aussi embarrassant que l'eût été le roi de Naples? Croit-on que le blocus de Gaëte (en admettant même qu'on l'eût établi pour empêcher le ravitaillement de la place) n'aurait pas toujours laissé ouverte une issue pour le départ du royal assiégé sur les deux petits bâtimens que l'Espagne avait envoyés à sa disposition?

M. Arrivabene, — il faut maintenant revenir à lui, — fut un des prisonniers assez nombreux que firent les Napolitains lors de leur mouvement en avant, au début de cette bataille du Volturne qui faillit être le premier échec de l'armée commandée par Garibaldi. Le correspondant italien des *Daily News* a raconté cet incident tout personnel avec des détails qui en font un tableau de mœurs curieux à esquisser d'après lui.

L'action était engagée sur toute la ligne au moment où, parti de Caserte avec Garibaldi et son état-major, M. Arrivabene atteignait le bourg de Santa-Maria, que les Napolitains attaquaient de deux côtés à la fois. Après y avoir donné ses ordres, le général prit en voiture le chemin de Sant'Angelo, ne se doutant guère à cette heure que les avant-postes de Medici étaient refoulés, et que par conséquent les Napolitains étaient déjà installés sur la route même où s'engageaient les équipages fort divers de l'état-major garibaldien. On s'en aperçut un peu tard, alors que derrière un pli de terrain apparut tout à coup un bataillon des troupes royales, qui salua d'une décharge générale, à 50 mètres, le cortége subitement arrêté. Un des chevaux qui traînaient Garibaldi tomba sous cette pluie de balles, et le cocher de la *carrozzella* où M. Arrivabene se trouvait avec Missori fut tué sur son siége, à côté d'eux. Cette rencontre fut d'ailleurs providentielle. Un peu plus loin, au pied des hauteurs de Sant'Angelo, les Napolitains, qui venaient d'enlever une batterie placée en avant de ce village, étaient complétement maîtres de la route; ils eussent inévitablement capturé, d'un seul coup de filet, le général et sa suite. Ceux-ci tout au contraire sortirent sains et saufs de cette pluie de balles qui était venue les assaillir si soudainement, et, sautant à terre, purent prendre à travers champs la direction du village où Medici maintenait une résistance énergique. L'un d'eux cependant, le capitaine Piverani, s'était foulé le pied en descendant de voiture, et M. Arrivabene, qui voulut lui

prêter assistance, paya un peu cher cet acte d'humanité. Tandis qu'il entraînait son compagnon vers une ferme voisine où il comptait le déposer à l'abri des coups de fusil avant de courir sur les traces du général, trois bergers qu'ils venaient de rencontrer les sommèrent, au nom du roi, de se rendre prisonniers; mais la vue d'un *revolver* que M. Arrivabene avait heureusement sur lui tint ces braves en respect, et lorsque l'un d'eux fut tombé atteint d'une balle, les deux autres gagnèrent pays. Cependant les colonnes napolitaines arrivaient de tous côtés. Aucun moyen de percer leurs lignes de tirailleurs. Il fallait se rendre. Sur ces entrefaites, M. Arrivabene reçut à la jambe une balle qui l'étendit par terre et le livra ainsi sans défense aux soldats royaux. Ceux-ci firent rafle aussitôt de tout ce qui se trouvait dans ses poches, et l'officier qui les commandait eut pour sa part la montre du malheureux prisonnier (1), qui, lâchement insulté, frappé même à plusieurs reprises, ne serait pas sorti vivant des mains où il était tombé sans l'intervention d'un des chefs, observateur plus scrupuleux des lois de la guerre. « Suivez-moi comme vous pourrez, disait-il au blessé, qui demandait à être dirigé immédiatement sur Capoue... Si je vous laissais ici, mes soldats vous tueraient bien certainement... » Réuni à une vingtaine de garibaldiens également faits prisonniers depuis le matin, M. Arrivabene fut, comme eux, dépouillé d'une partie de ses vêtemens et obligé, comme eux, de les remplacer par le bonnet de police et la capote des soldats royaux. Ainsi déguisés, on les faisait marcher en tête de la colonne, et un sergent prit la peine de leur expliquer qu'on les exposait ainsi volontairement à la chance d'être tués par les leurs. Les Napolitains, eux, ne risquaient leur peau qu'à bon escient et avec répugnance. *Avanti! avanti!* criaient sans cesse leurs officiers, se gardant toutefois de joindre l'exemple au précepte, et recevant parfois sans sourciller mainte réponse désagréable en échange de ces exhortations mal venues. L'un d'eux, le seul qui se conduisît en brave, atteint d'une blessure mortelle, tomba près de M. Arrivabene, qui crut pouvoir proposer de le conduire à l'ambulance garibaldienne (alors en vue), sur parole de venir reprendre ses fers le soir même. On rejeta bien loin cette proposition à la Régulus, et deux soldats reçurent ordre de prendre sur leurs épaules l'officier moribond, qu'ils jetèrent dix minutes après dans le premier fossé venu.

Lorsqu'après plusieurs heures de souffrances et d'anxiétés les prisonniers arrivèrent au quartier du général Rettucci, le désordre était déjà grand dans ces masses de soldats qui, définitivement re-

(1) Cette montre lui fut restituée ultérieurement par ordre exprès du roi de Naples.

poussés, battaient en retraite du côté de Capoue. Les cris de trahison retentissaient de toutes parts, mêlés d'invocations à la Madone. A Capoue, ce fut bien pis, et malgré la double file de soldats qui les escortait, les prisonniers garibaldiens faillirent être écharpés par une population frénétique de colère et de peur. A leur refus de crier : Vive François II! des imprécations unanimes et des cris de mort répondirent. Un barbier entre autres, s'élançant du seuil de sa boutique et brandissant un grand rasoir dont il s'était armé, semblait voir à regret lui échapper ces victimes : — *Capitano, dame ne uno!* criait-il d'une voix furieuse. Les femmes, les enfans faisaient pleuvoir les injures grossières avec les projectiles immondes, et les prisonniers ne se sentirent en sûreté que derrière les fossés de la citadelle. Ils y trouvèrent des officiers infiniment moins exaltés que la populace des rues, et dont quelques-uns se plaignaient même d'avoir été trompés par François II, « qui avait promis, disaient-ils, de les relever de leur serment d'allégeance. »

Ordre arriva, dès le lendemain, de transporter à Gaëte les garibaldiens pris à la bataille du Volturne. Malgré ses réclamations, M. Arrivabene, qui avait déjà trouvé l'occasion de revendiquer hautement ses immunités de correspondant d'un journal anglais, fut rangé dans la même catégorie et emmené comme les autres. Ils étaient au nombre de quatre-vingt-cinq, entassés sur six charrettes, et firent de nuit la plus grande partie du chemin. A Sant'-Agata, où l'on relaya le matin venu, les scènes de Capoue se renouvelèrent, et ils ne purent que le soir quitter en toute sécurité la caserne de gendarmerie où on les avait mis à l'abri des outrages de la populace; mais à minuit, quand ils traversèrent le camp napolitain à la clarté des feux de bivac, ils purent se croire définitivement perdus. Les soldats, accourus sur leur passage, ne parlaient de rien moins que de les brûler vifs, ce qu'ils eussent fait sans la noble conduite du capitaine qui commandait l'escorte, et qui, par des charges réitérées à droite et à gauche, sut écarter d'eux cette soldatesque enragée.

Une fois dans Gaëte, où il arriva ce matin-là même à la pointe du jour, tout péril n'avait pas cessé pour le hardi correspondant des *Daily News*. L'entassement des prisonniers (trente dans deux chambres) et le régime de nourriture que permettait l'allocation royale (30 *grani* (1) par tête et par jour) constituaient déjà pour un blessé,

(1) Le *grano* napolitain est une monnaie pour ainsi dire infinitésimale. Il en faut dix pour faire un *carlin*, lequel est la vingt-quatrième partie du *scudo* (5 fr. 10 c.). C'était donc 60 centimes à peu près qui étaient assignés pour la nourriture de chacun des officiers prisonniers. Pour les soldats, l'allocation était de cinq *grani*, c'est-à-dire de *dix* centimes. Aussi mouraient-ils littéralement de faim.

pour un fiévreux, un danger réel; mais il y avait à compter de plus avec le mauvais vouloir des autorités militaires napolitaines, qui n'avaient aucun motif, — il faut bien le reconnaître, — de traiter favorablement un représentant, un agent de la presse libérale anglaise. Elles avaient sur M. Arrivabene, en sa qualité de sujet ou de natif autrichien, des avantages qu'elles comprenaient fort bien, et pouvaient, en le faisant transporter à Trieste, en le livrant à l'Autriche, mettre leur responsabilité directe parfaitement à couvert. Cette pensée ne devait rien avoir de très gai pour un homme miné par les souffrances, et qui, écrivant de tous côtés à ses amis, ne recevait d'eux aucune réponse. Ses lettres effectivement, bien qu'elles fussent autorisées, ne parvenaient jamais à leur adresse. Les bruits les plus étranges lui revenaient en outre de tous côtés. Il était, lui disait-on un jour, suspect de menées muratistes. Le lendemain, on le supposait envoyé par lord Palmerston à Garibaldi pour négocier la cession de la Sicile à l'Angleterre! Si absurde qu'elle fût, cette allégation fit fortune, paraît-il, aux yeux de l'état-major napolitain, car le général Viale, mandant le prévenu devant lui, l'interpella gravement à ce sujet, et ne voulut jamais accepter pour sincères les dénégations du malheureux publiciste. « Nous connaissons, disait-il, les intrigues du noble lord. Le *Journal des Débats* mentionne votre nom à côté de celui de M. Evelyn Ashley, parent et secrétaire de sa seigneurie, lequel se trouvait comme vous sur le champ de bataille du 19 septembre. Le hasard seul, comme vous voudriez le faire croire, ne vous avait certainement pas réunis. » Et comme M. Arrivabene, las de raisonner sur de pareilles chimères, invoquait purement et simplement la protection de son pays adoptif : « Nous verrons, nous verrons, reprit le général Viale. Le gouvernement anglais s'est habitué à malmener tout le monde; mais, en ce qui vous concerne, je vous garantis qu'il n'aura pas le temps d'agir ainsi. »

Ces dernières paroles n'avaient rien de fort rassurant, et le récit de M. Arrivabene témoigne qu'elles le laissèrent aux prises avec d'assez vives inquiétudes; mais l'agent consulaire anglais à Gaëte avait procédé sans retard. Le représentant de l'Angleterre à Naples, M. Elliot, prévenu par lui, intervint avec toute l'autorité, tout l'ascendant que le prestige de la Grande-Bretagne prête à ceux qui parlent en son nom, lorsqu'il apprit que Garibaldi avait vainement offert, en échange du comte Arrivabene, deux colonels napolitains faisant partie des troupes qui avaient mis bas les armes le 2 octobre à Maddaloni. Sur la dépêche du diplomate anglais, un conseil des ministres se réunit, et, contrairement à une décision déjà prise, M. Arrivabene fut mis en liberté. Encore fallut-il l'intervention du

ministre de Prusse à la cour de François II pour obtenir du général Ulloa le passeport sans lequel il ne pouvait quitter Gaëte; il l'eut enfin, et un des bâtimens de l'escadre française le ramena au quartier-général de Garibaldi.

Quelques semaines plus tard, le 3 novembre, il rentrait en triomphateur dans cette ville de Capoue, qu'il avait naguère traversée en prisonnier de guerre.

« La même foule, dit-il, qui le 1er octobre voulait nous massacrer, mes camarades et moi, accourait maintenant au-devant de Garibaldi et de son état-major, et s'égosillait à crier : *Vivent nos libérateurs!* Le barbier qui, pour m'égorger, m'avait mis la main sur le collet, ce barbier lui-même, en personne, figurait au premier rang de la foule accourue sur notre passage, et se montrait un des plus enthousiastes. Reconnu par quelques garibaldiens, le drôle reçut une leçon qui, je le suppose, l'aura rendu modéré pour le reste de ses jours. Je traversais la principale rue de Capoue, lorsque je vins à rencontrer le capitaine napolitain qui, pendant notre séjour dans la citadelle, avait été chargé de veiller sur nous. Depuis la capitulation, il était devenu, comme par miracle, le plus déterminé des patriotes italiens, lui que j'avais entendu, quelques semaines plus tôt, traiter Garibaldi de brigand et appliquer à Victor-Emmanuel des épithètes encore plus significatives. — Eh! capitaine, lui dis-je, serrant la bride de mon cheval, je suis ravi de vous voir dans de meilleurs sentimens... Vous voilà donc en bon chemin pour venir à nous?

« — De meilleurs sentimens? reprit-il, pâlissant quelque peu... Je vous garantis bien qu'au fond du cœur, même alors, j'étais... Seulement voyez-vous...

« — Oui, interrompis-je, vous en étiez réduit à dissimuler votre patriotisme, tandis qu'à présent rien ne vous empêche de le laisser paraître... C'est bien cela, n'est-il pas vrai?

« — Vous l'avez deviné, répondit-il,... et je compte que vous serez assez bon pour me recommander au général piémontais... Une commission de major ferait assez mon affaire.

« — Presque tous ressemblent à ce gaillard-là, dit un des officiers du général Della Rocca, auditeur involontaire de cette courte conversation.

« Par le fait, il ne se trompait guère. Le capitaine en question n'était que le type d'une classe longtemps avilie. »

Parlant ailleurs de la démoralisation profonde où le gouvernement des Bourbons avait plongé les hautes classes de la société napolitaine, le publiciste anglo-italien s'exprime en ces termes :

« Le niveau moral n'était guère beaucoup plus élevé chez le plus grand nombre des hommes appartenant au parti libéral. Dans ce parti lui-même, les individualités comme celles de Poerio, Settembrini, Massari, Spaventa, Pace, Nicotera, Piria, Stocco, Tommasi, et quelques autres, étaient plutôt l'exception que la règle. Je me rappelle qu'un jour, sous la lieutenance-

générale de Farini, je me trouvais au palais, causant avec le comte Visconti-Venosta, quand le concierge vint lui annoncer une députation des *martyrs de la liberté*. Les personnages qui la composaient demandaient à être présentés à Farini. Provisoirement on les avait laissés sous le vestibule.

« — Qu'entendez-vous par les *martyrs de la liberté?* demanda mon ami au concierge.

« — Excellence, répondit celui-ci, ce sont les patriotes emprisonnés ou persécutés sous les Bourbons.

« Croyant qu'il s'agissait seulement de faire accueillir leurs hommages au lieutenant-général, le comte donna ordre qu'ils fussent introduits, et Farini les reçut avec toute la courtoisie qu'il déploie en ses momens de bonne humeur. — Que puis-je pour votre service, messieurs? leur demanda-t-il.

« — Les martyrs que nous représentons, répondit le martyr chargé de porter la parole, demandent à être employés par le gouvernement. Chacun a droit à une place, une place lucrative, et compte qu'elle lui sera donnée sans délai.

« Le lieutenant de Victor-Emmanuel parut admettre en principe la légitimité de cette requête à brûle-pourpoint, fondée, pensait-il, sur les persécutions politiques dont les solliciteurs avaient dû être l'objet. Il promit donc de la prendre en considération, arguant toutefois de la difficulté qu'il aurait à trouver de l'emploi pour tant de réclamans, quels que fussent d'ailleurs les titres qu'ils avaient à faire valoir.

« Là-dessus, comme si tous les martyrs, vivans ou défunts, non-seulement du royaume de Naples, mais de l'Italie entière, eussent été réunis dans le salon, il s'éleva un chœur formidable : — Du pain! du pain! s'écriaient à l'envi toutes ces voix suppliantes. Nous mourons de faim, tous tant que nous sommes!

« Farini, un peu étonné de trouver des estomacs aussi affamés dans le voisinage de poumons aussi robustes, tira cependant sa bourse, et, moitié pitié, moitié dégoût, la vida devant cette foule plaintive. — Si c'est du pain que vous demandez, prenez ceci! disait-il. — Et, du seuil de la porte où j'étais resté, je vis avec un inexprimable serrement de cœur ces misérables, transformés tout à coup de quêteurs de places en véritables mendians, se jeter sur les quelques napoléons qui étaient tombés de la bourse, puis saisir la bourse même, et la déchirer en se l'arrachant l'un à l'autre, sans se soucier le moins du monde des *martyrs* absens.

« Le lecteur aurait tort de penser que les acteurs de cette ignoble scène appartenaient aux bas-fonds de la société. Tout au contraire c'étaient des gens de la classe aisée, des avocats, des médecins, des ingénieurs, qui, depuis l'octroi d'une constitution par François II, ou bien étaient rentrés de l'exil, ou bien étaient sortis de prison, ou s'étaient vus délivrés de la *surveillance* qui auparavant pesait sur eux. »

M. Arrivabene ne quitta Naples que lorsqu'il eut assisté, sans y prendre trop d'intérêt, au bombardement final de Gaëte. Après bien

des incertitudes, bien des ajournemens, l'escadre française avait fini par se retirer (janvier 1861), et la flotte sardo-napolitaine se dédommageait amplement de la longue inaction à laquelle notre présence l'avait réduite. Des hauteurs des Cappuccini et de Sant'-Agata ou même de Rialto de Castellone, grâce à l'extrême portée des canons Cavalli, une pluie de boulets tombait sur la ville condamnée. Le drame tirait à sa fin, et le dénoûment ne se fit pas attendre. Le rôle que nous y avions joué n'est pas difficile à définir, si on veut bien se rapporter à ce que nous avons déjà dit, et surtout si on rapproche ce rôle de celui qui nous est encore attribué dans la ville éternelle.

Les dernières pages du livre de M. Arrivabene permettent d'entrevoir les conséquences de la politique ainsi continuée. Dans un chapitre consacré à l'avenir de l'Italie, l'auteur résume quelques conversations qu'il eut en 1861 avec M. Rattazzi et le général Garibaldi, à l'époque où le premier venait de succéder au baron Ricasoli, et où le second attendait à l'œuvre la politique inaugurée par ce changement de ministère, politique à double caractère d'où est sortie la prise d'armes d'Aspromonte. Des débats qui venaient d'avoir lieu au sénat et au corps législatif, M. Rattazzi tirait cette conclusion, qu'il existait en France un parti considérable en faveur des droits de la cour pontificale : « Et, ajouta-t-il, ce serait folie pure que de songer à prendre possession de Rome sans le consentement de l'empereur. » Quant à Venise, on ne l'aurait qu'au prix d'une guerre avec l'Autriche, et il fallait se mettre en état de faire honneur à cette redoutable échéance. M. Rattazzi reconnaissait d'ailleurs, en les évaluant fort haut, les services que l'appui moral de l'Angleterre avait rendus à la péninsule, soit en favorisant les annexions au Piémont, soit en maintenant le principe de non-intervention. Garibaldi, sur ce dernier point, se montrait plus enthousiaste encore que le chef du cabinet italien : « L'Angleterre, disait-il, est la garantie des libertés de l'Europe, et nous espérons en elle pour la grande lutte qui approche... »

Il est pénible d'avoir à signaler l'immense et unanime gratitude que l'Italie garde à l'Angleterre en échange de quelques discours et de quelques protocoles, quand il faut ensuite la comparer à la reconnaissance contrainte, soigneusement mesurée, officielle pour ainsi dire et de commande, que lui ont léguée les secours décisifs, les éclatans sacrifices, l'appui longtemps désintéressé dont elle nous est redevable. Il y a là une sorte de phénomène dont il faut se rendre compte, une véritable énigme dont il est bon d'avoir le mot. C'est à ce point de vue que nous avons interrogé le livre dont le titre est en tête de ces pages, ainsi que les documens qui nous ai-

daient à le contrôler. Avons-nous réussi à mettre en lumière, comme nous le désirions, les contradictions, les anomalies, les vacillations qui ont amené ce résultat étrange? Avons-nous bien fait comprendre, par les détails où nous avons cru pouvoir entrer, ce qu'elles avaient de blessant et d'inopportun? S'explique-t-on le désappointement de ce peuple naïf qui, après nous avoir salués en libérateurs, nous voit contraires à ses aspirations naturelles vers la liberté, qui est obligé d'achever sans nous, et en apparence malgré nous, l'œuvre commencée avec nous et à laquelle il s'était cru appelé par nous? Saisit-on le lien naturel qui s'est formé, qui se resserre tous les jours entre l'Angleterre protestante et l'Italie hostile au pouvoir temporel des papes, et cela malgré les restrictions de la diplomatie anglaise au sujet des droits de l'Autriche sur Venise (1), restrictions moins blessantes dans leur loyauté hautaine que ne l'ont été nos réticences imprévues et nos fluctuations mystérieuses?

A l'heure qu'il est, ce que donnent à prévoir les récits de M. Arrivabene ne se réaliserait-il pas? La situation respective des trois puissances ne se dessinerait-elle point ainsi? L'Italie compte sur l'Angleterre pour fléchir à la longue les incompréhensibles résistances que la France oppose à son développement. L'Angleterre semble promettre Rome à l'Italie et lui refuser Venise. La France maintient le présent et réserve l'avenir, sans se soucier des mécontentemens qu'elle laisse s'envenimer et des préjugés hostiles qui s'enracinent dans le pays qu'elle a tant fait pour se concilier. Dans un conflit européen, s'il en éclatait un, l'Angleterre trouverait donc l'Autriche sans griefs et l'Italie profondément sympathique. La France aurait, pour faire face aux ressentimens de l'Autriche et de quelques souverains allemands, l'Italie désaffectionnée et l'Angleterre jalouse de nos agrandissemens territoriaux. L'Italie enfin, si elle obéissait à ses tendances plutôt qu'à ses véritables intérêts, demanderait à l'Angleterre de maintenir la paix entre elle et l'Autriche, dût-elle, pour se concilier l'une et l'autre de ces puissances, oublier les services passés, et payer d'une neutralité coupable l'affermissement des conquêtes qu'elle nous doit. Est-ce bien là le but auquel tendait la campagne de 1859? Le livre de l'observateur pénétrant que nous avons pris pour guide nous conduit à cette question, qu'il suffit de poser, et que nous n'avons point à débattre.

E.-D. FORGUES.

(1) Dépêche de lord John Russell à sir James Hudson, du 31 août 1860.

UN

NOUVEAU SYSTÈME

SUR LA VIE FUTURE

Le Système du monde moral, par M. Charles Lambert, Paris, 1862.

Le problème de la vie future, quels que soient les progrès de l'esprit critique et sceptique, ne cessera jamais d'émouvoir les âmes et d'éveiller la curiosité des esprits. De notre temps même, si positif, dit-on, ce problème a été agité à plusieurs reprises, discuté et résolu dans des sens bien divers. Un livre oublié aujourd'hui, mais curieux et qui a fait quelque bruit il y a une vingtaine d'années, *l'Humanité*, de M. Pierre Leroux, proposait comme solution à ce problème l'immortalité sur la terre et la renaissance indéfinie des mêmes hommes sous des noms et dans des corps différens : c'était une métempsycose humanitaire. Plus récemment, l'auteur de *Terre et Ciel*, l'ancien collaborateur de M. Pierre Leroux dans l'*Encyclopédie nouvelle*, M. Jean Reynaud, reprenait cette idée de la métempsycose; mais, au lieu de la borner à la terre, il proposait le passage de sphère en sphère dans un perfectionnement progressif et indéfini, hypothèse d'ailleurs qu'avait déjà soutenue M. de Lamennais dans l'*Esquisse d'une philosophie*. La traduction du livre de Job a été aussi pour M. Renan l'occasion de soulever le problème de la vie future, et il a paru incliner à le résoudre à peu près comme Spinoza et comme la philosophie allemande dans l'école de Hegel. Enfin un intéressant écrivain, M. Alexis Dumesnil, vient de consacrer à ce problème un livre où il défend l'immortalité de l'âme par des raisons tirées de l'esprit de notre temps, et comme un dogme étroitement lié aux idées de liberté et de progrès si chères aux générations de ce siècle. Dans

un autre camp, appuyés sur les dogmes de l'orthodoxie, deux écrivains pieux et savans, l'un doué de l'esprit le plus vif, l'autre de l'érudition la plus exacte, le père Gratry et M. Martin (de Rennes), ont essayé de lever quelques-uns des voiles qui couvrent la destinée future de l'âme, et de répondre aux difficultés que provoque le dogme de la résurrection des corps. D'autres esprits, abordant la question par le sentiment plutôt que par la science, ont trouvé dans ce problème l'occasion d'édifiantes et nobles méditations : les *Méditations religieuses* de M. Casimir Wolowski, les *Méditations sur la mort et l'éternité,* œuvre anonyme dont la reine Victoria vient d'autoriser la traduction, sont, dans des églises différentes, l'expression analogue d'une même foi, d'une même ardeur pour les choses divines. Eh bien! voici un nouvel athlète qui vient se mêler à ces combats, qui vient, dit-il, armé des procédés les plus rigoureux de la science, entreprendre à son tour la solution de ce problème si difficile, à peine accessible, à ce qu'il semble, à la raison humaine : c'est M. Charles Lambert, écrivain jusqu'ici inconnu dans le monde philosophique, mais que son livre, *le Système du monde moral,* désigne à l'attention et à l'estime de tous les lecteurs intelligens.

Ce qu'il y a de plus original peut-être dans le livre de M. Charles Lambert, c'est sa méthode. « Pour que mon argumentation soit complète, nous dit-il, il faut qu'aucun des traits généraux de la nature animée ne reste en dehors de mon cadre, et je crois atteindre plus sûrement mon but en paraissant d'abord m'en éloigner, car de nos jours c'est au matérialisme le plus exigeant et le plus positif que toute doctrine spiritualiste éclairée et prudente doit emprunter ses armes. » En d'autres termes, ce sont les sciences physiques et naturelles qui fournissent au matérialisme ses plus forts argumens. Étudions donc ces sciences, transportons-nous sur le terrain de nos adversaires; mesurons par nous-mêmes et par une étude personnelle les difficultés que l'on nous oppose; fondons la philosophie spiritualiste sur la connaissance même des sciences de la matière. C'est ainsi que procède l'auteur : c'est par la chimie organique, par l'embryogénie, la zoologie, la géologie, la physiologie, qu'il a commencé l'examen du problème de l'âme; c'est par l'étude approfondie de toutes les formes de la vie terrestre qu'il s'est préparé à la recherche de la vie future. En un mot, sa méthode consiste à s'élever à la philosophie par le moyen des sciences, et il est inutile de faire observer à quel point cette méthode est d'accord avec l'esprit de notre temps.

Il y a aujourd'hui, il faut le dire, de la part des sciences, une prétention exorbitante, contre laquelle les philosophes ne sauraient trop se défendre, et qui n'encourage guère aux concessions : c'est celle de prendre la place de la philosophie, d'être la philosophie elle-même. C'est ce qui arrive d'ordinaire aux puissances qui ont été trop longtemps méconnues. Lorsque leur jour vient, ce n'est plus l'influence qu'elles demandent, c'est l'empire; ce n'est plus le partage du pouvoir, c'est la tyrannie. C'est là qu'en sont ar-

rivés, je ne dis pas tous les savans, grâce au ciel, mais un certain nombre d'entre eux, qui, rangés sous la bannière de M. Auguste Comte, affirment que la philosophie n'est et ne doit plus être que la méthode scientifique. Il est cependant facile de voir, en lisant ces écrivains, même les plus sages, qu'ils n'ont que les idées les plus confuses et les plus imparfaites sur la science qu'ils prétendent abolir et remplacer. Rien de plus facile que d'éliminer une science, lorsqu'on supprime purement et simplement les problèmes qu'elle soulève, que l'on tient pour non avenus tous les faits qu'elle a établis et les vérités qu'elle a démontrées. Or il serait aisé de faire voir, si c'était le lieu et si l'on voulait consentir à examiner les choses de près, que ce sont là les défauts habituels de l'école positiviste, qui pourrait rendre les plus grands services en se contentant d'être une philosophie des sciences, au lieu de vouloir, comme elle le prétend hautement, être la philosophie tout entière.

Mais les excès commis par quelques savans ne détruisent pas ce qu'il peut y avoir de fondé dans les réclamations des sciences contre la philosophie. — Eh quoi! lui disent-elles, vous voulez être la science des premiers principes et des premières causes et donner la raison de toutes choses, et vous supprimez purement et simplement la nature tout entière! Vous faites la science de l'homme, et vous supprimez le corps humain, comme si l'homme n'était qu'un esprit pur, ou s'il était dans le corps, selon l'expression d'Aristote, comme un pilote dans son navire! Non-seulement ces abstractions ne sont pas conformes à la nature des choses, mais elles sont contraires à la tradition philosophique et même à la tradition du spiritualisme. Ni Platon, ni Aristote, ni Descartes, ni Leibnitz, n'ont ainsi séparé la philosophie des sciences, ni l'étude de l'homme de l'étude du corps. Bossuet lui-même (que l'on n'accusera pas de témérité), Bossuet n'a pas établi un tel abîme entre le corps et l'âme, lui qui a dit que l'homme était un *tout naturel,* lui qui a fait une si large part, dans son traité *de la Connaissance de soi-même,* à la physiologie de son temps, physiologie erronée sans doute, mais qui enfin maintenait la part nécessaire du physique dans l'être humain. La philosophie allemande a également uni la science de la nature à la métaphysique. Enfin l'école écossaise elle-même, qui a commencé cette séparation, n'a cependant jamais fait entièrement abstraction des sciences physiques et mathématiques. Telles sont les objections qui nous sont adressées, non-seulement par les savans et par certaines écoles matérialistes, un peu suspectes en cette affaire, mais de tous côtés, même par les théologiens, car nous voyons le père Gratry reprocher à la philosophie spiritualiste d'être une philosophie *séparée,* c'est-à-dire de s'isoler en elle-même, sans communiquer avec les autres sciences.

J'avoue qu'il me paraît bien difficile de ne pas donner raison, dans une certaine mesure, à d'aussi graves objections. Sans vouloir revenir sur les circonstances qui ont amené la séparation dont on se plaint, sans rappeler qu'il a pu être, qu'il est encore nécessaire de circonscrire les problèmes

pour les mieux étudier, il est plus court de reconnaître que le spiritualisme doit s'efforcer aujourd'hui de faire droit à quelques-unes de ces justes réclamations. Il faut qu'il essaie de suivre les savans sur leur propre terrain, qu'il fasse l'épreuve de ses doctrines en les confrontant avec les faits physiques et physiologiques. Si le spiritualisme est vrai, il n'a rien à craindre de cette contre-épreuve, car la vérité ne peut se démentir elle-même; mais si, dédaigneuse à l'excès de ce qui se passe autour d'elle, la philosophie spiritualiste ne s'apercevait pas de l'empire chaque jour plus étendu que conquièrent les sciences positives dans notre société, et des habitudes d'esprit qu'elles amènent avec elles, il serait à craindre que, même en possédant la vérité, elle ne se vît abandonnée, la plupart trouvant inutile de raisonner pour établir des vérités que le sens commun, le cœur et la foi démontrent suffisamment à leurs yeux, et les autres lui contestant le caractère de science, et opposant à son immobilité les progrès croissans de la physique, des mathématiques et de la chimie. Le moment serait donc venu, à notre avis, de faire un pas de ce côté. Il y va non-seulement des intérêts de la philosophie, mais des intérêts moraux et religieux de l'humanité, car il en est de l'esprit scientifique comme de la révolution, on ne le refoulera pas. Il faut s'accommoder avec lui ou périr par lui : c'est ce qu'a compris M. Charles Lambert, et c'est à nos yeux le principal mérite de son livre. D'autres ont eu la même idée sans doute; mais seul il a essayé de l'exécuter, et cette tentative, si incomplète que soit le résultat, mérite encore d'être encouragée.

D'ailleurs, en dehors des raisons générales que nous venons d'indiquer, il y a des raisons précises, et toutes philosophiques, qui recommandent de prendre le problème de l'âme par une autre méthode que celle qu'on a suivie généralement. De quoi s'agit-il en effet? De la distinction de l'âme et du corps. Or, dans cette question, les psychologues sont arrivés à éclaircir, à préciser jusqu'à un certain point la notion de l'esprit; mais ils n'ont que les données les plus générales et les plus vagues sur la nature du corps: ils empruntent leur idée du corps soit au sens commun, soit à la tradition philosophique; quelquefois, tant la nécessité est urgente, ils font usage de quelques indications scientifiques, mais sans les contrôler avec soin, comme il conviendrait pour en bien mesurer la valeur. En un mot, des deux termes que le problème oppose, le premier seulement leur présente une idée scientifique, et l'autre ne leur laisse qu'une idée vague et obscure. De là une part d'incertain et d'inconnu dans leurs raisonnemens, car, ne sachant pas exactement ce que c'est que le corps, ils ne peuvent le séparer nettement et distinctement de l'esprit, comme on fait quand on compare deux idées parfaitement distinctes. Quant aux savans, ils se trompent en sens inverse : leur idée du corps, plus ou moins précise, a une valeur scientifique (et encore aurait-elle besoin d'être élucidée et généralisée par la philosophie); mais leur idée de l'esprit est vague, confuse : c'est une notion incomplète. Comme ils n'ont pas travaillé par les méthodes qui conviennent à éclaircir

cette idée, ils la croient absolument obscure et la dédaignent. Autant nous les fatiguons par nos vagues notions sur les corps, autant ils nous impatientent par leurs préjugés et leurs lieux-communs sur la nature de l'esprit. De là une nécessité manifeste d'unir les deux méthodes pour arriver à une distinction aussi précise que possible des deux substances.

Il en est à peu près de même de la distinction de la nature et de Dieu. Les philosophes n'ont pas une idée scientifique de la nature, et les savans n'ont pas une idée scientifique de Dieu. Les uns lorsqu'ils parlent de la nature, les autres lorsqu'ils parlent de Dieu, en parlent comme le vulgaire. Pour le philosophe, la nature n'est la plupart du temps qu'un bel objet, un objet d'admiration, non de connaissance, et quant aux savans, ils sont toujours disposés à croire que le Dieu des philosophes est un Dieu de bonne femme, ou un mot vague n'exprimant que le vide même de toute pensée. De là une philosophie où l'on cherche en vain les données positives, de là aussi une physique où manque une certaine élévation, car la physique elle-même gagnerait sans doute à ne pas trop mépriser les recherches de la philosophie première. M. Biot se plaint lui-même dans ses *Mélanges* que les physiciens de nos jours aient trop abandonné les questions de physique générale et philosophique auxquelles se plaisaient les contemporains de Descartes, de Huyghens et de Newton. M. Arago, dans son *Éloge* de Carnot, regrette aussi que les mathématiciens aient un peu trop négligé la métaphysique de la géométrie. Ces aveux sont d'autant plus intéressans que ni M. Biot ni M. Arago ne peuvent passer pour suspects de préventions trop favorables à la métaphysique, et qu'ils étaient plutôt eux-mêmes des exemples du défaut dont ils se plaignaient.

Voici donc l'idée que je me ferais volontiers d'une philosophie non pas nouvelle, mais renouvelée, qui, sans rien sacrifier des résultats acquis, marcherait toutefois en avant et chercherait des voies inexplorées. Elle se fonderait sur des connaissances positives (physiques, chimiques, physiologiques) aussi bien que sur des connaissances morales et psychologiques. Elle chercherait à tirer des sciences extérieures une idée philosophique et raisonnée des corps et une idée de la nature. Elle demanderait ce que c'est qu'un corps, soit à la physique, soit à la chimie, soit à la physiologie. La première lui donnerait les propriétés générales de la matière, la seconde les élémens qui la composent, la troisième les conditions particulières de la matière organisée. Puis elle demanderait à toutes les sciences réunies, y compris les mathématiques, une idée savante et profonde de la nature. D'un autre côté, persistant dans la voie ouverte par Descartes, elle continuerait à demander à la conscience une notion de l'esprit; elle insisterait sur la liberté, l'individualité, la personnalité morale, — en un mot sur tous ces attributs humains que les partisans du monde objectif essaient de ramener à un mécanisme brutal. Elle s'appliquerait à fonder sur ces données non moins certaines que les données des sciences positives le devoir, le droit, la liberté civile et politique. Enfin elle recueillerait encore dans la

raison humaine l'idée de l'infini et de l'absolu, qu'on ne trouvera jamais dans le monde extérieur. Puis, combinant les données du dehors et celles du dedans, partant à la fois de la conception de la nature et de la conception de l'esprit, elle s'élèverait à un Dieu qui serait à la fois le Dieu de la nature et le Dieu de l'esprit, mais non pas indifféremment l'un et l'autre, car ce que les Allemands appellent le sujet-objet, — l'indifférence absolue, — ce n'est autre chose que la nature même à son moindre degré : c'est le sommeil de la nature. Non, le Dieu ainsi obtenu par une double induction serait, si vous voulez, au-dessus de l'esprit, mais non pas au-dessous.

Ainsi, en même temps que la philosophie, empruntant le secours des sciences positives, essaierait de s'élever à une notion philosophique de la matière, elle n'abandonnerait pas pour cela son objet propre, qui est l'esprit, et elle persisterait à suivre la voie ouverte par Descartes, par Locke, par Kant, et qui consiste à chercher dans l'analyse de l'âme humaine, de ses idées fondamentales, de ses opérations, en un mot dans la critique de l'entendement humain et dans l'observation intérieure, le fondement de toute métaphysique. Si elle abandonnait ce terrain, la philosophie sacrifierait son domaine propre, et ne serait plus que la servante des sciences objectives. La science du moi, qu'on peut trouver quelquefois, non sans raison, trop abstraite et trop concentrée en elle-même, n'en est pas moins la base nécessaire, et la seule vraiment scientifique, d'une philosophie indépendante.

Mais s'il est facile de proposer un programme philosophique, rien de plus difficile que de le réaliser. Ainsi, après avoir dit ce que l'on pourrait rêver pour la philosophie future (et c'est déjà beaucoup que de pouvoir pressentir une voie de progrès qui ne serait pas le renoncement absolu à ce qui est acquis, ce qui est trop facile et à la portée de tout le monde), après avoir, dis-je, tracé le plan de cette utopie philosophique, il faut se hâter de prévoir toutes les difficultés qu'il rencontrerait dans l'application, toutes les précautions qu'il exigerait pour ne pas échouer misérablement dans un vulgaire matérialisme.

En effet, quelque avantage que présente en théorie l'union de la métaphysique et des sciences, il est bien rare que dans la pratique elle donne les résultats qu'on en attend. On oppose sans cesse aux philosophes contemporains Descartes et Leibnitz; mais, sans parler du rare et exceptionnel génie de ces grands hommes, qu'on n'a pas le droit d'exiger de tous ceux qui se livrent à une science, on oublie que le domaine des sciences physiques et celui des sciences morales était bien autrement restreint de leur temps que du nôtre. Après tout, Descartes et Leibnitz n'ont cultivé profondément que les mathématiques. Dans les sciences philosophiques, ils se sont occupés presque exclusivement de métaphysique : morale, droit naturel, sciences politiques, économiques, philosophie des beaux-arts, toutes ces parties de la philosophie, créées ou étendues par le XVIIIe siècle, ne les ont que médiocrement attirés. Leur entreprise, recommencée aujourd'hui,

offre donc d'immenses difficultés qu'ils n'ont pas connues au même degré. Or voici ce qui arrive souvent chez les esprits ambitieux qui essaient cette union si désirable de la philosophie et des sciences.

Si ce sont des philosophes possédant bien leur science et leurs méthodes, c'est alors par les connaissances scientifiques qu'ils laissent à désirer. Ces connaissances, rapidement acquises la plupart du temps pour le besoin de leurs idées, sont vagues, superficielles, inexactes : par cette fausse science, ils indisposent les savans véritables et déconsidèrent la philosophie auprès d'eux. Si au contraire ils sont vraiment versés dans les sciences et en parlent avec exactitude et précision, ce sont alors les connaissances philosophiques qui leur font défaut. Ils croient introduire une plus grande précision en philosophie en appliquant à des choses d'ordre si différent les formules qui leur sont familières : une étude plus attentive leur fait croire à d'apparentes analogies. L'un applique à la société humaine la loi de l'attraction universelle, l'autre propose de mesurer le témoignage des hommes par le calcul des probabilités; un autre enfin, comme M. Lambert, voudra démontrer l'immortalité de l'âme par la mécanique. Quand les formules scientifiques sont absolument inapplicables, ces esprits, si exacts dans leur domaine propre, deviennent confus, obscurs, inexacts dans les questions philosophiques proprement dites, et pour introduire dans la philosophie un genre de précision qui ne lui convient pas, ils négligent celui qu'elle peut admettre; ils oublient ou ils ignorent des distinctions importantes parfaitement établies, des analyses de faits déjà poussées très loin, des argumens très solides. Je ne conclus point de ces observations qu'il faille décourager ceux qui voudraient essayer de telles entreprises; mais il est bon qu'ils en aient devant les yeux les écueils et les difficultés.

Je ne voudrais pas appliquer toutes ces réflexions à M. Charles Lambert; cependant il est loin d'avoir évité l'écueil de sa propre méthode, et la prétention exorbitante d'établir la même exactitude dans la science de la destinée humaine que dans la mécanique céleste choquera certainement à la fois et les philosophes et les savans. Bien peu de personnes seront disposées à se laisser tenter par une promesse telle que celle-ci : « S'il est un ordre d'idées qui ait paru jusqu'ici rebelle à l'introduction des procédés de Newton et de Laplace, c'est assurément celui qui concerne la destinée humaine. Je me tromperais fort cependant, si le lecteur le plus persuadé de la radicale inutilité d'une telle tentative ne se sentait ébranlé par les considérations que je vais lui présenter. » Sans doute les considérations de l'auteur sont intéressantes, peut-être même doit-on lui accorder qu'il a présenté cette grande question sous un jour assez nouveau. Des *considérations* cependant ne sont pas des *démonstrations*, et le choix de cette expression employée par l'auteur indique assez la différence ineffaçable qui sépare les sciences mathématiques des sciences morales et religieuses. J'accorde que l'étude des sciences naturelles, l'examen des lois de la vie et de la mort entrent utilement et même nécessairement dans le problème

de la vie future; mais croire que l'on peut établir la permanence de l'âme par une loi mécanique aussi nécessaire que la loi du parallélogramme des forces, c'est, je regrette de le dire, une entière, une absolue illusion.

Un autre écueil de la méthode scientifique, c'est de se laisser aller, par l'intérêt même des choses, à des considérations empruntées aux sciences qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec le problème philosophique que l'on veut résoudre. Par exemple, M. Charles Lambert commence son livre par un chapitre de chimie organique qui offre un résumé intéressant des derniers résultats de cette science; mais on ne voit point où ces prémisses le conduisent, et en quoi l'immortalité de l'âme y est intéressée. J'en dirai autant de son chapitre d'embryologie, car cette étude des transformations que subit l'animal depuis la conception jusqu'à la naissance pourrait se comprendre dans une théorie de métempsycose, où l'auteur conclurait des métamorphoses d'ici-bas à d'autres métamorphoses futures; mais l'auteur n'expose pas un système de métempsycose, et toute cette embryologie, quelque instructive qu'elle soit, me paraît entièrement perdue.

On comprend un peu mieux, quoique le lien soit encore bien lâche, la raison pour laquelle M. Charles Lambert expose et adopte l'hypothèse récente de M. Darwin sur la transformation des espèces. C'est que cette théorie se lie assez bien à celle qu'il essaiera lui-même de faire prévaloir sur la vie future; c'est qu'elle lui fournit un principe dont il se propose de faire usage : le principe de l'*élimination*.

On sait quelle est cette théorie renouvelée de Lamarck, mais avec des vues et des raisons toutes nouvelles. M. Darwin se fonde principalement sur l'étude des animaux domestiques et sur les différences considérables que l'on parvient à obtenir dans les races animales en choisissant à dessein pour reproduire l'espèce les individus qui possèdent les caractères les mieux tranchés : sorte de méthode que l'on appelle *méthode de sélection*. M. Darwin croit que la nature s'est servie d'un procédé analogue pour éliminer dans les espèces primitives les individus incapables de suffire à certaines conditions d'existence, et pour conserver les autres; c'est ce qu'il appelle la *sélection naturelle*. En vertu de ce principe, qui n'est pas autre chose, comme on l'a fait remarquer, que la loi de Malthus appliquée à l'ensemble des êtres organisés, ceux-là seuls sont vivans qui ont les avantages nécessaires pour vivre, les autres meurent. Or les individus conservés ainsi en vertu de certains avantages transmettent ces avantages, en les perfectionnant, à leurs descendans, et toutes ces différences individuelles, se multipliant et se développant avec le temps, deviennent l'origine de diverses variétés de plus en plus divergentes. Les intermédiaires disparaissent peu à peu, les extrêmes subsistent seules, et c'est ce que l'on appelle les espèces. Ainsi l'élimination des faibles, la permanence des forts, telle est la loi la plus générale de la nature organisée. Eh bien! transportons cette vue de l'ordre physique à l'ordre moral : supposons que, parmi les créatures de ce monde visible, il y en ait qui soient appelées à poursuivre ailleurs

une existence commencée ici-bas, et que l'un des rôles qui appartiennent à la terre dans le système universel soit de transmettre la vie, sous une forme immatérielle, à une autre sphère. Ne peut-on pas conjecturer que la nature, ici encore, a créé plus d'élémens qu'il n'était nécessaire, et que, parmi les individus appelés à cette destinée supérieure, un grand nombre seront rejetés comme inutiles, ou plutôt se condamneront eux-mêmes à l'inutilité, que ceux-là seuls enfin s'élèveront à ces nouvelles et meilleures destinées qui auront élevé leur cœur au-dessus de la vie présente et de ses intérêts égoïstes. De là une nouvelle formule de la loi d'immortalité? L'immortalité n'appartient pas à tous, mais à ceux-là seulement qui l'ont méritée, gagnée, voulue. L'immortalité, nous dit l'auteur, est *facultative*. Ainsi l'immortalité semble elle-même, comme la vie dans les espèces terrestres, être garantie par le principe de *sélection*. Seulement, dans les espèces animales, la sélection est fatale, et résulte des lois nécessaires de la nature, tandis que la sélection qui assure l'immortalité humaine est une sélection libre, qui dépend de notre volonté. Tel est le lien subtil qui unit la théorie naturaliste de M. Darwin à la théorie de l'immortalité facultative. Nous sommes amenés ainsi à la théorie principale de M. Lambert, à sa théorie de la vie future. L'auteur du livre qui nous occupe croit avoir trouvé une nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme, et c'est là déjà une grande ambition. Bien plus, il croit en avoir trouvé une démonstration mathématique, et c'est une ambition bien plus grande encore. Je crains que ce ne soient là deux illusions.

Quel est donc le principe de cette nouvelle démonstration? Le voici : « Une force une fois créée ne peut être détruite que par une force contraire. » C'est, comme on le voit, un principe de mécanique; peut-être même pourrait-on en contester la forme, car à la rigueur aucune force n'est jamais détruite en mécanique, mais seulement équilibrée par d'autres forces qui suspendent momentanément son action : correction d'ailleurs plus favorable que contraire au système de l'auteur. Or l'âme, suivant lui, est une force : c'est la force morale; c'est cette force que l'homme crée en lui-même par le libre arbitre, en préférant le bien au mal, la vertu au vice, l'amour et le dévouement à l'égoïsme. Cette force une fois créée, nous ne voyons rien qui puisse la détruire. Elle doit donc subsister indéfiniment. Eh bien! si je dépouille cette preuve de sa forme mathématique, je ne puis y voir autre chose que le vieil et banal argument que l'on appelle dans les écoles la preuve métaphysique de l'immortalité de l'âme. A la vérité, l'auteur n'applique cet argument qu'aux âmes vertueuses, ou plutôt, selon lui, ce sont seulement les hommes vertueux qui ont une âme, opinion assez singulière; mais enfin ces âmes vertueuses subsistent exactement par la même raison que l'on donne d'habitude pour la persistance des âmes en général. L'axiome de M. Charles Lambert n'est autre chose que la traduction mathématique de cet axiome célèbre de Spinoza : « l'être tend à persévérer dans l'être, » qui est le vrai principe de la preuve habituelle des

écoles. Quelle différence y a-t-il entre ce principe et celui de M. Charles Lambert? Je ne puis l'apercevoir.

Serait-ce la forme mathématique qui donnerait à cette preuve le degré de précision qu'elle n'a pas d'ordinaire? J'en doute fort. En général, tous les philosophes qui ont essayé de prouver mathématiquement des vérités métaphysiques ont échoué. On sait combien Voltaire s'est moqué de la prétention de Maupertuis de prouver Dieu par *a* plus *b*, divisé par *z*. A la vérité, Voltaire n'est pas un philosophe profond; mais il a bien du bon sens, et en tout il saisit admirablement le défaut de la cuirasse : je ne voudrais pas voir M. Charles Lambert aux prises avec un esprit de cette trempe. J'accorde d'ailleurs qu'il ne faut pas traiter légèrement les choses sérieuses. Eh bien! est-il sérieux, est-il philosophique de comparer l'âme à ce qu'on appelle en mécanique une force? M. Charles Lambert, qui est versé dans les sciences, sait très bien que, pour les mathématiciens, le mot de force ne représente autre chose qu'une inconnue, une cause hypothétique, et même un pur signe qui ne sert qu'à grouper les phénomènes, à les représenter, et dont on peut faire abstraction dans le calcul; mais les mathématiciens se gardent bien de donner à ce mot aucune signification ontologique et métaphysique. Et c'est à une telle inconnue, à une telle abstraction, que vous comparez l'âme humaine, et vous croyez par là lui donner plus de réalité, plus de solidité, plus de chances d'immortalité! C'est aller, selon moi, tout au rebours de la vérité et de la méthode philosophique. Quand je perçois en moi-même, par le sens intime, cette force active, individuelle, pensante, consciente, que j'appelle mon âme, je crois bien qu'elle est quelque chose de réel, de distinct de la matière, et par conséquent qu'elle est susceptible de lui survivre; mais si je viens à l'assimiler aux forces physiques et mécaniques, à ces forces inconnues et universelles qui animent la nature, qui passent d'un corps à un autre, qui se transforment dans leurs effets, et par exemple m'apparaissent tantôt comme causes de chaleur, tantôt comme causes de mouvement, ces forces enfin que je ne connais que par les phénomènes qu'elles produisent, et que la science réduit chaque jour davantage, bien loin de trouver dans cette comparaison un point d'appui pour le spiritualisme, je tombe dans une telle confusion, dans une telle obscurité, que le mot d'âme perd à mes yeux toute signification précise : il ne signifie plus, comme la chaleur, comme l'électricité, comme l'attraction, que la cause inconnue, indéterminée, de certains phénomènes particuliers. Qui me dit alors que cette cause inconnue ne peut pas se réduire à d'autres causes qui nous sont également inconnues dans leur essence? et, de même que nous voyons aujourd'hui, par un progrès admirable de la physique, la lumière et la chaleur s'identifier dans leurs causes, pourquoi ne verrions-nous pas aussi la pensée et le mouvement se ramener à un principe identique? Et si c'est là ce que veut dire l'auteur, s'il admet que la pensée peut avoir une cause mécanique, comment peut-il croire qu'il sauvera, dans une telle hypothèse, l'immortalité de l'âme?

M. Charles Lambert me paraît donc tomber ici sans réserve dans le piége de la méthode qu'il a choisie, dans la fausse précision. J'aurais compris autrement, à ce qu'il semble, l'intervention des sciences dans le problème de l'immortalité. Eh quoi! dirai-je à M. Charles Lambert et même aux spiritualistes en général, vous prétendez que l'âme est immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas mourir? Mais ne serait-il pas à propos de nous expliquer ce que c'est que mourir? Pour affirmer que la mort est incompatible avec l'âme, il faut encore que je sache ce que c'est que la mort. La philosophie ne cesse de répéter cet argument scolastique : la mort est une dissolution; or l'âme est indissoluble. Donc, etc... Mais il n'est pas vrai que la mort soit une dissolution; la dissolution est l'effet de la mort, non la mort elle-même. Un corps organisé ne se dissout pas au moment où il meurt. Entre la dernière seconde où il a vécu et celle où il est mort, le corps ne s'est pas subitement décomposé. Souvent la décomposition précède la mort; souvent, par exemple en cas de mort subite, la dissolution n'a lieu que beaucoup plus tard. On peut même, par des moyens artificiels, retarder ou empêcher la dissolution, sans que pour cela le corps cesse d'être mort. Telle chair morte qu'on a préservée du contact de l'air reste fraîche sans être de la chair vivante; un corps embaumé n'est pas un corps vivant. Il suit de là que nous n'avons de la mort qu'une idée fort incomplète quand nous disons qu'elle est une décomposition, une dissolution : c'est la caractériser par une de ses conséquences, et encore par une conséquence non nécessaire. Il semble donc que l'une des conditions préliminaires du problème de l'immortalité de l'âme serait une analyse des phénomènes de la mort, analyse peu riante à la vérité, mais indispensable, et je m'étonne que M. Lambert n'ait pas été conduit par sa méthode même à nous donner ici une philosophie de la mort. Tout ce que nous savons de la mort par l'expérience paraît se réduire à ceci : qu'elle est une cessation de fonctions, une cessation d'activité; mais une cessation de fonctions est-elle incompatible avec l'idée d'un principe spirituel? C'est ce qu'on ne peut guère affirmer comme évident par soi-même. On voit dans quel ordre de recherches il faudrait s'engager et quelle méthode il faudrait suivre pour traiter ce problème d'une manière vraiment scientifique. Au lieu de considérer l'être métaphysique de l'âme, il faut en considérer les fonctions pour décider si elles sont susceptibles de persister après la séparation des deux substances. Nous n'avons pas à nous demander si l'âme, comme substance, sera ou ne sera pas anéantie, car nulle part l'expérience ne nous donne aucun exemple d'anéantissement, mais si les fonctions de l'âme sont susceptibles de cesser et de disparaître comme celles de la vie organique.

Au reste, M. Charles Lambert, sans avoir précisément suivi la méthode que j'indique, arrive à peu près aux mêmes résultats, c'est-à-dire qu'il néglige de considérer l'être métaphysique de l'âme pour en observer les fonctions : il recherche quelles sont celles qui se trouvent liées à la conservation du corps et doivent périr avec lui, et celles qui, étant libres du

corps, peuvent lui survivre sans contradiction. Selon lui, il y a dans l'homme deux forces rivales et contraires : la force animale, qui lui est commune avec les autres animaux, et la force morale, qui lui est propre. La force animale l'attache à son corps, elle est le principe de sa conservation, elle le lie à lui-même, le concentre en lui-même : c'est l'égoïsme. La force morale au contraire l'arrache à lui-même, c'est-à-dire à son corps; par la force morale, c'est-à-dire par le cœur, il devient capable de sacrifice, de dévouement, d'oubli de soi. On peut représenter ces deux principes par ces deux mots empruntés à la langue théologique : la chair et l'esprit. Et l'opposition qui est entre elles deux est parfaitement représentée par ces paroles de l'apôtre saint Paul : « la loi qui est dans mes membres combat la loi qui est dans mon esprit. » Suivant M. Charles Lambert, qui en cela n'est que conforme à la tradition spiritualiste, le libre arbitre consiste à choisir entre la force animale et la force morale, à faire prédominer l'une ou l'autre. Or que fait l'homme qui sacrifie la force animale à la force morale, l'égoïsme et l'intérêt de conservation au dévouement? Que fait-il? Il est évident qu'il dégage son âme de l'empire de la matière, qu'il la rend, sinon tout à fait indépendante du corps, au moins beaucoup plus indépendante du corps que ne l'est la force animale. En un mot, suivant l'expression énergique de M. Charles Lambert, l'être qui choisit ainsi la vie de sacrifice et d'amour de préférence à la vie égoïste, celui-là crée en lui-même *une individualité immatérielle,* et c'est cela seul qui mérite le nom *d'âme,* car on ne doit pas appeler de ce nom sublime une force qui s'asservit aux organes comme la force animale. Eh bien! une fois cette force morale produite et développée en l'homme par le libre arbitre, elle tend à se conserver en vertu de cette loi mécanique que « l'effet d'une force se perpétue tant qu'il n'est pas détruit par une force contraire. »

J'approuve ici complétement la méthode employée par l'auteur : que peut-il subsister de l'homme après la mort? Voilà la vraie question, et pour la résoudre il faut chercher ce qui dans l'homme est dépendant ou indépendant des organes. Si l'analyse de l'âme humaine ne nous révélait absolument rien qui fût indépendant des organes, il faudrait conclure que toutes les fonctions de l'âme, à moins de miracle, cessent avec les fonctions du corps. Si au contraire nous trouvons dans l'âme des parties qui, liées accidentellement avec les fonctions organiques, peuvent cependant en être conçues séparées, l'immortalité est possible. Or il me semble que c'est bien là la méthode suivie par M. Lambert, et elle me paraît la vraie. Seulement il reste à savoir s'il n'y a d'immortel en nous que ce que nous y créons par la volonté, ou si l'âme ne serait pas immortelle par son essence.

Si l'on admet que le vrai titre à l'immortalité c'est d'avoir dès à présent conquis l'indépendance à l'égard du corps et de la matière, si l'on admet que la personne humaine, pour subsister, doit déjà s'être affranchie et

émancipée dès cette vie, ce qui a lieu par la sagesse et par la vertu, ne faut-il pas conclure que ceux qui n'ont pas atteint à une telle indépendance, à une telle émancipation, n'ont aucun titre pour se survivre à eux-mêmes, en un mot que l'immortalité n'est que le privilége de quelques-uns, mais un privilége qui, étant l'œuvre du choix et de la volonté, n'a rien de contraire à la justice? L'immortalité en effet, selon M. Charles Lambert, n'appartient pas à tous, mais à ceux-là seulement qui l'ont gagnée et voulue; les autres deviennent ce qu'ils peuvent, et rentrent dans le sein universel de la nature. Renfermés dans la vie égoïste et animale, concentrant sur leur propre corps tous leurs amours et tous leurs désirs, ils se condamnent à finir tout entiers. N'ayant pas aimé l'éternel et l'infini, ils ne sont pas appelés à jouir de ces biens supérieurs. Tous les hommes ne sont donc pas immortels, mais tous peuvent l'être, s'ils le veulent. L'immortalité, nous l'avons dit déjà, est facultative.

Cette doctrine n'est pas absolument sans exemple en philosophie : on la trouvera, sous des formes différentes, dans Spinoza, dans Maimonide, peut-être même dans Aristote; cependant elle n'a pas été assez développée pour qu'il ne soit pas permis de la considérer comme nouvelle, et d'ailleurs l'auteur y est arrivé évidemment par ses propres réflexions. Enfin elle mérite par elle-même une sérieuse attention. En effet, — à considérer certains hommes trop nombreux, uniquement occupés de leur bien-être, de leurs intérêts, ne pensant qu'à jouir des choses qui les environnent, parfaitement égoïstes, mais non pas méchans, ne faisant de bien à personne, mais ne faisant pas de mal non plus, incapables d'une pensée haute, d'un sentiment généreux, mais incapables de nuire, parce que cela exige encore une certaine énergie, — on se demande à quel titre ces créatures inférieures mériteraient l'immortalité. Je ne dirai pas avec un spirituel écrivain : « De quel droit un Papou serait-il immortel? » car enfin même parmi les Papous une âme fidèle et généreuse, dévouée pour les autres, dure pour soi-même et sacrifiant à l'honneur ou, si vous voulez, aux préjugés de ces peuples enfans les appétits et les instincts de la nature, une telle âme a le droit d'être immortelle; mais en voyant tant d'êtres civilisés ne vivant que pour le gain, ne rêvant le matin et le soir qu'aux moyens de gagner encore, ne songeant jamais qu'à eux-mêmes dans les limites de ce qui est permis par la loi, je dirai : De quel droit de tels hommes sont-ils immortels? Qu'ont-ils fait pour une si haute destinée? Qu'importe le ciel à ceux qui ne lui ont donné ni un soupir de leur âme, ni une heure de leur temps? Quant à l'enfer, ils ne le méritent pas davantage, car il semble ne devoir être réservé qu'à ceux qui ont eu la volonté de faire le mal, et non à ceux qui n'ont pas eu la force de faire du bien.

Tels sont les doutes que fait naître le livre de M. Charles Lambert, et il faudrait avoir l'esprit bien peu philosophique pour ne pas reconnaître qu'ils sont sérieux. Cependant, en y réfléchissant un peu davantage, il semble que peut-être faudrait-il y regarder à deux fois avant de damner ainsi l'im-

mense majorité de ses semblables. Il est vrai que cette damnation, c'est le néant; mais il ne manquerait pas d'âmes qui aimeraient mieux l'enfer que l'anéantissement. Eh bien! peut-être est-ce une vue superficielle de juger comme manquant de toute valeur morale une multitude de créatures humaines qui, obéissant aux lois de la nature, semblent être exclusivement préoccupées de leurs intérêts terrestres. Peut-être obéissons-nous à une sorte d'orgueil qui nous incline à croire que ceux auxquels il manque telle auréole de poésie sont nécessairement des êtres vulgaires à qui le céleste est fermé. Qui vous dit que dans ces âmes que nous croyons de boue il n'y ait pas eu, dans une circonstance ignorée de nous, crise morale, effort, sacrifice, appel à une noble espérance? et interprétant la doctrine de M. Charles Lambert dans toute la largeur possible, pourquoi n'admettrions-nous pas qu'un cri d'angoisse arraché dans un moment solennel à une âme ordinairement livrée aux habitudes routinières d'une vie machinale, un acte de vertu isolé, un dévouement solitaire que nul n'a connu, une probité inflexible sous l'apparence de l'âpreté, enfin tel vestige de vertu cachée est suffisant pour déterminer l'éclosion d'un germe de personnalité qui se développera en de meilleures conditions?

D'un autre côté, et c'est là une objection à laquelle M. Charles Lambert ne me paraît pas avoir suffisamment pensé, faut-il mettre exactement sur la même ligne ceux qui ne font pas le bien et ceux qui font le mal, ceux qui, ne pensant qu'à eux-mêmes, ne nuisent à personne, et ceux qui font le malheur de leurs semblables? Une destinée commune pour deux classes d'êtres aussi différens est-elle d'une parfaite équité? Je comprendrais qu'on réservât le néant pour les criminels, et que l'on imposât aux indifférens, à ceux du milieu, ni bons ni mauvais, une sorte de nouvelle épreuve, ou, si l'on veut, un purgatoire qui permettrait à ce qu'il y a de bon en eux de se développer et de s'épanouir : je comprendrais une sorte de destinée moyenne entre l'éternité et le néant pour ces âmes moyennes; mais embrasser dans une destinée commune, dans une même condamnation l'impuissance du bien et la volonté positive du mal, cela ne me paraît conforme ni à la justice ni à la raison.

Voilà bien des mystères, et il est difficile de répondre à ceux qui nous disent que la science ferait mieux de ne pas s'en occuper. Un philosophe judicieux écrivait récemment : « Le monde futur est un monde scellé dont les secrets sont interdits à notre esprit comme à nos yeux; nous ne saurions les surprendre sans mourir. Jusque-là nous ne pouvons que répéter le monologue d'Hamlet, et y répondre suivant les inspirations de notre cœur, en suivant les enseignemens de notre foi; la destinée de l'âme après la mort est un objet de croyance, non de science (1). » Que répondre à ces paroles? Rien de démonstratif. Et cependant jamais l'esprit ne s'abstiendra de ces beaux, de ces cruels problèmes. Jamais, devant le corps inanimé

(1) M. Ferraz, *Psychologie de saint Augustin.*

d'une épouse ou d'un fils, le cœur ne restera muet : il sollicitera l'esprit, le tourmentera jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque réponse. Cette réponse ne satisfera pas tout le monde, elle satisfera à peine celui qui se la fera à lui-même; mais c'est déjà une œuvre de vertu et de joie pour une âme que de s'attacher à de si grands problèmes : c'est mériter l'immortalité que de la chercher. Qu'une raison froide et desséchante ne vienne donc pas interdire à l'esprit humain, accablé par les misères d'ici-bas, la recherche et, si vous voulez, le rêve d'une vie meilleure.

Le livre de M. Charles Lambert, qui commence par une exposition élégante, noble et précise des plus beaux résultats de la science moderne, se termine par un épisode émouvant, raconté avec une parfaite simplicité, et qui arrache les larmes. L'auteur nous raconte que celui de ses amis qui lui a exposé le système dont il n'est que l'interprète y a été conduit par un de ces événemens qui renversent une existence, et qui dans les temps de grande foi précipitaient les âmes au pied des autels et au fond des cloîtres. Attaché par le plus tendre amour à une femme pleine de sens et de vertu, vivant avec elle et deux enfans, loin des intérêts grossiers et agités des grandes villes, dans les douces et nobles occupations de la campagne, il vit cette femme, frêle créature, s'affaiblir doucement et lentement à côté de lui sans qu'il soupçonnât la gravité du mal et l'imminence du péril. Un jour tout lui fut révélé; il devina qu'il lui fallait perdre l'amie de sa jeunesse, la providence de ses jeunes enfans, l'espoir d'une douce vieillesse partagée par une fidèle amitié. Elle mourut. Le désespoir le rendit presque fou, et pendant quelque temps la vie lui fut comme impossible. Enfin du sein même de cet amour désolé sortirent l'espoir et le courage. L'âme affaissée se releva, se demandant si cette séparation déchirante était une séparation définitive, si cet objet qu'elle avait tant aimé n'était qu'un rêve, qu'une ombre, qu'une fleur aussitôt séchée qu'éclose. Obéissant à l'esprit de notre siècle, cet ami dont M. Charles Lambert nous raconte l'histoire eut le courage de demander la solution de ce doute à sa raison, à sa raison seule (faible lumière, mais que fera celui qui n'en a pas d'autre?). Ne ménageant ni le temps ni l'effort, il étudia toutes les sciences, même les plus éloignées en apparence de son objet, pour se satisfaire sur ce grand problème et pour apaiser les révoltes d'un cœur désespéré, et c'est ainsi qu'il arriva à cette conviction qu'une âme généreuse ne peut pas périr, et que celui qui a perdu un ami vertueux n'a d'autre moyen de le revoir que d'être vertueux à son tour. Telle est la doctrine que nous avons exposée. Faibles garanties de certitude pour une doctrine, diront les esprits critiques, que les pressantes sollicitations du regret, du désir, de l'espoir et de l'amour! — Heureux supplémens, dirons-nous, d'une raison vacillante, d'une pensée impuissante, qui serait sans cesse découragée par les obscurités mêmes du problème, si les douleurs et les crises inévitables de l'existence humaine ne lui faisaient une nécessité et comme un devoir de le sonder!

PAUL JANET.

UN

RÉFORMATEUR ITALIEN

AU TEMPS DE LA RENAISSANCE

JÉROME SAVONAROLE.

I. *La Storia di Girolamo Savonarola* (*Histoire de Savonarole à l'aide de nouveaux documens*), par M. Pasquale Villari, 2 vol. in-12; Florence 1859. — II. *Guichardin historien et homme d'état*, par M. Eugène Benoist, 1 vol. in-8°; Paris 1862. — III. *Michel-Ange et Vittoria Colonna*, etc., par M. A. Lannau-Rolland; Paris 1860. — Diverses publications de M. le comte Capponi, etc.

Il n'est pas de mortes époques pour l'historien, parce que le génie des nations, dont il fait profession d'observer les vicissitudes, est, comme la nature humaine elle-même, en activité et en transformation perpétuelle, soit que la domination incontestée d'un principe ou l'efflorescence complète d'une idée se manifeste par une de ces brillantes époques qu'on est convenu d'appeler les grands siècles, soit que la lutte ouverte entre deux principes contraires et pleins de vie enfante un XVI[e] siècle, soit enfin qu'un antagonisme encore dissimulé entre un passé déjà décrépit et une jeune lumière, se décelant par un travail caché, éclatant çà et là par quelque éclair imprévu, partage les âmes dans les bas temps, c'est-à-dire dans ces époques de transition dont le caractère général, difficile à saisir, est d'être complexes, mêlées et confuses. L'intérêt n'est pas moindre alors pour l'historien, mais il est autre : il voit se dérouler devant lui certains replis cachés de la conscience humaine avec les scrupules honnêtes et les revendications sincères du passé, avec les

ardeurs encore incertaines et les premières conquêtes du prochain avenir.

Tel fut le xve siècle : la décrépitude pâlissante du moyen âge s'y rencontre avec l'aurore déjà sensible des temps modernes; la scolastique expirante y engage un dernier combat contre l'esprit grandissant de la renaissance; le principe d'autorité, armé de toutes pièces, y livre bataille à celui de la libre pensée. Une lumière équivoque et voilée y recouvre de singulières contradictions. Le sort du xve siècle a été d'être honoré par de grands dévouemens qu'il a tous méconnus. Il a vu naître la plus poétique personnification du patriotisme et il a vu le génie de la science ouvrir le monde, mais il a brûlé Jeanne d'Arc et querellé pour sa prétendue hérésie des antipodes Christophe Colomb, qu'il a ensuite laissé mourir dans la disgrâce et le dédain. Le bûcher de Jean Huss a éclairé d'une sinistre lueur les premières années de ce siècle; celui de Savonarole jette sur les dernières un sanglant reflet.

Ce n'est pas que Savonarole se soit élevé au-dessus de son temps: au contraire, c'est pour n'avoir pas su le dominer qu'il en est devenu la victime: il lui avait emprunté ses forces incomplètes, qui se sont retournées contre lui. Du xve siècle Savonarole reproduit dans son caractère les qualités et les faiblesses; à cause même de ce mélange, il est difficile de se rendre compte très précisément du rôle qu'il a rempli, et d'autant plus intéressante en est l'étude. Ce rôle est double : tout moral et religieux d'abord, il devient ensuite, par la force même des événemens, tout politique. Sous le premier des deux aspects, il est digne de sympathie, mais il trahit une faiblesse inhérente à son temps et par où finalement il a péri : sa foi est sincère et sa charité ardente. Si Jeanne était pénétrée de « la pitié qu'il y avait au royaume de France, » il souffre, lui, jusque dans le plus profond de ses entrailles et à la manière des saints, de la pitié qu'il y a aux choses de l'église et à l'état des âmes; mais la scolastique l'enveloppe, il se livre à elle tout en ne croyant plus entièrement et sans arrière-pensée en elle. Deux siècles auparavant, il eût été franchement un illuminé ferme en sa croyance aux visions et aux communications célestes, et il eût sans contradiction et sans danger passé pour tel, tandis qu'au xve siècle, une fois engagé comme à son insu sur ce terrain devenu glissant, il ne trouve plus en lui-même, ni dans ceux à qui il s'adresse, l'appui qui lui serait nécessaire; il est battu en brèche par ces mêmes armes de la scolastique que ses ennemis retournent contre lui, et il périt sous leurs coups.

Quant à son rôle politique, on ne lui a pas suffisamment rendu justice. Il montre là une liberté d'esprit et une habileté pratique singulières, et par là encore il est bien de son temps. En inaugu-

rant ce mouvement de centralisation administrative qui s'opéra dans tous les états de l'Europe occidentale au double profit des communes et de la royauté unies contre la noblesse, le xv[e] siècle fut assurément inspiré de l'esprit moderne, et Savonarole se trouva le véritable fils de ce siècle lorsque, entraîné par son ardeur et sa charité même à prendre en main la conduite des affaires après l'expulsion des Médicis, il déploya un génie d'organisation politique entièrement dégagé de la tradition féodale.

On conçoit que, pour qui veut démêler un caractère si complexe, mais si entièrement d'accord avec son époque, la connaissance profonde de cette époque même soit absolument nécessaire. M. Perrens a donné de la vie de Savonarole un récit déjà fort complet, et dont les Italiens, jusque dans leurs derniers travaux, reconnaissent l'autorité; mais, depuis qu'il a paru, de nouveaux documens ont vu le jour; l'intéressante publication de trois volumes inédits de Guichardin, faite à Florence il y a peu d'années, et dont on attend avec impatience la suite, a donné un signal. En France même, les études sur la renaissance se sont multipliées, et, pour l'histoire de Savonarole en particulier, l'Italie a dans ces derniers temps produit plusieurs curieux volumes. M. le comte Charles Capponi, descendant d'une famille qui a été fort mêlée à cette histoire, et dans laquelle la vénération, j'allais dire le culte, du grand dominicain est héréditaire, a livré à l'impression, avec un soin parfait, plusieurs des ouvrages inédits dont les manuscrits étaient en sa possession (1). M. Villari enfin vient de se recommander au public savant par une nouvelle biographie de Savonarole, en deux volumes, qui épuise le sujet. M. Villari a le grand mérite de replacer mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour le réformateur italien de la renaissance au milieu de son temps, et, malgré quelque partialité pour son héros, il

(1) *Del dispregio del mondo*, ouvrage latin de la jeunesse de Savonarole. — *Il Savonarola e i Lucchesi*, documens nouveaux avec une lettre inédite de Savonarole. — Sermon inédit de Savonarole. — Poésies de Savonarole. — Toutes ces publications sont datées de Florence, 1862. Il faut y ajouter un curieux *Officio proprio*, dont nous aurons occasion de reparler. — Quant aux publications françaises sur la renaissance, sur l'organisation fort curieuse et souvent difficile à bien comprendre de l'état florentin, ainsi que sur les projets de réforme dont elle fut l'objet jusqu'au temps de Guichardin, il faut consulter d'abord un volume de M. Eugène Benoist : *Guichardin historien et homme d'état*. C'est une fort sérieuse étude sur le temps qui suivit la tentative de Savonarole, dont toutefois l'auteur ne nous semble pas avoir suffisamment tenu compte. Il en resta quelque chose. On n'a qu'à voir la place que tient le souvenir de ce réformateur, même au point de vue politique exclusivement, dans le souvenir de Guichardin. M. Lannau-Rolland vient aussi de donner une première traduction complète des poésies de Michel-Ange avec un tableau intéressant des rapports du grand artiste avec Vittoria Colonna. Nous avons nous-même fait connaître ici les trois volumes inédits de Guichardin : voyez *un Politique italien de la renaissance, — Guichardin et ses œuvres inédites*, — dans la *Revue* du 15 août 1861.

a donné, on peut le croire, une appréciation définitive. L'Italie se fait grand honneur par de tels travaux, entrepris, au milieu même de ses agitations actuelles, sur les époques et les hommes qui l'ont le plus honorée dans le passé. Nous-mêmes nous ne pouvons mieux témoigner nos sympathies envers un peuple auquel des liens si étroits nous unissent qu'en signalant ces travaux à l'attention publique. Un retour sur le grand rôle de Savonarole avec les lumières nouvelles qui nous sont offertes ne sera pas inutile d'ailleurs pour la connaissance de ce génie italien qui ne s'est montré que trop flexible et trop habile, dans le passé, aux combinaisons politiques, et auquel n'ont pas manqué non plus, avec les infortunes de tout genre, les leçons pratiques de l'expérience.

I.

A proprement parler, le rôle religieux de Savonarole ne se sépare pas de son rôle politique; il le domine sans cesse, il l'explique, et mérite une étude particulière de quiconque aspire à comprendre l'épisode auquel reste attaché le nom de l'éloquent dominicain. Il importe de préciser en quoi ce rôle a consisté. Savonarole a souhaité et tenté d'accomplir une réforme morale, embrassant à la fois la société ecclésiastique et la société laïque, plutôt qu'il n'a rêvé une réforme proprement religieuse. Il n'a jamais eu en effet la pensée de changer le dogme de l'église; mais il a été témoin d'une profonde corruption morale au sein de l'église et dans le siècle : il en a ressenti une vive douleur, et il a consacré sa vie à combattre ce mal. Telle est la hauteur de son inspiration, telle l'ardeur de sa pitié. Savonarole n'a pas le ferme génie de Colomb ni l'héroïque bon sens de Jeanne d'Arc; mais il a du moins avec eux, outre la communauté du malheur, celle du dévouement. Avertir l'Italie et l'église, provoquer la réforme de l'une dans sa discipline et dans ses mœurs, dans son chef et dans ses membres, rappeler l'autre à une vie meilleure, montrer à toutes deux l'abîme où elles se précipitent, et les sauver par un prompt réveil, voilà son dessein, qui n'a pas été trop élevé pour son éloquence et pour son zèle.

Il ne faut pas chercher d'autre explication à son entrée dans la vie religieuse; cette vie nouvelle le marquait du caractère nécessaire à l'accomplissement de sa mission et lui ouvrait la chaire chrétienne. Élevé dans Ferrare par un oncle bel esprit et en faveur à la cour d'Este, Savonarole pouvait, avec son intelligence vive et précoce, devenir un professeur illustre dans la célèbre université de Padoue ou bien un courtisan heureux dans sa propre ville; mais de bonne heure l'étude assidue de saint Thomas l'avait détourné des sciences profanes aussi bien que des élégances frivoles, et l'horreur

du paganisme renaissant était venue ensuite le dévouer à la vie du cloître. Le 24 avril 1475, il se présentait au couvent de Saint-Dominique, à Bologne, pour y prendre l'habit; il avait alors vingt-trois ans. Quelque temps après, en 1482, il était envoyé à Florence, dans cette maison de Saint-Marc sur laquelle il devait répandre un si grand éclat. C'était déjà une demeure privilégiée. Côme l'ancien l'avait fait construire par le célèbre architecte Michelozzo Michelozzi et l'avait dotée d'une belle collection de manuscrits précieux, en attendant les peintures de fra Angelico da Fiesole; mais la plus grande gloire de la sainte maison aux yeux de Savonarole était le souvenir de son fondateur religieux, san Antonino, justement vénéré dans Florence pour d'innombrables institutions de charité, dont une fort célèbre, celle des *buoni uomini*, subsiste encore de nos jours.

Laurent de Médicis était à l'apogée de sa puissance; tous ses ennemis étaient morts prisonniers ou languissaient dans l'exil. Au milieu d'une paix profonde, les Florentins ne songeaient qu'à des fêtes et paraissaient avoir oublié jusqu'au nom de la liberté. La situation intellectuelle et morale de ce peuple offrait le singulier contraste d'un paganisme croissant en présence d'une insatiable curiosité d'esprit et d'un incomparable amour des arts. La tyrannie des Médicis ayant détruit toute activité politique, le grand commerce et l'industrie, jadis si prospères à Florence, étaient tombés dans le néant. Toutes les forces vives de la nation semblaient s'être réduites dans une soif immodérée des jouissances intellectuelles et matérielles indifféremment confondues. Le vice et la débauche se déployaient à l'aise, l'intrigue et le meurtre dominaient; toute foi religieuse et philosophique semblait être morte : le doute raisonné eût été lui-même trop fatigant pour les âmes; on leur avait préparé une bizarre doctrine qui prétendait concilier toutes les croyances en imaginant un olympe où les divinités du paganisme, remises en honneur par les études classiques, admettaient Jésus-Christ comme un nouvel hôte dans leurs rangs. Suivant Marsile Ficin, la principale autorité philosophique de ce temps, Platon lui-même avait annoncé que sa doctrine durerait jusqu'à la venue de celui qui ouvrirait les fontaines de toute vérité; les dieux avaient déclaré le Christ excellemment pieux et religieux, et comme eux immortel, « rendant ainsi témoignage de lui avec beaucoup de bienveillance. » A côté de cette indifférence et de cet oubli du christianisme, le zèle était incroyable à recueillir les manuscrits ou les statues antiques; on discutait avec passion les questions grammaticales, philologiques ou érudites; au mépris de mille difficultés, on entreprenait des voyages en Orient à la recherche des objets d'art, des livres latins ou grecs, et c'était fête publique à Florence ou à Venise lorsqu'un

Giovanni Aurispa, un Guarino de Vérone, un Francesco Filelfo revenait de Constantinople rapportant quelque débris antique (1). Cette ardeur intempérante et cette passion païenne semblaient surtout exalter Florence, dont le génie paraissait se modeler sur celui du prince qui l'avait asservie. Laurent de Médicis, du palais où il venait de signer l'abolition d'un dernier vestige de liberté ou bien quelque sentence de confiscation, d'exil ou de mort, passait avec une parfaite égalité d'humeur à cette fameuse académie platonicienne qui rédigeait des litanies en l'honneur de Socrate et demandait à Rome de canoniser Platon; il y dissertait de la vertu et de l'immortalité de l'âme. De là il se rendait au milieu d'une jeunesse perdue et en partageait les débauches, qu'il encourageait et excitait par ses chants *carnavalesques* (*canti carnascialeschi*), à la fois raffinés et obscènes. Il allait se reposer de ses fatigues dans ce fameux jardin de Saint-Marc où il avait réuni un grand nombre d'antiques; un Benvenuto Cellini les lui interprétait, ou bien ce Michel-Ange dont il avait deviné le génie, et il achevait la journée en réunissant à sa table Ange Politien, Pulci, d'autres beaux esprits encore, à qui il récitait les vers qu'il venait de composer. Il se livrait si complétement dans ces occupations diverses que chacune semblait avoir dû être l'unique ou la principale de toute sa vie.

C'en était assez de ce brillant paganisme pour inspirer à une âme ardente et généreuse comme celle de Savonarole la pensée d'une expiation nécessaire et celle d'un suprême dévouement. Le mal qui s'offrait à ses yeux et qu'il détestait, il le combattit d'abord par son propre exemple jusque dans le cloître, où la contagion avait pénétré, puis au dehors par la plus éloquente prédication. Recueillie sur-le-champ par ses auditeurs mêmes, cette prédication peut bien aujourd'hui nous sembler étrange, entachée de mauvais goût et d'excès; il est d'autant plus curieux de remarquer qu'elle sembla, lors de sa première apparition, timide et décolorée, parce qu'elle ne s'appuyait que sur la Bible et n'invoquait le secours d'aucune grâce mondaine. Le prédicateur à la mode était un franciscain nommé Mariano Gennazzano, dont Politien louait « la voix sonore, les paroles choisies, les périodes harmonieusement cadencées. » Savonarole n'avait à la vérité aucun de ces mérites, et la première fois qu'il monta en chaire : « Père, lui dit un de ses auditeurs, on ne peut nier que votre doctrine ne soit bonne et utile; mais votre exposition manque de grâce, surtout si on la compare à celle du frère Mariano. » Peu de temps après, Florence tout entière était suspendue aux lèvres du nouveau prédicateur, et, découvrant en lui par surcroît un

(1) Le premier rapporta à Venise deux cent trente-huit manuscrits, après avoir consacré à cette recherche toute sa fortune; le second se vit enlever par un naufrage un butin pareil, et le chagrin blanchit ses cheveux.

grand patriote, elle allait remettre en ses mains toute autorité. Il aimait Florence et l'Italie et il aimait la liberté. A la grande cause de la liberté politique se rattachait inévitablement, dans sa pensée, celle de la moralité et de la religion des peuples; la tyrannie démoralisatrice et énervante des Médicis était pour lui, au nom de cette doctrine généreuse, la plus dangereuse ennemie. On sait quels furent ses rapports avec Laurent le Magnifique. Laurent, déjà en proie aux angoisses de la mort, lui rendit un éclatant témoignage. Sachant jusqu'où on portait la corruption et la servilité autour de lui et que pas un prêtre ne lui oserait refuser l'absolution, il ne trouvait à ces derniers secours d'une église avilie et mercenaire aucune saveur, aucun prix, aucun soulagement efficace. Le remords agitait ses derniers momens, et sa conscience ne rencontrait aucune aide. Au milieu de ce tourment, il se rappela Savonarole : « Je ne connais de vrai religieux que celui-là, » dit-il, et il le fit mander. Il avait trois fautes à lui confesser, pour lesquelles il sollicitait son absolution : c'était le sac de Volterra, le vol au détriment du Mont-des-Filles (*il Monte delle Fanciulle*), et le sang par lui versé à la suite de la conjuration des Pazzi. Sous l'impression terrible de ces souvenirs, la parole du moribond devenait ardente et oppressée; Savonarole, assis au pied du lit, tentait de le calmer en disant : « Dieu est bon, Dieu est miséricordieux. — Toutefois, ajouta-t-il dès que Laurent eut fini de parler, il faut ici trois choses : la première est d'avoir une foi vive dans la miséricorde divine. — Je l'ai, répondit Laurent. — La seconde est d'ordonner la restitution de tout l'argent iniquement enlevé. » Après quelque hésitation et malgré une répugnance évidente, Laurent fit de la tête un signe affirmatif, puis il attendit avec une visible anxiété. « Le troisième point, dit Savonarole, c'est de rendre la liberté au peuple de Florence, » à quoi Laurent de Médicis, rassemblant ce qui lui restait de forces, sans prononcer une parole, leva les épaules avec l'expression d'un suprême dédain. Savonarole partit sans lui donner l'absolution, et Laurent, peu d'heures après, rendit l'âme.

Nous venons de résumer le récit du plus grand nombre des biographes. Il est vrai que Politien, dans une de ses lettres, a raconté la scène d'une manière un peu différente. « Pic venait de se retirer, dit-il, lorsqu'entra Jérome de Ferrare, homme d'une science et d'une sainteté remarquables, prédicateur éminent de la divine doctrine : il exhorte le malade à la foi, Laurent témoigne d'une foi profonde et sincère; — il l'engage à prendre la ferme résolution d'une vie meilleure, Laurent y accède; — il lui recommande enfin d'accepter avec résignation, s'il le faut, une mort prochaine, et le malade affirme que rien ne lui sera plus agréable, si Dieu l'a décidé ainsi. — Jérôme s'apprêtait à partir; le malade lui demande sa bé-

nédiction : il la reçoit la tête et les yeux humblement baissés, dans toute l'attitude d'une parfaite pénitence, répondant à toutes les prières et ne se laissant en rien émouvoir par la douleur, désormais non contenue, de ses familiers; vous eussiez dit que la mort menaçait là tout le monde excepté Laurent lui-même. » Telle est la narration que Fabroni, le *Plutarque italien*, panégyriste des Médicis à la fin du XVIIIe siècle, a le premier préférée, et qu'à son exemple Roscoe a voulu accréditer. Politien était témoin oculaire, disait-on; il écrivait une lettre à un ami, dans laquelle il ne pouvait être tenté de dissimuler. Nous croyons que M. Villari, le dernier venu des biographes de Savonarole, a raison de préférer le premier récit. L'autorité de Politien n'est point imposante. Rien ne prouve qu'il ait été présent : Razzi, biographe contemporain, dit que tous ceux qui entouraient Laurent sortirent de sa chambre au moment où arriva Savonarole, ce qui va de soi pour une entrevue suprême et redoutable. Politien dit lui-même qu'il dut passer plusieurs fois dans la chambre voisine. Quant à son impartialité présumée, tout le monde sait qu'il était habile courtisan; il risquait, en publiant une semblable scène, de ruiner son crédit auprès du successeur de Laurent de Médicis, et l'on ne doit pas enfin se faire illusion sur le titre de *lettre* donné à l'écrit latin qui porte en suscription le nom d'un érudit, son contemporain; il faudrait être peu familier avec les habitudes savantes du XVe siècle pour oublier que c'était là une forme littéraire qu'adoptaient volontiers les beaux esprits d'alors, et que les auteurs de ces prétendues lettres les adressaient véritablement au public. De plus, contre l'unique témoignage de Politien, on a ceux, entièrement conformes entre eux, des autres biographes contemporains de Savonarole; nous ne citerons que Burlamacchi et Pic, neveu du célèbre Pic de La Mirandole. Tous deux étaient honnêtes et sincères, tous deux écrivaient en présence des ennemis de Savonarole; comment supposer qu'ils eussent inventé un récit auquel n'auraient pas manqué les promptes réfutations? Mais surtout combien la version commune n'est-elle pas plus conforme à l'esprit du temps et au caractère des deux personnages! Cette anxiété d'une conscience que tant de fautes ont atteinte sans l'émousser entièrement et cette impérieuse intervention d'un moine au nom de la liberté politique sont bien des traits du XVe siècle; Laurent de Médicis ne s'est pas résigné à mander Savonarole, et Savonarole n'a pas consenti à venir trouver Laurent de Médicis, dont il avait ouvertement plus d'une fois blâmé la conduite, si ce n'est pour quelque grave entretien. Pour tout dire enfin, la narration toute compassée du courtisan Politien nous paraît un calque effacé de la véritable scène dont il laisse subsister les traits extérieurs, mentionnant, lui aussi, trois conseils de Savonarole; le troisième seul diffère dans son récit.

Nous avons insisté sur cet épisode de la vie du célèbre dominicain, parce qu'il est à la fois très souvent cité et très discuté, et parce qu'il dévoile d'un seul coup l'énergie de son caractère et l'influence morale que lui avaient acquise ses deux premières années de prédication à Florence (1490-1492). Cette prédication, à elle seule, était de nature à émouvoir profondément les âmes : l'église sera flagellée, puis renouvelée, et cela se fera bientôt, tel était le texte perpétuel de ses sermons :

« Je voudrais me taire, mais je ne le puis, parce que le Verbe de Dieu est dans mon cœur comme un feu ardent; si je ne lui cède, il consumera la moelle de mes os. — Les princes de l'Italie lui sont envoyés pour la punir. Voyez-les tendant aux âmes des embûches; leurs palais sont le refuge des bêtes féroces et des monstres de la terre, c'est-à-dire de tous les scélérats et pervers, qui s'y trouvent à l'aise pour satisfaire leurs volontés dépravées et leurs passions mauvaises. Là sont les conseillers méchans qui inventent sans cesse de nouvelles charges et de nouveaux impôts pour sucer le sang du pauvre peuple, là les philosophes et les poètes de cour qui racontent mille fables pour faire remonter jusqu'aux dieux la généalogie de leurs princes, là (ce qui est bien pis!) des religieux qui suivent les mêmes erremens... C'est bien la cité de Babylone, ô mes frères, la cité des fous et des méchans, que le Seigneur veut détruire. — Allez à Rome! Pour tout christianisme, on s'occupe chez les grands prélats de poésie et d'éloquence. Vous trouverez dans leurs mains les œuvres d'Horace, de Virgile ou de Cicéron; c'est là qu'ils apprennent le gouvernement des âmes. Ils régissent l'église par l'intermédiaire des astrologues, qui leur prédisent l'heure grave à laquelle ils devront aller parader à cheval ou remplir quelque autre fonction de même importance. — Vue extérieurement, elle est belle, leur église, avec ses ornemens et ses dorures, ses brillantes cérémonies, ses vêtemens magnifiques, ses candélabres d'or et d'argent, ses riches calices, ses mitres d'or, ses pierres précieuses;... mais faut-il vous le dire? dans la primitive église, les calices étaient de bois et les prélats étaient d'or : c'est le contraire aujourd'hui. Les prélats de Rome ont introduit parmi nous les fêtes de l'enfer; ils ne croient plus en Dieu et se moquent des mystères de notre religion... Que fais-tu donc, ô Seigneur? Pourquoi dors-tu? Lève-toi et viens délivrer ton église des mains des démons, des mains des tyrans, des mains des mauvais prêtres! As-tu oublié ton église? as-tu cessé de l'aimer? Presse le châtiment, afin que plus vite nous retournions à toi! — O Rome, prépare-toi, ton châtiment sera terrible! Tu seras ceinte de fer, tu passeras par l'épée, par le feu et la flamme. Pauvres peuples! combien je vous vois accablés!... Italie, tu es malade d'une grave maladie, et toi, Rome, tu es malade d'une grave maladie, malade *usque ad mortem*... Si tu veux guérir, renonce à ta nourriture habituelle, à ton orgueil, à ton ambition, à ta luxure, à ton avarice : telle est la pâture qui t'a rendue malade et qui te mène à la mort... Mais l'Italie se moque, et refuse le remède, et dit que le médecin déraisonne... O incrédules, qui ne voulez pas entendre ni vous convertir! Le Seigneur vous dit: Puisque l'Italie est toute pleine d'hommes de sang, de courtisanes, d'entre-

metteurs et de scélérats, je conduirai sur elle le pire ennemi qui se puisse trouver, j'abattrai ses princes, et je ferai cesser l'orgueil de Rome. Cet ennemi entrera dans ses sanctuaires et souillera ses églises. L'Italie elle-même en a fait les demeures des courtisanes; moi, j'en ferai les demeures des chevaux et des porcs : cela déplaira moins à Dieu que d'y laisser les courtisanes! Quand viendra l'angoisse et quand viendra la tribulation, alors ils n'auront plus de paix; ils voudront se convertir, mais ils ne le pourront pas. O Italie, ce sera alors fléau sur fléau : fléau de la guerre par-dessus celui de la famine, fléau de la peste par-dessus celui de la guerre, fléau d'ici et fléau de là... Et l'on ne suffira pas à enterrer les morts; les morts seront si nombreux dans les maisons que les fossoyeurs iront par les rues, disant : « Apportez les morts! » et ils les mettront sur des charrettes et jusque sur les chevaux, et ils en feront des montagnes qu'ils brûleront. Ils iront par les rues, criant : « Qui a des morts? qui a des morts? » Et les gens viendront et diront : « Voici mon fils, voici mon frère, voici mon mari... » Et ils iront encore par les rues, criant : « N'y a-t-il plus de morts? qui a encore des morts? » Et telle aura été la mortalité qu'il restera bien peu d'habitans dans les villes!... — O Florence! ô Rome! ô Italie! il a cessé, le temps des chants et des fêtes! Vous avez fait le mal et vous avez été flagellées; les prophéties se sont vérifiées, l'épée est venue... Faites donc pénitence, faites l'aumône, priez et restez unies... O mon peuple! qu'ai-je jamais souhaité que de te voir sauvé? Je me tourne vers toi, ô Seigneur qui es mort pour l'amour de nous! Pardonne à ce peuple de Florence qui veut être à toi! »

Telles étaient les alternatives de terreur, d'espérance et de pitié par lesquelles la prédication éloquente de Savonarole faisait passer la population de Florence, tout entière courbée sous cette parole. On sait que les effets en étaient prodigieux, quoique souvent peu durables; les femmes se dépouillaient de leurs parures pour les offrir en aumônes, les hommes renonçaient aux mœurs faciles pour accepter d'austères pénitences; quelques-uns des principaux citoyens venaient prendre l'habit dans le glorieux couvent que gouvernait Savonarole, et l'humble copiste enfin qui mettait par écrit de son mieux les paroles du prédicateur s'interrompait, comme on le voit dans les éditions du temps, avec ces mots : « Ici l'émotion et les larmes m'ont empêché d'écrire. »

Il est un point particulier de cette prédication qui a servi de texte à beaucoup d'accusations contre Savonarole, et sur lequel il faut s'arrêter et s'expliquer, si l'on veut arriver à le connaître. Aux momens mêmes où son éloquence paraît triompher le plus complétement, Savonarole, au lieu de se livrer à l'espérance et à la joie, est profondément triste. Il est vrai qu'il paraît avoir compris l'incurable légèreté des esprits auxquels il s'adresse et n'avoir pas partagé sur leur compte leurs propres illusions. Au lieu de ces impressions vives, mais peu profondes, qui se produisaient avec éclat devant lui,

au lieu de ces élans trop passagers d'enthousiasme et de ferveur, il demandait une conversion durable, que dis-je? il l'implorait avec supplications et avec larmes, et, dans son généreux dévouement, bien qu'il doutât fort du succès, acceptant une terrible solidarité, espérant contre toute espérance, il remettait aux Florentins, dont il confondait la cause avec la sienne, ses plus graves intérêts, — ceux de son salut éternel, car il croyait devenir coupable s'il échouait, — ceux de son salut temporel, car il prévoyait le martyre. Et il leur présentait cette dernière image sous la double inspiration des symboles familiers à la primitive église et de l'imagination dantesque :

« Un jeune homme, ayant quitté sa maison, se mit en mer pour aller pêcher; pendant qu'il pêchait, le patron de la barque l'emporta jusque dans la haute mer, d'où l'on n'apercevait plus le port, et le jeune homme commença de se lamenter... — O Florence! cet infortuné qui se lamente, il est ici, dans cette chaire! Moi aussi, je sortis de ma maison pour aller d'abord dans un des ports de la religion chercher la liberté et la paix, les deux choses que j'aimais par-dessus toutes les autres; mais je regardai vers la mer de ce monde, et je commençai de prêcher et gagnai quelques âmes, et, pendant que j'y trouvais plaisir, le Seigneur m'a emporté dans la haute mer, où me voici maintenant, n'apercevant plus d'asile. *Undique sunt angustiæ.* Devant moi se préparent la tribulation et la tempête, derrière moi j'ai perdu le port, et cependant le vent me pousse toujours au large. A droite sont les élus, qui réclament notre aide; à gauche sont les démons et les méchans, qui nous persécutent; au-dessus de ma tête, j'aperçois la vertu éternelle, et l'espérance m'y pousse; sous mes pieds est l'enfer : étant homme, je dois le craindre; j'y tomberais sans le secours de Dieu. O Seigneur, Seigneur! où m'as-tu conduit? Pour avoir voulu sauver quelques âmes, me voici en un lieu d'où je ne puis plus retourner vers mon repos. J'étais libre, et me voici l'esclave de tous. Je vois partout la discorde et la guerre qui s'avancent sur moi. Vous du moins, ô mes amis, ô élus de Dieu, pour qui nuit et jour je pleure, ayez pitié de moi! Donnez-moi des fleurs, comme dit le cantique, parce que je languis d'amour, *quia amore langueo*,... des fleurs, c'est-à-dire des bonnes œuvres. Je ne désire rien autre, si ce n'est que vous plaisiez à Dieu et que vous sauviez vos âmes... — Mais quelle sera, ô Seigneur! la récompense accordée dans l'autre vie à celui qui sortira vainqueur d'un tel combat? — L'œil ne peut le voir et l'oreille ne peut l'entendre : ce sera la béatitude éternelle. — Et le prix dans cette vie? — Le serviteur ne sera pas plus grand que le maître, dit le Seigneur. Tu sais qu'après la prédication je fus crucifié; toi aussi, le martyre t'attend. — O Seigneur, Seigneur! envoie-le-moi donc, ce martyre, et fais-moi bientôt mourir pour toi comme tu es mort pour moi! Voici déjà qu'il me semble voir le couteau affilé!... »

Ce fut là, M. Villari le remarque avec raison, un de ces momens dont Savonarole avait coutume de dire : « Un feu intérieur brûle mes os et me force à parler. » Savonarole était alors emporté comme

dans une sorte d'extase au milieu de laquelle l'avenir semblait véritablement s'ouvrir devant ses regards. Se trouvait-il en chaire, son exaltation devenait contagieuse, et tout son auditoire pleurait et gémissait avec lui; s'il était dans sa cellule, il restait longtemps en visions, oubliant le sommeil et le mouvement, la faim et la soif. En réalité, il eut sur plusieurs points un incroyable pressentiment de l'avenir : il ne cessa pas de prédire sa mort violente; il annonça le premier l'arrivée des Français en Italie et l'expulsion des Médicis; il comprit, avant tous ses contemporains, qu'un grand renouvellement moral approchait, que le sentiment religieux allait renaître dans les âmes pour les régénérer, et qu'à travers de terribles combats la société chrétienne reprendrait une vigueur nouvelle. Le XVIe siècle avec sa réforme catholique en face de la réforme protestante, le XVIIe avec sa haute inspiration et sa foi profonde, ont justifié ses prédictions.

Mais si l'on pénètre jusque dans le détail de sa vie, on voit que Savonarole, sur cette voie périlleuse des prédictions, s'est laissé entraîner à des extrémités qu'il est difficile de défendre, et qu'on doit se contenter d'expliquer pour n'en pas laisser exagérer les conséquences. Bien que la légende qui s'est formée autour de son nom lui ait attribué gratuitement un grand nombre de prophéties auxquelles il resta entièrement étranger, il n'en est pas moins incontestable qu'il réclama pour lui-même ce don de prophétie; on en a conclu tantôt qu'il était de bonne foi, mais halluciné, tantôt qu'il n'avait pas dédaigné d'appeler à son aide quelque supercherie. L'une et l'autre interprétations sont erronées à notre avis, surtout la dernière, énergiquement démentie par tout ce que l'on sait du caractère de Savonarole et même de ses faiblesses, auxquelles il eût évidemment résisté, s'il eût été de mauvaise foi. La vérité est que Savonarole, malgré son regard perçant dans l'avenir et malgré son initiative de réformateur, était l'homme d'une doctrine dont il avait emprunté, à son insu peut-être, les procédés intellectuels. La scolastique exerçait encore, à la fin du XVe siècle, un tout-puissant empire. Bien que Savonarole eût tenté plus d'une fois d'en briser les liens pour s'enfermer dans l'étude unique et directe des saints livres, elle avait été sa principale éducation. Dès l'enfance, il avait commenté avec une passion singulière les écrits de saint Thomas, et il avait longtemps médité toutes les conceptions du docteur angélique sur le caractère des prophéties et des visions, et sur celui des rapports entre les hommes et les intelligences célestes. Il n'y avait pas une apparition rapportée dans l'histoire des prophètes qui ne lui fût devenue familière, c'est-à-dire dont il n'eût étudié à travers les distinctions les plus subtiles les causes efficientes, la préparation et l'éclosion, et il n'y avait pas de phénomène analogue qui

ne lui parût digne d'être examiné suivant les règles raffinées de la scolastique.

Dès lors il était devenu esclave de ses visions; à l'entendre, il eût paru souvent croire qu'en elles seules consistait toute l'importance de sa mission; c'était pour lui un sujet d'étude continuelle et de méditation attentive; il s'attachait pendant de longues heures à distinguer comment l'action immédiate exercée par les anges produisait les visions, comment se percevaient les voix d'en haut et les signes surnaturels. Cette préoccupation se montre partout, dans ses sermons et dans ses lettres; mais il a particulièrement rassemblé les résultats de ses réflexions dans son *Dialogue de la vérité prophétique*, qui est devenu ainsi une sorte de traité *ex professo* sur la matière. Il a, dans ce dialogue, sept interlocuteurs allégoriques, qui ne sont autres que les sept dons du Saint-Esprit : ils lui adressent des objections, et il s'efforce d'y répondre. La première est celle-ci : « ne se serait-il pas dit prophète pour avoir un moyen d'insinuer plus facilement au peuple les vérités de la foi? » Il répond avec indignation : « La vérité est une, et tout mensonge est un péché; grave entre tous serait le péché de celui qui voudrait abuser tout un peuple avec le nom du Seigneur, et transformer de la sorte Dieu même en imposteur. » Mais cette croyance au don de prophétie ne pourrait-elle pas être un effet de l'orgueil déguisé par une apparence de fausse modestie? — A cela Savonarole répond, en citant l'autorité de saint Thomas : « Cette lumière du don prophétique n'entraînant pas avec elle la justification, sur quoi donc se fonderait mon orgueil? — Mais n'y a-t-il pas tout au moins erreur involontaire? — Non, réplique-t-il; cela ne serait pas possible. Je connais la pureté de mes intentions; j'ai adoré sincèrement le Seigneur, je ne cherche qu'à retrouver ses traces divines; j'ai passé les nuits entières dans l'oraison; j'ai perdu la paix; j'ai consumé ma santé et ma vie au service de mon prochain; non, non, il n'est pas possible que le Seigneur m'ait trompé. Cette lumière prophétique, c'est la vérité même; cette lumière aide ma raison, elle dirige ma charité. » Ainsi donc tantôt le don de prophétie entraîne, suivant Savonarole, l'état de grâce pour celui qui en est doué, tantôt l'état de grâce n'en est pas, à ses yeux, une conséquence nécessaire; dans d'autres passages, on le voit considérer la puissance de percevoir l'avenir comme un résultat auquel s'élèvent sûrement et par leurs propres forces la charité ardente et la fervente piété. « Je ne suis prophète ni fils de prophète, s'écrie-t-il alors, je ne veux pas de ce nom terrible; mais je suis sûr que les choses que j'annonce arriveront, parce que je m'appuie sur la doctrine chrétienne et sur l'esprit de charité évangélique. En vérité, ce sont vos péchés, les péchés de l'Ita-

lie, qui de force me font prophète et devraient faire prophète chacun de vous. Le ciel et la terre prophétisent contre vous, et vous ne les entendez ni ne les voyez. Vous êtes aveugles des yeux de l'intelligence, vous fermez vos oreilles à la voix du Seigneur, qui vous appelle. Si vous aviez l'esprit de charité, vous verriez tous, comme je le vois, le fléau qui s'avance. »

Ce fléau, Savonarole l'aperçoit sous des formes diverses, et quelques-unes de ses visions dénotent une vigueur d'imagination remarquable. Une de celles sur lesquelles il revenait le plus volontiers et qui devinrent le plus populaires est celle-ci : il croyait distinguer une croix noire qui s'élevait du milieu de la ville de Rome et montait en planant jusqu'au plus haut des cieux, et dessus on lisait ces mots : *Crux iræ Dei.* Tout à coup le ciel s'assombrissait; des nuées sinistres parcouraient les airs au milieu des rafales, du tonnerre et des éclairs; il pleuvait des flammes et des glaives, et une grande multitude d'hommes périssait. Puis la scène changeait en un instant. Le ciel se rassérénait, la croix noire s'effaçait peu à peu, et du milieu de Jérusalem une autre s'élevait, qui paraissait d'or et qui illuminait et consolait la terre; on y lisait ces mots : *Crux misericordiæ Dei*, et de toutes les parties du monde les nations accouraient pour l'adorer. Le symbole de cette vision était facile à saisir; une foule de dessins et de gravures la répandirent à profusion parmi le peuple de Florence, dont l'imagination vive se fixait ainsi pour un temps. Savonarole cependant n'était pas toujours aussi heureux, par exemple lorsqu'il racontait son étrange voyage au paradis en qualité d'ambassadeur vers Jésus-Christ de la part des Florentins; il dépeignait les lieux qu'il avait visités; il rapportait les harangues qu'il avait entendues de divers personnages allégoriques et de la Vierge elle-même; il décrivait son trône, il comptait les pierres précieuses dont ce trône était orné : la conclusion de l'étrange récit était un discours que Jésus-Christ adressait par l'intermédiaire de Savonarole aux Florentins, et ce discours était une entière confirmation de la doctrine du frère. Cette vision et ce récit ne furent pas bien accueillis dans Florence, car on voit Savonarole répliquer avec une certaine aigreur aux objections. « Si on l'avait écouté attentivement, répondait-il, on aurait compris qu'il n'avait pas prétendu être allé corporellement dans le paradis, qu'il ne s'agissait que d'une vision purement imaginaire, car il n'y avait au paradis ni arbres, ni eaux, ni escaliers, ni portes, ni siéges; tous ces objets n'étaient que des formes imprimées dans l'intelligence du frère par l'action intermédiaire des anges. »

La puérilité même de ces imaginations nous paraît à bon droit aujourd'hui une garantie de sincérité, mais elle n'en fut pas moins

pour Savonarole un extrême péril qui entraîna sa chute. Ses ennemis abusèrent de ses involontaires méprises; l'arme redoutable de la scolastique fut retournée contre lui, et en dépit de sa foi ardente, en dépit de son généreux dévouement, il porta cruellement la peine de ce manque de fermeté d'esprit auquel il dut de ne pas dominer la confusion des doctrines de son temps et d'offrir par certaines contradictions mille ouvertures à ses ennemis. Ceux-ci purent de la sorte le conduire sans défense jusqu'au martyre, qu'il avait prévu.

II.

Le rôle politique de Savonarole, mieux contenu dans la sphère des idées nécessairement pratiques, montre plus de cohésion et plus d'unité, avec une plus grande originalité de conception individuelle. Il est certain d'abord que s'il mit la main à une œuvre politique, ce fut malgré lui et comme par un nouveau devoir de charité; le patriote ne se sépara pas en lui du missionnaire religieux. Après la chute des Médicis, Florence était tombée dans une profonde anarchie. La longue domination qu'elle avait subie avait étouffé ou empêché de naître les énergies politiques. Il ne se rencontrait pas un seul homme capable de prendre en main les affaires, les principaux partisans du gouvernement déchu ayant fui le ressentiment public, et les adversaires de ce gouvernement n'ayant sauvé leur vie qu'en oubliant toute activité réelle. Ce fut plus tard, à l'école de la liberté, que se forma la grande école florentine à laquelle appartiennent Guichardin, Machiavel, et ce Donato Giannotti, ardent patriote et publiciste profond, injustement effacé à nos yeux par l'éclat de ses deux illustres contemporains. Seul Savonarole exerçait, au moment de la révolution, sur tout le peuple de Florence, une influence incontestée. Tous les bons citoyens avaient donc les yeux tournés vers lui et n'espéraient qu'en lui. Devait-il reculer, au risque de ramener avec les Médicis de cruelles proscriptions dans la république? Il attendit plusieurs jours, exhortant les principaux de la ville à se réunir et à proclamer quelques mesures de gouvernement arrêtées en commun; nul, pas même du côté des ambitieux ou des gens de désordre, ne répondit. Il y avait autre chose que la stupeur d'un état nouveau; il y avait décidément le triste triomphe d'un énervement universel contre lequel réagissaient seules les mauvaises passions des temps d'anarchie, la vengeance et la convoitise menaçantes.

Le 12 décembre 1494, Savonarole aborda franchement en chaire la question du gouvernement. « O mon peuple, dit-il, tu sais que je n'ai jamais voulu entrer dans les affaires de l'état; crois-tu que

j'y viendrais maintenant, si je n'y étais forcé pour le salut des âmes?... Notre réforme doit commencer par les intérêts spirituels, qui sont au-dessus des intérêts temporels, dont ils forment la règle et sont la vie. Si l'on t'a dit (c'était un proverbe familier à Cosme de Médicis) que les états ne se gouvernent pas avec des *pater noster*, rappelle-toi que c'est là une maxime des tyrans, une maxime des ennemis de Dieu, une maxime pour opprimer et non pour délivrer. Tout au contraire, si tu veux un bon gouvernement, il faut de toute nécessité que tu le rapportes entièrement à Dieu. Je ne consentirais certainement pas à me mêler des affaires, s'il en était autrement. » Savonarole posait comme il suit les bases du nouvel état : premièrement la crainte de Dieu et par conséquent la réforme des mœurs, en second lieu le dévouement au bien public de préférence à tout intérêt personnel et à toute ambition particulière. Ces recommandations toutes pratiques avaient pour objet de préparer les esprits à une importante mesure, c'est-à-dire, sous le nom de paix universelle, à une entière amnistie, soit pour les amis du dernier gouvernement en général, soit particulièrement dans la cité pour les débiteurs de l'état. Chose assurément inattendue et nouvelle que la clémence d'un parti vainqueur en de pareils jours! Dans cette Italie du XVI[e] siècle, quand le meurtre et la violence, étant partout, avaient cessé de révolter ou même d'étonner les consciences, après les sanglantes exécutions par lesquelles Laurent de Médicis avait puni la conjuration des Pazzi, action sauvage elle-même, Savonarole invoquait et faisait accepter de tout le peuple une loi d'indulgence et de pardon, un oubli de toutes les haines publiques et privées : nouveau témoignage de la noble inspiration qui le faisait agir, et qui n'avait d'autre principal objet que la réforme morale. Guichardin, dont le jugement sur ces temps voisins de lui est si pénétrant, a bien mesuré l'importance et la grandeur de l'acte par lequel Savonarole inaugura son rôle politique, lorsqu'il en parle ainsi : « Florence était de toutes parts divisée; les partisans de l'ancien état se voyaient en grande haine et en grand péril malgré la protection de Francesco Valori et de Piero Capponi, et il paraissait impossible de les sauver, cela au grand détriment de la cité, car il y avait parmi eux des hommes estimables, prudens et riches, de grande naissance et d'illustre parenté. Les violences qu'on prévoyait eussent engendré la désunion des gouvernans, les révolutions, les exils, et peut-être, pour dernière extrémité, une restauration de Pierre de Médicis avec une extermination et une ruine complètes de la cité. Frère Jérôme lui seul empêcha ces redoutables désordres : il fit décréter la paix universelle, qui, en coupant court à toute recherche du passé, détourna les vengeances dont étaient menacés

les partisans des Médicis. Ce fut l'avantage des vainqueurs aussi bien que des vaincus. Véritablement les œuvres de cet homme furent excellentes. »

Ce n'était pas assez de guérir les plaies du passé : Savonarole voulait en même temps préparer l'avenir, et il donnait de nouvelles lois constitutives à Florence. Voici comment son action pouvait s'exercer : chaque mesure était par lui proposée en chaire dans un sermon; aussitôt l'esprit public s'en emparait, les réunions de magistrats et de membres de la seigneurie dites *pratiche* la discutaient dans les termes mêmes que le prédicateur avait posés; l'adoption suivait presque toujours, sans aucun amendement. — La loi principale, base de tout l'édifice, fut l'institution du grand conseil. Le problème que Savonarole se proposait de résoudre était celui-ci : la tyrannie une fois détruite, il fallait sauvegarder la liberté en prévenant à la fois les abus de l'aristocratie et ceux de la démocratie. Il voulait mettre le gouvernement entre les mains du peuple, représenté par des délégués en nombre limité. La nouvelle institution du grand conseil répondit habilement à ces nécessités. En possession de nommer à toutes les principales magistratures et de voter toutes les lois, ce conseil souverain comprenait indistinctement tous les citoyens *benefiziati* âgés de plus de vingt-neuf ans. Cette première classe de citoyens était déjà désignée par l'ancienne constitution florentine pour les soins du gouvernement. Il fallait, pour en faire partie, avoir occupé soi-même ou bien avoir eu un père, un aïeul, un bisaïeul ayant occupé une des trois charges dites majeures. Au-dessous de cette première classe venait celle des citoyens dits *statuali*, comprenant ceux qui occupaient actuellement quelque charge, majeure ou mineure. La troisième et dernière classe était celle des citoyens dits simplement *aggravezzati*, c'est-à-dire que rien ne distinguait en dehors de la condition, commune d'ailleurs à tous, du paiement de l'impôt. Ces derniers jouissaient du privilége de porter les armes, refusé aux artisans et à la plèbe, qui ne conservaient aucun droit politique, pas plus que les habitans du *domaine*, c'est-à-dire de tout le territoire de la république en dehors de la cité. Le cadastre démontra que Florence contenait environ quatre-vingt-dix mille âmes, et seulement trois mille deux cents *benefiziati* ayant passé vingt-neuf ans. C'était à ceux-là qu'était réservé, avons-nous dit, le privilége de former le grand conseil; mais ce nombre de trois mille deux cents paraissait trop élevé à Savonarole pour la composition d'une seule assemblée, car il redoutait l'anarchie dans les délibérations. Il fit donc décider que ce nombre serait divisé en trois parties, et l'on eut trois assemblées d'un peu plus de mille membres, dont chacune dut siéger alternativement pendant six mois. Indépendamment de cette première garantie contre le

danger d'une trop nombreuse réunion politique, chaque assemblée partielle, au moment où elle inaugurait sa période de gouvernement semestriel, dut choisir dans son sein ce que nous appellerions une commission, composée de quatre-vingts membres, *i ottanti*, chargés de conférer avec la seigneurie, de recevoir d'elle la proposition des lois et de les présenter au grand conseil, c'est-à-dire à celle des trois assemblées partielles en fonction. Quant à la seigneurie, ce n'était rien moins en réalité que l'ancien pouvoir exécutif qui subsistait dans les mêmes conditions que par le passé; son action devait seulement se trouver restreinte désormais par les institutions nouvelles. Elle continuait à être présidée par le gonfalonier de justice, magistrat suprême, nommé par élection, et dont le pouvoir, d'abord temporaire, devint à vie après la mort de Savonarole, qui avait recommandé ce changement.

La première mesure du grand conseil une fois constitué fut de sanctionner la paix universelle proclamée par le réformateur. Toutefois ce n'était pas assez pour Savonarole : l'amnistie effaçait le passé, elle n'assurait pas l'apaisement de l'avenir. En vue de cette dernière œuvre, il eut recours à une autre institution : il imagina une nouvelle forme d'appel. Souvent, au milieu des effervescences de la guerre civile et dans tout l'essor des vengeances réciproques, des citoyens avaient été conduits sur-le-champ devant la seigneurie ou devant le tribunal des huit, et on les avait vus interrogés, condamnés, exécutés quelquefois le même jour, dans l'espace d'une heure, sous la pression de l'aveugle multitude ou sous la terreur imposée par quelques nobles confédérés. D'illustres victimes avaient péri de la sorte. Ce fut pour rendre désormais impossibles de tels excès que Savonarole fit adopter une loi aux termes de laquelle tout habitant de Florence (*cittadino*) condamné pour crime d'état par la seigneurie ou par quelque autre tribunal, soit à la mort, soit à une peine corporelle, à un emprisonnement, ou à une amende de plus de 200 florins, ou bien à la peine de l'admonition, entraînant la perte des droits politiques, pouvait, pendant un délai de quinze jours, interjeter appel devant le grand conseil lui-même. Il voulut même que cet appel ne fût déféré qu'à la commission des quatre-vingts et non pas à l'assemblée des mille; la première proposition qu'il en fit rencontra une vive résistance de la part de beaucoup d'hommes puissans à qui ce nouvel ordre enlevait une arme terrible; toutefois, après plusieurs jours de discussions ardentes, elle passa, « car, dit encore Guichardin, tout ce qui venait du frère avait une force plus qu'humaine. » Savonarole avait par là ménagé aux passions le temps de se calmer et créé un contre-poids à l'excès de l'aristocratie ou de la démocratie.

L'abolition des assemblées *à parlement* couronna son œuvre con-

stitutive en lui assurant des conditions de durée. La loi, fort ancienne, qui autorisait ces assemblées avait consacré, à vrai dire, et organisé la révolution permanente; elle avait été, sous les Médicis, le plus puissant instrument de leur despotisme; elle redevenait après leur chute, aux mains de leurs partisans, ou dans celles d'une démocratie sans frein, la menace la plus redoutable. Cette loi autorisait le gonfalonier et les membres, toujours peu nombreux, de la seigneurie, à convoquer sans annonce préalable le peuple sur la grand'place au son de la grosse cloche du Palais-Vieux, et à lui faire acclamer quelque résolution, qui devenait ainsi légale. Or on comprend qu'à ces convocations subites la populace remplaçait aisément les vrais citoyens, et qu'il était trop facile aux factieux d'organiser des bandes en vue de ces occasions pour leur faire voter les mesures les plus révolutionnaires. Les Médicis s'étaient bien gardés de faire disparaître un tel usage, et plus d'une fois des assemblées *à parlement* leur avaient décerné une dictature temporaire, pendant laquelle ils pouvaient modifier les lois ou faire disparaître ceux des citoyens qui les gênaient. Jamais la parole du frère ne fut plus ardente ni plus vive que lorsqu'il entreprit de faire abroger cette loi d'anarchie ou de despotisme. Il se laissa même entraîner en cette occasion jusqu'à une violence de langage qui ne s'explique que par son intime conviction que là était en réalité la pierre d'achoppement de toute son œuvre et de toutes ses patriotiques espérances : « Prends garde, ô Florence, qu'on ne fasse encore un seul parlement! Sachez bien tous que celui qui parle d'assemblée à parlement n'a d'autre but que de dépouiller le peuple de tous ses droits. Gardez cela dans vos esprits et enseignez-le à vos fils... Quelqu'un vous propose-t-il de faire sonner les cloches pour un parlement, si c'est un simple citoyen, qu'il soit déclaré rebelle, et que tous ses biens soient confisqués. » Savonarole parlait ainsi le 28 juillet 1495; quinze jours après, la loi qui supprimait l'usage de ces parlemens était votée, et il commençait à considérer avec quelque sécurité, non pas certes son avenir à lui-même, mais celui des réformes qu'il avait fait accepter. Le texte de la loi nouvelle promettait 300 florins à quiconque dénoncerait l'auteur d'un projet contraire, et contre l'auteur même elle décrétait la peine de mort. A ceux qui penseraient trouver ici une autre sorte de violence dont ils pourraient finalement charger Savonarole, il convient de rappeler de nouveau le jugement du froid et politique Guichardin : « Si l'on veut que dure le gouvernement libre, dit-il dans ses *Discorsi* (1), il faut que dure aussi cette loi contre les assemblées *à parlement*. Avec elles, il est par trop facile de dissoudre

(1) *OEuvres inédites*, t. II, p. 299.

l'état populaire, car leur effet est d'obliger par la terreur le peuple à voter tout ce qu'on lui propose, afin de donner à croire ensuite que ce qui a été fait représente la volonté et l'œuvre de tous. »

On n'attend pas que nous donnions ici une analyse complète des différentes lois que Savonarole fit adopter. Ce serait un long et minutieux travail qui nous engagerait trop loin. Qu'il nous suffise de dire qu'en résumé Savonarole avait donné à Florence, par l'institution du grand conseil, le meilleur gouvernement qu'elle eût encore connu. Les Florentins enviaient la constitution de Venise jusqu'à ce point qu'ils allaient par les rues, dans leurs jours d'agitations politiques, en criant : « La liberté comme à Venise! » curieux et irréfutable témoignage de la majesté de cette aristocratie vénitienne; mais les hommes réfléchis savaient bien que ce vœu n'était pas réalisable, qu'il devait être impossible d'importer dans un état démocratique tel que Florence, d'où la noblesse, comme classe privilégiée, avait disparu, et dans lequel, en un mot, l'égalité triomphait, des institutions si contraires, et Savonarole, qui l'avait compris, avait trouvé sans doute le meilleur instrument de gouvernement pour un tel peuple dans un système qui paraissait appeler aux affaires toute une partie notable des citoyens, mais qui n'en admettait en réalité qu'un nombre assez restreint. Le gouvernement qu'il avait institué se maintint après sa mort et ne fut renversé que par la force ouverte, lorsque les Médicis furent rentrés, en 1512. Machiavel, qui n'aimait pas Savonarole, et qui, dans une de ses premières lettres, le traite de fourbe, reconnaît cependant plus tard, dans ses *Discorsi*, que d'un si grand homme (ce sont ses propres expressions) il ne faut parler qu'avec respect, et quand son sujet l'amène à l'examen des institutions dues au célèbre dominicain, il est obligé d'en confesser l'importance, comme dans son *Discorso* au pape Léon X, où il dit formellement qu'on ne pouvait rétablir l'état florentin que par ce grand conseil, qu'il n'y a jamais eu de république solide sans une satisfaction accordée au grand nombre des citoyens, et que le pape devait bien savoir que si quelqu'un parlait jamais de restaurer le grand conseil, celui-là était un factieux, dont le seul but était de renverser le gouvernement des Médicis. Guichardin, lui aussi, témoigne de son admiration pour le régime institué par le frère à chaque page de ses œuvres inédites, bien différentes sur ce point comme sur beaucoup d'autres de sa grande *Histoire d'Italie*. Il avait écrit ce dernier ouvrage pendant une époque fort hostile au souvenir de Savonarole, et il n'avait pas été assez hardi pour être sincère. Dans ses écrits inédits au contraire, — écrits non destinés peut-être à la publicité, — dans le silence du cabinet et sous la pression de la conscience, il ne dissimule pas sa secrète approbation. « Les Florentins, dit-il, ont pris si fort à cœur ce gouverne-

ment libre de 1494, que les Médicis ne pourront ni par douceur ni par ruse le faire oublier. La liberté jadis n'appartenait qu'à un petit nombre, à qui on la ravissait aisément; depuis le grand conseil, elle est devenue la propriété de tous. » Et dans son livre sur le gouvernement de Florence : « Nous avons, dit-il, une grande obligation à ce frère, qui, sans verser une goutte de sang, a su accomplir ce qui, à son défaut, se serait fait au prix de beaucoup de sang et de désordre. Florence eût eu d'abord un gouvernement restreint d'*ottimati*, puis tous les excès d'un gouvernement populaire, qui aurait enfanté l'anarchie et la violence, et eût peut-être amené finalement une restauration de Pierre de Médicis. Lui seul a su, dès le principe, être libéral sans lâcher la bride. » Dans son *Histoire de Florence* enfin, le froid et sceptique Guichardin exalte la prudence ainsi que le génie politique et pratique de Savonarole, et ne fait pas difficulté de l'appeler le sauveur de la patrie. De tels témoignages suffisent assurément pour montrer que, si Savonarole est resté l'homme du moyen âge quand il s'est laissé asservir par la scolastique, il a du moins réussi, grâce à une intelligence des nécessités pratiques digne des temps modernes, à ne compromettre qu'une moitié de la tâche qu'il s'était imposée, mais précisément, il est vrai, celle dans laquelle il voulait avant tout réussir. Il prétendit se servir de la politique pour affermir sa réforme morale et religieuse; les Florentins au contraire parurent n'avoir adopté pour un temps ses préceptes religieux et moraux qu'en vue des changemens politiques dont ils pressentaient qu'il deviendrait l'instrument.

S'il est démontré que Savonarole, par tout un aspect de son rôle historique, est l'homme des temps modernes, il y a lieu d'examiner à nouveau un certain reproche qui lui a été longtemps adressé, et que l'on répète aujourd'hui à tort sans nul examen. On prétend que, partisan aveugle d'un passé qui ne pouvait plus renaître, il opposa au libre développement des lettres et des arts toute l'énergie de son despotisme monacal et du fanatisme passagèrement inspiré par lui aux Florentins. Cette accusation ne s'appuie que sur un seul épisode de sa vie mal interprété, et M. Villari a le mérite, ici encore, d'avoir rétabli la vérité.

Le carnaval de 1497 venait de commencer; les *arrabbiati* avaient fait revivre les anciennes orgies, les scandales du temps des Médicis, et particulièrement ce célèbre jeu à coups de pierre, *giuoco dei sassi*, auquel ils savaient le menu peuple plus attaché qu'à tout autre plaisir. Rien ne pouvait affliger davantage Savonarole, car ces jeux barbares, qui mêlaient le sang à de vulgaires désordres, étaient la ruine même de son œuvre morale. Il résolut de les empêcher à tout prix. Toutefois il connaissait bien le peuple auquel il avait affaire, et savait parfaitement qu'il ne fallait pas laisser sans objet

son imagination active. Il inventa donc, de concert avec un frère Dominique de Pescia, qui le remplaçait en chaire pendant qu'il écrivait les opuscules destinés à répandre sa doctrine, une fête nouvelle à substituer aux débauches habituelles du carnaval. Telle fut l'origine du fameux *bruciamento delle vanità* (1). Les enfans étaient, suivant la coutume traditionnelle, enrégimentés à l'avance pour aller mendier ou exiger même dans les différens quartiers de la ville, jusque dans l'intérieur des maisons, l'argent nécessaire aux orgies qui suivaient leur fête ordinaire. Il ne fallait pas songer à faire disparaître subitement des habitudes invétérées; Savonarole crut plus à propos de tourner l'obstacle, et se servit de l'organisation qu'il trouvait toute préparée en la faisant dévier de son but accoutumé. Instruits par ses prédications, on vit les enfans, non plus aller quêter dans les maisons des deniers pour la débauche, mais y réclamer ce que Savonarole, dans son langage énergique, appelait les *vanités* ou les *anathèmes*, c'est-à-dire les objets d'une parure insensée ou quelquefois obscène; puis, au dernier jour du carnaval, une grande pyramide de bois fut dressée sur la place du palais, au-dessus d'un bûcher. Au sommet de la pyramide, on voyait une figure monstrueuse représentant le personnage même de Carnaval; à ses quatre côtés étaient suspendues les innombrables *vanità*. C'étaient, dit un contemporain, des habits de déguisement et des masques, de fausses barbes, des grelots, des parfums, tous les attributs de la volupté ou des vulgaires plaisirs, puis des instrumens de musique, des objets d'art et des livres. Une immense procession, composée d'abord des enfans, puis de tout le peuple, portant des croix rouges et des rameaux d'olivier, parcourut, après avoir entendu la messe et communié, les rues de la ville en chantant des cantiques. Cette foule se rangea sur la place, soit autour de la pyramide, soit sur la *ringhiera* ou balustrade qui régnait alors en avant du Palais-Vieux, soit enfin sous la loge des *Lanzi*. A un signal convenu, quatre hommes mirent le feu aux quatre coins du bûcher, et la flamme s'éleva dans les airs pendant que les fanfares des clairons de la seigneurie et le bruit des cloches se mêlaient aux cris de la multitude.

Nul auteur contemporain n'accuse Savonarole à propos de cet auto-da-fé; l'époque de Marsile Ficin et d'Ange Politien ne saurait pourtant être taxée d'indifférence pour les arts, et l'éloquent dominicain, s'il subjuguait pour un temps le peuple de Florence, n'en comptait pas moins, dans Florence même, de nombreux ennemis. Ce fut plus tard seulement, lorsque, l'ardeur diminuant pour la création d'œuvres nouvelles, l'admiration s'accrut pour les œuvres antiques, ce fut alors que le *bruciamento delle vanità*, rappelé,

(1) Brûlement des objets de vanité.

commenté sous l'influence de traditions malveillantes pour Savonarole, fournit à quiconque était tenté de médire de l'histoire de Florence après l'expulsion des Médicis un argument facile à répéter. Savonarole devint un ennemi déclaré des lettres et des arts, un véritable iconoclaste. Un manuscrit s'était-il perdu, une édition de Boccace était-elle devenue rarissime, même une statue ou un fragment antique ne se retrouvait-il pas : c'était, à n'en point douter, le *bruciamento* qui les avait anéantis!

Pour répéter et soutenir encore aujourd'hui ces accusations erronées, il faut une grande ardeur de partialité rétrospective ou une connaissance fort imparfaite du caractère de Savonarole et de sa vie. On ne saurait d'abord lui reprocher justement la bizarrerie de la fête qu'il inventa. Les Médicis en imaginaient bien d'autres, et les Florentins étaient insatiables; chaque carnaval devait leur apporter son tribut : quelque représentation scénique, une allégorie, un cortége d'empereur romain, une apothéose païenne, un triomphe de la Mort, le char de la Mort tiré par des bœufs noirs et couverts de crânes d'or et de croix blanches, le squelette debout sur ce char, avec la faux et le sablier, autour de lui des tombeaux ouverts d'où se dressaient d'autres squelettes qui débitaient de sinistres présages :

Fummo già come voi siete,
Voi sarete come noi:
Morti siam, come vedete;
Così morti vedrem voi.

Il n'y a qu'à ouvrir Vasari pour rencontrer cent fêtes plus étranges encore, où s'étalaient en liberté les imaginations les plus fantasques. Quelque élément religieux s'y mêlait toujours, et Savonarole n'étonnait personne à Florence en organisant dans les rues de la ville un divertissement sacré.

Qu'on ait brûlé sur le bûcher des *vanités* un butin d'une assez grande valeur, cela est possible; mais une partie de ce butin fut consacré à fonder un utile établissement dont l'idée appartenait au frère, un mont-de-piété. Que des livres et des objets d'art, même de prix, aient fait partie de l'holocauste, cela est très probable; Savonarole voulait arrêter le paganisme renaissant, et personne n'ignore jusqu'où ce paganisme entraînait l'art prostitué. Il est bien possible que des exemplaires du *Décaméron* aient été brûlés à l'instigation du frère, car il avait souvent protesté contre la licence de Boccace, qu'on lisait jusque dans les couvens de religieuses : ce n'est pas une raison pour admettre que les enfans-quêteurs de Florence aient pu détruire toute une édition. Des tableaux furent sacrifiés, dit-on. C'étaient d'abord sans doute quelques-uns de ces portraits de trop

célèbres Transtévérines que les peintres du temps avaient effrontément prises pour modèles de la Vierge et des saintes, si bien que la jeunesse de Florence s'en allait aux églises reconnaître et nommer chacune d'elles. C'étaient ensuite, assure Vasari, des nudités que leurs auteurs mêmes apportèrent sur le bûcher. Qu'il y ait eu à regretter, au milieu de cet élan enthousiaste, la perte de quelque œuvre d'art digne d'être conservée, assurément cela n'est pas impossible; mais ce n'est pas Vasari qu'il faut en croire, car il est de beaucoup postérieur à ces temps, et il est partial contre les anciens adversaires des Médicis. Si quelque ouvrage d'une réelle importance avait péri, les contemporains, qui n'étaient pas tous, nous l'avons dit, favorables à Savonarole et qui se montraient fort épris des arts, auraient jeté un cri de réprobation et d'alarme. Ce n'était pas un ennemi des arts ni des lettres, ce Savonarole, qui conseillait la lecture de l'antiquité classique, qui conservait à l'Italie, au prix des deniers du couvent de Saint-Marc, l'inappréciable bibliothèque des Médicis, dont Commines négociait déjà pour nous l'acquisition, qui faisait publier un décret rappelant de l'exil le neveu de Dante Alighieri, qui introduisait des écoles de dessin et de peinture dans les divers couvens de son ordre, et qui professait enfin dans ses écrits et dans ses discours une esthétique toute platonicienne.

D'ailleurs pour combien ne faut-il pas compter l'inspiration généreuse et élevée que les artistes puisèrent dans la parole de l'éloquent dominicain! Vasari nous affirme, il est vrai, que Baccio della Porta (plus tard fra Bartolomeo) vint, au premier appel de Savonarole, sacrifier lui-même sur le bûcher *delle vanità* ses dessins profanes, et qu'ayant pris l'habit de dominicain dans ce glorieux couvent de Saint-Marc, il resta quatre années après la mort du frère sans vouloir reprendre ses pinceaux; mais la vue des fresques de fra Angelico, les conseils mêmes des moines qui l'entouraient, et surtout assurément le souvenir de Savonarole, le ramenèrent enfin à la pratique de l'art. Et n'est-ce pas à la flamme vivante que la prédication du frère avait déposée dans l'âme de Baccio que nous devons ces peintures ardentes par lesquelles il occupe une place à part entre les artistes de son temps? Aurions-nous, sans le religieux enthousiasme qui lui fut donné, le regard inspiré de son *saint Marc* et *la Mission des Évangélistes* à Pitti? Comment, si Savonarole eût été l'aveugle ennemi des arts, eût-il groupé autour de sa chaire tant d'artistes célèbres, devenus ses disciples ardens et dévoués? On vit s'attacher profondément à lui les Della Robbia, dont deux prirent l'habit par ses mains; Lorenzo di Credi, dont un contemporain raconte qu'il avait été saisi d'une telle admiration qu'il ne pouvait plus parler d'autre chose que de la prédication qu'il avait entendue; le Pollajuolo, qui, dans un curieux tableau

conservé aujourd'hui au palais Corsini de Florence a retracé son supplice; Sandro Botticelli, qui a illustré par le burin quelques-unes de ses publications; delle Carniole, qui nous a laissé de lui un portrait célèbre sur une de ses belles pierres gravées conservées aux *Uffizi*. — Raphaël enfin, qui avait quinze ans lors de la mort de Savonarole, voulut, lui aussi, rendre hommage à son souvenir, et il plaça dans sa *Dispute du Saint-Sacrement*, au Vatican, le portrait de cet adversaire d'Alexandre VI; mais le plus grand hommage peut-être que nous puissions citer à la gloire de Savonarole, et en même temps la plus complète réfutation du jugement erroné que nous avons cité tout à l'heure, n'est-ce pas l'amitié, — c'est peu dire, — la vénération que professa envers lui Michel-Ange? Michel-Ange avait été introduit tout jeune encore par Francesco Granacci, son ami, dans ce fameux jardin des Médicis où Laurent le Magnifique avait groupé d'admirables objets d'art, et où il réunissait les hommes de lettres et les artistes. L'éloquence de Savonarole, qui prêchait dans l'église d'un couvent tout voisin, ne tarda pas à l'attirer et à s'emparer de lui. Vasari et Condivi rapportent que l'impression qu'il en avait reçue ne s'effaça jamais : devenu vieux, disent-ils, il relisait avec ardeur ces *prediche* dont il avait été jadis l'auditeur ému; il croyait entendre encore l'accent de cette chaleureuse éloquence, et il croyait revoir le geste même qui la commentait.

Il est certain que ces deux âmes austères, Michel-Ange et Savonarole, eurent en commun plus d'une noble passion; tous deux ressentirent un même amour de la liberté et une même douleur des plaies de l'Italie. Michel-Ange se rangea de bonne heure parmi les partisans politiques du frère; il fut au nombre des artistes, tous dévoués à Savonarole, qui travaillèrent à la construction et à l'achèvement de la fameuse salle du grand conseil, et on le vit enfin, sur les hauteurs de San-Miniato, devenu ingénieur et tacticien, soutenir au péril de sa vie contre les Médicis, qui voulaient rentrer dans Florence, la cause politique à laquelle Savonarole s'était voué. L'auteur allemand d'une nouvelle biographie de Michel-Ange, M. Hermann Grimm, remarque que le grand artiste travaillait à Rome à sa célèbre *Pietà* dans l'année même où eut lieu le supplice de Savonarole, et il croit retrouver dans l'expression profonde de cet ouvrage l'abîme de douleur où il pense que ces sinistres événemens plongèrent l'âme de l'artiste. Ce qui paraît plus authentique, c'est, dans *le Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, le reflet brûlant de l'imagination biblique et dantesque où l'éloquent dominicain puisait le redoutable enthousiasme de ses anathèmes, et dont, pendant les années de sa jeunesse, Michel-Ange s'était inspiré : « Les fos-

soyeurs iront par les rues, criant : Qui a des morts? N'y a-t-il plus de morts?... » Ne reconnaît-on pas dans les accens de cette voix terrible que le grand artiste avait entendue, et qui, nous le savons, le hanta toute sa vie, la même impression de religieuse terreur et aussi la même audace d'expression qui nous étonnent et nous troublent aujourd'hui dans la fresque du Vatican?

Si cela est vrai, c'en est assez assurément pour la réfutation de ceux qui ont cru pouvoir représenter Savonarole comme un ennemi des lettres et des arts; ceux-là ont commis la faute de ne pas mesurer à sa vraie grandeur une âme peu commune. D'autres juges ont pensé que Savonarole eût ramené l'art dans les voies exclusivement religieuses où il était resté enveloppé pendant le XIIIe et le XIVe siècle, à l'époque des Cimabué et des Giotto. Comment admettre cette étroitesse de vues attribuée au même homme qui, dans un temps aussi éclairé que celui de la renaissance, a exercé sur tous les principaux artistes ses contemporains, et particulièrement sur le grand Michel-Ange, une influence si décisive et si profonde? Ces hommes qu'on nous représente si souvent, et non sans raison, comme les précurseurs privilégiés de l'esprit nouveau, fussent-ils tombés dans cette grossière confusion d'adopter comme un des leurs, bien plus de vénérer comme un père et comme un maître, *tu maestro, tu duca, tu signore*, un étroit et aveugle partisan du passé? Comment celui qui réclamait dans l'éducation de son temps, à côté d'une profonde et sérieuse étude des livres saints, une large place pour la lecture et la fréquentation des grandes œuvres de l'antiquité, comment un tel homme n'eût-il pas été capable de pressentir l'essor de l'art italien au XVIe siècle, et, une fois pressenti, de l'accueillir avec orgueil et joie?

Les hommages décernés à Savonarole ne se sont pas bornés à son temps. Après sa mort, son souvenir fut honoré d'un culte à la fois religieux et politique, et ses sectateurs (on peut leur appliquer ce nom) furent poursuivis ou respectés eux-mêmes selon les vicissitudes par lesquelles Florence dut passer. Dès le pontificat qui suivit celui d'Alexandre VI, la persécution sous laquelle avaient péri Savonarole et ses deux compagnons s'apaisa, car le nouveau pape Jules II n'était autre que ce fougueux cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens qui, légat en France, s'était mis à la tête du même parti politique dont Savonarole avait été le chef dans Florence. Au milieu du siècle, sous le règne de Paul IV, une commission de la congrégation de l'Index fut chargée d'examiner les écrits de Savonarole et de décider s'ils méritaient le reproche d'hérésie. Cette commission se réunit à Rome, dans le couvent des dominicains de la Minerve, et

l'on vit, pendant ses délibérations, le peuple s'agenouiller et prier naïvement dans l'église contiguë, afin que le ciel dictât aux pères, en les inspirant, un arrêt favorable. Leur décision vint autoriser à nouveau la dévotion, devenue publique, à Savonarole. Peu de temps après cependant, les Médicis ayant repris le pouvoir, on trouve deux lettres d'un archevêque de Florence, en date de 1583, qui poursuit au nom de ses maîtres ce culte redevenu factieux. M. le comte Charles Capponi a publié récemment, disions-nous, l'*office* latin de Savonarole, à l'instar des offices des saints, qu'on a récité dans certaines églises de Toscane jusqu'à la fin du XVIe siècle au moins. Il est curieux d'y lire, mêlés aux psaumes et aux formules accoutumées des prières, des récits épisodiques formant par leur contexte toute une biographie légendaire du célèbre dominicain. Rien de plus italien à coup sûr, mais aussi rien de plus propre à faire mesurer la trace lumineuse que Savonarole avait laissée derrière lui :

« *Lectio* VI^a. — Quand l'œuvre de la prédication lui fut confiée, instruit par des révélations divines, il annonça les calamités qui menaçaient l'Italie et la future rénovation de l'église. Au moment où le roi de France menaçait les Florentins, l'homme de Dieu fut envoyé vers lui pour l'apaiser par sa prudence et sa sainteté. Il se rendit à Pise et persuada Charles VIII. De retour à Florence, il commença de publier les volontés divines avec une telle éloquence (avantage dont il était dépourvu auparavant) et au milieu d'un tel concours, que cela parut l'effet d'un miracle...

« *Deo gratias.*

« Jérôme s'est levé comme la flamme; il n'a pas, dans ses jours, tremblé devant le roi. Et la parole divine a flamboyé sur ses lèvres comme une torche ardente.

« Sa parole était vivante et elle était efficace.

« *Gloria Patri,* etc.

« *Lectio* VII^a. — Son âme était souvent ravie, et s'unissait de telle sorte à la divine lumière, que son corps, devenu étranger aux sensations de la matière, était comme mort, et qu'il en était arrivé, pendant les dix dernières années de sa vie, à ne rien préparer de ses sermons avant que les oracles divins ne l'eussent instruit de ce dont il devait parler. Qui dira la rapidité de sa parole, la sublimité de son éloquence, la majesté de son expression? Sa voix était claire, son geste animé, son visage non pas ardent, mais en réalité plein de flamme. Par son œuvre, la paix fut faite entre les citoyens; les mœurs de chacun d'eux se transformèrent de telle sorte qu'on eût dit d'autres hommes. Les enfans, instruits à la simplicité chrétienne, s'abstinrent des choses déshonnêtes; ils allèrent, dans leur pieuse ardeur, éveiller les indolens, pénétrer dans leurs maisons, enlever leurs instrumens de vices, et les brûler en présence de la multitude.

« *Deo gratias.*

« *Divinum auxilium maneat semper nobiscum. — Amen.*

« *Lectio* VIII^a. — A mesure que grandissait sa gloire s'accroissaient aussi

le nombre et l'ardeur de ses ennemis... Finalement, ils entraînent une grande foule vers le couvent de Saint-Marc, qu'ils assiégent. Ils veulent que Jérôme leur soit livré. Les portes sont fermées par la troupe armée qui entoure le frère. L'attaque commence. Jérôme, agenouillé au pied des autels, prie pour ses amis et ses ennemis. L'incendie ouvre un chemin aux assiégeans, qui pénètrent dans le couvent en brisant tout sur leur passage. La seigneurie, instruite de ces excès, réclame les frères Jérôme, Dominique et Sylvestre. Jérôme est emprisonné; il subit deux fois la question, mais refuse de désavouer ses prophéties. Enfin les hommes d'iniquité lui font subir, à lui et à ses deux compagnons, le double supplice de la potence et du bûcher; ils jettent ensuite ses cendres dans l'Arno, mais son âme a pris place dans les cieux.

« *Deo gratias.*

« *Gloria Patri et Filio...* »

L'*office* se termine par quelques oraisons pour none, les secondes vêpres, etc., à travers lesquelles revient toujours le principal motif. Si ces prières ne sont plus régulièrement récitées, ce n'est pas que la dévotion à Savonarole soit complétement éteinte en Italie; il y a une soixantaine d'années à peine qu'a cessé le pieux usage suivant lequel des mains inconnues, malgré la jalousie du pouvoir, couvraient de fleurs à chaque anniversaire la place où avait été dressé son bûcher; il y a encore aujourd'hui en Toscane des *piagnoni*, pénétrés de vénération pour le lointain souvenir d'une prédication à la fois politique et religieuse dont ils n'ont cessé d'appliquer les bienfaisans principes. Ils comptent parmi les meilleurs citoyens et les meilleurs chrétiens de l'Italie, pour qui les aspirations libérales de nos jours dans ce qu'elles ont de plus élevé sont les bienvenues. Or, si l'Italie a reconnu de la sorte dans l'éloquent dominicain du XVe siècle un dévoué patriote et un généreux réformateur catholique, nous n'avons pas autorité à nous montrer plus sévères qu'elle; nous devons reconnaître, en même temps que la faiblesse par où il a péri, et qui fut toute de son époque, la grandeur de la mission remplie par Savonarole. A coup sûr, sa tentative de réforme morale et religieuse n'a pas été complétement perdue, car elle a commencé à relever les âmes. Quant à son influence politique, il faut se rappeler qu'il a rendu à Florence une ère de liberté d'où est sortie la grande école des publicistes italiens du XVIe siècle. L'Italie ne s'est pas trompée en protestant contre ceux qui ont triomphé à la fois d'elle-même et de lui, et en exaltant à sa manière son noble souvenir.

A. GEFFROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1863.

La campagne des élections commence. Nous assistons aux premières escarmouches — dirons-nous de la lutte électorale? — Le mot est bien gros et ne rendrait point exactement notre pensée, car nos lecteurs savent que nous n'apportons aucune illusion au spectacle auquel nous allons assister : on ne peut donner le nom de lutte à un débat où les moyens d'action sont distribués d'une façon si inégale entre les parties. Cependant il s'agirait bien d'une lutte véritable, s'il fallait s'en rapporter à la circulaire de M. le ministre de l'intérieur.

Nous ne sommes point des critiques passionnés et partiaux. Nous ne ferons donc pas difficulté d'avouer que, si l'on se place au point de vue fondamental de M. de Persigny, cette circulaire, on pourrait presque dire cette proclamation ministérielle, doit paraître remarquable par sa netteté et sa franchise. Il faut savoir gré au ministre de l'intérieur d'avoir exposé tout de suite et avec une vigueur sincère le programme de sa politique électorale; mais, c'est peut-être un malheur pour nous, aucun effort d'esprit ne peut réussir à nous faire partager le point de vue fondamental de M. de Persigny. Nous avons eu des occasions si fréquentes de nous expliquer sur les principes soutenus dans la circulaire, que nous pouvons nous dispenser de les discuter dans cette circonstance. Il nous suffira de prendre acte de la portée de quelques-unes des propositions énoncées dans ce document. M. de Persigny ne croit pas que le moment soit encore venu, pour une opposition constitutionnelle et légale, de prendre sa place dans le jeu des institutions de l'empire. Il nous rappelle encore d'une façon bien peu flatteuse pour notre amour-propre national notre infériorité à cet égard vis-à-vis de l'Angleterre. Il nous dit que chez nous il y a encore des partis qui ne sont que des factions, que ces partis, formés des débris des gouvernemens déchus, bien qu'affaiblis chaque jour par le temps, qui seul peut

les faire disparaître, ne cherchent à pénétrer au cœur de nos institutions que pour en vicier le principe, et n'invoquent la liberté que pour la tourner contre l'état. Le ministre proclame que le suffrage est libre, bien que les grandes libertés qui devraient logiquement être l'accompagnement et la garantie de la liberté du suffrage nous soient encore refusées sous prétexte qu'elles pourraient être tournées contre l'état, et, de peur que la bonne foi des populations ne puisse être trompée par des habiletés de langage ou des professions de foi équivoques, il veut que « les préfets désignent hautement, comme dans les élections précédentes, les candidats qui *inspirent le plus de confiance au gouvernement.* » Le ministre établit une distinction significative, quant aux membres sortans du corps législatif, entre ceux que le gouvernement recommande de nouveau au choix des électeurs et ceux auxquels il retire son appui. S'il a cru devoir refuser ce témoignage à ces derniers, « ce n'est pas pour de simples dissidences d'opinion, car il s'est fait une loi de respecter profondément l'indépendance des députés; mais il ne peut appuyer devant les électeurs que des hommes dévoués sans réserve et sans arrière-pensée à la dynastie impériale et à nos institutions. » Enfin les élections du 31 mai doivent être une nouvelle acclamation. « Les populations du 10 et du 20 décembre ne laisseront pas affaiblir dans leurs mains l'œuvre dont elles sont fières. Électrisées par leur patriotisme, elles se porteront en masse au scrutin, et voudront donner une nouvelle et éclatante adhésion à l'empire glorieux qu'elles ont fondé. »

Si cette circulaire ne nous touchait pas directement, si elle émanait d'un gouvernement étranger parlant à une autre nation que la France, si nous avions à l'étudier avec un entier dégagement d'esprit, sans avoir à opposer nos principes à ses principes, nos aspirations à ses idées, si nous n'y cherchions que des indices sur la politique d'un grand gouvernement et d'un grand pays qui ne seraient point les nôtres, nous avouons que les tendances exprimées dans ce document feraient naître dans notre esprit la perplexité et la surprise. Notre premier sujet d'étonnement serait la modestie de l'homme d'état qui aurait publié ce manifeste. Ce ministre, dirions-nous, énumère sans doute avec juste raison les grands actes de son gouvernement, ses titres à la reconnaissance de son pays, les élémens de sa puissance morale et de sa force matérielle : comment ne s'aperçoit-il pas que l'existence d'une opposition constitutionnelle et légale est le signe le plus certain de la force et de la solidité d'un gouvernement? Il allègue les factions; mais comment les factions peuvent-elles subsister devant l'unanimité d'un peuple libre et confiant? S'il y a des factions, le plus court et le plus efficace moyen de les réduire au sentiment et à l'évidence publique de leur faiblesse et de leur néant n'est-il point de les mettre en demeure et au défi de se produire par les voies légales en face de l'écrasante unanimité de la nation? N'est-ce point au contraire les aider à prolonger leur existence que de paraître les redouter, et de les laisser s'échapper

dans un vague insaisissable où elles emportent le prestige de la liberté, dont on attache soi-même la destinée à leur propre fortune? C'est à l'extinction des débris des anciens gouvernemens qui forment les partis que le ministre paraît ajourner l'épanouissement de la liberté de son pays; mais qu'entend-on par là? et quand cet ajournement prendra-t-il fin? Convient-il d'assigner aux plus nobles aspirations d'un peuple une échéance aussi indéterminée? Instruits par l'histoire à voir le signe de la force sûre d'elle-même dans la politique de conciliation, non dans l'esprit d'exclusion, nous serions fort en peine de découvrir le profit que pourrait trouver le ministre d'un puissant gouvernement à ne voir dans une opposition électorale « qu'une coalition d'hostilités, de rancunes et de dépits contre les grandes choses de l'empire. » Y a-t-il donc un bien grand intérêt à s'exposer à rencontrer demain dans une coalition aussi durement qualifiée l'homme illustre que l'empereur lui-même appelait naguère l'historien national? Notre surprise s'accroîtrait encore devant le passage de la circulaire qui expose la raison pour laquelle l'appui du gouvernement est retiré à quelques anciens députés, et qui semble accuser ces députés de n'être pas dévoués sans réserve et sans arrière-pensée à la dynastie impériale et à nos institutions. Quelle inculpation! et à quoi sert-elle lorsque ceux qui en sont l'objet la contredisent avec énergie, lorsque par exemple, comme un de ces députés disgraciés, M. de Chambrun, ils demandent la liberté avec et par l'empereur? Que gagne-t-on, après tout, à resserrer ainsi le cercle de ses amis par une pensée ombrageuse, au lieu de l'élargir au contraire par une libérale tolérance? Enfin nous ne comprendrions pas de quelle utilité il serait de revenir, à propos d'une élection générale des députés, aux origines du gouvernement : une élection de députés n'est point un plébiscite. Depuis cette date, l'empire a fait de grandes choses au dehors, il a obtenu aussi dans l'ordre économique et matériel des résultats importans. En se laissant ramener par une préoccupation instinctive au point de départ du gouvernement, ne rappelle-t-on pas, sans y prendre garde, au pays qu'en matière de politique intérieure et de libertés publiques il est resté à peu près à la même place, et que, malgré le 24 novembre, il a bien peu marché encore depuis le 20 décembre?

Voilà les inductions que nous tirerions flegmatiquement de la circulaire de M. de Persigny, si, écrite par un ministre étranger, nous y cherchions des lumières pour apprécier la situation d'un pays qui ne fût point le nôtre. Quant au débat que nous pourrions ouvrir de citoyen à ministre sur cet important manifeste, quant aux objections personnelles et françaises que nous pourrions opposer aux doctrines de M. de Persigny, nous savons trop ce qui est dû à un ministre militant, qui est dans son coup de feu, pour les produire en ce moment. Cette tâche d'ailleurs sera bien mieux remplie par les candidats qui vont adresser au peuple leurs circulaires électorales.

Déjà un grand nombre de circulaires de candidats dans lesquels le mani-

feste de M. de Persigny nous oblige à voir des candidats de l'opposition, puisqu'ils se présentent sans l'appui du gouvernement, ont été publiées. Ces documens sont intéressans à étudier; on peut y voir des signes certains de l'opinion publique. Quoiqu'ils émanent de personnes dont il fait peu de cas, le gouvernement devra y prendre garde, s'il pense qu'il ait besoin de se tenir au courant des tendances de l'opinion qui se réveille. Ce qui frappe d'abord dans ces circulaires, ce qui prévient en leur faveur, c'est le ton de modération qu'elles respirent. Il n'y a sous ce rapport aucune différence entre celles qui contiennent des protestations de dévouement à l'empire et à l'empereur et celles qui émanent des hommes que M. de Persigny considère comme les débris des anciens gouvernemens : partout le respect de la légalité est le même. Un autre caractère non moins saisissant de ces écrits, c'est qu'ils s'accordent avec une remarquable unanimité à réclamer du gouvernement les mêmes redressemens et les mêmes concessions. C'est une vraie fête pour nous, sous un régime où l'écrivain n'a pas d'ordinaire la douceur d'entendre le retentissement de ses paroles dans le public, où il est condamné depuis bien des années à se considérer comme la voix de celui qui crie dans le désert, de recueillir ces fraîches notes du renouveau de la liberté, éclatant un peu partout avec une harmonie imprévue. C'est après un long et muet hiver le premier gazouillement des oiseaux égayés. Il est donc vrai que, sur toute la surface de la France, il est des esprits qui se nourrissent des mêmes pensées, des cœurs qui battent à notre unisson, des hommes influens et considérés qui forment les mêmes vœux. Il a été impossible à tous ces candidats de se donner le mot; cependant ce sont les mêmes griefs qu'ils expriment, les mêmes revendications qu'ils forment. Il n'est pas probable que la plupart réussissent à obtenir le mandat de leurs concitoyens : le gouvernement en sait la raison, car mieux que personne il peut se rendre compte des effets de son action administrative; mais il doit apprécier l'incontestable importance de ces manifestations spontanées de l'opinion libre. Ses succès administratifs ne sauraient rien lui apprendre; déjà les circulaires de l'opposition peuvent lui fournir d'utiles renseignemens sur les vœux du pays, vœux qui ne feront que grandir, et qui deviendraient avec le temps d'impérieuses et irrésistibles volontés, si l'on avait l'air de les négliger.

Or voici ce que partout l'on demande : en premier lieu, la liberté électorale. « Le suffrage universel, dit très bien un des candidats les plus modérés, M. Lefèvre-Pontalis, qui a résigné ses fonctions au conseil d'état pour se présenter à la circonscription de Pontoise, le suffrage universel, qui doit être la participation éclairée des citoyens au choix de leurs mandataires, vous paraît-il n'être plus dirigé que par l'administration au lieu d'être dirigé par les électeurs? Vous êtes dès lors intéressés à demander le droit de réunion électorale qui vous assurerait l'avantage de pouvoir apprécier et connaître vos candidats. » En second lieu vient la liberté de la

presse : de toutes parts on demande que le gouvernement renonce au droit d'avertissement et de suppression qui met les journaux à sa discrétion. C'est aussi la liberté individuelle : les députés auxquels l'administration a retiré son patronage, comme MM. de Flavigny, de Pierre et d'autres, n'ont pas de meilleur titre à invoquer que d'avoir voté contre la loi de sûreté générale. C'est encore la liberté municipale : on s'étonne que les premiers magistrats des communes ne soient pas élus par leurs concitoyens avant d'être investis de leurs fonctions. La situation financière préoccupe tout le monde : on dénonce avec vigueur l'accroissement de la dette publique, grossie en dix ans de 2 milliards 1/2 en capital, de 97 millions en rentes inscrites, sans parler de la dette flottante, et l'accroissement des dépenses publiques, portées dans la même période de 1,500 millions à 2 milliards 200 millions. On se plaint de la lourdeur des impôts. M. de Persigny parle avec raison dans son manifeste de la progression des revenus publics, qui a été de 300 millions en dix années; cette progression, quelque satisfaisante qu'elle soit, n'a rien d'extraordinaire : il résulte de tableaux tracés récemment avec beaucoup d'exactitude par un membre de l'ancien corps législatif, M. d'Andelarre, qu'en moyenne la progression du revenu était annuellement de 20 millions sous le gouvernement de juillet et qu'elle est aujourd'hui de 31 millions; la différence n'est pas énorme, si l'on songe au progrès de la population et à la multiplication des voies de communication dont l'achèvement a si prodigieusement favorisé la seconde période. En tout cas, l'augmentation de 300 millions signalée par M. de Persigny n'a point profité au contribuable, puisqu'au lieu de le dégrever on a été obligé, il y a un an, d'établir 74 millions d'impôts nouveaux. La situation financière, vivement accusée dans toutes les circulaires, notamment dans celles de MM. Casimir Perier, de Chambrun, Lefèvre-Pontalis, etc., est surtout très bien exposée dans la circulaire de M. Victor Bonnet. L'examen de nos finances conduit tous les candidats que *le Moniteur* ne nous permet plus d'appeler par préférence indépendans aux mêmes conclusions relativement à la politique générale. Ils s'élèvent tous contre l'exagération des dépenses militaires; ils condamnent tous le ruineux excès des expéditions lointaines; au nom du peuple, au nom de l'agriculture et du travail, au nom surtout de cette portion de la nation dont M. de Persigny invoque le concours et qu'il appelle les masses, ils réclament une politique pacifique, et démontrent combien le maintien de la paix importe au développement de nos libertés intérieures et à l'éducation politique du pays. Tels sont en résumé les articles uniformes de ce qu'on pourrait appeler les cahiers de l'opposition actuelle. On y peut voir l'ensemble de ce qui manque à notre pays depuis dix ans : une politique intérieure émanant directement du pays, inspirée par l'intérêt vigilant qu'il doit prendre à ses propres affaires, politique d'ordre, de progrès, de liberté soutenue avec indépendance et fermeté par l'initiative spontanée des citoyens éclairés et dévoués. Il y a là

tous les élémens d'une grande opinion libérale, dans laquelle peuvent s'unir et se concilier toutes les convictions généreuses. Le but poursuivi par cette opinion libérale est celui-là même que l'empereur a montré au pays, comme le rappelle M. Lefèvre-Pontalis avec une fermeté qui mérite d'être applaudie. « Ne laissez pas la députation devenir une sinécure ou une place de faveur. En nous promettant le couronnement de son édifice par la liberté, l'empereur nous a invités, pour l'obtenir, à savoir compter sur nous-mêmes. Ne restez pas en arrière du souverain, et n'oubliez pas que, pour quiconque se connaît en constructions, un édifice qui, une fois bâti, ne serait pas couronné finirait tôt ou tard par menacer ruine. » Nous n'hésiterions pas à demander à M. de Persigny lui-même s'il reconnaît là le langage des factions, et non la voix du patriotisme et du bon sens.

Il nous serait impossible d'encourager ici nominativement tous ceux qui en ce moment sont occupés à relever bravement le drapeau de la liberté, qui s'efforcent de communiquer à notre chère France la chaleur d'une généreuse émotion, qui veulent intéresser son orgueil à penser un peu à elle et à se diriger elle-même, qui travaillent à lui inspirer le noble égoïsme des réformes intérieures. Chez ces hommes, de quelque part qu'ils viennent, nous voyons non des débris du passé, mais les précurseurs d'un grand avenir. Nous ne pouvons les nommer tous ici : il en est cependant qui nous touchent de trop près pour que nous puissions les passer sous silence. M. de Rémusat se présente dans le département de la Haute-Garonne, et ses chances de succès paraissent grandes. M. de Rémusat est le vivant emblème du libéralisme le plus élevé, le plus conciliant et le plus ferme. Son élection serait un succès non-seulement en France, mais en Europe pour tous les libéraux qui accompagnent de leurs sympathies un esprit si ouvert et si clairvoyant uni à un caractère si aimable. Le département de la Haute-Garonne se fera grand honneur, s'il donne ou, pour mieux dire, s'il rend à la France un tel représentant. M. Jules de Lasteyrie, qui perpétue dans son département la popularité de son illustre grand-père, le général Lafayette, vient de poser sa candidature dans Seine-et-Marne. Sa circulaire est une de celles où sont exprimées avec le plus viril bon sens les revendications légitimes de l'opinion libérale. M. le duc Decazes se présente à Libourne sous le patronage des idées qui s'associent naturellement à son nom. Une des candidatures qui nous paraissent devoir exciter le plus d'intérêt est celle de M. Casimir Perier à Grenoble. M. Perier conduit sa candidature avec une application et une vigueur qui sont malheureusement trop rares parmi nous, et qui font souvenir de l'énergie civique de son illustre père. La circulaire de M. Perier est ferme, pratique, franche, et doit parler au cœur des Dauphinois. Elle est datée de Vizille. C'est un beau privilége que de pouvoir associer ainsi aux actes de sa vie publique un nom auquel est resté attaché un des plus nobles souvenirs de la révolution française. M. Perier use dignement de ce privilége. « Le nom seul

de Vizille, dit-il, est pour moi comme une devise de famille que je ne puis trahir. Il me semble que j'entends encore la voix des hommes énergiques que réunissait ici la courageuse hospitalité de mon grand-père... Les droits que l'assemblée de Vizille revendiquait en 1788, et que 1789 allait consacrer, ont été tour à tour perdus et reconquis, reconnus et contestés. Ils sont inscrits au préambule de la constitution de 1852, et si l'application en est demeurée depuis lors restreinte ou suspendue, les promesses solennelles et réitérées de l'empereur semblent présager l'heure prochaine où les actes viendront confirmer le langage. Vous avez applaudi le langage, vous hâterez l'accomplissement des promesses, si, vous servant avec calme, mais avec résolution, des voies légales pour manifester vos vœux, vous vous montrez à la fois impatiens et dignes d'un meilleur avenir. »

Mais les élections les plus importantes seront celles de Paris, et parmi les préliminaires de ces élections, le plus considérable est l'acceptation par M. Thiers de la candidature de la deuxième circonscription.

Il eût semblé au premier abord que le département où il serait le plus facile à l'opposition de combiner ses candidatures et d'organiser ses moyens d'action devait être le département de la Seine. On a vu cependant, par les hésitations et les fausses manœuvres qui se sont produites à propos des candidatures, que les difficultés d'élections ne sont pas moindres ici qu'ailleurs. Ces difficultés proviennent de l'absence des libertés qui sont nécessaires à l'organisation naturelle du suffrage universel. Le droit de réunion, qui, dans une agglomération aussi énorme que celle de la population parisienne, pourrait seul rapprocher les électeurs des candidats, fait défaut. Les comités électoraux, qui seraient une représentation préalable et approximative des électeurs pour la discussion et le choix des candidatures, ces comités, avec leur hiérarchie de sous-comités et de comités centraux, ne peuvent point se former naturellement en présence de l'interprétation que l'on donne à la loi sur les associations. Il ne reste qu'un seul moyen de rapprochement et de publicité, les journaux. Encore ce moyen est-il vicié par la constitution légale actuelle de la presse : le gouvernement s'étant réservé la faculté de donner ou de refuser l'autorisation de créer des journaux, les journaux existans possèdent des monopoles véritables; cette prépondérance excessive qu'ils tiennent de ces monopoles vient s'ajouter au privilége qu'ils doivent à l'absence des autres libertés organiques du système électif, et qui met dans ces libertés l'unique moyen qui nous reste de puissance et d'action électorale. De là la tendance inévitable chez les propriétaires ou directeurs des journaux à vouloir exercer dans les élections non pas seulement l'influence à laquelle ils auraient toujours droit dans une situation naturelle, mais l'influence exagérée que leur livre la situation exceptionnelle où ils se trouvent. Dans de telles conditions, les fautes dont nous venons d'être témoins naissant de la nature des choses, nous ne sommes pas disposés à les reprocher trop sévèrement à ceux qui les ont commises à

propos de la confection des listes de candidatures. Des comités qui n'avaient et ne pouvaient avoir de mandats légitimes ont affiché des prétentions contradictoires et n'ont pu se mettre d'accord. Les journaux libéraux n'ont pas voulu se soumettre aux prétentions de comités qui n'avaient point une compétence démontrée. Cette confusion ne pouvait que rendre hésitantes les candidatures considérables qui devaient donner aux élections une signification neuve. Pour couper court à ces tiraillemens, pour aller au plus pressé et produire une solution pratique, les candidats de la démocratie libérale sortant du corps législatif, et dont les titres ne pouvaient plus être mis en contestation, d'accord avec trois journaux libéraux sur cinq, ont dressé une liste sommaire, et ont cru devoir désigner eux-mêmes les candidats de l'opposition. La publication de cette liste a mis en lumière de nouveaux inconvéniens; elle n'a point paru émaner d'une autorité suffisante; elle a semblé usurper sur la liberté des électeurs en circonscrivant arbitrairement au profit de ses élus le nombre des candidatures d'opposition; elle a été peut-être trop hâtive. Enfin la principale cause de la défaveur qu'elle a excitée sur-le-champ a été la place que s'y sont donnée deux rédacteurs en chef de journaux. C'eût été peut-être un acte de bon goût de la part de ces écrivains, en un moment où, dans un intérêt libéral, ils allaient faire un coup d'autorité, de ne point user de leur pouvoir à leur profit, et d'effacer au contraire leurs prétentions personnelles. Quoi qu'il en soit, la liste des trois journaux a soulevé de vives protestations au sein des électeurs et de la part des journaux qui ont voulu réserver leur liberté. Les trois députés sortans, MM. Jules Favre, Picard et Émile Ollivier, si remarquables par leur talent de parole, qui ont porté seuls pendant six années la charge de l'opposition, et envers lesquels il n'est pas un démocrate libéral qui n'ait contracté une dette de reconnaissance, ne peuvent rencontrer parmi nous aucun adversaire. M. Darimon, rédacteur d'un des trois journaux dictateurs, souffre un peu de la protection que ce journal est censé lui donner, et nous apprenons qu'un spirituel et actif rédacteur des *Débats*, M. Weiss, se présente en concurrence avec lui dans la septième circonscription. On n'élève aucune objection contre MM. Jules Simon et Pelletan, connus par leur talent et par leurs études de philosophie politique et d'économie sociale; mais M. Havin, directeur du *Siècle*, rencontre un sérieux compétiteur dans M. Ferdinand de Lasteyrie. M. Guéroult, de *l'Opinion Nationale*, rencontrera dans la sixième circonscription un rival redoutable dans M. Prevost-Paradol. Nous ne regretterions point, pour notre compte, de voir entrer à la chambre un écrivain tel que M. Guéroult, dont nous ne partageons point toutes les idées, mais qui occupe devant le public une position notable; cependant, en suivant nos affinités d'opinions, en nous laissant aller à l'attrait d'un bien rare talent, nous nous prenons à souhaiter le succès de M. Prevost-Paradol. M. Vavin, qui comptait se présenter dans la sixième circonscription, et qui avait réuni 9,000 voix aux

dernières élections, vient de se désister en faveur de M. Prevost-Paradol. S'il y a dans cette circonscription beaucoup d'hommes jeunes et lettrés sensibles à ces enthousiasmes délicats du cœur et de l'esprit qui sont une grâce de la jeunesse, M. Prevost-Paradol sera leur candidat favori; si les électeurs de la sixième sont des Athéniens, il sera nommé. Reste M. Édouard Laboulaye. Il est assurément regrettable que des intelligences telles que celle de M. Laboulaye ne soient point appelées par la nation dans la vie publique. Plus d'une candidature eût dû être offerte à M. Laboulaye. Pourquoi faut-il que l'opinion libérale soit réduite à lui demander un acte d'abnégation? pourquoi faut-il qu'on soit exposé à lui fermer le corps législatif en lui demandant de céder la candidature libérale de la seconde circonscription de Paris à M. Thiers?

M. Thiers, en acceptant la candidature, fait un acte, pour employer une expression de son ancien langage politique, et un acte d'une grande portée. Cet acte, il l'a accompli dans les conditions qui étaient les seules, comme nous l'avions compris dès l'origine, qui pussent convenir à la dignité de sa situation. Un homme tel que lui, dans l'état où nous sommes, ne pouvait pas aller au-devant des électeurs et se jeter à la tête du pays; c'était aux électeurs de venir le chercher eux-mêmes dans sa noble retraite, et de solliciter sa rentrée dans la vie politique au nom de l'intérêt et de l'honneur publics. Nous comprenons que, malgré les élans du patriotisme et du talent, M. Thiers ait hésité d'abord à accepter la place qui lui était offerte dans la liste dressée par les députés sortans et par trois journaux de Paris. L'appel public n'était point assez sensible pour lui dans cette combinaison, il n'était pas suffisant pour faire violence à d'honorables scrupules; mais la publication de la liste a produit une impression qui a dû avertir M. Thiers des dispositions réelles de l'opinion libérale à son égard. Tout le monde s'attendait à y trouver son nom : il est littéralement vrai de dire que ce nom y brillait par son absence. Le désappointement a été général; il a fallu qu'il fût bien fort pour faire sortir des habitudes d'inertie passive où le public est tombé parmi nous des électeurs notables de la deuxième circonscription de Paris. Une réunion d'industriels et de commerçans s'est formée dans une des maisons les plus honorées du commerce parisien. Plus de cinquante personnes s'y sont trouvées; on y a décidé qu'une démarche serait faite auprès de M. Thiers pour lui proposer la candidature. M. Thiers s'est rendu à cette manifestation, qui ne faisait que traduire un sentiment général. Les électeurs qui ont, en cette circonstance, pris l'initiative ont été également les interprètes de l'opinion libérale dans la lettre de remercîment qu'ils ont adressée à M. Thiers après avoir été informés de son acceptation. « S'il est un sentiment général, disent ces représentans du commerce parisien, qui se manifeste de toutes parts, c'est le désir de voir rentrer dans la vie publique des hommes éminens que nous comptons au nombre de nos illustrations na-

tionales. Ce que le pays leur demande, c'est la formation d'un grand parti libéral sur le terrain constitutionnel; c'est le contrôle sérieux et efficace exercé par le corps législatif sur nos finances; c'est le développement de nos libertés. Aucun nom ne répond mieux que le vôtre à ce programme, et nous vous sommes reconnaissans d'avoir consenti à interrompre, pour rendre un tel service au pays, les travaux qui font, depuis douze ans, l'honneur de votre retraite. » Que pourrions-nous ajouter à ces simples et dignes paroles? Il serait difficile de mieux définir le sens de la candidature de M. Thiers. C'est déja un fait moral d'une grande importance qu'un tel mandat en de tels termes ait été offert à l'un des plus illustres de nos hommes d'état contemporains. La participation de M. Thiers aux élections suffit seule pour donner au mouvement électoral de 1863 son caractère. Nous sommes convaincus que cette candidature, ainsi définie par les électeurs parisiens, créera une solidarité féconde entre les tentatives que l'opposition va faire dans les divers colléges électoraux. Partout la fermeté des espérances et l'énergie des efforts en seront accrues. Certes nous ne nous promettons point le grand succès matériel, celui du nombre, mais nous aspirons au succès moral, à celui dont décide la qualité de quelques hommes. Paris s'honore en choisissant un de nos premiers citoyens comme le symbole d'une manifestation morale qui doit ramener la France dans la voie du progrès libéral; l'honneur de Paris exige que ce nom illustre sorte triomphant de l'urne électorale. Quant à M. Thiers, nous ne l'ignorons point, en rentrant dans la vie publique, il accepte d'avance bien des fatigues et bien des travaux rebutans. Les vicissitudes de notre temps le font revenir aux premiers efforts de sa brillante jeunesse. Après une carrière si remplie, après d'actifs services rendus au pays, après avoir acquis une gloire sans exemple d'historien populaire qui rejaillit sur notre littérature et sur la France, il vient, dans sa vigoureuse maturité, recommencer résolûment les pénibles et laborieuses campagnes de la liberté qui ont illustré les débuts de sa vie; mais nous sommes sûrs que M. Thiers ne se plaindra point des difficultés de sa tâche. Si les électeurs l'envoient à la chambre, il retrouvera dans la vie politique la séve et la verdeur d'une seconde jeunesse. D'ailleurs il est de ceux qui savent que la seule récompense digne d'envie que les peuples puissent donner aux grands citoyens, c'est jusqu'à la fin de leur imposer de nouvelles tâches et de leur demander de nouveaux services.

Quelles que soient les difficultés que le libéralisme ait à surmonter en France, elles paraîtront peu de chose, si on les compare à celles qui n'ont pas réussi à user l'énergie de certains peuples dont notre temps a vu les efforts infatigables. Parmi ces résistances indomptables qu'anime une passion nationale, l'histoire donnera une place exceptionnelle à celle que la Pologne oppose sous nos yeux à la Russie. Il est difficile de se rendre compte de la situation et des péripéties de la guerre étrange qui se pour-

suit en Pologne. Une chose est certaine, c'est que, malgré les forces régulières dont elles peut disposer et malgré les cruautés d'une répression sans merci, la Russie n'obtient en Pologne aucun résultat décisif. La résistance des Polonais durera-t-elle assez pour que la diplomatie ait le temps de terminer ses lentes évolutions et de la rejoindre? Il faut le souhaiter pour l'honneur de la diplomatie elle-même, et il n'est pas interdit de l'espérer. Ce serait une grande honte pour la diplomatie européenne, si, après avoir donné des témoignages non équivoques de sympathie à la nation polonaise, elle était tout à coup interrompue dans ses représentations à la Russie et dans le travail de ses combinaisons par la défaite de l'insurrection polonaise et le rétablissement de la domination impitoyable de la Russie sur la Pologne. Quoi qu'il en soit, la première phase diplomatique de la question polonaise est terminée. Le cabinet de Saint-Pétersbourg a répondu aux premières et assez vagues ouvertures des puissances. La cour de Russie ne refuse point de s'entretenir avec les cabinets européens de la question polonaise, et demeure disposée à écouter leurs observations. Les notes du prince Gortchakof qui ont été publiées sont d'une rédaction habile. La modération en est incontestable; mais nous en trouvons l'argumentation peu forte. Le prince Gortchakof ne veut expliquer les troubles de la Pologne que par les conspirations de la révolution, et encore de la révolution cosmopolite. Il faut qu'un homme de l'esprit du prince Gortchakof soit aux abois pour recourir dans une question de fait aussi flagrante que celle-là à la fantasmagorie de la révolution. Il faut laisser ce ridicule épouvantail à l'usage des radoteurs et des *codini*, et craindre d'avoir recours à un expédient aussi puéril quand on a quelque talent et quelque amour-propre politique. D'ailleurs il faut prendre garde à qui l'on s'adresse quand on pérore contre la révolution et se bien rappeler que ce mot a plus d'un sens. Pour les deux principaux gouvernemens auxquels s'adressait le prince Gortchakof, ce mot a surtout une signification de patriotisme et de gloire. La France et l'Angleterre doivent à leurs révolutions les principes politiques et les institutions qui leur inspirent le plus d'attachement et d'orgueil. Ces deux pays n'ont pu faire prévaloir dans leurs institutions politiques ou sociales les principes de la justice qu'au moyen de la révolution. On est donc mal venu à nous parler, à nous Anglais ou Français, de la révolution comme d'une sorte de génie du mal qui mérite toutes les injures et toutes les sévérités. Héritiers de révolutions justes et glorieuses, nous sommes cependant les premiers à reconnaître que la révolution est condamnable quand elle couvre simplement l'emploi de la violence contre le droit, contre la loi, contre la justice; mais à ce compte ce sont souvent les gouvernemens qui n'ont à la bouche que des anathèmes contre l'esprit révolutionnaire qui commettent les actes révolutionnaires les plus révoltans et les plus dignes de réprobation. La Russie a été précisément révolutionnaire de cette façon dans ses rapports avec la Pologne. Chacun des partages de la Pologne a été un acte révolutionnaire au premier chef dans le pire sens

de ce mot, et a mérité d'être dénoncé et flétri à ce titre par tout ce qu'il y a eu en Europe de plus décidément conservateur, depuis Burke jusqu'à M. de Montalembert. L'empereur Nicolas a gouverné la Pologne révolutionnairement, c'est-à-dire au mépris des engagemens, des contrats et des lois. Enfin l'acte même qui a donné le signal des troubles auxquels nous assistons, l'enlèvement opéré nuitamment de deux mille jeunes gens incorporés à l'armée russe, est une mesure révolutionnaire de la pire espèce, une mesure qui violait les lois positives de la Pologne et de la Russie, et qui outrageait les sentimens de justice dont est animée la civilisation européenne. Que le prince Gortchakof soit donc sobre d'invectives à l'endroit de la révolution. Il serait difficile qu'un esprit aussi délié ne vît point aussi clairement que nous ce qui fait, aux yeux de l'Europe, la position radicalement fausse de la Russie vis-à-vis de la Pologne. La Russie a conquis la Pologne à plusieurs reprises, mais jamais elle n'a pu digérer et s'assimiler sa conquête. C'est cette irrémédiable impuissance qui éclate aujourd'hui devant le monde. « Tout le fruit d'une victoire, écrivait Guicciardini, consiste dans le bon usage qu'on en sait faire, » et il ajoutait avec l'énergie d'expression familière aux mâles esprits du XVIe siècle : « C'est une plus grande infamie de ne pas savoir bien user de sa victoire que de n'avoir pas su vaincre, *e il non far questo è tanto maggiore infamia che il non vincere.* » La Russie n'a jamais su bien user de ses victoires sur la Pologne : c'est pourquoi elle ne la possède pas plus aujourd'hui qu'il y a cent ans; c'est pourquoi, à l'heure qu'il est, elle a moralement perdu dans la conscience de l'Europe la domination de la Pologne.

Le problème de la destinée de la Pologne approche visiblement d'une crise qui doit inquiéter la diplomatie. La Russie se dessaisira-t-elle réellement de ses prétentions absolues, et remettra-t-elle sincèrement au concert européen le soin d'imaginer une solution de la question polonaise? Mais d'abord il s'agit de constituer ce concert. Les actes de la diplomatie se déroulent parfois avec la régularité de la tragédie classique. Nous avons fini l'exposition du drame, il faut maintenant que l'action s'engage. Ce second acte s'appelle en diplomatie la réunion d'une conférence : ce ne sera peut-être pas une petite affaire que de réunir une conférence, et cela demandera du temps; mais la conférence, c'est une formalité; il faudrait avoir préparé d'avance le plan qu'on en veut faire sortir; il faudrait avoir combiné des alliances pour assurer au besoin l'exécution de ce plan : tâche difficile. Quant à nous, convaincus qu'il serait funeste et particulièrement messéant à la France d'abandonner la question polonaise sans avoir rien fait que compromettre un malheureux peuple par de stériles manifestations de sympathie en l'exposant aux cruautés d'une répression impitoyable, nous faisons des vœux pour que la France, l'Angleterre et l'Autriche, oubliant de mutuelles défiances, contractent entre elles un solide accord, et rétablissent la Pologne dans une situation naturelle et durable.

D'heureuses nouvelles nous arrivent enfin du Mexique. Puebla est pris et

a fourni à nos troupes une nouvelle journée de gloire. L'opiniâtreté de la garnison mexicaine a fait de la prise de Puebla une victoire digne de notre armée. Nous espérons que la destruction de l'armée d'Ortega va nous ouvrir la route de Mexico et avancer la fin d'une expédition qui avait donné à la France de pénibles inquiétudes; mais la France est accoutumée à recevoir de la bravoure de ses troupes la solution des difficultés que sa politique s'est suscitées. Le général *Pioupiou* n'est pas seulement un grand vainqueur, il lui arrive souvent d'être un grand homme d'état. E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Il faut avouer que le théâtre de l'Opéra-Comique n'est pas heureux, depuis quelque temps, avec les nouveaux ouvrages dont il cherche à enrichir son répertoire. A peine avait-il essuyé les larmes que lui avait fait verser la perte de *la Déesse et le Berger*, qu'il voit mourir, le jour même de sa naissance, *Bataille d'amour*, opéra en trois actes, qu'une foule de petits prophètes lui avaient annoncé comme une merveille! C'est le 21 avril qu'est arrivée cette catastrophe, qui a soulevé dans le public une de ces tempêtes salutaires qu'il faut désirer de temps en temps pour purger l'atmosphère de ces mille insectes qui empoisonnent l'air qu'on respire. En effet, *Bataille d'amour* est une assez triste comédie d'intrigue dont M. Sardou a pris la donnée dans une vieille pièce connue sous le titre de *Guerre ouverte, ou Ruse contre Ruse*, et cette pièce même est d'un certain Dumaniant, qui en avait puisé l'idée dans une comédie espagnole.

Voici brièvement l'histoire que nous racontent, en trois mortels actes, MM. Sardou, un homme habile, et son collaborateur Karl Daclin, poète administratif d'un certain talent. Le marquis d'Hocquincourt est un vieux galant et un viveur qui n'a rien oublié de son passé, et qui, sous ses cheveux blancs, conserve une assez forte dose de gaîté égrillarde. Le marquis a une nièce, et comme beaucoup de vieux libertins, comme beaucoup de vieilles coquettes devenues dévotes, il veut marier sa nièce Diane à sa façon, et sans consulter son cœur. Telles sont les dispositions du marquis, lorsqu'il est abordé par le comte Tancrède, jeune homme élégant, riche et spirituel, qu'il connaît et qu'il reçoit de bonne humeur. — Que venez-vous faire ici, mon cher comte? — Je viens à la recherche d'une jeune personne que j'aime, et qui me paie de retour. — Et quel est le nom de cette héroïne de votre cœur? — C'est votre charmante nièce Diane, et je viens précisément vous demander sa main. — La main de ma nièce! Et qui vous dit qu'elle

veut de vous? — C'est elle-même qui m'a autorisé à faire cette démarche. — Eh bien! mon cher comte, je suis fâché de vous apprendre que la main de ma nièce est promise au chevalier Ajax, que j'attends aujourd'hui même dans ma maison. — Vous n'y pensez pas, marquis : Diane ne peut être la femme d'un imbécile de gentilhomme campagnard qu'elle ne connaît pas, et que vous ne connaissez pas davantage. — Je connais sa famille, et j'ai donné ma parole. — Vous n'en ferez rien, et si vous ne consentez pas à me recevoir dans votre maison et à agréer ma demande, j'enlèverai votre nièce, qui ne demandera pas mieux que de suivre l'homme qu'elle aime depuis son enfance. — C'est ce que nous verrons, et si vous parvenez à pénétrer dans ma maison et à vous enfuir avec Diane, je me déclare vaincu, et je vous accepte pour son époux.

Tel est le premier dialogue qui s'engage entre Tancrède et le marquis. Presque aussitôt commence, entre les deux amans et l'oncle, soutenu par ses domestiques, une lutte de ruses contre ruses dont le résultat final est le triomphe de Diane et de Tancrède; mais à quel prix les auteurs du *libretto* ont-ils obtenu cette conclusion? On ne peut décrire les épisodes fastidieux, les péripéties absurdes, les fuites, les surprises, les quiproquos qui remplissent les trois actes de cette pièce, qui vous donne le vertige. Ces allées et ces venues, ces portes ouvertes et fermées, ces traits d'esprit qui remplacent le sentiment et les situations vraies, prouvent une fois de plus que chaque forme de l'art a ses secrets, et qu'on ne devient pas un poète lyrique du jour au lendemain. Malgré le talent et l'habileté bien connue de M. Sardou, il n'a pu deviner quelles sont les conditions d'un bon livret d'opéra-comique, et il a fait l'imbroglio impossible de *Bataille d'amour*.

La musique de cet opéra est le premier essai au théâtre d'un artiste distingué dont le nom était peu connu jusqu'ici du public. M. Vaucorbeil, qui n'est plus de la première jeunesse, est fils du comédien Ferville, qui vient de quitter le théâtre du Gymnase. M. Vaucorbeil a passé par le Conservatoire, où il est resté plusieurs années et où il semble avoir fait de bonnes études. Sorti de cette école avec l'estime de ses maîtres, M. Vaucorbeil fut introduit, bien jeune encore, dans un monde littéraire qui l'accueillit avec une extrême bienveillance. Bon musicien, accompagnateur exercé, homme de goût et d'esprit, M. Vaucorbeil eut beaucoup de succès dans un coin de la société parisienne où je l'ai entrevu entouré d'amis qui lui ont fait une réputation de compositeur d'avenir. C'est précisément dans la famille de son collaborateur M. Daclin, dont la mère est une femme d'un esprit charmant, que j'ai entendu parler pour la première fois de M. Vaucorbeil et des talens divers qu'on lui reconnaissait. Dans ce groupe d'hommes distingués qui entouraient M[me] Daclin et qu'elle séduisait par une gaîté et une bienveillance inépuisables, on remarquait M. Vaucorbeil, qui était jeune, agréable et fort choyé de tous. Quelques années après, me trouvant

à une matinée musicale où l'on m'avait engagé pour entendre des chants de M. Vaucorbeil interprétés par M. Roger, je dus faire connaître mon avis sur le mérite de ce que je venais d'entendre, et je me rappelle que je dis : « M. Vaucorbeil est un esprit cultivé, un artiste de mérite qui vise à la poésie et qui semble redouter surtout les formes banales;... mais où est la musique, où sont les idées dans ces espèces de petits drames que M. Roger vient de nous déclamer? » Ma réflexion fut goûtée, mais elle ne changea rien à la bonne opinion qu'on avait de M. Vaucorbeil. Sa réputation intime et discrète n'a fait que s'accroître depuis par des sonates, par des quatuors et autres compositions de musique de chambre, et, poussé par les clameurs du petit monde qui l'avait adopté, M. Vaucorbeil a pu obtenir la faveur insigne de faire représenter un opéra en trois actes, chose inouie dans l'histoire des compositeurs dramatiques. Monsigny, Grétry, Nícolo, Boïeldieu, Méhul, Hérold, M. Auber, Halévy, Rossini, Cimarosa, Mozart, Weber, Spontini, Meyerbeer, tous les compositeurs illustres ont commencé plus modestement que l'auteur de *Bataille d'amour*. C'est que du temps où ces beaux merles chantaient en pleine liberté, il n'y avait pas d'administration chargée de diriger l'esprit humain, pas de censure pour surveiller la fantaisie et l'empêcher de troubler *l'ordre*.

Il n'y a rien à dire de l'ouverture de *Bataille d'amour*. C'est un petit morceau de symphonie tout à fait insignifiant. Le trio qu'on chante immédiatement après le lever du rideau, — *Je vous implore*, — serait assez agréable, si l'auteur ne tourmentait le motif qu'il a choisi par de petites modulations qui ne tiennent pas en place et qui agacent l'oreille sans profit pour l'effet général. J'aurai souvent l'occasion de reprocher à M. Vaucorbeil cette manie de moduler comme un pianiste plutôt qu'en compositeur dramatique. Tel est aussi le défaut du quatuor qui vient après et qu'on a qualifié le quatuor des *oiseaux*. Il n'y a dans ce morceau ni un plan assez clair ni une idée assez saillante pour guider l'oreille à travers les reparties du dialogue. Le musicien croit faire illusion par ces artifices harmoniques qu'il cherche évidemment sur le piano avec une curiosité délicate, et dont il s'abreuve au détriment de l'effet dramatique et de la mélodie vocale. Il est évident, pour moi, que M. Vaucorbeil a composé sa partition au piano, et qu'en préludant sur cet instrument docile et essentiellement harmonique il s'est abusé sur l'effet des combinaisons ingénieuses que ses doigts faisaient jaillir. L'air de basse que chante ensuite le baron est vulgaire, sans gaîté et faiblement accompagné. J'en dirai presque autant du duo pour basse et ténor, qui est baroque, et dans lequel je n'ai saisi qu'une jolie phrase que chante le comte :

O nuit, viens cacher sous tes voiles.

La fin de ce duo redevient commune, et l'acte se termine par un finale sans caractère. Après un intermède symphonique insignifiant, on trouve au se-

cond acte un air pour voix de soprano qui n'a d'autre mérite que d'être écrit dans le style de bravoure, et dont la coda ou conclusion est encore bariolée de ces petites modulations que M. Vaucorbeil aime tant. On dirait une leçon d'harmonie! Les couplets à deux voix entre le baron et son futur gendre Ajax,

Dans un ménage,
Tout est d'abord charmant,

ne sont qu'une vieille réminiscence d'opéra-comique, et ne valent pas le duo pour soprano et ténor entre Diana et Tancrède, morceau dont le style est cependant précieux et monotone. Un chœur bâti sur un motif suranné termine le second acte. Au troisième et dernier acte, on peut citer l'air de ténor que chante le comte Tancrède et dont la seconde phrase est charmante, tandis que la conclusion est mesquine, puis le quatuor ou sérénade appelé aussi quatuor de l'*échelle,* parce qu'on le chante pendant que le comte cherche à escalader la maison du baron où Diana est enfermée. Ce morceau sans unité, décousu, est rempli aussi, comme toute la partition, de finesses, de mièvreries harmoniques, de petits effets qui n'arrivent point à l'oreille de l'auditeur.

Telle est cette partition de *Bataille d'amour,* faible production d'un homme distingué à qui l'on a fait croire que, sans expérience de la scène, on pouvait aborder le théâtre avec un opéra en trois actes et mener à bonne fin cette œuvre du démon, qui devient si rare de nos jours. M. Vaucorbeil n'a aucune des qualités nécessaires pour réussir dans la rude carrière de la musique dramatique. Il a peu d'idées, et ses mélodies, quand il en trouve, sont courtes, ternes, vieillottes, plus délicates que passionnées. Il manque d'entrain, de gaîté, de vie, et il connaît peu l'art de construire un morceau et de développer un motif qui dirige l'oreille à travers les épisodes qui surgissent pendant l'action. M. Vaucorbeil, qui est un délicat, se perd volontiers dans les nuances, dans les curiosités harmoniques, dans les modulations incidentes, qui sont dures parfois et qui s'éteignent promptement. Ce qui m'a le plus surpris dans l'opéra de M. Vaucorbeil, c'est la pauvreté de son orchestre, qui n'a pas de corps, et qui souvent est réduit à un simple quatuor. Les instrumens à vent n'y apparaissent que rarement, et comme des oiseaux de passage qui jettent en l'air quelques accens sans se mêler au concert qui retentit dans le bocage. Est-ce un système qui a déterminé M. Vaucorbeil à se priver ainsi des ressources et du coloris de l'art moderne, ou bien a-t-il obéi à son goût évident pour les formes simples de la musique ancienne? En général je crois peu à l'efficacité des théories préconçues sur l'imagination des artistes, et je pense que le musicien, le peintre ou le poète enfante son œuvre naïvement, comme la nature produit ses fruits. Plus tard et après coup, on voit certains esprits, plus ambitieux que sincères, bâtir des méthodes, forger des

principes, soit pour expliquer la marche qu'ils ont voulu suivre, soit pour excuser les infirmités de leurs conceptions. Quoi qu'il en soit des idées qui ont préoccupé M. Vaucorbeil, il nous faut convenir que cet artiste, si distingué d'ailleurs, n'a pas réussi dans la tentative hardie où il s'est laissé entraîner par des amis maladroits et par une trop grande confiance en ses propres forces. Il me semble plus que jamais que M. Vaucorbeil a une organisation fine qui tient plus de l'écrivain que du musicien, ce qui le trompe sur la portée des effets qu'il veut produire dans un art d'inspiration. Cette réflexion, que je crois juste, me rappelle une pensée excellente d'un charmant esprit frappé à la fleur de l'âge, M. Alfred Tonnellé, que je n'ai pu qu'entrevoir à son court passage dans la vie : « Plus on regarde les œuvres de Claude, dit-il, et surtout ses dessins, et plus on voit la pensée et la forme naître en même temps sur le papier; plus on est convaincu que le véritable artiste pense toujours en peinture et en musique comme nous pensons dans une langue. Toutes les impressions vives, toutes les pensées grandes, nobles ou touchantes qui naissent en lui revêtent aussitôt une forme picturale ou musicale... *C'est à cette condition qu'on est grand artiste.* Si l'on a d'abord une pensée, une intention, quelque belle qu'elle soit, et qu'on se mette à travailler et à la traduire en sons ou en formes, on ne produit qu'un calque inanimé (1). » Un froid bel esprit, comme il y en a tant parmi les écrivains de nos jours, disait à une femme supérieure qui connaît à fond tous les chefs-d'œuvre de la musique : « Mais votre Mozart était un homme bien simple, qui n'avait aucun esprit! — Il a eu l'esprit de faire *Don Juan, le Nozze di Figaro,* le *Requiem,* et trente chefs-d'œuvre qui vous sont inconnus, monsieur; mais il est vrai de dire que Mozart, pas plus que Raphaël, n'entendait rien à la critique littéraire, où vous êtes si savant et si habile. »

Il faut le proclamer bien haut, le Théâtre-Lyrique devient de plus en plus intéressant, et à chaque pièce nouvelle qu'il donne il prouve aux plus incrédules et aux plus malveillans qu'il est absolument nécessaire au développement de l'art national! Où donc aurait-on pu entendre l'abominable pastiche de *Peines d'amour,* si le Théâtre-Lyrique n'avait eu le courage de mutiler ainsi un chef-d'œuvre de Mozart? Voilà déjà un titre plus que suffisant pour mériter la subvention de cent mille francs qu'on a retirée au Théâtre-Italien, théâtre de luxe qui ne sert qu'à former le goût et à maintenir les belles traditions de l'art de chanter, sans lesquelles le Français, né trop malin, hurlerait encore comme du temps de Charlemagne.

Voulant sans doute donner raison aux législateurs patriotes qui croient que la France regorge de jeunes compositeurs pleins d'avenir qui ne demandent qu'à se produire à la clarté de la rampe pour émerveiller le public, le Théâtre-Lyrique a donné, le 1er mai, deux opérettes en un acte

(1) *Fragmens sur l'art et la philosophie,* de M. Alfred Tonnellé, p. 242.

dont il faut bien parler. Sous ce titre : *les Fiancés de Rosa,* nous rencontrons d'abord une historiette assez égrillarde qui se passe à Londres, dans l'atelier de maître Smith, armurier fameux. Ce Smith a une fille, Rosa, qu'il ne veut donner en mariage qu'à un ouvrier habile qui pourra lui succéder et soutenir la renommée de sa maison. A cet effet, Smith ouvre un concours et fait annoncer à son de trompe que celui qui fera l'arme la plus solide, la mieux trempée et la plus souple, obtiendra la main de Rosa. Trois aspirans se présentent : l'ouvrier de la maison, Nigel, un certain George Halifax et un nommé Jenny, qui est une femme déguisée en homme pour surveiller la conduite d'un fiancé infidèle. Après bien des quiproquos, après avoir éprouvé l'habileté des trois ouvriers, Smith proclame, non sans avoir beaucoup hésité, que Jenny a emporté la palme, et que par conséquent il sera son gendre. C'est alors qu'on découvre que Jenny est une noble dame éprise de George Halifax, comte écossais et brillant cavalier qui a été forcé de se déguiser aussi pour échapper à ses nombreux créanciers. Je n'ai pas besoin de dire qu'un double mariage met fin à l'incertitude de l'armurier Smith et à celle du public, qui a écouté ce conte de M. Adolphe Choler avec un peu d'impatience à cause de certaines allusions équivoques qu'on aurait dû s'épargner. Qu'on me permette ici un petit *a parte.*

Il y a trente ans au moins que je rencontrai dans la ville du Mans un homme aimable qui était un grand amateur de musique. Il se prit d'un goût assez vif pour moi, et me proposa d'aller passer quelques jours à sa maison de campagne. Je cédai à son désir, et je le suivis à la Cour du Bois, charmante résidence située à une demi-lieue de la petite ville de Mamers. Je fus reçu dans cette famille distinguée par une femme excellente, d'un esprit très cultivé, et qui aimait aussi les arts et la littérature, dont elle s'occupait avec passion. Elle écrivait même des romans dont elle m'a lu quelques pages noblement émues. Elle avait une petite fille qu'elle élevait avec une sollicitude éclairée, et qui répondait à ses soins. Puis il y avait un fils qui était moins facile à diriger. Ce n'est qu'avec peine qu'il me fut permis de me soustraire à la douce hospitalité de cette excellente famille, et depuis je n'ai revu que le fils. Eh bien! la petite fille dont je viens de parler, et qui tournait si gracieusement autour d'un guéridon sur lequel sa mère écrivait, est aujourd'hui Mme Clémence Valgrand. C'est elle qui a composé la musique du petit opéra *les Fiancés de Rosa.* On comprendra, après ce récit, que, retenu par le respect du souvenir et décidé à ne pas troubler la joie d'une femme du monde qui s'amuse un peu à nos dépens, je m'abstienne d'apprécier une œuvre qui n'est pas trop de mon ressort. Averroès, le philosophe arabe, a dit quelque part : « Les femmes diffèrent des hommes en degré et non en nature. Elles sont aptes à tout ce que font les hommes, guerre, philosophie, etc., seulement à un degré moindre. Quelquefois elles les surpassent, *comme dans la musique,* si bien que la

perfection de cet art serait que *la musique fût composée par un homme et exécutée par une femme.* » Voilà qui n'est pas trop mal pensé pour un savant médecin du XIIe siècle. Ce qui est bien certain, c'est que depuis Averroès on n'a pas vu une seule femme réussir à créer une œuvre musicale de quelque importance.

Le Jardinier et son Seigneur est une petite pièce plus svelte et plus vivante que *les Fiancés de Rosa.* On connaît le sujet :

Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre et le clos attenant.

Partant de là, MM. Michel Carré et Barrière nous racontent l'historiette suivante. Jean Maclou est un jardinier assez original pour se désespérer à cause d'un lièvre qui dévore ses choux et ses carottes. Armé d'un bâton, il passe des journées entières à errer dans les champs et à battre les buissons pour se délivrer de l'ennemi de son bien et de son repos. Sur ces entrefaites, il arrive dans le pays un baron, seigneur du village, suivi de sa meute et des gens de service. Ravi de cette visite inattendue, le jardinier conjure le baron de l'aider à poursuivre ce lièvre fatal qui fait son tourment. Le baron, qui a déjà jeté les yeux sur la femme de Maclou, accède à son désir, décision qui plaît beaucoup à son piqueur Marcasse, qui n'a pu voir non plus Tiennette, la fille du jardinier, sans concevoir des espérances.

Çà, déjeunons, dit-il. Vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie! approchez!
Quand la marions-nous? quand aurons-nous des gendres?
. . . .
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
— De quand sont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.

Après un repas joyeux fait aux dépens du jardinier, après un rendez-vous nocturne donné au baron et à son piqueur par la mère et la fille de Maclou, l'une dans l'intention équivoque de se moquer de Marcasse, et l'autre pour obtenir du baron une place de garde-chasse pour son amant, Petit-Pierre, l'intrigue se dénoue par la mort du lièvre fameux, que le garçon du jardinier, Petit-Pierre, a tué de sa propre main. Il en résulte le mariage de Petit-Pierre avec Tiennette. Quant à la morale, on la connaît :

. . . . . . Les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Il y a de l'esprit et de la gaîté dans cette petite pièce. La scène du double rendez-vous est seulement un peu risquée, car la mère et la fille semblent

jouer leur rôle de circonstance avec trop de naturel. Le caractère de Petit-Pierre est charmant. La musique de ce petit opéra est le péché mignon de M. Leo Delibes, qui a déjà commis *Maître Griffard* aux Bouffes-Parisiens. Il est inutile de dire tout d'abord que M. Delibes procède d'Adolphe Adam, qui a été son maître, et dont il suit les traces avec une docilité rare. L'ouverture, d'abord fort bien dessinée dans son petit cadre, et dont le dernier mouvement est vif et facile, annonce bien le caractère guilleret de la partition. Les couplets que chante ensuite Petit-Pierre par la voix aigre de M[lle] Faivre sont aussi très bien réussis dans le genre du vaudeville babillard. Quant au quatuor qui vient après, c'est un bredouillement syllabique dont la forme est trop connue pour que nous en fassions nos complimens à M. Delibes; d'ailleurs il termine son morceau par cette insupportable cadence à la tierce supérieure qu'on entend partout. Je ne dirai pas grand'-chose ni du duo entre Petit-Pierre et Tiennette, ni même de la chanson de Petit-Pierre : « quand le père Mathurin, » qu'on a fait répéter à M[lle] Faivre, sans doute pour la récompenser de ses vertus, car la voix de cette cantatrice zélée est absolument impossible; on dirait une crécelle.

Voilà les deux petites merveilles qu'a produites le Théâtre-Lyrique depuis son coup de maître, *Peines d'amour*. Ajoutons-y la reprise d'*Oberon* de Weber, qui a eu lieu le 9 mai avec le concours de M[me] Ugalde, sortie des Bouffes-Parisiens pour jouer le rôle si gracieux et si charmant de Rezia. Eh bien! cette femme étonnante, dont l'organe n'a plus que quelques notes frémissantes, c'est elle encore qui chante le mieux la musique idéale et touchante de Weber! Elle a déclamé le bel air du second acte avec un sentiment profond qui a ému toute la salle. A tout prendre, l'exécution d'*Oberon* est satisfaisante, et l'orchestre surtout ne mérite que des éloges. A la bonne heure! c'est ainsi qu'il faut toucher aux chefs-d'œuvre des maîtres, et si M. Carvalho a l'heureuse pensée qu'on lui prête d'évoquer sur son théâtre *la Flûte enchantée* de Mozart, qu'il se garde bien de renouveler le crime de *Peines d'amour*.

Le Théâtre-Italien a clos sa triste campagne. Les dernières représentations qu'il a données ont été sans intérêt, et M. Tamberlick lui-même n'a eu que des lueurs dans *Poliuto* et dans *Otello*, où M[me] Frezzolini, dans le rôle de Desdémone, a été d'une faiblesse déplorable. J'engage fort M[me] Frezzolini, qui a été une des plus admirables cantatrices dramatiques de notre temps, à se retirer d'une carrière où elle ne peut plus qu'affliger ses admirateurs. M[lle] Volpini, qu'on a déjà entendue à Paris, a fait une courte apparition dans quelques rôles laissés vacans par le départ de M[lle] Battu. M. Debassini, un baryton qui jouit d'une assez grande réputation en Italie, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, où il est resté pendant plusieurs années, a chanté à une représentation à bénéfice le rôle d'Alfonso de *Lucrezia Borgia* et celui de don Juan. L'impression produite par M. Debassini n'a pas justifié la réputation qu'on a faite à cet artiste. Et maintenant quel sera le

sort du Théâtre-Italien sous la nouvelle direction de M. Bagier? Ce directeur, qu'on dit habile et très zélé, a-t-il un plan, des vues arrêtées pour relever dans l'opinion publique une institution de luxe, mais d'un luxe aussi nécessaire au maintien du goût et au développement de la musique vocale que l'est la galerie du Louvre pour les arts plastiques? Qu'on n'oublie pas que l'opéra italien a donné le jour à l'opéra français, et que l'alliance des deux écoles est aussi antique et aussi féconde en bons résultats que l'alliance naturelle des deux nations latines.

Veut-on un nouvel exemple de la nécessité où sont les théâtres lyriques de vivre de leur ancien répertoire? Voyez l'Opéra-Comique. Pour réparer les désastres de ses nouvelles pièces, il a cru devoir reprendre un petit ouvrage assez faible de M. Victor Massé, *la Chanteuse voilée,* et puis, ce qui vaut infiniment mieux, il a remis en scène un chef-d'œuvre de M. Auber, *Haydée,* dont la musique charmante n'a rien perdu de sa facilité et de sa fraîcheur printanière; cela remonte pourtant à l'année 1847, et ce fut M. Roger qui créa, comme on dit, le rôle important et difficile de Lorédan. La pièce est l'une des plus intéressantes et des plus fausses qu'ait écrites Scribe. Ce fécond esprit a souvent trahi l'histoire, tout aussi bien que le père Loriquet; mais il était plus amusant, et il a connu l'art si difficile de trouver des situations musicales. Il y a dans *Haydée* plusieurs scènes remarquables, surtout celle qui termine le premier acte, le rêve de Lorédan. La partition d'*Haydée* est l'une des meilleures et des plus complètes de M. Auber. C'est tout au plus si *le Domino noir* peut lui être préféré. Il y a dans *Haydée* cinq ou six morceaux du style le plus ferme et le plus coloré : la barcarolle à deux voix du premier acte avec l'accompagnement du chœur à bouche fermée, effet curieux qui a été beaucoup imité depuis; le duo de Lorédan et de Malipieri au second acte, celui de Lorédan et d'Haydée au troisième; les couplets devenus si populaires : — *A Venise, sachez vous taire,* — et surtout la facilité et l'élégance constante du discours musical, qui jamais ne s'interrompt. L'exécution de ce bel ouvrage n'est pas tout ce que l'on pourrait désirer. M. Achard, qui est un chanteur de talent, s'est tiré heureusement des difficultés que renferme le rôle important de Lorédan; mais M[lle] Baretti, avec sa petite voix tremblotante et aigre, est plus qu'insuffisante pour rendre la grâce et le charme de la belle Haydée; M. Troy est bien dans le personnage de Malipieri. La reprise d'*Haydée* consolera le théâtre de l'Opéra-Comique des mécomptes qu'il a éprouvés avec les compositeurs pleins d'espérance et d'avenir.

L'Opéra est pour le moment le plus heureux des théâtres. Tout lui réussit sous la main habile de M. Émile Perrin, qui, dans le court espace de six mois, a déjà su communiquer à ce grand corps un certain air de jeunesse qui fait illusion. Le succès éclatant de la reprise de *la Muette,* les belles et fructueuses représentations de *Guillaume Tell* avec le nouveau ténor Villaret, lui ont donné le temps de respirer à l'aise et de préparer peut-être

quelque nouveauté intéressante, qui serait ou la restauration de l'*Armide* de Gluck, ou bien l'appropriation, par un travail nouveau, de *la Flûte enchantée* de Mozart. Ce serait, dans tous les cas, le sujet d'un grand spectacle. En attendant, l'Opéra vient de remonter un des plus charmans ballets de son répertoire : on a donné en effet le 8 mai *Giselle* avec une nouvelle ballerine qui nous vient de Russie, Mlle Mouravief. Cette jolie légende de *Giselle* fut créée en 1841 pour les débuts de Carlotta Grisi, de si gracieuse mémoire. La musique est d'Adolphe Adam, et jamais ce compositeur aimable, qui avait une si grande facilité dans ce genre tout particulier du ballet, n'a été plus heureusement inspiré. Il y a du sentiment et de la poésie dans les airs et dans les rhythmes de *Giselle*. Mlle Mouravief ne fera pas oublier Carlotta Grisi; mais elle a du talent, de l'audace et de la physionomie; elle est mince, peu grande et d'une taille qui n'est pas, croyons-nous, d'une entière régularité. Mlle Mouravief a eu du succès surtout par ces exercices tant admirés des connaisseurs et qu'on appelle les *pointes*. En effet, elle en use beaucoup de ces artifices, et avec une audace, une vigueur de jarret qui lui ont valu de nombreux applaudissemens. Le public l'a adoptée, et Mlle Mouravief aura désormais sa place dans l'empyrée de l'Opéra de Paris. Le ballet de *Giselle* offre un très joli spectacle. On y a ajouté deux nouveaux décors qui sont d'un très bel effet, surtout celui du second acte. *Giselle* avec *le Comte Ory,* qu'on va reprendre bientôt, formera une représentation intéressante entre *la Muette* et *Guillaume Tell*.

Passons en terminant de la musique dramatique à la musique de concert. Il est arrivé récemment à Paris un grand artiste, un violoniste admirable, M. Jean Becker, de Manheim, dont nous avons déjà cité le nom dans la *Revue* il y a quelques années. M. Becker, qui n'a pas trente ans, a beaucoup voyagé depuis; il a beaucoup étudié et beaucoup appris, et il est devenu un virtuose de premier ordre. M. Becker exécute sur son violon et d'une manière admirable la musique de tous les maîtres, de toutes les époques et de tous les genres. Dans les trois concerts qu'il a donnés à la salle de M. Herz, il a joué de la musique de Sébastien Bach, la *chaconne* de Spohr, quelques pages des maîtres de l'école française, tels que Leclair, Gaviniès, Viotti, Rodde, et un charmant morceau de M. de Bériot, et dans ces formes si diverses le virtuose a fait preuve d'une rare aptitude à s'assimiler le style particulier de chaque compositeur. M. Becker joint la bravoure d'un virtuose éminent à l'imagination d'un poète, la science d'un archéologue à la vivacité d'un improvisateur, semble-t-il, tant son exécution est vive, spontanée et d'une inaltérable justesse. Le succès de M. Becker a été éclatant, unanime, et on peut considérer cet artiste maintenant comme l'un des premiers violonistes de l'Europe. P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

—

Du Caractère des Femmes au siècle dernier (1).

La littérature joue parfois de mauvais tours à l'histoire. Qu'un siècle nous laisse à profusion des correspondances intimes, des mémoires secrets, des libelles, des détails de toute sorte sur ses habitudes, ses mœurs, ses costumes, des renseignemens sur les futilités de la vie de tous les jours; qu'un curieux ou un érudit, négligeant les grandes lignes, s'ingénie à rassembler et à combiner ces traits extérieurs d'une époque : il en fera une image exacte à première vue, et dont l'ensemble sera cependant faux et trompeur. C'est à cet imparfait résultat, c'est à cette ressemblance incomplète que sont arrivés deux jeunes écrivains dans le portrait minutieusement étudié de la femme au XVIII[e] siècle qu'ils viennent de publier. MM. de Goncourt connaissent sans doute mieux que personne les moindres particularités de cette époque brillante et troublée qui commence à la mort de Louis XIV, qui se termine à la révolution. Ils s'y sont cantonnés, ils l'ont étudiée avec passion; mais ils me paraissent l'avoir comprise comme on ferait d'une pièce de théâtre dont on verrait les costumes et les décors, dont on n'entendrait pas les paroles. Les futilités de ce siècle, à tout prendre le plus sérieux de notre histoire, ne doivent pas voiler son caractère, et le libertinage élégant, l'esprit, les grâces mignardes, ne donnent à coup sûr qu'une idée très insuffisante d'un temps qui a fait de grandes choses et qui en a préparé d'immortelles.

Si le but avoué du livre était de nous initier aux modes, aux costumes, aux usages, même aux particularités des mœurs du XVIII[e] siècle, nous ne songerions pas à relever les mille riens dont est surchargé ce volume. L'histoire anecdotique ne manque ni d'intérêt ni d'agrément. Les patientes et minutieuses *restitutions* du passé excitent en nous un sentiment de curiosité qui n'a rien de coupable assurément. MM. de Goncourt nous expliquent dans leurs détails les plus minimes la forme, la couleur des voitures et des meubles, l'étoffe des habits, la coupe des livrées, les heures et le menu des repas, le cosmétique à la mode, le marchand en renom, la *bonne faiseuse,* la manière de saluer, de s'éventer, de s'asseoir, le ton de la voix, le geste. Ils savent toutes les variétés de mouches et de rouge, toutes les espèces de coiffures, le nom des petits chiens de ces dames, et bien autre chose encore, tout le bric-à-brac du temps, tout l'extérieur de la vie. L'être humain disparaît sous cet amoncellement de choses, sous ces puérilités *réalistes,* et ce n'est pas la première fois qu'une méthode qui paraît cependant

(1) *La Femme au dix-huitième siècle,* par MM. de Goncourt; 1 vol. in-8°, Paris 1863.

jugée a compromis des efforts très réels, et qui, mieux dirigés, eussent pu produire de tout autres résultats. Le manque de proportion, tel est le défaut capital de cet essai d'histoire anecdotique, où il y a de tout, même de l'esprit et du bon sens.

Chose singulière, sous un titre beaucoup trop général (car nous n'avons ici que l'histoire de deux ou trois cents femmes qui formaient au XVIIIe siècle ce qu'on nommait la bonne société), on a cru bien sincèrement nous donner une apologie de la femme à cette époque. « L'étude, à première vue, nous dit-on, discerne dans le XVIIIe siècle ce caractère général, constant, essentiel, cette loi suprême d'une société qui en est le couronnement, la physionomie et le secret : l'âme de ce temps, le centre de ce monde, le point d'où tout rayonne, le sommet d'où tout descend, l'image sur laquelle tout se modèle, c'est la femme. La femme au XVIIIe siècle est le principe qui gouverne, la raison qui dirige, la voix qui commande. Elle est la cause universelle et fatale, l'origine des événemens, la source des choses. Point de catastrophes, point de scandales, point de grands coups qui ne viennent d'elle dans ce siècle qu'elle remplit de prodiges, d'étonnemens et d'aventures, dans cette histoire où elle met les surprises du roman. » J'ai à peine besoin de dire que je ne partage nullement cette opinion sur le rôle qu'aurait joué la femme au XVIIIe siècle; mais il est permis de s'étonner que ce soit en insistant sur toutes les fadaises et les frivolités de ce temps qu'on prétende motiver de si exorbitantes prétentions. Ce livre, écrit en l'honneur du XVIIIe siècle, lui fait injure. De ces femmes, vous nous montrez les légèretés, les grâces, les attraits, et, tout en leur donnant une importance et une puissance qu'elles n'eurent jamais, vous méconnaissez leur grandeur et leur beauté. Si j'avais le moindre droit à les défendre, si je ne craignais peut-être un peu d'être désavoué en montrant trop de zèle pour leur cause, je demanderais pour elles moins d'adoration et plus de justice, de discrétion et de respect. Les femmes du XVIIIe siècle ont besoin que l'on mette en lumière des qualités qu'elles avaient et qu'elles ne montraient guère, plutôt que de recevoir des louanges pour des vertus qu'elles ne possédaient point. Elles ne sont que trop affichées; leur réputation est faite. On sait où trouver leurs indiscrétions sur elles-mêmes. Pénitentes d'un nouveau genre, elles se sont calomniées par effronterie, comme d'autres l'ont fait par humilité.

Nous ne songeons pas à contester l'importance du rôle qu'ont joué les femmes au XVIIIe siècle, mais nous reprochons à MM. de Goncourt d'avoir tellement dénaturé et faussé ce rôle, que si le portrait qu'ils ont tracé était fidèle, il faudrait leur refuser non-seulement la prépondérance qu'on leur attribue, mais encore l'action très considérable, très légitime, et à bien des égards très heureuse, qu'elles ont exercée sur leur temps. Je crains qu'en écrivant ce livre MM. de Goncourt n'aient beaucoup trop cédé au goût bien connu de notre époque pour les commérages littéraires, pour les anecdotes

équivoques, pour toutes ces friandises scabreuses dont le XVIIIe siècle offre une ample moisson. Ou bien croiraient-ils que la femme « est une religion, » pour me servir de l'expression d'un éloquent écrivain dont je ne parlerai pas sans respect, et auraient-ils écrit sous l'influence de la préoccupation maladive qui a dicté ces pages étranges où je ne sais quelle physiologie mystique se mêle à chaque ligne aux élans d'un grand cœur et aux plus nobles aspirations? Déjà ils ont publié sur le temps qu'ils affectionnent un certain nombre de volumes, dont les principaux ne se recommandent ni par beaucoup de sérieux au fond, ni par ce goût, ce tact, cette mesure, toutes les qualités extérieures que le XVIIIe siècle a eu soin de mettre jusque dans ses débordemens. Dans ce nouveau volume encore, malgré un ensemble plus sérieux de recherches, le même défaut de goût et de méthode se retrouve trop souvent; on y remarque des expressions comme celles-ci : « une prière qui tend un baiser, » — « prier le succès à deux genoux, » — « baiser un souvenir comme on baise un portrait. » C'est du galimatias tout pur. Que dire de cette imitation d'un morceau célèbre de Mme de Sévigné à propos de je ne sais quelle mode de coiffure : « imaginez la plus étourdissante, la plus folle, la plus inconstante, la plus extravagante des modes de la tête, une mode ingénieuse jusqu'à la monstruosité, une mode qui tenait de la devise, du *salam*, de l'allusion, de l'à-propos, du *rébus* et du portrait de famille; imaginez cette mode, le prodigieux pot-pourri de toutes les modes du XVIIIe siècle, travaillée, renouvelée, sans cesse raffinée, perfectionnée, maniée et remaniée tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, presque à chaque heure, par l'imagination de six cents coiffeurs de femmes, par l'imagination des coiffeuses, par l'imagination de la boutique des *traits galans*, par l'imagination?... » Je m'arrête, car cela continue assez longtemps encore sur le même ton. Si je cite ces quelques lignes, si j'insiste autant sur la question du style, ce n'est certes pas pour me donner le facile plaisir de prendre MM. de Goncourt en faute de redondance et de prétention; mais c'est de l'histoire qu'ils veulent écrire : ils annoncent même une « histoire de la société française au XVIIIe siècle, » et ils ne sauraient bien remplir une pareille tâche qu'à la condition d'exprimer leur pensée dans une langue plus sobre et plus simple. Je suis toujours étonné que les adeptes d'une école qui vise au relief, à la couleur, à la vérité, à la vie, ne s'aperçoivent pas enfin de l'inanité de leurs efforts et de l'inutilité de tant d'intempérance et de fracas. Je voudrais aussi que MM. de Goncourt ne dédaignassent pas autant à l'avenir les routes suivies avant eux par d'excellens esprits, et en particulier par le critique éminent qui a lui-même accueilli leur livre avec une excessive bienveillance. Leurs sources sont insuffisantes. La singularité, la nouveauté hors de propos, n'ont rien de commun avec l'originalité : quand tout le monde a raison de dire blanc, il faut dire blanc avec tout le monde. Les auteurs qu'ils consultent de préférence les égarent en ne leur fournissant

que les minuties et les *miettes de l'histoire* de la société française à cette époque. Des pamphlets, des brochures, des gravures de modes, des caricatures, des livres tels que ceux de Marmontel, de Crébillon, de Laclos, ne sauraient donner qu'une idée très incomplète de ce grand XVIIIe siècle, qu'il nous importe de connaître, et qui n'est tout entier, tant s'en faut, ni dans les *Contes moraux* ni dans *les Liaisons dangereuses*. MM. de Goncourt connaissent sans doute à merveille la grande littérature de ce temps. Parmi les livres qui donnent des renseignemens sur la vie intime et la société au XVIIIe siècle, ils ont lu et relu les *Mémoires de madame d'Épinay*, les *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, Grimm et Diderot, les *Confessions* de Rousseau; mais ils ont trop parcimonieusement puisé à ces vives et grandes sources, et pour éviter les chemins battus, ils se sont égarés souvent dans des sentiers qui ne méritaient pas d'être explorés.

Pendant la régence et la première moitié du règne de Louis XV, la société française présente un spectacle peut-être sans exemple dans l'histoire. C'est presque subitement que, par une réaction extrême contre la domination morose de Mme de Maintenon, un peuple chez qui toute croyance était sapée depuis longtemps, et qui n'avait gardé de l'époque précédente que l'élégance extérieure et le vernis, trouve, comme un fleuve qui rompt sa digue, une liberté qu'il n'avait les moyens ni de contenir ni de diriger. Une licence effrénée succède à l'ennui des dernières années. Le pouvoir n'inspirait ni amour ni terreur. Il se rendit d'abord méprisable : l'exemple venait d'en haut, et c'est du trône que la lèpre descendit sur la société. La conscience était morte, le cœur vide et desséché. Cette période est horrible. C'est à peine si l'on voit se détacher de ce tourbillon roulant sur un océan de fange quelques figures pures et touchantes, Mme de Lambert, Mlle Aïssé, et, comme un rocher dans cette plaine souillée, l'âme et le génie stoïques de Montesquieu. Ce sont ces traits de la conscience, de l'esprit et du cœur que j'eusse désiré voir trier et rechercher avec soin dans cette débâcle des caractères et des mœurs. J'en conviens néanmoins, à prendre les choses en général, cette première moitié du siècle est bien telle que MM. de Goncourt l'ont dépeinte avec trop de complaisance. Ce qui domine, c'est un épicurisme froid, un goût effréné pour les plaisirs, pour l'intrigue, pour tout ce qui est bruit et mouvement. C'est le temps où Mme de Prie « faisait rouler les affaires avec les amans. » Ces mêmes caractères se retrouvent dans le siècle entier, et Marmontel n'a pas craint de nous donner la théorie honteuse des mœurs de cette époque. « On parle du bon vieux temps. Autrefois une infidélité mettait le feu à la maison; l'on enfermait, l'on battait sa femme... En honneur, je ne conçois pas comment dans ces siècles barbares on avait le courage d'épouser... Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure, ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, et se rendent l'un à l'autre la

parole d'être fidèles. Ils cessent d'être amans; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces. » Les femmes étaient partout, disposaient de tout, et Montesquieu a pu dire : « Il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris ou dans les provinces, qui n'ait une femme par les mains de laquelle passent toutes les grâces et quelquefois les injustices qu'il peut faire. » Tout cela est vrai, mais cela n'est pas tout, et je crois que sous ces frivolités, au milieu de cette corruption et de ce dévergondage affichés, les grands traits du caractère féminin, l'amour, le sentiment maternel, l'amitié et l'instinct des relations sociales se trouvent dans ce siècle comme dans tout autre.

Les auteurs du livre qui nous occupe en ont fait eux-mêmes la remarque, la légèreté n'est que la surface et le masque de ce temps. Ils auraient dû nous montrer le visage qui se trouve sous ce masque, et c'est cette judicieuse intention qu'ils ont eue d'écrire l'histoire morale et psychologique du XVIIIe siècle que nous leur reprochons de n'avoir pas exécutée. Séduits par ce masque et cette surface, ils s'y sont arrêtés. Cependant la valeur morale de l'homme se compose d'élémens bien distincts et d'une valeur très inégale : les uns, qui constituent le fond même de notre personnalité, les passions, les sentimens, les instincts qui nous sont naturels et qui nous appartiennent réellement; puis ceux qui forment notre être extérieur et pour ainsi dire apparent, l'éducation que nous recevons, le milieu dans lequel nous sommes forcés de vivre, toutes ces circonstances où la volonté n'a point de part, et dont l'historien et surtout le moraliste doivent tenir compte, tantôt pour atténuer, tantôt pour aggraver leur jugement. Les grandes lois de la morale sont écrites avec une telle clarté dans le cœur humain que toutes les époques et toutes les civilisations nous présentent de ces héros qui les ont suivies sans faiblir, même au milieu des circonstances les plus contraires, et qui ont su résister par leur force seule aux sollicitations de l'exemple et à la contagion de leur temps; mais ce qui est vrai pour quelques-uns ne s'applique pas à la foule, et, pour être juste envers le commun des hommes, il faut s'efforcer de discerner ce qui leur appartient en propre de cet amas d'idées, de sentimens, d'habitudes que la mode nous impose, et qui sont d'autant plus facilement accueillis que l'éducation nous a mal préparés à leur résister. Or quelle était l'éducation que recevait la femme au XVIIIe siècle, et, cette éducation terminée, quel était le milieu social où elle était jetée sans transition?

Au XVIIIe siècle, dans la haute société tout au moins, la naissance d'une fille n'est pas une joie pour la famille, mais une déception, car c'est un fils qu'on attendait. La fille ne sert à rien; elle ne perpétue pas le nom, et il faut la doter. On la met en nourrice, la mère ne s'en occupe pas. De retour à la maison, on la livre à une gouvernante qui lui apprend à lire, à écrire et à faire la révérence. Le père est à Versailles ou aux armées, la mère ne voit son enfant qu'un instant, le matin, pendant sa toilette. Puis vient le couvent. L'éducation que la jeune fille y reçoit est peu propre à la fortifier

contre les assauts qui l'attendent dans le monde. Une instruction assez futile, quelques leçons d'agrément, la danse, le clavecin, la harpe, un peu de chant, c'est tout. Les bruits du monde qui entrent de toutes parts irritent les curiosités non satisfaites de la vie du cloître. Le couvent n'est pas seulement une maison d'éducation, c'est un lieu d'asile pour tous les blessés de la vie. Mme de Choiseul s'y retire pour acquitter les dettes de son mari, Mme de Créqui pour y refaire la fortune de ses enfans, Mme Du Deffand et Mme Doublet viennent y chercher la vie à bon marché. Les femmes séparées de leurs maris s'y réfugient; on y enferme les maîtresses des princes qui vont se marier. Tout ce monde ne vivait sans doute pas habituellement avec les pensionnaires; cependant les rapports avec l'extérieur étaient fréquens. A seize ou dix-huit ans, la jeune fille sortait du couvent pour se marier. A l'ordinaire, tout était convenu depuis longtemps entre les deux familles; son goût n'était presque jamais consulté, et on ne lui demandait son consentement que pour la forme. Elle avait hâte d'entrer dans ce monde dont elle avait de sa cellule entendu tout le bruit. « Je me mariai, dit Mme d'Houdetot, pour aller dans le monde et voir le bal, la promenade, l'opéra et la comédie. »

C'est ainsi préparée que la jeune fille entrait dans le tourbillon. Sans amour pour un mari qui n'en avait point pour elle, n'ayant pour se garder aucune de ces convictions, pour ainsi dire provisoires, que donne une éducation sérieuse, et qui tiennent lieu de conscience et de raison jusqu'au moment où l'âme, se possédant, trouve en elle-même la force de sentir justement et de résister, elle se voyait livrée sans défense aux influences malsaines d'une société dépravée. Ce serait miracle qu'elle eût échappé à la contagion de ce cynisme élégant, de cet épicurisme raffiné. Dans la frénésie de destruction qui, en emportant toutes les vieilles croyances, avait également atteint le vrai et le faux, le respect du mariage n'avait pas été plus épargné que le reste, et le mépris des liens conjugaux était regardé par beaucoup comme une marque d'affranchissement et une preuve de goût. Toutefois dans les bonnes, mais trop brèves pages que MM. de Goncourt ont consacrées à la bourgeoisie, on entrevoit que les classes moyennes avaient conservé dans ce temps, plus peut-être qu'elles ne le firent dans aucun autre, la régularité de la vie, l'honnêteté, la décence, le culte des devoirs sérieux et sévères de la famille, les vertus modestes qui ne se rencontrent que rarement et à l'état d'exceptions dans la société. C'est là qu'étaient la séve pure et l'honneur. C'est dans les rues obscures de l'ancien Paris, dans ce peuple occupé de négoce et d'industrie, que naissait, que s'élevait la race puissante qui se trouva mûre en 89 pour les plus grands projets. Des exemples d'unions assorties, de bonheur domestique, se rencontrent d'ailleurs plus fréquemment qu'on ne le croirait dans la haute société. On cite à bon droit les Beauveau, les Vergennes, les Chauvelin, les Necker, Mme de Choiseul, dont l'affection tendre, patiente, inébranlable, ne se ralentit pas un seul instant; Mme de Maurepas, qui s'écriait à la mort de

son mari « qu'ils avaient passé cinquante ans sans s'être quittés une journée; » Mme de Périgord, qui s'exile plutôt que de céder au roi. Dans bien des cas, c'est la femme qui reste attachée, dévouée, fidèle malgré les désordres du mari. C'est Mme de Richelieu qui vient d'être confessée par le père Ségaud, « et comme Richelieu lui demandait si elle était contente : — Oh! oui, mon bon ami, lui dit-elle en lui serrant les mains, car il ne m'a pas défendu de vous aimer... Et tout près d'expirer, elle rassemblait ses forces et sa vie pour l'embrasser, pour essayer de l'étreindre, en lui répétant d'une voix déchirée et mourante qu'elle avait désiré toute sa vie mourir dans ses bras. » Ah! nous sommes bien loin, avec de pareilles femmes, de la « poupée, » de la « caillette, » dont vous nous avez dépeint trop longuement les frivoles plaisirs, les élégantes souillures. Malgré leurs affectations, leurs minauderies, leurs exaltations à froid, je sens chez elles palpiter le cœur humain. Elles sont tombées dans le vide et se rattachent à tout, même à des fantômes. Elles veulent vivre, et vivre d'amour. C'est la pure Mme de Choiseul disant : « Quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer, » et en plein Palais-Royal la sage et prudente Mme de Blot s'écriant, après une lecture de *la Nouvelle Héloïse,* « qu'il n'existait pas une femme véritablement sensible qui n'eût besoin d'une vertu supérieure pour ne pas consacrer sa vie à Rousseau, si elle pouvait avoir la certitude d'en être aimée passionnément. » Il y a là sans doute un ton d'emphase qui met en garde; mais on était bien près encore des attachemens sérieux du grand siècle, et il paraît impossible que, dans cette période qui sépare *la Princesse de Clèves* de *Paul et Virginie,* des affections fortes et chastes ne se soient pas rencontrées fréquemment.

Mais c'est hors du mariage et dans les liaisons si nombreuses alors que l'opinion relâchée tolérait et légitimait en quelque sorte, que l'on rencontre à chaque pas cette vitalité du cœur que rien n'a pu étouffer, et qui se traduit par une agitation fiévreuse, par des ardeurs incohérentes, fougueuses, excessives. L'air est chargé d'orages dans ce siècle nerveux. On boit à toute source, et Mlle de Lespinasse, la plus grande peut-être de ces âmes égarées, fait entendre ce cri terrible : « Si jamais je pouvais devenir calme, c'est alors que je me croirais sur la roue! » Je ne connais pas de spectacle plus poignant que celui de cette femme, possédée et dévorée par son amour, répondant à l'indifférence de M. de Guibert : « Ne m'aimez pas, mais souffrez que je vous aime et vous le dise cent fois, » et qui, mourante, écrit : « Les battemens de mon cœur, les pulsations de mon pouls, ma respiration, tout cela n'est plus que l'effet de la passion. Elle est plus marquée, plus prononcée que jamais, non qu'elle soit plus forte, mais c'est qu'elle va s'anéantir, semblable à la lumière qui revit avec plus de force avant de s'éteindre pour jamais! » Comme contraste à cette passion tragique et absolue, on trouverait des attachemens plus calmes et non moins fidèles, ceux de l'*idole* du temple, Mme de Boufflers, pour le prince de Conti, de Mme d'Houdetot pour Saint-Lambert. Ici je ne crains pas d'en croire Rousseau, puis-

qu'il s'agit d'une femme qui dédaigna son amour, et dont il ne parle cependant qu'avec le respect le plus tendre et le plus ému dans les pages brûlantes qu'il lui a consacrées. Quelle amitié douce et sévère, que de naturel, de grâce, d'agrément, quelle sûreté de caractère et quelle sincérité, quelle fermeté de cœur ne lui fallait-il pas pour affronter sans péril, et avec cette tranquillité enjouée qui lui était naturelle, les plaintes et les transports d'un pareil amant! Et si l'on veut compléter le tableau, qu'on ouvre cet impur roman de Laclos, *les Liaisons dangereuses*. N'est-ce pas dans ce même monde où vivent Valmont et l'odieuse marquise de Merteuil que gémit cette infortunée présidente de Tourvel qui expie sa faute dans les larmes et dans la mort? Ces grands traits du cœur humain que je signale ne sont pas oubliés dans le livre dont nous parlons, mais ils y sont noyés dans un océan de futilités, et perdent ainsi l'importance et la signification qu'il fallait leur attribuer.

Cependant vers le milieu du siècle, et lorsque déjà l'on avait pris goût à l'étude des sciences exactes et aux spéculations de l'esprit, un élément nouveau, une passion encore, l'amour, le sentiment de la nature et du dieu vague qu'elle révèle, apportèrent la fraîcheur et l'élévation dans ces cœurs secs et inquiets. C'est une bouffée d'air pur qui vient renouveler et vivifier une atmosphère viciée et dilater les poitrines oppressées. On reçut non pas avec admiration, mais avec une sorte d'adoration les pages magiques où Rousseau dévoilait un monde jusqu'alors inconnu. La révolution qui s'opère à ce moment est immense et presque subite. Les femmes particulièrement accueillirent les idées du philosophe avec l'intempérance et l'exaltation qui leur sont habituelles et les poussèrent jusqu'au sentimentalisme et à l'absurdité. On n'a pas oublié les bergeries, les laiteries et les autres fadaises de Trianon. Il n'en est pas moins vrai qu'un horizon nouveau s'est ouvert, et que, puisque la littérature n'exprime pas seulement les idées personnelles d'un écrivain, mais qu'elle est encore le fidèle écho de celles de ses contemporains, nous sommes en droit de penser que ce sont aussi les sentimens de son époque auxquels Rousseau prêtait le langage le plus sublime peut-être qui soit sorti jamais d'une bouche humaine.

C'est encore à Rousseau que le XVIIIe siècle doit la résurrection du sentiment qui plus que tout autre est naturel à la femme, celui de la maternité, sentiment tellement enraciné dans son cœur et dans ses entrailles qu'il survit d'ordinaire à tout autre, et que l'on nomme dénaturée celle qui l'a perdu. Il naît avec la femme et ne la quitte qu'à la mort. Toute jeune, la fillette joue avec sa poupée, c'est une mère déjà; vieille, son dernier amour est pour ses petits-enfans. Il faut en convenir néanmoins, dans la haute société ce sentiment était alors singulièrement affaibli. La mère ne trouvait pas le temps de connaître sa fille. C'était d'abord la nourrice, puis le couvent. Durant les quelques années où elle l'avait auprès d'elle, ses habitudes mondaines, cette vie tout extérieure et dissipée l'empêchaient de s'y attacher. Ici encore j'ai peine à croire que l'oubli des devoirs maternels

ait été aussi général et aussi absolu qu'il le paraît au premier abord. Mme de Sévigné n'est morte que tout à la fin du siècle précédent. Nous trouvons dès le commencement de celui-ci les *Avis à son fils et à sa fille* de Mme de Lambert, puis vient l'*Émile* de Rousseau, et avec lui une révolution complète. La modification qui se fait dans les idées est trop soudaine, il est vrai, pour qu'on puisse la croire bien sérieuse et profonde. Il faut se méfier beaucoup de ces changemens à vue. C'est un enthousiasme de tête plus qu'autre chose. L'affaiblissement du sentiment maternel à cette époque est dû à une cause palpable, le discrédit où est tombé le mariage, et par suite le relâchement des liens de la famille. Un livre, quelque éloquent qu'il puisse être, ne peut tenir lieu des mœurs et des convictions. On se passionne pour les idées de Rousseau comme pour les fantasmagories de Mesmer ou de Cagliostro. C'est avant tout du besoin d'agitation et de l'inquiétude d'esprit; mais encore y a-t-il là quelques indications qu'il ne faut pas négliger. Du reste, ces sentimens de la famille s'étaient conservés très vifs dans le peuple et dans la bourgeoisie, comme en témoignent tant d'ouvrages de littérature et d'art de cette époque : *le Père de famille* de Diderot, *la Bénédiction* et *la Malédiction* de Greuze, et toutes ces compositions merveilleuses de Chardin, où le bonheur domestique s'exprime d'une manière si naïve et si touchante, et qui se résument dans son *Benedicite,* véritable perle de sentiment et d'expression.

Le XVIIIe siècle fut, avant tout, un siècle de sociabilité. Ses salons sont ses tribunes; c'est là qu'est la vie, c'est là que s'agitent toutes les idées, toutes les passions qui l'occupent. C'est dans les réunions brillantes du Palais-Royal, du Temple, ou chez la maréchale de Luxembourg, que se forme cette société enjouée et polie, dont l'amabilité, le bon goût, la légèreté, les raffinemens sont l'exquise et dernière expression d'une civilisation qui finit. Les femmes jouent un rôle très important dans ces réunions; elles en sont le motif et le lien. Elles ne s'associeront jamais peut-être autant qu'elles le firent alors à ces préoccupations sérieuses qui sont d'ordinaire le domaine presque exclusif des hommes. Leur témérité naturelle, leur imprudence généreuse, le mépris qu'elles ont du danger, les portèrent du premier coup aux extrêmes. Elles furent l'auditoire excitant qui exalte l'orateur par d'ardentes approbations, et qui lui renvoie sa parole centuplée par un sympathique écho. Leur influence fut immense, et, à tout prendre, salutaire; mais est-ce une raison pour dire comme le font MM. de Goncourt : « Tout ce qu'une religion attire à elle d'illusions, de prières, d'aspirations, d'élancemens, de soumissions et de croyances, se tourne insensiblement vers la femme?... La femme arrive à être pour le XVIIIe siècle non-seulement le dieu du bonheur, du plaisir et de l'amour, mais l'être poétique, l'être sacré par excellence, le but de toute élévation morale, l'idéal humain incarné dans un siècle de l'humanité? » Comment! ces femmes que vous nous avez représentées si futiles sont en même temps les inspiratrices et les divinités du siècle de Voltaire et de Montesquieu? On croit rêver. Elles ne sont ni

si grandes ni si petites que vous les faites, et il nous paraît inutile de traiter tout à fait sérieusement de pareilles imaginations.

Cependant ces femmes, qui n'étaient ni des poupées ni des divinités, avaient su conserver intactes, au milieu de l'agitation du scepticisme et du dévergondage de leur temps, quelques-unes de ces vertus humbles et bienfaisantes qui expliquent mieux que toute autre chose l'influence considérable et heureuse qu'elles ne cessèrent d'exercer. Elles ne se bornèrent pas à s'associer à cet ardent amour de l'humanité et à cet enthousiasme du siècle pour toutes les idées nouvelles et généreuses qui passionnaient alors les esprits : elles furent, pour ces hommes agités et desséchés par les luttes de la pensée, des amies tendres, sérieuses, fidèles et sévères à l'occasion. M. Sainte-Beuve a tout récemment relevé avec beaucoup de force et de vivacité ce trait de caractère chez Mme de Boufflers. Il faut suivre, dans toute sa correspondance avec Rousseau, l'affectueuse fermeté qu'elle met à répondre à ses hallucinations et à ses susceptibilités, et, lorsque sa scandaleuse querelle avec Hume a éclaté, la sévère franchise dont elle use à l'égard des deux adversaires, avec qui elle était également liée. C'est encore la comtesse de Boufflers qui avait encadré dans sa chambre, pour les avoir toujours sous les yeux, des maximes empreintes d'une austérité toute virile comme celles-ci : « Lorsqu'il s'agit de remplir un devoir important, ne considérer les périls et la mort même que comme des inconvéniens, et non comme des obstacles. — Tout sacrifier pour la paix de l'âme. — Indifférent aux louanges, indifférent au blâme, ne se soucier que de bien faire, en respectant, autant qu'il sera possible, le public et les bienséances. » Ce sont assurément là de mâles et sérieuses pensées, et, quels que fussent d'ailleurs les écarts qui, dans la pratique, contredisaient cet idéal de moralité qu'on se proposait, souvenons-nous que la société française avait été au plus bas dans ce siècle, et qu'on aurait pu croire un moment que le sort en était jeté, qu'elle périrait dans la fange. Il y avait chez ces femmes des qualités solides du cœur, une fermeté de raison, une force d'esprit, une rectitude de jugement qui ont autant de réalité que leurs défauts. Aussi, après les années frivoles, se trouvèrent-elles en état de supporter la vieillesse et les malheurs, et lorsque l'orage éclata, beaucoup d'entre elles subirent sans faiblesse la ruine et la proscription, d'autres virent l'échafaud sans pâlir. C'est à ces grands caractères des mœurs et du cœur humain, qui ne sont pas étrangers aux femmes du XVIIIe siècle, que j'aurais désiré qu'on donnât tout leur relief, plutôt qu'à des vertus et à une influence dominante qu'elles n'eurent jamais, ou à ces traits éphémères qui n'ont qu'une importance très secondaire, et qu'on ne doit pas trop disputer au temps qui les emporte.

CHARLES CLÉMENT.

V. DE MARS.

LA POLOGNE

SES ANCIENNES PROVINCES

ET SES VÉRITABLES LIMITES

Les Russes reconnaissent quelquefois aux Polonais le droit de revendiquer le pays qu'on appelle depuis 1815 le *roymume;* mais lorsque ceux-ci réclament les autres territoires qu'ils ont successivement perdus depuis 1772, les Russes répondent que cette revendication ne s'appuie sur aucun droit; ils ajoutent qu'ils n'ont fait que reprendre à la Pologne des provinces autrefois usurpées sur la Russie. Il y a donc lieu de rechercher, en consultant l'histoire et les traités, à quel titre les provinces en question, — la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine de la rive droite du Dniéper, excepté la ville de Kiev, — faisaient partie de la Pologne en 1772, à l'époque où a commencé la situation irrégulière dont l'Europe souffre depuis quatre-vingt-dix ans. De récentes publications, complétées et contrôlées par des communications d'un sérieux intérêt, nous faciliteront cette recherche.

Il faut se placer à un point de vue tout spécial quand on traite certaines questions qui agitent le monde slave. A tort ou à raison, la diplomatie occidentale n'attache guère d'importance à l'érudition et à la littérature. Elle demande l'autorité de ses arrêts soit aux traités existans, soit à quelques principes généraux. Dans l'orient de l'Europe au contraire, les grandes questions internationales sont d'abord traitées par les savans et par les poètes. Sur les bords du Danube, de la Vistule, du Volga et du Dniéper, l'érudition et la poésie sont des armes ordinaires de la politique, dont elles préparent, expliquent

et cherchent à justifier les tendances. Il n'est pas de savant dont les œuvres ne servent à rallier un parti. Il n'est pas de poète vraiment populaire dont les accens ne s'inspirent de quelque sentiment national. Tous les livres ont un côté politique ou diplomatique. Un travail littéraire est un acte de patriotisme ou de foi religieuse. Une œuvre d'érudition est un argument pour la revendication d'une province. La science peut y perdre en élévation et surtout en sincérité; mais elle y gagne ce qu'elle rencontre bien rarement en Occident, l'attention passionnée d'une nation tout entière, quelquefois de toute une race. La poésie y trouve aussi une cause réelle et vivante d'inspiration qui lui manque souvent ailleurs.

Cette disposition n'est pas nouvelle. Ainsi au commencement du XVIII[e] siècle, bien avant le partage de la Pologne, et alors que les hommes d'état de l'Occident ne se doutaient même pas de l'imminence de cette catastrophe, le point de vue ethnographique et historique que nous voudrions mettre en lumière n'était pas négligé en Russie, et l'on préludait par des controverses archéologiques aux tentatives de la diplomatie et de la guerre. Un Allemand nommé Müller, historiographe officiel de l'impératrice Élisabeth, écrivait en 1749 un essai sur l'origine de la nation et du nom des Russes. Cet essai ayant été trouvé contraire aux vues politiques de la cour, l'auteur dut comparaître devant une commission spéciale; son écrit fut condamné à la destruction, et Müller finit par reconnaître lui-même qu'il avait eu tort. Deux écrivains russes furent successivement mis en jugement pour avoir soutenu la même opinion. Enfin, la thèse de Müller ayant été reprise en Allemagne, Catherine II exprima en sept articles son opinion sur le débat, et finalement la question de l'origine des Russes fut tranchée, selon l'expression de Mirabeau, « en vertu d'une définition déclaratoire de leur souveraine. » A la même époque, des savans qui cherchaient leurs inspirations à Saint-Pétersbourg entreprenaient de retrouver l'origine des Hongrois, en vue de rattacher éventuellement cette population aux destinées de l'empire russe.

Les diverses questions historiques qui se rattachent à l'origine des populations et des états des rives du Dniéper et du Volga ont été reprises depuis quelques années avec toutes les ressources nouvelles de la science, et avec d'autant plus de passion que des deux côtés l'on pressentait clairement que la discussion ne tarderait pas cette fois encore à entrer dans le domaine des faits. Le cours professé au Collége de France par M. Adam Mickiewicz de 1840 à 1845 peut donner une idée et un spécimen assez exacts de ce mouvement si intéressant des Slaves dans le domaine de la littérature politique. La question spéciale des anciennes provinces polonaises a été traitée par Lelewel, l'auteur très érudit d'une *Histoire de la*

Lithuanie et de la Ruthénie dont la traduction française n'a été publiée qu'en 1861. M. Duchinski s'est appliqué en même temps à approfondir la question de l'origine des Grands-Russes. La plupart de ses recherches seraient sans profit pour les personnes qui ne comprennent pas le polonais, si M. Viquesnel n'avait eu l'heureuse inspiration de les condenser, avec le concours de l'auteur, dans un appendice spécial de son ouvrage sur la Turquie d'Europe. Il est à regretter seulement que des circonstances indépendantes de la volonté de l'écrivain soient venues interrompre la publication de cet appendice, la partie certainement la plus intéressante du vaste travail entrepris par M. Viquesnel. Un petit écrit, intitulé *Pologne et Ruthénie*, dont l'auteur ne s'est pas fait connaître, résume avec clarté et intérêt le point de vue polonais sur la question. Du côté des Russes, les autorités principales sont l'historien Karamsine, M. Soloviev, M. Pogodine. La discussion est entrée dans la polémique du jour par les publications toutes récentes intitulées *la Russie-Rouge* et *une Nationalité contestée* (1), comme par un grand nombre d'articles insérés dans les recueils littéraires russes. On le voit, les sources ne manquent pas ni en Russie, ni en Pologne. Il y a là tout un ensemble de travaux intellectuels d'une portée réelle et d'un intérêt incontestable.

Avant de montrer où en est le débat en essayant de le ramener à ses véritables termes, il importe de bien fixer le sens des appellations géographiques dont nous aurons à nous servir, car les confusions de mots jouent un grand rôle dans cette question. Il faut donc bien établir que le nom de *Ruthénie* désignera dans cette étude la partie du pays contesté qui se trouve dans les vallées du Dniéper, du Dniester et de leurs affluens, tandis que le nom de *Moscovie* s'appliquera aux pays arrosés par le Volga et ses affluens. On n'a nullement l'intention de trancher témérairement par ces appellations les problèmes ethnographiques et politiques qui s'y rattachent : on se sert de ces mots comme d'*expressions géographiques* destinées à faire comprendre de quels pays l'on veut parler.

I.

La question de droit débattue parmi les publicistes et les historiens slaves relativement aux anciennes provinces polonaises nous ramène aux origines mêmes de la Pologne et de la Russie. Écoutons d'abord le vieux chroniqueur de Kiev, Nestor, le patriarche des historiens slaves. « Les Voloques (Gaulois ou Valaques) attaquèrent les

(1) *La Russie-Rouge*, par le prince Troubetzkoï, Paris 1860; *une Nationalité contestée*, par M. V. Porochine, Paris 1862.

Slaves qui demeuraient près du Danube, et les expulsèrent. Quelques-uns de ceux-ci s'établirent près de la Vistule et furent appelés Lekhs. Une partie des Lekhs se nommait Polaniens, d'autres Loutitches, d'autres Mazoviens et Poméraniens. C'est d'eux que vinrent aussi les Slaves qui habitent le long du Dniéper. Quelques-uns conservèrent le nom de Polaniens, d'autres prirent celui de Drevliens, parce qu'ils restaient dans les forêts (*drevo*). Enfin les Slaves qui s'établirent près du lac Ilmen conservèrent leur propre dénomination, et y élevèrent une ville qu'ils appelèrent Novogorod (1). »

Rien ne permet de conjecturer qu'il y eût vers le VIe siècle de notre ère des différences de race et de langage entre ces Slaves. Tout autorise au contraire à croire que leur unité originelle se maintint jusque vers 862, alors que des Normands, les Varègues-Russes ou Ruthènes (2), commencèrent à s'établir dans la partie orientale de la Slavie, à laquelle ils laissèrent le nom de leur tribu. Nestor, qui écrivait deux siècles et demi après les premières invasions des Normands-Varègues, dit : « On sait que la langue ruthène et la langue slavonne ne sont qu'une même langue, que ce nom de Ruthènes nous a été donné par les Varègues, et qu'auparavant nous n'étions connus que sous le nom de Slaves. Les Polaniens qui se trouvaient parmi les Slaves n'avaient pas non plus d'autre langue. Le nom de Polaniens qu'on leur donnait venait des champs (*pola*) qu'ils cultivaient et parce qu'ils habitaient la plaine; mais ils étaient d'origine slave, et n'avaient pas d'autre langue que le slavon (3). »

L'invasion des Normands-Varègues changea l'état politique du monde slave. Quelques mots suffiront pour préciser la situation de l'Europe orientale après cette invasion. Vers le Xe siècle de notre ère, les versans septentrionaux des Carpathes et la vallée de la Vistule sont déjà occupés par le royaume de Pologne, sous la dynastie nationale des Piast. La vallée du Dniester en fait partie jusqu'en 981. Si nous tournons les regards vers l'est, nous voyons que, dans la vallée du Dniéper comme sur les bords de la Vistule, habite une population essentiellement slave, celle de la Ruthénie. Cette population s'étend aussi très loin vers le nord, où Novogorod est son siége principal. Des villes riches et commerçantes, Kiev, Tchernigov, Smolensk, Polotsk et surtout Novogorod, y brillent d'un vif éclat; mais cette partie de la Slavie est depuis un siècle exposée aux invasions successives des Normands-Varègues, venus par la Baltique. Les descendans de Rurik, leur chef, ont fondé une foule de principautés, continuellement partagées entre les enfans de leurs princes,

(1) Tome Ier de la traduction française de Nestor, p. 5.
(2) « *Russi, quos alio nomine Northmanos vocamus.* » Luitprand, Xe siècle.
(3) Page 34, t. Ier.

et coexistant du reste avec quelques puissantes républiques dont ces princes sont seulement les chefs militaires. Celui de ces chefs qui réside à Kiev est considéré comme le grand prince : il représente, sans beaucoup d'autorité réelle, l'unité de ce monde fractionné, sans cesse agité plutôt que troublé, et qui ne manquait certainement pas de vitalité et de liberté. Telle était alors la Ruthénie.

A l'est et au nord de la Ruthénie, notamment dans les vallées du Volga et de ses affluens, s'étend un monde tout à fait différent du monde polonais et ruthénien, et qui n'a rien de slave : c'est le monde *tchoude* ou *étrange*, comme disaient les Slaves, le monde des races finnoises et ouraliennes, où dominent tour à tour des conquérans appartenant à la race tartare, mongole ou turque. Ces dominations, toujours changeantes, s'étendent jusqu'au sud de la Ruthénie, et lui bouchent l'accès de la Mer-Noire. La chronique de Nestor et les ouvrages de Karamsine, de Soloviev, de Lelewel, de Pogodine, de Duchinski, établissent de la manière la plus certaine que toute cette contrée, notamment la vallée du Volga, était habitée, au x[e] siècle, par des peuples étrangers à la race slave. Ce fait capital n'est pas contesté.

Or il y avait dans ce monde finnois et ouralien des villes importantes, comme Rostov, Mourom, Souzdal, qui étaient en relation de commerce avec la Ruthénie et principalement avec Novogorod. Des princes varègues y avaient étendu leur domination, de sorte qu'ils régnaient en même temps sur des Slaves et sur des Finnois. L'un de ces descendans de Rurik, George Dolgorouki ou Longue-Main, régnait à Souzdal, dans la partie du pays finnois qui était séparée de la Ruthénie par la grande forêt de Mourom. Ce pays d'au-delà des bois, cette *za-lésie*, fut le berceau et est demeuré le centre matériel comme le foyer moral de l'état qui est devenu par la suite l'empire russe. George Dolgorouki, se rendant, vers 1147, à Souzdal, chez son fils André, s'arrêta pendant le voyage dans un hameau, sur les bords d'une petite rivière appelée la *Moskva*. Charmé de la beauté du site, qui est en effet un des plus pittoresques de la contrée, le prince voulut y établir sa demeure. Le seigneur de cette terre (il s'appelait Koutchko) ayant refusé de céder sa propriété, George Dolgorouki le fit saisir et noyer dans un étang. Il fit ensuite entourer de palissades un monticule sur lequel fut bâti depuis le Kremlin, et jeta les fondemens d'une ville qu'il appela Moskva, nom qui n'a rien de slave, non plus que ceux de Mourom, de Souzdal, etc. Telle fut l'origine de « cette goutte d'eau devenue océan, » suivant une expression de M. Pogodine. Karamsine rappelle avec une orgueilleuse émotion qu'une autre ville aussi a été fondée sur un cadavre, et que cette ville s'appelle Rome!... Moscou devint capitale en

1328. Elle a conservé un caractère semi-asiatique qui frappe profondément le voyageur européen, si préparé qu'il se croie à une semblable impression. Aucun de ceux qui, du haut de l'une des collines environnantes, ont vu resplendir tout à coup la riche et populeuse cité, avec ses mille dômes aux formes étranges et aux couleurs variées, n'oubliera le sentiment d'admiration, d'étonnement dont il a été saisi à ce spectacle inattendu. Il n'a rien sous les yeux qui ressemble à l'Europe : il se sent transporté entre la Chine et Byzance par une sorte d'hallucination qui n'est cependant qu'une vue exacte de la réalité, et qui, par cela même, ne manque ni de charme ni de grandeur.

A partir du règne de George Dolgorouki, les princes de la région finnoise manifestèrent une hostilité systématique et acharnée contre la Ruthénie, et principalement contre les villes dont les habitudes libérales leur étaient devenues antipathiques. Ils n'eurent plus d'autre idée que de fonder un état à part, de créer *une unité nouvelle*, selon l'expression de Karamsine et du prince Troubetzkoï, et de subjuguer la Ruthénie. C'est ainsi que les Normands de l'Occident, après s'être établis en Angleterre, essayèrent de conquérir la France, d'où ils étaient venus. En 1169, André Bogoloubski, fils de Dolgorouki, à la tête d'une bande nombreuse de Souzdaliens et de Rostoviens, vint mettre le siége devant Kiev. L'historien de la Ruthénie, Lelewel, trace en quelques lignes un tableau animé de cette cité, qui joue un si grand rôle dans l'histoire et dans l'imagination des Slaves. « Quelle ville slave, dit-il, pouvait alors se comparer à Kiev? Cette magnifique cité comptait depuis longtemps quatre cents églises. Bâtie sur une hauteur, elle descendait, par une pente douce, jusqu'au bord du Dniéper et s'étendait au loin le long de ce fleuve. C'est dans ce faubourg qu'étaient établis les riches magasins des marchandises que l'on faisait venir par terre et par eau ; mais ce qu'il y avait de plus remarquable se trouvait dans la haute ville, où, sans compter les monastères et une multitude de chapelles, on voyait les églises de Saint-Michel-Archange, de Saint-Basile, de la Naissance de la Sainte-Vierge et, plus magnifique que toutes les autres, l'église métropolitaine de Sainte-Sophie, qui renfermait le tombeau de Yaroslav le Grand. Tout ce que l'art byzantin put imaginer de plus beau servit à orner ces édifices. Dans la plus haute partie de la ville, en forme de forteresse, s'élevait le Petchersk avec ses catacombes, où se trouvaient des centaines de corps parfaitement conservés. Le pieux pèlerin visitait avec un respect religieux ces antiques monumens, et jamais une main sacrilége n'avait osé toucher aux riches trésors qu'ils renfermaient. Cette magnifique cité, placée au cœur de la Ruthénie, comptant cent cinquante mille habi-

tans, chef-lieu de tant de villes et de duchés, respectée par tous les princes qui s'en étaient successivement emparés, devint enfin la proie de l'avidité et de la haine profonde d'André Bogoloubski. Ce fils indigne de la Ruthénie, après avoir conquis en 1169, non sans une grande effusion de sang, la sainte cité, la livra pendant trois jours au pillage et à la licence de ses bandes indisciplinées (1). » Les églises et les monastères furent dévastés. Tout fut enlevé, jusqu'aux images, aux livres, aux habits des prêtres et aux ornemens d'église.

Le même sort menaça la puissante Novogorod. L'historien russe Karamsine fait ressortir pour quelle raison la résistance y fut plus vigoureuse. « Les Kioviens, dit-il, accoutumés depuis longtemps à changer de maîtres, à sacrifier les vaincus aux vainqueurs, n'avaient combattu que pour l'honneur de leurs princes, tandis que les Novogorodiens allaient verser leur sang pour la défense de leurs droits et des institutions établies par leurs ancêtres. Ils jurèrent tous de mourir pour la liberté. L'archevêque Jean, accompagné de tout le clergé, prit l'image de la sainte Vierge et la porta sur les fortifications extérieures. Aux cris des combattans se mêlait le chant des hymnes. Le peuple priait en versant des larmes et s'écriait : *Seigneur, ayez pitié de nous.* Les Novogorodiens remportèrent la plus brillante victoire, et comme ils attribuaient leurs succès à une intercession miraculeuse, ils instituèrent en l'honneur de la sainte Vierge une fête qui dut être célébrée solennellement tous les ans le 27 novembre. Les vainqueurs passèrent au fil de l'épée une foule de soldats et firent tant de prisonniers que, selon la chronique de Novogorod, on donnait dix Souzdaliens pour un grivna (petite pièce de monnaie). »

La politique des princes de la contrée finnoise modifiait complétement l'ancien droit public de l'Europe orientale, où auparavant les princes se battaient et se dépossédaient sans que la population des villes y prît une part fort active et eût beaucoup à en souffrir. L'église voulut résister à ces innovations, mais elle s'y brisa. Lorsque les princes rencontraient une résistance quelconque chez les évêques, ils les accusaient d'hérésie et les chassaient. Il est important de noter que c'est à cette époque que firent leur première apparition ces sectes religieuses qui ont encore aujourd'hui une si grande importance en Russie. Ce fut, comme l'autocratie, un produit de l'esprit finnois. Bien que la Ruthénie fût tout entière de rite grec et en grande partie séparée de Rome, les sectes dont il s'agit n'ont pas réussi à prendre racine sur ce sol slave. Ainsi il est bien positif que, même avant l'invasion des Tartares, il s'était formé au nord-est du monde slave une unité nouvelle dans des conditions religieuses, po-

(1) Lelewel, t. Ier, p. 76.

litiques et sociales différentes de celles où se trouvaient la Ruthénie et la Pologne.

II.

Les grandes invasions des Tartares et des Mongols suivirent d'assez près la consolidation et les premières tentatives d'expansion du duché de Souzdal, de ce nouvel état oriental habité par des Finnois que nous appellerons désormais la Moscovie. En 1224, les Tartares remportèrent, près de la rivière de Kalka en Ukraine, une grande victoire sur les princes ruthéniens qui s'étaient réunis pour combattre l'invasion. Il est à remarquer que les princes de la Moscovie refusèrent de s'associer à cette première croisade de la chrétienté orientale contre la barbarie asiatique. En 1237, les Tartares envahissaient la Moscovie, où ils devaient rester deux siècles. En 1239, ils prenaient Kiev. En 1240, ils inondaient la Pologne et la Hongrie; mais après le grand combat de Lignitza, en Silésie, ils rétrogradèrent et ne firent dans ces deux pays que de courtes apparitions, tandis que leur domination continuait en Ruthénie et s'appesantissait principalement sur la Moscovie. La horde tartare ne dépossédait pas les princes régnans; elle envoyait auprès d'eux des *baskaks* pour la collection des impôts. Ces baskaks étaient les vrais rois du pays et les représentans de cet esprit tartare qui étouffe toute indépendance, toute civilisation et toute poésie.

Qu'advint-il alors de la Moscovie? Arrivé à cette époque, l'historien Lelewel s'écrie : « C'est un pays à part, n'ayant rien de commun avec l'histoire que nous racontons, et c'est pourquoi nous ne nous occuperons plus de cette excroissance anormale! » M. Soloviev, qui est Russe et professeur d'histoire à l'université de Moscou, constate que ce n'est pas l'invasion tartare qui sépara la Moscovie des Ruthéniens, puisque cette séparation existait déjà. Nous en avons indiqué la cause, et en effet, si la Moscovie dès l'origine n'eût été finnoise, c'est-à-dire asiatique, l'on ne s'expliquerait pas que la domination tartare s'y fût si promptement et si complétement acclimatée, tandis qu'elle ne devait ni s'installer ni laisser aucune trace de son passage dans la Ruthénie, dont la population est slave. Ce ne sont pas les Polonais qui ont imaginé cette différence pour les besoins de leur cause. Le sujet est assez grave pour que l'on expose ici ce qu'en dit Karamsine, l'historien officiel de la cour de Saint-Pétersbourg. Il n'y a d'ailleurs rien d'aussi précis, rien d'aussi caractéristique dans les écrits hostiles à la Russie.

« Les envoyés de la horde représentant la personne du khan faisaient ce qu'ils voulaient en Russie (Moscovie). Les marchands, même les vagabonds

mongols, nous traitaient comme de vils esclaves. Quelle en dut être la conséquence? La dégradation morale des hommes. Oubliant la fierté nationale, nous apprîmes les basses finesses, les ruses de l'esclavage qui sont la force des faibles; en trompant les Tartares, nous nous trompions encore plus les uns les autres: en nous rachetant au poids de l'or de l'oppression des barbares, nous devînmes beaucoup plus avides et beaucoup moins sensibles aux offenses, à la honte, exposés que nous étions aux violences des tyrans étrangers. Depuis le temps de Basile Yaroslavitch jusqu'à celui d'Ivan Kalita, notre patrie ressembla plutôt à une noire forêt qu'à un état; la force paraissait être le droit... Et quand cette terrible anarchie commença de disparaître,... il fallut recourir à une sévérité inconnue aux anciens Russes... Le joug des Tartares introduisit les peines corporelles... Il se peut que le caractère actuel de la nation offre encore des taches qui lui ont été imprimées par la barbarie des vainqueurs.

« ..... Si, après deux siècles d'un tel esclavage, nous n'avons pas perdu tout sentiment moral, tout amour de la vertu, de la patrie, rendons-en grâces à la religion.

« La constitution intérieure de l'état se trouva changée; tout ce qui était fondé sur d'antiques droits civils ou politiques s'éteignit. Après avoir rampé dans la horde, nos princes s'en retournaient chez eux comme des maîtres terribles, car ils commandaient au nom d'un suzerain absolu. Ce qui n'avait pu se faire du temps de Yaroslav le Grand, ni de celui d'André et de Vsevolod III, fut accompli du temps des Mongols sans difficulté et sans bruit. A Vladimir ni nulle part, excepté à Novogorod et à Pskov, ne retentit plus le son de la cloche du *Vetché,* cette manifestation de la souveraineté populaire, manifestation souvent tumultueuse, mais chère aux descendans des Slavo-Russes. Ce droit des anciennes villes n'était plus connu des villes nouvelles, comme Moscou et Tver, qui devinrent importantes pendant la domination des Tartares. »

L'ouvrage du prince Troubetzkoï, *la Russie-Rouge*, est spécialement consacré à combattre les idées des Polonais sur la Ruthénie. L'auteur n'est guère moins explicite que Karamsine sur l'influence de la domination tartare en Moscovie :

« Le clergé russe (moscovite), protégé par les Tartares et devenu malheureusement leur auxiliaire pendant cette triste époque, ne sut prêcher à sa patrie opprimée que la soumission à un pouvoir établi par la violence, oubliant complétement les préceptes de l'indépendance et du patriotisme. Subissant l'influence de leurs oppresseurs, les Russes (Moscovites) perdirent les vertus généreuses de leurs ancêtres. La Russie (Moscovie), oubliée par les nations, qui de plus en plus marchaient dans la voie de la civilisation, se trouvait assimilée à ces barbares que leurs chefs conduisaient comme des troupeaux. *Devenant aussi tartare elle-même*, sans caractère et sans vigueur, notre malheureuse patrie arrivait à subir la tyrannie de Groznoï (Ivan le Terrible). Sombre époque, où la Russie, complétement dénationalisée, allait s'endormant de plus en plus dans une léthargie asiatique dont elle fut réveillée par le génie de Pierre le Grand! Alors la na-

tionalité russe se porta dans les forêts du nord, où, se retrempant dans la création d'une *unité nouvelle,* celle de Moscou, elle se renforça et finit par reconquérir l'indépendance..... Mais cette Russie nouvelle n'était plus l'ancienne Russie slave; malgré elle, elle avait subi l'action de la domination tartare, et son organisation même, plus forte, plus compacte, se rapproche davantage des habitudes et des mœurs asiatiques (1). »

Est-il nécessaire de faire remarquer que Karamsine comme le prince Troubetzkoï sont à côté de la vérité en attribuant à la seule influence des Tartares une situation morale qui tenait à la nature même de la population de la Moscovie, et dont les traits principaux s'étaient déjà révélés d'une manière éclatante dans l'histoire de l'Europe orientale depuis le règne d'André Bogoloubski? Lorsque ces historiens parlent d'une Russie idéale que l'invasion du XIIIe siècle aurait métamorphosée, c'est à la Ruthénie que cette peinture s'applique et non à la Moscovie.

Les Tartares n'ont pas exercé d'influence morale sur les destinées de la Ruthénie. Il n'y avait dans ce pays slave aucun élément que le génie des envahisseurs pût s'assimiler. Il pouvait y avoir juxtaposition des deux races, soumission de l'une à l'autre, destruction de l'une par l'autre, mais jamais rien d'analogue à ce qu'on appelle en chimie une combinaison : l'affinité n'existait pas. A l'époque de l'invasion, la partie méridionale de la Ruthénie était réunie sous un seul gouvernement : c'était le duché de Halitch, d'où la Galicie a tiré son nom. Cet état comprenait la région orientale de la Galicie que l'on appelle la Ruthénie-Rouge, la Volhynie, la Podolie et une partie de l'Ukraine. Il était bien tributaire des Tartares, et Daniel, le plus puissant de ses princes, fut obligé de se rendre à l'appel du chef de la horde; mais la Ruthénie méridionale ne recevait plus de *baskaks*. Les ducs de Halitch n'avaient pas d'ailleurs de rapports avec les ducs de Moscovie; par leurs relations fréquentes avec la Pologne et la Hongrie, ils gravitaient plutôt vers l'Occident. Leurs sujets avaient de la sympathie pour la Pologne, où ils trouvaient déjà une vie politique très développée. Le prince Troubetzkoï indique lui-même la différence qui existait alors entre la Moscovie et la Ruthénie, différence qui subsista jusqu'en 1772 : « Au moment où la Russie du nord (la Moscovie) se constituait en monarchie absolue et prenait des allures orientales, l'ancienne organisation sociale russe (ruthénienne) existait en Galicie et en Volhynie dans toute sa plénitude, et le pouvoir souverain y était tempéré par un conseil de voïvodes et de boyards, parmi lesquels figuraient aussi des membres du clergé. »

(1) *La Russie-Rouge*, p. 116, 117 et 10.

Tout concourt ainsi à démontrer ce fait important, c'est que l'origine finnoise de la population moscovite et sa longue cohabitation avec les Tartares ont laissé subsister jusqu'à présent des différences radicales entre les Ruthéniens et les Moscovites. Le baron de Haxthausen, dans ses *Études sur la Russie*, divise les peuples de l'empire russe en agriculteurs et en nomades. Or ceux que cet agronome prussien range parmi les nomades industriels sont précisément ceux que nous désignons ici sous le nom de Moscovites, tandis qu'il place les Ruthéniens parmi les agriculteurs sédentaires. Il faut aussi remarquer que l'organisation communale, on pourrait presque dire communiste, de la propriété, telle qu'elle existe en Moscovie, n'a jamais été connue des Ruthéniens, qui, comme tous les peuples occidentaux, sont fortement attachés à l'idée de la propriété individuelle.

Comment se fait-il que, malgré ces différences de toute sorte, l'on ait réussi à laisser planer une certaine confusion entre la Moscovie et la Ruthénie? C'est par le procédé qui consiste à confondre l'histoire des dynasties avec celle des pays. Des princes normands-varègues ont régné autrefois dans la Ruthénie, des princes normands-varègues ont régné autrefois dans la Moscovie : l'on en conclut que ces deux pays ne font qu'un. Cependant une même famille princière peut régner sur des pays très différens, comme l'histoire en fournit de nombreux exemples. Si l'on s'avisait d'appliquer à l'Occident le procédé du prince Troubetzkoï et de M. V. Porochine, il arriverait que les Espagnols, les Napolitains et même les Parmesans, qui ont eu des princes de la maison de Bourbon, devraient faire commencer l'histoire de leur pays à l'entrée de Henri IV à Paris. L'assimilation ne serait complète que si l'on en concluait que le souverain de l'Espagne ou de l'Italie doit régner sur la France. L'on devrait admettre également que la France a le droit de s'emparer de l'Allemagne ou l'Allemagne de la France (on peut choisir) parce que la dynastie de Charlemagne a régné sur les deux pays! Il faut bien remarquer d'ailleurs que les Normands-Varègues ont cessé de régner dans la Ruthénie en 1319 et dans la Moscovie en 1597, qu'à cette époque ces deux pays étaient complétement séparés l'un de l'autre, et le sont restés jusqu'en 1772. On a voulu encore, pour confondre les deux pays en un seul, arguer d'une prétendue identité de nom; mais la reine de la Grande-*Bretagne* a-t-elle des droits sur la *Bretagne* française? De tels argumens ne méritent pas qu'on s'y arrête, et il est temps de reprendre l'exposé des faits.

III.

L'invasion tartare a préparé la grandeur de la Moscovie : il nous faut parler maintenant de l'expansion lithuanienne, qui a été le prélude de la grandeur de la Pologne. Les bords de la Baltique étaient habités, depuis une époque inconnue, par une race d'origine indo-européenne, différente du monde slave, mais complétement étrangère au monde finnois. Cette race est connue sous les noms de race lette, lettoune ou lithuanienne. Jusqu'au commencement du XIIIe siècle, les Lithuaniens avaient lutté sans beaucoup de succès contre deux ordres de chevalerie allemande qui s'étaient établis dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Prusse orientale et la Livonie; mais les chevaliers teutoniques et les porte-glaives avaient bien vite oublié leur mission religieuse. Selon l'énergique et très juste expression de Miękiewicz, les ordres *chevaleresques* étaient devenus des ordres *soldatesques*. Ces Allemands avaient même été condamnés par l'église parce que, négligeant absolument de convertir les païens qu'ils avaient soumis, ils ne s'occupaient qu'à s'agrandir aux dépens des Polonais et des Ruthéniens. Ils donnèrent plus tard la mesure de leur moralité politique et religieuse lorsque, sous le grand-maître Albert de Brandebourg, ils se firent protestans, non par conviction, mais pour séculariser à leur profit un état qui ne leur appartenait pas, étant bien d'église. Telle fut l'origine de la Prusse, qui resta vassale de la Pologne jusqu'en 1667.

Toujours est-il qu'au XIIIe siècle les Lithuaniens, ayant réagi contre ces rapaces voisins, qui n'avaient de religieux que le nom, s'élancèrent, encore païens, à la conquête de la Ruthénie. Ce mouvement commença en 1235. Les Lithuaniens prirent successivement Vitebsk, Smolensk, Tchernigov, la Volhynie, la Crimée, de sorte que vers 1319, sous le règne de Gedimin, le grand-duché de Lithuanie s'étendait sans interruption de la Mer-Baltique à la Mer-Noire. Il avait absorbé toute la Ruthénie, à l'exception des républiques du nord et du duché de Halitch, à qui il n'avait pris que la Volhynie. Les Lithuaniens étaient si peu nombreux que l'on ne pourrait se rendre compte de cette brillante et rapide expansion, si l'on ne savait que les Ruthéniens s'unirent à leurs envahisseurs pour échapper au joug des Tartares.

Ainsi, au commencement du XIVe siècle, les contrées dont nous nous occupons étaient partagées entre cinq dominations : à l'ouest, le royaume de Pologne; au sud, le duché plus ou moins indépendant de Halitch; au nord-est, la Moscovie, encore sous le joug direct de la horde tartare. Enfin entre la Pologne, le duché de Halitch et la

Moscovie il y avait les républiques indépendantes de Novogorod et de Pskov et le grand-duché de Lithuanie.

La conquête lithuanienne avait eu un résultat bien différent de celui de la conquête tartare. Pendant que la Moscovie se *tartarisait*, la Lithuanie au contraire était presque complétement absorbée par la Ruthénie :

Ruthenia capta ferum victorem cepit.

Les Lithuaniens adoptèrent le dialecte de la Ruthénie-Blanche, qui devint la langue du gouvernement, de l'aristocratie et du peuple des villes, si bien que la langue de ces singuliers conquérans ne fut plus parlée que par des paysans de la Lithuanie proprement dite et de la Samogitie. Du reste, les princes lithuaniens demeurèrent païens jusqu'en 1386, tandis que la religion chrétienne avait fait de grands progrès dans l'est et au nord. Le christianisme avait d'abord été peu répandu dans la Moscovie, où, au commencement du XIII[e] siècle, il n'y avait qu'un seul évêché, tandis qu'il y en avait treize pour la Ruthénie; mais, vers l'époque à peu près où nous sommes arrivés, les habitans finnois de la Moscovie étaient généralement devenus chrétiens.

Il existe de nombreux exemples de la facilité avec laquelle les peuples de l'Asie peuvent échanger leur ancien idiome contre un idiome nouveau, et cette faculté était déjà constatée par Strabon. Sous l'influence du clergé, des princes de la famille de Rurik, des Ruthéniens qui s'y étaient établis, il se forma dans la Moscovie une nouvelle langue slave, qui est devenue le moscovite, appelé aussi *grand-russe*. Il y eut dès lors trois langues slaves dans cette partie de l'Europe : aux deux extrémités, le polonais et le moscovite, entre lesquels le ruthénien, avec ses dialectes, forme une langue intermédiaire. Tel était, après les conquêtes des Tartares et des Lithuaniens, l'état de ces pays, où les Moscovites et les Polonais allaient bientôt se trouver en contact.

Nous avons souvent parlé du duché de Halitch. Il comprenait, on le sait, la Ruthénie-Rouge, la Volhynie, la Podolie et une partie de l'Ukraine. Rien n'est plus compliqué et n'a donné lieu à plus de débats que l'histoire des relations de cet état avec le reste de la Ruthénie, avec la Pologne, avec la Hongrie et avec la Lithuanie. En voici les principaux traits, qui se rapportent plus spécialement à la partie orientale de la Galicie et à la Volhynie, que nous désignerons sous le nom géographique de Ruthénie méridionale. La Ruthénie méridionale faisait partie de la Pologne de temps immémorial. En 981, Vladimir, un prince normand-varègue, la sépare de la Pologne. Il la prend aux « Lekhs, » dit Nestor, c'est-à-dire

joint et réuni nos maisons, nos généalogies, nos races, nos armoiries, nos bijoux héraldiques, avec les nobles et boyards de la terre de Lithuanie, et, par la teneur des présentes lettres, nous les confondons, nous les unissons et les confirmons, pour reposer ensemble sous les ailes de la charité : *ut sub umbra alarum caritatis quiescamus!* » Enfin en 1569 les ordres des deux pays, réunis à Lublin, signèrent l'acte d'une union complète. La Pologne et le grand-duché de Lithuanie ne formèrent dès lors qu'un seul état sous le gouvernement d'un même roi, élu en Pologne par les suffrages communs des Polonais et des Lithuaniens, couronné et sacré à Cracovie, sans aucun signe annonçant la qualité distincte de grand-duc. Il n'y eut plus qu'une diète commune à Varsovie. Cet état de choses durait encore au moment du partage de la Pologne.

Sous le nom de Lithuaniens, l'on doit entendre aussi les Ruthéniens faisant partie du grand-duché, et l'on ne peut pas dire que les Lithuaniens aient entraîné de force dans cette union les Ruthéniens. L'on sait déjà que les Lithuaniens s'étaient en grande partie ruthénisés eux-mêmes. En second lieu, il est avéré que c'est par des boyards ruthéniens, notamment les Ostrogski et les Czartoryski, que toute cette affaire d'union fut conduite. Ce ne fut pas du reste le seul exemple d'agrégation opérée par l'attrait qu'inspirait la Pologne en raison de la douceur de son gouvernement et de la liberté qui y régnait. Nous avons déjà vu qu'en 1340 la Ruthénie-Rouge s'était adjointe librement à la Pologne. En 1454, la Prusse s'était unie dans les mêmes conditions, et ce fut bientôt le tour de la Livonie, qui, pour échapper au joug d'Ivan le Terrible, se donna à la Pologne en 1561. Cela nous amène naturellement à parler des conquêtes de la Moscovie, et à les comparer aux pacifiques extensions de la Pologne.

Il faut considérer comme un événement des plus décisifs, au point de vue dont on s'occupe ici, le refus des Moscovites d'adhérer à l'union des deux églises proclamée en 1439 au concile de Florence, qui est considéré en Occident comme le huitième œcuménique. Tout le monde sait qu'à l'appel du pape Eugène IV l'empereur grec Jean Paléologue s'était rendu en Italie, accompagné du patriarche de Constantinople nommé Joseph, des délégués des autres patriarches et d'un grand nombre de prélats. Isidore, métropolitain de Kiev, y vint accompagné de deux cents nobles ruthéniens, et prit la part la plus active aux délibérations qui eurent pour résultat la proclamation de l'union de l'église grecque avec l'église latine.

L'union fut généralement acceptée dans la Ruthénie, où neuf évêchés adhérèrent à l'acte de Florence, et elle y fut renouvelée solennellement en 1595. Cependant Isidore, à son retour du concile,

écrite il y a plus de deux cents ans, alors que nul ne prévoyait les questions qui nous occupent ici, et n'aurait été disposé à les envisager du même point de vue. Le fait de l'union volontaire de la Ruthénie-Rouge avec la Pologne est contesté par les Russes, mais faiblement. Ainsi le prince Troubetzkoï reconnaît que Casimir était soutenu par une grande partie des boyards ruthéniens.

Nous n'entrerons pas dans le détail des démêlés, des guerres et des traités qui se succédèrent entre la Lithuanie et la Pologne au sujet de la possession des différentes parties du duché de Halitch. Un grand événement se produisit, qui ne devait pas tarder à enlever à ces débats tout intérêt politique. En 1386, le trône de Pologne échoit par héritage à une jeune fille nommée Hedwige, de la maison française d'Anjou. La profonde impression que la destinée d'Hedwige dut provoquer chez les Polonais du XIV[e] siècle a trouvé un écho dans l'âme du poète Mickiewicz racontant l'histoire des sociétés slaves à ses auditeurs du Collége de France. « Hedwige, dit-il, était une enfant de quatorze ans, d'une beauté merveilleuse, et dont on admirait la piété et la vertu... Les états pensaient à lui choisir un mari. Elle était fiancée à un duc allemand, jeune, beau et vaillant. Jagellon, grand-duc de Lithuanie, ayant entendu parler de cette merveille, envoya une ambassade pour demander sa main. La princesse fut effrayée de cette proposition. On lui représentait ces ducs de Lithuanie païens comme des espèces de sauvages. D'ailleurs celui-ci était déjà âgé. Hedwige lutta pendant longtemps contre la noblesse, contre tous ses conseillers. Le clergé lui fit observer qu'en acceptant la main de ce duc, elle gagnerait à la chrétienté des pays immenses, que ce potentat, le seul, le plus terrible des païens qui fût resté dans le nord, en se soumettant à l'église, entraînerait avec lui tout le pays, qu'enfin la Pologne gagnerait non-seulement des territoires, mais qu'elle pourrait revoir des milliers de ses enfans, faits autrefois prisonniers par les païens et gardés dans les forêts impénétrables de la Lithuanie. La reine, vaincue par ces remontrances, accepta la main de Jagellon, qui la rendit heureuse. C'est l'événement le plus important et le plus décisif de l'histoire du Nord. »

L'union de 1386 ne fut d'abord que personnelle; mais l'impulsion était donnée. En 1413 eut lieu l'assemblée d'Horodlo, où il fut décidé d'un commun accord que les diètes des deux pays se réuniraient. La noblesse lithuanienne obtint alors les libertés dont jouissait celle de Pologne. L'enthousiasme alla jusqu'à une sorte d'union mystique entre les familles, qui prirent les mêmes armoiries. « Nous, prélats, barons, nobles et magnats du royaume de Pologne, tous en général et chacun en particulier, nous signifions que nous avons

Pskov, à se maintenir indépendante des Tartares, des Lithuaniens et des Moscovites. Son archevêque relevait bien de celui de Moscou, mais l'église de Novogorod avait tenté à plusieurs reprises de s'affranchir de cette dépendance en acceptant l'union avec l'église romaine. L'on trouve à ce sujet de curieux détails dans un ouvrage récemment publié à Vienne par le savant M. Miklosich et M. Müller (1). En 1470, la ville de Novogorod ayant, suivant l'usage, élu son archevêque, une ambassade se rendit à Moscou pour obtenir sa confirmation et assister à son sacre. Ivan III, dans l'audience qu'il donna aux ambassadeurs, déclara qu'il était très satisfait de leur république, et il ajouta qu'il la considérait comme son héritage. Ces paroles excitèrent la plus grande agitation à Novogorod, où il s'était formé depuis quelque temps un parti qui se proposait de rechercher la protection du roi de Pologne pour ne pas tomber sous la domination moscovite. On fit sonner la cloche des comices, et le peuple se rassembla. Les chefs de l'agitation était un moine nommé Pimine et une femme, Marfa, veuve du dernier *posadnik* de la république. L'assemblée décida qu'il fallait demander la protection du roi de Pologne. Des ambassadeurs furent envoyés à Casimir, qui accepta la proposition. Les impôts furent levés en son nom, et la Pologne régna ainsi à Novogorod en 1471. Malheureusement le royaume polonais était alors en guerre avec la Hongrie, et ne put donner aucun secours à la république lorsqu'elle fut attaquée par Ivan III. L'issue de la guerre ne fut pas favorable aux Novogorodiens. Toutefois, grâce à la médiation du clergé, le tsar accepta la soumission de la ville, confirma ses libertés, lui imposa un tribut et s'en alla, mais pour revenir bientôt. En effet, Novogorod, en 1477, avait de nouveau manifesté quelques velléités d'indépendance et de recours à la protection de la Pologne; Ivan III y envoya un de ses boyards qui, en annonçant les prétentions de son maître, excita l'indignation du peuple et fut mis à mort. L'année suivante, 1478, Ivan III entra dans la ville avec une armée, y établit un régime de terreur, supprima l'ancienne organisation républicaine, et fit enlever la cloche de la liberté, qui fut envoyée à Moscou. En 1481, il fit transporter dans ses états huit mille Novogorodiens, qu'il remplaça par des Moscovites. Ce fut la première conquête importante de la Moscovie sur la Ruthénie, et là fut donné l'un des premiers exemples de la transportation en masse des habitans à l'effet de *moscoviser* un pays conquis. Dès lors, l'asservissement de Novogorod fut définitif. Pour arriver à l'abaissement où elle est tombée aujourd'hui, il ne restait plus

(1) *Acta Patriarchatus Constantinopolitani MCCCXV — MCCCCII, e codicibus manuscriptis Bibliothecæ Palatinæ Vindobonensis,* 1860-1861.

s'était rendu à Moscou. Après l'office divin, célébré dans l'église de Notre-Dame, au Kremlin, un diacre lut publiquement l'acte du huitième concile; mais le tsar Basile s'opposa, séance tenante, à ce qu'il fût accepté, et il contraignit Isidore à comparaître devant un conseil de boyards et d'évêques que le souverain présida lui-même. Le métropolitain de Kiev fut condamné et enfermé dans un couvent d'où il réussit à s'échapper. Le héros religieux de la Ruthénie fut envoyé bientôt comme légat du pape à Constantinople, qui était déjà assiégée par les Turcs. Le jour où les infidèles donnèrent l'assaut à la capitale de l'empire grec, Isidore dirigea la défense militaire à la porte de Saint-Démétrius. Il fut fait prisonnier, vendu comme esclave, et eut une seconde fois le bonheur de s'échapper dans la confusion qui suivit le sac de la place. Cependant, par suite de l'adoption de l'union dans la plus grande partie de la Ruthénie, l'église moscovite fut définitivement séparée de celle de Kiev en 1448. A partir de cette époque, la Ruthénie polonaise et lithuanienne entra de plus en plus en communion religieuse et intellectuelle avec l'Occident catholique. D'un autre côté, la Moscovie resserrait ses liens avec la Grèce, où l'union n'avait pas eu plus de succès; mais il y avait une telle incompatibilité entre l'esprit de la Ruthénie et celui de la Moscovie, que même les Ruthéniens qui n'adoptèrent pas l'union religieuse avec Rome, et il y en eut beaucoup, restèrent disposés à se fondre politiquement dans l'unité polonaise. C'est ainsi que les Ostrogski, qui n'avaient pas cessé d'être schismatiques, furent les plus ardens promoteurs de l'union de Lublin.

C'est sous l'influence de cette situation religieuse que la Moscovie poursuivit son travail d'agrandissement politique. Ivan III est considéré avec raison comme le véritable fondateur de la grandeur de la Moscovie. Il avait épousé en 1472 Sophie, fille du dernier empereur de Constantinople. Sur ses instances, il refusa en 1480 de payer le tribut aux Tartares, et il eut la gloire d'affranchir la Moscovie de leur domination, affaiblie du reste par les divisions de la horde. Il prit le titre de tsar ou empereur, comme pour succéder à celui de Constantinople; il adopta l'aigle à deux têtes et se regarda dès lors comme le défenseur de l'église grecque. Cet idéal byzantin ne fut pas sans influence sur les destinées de la Moscovie. « Il en résulta, dit M. V. Porochine, de grands changemens dans l'état politique et social de la Russie. » Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est l'attitude que prit Ivan III dans ses rapports avec la Ruthénie.

Depuis la tentative inutile faite par André Bogoloubski en 1170 contre Novogorod la Grande après le sac de Kiev, la puissante république avait toujours vu s'accroître sa prospérité; elle comptait deux cent mille habitans et elle avait réussi, comme la république de

par Basile, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Pultava, etc. Tout le pays ruthénien sur les deux rives du Dniéper restait à la Pologne, et la Moscovie s'engageait à ne pas les réclamer; mais la Pologne fut entraînée peu de temps après dans des luttes intérieures et extérieures qui lui firent perdre les limites de 1634. Par la paix d'Oliva, conclue avec la Suède en 1660, la Livonie fut détachée. En 1667, la Pologne reconnut l'indépendance de la Prusse ducale, sécularisée et protestante; mais le coup le plus terrible lui fut porté par les Cosaques de l'Ukraine. Ce pays était arrivé à se désaffectionner de la Pologne, et il en résulta des guerres sanglantes. Les Cosaques avaient été complétement battus par le roi Jean-Casimir, dont le cœur est déposé dans l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Ils invoquèrent alors l'assistance du tsar de Moscovie, ce qui amena la guerre entre les deux pays voisins. Une trêve fut conclue à Andruszow en 1667, par laquelle la Pologne cédait temporairement à la Moscovie Smolensk, la Séverie et Tchernigov, l'Ukraine de la rive gauche du Dniéper, plus la ville de Kiev, située sur la rive droite. La Dwina au nord et le Dniéper au sud formèrent la frontière. Cette trêve, prolongée en 1678, fut convertie en un traité définitif en 1686 par Jean Sobieski, qui espérait, à l'aide de ces concessions, entraîner la Moscovie contre les Turcs : il céda, comme il le dit lui-même dans l'une de ses lettres, en faveur de la chrétienté, *in favorem christianitatis*.

Cependant l'Ukraine ou, comme l'on dit souvent, la Petite-Russie s'était livrée au tsar sous la condition expresse de conserver l'organisation indépendante à elle octroyée par Étienne Batory, roi de Pologne. L'auteur même de l'union avec la Moscovie put s'en repentir sur son lit de mort, car les conditions n'en furent pas remplies. Un écrivain russe nous expliquera les causes de l'incompatibilité d'humeur qui se manifesta entre les Cosaques et leurs nouveaux maîtres. « A cause, dit le prince Troubetzkoï, des allures orientales et des principes arbitraires de la nouvelle monarchie russe (moscovite), cette union ne répondit pas aux besoins de la Petite-Russie, habituée à la liberté dont elle avait joui pendant son existence nationale, » c'est-à-dire sous la suzeraineté de la Pologne. Non-seulement les Cosaques ont dû renoncer à leurs libertés, mais le cabinet de Saint-Pétersbourg, craignant leur esprit d'indépendance et un retour de sympathie pour la Pologne après la grande déception qu'ils éprouvaient, en a transporté vers 1775 la plus grande partie sur le Kouban, où ils portent aujourd'hui le nom de Cosaques de la Mer-Noire. Ceux qui ont pu échapper se sont réfugiés en Turquie, dans la Dobrudja, où ils sont encore.

Les limites arrêtées en 1667 sont restées les mêmes jusqu'au pre-

à cette malheureuse ville qu'à subir les rigueurs d'Ivan le Terrible, qui tua environ soixante mille Novogorodiens. Ainsi à quatre siècles d'intervalle les princes de la Moscovie ruinèrent les deux grandes cités de la Ruthénie, Kiev, la cité religieuse, et Novogorod, la république libre et commerçante. En 1479, la ville de Pskov reconnut aussi la suzeraineté d'Ivan III; en 1485, ce tsar prit le duché de Tver; en 1494, il saisit Breansk, Tchernigov, etc.; les ducs de la Séverie s'étaient soumis à lui volontairement. Tels furent les agrandissemens opérés par Ivan III, qui mit la Moscovie en contact avec la Pologne. L'état des possessions réciproques fut confirmé par un traité conclu en 1509 entre les Polonais et les Moscovites. Par cet acte, Basile, successeur d'Ivan III, s'engageait à ne jamais revendiquer de la Pologne ni Kiev, ni Smolensk, ni aucune autre possession lithuanienne.

Un an après, Basile consomma la ruine de la ville de Pskov. D'après le récit de Karamsine, il fit partir pour la Moscovie trois cents familles, qu'il remplaça par d'autres, tirées des dix villes de la province de Moscou. Il fit évacuer quinze cents maisons et les distribua avec des terres à ses boyards et à ses fonctionnaires; enfin il partit en triomphe pour sa capitale, où arriva bientôt la grosse cloche du conseil national de la ville vaincue. Ce système, appliqué avec suite et dans toute sa rigueur, changea par la force le pays ruthénien de Pskov, comme celui de Novogorod, en pays moscovites. La langue ruthénienne finit par en disparaître à peu près complétement, ou du moins par y devenir un simple dialecte du moscovite. Le Russe Karamsine, empruntant son inspiration aux chroniques du temps, apprécie ces événemens en une tirade pleine d'émotion. « C'est ainsi que s'éclipsa la gloire de Pskov, prise non par des infidèles, mais par des chrétiens, ses frères. O cité naguère puissante, tu n'es plus aujourd'hui qu'une solitude! Un aigle à plusieurs têtes et aux griffes acérées s'est abattu sur toi; il a arraché de ton sein trois cèdres du Liban; il t'a ravi ta beauté, tes richesses, tes citoyens. Enfin il a traîné nos frères et nos sœurs dans des contrées lointaines où jamais ne vécurent ni leurs pères, ni leurs aïeux, ni aucun de leurs ancêtres. » En 1563, Ivan IV compléta l'asservissement des villes du nord de la Ruthénie en prenant d'assaut la ville de Polotsk.

Ces divers agrandissemens de la puissance des tsars eurent pour conséquence nécessaire que la Pologne entra avec la Moscovie dans une série de guerres dont le but principal était la possession de Smolensk et de Tchernigov. En 1634, il fut conclu à Polanov un nouveau traité de paix perpétuelle dont le résultat fut de laisser à la Pologne une grande partie des villes prises par les deux Ivan et

par Basile, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Pultava, etc. Tout le pays ruthénien sur les deux rives du Dniéper restait à la Pologne, et la Moscovie s'engageait à ne pas les réclamer; mais la Pologne fut entraînée peu de temps après dans des luttes intérieures et extérieures qui lui firent perdre les limites de 1634. Par la paix d'Oliva, conclue avec la Suède en 1660, la Livonie fut détachée. En 1667, la Pologne reconnut l'indépendance de la Prusse ducale, sécularisée et protestante; mais le coup le plus terrible lui fut porté par les Cosaques de l'Ukraine. Ce pays était arrivé à se désaffectionner de la Pologne, et il en résulta des guerres sanglantes. Les Cosaques avaient été complétement battus par le roi Jean-Casimir, dont le cœur est déposé dans l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Ils invoquèrent alors l'assistance du tsar de Moscovie, ce qui amena la guerre entre les deux pays voisins. Une trêve fut conclue à Andruszow en 1667, par laquelle la Pologne cédait temporairement à la Moscovie Smolensk, la Séverie et Tchernigov, l'Ukraine de la rive gauche du Dniéper, plus la ville de Kiev, située sur la rive droite. La Dwina au nord et le Dniéper au sud formèrent la frontière. Cette trêve, prolongée en 1678, fut convertie en un traité définitif en 1686 par Jean Sobieski, qui espérait, à l'aide de ces concessions, entraîner la Moscovie contre les Turcs : il céda, comme il le dit lui-même dans l'une de ses lettres, en faveur de la chrétienté, *in favorem christianitatis.*

Cependant l'Ukraine ou, comme l'on dit souvent, la Petite-Russie s'était livrée au tsar sous la condition expresse de conserver l'organisation indépendante à elle octroyée par Étienne Batory, roi de Pologne. L'auteur même de l'union avec la Moscovie put s'en repentir sur son lit de mort, car les conditions n'en furent pas remplies. Un écrivain russe nous expliquera les causes de l'incompatibilité d'humeur qui se manifesta entre les Cosaques et leurs nouveaux maîtres. « A cause, dit le prince Troubetzkoï, des allures orientales et des principes arbitraires de la nouvelle monarchie russe (moscovite), cette union ne répondit pas aux besoins de la Petite-Russie, habituée à la liberté dont elle avait joui pendant son existence nationale, » c'est-à-dire sous la suzeraineté de la Pologne. Non-seulement les Cosaques ont dû renoncer à leurs libertés, mais le cabinet de Saint-Pétersbourg, craignant leur esprit d'indépendance et un retour de sympathie pour la Pologne après la grande déception qu'ils éprouvaient, en a transporté vers 1775 la plus grande partie sur le Kouban, où ils portent aujourd'hui le nom de Cosaques de la Mer-Noire. Ceux qui ont pu échapper se sont réfugiés en Turquie, dans la Dobrudja, où ils sont encore.

Les limites arrêtées en 1667 sont restées les mêmes jusqu'au pre-

mier partage de la Pologne, c'est-à-dire pendant cent cinq ans, sans protestation de la part de la Moscovie. Non-seulement le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a élevé jusqu'à cette époque aucune réclamation contre l'incorporation déjà quatre fois séculaire d'une grande partie de la Ruthénie à la Pologne; mais lorsque les Polonais reconnurent en 1764 à Catherine II le titre de tsarine de toutes les Russies, l'impératrice renouvela l'engagement, déjà pris en 1634 par le tsar Basile, de ne pas se prévaloir de ce titre contre les droits du roi de Pologne. « Nous avons, dit Catherine II, envoyé à la sérénissime république de Pologne et au grand-duché de Lithuanie des ministres avec nos ordres et notre assentiment, pour exposer et expliquer notre véritable et sincère pensée touchant l'usage que nous entendons faire du titre d'impératrice de toutes les Russies, auxquelles volontés nos ministres ont satisfait par la déclaration suivante :

« Il est notoire que le traité de paix conclu en 1686 entre la Russie et la sérénissime république de Pologne renferme une énumération exacte des pays, des provinces et des contrées qui sont et seront dans la possession des deux parties contractantes, et qu'il ne saurait y avoir ni doute ni contestation à cet égard; mais l'on redoute souvent ce qui n'est pas à redouter, et c'est ainsi que l'on a cru voir un danger dans ce titre : *impératrice de toutes les Russies*. Afin que tous connaissent et voient l'esprit d'équité et les dispositions bienveillantes de l'impératrice de toutes les Russies envers la sérénissime république de Pologne et le grand-duché de Lithuanie, nous déclarons, en réponse à la réclamation qui nous a été adressée, que sa majesté impériale, en prenant le titre d'impératrice de toutes les Russies, n'entend s'arroger aucun droit, soit pour elle, soit pour ses successeurs, soit pour son empire, sur les pays et les terres qui, sous le nom de Russie, appartiennent à la Pologne et au grand-duché de Lithuanie. Reconnaissant leur domination, elle offre plutôt à la sérénissime république de Pologne une garantie ou conservation de ses droits, de ses privilèges, aussi bien que des pays et terres qui lui reviennent de droit ou qu'elle possède actuellement, et elle promet de la soutenir et de la protéger contre quiconque tenterait de la troubler (1). »

C'est huit ans après cette déclaration qu'avait lieu le premier partage, et en 1795 la Russie s'était incorporé tout le territoire que l'on appelle aujourd'hui les *anciennes provinces;* mais la cour de Saint-Pétersbourg n'est arrivée que progressivement et à une époque très récente à prétendre que ces provinces n'appartenaient pas légitimement à la Pologne, et qu'elles avaient été reprises comme une ancienne possession de la Russie. Si l'empereur Alexandre Ier avait eu cette idée, on ne s'expliquerait pas sa correspondance avec le

(1) *Bibliothèque des archives diplomatiques.* — *Pologne*, par le comte d'Angeberg, p. 25.

prince Oginski, avec Kosciusko et avec le prince Adam Czartoryski. Oginski avait envoyé à l'empereur un projet d'oukase dont le premier article portait la réunion, sous une même administration séparée, des gouvernemens de Grodno, Wilna, Minsk, Witebsk, Mohilew, Kiev, de Podolie et de Wolhynie, avec une adresse d'adhésion de la noblesse de Wilna. « Je vous envoie, répondit Alexandre le 8 décembre 1811, une réponse à la lettre que vous m'avez écrite au nom de la noblesse de Wilna. Au lieu de la signer en français, j'ai pensé qu'elle serait plus à sa place si elle était écrite *en polonais*. Je vous prie donc de vous donner la peine de la traduire et me l'envoyer tout de suite pour que je la signe. » Oginski ayant adressé alors à l'empereur un programme de réunion des *anciennes provinces* au grand-duché de Varsovie et à la Galicie, Alexandre Ier répondit le 15 décembre 1815 : « Le rétablissement de la Pologne *tel que vous me le proposez* n'est nullement contraire aux intérêts de la Russie. Ce n'est point une aliénation des provinces *conquises*. J'y trouve au contraire une barrière puissante pour l'empire, en attachant aux intérêts de la Russie des millions d'habitans qui ne peuvent encore oublier leur existence indépendante. » Ne résulte-t-il pas de ces lettres que le fils de Catherine II pensait, comme sa mère et comme nous, que les *anciennes provinces* sont polonaises, que la Russie les a réellement *conquises*, et qu'elles étaient indépendantes quand elles faisaient partie de la Pologne, tandis qu'elles avaient cessé de l'être en 1795 ?

Dans une lettre adressée à l'empereur, le célèbre Kosciusko lui demande de se proclamer roi de Pologne, et il promet à cette condition de rejoindre ses concitoyens pour servir sa patrie. Alexandre Ier lui répond de Paris, le 3 mars 1814 : « Vos vœux les plus chers seront accomplis. Avec l'aide du Tout-Puissant, j'espère réaliser la régénération de la brave et respectable nation à laquelle vous appartenez. » La *Revue* a tout récemment fait connaître la correspondance plus complète du même souverain avec le prince Adam Czartoryski (1), et nous ne pouvons que nous référer à l'étude dont ces remarquables confidences ont été l'objet. Alexandre Ier promettait au prince Adam, comme à Oginski, comme à Kosciusko, le rétablissement de sa patrie en échange du concours de ses compatriotes contre Napoléon Ier. Or la patrie des Oginski, des Czartoryski, de Kosciusko, c'est la Lithuanie ou la Ruthénie, et non pas le *royaume*, que la Russie, il ne faut pas l'oublier, n'a pas possédé avant 1815, et qu'elle ne pouvait par conséquent pas offrir en 1811, en 1812, en 1813 et en 1814.

(1) Voyez la livraison du 15 mai dernier.

Les pourparlers qui ont précédé le traité de Vienne montrent encore que l'empereur de Russie considérait bien les *anciennes provinces* comme faisant légitimement partie de la Pologne. Les intentions d'Alexandre étaient connues : tout en laissant attribuer le duché de Posen à la Prusse et la Galicie à l'Autriche, il voulait réunir sous son sceptre tout le reste de la Pologne de 1772 en un état séparé. Pour des raisons qu'il serait trop long et inutile de rappeler ici, lord Castlereagh combattit le projet de l'empereur, qu'il considérait comme menaçant pour la sécurité de l'Autriche et de la Prusse, principalement au point de vue militaire, dont l'Europe était très préoccupée à cette époque. Une correspondance directe, qui avait surtout trait au rétablissement de la Pologne, s'était engagée entre l'empereur et le ministre anglais, qui, connaissant les scrupules de son auguste correspondant, s'appliquait à lui démontrer que cette mesure n'était pas « nécessaire d'après les principes du *devoir moral*, afin d'amener une juste amélioration dans le gouvernement des sujets polonais de sa majesté impériale et du peuple du duché de Varsovie. » Mais l'empereur persiste. « La pureté de mes intentions me rend fort, écrivait-il le 30 octobre 1814; si je tiens à l'ordre de choses que je voudrais établir en Pologne, c'est parce que j'ai dans ma conscience l'intime conviction que ce serait agir en faveur de l'intérêt général, plus encore que par mon intérêt personnel. Cette *politique morale*, quelque nuance que vous cherchiez à lui donner, trouverait peut-être des appréciateurs chez les nations où tout ce qui est désintéressé et bienveillant est accueilli. » Serait-ce une *politique morale* si ces territoires à réunir au duché de Varsovie pour former une monarchie polonaise séparée avaient été, au jugement de l'empereur Alexandre, des provinces vraiment russes temporairement usurpées par la Pologne? Le mémoire joint à cette lettre contient encore un passage qui mérite d'être cité : « Concluons de plus que la nationalité qui doit revenir aux Polonais n'est pas dangereuse, mais au contraire que ce serait le moyen le plus sûr de calmer l'inquiétude qu'on leur reproche et de concilier tous les intérêts. L'empereur a cette conviction, et le temps et les événemens prouveront qu'elle était fondée. »

Cependant le congrès se réunit. Une circulaire de lord Castlereagh du 12 janvier 1815 indique dans les termes les plus irréfutables que les décisions des plénipotentiaires seront applicables aux *anciennes provinces*. « Il est d'une haute importance d'établir la tranquillité publique *dans toute l'étendue du territoire qui composait anciennement le royaume de Pologne* sur quelques bases solides et libérales, qui soient conformes à l'intérêt général, et d'y introduire, quelle que soit d'ailleurs la différence des institutions politiques qui s'y

trouvent actuellement établies, un système d'administration dont les formes soient à la fois conciliantes et en rapport avec le génie de ce peuple. » Les plénipotentiaires russes adhèrent à cette note anglaise le 19 janvier 1815. Pour voir clairement que le congrès de Vienne a entendu appliquer aux anciennes provinces le bénéfice des dispositions prises par l'Europe, il est indispensable de se référer aux traités particuliers dont l'acte général reproduit presque les termes. Si l'on s'en rapporte au préambule du traité austro-russe du 3 mai 1815, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ont « également à cœur de s'entendre amicalement sur les mesures les plus propres à consolider le bien-être des Polonais dans les nouveaux rapports où ils se trouvent placés par les changemens amenés dans le sort du duché de Varsovie, *et veulent en en même temps étendre les effets de ces dispositions bienveillantes aux provinces et districts qui composaient l'ancien royaume de Pologne*, moyennant des arrangemens libéraux autant que les circonstances l'ont rendu possible, et par le développement des rapports les plus avantageux au commerce réciproque des habitans. » Ce préambule et les articles des deux traités séparés sont le commentaire obligé des articles 1er et 14 de l'acte général de Vienne. Après avoir établi que le duché de Varsovie sera lié à l'empire de Russie par sa constitution, l'article 1er de l'acte général ajoute :

« Sa majesté impériale se réserve de donner à cet *état*, jouissant d'une administration distincte, l'extension *intérieure* qu'elle jugera convenable.

« Les Polonais sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse obtiendront une représentation et des institutions nationales, réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernemens auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur accorder. »

Ainsi le congrès de Vienne divise les territoires de l'ancienne Pologne en deux catégories : 1° le duché de Varsovie, qui sera un *état* jouissant d'une administration distincte ; 2° les *anciennes provinces* acquises par la Russie de 1772 à 1795, plus le duché de Posen et la Galicie, qui ne formeront pas des états séparés, mais qui auront des représentations et des institutions nationales.

L'empereur de Russie s'était réservé d'étendre *aux anciennes provinces* la situation spéciale du duché de Varsovie. Ce n'était pas là une phrase vide de sens. On a vu que l'Angleterre s'était faite l'interprète, à ce sujet, des alarmes de la Prusse et de l'Autriche. Qu'Alexandre ait eu ou non sérieusement cette intention, il ne pouvait la mettre en avant qu'après s'y être fait autoriser par l'Europe. Il ne l'a pas réalisée, il est vrai, mais il en a beaucoup parlé. En ouvrant la première diète de Varsovie, le 27 mars 1818, Alexandre Ier

disait aux Polonais : « Les résultats de vos travaux dans cette première assemblée m'apprendront ce que la patrie doit attendre à l'avenir de votre dévouement pour elle comme de vos bons sentimens pour moi, et si, fidèle à mes résolutions, je puis étendre ce que j'ai déjà fait pour vous. » L'empereur disait à la clôture de cette même session : « Polonais, je tiens à l'accomplissement de mes intentions; elles vous sont connues ! » En 1820, Alexandre I[er] disait en ouvrant la deuxième diète : « Encore quelques pas dirigés par la sagesse et la modération, marqués par la confiance et la droiture, et vous toucherez au but de vos espérances et des miennes. » Il serait d'ailleurs injuste de ne pas reconnaître qu'Alexandre I[er] a fait quelque chose pour les *anciennes provinces* et pour préparer peut-être leur annexion au *royaume*. Ainsi, il avait réuni entre les mains de son frère Constantin le commandement des armées de ces deux territoires. Il avait, dès le début de son règne, confié au prince Czartoryski et au comte Czaçki l'organisation de l'instruction publique en Lithuanie et en Ruthénie. S'il avait considéré ces provinces comme russes, y aurait-il fait diriger l'enseignement par des patriotes polonais ?

La non-réunion des anciennes provinces a été l'un des principaux griefs de la Pologne contre la Russie en 1830, et ce grief fut exprimé formellement dans le manifeste du 30 décembre de la même année. On sait comment la Russie répondit à ces protestations. Sous le règne de l'empereur Nicolas I[er], les anciennes provinces commencent à être qualifiées d'après l'étrange système de quelques écrivains russes. Pour Catherine II en 1764, c'étaient des provinces appartenant légitimement à la Pologne; pour Alexandre I[er], c'étaient des provinces *conquises* par la force; aujourd'hui ce sont des provinces *récupérées* (*vozvrastchennyé*) ou occidentales (*zapadnyé*). Ce qui est plus sérieux, c'est que ces nouvelles appellations coïncidaient avec des mesures de rigueur qui avaient pour objet de dénationaliser la Lithuanie et la Ruthénie. Nous nous écarterions de notre sujet en nous étendant ici sur l'introduction forcée de la langue grand-russe dans l'enseignement et dans l'administration, sur la suppression des universités polonaises, sur l'abolition du *statut lithuanien* remplacé par le code russe, sur la persécution de la communion grecque unie, sur la transportation de milliers de familles polonaises au Caucase. Il doit suffire de renvoyer aux documens officiels, publiés dans un recueil connu du monde politique, la collection du comte d'Angeberg, et constater que ces graves mesures n'ont pas atteint le but qu'on s'en proposait, puisqu'en ce moment encore le sang coule en Ruthénie et en Lithuanie pour la même cause qui avait soulevé ces mêmes pays en 1812 et en 1831.

IV.

Maintenant nous sommes parfaitement en mesure de décider à quel titre ce que l'on appelle aujourd'hui *les anciennes provinces* faisait partie de la Pologne en 1772. Nous ne voudrions plus, avant de conclure, que faire remarquer combien il importait, dans cette question, de ne pas laisser de côté certains travaux littéraires, sous peine de ne se faire qu'une idée très incomplète de cette grave discussion. En effet, si l'on ne consulte que les actes diplomatiques, notamment le traité de 1634 et la déclaration de Catherine II, il ne saurait, suivant l'expression même des plénipotentiaires russes de 1764, y *avoir ni doute ni discussion* sur la légitimité de la possession des *anciennes provinces* par la Pologne. Au contraire, si l'on donne créance aux exposés historiques et aux théories politiques des écrivains russes, l'on serait amené à une conclusion fort irrespectueusement, mais formellement contraire à la déclaration de leur souveraine. Faut-il ajouter foi à Catherine II ou aux écrivains russes? Il est d'autant plus nécessaire de se le demander qu'en adoptant l'un ou l'autre parti, l'on arrive nécessairement à des conclusions tout à fait différentes. En effet, si l'on se décide pour la déclaration de 1764, il est incontestable que la Russie actuelle détient des contrées qui faisaient alors partie légitimement de la Pologne; par conséquent la réprobation que la conscience publique inflige depuis quatre-vingt-dix ans aux partages de 1772-1795 s'applique au possesseur de la Ruthénie et de la Lithuanie aussi bien qu'à celui du *royaume* proprement dit et aux détenteurs de la Galicie et du duché de Posen. Quelle différence, si l'on se place au point de vue des écrivains russes! Non-seulement, dans ce cas, les *anciennes provinces* n'auraient pas été usurpées sur la Pologne, mais l'on est inévitablement amené à reconnaître que, seule parmi les puissances qui détiennent des portions de la Pologne de 1772, la Russie n'aurait pas concouru à l'œuvre fatale des trois premiers partages! En effet, en s'emparant de la Ruthénie et de la Lithuanie, le cabinet de Saint-Pétersbourg n'aurait fait que rentrer dans ses anciennes possessions. Quant au *royaume*, ce n'est pas à la Russie, mais à la Prusse et à l'Autriche qu'il a été adjugé en 1795. Napoléon Ier le leur avait enlevé, et la Russie en 1815 l'a reçu de l'Europe sans l'avoir pris directement aux Polonais. Ce n'est pas tout. La moitié de la Galicie a fait partie jusqu'en 1340 du duché de Halitch, et par conséquent elle devrait appartenir à la Russie au même titre que la Volhynie et la Podolie. Ce n'est pas nous qui avons imaginé cette revendication; c'est la conclusion de l'ouvrage du prince Troubetzkoï. « Les droits de l'Autriche à la posses-

sion de la Galicie, dit cet écrivain, ne sont ni historiques ni géographiques... Si c'était un *devoir* pour l'Autriche de profiter de la faiblesse de la Pologne, actuellement n'en est-ce pas un pour la Russie d'en agir de même vis-à-vis d'une obligée ingrate et d'une alliée infidèle? » Or, en combinant les vues historiques des écrivains russes avec les deux nouveaux devoirs à introduire dans la morale publique, *le devoir de la vengeance* et *le devoir de profiter de la faiblesse de ses voisins*, l'on arrive par une voie très peu chétienne, mais très logique, à conclure que la Russie n'a jamais pris part aux partages, et qu'elle est obligée de soustraire à la domination des Allemands le reste de la Pologne, non pas, comme on pourrait le croire, pour l'affranchir, mais pour se l'approprier. Les aperçus historiques que nous avons présentés, en citant le plus souvent les écrivains russes, nous permettent heureusement de trouver ailleurs les élémens d'une réponse à la question qui fait l'objet de ce travail.

Si le droit de conquête, quand il réunit certaines conditions, peut devenir la source d'une acquisition légale, la possession qui résulte de l'accession volontaire constitue un titre peut-être plus solide, mais assurément plus légitime et, comme on dit dans le langage du droit, plus favorable. Or que résulte-t-il de tous les faits qu'on vient de passer en revue? La partie de la Ruthénie polonaise qui n'avait pas fait partie de la Lithuanie s'est réunie volontairement à la Pologne en 1340, c'est-à-dire il y a cinq cent vingt-trois ans. La Lithuanie, avec ses annexes, s'est réunie elle-même à la Pologne en 1386, c'est-à-dire il y a quatre cent soixante-dix-sept ans. Quel est l'état de l'Europe qui peut offrir des titres aussi respectables et aussi anciens? Ce n'est assurément pas la Russie.

Quant à la nature de la possession, elle présente vraiment les meilleurs caractères pour constituer la légitimité. L'on a vu d'abord qu'elle est plusieurs fois séculaire. Elle remonte par conséquent à une époque où la Moscovie, encore sous le joug des Tartares, n'avait rien conquis sur la Ruthénie. En second lieu, cette possession a été formellement reconnue à l'extérieur; nous rappellerons seulement les reconnaissances russes déjà citées de 1509, de 1634 et de 1764. Enfin, à l'intérieur, non-seulement cette possession n'était pas contestée, mais elle a été acceptée avec enthousiasme, et la force seule a pu la faire cesser. L'union entre la Pologne et la Ruthénie présente ce caractère particulier qu'elle a servi successivement à la régénération des deux pays. La Ruthénie, on le sait maintenant, avait voulu s'unir à la Pologne parce qu'elle s'y sentait attirée par l'action d'une vie morale bien supérieure. Elle n'a pas été trompée dans son espoir. Aucun lien de sujétion, aucune infériorité morale ne marquait de différence entre le boyard ruthé-

nien et le noble polonais. Tous les deux prenaient part au même titre et dans la même proportion à la vie politique, au libre règlement des affaires du palatinat, comme à la discussion des grands intérêts de l'état. Dans les vallées du Dniester et du Dniéper comme sur les bords de la Vistule, la liberté individuelle était non-seulement garantie par les lois, mais scrupuleusement respectée dans la pratique. Cela n'explique-t-il pas pourquoi la Lithuanie et la Ruthénie sont entrées au XIV[e] siècle dans la communion morale et intellectuelle de l'Occident, et pourquoi elles y sont restées? En un mot, la Pologne n'a rien gardé pour elle seule : elle a tout partagé avec la Lithuanie et avec la Ruthénie. On peut dire sans exagération, et dans le sens le plus élevé, le plus mystique même, que la Pologne s'est donnée elle-même; l'on peut ajouter qu'elle n'y a rien perdu et qu'elle y a beaucoup gagné.

C'est en effet de ses *anciennes provinces* qu'est venue pour la Pologne l'esprit régénérateur en politique et en littérature après le long engourdissement du règne des princes saxons et la prostration qui a suivi les partages. Il semble que la Lithuanie et la Ruthénie aient voulu alors rendre à la Pologne en patriotisme et en poésie les bienfaits qu'elles en avaient reçus depuis l'union. Tout le monde se rappelle les efforts des patriotes de ces pays, dont Kosciusko est la figure la plus éclatante et la plus pure. Presque tous les écrivains qui ont donné une vie nouvelle à la littérature polonaise sont Lithuaniens ou Ruthéniens, comme Adam Miękiewicz, Zaleski, Slowazki, Malczewski, Goszczynski, etc. Les poèmes de Zaleski ne sont pas seulement, on ne saurait trop le redire, des monumens impérissables dans la littérature polonaise, mais ce sont des productions essentiellement et avant tout ukrainiennes. C'est Zaleski, c'est Malczewski, l'auteur de *Maria*, c'est Goszczynski dans le *Château de Kaniów*, qui ont trouvé et exprimé la poésie propre à l'Ukraine, non pas seulement la poésie de toutes les classes de la société, mais la poésie du territoire, de la nature ukrainienne. L'on ne citera pas un écrivain russe qui ait trouvé de tels accens pour poétiser et animer cette terre slave, d'un aspect saisissant, et qui est restée indéfinissable jusqu'au moment où les poètes de la Ruthénie polonaise en ont trouvé et consacré l'expression. Il y a eu un tel échange et une telle communauté de vie morale entre la Pologne et les *anciennes provinces*, qu'il est impossible de reconnaître aujourd'hui si c'est la Pologne proprement dite, ou la Lithuanie, ou la Ruthénie qui a le plus apporté à la patrie commune.

Aussi l'on devra constater sans le moindre étonnement que les meilleurs Polonais de la Pologne sont presque tous originaires de la Lithuanie ou de la Ruthénie. Les Radziwill, les Sapieha, les Paç,

sont Lithuaniens; les Czartoryski, les Wisnowieçki, les Ostrogski, les Potoçki, les Zólkiewski, les Sobieski, sont des familles de boyards ruthéniens, la plupart descendans de Rurik ou de Gedimin. L'on peut voir maintenant combien nous avons eu raison d'employer le nom de *Ruthéniens* au début même de cette étude. Si nous nous servions du mot *Russes* avec le sens que les écrivains comme le prince Troubetzkoï et M. Porochine y attachent, nous serions obligé de dire ici que Sobieski est un Russe, que Kosciusko est un Russe. Il y a dans le monde quelques savans qui comprendraient que cette appellation n'est pas synonyme de Moscovite, mais ce serait un contre-sens en français : nous continuerons donc à dire les *Ruthéniens*, et ce sera maintenant en parfaite connaissance de cause.

Ajoutons que les *anciennes provinces* ont toujours marché de concert avec la Pologne depuis le démembrement comme auparavant. C'est dans la Ruthénie qu'éclata la confédération de Bar, à qui la France envoya le général Dumouriez. En 1812, un rapport de la diète du duché de Varsovie s'exprimait ainsi: « Ces frontières tracées d'une main spoliatrice, ces barrières élevées par la défiance, ces gardes dont elle a hérissé toutes ces avenues, toutes ces marques enfin des noirs pressentimens qui accompagnent l'usurpation, n'ont pu altérer cette communauté d'origine, ni rompre les liens du sang, qui établissent entre un peuple de frères un amour et une confiance réciproques. Oui, malgré une trop longue séparation, ils sont restés nos frères, les habitans de la Lithuanie, de la Ruthénie-Blanche, de l'Ukraine, de la Podolie, de la Volhynie; ils sont Polonais comme nous, et ils ont, comme nous, le droit de l'être. La patrie, comme une tendre mère, tient toujours ses bras ouverts à tous ses enfans, et chaque membre a toujours le droit de se rattacher à la famille dont il fut arraché. » A la suite de cet appel, il se forme un acte général de confédération pour toute la Pologne. Les Lithuaniens s'étaient réunis à Wilna le 14 juillet, et un discours prononcé à cette occasion par Joseph Sierakowski débutait en ces termes : « Le sang lithuanien qui, depuis quatre siècles, coule dans nos veines uni au sang polonais, des alternatives toujours communes de gloire, de prospérités, de catastrophes, forment entre la Lithuanie et la Pologne des liens plus étroits et plus sacrés que ceux des fédérations ordinaires. Ces liens si intimes sont devenus pour ainsi dire nécessaires à notre existence. Aussi avons-nous vu, dans toutes les vicissitude du sort commun de notre patrie, des rives de l'Oder jusqu'au-delà du Dniéper, depuis le Dniester jusqu'au-delà de la Dwina, les cris du désespoir frapper à la fois toutes les oreilles, et la voix de l'espérance pénétrer en même temps dans tous les cœurs et ranimer tous les courages. Et à quelle époque cette unanimité de sentimens fut-elle plus

remarquable qu'à celle où, au mépris des lois divines et humaines, au mépris de la raison même, fut consommé l'outrage du dernier déchirement de notre patrie? » Le même jour, les Lithuaniens adhèrent à la confédération générale.

Wilna, 14 juillet 1812.

« Nous, commission du gouvernement provisoire du grand-duché de Lithuanie, administration du département de Wilna, nous les ecclésiastiques du rite latin, grec-uni et de toutes les autres confessions, l'université, la magistrature de justice, maréchal, sous-préfet, avec les citoyens propriétaires, président de la ville avec la municipalité, toutes les corporations de la ville, citoyens et habitans du grand-duché de Lithuanie, aujourd'hui présens dans cette ville, nous nous sommes rassemblés dans l'église cathédrale de Wilna, sous la présidence de leurs excellences MM. les sénateurs et de MM. les nonces à la diète de Varsovie, députés de la confédération générale de la Pologne auprès de sa majesté l'empereur et roi, et après avoir entendu la lecture de l'acte de la confédération générale, qui indique pour base de cette vertueuse entreprise de réunir dans le même corps politique les états partagés du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, et de rendre à notre patrie, d'assurer son existence, sa force et sa prospérité au prix de nos fortunes et de notre sang, nous accédons à la confédération générale de Varsovie en soussignant cet acte de notre adhésion fraternelle de nos propres mains, dans la maison de Dieu, dont nous invoquons la miséricorde et la protection. »

En 1830, la Pologne s'étant soulevée pour ne pas marcher contre la France et pour rappeler la Russie au respect des engagemens de 1815, les *anciennes provinces* portèrent une remarquable ardeur dans ce mouvement. Charles Rózycki partait alors de la Volhynie, et avec une petite armée ruthénienne, à travers tous les corps russes, il arrivait sous les murs de Varsovie, pour défendre la patrie commune, comme du fond de la Lorraine Jeanne d'Arc était accourue à la délivrance de la ville d'Orléans, assiégée par les Anglais. En eût-il été de même, si la Ruthénie méridionale ne se fût alors sentie polonaise, comme l'ancienne Lotharingie s'était sentie française au xve siècle?

Si les *anciennes provinces* ne sont pas polonaises, pourquoi donc y prie-t-on pour les victimes de Varsovie? Pourquoi la Russie y a-t-elle ordonné le séquestre et l'état de siége? On l'a dit avec beaucoup de sens : le gouvernement russe a lui-même indiqué par ces actes quelles sont les vraies limites de la Pologne, c'est-à-dire des contrées qui ont voulu il y a cinq cents ans, qui veulent encore être polonaises. Ce qui prouve le mieux que la libre volonté est le principe et la base de la nationalité polonaise, et que l'esprit de conquête, c'est-à-dire de contrainte, est tout ce qu'il y a de plus con-

traire à l'esprit polonais, c'est ce qui est arrivé au XVII[e] siècle pour les Cosaques d'au-delà du Dniéper. Comme ils s'étaient désaffectionnés, ils ne se trouvaient plus dans les conditions normales de cette nationalité, et ils ont cessé d'en faire partie. S'il n'avait tenu compte instinctivement de cette loi constituante, il est permis de croire que le grand Sobieski, malgré son désir de combattre les Turcs, n'aurait pas, au faîte de la puissance et sans y être contraint, ratifié en 1686 les trêves d'Andruzsow. Le libérateur de Vienne a dû se dire en lui-même que les Cosaques étaient libres de se séparer comme ils l'avaient été de s'unir, et qu'il n'avait pas le droit de les retenir de force. Du reste, la Pologne s'est inspirée de cet esprit si profondément libéral dans sa conduite envers la Silésie et envers la Prusse : elle les a laissées libres de se séparer d'elle quand elles n'ont plus voulu faire cause commune.

En résumé, — et c'est la conclusion qui nous paraît ressortir d'un examen attentif des ouvrages récemment consacrés aux origines de la Pologne et de la Russie, — il n'est pas exact de dire que les Russes aient repris légitimement aux Polonais en 1772 des provinces que ceux-ci auraient conquises autrefois sur la Russie et possédées injustement ou temporairement. La vérité est que la Pologne n'avait rien pris à la Russie, qu'elle n'a rien acquis par la force, et qu'elle a au contraire possédé légitimement pendant plus de quatre siècles ces *anciennes provinces*, qui, avant 1772, n'avaient jamais fait partie de l'empire des tsars. Un point reste donc bien acquis à l'histoire politique de l'Europe : c'est que l'état de possession de la Pologne en 1772 était le plus légitime et le plus favorable qu'on puisse imaginer. Nous n'avons voulu rien prouver de plus. La situation douloureuse qui se prolonge depuis cette époque est née le jour où l'on est sorti du droit; elle ne cessera que lorsqu'on y sera rentré.

V. DE MARS.

ATTICUS

UN AMI DES GRANDS

DANS LES DERNIERS JOURS DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Il n'y a pas d'histoire qu'on étudie plus volontiers aujourd'hui que celle des dernières années de la république romaine. De savans ouvrages ont été publiés récemment sur ce sujet en France, en Angleterre et surtout en Allemagne, et le public les a lus avec avidité. L'importance des questions qui se débattaient alors, la vivacité dramatique des événemens, la grandeur des personnages justifient cet intérêt; mais ce qui explique encore mieux l'attrait que nous éprouvons pour cette curieuse époque, c'est qu'elle nous a été racontée par les lettres de Cicéron. Un contemporain disait de ces lettres que celui qui les lirait ne serait pas tenté de chercher ailleurs l'histoire de ce temps, et en effet nous la retrouvons là bien plus vivante et bien plus vraie que dans des ouvrages suivis et composés tout exprès pour nous l'enseigner. Que nous apprendraient de plus Asinius Pollion, Tite-Live ou Cremutius Cordus, si nous les avions conservés? Ils nous donneraient leur opinion personnelle sur les événemens et sur les hommes; mais cette opinion est, la plupart du temps, suspecte : elle vient de gens qui n'ont pas voulu ou qui n'ont pas pu dire toute la vérité, qui écrivaient à la cour des empereurs, comme Tite-Live, ou qui, comme Pollion, espéraient se faire pardonner leur trahison en disant le plus de mal possible de ceux qu'ils avaient trahis. Il vaut donc mieux, au lieu de recevoir une

opinion toute faite, se la faire soi-même, et c'est ce que nous rend possible la lecture des lettres de Cicéron. Elle nous jette au milieu des événemens et nous les fait suivre jour par jour. Malgré les dix-huit siècles qui nous en séparent, il nous semble que nous les voyons se passer sous nos yeux, et nous nous trouvons placés dans cette position unique d'être assez près des faits pour en voir la couleur véritable, et assez éloignés d'eux pour les juger sans passion.

Ce n'est pas seulement Cicéron que ces lettres nous font connaître, mais aussi ses correspondans, c'est-à-dire tous les hommes importans de cette époque, car, grâce à son humeur complaisante, il les a tous connus et fréquentés, en sorte qu'on pourrait en tirer comme une galerie de portraits qui feraient revivre pour nous cette grande société. De tous ces correspondans, aucun n'entretint avec lui un commerce plus long et plus régulier qu'Atticus. Leurs relations durèrent, sans interruption et sans nuage, jusqu'à leur mort. A la moindre absence ils s'écrivaient, et, quand c'était possible, plus d'une fois par jour. Ces lettres tantôt courtes, pour échanger un souvenir rapide, tantôt longues et raisonnées, quand les événemens étaient plus graves, folâtres ou sérieuses, selon les circonstances, qu'on écrivait en toute hâte, où l'on se trouvait, au sénat, dans sa litière, si l'on voyageait, ou même sur la table d'une salle à manger, au milieu du bruit des convives, ces lettres contenaient toute la vie des deux amis. Cicéron les a heureusement caractérisées quand il a dit : « C'était une conversation entre nous deux. » Malheureusement nous n'entendons plus aujourd'hui qu'un des deux interlocuteurs, et la conversation est devenue un monologue. En publiant les lettres de son ami, Atticus se garda bien d'y joindre les siennes. Sans doute il ne voulait pas qu'on pût lire trop à découvert dans ses sentimens, et sa prudence cherchait à dérober au public la connaissance de ses opinions secrètes et l'accès de sa vie intime; mais il a eu beau vouloir se cacher, la volumineuse correspondance que Cicéron entretint avec lui suffit pour le faire connaître, et il est facile d'y prendre une idée exacte du personnage à qui elle est adressée. Ce personnage est assurément l'un des plus curieux d'une époque importante qui, par tant de côtés, ressemble à la nôtre, et il vaut la peine qu'on l'étudie de près.

I.

Atticus avait vingt ans quand commença la guerre de Marius et de Sylla. Il vit de près les proscriptions et faillit en être victime; le tribun Sulpitius, l'un des principaux chefs du parti populaire, qui

était son parent, fut tué, après la victoire de Sylla, avec ses partisans et ses amis, et comme Atticus le fréquentait beaucoup, il courut alors quelques risques. Les contemporains ont raconté quelle émotion et quel effroi saisirent les honnêtes gens de Rome au spectacle de ces premières proscriptions. On avait vu jusque-là des citoyens tués dans les émeutes populaires et pendant l'emportement de la lutte; mais on ne connaissait pas encore ces massacres après la victoire, discutés et réglés d'avance, ordonnés de sang-froid, exécutés régulièrement et comme une consigne. Cette sorte de discipline et d'ordre, cette apparence cruelle de légalité, les rendaient plus odieux encore et plus effrayans. Qu'on juge de l'effet qu'ils devaient produire sur un jeune homme qui voyait ainsi périr d'un coup ses protecteurs et ses parens, et qui n'était pas sans crainte pour lui-même! Ce premier spectacle décida de toute sa vie. Comme il était, malgré son âge, un esprit ferme et prudent, il ne se laissa pas abattre : il réfléchit et raisonna. S'il avait eu jusque-là quelques velléités d'ambition politique et la pensée de chercher les honneurs, il y renonça sans peine en voyant de quel prix il fallait quelquefois les payer. Il comprit qu'une république où l'on pouvait impunément donner de pareils exemples était perdue, et qu'en périssant elle risquait d'entraîner avec elle ceux qui l'auraient servie. Il résolut donc de se tenir loin des affaires, et toute sa politique consista désormais à se faire une situation sûre, en dehors des partis, à l'abri des dangers.

On demandait un jour à Sieyès : « Qu'avez-vous fait pendant la terreur? — Ce que j'ai fait! répondit-il, j'ai vécu. » C'était beaucoup. Atticus a fait bien plus encore. Il a vécu, non pas seulement pendant une terreur de quelques mois, mais pendant une terreur de plusieurs années. Comme pour mettre à l'épreuve sa prudence et son habileté, il a été placé dans l'époque la plus troublée de l'histoire. Il a assisté à trois guerres civiles, il a vu Rome envahie quatre fois par des maîtres différens, et les massacres recommencer à chaque victoire nouvelle. Il a vécu, non pas humble, ignoré, se faisant oublier dans quelque ville lointaine, mais à Rome et en pleine lumière. Tout contribuait à attirer les yeux sur lui; il était riche, ce qui était un motif suffisant d'être proscrit; il avait une grande réputation d'homme d'esprit; il fréquentait volontiers les puissans, et, par ses liaisons au moins, il était regardé comme un personnage. Cependant il sut échapper à tous les dangers que lui créaient sa position et sa fortune, et même il trouva moyen de grandir à chacune de ces révolutions qui semblaient devoir le perdre. Chaque changement de régime qui précipitait ses amis du pouvoir le laissait plus riche et mieux assis, si bien qu'au dernier il se trouva tout

naturellement placé presque à côté du nouveau maître. Par quelle merveille d'habileté, par quel prodige de savantes combinaisons parvint-il à vivre honoré, riche et puissant dans un temps où il était si difficile seulement de vivre? C'était un problème plein de difficultés; voici comment il le résolut.

En présence des premiers massacres dont il avait été témoin, Atticus s'était décidé à vivre désormais loin des affaires et des partis; mais cela n'est pas aussi facile qu'on serait tenté de le croire, et la plus ferme volonté ne suffit pas toujours pour y réussir. On a beau déclarer qu'on veut rester neutre, le monde s'obstine à vous classer d'après le nom que vous portez, les traditions de votre famille, vos liaisons personnelles et les premières manifestations de vos préférences. Atticus comprit que, pour échapper à cette sorte d'enrôlement forcé et pour dérouter tout à fait l'opinion publique, il fallait quitter Rome et la quitter pour longtemps. Il espérait, par cet exil volontaire, reprendre la pleine possession de lui-même et rompre les liens qui, malgré lui, l'attachaient encore au passé; mais, s'il voulait se dérober aux yeux de ses concitoyens, il prétendait n'être pas oublié de tout le monde. Comme il comptait revenir, il ne voulait pas revenir comme un étranger qu'on ne connaît plus, et perdre tout le bénéfice de ses premières amitiés. Aussi ne choisit-il pas pour son séjour quelque propriété lointaine, dans une province ignorée, ou quelqu'une de ces villes inconnues sur lesquelles les yeux du peuple romain ne s'arrêtaient jamais. Il se retira à Athènes, c'est-à-dire dans la seule ville qui eût conservé un grand renom et qui se soutînt encore dans l'admiration des peuples en face de Rome. Là, par quelques libéralités bien placées, il s'attira d'abord l'affection de tout le monde. Il distribua du blé aux citoyens, il prêta de l'argent sans intérêt à cette ville de beaux esprits dont les finances étaient toujours embarrassées. Il fit plus, il flatta les Athéniens par un endroit qui leur était plus sensible. Le premier de tous les Romains, il osa ouvertement déclarer le goût qu'il avait pour les lettres et les arts de la Grèce. Jusque-là c'était la mode, chez ses compatriotes, d'estimer et de cultiver les muses grecques en secret et de s'en moquer en public. Cicéron lui-même, qui bravait en tant d'occasions ce sot préjugé, n'osait pas paraître savoir trop couramment le nom d'un grand sculpteur; mais Cicéron était un homme d'état à qui il convenait de montrer, au moins par momens, ce mépris superbe des autres peuples qui constituait en partie ce qu'on appelait la gravité romaine. Il fallait bien flatter cette faiblesse nationale, si l'on voulait plaire au peuple. Atticus, qui ne comptait rien lui demander, était plus libre; aussi se moqua-t-il ouvertement des usages. Dès son arrivée, il se mit à parler et à écrire en grec, à

fréquenter sans se cacher les ateliers des sculpteurs et des peintres, à acheter des statues et des tableaux, et même à composer des ouvrages sur les beaux-arts. Les Athéniens étaient aussi charmés que surpris de voir un de leurs vainqueurs partager leur goût le plus cher et protester ainsi contre l'injuste dédain des autres. Leur reconnaissance, qui, comme l'on sait, était toujours très bruyante, accabla Atticus de flatteries de toute sorte. On multiplia les décrets en son honneur; on lui offrit toutes les dignités de la cité; on voulut même lui élever des statues. Atticus s'empressa de tout refuser; mais l'effet était produit, et le bruit de tant de popularité ne manquait pas d'arriver à Rome, apporté par ces jeunes gens de grande famille qui venaient terminer leur éducation en Grèce. De cette façon, le nom d'Atticus ne perdait rien à son absence; les gens de goût s'entretenaient de cet amateur éclairé des arts qui s'était fait remarquer même à Athènes, et pendant ce temps le grand nombre, en ne le voyant plus, perdait l'habitude de le ranger dans un parti politique.

C'était un pas de fait. Il en restait un plus important à faire. Atticus avait vu de bonne heure que la première condition pour être indépendant, c'est d'être riche. Cette vérité générale était encore plus évidente à cette époque que jamais. Que de gens dont la conduite pendant les guerres civiles ne peut s'expliquer que par l'état de leur fortune! Pour servir César qu'il n'aimait pas, Curion n'avait qu'un seul motif, l'exigence de ses créanciers, et Cicéron lui-même place toujours parmi les raisons principales qui l'empêchent de se rendre au camp de Pompée, où l'appellent toutes ses sympathies, l'argent que César lui avait prêté, et qu'il ne pouvait pas lui rendre. Pour échapper aux embarras de cette sorte et conquérir sa pleine liberté, Atticus résolut d'être riche, et il le devint. Il importe, je crois, de donner ici quelques détails pour faire voir comment on s'enrichissait à Rome. Son père lui avait laissé une fortune assez modique, 2 millions de sesterces (400,000 francs). Lorsqu'il quitta Rome, il vendit presque tous les biens de sa famille, pour ne rien laisser derrière lui qui pût tenter les proscripteurs, et acheta des terres en Épire, dans ce pays des grands troupeaux, où la terre rapporte tant. Il est probable qu'il ne les paya pas cher. Mithridate venait de ravager la Grèce, et comme il n'y restait plus d'argent, tout s'y vendait à vil prix. Entre des mains habiles, ce domaine prospéra vite : tous les ans, de nouvelles terres étaient achetées sur l'épargne du revenu, et Atticus finit par être un des grands propriétaires du pays. Mais est-il vraisemblable que sa fortune lui vînt uniquement de la bonne administration de ses champs? Il aurait bien voulu le faire croire, pour se donner ainsi quelque ressemblance avec Caton

et les vieux Romains. Malheureusement pour lui, son ami Cicéron le trahit. En lisant cette correspondance indiscrète, on ne tarde pas à reconnaître qu'Atticus avait beaucoup d'autres moyens pour s'enrichir que la vente de ses blés et de ses troupeaux. Cet habile agriculteur était en même temps un adroit négociant qui a fait heureusement tous les commerces. Il excellait à tirer profit non-seulement des folies des autres, ce qui est l'ordinaire, mais même de ses plaisirs, et son talent consistait à s'enrichir où d'autres se ruinent. On sait par exemple qu'il aimait beaucoup les beaux livres : c'était alors, comme aujourd'hui, une manie fort coûteuse; il sut en faire une source de beaux bénéfices. Il avait réuni chez lui un grand nombre de copistes habiles qu'il formait lui-même; après les avoir fait travailler pour lui, et quand sa passion était satisfaite, il les faisait travailler pour les autres, et vendait très cher au public les livres qu'ils copiaient. C'est ainsi qu'il fut un véritable éditeur pour Cicéron, et comme les ouvrages de son ami se vendaient beaucoup, il arriva que cette amitié, qui était pleine d'agrémens pour son cœur, ne fut pas inutile à sa fortune. A la rigueur, ce commerce pouvait s'avouer, et il n'était pas défendu à un ami des lettres de se faire libraire; mais Atticus s'est mêlé aussi de beaucoup d'autres opérations qui auraient dû lui répugner davantage. Comme il voyait le succès qu'obtenaient partout les combats de gladiateurs, et qu'il n'y avait plus de fête sans quelqu'une de ces grandes tueries, il songea à élever des gladiateurs dans ses domaines. Il les faisait instruire soigneusement dans l'art de mourir avec grâce, et les louait très cher aux villes qui voulaient se divertir. Il faut avouer que ce n'est pas un métier qui convienne à un savant et à un sage; mais on y gagnait beaucoup, et la sagesse d'Atticus était accommodante dès qu'il y avait un honnête profit à faire. De plus, il était banquier à l'occasion et prêtait à gros intérêts, comme faisaient sans scrupule les plus grands seigneurs de Rome. Seulement il y mettait un peu plus de ménagemens que les autres, et prenait soin de paraître le moins possible dans les affaires qu'il traitait; il avait dans l'Italie et dans la Grèce des agens fort adroits qui faisaient valoir ses fonds. Ses relations s'étendaient dans le monde entier; on lui connaît des débiteurs en Macédoine, en Épire, à Éphèse, à Délos, un peu partout. Il prêtait aux particuliers; il prêtait aussi aux villes, mais tout à fait en secret, car cette industrie était alors aussi peu estimée qu'elle était lucrative, et les gens qui s'y livraient ne passaient pas pour être honnêtes ni scrupuleux. Aussi Atticus, qui tenait autant à sa réputation qu'à sa fortune, ne voulait-il laisser savoir à personne qu'il ne négligeait pas ces sortes de profits. Il le cachait soigneusement même à son ami Cicéron, et

nous l'ignorerions aujourd'hui, s'il n'avait point éprouvé quelques contre-temps dans ce commerce aventureux. Quoiqu'on y fît d'ordinaire de grands bénéfices, on y pouvait courir aussi quelques dangers. Après avoir subi pendant deux siècles la domination romaine, toutes les villes alliées et municipales, surtout celles de l'Asie, étaient complètement ruinées. Elles avaient toutes moins de revenus que de dettes, et les proconsuls, unis aux fermiers de l'impôt, achevaient si bien de leur enlever leurs dernières ressources, qu'il ne restait plus rien à prendre aux créanciers, quand ils ne se pressaient pas. C'est ce qui arriva une fois à Atticus malgré son activité. On voit que Cicéron le plaisante, dans une de ses lettres, sur le siége qu'il est allé mettre devant Sicyone : ce siége était évidemment celui de quelques débiteurs récalcitrans; Atticus n'a jamais fait d'autres campagnes. Du reste, celle-là lui réussit mal. Pendant qu'il allait ainsi en guerre contre cette malheureuse ville endettée, le sénat en prit pitié, et la protégea par un décret contre ses créanciers trop exigeans, en sorte qu'Atticus, qui était parti d'Épire en conquérant, enseignes déployées, fut réduit, dit Cicéron, quand il fut arrivé sous les murailles, à arracher aux Sicyoniens quelques pauvres petits écus (*nummulorum aliquid*) à force de prières et de caresses. Il faut croire cependant qu'Atticus était ordinairement plus heureux dans le placement de ses fonds, et sa prudence bien connue nous assure qu'il savait choisir des débiteurs plus solvables. Ce qui est certain, c'est que tous ces métiers qu'il faisait n'auraient pas tardé à le rendre très riche; mais il n'eut même pas besoin de se donner tant de peine, et pendant qu'il travaillait si adroitement à faire sa fortune, elle lui arriva toute faite d'un autre côté. Il avait un oncle, Q. Cæcilius, qui passait pour le plus terrible usurier de Rome, où il y en avait tant, et qui ne consentait à prêter à ses parens les plus proches, comme une insigne faveur, qu'à 1 pour 100 par mois. C'était un homme dur, intraitable, et qui s'était rendu tellement odieux à tout le monde qu'on ne put empêcher le peuple d'outrager son cadavre le jour de ses funérailles. Atticus était le seul qui eût trouvé le moyen de vivre bien avec lui. Cæcilius l'adopta par son testament et lui laissa la plus grande partie de son héritage, 10 millions de sesterces, un peu plus de 2 millions de francs. Désormais sa fortune était faite, il était indépendant de tout le monde et maître de se conduire à son gré.

Mais n'était-il pas à craindre que, quand il serait de retour à Rome, cette résolution qu'il prenait de fuir tous les engagemens n'eût un mauvais air? Pour se tenir en dehors des partis, il ne pouvait pas décemment prétexter l'indifférence ou la frayeur; il lui fallait un motif plus honnête et qu'on pût afficher : une école de phi-

losophie le lui fournit. Les épicuriens, sacrifiant tout à la commodité de la vie, disaient qu'il était bon de fuir les emplois publics pour éviter les tracas qu'ils attirent. « Ne pas s'occuper de politique » était leur maxime favorite. Atticus fit profession d'être épicurien : dès lors son abstention avait un prétexte plausible, la fidélité aux opinions de sa secte, et si on le blâmait, le blâme retombait sur toute l'école, ce qui rend toujours la part de chacun plus légère. En réalité, Atticus était-il un épicurien véritable et complet? C'est une question que les savans discutent, et que le caractère du personnage permet facilement de résoudre. Ce serait le mal connaître que de supposer qu'en quoi que ce soit il s'attachât scrupuleusement à une école et s'engageât à en être un disciple fidèle. Il les avait toutes étudiées pour le plaisir que cette étude causait à son esprit curieux, mais il prétendait bien ne pas s'asservir à leurs systèmes. Il avait trouvé dans la morale épicurienne un principe qui lui convenait, et il s'en était emparé pour justifier sa conduite politique. Quant à Épicure lui-même et à sa doctrine, il s'en souciait fort peu, et il était prêt à l'abandonner au premier prétexte. C'est ce que montre très agréablement Cicéron dans un passage du *Traité des Lois*. Il s'est représenté dans cet ouvrage causant avec Atticus, aux bords du Fibrène, sous les ombrages enchantés d'Arpinum. Comme il veut faire remonter jusqu'aux dieux l'origine des lois, il lui faut établir d'abord que les dieux s'occupent des hommes, ce que niaient les épicuriens. Il s'adresse alors à son ami, et lui dit : « M'accordez-vous, Pomponius, que la puissance des dieux immortels, leur raison, leur sagesse, ou, si vous aimez mieux, leur providence, régit l'univers? Si vous ne l'admettez pas, il faudra commencer par le démontrer. — Allons, répond Atticus, je l'accorde, si vous le voulez, car, grâce à ces oiseaux qui chantent et au murmure de ces ruisseaux, je n'ai pas peur qu'aucun de mes condisciples m'entende. » Voilà un philosophe fort accommodant, et l'école ne tirera pas grand profit d'un adepte qui l'abandonne dès qu'il est sûr qu'on ne le saura pas. On retrouve bien là le caractère d'Atticus. Embrasser résolûment une opinion, c'est s'engager à la défendre, c'est s'exposer à combattre pour elle. Or les querelles philosophiques, bien qu'elles ne soient pas sanglantes, ne sont pas moins acharnées que les autres; c'est de la guerre encore, et Atticus, en toutes choses, veut la paix, au moins pour lui. Il est piquant d'examiner le rôle que Cicéron lui donne dans les dialogues philosophiques où il l'introduit. En général il ne discute pas, il provoque à discuter. Curieux et insatiable, il demande, il interroge toujours; il excite à répondre, il soulève les objections, il anime les combattans, et pendant ce temps il jouit tranquillement du combat, sans y entrer jamais. On verra tout à l'heure que c'était justement là son rôle en politique.

Atticus demeura vingt-trois ans loin de Rome, ne la visitant qu'à des intervalles très éloignés et n'y restant jamais que peu de temps. Quand il pensa que, par sa longue absence, il s'était tout à fait dégagé des liens qui l'attachaient aux partis politiques, quand il eut conquis l'indépendance avec la fortune, quand il se fut assuré contre tous les reproches qu'on pouvait faire à sa conduite en prêtant à sa prudence l'apparence d'une conviction philosophique, il songea à retourner définitivement à Rome et à y reprendre sa vie interrompue. Il choisit pour revenir un moment où tout était calme, et, comme pour achever de rompre avec son passé, il revint avec un surnom nouveau, sous lequel on prit désormais l'habitude de le désigner. Ce nom d'*Atticus*, qu'il rapportait d'Athènes, semblait indiquer hautement qu'il ne voulait plus vivre que dans l'étude des lettres et les jouissances des arts.

A partir de ce moment, il partagea son temps entre le séjour de Rome et celui de ses maisons de campagne. Il acheva de liquider sans bruit ses affaires de banque, dont quelques-unes étaient encore en souffrance, et s'arrangea pour dérober au public les sources de sa richesse. Il ne conserva guère plus que ses terres d'Épire et ses maisons de Rome, qui lui rapportaient beaucoup et dont il pouvait avouer les profits. Sa fortune s'accroissait toujours, grâce à la façon dont il l'administrait. Il n'avait d'ailleurs aucun des défauts qui pouvaient la compromettre : il n'aimait pas à acheter ou à bâtir, il ne possédait point de ces splendides villas aux portes de Rome ou aux bords de la mer, dont l'entretien ruinait Cicéron. Il prêtait encore quelquefois de l'argent, mais, à ce qu'il semble, plutôt pour obliger que pour s'enrichir. Il avait soin du reste de choisir des personnes sûres, et il se montrait sans pitié le jour de l'échéance. C'était par intérêt pour elles, disait-il, qu'il agissait ainsi, car, en tolérant leur négligence, on les encourage à se ruiner. Quant à ceux avec lesquels son argent eût couru quelques risques, même ses plus proches parens, il ne se gênait pas pour les éconduire. Cicéron, en lui racontant un jour que leur neveu commun, le jeune Quintus, est venu le trouver et qu'il a essayé de l'émouvoir par le tableau de sa misère, ajoute : « J'ai pris alors quelque chose de votre éloquence; je n'ai rien répondu. » Le moyen était bon, et Atticus a dû l'employer plus d'une fois à l'égard de son beau-frère et de son neveu, qui étaient toujours sans argent. Pour lui, il avait su se faire à peu de frais une grande existence. Il vivait dans sa maison du Quirinal, qui était plus spacieuse et plus commode à l'intérieur que belle d'apparence, et qu'il réparait le moins possible, parmi les objets d'art qu'il avait choisis en Grèce et les esclaves lettrés qu'il avait pris soin de former lui-même et que tout le monde lui enviait. Il réunissait souvent les gens d'esprit de Rome dans des repas où l'on

faisait surtout, à ce qu'il semble, grande chère d'érudition. Sa munificence ne lui coûtait guère, s'il est vrai, comme le prétend Cornélius Népos, qui avait vu les comptes, qu'il ne dépensait que 3,000 as (150 fr.) par mois pour sa table. Cicéron, toujours indiscret, raconte qu'on y servait des légumes fort ordinaires sur des plats très précieux; mais qu'importe? tout le monde s'estimait heureux de faire partie de ces réunions d'élite dans lesquelles on entendait causer Atticus et lire les plus beaux ouvrages de Cicéron avant qu'ils ne fussent publiés, et l'on peut dire que tout ce qu'il y a eu de plus distingué dans ce siècle, qui fut si grand, a tenu à honneur de fréquenter cette maison du Quirinal.

II.

De tous les bonheurs d'Atticus, celui qu'on est le plus tenté d'envier, c'est l'heureuse fortune qu'il a eue de s'attacher tant d'amis. Il y prit beaucoup de peine. Dès son arrivée à Rome, on le voit occupé à se mettre bien avec tout le monde et se servir de tous les moyens pour plaire aux gens de tous les partis. Sa naissance, sa fortune, la façon dont il l'avait acquise, le rapprochaient des chevaliers : ces riches fermiers de l'impôt public étaient ses amis naturels, et il eut bientôt parmi eux un grand crédit; mais il n'était pas moins lié avec les patriciens, si dédaigneux d'ordinaire pour tout ce qui n'était pas de leur caste. Il avait pris, pour se les concilier, la route la plus sûre, qui était de flatter leur vanité. Il profita de ses connaissances historiques pour leur fabriquer des généalogies complaisantes dans lesquelles il se faisait le complice de beaucoup de mensonges, et appuyait de sa science leurs plus chimériques prétentions. Cet exemple nous montre déjà comme il connaissait bien le monde, et le parti qu'il en tirait quand il voulait gagner l'amitié de quelqu'un. Rien qu'à voir la nature des services qu'il rendait à chaque personne, on devine quel profond observateur ce devait être, et le talent qu'il avait pour saisir le faible des gens et en profiter. Il avait proposé à Caton de s'occuper de ses affaires à Rome pendant son absence, et Caton s'était empressé d'accepter : un intendant de ce mérite n'était pas à dédaigner pour un homme qui tenait tant à sa fortune. Il avait séduit le vaniteux Pompée en s'occupant à choisir en Grèce de belles statues pour orner le théâtre qu'il faisait bâtir. Comme il savait bien que le ferme esprit de César n'était pas accessible au même genre de flatteries, et qu'il fallait, pour se l'attirer, des services plus réels, il lui prêtait de l'argent. C'était naturellement aux chefs de parti qu'il s'attachait de préférence; mais il

ne négligeait pas non plus les autres quand ils pouvaient le servir. Il cultivait soigneusement Balbus et Théophane, les confidens de César et de Pompée; il allait même visiter quelquefois Clodius et sa sœur Clodia, ainsi que d'autres gens de réputation suspecte. N'ayant ni scrupules farouches comme Caton, ni répugnances violentes comme Cicéron, il s'accommodait de tout le monde; sa complaisance se prêtait à tout; il convenait à tous les âges comme à tous les caractères. Cornélius Népos fait remarquer avec admiration qu'étant très jeune il charma le vieux Sylla, et qu'étant très âgé il sut plaire au jeune Brutus. Entre tous ces amis si différens d'humeur, de condition, d'opinions et d'âge, Atticus formait un lien commun. Il allait perpétuellement de l'un à l'autre, comme une sorte d'ambassadeur pacifique, cherchant à les rapprocher et à les unir, « car c'était sa manie, dit Cicéron, de former des amitiés. » Il dissipait les soupçons et les préjugés qui les empêchaient de se connaître; il leur inspirait le désir de se voir et de se lier, et si plus tard quelque différend s'élevait entre eux, il se faisait leur intermédiaire et amenait des explications qui renouaient tout. Son chef-d'œuvre en ce genre est d'être parvenu à réconcilier Hortensius et Cicéron, et à les faire bien vivre ensemble malgré l'ardente jalousie qui les séparait. Que de peines ne dut-il pas avoir pour calmer ces deux vanités irritables, toujours prêtes à s'emporter, et que le sort semblait prendre plaisir à exciter encore davantage en les opposant sans cesse l'une à l'autre!

Certainement toutes ces liaisons d'Atticus n'étaient pas de véritables amitiés. Il y a beaucoup de ces personnages qu'il n'a fréquentés que pour le profit qu'en pouvait tirer sa sûreté ou sa fortune; mais il y en a d'autres aussi, et en grand nombre, qui furent vraiment ses amis. Pour nous en tenir aux plus grands, Cicéron n'a aimé personne autant que lui, Brutus lui a témoigné jusqu'à la fin une confiance sans réserve, et la veille de Philippes il lui écrivait encore ses dernières confidences. Il reste trop de preuves éclatantes de ces deux illustres amitiés pour qu'on puisse les révoquer en doute, et il faut reconnaître qu'il a su inspirer une vive affection à deux des plus nobles âmes de ce temps. On en est d'abord très surpris. Sa réserve prudente, ce parti-pris hautement avoué de se soustraire à tous les engagemens pour échapper à tous les dangers devaient, à ce qu'il semble, éloigner de lui des gens de cœur qui sacrifiaient leur fortune et leur vie à leurs opinions. Par quel mérite a-t-il su pourtant se les attacher? Comment un homme si occupé de lui, si soigneux de ses intérêts, a-t-il pu jouir aussi pleinement des agrémens de l'amitié, qui semblent exiger d'abord le dévouement et l'oubli de soi-même? Comment est-il parvenu à faire men-

tir les moralistes qui prétendent que l'égoïsme est la mort des affections véritables (1)?

C'est encore un problème parmi tant d'autres dont la vie d'Atticus est pleine, et celui-là est le plus difficile à résoudre. Vu à distance, même à travers les éloges de Cicéron, Atticus ne semble pas attrayant, et ce n'est pas lui qu'on serait tenté de choisir pour son ami. Il est pourtant certain que ceux qui ont vécu auprès de lui ne l'ont pas jugé comme nous. On l'aimait, et on se sentait tout d'abord porté à l'aimer. Cette bienveillance générale qu'il inspira, cette obstination de tout le monde à ne pas voir ou à pardonner ses défauts, ces vives amitiés qu'il a fait naître sont des témoignages auxquels il est impossible de résister, quelque surprise qu'ils nous causent. Il y avait donc dans ce personnage autre chose que ce qui nous semble y être, et il faut qu'il ait possédé une sorte d'attrait inexplicable pour nous, qui tenait uniquement à lui, et qui a disparu avec lui. Voilà pourquoi il ne nous est plus possible de comprendre d'une façon complète cette séduction étrange qu'il exerçait à première vue sur tous ses contemporains. On peut cependant s'en faire quelque idée, et les écrivains qui l'ont connu, Cicéron surtout, laissent entrevoir quelques-unes de ces qualités brillantes ou solides par lesquelles il gagnait ceux qui l'approchaient. Je vais les énumérer d'après leur témoignage, et si elles ne semblent pas encore suffisantes pour justifier tout à fait le nombre et la vivacité de ses amitiés, il faudra y joindre par la pensée ce charme tout personnel, qu'il est impossible aujourd'hui de définir ou de retrouver, parce qu'il s'est évanoui tout entier avec lui.

Il avait d'abord beaucoup d'esprit, tout le monde en est d'accord, et un genre d'esprit particulièrement propre à être goûté de la société qu'il fréquentait. Ce n'était pas seulement un de ces hommes agréables et légers qui charment un moment, dans une réunion de passage, mais qui n'ont pas de ressources et de provisions pour une liaison plus longue. Il avait beaucoup d'étude et de solide savoir, non pas qu'il fût un savant véritable, ce titre n'est pas une grande recommandation dans les relations du monde. Cicéron trouvait que les gens comme Varron, qui sont des puits de science, ne sont pas toujours amusans, et il raconte que quand il venait le voir à Tusculum, il ne déchirait pas son manteau pour le retenir. Mais sans être véritablement un savant, Atticus, dans ses études, avait touché à tout, aux beaux-arts, à la poésie, à la grammaire, à la philosophie et à l'histoire. Il possédait sur tous ces sujets des idées justes, quelquefois originales; il pouvait, sans trop de désavantage, discu-

(1) C'est le mot de Tacite : *pessimum veri affectus venenum sua cuique utilitas.*

ter avec les érudits, et il avait toujours à apprendre, à ceux qui ne l'étaient pas, quelque détail curieux qu'ils ignoraient. Pascal l'eût appelé un honnête homme; c'était en toute chose un amateur intelligent et éclairé. Or pour plusieurs raisons la science qu'acquiert un amateur est de celles qui sont le plus de mise dans le monde. D'abord, comme il n'étudie pas par principes, il s'intéresse surtout aux curiosités; il connaît de préférence les détails piquans et nouveaux, et c'est précisément ce que les gens du monde tiennent à connaître. De plus la multiplicité même des études qui le tentent l'empêche d'en pousser aucune jusqu'au bout; son caprice l'emporte toujours ailleurs avant qu'il ait achevé de rien approfondir. Il en résulte qu'il sait beaucoup de choses, et toujours dans les limites où il plaît aux gens du monde de les savoir. Enfin le propre de l'amateur est de faire tout avec passion, même ce qu'il ne fait qu'un moment. Comme c'est un goût tout personnel qui le porte à ses études et qu'il ne les continue qu'autant qu'elles l'intéressent, sa parole est plus vive quand il les expose, son ton plus libre et plus original, par conséquent plus agréable que celui des gens d'école, qui travaillent par métier. Telle est l'idée qu'il faut se faire de la science d'Atticus. Elle était trop étendue pour que l'entretien avec lui devînt jamais monotone; elle n'était pas assez profonde pour qu'il courût le risque d'être ennuyeux; elle était vivante enfin, car lorsqu'on fait les choses avec passion, il est naturel qu'on en parle avec intérêt. Voilà ce qui donnait tant d'attrait à sa conversation, et c'est par là qu'il a charmé les esprits les plus difficiles et les moins prévenus. Il était bien jeune encore quand le vieux Sylla, qui n'avait pas de raisons pour l'aimer, le rencontra à Athènes. Il prit tant de plaisir à l'entendre lire des vers grecs et latins et causer de littérature, qu'il ne le quittait pas et voulait à toute force le ramener avec lui à Rome. Longtemps après, Auguste éprouva le même charme; il ne se lassait pas d'entendre causer Atticus, et quand il ne pouvait pas l'aller trouver, il lui écrivait tous les jours rien que pour recevoir ses réponses et continuer ainsi de quelque façon ces longs entretiens dont il était ravi.

On peut donc se figurer que la première fois qu'on rencontrait cet homme spirituel on se sentait rapproché de lui par les agrémens de sa conversation. A mesure qu'on le connaissait davantage, on découvrait d'autres qualités plus solides qui retenaient ceux que son esprit avait attirés. C'était d'abord une grande sûreté de commerce. Quoiqu'il fût lié avec des gens d'opinions très différentes et qu'il eût par eux le secret de tous les partis, on ne lui a jamais reproché de l'avoir trahi pour personne. On ne voit pas non plus qu'il ait fourni à aucun de ses amis de prétexte sérieux pour s'éloigner

de lui, et qu'aucune de ses relations se soit brisée autrement que par la mort. Ce commerce si sûr était en même temps très facile. Personne n'a jamais été plus indulgent et plus commode. Il se gardait bien de fatiguer par ses exigences ou de rebuter par ses brusqueries. On n'avait pas à craindre dans son amitié ces orages qui troublèrent si souvent celle de Cicéron et de Brutus. C'était plutôt une de ces intimités calmes et sans secousses qui s'affermissent tous les jours par leur durée régulière. Voilà surtout ce qui devait charmer ces hommes politiques, étourdis et fatigués par cette activité bruyante où s'épuisait leur vie. Au sortir de ce tourbillon des affaires, ils étaient heureux de trouver, à quelques pas du Forum, cette maison paisible du Quirinal où les bruits du dehors ne parvenaient pas, et d'aller causer un moment avec cet homme d'esprit d'une humeur si égale, qui les accueillait toujours avec le même sourire et dans l'affection duquel on se reposait si tranquillement.

Mais rien assurément n'a dû lui concilier autant d'amis que son obligeance. Elle était inépuisable, et l'on ne pouvait pas prétendre qu'elle fût intéressée, puisque, contrairement à l'usage, il donnait beaucoup et n'exigeait rien. C'est encore là une des raisons pour lesquelles ses amitiés furent si solides, car ce sont toujours ces sortes d'échanges qu'on se croit en droit de réclamer, ces comparaisons qu'on fait malgré soi entre les bons offices qu'on rend et ceux qu'on a reçus, qui finissent par troubler les affections les plus fermes. Atticus, qui le savait bien, s'était arrangé de façon à n'avoir besoin de personne. Il était riche, il n'avait jamais de procès, il ne sollicitait pas les dignités, en sorte qu'un ami déterminé à reconnaître les services qu'il en avait reçus n'en pouvait guère trouver l'occasion. On demeurait son obligé, et la dette allait toujours en s'agrandissant, car il ne se lassait jamais d'être utile. Nous avons un moyen facile d'apprécier l'étendue de cette obligeance, de la voir de près, et pour ainsi dire à l'œuvre : c'est de rappeler rapidement les services de tout genre qu'il a rendus à Cicéron pendant leur longue intimité. Cicéron avait grand besoin d'un ami comme Atticus. Il était de ces hommes d'esprit qui n'entendent rien à calculer; quand on lui présentait ses livres de comptes, il eût volontiers répondu, comme son élève Pline le Jeune, qu'il était habitué à une autre littérature : *aliis sum chartis*, *aliis litteris initiatus*. Atticus se fit son homme d'affaires; on sait le talent qu'il avait pour ce métier. Il affermait les biens de Cicéron très cher, sauvait le plus qu'il pouvait sur les revenus, et payait les dettes les plus pressées. Quand il en découvrait de nouvelles, il osait gronder son ami, qui s'empressait de lui répondre très humblement qu'il serait plus rangé

à l'avenir. Atticus, qui n'y croyait guère, se mettait alors en campagne pour combler ce déficit. Il allait trouver l'opulent Balbus ou les autres grands banquiers de Rome avec lesquels il était en relation d'affaires. Si le malheur des temps rendait le crédit difficile, il n'hésitait pas, et puisait dans sa propre bourse. Ceux qui le connaissent ne trouveront pas cette générosité sans mérite. Quand Cicéron voulait acheter quelque terre, Atticus commençait par se fâcher; mais si son ami ne se rendait pas, il allait vite la visiter et en discuter le prix. S'agissait-il d'y bâtir quelque élégante villa, Atticus prêtait son architecte, l'habile Cyrus, corrigeait les plans et surveillait l'ouvrage. La maison bâtie, il fallait l'orner; Atticus faisait venir des statues de la Grèce. Il excellait à les bien choisir, et Cicéron ne tarit pas d'éloges sur les *Hermathènes* en marbre pentélique qu'il lui a procurés. Dans une villa de Cicéron, la bibliothèque, on le comprend, n'était pas oubliée; c'est encore de chez Atticus que venaient les livres. Il en faisait commerce et réservait les plus beaux pour son ami. Les livres achetés, il fallait les mettre en place; aussitôt Atticus expédiait son bibliothécaire Tyrannion avec ses ouvriers, qui peignaient les rayons, collaient les feuilles de papyrus détachées, mettaient des étiquettes sur les rouleaux, et disposaient tout dans un si bel ordre que Cicéron enchanté écrivait : « Depuis que Tyrannion a arrangé mes livres, on dirait que ma maison a pris une âme. »

Mais Atticus ne s'en tenait pas à ces services pour ainsi dire tout extérieurs; il pénétrait dans la maison, il en connaissait les secrets. Cicéron n'avait rien de caché pour lui, et lui confiait sans réserve tous ses chagrins domestiques. Il lui racontait les violences de son frère et les folies de son neveu; il le consultait sur les ennuis que lui causaient sa femme et son fils. Quand Tullia est en âge d'être pourvue, c'est Atticus qui lui cherche un mari. Celui qu'il proposait était le fils d'un chevalier riche et rangé. « Revenez, disait-il sagement à Cicéron, revenez à votre ancien troupeau. » Malheureusement on ne voulut pas l'écouter. On préféra au riche financier un grand seigneur ruiné qui dévora la dot de Tullia et la força de le quitter. Quand Tullia est morte, peut-être de chagrin, Atticus va visiter chez la nourrice le petit enfant qu'elle a laissé et prend soin que rien ne lui manque. Au même moment Cicéron lui donnait beaucoup d'occupations avec ses deux divorces. Après qu'il eut renvoyé sa première femme, Térentia, c'est Atticus qu'il chargeait de la faire tester en sa faveur. C'est encore à lui qu'il donnait la commission désagréable d'éconduire la seconde, Publilia, quand elle prétendait rentrer de force au domicile de son mari, qui ne voulait plus d'elle.

Voilà sans doute de grands services; il en rendait d'autres plus délicats, plus appréciés encore. C'est à lui que Cicéron confiait ce qu'il avait de plus cher au monde, sa gloire littéraire. Il lui communiquait ses ouvrages dès qu'il les avait écrits, il les corrigeait d'après ses conseils, il attendait sa décision pour les publier. Aussi le traitait-il comme un ami devant lequel on se met à l'aise et l'on se découvre tout entier. Quoiqu'il tînt beaucoup à ce qu'on prît au sérieux son éloquence, quand il était sûr de n'être entendu que d'Atticus, il ne se faisait aucun scrupule de plaisanter de lui-même et de ses ouvrages. Il l'introduisait sans façon dans tous les secrets du métier, et lui montrait la recette de ses effets les plus applaudis. « Cette fois, lui disait-il gaîment, j'ai employé toute la boîte à essences d'Isocrate et tous les coffrets de ses disciples. » Il n'y a rien de plus curieux que la manière dont il lui raconte un jour un de ses plus grands succès de tribune. Il s'agissait de célébrer le grand consulat, sujet dans lequel, comme on sait, il était inépuisable. Ce jour-là, il avait une raison de parler avec plus d'éclat que de coutume : Pompée était présent; or Pompée avait la faiblesse d'être jaloux de la gloire de Cicéron. L'occasion était bonne de le faire enrager; Cicéron se garda bien de la négliger : « Quand mon tour fut venu de parler, écrit-il à Atticus, bon Dieu! comme je me donnai carrière! Quel plaisir je pris à me combler d'éloges en présence de Pompée, qui ne m'avait pas entendu vanter mon consulat! Si jamais j'appelai à mon aide périodes, enthymèmes, métaphores et toutes les autres figures de rhétorique, ce fut bien alors. Je ne parlais plus, je criais, car il s'agissait de mes lieux-communs ordinaires, la sagesse du sénat, la bonne volonté des chevaliers, l'union de toute l'Italie, les restes de la conjuration étouffés, l'abondance et la paix rétablies, etc. Vous savez la musique que je fais quand je traite ces sujets. Elle fut si belle ce jour-là que je n'ai pas besoin de vous en parler davantage; vous devez l'avoir entendue d'Athènes. » Il n'est pas possible de se moquer de soi plus gaîment. Atticus payait ces confidences par la peine qu'il se donnait pour le succès des œuvres de son ami. Comme il les avait vues naître, et qu'il s'était occupé d'elles avant qu'elles ne fussent connues du public, il se regardait sinon comme leur père, au moins comme leur parrain. C'est lui qui se chargeait de les lancer dans le monde et de les faire réussir. Cicéron dit qu'il s'y entendait à merveille, et cela ne nous surprend pas. Le moyen qu'il employait le plus souvent pour en donner une bonne opinion était d'en faire lire les plus beaux endroits par ses meilleurs lecteurs aux gens d'esprit qu'il réunissait à sa table. Cicéron, qui connaissait la frugalité ordinaire de ses repas, le prie de s'en départir un peu pour ces circonstances : « Ayez soin, lui écrit-il,

de bien traiter vos convives, car, s'ils avaient quelque humeur contre vous, c'est sur moi qu'ils la déchargeraient. »

Il était naturel que Cicéron lui sût un gré infini de tous ces services; mais ce serait le mal juger que de supposer qu'il ne s'était attaché à lui que pour les profits qu'il en tirait. Il l'aimait véritablement, et toutes ses lettres sont pleines des témoignages de la plus sincère affection. Il n'était heureux qu'avec lui; il ne se lassait jamais de le fréquenter; à peine l'avait-il quitté qu'il souhaitait ardemment le revoir. « Que je meure, lui écrivait-il, si non-seulement ma maison de Tusculum, où je me trouve si bien, mais les îles Fortunées pourraient me plaire sans vous! » Quelque plaisir qu'il éprouvât à être fêté, applaudi, caressé, à avoir autour de lui des complaisans et des admirateurs, du milieu de cette foule et de ce bruit, il se retournait toujours avec regret vers son ami absent. « Avec tout ce monde, lui disait-il, je me trouve beaucoup plus seul que si je n'avais que vous. » Tout ce monde en effet se compose d'amis politiques qui changent avec les événemens, qu'une communauté d'intérêt vous donne et qu'une rivalité d'ambition vous enlève; avec eux, Cicéron est forcé d'être réservé, discret, ce qui est un supplice pour une nature aussi ouverte. Au contraire il peut tout dire à Atticus, et se confier à lui sans contrainte. Aussi s'empresse-t-il de réclamer sa présence au moindre ennui qui lui survient. « Je vous désire, lui écrit-il, j'ai besoin de vous, je vous attends. J'ai mille choses qui m'inquiètent, qui me chagrinent, et dont une seule promenade avec vous me soulagera. » On n'en finirait pas, si l'on voulait réunir tous ces mots charmans dont la correspondance est remplie, et par lesquels le cœur s'exprime. Ils ne laissent aucun doute sur les sentimens de Cicéron; ils prouvent qu'il ne regardait pas seulement Atticus comme un de ces amis solides et sérieux sur l'appui desquels on peut compter, mais aussi, ce qui est plus surprenant, comme une âme délicate et tendre : « vous prenez votre part, lui dit-il, de toutes les afflictions des autres. »

Voilà qui nous éloigne beaucoup de l'idée que nous nous faisons ordinairement de lui, et pourtant il n'est guère possible de résister à des témoignages si formels. Comment pourrions-nous prétendre qu'il n'avait pour ses amis qu'une affection douteuse, quand nous voyons tous ses amis s'en contenter? Avons-nous le droit d'être plus exigeans qu'eux, et ne serait-ce pas faire injure à des gens comme Brutus et Cicéron, que de supposer qu'ils ont si longtemps été dupes, et qu'ils ne s'en sont jamais aperçus? D'un autre côté, comment expliquer que la postérité, qui ne juge que d'après les documens que lui ont fournis les amis d'Atticus, tire de ces documens mêmes une opinion tout à fait contraire à celle qu'ils avaient de

lui? Évidemment c'est que la postérité et les contemporains ne se mettent pas pour juger les gens au même point de vue. Nous avons vu qu'Atticus, qui avait pris pour règle de ne pas se mêler des affaires publiques, ne se croyait pas tenu de partager les dangers que ses amis pouvaient courir pour s'en être occupés. Il leur en laissait tout à fait et les honneurs et les périls. Tendre, obligeant, dévoué pour eux pendant tout le cours ordinaire de la vie, quand survenait une grande crise politique qui les compromettait, il se mettait à l'écart, et les laissait s'exposer seuls. Or, lorsqu'on regarde les faits à distance et qu'on est séparé d'eux, comme nous le sommes, par plusieurs siècles, on n'aperçoit plus guère que les événemens les plus importans, et surtout les révolutions politiques, c'est-à-dire précisément les circonstances dans lesquelles s'éclipsait l'amitié d'Atticus. De là le jugement sévère que nous portons sur elle; mais les contemporains apprécient les choses autrement. Ces grandes crises ne sont après tout que des exceptions rares et passagères; sans doute ils en sont très frappés, mais ils le sont bien plus encore de ces mille petits incidens que la postérité n'aperçoit plus, et dont la succession compose la vie de tous les jours. C'est sur ces bons offices qui se reproduisent à chaque moment, qui s'emparent d'eux par leur multiplicité même, qu'ils jugent l'amitié d'un homme, beaucoup plus que sur un service signalé qui leur serait rendu dans quelqu'une de ces grandes et rares occasions. Voilà pourquoi ils avaient d'Atticus une opinion si différente de la nôtre.

Ce qui reste hors de doute, et comme l'un des traits caractéristiques de ce personnage, c'est le besoin qu'il avait de se faire beaucoup d'amis, et la peine qu'il prenait pour les attirer et les retenir. On peut refuser d'admettre, si l'on veut, que ce besoin fût chez lui l'effet d'une nature généreuse et sympathique, qu'il vînt de ce que Cicéron appelle admirablement « l'élan de l'âme qui veut aimer; » mais, en supposant même qu'il ne songeât qu'à occuper et qu'à remplir sa vie, il faut reconnaître que ce n'est pas la marque d'une nature vulgaire que de la remplir de cette façon. Cet épicurien raffiné, ce maître dans l'art de bien vivre savait que « la vie n'est plus la vie, si l'on ne peut se reposer dans l'affection d'un ami (1). » Il avait renoncé aux émotions des luttes politiques, aux triomphes de la parole, aux joies de l'ambition satisfaite; mais en revanche il prétendait jouir de tous les charmes de la vie intérieure. Plus il s'était renfermé et retranché en elle, plus il était difficile et délicat sur les plaisirs qu'elle peut donner; comme il ne s'était laissé que

(1) *Cui potest esse vita vitalis, ut ait Ennius, qui non in amici mutua benevolentia conquiescat.* Cicéron, *de Amicit.*, 6.

ceux-là, il voulait les goûter pleinement, les savourer, en vivre. Il lui fallait des amis, et parmi eux les plus grands esprits, les plus nobles âmes de son temps. Son activité, qu'il n'employait pas ailleurs, il la mettait toute à se procurer les douceurs de la société que Bossuet appelle le plus grand bien de la vie humaine. Ce bien, l'heureux Atticus en a joui au-delà même de ses désirs, et l'amitié l'a largement payé de tout le mal qu'il s'était donné pour elle. Elle était son unique passion; il a pu complétement la satisfaire, et après avoir embelli sa vie, c'est encore l'amitié qui a illustré son nom.

III.

La vie privée est donc favorable à Atticus. Il est moins heureux quand on étudie la conduite qu'il tint dans les affaires publiques. Sur ce point, les reproches ne lui ont pas été épargnés, et il n'est pas facile de le défendre.

Nous ne lui serions pourtant pas très défavorables, si nous jugions sa conduite tout à fait avec les idées de nos jours. L'opinion est devenue beaucoup moins sévère aujourd'hui pour ceux qui font ouvertement profession de vivre loin de la politique. Il y a tant de gens qui aspirent à gouverner leur pays, et il est devenu si difficile de faire un choix parmi cette foule, qu'on est tenté de savoir quelque gré à ceux qui n'ont pas cette ambition. Loin de les blâmer, on les appelle des modérés et des sages; c'est une exception qu'on encourage pour débarrasser un peu cette route encombrée. A Rome, on pensait tout autrement, et il n'est pas difficile de trouver les raisons de cette différence. Là, ce qu'on pourrait appeler le corps politique était en réalité fort restreint. En dehors des esclaves, qui ne comptaient pas, du peuple, qui se contentait de donner ou plutôt de vendre sa voix dans les élections, et dont c'était le plus grand privilége d'être amusé aux frais des candidats et nourri aux dépens du trésor public (1), il restait quelques familles d'ancienne race ou d'illustration plus récente qui se partageaient tous les emplois. Cette aristocratie de naissance et de fortune n'était pas très nombreuse, et c'est à peine si elle suffisait à fournir ce qu'il fallait de magistrats de toute sorte pour gouverner le monde. On tenait donc à ce que personne ne fît défaut, et vivre dans la retraite était regardé comme

(1) C'était un vrai privilége en effet, et les inscriptions nous montrent combien on était fier de cette aumône distribuée par l'état. On trouve souvent sur les pierres tumulaires ces mots : *percepit frumentum*. Cela veut dire que le défunt était citoyen romain. Ainsi donc prendre part à des distributions gratuites était devenu la plus belle prérogative et le signe distinctif du citoyen!

une désertion. Les choses ne se passent plus de même dans notre démocratie. Comme toutes les fonctions sont ouvertes à tout le monde, et que, grâce à la diffusion des lumières, il peut naître dans tous les rangs des hommes dignes de les occuper, il n'est guère à craindre que l'absence de quelques esprits tranquilles, amis de la paix et du repos, fasse un vide sensible et regrettable dans ces rangs pressés qui se précipitent de tous les côtés à l'assaut du pouvoir. D'ailleurs nous pensons aujourd'hui qu'en dehors de la vie publique il y a mille manières de servir son pays. Les Romains n'en connaissaient pas d'autre. Ils n'avaient point d'industrie; ils ne considéraient le commerce que comme un moyen assez peu honorable qu'un particulier emploie pour faire sa fortune, et ne voyaient pas ce que l'état peut y gagner; ils n'aimaient pas la littérature, qui ne leur semblait qu'un passe-temps futile, et n'en comprenaient point l'importance sociale. Il s'ensuit que chez eux un homme d'un certain rang ne pouvait trouver qu'une seule façon honnête d'employer son activité et d'être utile à son pays, c'était de remplir des fonctions politiques. Faire autre chose était pour eux ne rien faire; ils donnaient le nom d'oisifs aux savans les plus laborieux, et il ne leur venait pas dans l'esprit qu'en dehors du service de l'état il y eût rien qui valût la peine d'occuper le temps d'un citoyen. C'est ainsi que pensaient tous les vieux Romains, et ils auraient éprouvé une surprise étrange s'ils avaient vu quelqu'un s'arroger, comme le fit Atticus, le droit de ne point servir son pays dans la limite de ses forces et de ses talens. Assurément Caton, qui ne se reposa jamais, qui à quatre-vingt-dix ans quittait bravement sa villa de Tusculum pour venir accuser Servius Galba, le bourreau des Lusitaniens, aurait trouvé que rester dans sa maison du Quirinal ou dans sa terre de l'Épire, au milieu de ses livres et de ses statues, tandis que le sort de Rome se décidait sur le Forum ou à Pharsale, c'était commettre le même crime que de demeurer sous sa tente un jour de bataille.

Cette abstention systématique d'Atticus n'était donc pas une idée romaine, il la tenait des Grecs. Dans ces petites républiques ingouvernables de la Grèce, où l'on ne connaissait pas le repos, et qui passaient sans trêve et sans motif de la tyrannie la plus dure à la licence la plus effrénée, on comprend que les hommes tranquilles et studieux aient fini par se lasser de toutes ces agitations stériles. Aussi cessèrent-ils de souhaiter des dignités qu'on n'obtenait qu'en flattant une multitude capricieuse, et qu'on ne gardait qu'à la condition de lui obéir. D'ailleurs ce pouvoir si difficilement acquis, si rarement conservé, quel prix pouvait-il avoir quand il fallait le partager avec les plus obscurs démagogues, et valait-il bien la peine

de se donner tant de mal pour devenir le successeur ou le collègue de Cléon? En même temps que la lassitude et le dégoût écartaient les honnêtes gens de ces luttes mesquines, la philosophie, tous les jours plus étudiée, communiquait à ses disciples une sorte d'orgueil qui les amenait au même résultat. Des hommes qui passaient leur temps à s'occuper de Dieu et du monde, et qui essayaient de saisir les lois qui régissent l'univers, ne daignaient pas descendre de ces hauteurs à gouverner des états de quelques lieues carrées. Aussi était-ce une question discutée ordinairement dans les écoles que de savoir s'il fallait ou non s'occuper des choses publiques, si le sage doit rechercher les honneurs, et laquelle vaut mieux de la vie contemplative ou de la vie d'action. Quelques philosophes donnaient timidement la préférence à la vie active, le plus grand nombre soutenait l'opinion contraire, et, à la faveur de ces discussions, bien des gens s'étaient crus autorisés à se faire une sorte d'oisiveté élégante, dans de voluptueuses retraites, embellies par les lettres et les arts, où ils vivaient heureux, tandis que la Grèce périssait.

Atticus suivit leur exemple. Important à Rome cette habitude de la Grèce, il annonça hautement la résolution qu'il avait prise de ne point se mêler aux discussions politiques. Il commença par se tenir habilement à l'écart pendant toutes ces querelles qui ne cessèrent d'agiter Rome depuis le consulat de Cicéron jusqu'aux guerres civiles. Au moment même où ces luttes étaient le plus vives, il fréquentait tous les partis, il avait des amis de tous les côtés, et trouvait dans ces amitiés éparses un nouveau prétexte pour rester neutre. Quand César passa le Rubicon, Atticus avait soixante-cinq ans, l'âge où cessait pour les Romains le service militaire. C'était une raison de plus de se tenir tranquille; il ne manqua pas de s'en servir. « J'ai pris ma retraite, » répondait-il à ceux qui voulaient l'enrôler. Il tint la même conduite, et avec le même succès, après la mort de César; mais alors il trompa davantage l'opinion publique. On le savait si bien l'ami de Brutus, qu'on pensait que cette fois il n'hésiterait pas à se déclarer. Cicéron lui-même, qui devait le connaître, y comptait; mais Atticus ne se démentit pas, et il profita d'une occasion importante pour faire savoir au public qu'il ne voulait pas qu'on l'engageât malgré lui. Pendant que Brutus levait une armée en Grèce, quelques chevaliers, ses amis, avaient eu l'idée de faire une souscription parmi les plus riches de Rome pour lui donner les moyens de nourrir ses soldats. On s'adressa d'abord à Atticus, dont on voulait mettre le nom en tête de la liste; mais Atticus refusa net de souscrire. Il répondit que sa fortune était à la disposition de Brutus, s'il en avait besoin et la lui demandait comme à un ami; mais il déclara en même temps qu'il ne s'associerait pas à une manifes-

tation politique, et son refus fit manquer la souscription. A la même époque, fidèle à son usage de caresser toutes les opinions, il accueillait bien Fulvie, la femme d'Antoine, ainsi que Volumnius, son préfet des ouvriers, et, sûr d'avoir partout des amis, il attendit sans trop de crainte le résultat de la lutte.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cet homme si obstiné à rester neutre n'était pourtant pas un indifférent. Son biographe lui donne cet éloge, qu'il a toujours été du meilleur parti, et cela est vrai; seulement il s'imposait la loi de ne pas servir son parti : il se contentait de faire des vœux pour lui, mais ces vœux, il les faisait les plus ardens du monde. Il avait, le croira-t-on? des passions politiques qui, dans l'intimité, osaient s'exprimer avec une vivacité incroyable. Il détestait tellement César qu'il allait jusqu'à blâmer Brutus d'avoir permis qu'on l'enterrât. Il eût voulu sans doute, comme le demandaient les plus furieux, qu'on jetât son corps dans le Tibre. Ainsi il ne s'interdisait pas d'avoir des préférences, et de les témoigner à ses amis les plus secrets. C'est lorsqu'il fallait agir que commençait sa réserve. Jamais il ne consentit à entrer dans la lutte; mais, s'il n'en partageait pas les dangers, il en ressentait au moins toutes les émotions. On sourit de le voir s'animer et s'échauffer, comme s'il était un combattant véritable : il prend sa part de tous les succès et de tous les revers, il félicite les énergiques, il adjure les tièdes, et même il gronde les défaillans, et se permet de donner des avis et des réprimandes à ceux qui lui semblent agir trop mollement, lui qui n'agissait pas du tout. Il fait bon entendre les reproches qu'il adresse à Cicéron, quand il le voit hésiter à aller rejoindre Pompée : il prend le ton le plus pathétique, il lui rappelle ses actions et ses paroles, il le conjure au nom de sa gloire, il lui cite ses propres écrits pour le décider. Cet excès d'audace où il se laisse ainsi entraîner pour les autres a produit quelquefois des incidens assez comiques. Au moment où Pompée venait de s'enfermer dans Brindes, Atticus, ému de la plus vive douleur, voulait qu'on tentât quelque chose pour le sauver, et il allait jusqu'à demander à Cicéron de faire, avant de partir, quelque action d'éclat. « Il ne faut qu'un drapeau, lui disait-il, tout le monde viendra s'y ranger. » Le bon Cicéron se sentait tout excité par ces vives exhortations de son ami, et il y avait des momens où il était tenté d'avoir de l'audace et où il ne demandait qu'une occasion pour frapper un grand coup. L'occasion s'offrit, et voici comment il raconte qu'il en profita. « Comme j'arrivais à ma maison de Pompéi, Ninnius, votre ami, vint me dire que les centurions de trois cohortes qui s'y trouvaient demandaient à me voir le lendemain, qu'ils voulaient me livrer la place. Savez-vous ce que je fis? Je partis avant le jour, afin

de ne pas les voir. En effet, qu'est-ce que trois cohortes? Et quand il y en aurait eu davantage, qu'est-ce que j'en aurais fait? » C'était parler en homme sage, et qui se connaît bien. Quant à Atticus, on se demande s'il était bien sincère dans l'ardeur qu'il témoignait pour sa cause, quand on le voit refuser obstinément de la servir. Ces grandes passions qui s'enferment si prudemment dans le cœur et ne se manifestent jamais au dehors sont à bon droit suspectes. Peut-être voulait-il seulement animer un peu ce rôle de spectateur qu'il s'était réservé, en prenant part jusqu'à un certain point aux émotions de la lutte. Le sage d'Épicure reste sur ses hauteurs sereines, d'où il jouit tranquillement de la vue des naufrages et du spectacle des mêlées humaines; mais il en jouit de trop loin, et l'agrément qu'il éprouve est diminué par la distance. Atticus est plus habile et entend mieux son plaisir : il descend au milieu de la mêlée même, il la voit de près et s'y associe, toujours sûr de s'en retirer à temps.

La seule difficulté qu'il éprouvait, c'était de faire accepter sa neutralité à tout le monde. Cette difficulté était d'autant plus grande pour lui que sa conduite blessait surtout ceux dont il tenait le plus à conserver l'estime. Le parti républicain, qu'il préférait, et dans lequel il comptait le plus d'amis, devait être beaucoup moins porté à la lui pardonner que celui de César. On a fait dans l'antiquité même, et plus encore de nos jours, un grand éloge de ce mot que prononça César au début de la guerre civile : « Qui n'est pas contre moi est pour moi, » et l'on a fort blâmé le mot tout contraire de Pompée : « Qui n'est pas pour moi est contre moi. » Cependant, à bien regarder les choses, cet éloge et ce blâme paraissent également peu raisonnables. Chacun des deux rivaux, quand il s'exprime ainsi, est dans son rôle, et leurs paroles étaient dictées par leurs situations. César, de quelque façon qu'on le juge, venait renverser l'ordre établi, et il devait savoir beaucoup de gré à ceux qui le laissaient faire. Que pouvait-il raisonnablement leur demander de plus? En réalité, ceux qui ne l'empêchaient pas le servaient; mais l'ordre légal, l'ordre établi se croit en droit d'appeler tout le monde à le défendre, et de regarder comme des ennemis tous ceux qui ne répondent pas à son appel, car c'est un principe généralement reconnu que celui qui ne porte pas secours à la loi ouvertement attaquée devant lui se fait le complice de ceux qui la violent. Il était donc naturel que César, en arrivant à Rome, accueillît bien Atticus et tous ceux qui n'étaient pas allés à Pharsale, comme il l'était aussi qu'on fût très irrité contre eux au camp de Pompée. Atticus ne s'émut pas beaucoup de cette colère : il laissa dire cette jeunesse légère et emportée, qui ne se consolait pas d'avoir quitté Rome, et qui menaçait de s'en ven-

ger sur ceux qui y étaient restés. Que lui faisaient ces menaces? Il était sûr d'avoir conservé l'estime des deux hommes les plus importans et les plus respectés du parti, et il pouvait opposer leur témoignage à tous les emportemens des autres. Cicéron et Brutus, malgré l'ardeur de leurs convictions, ne lui en ont jamais voulu de sa conduite, et ils ont paru approuver qu'il ne se mêlât pas des affaires publiques. « Je connais l'honnêteté et la noblesse de vos sentimens, lui disait Cicéron un jour qu'Atticus avait cru devoir se défendre; il n'y a entre nous qu'une différence, c'est que nous avons réglé notre vie autrement. Je ne sais quelle ambition m'a fait souhaiter les honneurs, tandis que des motifs qui ne sont nullement blâmables vous ont fait prendre le parti d'une honnête oisiveté. » D'un autre côté, Brutus lui écrivait vers la fin de sa vie : « Je me garde bien de vous blâmer, Atticus; votre âge, votre caractère, votre famille, tout vous fait aimer le repos. »

Cette complaisance de la part de Brutus et de Cicéron est d'autant plus surprenante qu'ils n'ignoraient pas le mal qu'un exemple pareil pouvait faire à la cause qu'ils défendaient. Ce n'est pas seulement par l'audace de ses ennemis que la république périssait, c'était aussi par l'apathie de ses partisans. Le triste spectacle qu'elle offrait depuis cinquante ans, la vente publique des dignités, les violences scandaleuses qui avaient lieu sur le Forum chaque fois qu'on discutait une loi nouvelle, les batailles qui, à chaque élection, ensanglantaient le champ de Mars, ces armées de gladiateurs dont il fallait s'entourer pour se défendre, tous ces désordres honteux, toutes ces basses intrigues dans lesquelles les dernières forces de Rome achevaient de s'user avaient complétement découragé les honnêtes gens. Ils s'éloignaient de la vie publique; ils n'avaient plus de goût pour le pouvoir depuis qu'on était forcé de le disputer aux gens de violence et de coup de main. Il fallait avoir l'intrépidité de Caton pour retourner au Forum quand on y avait été reçu à coups de pierres, et qu'on en était sorti la toge déchirée et la tête en sang. Ainsi plus les audacieux entreprenaient, plus les timides laissaient faire, et dès l'époque du premier triumvirat et du consulat de Bibulus il fut évident que l'apathie des honnêtes gens livrerait la république aux grands ambitieux qui la convoitaient. Cicéron le voyait bien, et dans ses lettres il ne tarissait pas d'amères railleries contre ces riches indolens, amoureux de leurs viviers, et qui se consolaient de la ruine qu'on prévoyait en pensant qu'ils sauveraient au moins leurs murènes. Dans l'introduction de sa *République*, il attaque avec une admirable énergie ceux qui, découragés eux-mêmes, essaient de décourager les autres, qui soutiennent qu'on a le droit de ne pas servir son pays et de se faire une fortune

LE BRÉSIL

ET LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

MŒURS ET PAYSAGES

I.

LE RANCHO.

Près de quatre siècles se sont écoulés depuis que Pedro Alvarez Cabral prit possession pour la couronne portugaise de la péninsule australe du Nouveau-Monde, et cependant, sauf quelques aspects généraux de son histoire politique et morale (1), le Brésil, si l'on en excepte les ports de la côte visités journellement par le commerce européen, n'est que très imparfaitement connu. On ne saurait en être surpris. Le colon s'est toujours arrêté volontiers sur le bord de la mer ou à l'embouchure des fleuves. L'exploitation des richesses minérales a seule attiré de rares groupes de population sur quelques points de l'intérieur. Quant aux voyageurs que des missions scientifiques amènent, à de longs intervalles, sur cet immense continent, leurs observations, presque toujours enfouies dans des recueils spéciaux, sont perdues pour la plupart des lecteurs. Il reste à tracer un tableau fidèle de la vie sociale dans l'intérieur du Brésil, à montrer où en est dans les diverses parties de cet empire le travail de la civilisation. Peut-être un séjour de plusieurs années dans ce pays nous donne-t-il quelque droit à essayer cette tâche. Il y aurait à

(1) Indiqués à diverses époques dans la *Revue*, notamment dans les livraisons du 1er et du 15 juillet 1844, du 15 juin et du 15 juillet 1862.

part de la défaite? A-t-il su se faire, en vieillissant sous un pouvoir qu'il était forcé de subir, une de ces retraites dignes et tristes qui forcent le vainqueur même au respect? Non, et c'est assurément ce qui nous répugne le plus dans sa vie; il a mis un empressement fâcheux à s'accommoder au régime nouveau. Le lendemain du jour où il avait été proscrit lui-même, on le voit devenir l'ami des proscripteurs. Il prodigue pour eux toutes les séductions de son esprit, il fréquente assidûment leurs maisons, il est de toutes leurs fêtes. Quelque habitué qu'on soit à le voir bien accueillir tous les gouvernemens qui triomphent, on ne peut se faire à l'idée que l'ami de Brutus et le confident de Cicéron soit devenu si vite le familier d'Antoine et d'Octave. Les plus disposés à l'indulgence trouveront certainement que ces illustres amitiés lui créaient des devoirs qu'il n'a pas remplis, et que c'était trahir la mémoire de ces hommes qui l'avaient honoré de leur affection que de leur donner précisément leurs bourreaux pour successeurs.

Si nous ne sommes pas disposé à nous montrer pour lui aussi complaisant que Cicéron et que Brutus, à plus forte raison ne partagerons-nous pas l'enthousiasme naïf qu'il inspire à Cornélius Népos. Cet indulgent biographe n'est frappé, dans toute la vie de son héros, que de l'heureuse chance qu'il a eue d'éviter de si grands dangers. Il n'en revient pas quand il le voit, depuis Sylla jusqu'à Auguste, se soustraire à tant de guerres civiles, survivre à tant de proscriptions, et se conserver si adroitement où tant d'autres périssaient. « Si l'on comble d'éloges, dit-il, le pilote qui sauve son vaisseau des rochers et de la tempête, ne doit-on pas tenir aussi pour admirable la prudence d'un homme qui, au milieu de ces violens orages politiques, parvient à se sauver? » L'admiration est de trop ici. Nous gardons la nôtre pour ces gens de cœur qui mirent leurs actions d'accord avec leurs principes, et qui surent mourir pour défendre leurs opinions. Leur mauvais succès ne leur nuit pas dans notre estime, et, quoi qu'en dise l'ami d'Atticus, il y a des navigations heureuses dont on retire moins d'honneur que de certains naufrages. Le seul éloge qu'il mérite complétement, c'est celui que son biographe lui donne avec tant de complaisance, d'avoir été le plus habile homme de ce temps; mais on sait bien qu'il y a d'autres éloges qui valent mieux que celui-là.

GASTON BOISSIER.

LE BRÉSIL

ET LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

MŒURS ET PAYSAGES

I.

LE RANCHO.

Près de quatre siècles se sont écoulés depuis que Pedro Alvarez Cabral prit possession pour la couronne portugaise de la péninsule australe du Nouveau-Monde, et cependant, sauf quelques aspects généraux de son histoire politique et morale (1), le Brésil, si l'on en excepte les ports de la côte visités journellement par le commerce européen, n'est que très imparfaitement connu. On ne saurait en être surpris. Le colon s'est toujours arrêté volontiers sur le bord de la mer ou à l'embouchure des fleuves. L'exploitation des richesses minérales a seule attiré de rares groupes de population sur quelques points de l'intérieur. Quant aux voyageurs que des missions scientifiques amènent, à de longs intervalles, sur cet immense continent, leurs observations, presque toujours enfouies dans des recueils spéciaux, sont perdues pour la plupart des lecteurs. Il reste à tracer un tableau fidèle de la vie sociale dans l'intérieur du Brésil, à montrer où en est dans les diverses parties de cet empire le travail de la civilisation. Peut-être un séjour de plusieurs années dans ce pays nous donne-t-il quelque droit à essayer cette tâche. Il y aurait à

(1) Indiqués à diverses époques dans la *Revue*, notamment dans les livraisons du 1er et du 15 juillet 1844, du 15 juin et du 15 juillet 1862.

embrasser dans le même cadre l'ensemble de la société créole depuis le riche planteur jusqu'à l'humble *feitor* (surveillant des noirs), et surtout à reproduire l'exacte physionomie de chacun des types qui la représentent; mais cette société, fille de la conquête, est fondée sur l'esclavage : le blanc a refoulé l'Indien et tient sous le fouet le nègre courbé vers la terre. Avant donc d'étudier dans la *fazenda* (grande exploitation rurale) et dans la *cidade* (la ville) les forces industrielles et politiques de la nation, il faut connaître les races déshéritées, l'Indien, le noir, l'homme de couleur, et c'est surtout dans le *rancho* qu'on peut les observer. Le *rancho*, c'est la hutte de feuillage qui abrite l'Indien dans la forêt, c'est aussi le hangar plus solidement construit, mais ouvert de même à tous les vents, où s'arrêtent avec leurs bêtes les caravanes d'hommes de couleur et de noirs qui transportent les marchandises de la côte à l'intérieur; c'est en un mot l'asile des populations errantes ou esclaves, qui sont l'objet de cette première étude.

I.

L'Indien de la côte orientale est entièrement réfractaire à la civilisation. Comme le jaguar, il recule dans le désert à mesure que la hache européenne pénètre dans ses forêts. Les créoles, malheureusement trop intéressés dans la question pour qu'on les croie sur parole, mettent sur le compte d'une certaine impuissance native, inhérente, d'après eux, à toutes les races américaines, cette sorte d'antipathie pour toute espèce de progrès. Il serait peut-être plus juste d'en rechercher la cause dans la haine séculaire que l'indigène a vouée aux conquérans depuis leur apparition sur ses rivages. L'histoire du Hollandais Hans Stade en est un frappant exemple. Prisonnier des Botocudos, qui n'attendaient que le moment où il serait assez gras pour le mettre à la broche, il ne pouvait convaincre ses terribles gardiens qu'il n'appartenait pas à la race de leurs bourreaux. « J'ai déjà mangé cinq blancs, lui dit un jour le chef qui venait le tâter, et tous les cinq prétendaient, comme toi, qu'ils n'étaient pas Portugais. » A bout d'argumens, le prisonnier imagina enfin d'invoquer la couleur de ses cheveux, qui étaient d'un roux ardent, comme ceux, disait-il, de tous ses compatriotes. Cette réflexion le sauva. Les Botocudos, se rappelant que les prisonniers rôtis étaient bruns, lui rendirent la liberté.

Cette haine de bête féroce que le peau-rouge a vouée aux blancs à cheveux noirs s'explique sans peine, si l'on se rappelle le sans-façon avec lequel Espagnols et Portugais prenaient possession de ses forêts. Colomb s'était emparé de San-Salvador au nom de la double

couronne de Castille-Aragon en débarquant l'épée à la main et en bâtissant un fort. Cabral, en arrivant au Brésil, au lieu de construire un fort, fit dresser côte à côte une croix et une potence sur le rivage. A la nouvelle de sa découverte, tous les aventuriers du Portugal se ruèrent sur ces plages, qu'on leur avait dépeintes si fertiles et si riantes. Venus pour faire une fortune rapide, ils ne pouvaient se résoudre à défricher eux-mêmes le sol, quelle qu'en fût la richesse. Il fallut donc des esclaves. Le pays des nègres se trouvait par-delà les mers à travers un océan encore inconnu, et les Indiens étaient là, sans défiance, apportant chaque jour des provisions et ne doutant pas de la gratitude des blancs. Ceux-ci n'hésitèrent pas. Ils traquèrent les indigènes comme des bêtes féroces, et surpassèrent même en atrocités leurs émules de Castille. En vain les papes, qui se piquaient alors de marcher à la tête de l'humanité, déclarèrent-ils à plusieurs reprises l'Indien fils d'Adam, et digne de jouir à ce titre de tous les droits appartenant à la famille humaine : la chasse aux esclaves continua en dépit des bulles pontificales, et l'Indien dut reculer devant l'envahissement européen. Cette retraite d'ailleurs fut vaillamment disputée. Ce n'étaient pas au Brésil, comme au Mexique, comme au Pérou, de timides populations qu'une décharge d'artillerie mettait en fuite; c'étaient de vigoureux guerriers défendant leur sol avec un acharnement qui étonnait les Portugais eux-mêmes, à cette époque les premiers soldats du monde. L'avantage leur resta enfin, et l'Indien disparut du littoral atlantique. Il faut aujourd'hui s'enfoncer dans les forêts reculées qui bordent les grands fleuves pour rencontrer les derniers restes des Guaranis, et cette exploration n'est pas toujours sans danger. Se souvenant encore de l'acharnement avec lequel les Portugais poursuivaient leurs ancêtres, ils portent instinctivement la main à leurs flèches à la vue du blanc qui s'aventure sur leurs rives et qui leur rappelle l'ennemi de leur race. Du reste, la civilisation n'a aucune prise sur ces caractères farouches. Il y a quelques années, deux jeunes enfans indiens trouvés dans les bois furent amenés dans la maison de l'empereur du Brésil. La sœur, il est vrai, accepta assez facilement les soins qu'on lui prodiguait : elle apprit la langue portugaise, se laissa baptiser, fut mariée plus tard à un blanc, et vivait encore lors de mon passage à Rio-Janeiro; mais le jeune homme ne voulut jamais se laisser approcher; il mordait comme une bête féroce toutes les personnes qui se trouvaient à sa portée. Il est mort étouffant de rage et de désespoir.

Ce caractère indomptable a fait donner aux Indiens des forêts le nom d'*Indios bravos* (Indiens méchans), par opposition aux Indiens des frontières qu'on appelle *Indios mansos* (Indiens doux, appri-

voisés). Comme leurs ancêtres, les *bravos* vivent de fruits, de chasse et de pêche; chaque tribu obéit à un chef dont il est difficile d'analyser l'autorité. Supérieurs en force physique aux autres indigènes américains, ils paraissent inférieurs en intelligence, car on n'a trouvé chez eux aucune tradition historique, aucun monument qui rappelât quelques traces de civilisation. Quant à leur religion, elle est sans doute la même que celle de leurs aïeux (1).

La transition entre les tribus sauvages et les populations civilisées des côtes brésiliennes est marquée par les Indiens *mansos*. Ce sont eux qui cueillent le caoutchouc, l'ipécacuana, la vanille, la salsepareille, en un mot tous les produits qu'on ne trouve que dans les forêts lointaines. La récolte faite, ils s'avancent dans les cantonnemens des blancs pour la livrer et recevoir en échange des produits de l'industrie européenne, couteaux, indiennes, eau-de-vie, etc. Le reste de l'année est occupé à la chasse et surtout à la pêche, leur passion favorite. Nés dans un pays coupé de nombreuses rivières qui débordent chaque année au solstice et couvrent quelquefois des étendues immenses de forêts, ils acquièrent dès l'enfance une telle habitude de la natation que l'eau paraît être leur élément naturel; on peut dire hardiment qu'ils sont les premiers nageurs du monde. J'ai vu plusieurs fois de petits Indiens, à peine sevrés, se précipiter dans l'eau et y folâtrer des journées entières, sans s'inquiéter des caïmans qui fourmillent dans les fleuves du Brésil. Les adultes sont à peine vêtus, et quant aux enfans, ils vont, comme les négrillons, entièrement nus. La plupart portent cependant un chapelet passé autour du cou. Ce chapelet, que les sorciers vendent et que les Indiens considèrent comme un puissant talisman contre les morsures de serpens, est ordinairement fait de petites graines rouges qui croissent en grande abondance dans les bois. Ceux qui fréquentent les Européens remplacent quelquefois ces chapelets par une

(1) Un Français que nos dernières agitations politiques avaient éloigné de son pays et conduit au Brésil avait observé avec une attention particulière ces tribus sauvages et recherché quelle était leur religion. « Parmi les cent tribus éparses entre l'embouchure de l'Amazone et le Rio-de-la-Plata (dit M. Ribeyrolles dans son ouvrage sur *le Brésil*), le plus grand nombre vivait sans dieux, et nul culte n'était pratiqué sous les voûtes éternellement vertes de la forêt vierge. Le grand temple n'avait d'autre encens que celui des fleurs. Les historiens de la conquête et ceux des missions prêtent cependant une mythologie très savante à l'une des tribus mères, à la race tupique. Ils disent que ces Indiens reconnaissaient un dieu, véritable Jéhovah, qu'ils appelaient Tupan (tonnerre). Comme dans toutes les théogonies légendaires, qu'elles viennent de l'Inde, de la Perse ou du Sinaï, ce dieu Tupan avait un contradicteur, un adversaire, un diable qu'ils appelaient Anhanga. Au-dessous des deux majestés du ciel venaient deux séries de génies, les bons et les méchans, et plus bas, comme simples interprètes ou sacrificateurs, étaient les prêtres, les *devins*, qui vendaient au peuple les secrets des dieux. »

médaille. Curieux un jour de connaître le nom de la madone chargée de veiller aux destinées d'un affreux petit peau-rouge qui se démenait comme un diablotin dans un ruisseau que nous traversions, je priai mon guide, mi-nègre, mi-Indien, d'aller parlementer avec le drôle, afin qu'il me permît de l'approcher. L'affaire ne réussit pas sans difficulté, à cause surtout de mon costume étranger, qu'il voyait probablement pour la première fois. Je parvins cependant, grâce à mon compagnon, qui lui tenait les bras et la tête pour l'empêcher de mordre, à saisir la médaille, et quel fut mon étonnement lorsque je reconnus une pièce de monnaie française de 50 centimes à l'effigie de la république de 1848!

Comme le nègre, l'Indien ne connaît guère de la religion que le baptême; il y a toutefois entre eux une différence. Le nègre, qui est esclave, porte ses enfans au *padre* de la plantation avec une parfaite insouciance, ni plus ni moins que s'il portait une arrobe de café au marché. L'Indien au contraire aime à se faire tirer l'oreille; il a pour principe de ne faire rien pour rien, et ne consent à recevoir l'ablution évangélique qu'après la promesse d'un verre de *cachaça* (eau-de-vie), d'un morceau d'indienne, ou de toute autre compensation matérielle. Il ferait même volontiers un excellent chrétien, si les missionnaires pouvaient puiser dans une cave qui ne tarît jamais. Apprend-il qu'on prêche dans les environs, il se met aussitôt en marche, va pieusement s'accroupir autour de celui qui apporte la *bonne nouvelle*, et attend avec impatience la fin du sermon pour demander sa part de douceurs. Les provisions épuisées, il reprend le chemin de sa hutte, jusqu'au jour où les fidèles de la propagation de la foi auront de nouveau rempli les caisses de leurs mandataires. Si jamais les missionnaires sont en mesure de faire précéder chaque exercice religieux d'une distribution d'eau-de-vie ou de foulards rouges, hommes et femmes se précipiteront en foule pour entendre « la parole de Dieu. » Il n'est pas rare, au dire des gens du pays, de rencontrer des Indiens faisant métier de leur conversion et se présentant devant chaque *padre* qui arrive pour demander une nouvelle ablution et percevoir la prime qui y est attachée. Dans les premiers temps de la conquête, lorsque l'étendue des déserts et l'absence des chemins rendaient toute communication impossible entre les diverses parties de l'empire, quelques tribus pratiquaient sur une grande échelle cette sorte d'escompte du baptême. Dès qu'un capitaine-général arrivait dans une province, il s'empressait, suivant son humeur, de donner la chasse aux peaux-rouges et d'en faire des esclaves, ou de les convertir pour fonder une colonie. Ceux-ci se laissaient volontiers approcher quand il ne s'agissait que d'être catéchisés, car ils savaient que l'Évangile était toujours ac-

compagné d'une foule de petits avantages fort de leur goût, tels que vêtemens, couteaux, et surtout une nourriture moins précaire que ne l'offre la vie des bois. Tout allant pour le mieux au début, les missionnaires étaient émerveillés de la ferveur de leurs ouailles, et en auguraient bien pour l'avenir; mais lorsque les provisions touchaient à leur fin et qu'on annonçait aux nouveaux convertis qu'il fallait planter du maïs et du manioc, sous peine de voir bientôt supprimer la ration, leur zèle de néophytes commençait à s'attiédir. Il arrivait enfin un moment où l'inertie des catéchumènes et l'impossibilité de fournir plus longtemps à leur entretien lassaient la patience des convertisseurs. Exaspérés d'avoir été joués par des peaux-rouges, les Portugais remplaçaient alors le *padre* par le *feitor*, et déclaraient les Indiens esclaves, pour les punir d'avoir été rebelles au christianisme. Ceux-ci ne s'inquiétaient pas trop de leur nouvel état, rassurés par la proximité de la forêt, où ils se réfugiaient à la première occasion; mais ces premiers rapports avec les blancs avaient perverti leurs goûts et leurs habitudes : la vie des bois leur paraissait trop rude, et, comme les Hébreux du désert, ils regrettaient les viandes et les oignons de la fertile Égypte. Ils se mettaient donc en quête d'un nouveau baptême, et un jour on voyait arriver à une centaine de lieues de la province où elle avait résidé jusqu'alors une tribu indienne offrant de se convertir. On écrivait à l'évêque et au capitaine-général, qui, ravis de cette offre, envoyaient moines, vêtemens, outils et provisions, avec ordre d'évangéliser ces nouveau-venus et de fonder une colonie chrétienne. Inutile de dire que cette colonie finissait comme la première, après avoir passé par les mêmes phases, et qu'elle allait demander un troisième baptême plus loin.

Si la religion inquiète peu l'Indien, la politique ne l'émeut guère davantage. Chaque peuplade obéit à un *capitão* choisi parmi les moins déguenillés de la tribu. Que de fois un mulâtre fuyant l'esclavage ou désertant le service militaire a été proclamé *capitão* par une tribu indienne chez laquelle il s'était réfugié! Ce choix s'explique : l'Indien a le sentiment de son infériorité, même devant la couleur foncée du mulâtre, qui d'ailleurs lui est presque toujours supérieur en force physique. Ajoutez à ce sentiment le prestige des habits et quelquefois des armes sur des gens presque entièrement nus et ne connaissant que la flèche, enfin le besoin d'avoir un chef qui connaisse la langue et les habitudes des blancs pour se faire entendre d'eux lorsque le hasard ou les besoins l'exigent.

Les efforts tentés jusqu'ici pour employer l'Indien du Brésil comme domestique ont été presque sans résultat. Plusieurs *fazendaires* qui en avaient pris à l'essai, et que j'ai interrogés sur leur compte,

m'ont unanimement répondu qu'ils avaient été obligés d'y renoncer à cause de l'incroyable sans-façon que ces sauvages apportaient dans leur service. Venaient-il à regretter leurs forêts, ils quittaient la maison sans mot dire à personne, retournaient dans les bois, se construisaient une hutte avec quelques pieux fichés en terre et quelques feuilles de palmier, et là se reposaient de leurs prétendues fatigues, n'interrompant leur *far niente* que pour cueillir quelques fruits ou pêcher quelques poissons. Puis un jour, après deux, trois, six mois d'absence, saturés de vie sauvage, ils venaient reprendre leur travail comme s'ils l'avaient quitté la veille, et ne comprenaient pas que le maître parût étonné de les apercevoir et leur demandât des explications. Ils continuaient ainsi leur besogne pendant quelque temps; mais, bientôt fatigués une seconde fois de la vie civilisée, ils s'échappaient sans bruit de la plantation pour aller se refaire dans les forêts et reparaître l'année suivante. Ces escapades avaient surtout lieu le jour où ils recevaient leur solde. Il va sans dire que tout cet argent passait à acheter de la *cachaça*, et que ce n'était qu'après en avoir cuvé les dernières fumées que l'ancien maître leur revenait en mémoire.

Une population d'humeur si indolente est peu propre aux travaux de l'agriculture, plus pénibles partout que le service de l'intérieur d'une maison. Aussi ne pourra-t-on jamais compter sur cet élément pour la colonisation du pays. Il y a cependant de ces demi-sauvages qui se donnent le titre de cultivateurs, parce qu'ils ont abandonné l'arc de leurs ancêtres, et qu'ils consentent à semer un peu de manioc et de maïs pour nourrir leur famille. Dès que ce travail, qui ne dure que quelques jours, est achevé, ils rentrent dans leurs huttes de bois et d'argile, se couchent sur leurs nattes de jonc et passent le reste de l'année dans une immobilité absolue, pinçant de temps en temps pour se distraire une mauvaise guitare qu'ils ont toujours à côté d'eux, car la musique est une de leurs passions favorites. Bien que les forêts qu'ils habitent soient les demeures séculaires de leurs aïeux, ils n'y sont guère en sûreté, quand ils se trouvent dans le voisinage d'une ferme. Alors il arrive souvent que le colon vient mettre le feu aux arbres pour préparer ainsi un nouveau champ de caféiers qui doit remplacer les plantations épuisées. Notre peau-rouge prend alors sa guitare, qui constitue tout son mobilier, et va construire une autre cabane dans les montagnes voisines. Les choses toutefois ne se passent pas toujours aussi paisiblement. Il n'y a pas longtemps que dans la province de Minas une de ces expropriations forcées faillit tourner au tragique et coûta assez cher au *fazendaire*.

Ce *fazendaire*, un des plus riches propriétaires de la contrée,

avait d'immenses étendues de forêts vierges qu'ils n'avait jamais visitées que pour chasser le tapir ou le bœuf sauvage. Un de ses voisins, désirant faire une plantation de café, vint un jour le prier de lui vendre les deux revers d'une colline, dont la situation semblait promettre de magnifiques récoltes. C'était une excellente affaire pour le propriétaire, qui, faute de bras suffisans, n'espérait pas retirer une obole de cette partie de son domaine. La vente fut donc bientôt conclue au prix de 10 contos de reis (25,000 francs). Comme cette montagne, très vaste d'ailleurs, n'avait jamais été explorée, grande fut la surprise de l'acquéreur lorsque ses nègres, envoyés pour le défrichement, vinrent lui raconter qu'ils avaient trouvé au milieu des bois des hommes sauvages (*gente do matto*) établis dans des huttes, et qui paraissaient les regarder de très mauvais œil. Notre homme alla aussitôt se plaindre à l'ancien propriétaire, disant qu'il avait cru acheter une forêt vierge et non une colonie d'Indiens, et que, ne pouvant en prendre possession, il renonçait à l'achat. Le *fazendaire* promit de faire déguerpir ses anciens locataires. Il envoya en conséquence son garde champêtre intimer l'ordre aux peaux-rouges d'aller planter leurs cases ailleurs. Ceux-ci, ayant eu vent de l'affaire, s'étaient concertés; ils répondirent qu'étant de père en fils et de temps immémorial les enfans de la forêt, ils se croyaient les véritables possesseurs du sol. Comme cette réponse était accompagnée de menaces et de gestes peu rassurans, le messager, jugeant qu'il serait inutile d'insister, vint raconter à son maître le résultat de sa mission. Il fut alors résolu qu'on ferait une battue dans la montagne avec tous les nègres de la plantation, afin de mettre le feu aux huttes des Indiens, de dévaster leurs champs de manioc et de les forcer ainsi à déloger; mais ces derniers étaient sur leurs gardes depuis la sommation, et lorsque les nègres arrivèrent, ils furent arrêtés par des retranchemens formidables d'où partaient des traits invisibles qui les forcèrent bientôt de s'enfuir. L'affaire devenait grave. Le *fazendaire* s'était engagé à déblayer la place, et d'ailleurs son amour-propre était en jeu. Il eut donc recours aux grands moyens et s'adressa au juge de la *comarca* (canton) pour obtenir, à l'aide des autorités de la province, l'expulsion de la sauvage colonie. Après une instruction régulière de l'affaire, un bataillon d'infanterie fut envoyé pour enlever de vive force la citadelle improvisée. Il s'était écoulé près d'un an depuis le premier assaut, et les Indiens, se croyant débarrassés pour toujours de leurs adversaires, avaient fini par ne plus veiller aux barricades. Ils reposaient donc tranquillement dans leurs cabanes lorsqu'une décharge de mousqueterie vint les avertir qu'on ne les avait pas oubliés. Au même moment, une nuée de soldats s'abattit sur leurs frêles

demeures et se mit en devoir de les renverser. Toute résistance était impossible, et d'ailleurs l'Indien perd tout courage devant une arme à feu. Ils prirent la fuite, et se décidèrent enfin à porter leurs pénates plus loin. Le plaisant de l'affaire, c'est que quelques jours après on présentait au *fazendaire* une note de 20 contos de reis (50,000 francs), qui devaient couvrir les frais du procès et de l'expédition. Il avait reçu 10 contos pour le prix de vente; il lui restait donc à payer 25,000 francs pour avoir le droit de se dessaisir de sa propriété. Ceci n'est qu'un léger spécimen des agrémens de toute sorte qu'on rencontre à chaque pas dans ce pays privilégié dès qu'il s'agit de résoudre le grand problème de la *colonisação*.

Ces expropriations d'Indiens sont une des suites naturelles de la conquête telle que la comprenaient les fidèles sujets de sa majesté le roi de Portugal, des Algarves et de l'Océan. Un voyageur français, M. Auguste de Saint-Hilaire, qui visitait la province de Rio-Janeiro en 1816, raconte qu'il trouva un jour à quelques lieues de la capitale une députation d'Indiens qui allait demander au roi dom João VI l'autorisation de conserver dans les vieilles forêts de leurs aïeux une lieue carrée de terrain où ils pussent bâtir un village et se mettre à l'abri de l'envahissement des colons. Cette tribu, qui appartenait aux *Indios coroados* (Indiens couronnés), dont on retrouve encore quelques débris sur le Haut-Parahyba, occupait alors presque toute la vallée du fleuve. Avant de se résoudre à affronter la majesté royale, ils étaient allés trouver le chef de la province, le baron d'Ubá, et l'un d'eux lui avait tenu ce discours: « Cette terre est à nous, et ce sont les blancs qui l'occupent. Depuis la mort de notre *gran capitão* (1), on nous chasse de tous côtés, et nous n'avons pas même assez de place pour pouvoir reposer notre tête. Dites au roi que les blancs nous traitent comme des chiens, et priez-le de nous faire donner du terrain pour que nous puissions y bâtir un village. »

De toutes les tribus indiennes qui se sont rendues célèbres par leur résistance à l'envahissement des *conquistadores*, celle des Botocudos tient le premier rang, et a marqué de sanglantes pages les annales de la conquête. Il faut le dire à la honte des hommes de notre race, les fils du désert furent vaincus en férocité par les disciples du Christ. Ceux-ci, trouvant la poudre trop lente, empruntèrent à la nature le secours de l'un des plus cruels fléaux qu'elle ait déchaînés contre le genre humain : des étoffes destinées à propager la petite vérole étaient envoyées en présent aux sauvages, qui bien-

(1) Ce grand capitaine, oncle du baron d'Ubá, était un Portugais, José Rodrigues da Cruz, qui avait fondé une colonie d'Indiens sur les bords du Parahyba.

tôt périssaient par milliers, frappés d'un mal invisible dont ils ne pouvaient soupçonner la cause. Quelques rares débris de ces infortunés errent encore aujourd'hui dans les forêts de leurs ancêtres, attendant avec effroi le jour où la hache portugaise viendra abattre leur dernier refuge. Leurs redoutables flèches, de six pieds de long, ne répondent nullement, quand on les examine de près, à l'idée qu'on en a conçue. Presque toutes celles que j'ai vues étaient des roseaux, et semblaient plutôt des jouets inoffensifs que des instrumens de mort. Ces armes ultra-primitives, dans un pays où le fer se trouve presque à l'état natif et à la surface du sol, donnent une triste opinion de ces peuplades, entièrement rebelles à toute civilisation.

Tel est l'attrait irrésistible du désert que ceux qui en sont sortis ne peuvent vivre dans un autre milieu. Les annales portugaises font mention d'un Botocudo qui, trouvé dans les bois encore enfant, fut amené à Bahia et élevé dans un couvent. Ses progrès, son intelligence, ses aptitudes, ayant été remarqués, on redoubla de soins. C'était une précieuse acquisition : on voyait en lui le missionnaire futur de sa peuplade. Comme il témoignait du goût pour les ordres, il fut sacré prêtre. Devenu enfin libre, il sortit du couvent sous prétexte de promenade, entra dans les bois qui entouraient la ville, et ne reparut plus. On sut plus tard qu'au lieu de catéchiser ses compatriotes, il avait repris leur costume primitif et leurs sauvages coutumes.

Le mot de Buffon : « le style, c'est l'homme, » ne s'est peut-être jamais appliqué avec autant d'effrayante justesse qu'à l'informe idiome des Botocudos. Le disque en bois qui orne leur lèvre inférieure, la forçant à tomber le long du menton, met leurs dents à découvert, et les empêche d'articuler les labiales. Se présente-t-il un *b* ou un *p* dans leurs syllabes, ils sont obligés de rapprocher leurs lèvres avec leurs mains pour produire le son voulu. L'analyse de leurs mots révèle de la manière la plus claire l'enfance de leur état social. Leur montrez-vous un bâton, ils vous répondent *tchoon* (arbre). Pour eux, un bâton n'est qu'un arbre débarrassé de ses branches. Leur demandez-vous ensuite le nom d'une poutre, ils vous répondent encore *tchoon*; d'une branche, d'un morceau de bois, d'un pieu, etc., toujours *tchoon*. Le mot *po* doit à lui seul représenter, suivant l'occasion, la main, le pied, les doigts, les phalanges, les ongles, les talons et les orteils. La bestialité, qui semble être leur code unique, ressort surtout des mots composés. Veulent-ils parler d'un homme sobre, ils l'appelleront *couang-é-mah* (ventre vide); de la nuit, ils diront *tarou-tè-tou* (temps de la faim), parce que, aussi gloutons qu'imprévoyans, ils ne savent garder aucune provision, et sont obligés, la nuit, d'attendre avec impatience le retour de la lumière pour donner satisfaction aux exigences d'un estomac

toujours inassouvi. Chez la plupart des peuples, du moins chez les nations de l'Occident, la notion du juste a précédé celle de l'injuste, comme l'indique la composition de ce dernier mot dans les diverses langues, *in-juste*, *un-gerecht*, *in-iquus*, *a-dikos*, etc. Chez les Botocudos, c'est tout le contraire : l'état normal, c'est le voleur, *nyin-kêck*. Un honnête homme sera par conséquent un non-voleur (*nyin-kêck-amnoup*). De même le mensonge (*iapaouin*) étant l'habitude, la règle, la vérité deviendra *iapaouin-amnoup* (un non-mensonge).

Quelle peut être l'origine du disque de bois enchâssé dans la lèvre inférieure et qui leur a valu le nom de Botocudos (1)? Je l'attribuais à une pratique sacerdotale dont la raison s'était facilement perdue chez une peuplade sans traditions, lorsqu'un infatigable voyageur, M. Biard, est venu nous apprendre qu'il avait vu ce disque leur servir de table. Ce n'était là probablement qu'une gracieuseté de quelque jeune Botocudo qui voulait mériter un verre de *cachaça*. Cette mise en scène ne serait plus possible chez un individu d'un certain âge, car alors la lèvre, obéissant au poids du disque, se replie sur le menton. J'ai vu un chef de ces sauvages, nommé *capitão* par l'empereur du Brésil, qui avait consenti à accepter un pantalon et à quitter ces affreux bijoux. Les chairs de la lèvre s'étaient assez rapprochées pour fermer la plaie, et ne laissaient plus voir qu'une énorme cicatrice; mais les lobes des oreilles, moins charnus que la lèvre et moins accessibles au mouvement vital, n'avaient pu reprendre leur ancienne forme. Ils arrivaient presque aux épaules, formant deux anneaux dont l'ouverture mesurait environ deux pouces de diamètre.

Chez les peaux-rouges comme chez toutes les peuplades primitives, ce sont les femmes qui font tous les travaux de la tribu. Elles bâtissent les huttes, portent les bagages et les enfans dans les marches, tissent des étoffes de joncs, et fabriquent les vases d'argile dont elles se servent dans le ménage. L'unique industrie réservée aux hommes est la fabrication des flèches, leur seule occupation la chasse; tout autre travail serait indigne d'eux. On comprend sans peine qu'à la suite d'un esclavage si dégradant et si pénible, l'Indienne, ne connaissant rien de ce qui développe les qualités de la femme, soit restée ce qu'elle était au sortir du moule de la nature; déformée par le travail, défigurée par les mauvais traitemens, n'appartenant à la vie que par le côté matériel, elle ne peut qu'inspirer du dégoût à celui qui la voit pour la première fois. Observez ses yeux, vous y surprendrez le regard oblique et craintif de la bête fauve, et rien de ce magique rayon qui révèle l'intelligence. Le sen-

(1) *Botoque* signifie en portugais *tampon de barrique*, d'où le nom de *Botocudos*, — les hommes à la botoque.

timent de son infériorité la porte à fuir l'étranger et à se cacher devant lui. Dans la vieillesse, les rides qui sillonnent en tous sens sa peau tannée, noircie, couturée par l'âge, les coups, le soleil, les fatigues, lui donnent l'aspect d'une vieille tête d'orang-outang, hideuse et grimaçante sous une longue perruque noire.

Tels sont les aborigènes du Brésil. Sera-ce nous élever vers la civilisation ou nous en éloigner que de passer des sauvages aux noirs? On va en juger.

II.

Rien de plus simple, ce semble, que de tracer la physionomie du nègre; rien de plus complexe pourtant, si, en dehors de toute idée préconçue, on tient à être vrai.

Après de longues chevauchées, je venais d'arriver dans une *fazenda* où je reposais tranquillement, lorsque vers trois heures du matin je crus entendre un clairon sonnant la diane. — Ce n'est rien, *senhor*, me dit mon guide, qui couchait dans ma chambre, c'est le *feitor* qui appelle les nègres pour les conduire aux champs. Ce son guerrier annonçait en effet à l'esclave que le sommeil était fini, et que son labeur allait recommencer. Du reste, il n'est pas donné à tous les noirs de s'éveiller au bruit du clairon. Le plus souvent je n'ai entendu qu'un méchant tambour que je ne puis comparer qu'à la caisse avec laquelle les montreurs d'ours courent les foires dans les montagnes des Alpes et des Pyrénées. J'avais refermé les yeux, lorsqu'une explosion soudaine de voix humaines vint m'éveiller de nouveau.

— Ne vous effrayez pas, *senhor*, reprit mon guide, ce sont les nègres qui, avant de partir pour les champs, viennent demander la *bençāo* (la bénédiction). — La *bençāo* joue un grand rôle dans la vie du noir. C'est le salut invariable par lequel il vous aborde. Pour formuler une *bençāo* suivant les règles, l'esclave doit ôter son bonnet de laine de la main gauche et allonger la droite dans la posture la plus humble. Beaucoup d'entre eux y ajoutent une légère flexion des genoux. Cette attitude rappelle tellement celle du mendiant, que dans les premiers temps de mon arrivée je portais instinctivement la main à la poche de mon gilet. Comme pour se venger de cette vexation du blanc, le noir exige la *bençāo* des négrillons, et ceux-ci, de leur côté, se la font demander par les *macacos* (singes), qu'ils dressent à cet effet.

Je me rendormis de nouveau. Une heure après, je fus encore éveillé par un vacarme effrayant : on eût dit une meute de tigres et de chats sauvages se déchirant avec des miaulemens affreux. Le bruit se rapprochait sensiblement. Cette fois, je me précipitai vers

la fenêtre. Le jour commençait à poindre, je ne vis qu'une charrette débouchant de la forêt et remorquée par trois paires de bœufs. Deux noirs, armés de longs aiguillons, conduisaient l'attelage. L'un dirigeait la première couple par les cornes et indiquait le chemin; l'autre, penché sur l'avant du char, piquait les bêtes retardataires. C'étaient les sifflemens gutturaux des nègres, les mugissemens des bœufs récalcitrans, les grincemens aigus des roues massives qui causaient tout ce bruit, et pourtant il ne s'agissait que de traîner quelques tiges de canne à sucre; mais les routes sont inconnues dans l'Amérique du Sud. A-t-on besoin de s'ouvrir un passage à travers la forêt pour transporter la récolte, on envoie la veille une cinquantaine d'esclaves qui mettent le feu à quelques arbres, coupent les branches gênantes et portent un peu de terre dans les creux trop profonds. Cette besogne achevée, ils se retirent, croyant avoir fait une chaussée; puis survient pendant la nuit un orage qui, en quelques heures, précipite sur la terre des avalanches d'eau. Ces pluies diluviennes tombent par torrens, ravinent le chemin s'il est en pente, entraînent toute la terre meuble et creusent des ornières infranchissables; si le chemin traverse un bas-fond, les eaux y convergent de tous les coins de la forêt, s'y accumulent et le changent en lac. De là toutes les difficultés qui rendent si pénibles les voyages dans l'intérieur du Nouveau-Monde, et qu'on ne peut surmonter qu'à grand renfort d'hommes et de mules (1).

Si les nègres ignorent les avantages du macadam, en revanche ils savent improviser d'héroïques expédiens pour stimuler la nonchalance de leurs bêtes, quand le chemin présente trop de difficultés. Ont-ils épuisé leur répertoire de caresses, de cris et de coups, ils laissent là l'attelage, ramassent quelques branches desséchées sous le ventre de leurs quadrupèdes, et y mettent le feu. C'est un remède irrésistible que j'ai vu aussi employé par les muletiers catalans.

Comme il était trop tard pour me recoucher, je résolus d'aller visiter la plantation et de surprendre les esclaves au travail. Au bout d'une demi-heure de marche à travers d'anciennes cultures abandonnées, j'arrivai sur un petit plateau couvert de cannes à sucre; une centaine de noirs étaient occupés à couper les cannes et à les porter en fagots sur des charrettes qui devaient les amener à la fabrique. Un *feitor* veillait aux chargemens, un autre à la coupe. Ce dernier, qui présidait d'ordinaire aux exécutions disciplinaires, avait un aspect menaçant. C'était un grand mulâtre aux bras musculeux, à la physionomie bestiale, au teint brûlé par le so-

(1) J'ai vu quelquefois jusqu'à vingt paires de bœufs haletant à la peine pour traîner une poutre que quatre ouvriers européens auraient fait aisément mouvoir avec leurs leviers.

leil. Un vieux chapeau de paille, un pantalon de toile et une chemise rayée composaient son accoutrement. A sa ceinture était suspendu un énorme *palmatorium* (espèce de large férule destinée à réprimer les fautes légères). Debout, en arrière du groupe, la main droite appuyée sur un long fouet, l'œil fixé sur son escouade, il gourmandait sans cesse, faisant avancer ou reculer sa ligne, comme un sergent-instructeur qui dirige la manœuvre d'un peloton d'infanterie. A quelque distance, sur la lisière de la forêt, trois ou quatre négresses, portant sur le dos leurs nourrissons cousus dans un sac, préparaient le repas des travailleurs. Deux énormes marmites d'*angú* (bouillie de maïs) et une autre de *feijão* (haricots) cuisaient à petit feu sur trois cailloux, tenant lieu de chenets. Les négrillons trop jeunes pour travailler la terre attisaient et entretenaient le feu. Chaque négresse veillait sur la marmite qui lui était confiée, remuant de temps en temps le contenu avec une énorme écuelle, afin de rendre la cuisson uniforme. Dans ses momens perdus, elle détachait son nourrisson pour lui donner à téter. Des calebasses entassées à côté des marmites représentaient la vaisselle. Le nègre, comme l'Indien, ne connaît d'autre fourchette que ses doigts.

J'étais désireux d'assister à un repas d'esclaves, et j'attendis assis sous un *rancho* que l'heure sonnât. Je contemplais les lignes des travailleurs harcelés par les cris incessans et le long fouet du *feitor;* malheur aux retardataires qui, se laissant devancer, se trouvaient hors du rang! Malgré cette hâte apparente, il était aisé de voir au jeu de leurs muscles et à l'expression de leur physionomie qu'ils en faisaient tout juste assez pour échapper aux coups du *tocador* (toucheur) et pour attendre le plus patiemment possible l'heure du déjeuner. Armés d'une faux recourbée clouée à un long manche de bois, ils coupaient leurs cannes par un mouvement automatique dont le ressort était visiblement placé dans l'axe du fouet que tenait le *feitor*. Le moment du déjeuner arriva enfin. Vers neuf heures, à un signe du surveillant, le travail cessa comme par enchantement sur toute la ligne, et tous s'approchèrent des marmites. Les rations étaient prêtes, et deux rangées de calebasses disposées sur le sol. Chacun prit une calebasse d'*angú* et une autre plus petite de *feijão*, alla s'asseoir sur une pierre et se mit à dévorer sa pâture sans mot dire, avec ce même flegme et cette même froide résignation qu'il avait naguère sous le fouet du garde-chiourme, et qui, acquise dès l'enfance, semble former le fond du caractère de l'esclave noir. Le soir, on leur distribue une seconde ration de bouillie de maïs et de haricots, et à la nuit close ils reprennent le chemin de leurs cases.

J'ai revu depuis bien des fois les nègres aux champs, et je me suis assuré que le programme d'un jour est pour eux le programme

de toute l'année, de toute leur vie. Quand ils ne cueillent pas, ils sèment, et, les semailles faites, ils sarclent sans discontinuer jusqu'à la récolte, car les herbes poussent vite dans ces pays chauds et humides. Le dimanche, le travail est suspendu. Le Portugais est trop bon catholique pour faire travailler ses nègres le jour du repos; mais il leur permet ce jour-là de travailler pour leur compte, il leur donne même à chacun un coin de terre où ils cultivent du maïs qu'ils vendent aux marchands de mules. Le prix de la récolte est destiné à renouveler leur vestiaire; mais le nègre des champs, peu fashionable de sa nature, préfère volontiers une bouteille de *cachaça* ou une pipe de tabac à une chemise neuve. Il s'en va donc le plus souvent déguenillé, au grand désespoir du senhor.

Le dimanche apporte néanmoins quelque agrément à l'esclave. N'ayant pas de souci ce jour-là pour l'heure de son lever, il en profite la veille en dansant une partie de la nuit. L'orchestre est formé par les négrillons, qui frappent de leurs mains une espèce de tambour placé entre leurs jambes et formé d'un tronc d'arbre creux dont l'ouverture est recouverte d'une peau de chien ou de mouton; le plus souvent ils s'accompagnent en chantant afin d'augmenter le vacarme. On ne voit d'ordinaire qu'un danseur au milieu du groupe; il saute, gambade, gesticule; puis, quand il sent ses forces l'abandonner, il se précipite sur un des assistans qu'il désigne pour lui succéder : le choix tombe ordinairement sur une femme. Celle-ci entre à son tour dans le cercle, se livre à toute sorte d'improvisations chorégraphiques, puis, fatiguée, va choisir un homme pour la remplacer. La scène se prolonge ainsi, et la complète lassitude des acteurs y met seule un terme.

Si le nègre est chasseur, il achète un fusil de 10 *milréis* (25 fr.), et va tuer un *agouti* (lièvre d'Amérique), un tatou, un *macaco* (singe) ou un lézard. L'anniversaire de la naissance du maître est pour l'esclave un jour de réjouissance et de grand festin : on lui prépare de la *carne seca* (viande sèche), et quelquefois on lui distribue une ration de *cachaça*. Tout alors s'élève au paroxysme, les contorsions des danseurs, le bruit du tamtam et les chants des négrillons. Les cris de *viva o senhor* (vive le maître)! *viva a senhora!* interrompent seuls les fantaisies inouies de l'orchestre et le tumulte exorbitant de la danse.

Telle est d'ordinaire la vie des noirs dans les plantations. Quelques-uns ont un sort plus doux : ce sont ceux que le maître a attachés à son service personnel. Leur condition est alors à peu près la même que celle des domestiques européens. S'ils commettent une faute qui mérite une correction corporelle, ils s'esquivent avant d'être saisis, courent à toutes jambes dans une *fazenda* voisine où ils connaissent un ami ou un parent de leur maître, et le prient de

les *apadrinhar* (obtenir leur pardon). Ces grâces-là ne se refusent jamais, quels que soient d'ailleurs les antécédens du solliciteur. Le *fazendaire* lui fait d'abord une morale proportionnée à la gravité de la faute, et, après l'avoir averti qu'il ne devra plus désormais s'adresser à lui, il finit par lui donner une lettre de présentation pour son maître. Muni de ce talisman, le coupable se présente sans crainte, car une demande de pardon, même émanant d'un inférieur, est chose sacrée pour le Brésilien. Malheureusement, comme il y a toujours moyen d'éluder une difficulté, il arrive souvent que le maître, après avoir pris lecture de la lettre, dit au noir : « Je te fais grâce, à la prière du *senhor*, des cent coups de *chicote* (fouet) que tu as si bien mérités; mais, comme tu es un incorrigible, je ne te veux plus dans ma maison, et tu vas rejoindre tes camarades de la plantation. » C'est la punition la plus terrible pour un esclave, car la vie des champs a toutes les horreurs de la servitude, sans offrir aucune de ses compensations.

Les corrections peuvent se diviser en trois classes : les fautes légères sont expiées par quelques coups de *palmatorium* sur la paume de la main; une douzaine de coups est le minimum. Ce genre de punition est surtout appliqué aux femmes et aux enfans. On se sert du *chicote* (fouet) pour les fautes graves et les hommes robustes. Le patient est solidement attaché à un poteau et entouré de ses camarades, qui assistent à l'exécution afin d'ajouter à la solennité du supplice et de recevoir eux-mêmes des impressions salutaires pour l'avenir. Un grand nègre ou mulâtre remplit les fonctions de bourreau. A chaque coup, il s'arrête pour reprendre haleine et laisser pousser au patient un cri aigu suivi d'un gémissement prolongé. On ne donne guère plus de cent coups à la fois; si la punition est plus forte, on remet l'excédant au lendemain ou aux jours suivans. Quand le nombre de coups a été considérable et la main de l'exécuteur vigoureuse, on est obligé de porter le pauvre diable à l'infirmerie et d'y panser ses plaies.

Vient enfin le *carcere duro* pour les malfaiteurs émérites. C'est ordinairement une cellule (*tronco*) où le patient est immobile, ses pieds et ses mains étant solidement fixés à des poteaux. On n'abuse pas trop de cette punition, surtout pendant le jour, car il importe de ne pas empêcher le travail du noir. On l'enferme donc seulement la nuit, et on remplace la prison diurne par une ration de coups de *chicote* administrée le soir ou le matin, soit avant, soit après l'incarcération.

On n'a pas trop souvent recours, il faut le reconnaître, aux bons offices du *tocador*, surtout chez les petits propriétaires, qui peuvent à un moment donné être obligés de vendre leurs esclaves. La bastonnade laisse des stigmates aux épaules et aux reins, et c'est sur

cette partie du corps que l'acheteur va lire le degré de moralité du nègre. Un fait assez curieux prouvera d'ailleurs combien certains maîtres savent ménager au besoin la peau des esclaves. On a pendu, il y a quelques années, à Rio-Janeiro, un noir qui en était à son septième assassinat. Six fois il avait tué son *senhor*, et six fois il avait changé de main, vendu par les héritiers du mort comme un excellent *travailleur*. Plutôt que de le livrer à la justice et de venger la mort de leur père, ils avaient préféré rendre le bien pour le mal et lui laisser la vie sauve et les reins intacts. D'un caractère moins évangélique, les parens de la septième victime dénoncèrent le meurtrier, qui fut condamné au gibet. Il marcha au supplice d'un air calme, et, avant de livrer sa tête à l'exécuteur, cria d'une voix forte aux nombreux noirs qui l'entouraient : « Si chacun de vous avait suivi mon exemple, il y a longtemps que notre sang serait vengé. » Ces paroles n'eurent aucun écho et n'en auront jamais au Brésil, bien que le nombre des esclaves l'emporte de beaucoup sur celui des blancs, à cause des jalousies de races que les Européens ont soin d'entretenir parmi les diverses tribus. Ces exemples de maîtres succombant sous le poignard ou le poison des vengeances africaines ne sont pas rares dans les plantations. Ils étaient encore plus fréquens autrefois, lorsque la traite amenait chaque jour des cargaisons de noirs qui avaient connu la liberté. Ceux-là sont morts ou s'éteignent graduellement, et ceux qui sont nés dans le pays, abrutis par l'esclavage, ont oublié la terre libre des aïeux.

Le nègre des villes a un sort plus doux que ses frères des champs. A Bahia, à Pernambuco et à Rio-Janeiro, les trois grandes métropoles de la servitude, on voit les rues, les marchés et le port inondés de ces ilotes au noir et luisant épiderme, qui font la grosse besogne de ces cités populeuses. La surveillance des *feitors* étant impossible dans un pareil travail, les propriétaires laissent leurs esclaves libres moyennant une redevance quotidienne d'un *milréis* (2 fr. 50 cent.), que ceux-ci apportent religieusement à la fin de la journée. Cette condition est loin d'être dure pour l'Africain : sobre et robuste, il se place aux abords du port, de la douane ou des grands magasins, partout où il faut décharger et transporter les marchandises, et gagne quelquefois jusqu'à 10 *milréis* par jour (25 francs). Quand il a réalisé des économies suffisantes, il vient trouver son *senhor*, lui présente un portefeuille contenant le prix de sa rançon et lui demande au nom de la loi sa liberté.

Quelque douce que soit l'existence des nègres des villes auprès de celle que mène le nègre des plantations, il en est parmi eux qui tentent de se soustraire à l'esclavage par la fuite. Le plus souvent ces pauvres diables sont ramenés à domicile; on les envoie d'abord à la maison de correction, où on leur administre une bastonnade

proportionnée à la durée de la fugue, à moins que le maître, désirant les vendre, ne veuille conserver leur dos intact. Quelquefois, poussés par la faim, ils viennent se livrer eux-mêmes après avoir obtenu une lettre de présentation d'un ami de la maison; nous avons dit que cette faveur ne se refusait jamais. Les plus aventureux s'expatrient afin d'échapper aux poursuites, passent en Europe, s'ils rencontrent un capitaine qui les accepte à son bord, ou s'enfoncent dans l'intérieur jusqu'aux territoires indiens que le fouet du *feitor* n'a jamais pu atteindre.

La race noire se partage au Brésil, comme ailleurs, en diverses souches. Les nègres de la côte de Minas reproduisent, sauf la couleur, le type caucasique : front élevé, nez droit, bouche régulière, figure ovale, formes athlétiques, tout révèle en eux une nature forte et intelligente; l'œil et la lèvre trahissent seuls la sensualité que la constitution anatomique semble imposer à tout le groupe éthiopien. Les individus de cette race qui jouissent de la liberté donnent chaque jour des preuves non équivoques de leur aptitude supérieure. J'ai vu des ouvriers, des négocians, des prêtres, des médecins, des avocats nègres qui, de l'aveu même des gens du pays, pouvaient hardiment rivaliser dans leur œuvre avec les blancs. C'est à cette vigoureuse race qu'appartenaient ces rois du Soudan qui pendant de longues années ont eu la haute main sur les empires de cette immense contrée. Au Brésil, n'a-t-on pas vu le noir Henriquez Diaz, si célèbre dans les annales portugaises, forcer par sa bravoure et ses talens militaires le roi dom João IV à le nommer colonel et chevalier de l'ordre du Christ? Les Hollandais se souviennent encore des terribles coups qu'il leur porta dans la guerre dite de l'indépendance, à la tête de son régiment d'Africains (1). Malheureusement, à côté de ces races privilégiées se trouvent certaines tribus déshéritées, qui semblent autant se rapprocher de la brute que de l'homme, et conduire par degrés insensibles à l'homme-singe de l'Océanie. L'esclavage d'ailleurs, s'emparant du nègre dès son enfance pour en faire une machine à sucre ou à café, atrophie non-seulement l'intelligence, mais encore tous les nobles instincts de

(1) Si l'on en croit les annales portugaises, les nègres de la province de Pernambuco se sont rendus célèbres au XVIIe siècle par leurs énergiques efforts pour s'élever à l'indépendance. Quelques-uns d'entre eux, fuyant la servitude, s'étaient retirés à une trentaine de lieues de la ville au milieu des forêts vierges, dans un endroit qu'ils appelèrent Sertão dos Palmares (Désert des Palmiers). Plus de vingt mille de leurs frères répondirent à leur appel, et bientôt Palmarès fut une république avec des lois et une capitale fortifiée. Un chef choisi parmi les guerriers les plus renommés rendait la justice, veillait à la défense et commandait les expéditions. Cette colonie était peu redoutable aux villes de la côte, car elle manquait d'armes et de munitions; mais les voisins avaient beaucoup à en souffrir. Il fallait des femmes, du fer, des outils, du sel, des provisions, pour fonder et faire prospérer la nouvelle cité, et des expéditions de toute nature ve-

la nature humaine, et ne laisse place qu'aux mauvais penchans. C'est là en grande partie le secret de l'infériorité des prétendus « fils de Cham. »

III.

On augurerait mal de l'avenir du Brésil, si l'on ne voyait à l'œuvre que l'Indien et le nègre. Celui qui veut connaître tous les élémens de vitalité que renferme la population brésilienne doit observer les hommes de couleur, qui semblent avoir puisé dans le mélange des races la vigueur que réclame, pour être fécondée, cette âpre et torride nature des tropiques. Le nombre toujours croissant des hommes de couleur s'explique par les conditions de l'émigration européenne. Il n'y a guère de femmes qui s'expatrient, surtout au-delà de l'Océan; vingt-cinq mille Européens au contraire abordent tous les ans au Brésil, et vont se répandre les uns dans les villes, les autres dans les terres, suivant les goûts, les aptitudes ou l'ambition. Faute de femmes blanches, ils s'allient aux négresses ou aux Indiennes, et donnent ainsi naissance à ces générations de métis qui, se croisant à leur tour, fournissent toutes les nuances de l'espèce humaine. Ces croisemens si divers peuvent se ramener à trois souches primitives : le *mameluco*, le mulâtre et le *cabocle*.

De ces trois types, c'est le *mameluco* qui offre la physionomie la plus étrange. On appelle ainsi les descendans des anciens *conquistadores* qui prirent les Indiennes pour épouses après avoir exterminé les guerriers du désert. Ils occupent une zone immense sur les deux rives du Rio-de-la-Plata (fleuve de l'argent), depuis la côte de l'Atlantique jusqu'aux forêts les plus reculées de l'intérieur. Les provinces méridionales en sont presque exclusivement peuplées. Habitués à manier le cheval dès leur enfance, les *mamelucos* ne mettent presque jamais pied à terre. C'est à cheval qu'ils vaquent à leurs occupations, qu'ils chassent, qu'ils pêchent, qu'ils causent de leurs affaires. Armés du *laço*, ils forment ces redoutables centaures si connus dans l'Amérique du Sud sous le nom de *gauchos*, et qu'on

naient quelquefois épouvanter et ruiner les planteurs des environs, qui réclamaient vainement la protection du gouvernement, alors en guerre avec les Hollandais. Cependant la Hollande capitula, et dès lors la destruction de Palmarès fut résolue. Il fallut encore des années pour réparer les désastres de la guerre de l'indépendance et organiser l'expédition. Enfin sept mille hommes parurent un jour devant les remparts de bois. N'ayant pas amené du canon, ils furent d'abord repoussés, et le siége tourna en blocus. Bientôt la famine commença à décimer les noirs. L'artillerie étant arrivée, on força les retranchemens. Le *zambé* (chef) et les défenseurs qui survivaient, se voyant perdus, préférèrent la mort à la servitude, et se précipitèrent du haut d'une roche qui leur servait de citadelle. Le reste des habitans fut réduit en esclavage. La république noire de Palmarès avait duré plus d'un demi-siècle.

peut considérer comme les premiers cavaliers de l'univers. Ils forcent en se jouant les animaux les plus agiles, tels que le *nandu* (autruche d'Amérique), et les atteignent de leurs terribles *bolas* (1). C'est parmi eux qu'on rencontre aujourd'hui les plus intrépides soldats et les meilleurs colons du Brésil et de la République-Argentine. Accoutumés à lutter contre les difficultés de la vie du désert, à respirer l'air des grandes plaines, à courir dans les immenses *campos* du sud de toute la vitesse de leurs coursiers sauvages, ils diffèrent notablement de leurs congénères abâtardis des opulentes *fazendas* de la côte ou des voluptueuses cités voisines de l'Atlantique. Une seule chose leur est commune à tous : c'est un sentiment loyal et profond des devoirs de l'hospitalité. Il faudrait remonter aux légendes homériques pour rencontrer en Europe l'accueil que la plus petite plantation offre au voyageur dans les forêts du Nouveau-Monde.

Comme tous les hommes de couleur, le *mameluco* s'inquiète peu de son logement. Le *rancho* lui suffit. C'est un hangar qui, suivant les lieux, doit servir d'abri aux provisions, aux habitans, aux mules, aux voyageurs, et souvent à tout cela à la fois. Aussi rien de plus simple et en même temps de plus varié que l'architecture de cet abri. Le *rancho* de la *venda* (auberge) ne saurait être le même que celui de la forêt, qui diffère bien plus encore du *rancho* de la plantation. Le rancho primitif n'est autre chose que la hutte du nègre et de l'Indien : il consiste en quatre pieux fichés en terre et supportant une toiture de chaume ou de feuilles de palmier; c'est celui que l'on rencontre dans les champs en culture ou sur la lisière des forêts : il suffit de quelques heures pour l'élever et d'un ouragan pour le détruire. Le *rancho* prend d'ailleurs les formes les plus variées. Il y a par exemple le *rancho* des *tropeiros* (conducteurs de caravanes). On ne le rencontre guère que sur les bords des chemins fréquentés. C'est la hutte primitive élargie, agrandie, appropriée, non plus à une famille de sauvages, mais à une caravane entière. Des piliers de maçonnerie sont placés aux quatre angles; le toit, recouvert de briques, est soutenu par une charpente solide. De nombreux poteaux, distribués dans l'intérieur, sur plusieurs lignes symétriques, servent de supports à la charpente, et permettent en même temps aux *tropeiros* d'y attacher les mules, afin de charger et de décharger les sacs de café, les boucauts de sucre ou les balles de coton. C'est là qu'ils font cuire leurs alimens et qu'ils reposent la nuit sur les harnais de leurs bêtes, pendant que celles-ci paissent dans le *pasto* du voisinage. L'entrée est gratuite, mais le proprié-

(1) Les *bolas* sont des boules de plomb qui terminent le *laço*.

taire se dédommage amplement sur la consommation que l'on fait dans sa *venda* et sur le mil qu'il donne aux mules. Il y a aussi le *rancho* de la *fazenda*; c'est la hutte devenue maison, ou plutôt maison-écurie, où logent bêtes et gens.

Outre les chevaux qu'il va vendre dans les grandes foires ou qu'il conduit dans les provinces du nord, le *gaucho* élève encore d'innombrables troupeaux de bœufs. Dans les premiers temps, il n'en retirait que le cuir et abandonnait la chair aux *urubus* (vautours). Peu à peu il s'habitua à boucaner la viande et confectionner cette *carne seca* (viande sèche) dont on fait aujourd'hui un si grand usage dans toute l'Amérique du Sud. Plus tard il se servit du suif pour la fabrication du savon, et enfin j'ai entendu parler, pendant mon séjour au Brésil, de projets de fabriques de noir animal qui devaient utiliser les os. Le *gaucho* a aussi des troupeaux de brebis, mais, en véritable *hidalgo*, il les fait garder par des chiens qu'il dresse à ce rôle de berger. Le chien part le matin avec son troupeau, portant sa pitance dans un panier suspendu à son cou, et le ramène à la nuit tombante.

Quand le *gaucho* n'a pas de patrimoine, il se fait *péon* (dompteur de mules) dans les *fazendas* du voisinage. Le *péon* est généralement un homme d'une nature sèche, mais musculeuse et solidement charpentée; son teint et sa peau fortement bistrés annoncent que sa vie se passe au grand air. Une chemise de couleur, un pantalon de toile rayée et un énorme coutelas suspendu à sa ceinture composent tout son costume. Ses yeux s'abritent sous un chapeau de paille tordu et roussi par les feux et les pluies des tropiques. A ses pieds nus et calleux sont attachés des éperons gigantesques, comme ceux que portaient nos paladins du moyen âge. Un éperon européen serait sans action sur le derme de la mule américaine.

C'est un sujet d'étonnement et d'admiration pour les voyageurs comme pour les Brésiliens eux-mêmes que la vigueur déployée par cet homme quand il veut dompter une bête rétive et sauvage. Il se place alors à quelque distance d'un mur ou d'une haie, tenant d'une main le bout du *laço*, tandis que l'autre retient le nœud coulant et le reste de la corde, disposé en cercles concentriques. Pendant que des noirs armés de longues perches poussent avec de grands cris ces animaux vers le passage, le *péon* fait tournoyer les nœuds de son *laço* au-dessus de sa tête, afin de leur donner la force de projection nécessaire, les lance tout à coup au moment où la victime choisie passe devant lui, et, s'inclinant aussitôt dans la direction opposée, raidit ses membres de toutes ses forces et donne à son corps une direction de plus en plus oblique. On dirait alors une énorme cheville de fer fixée au sol suivant le prolongement de

la corde. Le quadrupède, se sentant le cou saisi, regimbe d'abord en s'enfuyant de toute sa vitesse, mais, après quelques soubresauts, il s'arrête suffoqué par le lien. Le dompteur s'approche, lui passe une bride, l'enfourche, et, après l'avoir dégagé du *laço*, commence son éducation. Les premières leçons sont des plus laborieuses : l'animal se cabre, se renverse, cherchant à se débarrasser à la fois de l'écuyer, du mors et de l'éperon : peines perdues, la victoire reste à l'homme. Ce dur métier, condamnant les muscles à une forte tension et à des efforts continuels, use le *péon* avant l'âge, et, quelle que soit l'habileté de ces centaures, ils n'échappent pas toujours aux dangers inséparables de leur rude carrière. Un jour, j'aperçus un cheval fuyant à toute bride, tandis que le cavalier, retenu par le *laço*, tournoyait sur lui-même derrière sa monture, sans pouvoir s'accrocher au sol des pieds ni des mains. Confiant dans sa force et son adresse, il avait eu l'imprudence de fixer le *laço* à sa ceinture, et, ayant perdu l'équilibre, il suivait à travers l'espace les soubresauts de sa bête. Heureusement, celle-ci s'étant réfugiée dans le *rancho* voisin, il en fut quitte pour quelques écorchures.

Le mulâtre a pour père un Européen et pour mère une fille d'Afrique. Celle-ci n'étant guère transplantée que dans les exploitations agricoles ou dans les centres de commerce, c'est-à-dire près de la côte ou d'un fleuve, il en résulte que le mulâtre est plutôt un produit des villes et des fermes du littoral que de l'intérieur. Ordinairement libre, on l'applique à toutes les fonctions qu'on suppose trop pénibles pour l'indolence de l'Indien, trop élevées pour l'intelligence atrophiée du nègre esclave, et trop serviles pour la dignité du blanc. Il devient donc, suivant ses aptitudes et suivant le besoin, charpentier, forgeron, tailleur, maçon, bouvier, soldat, etc. S'il descend d'un homme riche et qu'il ait reçu de l'éducation, il entre dans le commerce, dans le clergé, dans le corps médical, dans la magistrature, et siége même au congrès. Il perd alors sa physionomie propre, et vous ne voyez plus en lui qu'un *gentleman* plus ou moins irréprochable, car, il ne faut pas se le dissimuler, il y a toujours une forte dose d'astuce dans ces natures mélangées.

Comme son voisin le *mameluco*, le mulâtre abandonné à lui-même se sent une vocation irrésistible pour les mules et les chevaux. C'est lui qui tient les *vendas* du chemin, qui sert de guide dans les voyages, que l'on rencontre dans tous les métiers interlopes. Dans les plantations, il devient garde-chiourme des nègres, dresseur de mules ou *arréador*. On appelle ainsi le chef de la caravane qui porte périodiquement les produits de l'intérieur, coton, sucre, café, à travers les montagnes jusqu'au port le plus voisin. Je ne puis mieux faire, pour en donner une idée exacte, que de laisser

la parole à un compatriote que j'ai déjà cité au sujet des croyances religieuses des Indiens, et qui visita diverses régions du Brésil avec moi.

« Avant de quitter l'auberge d'Iguassú (1), où grouille toute une génération de petits mulâtres, il nous fut donné de voir passer un de ces longs convois de mules chargées qu'on appelle des *troupes*. La mule-guide, qui ouvrait la marche et tenait la tête, portait panache, clochette et riches harnais : elle avait pour frontal une large plaque d'argent où brillait le nom de la maison; mais la belle bête, grâce aux *arrobes* sans doute, n'ondulait pas trop sous la charge, et j'ai vu maints généraux et tambours-majors qui ne savaient pas garder sous le pompon cette fierté calme, cette dignité tranquille de notre mule-reine. Les autres suivaient en ligne ou par petits pelotons, selon les ornières, mais toujours d'un pas ferme et réglé. C'était l'ordre en discipline libre, sans brutalité, sans coups de fouet, et presque sans commandement. Les mules partent des *fazendas* chargées et divisées en huit, dix ou douze sections, qui forment ce que l'on appelle une troupe. Chaque section compte sept mules sous la surveillance d'un noir qui leur donne ses soins, et qu'on nomme *tocador* (toucheur). Le chef de la troupe est l'*arréador*, un homme libre, ayant la confiance du maître et la responsabilité du voyage. Il est à la fois le trésorier, le capitaine et le vétérinaire. Quelquefois il a, comme état-major, deux ou trois chiens qui surveillent la nuit dans les haltes; le plus souvent il est seul.

« Les premières heures après le départ sont pénibles et difficiles : il faut équilibrer les charges mal faites, arrêter les trots fantasques, assouplir ou relever les bâts qui blessent. C'est un petit monde qui se met en marche, et ce monde des mules a, comme bien d'autres, ses caprices et ses fantaisies; mais quand on arrive à la première halte, au *rancho*, tout est dans l'ordre. Les sept mules de la première section s'avancent vers l'*arréador*. On les décharge sans leur ôter les harnais; puis vient le second groupe, et toute la troupe défile ainsi tour à tour, laissant à terre, sous le hangar, ses ballots de café, qu'on aligne et pose avec soin comme des lingots. Pendant une demi-heure, les mules, déchargées et libres, vont brouter un peu d'herbe fraîche pour se faire la dent, et les noirs *tocadores* se reposent. Un seul, qui est de corvée, ramasse le bois vert ou mort, et fait cuire les *feijão*.

« Après cette courte sieste au grand soleil ou sous le hangar, on ramène les mules, on enlève les harnais sous l'inspection scrupuleuse de l'*arréador*, qui suit de l'œil chaque bête, marque la *cangalha* (bât) de celles qui sont blessées, et les renvoie toutes au *pasto* (pacage). C'est l'heure alors de radouber les bâts et de surveiller le repas des *tocadores;* puis, vers quatre heures du soir, l'*arréador* envoie de nouveau chercher les mules, qui sont échelonnées devant lui pour un examen minutieux des fers, des harnais, des plaies : on panse, on brûle, on éponge, on ferre, on donne le mil enfin, et les mules reprennent le chemin du *pasto*. Mais qu'il n'y ait point de sul-

(1) Iguassú se trouve sur la route de Rio-Janeiro à la province de Minas-Geraës.

tanes, de bêtes privilégiées pour cette prébende de mil, qu'on ne distribue pas à l'une avant de distribuer à toutes, car il y aurait au *rancho* révolution, ruades, morsures, un vrai vacarme de caserne en révolte.

« Les mules parties et les feux de nuit allumés, l'*arréador* dîne à part, tout seul; puis il s'étend sur un cuir entre deux murailles de ballots qui lui font alcôve. Quant aux noirs, ils se couchent çà et là sous le *rancho*, ou bien au hasard des bruyères, et le grand silence gagne le camp. »

Arrivée à l'entrepôt, la caravane décharge ses marchandises, prend en échange les denrées nécessaires à la *fazenda*, sel, huile, farine, vin, *carne seca*, *bacalhão* (morue sèche), etc., et se remet en marche. C'est alors que l'arréador doit redoubler de vigilance pour empêcher les nègres de percer les caisses et de faire main basse sur les provisions; le vin et la *carne seca* sont principalement l'objet de leur convoitise : aussi est-il rare, malgré toute l'adresse de l'arréador, qu'un de ces convois arrive intact à destination.

Tous ces petits larcins ne sont que des bagatelles auprès des soucis que causent les mules dans la saison des orages, lorsque de longues pluies ont détrempé le sol, creusé des ornières et rendu les chemins impraticables. Au bout d'une heure de marche, la caravane offre l'aspect le plus piteux; les bêtes ne vont plus que clopin-clopant, haletant à la peine, enfonçant à chaque instant leurs pieds à demi déferrés dans des trous profonds et remplis d'une argile tenace, jusqu'au moment où l'une d'elles tombe pour ne plus se relever. Aux cris du *tocador*, la troupe fait halte, et l'*arréador* arrive pour donner ses ordres. On décharge la bête, on lui passe un laço au cou, et tous les nègres, saisissant la corde, tirent à eux tandis que le chef stimule l'animal à grands coups de fouet. Après une demi-heure d'efforts et de cris inutiles, l'arréador abandonne enfin sa mule près d'expirer, et continue sa route. Pour ne pas perdre les 8 arrobes (256 livres) de café que portait l'animal, et qui représentent une valeur de 40 milréis (100 francs), il ordonne à ses noirs de les distribuer sur la charge des bêtes valides. Celles-ci, sentant d'instinct qu'un surcroît de fardeau est un mauvais moyen pour avancer plus facilement, rassemblent toute leur énergie et lancent force ruades aux nègres avant de céder. Cependant on se remet en marche. De nouvelles ornières ne tardent pas à se présenter. Bientôt une autre mule tombe à son tour : nouveaux essais infructueux pour la retirer et nouvelles surcharges imposées aux bêtes survivantes; mais cette fois, comprenant que c'est pour elles une question de vie ou de mort, elles opposent une si vive résistance qu'elles forcent leurs *tocadores* à se tenir au large et à garder pour un moment plus favorable l'application de leurs étranges principes de mécanique. On se décide alors à laisser sur place les sacs de café,

bientôt envahis par ces myriades de petits rongeurs qui fourmillent dans les forêts brésiliennes, et qui viendront percer les sacoches pendant que les *urubus* (vautours) dépèceront la mule.

Je me rappelle avoir été témoin d'une de ces descentes de caravane dans la *Serra do mar*, cordillère maritime qui sépare les eaux du Parahyba des côtes de l'Océan. Ce lieu est très fréquenté par les troupes de mules qui portent à la capitale les produits de l'intérieur. C'était après les grandes pluies de l'été. La route était indiquée sur les deux revers de la montagne par une suite non interrompue de débris de toute sorte, et notamment par une quantité si prodigieuse de fers à cheval qu'on aurait pu s'en servir pour remonter des régimens entiers de cavalerie; de distance en distance, nous trouvions un bœuf abandonné sur place ou une carcasse de mule répandant une odeur insupportable et couverte d'*urubus* qui ne semblaient nullement s'inquiéter de notre approche, tant ils avaient conscience de l'utilité de leur fonction. Arrivé au sommet de la *serra*, je rencontrai un *tropeiro* qui paraissait fort triste et qui me conta ses infortunes. Il était parti avec une centaine de bœufs pour aller chercher quatre chaudières à sucre; l'orage l'avait surpris en route, il n'avait pu gravir la montagne qu'en sacrifiant la moitié de ses bêtes, et il était obligé d'attendre que ses *tocadores*, qu'il avait envoyés en avant, lui en amenassent encore cinquante pour continuer son chemin. Ces détails permettent de deviner quelle effrayante consommation de bêtes de somme se fait annuellement dans les *fazendas* du Brésil. Aussi chaque ferme a-t-elle une pépinière de jeunes mules que des *peones* sont chargés de dresser. Ces animaux viennent ordinairement des provinces du sud.

Les *cabocles*, le troisième groupe des gens de couleur, sont peu nombreux dans les villes de la côte. Ils proviennent du mélange des deux races vaincues et proscrites, le nègre et l'Indien. On les rencontre surtout dans l'intérieur, à la limite des forêts, qui leur servent à la fois de refuge contre leurs persécuteurs et d'asile pour leur fainéantise. C'est ordinairement le père qui représente l'élément africain. L'Indien est trop fier de sa supériorité de peau-rouge pour s'approcher d'une négresse; en revanche, les Indiennes quittent volontiers leurs maris cuivrés pour suivre les nègres. Les occupations des *cabocles* sont à peu près les mêmes que celles des Indiens demi-civilisés avec lesquels ils sont mêlés. Ils cueillent la salsepareille, le caoutchouc, la vanille, et fabriquent des poteries qui ne manquent pas d'une certaine élégance, bien qu'elles rappellent un peu trop celles des peuples primitifs. Les *cabocles* du Para ont même acquis un certain renom dans ce genre d'industrie. Ils obtiennent quelquefois des effets d'un grotesque inimitable avec leur

argile noire entrecoupée de bandelettes rouges. J'ai remarqué que ces artistes métis s'appliquaient de préférence à reproduire les formes du caïman, l'animal le plus redouté du pays.

Les *caboccles* qui vivent dans les villes ou dans le voisinage des plantations se font ouvriers ou domestiques; mais ces *lazzaroni* du Nouveau-Monde ne travaillent que sous l'aiguillon de la faim. C'est là malheureusement un reproche qui doit s'étendre à tous les gens de couleur, et quiconque sort d'un *rancho* après avoir vu le mulâtre à côté du nègre et de l'Indien ne cherche pas sans une tristesse inquiète lequel de ces trois types peut utilement concourir à l'exploitation de ce sol vierge du Brésil.

Notre réponse à cette question a pu être facilement pressentie. L'Indien, on l'a vu, s'enfonce de plus en plus dans ses forêts séculaires en haine de la civilisation, qui ne lui a apporté que des maux. Le noir succombe à la peine, existence broyée sous les engrenages de cette impitoyable machine qu'on appelle la production. Le *caboccle*, produit hybride de tribus sauvages, n'a hérité que de l'indolence des deux races et de leur inaptitude au travail actif et fécondant. Restent donc le *mameluco* et le mulâtre, qui ont puisé dans le sang portugais quelques germes de cette activité fiévreuse qui a rendu leurs aïeux si célèbres dans les annales de la navigation. Malheureusement ils sont loin de suffire seuls à l'œuvre. Le dogme du *far niente*, importé par leurs pères, s'allie trop bien à la douceur du climat, à la richesse du sol, et leur nature indolente et sensuelle s'en accommode trop pour qu'ils n'en fassent pas leur unique loi. D'ailleurs à quoi leur servirait le travail sans débouchés, sans routes, sans industries? Les plus courageux, c'est-à-dire ceux qui habitent les environs du Rio-de-la-Plata, ne connaissent que les chevaux et le bétail. Un *rancho* et quelques pâturages leur suffisent. Leurs frères du Para, énervés par la chaude atmosphère qui les enveloppe, ne se distinguent guère de l'Indien. Ils passent le temps à dormir ou à se baigner. Ce n'est donc que par une infusion incessante de sang européen, par la réhabilitation du travail s'accomplissant dans les idées et les mœurs, enfin par l'action vivifiante que les chemins de fer exercent partout sur leur passage, que la civilisation poursuivra ses conquêtes et prendra possession de ces espaces immenses encore livrés aux seules forces de la nature. Dans ces conditions nouvelles seulement, l'homme de couleur pourra jouer un rôle utile et faciliter les progrès de la colonisation.

ADOLPHE D'ASSIER.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

CALLIRHOÉ

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne suis pas le héros, je ne suis que le compilateur de l'histoire qu'on va lire.

Je m'étais lié au collége avec Marc Valery, plus jeune que moi, mais plus précoce et relativement plus avancé dans ses études. J'aimais son caractère franc et désintéressé, son esprit vif, son humeur enjouée et sa figure pleine d'expression; mais dès lors j'avais remarqué chez lui certaine tendance à un état d'esprit que, faute d'une meilleure définition, j'appelais l'*illuminisme*, et que je ne saurais guère mieux qualifier aujourd'hui. Je ne pourrais m'expliquer sur ce point mystérieux, maladif ou exalté, sans avoir résumé son histoire. Nous chercherons donc, le lecteur et moi, à la fin du récit, et peut-être, à nous deux, trouverons-nous la clé qui ouvrira le mystère de cette âme tourmentée.

Il faut avant tout que je remonte un peu loin dans le passé, afin de mettre le lecteur au courant de la situation de famille de mon ami.

Né en 1750, son arrière-grand-père, Urbain Valery, protestant et bourgeois de Sancerre de père en fils, fit un riche mariage en 1771 et vint se fixer à Lignières. Son fils Barthélemy embrassa la profession d'avocat à Bourges et s'y maria. Il fut envoyé comme représentant au corps législatif, et revint, à l'époque du consulat, reprendre son état et surveiller l'éducation de Jean, son unique héritier; mais un beau matin de l'année 1807 il apprit que son père convolait en secondes noces à l'âge de cinquante-sept ans. L'année suivante, il fit une légère grimace en apprenant la naissance d'une petite sœur,

qui reçut le nom de Thérèse et qui annonçait devoir partager la succession future du vieux jeune marié. Il fit une grimace plus prononcée quand il vit partir son fils comme conscrit de 1813.

Enfant gâté s'il en fut jamais, Jean Valery ne quitta qu'en rechignant le toit paternel pour aller faire le coup de fusil en Saxe ; mais les batailles de Lutzen, de Leipzig et toute la campagne de France en firent un homme et un bon soldat. Licencié après Waterloo, il revint chez ses parens, qui eurent quelque peine à reconnaître dans ce *brigand de la Loire*, à l'uniforme souillé de fange et de sang, au teint noirci par la poudre et le soleil, à l'œil enflammé de colère et de vengeance, l'enfant rose et blanc parti depuis trois ans.

Après la mort de Barthélemy, Jean épousa Mlle Amélie Dargan, fille d'un notaire de Bourges. C'est là que Marc vint au monde en 1828.

Le grand-père Urbain Valery montait encore à cheval malgré ses soixante-dix-huit ans, et courait toujours les foires du pays. Tout en vendant des bestiaux et trafiquant sur les blés, il fit connaissance avec Silvain Désormes, paysan enrichi par l'achat des terres, domaines et château de Saint-Jean, situés entre Ardentes et Issoudun, vendus en 1794 et payés en assignats. La connaissance devint bientôt plus intime entre ces deux vieux richards ; le mariage de Thérèse Valery avec Julien Désormes cimenta leur amitié et réunit leurs fortunes, évaluées alors, en 1831, à plus de deux millions. Deux ans après, M. et Mme Julien Désormes faisaient part à leurs amis et connaissances de la naissance de Mlle Marguerite, leur fille.

Un jour Marc, qui venait passer à Lignières une partie de ses vacances auprès de M. Urbain, trouva le bonhomme, alors âgé de quatre-vingt-neuf ans, assis au fond de son jardin, la tête penchée sur la poitrine, les mains croisées sur sa canne : il semblait dormir. L'enfant n'osa pas le réveiller. Quand la gouvernante Rosalie Boc, qui avait été la nourrice de Thérèse, vint le chercher pour dîner, elle reconnut qu'il était mort. Marc fut envoyé à Saint-Jean, auprès de sa grand'tante, Thérèse Désormes, et les scellés furent apposés en attendant l'ouverture du testament.

Le vieux Valery avait toujours marqué une préférence pour sa fille ; aussi l'avait-il avantagée de tout ce dont la loi lui permettait de disposer, sans compter les sommes considérables que Julien Désormes avait reçues de la main à la main depuis son mariage. Enfin, tout compte fait, Mme Thérèse hérita d'un million, tandis que Jean Valery n'eut que cinq cent mille francs. A cette époque, il perdit sa femme, et sa raison parut ébranlée. Il se hâta de convertir ses biens en argent comptant, partit pour Paris, mit son fils au collége Henri IV, — c'est là que je l'ai connu, — et ne tarda pas à se

ruiner. Voulant augmenter ses revenus, il risqua le capital dans une spéculation, et en 1844 tout avait disparu. Il sembla supporter ce revers avec résignation; mais au fond il en fut très affecté, et je crois que le chagrin fut pour beaucoup dans la maladie qui l'emporta.

Il fallut que Marc, orphelin à l'âge de seize ans, songeât à embrasser une profession qui le mît à même de vivre. Il ne devait pas compter sur la générosité de M. Désormes, nommé son tuteur. Mme Désormes, qui, en sa qualité de grand'tante, lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection, fit de son mieux pour l'aider; mais elle ne tenait pas les cordons de la bourse. Marc entra comme secrétaire chez un savant allemand, le baron de Weisberg.

Mlle Thérèse Désormes mourut en 1845. Cette perte fut aussi sensible au pauvre Marc que l'avait été celle de sa propre mère. Ce fut alors qu'il se sentit seul et se donna plus avidement au travail. Ses goûts le portant vers l'histoire, l'archéologie et l'étude des langues mortes, il était bien l'homme qu'il fallait au laborieux Allemand.

Marc, — ce dernier des Valery, — était ce qu'on appelle un beau garçon : droit comme un pin, large d'épaules et mince de ceinture, adroit et agile comme un Indien; une forêt de cheveux bruns ondulés; des yeux bleu foncé d'une douceur angélique dans le calme, mais pleins de feu dans l'émotion. J'ai toujours d'autant plus admiré la beauté de mon ami que je suis fort laid et assez mal bâti. Je m'appelle Cadanet, je suis grand, maigre, j'ai le nez gros, les yeux petits, la moustache rousse, et il me manque trois dents, par suite de leur rencontre avec une balle à travers ma joue; mais peu vous importe! je n'ai qu'un rôle très secondaire dans ce récit.

J'avais toujours eu le rêve de la vie militaire et un grand besoin de mouvement. En sortant du collége, je partis pour l'Afrique. C'est là que j'ai reçu les premières lettres de Marc. Je les ai conservées, ainsi que ses notes et divers écrits qui m'aideront à combler les lacunes de notre correspondance. Il en est d'autres auxquelles je ne pourrai suppléer que par le récit fidèle de ce qu'il m'a confié verbalement à diverses époques, et par quelques lettres de personnes mêlées à son existence plus ou moins intimement; ces lettres étaient revenues, je ne sais comment, entre ses mains. Mais ce qui jettera plus de lumière sur cette histoire étrange, c'est le journal qu'à cette époque Marc tenait assez régulièrement de ses faits et gestes. Pour expliquer une pareille habitude chez un jeune homme aussi actif, je dois indiquer dès à présent l'état de son esprit tel que je le constatai au moment de notre première séparation.

Marc était d'un caractère très enjoué, qui contrastait avec des

pensées bizarrement et habituellement tournées vers la mort. Quand il me voyait m'étonner de cette anomalie, il me disait : « C'est que tu ne comprends rien ni à la mort ni à la vie. » Et il m'expliquait tout un système qu'il avait puisé, je crois, dans ses rêves, et auquel, je l'avoue, je ne comprenais alors pas grand'chose. J'avais remarqué qu'il écrivait beaucoup sur un carnet, et quand je lui demandai sur quel sujet intéressant il pouvait prendre tant de notes, il me répondit : « Beaucoup de choses insignifiantes qui m'arrivent ont pour moi de l'importance, parce qu'elles se présentent à moi comme des réminiscences d'une vie antérieure; mais, comme je ne veux pas être dupe de moi-même, je note, autant que possible, tout ce qui me frappe, afin de m'y reporter plus tard et de voir si des impressions que je crois dater d'une autre vie ne me sont pas déjà venues dans le cours de celle que je traverse aujourd'hui. »

Quand Marc me parlait ainsi, j'avais peur qu'il ne fût fou; mais sa belle santé, la justesse de son appréciation, ses remarques sur les personnes, sa fidèle observation des faits, surtout son intarissable gaîté un peu railleuse, me rassuraient vite, et, après l'avoir traité d'original, je le laissais sans inquiétude à ses rêveries.

LETTRE DE M. DÉSORMES A MARC VALERY.

Saint-Jean, 20 mai 1850.

Mon cher neveu, j'écris à M. le baron de Weisberg en même temps qu'à toi, pour le prier de t'accorder un congé d'un mois ou six semaines afin que je puisse régler avec toi les comptes de tutelle que je dois te remettre à ta majorité, selon la loi. Voilà près d'un an que cela devrait être fait, et si j'ai tant tardé, il faut en accuser mes nombreuses occupations, les tracas de la propriété et les hommes d'affaires, qui n'en finissent à rien. Aujourd'hui tout est prêt, grâce aux soins de M. Chassepain, mon notaire. Je dois pourtant te prévenir que les cent mille francs sauvés de la débâcle de ton père ont été un peu entamés pour les frais de ton éducation. J'ai dû payer un arriéré de deux années de collége. Il y a aussi différentes sommes que je t'ai envoyées depuis que tu es chez le baron. Enfin nous réglerons tout cela, pièces en main.

J'aurais bien pu aller à Paris; mais, outre que cela me nécessiterait des frais, je ne serai pas fâché de te présenter à mes amis. Apporte donc une belle provision d'amabilité.

Je me porte aussi bien que mes cinquante-huit ans me le permettent. Ma goutte me laisse tranquille, et Margot ne me tracasse pas trop. Elle a remporté cette année tous les prix à sa pension, voire celui de croissance; mais, comme je trouve qu'elle est assez grande

bientôt envahis par ces myriades de petits rongeurs qui fourmillent dans les forêts brésiliennes, et qui viendront percer les sacoches pendant que les *urubus* (vautours) dépèceront la mule.

Je me rappelle avoir été témoin d'une de ces descentes de caravane dans la *Serra do mar*, cordillère maritime qui sépare les eaux du Parahyba des côtes de l'Océan. Ce lieu est très fréquenté par les troupes de mules qui portent à la capitale les produits de l'intérieur. C'était après les grandes pluies de l'été. La route était indiquée sur les deux revers de la montagne par une suite non interrompue de débris de toute sorte, et notamment par une quantité si prodigieuse de fers à cheval qu'on aurait pu s'en servir pour remonter des régimens entiers de cavalerie; de distance en distance, nous trouvions un bœuf abandonné sur place ou une carcasse de mule répandant une odeur insupportable et couverte d'*urubus* qui ne semblaient nullement s'inquiéter de notre approche, tant ils avaient conscience de l'utilité de leur fonction. Arrivé au sommet de la *serra*, je rencontrai un *tropeiro* qui paraissait fort triste et qui me conta ses infortunes. Il était parti avec une centaine de bœufs pour aller chercher quatre chaudières à sucre; l'orage l'avait surpris en route, il n'avait pu gravir la montagne qu'en sacrifiant la moitié de ses bêtes, et il était obligé d'attendre que ses *tocadores*, qu'il avait envoyés en avant, lui en amenassent encore cinquante pour continuer son chemin. Ces détails permettent de deviner quelle effrayante consommation de bêtes de somme se fait annuellement dans les *fazendas* du Brésil. Aussi chaque ferme a-t-elle une pépinière de jeunes mules que des *peones* sont chargés de dresser. Ces animaux viennent ordinairement des provinces du sud.

Les *cabocles*, le troisième groupe des gens de couleur, sont peu nombreux dans les villes de la côte. Ils proviennent du mélange des deux races vaincues et proscrites, le nègre et l'Indien. On les rencontre surtout dans l'intérieur, à la limite des forêts, qui leur servent à la fois de refuge contre leurs persécuteurs et d'asile pour leur fainéantise. C'est ordinairement le père qui représente l'élément africain. L'Indien est trop fier de sa supériorité de peau-rouge pour s'approcher d'une négresse; en revanche, les Indiennes quittent volontiers leurs maris cuivrés pour suivre les nègres. Les occupations des *cabocles* sont à peu près les mêmes que celles des Indiens demi-civilisés avec lesquels ils sont mêlés. Ils cueillent la salsepareille, le caoutchouc, la vanille, et fabriquent des poteries qui ne manquent pas d'une certaine élégance, bien qu'elles rappellent un peu trop celles des peuples primitifs. Les *caboclcs* du Para ont même acquis un certain renom dans ce genre d'industrie. Ils obtiennent quelquefois des effets d'un grotesque inimitable avec leur

argile noire entrecoupée de bandelettes rouges. J'ai remarqué que ces artistes métis s'appliquaient de préférence à reproduire les formes du caïman, l'animal le plus redouté du pays.

Les *caboclos* qui vivent dans les villes ou dans le voisinage des plantations se font ouvriers ou domestiques; mais ces *lazzaroni* du Nouveau-Monde ne travaillent que sous l'aiguillon de la faim. C'est là malheureusement un reproche qui doit s'étendre à tous les gens de couleur, et quiconque sort d'un *rancho* après avoir vu le mulâtre à côté du nègre et de l'Indien ne cherche pas sans une tristesse inquiète lequel de ces trois types peut utilement concourir à l'exploitation de ce sol vierge du Brésil.

Notre réponse à cette question a pu être facilement pressentie. L'Indien, on l'a vu, s'enfonce de plus en plus dans ses forêts séculaires en haine de la civilisation, qui ne lui a apporté que des maux. Le noir succombe à la peine, existence broyée sous les engrenages de cette impitoyable machine qu'on appelle la production. Le *caboclo*, produit hybride de tribus sauvages, n'a hérité que de l'indolence des deux races et de leur inaptitude au travail actif et fécondant. Restent donc le *mameluco* et le mulâtre, qui ont puisé dans le sang portugais quelques germes de cette activité fiévreuse qui a rendu leurs aïeux si célèbres dans les annales de la navigation. Malheureusement ils sont loin de suffire seuls à l'œuvre. Le dogme du *far niente*, importé par leurs pères, s'allie trop bien à la douceur du climat, à la richesse du sol, et leur nature indolente et sensuelle s'en accommode trop pour qu'ils n'en fassent pas leur unique loi. D'ailleurs à quoi leur servirait le travail sans débouchés, sans routes, sans industries? Les plus courageux, c'est-à-dire ceux qui habitent les environs du Rio-de-la-Plata, ne connaissent que les chevaux et le bétail. Un *rancho* et quelques pâturages leur suffisent. Leurs frères du Para, énervés par la chaude atmosphère qui les enveloppe, ne se distinguent guère de l'Indien. Ils passent le temps à dormir ou à se baigner. Ce n'est donc que par une infusion incessante de sang européen, par la réhabilitation du travail s'accomplissant dans les idées et les mœurs, enfin par l'action vivifiante que les chemins de fer exercent partout sur leur passage, que la civilisation poursuivra ses conquêtes et prendra possession de ces espaces immenses encore livrés aux seules forces de la nature. Dans ces conditions nouvelles seulement, l'homme de couleur pourra jouer un rôle utile et faciliter les progrès de la colonisation.

ADOLPHE D'ASSIER.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

CALLIRHOÉ

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne suis pas le héros, je ne suis que le compilateur de l'histoire qu'on va lire.

Je m'étais lié au collége avec Marc Valery, plus jeune que moi, mais plus précoce et relativement plus avancé dans ses études. J'aimais son caractère franc et désintéressé, son esprit vif, son humeur enjouée et sa figure pleine d'expression; mais dès lors j'avais remarqué chez lui certaine tendance à un état d'esprit que, faute d'une meilleure définition, j'appelais l'*illuminisme*, et que je ne saurais guère mieux qualifier aujourd'hui. Je ne pourrais m'expliquer sur ce point mystérieux, maladif ou exalté, sans avoir résumé son histoire. Nous chercherons donc, le lecteur et moi, à la fin du récit, et peut-être, à nous deux, trouverons-nous la clé qui ouvrira le mystère de cette âme tourmentée.

Il faut avant tout que je remonte un peu loin dans le passé, afin de mettre le lecteur au courant de la situation de famille de mon ami.

Né en 1750, son arrière-grand-père, Urbain Valery, protestant et bourgeois de Sancerre de père en fils, fit un riche mariage en 1771 et vint se fixer à Lignières. Son fils Barthélemy embrassa la profession d'avocat à Bourges et s'y maria. Il fut envoyé comme représentant au corps législatif, et revint, à l'époque du consulat, reprendre son état et surveiller l'éducation de Jean, son unique héritier; mais un beau matin de l'année 1807 il apprit que son père convolait en secondes noces à l'âge de cinquante-sept ans. L'année suivante, il fit une légère grimace en apprenant la naissance d'une petite sœur,

— Ça se peut, monsieur Valery, ça se peut...

Dolin n'avait pas compris un mot de ma réponse, il ne dit plus rien et me bouda. J'aimais mieux cela. J'apercevais son œil de travers qui me reprochait de m'être moqué de lui. Le mouvement régulier de la voiture me porte toujours à la rêverie; je ne pris plus garde à Dolin. Mes yeux suivaient machinalement le long sillon creusé sur le chemin par les roues des voitures, ruban argenté qui fuyait indéfiniment devant moi. Mon imagination s'envolait sur les ailes de la fantaisie en me reportant dans le passé. Je revoyais ma grand'tante telle qu'elle était dans mon enfance, avec ses yeux noirs et sa taille élégante. Je me rappelais ses gestes, le son de sa voix et jusqu'aux moindres gâteries dont j'étais l'objet. J'avais alors douze ans, je venais de perdre mon arrière-grand-père. Tout ce qu'elle me disait de bon et de sensé pour me consoler me revenait en mémoire. L'image de la mort ne se présente pas très triste aux enfans, et je me souviens que ma petite cousine Margot, qui n'avait que six ans, ne comprenait pas pourquoi sa mère avait du chagrin. Ce fut une fête pour elle d'être vêtue de noir. Je me revoyais encore la promenant avec sa robe trop courte et son chapeau de paille trop grand sous les vieux arbres du parc.

J'étais si fier alors de la confiance que ma tante me montrait, si pénétré du rôle de protecteur dont j'étais investi, que j'aurais servi d'exemple aux bonnes d'enfans. Il faut avouer que la petite fille m'écoutait comme un oracle. Toujours riant, chantant, sautant, perchant partout, belle et souple, avec ses grands yeux noirs qui tenaient la moitié de sa petite figure rose, et ses cheveux blonds tout ébouriffés au vent, elle avait l'air d'un petit chat.

Dans mon rêve, qui peu à peu se faisait vision nette du présent, Marguerite avait grandi. C'était une belle jeune fille, qui me regardait avec un sourire doux comme un rayon de printemps. J'en devenais amoureux; elle m'aimait aussi, et je voyais bien que M. Désormes ne m'appelait chez lui que pour nous dire de nous aimer toujours. Je faisais ma demande en mariage, et tout allait pour le mieux; j'étais même en train de choisir des robes pour ma future, quand cet animal de Dolin me rappela brusquement à la réalité en me disant : — V'là le château! — Le cœur m'a battu de plaisir en revoyant les vieilles tours et la façade neuve poindre au milieu d'un océan de verdure. La lande ou plutôt la brande, comme on dit ici, s'étendait comme un grand tapis au milieu des forêts qui finissaient dans le bleu de l'horizon. En ce moment de l'année, c'est un bouquet de genêts en fleur, de marguerites, de bruyères roses et d'herbes folles que le vent courbe et fait onduler comme une grande houle.

ruiner. Voulant augmenter ses revenus, il risqua le capital dans une spéculation, et en 1844 tout avait disparu. Il sembla supporter ce revers avec résignation; mais au fond il en fut très affecté, et je crois que le chagrin fut pour beaucoup dans la maladie qui l'emporta.

Il fallut que Marc, orphelin à l'âge de seize ans, songeât à embrasser une profession qui le mît à même de vivre. Il ne devait pas compter sur la générosité de M. Désormes, nommé son tuteur. Mme Désormes, qui, en sa qualité de grand'tante, lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection, fit de son mieux pour l'aider; mais elle ne tenait pas les cordons de la bourse. Marc entra comme secrétaire chez un savant allemand, le baron de Weisberg.

Mlle Thérèse Désormes mourut en 1845. Cette perte fut aussi sensible au pauvre Marc que l'avait été celle de sa propre mère. Ce fut alors qu'il se sentit seul et se donna plus avidement au travail. Ses goûts le portant vers l'histoire, l'archéologie et l'étude des langues mortes, il était bien l'homme qu'il fallait au laborieux Allemand.

Marc, — ce dernier des Valery, — était ce qu'on appelle un beau garçon : droit comme un pin, large d'épaules et mince de ceinture, adroit et agile comme un Indien; une forêt de cheveux bruns ondulés; des yeux bleu foncé d'une douceur angélique dans le calme, mais pleins de feu dans l'émotion. J'ai toujours d'autant plus admiré la beauté de mon ami que je suis fort laid et assez mal bâti. Je m'appelle Cadanet, je suis grand, maigre, j'ai le nez gros, les yeux petits, la moustache rousse, et il me manque trois dents, par suite de leur rencontre avec une balle à travers ma joue; mais peu vous importe! je n'ai qu'un rôle très secondaire dans ce récit.

J'avais toujours eu le rêve de la vie militaire et un grand besoin de mouvement. En sortant du collége, je partis pour l'Afrique. C'est là que j'ai reçu les premières lettres de Marc. Je les ai conservées, ainsi que ses notes et divers écrits qui m'aideront à combler les lacunes de notre correspondance. Il en est d'autres auxquelles je ne pourrai suppléer que par le récit fidèle de ce qu'il m'a confié verbalement à diverses époques, et par quelques lettres de personnes mêlées à son existence plus ou moins intimement; ces lettres étaient revenues, je ne sais comment, entre ses mains. Mais ce qui jettera plus de lumière sur cette histoire étrange, c'est le journal qu'à cette époque Marc tenait assez régulièrement de ses faits et gestes. Pour expliquer une pareille habitude chez un jeune homme aussi actif, je dois indiquer dès à présent l'état de son esprit tel que je le constatai au moment de notre première séparation.

Marc était d'un caractère très enjoué, qui contrastait avec des

l'air si penaud en regardant le désastre, qu'il me fallut rire de la mésaventure.

— C'est la faute au chien du père Carnat, disait-il en essuyant les genoux écorchés du pauvre bidet. Le vieux sorcier m'a jeté un sort! C'est le pays du diable pour les sortiléges!

Je le réconfortai du mieux que je pus en lui disant que j'allais lui envoyer du secours.

— C'est ça, dit-il. Saint-Jean n'est pas loin, suivez la route jusqu'après l'étang, prenez le second chemin à gauche, coupez à travers bois, et *vous tomberez* en face l'avenue qui conduit au château.

Vous tomberez! singulière expression qui devait se réaliser dans toute l'acception du mot cinq minutes plus tard.

J'entrai bientôt dans un bois de pins que j'avais vu en semis et dont les tiges s'élancent aujourd'hui à trente pieds en l'air. Le soleil était déjà haut sur l'horizon, et la chaleur faisait éclater les pignons qui envoyaient, avec un petit craquement, les graines au loin dans les fougères. L'odeur des arbres résineux et les émanations de la terre encore humide de la pluie de la nuit étaient délicieuses : j'aspirais la campagne à pleine poitrine. Des millions d'insectes bourdonnaient sur les fleurs dans les clairières inondées de soleil; des oiseaux se poursuivaient dans le fourré; un rossignol chanta à mon approche, comme pour me souhaiter la bienvenue.

Je reconnais la vieille grille rongée par la rouille et couverte de lichens qui termine la grande avenue et donne accès dans l'enclos. Un des battans sorti de ses gonds repose contre un pilier dont le chapiteau gît dans l'herbe; l'autre est maintenu par un pied de lierre qui l'enlace comme un serpent.

Le cœur me battait violemment; je ne saurais dire si c'était d'avoir marché vite ou du plaisir de me retrouver en ces lieux où j'avais passé les plus heureux momens de mon enfance : le fait est qu'en voyant au bout de l'avenue les tours et les toits pointus de Saint-Jean, je fus pris d'une émotion qui me força de m'arrêter près du pilier. Le sang me bourdonnait dans les oreilles comme un carillon; mais tout à coup je me sentis faible et comme surpris par un étrange dégoût de toutes choses. J'eus envie de mourir, et je m'évanouis.

..... Je suis revenu à moi couché dans un grand lit à colonnes et à rideaux de damas cramoisi. J'entendais chuchoter dans un coin de la chambre, et je vis d'abord confusément une multitude de personnages bizarrement accoutrés, qui semblaient se mouvoir dans un rayon de soleil couchant projeté le long de la muraille. Je compris peu à peu que c'était une vieille tapisserie dont je ne me charge pas d'expliquer le sujet. Un berger en perruque blonde, vêtu comme

un héros mythologique à la mode du XVII[e] siècle, est assis au pied d'un grand arbre, dont le branchage débonnaire s'écarte avec complaisance pour laisser voir la silhouette d'une ville bleuâtre sur un ciel rose. Le berger joue de la sourdeline, et fait danser trois jeunes filles aux poses maniérées. Un gros zéphyre joufflu, caché derrière un nuage, souffle et soulève les plis de leurs tuniques fanées.

Derrière le berger musicien, un grand chien gris boit dans un filet d'eau qui jaillit d'une urne au milieu des joncs. L'animal semble avoir été transporté du premier plan au second, sans aucun égard pour les lois de la perspective, car il lui serait impossible de passer, tant il est hors de proportion, sous la porte de la ville placée à côté de lui, tandis qu'un cavalier, nullement étonné de la présence de ce chien plus grand que son cheval, y pénètre facilement. Au premier plan, sur l'herbe raide et pointue comme des fers de flèche, deux amours bouffis tressent des couronnes à une licorne blanche déjà enguirlandée jusqu'à la queue.

Il paraît que le coup que j'ai reçu contre un arbre en sautant de la voiture était grave, puisqu'il a fallu me saigner, pour m'éviter d'aller me promener sur une autre planète.

MARGUERITE DÉSORMES A FANNY D'ASTAFORT.

Saint-Jean, 2 juin 1850.

Il y a bien longtemps, chère Fanny, que nous n'avons babillé ensemble. Nous ne sommes qu'à dix kilomètres l'une de l'autre, et pourtant on dirait qu'un bras de mer nous sépare. Où est le temps de la pension où nous ne nous quittions jamais? Il me semble que j'ai vieilli de dix ans depuis l'année dernière. Sais-tu que je vais avoir dix-sept ans? C'est effrayant comme les jours s'envolent, et cependant tous les matins j'aspire à voir arriver le soir bien vite. L'existence est très monotone à Saint-Jean. Je n'aperçois mon père qu'aux heures des repas, tant il est occupé de son agriculture et de ses défrichemens. Il est partout, excepté chez lui, et je crois bien être la personne qui le voit le moins. Heureusement que l'arrivée de notre *petit neveu* est venue faire diversion à la régularité de mon ennui.

Je te vois d'ici ouvrir tes grands yeux noirs et chercher d'où m'est tombé cet enfant-là. Tu crois peut-être que c'est un tout petit garçon qu'il faut amuser et faire manger? Point. Il mange seul, parle couramment et ne demande qu'à rire. Tu le trouveras même un peu avancé quand je t'aurai décrit sa personne. Sa figure est avenante, ses manières sont pleines de distinction. Il a cinq pieds cinq pouces au moins. Enfin c'est mon cousin Marc Valery! J'étais

bien petite la dernière fois qu'il est venu à Saint-Jean, il y a une dizaine d'années; mais à mesure qu'il me parle du passé je me rappelle tout : nos promenades en bateau, nos jeux sur la terrasse, nos longues causeries dans le parc où nous allions dénicher les oiseaux, nos parties de cache-cache avec Nanniche, aujourd'hui ma femme de chambre, et jusqu'à une escapade sur la brande, où nous avions été un jour, à l'insu de maman, faire des bouquets pour sa fête. En cueillant une fleur, j'avais mis la main sur une vipère qui s'était redressée en sifflant devant ma figure. Je n'oublierai jamais sa gueule ouverte d'où s'exhalait une odeur fétide. J'avais fermé les yeux, et en sentant comme un coup de fouet autour de mon front, je m'étais évanouie; mais je n'avais été atteinte que par le corps froid du reptile, Marc l'avait tué en l'air d'un coup de baguette au moment où il s'élançait sur moi. Il me rapporta plus morte que vive à la maison, et jamais nous ne nous sommes vantés de l'aventure, de crainte d'être grondés. Depuis ce temps, j'ai une frayeur horrible des serpens. Je me rappelle bien aussi que j'aimais beaucoup mon cousin, mais je n'ose plus le lui dire, il est trop grand maintenant.

Il faut que je te raconte comment il a fait son entrée ici. Avant hier, papa l'attendait vers huit heures du matin avec Dolin, qui par parenthèse n'est pas plus adroit chez nous que lorsqu'il était à votre service. Mon père, qui n'aime pas à attendre, surtout quand le déjeuner refroidit, allait et venait comme un gros écureuil en cage. A dix heures, ne voyant arriver personne : « Mets ton chapeau, me dit-il, et allons au-devant de ces *clampins;* » c'est son mot. Nous étions presque au bout de la grande avenue, quand nous vîmes quelqu'un étendu dans l'herbe auprès de la grille : « Quel est donc l'ivrogne qui se permet de venir cuver son vin chez moi? » dit mon père en marchant sur le dormeur. Il était de si mauvaise humeur que je craignais quelque dispute; mais, en approchant, je vis un beau jeune homme, les yeux fermés, la figure ensanglantée et froid comme un mort. Je faillis me trouver mal. « Allons! allons! pas de faiblesses, pas de bêtises! me dit mon père. C'est mon neveu! Mais qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce qu'il fait là seul et blessé, ou mort peut-être? »

Je courus à la maison, j'envoyai chercher le docteur Thibaut à Ambrault, et le métayer et son fils rapportèrent mon cousin toujours évanoui. J'avais une émotion, un chagrin dont je ne me croyais pas susceptible pour quelqu'un que je connaissais si peu; la parenté sans doute! mais je faisais bonne contenance.

Tous nos soins furent inutiles pour le rappeler à lui. Le docteur Thibaut fit une grimace de mauvais augure en lui tâtant le pouls. Je me suis retirée chez moi... J'avais les nerfs si excités que j'ai

piétinait dans la boue, sous une pluie battante, à côté d'une sorte de char à bancs que j'avais déjà vu à Saint-Jean dans mon enfance. A mon appel : — Êtes-vous Dolin? ce brave Berrichon répond par une question analogue, manière de procéder de nos paysans méfians : — C'est-il pas vous le petit neveu à *défunt* votre grand'-tante? — Oui, mon garçon. — Et, comme ça! monsieur, ça va bien? — Merci, prenez les bagages, et en route! — Je veux bien, dans un petit moment, dit-il en traînant la voix sur la dernière syllabe. Son petit moment fut un peu long, car, pour charger ma malle et ajuster ses harnais, il lui fallut un grand quart d'heure, après quoi, debout sur le devant de la carriole, il pousse un *hi!* en fausset, accompagné d'un claquement de fouet qu'eût envié le plus fin postillon. Le petit cheval se détend comme un ressort et part au grand trot.

La pluie a cessé, et les rayons du soleil levant teintent en rose la cime des peupliers. Les pies, déjà réveillées à cette heure matinale, sautillent sur la route couverte de flaques d'eau, nous attendent effrontément, puis s'envolent sous les pieds du cheval pour aller recommencer leur danse saccadée à cent pas plus loin.

— Ça fait beau temps, pas vrai? dit mon cocher, toujours debout comme un conducteur de char antique.

Je ne sais pas où mon oncle a pêché ce chrétien-là, mais j'en ai peu vu d'aussi laids. — Une figure de polichinelle, grêlé, avec un œil plus petit que l'autre, et louchant tellement qu'il voit de côté comme les poules; une grande bouche de travers qui sourit disgracieusement à gauche; une paire d'oreilles plates, ornées d'anneaux d'or et de deux petites mèches blondes qui frisent au vent; de taille médiocre, une épaule beaucoup plus haute que l'autre, des mains à assommer un bœuf et des pieds à ruiner un cordonnier : voilà Dolin.

— N'allez-vous pas vous asseoir? lui dis-je.

— Dame! si vous voulez que je *dispose* vos affaires sur la route, je le veux bien aussi.

Ma malle, qui occupait sa place, m'expliqua sa posture. Je marmottai une sorte d'excuse pour l'embarras que je lui causais et je me tus; mais j'avais gagné les bonnes grâces de maître Dolin, et il se hâta de me faire remarquer de nouveau la beauté du temps, ce qui voulait dire : puisque nous voici en tête-à-tête, nous allons causer. J'espérais me soustraire à la conversation en feignant de n'avoir pas entendu; mais il revint à la charge en me criant comme à un sourd : — Le temps n'est point vilain!

— Sans doute.

— Plaît-il?

— Ça ne souffre aucune objection.

heureuse! Pendant qu'il parlait, je brodais au métier, mais je t'avoue qu'il m'a fallu couper et refaire bon nombre de points. Je m'étais tellement identifiée à ses récits et j'avais si bien perdu la notion du temps, que je lui demandai naïvement s'il était allé à Rome dans ce temps-là? J'ai bien senti que j'avais dit une bêtise quand il m'a répondu, pour se moquer de moi : « Cela se pourrait bien! » Aussi l'ai-je boudé toute la soirée parce que j'avais tort.

A propos, il m'a apporté de Paris deux jolies robes : il y en a une pour toi; mais je veux que tu choisisses, et je te les porterai un de ces jours à Dressais. En attendant, je t'embrasse bien fort comme je t'aime. MARGUERITE.

JOURNAL DE MARC VALERY.

3 juin. — J'ai refait connaissance avec tous les petits coins du château et du parc où j'avais laissé mes souvenirs d'enfance.

A trente kilomètres au sud d'Issoudun, Saint-Jean est situé au milieu des brandes et des bois de cette partie du Berry appelée autrefois le Boischaut, qui est bornée au nord par des plaines immenses désignées ici sous le nom de Champagne (*Campania*).

Le château, rebâti en partie sous Louis XIV, est flanqué de deux corps de logis latéraux formant un massif carré; chaque angle est occupé par une tour, dont la principale, qui est le donjon ou beffroi avec ses mâchicoulis, son échauguette, ses toits pointus, ses cheminées élancées, ses fenêtres à meneaux, date du XIVe siècle. Du côté de la cour d'honneur, on pénètre dans le manoir par un perron de huit marches ébréchées et par un grand vestibule.

A gauche, la salle à manger; à droite, le salon, décoré dans le goût Louis XV, avec boiseries peintes en blanc et dorées, panneaux de tapisseries et dessus de porte représentant des chasses, cheminée en marbre blanc avec glace et candélabres. Le donjon, contigu au salon et converti depuis longtemps en bibliothèque, communique avec la chambre que j'occupe dans l'aile gauche; mais je peux sortir de chez moi sans passer par le rez-de-chaussée du beffroi. M. Désormes et sa fille habitent le premier étage.

J'ai été agréablement surpris de trouver la bibliothèque composée d'une assez grande quantité de bons ouvrages. Je ne m'attendais guère à cette bonne fortune chez mon oncle, qui ne se pique ni d'érudition ni de littérature. J'ai su que cela provenait des anciens propriétaires du château. Tout est bien rangé; Marguerite est instruite, elle lit beaucoup et a le goût des choses sérieuses.

A cinquante pas du château, la ferme et les écuries donnent sur une grande pelouse. C'est là que débouche, en face de la porte

d'entrée, la longue avenue d'ormes séculaires au bout de laquelle je me suis évanoui en arrivant. Des pièces de toile, des draps et tous les témoignages d'une lessive récente étendus sur les haies, sur les piles de bois, fagots, planches fraîchement débitées qui encombrent les gazons, dénotent peu de goût et peu de soin chez le propriétaire de Saint-Jean.

Le jardin n'est pas mieux tenu. J'avais vu les plates-bandes soigneusement cultivées par ma tante, qui adorait les fleurs. Aujourd'hui les chardons, les orties et la ciguë sont les seules plantes d'ornement; elles poussent avec rage jusque dans les allées. La terrasse, où les pots de fleurs exotiques s'alignaient autrefois avec méthode, est maintenant envahie par les pampres grimpans de la vigne et du houblon. Une douzaine d'orangers dans leurs caisses de bois vermoulu et quelques pieds de géraniums rabougris, vestiges d'une collection précieuse, se rôtissent au soleil dans leurs faïences ébréchées.

Je me rappelai un berceau de clématite à l'ombre duquel Mme Désormes venait lire et coudre durant une partie de la journée. Je vois encore cette excellente femme, ne levant guère les yeux de sa broderie que pour les reporter sur sa fille et sur moi. Parfois cependant elle regardait l'horizon bleu qui se montre au-dessus des arbres de la forêt; elle soupirait et reprenait son ouvrage avec résignation. Ce soupir fréquent me frappait. Je me demandais pourquoi ma tante n'était pas heureuse. Les enfans ne savent ce que c'est qu'une maladie de langueur. Ma tante se mourait sous nos yeux depuis que Marguerite était au monde. Aujourd'hui le treillage de la tonnelle est pourri ou brisé, les bancs sont convertis par le jardinier en séchoirs à oignons, et l'odeur de l'ail et de la ciboule a remplacé le parfum des chèvrefeuilles et des roses. Une paire de vieux sabots, un arrosoir, un pot où des escargots attendent l'honneur de figurer sur la table du maître, une botte de liens, une souricière, gisent épars sur le sol parmi les débris et les feuilles sèches.

Le jardin en contre-bas est devenu un potager, car en fait de fleurs je n'y ai vu que des choux. Les allées, sillonnées d'ornières par les eaux de pluie, n'ont plus pour bordure que de l'oseille ou du persil.

Je n'ai pas à critiquer la conduite de mon oncle; mais, en voyant une telle incurie, on croirait qu'il n'est que le fermier de sa propriété, et l'abandon où je retrouve tout ce qui ne rapporte rien m'attriste. Marguerite a pourtant le goût de l'ordre et de l'élégance, et l'intérieur de la maison est bien tenu grâce à elle; mais il paraît que là se concentre et s'arrête son autorité.

La pêcherie a rongé ses rives et s'est étendue jusque dans les

allées d'ormes et de tilleuls. En revanche ces beaux vieux arbres se moquent maintenant du ciseau savant qui les taillait jadis en perruques. Ils étendent leurs longs bras et trempent leurs chevelures dans l'eau. Le bateau sur lequel je m'essayais à la navigation était resté dans mon souvenir aussi beau et aussi grand qu'un vaisseau de haut bord; le voici dans la vase, le ventre ouvert, au milieu des joncs et des nénufars.

Tous les escaliers et bancs de gazon sont éboulés ou aplanis par les bestiaux qui pacagent partout, et on ne peut s'asseoir nulle part sans rencontrer le résultat du séjour des poules, des moutons et des vaches.

Le parc, dessiné jadis dans le goût de Marly, n'est plus qu'un bois où l'on retrouve encore quelques traces d'allées envahies par les rejets et les fougères. La partie située autour de la ferme, côté utile de la propriété, est moins négligée. On n'y voit que carrés de luzerne, trèfle, pommes de terre, betteraves, etc. Au siècle dernier, un des anciens possesseurs de Saint-Jean, voulant garder ses chasses, avait pris soin d'entourer sa réserve d'un mur de six pieds de haut; mais M. Désormes, qui au-delà de cette enceinte n'a d'autres voisins que lui-même, et trouve trop coûteux de relever ses murailles, préfère laisser libre l'accès de son enclos aux sangliers et aux loups, qui viennent, la nuit, lui manger ses pommes de terre ou ses chiens.

. . . .

Marguerite m'a montré dans la journée quelques monnaies antiques et objets curieux trouvés aux environs. J'ai proposé à mon oncle d'en dresser un catalogue et d'en faire un rapport à la société des antiquaires de France; mais cela a paru lui faire médiocrement plaisir.

— Tu peux bien cataloguer tout ce que tu voudras pour ton compte, m'a-t-il dit; mais j'aime autant que le public ne se mêle pas de ce que j'ai ou de ce que je n'ai pas. Amuse-toi, si tu veux, à arranger dans la bibliothèque toutes les vieilleries qui en valent la peine, et jette-moi dehors tous ces tessons de pots.

Quand je lui eus démontré la valeur de beaucoup de ces curiosités, et que Marguerite lui eut dit qu'elle s'intéressait à tout cela : — Rangez donc ces bric-à-brac comme vous l'entendrez; moi, je vais un peu voir à mes fauchailles. — Et il sortit, me laissant en tête-à-tête avec ma cousine. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et notre musée commence à prendre tournure. Haches et pointes de flèches en silex, instrumens celtiques, monnaies gauloises, grecques et romaines, lames de poignards, anneaux de cuivre et de bronze de dimensions variées, plaques de bronze qui semblent provenir d'une

un héros mythologique à la mode du XVIIe siècle, est assis au pied d'un grand arbre, dont le branchage débonnaire s'écarte avec complaisance pour laisser voir la silhouette d'une ville bleuâtre sur un ciel rose. Le berger joue de la sourdeline, et fait danser trois jeunes filles aux poses maniérées. Un gros zéphyre joufflu, caché derrière un nuage, souffle et soulève les plis de leurs tuniques fanées.

Derrière le berger musicien, un grand chien gris boit dans un filet d'eau qui jaillit d'une urne au milieu des joncs. L'animal semble avoir été transporté du premier plan au second, sans aucun égard pour les lois de la perspective, car il lui serait impossible de passer, tant il est hors de proportion, sous la porte de la ville placée à côté de lui, tandis qu'un cavalier, nullement étonné de la présence de ce chien plus grand que son cheval, y pénètre facilement. Au premier plan, sur l'herbe raide et pointue comme des fers de flèche, deux amours bouffis tressent des couronnes à une licorne blanche déjà enguirlandée jusqu'à la queue.

Il paraît que le coup que j'ai reçu contre un arbre en sautant de la voiture était grave, puisqu'il a fallu me saigner, pour m'éviter d'aller me promener sur une autre planète.

MARGUERITE DÉSORMES A FANNY D'ASTAFORT.

Saint-Jean, 2 juin 1850.

Il y a bien longtemps, chère Fanny, que nous n'avons babillé ensemble. Nous ne sommes qu'à dix kilomètres l'une de l'autre, et pourtant on dirait qu'un bras de mer nous sépare. Où est le temps de la pension où nous ne nous quittions jamais? Il me semble que j'ai vieilli de dix ans depuis l'année dernière. Sais-tu que je vais avoir dix-sept ans? C'est effrayant comme les jours s'envolent, et cependant tous les matins j'aspire à voir arriver le soir bien vite. L'existence est très monotone à Saint-Jean. Je n'aperçois mon père qu'aux heures des repas, tant il est occupé de son agriculture et de ses défrichemens. Il est partout, excepté chez lui, et je crois bien être la personne qui le voit le moins. Heureusement que l'arrivée de notre *petit neveu* est venue faire diversion à la régularité de mon ennui.

Je te vois d'ici ouvrir tes grands yeux noirs et chercher d'où m'est tombé cet enfant-là. Tu crois peut-être que c'est un tout petit garçon qu'il faut amuser et faire manger? Point. Il mange seul, parle couramment et ne demande qu'à rire. Tu le trouveras même un peu avancé quand je t'aurai décrit sa personne. Sa figure est avenante, ses manières sont pleines de distinction. Il a cinq pieds cinq pouces au moins. Enfin c'est mon cousin Marc Valery! J'étais

moi te dire que tu ne le connais pas encore toi-même, ce sentiment qui se montre malgré toi à chaque page de ta lettre, et tu seras bien étonnée, n'est-ce pas ? quand je te dirai en deux mots que tu aimes ton cousin Valery.

Oui, Marguerite, c'est comme cela; mais ce qui va t'étonner bien davantage, c'est que M. Marc ne vient dans le pays que pour m'être présenté comme futur époux. Depuis quelque temps, ma mère me prônait sans cesse le mariage, et bien qu'elle me montrât un avenir couleur de rose et assez riche en comparaison de l'étroite médiocrité ou nous vivons, moi je craignais d'échanger ma liberté et mes tranquilles habitudes contre une position plus brillante; mais puisque tu l'aimes, ma chérie, il doit t'aimer aussi, toi si gentille et si bonne! et alors... je n'ai que faire d'avoir peur, et tu me délivres d'un grand souci.

Pendant que tu me destines gracieusement une robe, ma mère m'en fait faire une superbe pour le jour où viendra, comme simple visiteur, celui que déjà elle appelle en riant son gendre. Elle m'exhorte à me montrer dans tous mes avantages, et veut me coiffer et m'habiller elle-même ce jour-là. Pauvre mère, si elle savait comme c'est en pure perte! Seulement, Marguerite, je dois t'avertir de ne pas te laisser entraîner par ton bon cœur. As-tu songé que ton cousin n'a pas de fortune, et ton père consentirait-il jamais à cette union? Je suis beaucoup plus âgée que toi, par conséquent beaucoup plus raisonnable. J'ai donc le devoir de te dire : Réfléchis aux chagrins que tu te crées dans l'avenir, si tu échoues près de ton père, qui doit avoir en vue pour toi quelque richard.

Tiens, vois-tu, Marguerite, il vaudrait mieux regarder Marc seulement comme un parent, sans apporter dans votre amitié un sentiment plus tendre qui te rendra bien malheureuse, j'en ai peur. Ne va pas croire, au moins, que je te fasse cette belle morale afin de garder pour moi M. Marc! Le pauvre garçon! je ne pourrais pas m'enflammer pour lui à première vue, et surtout sachant que son cœur est déjà battu en brèche par ma meilleure amie. Trêve de plaisanteries. Je lui souhaite de devenir un jour ton mari; mais, s'il me demandait conseil, je lui dirais de ne pas t'aimer autrement qu'on aime sa sœur.

En attendant, tu as piqué ma curiosité en me parlant de celui qui, le premier, a fait battre le petit cœur de ma Marguerite, et j'attends votre visite avec impatience pour examiner ce beau petit neveu.

Pense à ce que je te dis et crois en celle que tu nommes ta sérieuse amie. FANNY D'ASTAFORT.

pleuré je ne sais combien de temps, probablement jusqu'à ce que la fatigue m'ait endormie, puisque Nanniche m'a réveillée en me disant que *le monsieur* était sauvé, qu'il avait parlé et qu'il dormait. Hier il s'est levé et a passé une partie de la journée avec moi. Nous avons fouillé dans la bibliothèque. Que de livres et que de poussière! Je lui ai montré aussi quelques ferrailles anciennes, de vieilles monnaies et des débris de vases que l'on trouve de temps en temps dans la propriété. Il admire tout cela, et, quoique savant, il n'est pas ennuyeux comme ce monsieur Pillepuce, soi-disant antiquaire, qui est venu de Bourges il y a trois mois, et dont, tu te souviens, nous nous sommes tant moquées. Je comprends tout ce que dit Marc, et ce matin il m'a promenée en imagination au milieu d'une ville antique. Sais-tu ce qui m'a procuré le plaisir de ce voyage? Tu ne le devinerais jamais. C'est ce bracelet en or que papa a trouvé en faisant faire des travaux d'irrigation du côté de La Motte. Ce vieux bijou a été le point de départ de tout un voyage dans le passé. Marc a été amené à parler du luxe des dames grecques et romaines couvertes de riches étoffes de gaze et de soie, les bras, les doigts et le cou chargés de joyaux précieux, coiffées de plumes dans leurs cheveux poudrés d'or, et suivies d'esclaves, dont les unes portaient de grands parasols, et les autres balançaient des éventails de plumes de paon. Il parlait si bien que je me promenais dans la foule antique avec lui, bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux de village; c'étaient des marchands de fruits en plein air sous des auvents de toile rayée, des jongleurs accompagnés de joueurs de flûte, des tavernes où les esclaves venaient oublier la perte de leur liberté en buvant outre mesure, des théâtres de marionnettes, ni plus ni moins qu'aux Champs-Élysées à Paris, avec Polichinelle et son gros bâton, des esclaves, hommes et femmes, vendus à la criée, des dames portées en litière par des Éthiopiens dont les vêtemens blancs font ressortir la peau d'ébène. D'autres lionnes de ce temps-là étalent des toilettes éblouissantes dans des chars à quatre roues, précédés de coureurs qui font ranger les badauds. Des jeunes gens à cheval viennent caracoler aux portières des voitures et font les beaux devant ces dames; cela se passe comme au bois de Boulogne. Les trompettes sonnent, la foule se précipite : voici les licteurs et les hérauts sur des chevaux blancs caparaçonnés de violet; un haut personnage, vêtu de pourpre, escorté des enseignes, s'avance sur un char de triomphe; on se pousse, on se presse, les instrumens de cuivre répondent aux cris et aux saluts du peuple, les chevaux frappent de leurs pieds dorés les dalles sonores, les chars roulent avec fracas dans la poussière, et nous deux de nous ranger, d'admirer et de fuir la grosse cavalerie bardée de fer. Oh! que j'étais

propriétés. Fanny n'a jamais eu des goûts de luxe, c'est une fille sérieuse qui fera le bonheur de Marc et réciproquement.

Ainsi, tout étant pour le mieux, il ne s'agit plus que de se rencontrer. En attendant ce grand jour de demain, chère madame, recevez toutes mes amitiés sincères et dévouées. DÉSORMES.

JOURNAL DE MARC VALERY. — NOTES.

4 juin. — A quelle époque géologique l'homme est-il apparu? Probablement à la même époque que ces mastodontes gigantesques dont les espèces sont aujourd'hui détruites et dont on retrouve les restes fossiles dans l'étage miocène des terrains tertiaires.

L'homme antédiluvien, dont on avait nié la possibilité, existe-t-il? Les haches et les instrumens en silex mêlés à des ossemens d'animaux fossiles découverts par M. Boucher de Perthes, les flèches en silex ou à pointe d'os dans les tourbières, l'animal fossile d'espèce éteinte frappé d'une flèche de pierre gisant auprès de l'os entamé, les ossemens humains trouvés près du Puy par M. Aymard, etc., prouvent que l'homme existait à une époque bien antérieure au *diluvium*, qu'il est contemporain des volcans d'Auvergne, et a peut-être vu surgir les Alpes et les Pyrénées. Si cela est prouvé, pourquoi aller chercher nos origines celtiques dans celles de la race mongole et laponne sur les plateaux de l'Altaï et des Monts-Célestes?.....

. . . .

Il y a un ménage de rossignols installé dans le massif de verdure, sous ma fenêtre. Le mâle a chanté pendant tout le temps de mon travail. Il s'inquiète peu du rossignol antédiluvien, lui! Toute son affaire, c'est l'amour.

5 juin. — Mon oncle et moi avons été à Ardentes pour régler nos affaires de famille chez le notaire, M. Chassepain, un tout petit homme maigre avec une grosse voix, un long nez, une cravate blanche, une paire de lunettes d'or et un faux toupet blond.

Mais, à mon grand désappointement, le notaire s'excusa de n'avoir pas encore eu le temps de rassembler les pièces, de vérifier les comptes, etc. Voilà bien la lenteur berrichonne; on a toujours le temps dans ce pays-ci. M. Désormes n'a point paru surpris de ce retard, et s'est contenté de prier le tabellion de s'occuper plus activement de mon affaire, après quoi nous sommes revenus à Saint-Jean. J'ai perdu ma journée, mais demain je me remets au travail.

6 juin. — En déjeunant, Marguerite m'a parlé de deux camps romains, — ou gaulois, — assez près d'ici, l'un du côté de Corny, l'autre à Brives, puis des *tumuli* de Maron et de Presle, qui sont remarquables. Nous avions projeté d'aller visiter ce dernier, mais

d'entrée, la longue avenue d'ormes séculaires au bout de laquelle je me suis évanoui en arrivant. Des pièces de toile, des draps et tous les témoignages d'une lessive récente étendus sur les haies, sur les piles de bois, fagots, planches fraîchement débitées qui encombrent les gazons, dénotent peu de goût et peu de soin chez le propriétaire de Saint-Jean.

Le jardin n'est pas mieux tenu. J'avais vu les plates-bandes soigneusement cultivées par ma tante, qui adorait les fleurs. Aujourd'hui les chardons, les orties et la ciguë sont les seules plantes d'ornement; elles poussent avec rage jusque dans les allées. La terrasse, où les pots de fleurs exotiques s'alignaient autrefois avec méthode, est maintenant envahie par les pampres grimpans de la vigne et du houblon. Une douzaine d'orangers dans leurs caisses de bois vermoulu et quelques pieds de géraniums rabougris, vestiges d'une collection précieuse, se rôtissent au soleil dans leurs faïences ébréchées.

Je me rappelai un berceau de clématite à l'ombre duquel Mme Désormes venait lire et coudre durant une partie de la journée. Je vois encore cette excellente femme, ne levant guère les yeux de sa broderie que pour les reporter sur sa fille et sur moi. Parfois cependant elle regardait l'horizon bleu qui se montre au-dessus des arbres de la forêt; elle soupirait et reprenait son ouvrage avec résignation. Ce soupir fréquent me frappait. Je me demandais pourquoi ma tante n'était pas heureuse. Les enfans ne savent ce que c'est qu'une maladie de langueur. Ma tante se mourait sous nos yeux depuis que Marguerite était au monde. Aujourd'hui le treillage de la tonnelle est pourri ou brisé, les bancs sont convertis par le jardinier en séchoirs à oignons, et l'odeur de l'ail et de la ciboule a remplacé le parfum des chèvrefeuilles et des roses. Une paire de vieux sabots, un arrosoir, un pot où des escargots attendent l'honneur de figurer sur la table du maître, une botte de liens, une souricière, gisent épars sur le sol parmi les débris et les feuilles sèches.

Le jardin en contre-bas est devenu un potager, car en fait de fleurs je n'y ai vu que des choux. Les allées, sillonnées d'ornières par les eaux de pluie, n'ont plus pour bordure que de l'oseille ou du persil.

Je n'ai pas à critiquer la conduite de mon oncle; mais, en voyant une telle incurie, on croirait qu'il n'est que le fermier de sa propriété, et l'abandon où je retrouve tout ce qui ne rapporte rien m'attriste. Marguerite a pourtant le goût de l'ordre et de l'élégance, et l'intérieur de la maison est bien tenu grâce à elle; mais il paraît que là se concentre et s'arrête son autorité.

La pêcherie a rongé ses rives et s'est étendue jusque dans les

A la muraille, deux affreux portraits qui louchent et n'ont pas la bouche sous le nez reproduisent les traits de feu M. d'Astafort et de madame. Il paraît qu'elle était blonde avant de devenir chocolat. Un piano droit dans un coin, quelques cahiers de musique, une table à ouvrage dans l'embrasure d'une des fenêtres ornées de rideaux à ramages; par terre une natte neuve qui se roule sur elle-même quand on pose le pied dessus; un rang de chaises de paille devant une rangée de fauteuils en acajou garnis de velours d'Utrecht rouge; sur la cheminée, une pendule représentant un troubadour en or vêtu d'une tunique à crevés, chaussé de bottes à entonnoir, et pinçant de la lyre devant une dame à la mode de la restauration... Deux vases de fleurs en coquillages sous des globes et une paire de candélabres à branches garnis de bougies sont placés de chaque côté de la pendule.

Dès que nous sommes assis autour de la table, une grosse servante, vraie maritorne, apporte des gâteaux, des fruits, de la bière, de l'eau-de-vie, des cigares : évidemment cette dame ne nous attendait nullement. — Monsieur Désormes, dit-elle, ne vous gênez pas; vous savez, faites comme chez vous. — Puis se tournant vers moi : — C'est que nous sommes de vieux amis, monsieur... Prenez donc un cigare et un verre de bière! Vous pouvez fumer, ne craignez pas de m'incommoder, mon pauvre mari m'y a habituée, Dieu merci! Il ne *décessait* pas, monsieur!... Fanny, offre donc un fruit à monsieur... J'ai entendu parler d'une chute que vous avez faite en arrivant à Saint-Jean; on dit que c'est la faute à Dolin, il est si maladroit! Il a été à mon service et m'a versée deux fois, ce qui m'a bien dégoûtée de lui : c'est un domestique bien fidèle, mais bien sot; je l'ai cédé à M. Désormes sans lui demander du retour... Est-ce le docteur Thibaut qui vous a soigné? C'est un bon médecin, il a une nombreuse clientèle... Fanny, offre donc un gâteau à monsieur... Comment trouvez-vous le pays? On dit que vous vous occupez d'antiquités. Vous trouverez beaucoup de vieilleries dans nos environs... J'espère que nous aurons l'honneur et le plaisir de vous revoir... Vous habitez Paris toute l'année?... Il fait bien beau temps depuis trois jours, etc., etc.

La brave dame m'avait pris pour but de son éloquence. Ses questions banales étaient débitées avec une telle volubilité que le commencement d'une phrase n'attendait pas la fin de la précédente. C'était un véritable revolver à paroles. Marguerite vit probablement que je succombais sous cette mitraille de mots, elle se leva et proposa un tour de jardin. S'emparant du bras de Mlle Fanny, elle alla s'ébattre comme un oiseau au milieu des fleurs et des herbes folles dont elle se mit à faire un gros bouquet. Je sentais que je devais

cuirasse, un casque en fer malheureusement très endommagé, statuettes, vases, dont un très bien conservé et rappelant par sa forme les vases grecs, fioles en verre dites urnes lacrymatoires, qui ne sont réellement que de petits flacons à essences, tous objets trouvés ici.

Ma cousine prenait un véritable plaisir à ce travail. Elle m'adressait de sa jolie voix, dont le timbre me trouble et me plaît, des questions à propos de tout, et ouvrait de grands yeux curieux et intelligens à chacune de mes réponses. Ce cours d'archéologie, avec une aussi jolie élève, avait pour moi un charme extrême.

Je ne sais pas si Marguerite est véritablement jolie; il y a des momens où je la trouve adorable, et cependant, à première vue, elle n'a rien qui frappe, si ce n'est le contraste de son abondante chevelure blonde et frisée avec ses sourcils et ses yeux bruns, qui ont une remarquable expression de douceur et de bonté; mais, à la bien détailler, elle est charmante : son nez est petit et sa bouche garnie de dents si pures et si blanches qu'elle a bien raison de les montrer en riant de ce bon rire franc et naïf des enfans. Elle a les mains fines et les pieds petits, la taille élégante, la démarche gracieuse et assurée. Chez elle, pas un geste qui ne soit juste et plein de naturel. Enfin ce n'est pas seulement une personne distinguée, c'est encore une femme très séduisante,... bien faite pour inspirer une vraie passion... si on se laissait aller!

Pourquoi a-t-elle été si froide et si réservée avec moi dans la soirée? Ai-je dit quelque chose qui lui ait déplu? Pourquoi M. Désormes m'a-t-il fait venir pour ces affaires qui étaient si faciles à conclure par lettres? Aurait-il quelque projet sur moi à propos de sa fille? Cette recommandation d'apporter un habit noir, costume très inusité chez lui, m'intrigue plus que de raison. Aurait-il sérieusement des idées de mariage?... Non, je suis trop pauvre! C'est une folie. Si cela ne doit pas être, il a grand tort de nous laisser en tête-à-tête comme il le fait. N'importe! je veillerai sur moi : je suis trop honnête homme pour vouloir troubler la vie de cette enfant; j'imposerai silence à mon cœur et à mes sens. Je ne veux ni ne dois céder à ce charme infini qui m'attire vers Marguerite. Marguerite! quel joli nom!

Il faut me remettre au travail...

FANNY D'ASTAFORT A MARGUERITE DÉSORMES.

Dressais, 4 juin 1850.

Ma petite Marguerite, j'ai lu et relu ta longue lettre, et j'ai tâché d'y démêler le fond de ta pensée. Je crois y être parvenue. Laisse-

serrait tellement le cœur que j'avais envie de pleurer. Et pourtant ce que je lui ai dit ne peut pas m'avoir attiré sa haine. Elle que j'aime plus que tout au monde! elle pour qui je voudrais mourir! Non, c'est impossible, j'ai mal compris le sens de son regard. Et moi qui me croyais raisonnable, moi qui ai fait les plus beaux projets d'indifférence, de calme et de froideur, me voilà follement épris!

Marguerite m'a rappelé et m'a chargé d'une nouvelle brassée de fleurs sans me dire un mot. J'ai cru lui voir les yeux humides. — Ma cousine, lui dis-je, vous, ma seule parente, la seule personne que j'aime en ce monde, pardonnez à un pauvre garçon qui se donne à vous corps et âme pour toujours.

— Dites donc quelque chose à Fanny, répondit-elle, sinon elle vous prendra pour un sauvage.

J'obéis. Que n'eussé-je pas fait pour plaire à Marguerite! Je m'efforçai d'être aimable auprès de son amie tout le long de ce diable de pré qui n'en finissait plus. Cette demoiselle a dû me trouver bien stupide! La visite se termina enfin, à ma grande satisfaction, et nous sommes revenus à Saint-Jean par un temps lourd et orageux. Marguerite était si sérieuse que son père lui en fit la remarque à plusieurs reprises. — Voilà l'effet que te produisent tes amies? disait-il; tu sembles avoir perdu tous tes parens!

Marguerite essaya de reprendre sa bonne humeur, mais elle était préoccupée. Je rencontrai deux fois son regard inquiet et curieux, Je ne sais ce qu'elle comprit dans mes yeux; mais elle se mit à pleurer. — Là, dit mon oncle, il ne manquait plus que ça! Qu'est-ce qui lui prend? Voilà bien les petites filles! Elles rient, et puis elles pleurent! Elles sont folles comme le temps!

Je fis de mon mieux pour la distraire; mais je ne savais que dire, ne comprenant pas la cause de son chagrin. Elle me répondit brusquement : — Laissez-moi tranquille! — cacha sa figure dans son mouchoir et fondit en larmes.

Après dîner, nous avons été au salon. Il pleut. Marguerite se retire de bonne heure en disant que l'orage lui a donné la migraine. Est-ce vrai? est-elle malade? est-elle indignée?.... Je ne sais que penser. Je suis troublé, je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Je vis comme dans un rêve où j'agis malgré moi, où je parle contre ma volonté, où je m'élance sur la route que je devrais fuir, où j'étreins ce que je redoute d'approcher. — Et pourtant j'ai conscience de ce danger qui m'attire et me fascine. — Est-ce que je n'ai plus conscience de moi-même? L'amour est-il une fatalité?

Mme D'ASTAFORT A M. DÉSORMES.

Dressais, 4 juin 1850.

Mon cher voisin,

Comment! M. Valery est arrivé à Saint-Jean et vous ne m'en dites rien! Vous êtes bien un vrai Berrichon pour la lenteur! Vous attendez six mois pour entamer cette affaire qui me convient beaucoup, et, quand il n'y a plus qu'à se voir, vous ne m'en prévenez même pas! Quel lambin vous faites! Je voudrais tant voir notre pauvre Fanny mariée! Savez-vous qu'elle aura cette année vingt et un ans et qu'il n'y a pas de temps à perdre!

Si vous jugez convenable d'en parler tout de suite à votre neveu, vous connaissez mes intentions à l'égard de ma fille. Je lui constituerai en dot deux mille cinq cents francs de rente sur mes propriétés, qui m'en rapportent cinq mille, et je lui donnerai un trousseau convenable; je ne peux pas mieux faire. Allons, mon vieux, sortez de votre torpeur et amenez-moi M. Valery, mon futur gendre, pour qui j'ai déjà la tête montée.

Recevez mes amitiés sincères.

BLANCHE D'ASTAFORT, née TOURTIAUX.

P.-S. Ne serait-il pas prudent d'avertir M. Chassepain pour le contrat?

M. DÉSORMES A Mme D'ASTAFORT.

Saint-Jean, 5 juin 1850.

Chère madame,

Si je suis lambin comme vous dites, je vous trouve, moi, un peu bien pressée. Donnez au moins à mon neveu le temps de se remettre d'une chute qu'il a faite en arrivant. Craignez-vous donc qu'il ne s'envole? et voulez-vous que M. Chassepain dresse le contrat de mariage avant que les jeunes gens se soient seulement rencontrés? Pourquoi n'avertirions-nous pas aussi le maire et le curé de se tenir prêts? A votre place, j'enverrais les lettres de faire part tout de suite.

Ne vous impatientez donc pas. Demain jeudi je vous présenterai mon neveu, à qui je n'ai encore rien dit. Vous ferez bien de laisser ignorer notre projet à Fanny afin qu'ils se voient sans prévention.

Quand j'aurai rendu mes comptes à Marc, il aura environ quatre mille francs de rente. C'est très joli pour un garçon. Vous faites à votre fille deux mille cinq cents francs de pension, on peut très bien vivre avec ça, d'autant plus qu'on est libre, quand on veut s'y donner, de doubler en trente ou quarante ans le rendement de ses

dîner, Dolin m'a prévenu que *mademoiselle* avait été à Dressais, chez son amie Fanny, et qu'elle ne reviendrait que demain soir.

Je vois bien qu'elle me fuit. Je lui déplais... Chère enfant, que je voudrais tant voir heureuse! Il faut que ce soit moi qui lui cause un ennui, le premier de sa vie peut-être! Je ne puis rester davantage auprès d'elle, c'est trop souffrir. Je partirai dès que M. Désormes sera de retour. Elle ne peut m'aimer, et pourtant je me figure qu'elle doit avoir gardé quelque chose de notre amitié passée; mais il y a de cela si longtemps, qu'en réalité elle ne me connaît que depuis huit jours. Peut-être aime-t-elle quelqu'un qu'elle va voir à Dressais? Cette supposition m'exaspère. Je suis jaloux d'elle comme si elle devait être à moi. Si j'allais à Dressais? Je veux savoir... Mais quel droit ai-je donc de m'immiscer ainsi dans la vie de Mlle Désormes? J'ai la tête en feu et je souffre beaucoup.

J'ai essayé de travailler un peu au résumé ethnogénique que m'a demandé M. de Weisberg sur les races celtiques; mais que sont ces recherches arides où les érudits nous égarent peut-être? Quel autre fil conducteur la mémoire nous tendrait dans ce labyrinthe des faits primitifs, si nous savions exercer les facultés du souvenir comme nous exerçons celles de l'induction!

Chacun de nous a pourtant vécu dès les premiers âges du monde, et a dû être frappé d'événemens prodigieux dont le contre-coup l'a transformé en un homme toujours nouveau d'âge en âge, et toujours le même dans son *moi* éternel!

Si je me souvenais du déluge?... Et qui me prouve que je ne m'en souviens pas? Pourquoi se défier sottement de ces réminiscences qui sont la conscience de l'âme, et les traiter de vaines hypothèses créées par l'imagination? La folle du logis ne serait-elle pas la seule sage du logis?

9 juin. — Me voilà tout seul à la maison. Essayons sérieusement de travailler.

NOTES.

Les premières notions sur notre race ne remontent pas à plus d'une quarantaine de siècles avant l'ère chrétienne. Les Grecs donnèrent le nom de Celtes (hommes des forêts) à toutes les tribus gauloises indistinctement, lesquelles se disaient descendues de Gaidhel, fils de *Némedh*. Qu'est-ce que Némedh, personnification de la race? Serait-ce le Νομάδες (nomades) des Grecs?

Le mot *race* me gêne. Pourquoi les savans n'ont-ils pas accepté le mot *famille* comme dans toute l'histoire naturelle? Cette *famille* se diviserait en *genres*, *espèces*, *variétés*, *sous-variétés*, *individu* et *sexe*... Mais l'orgueil de l'homme ne veut pas même que son enve-

mon oncle Désormes en a décidé autrement. — Il nous faut aller voir Mme d'Astafort, dit-il, nous sommes en retard avec elle.

J'ai demandé à ne pas être de la partie; mais Marguerite m'a si bien traité d'ours, de sauvage, et s'est tellement moquée de moi que j'ai dû aller endosser le fameux habit noir. Ma cousine, habillée deux heures d'avance, était ravissante dans sa robe rose. Selon elle, nous n'en finissions pas de déjeuner; dans son impatience, elle nous accusait de voracité, d'intempérance; enfin nous n'aurions jamais le temps d'aller à Dressais et d'en revenir : c'est ainsi que s'appelle le château où nous devions nous rendre, et où demeure la plus intime amie de Marguerite. Ceci m'expliqua sa joie et sa bruyante gaîté.

Maître Dolin est installé sur le siége; il a arboré son gilet rouge, sa casquette en toile cirée et ses gants de tricot blanc. Il est si fier du haut de son siége qu'il regarde à peine son maître.

— Si tu as le malheur de nous rompre le cou, je te casserai ma canne sur les reins, lui dit M. Désormes avec une colère feinte qui est chez lui un indice de belle humeur.

— Oh! ça, monsieur, c'est les deux grises, qui sont douces comme des agneaux.

Après avoir traversé Ardentes, l'antique Alerea, nous suivîmes un large chemin qui traverse la forêt de Châteauroux et va se perdre dans les brandes d'Arthon. Cette voie antique, appelée ici *levée de César*, est une route gauloise qui allait d'Argenton (*Argan-Dun*, la belle montagne) à Bourges (*Avarik*).

La voiture s'arrêta au milieu d'une cour, devant un petit perron de quelques marches. Mon oncle me présente à une dame d'une cinquantaine d'années, petite, toute ronde, le visage cramoisi. Ses cheveux, c'est-à-dire ses faux cheveux, couleur chocolat, surmontés d'un bonnet à rubans raides et d'un jaune prétentieux, sont roulés comme des boudins de chaque côté de ses tempes. Cette chère dame s'empresse de nous faire entrer au salon; elle se dit très surprise de nous voir, prétend qu'elle n'attendait pas notre visite; cependant sa robe de soie puce à volans, son col à dents, sa chaîne de montre, ses bagues et un médaillon trop grand pour une broche, trop petit pour un tableau, représentant un monsieur au daguerréotype cloué au milieu de sa vaste poitrine, dénotent assez qu'elle était sous les armes. Elle va et vient, pousse les meubles, accroche ses jupes dans les portes, veut nous faire rafraîchir; elle ne sait qu'imaginer pour être aimable et prévenante. Sa fille, grande brune aux cheveux noirs bien lissés, paraît très liée avec Marguerite, et je trouve qu'elle l'embrasse trop. Ces caresses démonstratives entre femmes me font l'effet d'amitiés qui ont besoin de se battre les flancs pour paraître sincères.

que dans *Abred*, le cercle des transmigrations, et que je ne peux *me souvenir*.

« Trois calamités primitives dans Abred : la nécessité, la perte de la mémoire et la mort, » et pourtant je dois m'efforcer de me ressouvenir de toutes choses pour mériter de participer au bonheur promis dans *Gwynfyd*, la région des bienheureux... Oh! alors, ma pauvre âme tourmentée du désir de se rappeler pourra donc ne plus penser qu'à Marguerite... Ai-je déjà aimé Marguerite dans une existence antérieure?... Je le crois. — Voilà que je me suis encore laissé égarer. . . . .

. . . .

Elle est revenue ce soir. Ces deux jours m'ont paru d'une longueur mortelle. Dès que j'ai entendu le roulement de la voiture sur le sable, j'ai couru au-devant d'elle et j'ai ouvert la portière en lui disant : — Enfin vous voilà! — comme si je ne l'avais pas vue depuis six mois. Elle m'a fait un joli sourire en rougissant, et a posé sa petite main rose sur mon épaule pour descendre de voiture.

— Vous vous êtes donc bien ennuyé sans moi?

— Ennuyé, non, mais désolé!

— Ma foi! je ne me suis pas amusée non plus... Papa est-il revenu? Ah! tenez, Mme d'Astafort m'a donné cela pour vous. — Et elle m'a remis une petite boîte contenant quelques monnaies romaines; puis elle a grimpé lestement le grand escalier.

Pendant le dîner, mon oncle a parlé récoltes et agriculture, mais il s'adressait bien plutôt à Dolin, qui lui donnait la réplique, qu'à nous autres.

A quelle race se rapporte donc le type de mon oncle? Il est de taille moyenne, un peu replet. Il a le front large, le crâne chauve, les yeux bleus très vifs, ombragés d'épais sourcils grisonnans, le nez un peu tombant, arrondi vers l'extrémité et couvert d'un bouquet de poils. Ses lèvres minces indiquent, d'après Lavater, un esprit caustique mélangé d'un certain degré d'égoïsme. Ses favoris contrastent par leur blancheur avec le ton de sa peau, rougie par le hâle. Ses manières sont brusques par suite de la fréquentation des paysans, mais cependant pleines de bonhomie. D'humeur insouciante, il se résigne à être mal servi plutôt par horreur du changement que par attachement pour ses domestiques. Il négligera d'entretenir son parterre, laissera les orties pousser dans sa cour, mais défrichera la brande avec rage et ne souffrira pas un chardon dans ses blés. *Faire suer la terre*, comme il dit en belle humeur, est son unique passion et son unique sujet de conversation. Bercé par le mouvement et le grand air, il s'endort dès qu'il s'assied. Levé dès quatre heures du matin, il passe sa matinée à surveiller ses ouvriers,

gêner mon oncle et Mme d'Astafort, qui se parlaient bas à quelques pas de moi; je mourais d'envie d'aller aider Marguerite à saccager la prairie, mais je n'osais pas : je craignais dè paraître trop empressé auprès d'elle, et je faisais une sotte figure tout seul, emboîtant le pas derrière les parens dans l'allée sablée. Mme d'Astafort me tira d'embarras : — Eh bien! monsieur, vous n'allez pas rejoindre ces demoiselles? vous n'êtes pas encore d'âge à préférer la société des personnes graves à celle de jeunes et jolies filles.

Je ne demandais qu'un prétexte, je saluai et je volai plutôt que je ne courus vers Marguerite.

— Marc! me cria-t-elle, venez me porter mes fleurs.....

J'ai commencé ce récit en riant; j'ose à peine le continuer... Il le faut; je dois noter tous les faits de ma vie présente.

C'était la première fois depuis mon retour que Marguerite ne me disait pas *monsieur*. J'en fus si ravi, qu'en recevant cette botte d'herbages de sa jolie main j'oubliai toutes les belles promesses que je m'étais faites. Entraîné par une émotion plus forte que ma volonté, j'appuyai mes lèvres sur son bras. Marguerite resta muette, mais elle devint rouge comme les coquelicots qu'elle tenait. Mlle Fanny nous tournait le dos. Je crois qu'elle ne vit ni le trouble de ma cousine ni le mien, car j'étais si ému de mon audace que la tête me tournait, et je tremblais comme si j'eusse commis un crime. Après un long silence, pendant lequel je n'osai pas regarder Marguerite : — Vous n'êtes guère aimable avec mon amie, me dit-elle tout bas, vous ne lui avez pas encore parlé! Elle est bien belle pourtant!

— Je m'inquiète fort peu de Mlle Fanny et je ne vois que vous, lui dis-je d'un ton qui semblait lui reprocher l'aveu que je lui faisais.

Elle me regarda en face; ses yeux voulaient lire jusqu'au fond de mon cœur. A-t-elle vu tout l'amour, tout le dévouement, tout le respect qu'elle m'inspire? Elle baissa ses longs cils bruns, comme pour me dire : — En voilà assez! Vous venez de m'offenser grandement. — Et, arrachant avec un mouvement de colère les longues graminées à la portée de sa main, elle se rapprocha de son amie.

Que n'aurais-je pas donné pour n'avoir rien dit! Je voulais courir après elle, obtenir mon pardon; mais son intolérable compagne était toujours là. Si Mlle Fanny savait comme je l'ai donnée au diable, elle ne me le pardonnerait jamais.

Je les suivis à distance dans la prairie, bornée d'un côté par la forêt de Châteauroux, qui se dressait comme une haute muraille de verdure, et de l'autre par un rideau de peupliers et de saules à travers lequel on apercevait les eaux bleues de l'Indre. J'étais triste, en colère contre moi-même... L'idée d'avoir offensé Marguerite me

leur donner une caresse, sans même les regarder; ce n'est pas son habitude. Est-ce qu'elle pleure?... Une voiture qui arrive du bout de l'avenue lui fait rebrousser chemin. Elle disparaît derrière la charmille. Je ne peux résister au violent désir d'aller la rejoindre, lui parler. J'ai son pardon à obtenir, si je suis cause de son chagrin; dans le cas contraire, je tâcherai de la consoler comme lorsque dans son enfance elle me confiait ses petits soucis... Mais en me levant je me suis trouvé nez à nez avec Mme d'Astafort et sa fille. Ces femmes-là sont décidément gênantes! Il a fallu les aider à descendre de leur espèce de calèche, haut montée sur roues, et subir les cascades de paroles de la grosse dame, qui me traite déjà comme une vieille connaissance.

— Eh bien! monsieur Marc, dit-elle en me prenant le bras, comment ça va-t-il depuis tantôt quatre jours que nous ne nous sommes vus? *Margot* vous a-t-elle donné de ma part des vieux sous? Oh! il n'y a pas à m'en remercier, je n'y connais rien. Eh bien! Fanny, tu ne dis rien à M. Valery? quelle fille sotte j'ai là! Je ne comprends vraiment pas l'éducation qu'on donne aux demoiselles à présent dans les pensions! Elles sont d'une retenue ridicule. Je ne sais pas si c'est dans les romans qu'elles apprennent à être si sauvages... Tiens! voilà que tu traînes un *épinat* avec tes volans! Dites donc, monsieur Marc, vous savez ce qu'on dit à cette occasion?... C'est un amoureux qu'on traîne à sa suite. Si ça ne vous fait rien, je vous appellerai Marc tout court; oh! moi, je suis sans façons avec les gens qui me plaisent. A propos, cet endormi de Désormes n'est pas chez lui, je parie? Savez-vous que ce n'est guère amusant pour Marguerite tout de même d'avoir un père comme ça? Il l'aime bien, cela ne fait pas de doute; mais il ne s'occupe pas beaucoup d'elle. Moi, à sa place, j'aurais laissé Margot en pension jusqu'à son mariage. Et puis la petite est encore trop jeune pour tenir une maison comme Saint-Jean; il faudrait une femme de tête ici, et jamais feu Mme Thérèse n'a eu d'autre volonté que celle de son mari. Ce n'est pas moi qui aurais laissé toutes ces ordures se prélasser devant le château! ça fait mal au cœur. Depuis que j'en ai fait honte à Désormes, c'est un peu moins sale; mais...

Dolin vint me délivrer, la casquette à la main, riant d'un côté à Mme d'Astafort, jetant de l'autre un regard gracieux à Mlle Fanny.

— Comme ça, leur dit-il familièrement, vous voilà chez nous, et ça va bien, madame, et la demoiselle pareillement?

On entra au salon. Dolin apporta des rafraîchissemens.

— Ce n'est pas de trop, mon bon Dolin, disait la grosse bourgeoise en s'éventant; il fait une chaleur étouffante aujourd'hui! Et M. Désormes est-il toujours content de vous?

MARGUERITE A FANNY.

Saint-Jean, 7 juin.

Je viens à toi, Fanny, parce que j'ai besoin de consolation, et qu'il n'y a que toi qui puisses m'en donner. Depuis quelques jours, je ne me connais plus; je sens un trouble et un ennui qui me dévorent; il me semble que j'ai la fièvre, et que si je pouvais bien pleurer auprès de toi, je serais soulagée... Mais tu ne comprends rien, n'est-ce pas, à ce lugubre commencement? Je le crois. Hier soir, je me suis sentie si triste que je me suis interrogée; j'ai retourné dans ma mémoire tout ce qui s'est passé depuis quelques jours, et peu à peu j'ai déchiffré un nom au fond de mon cœur, et ce nom, c'est *Marc*. Depuis lors j'ai compris que tu avais raison de me dire que j'aimais celui qu'on te destine! Je me suis rappelé les plus petits incidens de cette promenade d'hier dans le pré, quand j'ai voulu lutter contre le charme et renvoyer vers toi celui qui devait t'épouser... Et quand pour m'obéir il t'a offert son bras et que vous vous promeniez devant moi, en causant de je ne sais quoi, oh! alors, Fanny, j'étais comme folle, je t'en ai voulu, je t'ai accusée de cruauté... J'ai cru dans ce moment-là que tu voulais m'enlever l'amour de Marc! Après, j'ai eu honte de mes mauvaises pensées, et c'est pour m'en accuser que je t'écris et en même temps pour t'en demander pardon. Oh! dis-moi encore, dis-moi toujours que tu ne l'aimes pas, que tu ne veux pas de lui et que Marc ne t'a dit aucune parole d'amour!... Je ne voulais pas vous écouter, je n'écoutais pas, et j'étais furieuse de ne pas entendre!

Écris-moi donc, ou viens, si tu peux m'apporter un peu de calme. Console-moi et aime ta MARGUERITE.

JOURNAL DE MARC.

8 juin. — Hier, Marguerite a été préoccupée, triste. Elle s'est enfermée chez elle; je l'ai à peine vue. Mon oncle m'a emmené voir faucher; quelle singulière partie de plaisir! Aujourd'hui M. Désormes est parti dès le matin pour toucher ses fermages à Lignières. Il ne doit revenir que demain.

Ce tête-à-tête de deux jours où il me laissait avec sa fille m'a fait croire qu'il avait en moi une confiance sans bornes, ou que... Mais à quoi bon me nourrir de vaines espérances? Mon oncle ne songe point à voir en moi le fiancé de Marguerite, ou il sait de reste que Marguerite n'est point disposée à seconder ses vues. Elle n'est pas descendue déjeuner, et je ne l'ai pas rencontrée de la journée. J'espérais lui parler au moins ce soir; mais, comme je l'attendais pour

— Mais pas du tout; au contraire je n'aspire qu'à quitter Paris pour venir respirer l'air des forêts et des landes.

— Ah!... Alors pourquoi ne cherchez-vous pas à vous marier par ici?

— Me marier!... Mais il me semble que, quand on n'a pas de fortune, on doit songer à s'assurer une position indépendante avant tout.

— Vous n'êtes pas absolument sans fortune; d'ailleurs l'argent ne fait pas le bonheur, et je plains les jeunes filles qui, comme Marguerite, ne seront jamais épousées que pour leurs écus.

— Mais M[lle] Désormes est assez belle, assez intelligente et assez bonne pour mériter d'être aimée pour elle-même.

— Avec quel feu vous parlez d'elle! Ne dirait-on pas qu'il n'y a que Marguerite au monde?

C'était l'occasion de lui faire un beau compliment sur sa fille, mais j'eus la stupidité de ne rien trouver qui eût de l'à-propos, et je ne sus qu'insister sur les charmes et les mérites de ma cousine.

— Ah çà! vous avez l'air d'en être amoureux, savez-vous? Prenez garde! son père a de grandes ambitions pour elle.

— Aussi, répondis-je bien vite, je n'ai pour elle que les sentimens d'un frère.

M[me] d'Astafort se contenta de ma réponse, et je vis qu'elle n'avait pas de curiosité malveillante. Quelques instans après, nous étions assis sur un banc avec Marguerite et Fanny. M[me] d'Astafort se leva bientôt et emmena Marguerite pour aller voir je ne sais quoi. J'allais les suivre.

— Fanny est lasse, me cria la grosse personne, attendez-nous ici.

Je restai seul avec Fanny, qui ne me parut nullement étonnée des façons de sa mère et se mit à causer avec une grande liberté d'esprit. Je lui ai trouvé du jugement, du savoir-vivre et une certaine instruction pour une demoiselle de province ornée d'une mère si vulgaire et vivant dans un milieu si borné. Je la crois très intelligente, mais gâtée déjà ou arrêtée dans son essor par l'esprit d'étroite personnalité qui l'entoure. Elle est déjà sinon méchante, au moins dénigrante, envieuse peut-être, car elle a trouvé moyen, tout en me faisant l'éloge de Marguerite, de me signaler les petits défauts qu'elle lui attribue.

— Marguerite est une enfant, disait-elle, et une enfant sans volonté. Oh! je la connais bien! elle a cinq ans de moins que moi. A la pension, elle était ma petite fille, et je la dirigeais comme je l'entendais. C'est une cire molle, qui garde l'empreinte du dernier qui lui parle jusqu'à ce qu'un autre vienne y apposer le sceau de sa volonté. Son père, qui l'aime parce qu'elle ne le contredit en rien, a déjà déteint sur elle. C'est un vrai paysan, fin et rusé, qui n'a

loppe soit confondue avec les autres animaux. Disons donc : *races*, *rameaux*, *types*, *sous-types* et *caractère*. Marguerite, avec ses cheveux blonds naturellement ondulés, ses yeux noirs tout étonnés d'être si grands, sa peau blanche, ses extrémités fines, sa taille gracieuse, sa stature moyenne, appartient à la famille indo-polynésienne, genre caucasien, espèce celte, variété gallo-kimrique, sous-variété berrichonne; individu : blonde, aux yeux et sourcils noirs.

Mais je m'aperçois que j'ai complétement perdu de vue mes notes ethnogéniques, et que ma cousine occupe seule ma pensée...

Le mot Éden est un mot celte qui signifie le *pays de l'homme*.

Je ne sais plus où j'ai lu que le premier semis humain fut fait dans la Celtique, et qu'il sortit tout formé des mains de Dieu.

Qu'importe la place où « l'Éternel planta un jardin » soit en Gaule ou aux environs d'Erzeroum? Il n'en est pas moins positif pour moi que le Celte, le Germain, le Slave, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, l'Égyptien et l'Hindou sont les enfans de la même famille, — la famille arienne. On retrouve dans les vocabulaires de ces différens peuples une foule de racines communes provenant d'un langage primitif. Il en est de même pour les traditions et les idées spiritualistes. La religion druidique est peut-être supérieure à celle de Moïse et au paganisme grec. La Judée représente dans le monde l'idée d'un Dieu absolu, la Grèce et Rome l'idée de l'homme et de la société, la Gaule l'idée de l'immortalité.

La mort est le milieu d'une longue vie, disaient les druides, et les âmes de ceux qui meurent doivent passer à une existence plus heureuse ou *ab aliis post mortem transire ad alios*, dit César. Le dogme de la préexistence est bien précis chez eux; moi, je crois avec le barde Taliesin que « nous avons existé de toute ancienneté dans les océans, » et que l'âme est contemporaine de la création. Pour ma part, ai-je été « serpent tacheté sur la montagne » ou « vipère dans le lac » avant d'être moi? Ai-je été « dans la barque avec Dylan, le fils de la mer, alors que, semblables à des lances ennemies, les eaux tombèrent du ciel dans l'abîme? »

Qu'est-ce que Dylan, sinon le Noé de la Genèse hébraïque et le Xixouthros chaldéen? Les Celtes avaient-ils rapporté ou reçu de l'Orient la notion ou le souvenir de ce cataclysme destructeur d'une grande civilisation?

Les idées de Pythagore sur la métempsycose, idées systématiquement développées chez les Indiens, mais étrangères aux Grecs, étaient empruntées aux Égyptiens. Nos druides les avaient-ils puisées à la même source avant que la grande famille arienne se divisât? Une triade du mystère des bardes, précieux monument de nos croyances celtiques, me fait comprendre que mon âme n'est encore

Cette dénomination de champ de la *Motte* ou de la *Morte*, comme disent les vieillards du pays, semblerait indiquer la place d'un tombeau. Les noms doivent toujours être regardés comme une révélation; ils retracent un événement, un monument disparu ou une légende. Beaucoup de localités de ce pays portent des noms celtiques ou romains : l'orte (*hortus*, jardin), chastre (*castrum*, camp), les dordères (druidères), les brennes (les arbres), la sépulture, Dressais (le village des chênes), etc. Les ouvriers avaient trouvé les vases à cinquante pas de l'escarpement. La terre, rejetée de côté, était pleine de ces briques antiques que l'on regarde toutes comme de l'époque romaine, et qui sont souvent de fabrique gauloise. Dans mon enthousiasme, je demandai à M. Désormes de faire des fouilles; mais lui : — Bah! s'il fallait chercher partout où l'on trouve des tuiles, nous creuserions toute ma propriété. D'ailleurs je n'ai pas d'argent à dépenser inutilement.

Son indifférence me révolta. Les mains croisées derrière le dos, le chapeau de paille sur la tête, le cigare aux dents, suivant de l'œil ses ouvriers et chaque pelletée de terre qu'ils rejetaient, le sourcil froncé, ne disant pas un mot, debout en plein soleil, il me fit l'effet d'un planteur américain qui épie le moment de donner un coup de fouet à ses nègres paresseux. Dans mon désir de trouver quelque chose, je me mis à explorer autour de la butte; je frappais la terre de ma canne, je retournais toutes les pierres; j'étais si absorbé que je ne vis pas venir sur moi un gros chien noir hérissé comme un loup. Il grogna, me flaira, remua la queue et courut vers son maître qui l'appelait. — Ici, Noiraud! ici, mon vieux! — Je reconnus l'animal qui m'avait fait verser en arrivant à Saint-Jean, et que Dolin prétendait lui avoir jeté un sort. Quant au père Carnat, je le retrouvai à peu près tel que je l'avais laissé il y a dix ans. Il passe pour sorcier, *panseur du secret*, devin et beau conteur, comme tous les bergers. Il est impossible de préciser l'âge de cet homme : il peut avoir cent ans aussi bien que soixante. Son nez court et violet, sa barbe grise, vierge du rasoir depuis quinze jours, ses yeux verts étincelant derrière ses sourcils en buisson, son grand crâne oblong où pointent quelques cheveux blancs, sa peau grillée par le soleil et fendillée par les intempéries le font ressembler à une nèfle envahie par la moisissure. Il est de haute taille, mais sa petite tête le fait paraître encore plus grand. Maigre et noueux comme un vieux ormeau, il est vêtu d'une longue blouse de toile blanche en loques, et chaussé de gros sabots recouverts de morceaux de peau de mouton qui font guêtres.

— A vous voir *dévirer* toutes ces pierres, me dit-il, faut croire que vous cherchez quelque chose? Bonjour, monsieur Marc : vous ne me reconnaissez pas?

rentre déjeuner à dix heures, passe au salon où il allume un cigare, développe son journal et s'endort régulièrement au milieu du *premier Paris*. Il rallume son cigare vers midi, fait deux ou trois fois le tour de la chambre, consulte le baromètre et sort pour ne rentrer qu'à six heures.

Julien Désormes est fils d'un paysan enrichi dans la révolution par l'achat de Saint-Jean et de vastes brandes vendues comme biens nationaux. Son père, que j'ai connu dans ma jeunesse, était un homme très fin, très méfiant en affaires, mais le plus honnête homme du monde. Il n'eut qu'un but : économiser pour acheter des terres et s'arrondir. Mon oncle fut élevé dans ces principes; il reçut une assez bonne éducation et devint un *monsieur*. Il a l'orgueil des parvenus et dit à qui veut l'entendre qu'il se fait gloire d'être fils d'un laboureur, ce qui n'empêcherait pas sa fille d'être comtesse ou marquise le jour où elle le voudrait, l'argent étant tout dans ce monde, et la noblesse peu de chose.

Il remettra à huit jours une visite à faire ou une lettre à écrire. Sans sa fille, il n'irait nulle part. Il est avare et généreux tout à la fois; il se refusera un vêtement, il liardera sur un marché pour gagner trente sous, et le lendemain il dépensera ses économies de six mois dans un repas donné à des amis. Je me souviens de l'avoir vu refuser une robe de vingt-cinq francs à sa femme, et le lendemain revenir d'Issoudun avec un châle de dentelle de cinq cents francs. C'était une occasion, disait-il.

10 juin. — J'aime à venir m'étendre sur l'herbe verte et fraîche qui pousse sous l'ombre constante des vieux ormeaux de l'avenue; l'un élance ses grands bras desséchés au-dessus d'une masse de feuillages, l'autre, brisé à sa cime par la foudre, déploie ses branches en éventail et cherche à pousser ses voisins. Leurs grands troncs, couverts de mousse et de lichens, se dressent comme des piliers pour soutenir cette voûte de verdure et de rameaux entrelacés.

Marguerite vient de mon côté sans m'apercevoir, tant je suis bien caché derrière le mur de charmille qui longe l'allée. Quelle grâce charmante dans tout son être !

Forma placet, niveusque color, flavique capilli.

Heureuses les fleurs que sa jupe blanche frôle en passant! elles s'inclinent sur son passage et lui rendent hommage comme à leur souveraine, et toutes ces petites mouches d'or qui voltigent autour de sa chevelure lui bourdonnent à l'oreille: — Bonjour, Marguerite, laisse-nous baiser ta nuque dorée par le soleil. — Les deux gros chiens l'ont aperçue, ils accourent vers elle, et cherchent à attirer son attention par leurs agaceries; mais elle marche sans

de se tracasser la cervelle avec les livres, qui sont plus menteurs que des femmes, d'amasser des écus qu'il faut disputer à tout un chacun, de se démantibuler l'esprit et le corps, pour en arriver à quoi? à mourir, comme celui qui n'a jamais rien fait de sa vie! Moi, j'attends bien tranquille le moment où le bon Dieu me dira : En voilà assez, faut s'en aller recommencer ailleurs.

— Ah! vous croyez revivre?

— Dame! mon jeune monsieur, j'ai jamais rien vu mourir, car de ce qui tombe en poussière il sort toujours quelque chose de vivant, et si rien ne meurt, pourquoi est-ce que je mourrais? Des fois j'ai songé que je pourrais bien être déjà venu sur terre dans les temps. Il y a des choses que je vois pour la première fois et que je me dis : J'ai déjà vu ça!

J'ai été très frappé des paroles étranges de ce vieillard, et je me suis rappelé aussitôt qu'il m'entretenait souvent dans mon enfance d'idées bizarres et mystérieuses que je ne comprenais pas. Ce qu'il me disait alors m'est revenu à la mémoire avec une singulière netteté en l'écoutant aujourd'hui, et,... que sais-je? j'ai repris la conversation peut-être où nous l'avions laissée il y a dix ans. Je l'ai aidé à se résumer lui-même en lui disant que l'homme qui croit se souvenir d'existences antérieures se souvient probablement en effet, et j'ajoutai, en me servant de termes propres à me faire comprendre, que dans une autre vie, ailleurs, son âme éternelle et progressive se souviendrait mieux sans doute.

— Voilà qui est bien dit! s'écria le vieux berger, dont les yeux brillaient d'une compréhension extraordinaire. Et je vois bien que vous n'avez rien oublié de ce que je vous enseignais quand vous étiez petit. Allez, allez, monsieur Marc, on sait ce qu'on sait. Les gens d'ici ont plus de croyance en moi qu'en M. le curé, et si je voulais, j'aurais amassé de l'argent; mais j'aime mieux rester tranquille, et si parfois je fais quelque remède, c'est par complaisance et non par intérêt.

— Puisque vous êtes sorcier, ce dont je vous fais compliment, vous devez savoir d'où vient ce nom de champ de la *Motte* ou de la *Morte?*

— Bien sûr, je le sais, et je m'étonne que vous ne connaissiez pas cette histoire-là, vous qui lisez dans les livres. Après ça, ils ne disent pas tout!

— Dites-moi ce que vous savez.

— Je le veux bien, mais faut m'écouter.

— J'écoute.

— Dans les temps, bien avant les Anglais, qui ont mené grosses guerres par ici, les gens du pays avaient choisi un chef pour aller faire le pillage bien plus loin que les montagnes d'Auvergne, qu'on

— Oh! madame, nous sommes assez contens de moi, répondit Dolin.

Marguerite est enfin arrivée, gaie, souriante et gracieuse. Je m'étais trompé, elle n'a pas pleuré, ou elle sait surmonter son chagrin avec un grand courage. M. Désormes est entré ensuite en paletot de toile blanche, le chapeau sur la tête, les pieds poudreux. — Ah! ah! dit-il, vous arrivez bien! Je vais vous faire manger du fruit défendu : un joli lapereau et des cailles vertes! En attendant, j'ai mouillé ma chemise au *champ de la Morte* avec mes terrassiers. — Et, se tournant vers Marguerite : On va t'apporter quelques brimborions pour ton musée d'antiquailles. Mesdames, faites donc un tour de jardin en attendant le dîner, ça vous ouvrira l'appétit.

— Il est joli, votre jardin! lui dit Mme d'Astafort d'un ton de reproche. Est-ce que les vaches y pacagent toujours?

— Non, non, elles n'y vont plus!

— Et le jardinier? Avez-vous enfin un jardinier?

— J'en attends un à la Saint-Jean.

— Quel homme! mon Dieu! Vous verrez, disait Mme d'Astafort en s'adressant à moi, que je serai obligée de lui en chercher un!

— Ma foi, je vous prends au mot! lui dit M. Désormes en sortant.

On descendit vers la pièce d'eau. J'avais grande envie d'aller au *champ de la Morte* pour voir le terrain où les ouvriers avaient fait leurs découvertes; mais la politesse me retint, et d'ailleurs la dame d'Astafort commençait à m'amuser avec ses coups de boutoir.

Elle parlait fort, elle riait, s'asseyait, se levait, marchait vite : c'était le bouquet d'un feu d'artifice. Enfin elle prit mon bras pendant que sa fille courait avec Marguerite, et quand nous fûmes à quelque distance : — Nous vous avons dérangé, monsieur Valery, dit-elle; avouez que vous êtes très préoccupé.

— Si je n'étais près de vous, madame, je vous répondrais que c'est mon habitude.

— Vous avez tort de vous *engloutir* comme ça dans les bouquins! On dit que, pour vous autres savans, la vanité d'attacher son nom à la découverte de quelque vieux pot fêlé, voilà la vie et le bonheur!

— Vous n'êtes guère indulgente pour les savans!

— Je ne dis pas cela pour vous, car vous n'êtes pas un savant ennuyeux, et c'est pour ne pas tomber dans ce défaut que vous feriez bien de vous distraire un peu. C'est nécessaire à votre âge et à la campagne. Nous serions bien heureuses, ma fille et moi, de vous voir quelquefois à Dressais.

— Vous êtes bien aimable, et puisque vous le permettez...

— Je le désire, dit-elle avec une inflexion de voix presque tendre.

— Auriez-vous de la répugnance à vivre en province? reprit-elle après quelques momens de silence.

hâte de m'en aller, et pourtant je voudrais rester; j'espère tous les matins, et tous les soirs je suis désespéré. Qu'est-ce donc que j'espère?... Qu'elle ne me boude plus, voilà tout!

13 juin. — Je pourrais espérer pourtant, si elle m'aimait!... Mon oncle m'a emmené aujourd'hui *faire une ronde de propriétaire*, comme il dit, et m'a montré avec orgueil ses bois, ses champs, ses prés, ses défrichemens, que sais-je? le tout assaisonné de discours et de théories sur l'agriculture et la vie des champs. Nous avons fait plus de six lieues, tantôt piétinant dans les terres labourées ou franchissant des haies, tantôt nous arrêtant pour constater les progrès des récoltes, un délit des voisins, une négligence du garde. Mon oncle a la manie de vous prendre au collet en vous parlant sur place, ce qui est certainement plus fatigant que de marcher avec suite. J'étais éreinté physiquement et moralement, et je crois bien que j'allais m'endormir tout debout, quand la conversation prit un cours qui m'intéressait plus que le drainage, le prix des céréales ou l'engrais des terres.

— C'est, comme tu vois, me disait mon oncle, une belle propriété, et Margot sera, le jour où je penserai à la marier, la fille la mieux dotée du département, car je songe à lui donner par contrat une partie de la propriété que nous venons de visiter.

Et il enfila avec complaisance une longue kyrielle des noms de fermes, bois, champs qui devaient constituer la dot de ma cousine. Jusque-là, je n'écoutais pas avec une attention digne du sujet, car je ne me connais aucune envie, aucun besoin de la fortune de Marguerite ou de toute autre; mais tout à coup, avec intention ou préoccupé d'une idée nouvelle : — Ah çà! et toi? dit M. Désormes en s'emparant pour la centième fois du bouton de mon paletot, toi, voyons, tu n'as jamais eu l'idée de te marier?

Comme je n'ai qu'une idée en tête, moi, j'ai cru, je crois encore qu'il voulait me parler de Marguerite, de Marguerite, hélas! à qui je suis antipathique. — Eh bien! reprit-il, tu ne réponds rien?

— Tout le monde a songé plus ou moins au mariage, mon oncle; mais ma situation est si modeste...

— C'est juste; mais si tu trouvais un bon parti?

— Oh! je n'épouserai jamais une jeune fille, fût-elle millionnaire, sans être sûr de l'aimer et d'en être aimé.

— Bah! on est toujours aimé quand on n'est pas un monstre, et tu n'es pas mal : un peu frêle;... mais ça passera. Voyons, si je te cherchais un parti, aurais-tu confiance en moi? Tu n'aurais pas de répugnance à vivre en province?

— Non certes! au contraire; mais je n'épouserais pas une personne que je ne connaîtrais pas.

— Sans doute, il faut le temps de se connaître un peu, pas trop

qu'une idée : arrondir ses héritages; un égoïste qui sacrifiera tout à cette passion, même sa fille. Du reste il n'aura pas grand'peine à la plier à sa fantaisie, car la petite tient beaucoup de lui : elle est aimable, bonne, charmante; je l'adore, moi, mais je la plains d'être destinée à un mariage d'argent, et de n'avoir aucune énergie pour s'en préserver. Son cœur est froid, voilà ce qui l'empêchera d'être bien malheureuse.

Il m'a semblé que la mère et la fille s'étaient donné le mot pour me décourager. Je n'ai point cherché à contredire Mlle d'Astafort. Je voulais deviner ce qui la faisait ainsi médire de son amie et de l'ami de sa mère; mais la femme la plus bête battrait l'homme le plus malin à ce jeu-là, et Mlle Fanny se reprenait ou s'arrêtait à propos. Je ne pus donc savoir si elle avait une arrière-pensée pour son propre compte, et je dus me contenter de croire que ces réflexions ou ces avertissemens étaient une de ces marques d'intérêt déplacées qui cachent mal la curiosité provinciale.

Après dîner, on apporta les trouvailles faites par mon parrain : quelques fragmens de poterie rouge, un morceau d'ambre percé, faisant probablement partie d'un collier, un fragment de vase couvert de filets en ronde-bosse, une coupe en cuivre bien conservée dont le fond, de forme évasée, est orné d'un médaillon qui représente une figure de femme à demi nue assise sur une chimère et tenant un serpent dans sa main droite (la déesse Hygie?).

J'aurais déterminé l'époque de ces antiquités à l'aide de mes *vieux bouquins,* comme dit Mme d'Astafort, si elle m'en eût laissé le loisir; mais il a fallu rentrer au salon et jouer aux cartes. C'est en province l'occupation des gens qui ne font rien. Mon Dieu! les oisifs devraient bien se contenter de perdre leur temps sans le faire perdre aux autres. Marguerite se mit au jeu pour être agréable à ces dames; au fond, elle ne s'intéressait nullement à ce qu'elle faisait. Elle cherchait toujours à perdre pour en avoir plus tôt fini; mais la fortune, qui semble courir après ceux qui la fuient, s'est acharnée à la faire gagner. Mlle Fanny enrageait de perdre; l'animation qu'elle mettait à mêler les cartes lui avait réveillé le teint. C'est une belle fille, à la peau blanche, aux cheveux bruns, avec un profil de Junon. Elle ne me plaît pas. Elle me déplaît même avec ses yeux fixes. Je la crois très passionnée pour son compte et peu compatissante pour celui des autres.

11 juin. — J'ai été avec M. Désormes à l'endroit où l'on a trouvé les curiosités d'hier. C'est un grand champ d'avoine entouré de haies et de quelques ormes rabougris. Vers une des extrémités, le terrain s'élève assez brusquement et forme un talus sablonneux surmonté d'un banc de pierre calcaire. Le dessus de ce talus présente une espèce de grosse bosse couverte de bruyère et de genêts.

Il se leva, me regarda avec étonnement, chaussa ses sabots, qu'il avait perdus dans la lutte, et s'apprêtait à ramasser sa serpe, quand M. Désormes sauta lestement dessus en disant : — Je garde ça comme pièce de conviction; tu auras de mes nouvelles!

Fraudy s'éloigna sans dire un mot.

— Vous n'allez pas le poursuivre? demandai-je à mon oncle.

— Ah! ma foi non! déposer une plainte chez le juge de paix, porter le procès peut-être devant le tribunal, ça me dérangerait trop. J'ai mes foins à rentrer; je l'ai menacé pour lui faire peur. C'est égal, sans toi, il était capable de me donner un mauvais coup. Ces canailles de paysans lèvent la tête bien haut depuis la république! c'est la faute à toutes ces idées nouvelles qu'on leur a fourrées dans la cervelle, et qu'ils ne comprennent pas. C'est égal, c'est égal, garçon! tu t'es trouvé là bien à propos, et tu m'as donné un fier coup de main! Je ne te croyais pas la poigne si solide, et ça n'est pas mauvais d'être fort quand on a affaire à des paysans!

Ce soir, M. Désormes a raconté son aventure avec Fraudy à sa fille et au docteur Thibaut, qui était venu dîner. Ensuite ils ont causé ensemble pendant que je lisais dans la bibliothèque. Marguerite se promenait seule au jardin. Je n'avais pas osé la suivre. L'espèce d'ouverture de mon oncle me fait paraître encore plus douloureuse et blessante l'indifférence qu'elle me témoigne.

Le docteur parti, mon oncle est venu me trouver. Qu'est-ce que tu fais donc là tout seul, au lieu de te promener avec ta cousine? On dirait que tu la fuis! Est-ce qu'elle n'a pas assez d'esprit pour toi, la petite Désormes?

Sa bonhomie goguenarde me faisait mal. — Marguerite est bien froide pour moi, mon oncle!

— Bien froide, bien froide! J'espère bien qu'elle n'est pas amoureuse de toi, à son âge! Je n'ai pas envie de la marier si jeune que ça, et je trouve fort bon qu'elle n'y songe pas; mais toi, tu n'es pas un enfant,... et tu sais le respect qu'on doit à une jeune fille, surtout quand elle est votre parente... Je te parlais de toi tantôt sur la brande... Je te disais : Un jour viendra,... puisque tu aimes le pays! Enfin je ne te dis rien; mais rends-toi digne de mes bontés, et on verra ce qu'on pourra faire pour toi.

Je l'ai embrassé en lui disant : Marguerite ne m'aime pas.

— Eh parbleu! je l'espère bien! Es-tu fou? Si je la croyais capable d'aimer comme ça au bout de quinze jours, pas même tant,... je la renverrais bien vite à sa pension; mais c'est une fille tranquille et raisonnable qui n'aimera jamais personne sans ma permission.

Marguerite s'est retirée dans sa chambre sans que je l'aie revue. Elle ne m'a pas seulement dit un mot à dîner à propos du secours

— Si fait, père Carnat, et je reconnais votre chien aussi... — Et malgré la laideur de celui-ci je lui passe la main sur la tête. Il me rend cette caresse en me léchant, et courbant le dos en arc, les pattes en avant, la queue relevée, il détend tous les muscles de son corps et pousse un bâillement formidable. Puis, dans un accès de gaîté folle, il se secoue, s'élance en japant dans une course insensée, se met à décrire de grands cercles autour du monticule de bruyères. Comme il passait près d'un ouvrier, celui-ci dit malicieusement au berger : — Votre chien tombe-t-il du *gros mal* (épilepsie) comme vous? ou c'est-il quelque sortilége que vous emmanchez là?

— *Imbécile habillé de bête!* lui répond le vieux Carnat, tu ferais mieux de creuser le trou où tu seras bientôt que de te mêler des affaires de mon chien.

Puis s'adressant à moi : — Il vous reconnaît comme un ami. Pauvre bête! il aime les caresses comme une femme! C'est ça un chien! Il a plus d'esprit que les trois quarts des chrétiens. Viens ici, Noiraud!

L'animal vint s'asseoir entre les jambes de son maître, et je remarquai qu'ils avaient tous les deux les mêmes yeux verts et perçans.

— Vous avez tout de même bien profité, monsieur Marc, et vous êtes devenu tout à fait bel homme : vous avez quasiment la *retirance* (ressemblance) de défunt votre *grand*, quand il était jeune.

— Vous n'avez pas connu mon arrière-grand-père dans sa jeunesse? vous auriez au moins cent ans.

— Vous me ferez excuse, je suis même un peu plus vieux qu'il ne serait. Je vas avoir mes cent un ans à la moisson. Ah! mon jeune gars, j'en ai déjà bien vu de ces affaires et de ces choses! J'ai connu votre *grand* du temps que je courais les foires avec feu Silvain Désormes, qui, sauf le respect que je vous dois, a gardé les pourceaux avec moi. Ah! il n'était pas fier dans ce temps-là, le père à votre oncle! Il ne pensait pas se voir gros bourgeois, comme ça s'est fait plus tard, et si je lui avais dit qu'il serait un jour le maître des biens ousqu'il gardait les porcs, sauf votre respect, il ne m'aurait pas cru. Les uns montent, les autres descendent : d'autres, comme moi, restent en apparence ce qu'ils sont nés, porchers ou laboureurs; mais on aurait eu beau venir me dire : Carnat, voilà des châteaux et des terres, et de l'or à tas, à la condition que tu vas t'embrouiller la tête de comptes et de chiffres, que tu vas mettre des bottes et des habits de drap fin, coucher sur la plume dans des chambres tout en or, j'aurais jamais voulu. J'aime mieux garder les moutons du fils Désormes sur la *brande* avec mon chien Noiraud, dormir à la blancheur des étoiles quand ça me plaît, ne devoir rien à personne, et penser à ce que je veux. C'est-il bien la peine, je vous le demande,

rière des femmes. C'est une singulière coutume de voir ici tous les hommes, en habit noir, debout, entassés d'un côté, et n'adressant pas la parole aux femmes, rangées en cercle et se regardant les unes les autres avec solennité. On dirait des préliminaires d'un enterrement. La maîtresse de la maison, sentant que sa soirée manquait d'entrain, voulut la relever par un coup d'éclat : elle pria le poète de réciter quelques vers. Boc, après bien des coquetteries, consentit enfin.

— Dites-nous *l'Amour!* lui crient trois ou quatre vieilles dames.

On fait silence, et le poète, après avoir rejeté en arrière sa féroce crinière et relevé sa moustache raide, récite avec emphase une longue *machine* rimée sur *l'Amour* et *sa Mère*. Un bâillement mal étouffé, un chapeau qui roule par terre, font tourner tous les yeux vers M. de Vinceux, qui se hâte de crier : — Magnifique ! — Quelques applaudissemens, immédiatement suivis d'un bruit de tasses, de petites cuillers, du *frou-frou* des robes et du grincement des chaises, réveillent mon oncle, qui dormait depuis le sixième vers et qui s'écrie en ouvrant les yeux : — Quelle heure est-il donc?

Raoul de Vinceux me fait signe de profiter de ce remue-ménage pour sortir et aller fumer un cigare en plein air. Il était dans un état d'irritation fort divertissant : — Voilà un guet-apens! disait-il. Les vers de Boc me font l'effet d'un pavé au dessert.

J'aurais ri de bon cœur, sans la tristesse dont j'étais accablé. J'avais si peu écouté les vers que je n'aurais su dire s'ils étaient aussi mauvais qu'ils étaient ennuyeux. Marguerite ne sortait pas de ma pensée, et je me sentais aussi dépité contre elle que Raoul l'était contre le poète. Elle était habillée à ravir, plus jolie que jamais, et M. de Mauvezin lui avait plusieurs fois adressé la parole sans qu'elle s'aperçût de l'antipathie que j'éprouvais pour lui; j'aurais voulu qu'elle la partageât ou qu'elle feignît de la partager.

Le son d'un piano nous a fait revenir au salon, et le bal a commencé. J'ai invité tout d'abord Marguerite; mais elle m'a remercié assez froidement, se disant engagée par M. de Mauvezin. Je n'ai pas eu la peine de me rejeter sur Mlle d'Astafort; ses grands yeux étranges me provoquaient visiblement. Moins bavarde que sa mère, mais beaucoup plus malicieuse, elle m'a mis au courant de toutes les petites intrigues, de tous les commérages de l'endroit. J'en ai ri jusqu'au moment où elle m'a fait remarquer que ma cousine dansait une seconde fois avec M. de Mauvezin. — C'est dommage, ajouta-t-elle, qu'elle soit encore si jeune; ces deux blondins feraient un joli couple. Il faudra que je donne à Margot l'idée d'être comtesse, ça la décrasserait un peu de son origine paternelle. C'est égal, pour la petite-fille d'un porcher, j'espère qu'elle est assez distinguée! Vous la ferez danser tout à l'heure, n'est-ce pas?

voit d'ici dans les temps clairs. Au bout de plusieurs années, on les croyait perdus; mais voilà qu'ils reviennent, le jeune chef en tête, et ils avaient rapporté tant d'or, tant d'or, que les essieux de leurs voitures en cassaient sous la charge. On dit aussi que le chef avait ramené une reine ou une princesse, mêmement qu'ils s'étaient mariés. On n'avait jamais vu une fille pareille par chez nous : elle savait tout, elle prédisait l'avenir, elle trouvait les sources et l'or qu'il y a dans la terre, elle lisait dans les étoiles; enfin c'était une fade, une enchanteresse. Avec des paroles, elle avait vitement dressé un château tout en or fin ousqu'elle tenait table ouverte. On dit aussi qu'elle avait bâti un grand tombeau à son mari, qu'elle avait fait tuer par un de ses amoureux. Elle y allait toutes les nuits faire des sortiléges sur le corps du pauvre homme avec une bande de démons noirs, à cheveux de feu, qui étaient à ses ordres. Mais un jour voilà que le grand diable l'a enfermée tout en vie dans son trou, en a bouché la porte, et a empilé dessus tant de charrois de terre, que c'était comme une grande montagne qui se voyait à plus de quinze lieues à la ronde. On a appelé plus tard cet endroit *la Motte*, et du depuis, comme c'était tout en bon sable fin, les gens du pays ont *déviré* cette butte pour faire du mortier. Aujourd'hui il ne reste plus, comme vous voyez, qu'une bosse et quasiment plus de sable. On dit encore que la morte se promène, dans les années du *bissextre*, autour de son champ, et alors c'est signe de malheurs et de peste dans le pays. Il y a bien longtemps qu'elle n'a point fait ses *apparaissances*, et faut pas trop parler d'elle, ça ne lui convient guère.

— Mais vous ne croyez pas à ça, vous?

— J'y crois et j'y crois pas. Tenez, vaut mieux se taire là-dessus!

Le père Carnat se leva, envoya Noiraud rassembler les moutons éparpillés sur la lande, et berger, chien et troupeau s'éloignèrent dans la poussière dorée par les feux du couchant.

A quelle époque remonte cette légende? quelle était cette femme savante ramenée de si loin? quel est ce chef? Cette expédition où la tribu revient avec d'immenses richesses, ne serait-ce pas le retour d'une des premières invasions gauloises au-delà des Alpes? Cette reine, cette fée doit être quelque symbole. Et le tombeau? Ah! si j'étais à la place de M. Désormes, comme je ferais fouiller cet endroit!

12 juin. — Marguerite me fuit depuis cinq jours. Elle évite toutes les occasions où nous pourrions être seuls. Dès que son père quitte la maison, elle monte dans sa chambre ou appelle Nanniche pour lui tenir compagnie au salon. Si nos yeux se rencontrent, elle rougit et se trouble. Je soupçonne son amie Fanny de lui avoir parlé de moi avec aussi peu de charité qu'elle en a eu en me parlant d'elle. J'ai

J'ai profité d'un moment de tumulte pour m'esquiver, après avoir prévenu M. de Vinceux que je partais à pied.

— Allez devant, répondit-il, je fais atteler et je vous rattrape, car si l'on écoutait ces demoiselles, on danserait jusqu'à huit heures du matin.

Un quart d'heure après, il m'avait rejoint en effet, et nous roulions dans son léger tilbury par un beau clair de lune.

— Savez-vous, me dit-il, que je devrais vous en vouloir?

— De quoi donc?

— De venir nous enlever le cœur de nos demoiselles. Oui, oui, faites donc l'étonné! J'ai bien remarqué que Mlle Fanny avait jeté sur vous son dévolu!

— Bon! où diable prenez-vous cela?

— Dans ses yeux rayonnans de plaisir, dans son teint empourpré de bonheur, dans ses distractions pour tout ce qui n'était pas vous, dans tous les petits manéges féminins employés pour danser avec vous, toujours avec vous.

— Je n'ai rien vu de tout cela.

— Alors vous êtes aveugle; mais il y en a d'autres qui ne vous ont pas perdu de vue un instant et qui ne sont pas contens à l'heure qu'il est.

— Vous peut-être?

— Oh! moi, non! Je ne suis pas amoureux de Mlle d'Astafort, mais mon ami Adalbert de Mauvezin, qui, par vengeance, a courtisé un peu Mlle Désormes! et Boc, qui cherche dans le sillon fleuri de la poésie champêtre des triolets et des madrigaux à l'adresse de Mlle Fanny, qu'il surnomme la Muse des forêts, car vous ne savez pas que votre belle victime commet aussi des vers?

— Oh! oh! j'aurais, selon vous, tourné la tête à un bas-bleu?

— Non, c'est une rimeuse de haute futaie. Ses adorateurs ont été sur des charbons ardens toute la soirée, et si j'avais pu vous les faire remarquer, je n'aurais pas ri tout seul; mais vous étiez comme un astre entouré de satellites en jupons, et il n'y avait pas moyen de vous approcher. Il n'y a que cette pauvre petite Désormes que vous ayez négligée; elle est très gentille pourtant, cette jeune personne, et je donnerais dix Fanny pour elle seule. A votre place, je lui adresserais mes hommages, de préférence à Mlle d'Astafort; mais chacun son goût, vous n'aimez peut-être que les brunes?

Pour écarter tout soupçon de sa part, je lui répondis avec aplomb que je n'aimais que les rousses.

Il me déposa au bout de l'avenue. Le jour commençait à poindre. En approchant de la maison, je vis de la lumière chez Marguerite. Était-elle malade?

La porte donnant sur la pelouse était fermée, et, comme je me

cependant. J'avais fort peu vu ta tante quand je l'ai épousée, et je suis pourtant aussi méfiant que toi... J'espère que tu ne comptes pas nous quitter dès que nous aurons réglé nos comptes?

— Mais, mon oncle, j'ai beaucoup à faire pour M. de Weisberg, et je crains d'abuser...

— Quelle bêtise! je ne me gêne pas avec toi. Je vais et viens comme si tu n'étais pas là. Il faut rester, ne pas t'absorber dans tes travaux, être plus aimable et pas si sauvage; enfin il n'est pas besoin d'aller bien loin pour trouver ton affaire, et si tu as des yeux...

Pour le coup, mon oncle me faisait une véritable ouverture; mais je ne sais quelle sotte méfiance s'emparait de moi à mesure qu'il s'avançait, et j'allais lui faire des objections, quand il me quitta brusquement et sauta dans un taillis où j'entendais résonner des coups de serpe.

— En voilà un, s'écria-t-il, qui me croit sourd; je vais lui apprendre à faire des fagots! Il avança résolûment dans le bois, où je le suivis; mais, sur son injonction, je restai à quelques pas en arrière et caché dans le feuillage. En voyant le propriétaire, le voleur, surpris en flagrant délit, resta atterré, immobile. Je reconnus l'ouvrier qui, la veille, avait apostrophé le père Carnat, et que celui-ci avait appelé *imbécile habillé de bête!*

— Comment, Fraudy! c'est toi qui me voles mon bois? lui dit mon oncle en marchant sur lui; attends, canaille!

— N'approchez point! cria Fraudy en serrant dans sa main crispée le manche de sa serpe. N'approchez point, monsieur Désormes, et faites comme si vous ne m'aviez pas trouvé ici; ne me dressez pas procès-verbal, ou, aussi vrai que nous voilà tous les deux seuls, vous me le paierez plus cher que ça ne vaut.

— Tu me voles, et tu me menaces, qui plus est! Je vois bien que tu es *soûl;* allons, sors d'ici et va-t'en!

— Je m'en irai si je veux, je m'en irai pas si je veux pas.

— C'est comme ça que tu le prends? Alors tu vas voir. — Et M. Désormes s'élança vers lui.

Fraudy leva sa serpe sur la tête de mon oncle; mais j'étais là : je le renversai et le maintins sous moi malgré ses efforts pour se relever. — Grâce! mon jeune bourgeois, disait-il; je suis un malheureux père de famille, et c'est bien vrai que je venais couper des *arriottes* (branches d'orme pour faire des liens), mais je les aurais payées à M. Désormes, bien vrai!

— Tu mens! tu n'es qu'un voleur et un assassin! s'écria mon oncle; tu n'es pas ivre, et je te ferai *manger de la prison.*

Je lui demandai si cet homme était vraiment malheureux. — Bah! répondit-il, à les entendre, ils sont tous sans pain! — Je glissai une pièce de cinq francs dans la main de Fraudy, et lui dis de s'en aller.

JOURNAL DE MARC.

16 juin. — Mon oncle m'a plaisanté à propos de Fanny.

— J'espère, disait-il, d'un ton malicieux, que tu l'as fait danser au moins pour quinze jours? Elle doit être sur les dents, la pauvre fille! Enfin tu t'es bien amusé, puisqu'on n'a pas pu t'arracher d'auprès d'elle. A quelle heure es-tu donc rentré?

— A trois heures du matin, dit Marguerite.

— Tu ne dormais donc pas, toi?

— Non, dit-elle brusquement en se levant de table, et elle sortit sans me regarder.

Non-seulement elle n'avait plus d'amitié pour moi, mais elle me méprisait. J'avais bien fait la veille tout ce qu'il fallait pour cela, et je ne devais en accuser que moi.

J'allai dans le parc du côté de la pièce d'eau, et je m'assis sous les branches traînantes d'un vieux saule. Là je fondis en larmes, et dans mon désespoir j'eus une envie folle de me noyer. J'étais en proie aux idées les plus noires. Il me semblait que je commençais mal la vie, et que le plus sage serait peut-être de ne pas aller plus avant sur les routes inconnues de l'avenir. La tête cachée dans l'herbe, je n'entendis pas venir Marguerite.

— Pourquoi pleurez-vous? me dit-elle en posant la main sur mon épaule.

Honteux d'être surpris ainsi, je n'osais la regarder.

— Voyons, parlez? Qu'est-ce qui vous fait tant de chagrin?

— Vous!

— Moi? Et en quoi puis-je vous faire du chagrin?

— Vous ne voulez donc pas comprendre que je vous aime?

— Je ne le crois pas. Si vous m'aimiez, vous n'auriez pas agi comme vous l'avez fait hier. C'est Fanny que vous aimez!...

— Marguerite, vous savez bien que je n'aime et n'ai jamais aimé que vous! D'abord, quand vous étiez petite fille, je vous chérissais pour votre gentillesse, vos grâces, votre charmante figure, puis plus tard pour la droiture et la franchise de votre caractère, la sincérité et la confiance de votre cœur. Vous aviez de l'affection pour Marc dans ce temps-là, vous disiez à votre mère qu'il serait votre mari. Et elle de répondre en riant : « J'y donne mon consentement. » J'ai toujours conservé religieusement ce souvenir-là, et quand je vous ai revue, il y a quelques jours, si grande, si belle, si bonne, mon amour l'a emporté sur ma raison. Je me suis rappelé tous les projets d'union que votre mère aurait réalisés, si la mort n'était venue nous l'enlever. J'ai donc vu en vous ma fiancée et ma femme.

— Avez-vous tenu hier la conduite d'un fiancé?

que j'ai porté à son père. Fanny l'avait bien jugée : elle est froide, et n'aimera peut-être jamais personne.

15 juin. — Hier, dîner et soirée chez Mme d'Astafort, que je croirais éprise de ma personne, — si elle n'avait pas cinquante ans passés, — tant elle me couve des yeux.

Réunion peu agréable dans un petit local, par vingt-cinq degrés de chaleur. Il y avait là un singulier mélange d'aristocratie, de bourgeoisie et de démocratie indigènes.

D'abord le comte de Mauvezin, beau blond, frais et rose comme une poupée, cravaté, ganté et verni à la dernière mode, la fleur des pois des gentillâtres de la province, homme de chiens et de chevaux, qui aurait dû naître son piqueur. La maîtresse de la maison nous a présentés l'un à l'autre, mais nous n'avons pas lié conversation : il y a antipathie entre nous, je crois; du moins pour mon compte, j'en réponds.

Je fus encore présenté à M. Michel, ingénieur civil, qui s'occupe de géologie : c'est un gros homme à l'encolure de taureau, épais, sanguin, avec des manières brusques, l'air commun, mais bonhomme; à M. de La Chapelaude, un petit nobliau ratissé au physique comme au moral, et qui fait le plus étrange contraste avec son ami Raoul de Vinceux, frais et gras, alerte et enjoué, un boute-en-train, selon le docteur Thibaut; enfin j'ai refait connaissance avec Boc, le poète du terroir. Il est fils de l'ancienne gouvernante de mon aïeul Urbain, et doit avoir au moins quarante ans. De petite taille, une forte tête sur laquelle il laisse croître une trop abondante chevelure; de grosses moustaches noires et une barbiche de chasseur d'Afrique; le visage pâle, l'œil petit, enfoncé; le nez busqué; un grand torse à épaules étroites, monté sur des jambes courtes qui se terminent par une paire de pieds enfouis dans des bottes vernies toutes neuves, luisantes comme deux socs de charrue : tel est M. Boc, poète à tous crins. Au bout de trois phrases, il lâcha une assertion risquée que M. Raoul de Vinceux eut le malheur de contredire. Ce fut alors, le dédain sur les lèvres et d'un ton de supériorité très remarquable, qu'il se mit à faire et défaire les empires, tranchant et taillant dans le vif des constitutions, sauvant la patrie à chaque fin de phrase.

M. de Vinceux, sous prétexte de s'éclairer sur la situation morale de la France, le poussait au bord des abîmes du ridicule avec un air de bonne foi qui ne pouvait tromper que le poète. Après l'avoir fait bien *poser*, il se déclara convaincu, admira ses banalités et le laissa à son triomphe et à sa sottise. Je ne m'occupai plus de lui; sur un signe de Mlle Fanny, je m'étais approché d'elle, et j'étais le seul homme qui, avec M. de Mauvezin, eût osé franchir la bar-

— C'est à mon tour de ne pas comprendre, dit Marguerite en ouvrant ses grands yeux et en cherchant à lire dans les miens.

Je me trouvai embarrassé pour répondre. Mon oncle m'a certainement autorisé à aimer sa fille, mais non à le lui dire. Il la trouve trop jeune pour la marier; je me sentais imprudent de devancer l'époque fixée pour mon bonheur en trahissant la confiance qu'il m'avait témoignée. Comme j'hésitais à parler, Marguerite reprit :

— Je vous assure que mon père a arrangé le mariage de Fanny avec vous : voilà pourquoi je vous évite depuis que je sens que je vous aime; mais à présent je n'ai plus ce remords. Fanny ne vous aime pas, elle me l'a écrit ce matin, et je la crois plus ambitieuse que tendre, car elle semble penser à un autre... Pourtant je ne suis pas sûre, et d'ailleurs c'est son secret; mais quant à nous, Marc, c'est bien impossible...

— De nous marier? Vous croyez cela?

— Oui, j'en suis sûre; mon père estime beaucoup l'argent, et il vous trouvera trop pauvre pour moi. Ah! Marc, quel malheur d'être riche!

Elle se remit à pleurer si amèrement que je n'eus pas le courage de me taire. D'ailleurs elle ne me semblait pas rendre justice aux sentimens de famille qui ont tant de poids et de force dans le cœur de M. Désormes.

— Non, ma chère Marguerite, lui ai-je dit; ton père est meilleur que tu ne crois. Il a voulu peut-être me faire épouser Fanny, qui est encore trop riche pour moi; mais sans doute Mlle d'Astafort lui aura dit que je ne lui plaisais pas, et lui, ce bon oncle, il a songé tout de suite à me garder pour lui. Oui, c'est ainsi, Marguerite, il me l'a dit presque aussi clairement que je vous le redis. Seulement c'est encore un secret : il vous trouve trop jeune, je suis peut-être trop jeune aussi selon lui. Il veut me garder ici, me connaître, m'éprouver, m'instruire dans l'agriculture. Hélas! je n'ai pas de dispositions; mais que ne ferais-je pas pour reconnaître ses bontés et pour t'obtenir!

Marguerite a été d'abord moins joyeuse que surprise, et j'ai eu beaucoup de peine à lui persuader que je ne m'étais pas trompé sur les intentions de son père. Enfin elle s'est rendue à l'évidence, et, les mains dans les mains, nous avons juré de nous aimer toujours. Chère et pure enfant,... je ne l'ai pas seulement embrassée! Mon oncle m'eût pardonné d'avoir parlé trop tôt en voyant combien je la respecte et la vénère.

17 juin. — Il pleut encore. Je déteste la pluie, mais aujourd'hui je l'adore et je la bénis d'être tombée par torrens toute la journée. Je ne pense plus aux recherches ethnogéniques, aux monnaies antiques; tout cela m'est égal.

— Comme vous avez la main froide et les yeux méchans! lui dis-je.

— Est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous ait fâché? Ah! pardon! j'oubliais que Marguerite est une Valery par sa mère!

Je répondis au hasard. J'étais blessé de voir Marguerite écouter cette fade poupée qu'on appelle Mauvezin. Je compris bien qu'elle ne m'aimait pas, et, comme si elle eût dû partager ma passion, je lui reprochai intérieurement d'être une enfant sans âme, sans discernement, sans caractère, telle enfin que Fanny me l'avait dépeinte. Je n'essayai plus de danser avec elle. Fanny d'ailleurs m'avait accaparé, je fis l'agréable auprès de celle-ci, comme si j'eusse cru punir Marguerite. Mon Dieu! que j'ai souffert! M. de Mauvezin m'a heurté du coude involontairement, et m'en a fait ses excuses; je ne lui ai pas répondu un mot, j'aurais désiré qu'il se fâchât. Quel plaisir j'aurais eu à me battre avec lui! A minuit, on a valsé. En passant près de moi, M[lle] Desormes m'a regardé fixement. J'ai cru voir du dépit dans ses yeux. J'aurais voulu en voir. Je me suis persuadé que j'en voyais. Combien j'aimerais mieux sa colère que son indifférence!

Je résolus sottement de la braver jusqu'au bout. J'étais content de blesser son amour-propre; je voulais lui rendre un peu des tourmens qu'elle m'avait fait souffrir. Je pris Fanny dans mes bras, et j'affectai de passer et repasser près de ma cousine. Elle ne valsait pas, et toutes les fois que la robe de M[lle] d'Astafort effleurait la sienne, elle la retirait avec un petit mouvement que j'aurais voulu attribuer à la colère, mais qui n'était peut-être qu'un instinct de coquetterie pour montrer son pied à Mauvezin. Il est si petit et si joli, son pied d'enfant! La valse finie, elle se leva pour partir.

— Comment! Margot s'en va? s'écria M[me] d'Astafort avec son ton rude et familier : on va danser la bourrée! Voyons, ma *petite chatte*, il n'est que minuit et demi. — Mais Marguerite répondit qu'elle était lasse et sortit avec son père. Je m'apprêtais à les suivre, M[me] d'Astafort me pria de rester jusqu'à la fin du bal. — Un de ces messieurs vous reconduira bien, dit-elle; M. de Mauvezin, par exemple, qui demeure à Chizé, ou bien encore M. de Vinceux, qui habite le château du Grand-Plessis, et qui doit passer près de Saint-Jean. J'acceptai l'offre que Raoul s'empressa de me faire, et je restai.

J'entendis rouler la voiture qui emportait Marguerite et mon cœur, car, dès qu'elle fut partie, je fus désolé, comme si ma ridicule vengeance eût dû la faire souffrir. Toutes les femmes qui recommençaient à sauter me parurent insipides.

— Ce Désormes est un vrai trouble-fête, criait M[me] d'Astafort en rentrant au salon. A-t-on idée d'un *couche-poule* pareil! Nous enlever Margot à minuit! Et cette petite sotte qui ne sait pas avoir une volonté! Allons! allons! une polka!

m'aider à ressusciter mon amoureux; — vous m'excuserez, monsieur Marc, mais elle a dit comme ça. — Je laisse là mes ouailles sous la garde de mon chien, et je la suis. Vous étiez couché sur une manière de tombe dans une chambre faite comme un grand four, côte à côte avec la *fade*, qui vous tenait serré dans ses bras à vous étouffer, si vous n'aviez point été déjà mort. Dans mon rêve, je savais des paroles pour faire revivre, et M[lle] Marguerite tenait une herbe à la main. Je ne me souviens plus quoi nous disions tous deux, mais ça devait être quelque sortilége. Tout d'un coup voilà la *fade* qui se lève et se met à crier comme une chouette en tournant autour du tombeau. Elle voulait nous empêcher d'aller près de vous, mais la fille de Saint-Jean la fit taire en lui tapant de sa branche dans la figure; la *fade* prend le chemin de la porte et se sauve du côté de Dressais en courant si vite, que l'air en ronflait. Votre bonne amie Marguerite, — dame! elle l'était dans mon rêve, — a été après ça vous prendre par la main; vous avez sauté en bas du tombeau, et je ne sais pas comment je me suis trouvé le maire de la commune, et j'allais vous marier devant plus de six mille personnes! Mais voilà que tout à coup je ne vois plus M[lle] Marguerite ni vous. Tout le monde s'en allait sur la brande. Je me suis trouvé tout seul dans des plaines de sable qui n'en finissaient plus; il faisait chaud; j'avais perdu mes moutons et mon chien. Ah! je me suis réveillé bien en peine! Tout ça ne voudrait-il pas dire que vous allez vous marier avec la fille à M. Désormes? »

Je me gardai bien de mettre le vieux berger au courant de mes affaires; mais je lui dis qu'il devait savoir mon sort et me le dire, puisqu'il était sorcier.

— Il y a des fois, répondit-il, où je vous dirais ça tout d'une *filée*, c'est quand mes *attaques* doivent me prendre; mais ça m'abrége la vie d'autant. Pour le moment je ne sais rien, mais je pense que la *fade* vous fera du tort.

Si je n'ai que les êtres chimériques à craindre, je suis bien certain de l'heureux dénoûment de mon amour, puisque Marguerite m'aime!

Nous avons encore causé ce soir. Elle se défiait toujours de l'avenir, mais je l'ai rassurée. Elle m'a dit cent fois qu'elle n'avait jamais aimé et n'aimerait jamais que moi. Nous voilà comme deux amoureux de roman, avec le mystère pour couronner notre beau poëme, car il faut cacher à ce bon M. Désormes combien nous serons heureux de lui obéir un jour... Un jour! Pourvu qu'il ne l'ait pas fixé trop loin! L'impatience de vivre vite me dévore déjà!... Et pourtant le présent est si beau!... Mais l'homme n'a pas la vraie notion des choses actuelles : par l'étude, il se plonge trop dans le passé; par le désir, il s'élance trop dans l'avenir.

disposais à gagner celle du préau, la fenêtre de ma cousine s'ouvrit, et je vis une petite main, peut-être la sienne, peut-être celle de Nanniche, passer par l'entre-bâillement de la croisée et laisser tomber à mes pieds la clé du corridor. Cette attention délicate de m'attendre pour m'aider à rentrer a fait tomber toute ma rancune. Je ne me flatte pas qu'elle ait veillé elle-même; mais si elle a fait veiller seulement sa soubrette, c'est encore une bonté que je ne méritais pas.

Oui, j'ai mal agi, la colère est une mauvaise conseillère, et je m'en suis bien repenti. Tous les petits accidens de la soirée me revenaient gros comme des montagnes, et je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Aimer! je ne sais pas aimer, moi! J'ai vécu livré à moi-même et j'ai travaillé à me rendre fort,... et quand je me sens tendre, je m'en effraie! Non, non, je ne sais pas aimer, et pourtant j'aime!

FANNY A MARGUERITE.

15 juin.

Ma petite Margot, tu as été indéchiffrable hier soir, je n'ai donc rien de plus pressé que de venir te demander le fin mot de l'énigme. D'abord tu m'as boudée; pourquoi? Je n'en sais rien. Est-ce parce que ton cousin a dansé et causé longtemps avec moi? Mais tu as paru l'oublier complétement et accepter avec grand plaisir les hommages de M. de Mauvezin. J'en ai été tout étonnée, je croyais que tu n'avais d'yeux que pour M. Marc, du moins tu me l'avais dit, et hier soir j'ai été convaincue que tu n'en étais pas si éprise.

Voyons, ma jolie capricieuse, il faudrait pourtant choisir entre ton volage savant et le jeune, brillant et riche comte de Mauvezin. Ah! je comprends que ce soit tentant de devenir comtesse quand on est simple bourgeoise! Il y aura probablement des difficultés de la part de l'aristocratique marquise, mère du jeune homme; mais l'amour ne soulève-t-il pas des montagnes? Et puis ton père, qui serait charmé d'une si belle alliance, déploierait toutes ses richesses pour éblouir la vieille dame. Réfléchis à ce que je te dis, ma petite Margot : j'ai renoncé pour toi à M. Marc, je n'y ai aucun mérite, car je ne l'aimais nullement; mais ma mère ignore cette concession, et si tu renonces à ton cousin, je regarderai à deux fois avant de causer un véritable chagrin à maman.

Décide-toi, j'attends de ma souveraine la permission de porter mes regards vers celui qu'elle aura dédaigné. Allons, ne me boude plus, tu sais bien que tu as beau me faire de la peine, je suis ta meilleure amie et toujours prête à sacrifier mon bonheur au tien.

FANNY.

et de réfléchir un peu. Rien ne presse, comme vous dites fort bien, et les partis ne manqueront pas à ma fille. Je connais peu M. Adalbert de Mauvezin : c'est un joli homme, voilà tout ce que j'en sais. Je n'ai été chez la marquise qu'une seule fois, et j'avoue que ses manières de châtelaine ne m'ont point séduit. D'ailleurs j'ai peu de goût pour les grands, et je n'avais jamais aspiré à une aussi haute alliance pour ma fille. Si mon père vivait encore, il rirait bien de voir sa petite-fille devenir marquise. Je ne dis pas qu'elle n'en soit pas aussi capable qu'une autre. Elle est aussi bien élevée qu'une demoiselle de grande maison, et il n'y en a guère de mieux tournées; mais j'avais des idées bien raisonnables pour elle, car j'avais tout dernièrement pensé à quelqu'un de ma famille, qui est son camarade d'enfance, et qui n'est pas sot. Vous entendez de qui je veux parler, inutile de le nommer. Vous savez que je voulais d'abord le proposer à Mme d'Astafort pour gendre; mais il m'a donné un coup de main dans une dispute que j'ai eue : cela m'avait fait un effet, et, ce jour-là, j'avais même sondé les idées du jeune homme assez adroitement, vous le pensez bien, pour ne pas lui donner trop d'éveil. J'ai vu qu'il n'y serait pas contraire, et voilà où j'en suis. Votre proposition vient me faire réfléchir, et je suis bien aise de n'avoir pas été plus loin avec lui, car il s'agit avant tout du bonheur de Marguerite, et si M. de Mauvezin venait à lui plaire un jour, je ne voudrais pas la contrarier. Ne précipitons donc rien. On ne se repent jamais d'avoir attendu. Marguerite n'est pas encore portée au mariage. Faites entendre à la marquise que je ne suis pas en peine de l'établir, et si elle insiste par la suite, mon peu d'empressement à répondre n'en vaudra que mieux. Vous connaissez bien les nobles : ils croient nous faire beaucoup d'honneur, et si nous leur montrons l'envie de leur alliance, ils ont des exigences très fortes.

Et puis je voudrais vous voir fixé sur le chiffre des dettes de M. le marquis.

Recevez mes remercîmens et mes complimens affectueux.

DÉSORMES.

P.-S. — J'irai vous voir demain. Nous nous débarrasserons de nos comptes avec mon neveu.

MARC VALERY A CADANET.

21 juin 1850.

Mon cher ami, je retourne demain matin à Paris, à la suite d'une scène absurde que j'ai eue avec mon oncle. Nous nous sommes fâchés ensemble, je ne sais trop pourquoi; mais le fait est que je ne dois pas rester davantage chez lui.

— Non, j'ai agi comme un jaloux; je voulais me venger de vous, j'étais si en colère que j'aurais voulu tuer ce Mauvezin et vous faire souffrir autant que je souffrais; mais je n'ai réussi qu'à blesser votre amour-propre, et voilà tout.

— Alors je n'ai que de l'amour-propre? Vous me jugez ainsi, et vous prétendez m'aimer quand même!...

— Oui, quand même, malgré ma volonté, malgré votre ressentiment. J'ai beau faire, mon amour est plus fort que tout : vous êtes ma pensée unique, autrefois, aujourd'hui, toujours. Ce que je vous dis vous fâche peut-être; qu'importe? il faut que vous sachiez ce que j'ai souffert et ce que je souffre. Je suis à bout de courage, je ne peux plus supporter la position que vous me faites. Je vous aime sans restrictions, sans regarder en arrière, sans prévoir l'avenir, vous ne pouvez empêcher cela, et je veux vous le dire une bonne fois, dussiez-vous me haïr encore plus.

— Marc, je ne vous hais point. J'ai de... l'amitié pour vous et beaucoup trop! Si je ne vous aime pas comme vous le voudriez, ce n'est pas une raison pour que je sois sans cœur. L'amour ne se commande pas, il s'obtient, méritez le mien.

— Oui, oui, Marguerite, je ne le mérite pas... J'ai mal agi et je vous parle mal, je voudrais vous consoler et je vous blesse. Je suis un pauvre garçon abandonné, seul sur la terre et déjà aux prises avec la destinée. J'avais cru trouver en vous une amie à laquelle je m'étais déjà donné corps et âme; mais je suis rude, impétueux, ombrageux, j'ai souffert trop jeune, et l'amitié m'a trop vite laissé seul. Dites-moi donc ce que je dois faire? Parlez, Marguerite!

— Il faut croire en moi, il ne faut plus vous faire de chagrin,... ni à moi non plus, et alors...

— Alors,... alors... vous m'aimerez, n'est-ce pas?

Marguerite s'était assise près de moi. Dans mon égarement, je m'étais jeté à ses pieds et j'embrassais ses mains.

La nuit venait, et l'allée se remplissait d'ombre.

— Répondez, Marguerite! donnez-moi un peu de courage, laissez-moi une lueur d'espoir! Vous m'aimerez, n'est-ce pas?

— Oui, me dit-elle tout bas, et, passant son bras autour de mon cou, elle effleura mon front de ses lèvres; puis, honteuse de ce qu'elle venait de faire, elle se prit à pleurer.

— Pourquoi donc pleurez-vous? m'écriai-je. Avez-vous peur de moi? Avez-vous honte de m'aimer?

— Je ne veux pas que vous épousiez Fanny! répondit-elle avec impétuosité.

— Fanny? Je ne comprends pas! Je n'ai jamais songé à Fanny!

— Mais sa mère et elle y pensent, et mon père...

— En est contrarié, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas une raison. J'avais le devoir de tout sacrifier à sa mémoire.

— Bah! sa mémoire! Qu'est-ce qui s'inquiète de ça?

— Mais moi, monsieur Désormes!

— Ah! oui, voilà! dit-il en élevant la voix, de beaux sentimens! Tiens, vois-tu, tu ne connaîtras jamais la valeur de l'argent. Tu donnes dans les idées nouvelles. Cultive le communisme, mon garçon, va boire du petit bleu et manger du veau froid avec tes *frères*, ça te remplira le gousset!

Et M. Désormes haussa les épaules de pitié.

Marguerite voulut apaiser son père. — Toi, va jouer à la poupée! lui dit-il.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon oncle?... Vous parlez comme ne parlerait pas un duc et pair à trente-six quartiers!

— Je ne suis pas noble, et je m'en vante. Je suis le fils de mes œuvres; je suis un bourgeois, fils de paysan, mais j'ai travaillé comme mon père, et nous connaissons la valeur de l'argent, chez nous. Il n'y a que ça aujourd'hui, et avec toutes vos affaires de fraternité, de liberté!...

— Ah! lui dis-je un peu surexcité, vous ne voulez plus de liberté?

— Si fait, je veux la liberté sans licence!... Mais ça n'est pas tout ça! Crois-tu que ce soit amusant pour moi de voir un garçon de ma famille, qui pouvait jouir d'une jolie aisance et se marier convenablement, n'avoir plus que quinze mille francs, et ça par sa faute? C'est superbe, mais c'est idiot! Si tu crois que Mme d'Astafort voudra de toi maintenant, tu te trompes bien!

Je crus n'avoir pas compris, et lui fis répéter le nom de Mme d'Astafort.

— Alors, lui dis-je, c'était donc pour Mlle Fanny que...

— Que... quoi?... Sans doute; mais il n'y faut plus penser!

Je regardai Marguerite, et je vis rouler de grosses larmes le long de ses joues.

— Mais, mon oncle, j'avais cru comprendre,... d'après ce que vous m'aviez dit...

— Qu'est-ce que j'ai dit? reprit-il en colère, je n'ai rien dit! Et puis, si j'ai dit quelque chose, tu l'as mal entendu. Tu n'es qu'un sot! Voilà.

Son ton brutal et grossier me révolta, et je lui répondis vivement:

— Je ne sais sur quelle herbe vous avez marché ce soir; mais vous m'en dites trop, je n'en pourrais supporter davantage. J'en ai assez, mon oncle!

— Tu en as assez? Et moi aussi! Bonsoir, je ne te retiens plus.

— C'est bien. Je vais partir sur-le-champ.

Je suis heureux! Marguerite, chère bien-aimée, j'espère en toi! Elle m'aime donc! J'ai peur de devenir fou!

18 juin. — J'ai fait cette nuit un rêve à propos de la légende de la *Morte*. Ce rêve n'a rien de bien fantastique, si ce n'est son étrange coïncidence avec un tout semblable fait par le vieux berger Carnat. Si j'étais superstitieux, je verrais là un mauvais augure. J'ai eu d'abord beaucoup de peine à m'endormir, tant j'avais les nerfs agités par les émotions de ces jours-ci, et quand mes idées prirent une forme, j'étais couché et maintenu par une force invincible sur un mausolée au milieu d'une chambre sépulcrale que je savais être placée sous le talus du *champ de la Morte*. Le cadavre d'une femme, dont je cherchais en vain à reconnaître les traits, gisait à côté de moi, et je m'aperçus que son étreinte glacée était la cause de mon impuissance à me lever. Je vis par la porte ouverte Marguerite, vêtue de blanc, couronnée de feuillages, une branche de gui à la main, sortir d'un bois de chênes et s'avancer lentement vers moi; le père Carnat et son chien noir la suivaient.

Dans mon rêve, j'avais cessé de vivre depuis longtemps, et, à mesure que Marguerite approchait, je sentais les bras de ce corps inanimé qui était près de moi redevenir moites et flexibles. Quand Marguerite fut devant nous, la morte se leva et descendit du tombeau pour se placer entre moi et ma fiancée. — Va-t'en, lui disait-elle, ne l'éveille pas de son long sommeil! Il appartient au néant comme moi, laisse-le, c'est mon époux,... va-t'en! — Marguerite, qui ne semblait pas la comprendre, marcha résolûment sur elle, et de sa branche de gui la frappa au visage. La morte, brisée par je ne sais quelle puissance surnaturelle, s'affaissa sur elle-même et disparut en poussant un cri si aigu que je crus l'entendre réellement. Je sautai à bas de mon tombeau, qui n'était autre que mon lit, et je m'éveillai au milieu de la chambre.

Dès le matin, j'ai été faire une promenade; j'ai rencontré le père Carnat. Sa manière de dire et de penser m'intéresse, surtout quand il aborde le surnaturel, et c'est là-dessus que je l'amène le plus possible. Il m'a d'abord parlé de superstitions et de légendes que je connaissais déjà, et comme je m'efforçais de rappeler à son souvenir la légende de la *Morte :* — Oh! attendez, s'écria-t-il, vous me faites songer... Cette nuit, *avant jour,* je l'ai vue, la *fade!*

— Vue?

— Oui, monsieur, en rêve! C'est un drôle de rêve; écoutez ça!

J'ai bien écouté, et je ne suis pas encore revenu de ma surprise.

« J'étais, dit-il, à garder mes bêtes, le long du bois des Poquelés, quand la demoiselle de Saint-Jean, avec une figure comme un ange, des cheveux reluisans comme les rayons du soleil et tout habillée de blanc, sortit du bois. — Père Carnat, qu'elle me dit, faut venir

M. DÉSORMES A M[me] D'ASTAFORT.

Saint-Jean, 23 juin 1850.

Chère madame, il faut remettre à plus tard la réalisation de notre projet, si toutefois vous persistez. Mon neveu est reparti avant-hier pour Paris, où le baron de Weisberg le rappelle pour un travail pressé. Je ne dois pas vous cacher l'état de fortune de Marc. Après avoir payé ses dettes et celles de son père, tous comptes faits, il possède une quinzaine de mille francs, ce qui ne vous tente plus, je suppose. Applaudissez-moi donc de ne lui avoir pas parlé de Fanny, au lieu de me reprocher d'être un *lambin*. La lambinerie est quelquefois de la prudence. J'espère que Fanny sera bien vite consolée de la perte de mon écervelé de neveu. Nous lui chercherons ailleurs un beau mari, à moins qu'elle ne tienne beaucoup à celui-ci, auquel cas je pourrais en écrire au jeune homme un de ces jours; mais je ne vous crois si *folles* ni l'une ni l'autre.

Votre tout dévoué et affectionné, JULIEN DÉSORMES.

MARC VALERY A CADANET.

Paris, 30 juin 1850.

Mon cher ami, me voici de retour à Paris depuis huit jours.

Je suis comme un corps sans âme. Je ne peux pas me remettre au travail, je n'ai plus de goût à rien; tout m'est insupportable et j'ai envie de chercher querelle à tout le monde. J'ai besoin de fuir loin d'ici, loin de moi-même, et c'est à toi que j'écris. Tu remonteras mon courage. J'ai demandé mon congé définitif au baron de Weisberg. Je veux te rejoindre en Afrique. Je viens de m'engager dans les spahis. Marguerite m'oubliera : de mon côté, je tâcherai de ne plus penser. Ce sera mieux ainsi. Si j'avais la chance d'arriver au moment d'une expédition, arrange-toi pour que j'en fasse partie. J'ai une colère rentrée qui a besoin de s'épancher en coups de sabre sur n'importe qui, et celui qui me tuera me rendra un fameux service. Je serai à Constantine le 10 juillet au plus tard. Je t'embrasse.

MARC.

MAURICE SAND.

(*La seconde partie au prochain n°*).

CHASSEPAIN, NOTAIRE, A M. DÉSORMES.

Ardentes, 19 juin 1850.

Monsieur et cher client, j'aurais désiré aller moi-même vous porter vos comptes de tutelle, qui sont en ordre, et vous faire part à cette occasion d'une idée qui m'est venue; mais le temps m'a complétement manqué. Je vous l'écris donc afin que vous ayez tout le loisir d'y penser avant que nous en parlions. Je me suis trouvé avant-hier chez M[me] la marquise de Mauvezin, dont j'ai l'honneur de faire les affaires. Elle m'a fait beaucoup de questions sur vous, sur vos propriétés, sur votre position de fortune, sur vos intentions à l'égard de votre fille, sur son âge, ses manières et ses goûts. La marquise n'avait pas l'air d'y toucher, et je faisais semblant de ne pas comprendre, ce qui ne nous a pas empêchés de nous entendre au mieux. Vous savez que sa fortune est honorable : la terre de Chizé, joutant la forêt de Bommiers, est estimée trois cent mille francs. Le marquis, qui habite Paris, a fait quelques dettes qui, selon la marquise, n'ont pas grande importance. Leur fils unique, M. le comte Adalbert de Mauvezin, apportera en dot une somme de cent cinquante mille francs. A la mort de son père, qui, entre nous, n'a pas longtemps à vivre, il se trouvera propriétaire de ladite terre et du château de Chizé et prendra le titre de marquis.

Je n'ai pas diminué vos ressources, comme vous devez bien le penser. Enfin il faut conclure de ce qui précède que, si vous vous y prêtez un peu, on pourrait bien un jour vous demander la main de votre fille de la part de la marquise. Il paraît que M. le comte a rencontré M[lle] Marguerite chez M[me] d'Astafort, et qu'il a été frappé de son joli physique. Lui-même, comme vous avez pu le remarquer, est un beau garçon qui n'a pas plus de vingt-cinq ans, et qui ne trouve pas au-dessous de lui de s'occuper des travaux des champs. Je sais que votre fille est encore très jeune, et que rien ne vous presse de l'établir; mais, si je ne me trompe pas, et si le petit dieu Cupidon voulait lancer quelque flèche, on passerait par-dessus les préjugés de la naissance. La barrière des castes pourrait être franchie, et votre charmante demoiselle devenir marquise de Mauvezin. Vous pourriez allier de cette façon la plus grande fortune à l'un des noms les plus illustres du Berri. Pensez-y, et nous en causerons. Recevez l'assurance de ma parfaite considération. CHASSEPAIN.

DÉSORMES A M. CHASSEPAIN.

Saint-Jean, 20 juin 1850.

Mon cher monsieur, ce que vous m'écrivez me tombe sur la tête comme une cheminée, et je vous demande le temps de me remettre

Les excursions commencent invariablement au vendredi saint (*good friday*). Ce jour-là n'a point du tout en Angleterre la tristesse solennelle qu'il revêt dans les pays catholiques, c'est à la fois un jour de repos et de plaisir; on pourrait dire que c'est un *dimanche gai*, si cette alliance de mots n'était condamnée par les idées religieuses de la Grande-Bretagne. Vient immédiatement après le vendredi saint le lundi de Pâques (*Easter-monday*), amenant à sa suite des parties de campagne qui se continuent plus ou moins durant toute la semaine. La fièvre des excursions éclate de nouveau dans l'été avec le lundi de la Pentecôte (*Whit-monday*). Il faut alors ou n'être pas Anglais ou avoir des occupations bien graves pour être vu de jour dans les rues de Londres. La Fête des Fèves (*Bean-Feast*), qui tombe vers le mois de juin, agit aussi sur l'humeur champêtre des *Londoners*, surtout dans la classe ouvrière, et enlève à l'intérieur de la ville des milliers de familles. Non-seulement ces excursions populaires obéissent comme les marées à des influences zodiacales, mais encore l'endroit du rendez-vous se trouve le plus souvent désigné par certains jours de l'année. C'est ainsi que la fête du printemps et du soleil ressuscités se célèbre le lundi de Pâques sur les collines de Blackheath. Au milieu des jeux d'adresse, des courses d'ânes et des tentes de *gipsies* s'élève le parc de Greenwich avec son vénérable observatoire, ce temple élevé à l'étude des astres qui conduisent dans le ciel la marche des saisons.

Il est curieux de visiter en de pareils jours l'embarcadère des railways, surtout celui de London-Bridge. Il semble que toutes les forces de la vapeur soient mises au défi d'emporter avec elles les flots d'*excursionnists*. Les femmes et les enfans sont naturellement de la fête et se précipitent d'un pas inégal vers les voitures ouvertes. Il y a beaucoup de voyageurs et très peu de bagages, à peine çà et là quelques corbeilles contenant des provisions de bouche. Enfin le signal du départ est donné, et le train glisse comme un serpent déroulant ses anneaux de wagons. Où vont-ils? Plusieurs des habitans de Londres professent une sorte de culte pour Margate, Ramsgate et Sheerness. Cette dernière plage est sablonneuse et désolée, l'Océan ne s'y déploie guère dans toute sa grandeur; mais après tout c'est la mer, un spectacle qui parle toujours au cœur des Anglais. Il y a quelques mois, les évêques de l'église anglicane ont écrit une lettre aux directeurs de chemins de fer pour obtenir qu'on ne lançât plus de trains d'excursion dans la journée du dimanche (*sunday-excursion-trains*). Cette lettre a été assez mal accueillie par l'opinion publique, et il y a très peu de chances que la mesure proposée soit mise à exécution. Les ouvriers témoignent ce jour-là pendant l'été une préférence invincible pour la grande église de la

Tu sais qu'il m'avait fait venir pour régler ses comptes de tutelle. J'ai attendu vingt jours que M. Chassepain, son notaire, voulût bien les mettre en ordre. Pendant ces vingt jours, qui compteront pour moi comme une éternité, je suis devenu amoureux de ma cousine. Je l'ai aimée, ou plutôt je l'aimais déjà. Je te conterai tout cela en détail, plus tard. En ce moment, je n'ai pas le courage de me rappeler tout le bonheur que je perds.

Ce matin, je suis retourné avec M. Désormes chez le notaire, où cette fois tout était prêt. M. Chassepain m'a expliqué très clairement sans doute ma position, la mauvaise gestion de mon père et le soin que mon oncle avait eu de sauver du naufrage une somme de cent mille francs; mais je n'y ai pas compris grand'chose, si ce n'est que j'ai eu à lui remettre vingt mille francs pour les frais de mon instruction. Il m'eût semblé injurieux envers mon tuteur de vérifier l'exactitude de ses comptes, et je n'étais pas fâché de ne rien devoir à personne. Il m'avait forcé de me payer moi-même une éducation, et j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas l'en remercier. Je ne m'étais jamais vu à la tête de tant d'argent et j'étais déjà soucieux du placement de mes richesses, quand le notaire me tira d'embarras. Il me dit que mon père avait laissé soixante-cinq mille francs de dettes et me demanda si j'avais l'intention de les payer. J'ignorais l'existence de ces dettes, mais je m'empressai de lui compter la somme. Il me donna en échange un reçu dont je n'avais que faire, et, comme je le déchirais devant lui, je le vis pousser le coude de mon oncle d'un air mystérieux. Celui-ci me pria d'aller avertir Dolin d'atteler et de l'attendre; il voulait, disait-il, échanger deux mots pour son compte avec le notaire. Dolin n'avait pas dételé, et, mon oncle ne revenant pas, je partis à pied et j'arrivai à Saint-Jean bien avant lui.

Après dîner et devant ma cousine, il débuta par me faire part de ses réflexions d'un air gouailleur. — Te voilà un peu allégé, ce me semble? disait-il. Le poids de ta fortune ne crèvera pas ta poche! Tu t'y entends à faire rouler les écus! Diantre! tu allonges quatre-vingt-cinq mille francs comme j'avale un verre de vin, moi! Tu crois donc que cent mille francs poussent comme de la luzerne? Tu agis comme une corneille qui abat des noix! Tu paies les dettes de ton père sans demander rien à personne et sans t'assurer que ces soixante-cinq mille francs n'ont pas été extorqués par des filous?

Je lui répondis que j'y avais été de confiance, et que je n'avais nullement songé à le consulter.

— Ce n'était pas à moi de te dire ça devant le notaire; mais ton père a fait des affaires de fou.

— Devait-il, ou ne devait-il pas? Toute la question est là.

— Il devait, mais à des filous, je te dis!

distinctif des constructions qui représentent en architecture le style anglais moderne est la mobilité; elles se déplacent au besoin, se renouvellent et se transforment. Un autre avantage, auquel on s'attendrait beaucoup moins, est la solidité. Malgré son apparence fragile, le *Crystal Palace* a soutenu sans broncher le choc des élémens. Il y a quelques années, il fut assailli par une trombe, une tempête furieuse qui ébranla toute la toiture; il résista. Ce palais a la force des choses légères et aériennes : incorruptible comme la lumière dont il est tout rempli, il défie le temps par la nature inaltérable des matériaux, le verre et le fer galvanisé. De loin, à quatre ou cinq milles, il reluit au soleil comme un fouillis de diamans : on dirait plutôt un rêve d'édifice qu'un édifice lui-même, quelque chose de construit avec de l'air et avec des rayons. Vu de près, il développe une immense façade qui s'avance entrecoupée de galeries, de nervures de fer soutenant des arcades, d'éventails de cristal qui se déploient en forme de cintre. Cette façade est flanquée de deux ailes qui s'étendent sur une prodigieuse longueur, et de tours de verre qui sembleraient très hautes, si elles ne répondaient aux proportions gigantesques de l'ensemble. « Si les monumens ressuscitaient, ils auraient cette forme-là, » s'écriait un Anglais enthousiaste à la vue de cette architecture féerique et de ces hautes murailles de cristal qui laissent transparaître la couleur du ciel. Au fond, la beauté d'une telle construction ne consiste pourtant que dans la hardiesse et la grandeur des lignes. L'intérieur, vu de la nef, ressemble tout d'abord à un immense jardin couvert. Il s'y forme pendant l'hiver des brouillards qui montent lentement vers le ciel de verre, et qui retombent en rosée. On y parcourt en quelque sorte des climats différens. Un jour de grande gelée, je passai successivement d'une température bien au-dessous de zéro dans une salle très chaude où les contrées équatoriales se trouvaient représentées par des palmiers, des bambous et des cocotiers. En toute saison d'ailleurs, ce jardin a ses bosquets, ses lianes qui courent et s'accrochent d'arbre en arbre, ses pièces d'eau couvertes, parées des larges feuilles des nénufars, ses oiseaux, merles, rossignols, fauvettes, rouges-gorges, qui font leurs nids dans les branches, qui volent et chantent sans même s'apercevoir de leur demi-captivité, ou qui se reposent familièrement sur l'épaule des statues. Dans cette colossale promenade, les foules disparaissent. Un Français exprimait devant moi son admiration pour le *Crystal Palace*; il regrettait seulement qu'il n'y eût personne le jour où il l'avait visité. Il n'y avait en effet ce jour-là, d'après le rapport des feuilles anglaises, que cinq mille *admissions*.

Cet établissement, ainsi que presque toutes les grandes institu-

— Crois-tu que je veuille déranger Dolin pour te reconduire à cette heure? Tu partiras demain matin.

Marguerite se leva, et dit en pleurant : — Marc, vous avez tort de le prendre ainsi, et vous, mon père, vous ne devriez pas blâmer mon cousin d'une action si généreuse, et qui lui fait tant d'honneur.

— Ah! toi aussi tu vas prôner le mépris de l'argent? Va donc un peu t'occuper de tes chiffons, tu me feras plaisir...

Je sentis que la patience allait m'échapper, je serrai la main de Marguerite sans pouvoir lui dire un mot, et je sortis.

Il y a trois heures, mon cher ami, que cela s'est passé. Je ne sais si j'ai plus de chagrin que de colère. Je voudrais pleurer, mais je ne peux pas. Ma malle est prête, et j'attends le jour avec impatience. Je n'ai pourtant pas inventé que M. Désormes avait des intentions à mon égard. Je ne l'ai pas rêvé, c'était très clair, et aujourd'hui il prétend n'avoir rien dit! Je n'y comprends plus rien. J'ai la tête brisée. Adieu, mon cher Cadanet, porte-toi bien, préserve-toi de l'amour et pense à ton ami, qui a la mort dans l'âme.

MARC.

Je rouvre ma lettre pour te dire que, vers deux heures du matin, j'ai entendu Nanniche marcher à pas furtifs dans le corridor et glisser un billet sous ma porte. Il est de Marguerite, qui m'envoie quelques mots de consolation et d'espoir. Elle m'exhorte à avoir du courage. Quant à me reprocher de m'être mépris sur les intentions de son père, pas un mot. Elle sent bien que j'ai été trompé, que j'étais de bonne foi... Au moins j'emporte son estime! Sans cela, je n'aurais pas la force de survivre au désastre de mes espérances... Plains-moi, mais sois sûr que je ne finirai pas lâchement.

Mme D'ASTAFORT A M. DÉSORMES.

Dressais, 22 juin 1850.

Mon cher voisin, vous serez toute votre vie le même endormi. Vous ne savez vous décider à rien, et c'est vraiment pitoyable. Il faut en finir, il faut parler à M. Marc. Fanny a beau dissimuler avec moi, je vois bien qu'elle en raffole. Quant à lui, il lui a assez fait la cour pendant mon bal pour dévoiler son amour naissant, et je crois que nos enfans s'entendent parfaitement. Agissez donc sans plus tarder et répondez tout de suite. Vous devriez vraiment avoir un peu de cette impatience que vous me reprochez. Votre indécision m'a déjà rendue assez malheureuse! Vous savez comme je tiens à marier Fanny le plus tôt possible; elle a une tête qui me fait peur quelquefois.

A vous. Blanche D'ASTAFORT, née TOURTIAUX.

le palais de Sydenham comme un établissement unique dont nous voudrions voir l'idée s'étendre et se reproduire ailleurs. Et quel pays plus que la France aurait le droit et peut-être le devoir de la mettre à exécution? On a beaucoup parlé chez nous de l'instruction du peuple; on a très peu fait pour elle. Les Anglais sont plus pratiques; ils ont bâti en quelque sorte un cours d'enseignement qui s'adresse à toutes les intelligences par l'attrait de la curiosité. La légère contribution d'un shilling n'a nullement empêché les classes ouvrières d'accourir en foule au palais de Sydenham, et je ne veux point croire que cette série de formes et d'impressions qui s'imposent à la mémoire ait glissé sur elles sans laisser de traces. Des connaissances enveloppées dans un spectacle et dans des sensations deviennent ainsi plus accessibles à la multitude; on a pu en juger par l'étonnement et l'enthousiasme naïf qu'exprimaient les classes populaires à la vue des figures étranges représentant les civilisations évanouies. Le Palais de Cristal est le rendez-vous favori de certaines confréries ouvrières; là se célèbre la fête annuelle des *foresters*, une société de compagnonnage très nombreuse en Angleterre. Ce jour-là, soixante-dix mille visiteurs inondent les jardins et les galeries, où les *foresters* se distinguent par des signes symboliques et par un costume théâtral qu'on suppose avoir quelque ressemblance avec celui du fameux Robin Hood. Des chefs d'institutions établies à Sydenham et dans les environs conduisent de temps en temps leurs élèves dans ce temple des arts, de l'industrie et du progrès. Apprendre par les yeux, acquérir certaines notions générales du beau et de l'utile dans l'ordre où les faits qu'elles représentent se sont développés à travers les âges, revivre dans les époques mortes et dans l'humanité même en renouant la chaîne des temps et des traditions par des signes visibles, quelle méthode d'éducation pourrait être mieux appropriée à la jeunesse?

Des cours publics, — à de trop rares intervalles, il est vrai, — sont professés dans l'établissement sur les diverses branches de la science et de l'histoire, car les monumens, si frappans qu'ils soient, ne parlent point toujours suffisamment par eux-mêmes. C'est ainsi qu'en 1855 j'assistai à une série de leçons intéressantes dans lesquelles M. Waterhouse Hawkins cherchait à reconstituer, d'après les indications des restes fossiles, la physionomie des anciennes époques et des anciens habitans de la terre. Pourquoi suis-je néanmoins contraint d'ajouter que, malgré de très honorables efforts et malgré une collection dont on chercherait en vain l'équivalent dans toute l'Europe, du moins au point de vue qui nous occupe, le département de l'instruction, sous la forme de cours, est resté jusqu'ici dans le *Crystal Palace* à l'état d'enfance?

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXI.

LE *CRYSTAL PALACE* ET LES PALAIS DU PEUPLE.

A peine les arbres ont-ils revêtu leur couronne de fleurs blanches et cette légère dentelle de verdure, robe nuptiale du printemps, que les habitans de Londres (les *Londoners*) se précipitent en foule vers la campagne. Milton, qui avait passé à Londres les années de l'âge mûr, décrit admirablement dans son *Paradis perdu* les délices qu'éprouve le captif des cités populeuses à sortir par une matinée d'été et à respirer librement, au milieu des charmans villages et des fermes environnantes, l'*odeur du grain, de l'herbe fanée, des vaches et des laiteries.* Le goût des *cockneys* pour les points de vue et les scènes rustiques n'est point nouveau; mais ce goût a dû nécessairement se développer à mesure que, Londres s'agrandissant, les faubourgs et la banlieue s'éloignaient en quelque sorte du cœur de la métropole, et avec eux les charmes de la nature. Qui ne devine que les chemins de fer ont aussi puissamment contribué à servir et à étendre les rapports de Londres avec les environs de la ville? Ce qui était une inclination est devenu depuis quelques années une habitude, soumise, ainsi que presque toutes les autres coutumes anglaises, à l'influence des fêtes périodiques.

sur la corde raide? Sans prétendre nier qu'un célèbre acrobate français n'ait été pour le Palais de Cristal une source d'argent grâce à ses exhibitions périlleuses, on peut se demander si, en s'engageant dans cette voie, l'administration est restée strictement fidèle à son principe. Une certaine réaction semble même se former au sein du public contre les scènes et les parades où la curiosité seule est en jeu : j'ai entendu des femmes anglaises les condamner avec beaucoup de bon sens, mais aussi, je l'avoue, avec un peu trop d'affectation. N'y aurait-il point un moyen plus simple et plus efficace de témoigner leur dégoût pour ce genre de spectacles? Ce serait de ne point y assister. Somme toute, il y a des jours où le palais de Sydenham dévie un peu de sa destination; ce qui devrait être une école est trop un jardin de plaisir, une salle de concerts, une exposition toujours croissante de marchandises; le bazar dévore le musée.

Je crois que les directeurs ont tort. Tout en tenant compte de certaines difficultés, il me semble qu'il y aurait les élémens d'un succès dans la partie sérieuse du *Crystal Palace*, si l'on se donnait la peine de l'étendre et de la compléter. Le goût du public finirait par s'attacher à un palais d'éducation; mais il faudrait pour cela que l'administration elle-même eût le courage de persévérer dans la voie qu'elle avait ouverte. Si j'avais besoin d'être confirmé dans cette manière de voir, un fait me donnerait raison. La preuve que le champ de la science, mise à la portée de tous par un enseignement à la fois grave et amusant, n'est ni épuisé ni infertile, c'est qu'on s'occupe en ce moment même de construire un autre établissement du même genre, le Palais du Peuple, *People's Palace*. Cette concurrence au Palais de Cristal doit s'élever à Muswell-Hill, sur le parcours du chemin de fer du Nord, *Northern railway*, dont le débarcadère est à King's-Cross. Divers obstacles ont dans ces derniers temps contrarié l'exécution du projet; mais les plans sont tout tracés, et M. Owen Jones, qui a été si utile à l'institution de Sydenham, a été chargé de diriger les travaux du nouveau château de verre. Il y avait à Londres un établissement qui, sans rentrer absolument dans le même système, s'en rapprochait à quelques égards : c'était le *Panopticon*. Il avait été construit dans Leicester-square d'après un style que les Anglais qualifient de mauresque. On y trouve en effet quelques imitations de minarets, d'arcades en fer à cheval, quelques frêles colonnettes qui font penser aux palais des sylphides. M. Clarke, en fondant cette institution, se pro-

sions de M. Glaisher dans le ballon de M. Coxwell, qui ont leur point de départ au *Crystal Palace*. Ces courses dans les nuages ont mis à même un savant très distingué de reconnaître la température, la densité et l'humidité de l'atmosphère à des hauteurs qui n'avaient guère été atteintes jusqu'ici.

nature, et aiment, comme ils disent, à entendre au bord de la mer la voix majestueuse du vent qui prêche sur les eaux. Cette mode des excursions (nos voisins eux-mêmes l'appellent ainsi, *fashion*) s'appuie sur un besoin et sur un fait hygiénique. Un médecin qui a étudié la question depuis plusieurs années, le docteur Letheby, proclame avec l'autorité des chiffres que la mortalité dans la Cité de Londres est double de celle qui sévit dans les campagnes. Comment donc s'étonner que la grande cage de pierre s'ouvre à certains jours, et laisse partir des volées d'habitans qui s'en vont respirer la vie à travers champs et bois? Les centres d'attraction varient pour les excursionistes, ainsi qu'on peut s'y attendre, suivant les temps de l'année et selon les goûts de chacun; mais il se trouve aux environs de Londres un village qui a le privilége d'attirer constamment la foule. Ce village est Sydenham, où s'élève le Palais de Cristal. C'est là que nous voudrions conduire le lecteur et nous arrêter.

I.

Aller au *Crystal Palace* répond à plus d'un besoin. D'abord c'est un but d'excursion et un lieu de promenade. Pour y arriver, on traverse en wagon de riches villages anglais, New-Cross, Forest-Hill, Lower-Sydenham; on entrevoit d'agréables paysages du Surrey avec des tapis d'herbe verte et des bouquets d'arbres; on côtoie des maisons de campagne qui s'avancent jusqu'au bord du chemin de fer, mais qui avec des airs de coquetterie féminine se montrent et se dérobent à demi sous un voile de feuillage et de fleurs. Avant même de descendre du wagon, on aperçoit les jardins du Palais de Cristal, où l'art a voulu marier le style italien et le style anglais sans trop contrarier la nature, qui triomphe après tout dans la libre et fière venue des grands arbres. Le principal centre d'attraction est pourtant, on le devine, le palais lui-même.

Cet édifice de fer et de verre est à peu près le même qui figurait en 1851 dans Hyde-Park, et qui abrita la première exposition universelle. Après avoir été démoli en 1852, il se releva sur les hauteurs de Penge, à Sydenham, d'après un nouveau plan qui modifia, agrandit et embellit à quelques égards les dispositions extérieures (1). Dans les légendes du moyen âge, il est parlé de maisons transportées à de grandes distances sur les ailes des anges. Il était réservé à notre siècle d'industrie et à un nouveau système d'architecture de réaliser, — aux anges près, — ce rêve du merveilleux. Un caractère

(1) On trouvera le récit d'une visite au palais de Sydenham peu de jours après l'ouverture dans la *Revue* du 15 juillet 1854, — *le Palais de Cristal de Sydenham*, par M. B. Delessert.

succèdent et se superposent les unes aux autres. D'abord se présentent le vieux grès rouge, le calcaire carbonifère et le terrain houiller; puis, avec le nouveau grès rouge, commence un nouvel ordre de phénomènes : non contens de retracer aux yeux le gisement et l'allure des roches, les savans et les artistes du Palais de Cristal ont voulu ressusciter les anciens habitans qui se montrent enfouis dans les stratifications plus récentes. Ressusciter, pour l'homme c'est retrouver la forme des choses disparues; or quoi de plus oublié et de plus évanoui que les êtres très réels qui ont vécu jadis à la surface de notre planète? Les voilà pourtant, non tels peut-être qu'ils sont sortis des mains de la nature, mais du moins à peu près tels, restaurés qu'ils sont par les procédés de la science.

Sur l'île du nouveau grès rouge, nous trouvons accroupis le labyrinthodon et le dicynodon, sorte de crapauds monstrueux égalant à peu près en grosseur la stature d'un bœuf. Dans l'île des lias rampe la dynastie des grands reptiles, l'icthyosaure avec son gros œil rond, sorte de lanterne allumée dans la nuit des mers, le plésiosaure, remarquable surtout par la longueur de son cou grêle et flexible au bout duquel une tête plate devait darder çà et là les flèches du serpent, c'est-à-dire d'implacables morsures, le plésiosaure enfin, qui ressemble beaucoup au gavial des bords du Gange. Dans la formation suivante, celle de l'oolithe, on rencontre de petits ptérodactyles ou reptiles ailés et le mégalosaure, ce colosse à tête de lézard, vorace comme un crocodile, armé d'une forêt de dents, soutenu par devant sur des pattes qui ressemblent à deux piliers, ayant vingt-neuf pieds anglais de longueur depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue et vingt-deux pieds six pouces de largeur autour des côtes. Toujours dans la même île, mais parmi les terrains crétacés, surgissent les massifs iguanodons et les hylæosaures, lézards au dos hérissé d'épines et portés par quatre jambes beaucoup plus grosses que celles du plus gros éléphant. Là aussi nage le mosasaure, montrant seulement sa tête monstrueuse au-dessus du lac, et plus loin reposent, en quelque sorte perchés sur un rocher, les grands ptérodactyles, ces dragons fabuleux de l'ancien monde, ces chimères aux ailes repliées et aux pattes armées de griffes, qui semblent garder le secret de l'antique nature. Il nous faut maintenant quitter l'île des terrains secondaires, car nous allons entrer dans un autre âge de la création. Cette ère nouvelle nous apparaît sur une autre île, celle des terrains tertiaires, où se groupe un tout autre système d'animaux. Les voici debout et en quelque sorte vivans comme dans un rêve, ces anciens mammifères dont les simples débris fossiles ont tant étonné il y a un demi-siècle les naturalistes : le *palæotherium* avec sa trompe, véritable tapir de l'ancien monde, l'anoplo-

tions en Angleterre, fut fondé par une compagnie. Cette compagnie de directeurs lança un prospectus annonçant qu'elle se proposait de lever un capital de 500,000 livres sterling, et d'émettre à cet effet cent mille actions de 5 livres chacune. Quinze jours après, l'argent était trouvé. Les fondateurs avaient résolu d'élever un palais à une idée. Quelle était cette idée? Instruire les masses tout en les amusant. Pour mettre ce plan à exécution, la compagnie offrit à sir Joseph Paxton, l'architecte du palais de cristal dans Hyde-Park, la charge de directeur du jardin d'hiver, du parc et des serres. Son devoir était de placer le visiteur au milieu des arbres, des fleurs et des plantes de toutes les contrées, et d'attirer ainsi la multitude vers l'étude des sciences naturelles, en lui montrant par des exemples l'influence des climats sur la végétation. MM. Owen Jones et Digby Wyat, qui s'étaient distingués par leurs travaux dans l'exposition de 1851, furent nommés directeurs du département des beaux-arts. Leur mission consistait à décorer le nouveau palais et à réunir les chefs-d'œuvre de tous les temps, de toutes les civilisations et de toutes les écoles, de manière à former un cours d'enseignement qui pénétrât en quelque sorte par les yeux dans l'âme du peuple. Ils furent envoyés à cet effet sur le continent, où ils trouvèrent généralement un accueil favorable, excepté pourtant à Rome, à Padoue et à Vienne; dans ces dernières villes, la jalousie étroite du gouvernement papal et les vues ombrageuses du gouvernement autrichien les empêchèrent de calquer certains monumens célèbres. Les départemens de la géologie, de l'ethnologie et de la zoologie furent confiés aux professeurs Edward Forbes et Ansted, au docteur Latham, à MM. Waterhouse, Gould, et à d'autres personnes bien connues dans le monde savant. Il ne s'agissait plus cette fois de former un simple musée d'histoire naturelle : la science devait parler aux regards et à l'imagination. C'est ainsi qu'au risque d'imposer certains sacrifices à l'authenticité des faits, M. Waterhouse Hawkins, sous les yeux du professeur Owen, entreprit de redonner une forme aux animaux disparus de l'ancien monde, au lieu d'exposer seulement des débris fossiles. Le travail étant ainsi divisé, et les architectes, MM. Fox et Henderson, ayant terminé la reconstruction du nouvel édifice de verre avec les matériaux de l'ancien, le *Crystal Palace* de Sydenham fut enfin ouvert le 10 juin 1854.

Depuis lors a-t-il atteint le but pour lequel il avait été construit? A-t-il été, comme le voulait le programme même de la compagnie, un palais d'éducation pour le peuple? Certes il y a beaucoup à apprendre dans cette riche collection de curiosités et d'objets d'art, dans cette histoire de la nature et du genre humain racontée par des monumens. C'est même à ce point de vue que nous signalons

d'analogie avec la flore ou la faune des anciennes époques géologiques. La race noire, au degré le plus abaissé, se montre dans un groupe de sauvages du nord de l'Australie; leurs membres grêles et allongés rappellent à première vue les proportions du singe. Sont-ils pourtant inférieurs à cette famille de *Bushmen* qui figure un peu plus loin, race malheureuse qui s'éteint chaque jour dans le sud de l'Afrique, persécutée par les autres tribus indigènes et par les durs colons européens? Après avoir parcouru ainsi tout le monde noir, on arrive aux Cafres-Zoulous, dont la peau est brune, le front haut et l'intelligence beaucoup plus développée. Chemin faisant, on rencontre des Danakils, menant boire leurs chameaux; ces Abyssins forment la transition entre le nègre et l'Arabe. Le continent d'Amérique nous présente ses naturels du Mexique, ses Caraïbes, ses Botocudos. Les îles de l'archipel océanique nous montrent une famille de Papouans, qui tiennent à la fois du nègre et du Malais avec leurs cheveux crépus qui ressemblent à une masse d'étoupe. Enfin en Asie, dans un groupe d'Hindous appartenant à différentes castes, et occupés à chasser le tigre, nous trouvons le germe de notre race blanche. Non content de mettre l'ethnologie en action et de représenter les jeux, les occupations, les exercices favoris, la vie domestique des différentes familles humaines, on a voulu encore les entourer des animaux qui expriment le mieux la physionomie des différens climats et auxquels les mœurs de l'état sauvage se relient par tant de rapports. L'intention était excellente, mais l'exécution laisse beaucoup à désirer. La plupart des masques humains ont été, je l'avoue, calqués sur la vie; les peaux des divers animaux ont été assez bien préparées, et pourtant l'ensemble est petit, les détails eux-mêmes semblent quelquefois puérils ou ridicules (1). Un Anglais, grand naturaliste, frappé de l'insuffisance de ces calques de plâtre, se demandait un jour pourquoi l'on n'aurait point au *Crystal Palace* de vrais sauvages en chair et en os se livrant devant le public à des simulacres de chasse ou de guerre. Cette idée soulève plus d'une objection et rencontrerait sans doute des difficultés; mais la Grande-Bretagne serait plus à même que toute autre nation de la mettre en pratique à cause de l'étendue de ses relations avec toutes les contrées de la terre.

La partie du *Crystal Palace* que nous venons de parcourir nous a

(1) Cette réflexion s'applique surtout à la cave dans laquelle on a voulu représenter au moyen de toiles peintes les glaces éternelles du pôle, les animaux de ces régions désolées et un pêcheur groenlandais dans son canot. L'intérêt qui s'attache à ces races de sauvages du nord augmente pourtant de jour en jour depuis qu'on trouve en Angleterre parmi les débris de l'âge de pierre des crânes qui semblent se rapporter au même type.

L'intention des fondateurs était, on l'a dit, de mêler l'enseignement au plaisir, et ce n'est point cette intention que je blâme. Ils étaient persuadés, et avec raison, qu'en rehaussant le caractère des divertissemens on élève l'esprit d'un peuple. Malheureusement il est arrivé au *Crystal Palace* ce qui arrivera toujours aux entreprises dans lesquelles domine un principe d'industrie, un intérêt matériel. Avant d'y voir une école pour les masses, la compagnie se représentait le Palais de Cristal comme une affaire. La recette était une question de vie ou de mort : pour vivre, on a voulu attirer la foule. Il serait injuste de dire que la multitude se montra indifférente et insensible aux monumens d'art distribués de manière à illustrer l'histoire et le progrès des civilisations; mais il est bien vrai que les jardins, les massifs de fleurs, les arabesques de rosiers, surtout les fontaines et les châteaux d'eau qui jouent à certains jours pour rivaliser avec les grandes eaux de Versailles, firent encore plus d'impression sur la majorité des visiteurs. On pourrait dire du Palais de Cristal ce que l'excentrique Jérôme Cardan écrivait dans ses mémoires en parlant des hommes de son entourage : *Multi amici, pauci autem docti*. Cet établissement compte beaucoup d'amateurs, mais il y en a relativement assez peu qui y viennent surtout pour s'instruire. Qu'est-il arrivé? Les directeurs, pressés, limités par des considérations toutes matérielles, ont cédé au goût du public. Ils se sont montrés plus occupés dans ces derniers temps de varier les spectacles et d'introduire des amusemens étrangers au but de l'institution que de développer l'enseignement scientifique. Le *Crystal Palace* sert aujourd'hui à toute sorte d'usages; on y donne des concerts-monstres qui effarouchent les oiseaux et les chassent de leurs bosquets couverts, qui forcent à déplacer les statues, et qui envahissent le grand transept, entièrement livré ce jour-là aux musiciens, à une armée de quatre mille choristes et à une multitude d'hommes et de femmes jalouses de montrer leur toilette. On y fait des expositions de fleurs, de serins, de pigeons et de lapins. On y enlève des ballons qui, à cause de leur volume, prennent le nom de *mammouths aériens*. Il s'y tient de temps à autre des foires, *fancy fairs*, pour la vente des objets de fantaisie, dont le produit est destiné à des œuvres utiles et charitables (1). Ces divers spectacles conservent encore un rapport plus ou moins éloigné avec l'art, l'industrie et la science (2); mais en est-il de même des exercices

(1) Les marchandes sont le plus souvent ces jours-là des actrices ou des femmes du monde. Une jeune miss inventa, il y a deux ou trois ans, un moyen de donner du prix aux articles de fantaisie qui n'en avaient guère par eux-mêmes. Elle y posait ses lèvres roses comme un bouton de camélia. Ce baiser valait une guinée.

(2) Il ne serait pas juste en effet de ranger parmi les amusemens futiles les ascen-

ment et colorent les faits connus sans les dénaturer (1). Les types d'architecture qu'on a réunis dans la cour égyptienne (*egyptian court*) n'ont point toujours été pris à telle ou telle ruine; ce sont plutôt des illustrations de différens styles groupées de manière à donner une idée du développement de l'art chez cette nation mystérieuse. Qu'on ne s'attende point toutefois à trouver dans ces changemens le caractère du progrès aussi fortement empreint que sur l'histoire des édifices appartenant à des peuples plus modernes. La religion s'y opposait; des dogmes pétrifians avaient à jamais fixé les symboles du culte; la loi de cet art, comme celle de la société tout entière, était l'immobilité. L'idée de M. Owen Jones est même que nous ne connaissons bien que l'époque de la décadence du style égyptien; l'ère de sa grandeur et de sa perfection a été ensevelie avec les plus anciens pharaons; c'est à peine si nous en découvrons çà et là quelques débris d'autant plus beaux qu'ils sont plus anciens. Encore bien moins pouvons-nous atteindre à l'enfance de cet art, qui se perd dans la nuit des temps. Une avenue de lions, calqués sur deux exemplaires rapportés d'Égypte par lord Prudoe (aujourd'hui duc de Northumberland), nous conduit vers l'enceinte extérieure d'un temple, — des murailles décorées de bas-reliefs creux et de colonnes. Quel est ce temple? Hâtons-nous de dire qu'il ne se rapporte à aucun monument particulier découvert sur la terre d'Égypte; c'est pourtant une représentation exacte, les savans le reconnaissent, du style qui florissait à l'époque des Ptolémées. Voulant surtout parler aux sens et donner une figure à l'histoire, les professeurs du *Crystal Palace* auraient manqué leur but, s'ils s'étaient contentés de reproduire les fragmens isolés et mutilés qu'on trouve dans les musées d'art. Il leur fallait donner une âme et un corps au symbolisme égyptien, relever les ruines, choisir et grouper dans un espace beaucoup trop limité les traits qui pouvaient le mieux transmettre à l'esprit du spectateur l'idée d'une civilisation si éloignée de la nôtre. Les murailles se montrent couvertes de figures bizarres et coloriées, le principal sujet de la scène étant un roi qui fait des offrandes et qui reçoit les présens des dieux. Les chapiteaux des colonnes sont formés de feuilles de palmier et de lotus; d'autres encore montrent le papyrus à ses divers états de développement, depuis le bouton jusqu'à la fleur épanouie. Sur la frise qui surmonte

(1) Ce travail a été singulièrement facilité par des découvertes récentes. On connait aujourd'hui non-seulement les outils dont se servaient les artistes égyptiens, mais encore les procédés de dessin qu'ils appliquaient à la sculpture. On a retrouvé dans des cryptes tumulaires bâties durant toute la vie d'un roi et laissées inachevées par sa mort des chambres où les murs creusés dans le roc avaient été préparées pour recevoir les peintures et les sculptures.

posait d'offrir aux habitans de Londres un cercle de récréations instructives. Il voulait émouvoir l'imagination, pour mieux la gagner au sentiment des arts et à l'étude des sciences; malheureusement les moyens d'attrait mis en œuvre pour atteindre ce but n'étaient pas très puissans, et, après avoir marché de faux pas en faux pas dans une voie où je ne voudrais point voir le *Crystal Palace* s'engager, le *Panopticon* est aujourd'hui tombé au rôle de salle de concert ou plutôt de café chantant. C'est tout simplement l'*Alhambra*, le même qui, avant cette triste transformation dernière, s'intitulait emphatiquement le *Palais des nuits arabes*. N'est-il point instructif de placer en regard de cet établissement déchu la *Royal Polytechnic Institution*, qui se propose, elle aussi, de rendre la science amusante, mais qui, n'ayant jamais fait d'indignes concessions aux goûts frivoles du public, a conservé intacte sa réputation et conquis un certain succès?

Le Palais du Peuple n'existant encore qu'en projet, et la *Polytechnic institution* n'illustrant qu'un côté de la science, c'est le *Crystal Palace* qu'il nous faut choisir comme un type de la manière dont les Anglais comprennent l'alliance du plaisir et de l'instruction. Malgré de regrettables lacunes et certains défauts inséparables peut-être d'une première exécution, ce dernier établissement nous présente d'ailleurs un grand ensemble de faits et d'idées. On voudrait dans cette étude dégager les principaux traits d'un cours d'éducation qui n'est point représenté ailleurs sous les mêmes formes, signaler les améliorations utiles qu'il conviendrait d'y introduire, interpréter en un mot la pensée qui a présidé à l'érection du palais de Sydenham, en disant à la fois ce qu'il est et ce qu'il devrait être. Puissent quelques-unes de nos réflexions, si elles sont justes, exercer une influence sur l'économie du nouveau palais qu'on est en train de bâtir à Muswell-Hill et de ceux qui s'élèveront sans doute dans l'avenir!

II.

Le *Crystal Palace* embrasse deux grands ordres de faits : l'histoire de la terre avant l'homme, — l'histoire de la terre depuis l'avénement de l'homme. La première de ces histoires se trouve représentée à l'extrémité du jardin. Là le terrain est disposé de manière à figurer des falaises, des plages, des soulèvemens, des bassins, des îles. On y a transporté des roches prises dans les différentes formations géologiques de la Grande-Bretagne. L'intention du professeur Ansted et de sir Joseph Paxton a été d'*illustrer* par des exemples les zones de la croûte terrestre dans l'ordre où elles se

Ra. Je traversai des colonnades de différens styles et de différentes époques, depuis celles du temple de Philœ jusqu'à celles du temple de Karnac, et dont quelques-unes portaient au faîte la statue de la déesse égyptienne de l'Amour, aux oreilles de génisse, et appelée par les Égyptiens « la grande vache qui avait engendré le soleil. » Enfin je découvris dans un enfoncement le fameux temple d'Abou-Simbel (1). Ici le charme se trouva rompu, car une inscription anglaise nous avertit que nous avons seulement devant les yeux une miniature de la façade du temple lui-même, creusé dans le flanc d'une ancienne carrière de pierres. Pour ressaisir l'illusion, il faut passer dans une autre salle, ou, si l'on veut, dans une autre cour. Là, au milieu d'une température élevée qui favorise la croissance des plantes tropicales, et au bout d'une avenue gardée par une double rangée de sphinx, s'élèvent deux stupéfiantes statues ayant chacune soixante-cinq pieds de haut (2). Ce sont les colossales figures de Ramsès le Grand, assis dans une attitude de passive majesté qui indique bien un être supérieur et insensible au monde que nous habitons. D'autres statues beaucoup plus petites sont celles de sa mère, de sa femme et de sa fille. La taille exagérée des premières exprime donc surtout la grandeur de la condition sociale, la nation absorbée dans l'état et l'état personnifié dans un homme.

Qui ne voit d'ici l'intention des professeurs du Palais de Cristal en exhumant et en restaurant ces fossiles de l'histoire? Ce qui sort d'un tel spectacle n'est point tout à fait de la science, mais ce sont du moins des impressions qui y conduisent. Sous le voile des symboles, on a essayé de reconstituer un des types de la civilisation primitive. Comme les Égyptiens ont surtout célébré leur passage sur la terre par des édifices énormes et mystérieux qui ont défié le temps, les hommes et le désert, c'est à leur architecture qu'il fallait s'adresser d'abord pour reproduire les grandeurs de ce qu'on est convenu d'appeler l'âge babélique de l'humanité. L'art, ainsi que tout l'ordre social, était d'ailleurs sorti de la religion, et de même que la plupart des théogonies anciennes, celle de l'Égypte s'appuyait sur une vaste conception du monde extérieur. Ce sont les lois

(1) Les ruines de cet immense édifice ont été découvertes en Nubie, il y a près d'un demi-siècle, dans les sables qui s'amassent, chassés par les vents du désert. Un Anglais, M. Hay, entreprit plus tard sur les lieux de grands travaux pour mettre à nu la base des statues et des anciennes murailles du temple. On peut se faire une idée du caractère colossal de ces ruines en consultant les photographies qui se trouvent dans le *Crystal Palace.*

(2) Dans le temple d'Abou-Simbel, qui a servi de modèle à cette imitation, il y a quatre statues de même grandeur destinées à multiplier la personne royale.

thère commun, l'anoplothère grêle, et plus loin le *megatherium*, ce gigantesque paresseux en train d'abattre un arbre pour en manger les feuilles. Viennent ensuite les fiers élans irlandais au front branchu, derniers représentans d'une création éteinte, mais qui s'avançait graduellement vers les formes présentes de la vie, et dont on peut ainsi renouer les nombreux anneaux à la grande chaîne des animaux modernes.

Tout cela constitue, je l'avoue, une géologie tant soit peu romanesque et théâtrale; mais ne devait-elle point être ainsi pour frapper l'imagination des masses? Ce fut dans tous les cas une idée heureuse que d'opposer dans les jardins l'histoire de la terre à l'histoire du genre humain, représentée par de tout autres monumens dans l'intérieur du palais : l'une est en quelque sorte la préface de l'autre. N'est-ce point aux anciens événemens du globe qu'il faut remonter pour retrouver l'origine du niveau actuel des mers, de la distribution des vallées et des montagnes, de la configuration des côtes et de tous les traits de géographie physique dont l'influence a été si grande sur la civilisation? Qui ne saisit alors le lien entre le spectacle des anciens mondes et la salle du palais consacrée au département de l'histoire naturelle et à l'ethnologie? Une méthode différente de celle qu'on suit d'ordinaire dans les musées a présidé ici à l'arrangement et à la classification des diverses formes de la vie. On a voulu grouper les plantes et les animaux dans un ordre géographique, de manière à donner une idée de la distribution des êtres organisés à la surface de la terre, des contrées où ils ont pris naissance et des influences exercées par les climats. Quoique tout dans l'aspect général de cette nature, comparée à celle des anciennes époques, présente un caractère de nouveauté, il est un événement qui la frappe d'un cachet tout particulier, c'est la présence de l'homme. Ce dernier était bien contenu en germe dans les progrès antérieurs du règne animal; mais comment s'en est-il dégagé? C'est le grand mystère de la science, et les professeurs du *Crystal Palace* n'avaient nullement reçu mission de l'expliquer; ils se sont contentés alors de constater le fait et de le traduire sous une forme pittoresque.

Des bosquets s'étendent à droite et à gauche de la nef, peuplés çà et là par des groupes d'indigènes appartenant à l'ancien ou au Nouveau-Monde. Quoique l'espèce humaine offre partout des traits d'unité, elle se partage toutefois en races qui diffèrent par la couleur, par les caractères physiques, et dont chacune semble attachée à l'une des grandes divisions du globe terrestre. C'est ainsi par exemple que le nègre vit et se développe surtout dans les contrées de l'Afrique centrale où les plantes et les animaux présentent le plus

plus étranges créations de l'art assyrien ou ninivite. Certes c'était une tentative nouvelle et curieuse que de nous introduire dans les monumens des royaumes de Mésopotamie durant les deux siècles qui s'écoulèrent entre le règne de Sennacherib et celui de Xerxès. Ce travail de restauration a été confié à M. James Fergusson et à M. Layard (1), qui, sans imposer de sacrifices à la vraisemblance, ont su réunir dans un palais imaginaire les traits épars d'une époque et d'une civilisation qui semblaient à jamais perdues. Les entrées de ce palais apparaissent gardées par ces gigantesques figures de taureaux ailés à tête d'homme et à barbe noire frisée, qui, selon M. Layard, représentaient les trois grands attributs de la divinité, l'intelligence, la force et l'ubiquité. Que ces monstres et que les Hercules assyriens étranglant les lions ne vous effraient point! Vous pénétrerez alors dans une grande salle au centre de laquelle s'élèvent quatre colonnes exactement copiées sur celles qui ont été retrouvées à Suse et à Persépolis. Les murs se déploient couverts de sculptures et d'inscriptions cunéiformes (ou plutôt à têtes de flèches) qui ont été récemment déchiffrées, et surtout de peintures ou de sculptures religieuses. Il ne faut pas oublier que ces palais étaient aussi des temples, car le roi cumulait les fonctions de grand-prêtre et de chef militaire de la nation. Le plafond qui couronne la salle présente la forme générale des plafonds dans cette ancienne partie de l'Asie; mais il a servi principalement de prétexte pour étaler les différens modes de coloration de l'art assyrien. Au fond de la cour, on remarque une voûte d'une forme élégante, et dont le dessin semblerait devoir appartenir à un goût plus moderne que celui des peuples d'Assyrie : c'est pourtant une fidèle copie du modèle qui a été découvert à Khorsabad. De cette salle, on passe dans deux chambres disposées de manière à donner une idée de l'ordonnance des anciens palais, et décorées de moulures prises sur les bas-reliefs découverts à Nimroud. Conformément à l'usage des antiques souverains dont nous visitons les domaines, on y trouve aussi des tableaux de chasse, de guerre, de sacrifices et de tous les divertissemens qui pouvaient occuper les loisirs d'un souverain d'Asie. Par l'ensemble des traits, l'art assyrien se rattache, quoique avec des nuances très distinctes, aux groupes des autres civilisations primitives, telles que celles de l'Inde et de l'Égypte. C'est le même symbolisme accablant et formidable, la même tendance à l'exagération des formes, presque la même hiérarchie de dieux moitié hommes et moitié bêtes, témoignant ainsi que le moi n'avait pu encore se dégager des forces muettes et con-

(1) Ce dernier savant a publié un livre très estimé sur les antiquités de Ninive, *Nineveh and its remains.*

offert de grandes révolutions à la surface du globe, une série de développemens se produisant avec ordre dans l'échelle de la vie, en un mot le progrès dans l'organisation de la matière. Ne sommes-nous point ainsi préparés à mieux saisir les lois de l'histoire? C'est par une série de changemens que les races primitives se sont avancées de la barbarie vers la civilisation; la vie sociale a eu, comme la nature, ses formations successives, les âges de l'humanité, ainsi que les âges de la terre, ont laissé derrière eux des couches où gisent ensevelies les curieuses dépouilles du passé. Chaque série de la civilisation a un type aussi bien que chaque série animale; on a voulu saisir et ressusciter ce type, le présenter aux yeux dans les monumens qui le caractérisent, retracer d'étape en étape la marche du progrès telle qu'on la trouve imprimée sur l'architecture et dans les arts des nations éteintes. Pour l'histoire comme pour la science, tout ce qui vit a ses racines dans tout ce qui a vécu. Avoir été successivement l'homme des differentes époques et des civilisations disparues, avoir vu naître les premières sociétés, avoir assisté aux mystères de l'ancienne Égypte, avoir vu luire le siècle de Périclès et l'antiquité s'évanouir pour faire place aux nations modernes, qui de nous n'a fait ce rêve? Eh bien! c'est ce rêve qu'on a cherché à incarner en quelque sorte dans un vaste ensemble de monumens et de statues. Le visiteur revit jusqu'à un certain point dans l'humanité par la faculté qu'il a de voyager en quelques heures à travers les temps, les âges et les formes renouvelées des sociétés qui se succèdent et se continuent. De là une nouvelle méthode d'éducation qui consiste à conduire l'esprit par ce qu'on a appelé les milieux *ambians* de l'histoire universelle.

A l'horizon ou, comme dit Macaulay, au crépuscule de l'antiquité nous apparaît le sombre et gigantesque fantôme de l'Inde. Et pourtant l'Inde, surtout l'Inde ancienne, se trouve très pauvrement représentée au *Crystal Palace*. On s'explique d'autant moins aisément une telle lacune que les Anglais ont plus de moyens pour étudier cette contrée obscure et féconde en surprises. Les artistes auraient trouvé dans l'*Indian Museum* et dans une excellente collection de photographies des anciens temples les élémens nécessaires pour reconstruire un style d'architecture évanouie. Au Musée indien surtout ils auraient pu copier, en les groupant et en les rattachant à un système, les figures étranges des dieux hindous, des incarnations et des monstrueux avatars, — fausses couches, comme on l'a dit, du sentiment religieux égaré dans la nature. Heureusement, si l'Inde antique a été négligée, il n'en est pas du tout de même de l'Égypte. Cette vieille civilisation nous apparaît sortant de son linceul et comme rajeunie par des procédés ingénieux de restauration qui ani-

édifices. Dans l'intérieur de cette cour se trouvent groupées et disposées, selon un certain ordre, des statues de plâtre moulées sur les modèles que possèdent les principaux musées de l'Europe. En sortant de l'agora, on traverse une petite cour latérale, la *stoa*, où le visiteur se trouve en quelque sorte entre l'art grec et l'art égyptien, le premier représenté par une colonnade d'ordre dorique, et le second par un mur incliné. Il peut ainsi comparer les deux styles, les formes harmonieuses aux figures passives et colossales. Encore un pas, et nous entrons dans un *atrium* couvert qui était généralement attaché à l'agora. De larges piliers soutiennent un plafond à panneaux qui a été imité du temple d'Apollon à Bassa, en Arcadie. Là s'étend une longue galerie de sculptures célèbres, parmi lesquelles on distingue la frise du Parthénon, que M. Owen Jones a essayé de repeindre, moitié de sentiment, moitié d'après les indications fournies par les restes de l'antiquité grecque. Enfin se montre le Parthénon lui-même, qui a été reconstruit sur les lieux, grâce aux conseils et aux études de M. Penrose, qu'un long séjour dans la ville d'Athènes et de profondes études ont familiarisé avec les secrets de l'architecture grecque. Cette éducation par les monumens s'adresse à un public dont la majorité n'a jamais lu une ligne des poètes grecs : n'est-il point vrai pourtant qu'une histoire de l'art, de la religion et de la société hellénique se dégage jusqu'à un certain point de l'ensemble du spectacle?

Les figures du culte, ramenées à des proportions plus modérées que celles des mythes égyptiens, — sombres hallucinations de pierre qui obsédaient le cerveau de l'homme, — indiquent assez le déclin de la théocratie. En Grèce, malgré les mystères et les initiations, tout un côté de la religion se découvre; le ciel se déride, les dieux se montrent augustes et sereins à la lumière de l'Olympe. Ce ne sont plus de simples forces de la nature, ce sont des personnes. Le voile qui cache encore la tête de quelques divinités n'a plus le caractère d'un secret impénétrable; c'est le péplos, un emblème cosmique, une image du merveilleux tissu qui répand et organise la trame de la vie à la surface de la terre. L'homme, jusque-là passif dans ses rapports avec l'univers, se sépare de l'inertie accablante des élémens, réagit par la pensée sur le monde extérieur, qu'il modifie, et dégage enfin de la nature l'idéal du beau. A la raideur symbolique des formes consacrées par le dogme, aux conceptions religieuses du premier âge qui pétrifiaient sous un moule invariable les attributs de la divinité succèdent peu à peu la souplesse et la liberté de la fantaisie dans les arts. La statuaire se dégage de l'immobilité grandiose de l'architecture; ces êtres de pierre, fils du cerveau humain, qui osaient à peine essayer, comme l'enfant, un premier pas,

les colonnes court une inscription hiéroglyphique proclamant que « dans la septième année du règne de Victoria, la souveraine des vagues, ce palais a été élevé et illustré de mille statues, comme un livre pour l'usage des hommes et des femmes de toutes les nations. »

A la vue de ces ornemens d'architecture, tels, ou à peu près tels, qu'ils auraient pu sortir du ciseau d'un artiste au nez écrasé et aux pommettes saillantes, on est tenté de se croire pour tout de bon en Égypte, au temps des Ptolémées. Je pénétrai donc dans la cour ou le parvis du temple, non sans m'être recommandé à deux globes ailés, symbolique divinité qui protégeait les seuils de porte. C'est là que devait s'assembler la multitude. A ma gauche s'étalait sur la muraille une grande fresque sculptée du temple de Ramsès Mai Amun à Médinet-Habou, près de Thèbes. Des guerriers étaient représentés comptant devant le roi, chef de la dix-neuvième dynastie, debout dans son chariot, entouré de ses serviteurs et de ses porteurs d'éventail, les mains des ennemis massacrés, — il y en avait trois mille, ainsi que me l'apprirent les hiéroglyphes gravés sur la tête des scribes, circonstance qui, comme on pense bien, m'inspira la plus profonde admiration pour ce grand et magnifique souverain. A ma droite était la représentation d'une bataille ou plutôt d'un siége, car les Égyptiens étaient en train d'enlever une forteresse. Me retournant, je me trouvai en face de huit figures gigantesques, droites, enveloppées dans une étroite tunique blanche, et les mains croisées sur la poitrine. Ces statues, aux joues couleur de brique, ouvraient de grands yeux noirs qui semblaient regarder fixement l'éternité. Je passai sous cette morne vision de la gravité farouche et de la force immobile, puis, tournant à gauche, je me trouvai au milieu d'une colonnade fort serrée, d'un effet original et curieux. Chacune de ces colonnes représentait huit tiges et huit boutons de papyrus liés ensemble, qui s'élevaient en forme de gerbe. Enfin j'arrivai devant la tombe découverte à Beni-Assan, creusée dans une chaîne de rochers qui forment une barrière à l'est du Nil et séparent le désert de sable de la fertile vallée du Nil. Ce monument remonte à une époque très ancienne, plus de seize cents ans avant notre ère. Il est facile de s'en apercevoir à la forme nue et sévère des colonnes qui forment un des premiers ordres de l'architecture égyptienne. Pourquoi faut-il que des dispositions commandées sans doute par des causes qu'il est facile de deviner aient altéré le caractère original de ce mausolée, en lui enlevant ses ténèbres et sa solennelle horreur? Sans trop m'arrêter à ce détail, je continuai mon chemin dans une dernière salle ornée de toute sorte de bas-reliefs, de statues et de peintures, dont l'une représente Ramsès II en train de faucher les têtes de ses ennemis avec l'aide du bon dieu Ammon-

plus ou moins la philosophie, les dieux et les arts des peuples vaincus. On peut suivre ce mouvement sur les statues qui se succèdent selon l'ordre des âges. Non content de raconter ainsi l'histoire de Rome depuis les beaux temps de la république jusqu'à la triste série des empereurs, on a voulu encore nous apprendre quelque chose des mœurs et de la vie domestique des Romains. On s'est adressé aux ruines d'Herculanum et de Pompéia, ces cités enterrées toutes vivantes sous la lave ou la cendre. De même qu'il est arrivé si souvent dans l'histoire de la nature, les matériaux qui ont détruit ces deux villes ont servi à les conserver. Tout en se proposant de reconstruire le modèle d'une maison romaine à l'aide des indications fournies par les fouilles qui ont exhumé Pompéia, on n'a point eu en vue telle villa particulière. L'intention a été de donner le type d'une habitation complète avec les cours, les vestibules et la distribution des chambres. Les voyageurs qui ont été à Naples affirment d'ailleurs que l'imitation est d'une exactitude rigoureuse (1). On entre par un étroit passage, le *prothyrum;* de chaque côté est une loge réservée au portier et aux esclaves; sur le pavé se montre, incrustée en mosaïque, la figure d'un chien féroce, avec ces mots écrits : *cave canem* (2). Au reste, le visiteur est libre de se croire chez lui, pour peu qu'il accepte de bonne foi l'illusion qu'on cherche à lui inspirer. Romain du temps d'Auguste, le voici maintenant dans son *atrium*, au centre duquel une ouverture pratiquée dans le toit, le *compluvium*, reçoit et déverse l'eau des pluies dans un bassin de marbre, l'*impluvium*. Autour de l'*atrium*, il peut entrer dans les chambres à coucher (*cubicula*), curieusement décorées de peintures murales. Tout le reste de l'habitation est également ouvert devant lui : les ailes (*alæ*), sorte de recoins consacrés à la négociation des affaires avec les étrangers; le *tablinum*, où il est censé conserver les archives de famille, les peintures et les objets d'art; le péristyle, le *xystus* ou jardin de fleurs, le *triclinium* ou salle à manger d'hiver, le *triclinium* d'été, le *vestiarium*, la salle de bains, l'*æcus* ou salle des banquets, le *thalamus* ou chambre à coucher du maître de la maison. Pour sortir, il regagne maintenant l'*atrium* par d'étroits passages (*fauces*).

De Rome à Grenade et à la civilisation mauresque la transition est un peu brusque, et pourtant, si l'on tient moins compte de l'ordre chronologique des faits que du cours naturel des idées, la religion des Sarrasins se rattachait à l'antiquité par le dogme du fata-

(1) Les peintures ont été exécutées sous la surveillance de M. Giuseppe Abbate, un des conservateurs du musée de Naples.

(2) Sur le seuil d'une autre porte latérale se trouve incrustée dans le pavé une devise plus bienveillante : *salve!*

ou plutôt les forces hiérarchiques de l'univers qu'on personnifiait dans ces dieux à face d'ibis, de tigre, de chacal et de crocodile. L'immolation consacrée dans l'intérieur du temple sous toutes les formes se traduisait dans l'état par tous les genres de sacrifices : de là ces glaciales et accablantes figures sous lesquelles le peuple adorait son propre anéantissement. Dans cet ordre de choses absolu, inéluctable, l'immobilité des institutions se réfléchissait dans l'immobilité des statues. Comment ce moule des sociétés antiques s'est-il brisé? Des naturalistes fatigués de rapporter à la doctrine des cataclysmes les grands changemens qui se sont opérés sur la terre dans la nuit des époques géologiques ont voulu les expliquer par d'autres causes plus simples, les variations de l'atmosphère et l'épanouissement des nouvelles formes de la vie sur le globe. Il viendra peut-être de même un jour où les historiens accorderont moins d'influence aux guerres et aux révolutions sur la décadence des états qu'aux lentes et inévitables lois du progrès. Si par miracle les pharaons enfouis sous les ruines des anciens édifices pouvaient revenir à la lumière, ils reconnaîtraient qu'il n'y a plus de place pour eux dans le monde moderne et, fermant la paupière, ils se recoucheraient majestueusement dans leurs tombeaux. Ces grandes existences, figurées par les proportions colossales de la sculpture, n'étaient à l'aise que dans le passé; débordées par un nouvel ordre de faits, par des changemens historiques auxquels il leur était interdit de s'accommoder, elles se sont éteintes, après avoir laissé dans les sables de l'Égypte les témoignages et les monstrueux débris de leur puissance effacée.

Il nous faut pourtant rester quelques momens encore dans le cycle des vieilles civilisations orientales. A notre droite s'étend la cour assyrienne, *assyrian court*, où, à l'aide des mêmes procédés, on a voulu reconstruire non tel ou tel temple, mais la physionomie générale d'une architecture oubliée. On a mis à contribution les découvertes faites, il y a quelques années, dans l'ancien empire d'Assyrie, à Khorsabad. On a résumé les travaux des savans et des antiquaires qui ont rappelé en quelque sorte à la lumière le palais de Sargon, successeur de Shalmaneser, et le palais de son fils Sennacherib à Kouyunjik, ainsi que celui d'Esarhaddon et de Sardanapale à Nimroud. Enfin on a consulté d'autres explorations et d'autres fouilles qui ont mis récemment à nu les ruines des palais de Nebuchadnezzar à Babylone, de ceux de Darius et de Xerxès à Suse. Ce ne sont point seulement les grandes proportions et en quelque sorte les ossemens de cette architecture fabuleuse qui ont reparu derrière le voile de sables écarté par la main des voyageurs, mais encore des détails minutieux, des ornemens délicats, des restes de peinture qui ont permis de redonner la vie et la couleur aux

Les géologues nomment époques de transition celles où, les anciennes forces de la nature se rencontrant en présence de forces nouvelles qui tendaient à faire avancer la vie sur le globe, la surface de notre planète était troublée par les oscillations de la résistance et du progrès. Il se passe quelque chose de semblable dans l'histoire de l'humanité. Nous touchons à la décadence des sociétés anciennes; après être arrivées par degrés au type qui les caractérise, elles s'arrêtent comme épuisées et luttent impuissantes contre un inconnu qui doit leur survivre. Le souffle de l'esprit nouveau a passé sur les nations et les ébranle, les ruines s'entassent sur les ruines, des races inconnues apparaissent et se répandent sur l'empire romain comme un déluge. Au milieu de ces convulsions, il semble que le monde doive périr; il va renaître.

III.

L'étoile du christianisme s'est levée sur la ville universelle. Toutes les religions nouvelles cherchent à s'emparer des beaux-arts comme du plus sûr moyen de captiver l'imagination. Le christianisme, après avoir d'abord méprisé et répudié les images ainsi qu'un signe d'idolâtrie, ne tarda point à se réconcilier dans la conquête avec les symboles de l'architecture et de la statuaire. Il n'est point vrai que l'art païen se soit évanoui comme par miracle devant la croix; tout le monde sait aujourd'hui que les chrétiens ont vigoureusement prêté la main à la destruction des temples et des anciens dieux; les Barbares complétèrent cette œuvre de bouleversement d'où devaient sortir, parmi les ruines, les tiges d'une architecture renouvelée. Au moment en effet où tombaient et s'enfouissaient sous terre les dépouilles du paganisme, des édifices construits d'après un autre système s'élevaient pour les remplacer. C'est ce dernier ordre de faits qu'on a voulu raconter au Palais de Cristal dans la salle byzantine et romane (*byzantine and romanesque court*). Sur le porche ou la façade de cette cour, M. Digby Wyatt a réuni comme dans une introduction les traits généraux d'une époque éminemment curieuse. Il s'est adressé aux vestiges qui existent encore, et a rajeuni dans une composition idéale les splendides mosaïques, les peintures et les allégories de la période byzantine. Cette entrée conduit dans un musée où l'on s'est contenté de reproduire les divers monumens dispersés dans toute l'Europe et pouvant donner une idée de l'art roman. Ce sont des fragmens de cloître, des porches de cathédrale, des statues couchées, des fonts baptismaux, des sarcophages, des croix irlandaises enlacées d'ornemens étranges, et la fontaine de Heisterbach, aux bords du Rhin, dans les Sept-Montagnes. Il semble que les nations barbares recommencent dans les arts l'enfance du

fuses qui l'enchaînaient à la nature. Quoique enveloppé dans des mythes différens, le culte contribuait toujours à former une société où le peuple, acceptant avec une résignation aveugle la nécessité des causes qui l'opprimaient, se faisait une religion de sa faiblesse et de ses terreurs.

En passant de l'Égypte et de l'Assyrie à la Grèce, le visiteur éprouve cette sorte de soulagement qu'il a déjà connu tout à l'heure en quittant dans les bassins géologiques les étranges reptiles de la formation tertiaire, — rêves pénibles de la terre durant sa période d'enfance, — pour des animaux qui se rapprochaient davantage des formes présentes de la vie. Il s'éloigne en effet des chimères et s'avance vers la réalité. A l'âge ténébreux des monstres et des dragons, à la morne immobilité des dieux et des sphinx, à un art gigantesque et assombri par une religion taciturne, succède tout à coup pour lui le rayonnement de la beauté. Il s'en faut pourtant de beaucoup que ce changement ait été aussi soudain dans l'histoire; on retrouve au sein de l'architecture égyptienne des germes et des prototypes qui ont été plus tard fécondés, développés par l'art des Grecs (1); il est même probable que cette transition nous semblerait infiniment moins brusque, si nous possédions les monumens primitifs qui caractérisaient l'enfance du génie hellénique. La vérité, c'est que la Grèce, surtout à l'origine, tenait encore par certains liens religieux et poétiques à l'antique Orient; mais elle s'en détache par une organisation sociale plus libre, par des mœurs plus douces et par des dieux plus humains. Pour indiquer une des causes de ce progrès, peut-être eût-il fallu exprimer mieux encore qu'on ne l'a fait au Palais de Cristal le changement des climats. M. Owen Jones, chargé de décorer la cour grecque (*greek court*), n'a point suivi tout à fait le même système qui avait été adopté pour l'Égypte et pour l'Assyrie : ici les monumens devenaient plus certains et mieux connus; il s'est alors contenté de les réunir et de les exposer, tout en les encadrant dans un milieu qui pouvait aider à l'illusion. On entre tout d'abord par une façade d'ordre dorique dans l'intérieur d'un agora ou forum grec, qui servait de marché et aussi de rendez-vous pour les solennités publiques. Ce qu'il y a surtout d'inventé dans cette décoration de théâtre, destinée à mettre en scène un peuple de statues, est la couleur dont on a revêtu les principales lignes d'architecture. Ces surfaces bleues, rouges ou jaunes, blasonnées d'or, donnent assez bien, il est permis de le croire, une idée de la manière dont les Grecs entendaient l'ornementation des

(1) C'est ainsi que la colonne droite et sans ornement du premier âge de l'Égypte a servi de modèle primitif à la colonne d'ordre dorien.

humaine dans les mystères de l'éternité. Et pourtant comme la foi, une foi naïve et sans réserve, répand un rayon de grandeur surnaturelle sur la physionomie de ces chrétiens si bien endormis et si à l'aise dans le tombeau! Dans cette collection des spécimens du moyen âge, on n'a même point négligé certains détails qui pouvaient donner une idée des usages de l'Angleterre durant les temps catholiques. C'est ainsi qu'on s'arrête volontiers devant la statue de « l'évêque enfant » tirée de la cathédrale de Salisbury. La coutume voulait alors qu'un évêque fût élu tous les ans parmi les enfans de chœur. Il jouissait durant l'année de tous les priviléges d'un véritable prince de l'église, et venait-il à mourir dans l'exercice de sa charge, on lui érigeait un monument : de là cette statue couchée qui réveille une idée touchante. Il n'est guère d'Anglais, si bon protestant qu'il soit, qui n'aime à retourner quelquefois en imagination vers les âges d'*idolâtrie papiste*. Si ces légendes de pierre heurtent le bon sens du réformé, elles flattent du moins chez lui le sentiment de la poésie. A l'origine, l'église anglicane a bien pu haïr et mépriser les images; mais depuis qu'elle s'est greffée solidement sur le tronc émondé par la hache des premiers iconoclastes, elle tient à sauver et à conserver ce qui reste des vestiges de l'art gothique. J'ai vu à la cathédrale de Bristol de vénérables chanoines me montrer en souriant d'anciens monumens de la superstition qu'ils étaient en train de réparer avec une sorte d'amour. On ne détruit que ce qu'on craint, et la réforme religieuse en Angleterre n'a plus rien à craindre du passé.

Les savans ont donné le nom d'*éocène* au commencement de la dernière période géologique, c'est-à-dire à l'aurore de la création moderne. Elle éclate aussi, cette aurore, sous d'autres traits, mais avec une non moins vive lumière, quand on passe de la longue compression du moyen âge aux splendeurs de la renaissance. Quel épanouissement de la forme, quelle joyeuse revendication de la nature, si absolument humiliée et anéantie par le dogme! Cette fête de la résurrection de l'art et de l'antiquité se trouve célébrée au *Crystal Palace* dans trois salles : *Renaissance court*, *Elizabethan court* et *Italian court*. La méthode diffère peu de celle qui a été suivie jusqu'ici : on a voulu encadrer dans un système ingénieux de décoration les principaux chefs-d'œuvre de Jean Goujon, de Lorenzo Ghiberti, de Germain Pilon, de Michel-Ange, et d'autres artistes bien connus. Le choix des monumens est heureux, et le visi-

exalté, ne sont pourtant point aussi vigoureusement empreints sur les statues du moyen âge anglais que sur celles du moyen âge allemand. La forte race anglo-saxonne a résisté de tout temps aux excès de la mortification catholique : mot terrible, puisque, selon Bossuet lui-même, il veut dire faire la mort, *mortem facere*.

revêtent au plus haut degré le mouvement et l'expression : ils vivent, ils agissent, ils partagent, en les élevant, nos passions, nos joies et nos tristesses. Pascal, cherchant le trait distinctif de la grandeur de l'homme, croit le trouver dans ce que « l'homme est le seul être de la création qui se sente souffrir. » On pourrait dire de même que la statuaire grecque est la première où, comme dans le groupe de Niobé par exemple, éclate le sentiment de la douleur. Qu'on ne demande rien de semblable aux colossales figures égyptiennes, aussi insensibles que le granit où elles ont été taillées! A mesure qu'il émancipe ses dieux, le peuple grec s'affranchit lui-même, car partout les institutions civiles et politiques se montrent calquées sur les idées religieuses. Au lieu de ces temples caverneux et de ces palais de l'Orient qui résumaient l'effrayant parasitisme d'une nation absorbée par un homme ou par une caste, nous trouvons en Grèce des places publiques où se réunissaient et se consultaient toutes les classes de la société.

On doit s'attendre à des changemens à vue : nous étions Grecs, nous voici Romains. Qui ne voudrait en effet pouvoir se dépouiller de sa personnalité au milieu de ces transformations successives, et devenir en quelque sorte le caméléon de l'histoire? Cette fois nous nous promenons dans une partie extérieure du Colisée, devant un mur percé d'arches en forme de cintre et ornées de colonnes d'ordre dorien : c'est l'entrée de la cour romaine (*roman court*), à l'intérieur de laquelle s'ouvre un large appartement dont les murs ont été peints de manière à imiter le porphyre, la malachite et les marbres rares dont les Romains aimaient à décorer leurs palais. Ainsi qu'au sein de la cour grecque, le visiteur parcourt une suite de vestibules où il peut étudier les modèles de l'architecture et de la statuaire. A première vue et à ne consulter que le sentiment des arts, on serait tenté de croire que Rome imprime un pas en arrière dans la voie de la civilisation. Comparée à la Grèce, ne présente-t-elle point des traces de barbarie qui se prolongent jusque sous les délicatesses du siècle d'Auguste et jusque sous la corruption des césars? On revient pourtant de cette impression quand on songe à quelques-unes de ses lois et de ses institutions politiques, quand on se souvient surtout qu'elle a fondé l'organisation de la cité, jetant ainsi jusque dans les Gaules le germe des libertés d'où devait sortir un jour l'affranchissement des communes. Peut-être ce côté de la grandeur romaine n'est-il point assez accusé au *Crystal Palace*. Le Colisée, avec sa sombre devise : *panem et circenses*, était-il bien l'édifice qu'il fallait choisir pour donner une idée de la valeur d'une puissante nation? La race latine avait primitivement un caractère tranché et des dieux à elle; mais, enchaînée plus tard à ses conquêtes, elle prit

est vrai, dans d'autres voies par la lampe des croyances religieuses, a, comme on l'a dit, retrouvé la Bible. On est libre de disputer sur les origines du protestantisme en Angleterre et sur les motifs plus ou moins honorables qui l'ont suscité, mais il y a un fait qui domine tout. En se séparant de Rome, Henri VIII a coupé le câble qui retenait la Grande-Bretagne au continent. C'est surtout à dater de cette époque indécise et troublée que la nation anglaise a dégagé son caractère, ses institutions et ce qu'on oserait appeler son *moi* moral des liens étrangers de l'orthodoxie. C'était donc le cas de résumer, après la salle de la renaissance, l'unité du peuple britannique dans un monument solennel. Ce monument de fantaisie, exécuté d'après les plans de M. Digby Wyatt, s'élève tout à l'extrémité de la nef. C'est une galerie complète des rois et des reines d'Angleterre depuis l'heptarchie saxonne jusqu'à la dynastie normande, et depuis lors jusqu'au règne de Victoria. Dans cette longue série où les monarques se succèdent par ordre chronologique et se superposent les uns aux autres avec les principaux traits de leur époque, une figure a beaucoup embarrassé les artistes chargés d'écrire sur la pierre les annales de leur nation. Admettrait-on parmi les rois celui qui a fait couper la tête de Charles Ier ? Le grand homme qui n'a point encore de tombeau dans l'abbaye de Westminster se dresserait-il avec ses grosses bottes molles, l'épée au côté et le chapeau sur la tête, entre les représentans d'une institution qu'il avait détruite ? Et pourtant, d'un autre côté, son absence ne laisserait-elle point une grave lacune dans l'histoire ? N'est-ce point à lui que les Anglais les plus dévoués à la monarchie font remonter l'organisation de leur armée, l'expansion de leur commerce et la grandeur de leur marine ? Après une délibération du comité, la statue d'Olivier Cromwell fut écartée du monument royal; mais elle devait naturellement prendre place dans la galerie des hommes célèbres. En face de la lignée des souverains, on a en effet distribué dans toute la longueur des transepts les bustes ou les statues des grands généraux, des hommes d'état, des écrivains, des savans, des philosophes, appartenant à l'Angleterre et à tous les autres pays. Ces derniers expriment l'ordre de succession au trône de la pensée et la glorieuse filiation des connaissances humaines.

Ici finit l'histoire illustrée de l'art. C'est sans doute par lui qu'il fallait commencer, car les anciennes sociétés ont généralement recherché le beau avant l'utile. Dans la mythologie grecque, l'orgueilleuse Junon rougit d'avoir donné naissance à Vulcain, qui représente le travail manuel. A Rome, les professions mécaniques étaient encore exercées par les esclaves. C'est le caractère des nations modernes d'avoir apporté avec elles dans les diverses contrées de l'Europe une

lisme. Qui ne devine que le spécimen choisi pour donner une idée de l'architecture mauresque a été tiré de l'Alhambra? Cette architecture elle-même est un rameau vagabond sorti du tronc de l'art byzantin, et peut à ce titre offrir quelques traits de famille avec l'architecture romaine. Nous voilà donc transportés vers le milieu du XIII[e] siècle dans la fameuse Cour des Lions, au centre de laquelle s'élève une fontaine soutenue par les animaux qui lui ont donné leur nom. Autour du bassin de cette fontaine, des vers arabes célèbrent ainsi le mérite de l'artiste : « O toi qui contemples ces lions couchés, ne tremble point! La vie leur manque pour les mettre à même de montrer leur furie! » Dieu sait pourtant que les pauvres bêtes n'ont rien d'effrayant. Cette cour est fermée par une galerie couverte dont les colonnes et les arcades s'élancent avec toutes les grâces délicates de la fantaisie. Sur les colonnes est inscrite cette sentence : « Il n'y a de conquérant que Dieu. » L'œil ravi par la légèreté féerique des arabesques formées de fleurs et de dessins capricieux qui s'entrelacent comme dans un verset du Coran, par les vives et harmonieuses couleurs qui rehaussent avec de l'or cette dentelle de pierre, on entre dans la *Salle de justice*, décorée de trois curieuses peintures. De telles peintures représentant des cerfs dévorés par des lions ont lieu de nous étonner, car la religion mahométane défendait à l'art de reproduire les objets de la nature. Ne défend-elle pas aussi de marcher sur un morceau de papier, dans la crainte que le nom de Dieu n'y soit écrit? Eh bien! ce nom, comment se trouve-t-il inscrit à plusieurs reprises dans le pavé de la salle? Ces diverses circonstances ont fait supposer qu'il existait de grandes différences entre les mahométans de l'est et ceux qui s'étaient établis dans les contrées occidentales; la foi des derniers s'était sans doute fort relâchée dans le commerce avec les chrétiens. La Salle de justice donne entrée dans la *Salle des Abencerrages*. C'est ici surtout que l'imagination se trouve saisie par tous les rêves de la vie orientale. Le demi-jour qui descend du plafond obscurci et coloré par toutes les teintes du kaléidoscope, les pendentifs qui s'échappent des murs comme autant de stalactites de stuc, les riches mosaïques, tout dans cette salle respire en quelque sorte le mysticisme de la volupté. Au milieu de ces molles influences, il est aisé de s'identifier à la vie des sultans, à leurs amours romanesques, interrompues trop souvent par des crimes historiques, aux mœurs de la chevalerie arabe et castillane. La cour de l'Alhambra est certes une des parties du *Crystal Palace* qui laissent le moins à désirer : sur ces murs disposés à souhait pour l'enivrement des plaisirs sensuels, et plus d'une fois tachés de sang, on retrouve inscrite la légende de la domination mauresque.

le fer forgé. Malheureusement cette belle salle est à peu près un cadre sans tableau : pour ceux qui ont vu la ville de Birmingham et ses riches fabriques, la *cour* qui porte le même nom se montre, hélas! très pauvrement fournie. Il a été généralement assez difficile de déterminer les grands fabricans anglais à une exposition permanente de leurs produits. Un pas de plus, et nous sommes à Sheffield. La fameuse cité des forges et des usines se trouve naturellement représentée par ses ouvrages de coutellerie, ses outils d'acier et ses imitations d'orfévrerie. Une autre salle a été consacrée aux objets de papeterie (*stationery court*). Sur les panneaux de bois sculpté qui décorent l'intérieur de cette cour figurent des médaillons avec des Amours se livrant à tous les procédés mécaniques de la fabrication du papier, de l'imprimerie et de la gravure. Est-ce une allusion au jour de la Saint-Valentin (*St Valentine's day*) (1) et à l'intervention des arts de la papeterie dans les affaires du cœur? Chacune de ces salles devrait être une école en même temps qu'un bazar; on devrait pouvoir y suivre les diverses transformations que fait subir la main de l'homme aux matériaux employés dans les manufactures. En est-il ainsi? Les directeurs du *Crystal Palace* ont eu à cœur de nous montrer toutes les richesses de l'industrie moderne, depuis les véritables conquêtes qui intéressent l'homme sérieux jusqu'aux jouets et aux objets de fantaisie qui amusent l'enfant; mais ils se sont peu souciés jusqu'ici d'initier les curieux aux mystères de la fabrication. Il y avait pourtant là une branche d'instruction à développer et un élément de succès, car la race anglo-saxonne, médiocrement inquiète du monde des idées, a au contraire dans les veines une goutte du sang de Prométhée toutes les fois qu'il s'agit de pratiques industrielles (2).

On traverse successivement la *cour orientale*, où se montrent, bien entendu, les produits du Levant, la *cour de Bohême*, où s'étalent les verreries, et l'on s'arrête volontiers à la *cour céramique*, où l'artiste, l'ouvrier et l'antiquaire trouvent, chacun à son point de vue, des objets intéressans. M. Battam a réuni dans cette riche collection divers spécimens montrant les progrès de l'art du potier depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Là figurent des vases qui ont pu orner la table de Verrès, des plats et des assiettes dans lesquels

(1) Un mois avant le 14 février, les boutiques des papetiers étalent des lettres et des enveloppes chargées de tous les symboles de la galanterie. Ce jour est détesté des facteurs, car le nombre des messages augmente tout à coup, dans ces localités, de deux cents à mille.

(2) L'intention de M. Owen Jones est, paraît-il, d'accorder dans son nouveau Palais du Peuple une place considérable à cette démonstration de l'importance des arts et des métiers chez toutes les nations.

genre humain. Le spectateur, encore sous l'impression des sombres monumens de l'ancienne Égypte, ne peut manquer de découvrir certains traits d'analogie entre le style sacerdotal des primitives sociétés de l'Orient et celui qui florissait en Occident du VIII[e] au XIII[e] siècle. Ici seulement l'intérêt redouble, car il s'agit de nos ancêtres, il s'agit des langes de pierre, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui ont enveloppé la pensée religieuse des nations modernes; c'est notre histoire que nous lisons dans le ténébreux mystère des cryptes, dans la raideur cénobitique des statues, dans les emblèmes d'un art pétrifié par le dogme, dans ces tombeaux et ces sarcophages où l'homme, toute sa vie occupé à mourir, reposait si bravement la tête sur un froid oreiller de marbre.

Le moyen âge se trouve représenté dans trois salles, la *cour du gothique allemand*, la *cour du gothique anglais* et la *cour du gothique français*. La plus intéressante, du moins pour un étranger, est celle où l'on a réuni de toutes les parties de l'Angleterre des monumens destinés à caractériser le triomphe du spiritualisme chrétien sur les instincts fougueux de la race saxonne. L'intention a été de fournir à peu de frais aux Anglais eux-mêmes les élémens d'un voyage archéologique dans leur propre pays. Pour ceux au contraire qui ont vu en quelque sorte sur pied ces divers spécimens de l'art gothique, ils éprouvent, à les voir classés dans une galerie, le plaisir bien connu du botaniste quand il retrouve dans son herbier le souvenir de ses courses et de ses impressions à demi effacé par le temps. Entrant de la nef dans la salle du moyen âge anglais, le visiteur se trouve tout d'abord dans un cloître du XIV[e] siècle, dont les arcades et les colonnettes ont été empruntées à l'abbaye de Guisborough, dans le Yorkshire. De ce charmant et paisible cloître, où ses pas retentissent sur un pavé de tuiles aux couleurs vives et harmonieusement mélangées, il aperçoit déjà des fragmens détachés de toutes les cathédrales célèbres de la Grande-Bretagne, mais surtout la magnifique porte ogivale de la cathédrale de Rochester. Le plus ignorant en archéologie ne saurait méconnaître les changemens qui se sont introduits dans l'architecture depuis la période romane. Tout autour de lui la ligne verticale s'est substituée à la ligne courbe. Il se trouve au milieu de ce que les Anglais appellent le style perpendiculaire ou le style *pointu*. Ces lignes qui s'élancent vers le ciel, la maigreur austère des formes, l'attitude ascétique des statues, la sombre mélancolie des visages creusés et dévorés par un sauvage amour de Dieu, tout annonce la victoire de l'esprit sur la chair (1). L'idéal de l'art s'égare et plonge comme celui de la vie

(1) Cette émaciation de la face et des membres, cette forte tension des lignes du visage attirées vers la partie supérieure, en un mot tous les traits d'un mysticisme

à peine échappé des mains de la nature. Si tel a été l'état primitif du genre humain, il est curieux de jeter un dernier regard sur cette longue nef, illustrant à droite et à gauche la série des progrès qui l'ont relevé de son abjection originelle. Dans ce grand spectacle d'idées, nous voyons les races se superposer et les civilisations se détacher les unes des autres avec des types différens qui se perfectionnent à mesure qu'ils s'éloignent des ténèbres de l'enfance. Nous assistons en quelque sorte aux métamorphoses de la vie sociale. L'homme s'empare de la pierre, de ces puissantes roches qui forment l'architecture de notre globe, et leur communique la forme de ses croyances religieuses, l'idéal de ses institutions politiques. Il arrache à la nature le secret de ses lois, les matériaux qu'elle a préparés dans le sein avare de la terre, et il en extrait le germe de l'industrie. Non content de faire ses destinées, on oserait presque dire qu'il s'est fait lui-même. Qu'on compare la femme hottentote à la Vénus de Milo, et il sera difficile de douter que la beauté n'ait été en progrès dans le développement et l'évolution des races. D'une société à l'autre, le principe actif du genre humain se modifie; le progrès se retire de certaines branches et se porte sur de nouvelles créations de la pensée. Il y a même des lacunes, des éclipses, de sombres transitions durant lesquelles le voile de la mort semble s'abaisser sur le monde. Tout souffre, mais tout renaît, et l'on trouve à distance la trace d'un mouvement d'idées qui s'est frayé un chemin parmi des ruines. Ce qui grandit toujours, c'est le sentiment du droit, c'est la liberté humaine, c'est une conception plus digne de la Divinité et de ses rapports avec la nature. Ce spectacle est noble, il est religieux : loin d'enivrer l'homme d'un faux orgueil, il lui apprend que la vérité, ainsi que le bien-être, se conquiert à la sueur du front. Je ne m'étonne plus que le Palais de Cristal ait été choisi plusieurs fois comme le meilleur théâtre pour célébrer l'anniversaire de la naissance des grands poètes, tels que Schiller et Burns. Quel temple plus convenable pour célébrer leur mémoire que celui où l'humanité se célèbre elle-même dans ses luttes et dans ses transformations? Cet édifice n'est-il point un livre, un poème, une histoire? Le nouveau système d'architecture qu'il inaugure ne peut guère manquer de saisir aussi le spectateur. Quelle distance entre cette ruche transparente abritant le travail des siècles et les anciens temples de l'Égypte ténébreusement creusés dans le flanc des montagnes de pierre! Il semble que la matière elle-même ait voulu s'élever et s'idéaliser pour mieux recevoir dans les temps modernes l'empreinte de la volonté de l'homme. A une pensée il fallait un palais de verre.

Cet édifice ne contient-il point en outre le germe d'une nouvelle

teur se promène avec ravissement dans une glorieuse époque dont on a réuni autour de lui les éblouissantes richesses, et secoué toutes les branches de l'art pour en faire tomber à ses pieds les plus belles fleurs. Arrêtons-nous seulement à l'*Elizabethan court*, qui présente naturellement un caractère plus national et un style d'architecture beaucoup moins connu en France. Cette phase de l'art anglais fut de courte durée : après s'être épanoui dans tout son éclat vers la seconde moitié du XVIe siècle, le style auquel la reine Élisabeth a donné son nom s'évanouit dès le commencement du XVIIe, devant les progrès de l'école italienne en Angleterre. Il en est pourtant qui le regrettent : tout massif qu'il était, il ne manquait point à coup sûr d'une certaine grandeur *palatiale*, comme disent les Anglais; il avait surtout le mérite de l'originalité. Avec ses ouvrages de pierre curieusement fouillés à jour par le ciseau, ses masses architecturales qui retiennent encore dans l'ensemble quelques traits du style en vigueur au moyen âge, mais qui s'en éloignent par les détails et les ornemens, rudement imités de l'antique, il convenait très bien, non-seulement au temps qui le vit fleurir, mais encore au pays et aux matériaux que fournit la Grande-Bretagne pour l'art de bâtir. Les châteaux et les manoirs de cette époque, aux briques rouges encadrées de pierre fortement ciselée, aux puissantes fenêtres, aux hautes cheminées monumentales, produisent encore, vus entre les grands arbres, un effet imposant et pittoresque. Les détails d'architecture destinés à illustrer le style du temps d'Élisabeth au *Crystal Palace* ont été tirés de *Holland house*, un des plus curieux édifices de Londres. Non contens de professer l'histoire de l'art par les monumens, les metteurs en scène du Palais de Cristal se proposent, on le sait, d'évoquer les époques mortes, et d'envelopper ainsi le spectateur dans les souvenirs et les influences qu'elles réveillent. Quel temps mieux que le siècle d'Élisabeth pouvait parler à l'esprit des Anglais? N'y retrouvent-ils point les pages les plus romantiques de leurs annales et les beaux noms de leur littérature? Pour aider à ces hallucinations de la mémoire, on a groupé diverses figures historiques et divers ouvrages d'art, tels que le tombeau de la comtesse de Norfolk et de ses fils, dont l'original se trouve dans la cathédrale de Salisbury, le monument de sir John Cheney, celui de Marie Stuart, enfin le buste de Shakspeare, copié sur son mausolée dans l'église de Strafford-on-Avon.

L'époque de la renaissance est encore chère par d'autres côtés au cœur des Anglais; ils rattachent, et avec raison, les racines de la réformation religieuse à la révolte des beaux-arts contre l'église, à la découverte de l'imprimerie, à l'étude sincère de la littérature grecque et latine. C'est en fouillant l'antiquité que l'érudition, guidée, il

être de ne point indiquer assez clairement ce que Bossuet appelait la trace de la main de Dieu. Cette trace, ce plan divin et providentiel de l'histoire, c'est à la conscience de chacun de le découvrir sous le voile des événemens, des lois naturelles, et sous les évolutions de l'humanité.

Des institutions auxquelles nos voisins donnent volontiers le nom de palais du peuple, *people's palaces*, n'ont-elles d'ailleurs rien à nous apprendre sur la société anglaise? N'opposent-elles point un éclatant démenti à de fausses idées généralement répandues en-deçà du détroit? On a trop légèrement représenté la Grande-Bretagne comme une nation aristocratique. A en croire certains écrivains, la liberté ne se maintiendrait en Angleterre que parce qu'elle s'appuie sur une forte division des classes, sur les gloires d'une noblesse séculaire, sur l'abaissement et l'ignorance de la multitude. Si telles étaient vraiment les conditions essentielles à la liberté, beaucoup hésiteraient à se couvrir de son drapeau. Heureusement c'est tout le contraire qui est vrai. Je ne nie point que les Anglais ne pratiquent et n'honorent la hiérarchie sociale; mais c'est à la liberté qu'ils s'adressent pour limiter le poids de certaines influences et pour élever la classe la plus nombreuse en l'éclairant. Où trouverait-on ailleurs des palais d'éducation bâtis, non par la main des gouvernemens, mais avec l'argent des contributions volontaires? Dans quel pays l'ouvrier a-t-il à sa disposition, comme Louis XIV, ses grandes eaux de Versailles, son parc tout peuplé de statues, son château de plaisir où il vient se promener pour 1 shilling, avec sa femme et ses enfans, au milieu de toutes les splendeurs de l'art, de tous les enseignemens de l'histoire? Le monarque le plus absolu eût peut-être hésité à donner une telle éducation princière à son fils. On me dira que la classe inférieure ne jouit point seule de ces avantages. Non sans doute, ce palais a été construit pour tous; mais n'est-ce point une idée libérale que de réunir toutes les conditions de la société, depuis le pair d'Angleterre jusqu'au maçon, sur le terrain neutre des nobles plaisirs et de l'instruction? Les gouvernemens qui craignent le peuple n'agissent point ainsi : ils lui ouvrent volontiers la large voie des divertissemens grossiers et matériels, sachant bien que les multitudes abruties sont plus faciles à conduire. Aux césars il faut le Colisée et les tavernes de Rome. Seule, la liberté est plus morale : comme elle tient à honneur de régner sur les esprits, elle ouvre volontiers au *million*, ainsi que disent les Anglais, les perspectives de l'idéal et les voies du progrès.

ALPHONSE ESQUIROS.

force nouvelle et envahissante, l'industrie. Cette force ne s'est point développée avec éclat au moyen âge, comprimée qu'elle était par le régime militaire et sacerdotal. Elle obéit d'ailleurs à de tout autres lois que le sentiment du beau. Après une courte et inévitable période d'enfance, l'art est arrivé chez les Grecs à un degré de perfection qui n'a plus été dépassé. Dans les galeries qui se succèdent au *Crystal Palace*, et qui représentent des époques, le visiteur a plutôt rencontré des variations de la forme qu'un véritable progrès. Il n'en est plus du tout ainsi de l'industrie : fille de la science, de la nature et de la liberté de penser, elle avance chaque jour avec le domaine des connaissances humaines qui s'étendent. Il eût donc été curieux et instructif de réunir au Palais de Cristal les élémens d'une histoire philosophique du travail. N'y avait-il point lieu de faire pour l'industrie ce qu'on avait déjà pratiqué avec succès pour les beaux-arts? Eût-il été sans intérêt de voir les classes ouvrières se détacher des races chevaleresques, naître les professions utiles, se succéder les métiers et les inventions? Quelle nation était mieux préparée que l'Angleterre à reproduire par des traits visibles ce qu'un de ses écrivains appelle la genèse des arts utiles? Le visiteur du *Crystal Palace* passe sans transition aucune des monumens de la renaissance en pleine industrie moderne. Il se peut très bien que la renaissance des beaux-arts n'ait point été étrangère au développement des fabriques; mais encore eût-il été bon d'indiquer les liens qui unissent ces deux ordres de faits. Quoi qu'il en soit, on voit assez distinctement se succéder les trois âges de l'histoire, l'ère sacerdotale, l'ère militaire et l'ère industrielle, qui doit limiter les deux anciennes puissances en élargissant le terrain de la démocratie.

Dans l'ornementation des autres salles (*industrial courts*), au lieu de donner l'idée d'une époque, on a cherché à spécifier et à illustrer le caractère local des différentes branches du travail manuel. Cette fois donc nous ne voyageons plus dans le temps à la recherche des civilisations éteintes ou des âges évanouis : nous nous promenons dans les grands districts manufacturiers de la géographie moderne. C'est ainsi par exemple que, dans la cour de Birmingham, M. Tite a choisi pour motif de décoration les ouvrages de fer appliqués à l'architecture. Le dessin de la grille ou entourage de fer monumental, avec ses riches feuillages et ses enroulemens, appartient au XVII[e] siècle; mais cet ouvrage signale en même temps une des récentes révolutions qui se sont introduites dans l'art de la métallurgie. Autrefois les ornemens de fer se frappaient au marteau; aujourd'hui ils se fondent dans un moule. On a reconnu que cette dernière méthode s'adaptait beaucoup mieux que l'autre au climat de l'humide Angleterre : le fer fondu s'oxyde moins vite que

pour la campagne comme tant d'autres, étaient sans doute à Narni, à Subiaco ou à San-Germano, appliquant à des études d'après nature le talent qu'ils avaient pu acquérir dans les musées. Livrés à nous-mêmes, nous n'avions plus qu'à remplir bravement nos devoirs de touristes. Malgré l'ardeur du soleil de septembre et les menaces de l'*aria cattiva*, nous visitions tout le jour églises, palais et ruines, et nous ne rentrions qu'à la nuit, épuisés de fatigue et d'admiration. On nous avait recommandé de fréquenter assidûment le *Caffè Greco*; c'était le lieu de réunion de tous les jeunes artistes, et on y passait, nous avait-on dit, des soirées charmantes. Comme nous avions pris un appartement *via Condotti*, à deux pas du fameux café, nous ne manquions pas d'y aller chaque soir; mais là, comme nous aurions dû le prévoir, nouvelle déception : le café était presque toujours désert. Nous nous consolions de notre solitude en lisant un roman de George Sand, *Teverone*, que publiait alors un journal français admis dans la ville sainte. Dès huit heures, tous les bruits du dehors cessaient : par les deux arcades qui s'ouvraient sur la rue, nous n'entendions plus que le murmure mélancolique d'une fontaine jaillissant dans la cour d'un palais voisin, et ce bruissement uniforme des eaux donnait je ne sais quoi de solennel et de lugubre au silence qui pesait sur Rome, de bonne heure endormie. Dans ce café, où nous espérions entendre de spirituelles et joyeuses causeries, une tristesse grave s'emparait de nous : il nous semblait que nous étions assis dans quelque cimetière. Nous commencions à comprendre que nous étions dans la cité des morts, et je ne sais comment en un pareil lieu me revint à l'esprit ce mot sévère de Spinoza : *vita meditatio mortis.*

Un soir pourtant nous vîmes entrer un jeune homme qui vint s'asseoir non loin de nous. Nous étions si impatiens de faire enfin la connaissance d'un des habitués du *Caffè Greco*, que l'entrée de cet étranger fut pour nous un événement : c'était peut-être un artiste.

Quand il fut parti, nous demandâmes au garçon qui nous servait s'il connaissait ce jeune homme. Il nous dit que c'était un peintre allemand. *Ma*, ajouta-t-il en levant les épaules d'un air de pitié dédaigneuse, *ma è pazzo.*

Fou! Le mot nous semblait bien peu justifié. Nous en demandâmes l'explication, mais nous n'en pûmes obtenir d'autre, sinon que les camarades du jeune peintre le plaisantaient souvent et disaient qu'il perdait la tête.

Le lendemain, quand il revint se placer à une table près de la nôtre, nous remarquâmes en effet qu'il avait l'air préoccupé. Par momens il semblait absorbé dans une rêverie profonde, et un peu après il se parlait à voix basse. Néanmoins, comme il semblait

ont dîné les Médicis, des coupes enrichies de pierres précieuses dans lesquelles la cour de Louis XIV buvait à Versailles. On y remarque des vases mexicains, grecs et étrusques, des porcelaines de la Chine et d'autres curiosités qui contrastent d'une manière instructive avec les articles sortis des fabriques de Messein, de Sèvres, de Berlin, de Vienne et de Worcester. Le progrès dans cette branche d'industrie (n'en a-t-il point été de même dans toutes les autres?) a surtout consisté à augmenter les moyens de production et à varier la nature des produits pour les mettre ainsi à la portée de tout le monde. Les ouvriers visitent encore avec profit la *cour des machines en mouvement*, où tournent des milliers de bobines, où rugissent les grands organes de fer animés par la vapeur, où les cardes déchirent sans relâche, avec leurs dents aiguës, la laine ou le coton. Le paysan court vers la salle consacrée aux instrumens d'agriculture. Un intérêt plus général s'attache à la *cour des inventions*, où toutes les découvertes utiles, tous les rêves de la science appliqués à la mécanique trouvent en quelque sorte droit de cité.

L'établissement de Sydenham se divise donc en deux parties bien distinctes : un temple des arts et un palais de l'industrie. Ces deux parties se tiennent étroitement dans la pensée des fondateurs : si l'homme élève ses idées par la recherche du beau, il s'affranchit de la chaîne des besoins matériels par les conquêtes du travail et par l'aide des machines. Dans l'histoire de la nature, les dernières époques de la terre ont été surtout frappées d'un cachet particulier par l'avénement des espèces utiles d'où l'homme a tiré la souche de nos animaux domestiques. Pourquoi n'en serait-il pas de même à un autre point de vue dans l'histoire de l'humanité? Pourquoi l'avénement des classes industrielles ne signalerait-il point le grand progrès des temps modernes? En somme, la division du Palais de Cristal, consacrée à l'industrie, au commerce et aux mécaniques, est visitée avec autant d'amour que la série des monumens, quoique par une autre classe de la population. J'ai vu des ouvriers anglais s'y arrêter des journées entières, au grand déplaisir de leurs femmes, qui auraient bien voulu jeter un regard sur les fontaines jaillissantes, sur les marchandises de fantaisie et sur les délicieuses arabesques de l'Alhambra. Ils formaient d'ailleurs une exception, car en général les travailleurs témoignent un étonnement mêlé d'admiration devant les statues, les restes d'architecture restaurés, les temples, les palais et toute cette grande fantasmagorie de l'histoire qui rappelle à la vue le caractère des temps effacés et des civilisations mortes.

Le visiteur se trouve maintenant ramené au point de départ, à cette entrée du *Crystal Palace* qui représente l'homme sauvage et

dente, son fils unique avait été tué d'un coup de couteau au moment où il allait épouser une jolie fille du Transtevere, et elle prétendait que l'assassin avait échappé à toute condamnation par la protection d'un *monsignor*.

— Barbara, lui dis-je, connaissez-vous ici un modèle, une femme qui est à la fois très belle et très vertueuse, et dont un jeune peintre allemand est épris?

— D'abord, répondit-elle, de vertu il n'en est plus à Rome; les *birbanti* en ont tué jusqu'au germe, et en tout cas il ne faudrait point la chercher chez une femme qui pose dans l'atelier d'un artiste. Cependant je connais bien celle dont vous voulez parler. Il est certain qu'elle n'accorde pas ses faveurs au premier venu. L'an dernier, dans cette même chambre que voici, logeait un peintre français, très beau garçon et surtout si gai et de tant d'esprit! Eh bien! sa gaîté, il l'a perdue, et son esprit, et son air de jeunesse aussi : il est devenu triste, morose, silencieux. Il disait à ses amis qu'il avait pris la fièvre; mais à moi, il m'a avoué que lui, qui ne trouvait guère de cruelles, n'avait pas su plaire à Marina. Dès lors il a pris Rome en horreur, et il est retourné à Paris afin d'oublier son amour et sa peine.

Ces détails excitaient singulièrement notre curiosité. Un soir que, selon notre habitude, nous devisions au fond du *Caffè Greco*, nous essayâmes d'amener le jeune Allemand à trahir son secret en soulevant la question de savoir si un artiste épris de son modèle peut en faire un bon tableau. Walther n'hésitait pas à répondre affirmativement, et il citait avec feu les noms de peintres célèbres qu'il pouvait invoquer en faveur de sa thèse : Rubens prenant pour modèle sa femme Hélène Fourment, Palma sa fille Violante, Raphaël sa maîtresse la Fornarine, et tous faisant ainsi des chefs-d'œuvre. Mon compagnon soutenait le contraire.

— Tout ce qu'on aime, disait-il, on le voit, non tel que la réalité nous l'offre, mais tel qu'on le rêve. On ne peut reproduire la nature quand le voile de l'enthousiasme vous dérobe ses contours, toujours réglés par une loi qu'on ne peut impunément méconnaître. Prétendez-vous corriger, embellir, transformer le réel, aussitôt vous tombez dans la recherche, dans l'afféterie, dans le faux. Et d'ailleurs l'émotion troublera la vue et fera trembler votre pinceau. « Il est perdu, disait Talma en voyant jouer un comédien habile trop pénétré de l'esprit de son rôle, il est perdu; le malheureux! il sent ce qu'il dit. » Du peintre il en va de même : aime-t-il celle qu'il veut peindre, il ne fera rien de bon. Il peut faire un chef-d'œuvre en peignant les traits de celle qu'il a aimée, non de celle qu'il aime encore.

méthode d'éducation? Tous les physiologistes anglais conviennent qu'on accorde une part beaucoup trop grande à la mémoire dans l'enseignement de la jeunesse. Imposer à l'esprit de l'enfant un système de connaissances toutes faites dont il ne saisit le plus souvent que les mots, n'est-ce point étouffer dans la fleur son libre arbitre, la faculté de raisonner par lui-même, le goût et le désir de s'abandonner à ses propres impressions? N'est-ce point le greffer tout vif sur le tronc des fausses conventions sociales et des idées reçues? Plus d'un attribue à cette méthode un fonds de médiocrité générale, le peu de résistance à l'arbitraire et je ne sais quelle crainte d'exercer par soi-même les forces du jugement. Elle a plutôt pour objet d'orner l'esprit que d'en affermir les ressources et d'en aiguiser les armes. N'y aurait-il point lieu d'y substituer, du moins en partie, l'éducation directe des choses et des faits? N'est-ce point à l'individu de trouver ses voies, de même que le genre humain a frayé les siennes, appuyé d'une main sur la nature et de l'autre sur la tradition? L'aider dans cette recherche, placer sur sa route les matériaux de la science et les monumens de l'histoire, tel serait alors le rôle du corps enseignant. Le Palais de Cristal peut être considéré comme un essai, un premier pas dans cette direction nouvelle (1). L'esprit pratique des Anglais les a convaincus du néant de certaines notions qui s'envolent avec la parole. Les vraies connaissances ne se greffent sur l'esprit de l'enfant, comme sur l'esprit du peuple, que par l'intermédiaire des impressions. C'est pour cela qu'on a voulu, dans un cours d'étude tout plastique, intéresser les sens aux plaisirs de l'esprit et inspirer, par la vue des signes extérieurs, le goût de la réflexion et de la lecture. « Le fruit de l'arbre de la science, dit la Bible, était *beau à voir;* » n'est-ce point aussi par les séductions de la forme qu'il faut attirer les masses à la lumière? En mettant devant les yeux, dans un drame dont les acteurs se succèdent, l'histoire de la création et l'histoire du genre humain, ne fournit-on point au spectateur le moyen de dégager par lui-même et de lier les lois éternelles qui président à l'organisation de la matière et au développement des sociétés? Cette méthode hardie est quelquefois obligée, quand les monumens certains lui manquent, d'imaginer ce qui fut ou ce qui a dû être; mais la faculté d'invention appuyée sur le sentiment des faits connus n'est-elle point un des apanages du savant et de l'historien? Quelques croyans lui reprocheront peut-

(1) Une école de demoiselles a été dernièrement attachée à l'établissement de Sydenham : pour 2 ou 3 guinées par trimestre, chaque élève peut assister à un cours, jouir à son gré de toutes les richesses intellectuelles du palais et avoir l'usage d'une bibliothèque ou cabinet de lecture composée de cinq mille volumes d'ouvrages écrits principalement sur les beaux-arts.

sibles, et Aristote, le pénétrant observateur des réalités terrestres; mais le feu que notre ami avait mis dans le débat nous avait fait deviner son secret. Cela toutefois ne nous suffit point : nous voulions connaître celle qui avait inspiré au jeune peintre une passion si sérieuse. Notre ami faisait alors un tableau tiré de *la Fiancée de Corinthe*, de Goethe, et nous supposions bien qu'il avait besoin de son modèle. Il avait son atelier au-delà de Santa-Maria-de-Capuccini, dans une rue isolée, d'où la vue s'étendait sur les magnifiques cyprès de la villa Ludovisi. Nous allâmes le surprendre un matin à l'heure où il travaillait avec le plus d'assiduité, au risque de froisser en lui un sentiment de pudeur intime bien naturel en pareille circonstance. Il parut désagréablement surpris de notre visite inattendue. Il rougit : un sentiment de gêne le dominait visiblement; mais son affabilité reprit bientôt le dessus, et il nous tendit la main avec son expansion habituelle. Nous n'étions nous-mêmes guère moins embarrassés que lui; nous n'osions regarder le modèle, de peur de trahir notre indiscrète curiosité.

— Nous sommes allés aux Capucins, lui dis-je, pour voir le célèbre *Saint Michel* du Guide, et nous n'avons pas voulu passer si près de votre atelier sans venir le visiter.

Il devinait parfaitement le motif qui nous avait conduits chez lui; mais, dissimulant la contrariété qu'il éprouvait, il se mit à nous parler du tableau à peu près achevé qui se trouvait sur son chevalet. Je dirai en quelques mots comment il avait compris son sujet, parce que l'impression très vive que produisit alors sur moi cette toile ne se sépare pas dans mon esprit de l'impression plus forte encore que m'a laissée la femme singulière qui avait inspiré cette œuvre. On connaît le magnifique poème de Goethe. La scène se passe au moment où le christianisme commence à pénétrer en Grèce. Un jeune homme part d'Athènes pour aller visiter sa fiancée à Corinthe. Quoique la famille de celle-ci soit devenue chrétienne et que lui soit encore païen, quand il arrive à la nuit close, la mère l'accueille avec prévenance. Bientôt, accablé de fatigue, il s'endort; mais tout à coup la porte s'ouvre, une étrange apparition se présente : c'est une belle jeune fille pâle et revêtue d'un long voile blanc. Il apprend d'elle-même qu'elle est sa fiancée, mais qu'elle ne peut être à lui : sa mère a fait un vœu et l'a consacrée au Dieu des chrétiens. Enivré d'amour, il se révolte contre ce vœu cruel. « Viens, dit-il, sois à moi; la volonté de nos parens a d'avance consacré notre union. Vois, Bacchus et Cérès présideront à notre repas des fiançailles, et toi, chère enfant, tu amènes l'Amour à ta suite. — Hélas! répond-elle, ne me touche pas. Je suis blanche comme la neige, mais je suis plus froide qu'elle. » Il s'efforce de la réchauffer dans ses bras, mais le

bon et affable, je m'avançai vers lui pour lui demander s'il ne pouvait me dire où mes compatriotes étaient en *villègiature*. Il les connaissait tous et il était même assez lié avec l'un d'entre eux. Nous causâmes de leur talent, de leurs essais; puis nous arrivâmes à parler de l'art en général et à débattre ces principes abstraits qui plaisent à la jeunesse. Il parla, et, s'animant peu à peu, il nous charma par la nouveauté de ses aperçus et par la profondeur de ses théories. C'était la première fois que nous comprenions ou que du moins nous croyions comprendre les vues de l'esthétique allemande rendues vivantes par l'éloquence de celui qui nous les exposait.

Nous rencontrant ainsi chaque soir dans la salle presque toujours déserte du *Caffè Greco*, une certaine intimité s'établit entre nous. Notre nouvel ami était Allemand en effet, mais Allemand de Vienne. Il avait les cheveux et les yeux noirs; sa démarche était à la fois vive et nonchalante, son esprit enthousiaste et paresseux. Un peu de sang valaque coulait dans ses veines. Il avait quelque chose d'un Oriental; il tenait et de l'homme du nord et de l'homme du midi. On ne pouvait lui refuser de l'esprit, de l'imagination; ce qui semblait lui manquer le plus, c'était la volonté.

— Ne vous a-t-il pas encore parlé d'elle? nous dit le garçon du café un soir que l'artiste n'était pas venu nous rejoindre.

— Et de qui donc?

— Mais de cette femme qui pose dans son atelier!... Elle l'a rendu fou. Il se parle haut à lui-même, comme s'il rêvait tout éveillé.

— Il est donc très épris?

— *E sicuro*, sans doute, amoureux fou, et d'un *modèle!* Il prétend qu'elle est pure comme une sainte; voilà ce qui fait rire ses camarades. Au lieu de les suivre à la campagne, il reste à Rome, s'exposant au mauvais air, à la fièvre, afin de ne pas s'éloigner d'elle. Est-ce assez ridicule? Songez donc! un modèle!... *Povero pazzo!*

Nous aurions voulu en savoir davantage sur la personne qui occupait si fortement le cœur de notre nouvel ami; mais le garçon n'en savait que ce qu'avaient pu lui en apprendre les plaisanteries des habitués du café. Nous n'osions en parler à Walther, — c'était le nom du jeune Allemand; — mais nous avions près de nous quelqu'un qui connaissait tout Rome. C'était la vieille Barbara qui préparait nos repas, et qui, je m'en souviens encore, nous faisait manger chaque jour des pigeons *bianchi e rossi com' il signor* (blancs et roses comme monsieur), disait-elle en regardant avec admiration la chevelure blonde, la peau blanche et les fraîches couleurs de mon camarade. Elle aimait beaucoup les artistes, qui occupaient souvent les chambres où nous étions logés, mais elle détestait d'une haine furieuse tous ceux qui portaient la robe du prêtre. L'année précé-

Elle était réellement belle, sans avoir cependant ce teint mat, mais chaud, ordinaire aux carnations méridionales. Elle était extrêmement blanche de peau, et plutôt trop pâle. C'était peut-être cette particularité qui l'avait désignée au choix du jeune artiste. Au reste, ce n'est pas la beauté de ses traits qui me frappa le plus, mais l'harmonie de ses gestes, de sa démarche, de toute sa personne. Elle n'avait montré ni les grâces provoquantes de la coquetterie, ni les gaucheries maladroites de la timidité; elle était partie lentement, avec une aisance que rien ne troublait. Elle semblait se mouvoir comme un cygne sur les eaux. Elle rappelait le mot de Virgile : *incessu patuit dea.*

Je l'ai revue plusieurs fois depuis, et toujours la simplicité et la grâce de ses mouvemens m'étonnèrent. Soit que l'étude chez elle atteignît au naturel, soit que la vue habituelle des chefs-d'œuvre de l'art grec, qu'elle aimait à contempler, eût agi sur elle à son insu, il est certain qu'à chaque instant elle reproduisait les lignes les plus pures des marbres antiques.

Quand nous partîmes, Walther nous accompagna. — J'ai deviné sans peine, nous dit-il, le but de votre visite : vous avez voulu *la* voir. On vous aura parlé de mon stupide amour... On vous aura dit que j'étais fou... Oh! ne niez pas! Mes amis me le répètent assez, car entre artistes on ne se ménage pas la vérité, et mon secret n'en est plus un pour personne. Et cependant il m'en coûte toujours d'en parler. Aimer d'un amour sérieux et jaloux, oui, jaloux, entendez-vous, un modèle à qui un caprice de quelques jours ferait trop d'honneur, je sais que cela est ridicule. Je me le dis à moi-même, mais je n'y puis rien. Je suis dominé par un attrait plus fort que ma volonté. Au reste, c'est une étrange personne, ce modèle, que le premier venu peut faire poser dans son atelier pour quelques écus. Si elle savait dessiner, ce serait un grand peintre, ou plutôt un grand sculpteur, car elle préfère les statues aux tableaux. Elle a un goût exquis et sûr. En deux mots, elle apprécie le mérite d'une œuvre d'art. Je ne connais pas de critique qui la vaille. Elle se plaît aussi à entendre parler des hauts faits des anciens Romains et de la gloire de la Rome antique, comme si elle était la fille des Scipions. Quant à moi, je la crois vertueuse. C'est là, je ne l'ignore pas, aux yeux de mes amis, le comble de l'absurde et la preuve évidente de ma folie. Eh bien! je puis du moins affirmer que son amour n'est pas banal.

— Oui, lui dis-je, j'ai entendu parler de ce Français...

— Non, reprit-il vivement, il y avait à Rome au printemps dernier un Anglais très riche, qui l'aimait autant que je l'aimais moi-même, mais autrement, comme il faut, paraît-il, aimer ces femmes-

là. Il lui a fait les offres les plus magnifiques : elle a refusé. Il lui a fait parvenir les plus splendides parures ; elle les lui a renvoyées avec dédain.

Walther vit quelque incrédulité se mêler à nos marques d'étonnement. — Vous avez peine à croire, je le vois, reprit-il, qu'un pauvre modèle ait pu résister aux séductions de tout genre auxquelles ont dû l'exposer sa beauté, son triste métier, sa pauvreté; moi, je me l'explique. On ne s'est jamais adressé chez elle qu'aux sentimens les plus grossiers; on lui a offert de l'or, des bijoux; on a parlé à sa vanité, à ses sens, qu'on a voulu exciter, surprendre. Nul ne s'est approché d'elle comme d'une femme qui eût encore quelque honnêteté. Au fond des hommages dont on voulait l'enivrer, elle n'aura pas eu de peine à distinguer le mépris qui les inspirait. Comment s'étonner qu'elle ait repoussé ces outrages cachés sous des présens ou de belles paroles? Voici ce qu'elle m'a dit après qu'elle eut dédaigné les offres de l'Anglais : « Je ne lui en veux pas. La grande valeur de ses cadeaux est une marque de politesse; c'est une preuve qu'il m'estime autant qu'un cheval de race ou qu'un tableau de prix. Il a suivi l'usage : avec ou sans la bénédiction de l'église, n'est-ce pas avec des diamans qu'on achète encore les jeunes filles? Mais un bouton de rose posé dans mes cheveux est mille fois plus beau que toutes ces fleurs en pierreries, et pourtant ce bouton n'a coûté à la nature qu'un rayon de soleil, il ne m'a coûté à moi-même que la peine de le cueillir. Tous les trésors de la terre ne peuvent rien ajouter à la beauté. Mettez à une statue un anneau de rubis dans les oreilles ou dans le nez : la rendrez-vous plus belle? » Ce qu'elle m'a dit était bien le fond de sa pensée, puisqu'elle a su agir comme elle avait parlé...

— Et pourtant, repris-je, rappelez-vous la cassette de Marguerite. Il est vrai que la pudique ignorance est un danger qui ici n'existe pas. Au reste, il se peut qu'une âme naturellement fière et élevée par le sentiment du beau soit au-dessus de certaines séductions. Votre Romaine d'ailleurs voit les hommes et les choses de près; puis, étant sans illusions, elle doit être à l'abri de bien des faiblesses. Toutefois il m'est difficile de comprendre comment cette personne, sortie du peuple, nourrie par une famille pauvre et vivant sans doute avec des gens assez vulgaires, a pu acquérir ces instincts nobles, ces sentimens purs que vous avez cru rencontrer en elle.

— Vous pensez donc que, comme tous ceux qui aiment véritablement, je me suis créé une idole pour mieux pouvoir l'adorer, et que je l'ai dotée de perfections qui n'existent que dans mon imagination exaltée? Soit; vous pourrez peut-être en juger par vous-même. Remarquez cependant que ce qui serait extraordinaire et

même impossible en Allemagne et dans votre pays ne l'est pas en Italie. Les hommes du nord ont peut-être plus de force dans la pensée, et en tout cas plus de suite, mais il faut une constante culture pour développer ces facultés; sinon, elles restent étouffées sous la grossièreté de l'écorce. Les peuples du midi ont une ouverture d'esprit qui leur rend tout facile; leurs sens, plus vifs, portent à l'âme des impressions plus rapides, plus nettes; ils comprennent, ils devinent, ils concluent à l'instant. Croyez-vous d'ailleurs qu'il ne serve de rien aux habitans de cette belle contrée d'être les héritiers de tant de civilisations? Ici, par exemple, les souvenirs des grands artistes de la renaissance et ceux de la Rome antique sont familiers à tous les gens du peuple. Ils marchent parmi les monumens des maîtres du monde, leurs aïeux, disent-ils, et ils vivent en commerce habituel avec les ombres des héros. Voyez ce Colisée que nous parcourons en ce moment. Est-ce donc en vain qu'un peuple peut se dire : Voilà ce que nous faisions quand l'univers était à nous? Prenez le premier mendiant venu, vivant dans la vermine et dans la poussière à la porte d'un couvent, et il vous parlera de ses ancêtres, les Scipions, les Titus, les Brutus, sans trop distinguer ni les temps, ni les hommes, mais très pénétré de l'idée qu'il y a derrière lui quelque chose de grand, qui inspire encore du respect aux générations actuelles. Demandez au dernier de ces *facchini* qui il est, et remarquez avec quel orgueil il vous répondra : *Io son Romano!* Le contraste entre la condition actuelle et les prétentions des modernes Romains vous paraîtra au premier abord très ridicule, et pourtant n'est-ce rien que ce souffle de grandeur auquel n'échappent pas même les âmes abaissées? Il ne fait que les gonfler aujourd'hui, demain il les soulèvera. Vous ignorez encore à quel point la servitude dégrade les plus grands cœurs et les plus nobles races. Qui sait les destinées réservées à ce peuple, si jamais le ciel lui accorde un bon gouvernement et la liberté? J'avoue qu'au-delà des Alpes, Marina, avec ses instincts d'artiste et ses fiertés de Romaine, ne pourrait exister que dans l'imagination exaltée d'un amoureux de vingt ans; mais ici c'est différent, et vous verrez si je me trompe.

Que répondre, sinon que nous ne demandions pas mieux que de juger par nous-mêmes? Une autre objection sur un point plus délicat nous venait encore à l'esprit, mais nous n'étions pas assez liés avec notre nouvel ami pour lui faire entendre des vérités trop importunes. Nous lui fîmes seulement remarquer qu'il était bien étrange qu'une personne ayant des goûts aussi délicats et des sentimens aussi élevés voulût continuer à exercer un si triste métier.

— Cela paraît singulier en effet, nous répondit-il; mais que peut-elle faire maintenant qu'elle est entrée dans cette voie? Le travail

sang ne palpite pas dans le sein de la pâle fiancée. Lorsque sa mère confondue la surprend dans la chambre du jeune Athénien : « Pourquoi, lui dit-elle, m'envier cette nuit de bonheur, à moi, descendue si jeune au tombeau? J'ai été promise à ce jeune homme quand le temple de Vénus brillait encore de tout son éclat, et le chant de vos prêtres n'a pu éteindre le feu qui brûlait dans mon cœur. Maintenant que ma main a touché sa main, ce beau jeune homme doit mourir, car j'ai sucé tout le sang de ses veines. Réunissez-nous au moins sur le même bûcher, et tandis que la flamme dévorera nos restes, nous irons rejoindre le cortége éclatant de nos anciens dieux. »

Cette œuvre, où le fantastique et le réel sont combinés avec un art admirable, avait vivement frappé Walther. Nous sûmes plus tard qu'il avait trouvé quelque similitude entre certains sentimens familiers à son modèle et l'idée que Goethe, le grand païen, avait voulu exprimer dans ce poème, tout plein de regrets pour la Grèce antique. Le peintre avait choisi le moment où le jeune homme présente à sa fiancée la coupe de vin qu'elle saisit d'une main avide. Par l'opposition des effets de lumière, l'artiste avait obtenu un contraste saisissant. Tandis que la jeune fille, toute blanche dans son linceul blanc, était éclairée par la lumière bleuâtre d'une nuit d'été dont la douce clarté pénétrait par la fenêtre ouverte, le jeune Athénien était tout illuminé des chauds reflets que projetait sur lui la lampe posée sur une table à trois pieds. Elle, d'une beauté diaphane, d'une forme légère et vaporeuse, à moitié perdue dans les rayons argentés de la lune, semblait un de ces gracieux fantômes créés par l'imagination mystique du moyen âge. Lui, au contraire, semblable à l'Apollon Pythien, offrait l'image de la vie antique dans sa force sereine et dans sa noble harmonie. L'exécution de ce tableau était certes loin d'être parfaite; mais le sujet était si bien compris et l'idée si bien rendue, que j'exprimai très vivement à notre ami l'admiration sincère que m'inspirait son œuvre. Je profitai de ce moment pour jeter enfin un regard sur le modèle que nous avions tant désiré voir. La jeune Romaine ne semblait nullement gênée de notre présence; elle demeurait là, devant nous, immobile, enveloppée dans son vêtement blanc à longs plis, la tête ceinte de la torsade noir et or, en signe de deuil. C'était bien la fiancée de Corinthe telle que les vers de Goethe la font deviner.

— Je vois, monsieur, que vous ne travaillerez plus aujourd'hui, dit-elle à Walther. Il se fait déjà tard; je reviendrai demain.

Et, soulevant une portière qui séparait l'atelier d'une pièce voisine, elle disparut.

J'avais compris le charme puissant qu'elle exerçait sur notre ami.

l'accusait, et qui, elle le sentait, devait l'élever au-dessus de ses pareilles. — On prétend que je suis blanche comme la neige, nous disait-elle en riant. C'est possible; mais ce qui est sûr, c'est que je suis aussi froide qu'elle.

— C'est bien; mais gare au soleil, gare à l'amour!

— Oh! ce soleil n'est pas encore levé pour moi et ne se lèvera pas de si tôt.

— Tant mieux, car, ne l'oubliez pas, sous son ardeur la neige se fond, et que reste-t-il?...

Elle répondit par un petit geste de défi. Quant à Walther, il comprenait bien que nous voulions éloigner le danger qui menaçait son repos, son avenir, sa dignité; mais il nous savait peu de gré de nos bons avis et de nos sages propos.

Une autre fois elle nous dit qu'un sculpteur, pour lui prouver la puissance de l'amour, lui avait raconté l'histoire de Pygmalion. — Quant à moi, ajouta-t-elle, je vous réponds que, si j'avais été la statue, je serais restée de marbre.

Hélas! pauvre créature, que n'a-t-elle fait comme elle disait! et pourquoi est-elle descendue de son piédestal?

Elle ne parlait pas ainsi par coquetterie. Elle se croyait réellement invulnérable. Elle s'imaginait connaître toutes les séductions, tous les périls, et elle se sentait de force à y résister. Et cependant ses paroles, qui désolaient notre ami, étaient loin de nous rassurer.

Dans les premiers jours d'octobre, les artistes revinrent à Rome les uns après les autres. Je vis ceux à qui j'étais recommandé et qui étaient aussi liés avec Walther. On voulut nous mener à Tivoli en joyeuse compagnie, et Marina fut de la partie. On passa tout le jour à visiter les environs de la petite ville. Malgré le proverbe italien de mauvais augure :

A Tivoli di mal conforto
Tira il vento, piove o suon 'a morto,

le temps fut splendide, et on en profita pour faire la tournée classique à la villa d'Adrien, aux cascatelles et aux grottes. Vers le soir, on fit dresser la table du souper sur la terrasse de l'*Hôtel de la Sibylle*, près de ces ruines du temple de Vesta qui font de ce lieu l'un des plus charmans du monde. Là tous les souvenirs de l'antiquité se réveillent aussitôt dans l'esprit, et l'on se sent transporté au temps où Mécène et Horace aimaient à visiter ce délicieux séjour. Se rappelant les festins chantés par le poète romain, nos amis s'amusèrent à tresser les fleurs cueillies dans la montagne pour en couronner les fronts et les verres. Les Lydies et les Chloés de nos

là. Il lui a fait les offres les plus magnifiques : elle a refusé. Il lui a fait parvenir les plus splendides parures; elle les lui a renvoyées avec dédain.

Walther vit quelque incrédulité se mêler à nos marques d'étonnement. — Vous avez peine à croire, je le vois, reprit-il, qu'un pauvre modèle ait pu résister aux séductions de tout genre auxquelles ont dû l'exposer sa beauté, son triste métier, sa pauvreté; moi, je me l'explique. On ne s'est jamais adressé chez elle qu'aux sentimens les plus grossiers; on lui a offert de l'or, des bijoux; on a parlé à sa vanité, à ses sens, qu'on a voulu exciter, surprendre. Nul ne s'est approché d'elle comme d'une femme qui eût encore quelque honnêteté. Au fond des hommages dont on voulait l'enivrer, elle n'aura pas eu de peine à distinguer le mépris qui les inspirait. Comment s'étonner qu'elle ait repoussé ces outrages cachés sous des présens ou de belles paroles? Voici ce qu'elle m'a dit après qu'elle eut dédaigné les offres de l'Anglais : « Je ne lui en veux pas. La grande valeur de ses cadeaux est une marque de politesse; c'est une preuve qu'il m'estime autant qu'un cheval de race ou qu'un tableau de prix. Il a suivi l'usage : avec ou sans la bénédiction de l'église, n'est-ce pas avec des diamans qu'on achète encore les jeunes filles? Mais un bouton de rose posé dans mes cheveux est mille fois plus beau que toutes ces fleurs en pierreries, et pourtant ce bouton n'a coûté à la nature qu'un rayon de soleil, il ne m'a coûté à moi-même que la peine de le cueillir. Tous les trésors de la terre ne peuvent rien ajouter à la beauté. Mettez à une statue un anneau de rubis dans les oreilles ou dans le nez : la rendrez-vous plus belle? » Ce qu'elle m'a dit était bien le fond de sa pensée, puisqu'elle a su agir comme elle avait parlé...

— Et pourtant, repris-je, rappelez-vous la cassette de Marguerite. Il est vrai que la pudique ignorance est un danger qui ici n'existe pas. Au reste, il se peut qu'une âme naturellement fière et élevée par le sentiment du beau soit au-dessus de certaines séductions. Votre Romaine d'ailleurs voit les hommes et les choses de près; puis, étant sans illusions, elle doit être à l'abri de bien des faiblesses. Toutefois il m'est difficile de comprendre comment cette personne, sortie du peuple, nourrie par une famille pauvre et vivant sans doute avec des gens assez vulgaires, a pu acquérir ces instincts nobles, ces sentimens purs que vous avez cru rencontrer en elle.

— Vous pensez donc que, comme tous ceux qui aiment véritablement, je me suis créé une idole pour mieux pouvoir l'adorer, et que je l'ai dotée de perfections qui n'existent que dans mon imagination exaltée? Soit; vous pourrez peut-être en juger par vous-même. Remarquez cependant que ce qui serait extraordinaire et

même impossible en Allemagne et dans votre pays ne l'est pas en Italie. Les hommes du nord ont peut-être plus de force dans la pensée, et en tout cas plus de suite, mais il faut une constante culture pour développer ces facultés; sinon, elles restent étouffées sous la grossièreté de l'écorce. Les peuples du midi ont une ouverture d'esprit qui leur rend tout facile; leurs sens, plus vifs, portent à l'âme des impressions plus rapides, plus nettes; ils comprennent, ils devinent, ils concluent à l'instant. Croyez-vous d'ailleurs qu'il ne serve de rien aux habitans de cette belle contrée d'être les héritiers de tant de civilisations? Ici, par exemple, les souvenirs des grands artistes de la renaissance et ceux de la Rome antique sont familiers à tous les gens du peuple. Ils marchent parmi les monumens des maîtres du monde, leurs aïeux, disent-ils, et ils vivent en commerce habituel avec les ombres des héros. Voyez ce Colisée que nous parcourons en ce moment. Est-ce donc en vain qu'un peuple peut se dire : Voilà ce que nous faisions quand l'univers était à nous? Prenez le premier mendiant venu, vivant dans la vermine et dans la poussière à la porte d'un couvent, et il vous parlera de ses ancêtres, les Scipions, les Titus, les Brutus, sans trop distinguer ni les temps, ni les hommes, mais très pénétré de l'idée qu'il y a derrière lui quelque chose de grand, qui inspire encore du respect aux générations actuelles. Demandez au dernier de ces *facchini* qui il est, et remarquez avec quel orgueil il vous répondra : *Io son Romano!* Le contraste entre la condition actuelle et les prétentions des modernes Romains vous paraîtra au premier abord très ridicule, et pourtant n'est-ce rien que ce souffle de grandeur auquel n'échappent pas même les âmes abaissées? Il ne fait que les gonfler aujourd'hui, demain il les soulèvera. Vous ignorez encore à quel point la servitude dégrade les plus grands cœurs et les plus nobles races. Qui sait les destinées réservées à ce peuple, si jamais le ciel lui accorde un bon gouvernement et la liberté? J'avoue qu'au-delà des Alpes, Marina, avec ses instincts d'artiste et ses fiertés de Romaine, ne pourrait exister que dans l'imagination exaltée d'un amoureux de vingt ans; mais ici c'est différent, et vous verrez si je me trompe.

Que répondre, sinon que nous ne demandions pas mieux que de juger par nous-mêmes? Une autre objection sur un point plus délicat nous venait encore à l'esprit, mais nous n'étions pas assez liés avec notre nouvel ami pour lui faire entendre des vérités trop importunes. Nous lui fîmes seulement remarquer qu'il était bien étrange qu'une personne ayant des goûts aussi délicats et des sentimens aussi élevés voulût continuer à exercer un si triste métier.

— Cela paraît singulier en effet, nous répondit-il; mais que peut-elle faire maintenant qu'elle est entrée dans cette voie? Le travail

lui offrirait peu de ressources, et d'ailleurs les habitudes oisives et délicates qu'elle a contractées lui rendraient intolérables les occupations manuelles auxquelles elle devrait se condamner. Après avoir vécu de la vie de l'artiste, la voyez-vous, la belle fiancée de Corinthe, coudre des chemises ou vendre des chandelles!

A cette époque, le type de la femme perdue régénérée par l'amour était très en vogue. Goethe dans *le Dieu et la Bayadère*, Victor Hugo dans *Marion Delorme*, avaient rajeuni le sujet déjà traité par La Fontaine, et l'on se souvient avec quelle faveur il fut longtemps accueilli par le public. Walther avait plus d'une raison pour s'éprendre de cette idée dangereuse et séduisante. Il s'élevait avec force contre les préjugés cruels de la société.

— Comment! disait-il, on s'incline avec respect devant les œuvres d'art, on leur bâtit des palais où la foule va les adorer comme des manifestions d'en haut, et on repousse avec mépris le modèle sans lequel ces chefs-d'œuvre n'eussent point été créés! C'est ainsi qu'on voue toute son admiration à un drame, à une tragédie, et qu'on n'a que du dédain pour le comédien qui rend ce drame intelligible à la foule. Voilà donc la justice du monde!

A ces déclamations d'un cœur blessé dans l'objet de son affection, nous ne répondions rien. Comment répondre en effet sans lui dire qu'il est certaines situations équivoques qui tendent à pervertir le cœur, et que par suite le préjugé qui les frappe n'est pas sans fondement? Nos observations eussent été plus qu'une condamnation de ses théories générales : elles l'eussent atteint à l'endroit le plus sensible de son âme. Nous ne laissâmes rien voir de nos défiances persistantes.

Depuis que Walther avait été amené malgré lui à nous faire la confidence de son fol amour, c'était le sujet intarissable de ses conversations. Il nous engagea même à le visiter dans son atelier, et nous eûmes ainsi l'occasion de rencontrer plusieurs fois son modèle adoré. Nous pûmes nous apercevoir que, s'il nous en avait fait un portrait un peu flatté, c'était cependant une femme assez remarquable. Un esprit net, un caractère décidé, beaucoup de franchise et d'abandon, et cependant une fierté réservée et pudique, un certain mélange de fermeté virile et de grâce virginale, par momens de la gaîté, mais toujours tempérée par une teinte de mélancolie grave, une profondeur de vues et souvent une élévation de langage qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans une femme du peuple, voilà ce qui frappait au premier abord. Elle avait puisé dans ses entretiens avec les artistes une culture superficielle, mais qui avait suffi pour développer en elle un goût très délicat et qui semblait inné. Elle se vantait avec un orgueil enfantin de la froideur dont on

ses sentimens, et qu'il s'efforçait de les rattacher à une idée générale, de manière à s'en faire à lui-même la théorie : c'était donc jusque dans les replis de sa pensée qu'il fallait poursuivre sa passion. Nous lui demandâmes comment cette affection avait ainsi envahi son âme.

— Comment vous l'expliquer? nous dit-il. L'amour se sent et ne se raconte pas. Comment vous faire comprendre mes impressions successives et le charme qui m'a vaincu? Elle est belle, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Mais, repris-je, qu'aimez-vous donc en elle? Est-ce uniquement l'harmonie des lignes? Alors adorez une statue grecque, la forme en est plus parfaite. Cette beauté que vous voulez posséder échappera toujours à vos sens grossiers, car on n'en peut jouir qu'en la contemplant. Supposez qu'il fasse nuit ou que vous deveniez aveugle, que restera-t-il pour vous de ces lignes qui vous fascinent? Rien. Celui qui veut étreindre la beauté ressemble à l'enfant qui veut saisir la lune. Là est la source de l'insatiable folie de ceux qui ont cru par la passion assouvir la soif du beau qui avait enflammé leur cœur. Si dans ce modèle vous aimez la forme extérieure, le corps, que voulez-vous de plus, puisque chaque jour vous pouvez admirer ses traits et les reproduire par le pinceau? Jamais, quoi que vous fassiez, vous ne jouirez du beau que par la vue qui en apporte l'image à votre âme.

— Ce que vous dites est vrai, reprit Walther. Et pourtant d'où vient que l'étincelle d'un regard allume notre sang, et que certaines lignes du visage font palpiter notre cœur? D'où vient que le moindre défaut physique suffise parfois pour empêcher l'amour d'éclore? L'Indien des savanes sait-il ce que c'est que la beauté du visage et exige-t-il que sa sauvage compagne la possède? Non, sans doute. Voilà l'homme de la nature. Nous avons, nous autres, un sens de plus, et peintres et sculpteurs nous travaillons à le faire naître ou à le rendre plus délicat. Sans doute cela est bon dans les arts, mais il ne faudrait pas obéir à ce goût du beau quand il s'agit de choisir celle qui ne doit avoir de valeur à nos yeux que par les qualités de l'esprit ou du cœur. Tous ces raisonnemens, je me les suis faits bien souvent. Hélas! toutes ces belles théories et d'autres encore dont je vous fais grâce, un regard de ses yeux a suffi pour les emporter, et j'ai dû reconnaître le mystérieux empire que la beauté exerce sur l'homme en sentant que je cédais à sa puissance.

Nous discutâmes longtemps sans pouvoir nous entendre; mais il était facile de voir que l'amour était trop enraciné dans l'âme de l'artiste pour que nos paroles pussent contribuer à le guérir, puisque lui-même voyait mieux que nous les motifs qui auraient dû l'en détourner.

jeunes artistes riaient aux éclats de ces ornemens, qui ne déparaient pas leur noire chevelure, mais qui s'accordaient très mal avec le costume des hommes. Marina seule, qui avait d'abord semblé prendre grand plaisir aux courses de l'après-midi, devenait de plus en plus pensive et triste à mesure que la nuit tombait. Enfin elle se leva de table. Je la suivis et la trouvai accoudée sur la balustrade de la terrasse qui domine à pic les grottes mystérieuses où s'abîme en bondissant un des bras de la rivière. En m'approchant, je fus frappé de la grâce inimitable de sa pose. Elle s'était enveloppée tout entière de son long châle blanc pour se préserver de l'humidité que la brise apportait de la cascade voisine, et, la tête appuyée sur sa main, elle me rappelait la statue de Polymnie que j'avais admirée récemment au musée du Louvre. Sa beauté sévère, la chaste harmonie des plis retombans de ses vêtemens m'inspiraient une sorte de respect involontaire. On aurait dit la sibylle Tiburtine sortie de son temple, à l'ombre duquel elle se tenait immobile pour consulter les signes du ciel étoilé. Je demeurai aussi immobile qu'elle-même. Elle semblait plongée dans une méditation profonde. En ce moment, la lune, se levant au-dessus des hauteurs qui encaissent le Teverone, éclaira en plein son visage, et je vis une larme tomber de ses yeux.

— Vous pleurez, lui dis-je, qu'avez-vous?

— Voyez cette nuit, répondit-elle, que c'est beau! Mais pour moi il n'est pas de bonheur complet; jamais je ne serai aimée, car jamais plus on ne me respectera. Que ne puis-je vivre et mourir ici seule, oubliée de tous!

En même temps elle me montrait le magnifique spectacle qui se déroulait devant nous. Le sombre entonnoir où s'engouffre le Teverone semblait ouvrir sous nos pieds d'insondables abîmes d'où montaient comme des nuages d'encens les humides vapeurs de la chute, irisées par les clartés bleuâtres de la nuit. De l'autre côté du ravin, en face de nous, sur la colline où s'élevait jadis la maison d'Horace, les oliviers agitaient leur pâle et léger feuillage, tandis que le bruit lointain des cascatelles, grandissant et s'abaissant tour à tour, accompagnait doucement la voix plus retentissante de la grande cascade. Les colonnes de marbre du petit temple, les contours des montagnes, la lumière tempérée qui éclairait le paysage, les fines senteurs des fleurs d'automne, le faible bruissement des feuillages et le murmure grave des eaux, tout dans l'œuvre de l'homme et dans la nature sereine était d'une harmonie exquise et d'une proportion parfaite.

— Oui, m'écriai-je, cette nuit est splendide. Devant ce spectacle, le poète qui jadis habitait ce charmant coin de terre aurait dit : « Cueillez la vie tandis qu'elle est en fleur. » Aujourd'hui l'aspect de

Qu'est-ce que vivre? Passer. Et même ce court passage, ce « point » est souvent douloureux : une souffrance, une agonie, quoi de plus? Mais, ajouta-t-elle, ne nous arrêtons pas ici. Voulez-vous me permettre de vous montrer les statues que je préfère? Ne craignez pas d'être vus avec moi. Je suis habillée comme une *contadine*, et l'on croira que je suis votre fermière, à qui vous voulez bien montrer les belles choses de la ville.

Elle nous fit arrêter successivement devant les figures qu'elle aimait le plus, et nous ne pûmes que nous incliner devant la sûreté de son goût. Quand nous sortîmes du Vatican, elle nous proposa de nous montrer une vue de Rome plus complète que toutes celles que nous avions pu admirer jusque-là.

Elle nous conduisit par les rues désertes et pauvres qui s'ouvrent immédiatement derrière la colonnade de Saint-Pierre. Nous gravîmes une ruelle étroite, qui se terminait en un sentier encaissé entre des pierres et des broussailles, jusque près du couvent de Sant' Onofrio, où est mort le Tasse. Nous étions sur le Janicule, l'une des sept collines, et Rome se déployait à nos pieds sur les deux rives du Tibre, roulant ses eaux toujours blondes sous les ponts des empereurs et des papes. La vue était en effet imposante. A notre droite, le soleil, qui se penchait déjà vers les flots voisins de la Méditerranée, éclairait de ses rayons dorés les maisons, les monumens et les montagnes. Dans cette chaude lumière apparaissaient, dominant la plèbe des habitations modernes, les restes puissans des constructions antiques, le dôme aplati du Panthéon, semblable à la carapace d'une tortue gigantesque, les voûtes béantes de la grande basilique qu'on eût prises de loin pour d'immenses cavernes, les grands pans de mur du Colisée arrachés comme des roches brisées par un soulèvement géologique, et les colonnes du temple de Jupiter Stator dans leur fier isolement, puis en face de nous les jardins du Pincio et les lignes élégantes de la villa Médicis au milieu de ses bosquets de chênes verts. D'un côté le Soracte, de l'autre les hauteurs plus rapprochées de Tusculum et de Rocca di Papa, détachaient en violet tendre leurs plans accentués sur un ciel d'un vert de plus en plus pâle, à mesure qu'il s'abaissait vers l'horizon, comme dans les tableaux de Francia et du Pérugin.

— Cela est beau, n'est-ce pas? nous dit Marina; mais avez-vous vu Naples?

— Non, pas encore; nous y passerons peut-être en quittant Rome.

— C'est à Naples qu'il fait bon vivre, reprit-elle. Là, les monumens de l'homme disparaissent; c'est la terre et la mer qui vous font fête, la mer surtout. C'est parce que j'aime tant la mer, et que j'en parle si souvent, qu'on m'a surnommée Marina.

Quelques jours après, je revis encore Marina, et ce fut la dernière fois. Voici dans quelles circonstances nous la rencontrâmes, et nous eûmes alors l'occasion de causer assez longtemps avec elle. Une après-midi, nous étions allés visiter de nouveau les musées du Vatican. Nous traversions la première galerie, qui sert de vestibule aux autres, et où l'on a placé les débris des tombeaux chrétiens et païens et de nombreuses inscriptions, quand dans la profonde embrasure d'une des fenêtres nous aperçumes Marina tout occupée à déchiffrer quelques lignes tracées au crayon sur le mur.

— Voyez, nous dit-elle, pouvez-vous lire ces vers? Il y a d'abord du latin que je ne comprends pas, puis dans l'italien même plusieurs mots qui m'échappent.

Avec quelque attention, nous parvînmes à lire huit vers précédés d'une épigraphe empruntée à Horace. Je les ai copiés dans mon carnet de voyage; les voici :

Debemur morti nos nostraque.

Il passato non è, ma se lo pinge
La pura rimembranza.
Il futuro non è, ma se lo finge
La credula speranza.
Il presente solo è, ma fuge sempre
Nullo nel senno.
Cosi la vita è memoria, speranza
E un punto (1).

Sans doute ces huit lignes rimées, crayonnées sur le mur, n'avaient rien de très remarquable : elles ne faisaient que répéter, à propos du néant de la vie, une pensée mille fois redite sous mille formes diverses; mais, épelés là, sur les parois du Vatican, au milieu des débris de toutes ces tombes, depuis les âges inconnus de l'Étrurie jusqu'au temps des catacombes, parmi ces reliques de tant de siècles et ces inscriptions consacrées à la mort de tant d'êtres si vivement regrettés un jour et perdus ensuite pour jamais dans l'éternité, ces vers, assez médiocres, prirent une force qui nous pénétra. Nul n'échappe à l'influence des lieux, et quelques mots déchiffrés sur les ruines du Capitole ou sur les pierres des pyramides agiront quelquefois plus sur l'imagination qu'une strophe magnifique lue dans l'œuvre imprimée d'un grand poète.

— Celui qui a écrit ces vers a raison, dit Marina. Je ne suis qu'une pauvre ignorante, et pourtant j'ai eu souvent la même pensée.

(1) « Le passé n'est pas, mais la mémoire s'en retrace une vague image. L'avenir n'est pas, mais la crédule espérance se le figure. Le présent seul existe, mais il fuit toujours, insaisissable pour l'esprit. Ainsi entre le souvenir et l'espérance la vie n'est qu'un point. »

Retourné depuis à Rome, je n'ai plus retrouvé ces vers italiens. Les murs de la galerie du Vatican avaient été blanchis.

missemens des ramiers. C'était vers la fin d'avril. La chaleur était déjà forte, mais elle était tempérée par la fraîcheur des ombrages et de la mer, et on n'en sentait pas moins la puissance du soleil qui illuminait et réchauffait tout. Il me semble que cette matinée est d'hier, et pourtant je n'en connaîtrai plus de pareille!...

Il y avait dans la villa de mon père une galerie s'ouvrant sur le golfe, et dans chacune des arcades de marbre qui la soutenaient une statue. J'aimais une de ces statues comme une amie : c'était, je l'ai su depuis, une reproduction de cette *Diane* que je vous ai fait remarquer tantôt. Je passais souvent des heures à considérer ses formes si nobles, si pures, qui changeaient de ton et d'aspect suivant l'heure du jour et la hauteur du soleil. Le matin, elle était rose et fraîche comme une fleur au printemps; vers midi, elle se détachait, puissante et radieuse, sur le plan vertical de la mer comme sur un fond de moire bleue, et je vois encore la chaude blancheur du marbre, ses ombres blondes et transparentes, et les tièdes reflets dans les plis profonds des draperies. Plus tard, les rayons dorés de la fin du jour semblaient l'animer et lui communiquer la vie. L'azur des flots assombris faisait saillir la merveilleuse silhouette de la déesse, et, transportée d'admiration, je m'écriais : Oh! que tu es belle!... Elle était pour moi comme une sœur aînée, et j'aurais voulu lui ressembler; mais, quand venait le crépuscule, tout s'effaçait dans l'ombre. La clarté, remontant peu à peu, n'éclairait plus que quelques nuages perdus au haut du ciel. Ma statue devenait blanche comme la neige avec des reflets gris et ternes; elle prenait la pâleur de la mort, et dans la nuit ce n'était plus qu'un fantôme livide. La vie était partie avec la lumière. Alors j'avais peur, et je m'enfuyais.

Marina s'arrêta un moment; quand elle reprit la parole, son regard fixe et brillant semblait animé d'un feu sibyllin, comme si ces grandes figures dont elle parlait eussent défilé devant elle, et que cette vue, en pénétrant son âme du sentiment de la beauté antique, eût ennobli ses idées et son langage.

— Depuis cette époque, j'ai toujours aimé les statues, non pas rangées à la suite sous les voûtes froides d'un musée comme des soldats qu'on passe en revue, mais dans les jardins, à l'ombre des platanes, aux abords des temples, près des eaux surtout et toujours sous le ciel. Leur blancheur virginale me représente la pureté des déesses, et leur noble sérénité me fait penser à l'existence heureuse des êtres immatériels. Quand je contemple leur beauté inaltérée aux rayons de ce même soleil qui les vit sortir splendides de leur bloc de Paros il y a deux mille ans, je songe à l'éternelle jeunesse des Olympiens. L'idée d'une vie indestructible s'empare de moi, et je

— Vous avez donc été élevée à Naples? lui dis-je, dans l'espoir d'avoir quelques détails sur sa vie passée.

— Oui, répondit-elle, mon enfance et ma première jeunesse se sont écoulées au bord du golfe, au-delà du Pausilippe, dans une villa appartenant à un riche seigneur qu'on m'a dit depuis être mon père, mais qui ne m'avouait pas pour sa fille. A sa mort, survenue subitement, ses parens se mirent en possession de ses biens, et je me trouvai dénuée de toute ressource. Une des domestiques de la maison qui m'avait soignée eut pitié de ma situation, et m'envoya à Rome, chez sa sœur, qui offrait de m'occuper dans son atelier de couture; mais je n'étais bonne à rien : on se lassa de moi, je le compris, et comme j'aimais avec passion les beaux tableaux et surtout les belles statues, je fus entraînée à faire de l'art,... à ma manière, ajouta-t-elle en souriant tristement.

Mais comment ce goût si prononcé pour les œuvres d'art s'était-il développé chez elle à ce point, voilà ce que nous désirions savoir. Elle ne refusa pas de nous répondre, et elle le fit en quelques mots colorés et pleins d'une sorte de poésie à la fois populaire et emphatique dont je ne puis rendre que le sens, non la forme originale.

— Mon père, dit-elle, ne s'occupait guère de moi. J'ai vécu seule. On ne m'a fait apprendre que peu de chose, et même ce peu ne m'agréait pas. De bonne heure j'ai aimé à contempler les bois, les campagnes et la mer. Quand je parlai plus tard de mes impressions, je n'étais point comprise. Autour de moi, par exemple, on ne regardait les orangers et les figuiers que pour voir si leurs fruits étaient mûrs et bons à manger. Moi, j'aimais les orangers pour leurs pommes d'or et leur beau feuillage métallique, et les figuiers, parce que j'admirais leurs fruits de pourpre ombragés par leurs feuilles élégamment découpées. Mes plus vifs, mes meilleurs souvenirs, me reportent vers certaines journées passées à contempler les teintes éclatantes des eaux dans le golfe, les splendeurs du soleil à son coucher, embrasant de ses feux les pentes du Vésuve et du Sant'Angelo, tout Naples en amphithéâtre, et les chênes verts de Chiaia avec leurs grandes ombres bleuâtres. Ces aspects me charmaient sans me lasser jamais, et l'examen paisible d'une fleur ou d'un insecte me remplissait d'admiration et de joie. Je me rappelle ainsi, entre autres, une matinée passée tout entière aux bords de la mer, sous les yeuses qui formaient d'épais bosquets depuis la villa jusqu'au rivage. Je m'amusais, avec mes pieds nus trempant dans l'eau, à remuer les petits cailloux et les coquillages aux milles couleurs qui formaient le fond, et à faire et refaire ainsi de bizarres mosaïques que le flot limpide et peu profond argentait d'un vif rayon toujours mobile. On entendait dans les châtaigniers les rauques gé-

accompagné de Marina. Subiaco est à neuf lieues plus avant dans les montagnes, vers le sud-est, près de la frontière du royaume de Naples. J'ai fait la course à pied par une journée admirable. La route suit le Teverone. Elle est assez déserte; mais les rares habitans du pays qu'on rencontre ont un caractère très particulier. Rien de plus gracieux que ces jeunes filles du village de la Cervara, qui descendent du nid d'aigle qu'elles habitent au haut des rochers pour venir chercher l'eau des fontaines dans leurs vases de cuivre aux formes étrusques. Leurs ancêtres se sont jadis réfugiés, dit-on, sur ces cimes nues pour échapper aux Sarrasins; mais on ajoute d'autre part que quelques Maures s'y sont fixés. Quoique cela paraisse peu probable, on serait disposé à le croire en voyant le type oriental de ces jeunes filles. Leurs allures font penser aux femmes de Judée puisant de l'eau à la citerne de Rébecca. L'une d'elles m'a donné à boire et a refusé toute gratification malgré son extrême misère : rare désintéressement en terre d'église! Il est vrai qu'il n'y a dans ces rochers arides ni étrangers ni couvens. Même en cette saison, les pentes des montagnes sont toutes vertes à cause des broussailles de buis qui les garnissent. A Subiaco, je ne trouvai pas encore mes fugitifs; ils étaient partis pour Olevano le jour même où arrivait un peintre de leurs amis qui venait copier la chapelle du cloître de Saint-Benoît. Je ne me décourage pas; en route donc pour Olevano! Je fais six ou sept lieues à travers les croupes arrondies de l'Apennin, dont les châtaigniers et les chênes conservent encore toutes leurs feuilles brunies par les premiers froids. Le sol est partout couleur d'ocre et de terre de Sienne. Je marche dans un vrai désert. Le paysage est admirable de lignes et de couleur. C'est un tableau du Poussin. Je traverse un de ces villages de montagnes dans le genre de la Cervara. Ce sont des maisons en ruine qui s'écroulent, assises sur des rochers qui s'effritent et s'éboulent. Tout tombe et s'en va. Rien n'égale le dénûment de ces lieux désolés. Je veux me rafraîchir, je ne trouve rien : pas de pain, on ne mange que de la *polenta;* pas de vin, la vigne n'est pas cultivée; pas même d'eau, ce n'est pas l'heure où l'on va en chercher dans la vallée, et la provision est épuisée; sur le roc pelé, pas un arbre, pas un épi, pas un brin d'herbe. C'était Rocca-San-Stefano. Comment les habitans de ces masures en ruine ne les abandonnent-ils pas peu à peu pour se construire d'autres demeures là-bas, dans les fonds fertiles, aux bords des ruisseaux, près des ombrages, maintenant qu'ils n'ont plus à craindre les pillages des nobles romains ou des Sarrasins? C'est que leur résignation est grande et leur inertie extrême. On dirait qu'une malédiction d'en haut pèse sur ce beau pays. Enfin à Olevano je trouvai Walther et Marina; elle très heureuse de me revoir, lui sombre et presque farouche d'abord, puis adouci et tou-

me dis que moi non plus je ne mourrai pas. La peinture séduit un moment par la grossière magie des couleurs; le marbre seul peut rendre l'idée dans sa fière nudité. Un tableau représente les hommes d'un temps ou d'un pays, leurs costumes, leurs demeures, leurs traits caractéristiques, tout ce qui marque leurs relations avec la terre et ce qui passe; la statue est l'image de l'homme idéal que rien n'attache à une race, à une époque : c'est le type de l'humanité affranchie de l'accident; c'est la pure beauté, la perfection même incarnée dans la pierre... Mais je suis folle, n'est-ce pas? nous dit-elle en s'interrompant tout à coup.

La langue italienne, plus naïve, moins classique que le français, prêtait à sa parole, vibrante d'enthousiasme, une force que je ne puis même faire comprendre, mais qui nous émut malgré nous.

Elle laissa tomber sa tête sur sa main. Le soir était venu, et je vis la première étoile se réfléchir dans ses yeux humides. Comme à Tivoli, de la contemplation du beau qui l'élevait au-dessus de sa destinée, elle retombait en présence de sa condition si triste et si précaire.

— Je vous quitte, nous dit-elle, et vous ne devez pas m'accompagner.

Elle descendit rapidement la colline. Je quittai Rome le lendemain. En pensant depuis à cette femme singulière, il m'a toujours semblé avoir rencontré quelque fille de la Grèce simplement éprise du beau dans la nature, et dans l'art douée de ce sentiment exquis de la forme qu'on retrouvait chez les plus humbles enfans de l'Attique. Je compris alors comment un goût épuré peut être une demi-vertu.

Ce que j'ai su depuis du sort du modèle, je l'ai su par les lettres que m'adressa mon compagnon de voyage, demeuré plusieurs mois encore à Rome. Voici quelques extraits de ces lettres.

Olevano, 8 novembre 1845.

..... Il faut que je te raconte maintenant comment j'ai revu Walther. Je t'ai déjà dit qu'il était devenu plus sauvage que jamais; on ne le voyait plus au *Caffè Greco*. Il vivait retiré et évitait tous ses amis. Je comptais aller à sa recherche dans Rome même, quand j'appris, il y a peu de jours, qu'il était parti pour Tivoli avec Marina, et qu'on les croyait mariés. Il avait vendu son tableau de *la Fiancée de Corinthe*, dont il ne voulait jamais se séparer, m'avait-il dit. Qu'en fallait-il conclure? Qu'il avait eu un grand besoin d'argent, ou qu'étant désormais heureux avec l'original, il avait moins tenu à la copie? Je désirais le revoir; j'allai à Tivoli le demander à l'*Hôtel de la Sibylle*. Il y avait été en effet; mais l'arrivée de quelques voyageurs l'avait effarouché, et il était parti pour Subiaco, toujours

rien dire. Est-ce en effet là sa pensée? Je l'ignore. En tout cas, voilà déjà un nuage noir qui traverse leur beau ciel, et à mes yeux il assombrit tout leur avenir.

Quand j'ai pris congé d'eux, j'ai dit à Marina : Au revoir! mais elle m'a interrompu. — Ce n'est pas le mot qu'il faudrait employer, reprit-elle d'une voix grave et triste. Je sens que les anciens dieux m'appellent : il me faut retourner vers eux. — Walther au contraire me regrettait peu. Il semblait soulagé à l'idée de notre prochaine séparation. Quoique son affection pour moi soit sincère, son humeur est devenue si ombrageuse, que ma présence lui était à charge. L'œil d'un ami le gêne. Il cherche la solitude, et n'y trouve même pas le repos...

Les lettres que je reçus alors s'arrêtent là. Le peu que j'ai pu savoir depuis touchant le sort de notre ami et de Marina, je l'appris d'un artiste revenu de Rome.

Ainsi que nous l'avions craint, ils ne furent pas heureux : ils eurent à traverser toutes les tristes crises des unions mal assorties. Pour relever définitivement la pauvre Marina, il aurait fallu lui montrer une confiance absolue, la soutenir d'une main ferme, cultiver et éclairer encore davantage ses nobles instincts. Walther faillit à cette tâche, et tout en l'aimant beaucoup il la fit cruellement souffrir. Le paganisme faisait des cœurs fiers, mais durs et peu sensibles; le christianisme, religion d'amour, a rendu les âmes plus tendres et plus ouvertes à la douleur; mais si, par l'infini qu'il leur fait entrevoir et par les sublimes espérances dont il les entretient, il leur a préparé de plus grandes épreuves, il leur offre, pour les traverser, de plus pures lumières et de plus efficaces secours. Malheureusement Marina n'était de son temps que par le cœur; au fond, l'art avait été son seul culte, et ce culte, qui pouvait suffire à l'époque des Sapho et des Corinne, la laissa désarmée contre ces tristesses et ces défaillances inconnues aux anciens, mais familières aujourd'hui à ceux dont la destinée a trompé l'attente. Son goût pur, ses fiertés de Romaine, son naïf orgueil, toutes les qualités qui la distinguaient de ses pareilles, devaient être pour elle des causes de froissemens et de souffrances. Afin de les supporter, elle aurait dû puiser de la force à une source plus haute; fille de la nature, la belle païenne ne s'était pas élevée si haut, et personne ne se trouva près d'elle pour la faire monter jusque-là... Elle devait succomber dans la lutte, car il n'y avait plus parmi nous de place pour elle. Comme elle l'avait dit dans son mélancolique adieu, elle alla rejoindre le chœur éclatant des divinités antiques.

ÉMILE DE LAVELEYE.

jours bon comme tu l'as connu. Il m'a parlé de sa situation; il est décidé à l'épouser; mais maintenant qu'il est trop tard, toutes nos objections, toutes nos défiances lui reviennent en mémoire. N'a-t-il pas été trompé? Cette existence antérieure de son amie qu'il défendait contre nous, aujourd'hui il se la figure par momens pleine de fautes et de désordres. Il n'ose pas retourner à Rome; il craint le ridicule attaché à sa passion, il craint plus encore les infidélités de celle dont il veut pourtant faire sa compagne. Il est donc très malheureux; il réussit néanmoins encore à cacher ses inquiétudes, ses soupçons, ses jalousies sans objet. Leur union est triste, imparfaite; elle n'est pas orageuse, mais elle le deviendra, et alors le pauvre modèle regrettera d'avoir, comme la statue de Pygmalion, quitté son piédestal.

Palestrina, 14 novembre.

..... Ils viennent de me quitter. Que vont-ils devenir? Walther paraît avoir perdu tout goût pour son art. Il n'a presque pas travaillé depuis ton départ. En paroles, il compose, il dessine encore des œuvres qui, exécutées, rendraient son nom célèbre; mais l'exécution?... Il n'a pu me montrer que l'esquisse d'un tableau qui m'a frappé, et qui cependant, je m'en suis aperçu, fait sur Marina la plus pénible impression. C'est une Madeleine, mais qui ne rappelle en rien celle du Corrége, cette jeune femme à la tunique bleue, qui, étendue sous de charmans ombrages, lit heureuse et nonchalante, éclairée par les reflets d'un joyeux soleil. Il a compris plus profondément le sujet, et il a choisi le moment où le premier remords s'empare de la belle pécheresse. Elle vient de rentrer d'une fête qui s'est prolongée jusqu'au matin; elle est tombée épuisée sur de riches coussins, dans un appartement orné avec tout le luxe de l'époque. L'aube pâle éclaire sur ses joues plombées les traces des fatigues de la nuit, et l'on voit que les folles danses ont froissé ses vêtemens. Une des paroles du prophète qui va par la Judée, prêchant la bonne nouvelle et la repentance des péchés, lui a traversé l'esprit; elle songe à ses égaremens, elle s'en épouvante, elle les pleure amèrement. La bouche frémissante, le regard fixe, de ses mains crispées elle met en pièces ses colliers et ses bracelets, dont les perles s'égrènent sur le tapis. Une esclave d'un type sensuel, qui s'étonne de cette vive douleur, vient de déposer aux pieds de sa maîtresse une tête de mort, symbole du renoncement aux joies du monde et du néant de la vie terrestre. Cette manière d'entendre le sujet m'a paru neuve et d'une haute signification morale. Je ne crois pas qu'aucun peintre ancien ou moderne l'ait compris ainsi. Seulement, comme Walther s'est inspiré des traits de son amie, elle croit qu'il a voulu faire quelque allusion à sa vie passée, et elle en souffre sans

restons cependant en progrès sur les sujets de Louis XV, et que, bien que nous en soyons à envier la dose d'indépendance dont jouissaient nos « rivaux de gloire et de puissance sous le pouvoir discrétionnaire des juges hanovriens, » nous sommes plus dignes de la liberté qu'ils ne l'étaient à l'avénement de la maison de Brunswick. Si Montesquieu dit vrai, il y a autant d'ignorance que d'impertinence à méconnaître que nous valons et méritons mieux que les Français et les Anglais d'il y a cent quarante ans.

Mais Montesquieu peut paraître suspect; c'est presque un homme des anciens partis. Veut-on contrôler son dire? On n'a qu'à jeter les yeux sur l'*Histoire d'Angleterre au dix-huitième siècle* de lord Stanhope et sur les *Essais* de lord Macaulay; on trouvera là quels étaient les vices de nos voisins à la suite des agitations révolutionnaires qui ont précédé chez eux l'établissement d'un gouvernement régulier et libre, et comment le jeu naturel de leurs institutions a lentement amélioré leurs mœurs. Quant à la société française, et à ce qu'en avait fait la « tyrannie doucereuse » de Louis XV, succédant à la dure compression exercée par Louis XIV, qu'on interroge les trois spectateurs si divers dont le concordant témoignage a été récemment publié, qu'on lise les sincères journaux laissés par le duc de Luynes, par l'avocat Barbier et par le marquis d'Argenson; on verra là un homme de cour, un bourgeois de Paris et un homme d'état, tous trois nés sous le grand roi, tous trois morts avant le déchaînement du souffle révolutionnaire (1), tous trois imbus de l'esprit monarchique, venant, bon gré, mal gré, déposer tour à tour contre la tutelle morale d'un prince actif, impérieux et ambitieux, et contre celle d'un prince épicurien et indifférent. On apprendra là que, si la France a raison de vouloir des rois, elle a toujours tort de supporter des maîtres; on pourra mesurer là tout le chemin que nous avions à parcourir au XVIIIe siècle pour arriver au peu que nous valons aujourd'hui, tout ce que les douloureuses leçons de la révolution et de l'empire avaient à nous apprendre, tout ce que le bienfaisant régime de la liberté régulière nous a donné, tout ce que l'abus du dangereux remède auquel nous avons eu recours dans un moment de défaillance pourrait nous faire perdre. L'homme est perfectible, mais il est non moins corruptible que perfectible; nous avons, je crois, un égal besoin de nous rappeler aujourd'hui ces deux vieilles vérités; nous avons un égal besoin d'être encouragés et avertis. Pour qui sait lire, les encouragemens et les avertisse-

(1) Le duc de Luynes avait vingt ans à la mort de Louis XIV. Il mourut en 1758, trente et un ans avant la révolution. — Le marquis d'Argenson avait vingt et un ans à la mort de Louis XIV. Il mourut en 1757, trente-deux ans avant la révolution. — L'avocat Barbier avait vingt-six ans à la mort de Louis XIV. Il vécut jusqu'en 1771; mais ses mémoires s'arrêtent en 1763, vingt-six ans avant la révolution.

LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
AU XVIII[E] SIÈCLE

I.

LES MŒURS ET LES HOMMES SOUS LOUIS XV.

I. *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes de la Bibliothèque du Louvre, etc., par M. E.-J.-B. Rathery, 4 vol., 1859-1862. — II. *Mémoires et Journal inédit du marquis d'Argenson*, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, 5 vol. Paris, 1857-1858. — III. *Chronique de la régence et du règne de Louis XV* (1718-1763), Journal de Barbier, avocat au parlement de Paris, 8 vol. Paris, 1858. — IV. *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV* (1735-1758), publiés sous le patronage de M. le duc de Luynes par MM. Dussieux et E. Soulié. Paris, 1860-1862.

Certains hommes pensent, quelques-uns vont même jusqu'à dire que nous sommes indignes de la liberté, que la liberté est un privilége de la race anglo-saxonne, et que le césarisme est le régime que nous méritons. A les entendre, l'histoire est là pour le prouver, les Anglais ont toujours été ce qu'ils sont; les Français sont toujours ce qu'étaient leurs pères; bien mieux, ils sont dégénérés. Le mot a été dit. Ceux qui traitent avec si peu d'indulgence leurs modestes contemporains n'ont sans doute pas eu le loisir de regarder le portrait que Montesquieu nous a laissé des Français de son temps dans les *Lettres persanes* et des Anglais de son temps dans les *Notes sur l'Angleterre*. Ils y auraient peut-être vu que, malgré tout ce que nous avons perdu et désappris en ces dernières années, nous

restons cependant en progrès sur les sujets de Louis XV, et que, bien que nous en soyons à envier la dose d'indépendance dont jouissaient nos « rivaux de gloire et de puissance sous le pouvoir discrétionnaire des juges hanovriens, » nous sommes plus dignes de la liberté qu'ils ne l'étaient à l'avénement de la maison de Brunswick. Si Montesquieu dit vrai, il y a autant d'ignorance que d'impertinence à méconnaître que nous valons et méritons mieux que les Français et les Anglais d'il y a cent quarante ans.

Mais Montesquieu peut paraître suspect; c'est presque un homme des anciens partis. Veut-on contrôler son dire? On n'a qu'à jeter les yeux sur l'*Histoire d'Angleterre au dix-huitième siècle* de lord Stanhope et sur les *Essais* de lord Macaulay; on trouvera là quels étaient les vices de nos voisins à la suite des agitations révolutionnaires qui ont précédé chez eux l'établissement d'un gouvernement régulier et libre, et comment le jeu naturel de leurs institutions a lentement amélioré leurs mœurs. Quant à la société française, et à ce qu'en avait fait la « tyrannie doucereuse » de Louis XV, succédant à la dure compression exercée par Louis XIV, qu'on interroge les trois spectateurs si divers dont le concordant témoignage a été récemment publié, qu'on lise les sincères journaux laissés par le duc de Luynes, par l'avocat Barbier et par le marquis d'Argenson; on verra là un homme de cour, un bourgeois de Paris et un homme d'état, tous trois nés sous le grand roi, tous trois morts avant le déchaînement du souffle révolutionnaire (1), tous trois imbus de l'esprit monarchique, venant, bon gré, mal gré, déposer tour à tour contre la tutelle morale d'un prince actif, impérieux et ambitieux, et contre celle d'un prince épicurien et indifférent. On apprendra là que, si la France a raison de vouloir des rois, elle a toujours tort de supporter des maîtres; on pourra mesurer là tout le chemin que nous avions à parcourir au XVIII[e] siècle pour arriver au peu que nous valons aujourd'hui, tout ce que les douloureuses leçons de la révolution et de l'empire avaient à nous apprendre, tout ce que le bienfaisant régime de la liberté régulière nous a donné, tout ce que l'abus du dangereux remède auquel nous avons eu recours dans un moment de défaillance pourrait nous faire perdre. L'homme est perfectible, mais il est non moins corruptible que perfectible; nous avons, je crois, un égal besoin de nous rappeler aujourd'hui ces deux vieilles vérités; nous avons un égal besoin d'être encouragés et avertis. Pour qui sait lire, les encouragemens et les avertisse-

(1) Le duc de Luynes avait vingt ans à la mort de Louis XIV. Il mourut en 1758, trente et un ans avant la révolution. — Le marquis d'Argenson avait vingt et un ans à la mort de Louis XIV. Il mourut en 1757, trente-deux ans avant la révolution. — L'avocat Barbier avait vingt-six ans à la mort de Louis XIV. Il vécut jusqu'en 1771; mais ses mémoires s'arrêtent en 1763, vingt-six ans avant la révolution.

mens abondent dans les curieux mémoires dont nous invoquons l'autorité à l'appui de celle de Montesquieu; mais, afin qu'on puisse peser en pleine connaissance de cause la valeur des témoignages, parlons d'abord de la personne des témoins. Montrons de quel point de vue ils ont regardé les faits, avec quel degré de sagacité ils les ont jugés et dans quelle disposition d'esprit ils les ont racontés. Les étudier, n'est-ce pas d'ailleurs une façon d'étudier leur temps?

I.

De nos trois auteurs, le plus spirituel, le plus original, le mieux placé pour bien voir, mais en même temps le plus passionné et le plus médisant, c'est le marquis d'Argenson. Lui-même l'a dit : « Je ne puis vaquer à aucune besogne qu'au bout de quelque temps le cœur ne se mette de la partie, soit pour, soit contre, soit pour les affaires, soit pour les hommes; je m'affectionne ou je m'indigne..... On ne peut dans ma famille nous définir autrement que ceci : le cœur excellent, l'esprit moins bon que le cœur, et la langue plus mauvaise que tout cela. » D'ailleurs très véridique et plein de probité. « Il n'y eut jamais, dit Voltaire, plus honnête homme, aimant mieux son roi et sa patrie. » Son faible était même de vouloir à tout prix « faire du bien à sa patrie » en qualité de premier ministre, et de se croire trop souvent sur le point de le devenir : « Je vaux peu, mais je brûle d'amour pour mes citoyens, et si cela était bien connu, certainement on me voudrait en place..... Si j'étais en place, ma bonne foi me préserverait de chutes..... J'ai assez d'idées pour aller au grand bien pour unique objet, sans déférer nullement à l'intrigue. » C'est ainsi que s'exprime d'Argenson avant le temps de sa faveur; voici ce qu'il dira quatre ans après sa disgrâce : « Matthieu Laensberg, auteur de l'*Almanach de Liège*, prédit ce qui suit pour le courant du mois prochain (février 1751) : « Un ministre fort élevé sera reconnu pour très ignorant et pour auteur de grands maux; il sera renvoyé pour reprendre *un ministre trop longtemps négligé.* Il y a des gens qui m'en ont complimenté et dit que cela me regardait. » Il jouissait presque de la teinte de ridicule que ses généreuses illusions lui donnaient dans le monde : « On m'a fait l'honneur de dire de moi que, comme don Quichotte avait eu la tête tournée par la lecture des romans, il m'était arrivé la même chose par celle de Plutarque. » Sincèrement convaincu qu'en travaillant à « l'acheminement de sa fortune, » il le faisait avec autant « d'indifférence » pour ses propres intérêts que de « passion pour servir le roi, » il était naturellement porté à regarder comme des amis du bien public ceux qui flattaient ses pensées ambitieuses, à s'indigner patriotiquement contre les égoïstes qui songeaient à leur élévation plus

honteux agent des plaisirs du roi; mais après tout « son office le comportait, comme à un guerrier d'être tueur. »

Se croyant bien appuyé par l'antichambre de Louis XV et convaincu que le roi « le gardait pour de meilleures choses que l'ambassade de Portugal, » d'Argenson lâcha bientôt la bride à sa mauvaise langue et à sa mauvaise tête; il eut des difficultés avec le cardinal sur ses appointemens; il se plaignit d'être indignement traité; il fit pour le roi des mémoires secrets contre la politique du premier ministre, et enfin, après avoir refusé pendant deux ans d'aller en ambassade, si l'on n'en passait par ses conditions, il apprit un beau matin, non sans colère, qu'il était révoqué. Son cadet, le comte d'Argenson, courtisan délié, spirituel, « enragé de parvenir, » grand cabaleur, mais bon frère après tout, avait fait de vains efforts pour le convaincre qu'il se fourvoyait et pour le tirer du mauvais pas où il s'était étourdiment engagé. *Cadet*, comme on appelait familièrement le comte à Versailles, ne se croyait pourtant pas obligé d'épouser les « sentimens et ressentimens » de son aîné au point de se brouiller avec Fleury. D'Argenson trouvait cela révoltant; il s'indignait de la faveur dont jouissait le comte, et, le voyant moliniste et *constitutionnaire*, il était presque tenté de se faire parlementaire et janséniste. Cependant il ne pouvait se dissimuler que le roi, démentant toutes les espérances que les partisans de Chauvelin avaient pu concevoir, se montrait de jour en jour plus disposé à laisser le cardinal mourir aux affaires, et que l'éminence avait le mauvais goût de se « porter à miracle; » elle « mangeait et digérait comme un crocheteur, elle se tenait des quatre heures debout sans fatigue. » C'était à inquiéter les plus patiens. Las de passer son temps à écrire de belles tirades, « dans le goût de Sénèque, » sur le résultat de ses « études pour être premier ministre, » d'Argenson se promit de ne plus rien dire d'offensant pour l'éternel distributeur des grâces royales. Il n'en essuya pas moins l'humiliation (c'est lui qui nous l'apprend) de voir son frère cadet obtenir à son préjudice l'intendance de Paris, qu'il avait fait demander pour lui-même. Par bonheur, le comte d'Argenson n'avait pu obtenir cette charge sans se brouiller avec le duc d'Orléans, dont il était le chancelier. Assez lestement remercié par le prince, il en obtint cependant que, « pour adoucir cette quitterie, » le marquis serait nommé chancelier à sa place. D'Argenson, devenu ainsi l'obligé de son heureux rival, n'en continua pas moins à le bouder et à le dénigrer, tout en l'aimant à sa manière, jusqu'au moment où le comte fut nommé ministre (1742). Ici laissons encore notre intrigant et naïf homme de bien parler sur lui-même avec cette sincérité sans pudeur qui fait le prix de ses mémoires, et qui les rend trop souvent impossibles à citer. « La Bruyère dit que le jour où un homme est

de longs mémoires, assez bien accueillis, où il recommande « de grands coups d'autorité contre les parlemens; » il se soumet de bonne grâce à la dissolution de la *conférence de l'entre-sol,* sorte d'académie politique dont il était l'un des membres les plus actifs, et où « l'on se mêlait de trop de choses, » au dire du vieux cardinal. On lui sait gré de ses vigoureux conseils et de sa sage obéissance, on lui demande de nouveaux mémoires contre le parlement; son esprit s'échauffe, il les fait suivre de communications sans nombre sur les tailles, sur les magasins de blé, sur les ponts et chaussées, sur la cavalerie française, sur les affaires étrangères. Sans adopter toutes ses idées, Chauvelin reconnaît que l'imagination de ce fécond faiseur de projets est une mine à exploiter; il l'encourage donc, il caresse sa vanité, il fait miroiter devant lui les plus hautes charges de l'état. Le garde des sceaux prend aussitôt aux yeux de d'Argenson les proportions d'un grand politique : ce n'est plus un fourbe, ce n'est plus un cafard, ce n'est plus un égoïste; c'est un galant homme qui a des maîtresses, c'est « son meilleur ami! »

Cependant l'avancement ne vient pas, et cinq années se passent ainsi dans une vaine attente. Arrivent la disgrâce et l'exil de Chauvelin (1737); d'Argenson alors songe un instant, non sans quelque embarras de conscience, à remplacer son ami comme ministre des affaires étrangères; mais le cardinal ne lui laisse pas le temps de nourrir ces mauvaises pensées, la place est immédiatement donnée à M. Amelot, et d'Argenson n'obtient que l'ambassade de Portugal. C'était déjà beaucoup aux yeux de Fleury, qui soupçonnait le marquis d'être resté trop fidèle à Chauvelin. Et en effet d'Argenson avait beau s'imposer comme règle de conduite de renoncer à toutes « liaisons » avec le remuant exilé et de ménager le tout-puissant octogénaire; il ne pouvait s'ôter de l'esprit que la succession du premier ministre était près de s'ouvrir, et que Chauvelin reviendrait au pouvoir après la mort du « vieux tyran, » peut-être même plus tôt. Il croyait savoir que Bachelier, le premier valet de chambre du roi, était secrètement chauveliniste, que « les domestiques particuliers de sa majesté s'attendaient à voir leur faveur succéder bientôt à celle des domestiques du cardinal, » et il partageait leur attente. En effet, « Louis XV approchait de trente ans, » se disait-il; après une bien longue assiduité auprès de la reine, le jeune roi avait « pris une maîtresse avec laquelle il vivait joliment; » il commençait enfin à secouer le joug moral du ministre pédagogue, « à se montrer homme de tous points, à devenir les délices de ses sujets. » Le *parti du valet* devait être le parti de l'avenir, parti patriote, Dieu merci, qui lui « faisait grand accueil, » à lui d'Argenson, et dont le chef, Bachelier, lui paraissait « un homme solide, un esprit ferme et porté à la vertu. » Bachelier passait, il est vrai, pour le

honteux agent des plaisirs du roi; mais après tout « son office le comportait, comme à un guerrier d'être tueur. »

Se croyant bien appuyé par l'antichambre de Louis XV et convaincu que le roi « le gardait pour de meilleures choses que l'ambassade de Portugal, » d'Argenson lâcha bientôt la bride à sa mauvaise langue et à sa mauvaise tête; il eut des difficultés avec le cardinal sur ses appointemens; il se plaignit d'être indignement traité; il fit pour le roi des mémoires secrets contre la politique du premier ministre, et enfin, après avoir refusé pendant deux ans d'aller en ambassade, si l'on n'en passait par ses conditions, il apprit un beau matin, non sans colère, qu'il était révoqué. Son cadet, le comte d'Argenson, courtisan délié, spirituel, « enragé de parvenir, » grand cabaleur, mais bon frère après tout, avait fait de vains efforts pour le convaincre qu'il se fourvoyait et pour le tirer du mauvais pas où il s'était étourdiment engagé. *Cadet*, comme on appelait familièrement le comte à Versailles, ne se croyait pourtant pas obligé d'épouser les « sentimens et ressentimens » de son aîné au point de se brouiller avec Fleury. D'Argenson trouvait cela révoltant; il s'indignait de la faveur dont jouissait le comte, et, le voyant moliniste et *constitutionnaire*, il était presque tenté de se faire parlementaire et janséniste. Cependant il ne pouvait se dissimuler que le roi, démentant toutes les espérances que les partisans de Chauvelin avaient pu concevoir, se montrait de jour en jour plus disposé à laisser le cardinal mourir aux affaires, et que l'éminence avait le mauvais goût de se « porter à miracle; » elle « mangeait et digérait comme un crocheteur, elle se tenait des quatre heures debout sans fatigue. » C'était à inquiéter les plus patiens. Las de passer son temps à écrire de belles tirades, « dans le goût de Sénèque, » sur le résultat de ses « études pour être premier ministre, » d'Argenson se promit de ne plus rien dire d'offensant pour l'éternel distributeur des grâces royales. Il n'en essuya pas moins l'humiliation (c'est lui qui nous l'apprend) de voir son frère cadet obtenir à son préjudice l'intendance de Paris, qu'il avait fait demander pour lui-même. Par bonheur, le comte d'Argenson n'avait pu obtenir cette charge sans se brouiller avec le duc d'Orléans, dont il était le chancelier. Assez lestement remercié par le prince, il en obtint cependant que, « pour adoucir cette quitterie, » le marquis serait nommé chancelier à sa place. D'Argenson, devenu ainsi l'obligé de son heureux rival, n'en continua pas moins à le bouder et à le dénigrer, tout en l'aimant à sa manière, jusqu'au moment où le comte fut nommé ministre (1742). Ici laissons encore notre intrigant et naïf homme de bien parler sur lui-même avec cette sincérité sans pudeur qui fait le prix de ses mémoires, et qui les rend trop souvent impossibles à citer. « La Bruyère dit que le jour où un homme est

nommé ministre, il se trouve tant de gens de ses parens qui ne l'étaient pas auparavant! Je me suis trouvé comme cela avec mon frère : nous étions brouillés, il m'a fait quelque avance, et je m'y suis rendu facile, sa place de ministre de la guerre lui donnant beaucoup plus d'éclat et de raison que ci-devant. »

Fleury mourut enfin (30 janvier 1743). Chauvelin ne fut pas rappelé de son exil, et d'Argenson, toujours trompé dans ses propres calculs et toujours servi par son frère, parvint l'année suivante au ministère des affaires étrangères (novembre 1744). Il y apportait un esprit abondant en vues générales, une passion courageuse du bien public, des habitudes laborieuses, et toute l'instruction diplomatique qu'on peut trouver dans les livres; mais il était entièrement dépourvu de dextérité et d'expérience comme négociateur, et, de son propre aveu, il n'entendait rien aux affaires militaires, grave inconvénient au milieu d'une guerre comme celle de la succession d'Autriche, où l'action des diplomates devait, pour être efficace, se combiner avec celle des généraux, et où la politique ne pouvait éviter d'être subordonnée aux armes qu'en se montrant capable de les diriger. Rien en lui ne l'aidait à dissimuler sa réelle insuffisance. Très hardi et très fécond dans ses méditations solitaires, il manquait dans l'action et dans la discussion d'assurance, de sang-froid et de ressources. Quand il ne se sentait pas encouragé par la bienveillance des hommes avec lesquels il traitait, il devenait embarrassé, bourru et sournois. A moins qu'il ne fût en verve, il n'avait dans le ton et les manières ni autorité ni agrément. Son langage, habituellement bizarre, pittoresque et grossier, faisait l'amusement de Paris et de Versailles, et malgré tout son esprit il passait pour un *balourd* entiché des rêveries pacifiques de l'abbé de Saint-Pierre, si bien qu'on l'appelait *d'Argenson de la paix*, quand on ne l'appelait pas *d'Argenson la bête*. Ainsi, sans crédit auprès du public, sans prestige en Europe, sans grande force en lui-même, sans autre appui à la cour que la bienveillance d'un roi inconstant et l'amitié d'un frère ambitieux, seul de son espèce au milieu d'un conseil composé de courtisans frivoles, railleurs et jaloux, et aussi impropre à les séduire qu'à les dominer, il se lança courageusement dans des entreprises auxquelles aurait à peine suffi un grand politique maître incontesté de la France. Il prétendit amener l'Europe à la paix, dont le roi ne voulait au fond qu'à des conditions impossibles, par un système de guerre défensive antipathique au roi, condamné par l'armée et combattu par son propre frère; puis il voulut, malgré la haine invétérée qui éloignait l'Espagne, alors notre intime alliée, de la Sardaigne, alors l'alliée de l'Autriche, chasser l'Autriche d'Italie par un accord entre la France, l'Espagne et la Sardaigne; enfin il rêva de soustraire la Pologne à l'influence russe en rendant

un scandale même selon les mœurs du XVIII[e] siècle, sa résistance inutile à la pensée qu'il a « un maître vicieux, » son obstination à espérer contre toute espérance, puis ses anxiétés, ses doutes, ses retours d'amour et de foi, moins ardens à chaque crise, mais encore possibles, même lorsqu'il en vient à dire plus de trente ans avant 89 : « Le temps de l'adoration est passé; ce nom de maître si doux à nos aïeux sonne mal à nos oreilles... J'ai vu de nos jours diminuer le respect et l'amour des peuples pour la royauté... Aujourd'hui tous les ordres sont à la fois mécontens... Partout des matières combustibles. D'une émeute on peut passer à la révolte, de la révolte à une *totale révolution*, élire de vrais tribuns du peuple, des consuls, des comices, priver le roi et ses ministres de leur excessif pouvoir de nuire. Et dans le fait n'a-t-on pas raison de dire que, si le pouvoir monarchique absolu est excellent sous un bon roi, rien ne nous garantit que nous aurons toujours des Henri IV? L'expérience et la nature ne nous présentent-elles pas dix méchans rois pour un bon? »

D'Argenson reconnaît donc la nécessité de mettre un frein au pouvoir royal; cette nécessité pourtant est loin de lui plaire. Il se rend très bien compte que le gouvernement de la France est devenu « plus despotique que monarchique; » il sent qu'un tel régime, « le pire de tous » à ses yeux, ne peut durer sans conduire à la corruption des mœurs, à l'appauvrissement de l'état et à la ruine du gouvernement lui-même; les progrès que font « les puissances mixtes, telles que l'Angleterre et la Hollande, » le frappent autant que la déchéance politique de la France. Mais demandez-lui un remède aux maux qu'il signale, et vous verrez combien il lui en coûte de renoncer à ses vieilles habitudes d'esprit, combien il hésite lorsqu'il s'agit de porter la main sur les prérogatives de la couronne, combien il lui répugne de gêner par des entraves permanentes l'action de l'autorité royale. Longtemps il avait combattu la prétention du parlement de Paris à exercer un contrôle en matière politique, et s'il en était venu vers la fin de sa carrière à défendre passionnément cette prétention, ce n'était pas seulement parce que, l'expérience et la disgrâce aidant, il comprenait mieux l'utilité de conserver une barrière contre la puissance absolue du monarque; c'était encore parce qu'il ne voulait pas de barrières tout à fait insurmontables, et qu'il ne croyait guère possible de renverser celles qui existaient sans provoquer le pays à en élever de plus difficiles à franchir. L'idée de faire à la nation sa part dans la direction des affaires générales du royaume ne lui apparaissait guère que comme une extrémité fâcheuse à laquelle on risquait d'être conduit par l'ambition démesurée du pouvoir royal. Les exemples de l'Angleterre ne le séduisaient au fond que très peu. Il avait beau admettre les avantages de la

cole radicale. Ses chimères habituelles n'étaient pas celles d'un philosophe logicien et plébéien; c'étaient celles d'un fonctionnaire rêveur et gentilhomme.

Je sais qu'on peut trouver dans les notes intimes où d'Argenson consignait sans choix ses plus fugitives pensées certaines boutades républicaines. En cherchant bien, on peut trouver un peu de toutes choses dans ces notes de d'Argenson, depuis l'idée du « laisser-faire » le plus anarchique jusqu'à celle d'organiser la France comme un couvent et de faire régler par le prince la distribution de la journée de ses sujets, depuis le projet de détruire les grandes agglomérations d'hommes et de répandre la population des villes dans les campagnes jusqu'à celui d'établir dans le parc de Meudon ce qu'il appelle « une ménagerie d'hommes heureux » et ce que nous appellerions un phalanstère. Néanmoins, au-dessous de cette écume produite par le bouillonnement de son esprit, il y a chez d'Argenson un certain fonds d'opinions qui n'est pas plus républicain que phalanstérien ou anarchique. En un jour de verve, où le souvenir de quelque boutade de Swift lui monte à la tête, il peut « se demander s'il ne serait pas bientôt temps d'abolir toute puissance politique dans le monde; » mais il s'arrête au bout de quelques lignes en s'écriant, non sans quelque admiration pour les effrayans écarts de sa pensée : « Voilà bien un paradoxe digne des Anglais. Laissons-leur plutôt cette manière de raisonner; respectons l'autorité sous laquelle nous sommes nés, mais gémissons de la voir avilie par des agens indignes d'elle. » Ces gémissemens étaient ceux d'un vieux et passionné serviteur du pouvoir royal. Homme de condition, conseiller d'état, intendant, ministre, fils de ministre, frère de ministre, d'Argenson était monarchique par tradition et par état, par sentiment et par raison. Même en pure théorie, il n'admettait pas la supériorité des institutions républicaines, ainsi que le prouve sa *Réfutation du livre de Sidney contre le gouvernement monarchique;* il les croyait essentiellement précaires et très antipathiques à notre génie national. « Qui oserait, s'écriait-il, parler aux Français de se laisser conduire par une autre puissance que celle dévolue à un monarque? » Pour lui comme pour la plupart de ses contemporains, « l'autorité royale est un point de religion. » Voilà ce qu'il répète encore, moitié par conviction, moitié par habitude, sept ans après son renvoi du ministère, en plein règne de Mme de Pompadour, malgré les rudes assauts que ses antiques croyances ont déjà essuyés. Je ne sais rien de plus triste que de suivre, dans les *Mémoires* de d'Argenson, les vicissitudes de sa robuste foi monarchique, ses premiers élans de passion pour son jeune roi, sa longue indulgence pour la mollesse de Louis XV, sa bienveillance d'homme de plaisir et de vieux serviteur pour les désordres du souverain tant qu'[illegible] deviennent pas

En lisant les rêves libéraux de d'Argenson, on s'aperçoit qu'il avait été intendant, et l'on pourrait oublier qu'il était fier de « tenir le premier rang dans la noblesse de sa province. » Le vieil esprit administratif qui le défendait si bien contre la passion immodérée de la liberté le défendait moins bien contre la passion immodérée du nivellement. « Dans mon système de démocratie poussée jusqu'où elle peut s'étendre dans une monarchie, la fonction véritable et essentielle du monarque serait de conserver l'égalité et d'empêcher la formation d'une aristocratie héréditaire. Tel est en effet le vice de toute démocratie : le mérite personnel d'un citoyen illustre et enrichit sa race et procure à ses descendans indignes de lui un pouvoir dangereux à la liberté commune. Voilà comment s'établit le gouvernement aristocratique, que l'on ose pourtant soutenir philosophiquement. C'est un abus grossier et visible qu'on a voulu réduire en système; l'égalité complète est la perfection. L'aristocratie est à la démocratie ce que la pourriture est au fruit. »

D'Argenson dirait-il encore cela de nos jours après l'expérience que l'Amérique a faite de la complète égalité? En face de cette nation désorganisée, où l'on semble avoir également désappris à commander et à obéir, persisterait-il à méconnaître la dangereuse lacune que produit la suppression des classes supérieures? Je ne le pense pas; mais il parlait en face de cette France du XVIIIe siècle où tout semblait concourir à donner à l'inégalité des conditions le caractère d'une haïssable inutilité, où la noblesse, encore en possession de grands priviléges, quoique déjà dépouillée de toute fonction politique dans l'état, n'avait guère conservé des temps féodaux que ce qui pouvait la rendre impopulaire, où elle ne gouvernait plus, où elle n'administrait plus, où elle ne semblait avoir d'autre emploi que de se faire tuer à la guerre et de se ruiner à la cour, où elle n'avait plus le prestige que donne la supériorité de la puissance et des lumières, mais où elle était encore exempte de la taille, où elle levait encore le droit des *lods et ventes*, et où elle chassait encore sur les terres de ses voisins. « La noblesse a bien l'air, disait brutalement d'Argenson, de n'être que les frelons de la ruche qui mangent le miel sans travailler. » Et pourtant il l'aimait tout en détestant ses priviléges. Malgré ses exagérations démocratiques, il se sentait des entrailles pour le « joli ordre » dont il était; il parlait de le relever en le privant des immunités qui le rendaient odieux, et en l'employant au service du pays; il entrevoyait que, sous le régime du droit commun, les membres de la classe supérieure avaient un rôle naturel à jouer, celui de *chefs du peuple*, mais que pour le jouer ils devaient quitter la vie de cour et de coterie, regagner la province, s'occuper à gouverner leur bien et à l'augmenter, se montrer

capables, bienveillans et bienfaisans, se conquérir une clientèle par un usage intelligent de leurs richesses, de leurs lumières et de leur crédit, regarder leur supériorité sociale, non comme un titre, mais comme un moyen d'action, se donner la peine d'être influens et puissans, et apprendre à leurs enfans à les imiter. Lui qui ne veut à aucun prix d'une aristocratie héréditaire de droit, il comprend et il accepte, en ses jours de bon sens, « une espèce d'aristocratie bien plus noble et bien plus élevée, dit-il; c'est que chacun soit *fils de ses œuvres*, et parvienne s'il a du mérite. Qui peut prétendre à ce que la multitude du peuple gouverne? Mais que le peuple choisisse ses députés, que ceux-ci forment un comité, que ce comité soit renouvelé périodiquement... Que la noblesse soit à vie et qu'un homme ainsi anobli revienne souvent aux emplois s'il les mérite, que ses enfans n'aient qu'une légère distinction native, qui dispose à les élire de préférence lorsque du reste ils en sont dignes... Que ce qu'on appelle naissance et noblesse ne soit qu'une disposition à mieux faire, comme à un chien d'être de bonne race et de bon ordre, mais non une raison pour être promu nécessairement. » D'Argenson avait un pressentiment très vrai des conditions auxquelles il faut satisfaire pour conserver dans les sociétés nouvelles un rang supérieur. Les grands ne sont plus acceptés que s'ils sont utiles aux petits. Les aristocraties comme les dynasties ne peuvent plus se maintenir que si elles se sentent faites pour le service du public. Ceux qui veulent être les premiers aujourd'hui doivent se résigner à être, selon la parole de l'Évangile, les serviteurs de tous.

D'Argenson avait sur les conditions de la grandeur nationale dans l'Europe moderne des idées aussi avancées et aussi choquantes pour ses contemporains que sur les conditions de la grandeur personnelle. La violence qui avait caractérisé la politique extérieure de Louis XIV et le manque de bonne foi qui caractérisait celle de Louis XV étaient également condamnés par lui comme contraires à la vraie gloire et aux intérêts bien entendus de la France. « Les conquérans, disait-il, sont les querelleurs de la société civile; chacun les fuit et les chasse; les puissances se liguent contre les princes ambitieux; on s'arme puissamment contre les voisins inquiétans et dangereux, ou, s'ils reculent leurs frontières de quelques cantons, ils se ruinent au dedans et laissent leurs successeurs en proie à leur faiblesse... Louis XIV nous a rendus redoutés en nous rendant moins redoutables. » Et ailleurs il nous apprend que la première chose qu'il se proposa en devenant ministre des affaires étrangères « fut de rétablir cette réputation de bonne foi et de candeur qui ne devrait jamais abandonner notre nation. La couronne de France est aujourd'hui trop grande, trop arrondie et trop bien située pour le commerce, pour préférer encore les acquisitions à la bonne répu-

tation : elle ne doit plus viser qu'à une noble prépondérance en Europe, qui lui procure repos et dignité... J'ai bien étudié la politique, et j'ai trouvé que toute cette science se réduisait aux simples règles de la morale, même la plus étroite : « Ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui fût fait à vous-même; faites à autrui tout ce que vous voudriez être fait pour vous, rien de plus. Cette politique est excellente; cela me semble démontré pour les grands états comme la France... Par là elle parviendrait à une grandeur et à une abondance dont il y a peu d'exemples dans le monde. »

Ce même homme qui, en parlant des devoirs internationaux, semblait animé du plus pur esprit du christianisme regardait la ferveur religieuse comme un fléau, le mariage comme un abus dont la mode devait passer, et le libertinage comme la plus aimable et la plus vénielle des fautes. Il trouvait bon qu'on eût une religion, mais à la condition d'y penser fort peu et d'en parler encore moins. Dans tout mouvement des esprits sur les questions de cet ordre, il ne voyait qu'une occasion de trouble pour les âmes et pour la société. Convaincu que les querelles théologiques « s'apaisaient mieux par le silence que par la persécution, » et que ce qu'il fallait à la France c'était « un tolérantisme destructeur de toute faction, » il se disait partisan de la liberté de conscience; mais ce qu'il entendait par là, ce n'était pas autre chose que le droit de se taire sur ce que l'on croyait, et d'être puni si l'on ne se taisait pas. Ne nous hâtons pas trop de sourire. Il y a encore aujourd'hui beaucoup de partisans de la liberté de conscience à la façon de d'Argenson. Il y en a parmi les indifférens et parmi les croyans. Que ceux-ci ne se fassent pas illusion sur la portée du système de la pacification religieuse par le silence. Il ne supprime la lutte qu'en supprimant la vie. Il ne mène à rien moins qu'à éteindre la foi et à relâcher les freins qu'elle met à la licence des mœurs, et c'était ainsi que l'entendait d'Argenson. Il aimait à vivre sans gêne et sans souci, et il ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de la mort et du péché. « Les dévots nous exhortent à la pensée de la mort; rien n'est plus horrible. Rien n'est plus triste au monde que de penser qu'on finira. Rien ne mérite davantage que nous nous en distrayions... Que de péchés ne sont que peccadilles!... Faire un choix par tendresse, rester en d'aimables nœuds, si cela ne nuit à personne, si cela ne trompe pas, si même on aide ce qu'on aime, loin d'être un mal, est peut-être au-dessus d'une action indifférente... Les dévots ont toujours chez eux du taquin et de l'antihumanité, le triste joug des prêtres, de l'intrigue, de l'atrabilaire, du triste, et leur secte suppose nécessairement aujourd'hui de la petitesse d'esprit... Moi qui ai servi le roi avec passion, je dis que je préférerais vivre sous Néron plutôt que sous un prince dévot. » Il attachait cependant du prix à ce que le roi conservât de la

capables, bienveillans et bienfaisans, se conquérir une clientèle par un usage intelligent de leurs richesses, de leurs lumières et de leur crédit, regarder leur supériorité sociale, non comme un titre, mais comme un moyen d'action, se donner la peine d'être influens et puissans, et apprendre à leurs enfans à les imiter. Lui qui ne veut à aucun prix d'une aristocratie héréditaire de droit, il comprend et il accepte, en ses jours de bon sens, « une espèce d'aristocratie bien plus noble et bien plus élevée, dit-il; c'est que chacun soit *fils de ses œuvres*, et parvienne s'il a du mérite. Qui peut prétendre à ce que la multitude du peuple gouverne? Mais que le peuple choisisse ses députés, que ceux-ci forment un comité, que ce comité soit renouvelé périodiquement... Que la noblesse soit à vie et qu'un homme ainsi anobli revienne souvent aux emplois s'il les mérite, que ses enfans n'aient qu'une légère distinction native, qui dispose à les élire de préférence lorsque du reste ils en sont dignes... Que ce qu'on appelle naissance et noblesse ne soit qu'une disposition à mieux faire, comme à un chien d'être de bonne race et de bon ordre, mais non une raison pour être promu nécessairement. » D'Argenson avait un pressentiment très vrai des conditions auxquelles il faut satisfaire pour conserver dans les sociétés nouvelles un rang supérieur. Les grands ne sont plus acceptés que s'ils sont utiles aux petits. Les aristocraties comme les dynasties ne peuvent plus se maintenir que si elles se sentent faites pour le service du public. Ceux qui veulent être les premiers aujourd'hui doivent se résigner à être, selon la parole de l'Évangile, les serviteurs de tous.

D'Argenson avait sur les conditions de la grandeur nationale dans l'Europe moderne des idées aussi avancées et aussi choquantes pour ses contemporains que sur les conditions de la grandeur personnelle. La violence qui avait caractérisé la politique extérieure de Louis XIV et le manque de bonne foi qui caractérisait celle de Louis XV étaient également condamnés par lui comme contraires à la vraie gloire et aux intérêts bien entendus de la France. « Les conquérans, disait-il, sont les querelleurs de la société civile; chacun les fuit et les chasse; les puissances se liguent contre les princes ambitieux; on s'arme puissamment contre les voisins inquiétans et dangereux, ou, s'ils reculent leurs frontières de quelques cantons, ils se ruinent au dedans et laissent leurs successeurs en proie à leur faiblesse... Louis XIV nous a rendus redoutés en nous rendant moins redoutables. » Et ailleurs il nous apprend que la première chose qu'il se proposa en devenant ministre des affaires étrangères « fut de rétablir cette réputation de bonne foi et de candeur qui ne devrait jamais abandonner notre nation. La couronne de France est aujourd'hui trop grande, trop arrondie et trop bien située pour le commerce, pour préférer encore les acquisitions à la bonne répu-

un amant modèle, discret, reconnaissant, plein d'égards et de « vénération » même pour ses plus passagères conquêtes. Laissons-lui cet honneur, auquel il paraît tenir beaucoup. Sans entrer dans les scabreux détails qui abondent dans ses mémoires, constatons cependant que sa galanterie n'était pas des plus raffinées. Peu délicat et peu romanesque dans ses goûts, grand amateur de libres propos et en même temps timide jusqu'à la gaucherie, il n'avait guère d'inclination et d'aptitude qu'aux faciles bonnes fortunes. Nous retrouvons dans sa vie privée ce même manque de dignité et de tenue qui nous a déjà choqué dans sa vie publique. Ses vices comme ses vertus avaient un certain caractère de grossièreté, très commun d'ailleurs au XVIII[e] siècle, ce qui ne l'a pas empêché d'être regardé par la plupart de ses contemporains comme un personnage d'une moralité presque irréprochable.

II.

D'Argenson est l'honnête homme libéral et patriote de son temps. Barbier est l'homme comme tout le monde. Rapetissez les idées et les sentimens de d'Argenson, et vous aurez à peu près ceux de Barbier. L'avocat est plus près de terre que le marquis, mais sur la même pente. Sa morale privée rappelle en laid celle dont nous connaissons déjà le langage. En 1737, parlant de M[me] de Mailly, la première maîtresse du roi, il dit avec flegme : « Elle pourrait bien faire son mari duc sans que personne y trouvât à redire. C'est un nom reconnu pour un de la première noblesse de ce pays-ci. » Plus tard, à l'occasion de fort méchans vers où l'on reprochait à M[me] de Pompadour d'*étaler la honte du roi*, il s'écrie avec indignation : « A l'égard de honte, que veut dire le public, qui en général doit être toujours regardé comme un sot par les gens sensés? Si c'est parce que le roi a une maîtresse, mais qui n'en a pas? Hors M. le duc d'Orléans, qui est retiré à Sainte-Geneviève, et qui est très méprisé avec raison... Sur vingt seigneurs de la cour, il y en a quinze qui ne vivent point avec leurs femmes et qui ont des maîtresses; rien n'est même si commun à Paris et entre particuliers. Il est donc ridicule de vouloir que le roi, qui est bien le maître, soit de pire condition que ses sujets et que tous les rois ses prédécesseurs. » Cette idée que le public est un sot et que le roi est le maître revient à chaque instant sous la plume de Barbier. Aussi est-il habituellement contraire aux prétentions du parlement de Paris, qui, « par ses principes de constitution de l'état et de loi fondamentale du royaume, veut, dit-il, s'emparer de l'autorité souveraine et bouleverser l'état. » Il applaudit de toutes ses forces à la fermeté du pouvoir, lorsque le roi, dans une réponse à des remontrances du par-

piété, mais nous allons voir de quelle sorte. « Quelques petits favoris, écrivait-il en 1740, travaillent à faire perdre la religion au roi et à le rendre ce qu'on appelle un esprit fort; ils sont bien coupables. Le roi n'y mord pas, mais va son train avec sa maîtresse, et ne fait point ses pâques de peur de se brouiller tout à fait avec Dieu. Il marmotte à l'église ses patenôtres et prières avec une décence d'habitude, et en bon esprit il ménage pour d'autres temps la pratique complète du salut, mais sans superstition ni tristesse. »

L'état d'âme du roi ne donnait pas toujours à d'Argenson une aussi pleine satisfaction. Louis XV lui-même, en ses premières années de désordre, lui paraissait parfois trop accessible aux petits scrupules. Un jour que le marquis n'était pas en veine d'être bon prophète, vers le commencement de 1740, il écrivait gravement au sujet d'un refroidissement entre le roi et M[me] de Mailly : « On remarque que le roi ne sera jamais adonné à l'empire des femmes. Avec ça il craint le diable. Le père de Linières, soutenu du cardinal, tient toujours bon pour lui refuser l'absolution; il en revient souvent des inquiétudes au roi; au moindre bobo, il craint l'éternité et ses horreurs. Il ne prend pas absolument la religion en petit; mais, en ayant une véritable persuasion, il ne la prend pas assez en grand pour reconnaître qu'il n'y a de grandes fautes que celles qui font tort au prochain. »

Et la reine? Et M. de Mailly? Mais pourquoi s'étonner? D'Argenson vient de nous donner sa règle de conduite en quelques mots : ne pas faire tort au prochain. Une morale qui supprime les devoirs envers Dieu et envers soi-même ne saurait protéger autrui d'une façon bien efficace. Pour les adeptes d'une telle morale, le prochain n'est presque jamais celui qu'on trouve sur son chemin. Le prochain de d'Argenson, c'est tout le monde, sauf le mari qu'il trompe, la femme qu'il néglige et celle qu'il compromet. Tel est du moins le commentaire que sa vie donne de son principe. M[me] d'Argenson eut beaucoup à se plaindre de lui; aussi se plaint-il beaucoup d'elle. A l'entendre, c'était la plus maussade des honnêtes femmes et la plus méticuleuse des femmes d'esprit, froide, aigre, exigeante, avare, jalouse, passant sa vie à le quereller sur le désordre de sa conduite et de ses affaires. « Et je ne souperais pas hors de chez moi! » s'écriait le malheureux coupable en racontant les petites misères de son intérieur. De son côté, M[me] d'Argenson souhaitait la fin de la vie commune « avec une ardeur persévérante comme on souhaiterait le paradis. » Ils se séparèrent, et d'Argenson, redevenu libre, continua la vie de garçon qu'il n'avait pas cessé de mener, s'occupant fort peu de ses enfans, en médisant à l'occasion, comme il le faisait de tous les siens, et ne songeant guère qu'au bien public et à ses plaisirs. Mauvais mari et père distrait, d'Argenson se targue d'avoir été

devait bien empoisonner un pareil homme dans la prison, et ne tenir la parole que pour le public. » Voulez-vous savoir encore avec quelle cruauté tranquille ce paisible jurisconsulte savoure le supplice d'un ennemi de la société? Voulez-vous comprendre comment la France a été préparée à supporter les horribles spectacles de la place de la Révolution? Écoutez ce récit : il s'agit de l'exécution d'un de ces *assommeurs* qui en 1742 avaient répandu la terreur dans Paris. Le coupable, nommé Desmoulins, âgé de dix-sept ans, avait été condamné à être rompu vif. En conséquence, il avait été mené en place de Grève, le mardi 18 décembre, à midi, et le bourreau, après lui avoir brisé à coups de barre de fer les bras, les avant-bras, les cuisses, les jambes et la poitrine, l'avait attaché sur une petite roue de carrosse, les membres rompus ramenés derrière le dos et la face tournée vers le ciel. « C'était, nous dit Barbier, un garçon si robuste, et même si résolu, qu'il est resté vingt-deux heures vif sur la roue. On a relayé des confesseurs pendant la nuit, d'autant que la place sur un échafaud est un peu froide. Et ledit sieur Desmoulins a bu plusieurs fois de l'eau et a beaucoup souffert. Enfin, voyant qu'il ne voulait pas mourir et que le service était long, M. le lieutenant-criminel a envoyé demander à messieurs de la Tournelle la permission de le faire étrangler : ce qui a été ce matin, mercredi 19, à dix heures, sans quoi il y serait peut-être encore. Messieurs ses compagnons, ou autres de même volonté, doivent voir qu'on ne badine pas. »

Ne nous y trompons point. Ce Français né sous Louis XIV, et si mal défendu par ses principes contre l'abaissement du caractère, est déjà un produit de l'éducation qui formera une majorité d'honnêtes gens prête au joug des jacobins. Représentons-nous cet inerte et insensible conservateur à la convention. Il sera de la plaine, et il laissera faire des hommes plus passionnés ou plus hardiment lâches que lui; il se couchera à plat ventre pour laisser passer le flot révolutionnaire, et, le flot passé, il se relèvera bien fier d'avoir eu l'habileté de vivre. En 1750, c'est encore un homme du tiers-état favorable au pouvoir royal et attendant de la couronne la destruction des priviléges de la noblesse et du clergé. Il n'aime pas ceux qui sont au-dessus de lui, mais il n'aspire pas à s'élever à leur niveau. D'après lui, on doit rester dans la condition où l'on est né. Pour son compte, il est satisfait de la sienne; il est très flatté d'être au nombre des notables bourgeois de Paris « mandés » pour prendre part à l'élection fictive du prévôt des marchands et des échevins, et il trouve excellent que cette « élection ne soit que de forme et que de nom, car, si elle se faisait sérieusement, cela causerait bien de l'abus. » Que des bourgeois prennent la carrière militaire, qu'ils épousent des filles nobles, qu'ils vivent à la manière des nobles, cela paraît à Bar-

lement de Paris, s'attaque hardiment au « système du droit de la nation, supérieur à celui de la royauté. »

Grand coureur de nouvelles, amateur passionné de renseignemens politiques, Barbier veut d'ailleurs tout voir, tout savoir, ce qui se passe dans la coulisse comme ce qui se passe sur la scène, et il parle cependant des affaires publiques comme si elles ne le regardaient pas. Très différent en cela de d'Argenson, c'est un curieux, ce n'est pas un citoyen; c'est un honnête badaud, bien égoïste et bien prudent, qui, tout en réunissant d'un air goguenard sa collection de documens « pour servir de pièces justificatives des sottises de ce pays-ci, » estime que, lorsqu'on est simple avocat comme lui, « il faut faire son emploi avec honneur, sans se mêler d'affaires d'état sur lesquelles on n'a ni pouvoir ni mission, » éviter « les démarches qui peuvent être reprochées, » et fuir la société « des esprits caustiques et turbulens; » ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de passer sa vie à médire du gouvernement, à colporter des bruits scandaleux et à entamer de son mieux la considération du régime qu'il voudrait conserver comme utile à son repos. Sauf les cas où la personne royale est en cause, Barbier ne sait pas ce que c'est que le respect. Il parle des puissans avec malveillance et mépris. « Qui pourrait-on choisir de mieux dans ce pays-ci pour ministres que des fripons? — C'est à toutes ces histoires-là que notre argent est employé. — Nous n'aurons jamais le plaisir de voir pendre les fripons de conséquence! — Quoi de plus flatteur que de voir abaisser les gens en place! » Voilà ce qui lui vient couramment à l'esprit. Il ne veut pas qu'on puisse imprimer de semblables propos, mais il veut pouvoir les tenir au café, ou tout au moins dans sa maison. Il a autant de colère contre la police, lorsqu'elle prétend empêcher le bon bourgeois de crier, que contre les libellistes qui combattent la politique ou les abus auxquels il s'attaque. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, il se plaint amèrement de ce « qu'on fait mettre nombre de nouvellistes à la Bastille. Cela est d'une administration puérile. Il est vrai qu'il y a dans Paris beaucoup de gens malintentionnés qu'on appelle *Autrichiens;* mais, ma foi! quand les nouvelles sont généralement mauvaises, et qu'elles sont l'effet de la mauvaise conduite, il n'est pas possible que le bon Français ne se plaigne et qu'il crie victoire. »

Ce que Barbier pardonne encore bien moins à la police que ses rigueurs, ce sont ses négligences. A son gré, « on ne peut trop acheter la tranquillité publique, » et l'on est toujours trop scrupuleux en fait de moyens, lorsqu'il s'agit de défendre la sûreté du bon particulier. « On a bien peu de soin dans ce pays-ci! s'écrie-t-il avec aigreur en racontant l'évasion d'un dangereux scélérat à qui on avait promis la vie sauve, parce qu'il avait fait prendre Cartouche. On

clarer à l'occasion qu'une bien grande « incertitude » plane sur les « anciens miracles reçus par l'église, » et qu'il est fort heureux que tout le monde ne soit pas capable d'aussi profondes réflexions que lui. Tant que la querelle du jansénisme et du molinisme reste « une querelle de religion dont la plupart des honnêtes gens de la cour et de la ville ne s'embarrassent guère, » Barbier trouve « quelque chose de plaisant à ces disputes de prêtres sur des choses qu'ils n'entendent et n'entendront de leur vie, » et il s'amuse au spectacle de la lutte, tout en pensant que « la vérité d'une religion est mal à son aise entre des partis qui cherchent à se détruire l'un l'autre. » Cependant, lorsque les miracles du diacre Pâris, les assemblées de convulsionnaires et les refus de sacremens en viennent à « déranger le bon ordre, » lorsque le parti janséniste, grossi de tous ceux qui ne combattent la bulle *Unigenitus* qu'en haine du pape, des jésuites et de l'autorité royale, arrive à « composer les deux tiers de Paris, » Barbier se fâche et reproche au gouvernement de ne pas imposer un silence assez absolu à d'aussi dangereuses passions. Tracasser les fanatiques, il ne connaît pas d'autre moyen de les pacifier. En vain ce prétendu remède, capricieusement appliqué par le gouvernement de Louis XV, aura pour seul résultat d'aigrir, de rétrécir et d'exalter l'esprit janséniste : Barbier pourra bien reconnaître en passant qu' « il aurait été peut-être plus sage, par politique pour l'état, de fermer les yeux sur toutes ces questions de pure théologie, d'être tranquille et de ne gêner personne, » mais il en reviendra toujours à son idée première, « qu'il est d'une conséquence infinie de punir ces zélés outrés en fait de religion, capables de faire de grands désordres. » Plus la secte janséniste regimbe contre les irritantes taquineries du pouvoir, plus il la rend responsable de l'agitation des esprits, et il finit par la regarder comme un odieux ferment de rébellion qui gâte tous les sentimens auxquels il se mêle, et qui est mêlé dans toutes les tentatives de bouleversement. L'animosité du public contre les jésuites prend-elle une forme violente : « S'il n'entrait pas là dedans du jansénisme, écrit Barbier, il n'y aurait que demi-mal. » Damiens cherche-t-il à tuer Louis XV : « On est obligé, dit notre chroniqueur, de convenir que Damiens est un fanatique, et que ce malheureux coup est une suite du système janséniste et des impressions dont ce parti a affecté le public et troublé les cervelles. »

La colère de Barbier s'allume moins facilement contre le parti philosophe que contre le parti janséniste. Bien qu'il applique sans cesse aux livres philosophiques l'épithète de « très dangereux, » il se rassure habituellement à la pensée que « cela n'est lu que par peu de personnes, » et qu'à la condition de ne pas attirer l'attention de la foule sur de tels écrits par des mandemens, des réquisitoires

bier messéant. Le fils d'un fermier-général se marie-t-il avec une « fille sans bien et de grande qualité, » il déclare que c'est folie : « elle pourra fort bien le mépriser, et il aura à sa charge nombre de beaux-frères indigens qui croiront l'honorer beaucoup en lui demandant de l'argent. » Et à propos de « gens riches et de fortune » qui, pour imiter les gens de condition, vont, le premier vendredi après leur mariage, à l'Opéra dans la première loge du côté de la reine : « Tel est aujourd'hui le luxe et l'impertinence, dit-il, il suffit d'être riche pour jouer à la grande. » Lorsque la simple fille du sieur Poisson, Mme d'Étiolles, depuis marquise de Pompadour, devient la maîtresse du roi, Barbier a d'abord quelque peine à la trouver à sa place, et après avoir décrit l'opulence modérée au milieu de laquelle elle avait vécu avant d'obtenir des faveurs au-dessus de sa naissance, il se pose gravement la « question de savoir si cet état n'était pas préférable pour une bourgeoise de cette espèce à la qualité de maîtresse du roi. » Il éprouve cependant une joie maligne à la pensée que « ce sera dans peu, des princesses et dames de la cour, à qui y soupera. » Et lorsqu'au bout de quelques mois il constate que la bourgeoise-marquise « tient toujours son même rang, au grand regret des femmes de cour, » il épouse définitivement une cause qu'il regarde presque comme celle de son ordre. Malgré son humeur stationnaire, l'humiliation des grands lui est douce et la guerre aux priviléges lui semble juste. L'antique prérogative en vertu de laquelle le clergé « prétendait ne contribuer aux charges de l'état que volontairement et par don gratuit » est sans le moindre prestige à ses yeux. « Dans le fond, dit-il, ce privilége prétendu ainsi que tous les autres ne sont que de pures visions. La taxe des impositions doit être proportionnelle. En Angleterre, les terres du clergé, de la noblesse et du tiers-état paient également, sans distinction. Rien n'est plus juste. » Aussi notre avocat souffre-t-il impatiemment que la « gent ecclésiastique ait les bras longs » et qu'elle soit assez « à craindre » pour empêcher une réforme désirée par le pays et par le pouvoir.

Barbier parle généralement des prêtres avec malveillance, des querelles théologiques avec mépris, et de l'irréligion avec inquiétude. En même temps qu'il se moque des chrétiens qui prennent leur foi au sérieux, il a peur des philosophes qui ébranlent les croyances populaires; peut-être même n'est-il pas fâché de conserver pour son propre compte un petit « fonds de religion » qui puisse « reprendre le dessus dans les calamités. » Il est d'ailleurs aussi superstitieux que peu dévot, aussi amateur de présages merveilleux, de songes prophétiques, de « faits bien surprenans » et de « miracles embarrassans pour les gens d'esprit » que d'anecdotes scandaleuses et de lestes chansons; ce qui ne l'empêche pas de dé-

auparavant, « le plus beau et le plus grand de l'histoire de France; » il n'est plus défavorable à l'opposition des parlemens; il commence à sentir la nécessité de mettre un frein au pouvoir absolu. Écoutez-le parlant en 1763 de « la position critique et fort compliquée où se trouve l'état en général. » C'est une des dernières pages de ses mémoires, et ce n'est pas la moins instructive. « Si on parvient, dit-il, à diminuer l'autorité des parlemens et leurs prétendus droits, il n'y aura plus d'obstacle à un despotisme assuré; si au contraire les parlemens s'unissent pour s'y opposer par de fortes démarches, cela ne peut être suivi que d'une révolution générale dans l'état. » Voilà la périlleuse situation à laquelle aboutissent les peuples qui perdent l'habitude de surveiller et de contenir régulièrement le pouvoir; lorsqu'ils sentent le besoin de « mettre obstacle au despotisme, » la résistance n'est plus possible sans révolution.

Catholique fervent et grand seigneur, le duc de Luynes était mieux défendu que Barbier contre la contagion de l'esprit nouveau. Son cœur se détacha cependant du roi bien avant celui de Barbier. Disciple et petit-fils de cet austère duc de Chevreuse qui, dans la société du duc de Bourgogne, avait longtemps rêvé la régénération du pays et la purification de la cour par un successeur de Louis XIV, élevé dans le culte de la vertu et de l'étiquette, fort assidu à Versailles, mari de la dame d'honneur de la reine et fidèle courtisan de cette malheureuse princesse, le duc de Luynes était presque tous les jours choqué par la conduite et la tenue de Louis XV. Bien qu'il fût assez pénétré du respect dû à la personne royale pour regretter l'ancien usage de faire une révérence au lit du roi en passant dans sa chambre à coucher et à la serviette du roi en passant dans sa salle à manger, il ne pouvait s'empêcher de juger un prince qu'il aurait voulu adorer, de le trouver débauché, gauche, timide, familier, capricieux, désagréable, dur, indifférent aux affaires du royaume. Très réservé dans la conversation et convaincu que les plaintes « n'étaient utiles qu'à déplaire, et d'ailleurs ne pouvaient servir à rien, » il n'exprimait que rarement son blâme, et même dans son journal intime il se bornait habituellement à l'indiquer. Lorsqu'au bal de l'Opéra « sa majesté donne en différentes fois deux coups de poing à Mademoiselle, qui est étonnée de se voir ainsi traitée par un masque, » lorsqu'à Marly le roi, entrant chez la reine, ne fait aucune attention à elle et la laisse longtemps debout sans l'inviter à s'asseoir pendant qu'il parle à sa maîtresse Mme de Mailly, le duc de Luynes enregistre le fait sans se permettre la moindre observation. Il n'est pas moins sobre de paroles en racontant une « réponse de M. le maréchal de Villars au roi, qui mérite d'être remarquée, » écrit-il. « M. de Villars faisant sa cour au roi, sa majesté lui dit :

et des arrêts, le poison qu'ils renferment n'atteindra pas les classes inférieures. Convaincu de la fragilité de la religion, il trouve toujours ses ministres imprudens de faire appel au grand public et de tirer les esprits de leur léthargie. L'archevêque de Paris est impardonnable à ses yeux d'avoir cherché à mettre son troupeau en garde contre l'*Encyclopédie*. « Ce mandement de Mgr l'archevêque paraît être très indécent et très déplacé, quoique bien écrit, parce qu'en fait de matières délicates sur la religion il ne faut pas se mettre si fort à découvert... Ce livre d'*Encyclopédie* est encore un livre rare, cher, abstrait, qui ne pourra être lu que des gens d'esprit, amateurs de science; le nombre en est petit. Pourquoi donner un mandement d'un archevêque, qui court, qui donne de la curiosité à tous les fidèles, et qui les instruit des raisonnemens que peuvent faire des philosophes sur la religion, tandis qu'il ne faut à ce nombre de fidèles que leur catéchisme, et qu'ils n'ont ni le temps ni l'esprit de lire autre chose? Cela est imprudent. » Sans doute Barbier n'est pas toujours d'avis de n'employer contre les ennemis de la foi que la force d'inertie : en un moment de souci pour l'avenir de la société, il peut parler assez lestement de brûler en place de Grève l'auteur d'une « critique affreuse de l'Ancien Testament; » mais, en dépit d'aussi cruels propos et malgré qu'il en ait, il a une secrète faiblesse pour les libres penseurs. « Il est vrai, écrit-il en 1752, qu'on commence à tourner un peu en dérision les choses spirituelles et les plus sérieuses de la religion; mais elles le méritent un peu. » Voilà le fond de son âme, voilà ce qu'il sentait même avant d'avoir ouvert l'*Encyclopédie*, et ce qu'il sentira de plus en plus en lisant ce « beau dictionnaire, » comme il l'appelle avec l'amoureuse complaisance d'un souscripteur frustré, lorsqu'un arrêt du conseil en interdit la continuation. « Tout son plus grand péché, ajoute-t-il avec humeur, est quelque trait piquant contre les jésuites et la moinaille. »

Barbier gagné par l'*Encyclopédie*, c'est un signe des temps. Barbier appartient en effet à cette portion inerte et flottante du public qui n'aime pas le mouvement, qui ne s'embarque dans aucun parti, mais qui subit l'influence des grands courans et qui marque où va la marée. Il est entraîné par l'esprit nouveau, bien qu'il s'en méfie. Il parle plus que jamais, d'un ton alarmé, de « l'indépendance qui gagne tout le monde dans ce pays-ci, » même l'armée, des frondeurs de carrefour que n'arrête plus le prestige de la personne royale, des discours séditieux qu'on tient jusqu'en chaire, et par lesquels on annonce que « tôt ou tard une révolution éclatera dans le royaume, » des orages qu'il entrevoit à l'horizon; mais il est lui-même mécontent. Sa passion pour le roi n'est plus aveugle; il n'appellerait plus le règne de Louis XV, comme il le faisait vingt ans

à qui La Fare venait de parler, et lui dit qu'absolument elle voulait savoir ce que La Fare lui avait dit. L'un et l'autre furent très embarrassés de la question. La Fare supplia Mme la duchesse de Bourgogne de vouloir bien lui permettre de ne pas satisfaire sa curiosité; enfin elle lui dit si absolument qu'elle le voulait, qu'il fallut obéir. La Fare était un homme de plaisirs. « Je disais donc, madame, lui dit-il, que si vous étiez une fille de l'Opéra, j'y mettrais jusqu'à mon dernier sol. » Quelque temps après, Mme la duchesse de Bourgogne retrouva La Fare; elle l'appela, et lui dit : « La Fare, j'entre à l'Opéra la semaine prochaine. »

Ce ne sont pas là les récits d'un chroniqueur inventif ou niais. Le duc de Luynes était scrupuleusement exact, et bien qu'il n'eût pas beaucoup d'esprit, il ne manquait en aucune façon de ce genre de sagacité et d'aptitude à démêler le vrai du faux que les hommes sensés et médiocres acquièrent à la cour. Il avait l'habitude et le goût de voir et de raconter les choses telles qu'elles étaient, sans illusion comme sans exagération. C'était un méticuleux amateur de renseignemens précis, de chronologie, de généalogie, de précédens. Passionnément épris des anciens usages et profondément affligé de les voir disparaître, il recueillait avec un soin religieux toutes les traditions de la vieille étiquette pour les empêcher de se perdre et pouvoir au besoin faire autorité en matière de cérémonial. Les marques de respect que l'on devait au roi et à la reine, les droits et le rang de chaque courtisan, et jusqu'aux attributions des divers domestiques du château, tel était le sujet favori de ses préoccupations. Être le continuateur de son grand-père, le marquis de Dangeau, il n'avait pas de plus haute ambition. De là le caractère de son journal, où les plus futiles incidens de la vie de cour tiennent parfois plus de place que les grands événemens qui se passent en dehors de la petite coterie de Versailles. Point de talent, point d'animation, point de saillies, point de vues originales, mais beaucoup de faits précieux pour l'histoire des mœurs au XVIIe et au XVIIIe siècle, enfouis sous une masse de détails ennuyeux et inutiles. Naturellement tempéré et systématiquement réservé, le duc de Luynes s'exprimait avec une modération sans saveur. Le déplaisir que lui causait le laisser-aller corrompu dont il était témoin ne prenait jamais la forme de la colère ou du mépris. Tout en lui était réglé, mesuré, convenable. Vertueux avec sagesse, digne avec prudence, toujours correct dans sa conduite comme dans son langage, cet honnête et fade grand seigneur méritait vraiment d'être appelé par le président Hénault « l'homme du monde le plus estimable. » C'était là son originalité au milieu de la cour où il vivait. Il était le contemporain de ce duc de Bourbon qui trouvait plaisant de mettre le feu à une de ses maîtresses, de ce comte de Charolais qui essayait

« Monsieur le maréchal, combien gagnerai-je à votre mort? » M. le maréchal lui répondit : « Sire, je ne sais pas ce que votre majesté y gagnera, mais le feu roi aurait cru y perdre. » C'est tout; mais il est évident que le duc de Luynes est aussi content de Villars que mécontent de Louis XV. Plus tard, il se contiendra moins. En 1742, un jour que le roi avait passé devant de braves officiers revenus de l'armée, « les uns avec des béquilles, les autres avec un bras de moins, » et qu'il n'avait pas trouvé un mot à leur dire : « Le roi ne paraît pas, écrit-il, aussi sensible qu'on le désirerait aux aventures malheureuses arrivées en le servant. » Louis XIV, à qui il avait eu « l'honneur de faire sa cour pendant cinq ans » dans sa jeunesse, était le point de comparaison qui lui venait naturellement à l'esprit pour apprécier Louis XV. « Le feu roi, en pareil cas, se conduisait différemment, » telle est une des formes les plus acerbes de sa critique. Et cependant l'appareil théâtral de l'ancienne cour ne lui faisait pas illusion. Il aimait le vrai, et le recherchait auprès de ceux qui avaient assez approché Louis XIV pour l'avoir vu sans auréole. C'est lui qui nous a conservé dans ses mémoires les plus curieux exemples de ces étranges infractions aux bienséances que l'on découvre parfois lorsqu'on pénètre derrière la scène où les grands acteurs de Versailles fascinaient le public par la divine majesté de leur attitude. « Mme la duchesse mère (la duchesse douairière de Bourbon, fille naturelle de Louis XIV) me contait à Marly, il y a quelques jours, que, dans les soupers du feu roi avec les princesses et les dames à Marly, il arrivait quelquefois que le roi, qui était fort adroit, se divertissait à jeter des boules de pain aux dames et permettait qu'elles lui en jetassent toutes. M. de Lassay, qui était fort jeune et n'avait encore jamais vu ces soupers, m'a dit qu'il fut d'un étonnement extrême de voir jeter des boules de pain au roi; non-seulement des boules, mais on se jetait des pommes, des oranges. On prétend que Mlle de Viantais, fille d'honneur de Mme la princesse de Conti, fille du roi, à qui le roi avait fait un peu de mal en lui jetant une boule, lui jeta une salade tout assaisonnée. »

Cela est déjà de la grosse joie bien bourgeoise; mais voici, qui est pis, le ton de galanterie du demi-monde. « En écrivant les circonstances de ce qui se passe chaque jour dans ce pays-ci, je n'ai pas cru devoir négliger de rapporter quelques faits de la cour de Louis XIV lorsque je les ai appris. On m'en contait un il y a quelques jours sur Mme la duchesse de Bourgogne... Étant dans la galerie de Versailles, et passant pour aller à la chapelle, elle aperçut dans le nombre des courtisans M. de La Fare, père de M. le marquis de La Fare d'aujourd'hui, qui la regardait avec grande attention et parlait tout bas à un de ses amis. Elle appela aussitôt celui

de ses représentations. Ce n'est qu'à six heures que M[me] de Luynes a su cette réponse: elle avait été auparavant chez M. le cardinal (le cardinal de Fleury) lui rendre compte de l'embarras où elle se trouvait. M. le cardinal a paru entrer assez dans sa peine; mais il lui a dit qu'il ne pouvait s'en mêler en aucune manière. »

Le duc de Luynes eut à attendre jusqu'en 1748 l'ordre du Saint-Esprit, qui lui était promis depuis longtemps. Ce fut ainsi qu'il expia la fermeté de la duchesse. Il fut très sensible à cette petite vengeance du roi. Lors de la promotion de 1746, dans laquelle il ne fut pas compris, il ne put cacher son profond chagrin et parla de quitter la cour lui et M[me] de Luynes. Ils y tenaient un grand état; le roi leur donna de bonnes paroles, et la reine, qui les appelait ses « honnêtes gens, » les pria affectueusement de ne la point abandonner. Ils cédèrent à ses instances et devinrent de plus en plus ses consolateurs et ses conseillers; conseillers rendus parfois trop sages par le souvenir de la défaveur que leur avait value le peu de complaisance de la duchessse pour M[me] de La Tournelle. Ils furent moins sévères pour M[me] de Pompadonr. D'abord étonnés de voir le roi prendre une maîtresse d'aussi mince condition, et un peu scandalisés d'entendre la nouvelle venue se servir de « termes et d'expressions » qui, nous dit le duc de Luynes, « paraissent extraordinaires dans ce pays-ci, » ils se laissèrent toucher par les égards de M[me] de Pompadour pour la reine, et ils en vinrent à rendre à la favorite des services qui leur auraient sans doute paru indignes d'eux quelques années plus tôt : « M[me] de Pompadour vint trouver ici avant hier (1[er] octobre 1746) M[me] de Luynes pour lui dire qu'elle serait bien flattée que la reine, partant de Choisy pour Fontainebleau, voulût bien lui donner une place dans un de ses carrossses. M[me] de Luynes en rendit compte à la reine. Cette proposition n'a pas été trop bien reçue; M[me] de Luynes a cherché à adoucir autant qu'il lui a été possible la peine qu'elle faisait à la reine, et a pris la liberté de lui représenter que lorsque M[me] de Pompadour lui demandait une grâce, on pouvait être sûr que c'était de l'agrément du roi, qu'ainsi ce n'était point la personne de M[me] de Pompadour dont il s'agissait, mais la personne même du roi, et que par conséquent ce serait une occasion de plaire au roi dont la reine profiterait. A ces réflexions on aurait pu en ajouter une dernière, si la reine avait été disposée à l'entendre : c'est que M[me] de Pompadour cherche en toute occasion non-seulement à donner des marques de son respect à la reine, mais même tout ce qui peut lui être agréable. M[me] de Luynes a diminué autant qu'il lui a été possible le désagrément du refus, en lui disant que la reine ne mène que deux carrosses, que par conséquent il n'y a que douze places, parce que Mesdames vont avec la reine; que si cependant quelqu'une des

sa carabine sur un passant, de ce duc de La Meilleraye qui cravachait un prêtre dans la rue, de ce prince de Carignan et de ce duc de Gèvres qui avaient chacun une maison de jeu dans son hôtel; de cette Mme de La Tournelle qui chantait les chansons de Paris sur ses bonnes fortunes auprès du roi et sur celles de ses sœurs; de ce roi qui dansait les rondeaux qu'on faisait sur ses ministres; de ce ministre enfin, M. de Maurepas, qui, nous dit d'Argenson, « méprisait non-seulement Dieu, mais la divinité, non-seulement le roi, mais la royauté. » Il vivait à côté d'eux, et en dépit des princes et des puissans il respectait les principautés et les puissances; il croyait non-seulement aux bienséances, mais à la morale; il suivait non-seulement les prescriptions de l'étiquette, mais celles de l'église; il jeûnait jusqu'à se rendre malade; il était pieux, grave, humain, délicat; il enseignait à son fils qu'il faut « céder à ses supérieurs sans bassesse, commander avec justice et douceur à ses inférieurs, estimer les gens vertueux, de quelque état qu'ils soient. » A une époque où chacune des maîtresses du roi avait trouvé une princesse du sang pour lui servir de complaisante, Mme de Luynes osait refuser ce poste auprès de Mme de La Tournelle. « Le roi me dit hier (8 novembre 1742) au grand couvert qu'il avait une commission à me donner, qui était de proposer à Mmes de Luynes et de Chevreuse d'aller à Choisy. Mme de Luynes a été, comme on peut le croire, justement peinée de cet arrangement, sentant toute l'indécence qu'il y aurait que la dame d'honneur de la reine servît en quelque manière à installer Mme de La Tournelle à Choisy; elle a fait part ce matin de sa peine à M. de Meuse, qui dîne tête à tête avec le roi toutes les fois qu'il n'y a point de chasse, comme je l'ai marqué ci-dessus. M. de Meuse a pris le temps qu'il a cru le plus favorable pour en parler au roi, et s'est servi des termes les plus propres à adoucir cette représentation; le roi a répondu d'abord avec humeur : « Eh bien! elle n'a qu'à n'y point venir. » M. de Meuse a été ensuite une heure sans lui en reparler, après quoi, le roi lui ayant fait des questions sur ce qu'il avait fait ce matin, M. de Meuse lui a dit qu'il avait été voir Mme de Luynes; il a ajouté qu'il ne lui rendrait pas la réponse que le roi avait faite, parce qu'elle serait sûrement très affligée, dans la crainte de lui avoir déplu; que comme c'était de sa majesté qu'elle tenait sa place, c'était à lui aussi à juger si la représentation qu'il avait pris la liberté de lui faire de sa part était fondée; que comme l'objet principal de Mme de Luynes était de faire ce qui lui serait agréable, elle exécuterait ce que sa majesté jugerait à propos par rapport à ce voyage. Le roi a été un moment sans répondre; après quoi il a pris un visage riant, et a dit à M. de Meuse qu'il allât trouver Mme de Luynes et lui dire qu'elle ne serait point de ce voyage-ci, que ce serait pour un autre, et qu'il ne lui savait pas mauvais gré

ESSAIS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE

I.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE ET *LE DÉCAMÉRON*.

Il y a quelques mois, comme je parcourais *le Décaméron* de Boccace, en quête de renseignemens sur la filiation et les métamorphoses de certains sujets romanesques, je me trouvai subitement pris et comme fasciné par la singulière beauté de l'histoire d'Alaciel, la fiancée du roi de Garbe. Les nouvelles que je venais de lire formaient sans doute de bien jolis groupes et de bien aimables contrastes. Les unes n'étaient que grâce, les autres n'étaient que tendresse; celles-ci brillaient par une verve spirituelle, une mutinerie de sentiment, une pétulance érotique, franches de tout péché de mièvrerie et de toute hypocrisie langoureuse; celles-là, animées par une passion et une véhémence italiennes, étaient chaudement sensuelles, libres de toute vanité, voluptueuses avec sérieux, avec gravité et presque avec austérité; d'autres enfin se recommandaient par un charme romanesque d'un caractère touchant qui aurait presque réconcilié l'imagination avec le faux et l'artificiel, tant le génie du conteur avait sauvé avec habileté les invraisemblances des situations et les mensonges des sentimens. L'histoire d'Alaciel cependant les effaçait toutes par l'éclat de son coloris, la vigueur de sa

dames qui doivent suivre la reine manquait, comme par exemple Mme de Villars, Mme de Pompadour aurait une place. La reine a consenti à cet adoucissement. » Un an plus tard, en 1747, cette même dame d'honneur de la reine qui en 1742 n'avait pas voulu suivre Mme de La Tournelle à Choisy recevait chez elle, à Dampierre, Mme de Pompadour. Il est des milieux dans lesquels les natures les plus élevées ne peuvent séjourner longtemps sans s'affaisser.

Que serait devenu le duc de Luynes si, au lieu d'avoir été condamné par le système politique de Louis XIV à se rétrécir, à s'assouplir, à s'annuler dans les antichambres de Versailles, il avait vécu dans un de ces pays libres où les classes supérieures ont conservé leur rôle naturel dans la société? Avec son grand nom et sa grande fortune, avec son esprit naturellement exact et juste, avec son humeur grave, équitable et modérée, avec sa piété et son sentiment du devoir, il aurait été un personnage puissant et utile, il aurait exercé dans sa province une influence bienfaisante par ses exemples et son patronage, il aurait acquis dans les conseils de la nation ce genre d'autorité, si avantageux au pays, que donnent le désintéressement et la sagesse relevés par le prestige d'une grande clientèle. Il ne fut sous Louis XV que le mari d'une dame d'honneur, et grâce à ce qu'en avait fait la vie de cour, s'il avait été mis à l'épreuve de la révolution, il n'aurait su jouer d'autre rôle que celui de victime ou d'émigré.

Les institutions politiques ne font pas à elles seules les destinées des peuples, mais elles contribuent pour une large part à former leurs habitudes. Nous verrons l'un des plus frappans exemples de cette action des lois sur les caractères lorsque nous mettrons en regard les vicissitudes si diverses des mœurs françaises et des mœurs anglaises pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Nous n'avons encore fait connaissance qu'avec le ministre, l'avocat et le grand seigneur dont les mémoires nous introduisent au sein de la société gouvernée par Louis XV, et déjà nous savons que l'une des variétés les plus dangereuses du pouvoir arbitraire, c'est ce despotisme velouté qui abaisse d'autant mieux les âmes qu'il ne les révolte pas. « J'en reviens, dit d'Argenson dans son *Essai de réfutation du livre de Sidney contre le gouvernement monarchique*, à l'exposition naturelle de notre gouvernement présent; le voici, si je ne me trompe : une tyrannie douce et honnête quant à l'extérieur, mais allant en réalité à l'injustice la plus violente, à la corruption la plus pernicieuse dans les mœurs des particuliers, ainsi qu'à l'appauvrissement de l'état. »

CORNELIS DE WITT.

la forme de cet aphorisme qui mérite d'arrêter un instant la pensée des voluptueux enclins à la réflexion : *Per ciò si disse : bocca basciata non perde ventura, anzi rinnuova come fa la luna.* Cet aphorisme ne résume-t-il pas avec une spirituelle exactitude le caractère de l'Italie amoureuse : absence de candeur et d'innocence, science pratique consommée du prix des choses qui concernent la volupté et la beauté? Certes il y a beaux jours que le peuple qui a formulé un pareil aphorisme a perdu ses illusions d'adolescence; mais il sait quel est le prix de la beauté, et il l'apprécie comme une valeur solide et qui ne trompe pas, indépendamment de l'âme, sur laquelle son peu de candeur l'empêche de compter.

L'histoire d'Alaciel, qui nous présente le génie de Boccace sous sa forme la plus achevée, nous permet mieux peut-être qu'aucun autre de ses contes de saisir et d'expliquer le contraste qui fait le fond de son génie, et qui constitue une des originalités littéraires des grands Italiens. En quoi consiste donc ce contraste? Simplement en ceci : qu'il n'y a pas de corrélation étroite entre les matériaux et la forme de leurs œuvres. Ils appliquent à des élémens nés d'un ordre de choses nouveau des formes qui furent employées à revêtir des idées et des sentimens dès longtemps disparus et souvent fort contraires à ceux qu'ils veulent exprimer. La forme est antique, les élémens sont du moyen âge et des temps modernes. Dante est celui de tous les Italiens chez qui ce contraste est le moins accusé; l'invincible originalité de sa pensée le fait échapper en partie à cette tyrannie de la forme antique, et lui fait découvrir une forme toute personnelle, singulièrement variée de tons et d'expressions, où tous les styles se rencontrent sans se heurter et se succèdent sans se nuire, depuis le style de la poésie lyrique la plus élevée et la plus idéale jusqu'au style de la satire la plus violente et la plus triviale. Pétrarque est celui chez lequel ce contraste est le mieux voilé et le mieux fondu; mais là où il se laisse apercevoir tout à fait distinctement, c'est dans Arioste et surtout dans Boccace. Sous ce rapport, l'auteur du *Décaméron* peut être donné comme le type le plus exact, sinon le plus glorieux, de l'esprit littéraire italien, comme le représentant le plus vrai de la situation un peu bizarre que le cours du temps a faite à l'Italie. Cette situation, c'est celle d'un homme qui conserve les habitudes et les passions d'esprit d'une condition qui n'est plus la sienne dans une condition nouvelle où il a glissé lentement, et qui lui crée forcément de nouvelles amours, de nouvelles relations et de nouveaux devoirs. Cet homme est autre par l'esprit qu'il n'est par la fortune, autre par le caractère qu'il n'est par les mœurs : telle fut la situation de l'Italie au moyen âge, même à l'époque la plus brillante de sa liberté et de sa gloire.

narration, la variété de ses tons, l'éloquence de son langage, la vivacité de ses allures, la portée sombre et tragique de son sujet. Toutes les autres nouvelles étaient humbles et petites devant celle-là, et s'abaissaient aux proportions modestes de suivantes égrillardes ou de dames de compagnie romanesques. L'histoire d'Alaciel, comme l'héroïne même, tenait rang de princesse et de reine dans le monde du *Décaméron*. Que vous dirai-je? c'était comme une rose énorme qui s'élèverait triomphante au-dessus d'un parterre de fleurs plus gaies et plus touchantes peut-être (la rose est semblable à la grande beauté, elle a l'empire plus que le charme), mais moins parfaitement belles, et qui noierait sous ses parfums riches et abondans leurs arômes plus fins, plus suaves, plus pénétrans, mais plus énervans et plus pauvres.

Je fus étonné et même un peu humilié de n'avoir pas mieux remarqué pendant mes lectures antérieures du *Décaméron* l'énergie, la profondeur et la perfection de ce beau récit. Naguère, si l'on m'eût demandé quel était le chef-d'œuvre de Boccace, j'aurais peut-être répondu comme tout le monde, par habitude, l'*Histoire de Griselidis*, ou plutôt j'aurais désigné, à cause de la passion tout particulièrement italienne qui l'anime, et aussi à cause d'une de ces préférences auxquelles il est si doux d'obéir, l'histoire de cette Sylvestra qui eut le malheur d'inspirer un si fatal et si singulier amour, et près de laquelle son jeune amant, étiolé par le désir et l'absence, revint s'éteindre d'une mort si tranquille. Maintenant au contraire j'aurais nommé *la Fiancée du roi de Garbe*. Voilà le vrai chef-d'œuvre de Boccace, la preuve la plus incontestable de son génie. Aucune de ses nouvelles n'exprime aussi complétement sa forte et assez complexe nature. Dans aucune, on ne rencontre mieux fondu ce mélange de vivacité française, ou pour mieux dire parisienne, et de passion italienne, d'enjouement mondain et de gravité philosophique qui le distingue; dans aucune n'éclatent et ne se déploient avec une telle ampleur la mâle sensualité, la grâce bien portante, la hardiesse de langage, la gaîté forte et parfois un peu sombre, le cynisme solide comme l'expérience et sérieux comme la vie de ce libre, viril et élégant esprit.

C'est un vrai chef-d'œuvre de la première ligne à la dernière. Il en faut tout admirer, depuis le discours où Pamphile, le décaméroniste narrateur de l'histoire, expose en forme d'exorde, avec cette simplicité toute classique des Italiens qui ne s'effraie pas d'une vieille vérité, combien nos vœux sont la plupart du temps contraires à notre bonheur, et combien il est vain de désirer des dons qui ne sont accordés à leurs possesseurs que pour leur ruine, jusqu'à la conclusion, qui est exprimée avec une concision si charmante sous

la forme de cet aphorisme qui mérite d'arrêter un instant la pensée des voluptueux enclins à la réflexion : *Per ciò si disse : bocca basciata non perde ventura, anzi rinnuova come fa la luna.* Cet aphorisme ne résume-t-il pas avec une spirituelle exactitude le caractère de l'Italie amoureuse : absence de candeur et d'innocence, science pratique consommée du prix des choses qui concernent la volupté et la beauté? Certes il y a beaux jours que le peuple qui a formulé un pareil aphorisme a perdu ses illusions d'adolescence; mais il sait quel est le prix de la beauté, et il l'apprécie comme une valeur solide et qui ne trompe pas, indépendamment de l'âme, sur laquelle son peu de candeur l'empêche de compter.

L'histoire d'Alaciel, qui nous présente le génie de Boccace sous sa forme la plus achevée, nous permet mieux peut-être qu'aucun autre de ses contes de saisir et d'expliquer le contraste qui fait le fond de son génie, et qui constitue une des originalités littéraires des grands Italiens. En quoi consiste donc ce contraste? Simplement en ceci : qu'il n'y a pas de corrélation étroite entre les matériaux et la forme de leurs œuvres. Ils appliquent à des élémens nés d'un ordre de choses nouveau des formes qui furent employées à revêtir des idées et des sentimens dès longtemps disparus et souvent fort contraires à ceux qu'ils veulent exprimer. La forme est antique, les élémens sont du moyen âge et des temps modernes. Dante est celui de tous les Italiens chez qui ce contraste est le moins accusé; l'invincible originalité de sa pensée le fait échapper en partie à cette tyrannie de la forme antique, et lui fait découvrir une forme toute personnelle, singulièrement variée de tons et d'expressions, où tous les styles se rencontrent sans se heurter et se succèdent sans se nuire, depuis le style de la poésie lyrique la plus élevée et la plus idéale jusqu'au style de la satire la plus violente et la plus triviale. Pétrarque est celui chez lequel ce contraste est le mieux voilé et le mieux fondu; mais là où il se laisse apercevoir tout à fait distinctement, c'est dans Arioste et surtout dans Boccace. Sous ce rapport, l'auteur du *Décaméron* peut être donné comme le type le plus exact, sinon le plus glorieux, de l'esprit littéraire italien, comme le représentant le plus vrai de la situation un peu bizarre que le cours du temps a faite à l'Italie. Cette situation, c'est celle d'un homme qui conserve les habitudes et les passions d'esprit d'une condition qui n'est plus la sienne dans une condition nouvelle où il a glissé lentement, et qui lui crée forcément de nouvelles amours, de nouvelles relations et de nouveaux devoirs. Cet homme est autre par l'esprit qu'il n'est par la fortune, autre par le caractère qu'il n'est par les mœurs : telle fut la situation de l'Italie au moyen âge, même à l'époque la plus brillante de sa liberté et de sa gloire.

C'est la situation si merveilleusement mise en relief, sous sa forme la plus âpre, par le récit que fait Machiavel de son séjour parmi les campagnards et les rustres italiens. Il se délecte à lire son Tite-Live et son Salluste, tout en prenant une sorte de plaisir pervers à voir la canaille qui l'entoure s'enivrer, s'injurier, se porter aux dernières violences dans ses querelles de cabaret. Boccace, lui, n'exprime de cette situation que ce qu'elle a d'aimable, de galant, de sociable et de tout à fait poétique. Il accepte les conditions nouvelles que le temps, toujours en marche, a forcément imposées à l'Italie, restée antique d'esprit et devenue moderne de mœurs, ou, pour mieux dire, il n'y songe même pas, et c'est là un de ses plus grands charmes. Il n'est pas récalcitrant comme Machiavel, il est naïvement, joyeusement, un Italien du moyen âge, tout en étant un ancien par la culture intellectuelle; il se sent heureux dans la société de ces patriciens et de ces bourgeois d'Italie, il emploie avec bonheur tout son savoir et tout son talent à la peinture de leurs mœurs et de leurs habitudes, à la transcription des conversations qu'il a eues avec eux, des anecdotes et des bons mots dont ils se gaudissent, des récits d'aventures qu'ils ont rapportées de leurs voyages lointains, des petits drames domestiques qui ont fait couler leurs larmes. Nulle part, dis-je, les contrastes de cette situation ne sont mieux marqués que dans le génie et les œuvres de Boccace. La culture et la forme de ce génie sont antiques, les élémens qu'il met en œuvre sont du moyen âge.

Ce contraste un peu bizarre, assez marqué pour se laisser facilement découvrir, ne l'est jamais assez pour choquer et causer une impression désagréable, car il ne dégénère jamais en opposition et en antithèse. On est d'abord quelque peu surpris de voir employer au récit d'historiettes féodales sentimentales, de farces de commères italiennes, de fourberies de moines, de légendes amoureuses, voire de simples charges d'atelier, les formes de langage dont se sert Cicéron pour exposer les devoirs de l'homme et les procédés de composition que Tite-Live emploie pour raconter les guerres samnites; mais cette surprise ne dure qu'un instant, ou, pour mieux dire, change très vite de caractère. On admire l'habileté avec laquelle ces formes antiques ont été appliquées à des sujets qui semblaient les exclure, à un genre qui semblait ne pouvoir les supporter sans en être écrasé. On a là sous des formes réduites le miracle que les Italiens seuls ont su réaliser complétement : l'harmonie des deux ordres de sentimens et de pensées les plus opposés qui se puissent concevoir, l'union difficile, presque contre nature et cependant presque toujours heureuse, de ce que l'antiquité et le moyen âge eurent respectivement de plus original et de plus particulièrement caractéristique. Si la

forme est classique, la matière, la substance première sont romantiques, de sorte qu'au moment même où il rappelle Tite-Live, Salluste ou Cicéron, Boccace emporte l'imagination vers Shakspeare, Spenser et Chaucer, et que l'admiration du lecteur, doublement sollicitée, est pour ainsi dire contrainte de s'écrier en une même émission de pensée et de voix : « C'est ainsi que parlent les anciens, c'est ainsi qu'agissent les héros de la poésie et du drame modernes! »

L'art du narrateur est donc d'autant plus admirable que ce contraste est plus profond et plus radical. Qu'est-ce en effet qui caractérise avant tout le goût classique? C'est l'amour de ce qu'il y a d'*essentiel* et d'immuable dans la nature, et le dédain de ce qu'elle a d'accessoire et de contingent. Et qu'est-ce qui caractérise au contraire le moyen âge? quelles sont les nouveautés qu'il a introduites dans la littérature? C'est la vie dans toute sa turbulence et dans tout son luxe de détails, le mouvement, la variété, la couleur, ou, pour nous exprimer d'une manière plus précise et qui marque mieux l'antithèse, l'accident dans ce qu'il a de plus passager et de plus contingent, l'individuel dans ce qu'il a de plus mobile. Voilà les deux mondes opposés qui se présentent dans Boccace, et qui sont représentés l'un par sa narration à la fois ample et sobre, l'autre par le genre même adopté par le narrateur, c'est-à-dire le conte, l'anecdote.

Je dis qu'il n'y a qu'un Italien pour réaliser un pareil tour de force avec cette bonhomie, cette aisance, ce sans-façon, cette complète absence d'effort. Toutes proportions gardées, c'est le même miracle que les Italiens ont réalisé dans la peinture, dont ils ont deviné, compris, accepté toutes les conditions de mouvement, de variété, de couleur, sans cesser d'obéir aux règles du grand goût classique. N'est-il pas vrai en effet que ce qu'il y a d'accidentel, de mobile et d'individuel dans la nature compose la matière même de la peinture, et n'est-il pas remarquable que les Italiens soient les seuls artistes qui aient su faire régner la stabilité dans ce monde de la mobilité, et donner un caractère de permanence à ce monde de l'accident? Avec un tact, une adresse et une sagesse d'autant plus admirables que ces qualités sont chez eux naturelles, d'autant plus infaillibles qu'elles agissent avec la sûreté de l'instinct, les Italiens ont su trouver précisément la mesure de ralentissement qu'on peut imposer à la mobilité, le point délicat d'équilibre sur lequel on peut appuyer l'éphémère, le centre de gravité dans lequel on peut arrêter ce qui est fugitif. Eux seuls ont su découvrir cette mesure proportionnelle entre l'immobilité, qui est le caractère de l'essentiel, et la vivacité fugace, qui est le caractère de l'accidentel. Leurs figures

ont une fermeté, un *aplomb*, une solidité d'attitude, qui ne se rencontrent pas chez les peintres des autres écoles, sans que pourtant la vie soit en aucune façon figée et immobilisée. En un mot, les Italiens sont les seuls artistes qui aient su être pittoresques sans cesser d'être classiques. C'est par cette même raison que Boccace a su être libertin à outrance, et, pour nous exprimer avec plus d'énergie, trivial à cœur-joie, sans cesser d'être noble. Un voluptueux sans frivolité, un gausseur sans commérage, un cynique sans obscénité, c'est là une singularité qui s'est rarement rencontrée.

Cependant ce contraste entre la forme de Boccace et les sujets qu'elle traduit a choqué d'excellens esprits; l'un d'eux, s'il m'en souvient bien, a parlé un peu dédaigneusement de la narration cicéronienne beaucoup trop vantée, disait-il, du *Décaméron*, et lui a préféré hardiment la narration naïve de Froissard et les récits de nos vieux conteurs français. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, nous nous contenterons de quelques mots. On peut, si l'on veut, préférer la manière de narrer de Froissard à celle de Boccace, pourvu qu'on avoue que cette préférence est une préférence du goût individuel, et non une préférence du jugement critique, qui doit toujours être assez fort pour vaincre les sympathies ou les répugnances de l'âme et de la nature, et nous faire prononcer contre nos propres inclinations. Il est certain que Froissard a plus de naïveté et de gentillesse, mais il n'a pas plus de bonhomie. On peut très justement reprocher à Boccace de manquer de naïveté, et cependant ce reproche n'a aucune portée sérieuse, car il ne peut s'adresser spécialement au conteur, et il tombe, en même temps que sur lui, sur tous les grands écrivains et tous les grands artistes de son pays. Boccace manque nécessairement de naïveté, parce qu'il est Italien, et que la naïveté, pas plus que ses qualités sœurs, l'innocence et la candeur, n'entre dans la composition du génie italien. Cela ne veut pas dire que les Italiens n'ont rien conservé de ces facultés inconscientes comme l'instinct et charmantes comme la nature qui sont inhérentes à l'essence primitive de l'âme; non certes, ils ont conservé toutes celles qui sont compatibles avec une grande expérience morale et une longue existence, mais ils n'ont conservé que celles-là. La simplicité, l'abandon, la bonhomie, leur tiennent lieu de naïveté. Quant à cette pudeur de l'esprit, à cette rougeur de l'innocence alarmée, à cette timidité farouche et à cette hardiesse audacieuse de l'ignorance première, qui craint tout et ose tout parce qu'elle ne sait pas, quant à toutes ces choses adorables qui composent ce que nous appelons *naïveté*, il ne faut pas les demander aux Italiens, même aux plus purs, aux plus élevés et aux plus saints. La grande culture intellectuelle, l'antiquité de la civilisation, l'excès

des voluptés morales et physiques, l'habitude de la domination, l'expérience du malheur, ont dès longtemps tari cette fraîcheur première de l'innocence et de la candeur. L'histoire de l'âme italienne ressemble à celle de ces années où l'hiver rejoint directement l'été, et qui ne connaissent pas cette douce transition que nous nommons le printemps. L'âme italienne n'a pas connu le printemps, ou, si elle l'a connu, il fut bien court, car elle semble n'en avoir même pas conservé le souvenir. Riche, opulente, féconde, rayonnante d'une lumière sans égale, belle d'une beauté robuste, et qui n'a pas besoin du secours des ombres et des clartés indécises et tremblantes, cette âme participe de la nature physique des lieux qu'elle habite, de l'âpreté de ses montagnes et de la sécheresse majestueuse de ses plaines; mais la verdure y fut toujours rare, et l'éclat de la lumière y fit de tout temps tort à la fraîcheur.

D'autre part, il est certain qu'il y a une plus complète unité entre la forme et le fond chez nos vieux conteurs français et spécialement chez le plus célèbre, le conteur du recueil des *Cent nouvelles nouvelles*. Ils obéissent mieux peut-être à cette loi de l'art qui veut que la forme d'un ouvrage naisse naturellement de la substance de cet ouvrage, comme un enfant naît d'une mère. Leur style est en rapport plus exact avec leur sujet, et l'on pourrait dire que leur talent porte un costume plus conforme à sa condition et à ses inclinations. Ils racontent cyniquement des anecdotes cyniques, ils expriment trivialement des trivialités. Cependant cette trop grande unité entre leur langage et leurs pensées a quelque peine à nous plaire. Nous ne leur savons presque aucun gré d'être bas et vulgaires : nous trouvons bien naturel qu'ils le soient, puisque leurs thèmes le sont, mais il nous faut un certain effort pour leur en faire un mérite. Les choses sont souvent d'autant plus repoussantes qu'elles sont plus franches et qu'elles répondent mieux à l'idée que nous en avons. Un débauché qui parle le langage propre à la débauche est certainement plus fidèle à lui-même qu'un libertin qui s'exprime avec élégance et noblesse, et cependant le premier nous laisse une impression désagréable, tandis que le second nous laisse une impression gracieuse. Il y a entre Boccace et nos vieux conteurs la différence qui sépare un grossier plébéien gaulois d'un patricien dissolu de Florence.

Dirai-je toute ma pensée? cette mâle éloquence et cette sévérité antique de style me semblent répandre sur les sujets de Boccace, sinon de l'innocence et de la pureté, au moins de la décence et de la pudeur, car elles écartent ce qui constitue essentiellement le libertinage, c'est-à-dire le ton grivois, l'équivoque obscène, le persiflage frivole, en un mot ce scepticisme que les écrivains gaulois

aiment tant à introduire dans les descriptions du plaisir, et qui, comme un ver rongeur, pique la fleur de la volupté et en altère le parfum. Le scepticisme, en effet, n'est pas moins dangereux dans les choses du plaisir que dans celles de la pensée, il y exerce les mêmes ravages et de la même manière. La beauté de la forme dans Boccace conserve à la sensualité tout ce qu'elle a de sérieux en la protégeant contre les atteintes de la frivolité. Sans dénaturer le caractère de ces passions de la chair et du sang, Boccace leur fait exprimer tout ce qu'elles contiennent d'âme, car les passions de la sensualité ne sont pas purement physiques, elles ont une âme, et quiconque essaie de les peindre sans tâcher de surprendre cette âme les ignore ou les calomnie. La sensualité a ses affections, ses tendresses, ses délicatesses propres, si bien que les épicuriens s'arrêtent quelquefois interdits devant certains mouvemens de l'être amoureux et se demandent si tel sentiment appartient à la chair ou appartient au cœur, avec autant d'embarras que les graves théologiens en éprouvent parfois à décider si telle pensée appartient à la nature ou appartient à la grâce. Boccace connaît ces affinités entre les sensations et les affections morales, et il les rend à merveille. Voyez par exemple avec quelle éloquence il a exprimé ce qu'on peut appeler la reconnaissance de la chair dans l'épisode d'Antioche de *la Fiancée du roi de Garbe*. Vous vous rappelez sans doute en quoi consiste cet épisode? Lorsque le sultan Osbeck dut partir pour aller combattre le roi de Cappadoce, il confia le soin de cette belle Alaciel, qu'il avait conquise sur le prince Constantin, à un de ses familiers nommé Antioche. Cet Antioche était un homme déjà avancé en âge, qui touchait au seuil de la vieillesse, et qui ne pouvait plus espérer une aussi brillante conquête que celle de cette princesse dont la beauté enflammait tous les cœurs. Cependant Alaciel fut touchée de sa bonté, et, l'estime agissant cette fois à l'égal de l'amour, elle voulut couronner par un bonheur inespéré la vie de son protecteur et de son ami. Lorsque cette bonne fortune lui fut advenue, Antioche, sentant qu'il n'avait plus rien à faire dans la vie, et qu'il ne fallait pas manquer cette occasion de sortir poétiquement de ce monde, se décida à mourir. A son lit de mort, il recommanda Alaciel à un marchand chypriote de ses amis. Relisez l'admirable discours qu'il adresse à son ami et à sa maîtresse : en dix lignes, Boccace a trouvé moyen d'exprimer avec une simplicité et une concision sans égales toutes les nuances d'un sentiment singulièrement délicat et compliqué. Ces adieux sont à la fois les adieux d'un amant et d'un vieillard. Antioche n'éprouve aucun de ces regrets désespérés qu'un amant plus jeune aurait ressentis. La mort n'a pas besoin de lui faire violence; il meurt heureux, en remerciant d'un bonheur qu'il ne devait pas croire fait

pour lui, et dont le souvenir continuera chez les ombres à être l'aliment de son âme. Pas d'autre tristesse que la mélancolie inséparable de tout adieu et cette autre mélancolie inquiète inséparable d'un désir dont l'accomplissement ne tient pas à notre volonté. C'est un discours vraiment antique par la forme et le sentiment. Ainsi devaient mourir les sages, pour qui la volupté ne s'était pas montrée menteuse, et qui avaient rencontré le bonheur dans la pratique des doctrines d'Aristippe ou d'Épicure. Priez donc le scepticisme libertin de comprendre le sérieux et l'élévation de tels sentimens mélangés, et essayez d'introduire de telles beautés dans un récit d'amour sensuel au moyen d'un style grivois et léger!

Il y a aussi tout un ordre de scènes et de tableaux que la narration de Boccace rend admirablement : je veux parler de ces scènes et de ces tableaux auxquels se complut le génie antique, et qui sont à l'art de la description ce que les paysages historiques sont à l'art de la peinture. Chez Boccace comme chez les anciens, l'humanité fait encore les frais des fonds de tableaux, des encadremens, des décors. Il ne décrit que les scènes où l'humanité se trouve mêlée à la nature et en lutte contre ses fatalités : la peste, la guerre, l'incendie, la tempête. Sa narration lui permet de rendre ces sombres tableaux, qui ne supportent pas le détail, avec plus de vigueur et de vérité que ne le pourraient faire une description plus analytique et un sentiment plus moderne de la nature extérieure. La description classique reste maîtresse dans tous les sujets qui demandent à être saisis et rendus d'*ensemble*, et Boccace ne peint jamais que ceux-là. Rappelez-vous la peste de Florence dans l'introduction du livre, le combat naval et la tempête du conte de *Chimon et Éphigène*, et spécialement le naufrage des premières pages de *la Fiancée du roi de Garbe :* quelle énergie et surtout quel art dans ce dernier tableau! En quelques traits sobres et nets, Boccace a su rendre visible aux yeux du lecteur le tableau le plus varié et le plus rempli de péripéties. Que de scènes dans cette unique scène! Les phases différentes de la progression de la tempête, chacune décrite avec son caractère propre, les divers sentimens par lesquels passent les matelots, l'empressement égoïste avec lequel ils se précipitent dans la chaloupe en présentant la pointe de leur sabre à leurs camarades qui sont encore sur le vaisseau pour les empêcher de descendre, l'anarchie cruelle qui naît du péril suprême et de la terreur panique, le lever du soleil sur le vaisseau naufragé, l'agitation désespérée d'Alaciel qui court çà et là sur le pont secouant ses femmes évanouies, on voit distinctement tout cela, et le tableau n'a pas plus d'une page. Ce naufrage de *la Fiancée du roi de Garbe* est un modèle de description à la manière classique, et malgré sa concision

l'une des plus remarquables *tempêtes* que nous ayons lues dans aucun écrivain.

Qu'est-ce cependant que cette histoire d'Alaciel, fiancée du roi de Garbe, qui m'a permis de rechercher et d'exposer les caractères du mérite littéraire de Boccace? Ce n'est pas seulement le miroir le plus lumineux et le plus net du génie de l'auteur du *Décaméron;* c'est un chef-d'œuvre qui, détaché du *Décaméron* et isolé, conserverait encore sa valeur propre. Il serait assez difficile en effet d'isoler les autres récits, car ils se font valoir les uns les autres par l'opposition de leurs couleurs et les différences légères de leurs formes. Détachés, ils n'ont pour la plupart qu'une valeur anecdotique; mais chacun, lu à sa place et comparé à ceux qui le précèdent et le suivent, apparaît comme une partie intégrante d'une grande conception épicurienne. Cette conception, c'est l'amour présenté non-seulement comme la passion dominante du cœur humain, mais comme le moteur principal de la vie sociale et le véritable souverain du monde. C'est lui qui remplace à la fois la fatalité antique et le libre arbitre chrétien. Ce que nous nommons jeux du hasard n'est, si nous savons bien regarder, que les jeux de l'amour. Dans ce que nous appelons nos décisions volontaires et libres, il ne faut voir que les impulsions irrésistibles de cette force, habile à se dissimuler. Nous sommes dans ses mains comme l'argile dans les mains du potier, comme le grain dans le van du vanneur. Ses vengeances ou ses faveurs viennent jusqu'à nous par ricochets, par succession innombrable de causes et d'effets; nous ne savons d'où nous arrive tel bonheur inespéré ou tel malheur imprévu : c'est l'amour qui, à des distances souvent immenses, se plaît à lancer des orages dont nous ressentons le contre-coup. Tout *le Décaméron* n'est pas autre chose que la démonstration, par cent exemples de nature et de forme diverses, de cette pensée générale. Les nouvelles ne sont pas mises indifféremment à la suite les unes des autres, elles sont rangées avec une liberté méthodique, selon leur donnée et leur morale, dans l'une ou l'autre des dix journées qui composent *le Décaméron*, et qui forment comme autant de catégories des transformations du sentiment de l'amour. Nous avons successivement *les jeux de l'amour et du hasard, les ruses et les diplomaties de l'amour, les crimes de l'amour*, etc. L'ordonnance du livre est aussi classique que le style et la forme. Les diverses anecdotes qui le composent n'ont donc pas une valeur absolument indépendante : chacune d'elles, isolée, ne serait qu'une gentille historiette; rapprochée des autres, elle acquiert une signification morale, parce qu'elle participe à la pensée générale de l'auteur, dont elle devient un exemple particulier et une application. Elle marque soit un des points de départ,

soit une progression, soit une conclusion de cette pensée qu'on voit naître, croître et arriver enfin à son point culminant et tout à fait lumineux dans chacune de ces dix journées.

Mais quoique l'histoire d'Alaciel rentre dans une de ces catégories méthodiquement classées et enchaînées (celle des fatalités de l'amour et des jeux de la fortune), elle se tient debout en quelque sorte par la seule force de sa donnée et l'évidence de la vérité qu'elle veut démontrer. Elle peut être isolée, car nous n'avons pas besoin des nouvelles qui la précèdent et qui la suivent pour comprendre les caprices de la fortune et la fatalité implacable de l'amour; elle dit si complétement ce qu'elle veut dire, avec une telle éloquence, un tel luxe de preuves, une telle ironie et une telle tristesse, que nous n'avons que faire d'un autre exemple.

Voyez un peu cependant combien il y a de manières de comprendre une même chose. L'histoire d'Alaciel est-elle triste, est-elle gaie? Cela dépend beaucoup du caractère et de l'humeur du lecteur. « Le monde, dit l'humoriste Thackeray, est comme nous voulons le voir. Il est gai et comique, si vous voulez qu'il soit gai et comique; il est sombre et tragique, si vous voulez qu'il soit sombre et tragique. Cela dépend de la lorgnette dont vous vous servez pour le regarder. » L'histoire de la fiancée du roi de Garbe est généralement prise par le côté plaisant, et elle a acquis une réputation comique et gaie, parce que la plupart des lecteurs, appliquant à leur manière la maxime de Thackeray, ont voulu qu'elle soit comique et gaie. On pourrait dire que le plus grand des malheurs de la belle Alaciel, c'est d'avoir pour toute consolation servi de sujet d'amusement à tous les cœurs vulgaires et de comparaison grivoise à toutes les conversations libertines. On dit d'une femme qui compte un trop grand nombre d'aventures qu'elle a changé d'amoureux aussi souvent que la fiancée du roi de Garbe. On dit d'un homme versatile ou battu par les vents contraires de la fortune qu'il est plus changeant que les destinées de la fiancée du roi de Garbe, ou plus ballotté qu'elle par les hasards de la vie. Ce nom de fiancée du roi de Garbe est devenu synonyme de toute sorte d'aventures malencontreuses et burlesques. Notre bon La Fontaine, pour comble de malheur, a pris cette histoire dans Boccace et en a fait un de ces contes lestes, grivois, qu'il fait si bien, en sorte que la seule fiancée du roi de Garbe que l'on connaisse est celle de La Fontaine et non pas celle de Boccace. Le conte gai et grivois a fait oublier le conte sérieux et dramatique. La plupart des lecteurs ont cru que la traduction de notre poète pouvait les dispenser de l'original, et ils ne savent pas que cette traduction est infidèle.

L'histoire est-elle donc aussi gaie que la fait la tradition? Ce

n'était pas précisément l'avis d'Alaciel. Lorsqu'au terme de son long pèlerinage amoureux et sanglant elle eut rencontré dans l'île de Chypre le vieux courtisan Antigone qu'elle avait connu à la cour de son père, le sultan de Babylone, et qu'elle lui eut raconté son histoire, elle soumit à son jugement ses embarras de conscience et sollicita l'appui de ses conseils. Avec quelle délicatesse de fille bien née elle lui expose les raisons qui la font hésiter à retourner à sa première condition! avec quel noble sentiment de sa propre dignité et de celle des autres elle lui demande si elle ne ferait pas mieux de cacher sa vie désormais et ne pas démentir le bruit de sa mort! Alaciel jugeait bien à notre avis, car son histoire nous apparaît sinistre, et elle apparut telle à Boccace. Avec l'œil du génie, il a percé l'extérieur bariolé, les apparences comiques de cette anecdote, et y a vu la donnée tragique qui y est contenue réellement, c'est-à-dire la fatalité de la beauté. Ce récit n'est gai que pour les esprits superficiels et incapables de méditation.

Ne trouvez-vous pas en effet qu'elle prête à rire, cette destinée d'Alaciel, qui, toujours innocente et par la seule puissance d'un don fatal, sème la mort sur ses pas? Comme elle est gaie, cette histoire toute pleine de coups de poignard, de guets-apens, de guerres sanglantes, qui commence par un naufrage et qui finit par un mensonge! Le premier amant d'Alaciel meurt assassiné par son jeune frère, et celui-ci succombe sous les coups de deux meurtriers qui se disputent dans un duel au couteau, à la manière génoise, la possession de la belle, et qui la perdent tous deux avec la vie. Le prince de Morée, qui en hérite, est assassiné par le duc d'Athènes, et, pour la ravir à ce dernier, le prince Constantin n'hésite pas à engager une guerre dont il ne connaît pas les résultats, à jouer le sort de son empire et à sacrifier des milliers d'hommes. Son audacieuse entreprise est récompensée comme elle le mérite, car la fatalité lui enlève Alaciel, pour la jeter en proie au sultan Osbeck. Cette Alaciel tant convoitée ne fait aucun heureux, si ce n'est le vieux Antioche, et c'est là encore une des dérisions du sort. Il n'y aura qu'un seul homme qui sera heureux par elle, et celui-là, ce ne sera aucun de ces princes et de ces brillans gentilshommes qui se disputent sa conquête : ce sera un pauvre barbon qu'elle consentira à aimer un peu par estime, beaucoup par reconnaissance de pouvoir parler enfin sa langue natale et d'être délivrée du rôle de muette qu'elle joue depuis si longtemps, beaucoup plus encore par lassitude du cœur. Ainsi elle ne peut même jouir de ce qu'il y a de brillant dans son équivoque destinée : tant d'orages aboutissent simplement, comme dans la vie réelle, à une demi-platitude, ou, pour parler d'une manière moins méprisante, à une affection sen-

sée ou estimable, mais qui n'a rien de bien éblouissant ni de bien poétique. En faisant le malheur des autres, Alaciel ne réussit pas à être heureuse. Quel plus cruel exemple des cruautés de la fortune que celui de cette femme née princesse et fiancée de roi, passée de main en main comme une esclave antique, et forcée de subir des admirations qui sont des outrages et des passions qui sont des attentats!

On pourrait appeler cette histoire la tragédie de la beauté. Oh! oui, Pamphile parle justement lorsqu'avant de commencer son récit il expose la vanité des vœux et des désirs humains. La suprême sagesse serait de ne former aucun désir, car les biens que nous souhaitons sont presque infailliblement ceux qui doivent nous conduire à notre perte, et nous ne nous apercevons de l'extravagance de nos vœux que lorsque notre ruine est consommée. Bien plus, il faudrait autant redouter par prudence les dons de la nature que ceux de la fortune; malheureusement ceux-là nous sont imposés fatalement, et nous ne sommes pas libres de les refuser. Toutes les fois que la nature fait un don à une créature humaine, elle la voue au malheur. Tout se paie, disait l'empereur Napoléon; tout se solde et se compense dans l'ordre de la nature aussi bien que dans l'ordre social et politique, ajouterons-nous. Heureux encore sommes-nous lorsque la balance se tient à peu près en équilibre, et lorsque le don que nous avons reçu n'entraîne pas cette banqueroute de la vie qui s'appelle le malheur. Une loi fatale et implacable veut que l'homme expie ses dons. C'est une loi étrange et d'une injustice si criante qu'elle semble paradoxale et que nous avons peine à y croire, mais l'application en est tellement constante que le doute nous est défendu. Nous ne connaissons pas bien les raisons de cette loi cruelle, et les explications qu'on peut donner de sa légitimité ne sont point faites pour consoler de ses rigueurs. Ce qu'on peut dire de mieux, c'est que lorsqu'un homme a reçu un don de la nature, il ne s'appartient plus et n'est plus maître de sa destinée. Il doit subir cette destinée, quelle qu'elle soit, avec obéissance et résignation, car il n'est plus qu'une des forces de la nature, qui s'est incarnée en lui pour accomplir ses fonctions dans l'œuvre universelle du monde. Les plaintes mêmes et les reproches lui sont interdits; autant vaudrait que la foudre se plaignît d'être obligée de gronder et la mer de gémir. Les dons, quels qu'ils soient, un grand génie, une grande beauté, un grand caractère, ne nous ont pas été accordés pour notre bonheur, non plus que pour notre malheur, et il importe que l'homme et la femme qui les possèdent sachent qu'ils ont été choisis simplement pour être des instrumens d'activité et des stimulans de passion. Ils ont été doués afin d'être désirés ou enviés, et, en étant désirés et

enviés, afin de réveiller dans les autres hommes le sentiment de la vie et de leur en faire comprendre le prix. Certes c'est là une explication raisonnable; est-elle plus consolante pour cela? Ce n'est pas une consolation que de se dire qu'on ne s'appartient pas afin que les autres puissent s'appartenir, et qu'il est juste qu'on soit malheureux pour que les autres acquièrent la conscience du bonheur.

Ce qu'il y a de particulièrement blessant et cruel dans cette loi, c'est l'hypocrisie avec laquelle la nature l'applique, la trompeuse sollicitude maternelle avec laquelle elle nous cache les vraies conséquences de ses dons, afin de ne pas nous effrayer et de nous enlever jusqu'à l'idée de fuir ses faveurs. Elle nous présente ses dons avec un sourire amical, comme les instrumens mêmes de notre bonheur, et en nous donnant l'assurance qu'ils n'éveilleront chez nos semblables que les meilleures pensées et les meilleurs instincts. C'est la partie angélique de l'humanité que nous allons soulever hors d'elle-même, l'amour, la sympathie, la bonté, la charité, le dévouement. Est-il un don plus charmant par exemple que celui qui fut octroyé à Alaciel? Sans doute, partout où elle passera, les cœurs se sentiront émus d'un saint enthousiasme pour cette beauté suprême dont elle atteste l'existence et dont elle est sur la terre comme l'incarnation. Elle sera aimée de tous, ce qui dans l'opinion des hommes constitue le plus grand des biens, c'est-à-dire qu'elle sera protégée par une armée de dévouemens et de respects suscitée par la lumière féconde qui s'échappe de ses yeux et évoquée par la musique qui rayonne de l'harmonie de ses traits. L'approcher sera un privilége, la voir sera une consolation capable de faire oublier à ceux qui souffrent les ennuis maussades et les fatigues de leur vie. On lui sera reconnaissant comme d'un bienfait de se laisser admirer et de ne pas détourner son visage lorsque les yeux s'arrêteront sur lui, et le souvenir de cette vision restera dans l'esprit de ceux qui l'auront eue comme une date mémorable dans l'existence. O fausses promesses de la menteuse nature! ce n'est pas la partie angélique de l'homme qu'Alaciel va soulever, c'est sa partie infernale : ces yeux n'éveilleront que des instincts de meurtre, ces traits n'inspireront que des pensées de trahison et de déloyauté, cette beauté souveraine ne fera surgir que des désirs de profanation. Posséder un don qui semble devoir s'accorder avec ce qu'il y a de meilleur en nous et être forcé de reconnaître que ce don ne met en activité que les forces justement contraires à celles qu'on croyait soulever, certes c'est là une souffrance qui, pour un cœur bien placé, doit être particulièrement amère.

L'histoire d'Alaciel est donc une histoire dramatique par excellence : aussi, pendant que je la lisais, je me plaisais à imaginer les

rêveries dans lesquelles cette lecture aurait pu jeter Shakspeare. Ce n'est pas lui qui se serait trompé sur la beauté et la vraie donnée de cette histoire. Et quel drame tragique il en eût tiré! comme cette histoire se serait prêtée merveilleusement à une de ces vastes conceptions riches en épisodes et en digressions auxquelles sa grande imagination se complaisait! Avec quelle facilité celui qui a su extraire l'admirable *Hamlet* de l'argile aride de Saxo Grammaticus aurait su faire jaillir de cette riche matière italienne les sources qui y sont contenues et qui s'en échappent de tous côtés! Jamais sources de sentimens n'ont été plus visibles, jamais germes de caractères n'ont été plus abondans, mieux indiqués et plus faciles à développer. L'unité générale du drame eût été donnée par cette signification morale de l'histoire d'Alaciel que nous avons essayé de mettre en lumière, la femme belle victime de sa beauté, l'expiation fatale des dons de la nature. Chacun des amans d'Alaciel aurait fourni un épisode de ce drame aux aspects multiples et changeans. Quelle galerie abondante en contrastes de caractères que celle de ces adorateurs de condition, d'âge, de mœurs diverses, aimant chacun à sa manière, celui-ci avec enthousiasme, celui-là avec reconnaissance, cet autre avec frénésie, ce dernier avec lâcheté et remords, et permettant au poète de parcourir la gamme entière du sentiment de l'amour, depuis les notes les plus sourdes jusqu'aux notes les plus aiguës! Mais rien ne saurait égaler en richesse poétique et en grandeur dramatique le personnage principal lui-même, celui d'Alaciel. On peut le concevoir et l'exprimer de dix manières différentes sans courir le risque de se contredire ou de se tromper. Pensez donc en effet combien de sentimens habitent à la fois le cœur de la malheureuse princesse! Toutes ces mélodies isolées et successives de l'amour que chantent à tour de rôle ses amans se trouveront, si le poète le veut, réunies dans Alaciel en une symphonie colossale et monstrueuse. A cette symphonie voluptueuse répondra une seconde symphonie, celle-là diabolique, discordante, anarchique, formée par les clameurs des sentimens de colère, de désespoir et de haine que le malheur a soulevées en elle. Cette gamme de sentimens que le poète faisait parcourir à son génie au moyen des dix personnages de son drame, Alaciel peut la parcourir tout entière à elle seule, en même temps qu'elle en parcourt une autre tout opposée. De même en effet que l'amour qu'elle inspire est de caractère très divers, l'amour qu'elle ressent se transforme nécessairement avec chacun de ses amans; mais parmi ces sentimens il en est un dramatique par excellence, et qui, je crois, n'a jamais été exprimé par aucun poète : c'est la contrainte que la fatalité exerce sur le cœur d'Alaciel. Alaciel est entraînée dans le tourbillon des passions qu'elle inspire,

et, bon gré, mal gré, elle est amenée à les partager. Il faut qu'elle aime en dépit de sa résistance, en dépit de la honte qu'elle en ressent, en dépit du désespoir dans lequel cet amour la plonge. La nature lui force le cœur en quelque sorte, et double son malheur, pour qui sait comprendre, en la contraignant à ressentir des passions qu'elle maudit et qu'elle aurait voulu fuir. Son devoir cependant serait de ne pas aimer, car, par l'amour, elle détruira la tyrannie qu'elle subit, elle effacera son malheur et amnistiera la fatalité. Certes c'est là une situation dramatique et violente s'il en fut. N'est-ce pas que l'histoire d'Alaciel est encore plus sombre qu'elle n'est gaie, et que si elle a pu faire un beau conte, elle aurait pu beaucoup mieux encore fournir la matière d'un beau drame tragique?

Mais quoi! direz-vous peut-être, y a-t-il tant de choses renfermées dans ce petit conte de réputation équivoque, dont nous nous sommes habitués à parler légèrement, comme d'une babiole futile et grivoise? Eh! mon Dieu, oui! toutes ces choses y sont contenues d'une manière apparente, ou d'une manière latente et cachée, et peuvent s'en tirer rien qu'en complétant, en développant la pensée de l'auteur, sans qu'il soit besoin d'en forcer le sens ou de recourir aux commentaires arbitraires. Il n'y a jamais rien de frivole ni de léger dans les œuvres d'un réel génie, et lorsqu'on s'approche de la plus petite d'entre elles, on est toujours étonné du nombre de beautés qu'elle contient et de la diversité des significations, toutes également vraies, qu'on peut lui donner. Il m'est souvent arrivé, comme à beaucoup de nos lecteurs sans doute, de trouver une certaine irrévérence et un certain mauvais goût dans la comparaison que nos écrivains modernes ont trop souvent aimé à établir entre les œuvres du génie humain et les œuvres de Dieu, et cependant cette comparaison n'est pas sans quelque vérité. Qui n'a fait une fois au moins quelque expérience microscopique, et qui n'a été étonné de découvrir l'infini dans l'atome? C'est une de ces expériences microscopiques que je viens de faire en littérature. Je me suis approché d'un atome littéraire, mais d'un atome animé d'une vie véritable, et j'y ai découvert sans peine non-seulement la forme abrégée d'un grand talent, mais un petit monde très complet, et comme un microcosme de l'existence humaine et de ses destinées.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1863.

La tyrannie d'une échéance périodique nous joue cette fois un mauvais tour : elle nous oblige à parler des élections générales au moment même où l'événement se consomme et dans l'ignorance du résultat qui va s'accomplir. Nous nous présentons devant le public en n'ayant à lui donner ni informations ni conseils. Les prophéties seraient de notre part une témérité ridicule, contredite et peut-être châtiée à l'instant même par les faits. Nos exhortations, arrivées après coup, ne seraient qu'une superfluité redondante. Nous avons à dire notre avis sur la pièce avant d'en connaître le dénoûment. A l'heure où tous descendent sur le champ émouvant de l'action, nous sommes contraints de remonter les degrés de notre observatoire solitaire. La tâche est assez ingrate, ce nous semble, pour nous donner des titres à l'indulgence de nos lecteurs de toute sorte.

Le mouvement électoral de 1863, on peut le dire avec assurance avant même de connaître le résultat des scrutins, marquera dans la politique intérieure de la France le commencement d'une phase nouvelle. Peu importe, à l'heure qu'il est, le nombre des candidats libéraux qui pourront être élus; l'opposition libérale n'a jamais conçu à cet égard de présomptueuses espérances : elle connaissait trop les obstacles que devait lui susciter l'action administrative pour se bercer d'illusions ambitieuses. Mais une chose certaine, un résultat obtenu, un fait acquis, bien autrement intéressant que le succès électoral de telle ou telle candidature, c'est le réveil de l'esprit public. Il est impossible de donner un autre nom au mouvement auquel nous assistons depuis quinze jours. Ceux qui ont connu la France libérale dans un de ses rares beaux jours ont retrouvé la fibre de leur pays dans ce premier et généreux élan de vie politique. Pour nous, à qui les dures épreuves de la cause libérale ont depuis longtemps enseigné les désirs modérés et les espérances timides, nous avons rencontré là une de ces

heureuses déceptions qui réjouissent et encouragent. Nous avons obtenu plus et mieux que nous n'avions osé nous promettre.

Il est dès à présent utile pour tous d'étudier avec bonne foi et sans parti-pris les caractères principaux du mouvement libéral dont nous venons de voir les débuts. Ces caractères sont très simples, très naturels, très faciles à définir. Le mouvement a été en quelque sorte instinctif et spontané; il s'est produit dans les grandes villes, c'est-à-dire dans la région où se concentrent les lumières, la richesse, l'activité industrielle et commerciale, où les populations sont agglomérées, et, même en l'absence de la liberté de la presse et des droits d'association et de réunion, conservent encore les élémens primitifs de la vie publique que rien ne peut abolir. Les aspirations manifestées par le mouvement électoral ont été remarquables par leur modération : elles se sont réduites d'elles-mêmes, sans concert préalable, avec un curieux instinct pratique, à ce qu'on pourrait appeler le *minimum* ou le strict nécessaire des revendications populaires et libérales. Enfin l'esprit public a fait preuve d'une rare intelligence dans le choix des noms qu'il a pris pour représenter ses tendances : il a choisi les noms les plus connus, sans s'inquiéter de leur ancien sens, sans se préoccuper des vieilles récriminations auxquelles ils pouvaient prêter, en dépouillant en quelque sorte ces noms des couleurs que le passé leur avait attachées, pour ne plus leur laisser que la signification toute neuve des tendances qu'il s'agit aujourd'hui de faire prévaloir dans la politique intérieure de la France.

Un des premiers caractères du mouvement a été, avons-nous dit, la spontanéité. Ce caractère recommande particulièrement le mouvement actuel à l'attention impartiale et réfléchie du gouvernement. La spontanéité, c'est en ces matières la sincérité et la franchise, et les gouvernemens habiles, les gouvernemens inspirés de l'esprit moderne doivent tenir grand compte des impressions publiques quand elles leur sont ainsi révélées. Il nous semble qu'il est moins possible encore au gouvernement qu'à nous de commettre une méprise sur la spontanéité et la sincérité du mouvement électoral. La vigilance de son administration n'a pu être mise en défaut sur ce point. L'administration sait mieux que personne que si les vieux partis peuvent encore figurer parmi les ornemens fripés de la déclamation politique, ces vieux partis sont privés, à l'heure qu'il est, de tout moyen d'organisation, de propagande et d'action. Ceux qui étaient considérés autrefois comme les meneurs de ces partis, ce que l'on connaît de leurs pensées et de leurs actes le démontre, ne s'étaient attendus d'abord à rien de ce qui s'est passé depuis. Personne et aucune combinaison de partis n'ont conduit le mouvement : c'est le mouvement au contraire qui a entraîné ceux qu'il charge de le représenter, et qui a rompu les combinaisons de partis, si l'on peut donner ce nom à certains projets négatifs et découragés d'abstention et d'isolement.

Un autre caractère du réveil d'esprit public excité par les élections générales, c'est qu'il a eu pour théâtre les grandes villes. Ce fait nous paraît devoir être un objet d'étude et de réflexion pour le gouvernement aussi bien que pour les politiques amateurs tels que nous. Dans tous les pays où le pouvoir a intérêt à découvrir et à pressentir les courans de l'opinion publique, on attache une importance particulière aux élections des grandes villes. Aux États-Unis, les élections de l'état de New-York décident presque toujours la question de l'avénement au pouvoir du parti victorieux. En Angleterre, quand les grandes questions de réforme sont engagées, les nominations faites par la Cité de Londres, par Liverpool, par Manchester, par le West-Riding du Yorkshire, influent presque toujours sur la politique des ministres ou sur le sort des cabinets. Si nos voisins accordent une si haute importance pratique aux manifestations électorales de ce qu'ils appellent les grandes *constituencies*, il semble que nous devons avoir encore de meilleures raisons de comprendre la portée du mouvement électoral des grandes villes. C'est un fait commun à tous les pays que les populations rurales, disséminées dans les champs ou réunies par petits groupes, sont moins favorablement placées que les populations des villes pour vivre de la vie collective et pour indiquer les tendances progressives de l'esprit public. Les restrictions qui ont été mises aux conditions de la vie publique rendent parmi nous ce fait plus sensible. Nous ne rencontrerons pas de contradicteurs, si nous disons que la vie publique, qui est devenue si difficile en France, l'est pourtant beaucoup moins dans nos villes que dans nos campagnes. Nos grandes cités, manquant de la liberté de la presse, du droit de réunion, du droit d'association, même privées de l'élection de leurs conseils municipaux et de leurs maires, n'en demeurent pas moins de petites républiques. Le rapprochement des citoyens y entretient la solidarité des intérêts et l'échange constant des informations et des idées. Les opinions y saisissent plus facilement les questions collectives; les sentimens y deviennent plus rapidement des impressions générales. La vie intellectuelle y est plus active, l'esprit public plus facile à former et à entretenir. Les manifestations régulières de l'opinion des grandes villes ont donc en France aussi une signification politique à laquelle les hommes d'état pratiques, les bons pilotes, doivent prêter une attention toute particulière.

Ce qui frappe également dans les aspirations qui se sont fait jour à travers la lutte électorale, c'est leur parfaite et unanime modération. Nulle part elles ne sont allées au-delà de ce que nous appelons le strict nécessaire de la liberté. En fait de liberté, elles demandent, à proprement parler, non des nouveautés inconnues, mais de simples restitutions. Elles ne sont inspirées après tout que de ce sentiment de dignité politique qui vit et souffre au cœur de tous ceux qui ont compris et aimé la révolution française. Les sophistes auront beau dire, l'œuvre positive que la révolution française s'est proposée a été la fondation de la liberté. L'égalité, si on ne

la voit que dans l'abolition des priviléges de classes, n'a été que l'œuvre négative de la révolution; mais la véritable égalité politique, que la révolution a poursuivie et poursuit encore, ne peut exister sans la liberté. La plus juste et la plus haute ambition de la révolution française a été de faire admettre également tous les citoyens à participer au gouvernement et à l'administration du pays. Or, sans la liberté, cette égalité des citoyens dans la participation aux affaires publiques est mise à néant. La révolution, en brisant le despotisme de l'ancien régime, a entendu bannir du domaine de la politique le vieux dogme de l'infaillibilité du pouvoir absolu inhérent au droit divin, dogme d'où découlent le favoritisme, le privilége et par conséquent l'inégalité; mais comment la grande égalité, celle qui donne aux citoyens le même droit à participer aux affaires publiques, peut-elle exister tant que les citoyens ne possèdent point les libertés qui sont les garanties, les organes et la consécration de ce droit, tant que l'initiative administrative intervient avec toute sa force dans la direction de la presse, dont elle tient la vie dans ses mains, et dans la conduite des élections? Jusqu'à ce que tous les citoyens puissent exprimer leurs opinions par la presse, soumis uniquement à la loi, qui ne connaît que des égaux, et non à la juridiction administrative, qui ne peut procéder que par exceptions, actes discrétionnaires et priviléges, qui oserait dire que la grande égalité politique soit réalisée parmi nous? De même, tant que, toute l'influence et tous les agens de l'administration étant mis au service des candidats patronnés par elle, les candidats indépendans se verront privés des moyens naturels de communiquer avec les électeurs, pourra-t-on dire que la véritable égalité politique existe chez nous dans l'application du droit électoral? Ce grand *desideratum* du régime actuel que l'on appelle le couronnement de l'édifice comprend la question d'égalité, qui tient tant au cœur de la France, aussi bien que la question de liberté. Ce qui nous manque à ce double point de vue est même devenu, à vrai dire, pour tous les Français qui se mêlent aux affaires publiques, une question de dignité personnelle et d'honneur civique. Le mouvement électoral auquel nous assistons a démontré que c'est ainsi que la revendication de la liberté est généralement comprise. C'est cette revendication du strict nécessaire et de l'essentiel en matière de liberté qui a fait l'union de toutes les nuances libérales de l'opinion. Ce qui leur manque de liberté leur a fait oublier ce qui sur d'autres points peut les diviser. Les partisans des mesures discrétionnaires et exceptionnelles seraient dupes d'une étrange illusion, s'ils croyaient réellement, comme ils affectent de le dire, que c'est une coalition qui a produit l'entente des partis. Ce sont eux qui font l'union libérale; ce sont eux qui la maintiendront et qui la fortifieront par les résistances et les ajournemens qu'ils voudront opposer au couronnement de l'édifice.

Ainsi déterminée par un instinct général, la question électorale a été bien simplifiée pour l'opposition. Le grand cri de ralliement n'a plus été

qu'un seul et même mot dans toutes les bouches : la liberté. Telle est la légitimité et la vertu de l'aspiration purement libérale, qu'elle a communiqué une modération imposante aux manifestations de toutes les nuances de l'opposition. Cette modération unanime des libéraux de toute nuance est un des signes du mouvement actuel qui méritent le plus d'être pris en considération par les hommes d'état. On ne saurait, à ce point de vue, constater avec trop de satisfaction le ton élevé et généreux qui a distingué les écrits du parti dont on a si souvent redouté les exagérations, le parti démocratique. Il faut citer, entre autres, les circulaires publiées par MM. Carnot, Charton et leurs amis, comme présentant ce mélange réconfortant d'idées nobles et de sentimens modérés. La profession de foi d'un ouvrier typographe, M. Blanc, qui se présente dans la première circonscription de Paris, a révélé au sein des travailleurs une grande justesse d'appréciations, une remarquable netteté de vues unie au plus sage esprit de conciliation. Ce sont les bons jours de la vie politique que ceux où des opinions qui en d'autres circonstances s'étaient combattues avec une folle violence reconnaissent que leur hostilité n'avait été qu'une méprise, et qu'elles ont le droit de s'allier dans un même sentiment d'estime et de confiance. Une autre publication émanée d'un groupe bien différent a produit une sensation profonde : nous voulons parler des instructions que plusieurs archevêques et évêques ont adressées aux électeurs catholiques. On n'a pu se méprendre sur la signification libérale de ce document dans les circonstances présentes. L'acte des prélats qui ont pris ainsi la parole ne peut que servir dans leur sphère légitime les intérêts du catholicisme. C'est en tout cas une rupture honorable avec l'absolutisme grossier auquel *l'Univers* avait associé la politique du clergé en 1852. Enfin il se dégage des diverses circulaires un ensemble de critiques sur la politique courante que des esprits sensés et positifs ne sauraient dédaigner. Partout on a demandé le respect et l'extension des franchises municipales, notamment la nomination des maires par les électeurs; partout les candidats ont signalé la charge qu'impose aux populations une levée annuelle de cent mille hommes; partout on s'est plaint, en ayant le Mexique à la pensée, des expéditions lointaines; partout enfin on a signalé l'écueil des finances embarrassées par les budgets dispendieux. Ce ne serait pas donner une explication satisfaisante de l'unanimité de ces critiques que d'y voir la répétition d'un mot d'ordre. Les circulaires des candidats ne sont point des documens qui prétendent imposer au public des opinions individuelles préconçues. Le but et l'art, dans ces écrits, sont au contraire d'y réfléchir, comme en un miroir, les idées, les plaintes, les vœux qui flottent dans la conscience publique. Les hommes politiques y doivent donc voir un reflet approximatif des opinions générales; ce sont pour eux autant de pièces d'une enquête librement entreprise sur les dispositions de l'esprit public par des personnes qui ont un intérêt particulier à bien démêler et à exprimer avec exactitude ces dispositions.

Il nous reste à parler d'un trait caractéristique des élections de 1863 : le choix des candidatures éclatantes. Quand les circulaires ministérielles, les proclamations des préfets et les journaux officieux dénoncent dans le mouvement actuel une manœuvre des anciens partis, on cherche surtout un prétexte à cette accusation dans les noms des anciens hommes d'état et des anciens orateurs autour desquels les électeurs de nos grandes villes ont voulu se rallier. Ce prétexte peut servir à la polémique électorale; mais ceux qui en font usage auraient grand tort, si, une fois sortis du feu de la lutte, ils persistaient à le prendre au sérieux. Nous ne sommes point, quant à nous, suspects de tendresse pour la gérontocratie. Convaincus que la presse ne peut remplir sa mission et être utile qu'à la condition de conserver envers tous l'indépendance de ses jugemens, nous n'avons jamais fait dégénérer l'amitié politique en molle complaisance et en puérile adulation. Pleins d'estime et de déférence pour les grands talens et les vieux services, nous n'oublions point que les organes de la presse ne doivent pas être attachés aux hommes éminens qu'on appelle des chefs politiques par des liens de discipline; mais nous savons que notre premier devoir est de représenter vis-à-vis de ces hommes les vœux et les exigences de l'opinion publique, de laquelle la presse doit uniquement relever, si elle veut conserver sa dignité et sa valeur. Professant de tels principes et ayant l'habitude de les appliquer, nous nous sentons à l'aise pour rectifier l'interprétation erronée que la presse gouvernementale s'efforce de donner aux candidatures des anciennes illustrations parlementaires. Cette interprétation n'eût éte juste que si les hommes éminens auxquels on fait allusion, MM. Thiers, Rémusat, Berryer, Dufaure, Odilon Barrot, Marie, eussent devancé par leur impatience les vœux des électeurs; nous eussions, pour notre compte, regardé une telle impatience comme une faute, et, pour la prévenir, nous n'avons pas craint de faire un effort qui nous était pénible parce qu'il pouvait être désagréable à des hommes que nous respectons. A nos yeux, pour que le mouvement électoral eût une véritable signification et une force réelle, il fallait lui laisser sa spontanéité naturelle. C'est aux électeurs, disions-nous, d'aller chercher les candidats, et non aux candidats considérables de briguer longtemps d'avance le choix populaire. Les choses se sont passées comme nous l'avions désiré. Il n'est ignoré aujourd'hui de personne qu'il a fallu remporter une véritable victoire sur M. Thiers pour lui faire accepter la candidature. Tout le monde sait que le parti de M. Berryer avait la plus vive répugnance à prendre part aux élections. M. Marie n'a jamais passé pour être très avide de la députation. Quant à M. Dufaure, qui a montré dans cette occasion une hauteur et une dignité de caractère qu'on ne saurait trop louer, il n'a cédé qu'à la dernière heure aux instances dont il était l'objet. Les grands candidats ont donc été demandés, ils ne se sont pas offerts. Il importait à leur honneur comme hommes publics qu'il en fût ainsi; mais cela importait aussi au sens des élections et à l'efficacité du mandat qui pourra leur être donné. La façon dont les électeurs les poussent vers

la chambre efface en quelque sorte les vieilles couleurs de partis attachées à la réputation de ces hommes politiques : elle leur donne une signification nouvelle, elle définit leur mandat, elle le concentre pour ainsi dire sur une question d'avenir, sur la liberté. Maintenant pourquoi les électeurs ont-ils recherché ces noms de préférence, et pourquoi les offres de candidatures se sont-elles multipliées pour plusieurs? La raison en est simple : elle se trouve et dans la nature du suffrage universel et dans la politique restrictive pratiquée parmi nous depuis douze ans. Pour être élu, il faut être connu, et le suffrage universel, en donnant le vote à tous, réclame ces grandes notoriétés qui ne peuvent être ignorées de personne. Le gouvernement doit bien connaître à la pratique cette exigence du suffrage universel, car à l'inconvénient que peuvent avoir nombre de ses candidats d'être inconnus aux populations il supplée en les plaçant sous la recommandation de la plus grande notoriété du pays, celle de l'empereur, et par l'actif patronage des administrations locales. La liberté de la presse, l'usage des droits nécessaires à la vie publique fourniraient aux candidatures libres des moyens de propagande, de communication et de concert qui pourraient satisfaire à ce besoin du suffrage universel; mais, nous le demanderons au gouvernement et à ses organes, est-ce la faute de l'opinion libérale, qui imprime en ce moment une première impulsion à notre vie politique, si ces moyens d'organisation élémentaire lui manquent encore? Est-ce sa faute si aucune notabilité politique nouvelle n'a pu se produire en France depuis douze ans? Force était donc aux électeurs, pour s'assurer des seules chances qu'ils eussent d'obtenir la représentation de l'opinion libérale au sein du corps législatif, d'adopter comme moyen de ralliement les seules grandes notoriétés existantes, et de les aller chercher où elles se trouvaient, parmi ces hommes des anciens partis dont le retour semble tant offusquer le pouvoir. Il n'y a eu là nul mot d'ordre, nulle préméditation, nulle de ces combinaisons où les adversaires, s'abusant eux-mêmes, veulent voir des intrigues. Il n'y a eu que la conséquence naturelle et nécessaire d'une situation que nous consentirons à qualifier d'étrange, pourvu que l'on nous accorde qu'elle est en grande partie l'ouvrage même des lois restrictives contre lesquelles l'opinion libérale s'efforce aujourd'hui de réagir par les voies constitutionnelles.

Nous pourrions sans doute aller plus loin dans l'analyse des questions que soulève le présent mouvement électoral; nous pourrions par exemple examiner les conséquences de la politique que le gouvernement a cru devoir suivre dans les élections. Il y aurait là, en se plaçant au point de vue le plus impartial, le plus positif, le plus dégagé de préventions hostiles, de curieuses observations et de précieux enseignemens à recueillir; mais, pour aborder cet intéressant sujet d'études, nous préférons attendre que le résultat des élections soit connu. Cependant, dès à présent, nous nous refusons à voir dans les circulaires ministérielles lancées pendant la lutte les

indices du jugement définitif que le gouvernement portera sur le mouvement électoral, lorsque, la lutte terminée, il en considérera de sang-froid le sens et la portée. Une certaine véhémence est reçue dans les polémiques électorales; les journaux officieux se sont donné à cet égard libre carrière, et c'est dans leurs colonnes seules, tandis que les journaux de l'opposition se renfermaient dans les limites de la discussion la plus modérée, que nous avons retrouvé ces excès de personnalités qui ont tant nui en France au crédit de la presse. Ces vivacités, que la chaleur du combat explique quelquefois et ne justifie jamais, n'ont pas pénétré, nous en sommes sûrs, dans l'esprit méditatif et expérimenté de l'empereur. Si le mouvement électoral révèle certains besoins de l'opinion et certaines difficultés dans la pratique actuelle du gouvernement, il n'y a rien dans la constitution et dans les déclarations réitérées de l'empereur qui le puisse empêcher d'aviser par d'opportunes concessions et de sages réformes aux mobiles exigences de l'esprit public et des affaires. L'empereur sait mieux que personne que la vitalité des institutions tient à leur flexibilité, et que le succès des hommes d'état dépend de l'attention qu'ils prêtent aux signes du temps et de la dextérité avec laquelle ils modifient leurs procédés à mesure que les situations varient. L'histoire de l'Europe depuis un siècle nous apprend que l'existence des gouvernemens qui ont cru trouver à un certain moment leur sécurité dans une politique restrictive n'a été qu'une série de capitulations, et l'histoire de l'Angleterre a prouvé que le pouvoir gagne toujours beaucoup plus à ces capitulations qu'il ne semble y perdre, quand elles sont faites à propos et de bonne grâce. Aussi, quelle que soit l'issue des élections, nous sommes d'avance persuadés qu'elles laisseront la France sur la voie des progrès constitutionnels et libéraux.

S'il était besoin d'invoquer d'autres exemples en faveur de l'esprit de conciliation et de concession, nous en trouverions un sous nos yeux mêmes dans le triste état où un maladroit et hargneux esprit de résistance et de chicane place la Prusse. Quel fâcheux spectacle donne à cette heure un pays que le libéralisme européen s'était habitué à considérer comme devant présider au développement progressif de l'Allemagne! M. de Bismark n'avait-il point un meilleur emploi à faire de son intelligence et de son caractère remuant et hardi? Au temps où nous vivons, il est difficile de comprendre qu'il puisse exister un conflit entre un gouvernement national et une chambre nationale qui vient à peine de recevoir son mandat du pays; mais, quand un tel conflit se produit, il n'est guère possible de ne pas donner tort au gouvernement. Comment en effet un gouvernement qui a pour lui l'unité des délibérations, l'unité de l'action et tous les moyens de prestige et d'influence, peut-il laisser naître et s'envenimer à ce point l'antagonisme parlementaire? Il y a là un défaut palpable de bon sens et d'adresse. L'absurdité de la crise prussienne paraît plus choquante encore quand on voit le ministère en placer dans une question d'étiquette le point

décisif. Ce sont en effet les membres du cabinet prussien qui ont pris la responsabilité d'une rupture définitive avec la seconde chambre, et cela sur le plus futile prétexte, en émettant la prétention, en leur qualité de représentans de la couronne, de se soustraire au sein même de la chambre à l'autorité du président chargé de la direction des débats. La pratique de tous les états où le régime représentatif est en vigueur condamne la théorie du cabinet prussien. Le bon sens, justifié par l'expérience, indiquait assez qu'il ne peut point y avoir deux autorités indépendantes au sein d'une assemblée représentative, et que tout ministre y doit, ne fût-ce que par courtoisie, respecter l'autorité du président dans la conduite de la discussion; mais il fallait un prétexte au cabinet pour se débarrasser de la chambre, et M. de Bismark n'a pas hésité à chercher celui qu'il eût dû, ce nous semble, éviter avec le plus de soin, puisqu'il compromet également la dignité de la couronne et l'honneur de la chambre populaire. Et quel moment choisit le cabinet de Berlin pour suspendre en fait la constitution prussienne et mettre devant l'Europe la Prusse dans un état de désorganisation politique qui est pour lui une cause d'affaiblissement moral? C'est justement le moment le plus critique que la politique extérieure de la Prusse ait traversé depuis longtemps, le moment où le cabinet de Berlin a pris et conserve dans la question polonaise une attitude qui a mérité le blâme de l'Europe libérale, et qui met les intérêts prussiens en péril. La politique de la cour de Berlin dans la question polonaise fait revivre en effet cet assujettissement de la Prusse à la Russie qui autrefois a si souvent blessé l'amour-propre des Allemands, et a entraîné les Prussiens dans les difficultés les plus graves. C'est avec un sincère chagrin que nous voyons le gouvernement du roi Guillaume se jeter ainsi en même temps dans les complications intérieures et dans les obscures complications extérieures que peuvent lui susciter les accidens des affaires de Pologne.

La question polonaise à notre avis s'aggrave par sa durée même. L'état de ce malheureux pays est une obsession douloureuse pour la conscience de l'Europe. Il se passe là des faits monstrueux qui laissent des remords aux peuples et aux gouvernemens qui en demeurent les paisibles spectateurs. La publicité russe elle-même ne craint pas de nous apprendre que des troupes moscovites, dans leur sauvage emportement, ne veulent pas faire de prisonniers et passent par les armes des vaincus dont le seul crime est de combattre pour la liberté de leur religion et l'affranchissement de leur pays. Une autre fois l'Europe apprend par la publication du rapport récent d'un conseiller d'état russe que l'on prépare à Saint-Pétersbourg un vaste projet de dépossession des Polonais de la Lithuanie et des autres provinces unies à la Russie. Il s'agit d'imposer aux propriétaires polonais, nobles et bourgeois, la vente forcée et immédiate de leurs biens, c'est-à-dire en réalité que l'on veut opérer la confiscation en masse des biens des propriétaires lithuaniens. De tels actes, de tels projets, véritables inspira-

tions d'une barbarie qu'on ne supposait pas si rapprochée de nous, peuvent-ils être tolérés plus longtemps? Le moins que l'on puisse demander à la Russie, c'est l'armistice dont le cabinet anglais a eu l'idée, et l'ouverture de conférences où l'Europe pourrait exercer le droit, que le cabinet russe ne lui a point dénié, d'intervenir dans le règlement des affaires polonaises. D'ailleurs combien de temps perdu, et combien ces pertes de temps sont cruelles pour l'humanité! Il y a un mois qu'ont été reçues les réponses du prince Gortchakof aux premières communications des puissances, et c'est à peine si l'on annonce que la France, l'Angleterre et l'Autriche se sont mises d'accord pour faire à la Russie de nouvelles ouvertures. Sans doute les propositions concertées des trois puissances feront faire un pas décisif à la question diplomatique; mais la cour de Pétersbourg cherchera encore à gagner du temps, et le temps qu'elle gagnera ne fera malheureusement que prolonger le carnage et la dévastation qui épuisent la Pologne. Quoi qu'il en soit, il importe que le débat entre la Russie et l'Europe civilisée soit serré, précisé et conduit à une prompte conclusion. La France surtout doit avoir hâte de savoir à quoi s'en tenir: il faut qu'elle sache si la Russie veut accorder d'abord un armistice, puis les satisfactions nécessaires à la nation polonaise; à défaut de toute réponse satisfaisante de la part de la Russie, il faut qu'elle sache si elle doit prendre efficacement en main la cause de la Pologne, ou si elle doit abandonner ce pays à une impuissante et malfaisante domination. Un sentiment d'humanité nous commanderait de ne plus laisser aux Polonais l'espoir du secours de la France, si nous n'avons pas pas pris bientôt notre parti des extrémités auxquelles peut nous conduire notre diplomatie, incapable de ramener seule la cour de Russie au sentiment de la justice et de la véritable politique.

La lutte qui se poursuit aux États-Unis est plus sanglante encore, et n'est pas moins douloureuse pour les sentimens et les intérêts de l'Europe; mais là du moins, entre les deux partis qui combattent, il n'en est point dont on puisse dire qu'il est l'opprimé, et il n'existe pas ces odieuses disproportions de forces qui révoltent les témoins impartiaux. Là, le parti qui est au fond et qui se montrera en définitive le plus faible soutient la mauvaise cause a été l'agresseur, s'est révolté contre la constitution nationale, et d'ailleurs soutient la lutte avec une énergie trop souvent victorieuse. La malheureuse armée du Potomac vient d'éprouver un nouvel échec et d'être repoussée encore une fois au-delà du Rappahanock. Le plan du chef fédéral, le général Hooker, était d'une conception hardie, et tendait à couper les confédérés de Lee de leur base de Richmond et à les envelopper; mais dans la pratique les diverses attaques exécutées par les fédéraux n'ont point coïncidé et ont abouti à des échecs et à des retraites successives. Cependant ce succès, purement défensif, demeure sans résultat pour les confédérés : leur armée victorieuse n'a pas pu poursuivre l'armée fédérale, et celle-ci a reçu des renforts qui ont immédiatement réparé ses pertes.

Tandis qu'entre Washington et Richmond les deux partis accumulent leurs plus nombreuses armées et se livrent sans résultat des batailles gigantesques, c'est ailleurs, sur le cours du Mississipi, que se fait la véritable guerre politique, celle qui peut assurer l'incontestable suprématie du nord et l'abaissement définitif du sud. Or, de ce côté, la fortune semble depuis quelque temps sourire aux troupes et aux escadres de l'Union. Les confédérés ont abandonné ou sont menacés de perdre bientôt leurs plus fortes positions sur le Mississipi. Le jour où l'Union sera maîtresse du grand fleuve, la séparation des états de l'ouest ne sera plus à redouter; les états confédérés perdront tout espoir de s'étendre et tout moyen de s'appuyer sur la rive droite du Mississipi. Emprisonnés entre le fleuve et la mer, privés de toute expansion, réduits à vivre sur eux-mêmes, on pourra leur laisser l'indépendance, s'ils y tiennent; mais cette indépendance ne sera plus un danger pour la grande république du travail libre, ni, au point de vue politique comme au point de vue des intérêts matériels, une conquête bien précieuse et bien glorieuse pour la république du travail esclave.

Les chambres belges viennent de terminer leur session législative, et la Belgique a, elle aussi, sa fièvre électorale. C'est une occasion naturelle pour nous de mentionner rapidement quelques-unes des mesures qui ont signalé cette dernière session. Parmi ces mesures, nous citerons le rachat du péage de l'Escaut. Le gouvernement belge s'est toujours fait remarquer par son intelligence économique et sa sollicitude éclairée pour les intérêts commerciaux. Il devait avoir à cœur de faire disparaître ce péage, relique des temps de barbarie économique, d'affranchir d'une façon complète et définitive la navigation d'un fleuve aussi important que l'Escaut, et de faire disparaître les derniers vestiges des traités de Munster et de la Barrière. M. le comte Vilain XIIII avait entamé des négociations à ce sujet, M. le baron de Vrière les avait continuées; c'est le ministre actuel des affaires étrangères, M. Ch. Rogier, qui a eu l'honneur de les mener à bonne fin. Dès le 5 juin 1839, le gouvernement et les chambres, ne voulant pas que le commerce maritime eût à souffrir de la disposition du traité de paix du 19 avril qui établissait au profit de la Hollande un péage à percevoir sur tout pavillon naviguant dans l'Escaut, avaient décrété le remboursement de ce péage par l'état aux navires de toutes les nations. C'était pour celles-ci une faveur spontanément accordée par la Belgique, qui aurait rempli toutes ses obligations en se bornant à payer le péage pour ses propres navires sans s'inquiéter des autres nations. La charge toujours croissante qu'elle s'était imposée pour attirer dans l'Escaut le commerce du monde entier ne pouvait peser éternellement sur elle. Les autres gouvernemens ont compris qu'il y avait là une injustice; ils savaient d'ailleurs que le remboursement du péage de l'Escaut était le résultat non pas d'un traité international, mais d'une loi librement votée, et qui aurait pu être un jour librement abrogée par le parlement belge. Ils ont donc ad-

héré successivement aux propositions du gouvernement belge; ils ont admis le principe de la capitalisation du péage et promis un concours pécuniaire proportionnel à leur navigation dans l'Escaut. Le gouvernement des Pays-Bas de son côté, faisant preuve d'un esprit vraiment libéral, n'avait pas hésité à consentir au rachat du péage dès les premières ouvertures de la Belgique. Les bases du traité sont celles-ci : le péage perçu sur la navigation de l'Escaut et de ses embouchures est à jamais aboli moyennant une somme de 36,278,566 francs, dont un tiers sera payé après l'échange des ratifications, et les deux autres tiers en trois termes égaux, échéant le 1er mai 1864, le 1er mai 1865 et le 1er mai 1866. A dater du paiement du premier tiers, le péage cessera d'être perçu par le gouvernement hollandais. Les droits de pilotage sont notablement réduits; le droit de tonnage est aboli. Les quotes-parts réunies des puissances tierces se montent à 22,950,560 francs. L'Angleterre contribue au paiement de cette somme pour 8,782, 320 francs, la France pour 1,542,720 francs; la part contributive de la Belgique est de 13,328,006 francs. « L'état du trésor, dit l'exposé des motifs du projet de loi qui soumettait le traité à l'approbation des chambres, permettra de faire face à cette dépense sans recourir à aucun moyen extraordinaire. »

La Belgique a également conclu avec les Pays-Bas un traité de commerce et de navigation, et une convention qui met fin à un conflit fâcheux, en réglant, à la satisfaction commune, le régime des prises d'eau à la Meuse. Les chambres ont voté à l'unanimité les projets de loi approbatifs de ces divers traités, en félicitant le gouvernement d'avoir resserré plus intimement les liens qui unissent la Belgique à la Hollande; elles ont aussi donné leur approbation à une grande loi de concessions de chemins de fer, remarquable par l'esprit d'ensemble que l'intelligent ministre des travaux publics, M. Van der Stichelen, a l'habitude de porter dans les projets de ce genre.

Le vote de la loi des chemins de fer avait été précédé à la chambre des représentans par la discussion longue et animée d'une loi qui intéresse l'enseignement et les rapports de l'église et de l'état. Il s'agissait de mettre en harmonie avec la constitution et les principes généraux du droit la législation sur les bourses d'étude et les fondations faites en faveur de l'enseignement. Cette question mettait naturellement aux prises les deux partis qui divisent la Belgique, le parti catholique et le parti libéral, qui est au pouvoir. C'est en Belgique qu'il faut maintenant chercher le modèle des belles discussions de cet ordre, si utiles à l'éducation publique et à l'élucidation des droits de la société laïque et de l'état moderne en face des prétentions anciennes de l'église, trop souvent appuyées par un faux esprit de conservation. M. Frère-Orban a déployé dans ce débat la netteté d'esprit et la fermeté de principes qui le distinguent. Le ministre de la justice, M. Tesch, a soutenu avec une vigueur supérieure le choc des plus

fougueux orateurs catholiques; mais l'incident le plus intéressant peut-être de cette discussion, c'est le début tout à fait remarquable d'un nouveau député, d'un jeune homme qui a vingt-sept ans à peine, M. Bara. Rapporteur de la loi, M. Bara en a suivi toute la discussion en montrant, dès son coup d'essai, les qualités les plus distinguées d'un orateur politique. Le succès de M. Bara, relevé par sa jeunesse, a fait sensation en Belgique, et, quoique chez nous la politique soit peu éprise des jeunes gens, nous envoyons volontiers de France au jeune député belge notre tribut d'applaudissemens et d'encouragemens.

Les élections qui vont commencer en Belgique sont un autre spectacle, qui est par comparaison peu flatteur pour la France. Certes la démarcation des partis est fortement accentuée en Belgique : catholiques et libéraux vont aux élections avec la volonté sérieuse d'assurer le triomphe de leurs principes; mais le long usage du vote, la jouissance demi-séculaire de toutes les libertés ont habitué les Belges à exercer avec le plus grand calme le droit électoral. Un mandement très vif de l'évêque de Bruges n'a pas réussi à envenimer la lutte. Les élections du 9 juin se passeront donc sans le moindre trouble. A Bruxelles, où la supériorité du parti libéral est incontestée, les élections n'inspirent plus même d'intérêt depuis que les deux fractions de l'opinion libérale se sont mises d'accord pour réélire les onze députés sortans. Il n'y a qu'une tache à ce tableau : la ville d'Anvers, grâce à son agitation exagérée contre les fortifications, perd son ancien représentant, le vétéran du libéralisme belge, M. Ch. Rogier, qui, dans une lettre très digne, vient d'annoncer qu'il ne solliciterait plus les suffrages de ses anciens commettans.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

—

Dans un précédent numéro de la *Revue des Deux Mondes* (1er janvier 1863), nous avons appelé l'attention du monde savant et du monde instruit sur un ouvrage, intéressant à tous les points de vue (1), science, industrie, mœurs, agriculture, histoire naturelle, etc. Il manquait à cette publication une annexe importante dont nous n'avons pas nommé l'auteur, et dont nous n'avions pas encore pu prendre connaissance. Ce travail nous est communiqué aujourd'hui, et nous voulons réparer une omission qui laisserait incomplète l'utilité des notes si précieuses de M. Maillard, d'autant

(1) *Notes sur l'île de La Réunion*, par M. L. Maillard.

plus qu'ici il ne s'agit plus seulement de compléter la description de notre belle colonie, mais bien d'apporter des matériaux au grand édifice de la science naturelle en général. C'est le savant M. Deshayes, illustré par d'immenses travaux sur cette matière, qui s'est chargé de la conchyliologie, ou pour mieux dire de la malacologie relative aux trouvailles et découvertes de M. Maillard. Cette annexe forme donc un travail du plus grand intérêt, et l'on peut dire qu'elle est un monument acquis à la science dans une de ses branches les plus ardues.

Beaucoup de personnes dans le monde se doutent peu du rôle immense que jouent les mollusques dans l'économie de notre planète. On s'en pénètre en lisant les pages par lesquelles M. Deshayes ouvre l'étude spéciale dont nous nous occupons ici. La conscience et la modestie, conditions essentielles du vrai savoir, obligent ce grand explorateur à nous dire que la connaissance de vingt mille espèces provenant de toutes les régions du monde n'est rien encore, et que de trop grands espaces sont encore trop peu connus pour qu'il soit possible d'entreprendre un travail d'ensemble satisfaisant. Si un pareil chiffre et celui qu'on nous fait entrevoir nous étonnent, reportons-nous au noble et poétique livre de M. Michelet, *la Mer*, et notre imagination au moins se représentera la puissante fécondité qui se produit au sein des eaux, et qui n'a aucun point de comparaison avec ce qui se passe sur la terre. C'est là que la nature, échappant à la destruction dont l'homme est l'agent fatal, et se dérobant à plusieurs égards à son investigation, enfante sans se lasser des êtres innombrables dont l'existence éphémère se révèle plus tard par l'apparition de continens nouveaux, ou par l'extension des continens anciens. Cette incessante et universelle formation de la terre par les mollusques commence aux premiers âges du monde. C'est sous cette forme élémentaire d'abord et de plus en plus compliquée que la vie apparaît, mais avec quelle profusion étonnante! Notre monde, nos montagnes, nos bassins, les immenses bancs calcaires qui portent nos moissons ou qui servent à la construction de nos villes ne sont en grande partie qu'un amoncellement, une pâte de coquillages, les uns d'espèce si menue qu'il faut les reconnaître au microscope, les autres doués de proportions colossales relativement aux espèces actuellement vivantes. Ainsi les grands et les petits habitans des mers primitives ont bâti la terre et ont constitué ses premiers élémens de fécondité. Ils ont disparu pour la plupart, ces travailleurs du passé à qui Dieu avait confié le soin d'établir le sol où nous marchons; mais, leur œuvre accomplie sur une partie du globe, n'oublions pas que la plus grande portion de ce globe est encore à la mer et que la mer travaille toujours, que ses vastes bassins tendront toujours à se combler par l'entassement des dépouilles animales qui s'y accumulent et par le travail ininterrompu des coraux et des polypiers, enfin qu'on peut admettre l'idée de leur déplacement partiel sans secousse, sans cataclysme, et sans que les générations qui peuplent la terre s'en

aperçoivent autrement qu'en se transmettant les unes aux autres les constatations successives de cette insensible révolution.

Le rôle des habitans de la mer et celui des mollusques en particulier, à cause de leur abondance inouie, est donc immense dans l'ordonnance de la création. Tout en constatant les importans et vastes travaux de ses devanciers et de ses contemporains adonnés à ce genre de recherches, M. Deshayes ne pense pas que le moment soit venu d'entreprendre la grande statistique de la mer. Des documens que nous possédons, on pourrait, selon lui, tirer des notions d'une assez grande valeur; « mais dans l'état actuel de la science ce travail, dit-il, ne satisferait pas les plus impérieux besoins de la géologie et de la paléontologie, car il ne s'agit pas de savoir quelle est la population riveraine de certains points de la terre : il est bien plus important de connaître la distribution des mollusques dans les profondeurs de la mer, de déterminer l'étendue des surfaces qu'ils habitent, la nature du fond qu'ils préfèrent, et ce sont ces recherches, ce sont ces documens qui manquent à la science. »

Il résulte de ceci que dans la mer la vie a son ordonnance logique comme partout ailleurs, et que ce vaste abîme ne renferme pas l'horreur du chaos, ainsi qu'au premier aperçu l'imagination épouvantée se la représente. Tous ces grands tumultes, ces ouragans, ces fureurs qui agitent sa surface passent sans rien déranger au calme mystérieux de ses profondeurs et aux lois de la vie, qui s'y renouvelle dans des conditions voulues. « Pour entreprendre des investigations complètes, dit encore M. Deshayes, il faut mesurer les profondeurs, reconnaître la nature des fonds, suivre les zones d'égale profondeur, établir séparément la liste des espèces habitées par chacune d'elles : bientôt on reconnaît des populations différentes attachées à des profondeurs déterminées. »

Donc, si c'est avec raison que les géologues considèrent les coquilles, selon la belle expression de M. Léon Brothier, comme « les médailles commémoratives des grandes révolutions du globe, » il est de la plus haute importance d'étudier leur existence actuelle, destinée probablement à marquer un jour les phases du monde terrestre futur, enfoui encore dans un milieu inaccessible à la vie humaine. C'est une grande étude à faire et qui n'effraie pas la persévérance de ces hommes paisibles et respectables dont la mission volontaire est d'interroger la nature dans ses plus minutieux secrets. Notre siècle, positif et avide de jouissances immédiates, sourit à la pensée d'une vie consacrée à un travail qui lui semble puéril; mais les esprits sérieux savent qu'à la suite de ces vaillantes investigations la lumière se fait, l'hypothèse devient certitude, et que d'un ensemble d'observations de détail jaillissent tout à coup des vérités qui ébranlent de fond en comble les plus importantes notions de notre existence. C'est la grande entreprise que la science accomplit de nos jours, et c'est par elle que les préjugés font nécessairement place à de saines croyances.

Nous avons donné de sincères éloges aux notes de M. Maillard sur ses travaux de recherche à l'île de La Réunion; nous ne pouvons mieux les compléter qu'en citant encore M. Deshayes. « Pour ce qui a rapport aux mollusques (de cette région), nous pouvons l'affirmer, et le catalogue le constate, personne avant M. Maillard n'en avait réuni une collection aussi complète... Parmi tant d'espèces contenues dans cette collection, il eût été bien étrange de n'en rencontrer aucune qui fût nouvelle. Loin de ce résultat négatif, nous avons eu le plaisir d'en reconnaître un grand nombre qui jusqu'alors avaient échappé aux recherches d'autres naturalistes. On remarquera surtout une addition notable à ces mollusques aborigènes et fluviatiles sur lesquels notre savant ami M. Morelet avait entrepris des recherches. Nous ne pouvions confier à de meilleures mains le soin de déterminer les espèces contenues dans ce catalogue. » Suit la description de trois genres nouveaux et de plus de cent espèces avec treize planches d'un travail exquis dues à l'habile dessinateur M. Levasseur. Cet ouvrage se recommande donc à tous les explorateurs de la faune malacologique comme un document d'une valeur incontestable.

GEORGE SAND.

Nous avons publié dans notre livraison du 15 décembre 1862 une nouvelle de M. Edgar Saveney, *Popovitza,* dont les scènes principales se passent à Routchouk, sur les bords du Danube, et dont un personnage porte le nom de Clician. Nous avons reçu à ce sujet, il y a quelques mois, une réclamation de M. Luca Clician, négociant à Routchouk, qui insistait pour décliner toute solidarité avec le personnage du roman, et qui nous prie de nouveau d'en avertir nos lecteurs. Nous ne faisons aucune difficulté d'accueillir sa demande. Le nom de Clician, assez commun parmi les Grecs qui habitent les bords du Danube, a été choisi arbitrairement par l'auteur de *Popovitza.* M. Luca Clician ne saurait en aucune manière être rendu responsable des actions ou des opinions d'un personnage de roman qui porte par hasard le même nom que lui (sans porter d'ailleurs le même prénom). Cette déclaration était sans doute inutile pour des lecteurs français; mais M. Luca Clician paraît attacher un grand prix à ce qu'elle lui parvienne, dans les pages mêmes de la *Revue,* sur les bords du Danube. Nous n'hésitons plus à lui donner cette satisfaction.

V. DE MARS.

LE BRÉSIL

ET LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

MŒURS ET PAYSAGES

II.

LA FAZENDA.

Passer du *rancho* à la *fazenda* (1), c'est entrer en pleine vie créole après avoir traversé les misères de la vie sauvage. Que le voyageur qui veut connaître à fond les mœurs brésiliennes ne redoute donc pas quelques fatigues; qu'il renonce à observer à Bahia ou à Rio-Janeiro une civilisation peu différente de celle de Lisbonne. S'il veut se sentir vraiment au Brésil, qu'il enfourche bravement une mule, affronte les *picadas* (sentiers) des forêts vierges, et cherche les créoles là où se sont conservées intactes les vieilles coutumes, dans une *fazenda*.

I.

Qu'est-ce que la *fazenda?* C'est une vaste étendue de terrains plantés de cannes à sucre ou de cafiers, et dont le centre est occupé par un grand rectangle de bâtisses blanches. Le côté réservé au maître, au *senhor*, s'annonce par une architecture régulière et un perron. Les poutres qui soutiennent la toiture, s'avançant de quelques pieds au-delà du mur extérieur, forment du côté du nord une *varanda* qui permet au *fazendeiro* de voir, à l'abri du soleil et de la

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

pluie, tout ce qui se passe dans la vaste enceinte. C'est là qu'on vient respirer les fraîches senteurs matinales ou les tièdes brises du soir. Deux ou trois négrillons jouant avec un *macaco* apprivoisé et quelques perruches bavardes aux pennes bleues égaient ce péristyle de leurs cabrioles et de leurs cris. En face s'étend une suite de grandes salles destinées à emmagasiner la récolte. A l'un des angles se trouvent les cylindres qui broient la canne ou les pilons qui écossent les grains. Toutes ces machines sont mues par une grande roue de bois que fait tourner une chute d'eau. Les deux autres côtés du quadrilatère, bâtis en terre glaise, contiennent les cases des nègres et des *feitors*. L'immense cour qui occupe le centre sert de séchoir pour le café, le mil, le coton, etc. On y entre par deux portes de bois qui séparent l'habitation du maître de celle des esclaves. Les magasins et le pavillon du *senhor* possèdent seuls un plancher, qu'on élève de quelques pieds au-dessus du sol, en prévision des inondations du solstice. Tous ces bâtimens n'ont qu'un rez-de-chaussée : la chaude température propre au pays explique facilement l'aversion des créoles pour les étages supérieurs.

Derrière la *fazenda* et à quelque distance, on rencontre, suivant la disposition des lieux, le *rancho*, le jardin, l'infirmerie, et les divers parcs affectés aux bœufs, aux brebis et aux cochons. A chacune de ces sections est attaché un homme de couleur ou un nègre de confiance; puis çà et là, au milieu des taillis, des *pastos* (pacages) ou au bord des chemins, on voit, adossées à un arbre, les huttes des *agregados* (1).

(1) On appelle ainsi les esclaves que les riches *fazendeiros* affranchissent dans leur testament, soit par tradition, soit pour récompenser de longs services, soit enfin par réminiscence des bulles pontificales. Le plus souvent ces gens, énervés par la servitude, surtout lorsque la liberté leur vient tard, ont hâte de se livrer au plus complet *far niente*, sous prétexte de se reposer de leurs longs labeurs. Ils se retirent alors dans un coin de forêt, toujours sur les possessions de leur ancien maître, s'y construisent une cabane avec quelques pieux et de la terre glaise, sèment quelques grains de *feijão* et de mil autour de leur demeure, et passent le reste de l'année dans ce repos absolu qu'ils ont rêvé toute leur vie comme l'idéal de la félicité humaine. Leurs enfans, élevés dans la liberté la plus complète, se considèrent naturellement comme les propriétaires du sol, et lorsque le *fazendeiro* veut défricher ses bois, il est d'ordinaire obligé de recourir à la force pour faire déloger ses locataires. Cette vie purement végétative est la seule que semble pouvoir mener un ancien esclave. Le nègre et l'Indien ne voient rien au-delà; le mulâtre lui-même, abruti depuis son enfance, suit leur exemple. Les plus intrépides se contentent d'élever de la volaille ou des cochons; mais il est rare que leurs élèves arrivent à bien à cause des *gatos do matto* (chats sauvages) du voisinage. Quelquefois cependant on voit se réveiller en eux quelques germes de l'activité européenne perdue dans leur sang; mais les industries auxquelles ils se livrent ont naturellement un caractère tout primitif et enfantin. Il en est deux surtout qui m'ont frappé, et sur lesquelles je reviendrai plus loin, celles du *feticeiro* (sorcier) et du *formigueiro* (destructeur de fourmis).

Autour de la *fazenda* s'étendent, sur un espace de plusieurs lieues carrées, les plants de cafiers, les pacages, les champs de cannes ou de cotonniers, et enfin, à la périphérie, de larges zones non encore exploitées de forêts vierges. Tout cela est traversé de *picadas* qui le plus souvent, surtout dans la saison des orages, ne présentent qu'un pêle-mêle sans nom d'ornières profondes, de ruisseaux fangeux, de troncs déracinés et d'épaisse poussière; mais quelle splendeur dans le paysage! que d'harmonie dans le ciel! Tantôt ce sont des troupeaux de mules ou de bœufs à demi sauvages que vous rencontrez dans les plantations abandonnées et transformées en *pastos* (pacages), tantôt des oasis de verdure dont les arbres, faisant voûte, arrêtent les rayons du soleil et vous pénètrent des plus suaves senteurs. Au-dessus de vos têtes, de petits ouistitis, suspendus aux lianes, cabriolent avec de charmantes grimaces, tandis que, sous le vert sombre des feuilles, des milliers d'oiseaux au plumage éclatant chantent leurs joies, leur butin ou leurs amours. Par intervalles, un *araponga*, perché sur un vieux tronc dénudé par les siècles ou par la foudre, domine tout ce caquetage de ses notes sonores. Cette vierge et sauvage nature, qu'on pouvait contempler encore, il y a quelques années, aux portes de Bahia et de Rio-Janeiro, s'éloigne de jour en jour; le café épuise le sol, et, comme l'Indien et le jaguar, la forêt recule devant le colon et la civilisation.

Le mode de préparation des terres est le même pour toute sorte de culture. On met le feu au bois ou au taillis qui recouvre le champ qu'on veut ensemencer. Si l'on s'attaque à une forêt vierge, l'opération dure quelquefois des semaines entières. Souvent survient un orage qui arrête tout. On recommence alors le lendemain et les jours suivans, jusqu'à ce que les arbres soient tombés, et que la plupart aient été réduits en cendres. Lorsqu'on opère sur un terrain en pente, on réserve de distance en distance des troncs qu'on place en travers pour empêcher les pluies de raviner le sol. Cette méthode de défrichement, qui s'éloigne si fort de nos habitudes, et que les Européens ont tant blâmée, est la seule praticable au Brésil. La hache n'a aucune prise sur cette vigoureuse végétation. Le bois, d'une dureté excessive par suite de l'énorme quantité de ligneux que dans ce climat la séve condense sans cesse dans les cellules de la plante, résiste aux outils les mieux trempés, et épuiserait inutilement les forces du nègre. D'un autre côté, point de routes, point de débouchés à un utile emploi de ces richesses. Le feu est donc le seul agent qui puisse en débarrasser le sol. Ajoutons que les cendres ainsi obtenues forment le plus énergique engrais qu'on puisse imaginer. C'est pour ainsi dire la quintessence du terrain préparée par la lente élaboration des siècles et rendue au réservoir commun. Cette cou-

tume entraîne néanmoins quelques inconvéniens. Maintefois, surtout quand le vent s'élève, le feu gagne la plantation voisine. Le moyen usité en pareil cas pour arrêter l'incendie mérite d'être noté. Une escouade de nègres va déposer des fagots secs à quelques mètres du brasier sur une ligne parallèle aux champs qu'on veut préserver, et y promène la torche. L'air placé entre les deux foyers de combustion, s'échauffant rapidement, devient plus léger, s'élève et forme un vide qui, attirant aussitôt la flamme, l'empêche de se porter du côté opposé et de gagner plus loin.

Des effets d'un autre ordre atteignent l'homme lui-même, et le voisinage des forêts incendiées n'est pas sans exercer une action fâcheuse sur les constitutions délicates. Les torrens de gaz que le feu dégage pendant des semaines entières sur une immense étendue de terrains, finissent par oppresser gravement la poitrine et embarrasser les poumons. La première fois que je chevauchai dans la *serra* (chaîne de montagnes) qui entoure Rio-Janeiro, l'air, vers le milieu de la journée, me sembla plus lourd que sur le bord de la baie, bien que le contraire dût arriver, puisque je me trouvais déjà au milieu des montagnes. En même temps le ciel me paraissait moins limpide, et des horizons fauves avaient remplacé les teintes d'azur. J'attribuai d'abord cet effet à la fatigue de mes organes. Cependant une certaine oppression qui rendait la respiration laborieuse m'annonçait qu'il se passait dans l'atmosphère quelque chose d'anormal. Enfin, à un coude de la route, me trouvant en face du sòleil, je le regardai fixement; ce n'était plus l'astre éblouissant des tropiques nageant dans des vapeurs de pourpre et d'or, mais un disque d'un rouge sombre perdu dans un brouillard d'hiver. Mon étonnement redoubla. Profitant d'une halte que le guide faisait pour équilibrer les bagages, je lui indiquai du doigt l'objet de mes préoccupations. — *He queimada* (c'est un incendie), me répondit-il aussitôt avec ce laconisme qui caractérise la race portugaise. Je ne m'expliquais pas trop comment un incendie que je ne voyais pas pouvait à ce point obscurcir le soleil et rendre l'air irrespirable. Quelques instans après, comme nous atteignions le sommet d'une colline dont les plantations encore peu élevées permettaient à la vue de s'étendre au loin, j'eus le mot de l'énigme. Ce n'était pas un incendie, mais bien des centaines d'incendies qui s'élevaient de tous les points de l'horizon. Nous touchions alors au printemps austral, et les *fazendeiros* se hâtaient de brûler les forêts et les champs en friche qui devaient servir aux semailles. La plus petite ondée suffit pour dissoudre ou entraîner les gaz que la combustion a répandus dans les airs; mais j'ai vu quelquefois s'écouler des semaines entières sans pluie au plus fort des *queimadas*, et bien que la chaleur ne fût pas encore excessive, je dois

avouer que c'est dans ces momens que j'ai le plus souffert au Brésil. Ces incendies durent ordinairement six semaines ou deux mois. Commencés en juillet ou en août suivant la latitude, ils doivent être terminés dans le courant de septembre ou d'octobre, afin qu'on ait le temps de planter et d'ensemencer avant la saison des pluies.

Avant d'arriver à une *fazenda*, le voyageur, en observant les terres cultivées qu'il traverse, peut déjà se rendre compte des diverses formes que revêt l'exploitation du sol au Brésil. Les cafiers, les cannes à sucre, les cotonniers appellent successivement son attention.

La culture la plus importante du Brésil est sans contredit celle du cafier. Cet arbre ne s'élève pas très haut. Les feuilles rappellent assez celle du laurier, tout en étant plus petites et plus écartées. Les plants sont rangés en ligne le long des mornes, comme les vignes des coteaux bordelais, seulement plus espacés. Le cafier ne commence guère à entrer en rapport qu'au bout de quatre ou cinq ans. Après une vingtaine d'années, la séve s'épuise; mais si l'on coupe les branches, opération qui donne une nouvelle énergie au tronc, on obtient encore dix années de récolte. Les fleurs du cafier sont blanches, à cinq pétales, et disposées en grappes; le fruit, quand il commence à mûrir, ressemble à une petite cerise rouge. Le goût de l'enveloppe n'est pas désagréable; dès qu'elle noircit, les graines sont mûres, et l'on fait la récolte. A mesure qu'ils sont détachés de l'arbre, les fruits sont portés sur une aire placée d'ordinaire devant l'habitation; là le soleil sèche les graines et achève de noircir l'enveloppe. Après quelques jours d'exposition en plein air, on les porte sous des pilons de bois mus par une roue hydraulique. Chaque fruit contient deux graines juxtaposées par leurs surfaces planes et retenues par l'enveloppe. Le mouvement de va-et-vient des pilons sépare facilement la graine du péricarpe. Il ne reste plus qu'à passer au crible. Les grains les plus gros et les plus mûrs sont mis de côté et réservés pour l'usage du *fazendeiro*. Trois ou quatre années d'emmagasinage leur donnent une force et un arome dont les Européens n'ont aucune idée. La grande occupation des nègres entre l'époque des semailles et celle de la récolte est le sarclage des plantations. Il faut avoir vécu sous les tropiques pour se rendre compte de la rapidité et de la puissance qu'acquiert la végétation dans la saison des orages, lorsque l'eau, le soleil et l'électricité ruissellent de toutes parts. Sucre, café, coton, seraient rapidement étouffés par le *capim* (mauvaises herbes), si on ne se hâtait de l'arracher.

Le café épuise le sol. Un terrain qui a alimenté une plantation de cafiers pendant vingt ou trente ans est une terre complétement

perdue pour l'agriculture. Il faut attendre qu'une autre forêt vierge tire des entrailles du sol les élémens d'une végétation nouvelle. J'ai vu d'anciennes plantations de café abandonnées, au dire des gens du pays, depuis bien des années. L'œil n'apercevait que des mornes dénudés à leur sommet, et presque sans trace de végétation, chose étrange dans une terre où la séve semble même jaillir de la pierre. Les pluies, n'étant arrêtées par aucun obstacle, avaient emporté le sol arable, et laissaient la roche à découvert. La vallée, il est vrai, profitait de ces détritus. Là, les plantes, trouvant un point d'appui pour retenir l'humidité, s'élèvent en toute hâte, gagnent peu à peu le pied de la colline, et indiquent qu'elles la reconquerront un jour. C'est ainsi que, dans une longue succession de siècles, se sont formées et se forment journellement les forêts qui recouvrent les montagnes de granit.

Les plantations de cannes à sucre sont plus aisément reconnaissables que celles de cafiers; elles ressemblent, à s'y méprendre, à des champs de roseaux. La grosseur des cannes varie suivant l'altitude ou plutôt suivant la quantité d'eau et de soleil qu'elles reçoivent. J'ai vu plusieurs fois sur les plateaux de l'intérieur la canne indigène, que les noirs appellent canne de *macaco* (canne de singe); elle m'a généralement paru de la grosseur d'un roseau ordinaire, tandis que certaines espèces atteignent, dans les régions basses et humides, des proportions gigantesques. Le mode de culture varie aussi suivant la localité. En certains endroits, on pratique des coupes annuelles dans la même plantation pendant plusieurs années de suite, tandis que dans d'autres on se contente d'une ou de deux.

La fabrication du sucre est trop connue pour que j'entre dans de longs détails à ce sujet. La tige coupée est immédiatement portée sous un cylindre qui la broie. Le jus, de couleur verdâtre, est conduit par une rigole dans une série de chaudières qui le concentrent graduellement. Les gens du pays attribuent à cette liqueur une foule de propriétés curatives, et ne manquent pas de s'en régaler. Les noirs surtout en font grand usage, mais ils trouvent plus commode de mordre à pleines dents dans la canne. La liqueur ainsi obtenue a une saveur fraîche et sucrée, tandis que le jus venu des cylindres, contenant tous les sucs qui se trouvent dans la tige, laisse à la bouche un arrière-goût d'herbage. Quelques pintes de lessive tirée des cendres de certaines plantes riches en potasse entraînent la plus grande partie de ces matières; le reste est éliminé plus tard par la clarification.

Quand l'action du feu commence à se faire sentir, un esclave posté devant la dernière chaudière observe attentivement la coloration de la liqueur et les divers degrés de consistance : une longue

habitude lui tient lieu d'aréomètre. Dès que le jus tourne au sirop, il le retire et le verse dans des baquets, où il refroidit. Le sucre est fait : il se présente d'abord sous la forme de petits grains roussâtres. Il ne reste plus qu'à clarifier et à sécher. Le résidu de la liqueur, appelé mélasse, donne par la distillation la *cachaça*, ce nectar du nègre, de l'Indien et de beaucoup de blancs. Cette *cachaça*, après un séjour de quelques mois dans des tonneaux fabriqués avec de certaines espèces d'arbres, perd son goût sauvage, et devient une eau-de-vie que les connaisseurs mettent au rang du fameux rhum de la Jamaïque.

La culture du sucre exige plus de bras et plus de fatigues que celle du café, mais elle est plus productive, surtout depuis que les eaux-de-vie ont atteint un prix si élevé. Elle a cependant aussi ses inconvéniens. Quand l'année est trop pluvieuse, la séve, étant surchargée d'eau, ne se concentre pas facilement, et exige une cuisson très prolongée. Dans les années de sécheresse, la canne rend peu ; elle donne néanmoins toujours un produit, même dans les années les plus calamiteuses, tandis que le café peut manquer complétement. Malgré cette chance redoutable, c'est le café que les petits propriétaires cultivent de préférence. La récolte n'offre aucune difficulté. S'ils n'ont pas de machine pour la décortication du grain, ils vont chez le voisin. La construction et l'entretien d'une sucrerie exigent au contraire des avances considérables que peuvent faire seuls les riches planteurs.

La culture du coton ne date pas de loin au Brésil, et, sauf quelques localités, on peut dire qu'elle n'y est encore qu'exceptionnellement répandue. Peut-être la guerre civile qui désole les États-Unis lui donnera-t-elle une impulsion décisive. Cette culture, aussi simple que celle du café, exige encore moins de soins. Rien de plus pittoresque qu'un champ de cotonniers en fleur. L'arbre n'est pas d'ordinaire très haut, certaines espèces même ne sont que des arbustes traînant jusqu'à terre leurs nombreux rameaux; mais, dès que le bouton s'ouvre aux chaudes haleines du printemps, on voit la campagne parsemée de grands pétales jaunes qui semblent autant de papillons butinant dans la rosée du calice. Au bout de quelques semaines, ces fleurs se referment, pendant que d'autres éclosent. Le fruit mûrit aux rayons du soleil, le précieux duvet se forme. Bientôt le calice s'ouvre une seconde fois, étalant ces houppes soyeuses qui font l'admiration des étrangers et la joie de la plantation. Le soir, quand, après une journée brûlante, la coque, largement ouverte, laisse tomber ses touffes blanches en longues grappes et que la brise de l'océan vient agiter le feuillage des arbres, le spectacle devient indescriptible. A voir ces grappes folâtres frissonnant au moindre

souffle, tantôt se dérobant à demi, tantôt étalant avec orgueil leur incomparable blancheur, on dirait un immense bouquet agité par des mains invisibles.

C'est à ces trois termes, — sucre, café, coton, — que se réduit l'agriculture brésilienne. Le blé ne paraît sous forme de pain que sur la table des riches et des Européens; la classe pauvre et les habitans de l'intérieur ne le connaissent que de nom. On y supplée par le manioc, le riz, le maïs et le *feijão* (haricots). Quant aux autres denrées des tropiques, vanille, cannelle, cacao, caoutchouc, salsepareille, etc., ce sont les Indiens qui cueillent ces produits dans les forêts où le hasard les a jetés, et qui, à des époques fixes, viennent les troquer contre des vêtemens, des armes ou de la *cachaça* dans les comptoirs portugais.

Les ressources agricoles du Brésil nous étant ainsi connues, pénétrons dans la *fazenda*, et d'abord observons la vie du planteur. Cette vie est assez active pour le propriétaire sérieusement décidé à s'occuper de ses affaires. Dès la pointe du jour, il se lève, monte à cheval, et, accompagné d'un écuyer, profite de la fraîcheur du matin pour inspecter le travail des nègres et visiter ses domaines : parfois il a à réparer un pont emporté par un orage, à percer un nouveau chemin au milieu d'une forêt, à changer un *pasto* ou à faire monter une machine. De retour vers neuf heures, il fait rapidement sa toilette, et, traversant la *varanda* en allant déjeuner, emmène avec lui tous les convives que les hasards des chemins ont réunis dans la matinée : chasseurs, *mascates* (colporteurs), muletiers, etc. Les voyageurs qui arrivent de la *cidade* apportent les nouvelles du jour, et chasse, ministère, constitution, mules, nègres, tout est objet de discussion. Le repas achevé, chacun prend un *palhito* (cure-dent de bois), et revient sous la *varanda*, où les noirs apportent le café. Peu à peu le silence se fait dans l'habitation; les étrangers ont repris leurs mules et continuent leur chemin. Le *fazendeiro* profite alors de ce répit pour continuer son inspection, si quelque affaire urgente l'appelle au dehors. Dans le cas contraire, il rentre dans son appartement, fait sa sieste, lit les journaux, écoute les rapports des *feitors*, et met en ordre sa correspondance.

A trois heures, on se remet à table. Le personnel des convives a subi quelques changemens. Au lieu d'un *mascate*, on voit figurer quelque *gentleman* de la *cidade* qui, par ordre des médecins, vient attendre à la campagne que les fortes chaleurs soient passées. Une famille d'émigrans est venue demander l'hospitalité de la *posada* pour la nuit. Avec des hôtes d'origine si diverse, la conversation ne saurait languir. On atteint ainsi le moment où les feux du soleil commencent à diminuer. Vers quatre ou cinq heures, chacun va

respirer la brise du soir; la journée est finie, elle ne se prolonge que pour les nègres. La nuit venue, on sert le thé. Tous les voyageurs que le crépuscule a surpris dans les environs de la *fazenda* sont invités à y prendre part. C'est l'heure des causeries intimes. Souvent on taille une partie de lansquenet, et le sommeil est alors complétement oublié; mais dans la vie normale le créole se couche de bonne heure et se lève de même. Cette règle est d'une bonne hygiène sous les tropiques.

Certains jours sont donnés à la chasse. Un intendant est alors chargé de veiller sur les nègres. Les bois regorgent de fauves et de gibier de toute sorte, et le planteur n'a point à redouter les gardes champêtres ni la morte-saison. Aussi le voit-on courir sans relâche le sanglier, le tapir, le bœuf sauvage, dans ses immenses forêts. Les courses durant quelquefois plusieurs jours, il s'arrête pour déjeuner dans la première *fazenda* qu'il rencontre sur son chemin, remonte à cheval le repas achevé, court les bois tout le reste de la journée, et va coucher, plusieurs lieues plus loin, dans une nouvelle plantation. S'il s'est trop enfoncé dans la forêt loin des habitations, ses nègres lui font rôtir un agouti, espèce de lièvre très commun en Amérique, ou lui préparent un chou-palmiste dans une casserole de bambou; puis ils construisent un *rancho* avec des branches d'arbres, font un lit de feuilles sèches, l'entourent des selles des mules, qui servent de rempart, et se placent en dehors, autour d'un grand feu, afin de protéger le sommeil du *senhor*, qui dort enveloppé de son manteau. S'ils entendent un animal venir à eux, ils tirent un coup de fusil dans la direction du bruit, croyant avoir affaire à une *onça* (jaguar, tigre d'Amérique), et tuent quelquefois les mules qui paissent à côté d'eux. D'autres fois aussi, pendant les nuits froides, il arrive aux dormeurs de s'éveiller tout à coup et de secouer vivement leurs manteaux, afin de chasser une *cobra* (serpent) qui cherchait à se glisser sous les couvertures pour se réchauffer.

Ces chasses ne sont pas toujours sans danger. Je me rappelle avoir vu un énorme *jaracotinga*, trigonocéphale des plus venimeux, s'abattre sur les chiens pour se venger sans doute d'avoir été troublé dans son repos. Quatre de ces animaux furent successivement mordus : le premier expira aussitôt comme foudroyé; le second vécut une heure dans d'atroces souffrances, et le troisième arriva au lendemain; seul le quatrième échappa aux suites de la morsure; le hideux reptile avait épuisé son venin sur les trois premiers. D'autres fois, c'est une *onça* blessée qui se rue sur l'imprudent chasseur. Les armes de précision sont encore peu connues au Brésil, surtout dans l'intérieur. Cet animal devient heureusement de plus en plus rare

dans les grandes plantations; il fuit le voisinage de l'homme, cet implacable destructeur des forêts qui lui servaient de retraite. Vient-il cependant à se révéler dans une *fazenda* par la disparition successive de quelques têtes de bétail, vite on organise une battue, qui d'ordinaire produit plus de bruit que d'effet, car pour trouver un véritable tueur de tigres, il faut aller dans les *campos* du sud, chez le *gaucho*.

Le *gaucho* n'a pas besoin de carabine. Son cheval et ses *bolas* lui suffisent. Dès qu'il entend ou qu'il aperçoit un jaguar, il s'élance vers lui au galop. Le tigre s'arrête étonné de tant d'audace. Arrivé à la distance de quelques pas, le cavalier lance son redoutable *laço*, et, faisant aussitôt volte-face, il reprend sa course de toute la vitesse de son cheval. Des rugissemens épouvantables et les soubresauts du *laço* l'avertissent que le coup a porté juste et que l'animal étranglé se débat dans les étreintes de l'agonie. Quand les cris ont cessé, le chasseur met pied à terre, et, tirant son coutelas de sa ceinture, achève sa victime.

Quand le planteur n'est pas en chasse, c'est qu'il voyage pour se distraire ou rendre des visites chez ses voisins. Le luxe qu'il déploie dans ces occasions n'est pas sans offrir un certain cachet d'élégance et d'originalité. Ne pouvant faire passer d'équipage à travers les *picadas* de la forêt, il va toujours à cheval ou sur une mule richement caparaçonnée; les *senhoras* elles-mêmes n'ont pas d'autres montures. Une troupe de cavaliers de toute nuance suivent pour faire honneur au *senhor*. Les deux premiers, remplissant plus spécialement les fonctions d'écuyer, portent la livrée de la maison. Plus l'escorte est nombreuse et soulève de poussière, plus on se fait une haute idée de l'importance du visiteur. Parfois cependant la caravane se réduit à des proportions beaucoup plus simples. Je rencontrai un jour, dans une de mes excursions, une famille qui se rendait de la province de Minas à celle de Saint-Paul. Une forte et robuste négresse ouvrait la marche, portant dans un berceau posé sur sa tête un nourrisson de quelques mois qu'elle allaitait, et qu'une légère toile abritait seule contre les ardeurs dévorantes d'une chaleur sénégalienne. Venait ensuite un vieux nègre pliant sous le poids d'une immense corbeille où l'on voyait pêle-mêle tous les ustensiles du ménage. D'une main il retenait son fardeau, de l'autre il menait par le licou une mule dont les flancs étaient battus par des espèces de volières à deux compartimens. A travers les barreaux de la première j'aperçus une figure d'enfant faisant face à un petit singe. Dans la seconde se trouvait un autre enfant, et devant lui un magnifique ara au bec énorme, au plumage rouge, aux pennes bleues. Le fond de ces deux cages servait de malle et con-

tenait le linge des voyageurs. Le chef de la maison, avec sa femme en croupe, suivait de l'œil tous les mouvemens de la turbulente ménagerie. Un énorme parasol garantissait le couple des fureurs ardentes du soleil. Un chien qui suivait à pied faisait escorte.

Je m'arrêtai pour laisser défiler la caravane, car il n'est guère possible de cheminer deux de front dans les sentiers des forêts américaines. Comme le *macaco* passait à côté de moi, il avisa quelques bâtons de *rosca* (biscuit) dans mes larges bottes, où, comme tous les voyageurs du désert, je tenais mes provisions, et, allongeant ses bras à travers les barreaux de sa cage, il enleva prestement deux biscuits. Son compagnon, pensant qu'un seul devait lui suffire, essaya de lui tirer le second des mains et d'en faire son profit; le quadrumane, peu initié aux doctrines évangéliques, défendait son bien en montrant les incisives. Le *papagaio* (perroquet), voyant de son gros œil inquiet qu'on festinait chez ses voisins, voulut aussi sa part, et se mit à crier et à battre des ailes pour qu'on s'occupât de lui; soit frayeur, soit tentation, l'autre petit garçon se mit aussi à pleurer, et le désordre fut au comble. Je fus obligé, pour mettre fin à ce vacarme, de descendre et de distribuer tout mon biscuit.

— *He gente pequena* (ce sont de petites gens), me dit le guide dès que nous fûmes éloignés.

— Et à quoi reconnaissez-vous cela?

— Oh! *senhor!* il n'y a pas à s'y tromper. Si c'étaient des gens riches, ils emmèneraient avec eux beaucoup d'esclaves et de mules pour leur faire escorte; ils ne laisseraient pas leurs enfans mourir de faim, ainsi que ces pauvres bêtes, qu'ils auraient mieux fait de laisser dans la forêt à la grâce de Dieu, et vous n'auriez pas été dévalisé par ce damné *macaco*.

Quand une *senhora* ne peut pas supporter une monture, on cherche alors d'autres expédiens. Tantôt on a recours à une charrette traînée par six paires de bœufs, tantôt on se sert d'une litière soutenue par deux mules. La première, attelée comme à l'ordinaire, conduit la marche, tandis que la seconde, placée à l'arrière, touche presque de sa tête le siége de la *senhora*. Toutefois, comme les fondrières des chemins rendent les soubresauts inévitables, on préfère, quand on veut transporter une malade, se servir d'un hamac suspendu à une forte traverse, que deux nègres robustes portent sur leurs épaules. Si la route est longue, la litière est suivie d'une escouade d'esclaves qui se relaient.

Souvent, sous prétexte de rendre visite, le créole va monter une partie de cartes chez un voisin. Le jeu est la passion dominante de l'Américain. C'est le jeu qui absorbe souvent ses revenus, au grand détriment des routes, des canaux, des chemins de fer, en un

mot de la prospérité du pays. Une des variantes du jeu est la loterie, cette lèpre léguée au Nouveau-Monde par les anciens *conquistadores*, et qui a pour représentant le *bilheteiro*.

Le *bilheteiro* (marchand de billets) est un jeune homme; il n'y a qu'un homme jeune en effet qui puisse suffire aux exigences d'une vie aussi pénible. Dès qu'une loterie est organisée, le *bilheteiro* monte à cheval, voyage de nuit comme de jour été et hiver, supporte dans la même journée le feu d'un soleil de plomb et le froid glacial d'une pluie torrentielle, et ne s'arrête guère pendant plusieurs semaines consécutives que quelques minutes pour offrir ses billets et réparer ses forces avec un peu de riz ou de *feijão*. On peut dire que c'est dans son portefeuille que vient s'engouffrer une bonne partie des valeurs du pays. Dès qu'il apparaît à la porte de l'habitation, tout le monde s'empresse autour de lui comme autour du dispensateur de la fortune. On s'enquiert du nom de l'heureux vainqueur de la dernière loterie, et l'on se hâte de prendre de nouveaux billets: ceux-ci épuisés, il reprend le chemin de la ville, tire la loterie, et repart aussitôt pour une nouvelle expédition. Une telle existence l'use rapidement. Il meurt avant l'âge, criblé de douleurs rhumatismales et les jambes dévorées par l'éléphantiasis, suite trop fréquente de ses fatigues et du manque de tous soins hygiéniques. Les partisans des causes finales pourraient trouver dans cette mort prématurée une juste punition des méfaits du *bilheteiro*, qui entretient dans le pays une véritable plaie morale; mais sa carrière, à vrai dire, ne se termine pas toujours aussi tristement. Parcourant toutes les fermes à cinquante lieues à la ronde, il note en passant les mulâtresses riches et les veuves d'un certain âge qui ne peuvent prétendre aux nobles héritiers des *fazendeiros*. Il choisit celle qui lui semble le mieux à sa convenance, tâche de la séduire par ses belles manières, renonce à son métier dès qu'il est marié, et se fait planteur. Malheureusement pour lui, son mariage est aussi une loterie dont les billets sont très disputés.

Malgré la vigilance du maître, une plantation, quelle que soit d'ailleurs son importance, ne saurait subsister si elle ne possédait un personnage dont nous avons déjà souvent prononcé le nom : le *feitor*. Le *feitor* est l'homme de confiance du *fazendeiro* et la terreur de l'esclave. Être hybride, il rappelle à la fois l'adjudant d'une caserne et le garde-chiourme des forçats. Tenant en même temps du *conquistador* et du nègre, il a hérité de la férocité de l'un et de la bestialité du second. Aussi s'acquitte-t-il de ses fonctions la conscience calme et sans nul remords. Dès le petit jour, il sonne la diane, fait l'appel de ses hommes et les conduit au chantier. Il a pour lieutenant un autre mulâtre plus foncé que lui, qui surveille

les esclaves en son absence et joue le rôle d'exécuteur, lorsqu'un noir s'est rendu passible d'une peine disciplinaire. Un long fouet à la main et une énorme palette en bois passés à sa ceinture sont les insignes de ses attributions. Pendant qu'il préside au travail, le *feitor* monte à cheval, va visiter les autres plantations, vient faire son rapport du matin au *fazendeiro*, repart après son déjeuner pour les champs, vérifie si tout est en ordre, et se repose sous un *rancho*, lorsque le soleil est trop chaud et que son service ne l'appelle pas ailleurs. Si la journée lui semble trop longue, il retourne au chantier, jette un coup d'œil de bête fauve sur le noir troupeau dont le travail et la sueur font ressortir les formes, appelle d'un signe la femme qui a fixé son attention, et rentre sous bois. L'entrevue est courte : l'esclave est avant tout un instrument de travail, et il ne faut pas que les fantaisies de satrape du *feitor* tournent au détriment de son maître. A la nuit close, il donne le signal du retour, fait un second appel, reconduit les nègres à la demeure, et va présenter son rapport du soir. Cette besogne ingrate est peu payée; mais beaucoup d'entre les *feitors* préfèrent leur position à celle de juge de la *comarca* (canton, district), tant ils savent arrondir leur budget à l'aide de petites industries aussi simples que lucratives.

La première et la plus sûre de toutes consiste en une *venda*, où l'on tient le tabac, les pipes, la *cachaça*, la *carne seca*, le *bacalhão* (morue), en un mot tout le menu qui peut flatter un gosier africain. On y trouve en outre du maïs pour les voyageurs et des étoffes bariolées pour les négresses. C'est là qu'esclaves et affranchis vont à leurs momens perdus refaire leur courage et se racontent les nouvelles du jour. Les affaires se font au comptant, ce qui éloigne toute chance de perte. Lorsque le noir n'a pas de *dinheiro* (argent), le *feitor* prend en échange du café ou du maïs, qui sont censés provenir de la récolte que chaque dimanche l'esclave fait pour son compte dans son petit champ; mais, ce maigre travail hebdomadaire ne pouvant suffire pour alimenter de *cachaça* une soif journalière, il arrive souvent que le café apporté au comptoir provient des magasins du *fazendeiro*. Le *feitor*, en homme qui connaît le métier et qui sait se rendre digne de la confiance de son maître, rembrunit son visage en voyant arriver le grain suspect, et menace l'esclave du *chicote* (fouet) et de la colère du *senhor*, s'il n'avoue pas la vérité. A ce regard inquisiteur, à ces questions inattendues, à la vue de ces lanières qui menacent ses reins, le pauvre diable perd contenance, se jette à genoux, confesse son larcin, et les mains jointes supplie son bourreau, avec des gémissemens inimitables, de ne pas le perdre auprès du *senhor*, et de garder le café pour prix de sa discrétion. Pendant qu'il improvise dans cette posture les supplications

les plus pathétiques, le *feitor* va droit à la sacoche, tout en continuant son réquisitoire, la soulève à deux ou trois reprises comme pour la porter au *fazendeiro*, et, s'étant assuré qu'elle est consciencieusement remplie, il se rappelle tout à coup qu'il a besoin de tous ses hommes valides pour percer sous peu une *picada* à travers la forêt, et que ce n'est pas le moment de faire appliquer une bastonnade, dont le résultat le plus certain est d'envoyer pendant quelques jours le patient à l'infirmerie refaire ses épaules. Il promet donc le silence au noir en lui faisant peser ces considérations, lui rend la sacoche vide, et lui donne avant de partir un verre de tafia, ne voulant pas être en reste de générosité avec lui.

Non content du profit qu'il tire de la *venda*, le *feitor* élève encore des cochons, de la volaille, et surtout de jeunes mules qu'il fait dresser par ses aides, et qu'il vend ensuite aux *fazendeiros* des environs ou aux voyageurs de passage qui ont laissé les leurs dans les précipices des chemins. Avec des journées si bien remplies et la sobriété inhérente aux créoles, il se fait rapidement un pécule assez rond, et un beau jour il vient apporter à son *senhor* sa démission de *feitor*. Le lendemain, il part à la recherche d'esclaves et de terres à vendre, achète dès qu'il trouve à sa convenance, et devient *fazendeiro* à son tour. Parfois il arrive à la dignité de *commendador*, point de mire de l'ambition de tout bon Portugais.

J'ai dit que dans les grandes *fazendas* on trouvait à quelque distance de l'habitation divers *pastos* affectés à des troupeaux de bœufs, de porcs et de brebis. A chacune de ces sections est attaché un homme de couleur ou un nègre de confiance; mais si la vigilance du maître se ralentit, la plupart de ces gardiens, plus préoccupés de vendre aux voyageurs et aux petits propriétaires des environs les mules qu'ils élèvent pour leur compte que de bien remplir leur tâche, confient le troupeau à des enfans, afin de mieux vaquer à leurs spéculations. Ceux-ci, plus soucieux de se baigner ou de faire la sieste que de veiller à leurs bêtes, les abandonnent à la garde des chiens, qui de leur côté jugent plus à propos de dormir à l'ombre des arbres. Pendant ce temps, bœufs, porcs, brebis, vont au hasard de leur caprice dans ces pâturages sans fin, tombent dans les précipices, s'égarent dans les bois, sont volés par les voisins sans que personne s'en aperçoive, et un jour le *fazendeiro*, passant en revue son bétail, est tout étonné de le trouver diminué de moitié. Il interpelle alors le garde sur cette disparition, et en reçoit invariablement cette réponse : *he peste, he onça, he cobra;* c'est une épidémie, c'est le jaguar, ce sont les serpens, suivant la saison, l'altitude, la nature des pâturages, etc.

On peut dire cependant que le vol est rare chez les hommes libres,

soit par un reste de fierté portugaise, soit par suite de la richesse du sol, qui semble fournir de lui-même à tous les besoins; mais il n'en saurait être de même de l'esclave : dénué de tout, n'ayant parfois qu'une nourriture insuffisante, il fait main basse sur tout ce qui se trouve à sa portée. C'est ordinairement la nuit qu'il choisit pour ses excursions. Aussi tout propriétaire voit-il dans son nègre un pillard dont il doit se méfier. Sachant que sa surveillance, jointe à celle de ses *feitors*, est souvent insuffisante, il charge, moyennant quelques cierges, son patron de lui tenir lieu de garde champêtre. C'est ordinairement à saint Antoine, le saint le plus vénéré du Brésil, que revient cet honneur. C'est encore saint Antoine qui dans la saison des orages est tenu de servir de paratonnerre à toutes les plantations de la péninsule australe. Les porchers, si nombreux dans certaines provinces, et dont il est, comme chacun sait, le patron spécial, le surchargent de besogne. Quoi de plus naturel qu'un nègre fripon réussisse quelquefois à tromper la surveillance d'un saint si occupé? Le planteur n'en continue pas moins à lui brûler des cierges malgré ces petits oublis, persuadé que le mal qui lui échappe n'est pas la centième partie de celui qu'il prévient.

Pourtant, si les vols deviennent trop hardis ou se renouvellent, on imagine d'autres expédiens. On tente d'abord de découvrir le coupable, afin de le surveiller de plus près et de lui infliger la bastonnade; mais si l'esclave suspecté est un vieux nègre malin, il faut revenir aux moyens surnaturels. On s'adresse alors au sorcier des environs (*feiticeiro*). C'est ordinairement un ancien esclave devenu libre, ou un Indien mi-sauvage, mi-civilisé, qui exerce cette lucrative profession. Pendant mon séjour au Brésil, un *fazendeiro* de la province de Minas s'aperçut un matin que son parc de cochons diminuait sensiblement. Soupçonnant ses nègres, il organisa des rondes pendant la nuit, mais sans succès. Ne sachant plus que faire, il appela à son secours un vieux noir, jadis son esclave, et qui avait un grand renom de sorcellerie dans le voisinage. Son aspect étrange était en parfaite harmonie avec sa profession. A la suite d'une maladie qui avait dévoré son épiderme en plusieurs endroits, la surface de son corps ne présentait qu'une suite de plaques alternées de blanc et de noir; on eût dit un singe déguisé en jaguar, ce qui expliquait probablement le surnom d'*Onça* (panthère) qu'il portait dans le pays.

— Écoute, Once, lui dit son ancien maître, si tu es réellement *feiticeiro*, comme on le dit, trouve-moi le voleur de mes cochons. Je sais que tu aimes la *cachaça*, je t'en approvisionnerai pour l'année. Si tu ne peux pas le découvrir, dispose-toi à quitter sur-le-champ mes terres et à aller exercer ton industrie ailleurs.

— Sa seigneurie peut se rassurer, reprit tranquillement le sorcier, l'Once n'a jamais cherché en vain; seulement, afin de mieux reconnaître le voleur, il est bon que je voie d'abord les esclaves de la plantation, et je prie sa seigneurie de me faire appeler quand ils seront revenus du travail.

Cette réponse fit bon effet et rassura le *fazendeiro*, quelque peu sceptique à l'endroit des sortiléges. Une heure après, le *feitor* averti amenait les esclaves dans la cour. Dès qu'ils furent réunis, le *senhor* fit appeler le sorcier. Me trouvant de passage dans la *fazenda*, je me glissai à côté de mon hôte pour ne rien perdre du spectacle.

A la vue de l'Once, les nègres, qui connaissaient sa terrible réputation, comprirent qu'il s'agissait de quelque acte de haute justice, et se mirent à trembler de tous leurs membres. Le devin parcourut silencieusement les rangs, s'arrêtant devant chaque esclave et le contemplant pendant quelques secondes de son gros œil fauve et vitreux; on eût dit un python fascinant sa victime. Son inspection achevée, il se retourne vers le *fazendeiro*, qui le suivait pas à pas.

— *Senhor*, il n'est pas facile de deviner au premier coup d'œil le *ladrão* que vous cherchez, car tous vos nègres me paraissent aussi voleurs les uns que les autres, et je crois bien qu'ils étaient plusieurs à dérober vos cochons; mais je vais indiquer à sa seigneurie un moyen infaillible pour les découvrir...

Ici le *feiticeiro* s'interrompit; l'entretien se continua à voix basse, et personne ne sut d'abord quel moyen il lui proposa. Je ne devais pas tarder à découvrir cependant par quel étrange procédé de torture le sorcier saurait amener les nègres à des aveux plus ou moins sincères. Des purgatifs violens devaient produire l'effet qu'on obtenait autrefois grâce à la question ordinaire ou extraordinaire. Malheureusement le *feitor* avait mal compris les instructions du sorcier, il outre-passa les doses. Se débattant au milieu des convulsions, les nègres, pour obtenir les potions qui devaient calmer leurs souffrances, avaient beau promettre les révélations les plus complètes : ils n'en étaient pas moins exposés à périr, et le *feitor* effrayé fit appel aux connaissances médicales qu'il me supposait en ma qualité de voyageur pour arrêter les progrès trop rapides d'un véritable empoisonnement. Je ne voyais pas bien de quelle manière je pourrais improviser un remède pour tout ce monde, loin de tout secours. Je ne connaissais que le blanc d'œuf comme contre-poison, et comment trouver des œufs au milieu d'une plantation de café? Je fis part de mes embarras au *feitor*.

— Ah! s'il ne faut que des œufs, nous sommes sauvés, s'écria-t-il aussitôt, les *jacarés*, les *lagartos*, les *tartarugas* et les *passarinhos* ne manquent pas ici.

Et, se précipitant avec son escorte vers le sable et les buissons du rivage, il ramassa en peu d'instans une quantité prodigieuse d'œufs de caïmans, de lézards, de tortues et d'oiseaux de toute espèce, et quelques momens après nous commencions à administrer aux moribonds des blancs battus que je fis alterner avec de l'eau tiède. Dès les premiers vomissemens, les douleurs devinrent moins aiguës, les symptômes moins alarmans. Rassuré sur le sort de son troupeau, le *feitor* se rappela sa consigne, et voulut profiter du trouble de ses malades pour leur arracher leur secret. Se tournant vers les négresses qui remplissaient les fonctions d'infirmières, il leur enjoignit de n'administrer le breuvage qu'à ceux qui auraient fait leur confession. Le spectacle tourna alors du tragique au burlesque.

— *Senhor*, encore un peu de remède, ou je meurs! hurlait un nègre hideusement barbouillé de bave et d'écume.

— C'est toi, *ladrão*, reprit le *feitor* d'une voix tonnante; raconte-moi tout ce que tu as volé, ou je te laisse crever comme un chien.

— Je n'ai volé que les *pitangas* (petit fruit rouge légèrement acide) du jardin, et encore je n'étais pas seul : mon frère en a volé plus que moi... Un peu de remède, s'il vous plaît!

— Tu ne dis pas tout...

— J'ai aussi volé, avec mon *compadre* Antonio, une demi-arrobe de *carne secca* la dernière fois que j'allai avec les *tropeiros* (conducteurs de caravanes); mais il y a longtemps de cela... Un peu de remède, *senhor*, ou je me meurs!

— Et les *leitões* (1), tu n'en parles pas, *inferno?*

— Les *leitões*, *senhor*, ce n'est pas moi, c'est mon voisin Coelho qui m'en a donné un morceau.

— Ah! c'est toi, qui as volé les *leitões* du *senhor?* hurla aussitôt le *feitor* en se tournant vers un autre moribond. Et combien en as-tu pris? Dis-le-moi sans mentir d'un seul, si tu ne veux pas recevoir cent coups de *chicote* au lieu de remède.

— *Senhor*, je n'en ai pris qu'une fois : c'est mon *compadre* Januario et son frère qui ont volé tous les autres.

L'Once avait dit vrai. Les larrons étaient plusieurs, et il avait eu le talent de les forcer à avouer leur crime. Aussi vint-il le lendemain, la tête haute, réclamer sa provision de *cachaça*.

II.

Malgré les soucis de la plantation, les divertissemens de la chasse et le flot d'étrangers qui traverse toujours la *fazenda*, la vie y est

(1) Cochons de lait.

assez monotone. Aussi saisit-on avec empressement l'occasion d'un mariage, d'une naissance, ou de toute autre fête de famille, pour se livrer aux réjouissances. Me trouvant un jour de passage dans une riche *fazenda* de la province des Minas, je fus invité par le chef de la maison à assister à son anniversaire, qu'on célébrait le lendemain. C'était un grand vieillard encore alerte, dur à la fatigue. Après m'avoir fait visiter les divers corps de logis qui composaient sa ferme, il me conduisit vers le jardin, situé derrière l'habitation, et nous nous assîmes sur un banc, à l'ombre d'une épaisse charmille. Sa conversation ne tarda pas à m'intéresser.

— Vous voyez, *senhor*, me dit-il, toutes ces bâtisses et toutes ces plantations : il y a quarante ans qu'il n'y avait encore ici que des forêts aussi anciennes que le monde. C'est moi qui ai coupé le premier arbre et planté le premier pied de café. J'étais arrivé seul. Les premières années furent rudes. Je transportais moi-même mes récoltes à la ville comme un simple *tropeiro*, et je prenais des esclaves en échange. C'était alors le bon temps! On me donnait un nègre fort et robuste pour deux cents *milreis* (500 francs), tandis qu'aujourd'hui il faut y mettre de deux à trois *contos* de *reis* (1). Le nombre de bras s'augmentant chaque année, mes récoltes s'accrurent aussi, et aujourd'hui je me fais bon an mal an deux cents *contos* de *reis* (500,000 francs). Du reste mes esclaves sont bien nourris et bien traités; mais ils savent qu'ils doivent travailler, et que je ne plaisante pas là-dessus. Aussi m'obéissent-ils au premier signal. Tenez, voulez-vous voir? Antonio! Antonio, *acá* (ici)! cria-t-il en même temps d'une voix de stentor à un nègre qui sarclait un champ de maïs à l'extrémité du jardin.

Aux premiers éclats de cette voix si redoutée, le pauvre diable jeta sa bêche afin d'être plus leste, et accourut vers nous; mais à chaque instant les plantes embarrassaient ses jambes, auxquelles d'ailleurs le travail et les années avaient déjà ôté toute élasticité.

— *Acá ladrão* (voleur)!... ajouta presque aussitôt son maître d'une voix encore plus brève et avec des gestes plus impératifs, et, continuant sur ce ton, il épuisa contre son pauvre esclave toutes les imprécations du dictionnaire portugais, si riche d'injures à l'adresse des noirs. Il y avait de quoi pétrifier le nègre le mieux doué de résignation chrétienne.

Croyant sa dernière heure venue, Antonio vint se réfugier derrière moi en poussant des exclamations à fendre le cœur.

— *Senhor* (maître)... *bençāo* (bénédiction)... *Jesus-Christo*...

(1) Le *conto* de *reis* vaut 2,500 francs.

nhonhor (mon petit monsieur)... *perdido* (je suis perdu)... *nossa Senhora* (sainte Vierge)! etc.

Ses cris, à peine articulés, étaient accompagnés de contorsions non moins navrantes. Bien que ses paroles fussent inintelligibles, je compris à ses gestes qu'il me suppliait de l'*apadrinhar* (demander son pardon).

— *Apadrinhar* un larron comme toi! interrompit le *fazendeiro*, qu'as-tu donc fait de tes jambes, vieil ivrogne? Faut-il que je te fasse rouer de coups pour t'apprendre à marcher? Sors d'ici, ou je te fais écorcher vif!... Et rappelle-toi que si ce *senhor* n'avait pas demandé ta grâce, avant une heure d'ici les *urubus* (vautours) déchireraient tes entrailles!

— *Si senhor*, articula le patient à demi mort, et, reprenant aussitôt ses jambes, son haleine et sa course, il s'éloigna de toute la vitesse que lui donnait la crainte de devenir la pâture vivante des vautours.

— Vous voyez, *senhor*, ajouta mon nabab d'un air triomphant, comme mes esclaves me craignent! Je ne suis pas plus méchant pour cela, mais je veux qu'ils obéissent.

Le lendemain eut lieu la fête du *senhor*. Il serait peut-être plus exact de dire la fête des nègres. Dès le matin, les punitions furent levées et les cachots ouverts. Un *padre* des environs vint célébrer la messe dans un vaste magasin transformé en chapelle. Une table recouverte d'une nappe servait d'autel. Au dehors se tenaient accroupis plusieurs centaines d'esclaves de tout sexe, de tout âge et de toute nuance. Je contemplais les négrillons demi-nus miaulant comme de jeunes chats sauvages sur les genoux de leurs mères, les singes de la maison fourrageant gravement sur les têtes des jeunes négresses, les perroquets criant à tue-tête : *Quer café* (voulez-vous du café)? les chiens courant çà et là au milieu des groupes, lorsqu'à un signal donné par le muletier-sacristain le chœur des négresses entonna un hymne religieux. C'était un mélange d'exclamations sauvages, de gloussemens intraduisibles, d'articulations étranges qui n'avaient rien de l'homme, et qui auraient échappé à l'analyse de l'oreille la mieux exercée. Les noirs reprenaient le refrain à la fin de chaque strophe et complétaient le vacarme. Les choses furent poussées si loin que le chien de mon guide, qui jusque-là s'était contenté de jouer avec les singes, se fâcha tout de bon en entendant ce vacarme, et se mit à japper contre les nègres. Son exemple fut bientôt suivi par tous ses confrères de la ferme, et bientôt ce fut un tapage infernal. Heureusement le *padre* allait vite en besogne, et la messe fut bientôt dite. Quand tout ce monde se fut retiré, je m'approchai du prêtre et lui demandai à quelle langue apparte-

naient ces miaulemens étranges. Il m'avoua qu'il n'en savait rien lui-même, et qu'il n'avait jamais songé à s'en informer. — *E costume* (c'est l'habitude), ajouta-t-il comme conclusion.

Après la messe, tous les esclaves vinrent s'aligner dans la cour pour être passés en revue. Ils se placèrent sur deux lignes parallèles à l'habitation. La première, composée exclusivement d'hommes, offrait une assez belle apparence. La seconde, qui comprenait les femmes, les petits négrillons et les enfans à la mamelle, laissait à désirer quelque peu sous le rapport de la régularité qu'exige pareille cérémonie. Un *feitor* fit d'abord l'appel, puis l'inspection commença. Le *fazendeiro* parcourait silencieusement les lignes et s'arrêtait devant chaque esclave avec l'œil sérieux et scrutateur d'un vieux sergent inspectant sa compagnie. Le nègre, la tête nue, le regard baissé, les bras croisés sur la poitrine, allongeait la main droite pour demander la *bençâo* (bénédiction) dès que son maître arrivait devant lui, la replaçait aussitôt dans sa première position, et attendait dans la plus grande anxiété que le regard inquisiteur qui le fixait se reportât sur le voisin. Les seules réprimandes que j'observai furent adressées à des négresses qui négligeaient d'extraire les *bichos* (*pulex penetrans*) des pieds de leurs négrillons.

Après la revue, mon cicerone me reconduisit dans la salle où l'on avait dit la messe. Une nouvelle métamorphose s'y était opérée. La chapelle était devenue un comptoir, l'autel servait de bureau. — Toutes ces marchandises que vous voyez, me dit-il en me montrant des étoffes, des bonnets de laine, des chemises, des pipes, des foulards, des indiennes de toute sorte, etc., sont destinées à mes esclaves. Je leur laisse, comme la plupart des planteurs du Brésil, les dimanches libres, afin qu'ils travaillent à leur petit champ et qu'ils affectent le produit de leur récolte à leur vestiaire; mais le nègre abandonné à lui-même n'achète que de la *cachaça*, et va toujours déguenillé. J'ai pris alors le parti de leur acheter moi-même toute leur récolte et de la solder par les objets dont ils ont besoin. C'est pour cela que chaque dimanche me fait marchand. J'ai ainsi le double avantage de m'assurer de leur moralité et de veiller à leur propreté. Du reste je leur livre tout au prix de revient, comme vous pouvez vous en convaincre en consultant les factures. Un *feitor* tient le registre, pendant que je distribue moi-même les objets qu'on me demande. Les marchandises les plus en vogue sont les pipes et les foulards rouges. Malgré toute mon attention et celle de mon secrétaire, il est rare qu'il se passe un dimanche sans que je m'aperçoive de la disparition de quelques objets, tant le vol semble être l'élément de ces coquins-là.

Vint enfin l'heure du déjeuner. Autour d'une longue table dressée

dans une salle immense, on avait eu peine à placer les nombreux convives venus pour fêter le *senhor*. Le service, qui offrait à la fois le comfort le plus splendide et la simplicité la plus grande, me permit d'étudier à l'aise les ressources culinaires du pays et le goût des habitans.

Comme tous ses congénères de la zone torride, l'Américain du sud est sobre. Du riz cuit à l'eau, des haricots au lard et de la farine de manioc, voilà sa nourriture de toute l'année. Les jours de fête, il tue un cochon, qu'il farcit et qu'il sert tout entier. Son mets de prédilection et le plus habituel consiste en un gâteau qu'il confectionne dans son assiette en recouvrant ses haricots d'une épaisse couche de farine de manioc et en mélangeant le tout. Le pain et le vin lui sont également inconnus. Son couteau lui tient lieu de fourchette, et un grand verre circulant à la ronde désaltère tous les convives, comme du temps des héros d'Homère.

C'est ainsi que les choses se pratiquent encore dans l'intérieur du Brésil; mais chez les riches planteurs qui ont été reçus à la cour de l'empereur dom Pedro II ou qui ont voyagé en Europe, l'argenterie couvre les tables, et l'on voit circuler les meilleurs vins de France, d'Espagne et de Portugal. Le riz, le *feijão* et le manioc sont relégués au bout de la table, comme pour satisfaire à la coutume nationale, et vous voyez apparaître des côtelettes de porc frais, des gigots de mouton, de magnifiques poissons, de belles volailles, d'excellent pain de froment et tous les légumes d'Europe. Deux cuisiniers nègres qui ont fait leur apprentissage dans les hôtels français des grandes villes de la côte se succèdent de semaine en semaine afin de mieux résister à la température des fourneaux, qui devient insupportable sous ce soleil de feu. Une nuée de négrillons, remarquables surtout par leur malpropreté, s'agitent comme des diablotins autour des fourneaux, écurant les marmites, attisant le feu, étranglant les volailles, épluchant les légumes, s'interrompant de temps à autre pour extraire de leurs pieds nus un *bicho* ou un *carrapato* (*acarus americanus*), puis reprenant leurs viandes sans laver ni mains ni couteaux, car le temps presse, et le chef ne veut pas être en retard. Je n'en dois pas moins avouer que les cuisiniers noirs m'ont paru au moins aussi habiles que les cuisiniers blancs, et pourtant sous ce ciel de feu, dans ces régions chaudes et humides, les viandes et les végétaux sont de beaucoup inférieurs aux viandes et aux légumes d'Europe. Le développement trop rapide des plantes les rend bientôt ligneuses et par conséquent trop dures. Si on les mange hâtivement, on les trouve aqueuses et sans saveur. Il en est de même des animaux, qui, nourris d'herbages pour ainsi dire sans sucs, ne donnent qu'une viande fade et insipide. Il ne faut excepter que celle

du jeune porc et du jeune mouton. On peut en dire autant des fruits. Ce qui fait la délicatesse des pêches, prunes, figues, raisins, etc., de la Provence et des deux péninsules voisines, c'est la légère prédominance d'une saveur aigrelette dans une pulpe sucrée. Or il faut un climat sec pour que cet arome se développe et que la proportion de sucre ne le masque pas. Malheureusement il ne saurait en être ainsi sous les tropiques. L'énorme quantité d'eau que charrie la séve, et que le végétal absorbe par tous ses pores dans une atmosphère continuellement chargée de vapeurs, gonfle le fruit, en neutralise l'acidité et change la pulpe en mélasse. Cependant, pour être juste, il faut remarquer que les créoles apprécient plus que nous les liqueurs sucrées de la pulpe, et, sous ce rapport, l'avantage reste à leurs fruits. Les *doces* (confitures) qu'ils en retirent constituent le principal mérite de la table brésilienne.

La description d'une *fazenda* serait incomplète, si on n'esquissait point ici quelques-unes des physionomies originales que l'on rencontre dans toutes les grandes plantations. En première ligne viennent le *padre* et le *doutor*, puis le *mascate*, le muletier, le *formigueiro* (chasseur de fourmis), dont nous n'avons fait encore que prononcer le nom.

Le *padre* est l'aumônier du pays. Qu'on ne se représente pas une sombre figure d'inquisiteur enveloppé d'une soutane noire et coiffé d'un tricorne. Non, le *padre* américain est bon apôtre. Vêtu de toile comme un simple mortel, il porte ses cheveux aussi courts qu'un laïque, danse, fume, joue et cause comme tout le monde. Une messe basse le dimanche, voilà pour toute la semaine. Un muletier lui tient lieu ordinairement de sacristain, et il a pour orgues un chœur de nègres. Après la messe, il baptise les négrillons qu'on lui apporte des divers points de la forêt. Il en prend possession au nom du ciel et de la religion catholique, et à cet effet les inscrit sur un registre *ad hoc*, sous une rubrique tirée du martyrologe romain. Cette besogne achevée, le nouveau chrétien rentre dans sa hutte, va aux champs dès qu'il marche, travaille tant que ses forces le lui permettent, tombe un jour d'épuisement, et quelques heures après s'achemine vers le cimetière sur les épaules de quatre de ses camarades qui forment tout son cortége. Le *padre* ne se dérange pour venir assister le moribond que lorsque le noir est libre et qu'il peut payer les frais : quant aux autres, il compte que les douleurs de la servitude suffiront à racheter leurs fautes et à leur ouvrir les portes du ciel. Qu'est-il alors besoin de catéchisme, d'instruction, de messes, de sacremens? L'ablution baptismale, c'est assez; l'esclavage fera le reste.

Le chômage n'est pas inconnu au *padre*, mais il sait y remédier

à l'aide de quelques petites industries inconnues de ses confrères transatlantiques. Si un *fazendeiro* ne se croit pas assez riche ou assez dévot pour se payer une messe par semaine, il s'entend avec ses voisins. Le *padre* alterne alors de semaine en semaine, de ferme en ferme, jusqu'à ce qu'il revienne au point de départ. Si sa cure est trop ingrate, il se fait un supplément en élevant des bestiaux ou en tenant une *vendu* (auberge). Je rencontrai un jour dans la province de Minas un de ces révérends qui courait les fermes et les messes à la tête d'un troupeau de bœufs. Surpris tous deux par la pluie, nous étions venus demander asile au même *rancho*. Assis sur un banc, nous liâmes bientôt conversation.

— Vous voyez, *senhor*, me dit-il en poussant un profond soupir, le métier auquel un homme de ma condition est maintenant réduit. Du temps du roi dom João VI, nous avions plus de messes que nous n'en voulions; depuis l'indépendance, tout est changé. Il y a bien encore quelques *senhoras* qui en font dire de temps à autre, mais leurs maris préfèrent employer leur argent en bœufs ou en mules. Voilà pourquoi vous me voyez comme un *tropeiro*. Vous n'auriez pas par hasard rencontré sur votre route quelque *fazendeiro* qui eût besoin de renouveler ses bêtes à cornes, ou qui désirât un chapelain?

J'avais entendu parler d'une dame des environs, récemment décédée, et qui, voulant se mettre en règle avec sa conscience ou obéir à un usage, avait porté 400 *milreis* (1,000 francs) de messes sur son testament. Je ne me rappelais pas le nom de la dame, mais j'indiquai au *padre* le village qu'elle habitait, et qui n'était qu'à quelques lieues de là. J'ajoutai, afin de prévenir toute déception, que le décès remontait déjà à plusieurs jours, et que probablement cette somme était destinée au *padre* de la *freguezia* (paroisse) voisine.

— Soyez tranquille, *senhor;* s'il en est temps encore, je me charge d'enlever l'affaire... Moleque, cria-t-il aussitôt à son chef de caravane, va me chercher ma mule, et vivement!

Quelques minutes après, notre révérend partait au grand trot de sa monture malgré la pluie, qui continuait de plus belle. Laissant au nègre la garde du troupeau, il alla droit à l'exécuteur testamentaire, et lui proposa sans détour un reçu de 400 *milreis* contre paiement de moitié de la somme. La proposition était trop séduisante pour être refusée : celui-ci ne montra donc que juste les rigueurs nécessaires en pareille circonstance, et finit par compter les 200 *milreis*.

Ordinairement père de famille, le *padre* puise dans ses sentimens de paternité une bonté de cœur qui trop souvent n'existe que sur les lèvres chez ses austères collègues de l'ancien monde. Ses pa-

roissiens semblent lui savoir gré de son laisser-aller, et excusent volontiers ses petits travers. Il y a quelques années, le desservant de Santa-Anna, bourg situé à une douzaine de lieues de Rio-Janeiro, sur la route de Novo-Friburgo, avoua en pleine chaire, dans un moment de belle humeur, qu'on pouvait hardiment refuser de croire à l'enfer. Chez nous, les bonnes âmes se seraient voilé la face en entendant de si épouvantables blasphèmes. Le Brésilien est plus calme; il réserve ses rigueurs pour l'ilote d'Afrique, et montre à l'égard de ses semblables l'indulgence la plus évangélique. Les assistans se mirent à sourire à cette confession si étrange, et se contentèrent d'échanger un regard qui voulait dire : *Està bebado* (il est gris!).

Le *doutor* est aux yeux du *fazendeiro* un personnage plus important encore que le *padre*. Depuis que la traite a été interdite sur les côtes d'Afrique, le prix des noirs s'est élevé dans des proportions ruineuses. Un esclave adulte représente aujourd'hui un capital de deux *contos* de *réis* (5,000 fr.) et quelquefois davantage. La mort d'un noir est donc une véritable perte pour le planteur. Aussi ne néglige-t-il rien pour lui prodiguer des soins dès qu'il tombe malade. Une infirmerie propre, vaste et bien aérée, une pharmacie venue de Paris ou de Londres, un infirmier qui ne quitte jamais les malades et qui prépare les médicamens, témoignent assez de sa sollicitude. Cependant, malgré tout ce luxe de précautions, malgré la science réelle des docteurs brésiliens, j'ai cru m'apercevoir qu'un nègre n'entrait guère à l'infirmerie que pour y mourir. Du reste rien de plus facile à expliquer : le nègre ne s'avoue malade et n'est cru malade que lorsqu'il est à bout de sa carrière et que ses forces l'ont abandonné.

Outre sa plantation, le docteur, comme le *padre*, a encore à desservir les petits propriétaires des environs qui ne sont pas assez riches pour avoir un médecin à poste fixe. Jadis les médecins étaient assez rares, car il n'y avait pas de faculté dans le pays, et les jeunes gens étaient obligés de venir étudier dans les amphithéâtres de France ou de Portugal. Depuis l'émancipation, les choses ont complétement changé. Des écoles de médecine ont été créées dans les grandes métropoles, et l'on y trouve des professeurs qui ne seraient pas déplacés dans nos premières chaires d'Europe. La plupart de leurs ouvrages de médecine sont écrits en français. Tous connaissent notre langue, et beaucoup la parlent. Quelques-uns savent aussi l'allemand et ont une bibliothèque mi-française, mi-germanique. Avec de tels élémens, on doit peu s'étonner de trouver une valeur réelle chez la plupart des médecins de la côte. Nous n'oserions en dire autant de ceux de l'intérieur. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux un mulâtre qui, ayant appris dans une infirmerie

de nègres à préparer des pommades mercurielles, à administrer des purgatifs et à panser des morsures de serpens, s'intitule docteur. D'autres fois c'est un Parisien venu comme cuisinier à bord d'un navire, qui a débarqué et s'est établi médecin-dentiste. En revanche il faut ajouter qu'on trouve quelquefois à Bahia et à Rio d'excellens médecins nègres.

Dans les grandes *fazendas*, l'infirmerie est ouverte à tous les malades des environs. A côté des nègres de la plantation traités pour un commencement d'éléphantiasis ou une blessure, vous rencontrez un *tropeiro* arrêté en chemin par suite d'insolations imprudentes, des *agregados* de la forêt voisine pris par les fièvres, ou de pauvres colons des alentours qui ont quitté leurs huttes de terre pour venir chercher un asile plus salubre et des médicamens plus efficaces. Des appartemens séparés sont affectés aux deux sexes. Parfois une négresse qui fuit l'esclavage, étant devenue mère et ne pouvant, au milieu des transes et des privations, allaiter son nouveau-né, vient le déposer avant le jour derrière la porte des malades. On sait ce que cela veut dire. Le *padre* baptise le négrillon et le rend aussitôt au directeur de l'hospice, qui est chargé de l'élever. Dans les années d'épidémie, lorsque des souffles empestés courent les campagnes et que la mort promène ses terreurs à travers les *ranchos* et les plantations, l'infirmerie de la *fazenda* devient la providence du peuple. On voit les créoles secouer tout à coup leur nonchalance et rivaliser entre eux de zèle et de sacrifices. Tout ce personnel de médecins, d'infirmiers, de gardes-malades, est doublé. Un docteur de la *cidade* est appelé à grands frais, tandis qu'une caravane va chercher au loin une cargaison de tous les ingrédiens pharmaceutiques qui doivent conjurer le fléau. Les pauvres gens qui ne veulent pas quitter leur famille viennent à toute heure du jour et de la nuit demander des consultations ou des avis. Quelquefois un homme libre, retenu par crainte ou par fierté mal entendue, se laisse dévorer par la fièvre sur son grabat plutôt que de s'adresser à la *fazenda* voisine. Dès que le planteur est averti, il informe un médecin qui, montant aussitôt à cheval, va décider le moribond à se laisser traiter. Ces élans de philanthropie spontanée, qui engendrent de si nobles dévouemens, ne sont pas rares dans la vie créole.

L'hospitalité, qui s'exerce si généreusement envers les malades, s'étend d'ailleurs à tout et à tous. On peut dire que la *fazenda* est le caravansérail des étrangers qui parcourent le Brésil. Sans elle, pas de voyage possible. On rencontre bien, il est vrai, près de la côte quelques *vendas* sentant le rance, la *cachaça* et le poisson pourri; mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on

s'enfonce dans l'intérieur des terres. La plantation au contraire fait rarement défaut. Dès qu'un inconnu arrive devant l'habitation, un nègre lui indique le *rancho* pour sa monture, et le conduit ensuite dans le corps de logis où sont disposées les chambres des voyageurs. A l'heure du dîner, il vient s'asseoir à la table du *senhor*, prend part à la conversation, si elle l'intéresse, et se retire quand bon lui semble. Le lendemain, il part immédiatement après le déjeuner, afin d'arriver à la *fazenda* voisine avant la nuit. S'il se sent fatigué, il peut rester plusieurs jours de suite. Personne ne songera même à lui demander son nom. C'est l'hospitalité antique dans toute sa simplicité et sa grandeur. Plusieurs *fazendas* sont renommées pour la magnificence de leur accueil. Entre toutes, on cite celle du baron d'Uba, connue dans toute l'Europe depuis le séjour qu'y fit le voyageur français Auguste de Saint-Hilaire il y a un demi-siècle, et qui n'a pas cessé d'être le lieu de halte privilégié des savans et des artistes qui visitent les provinces de Minas ou de Rio-Janeiro.

Comme il n'est pas de bien en ce monde qui, par son excès même, n'engendre un abus, l'hospitalité de la *fazenda* a fait naître le *mascate*. Le *mascate* n'est autre chose que le colporteur, et c'est de France qu'il vient d'ordinaire au Brésil; mais il n'a rien de commun avec ces pauvres diables qu'on rencontre encore sur les sommets inaccessibles des Alpes et des Pyrénées portant leur ballot sur les épaules et vendant aux paysannes un mouchoir rouge en échange de quelques livres de chiffon. Le *mascate* comprend mieux les choses, se donne moins de peine, et prend des billets de banque en échange de ses marchandises. Il part du Havre avec une centaine de pièces d'or dans sa ceinture, débarque chez un compatriote qui lui fait la leçon, achète une mule pour lui et une autre pour sa pacotille, prend un guide à qui il donne un *milreis* par jour (2 fr. 50 cent.), et va courir les *fazendas*, offrant des bijoux, des indiennes, des parfumeries, etc., suivant sa spécialité. Ce métier, qui assurait il y a quelques années une fortune rapide, est tombé à la suite des abus monstrueux qui se sont produits. J'ai vu des *mascates* réaliser 100 *contos* de *réis* (250,000 fr.) dans une campagne, et rentrer en France la même année avec 12,000 francs de rente. C'était l'âge d'or de la *mascaterie*; mais on en a trop abusé, et le Brésilien a enfin ouvert les yeux. Un de ces colporteurs émérites me faisait un jour ce calcul : une bague montée en brillans coûte à Paris 100 francs prise en fabrique; l'expéditeur qui l'envoie la porte à 200; les frais de commission, d'emballage et de transport la font arriver à 100 *milreis* (250 fr.); la douane, prélevant 80 pour 100, la fait monter à près de 200 *milreis*; le magasin qui nous livre la bague y gagne à

son tour 100 pour 100 et nous la compte 400 *milreis*. Nous ne pouvons pas à plus forte raison, nous qui avons toute la peine, gagner moins de 100 pour 100, et nous sommes obligés de vendre ce bijou aux *senhoras* de l'intérieur 800 *milreis*. Or, comme elles prennent ordinairement à crédit, leurs maris nous font une lettre de change d'un *conto* de *réis* (2,500 fr.) pour que nous ne perdions pas les intérêts.

Les Brésiliens se sont cependant aperçus à la longue qu'ils payaient les bijoux de leurs femmes vingt-cinq fois leur valeur, et ils ont fini par renoncer aux bons offices des *mascates*. Ce sont surtout les Juifs d'Alsace et des provinces rhénanes qui excellent dans ce commerce. Le Parisien vend plus volontiers de la parfumerie et autres menus objets. Les Italiens apportent de petits saints en plâtre pour orner les chapelles ou des orgues de Barbarie. Parfois il arrive aux *mascates* de faire faillite en laissant en chemin leur mule de charge, entraînée par le torrent au passage d'une rivière ou perdue dans les précipices de la route. Il y en a qui font des chevauchées de huit cents lieues jusqu'aux extrêmes limites des peuplades civilisées. Bien peu d'entre ceux-là échappent aux fatigues de la route, aux flèches des Botocudos, à la dent du tigre ou aux tortures de la faim. J'ai rencontré plusieurs fois dans mes voyages de ces malheureux n'ayant plus ni mules, ni chaussures, ni vêtemens, et se consolant de leur misère en contemplant une boîte de petits grains de quartz que les indigènes de prétendus terrains diamantifères leur avaient donnés comme diamans en échange de leurs marchandises. Ceux qui reviennent à la vie n'ayant plus de capital cherchent un métier moins rude; ils se font comédiens, jardiniers, professeurs, dentistes, photographes, etc. Passant un jour à Rio, je fus arrêté par un individu que je ne reconnaissais pas : c'était un de ces pauvres diables que j'avais trouvé demi-mort de faim, de fatigue et de misère sur le Haut-Parahyba. Je lui avais laissé une chemise croyant lui jeter son suaire. Il ressuscita par miracle, se traîna d'étape en étape, et vint s'établir dentiste à Rio-Janeiro.

On conçoit d'après ces détails que le Français ne jouisse pas d'une réputation excellente dans le pays; aussi lui attribue-t-on volontiers tout méfait commis par un étranger. Il faut remarquer, à l'excuse des Brésiliens, que la plupart des étrangers parlant la langue française se disent Français. Que de fois, demandant à un de ces Français improvisés le nom de son département, je l'ai entendu me répondre Fribourg, Namur, etc., indications suffisantes pour le Brésilien, peu versé d'ordinaire dans la science géographique. Du reste le planteur a encore à redouter quelque chose de pire que les maléfices du Juif rhénan; celui-ci ne vise qu'à sa bourse, mais le Parisien, dès la seconde rasade de porto, entame le chapitre de la

politique et discute constitution avec son hôte; de la constitution à l'abolition de l'esclavage et à l'émancipation des noirs, il n'y a que la distance d'un troisième verre, et notre homme est en trop bon chemin pour s'arrêter. Un de ces enfans de la place Maubert, venu au Brésil pour faire *n'importe quoi*, prenait congé d'un riche nabab qui l'avait hébergé pendant six mois.

— Eh bien! avez-vous été content de mes gens, vous ont-ils bien traité? lui demanda le *fazendeiro* en lui serrant la main.

— *Senhor*, votre maison est un palais, et vous êtes un vrai *gentleman*; seulement...

— Seulement? demanda le planteur étonné.

— Seulement, reprit le Parisien, ma reconnaissance et mes remercîmens seraient mieux appliqués à vos nègres, car, à vrai dire, ce sont eux qui m'ont nourri.

Une physionomie indigène assez originale qu'on rencontre quelquefois dans les grandes *fazendas* du centre et du nord est celle du muletier. C'est un homme de haute taille, au teint brûlé par le soleil: de longs cheveux lisses et certains reflets épidermiques annoncent chez lui une forte prédominance de sang indien. Son origine est inconnue. Les gens de la plantation l'ont vu arriver un jour à la tête de deux ou trois cents mules; il venait des extrémités les plus reculées de l'empire, avait fait cinq ou six cents lieues à travers des forêts inexplorées, couchant à la belle étoile et n'ayant guère pour sa nourriture de chaque jour qu'une poignée de manioc. Il s'est arrêté pour demander la *posada* au maître de la *fazenda* et se refaire de ses trois mois de voyage; puis, séduit par cette hospitalité large qu'on ne retrouve que chez les nababs du Nouveau-Monde et par les immenses pâturages inoccupés qui entourent la ferme, il a prié le planteur de livrer à ses bêtes ces richesses perdues. Depuis cette époque, il a établi son quartier-général dans la plantation, où il élève ses mules. De temps en temps il fait une tournée dans les environs et vend celles qui sont dressées. A ses momens perdus, il se rend utile dans la *fazenda* : il enseigne à lancer le *laço* et à dompter les bêtes rebelles; il sert d'écuyer dans les voyages et de sacristain au *padre*. Quand toutes ses mules sont vendues, il repart en suivant les mêmes chemins, fait de nouveaux achats et reparaît l'année d'après avec un nouveau troupeau. Ce commerce est très lucratif. N'ayant aucune dépense à payer chez les planteurs qui le défraient, lui, ses nègres et ses bêtes, achetant de jeunes mules dans un pays où l'argent est rare et les revendant toutes dressées dans les provinces riches, il réalise d'énormes bénéfices. Aussi se laisse-t-il séduire quelquefois par l'orgueil et fait-il de son fils un docteur (1).

(1) Un de ces muletiers enrichis, que j'avais rencontré maintes fois chez un nabab de

tenait le linge des voyageurs. Le chef de la maison, avec sa femme en croupe, suivait de l'œil tous les mouvemens de la turbulente ménagerie. Un énorme parasol garantissait le couple des fureurs ardentes du soleil. Un chien qui suivait à pied faisait escorte.

Je m'arrêtai pour laisser défiler la caravane, car il n'est guère possible de cheminer deux de front dans les sentiers des forêts américaines. Comme le *macaco* passait à côté de moi, il avisa quelques bâtons de *rosca* (biscuit) dans mes larges bottes, où, comme tous les voyageurs du désert, je tenais mes provisions, et, allongeant ses bras à travers les barreaux de sa cage, il enleva prestement deux biscuits. Son compagnon, pensant qu'un seul devait lui suffire, essaya de lui tirer le second des mains et d'en faire son profit; le quadrumane, peu initié aux doctrines évangéliques, défendait son bien en montrant les incisives. Le *papagaio* (perroquet), voyant de son gros œil inquiet qu'on festinait chez ses voisins, voulut aussi sa part, et se mit à crier et à battre des ailes pour qu'on s'occupât de lui; soit frayeur, soit tentation, l'autre petit garçon se mit aussi à pleurer, et le désordre fut au comble. Je fus obligé, pour mettre fin à ce vacarme, de descendre et de distribuer tout mon biscuit.

— *He gente pequena* (ce sont de petites gens), me dit le guide dès que nous fûmes éloignés.

— Et à quoi reconnaissez-vous cela?

— Oh! *senhor!* il n'y a pas à s'y tromper. Si c'étaient des gens riches, ils emmèneraient avec eux beaucoup d'esclaves et de mules pour leur faire escorte; ils ne laisseraient pas leurs enfans mourir de faim, ainsi que ces pauvres bêtes, qu'ils auraient mieux fait de laisser dans la forêt à la grâce de Dieu, et vous n'auriez pas été dévalisé par ce damné *macaco*.

Quand une *senhora* ne peut pas supporter une monture, on cherche alors d'autres expédiens. Tantôt on a recours à une charrette traînée par six paires de bœufs, tantôt on se sert d'une litière soutenue par deux mules. La première, attelée comme à l'ordinaire, conduit la marche, tandis que la seconde, placée à l'arrière, touche presque de sa tête le siége de la *senhora*. Toutefois, comme les fondrières des chemins rendent les soubresauts inévitables, on préfère, quand on veut transporter une malade, se servir d'un hamac suspendu à une forte traverse, que deux nègres robustes portent sur leurs épaules. Si la route est longue, la litière est suivie d'une escouade d'esclaves qui se relaient.

Souvent, sous prétexte de rendre visite, le créole va monter une partie de cartes chez un voisin. Le jeu est la passion dominante de l'Américain. C'est le jeu qui absorbe souvent ses revenus, au grand détriment des routes, des canaux, des chemins de fer, en un

mot de la prospérité du pays. Une des variantes du jeu est la loterie, cette lèpre léguée au Nouveau-Monde par les anciens *conquistadores*, et qui a pour représentant le *bilheteiro*.

Le *bilheteiro* (marchand de billets) est un jeune homme; il n'y a qu'un homme jeune en effet qui puisse suffire aux exigences d'une vie aussi pénible. Dès qu'une loterie est organisée, le *bilheteiro* monte à cheval, voyage de nuit comme de jour été et hiver, supporte dans la même journée le feu d'un soleil de plomb et le froid glacial d'une pluie torrentielle, et ne s'arrête guère pendant plusieurs semaines consécutives que quelques minutes pour offrir ses billets et réparer ses forces avec un peu de riz ou de *feijão*. On peut dire que c'est dans son portefeuille que vient s'engouffrer une bonne partie des valeurs du pays. Dès qu'il apparaît à la porte de l'habitation, tout le monde s'empresse autour de lui comme autour du dispensateur de la fortune. On s'enquiert du nom de l'heureux vainqueur de la dernière loterie, et l'on se hâte de prendre de nouveaux billets: ceux-ci épuisés, il reprend le chemin de la ville, tire la loterie, et repart aussitôt pour une nouvelle expédition. Une telle existence l'use rapidement. Il meurt avant l'âge, criblé de douleurs rhumatismales et les jambes dévorées par l'éléphantiasis, suite trop fréquente de ses fatigues et du manque de tous soins hygiéniques. Les partisans des causes finales pourraient trouver dans cette mort prématurée une juste punition des méfaits du *bilheteiro*, qui entretient dans le pays une véritable plaie morale; mais sa carrière, à vrai dire, ne se termine pas toujours aussi tristement. Parcourant toutes les fermes à cinquante lieues à la ronde, il note en passant les mulâtresses riches et les veuves d'un certain âge qui ne peuvent prétendre aux nobles héritiers des *fazendeiros*. Il choisit celle qui lui semble le mieux à sa convenance, tâche de la séduire par ses belles manières, renonce à son métier dès qu'il est marié, et se fait planteur. Malheureusement pour lui, son mariage est aussi une loterie dont les billets sont très disputés.

Malgré la vigilance du maître, une plantation, quelle que soit d'ailleurs son importance, ne saurait subsister si elle ne possédait un personnage dont nous avons déjà souvent prononcé le nom : le *feitor*. Le *feitor* est l'homme de confiance du *fazendeiro* et la terreur de l'esclave. Être hybride, il rappelle à la fois l'adjudant d'une caserne et le garde-chiourme des forçats. Tenant en même temps du *conquistador* et du nègre, il a hérité de la férocité de l'un et de la bestialité du second. Aussi s'acquitte-t-il de ses fonctions la conscience calme et sans nul remords. Dès le petit jour, il sonne la diane, fait l'appel de ses hommes et les conduit au chantier. Il a pour lieutenant un autre mulâtre plus foncé que lui, qui surveille

quelle que soit l'abondance des aspersions à haute température. A la vue de ces essaims se renouvelant sans cesse, les habitans comprennent qu'il ne s'agit plus d'une tribu isolée, mais bien d'une longue série de générations accumulées dans un espace trop étroit et cherchant à déborder au dehors. Il faut alors appliquer le grand remède, et l'on députe un nègre vers le *formigueiro* (l'homme aux fourmis).

Le *formigueiro* est un personnage de haute importance dans un pays où la fourmi a la dent, ou, si l'on aime mieux, la mandibule si malfaisante. Comme en toute chose l'Américain du sud ne se presse guère, et que d'ailleurs une invasion de fourmis est chose trop ordinaire pour qu'on y fasse grande attention, notre homme n'arrive d'ordinaire qu'un jour ou deux après avoir reçu l'invitation. Un énorme soufflet de forge qu'il porte avec lui constitue tout son attirail. Après une rapide inspection des lieux, il fait boucher toutes les ouvertures qui communiquent avec le sous-sol, excepté celle du centre, qu'il agrandit pour y façonner un fourneau et laisser libre passage au combustible et au tuyau du soufflet. Pendant cette opération, des nègres vont dans la forêt voisine couper certaines espèces de bois qu'il leur a indiquées. Le bois coupé et le fourneau construit, il allume le feu et, à l'aide de son énorme soufflet, refoule la fumée dans le souterrain à travers les cellules des fourmis. Cette fumée, après avoir traversé ces constructions poreuses, s'échappe de tous côtés par les fissures des pierres, de la maçonnerie et des planchers. Laissant alors le soin du feu et du soufflet aux nègres avec recommandation expresse de ne pas en ralentir l'action, il parcourt la maison pour boucher avec de la terre glaise toutes les fissures qui pourraient livrer un passage.

Il faut maintenant descendre[1] dans le souterrain et examiner ce qui se passe chez les fourmis. Au bruit inaccoutumé qui a suivi l'arrivée des maçons chargés de fermer les ouvertures, les tribus travailleuses sont vite rentrées dans leurs demeures, afin de protéger les œufs, de veiller aux provisions. Voyant arriver les premières bouffées suffocantes de la fumée, elles comprennent qu'un danger extrême les menace, et qu'il n'y a pour elles de salut que dans la fuite. Au même instant, comme à un signal donné, chacune s'empare d'un œuf et se précipite dans les galeries souterraines qui donnent issue dans les jardins ou sur la campagne, n'abandonnant que les provisions que le laborieux insecte sait bien pouvoir remplacer facilement dans un pays sans hiver. Là toutefois une cruelle déception attend les pauvres fourmis : les vapeurs bleuâtres de la fumée les ont devancées; il n'y a plus d'espoir. En tacticien consommé, le *formigueiro*, après avoir bouché toutes les fissures de l'intérieur, rôde autour de la maison afin de saisir ces indices, et se

les plus pathétiques, le *feitor* va droit à la sacoche, tout en continuant son réquisitoire, la soulève à deux ou trois reprises comme pour la porter au *fazendeiro*, et, s'étant assuré qu'elle est consciencieusement remplie, il se rappelle tout à coup qu'il a besoin de tous ses hommes valides pour percer sous peu une *picada* à travers la forêt, et que ce n'est pas le moment de faire appliquer une bastonnade, dont le résultat le plus certain est d'envoyer pendant quelques jours le patient à l'infirmerie refaire ses épaules. Il promet donc le silence au noir en lui faisant peser ces considérations, lui rend la sacoche vide, et lui donne avant de partir un verre de tafia, ne voulant pas être en reste de générosité avec lui.

Non content du profit qu'il tire de la *venda*, le *feitor* élève encore des cochons, de la volaille, et surtout de jeunes mules qu'il fait dresser par ses aides, et qu'il vend ensuite aux *fazendeiros* des environs ou aux voyageurs de passage qui ont laissé les leurs dans les précipices des chemins. Avec des journées si bien remplies et la sobriété inhérente aux créoles, il se fait rapidement un pécule assez rond, et un beau jour il vient apporter à son *senhor* sa démission de *feitor*. Le lendemain, il part à la recherche d'esclaves et de terres à vendre, achète dès qu'il trouve à sa convenance, et devient *fazendeiro* à son tour. Parfois il arrive à la dignité de *commendador*, point de mire de l'ambition de tout bon Portugais.

J'ai dit que dans les grandes *fazendas* on trouvait à quelque distance de l'habitation divers *pastos* affectés à des troupeaux de bœufs, de porcs et de brebis. A chacune de ces sections est attaché un homme de couleur ou un nègre de confiance; mais si la vigilance du maître se ralentit, la plupart de ces gardiens, plus préoccupés de vendre aux voyageurs et aux petits propriétaires des environs les mules qu'ils élèvent pour leur compte que de bien remplir leur tâche, confient le troupeau à des enfans, afin de mieux vaquer à leurs spéculations. Ceux-ci, plus soucieux de se baigner ou de faire la sieste que de veiller à leurs bêtes, les abandonnent à la garde des chiens, qui de leur côté jugent plus à propos de dormir à l'ombre des arbres. Pendant ce temps, bœufs, porcs, brebis, vont au hasard de leur caprice dans ces pâturages sans fin, tombent dans les précipices, s'égarent dans les bois, sont volés par les voisins sans que personne s'en aperçoive, et un jour le *fazendeiro*, passant en revue son bétail, est tout étonné de le trouver diminué de moitié. Il interpelle alors le garde sur cette disparition, et en reçoit invariablement cette réponse : *he peste, he onça, he cobra;* c'est une épidémie, c'est le jaguar, ce sont les serpens, suivant la saison, l'altitude, la nature des pâturages, etc.

On peut dire cependant que le vol est rare chez les hommes libres,

soit par un reste de fierté portugaise, soit par suite de la richesse du sol, qui semble fournir de lui-même à tous les besoins; mais il n'en saurait être de même de l'esclave : dénué de tout, n'ayant parfois qu'une nourriture insuffisante, il fait main basse sur tout ce qui se trouve à sa portée. C'est ordinairement la nuit qu'il choisit pour ses excursions. Aussi tout propriétaire voit-il dans son nègre un pillard dont il doit se méfier. Sachant que sa surveillance, jointe à celle de ses *feitors*, est souvent insuffisante, il charge, moyennant quelques cierges, son patron de lui tenir lieu de garde champêtre. C'est ordinairement à saint Antoine, le saint le plus vénéré du Brésil, que revient cet honneur. C'est encore saint Antoine qui dans la saison des orages est tenu de servir de paratonnerre à toutes les plantations de la péninsule australe. Les porchers, si nombreux dans certaines provinces, et dont il est, comme chacun sait, le patron spécial, le surchargent de besogne. Quoi de plus naturel qu'un nègre fripon réussisse quelquefois à tromper la surveillance d'un saint si occupé? Le planteur n'en continue pas moins à lui brûler des cierges malgré ces petits oublis, persuadé que le mal qui lui échappe n'est pas la centième partie de celui qu'il prévient.

Pourtant, si les vols deviennent trop hardis ou se renouvellent, on imagine d'autres expédiens. On tente d'abord de découvrir le coupable, afin de le surveiller de plus près et de lui infliger la bastonnade; mais si l'esclave suspecté est un vieux nègre malin, il faut revenir aux moyens surnaturels. On s'adresse alors au sorcier des environs (*feiticeiro*). C'est ordinairement un ancien esclave devenu libre, ou un Indien mi-sauvage, mi-civilisé, qui exerce cette lucrative profession. Pendant mon séjour au Brésil, un *fazendeiro* de la province de Minas s'aperçut un matin que son parc de cochons diminuait sensiblement. Soupçonnant ses nègres, il organisa des rondes pendant la nuit, mais sans succès. Ne sachant plus que faire, il appela à son secours un vieux noir, jadis son esclave, et qui avait un grand renom de sorcellerie dans le voisinage. Son aspect étrange était en parfaite harmonie avec sa profession. A la suite d'une maladie qui avait dévoré son épiderme en plusieurs endroits, la surface de son corps ne présentait qu'une suite de plaques alternées de blanc et de noir; on eût dit un singe déguisé en jaguar, ce qui expliquait probablement le surnom d'*Onça* (panthère) qu'il portait dans le pays.

— Écoute, Once, lui dit son ancien maître, si tu es réellement *feiticeiro*, comme on le dit, trouve-moi le voleur de mes cochons. Je sais que tu aimes la *cachaça*, je t'en approvisionnerai pour l'année. Si tu ne peux pas le découvrir, dispose-toi à quitter sur-le-champ mes terres et à aller exercer ton industrie ailleurs.

— Sa seigneurie peut se rassurer, reprit tranquillement le sorcier, l'Once n'a jamais cherché en vain; seulement, afin de mieux reconnaître le voleur, il est bon que je voie d'abord les esclaves de la plantation, et je prie sa seigneurie de me faire appeler quand ils seront revenus du travail.

Cette réponse fit bon effet et rassura le *fazendeiro*, quelque peu sceptique à l'endroit des sortiléges. Une heure après, le *feitor* averti amenait les esclaves dans la cour. Dès qu'ils furent réunis, le *senhor* fit appeler le sorcier. Me trouvant de passage dans la *fazenda*, je me glissai à côté de mon hôte pour ne rien perdre du spectacle.

A la vue de l'Once, les nègres, qui connaissaient sa terrible réputation, comprirent qu'il s'agissait de quelque acte de haute justice, et se mirent à trembler de tous leurs membres. Le devin parcourut silencieusement les rangs, s'arrêtant devant chaque esclave et le contemplant pendant quelques secondes de son gros œil fauve et vitreux; on eût dit un python fascinant sa victime. Son inspection achevée, il se retourne vers le *fazendeiro*, qui le suivait pas à pas.

— *Senhor*, il n'est pas facile de deviner au premier coup d'œil le *ladrão* que vous cherchez, car tous vos nègres me paraissent aussi voleurs les uns que les autres, et je crois bien qu'ils étaient plusieurs à dérober vos cochons; mais je vais indiquer à sa seigneurie un moyen infaillible pour les découvrir...

Ici le *feiticeiro* s'interrompit; l'entretien se continua à voix basse, et personne ne sut d'abord quel moyen il lui proposa. Je ne devais pas tarder à découvrir cependant par quel étrange procédé de torture le sorcier saurait amener les nègres à des aveux plus ou moins sincères. Des purgatifs violens devaient produire l'effet qu'on obtenait autrefois grâce à la question ordinaire ou extraordinaire. Malheureusement le *feitor* avait mal compris les instructions du sorcier, il outre-passa les doses. Se débattant au milieu des convulsions, les nègres, pour obtenir les potions qui devaient calmer leurs souffrances, avaient beau promettre les révélations les plus complètes : ils n'en étaient pas moins exposés à périr, et le *feitor* effrayé fit appel aux connaissances médicales qu'il me supposait en ma qualité de voyageur pour arrêter les progrès trop rapides d'un véritable empoisonnement. Je ne voyais pas bien de quelle manière je pourrais improviser un remède pour tout ce monde, loin de tout secours. Je ne connaissais que le blanc d'œuf comme contre-poison, et comment trouver des œufs au milieu d'une plantation de café? Je fis part de mes embarras au *feitor*.

— Ah! s'il ne faut que des œufs, nous sommes sauvés, s'écria-t-il aussitôt, les *jacarés*, les *lagartos*, les *tartarugas* et les *passarinhos* ne manquent pas ici.

Et, se précipitant avec son escorte vers le sable et les buissons du rivage, il ramassa en peu d'instans une quantité prodigieuse d'œufs de caïmans, de lézards, de tortues et d'oiseaux de toute espèce, et quelques momens après nous commencions à administrer aux moribonds des blancs battus que je fis alterner avec de l'eau tiède. Dès les premiers vomissemens, les douleurs devinrent moins aiguës, les symptômes moins alarmans. Rassuré sur le sort de son troupeau, le *feitor* se rappela sa consigne, et voulut profiter du trouble de ses malades pour leur arracher leur secret. Se tournant vers les négresses qui remplissaient les fonctions d'infirmières, il leur enjoignit de n'administrer le breuvage qu'à ceux qui auraient fait leur confession. Le spectacle tourna alors du tragique au burlesque.

— *Senhor*, encore un peu de remède, ou je meurs! hurlait un nègre hideusement barbouillé de bave et d'écume.

— C'est toi, *ladrão*, reprit le *feitor* d'une voix tonnante; raconte-moi tout ce que tu as volé, ou je te laisse crever comme un chien.

— Je n'ai volé que les *pitangas* (petit fruit rouge légèrement acide) du jardin, et encore je n'étais pas seul : mon frère en a volé plus que moi... Un peu de remède, s'il vous plaît!

— Tu ne dis pas tout...

— J'ai aussi volé, avec mon *compadre* Antonio, une demi-arrobe de *carne seca* la dernière fois que j'allai avec les *tropeiros* (conducteurs de caravanes); mais il y a longtemps de cela... Un peu de remède, *senhor*, ou je me meurs!

— Et les *leitões* (1), tu n'en parles pas, *inferno?*

— Les *leitões*, *senhor*, ce n'est pas moi, c'est mon voisin Coelho qui m'en a donné un morceau.

— Ah! c'est toi, qui as volé les *leitões* du *senhor?* hurla aussitôt le *feitor* en se tournant vers un autre moribond. Et combien en as-tu pris? Dis-le-moi sans mentir d'un seul, si tu ne veux pas recevoir cent coups de *chicote* au lieu de remède.

— *Senhor*, je n'en ai pris qu'une fois : c'est mon *compadre* Januario et son frère qui ont volé tous les autres.

L'Once avait dit vrai. Les larrons étaient plusieurs, et il avait eu le talent de les forcer à avouer leur crime. Aussi vint-il le lendemain, la tête haute, réclamer sa provision de *cachaça*.

II.

Malgré les soucis de la plantation, les divertissemens de la chasse et le flot d'étrangers qui traverse toujours la *fazenda*, la vie y est

(1) Cochons de lait.

assez monotone. Aussi saisit-on avec empressement l'occasion d'un mariage, d'une naissance, ou de toute autre fête de famille, pour se livrer aux réjouissances. Me trouvant un jour de passage dans une riche *fazenda* de la province des Minas, je fus invité par le chef de la maison à assister à son anniversaire, qu'on célébrait le lendemain. C'était un grand vieillard encore alerte, dur à la fatigue. Après m'avoir fait visiter les divers corps de logis qui composaient sa ferme, il me conduisit vers le jardin, situé derrière l'habitation, et nous nous assîmes sur un banc, à l'ombre d'une épaisse charmille. Sa conversation ne tarda pas à m'intéresser.

— Vous voyez, *senhor*, me dit-il, toutes ces bâtisses et toutes ces plantations : il y a quarante ans qu'il n'y avait encore ici que des forêts aussi anciennes que le monde. C'est moi qui ai coupé le premier arbre et planté le premier pied de café. J'étais arrivé seul. Les premières années furent rudes. Je transportais moi-même mes récoltes à la ville comme un simple *tropeiro*, et je prenais des esclaves en échange. C'était alors le bon temps! On me donnait un nègre fort et robuste pour deux cents *milreis* (500 francs), tandis qu'aujourd'hui il faut y mettre de deux à trois *contos* de *reis* (1). Le nombre de bras s'augmentant chaque année, mes récoltes s'accrurent aussi, et aujourd'hui je me fais bon an mal an deux cents *contos* de *reis* (500,000 francs). Du reste mes esclaves sont bien nourris et bien traités; mais ils savent qu'ils doivent travailler, et que je ne plaisante pas là-dessus. Aussi m'obéissent-ils au premier signal. Tenez, voulez-vous voir? Antonio! Antonio, *acá* (ici)! cria-t-il en même temps d'une voix de stentor à un nègre qui sarclait un champ de maïs à l'extrémité du jardin.

Aux premiers éclats de cette voix si redoutée, le pauvre diable jeta sa bêche afin d'être plus leste, et accourut vers nous; mais à chaque instant les plantes embarrassaient ses jambes, auxquelles d'ailleurs le travail et les années avaient déjà ôté toute élasticité.

— *Acá ladrão* (voleur)!... ajouta presque aussitôt son maître d'une voix encore plus brève et avec des gestes plus impératifs, et, continuant sur ce ton, il épuisa contre son pauvre esclave toutes les imprécations du dictionnaire portugais, si riche d'injures à l'adresse des noirs. Il y avait de quoi pétrifier le nègre le mieux doué de résignation chrétienne.

Croyant sa dernière heure venue, Antonio vint se réfugier derrière moi en poussant des exclamations à fendre le cœur.

— *Senhor* (maître)... *benção* (bénédiction)... *Jesus-Christo*...

(1) Le *conto* de *reis* vaut 2,500 francs.

nhonhor (mon petit monsieur)... *perdido* (je suis perdu)... *nossa Senhora* (sainte Vierge)! etc.

Ses cris, à peine articulés, étaient accompagnés de contorsions non moins navrantes. Bien que ses paroles fussent inintelligibles, je compris à ses gestes qu'il me suppliait de l'*apadrinhar* (demander son pardon).

— *Apadrinhar* un larron comme toi! interrompit le *fazendeiro*, qu'as-tu donc fait de tes jambes, vieil ivrogne? Faut-il que je te fasse rouer de coups pour t'apprendre à marcher? Sors d'ici, ou je te fais écorcher vif!... Et rappelle-toi que si ce *senhor* n'avait pas demandé ta grâce, avant une heure d'ici les *urubus* (vautours) déchireraient tes entrailles!

— *Si senhor*, articula le patient à demi mort, et, reprenant aussitôt ses jambes, son haleine et sa course, il s'éloigna de toute la vitesse que lui donnait la crainte de devenir la pâture vivante des vautours.

— Vous voyez, *senhor*, ajouta mon nabab d'un air triomphant, comme mes esclaves me craignent! Je ne suis pas plus méchant pour cela, mais je veux qu'ils obéissent.

Le lendemain eut lieu la fête du *senhor*. Il serait peut-être plus exact de dire la fête des nègres. Dès le matin, les punitions furent levées et les cachots ouverts. Un *padre* des environs vint célébrer la messe dans un vaste magasin transformé en chapelle. Une table recouverte d'une nappe servait d'autel. Au dehors se tenaient accroupis plusieurs centaines d'esclaves de tout sexe, de tout âge et de toute nuance. Je contemplais les négrillons demi-nus miaulant comme de jeunes chats sauvages sur les genoux de leurs mères, les singes de la maison fourrageant gravement sur les têtes des jeunes négresses, les perroquets criant à tue-tête : *Quer café* (voulez-vous du café)? les chiens courant çà et là au milieu des groupes, lorsqu'à un signal donné par le muletier-sacristain le chœur des négresses entonna un hymne religieux. C'était un mélange d'exclamations sauvages, de gloussemens intraduisibles, d'articulations étranges qui n'avaient rien de l'homme, et qui auraient échappé à l'analyse de l'oreille la mieux exercée. Les noirs reprenaient le refrain à la fin de chaque strophe et complétaient le vacarme. Les choses furent poussées si loin que le chien de mon guide, qui jusque-là s'était contenté de jouer avec les singes, se fâcha tout de bon en entendant ce vacarme, et se mit à japper contre les nègres. Son exemple fut bientôt suivi par tous ses confrères de la ferme, et bientôt ce fut un tapage infernal. Heureusement le *padre* allait vite en besogne, et la messe fut bientôt dite. Quand tout ce monde se fut retiré, je m'approchai du prêtre et lui demandai à quelle langue apparte-

naient ces miaulemens étranges. Il m'avoua qu'il n'en savait rien lui-même, et qu'il n'avait jamais songé à s'en informer. — *E costume* (c'est l'habitude), ajouta-t-il comme conclusion.

Après la messe, tous les esclaves vinrent s'aligner dans la cour pour être passés en revue. Ils se placèrent sur deux lignes parallèles à l'habitation. La première, composée exclusivement d'hommes, offrait une assez belle apparence. La seconde, qui comprenait les femmes, les petits négrillons et les enfans à la mamelle, laissait à désirer quelque peu sous le rapport de la régularité qu'exige pareille cérémonie. Un *feitor* fit d'abord l'appel, puis l'inspection commença. Le *fazendeiro* parcourait silencieusement les lignes et s'arrêtait devant chaque esclave avec l'œil sérieux et scrutateur d'un vieux sergent inspectant sa compagnie. Le nègre, la tête nue, le regard baissé, les bras croisés sur la poitrine, allongeait la main droite pour demander la *benção* (bénédiction) dès que son maître arrivait devant lui, la replaçait aussitôt dans sa première position, et attendait dans la plus grande anxiété que le regard inquisiteur qui le fixait se reportât sur le voisin. Les seules réprimandes que j'observai furent adressées à des négresses qui négligeaient d'extraire les *bichos* (*pulex penetrans*) des pieds de leurs négrillons.

Après la revue, mon cicerone me reconduisit dans la salle où l'on avait dit la messe. Une nouvelle métamorphose s'y était opérée. La chapelle était devenue un comptoir, l'autel servait de bureau. — Toutes ces marchandises que vous voyez, me dit-il en me montrant des étoffes, des bonnets de laine, des chemises, des pipes, des foulards, des indiennes de toute sorte, etc., sont destinées à mes esclaves. Je leur laisse, comme la plupart des planteurs du Brésil, les dimanches libres, afin qu'ils travaillent à leur petit champ et qu'ils affectent le produit de leur récolte à leur vestiaire; mais le nègre abandonné à lui-même n'achète que de la *cachaça*, et va toujours déguenillé. J'ai pris alors le parti de leur acheter moi-même toute leur récolte et de la solder par les objets dont ils ont besoin. C'est pour cela que chaque dimanche me fait marchand. J'ai ainsi le double avantage de m'assurer de leur moralité et de veiller à leur propreté. Du reste je leur livre tout au prix de revient, comme vous pouvez vous en convaincre en consultant les factures. Un *feitor* tient le registre, pendant que je distribue moi-même les objets qu'on me demande. Les marchandises les plus en vogue sont les pipes et les foulards rouges. Malgré toute mon attention et celle de mon secrétaire, il est rare qu'il se passe un dimanche sans que je m'aperçoive de la disparition de quelques objets, tant le vol semble être l'élément de ces coquins-là.

Vint enfin l'heure du déjeuner. Autour d'une longue table dressée

dans une salle immense, on avait eu peine à placer les nombreux convives venus pour fêter le *senhor*. Le service, qui offrait à la fois le comfort le plus splendide et la simplicité la plus grande, me permit d'étudier à l'aise les ressources culinaires du pays et le goût des habitans.

Comme tous ses congénères de la zone torride, l'Américain du sud est sobre. Du riz cuit à l'eau, des haricots au lard et de la farine de manioc, voilà sa nourriture de toute l'année. Les jours de fête, il tue un cochon, qu'il farcit et qu'il sert tout entier. Son mets de prédilection et le plus habituel consiste en un gâteau qu'il confectionne dans son assiette en recouvrant ses haricots d'une épaisse couche de farine de manioc et en mélangeant le tout. Le pain et le vin lui sont également inconnus. Son couteau lui tient lieu de fourchette, et un grand verre circulant à la ronde désaltère tous les convives, comme du temps des héros d'Homère.

C'est ainsi que les choses se pratiquent encore dans l'intérieur du Brésil ; mais chez les riches planteurs qui ont été reçus à la cour de l'empereur dom Pedro II ou qui ont voyagé en Europe, l'argenterie couvre les tables, et l'on voit circuler les meilleurs vins de France, d'Espagne et de Portugal. Le riz, le *feijão* et le manioc sont relégués au bout de la table, comme pour satisfaire à la coutume nationale, et vous voyez apparaître des côtelettes de porc frais, des gigots de mouton, de magnifiques poissons, de belles volailles, d'excellent pain de froment et tous les légumes d'Europe. Deux cuisiniers nègres qui ont fait leur apprentissage dans les hôtels français des grandes villes de la côte se succèdent de semaine en semaine afin de mieux résister à la température des fourneaux, qui devient insupportable sous ce soleil de feu. Une nuée de négrillons, remarquables surtout par leur malpropreté, s'agitent comme des diablotins autour des fourneaux, écurant les marmites, attisant le feu, étranglant les volailles, épluchant les légumes, s'interrompant de temps à autre pour extraire de leurs pieds nus un *bicho* ou un *carrapato* (*acarus americanus*), puis reprenant leurs viandes sans laver ni mains ni couteaux, car le temps presse, et le chef ne veut pas être en retard. Je n'en dois pas moins avouer que les cuisiniers noirs m'ont paru au moins aussi habiles que les cuisiniers blancs, et pourtant sous ce ciel de feu, dans ces régions chaudes et humides, les viandes et les végétaux sont de beaucoup inférieurs aux viandes et aux légumes d'Europe. Le développement trop rapide des plantes les rend bientôt ligneuses et par conséquent trop dures. Si on les mange hâtivement, on les trouve aqueuses et sans saveur. Il en est de même des animaux, qui, nourris d'herbages pour ainsi dire sans sucs, ne donnent qu'une viande fade et insipide. Il ne faut excepter que celle

du jeune porc et du jeune mouton. On peut en dire autant des fruits. Ce qui fait la délicatesse des pêches, prunes, figues, raisins, etc., de la Provence et des deux péninsules voisines, c'est la légère prédominance d'une saveur aigrelette dans une pulpe sucrée. Or il faut un climat sec pour que cet arome se développe et que la proportion de sucre ne le masque pas. Malheureusement il ne saurait en être ainsi sous les tropiques. L'énorme quantité d'eau que charrie la séve, et que le végétal absorbe par tous ses pores dans une atmosphère continuellement chargée de vapeurs, gonfle le fruit, en neutralise l'acidité et change la pulpe en mélasse. Cependant, pour être juste, il faut remarquer que les créoles apprécient plus que nous les liqueurs sucrées de la pulpe, et, sous ce rapport, l'avantage reste à leurs fruits. Les *doces* (confitures) qu'ils en retirent constituent le principal mérite de la table brésilienne.

La description d'une *fazenda* serait incomplète, si on n'esquissait point ici quelques-unes des physionomies originales que l'on rencontre dans toutes les grandes plantations. En première ligne viennent le *padre* et le *doutor*, puis le *mascate*, le muletier, le *formigueiro* (chasseur de fourmis), dont nous n'avons fait encore que prononcer le nom.

Le *padre* est l'aumônier du pays. Qu'on ne se représente pas une sombre figure d'inquisiteur enveloppé d'une soutane noire et coiffé d'un tricorne. Non, le *padre* américain est bon apôtre. Vêtu de toile comme un simple mortel, il porte ses cheveux aussi courts qu'un laïque, danse, fume, joue et cause comme tout le monde. Une messe basse le dimanche, voilà pour toute la semaine. Un muletier lui tient lieu ordinairement de sacristain, et il a pour orgues un chœur de nègres. Après la messe, il baptise les négrillons qu'on lui apporte des divers points de la forêt. Il en prend possession au nom du ciel et de la religion catholique, et à cet effet les inscrit sur un registre *ad hoc*, sous une rubrique tirée du martyrologe romain. Cette besogne achevée, le nouveau chrétien rentre dans sa hutte, va aux champs dès qu'il marche, travaille tant que ses forces le lui permettent, tombe un jour d'épuisement, et quelques heures après s'achemine vers le cimetière sur les épaules de quatre de ses camarades qui forment tout son cortége. Le *padre* ne se dérange pour venir assister le moribond que lorsque le noir est libre et qu'il peut payer les frais : quant aux autres, il compte que les douleurs de la servitude suffiront à racheter leurs fautes et à leur ouvrir les portes du ciel. Qu'est-il alors besoin de catéchisme, d'instruction, de messes, de sacremens? L'ablution baptismale, c'est assez; l'esclavage fera le reste.

Le chômage n'est pas inconnu au *padre*, mais il sait y remédier

à l'aide de quelques petites industries inconnues de ses confrères transatlantiques. Si un *fazendeiro* ne se croit pas assez riche ou assez dévot pour se payer une messe par semaine, il s'entend avec ses voisins. Le *padre* alterne alors de semaine en semaine, de ferme en ferme, jusqu'à ce qu'il revienne au point de départ. Si sa cure est trop ingrate, il se fait un supplément en élevant des bestiaux ou en tenant une *venda* (auberge). Je rencontrai un jour dans la province de Minas un de ces révérends qui courait les fermés et les messes à la tête d'un troupeau de bœufs. Surpris tous deux par la pluie, nous étions venus demander asile au même *rancho*. Assis sur un banc, nous liâmes bientôt conversation.

— Vous voyez, *senhor*, me dit-il en poussant un profond soupir, le métier auquel un homme de ma condition est maintenant réduit. Du temps du roi dom João VI, nous avions plus de messes que nous n'en voulions; depuis l'indépendance, tout est changé. Il y a bien encore quelques *senhoras* qui en font dire de temps à autre, mais leurs maris préfèrent employer leur argent en bœufs ou en mules. Voilà pourquoi vous me voyez comme un *tropeiro*. Vous n'auriez pas par hasard rencontré sur votre route quelque *fazendeiro* qui eût besoin de renouveler ses bêtes à cornes, ou qui désirât un chapelain?

J'avais entendu parler d'une dame des environs, récemment décédée, et qui, voulant se mettre en règle avec sa conscience ou obéir à un usage, avait porté 400 *milreis* (1,000 francs) de messes sur son testament. Je ne me rappelais pas le nom de la dame, mais j'indiquai au *padre* le village qu'elle habitait, et qui n'était qu'à quelques lieues de là. J'ajoutai, afin de prévenir toute déception, que le décès remontait déjà à plusieurs jours, et que probablement cette somme était destinée au *padre* de la *freguezia* (paroisse) voisine.

— Soyez tranquille, *senhor*; s'il en est temps encore, je me charge d'enlever l'affaire... Moleque, cria-t-il aussitôt à son chef de caravane, va me chercher ma mule, et vivement!

Quelques minutes après, notre révérend partait au grand trot de sa monture malgré la pluie, qui continuait de plus belle. Laissant au nègre la garde dù troupeau, il alla droit à l'exécuteur testamentaire, et lui proposa sans détour un reçu de 400 *milreis* contre paiement de moitié de la somme. La proposition était trop séduisante pour être refusée : celui-ci ne montra donc que juste les rigueurs nécessaires en pareille circonstance, et finit par compter les 200 *milreis*.

Ordinairement père de famille, le *padre* puise dans ses sentimens de paternité une bonté de cœur qui trop souvent n'existe que sur les lèvres chez ses austères collègues de l'ancien monde. Ses pa-

roissiens semblent lui savoir gré de son laisser-aller, et excusent volontiers ses petits travers. Il y a quelques années, le desservant de Santa-Anna, bourg situé à une douzaine de lieues de Rio-Janeiro, sur la route de Novo-Friburgo, avoua en pleine chaire, dans un moment de belle humeur, qu'on pouvait hardiment refuser de croire à l'enfer. Chez nous, les bonnes âmes se seraient voilé la face en entendant de si épouvantables blasphèmes. Le Brésilien est plus calme; il réserve ses rigueurs pour l'ilote d'Afrique, et montre à l'égard de ses semblables l'indulgence la plus évangélique. Les assistans se mirent à sourire à cette confession si étrange, et se contentèrent d'échanger un regard qui voulait dire : *Está bebado* (il est gris!).

Le *doutor* est aux yeux du *fazendeiro* un personnage plus important encore que le *padre*. Depuis que la traite a été interdite sur les côtes d'Afrique, le prix des noirs s'est élevé dans des proportions ruineuses. Un esclave adulte représente aujourd'hui un capital de deux *contos* de *réis* (5,000 fr.) et quelquefois davantage. La mort d'un noir est donc une véritable perte pour le planteur. Aussi ne néglige-t-il rien pour lui prodiguer des soins dès qu'il tombe malade. Une infirmerie propre, vaste et bien aérée, une pharmacie venue de Paris ou de Londres, un infirmier qui ne quitte jamais les malades et qui prépare les médicamens, témoignent assez de sa sollicitude. Cependant, malgré tout ce luxe de précautions, malgré la science réelle des docteurs brésiliens, j'ai cru m'apercevoir qu'un nègre n'entrait guère à l'infirmerie que pour y mourir. Du reste rien de plus facile à expliquer : le nègre ne s'avoue malade et n'est cru malade que lorsqu'il est à bout de sa carrière et que ses forces l'ont abandonné.

Outre sa plantation, le docteur, comme le *padre*, a encore à desservir les petits propriétaires des environs qui ne sont pas assez riches pour avoir un médecin à poste fixe. Jadis les médecins étaient assez rares, car il n'y avait pas de faculté dans le pays, et les jeunes gens étaient obligés de venir étudier dans les amphithéâtres de France ou de Portugal. Depuis l'émancipation, les choses ont complétement changé. Des écoles de médecine ont été créées dans les grandes métropoles, et l'on y trouve des professeurs qui ne seraient pas déplacés dans nos premières chaires d'Europe. La plupart de leurs ouvrages de médecine sont écrits en français. Tous connaissent notre langue, et beaucoup la parlent. Quelques-uns savent aussi l'allemand et ont une bibliothèque mi-française, mi-germanique. Avec de tels élémens, on doit peu s'étonner de trouver une valeur réelle chez la plupart des médecins de la côte. Nous n'oserions en dire autant de ceux de l'intérieur. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux un mulâtre qui, ayant appris dans une infirmerie

de nègres à préparer des pommades mercurielles, à administrer des purgatifs et à panser des morsures de serpens, s'intitule docteur. D'autres fois c'est un Parisien venu comme cuisinier à bord d'un navire, qui a débarqué et s'est établi médecin-dentiste. En revanche il faut ajouter qu'on trouve quelquefois à Bahia et à Rio d'excellens médecins nègres.

Dans les grandes *fazendas*, l'infirmerie est ouverte à tous les malades des environs. A côté des nègres de la plantation traités pour un commencement d'éléphantiasis ou une blessure, vous rencontrez un *tropeiro* arrêté en chemin par suite d'insolations imprudentes, des *agregados* de la forêt voisine pris par les fièvres, ou de pauvres colons des alentours qui ont quitté leurs huttes de terre pour venir chercher un asile plus salubre et des médicamens plus efficaces. Des appartemens séparés sont affectés aux deux sexes. Parfois une négresse qui fuit l'esclavage, étant devenue mère et ne pouvant, au milieu des transes et des privations, allaiter son nouveau-né, vient le déposer avant le jour derrière la porte des malades. On sait ce que cela veut dire. Le *padre* baptise le négrillon et le rend aussitôt au directeur de l'hospice, qui est chargé de l'élever. Dans les années d'épidémie, lorsque des souffles empestés courent les campagnes et que la mort promène ses terreurs à travers les *ranchos* et les plantations, l'infirmerie de la *fazenda* devient la providence du peuple. On voit les créoles secouer tout à coup leur nonchalance et rivaliser entre eux de zèle et de sacrifices. Tout ce personnel de médecins, d'infirmiers, de gardes-malades, est doublé. Un docteur de la *cidade* est appelé à grands frais, tandis qu'une caravane va chercher au loin une cargaison de tous les ingrédiens pharmaceutiques qui doivent conjurer le fléau. Les pauvres gens qui ne veulent pas quitter leur famille viennent à toute heure du jour et de la nuit demander des consultations ou des avis. Quelquefois un homme libre, retenu par crainte ou par fierté mal entendue, se laisse dévorer par la fièvre sur son grabat plutôt que de s'adresser à la *fazenda* voisine. Dès que le planteur est averti, il informe un médecin qui, montant aussitôt à cheval, va décider le moribond à se laisser traiter. Ces élans de philanthropie spontanée, qui engendrent de si nobles dévouemens, ne sont pas rares dans la vie créole.

L'hospitalité, qui s'exerce si généreusement envers les malades, s'étend d'ailleurs à tout et à tous. On peut dire que la *fazenda* est le caravansérail des étrangers qui parcourent le Brésil. Sans elle, pas de voyage possible. On rencontre bien, il est vrai, près de la côte quelques *vendas* sentant le rance, la *cachaça* et le poisson pourri; mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on

s'enfonce dans l'intérieur des terres. La plantation au contraire fait rarement défaut. Dès qu'un inconnu arrive devant l'habitation, un nègre lui indique le *rancho* pour sa monture, et le conduit ensuite dans le corps de logis où sont disposées les chambres des voyageurs. A l'heure du dîner, il vient s'asseoir à la table du *senhor*, prend part à la conversation, si elle l'intéresse, et se retire quand bon lui semble. Le lendemain, il part immédiatement après le déjeuner, afin d'arriver à la *fazenda* voisine avant la nuit. S'il se sent fatigué, il peut rester plusieurs jours de suite. Personne ne songera même à lui demander son nom. C'est l'hospitalité antique dans toute sa simplicité et sa grandeur. Plusieurs *fazendas* sont renommées pour la magnificence de leur accueil. Entre toutes, on cite celle du baron d'Uba, connue dans toute l'Europe depuis le séjour qu'y fit le voyageur français Auguste de Saint-Hilaire il y a un demi-siècle, et qui n'a pas cessé d'être le lieu de halte privilégié des savans et des artistes qui visitent les provinces de Minas ou de Rio-Janeiro.

Comme il n'est pas de bien en ce monde qui, par son excès même, n'engendre un abus, l'hospitalité de la *fazenda* a fait naître le *mascate*. Le *mascate* n'est autre chose que le colporteur, et c'est de France qu'il vient d'ordinaire au Brésil; mais il n'a rien de commun avec ces pauvres diables qu'on rencontre encore sur les sommets inaccessibles des Alpes et des Pyrénées portant leur ballot sur les épaules et vendant aux paysannes un mouchoir rouge en échange de quelques livres de chiffon. Le *mascate* comprend mieux les choses, se donne moins de peine, et prend des billets de banque en échange de ses marchandises. Il part du Havre avec une centaine de pièces d'or dans sa ceinture, débarque chez un compatriote qui lui fait la leçon, achète une mule pour lui et une autre pour sa pacotille, prend un guide à qui il donne un *milreis* par jour (2 fr. 50 cent.), et va courir les *fazendas*, offrant des bijoux, des indiennes, des parfumeries, etc., suivant sa spécialité. Ce métier, qui assurait il y a quelques années une fortune rapide, est tombé à la suite des abus monstrueux qui se sont produits. J'ai vu des *mascates* réaliser 100 *contos* de *réis* (250,000 fr.) dans une campagne, et rentrer en France la même année avec 12,000 francs de rente. C'était l'âge d'or de la *mascaterie*; mais on en a trop abusé, et le Brésilien a enfin ouvert les yeux. Un de ces colporteurs émérites me faisait un jour ce calcul : une bague montée en brillans coûte à Paris 100 francs prise en fabrique; l'expéditeur qui l'envoie la porte à 200; les frais de commission, d'emballage et de transport la font arriver à 100 *milreis* (250 fr.); la douane, prélevant 80 pour 100, la fait monter à près de 200 *milreis*; le magasin qui nous livre la bague y gagne à

son tour 100 pour 100 et nous la compte 400 *milreis*. Nous ne pouvons pas à plus forte raison, nous qui avons toute la peine, gagner moins de 100 pour 100, et nous sommes obligés de vendre ce bijou aux *senhoras* de l'intérieur 800 *milreis*. Or, comme elles prennent ordinairement à crédit, leurs maris nous font une lettre de change d'un *conto* de *réis* (2,500 fr.) pour que nous ne perdions pas les intérêts.

Les Brésiliens se sont cependant aperçus à la longue qu'ils payaient les bijoux de leurs femmes vingt-cinq fois leur valeur, et ils ont fini par renoncer aux bons offices des *mascates*. Ce sont surtout les Juifs d'Alsace et des provinces rhénanes qui excellent dans ce commerce. Le Parisien vend plus volontiers de la parfumerie et autres menus objets. Les Italiens apportent de petits saints en plâtre pour orner les chapelles ou des orgues de Barbarie. Parfois il arrive aux *mascates* de faire faillite en laissant en chemin leur mule de charge, entraînée par le torrent au passage d'une rivière ou perdue dans les précipices de la route. Il y en a qui font des chevauchées de huit cents lieues jusqu'aux extrêmes limites des peuplades civilisées. Bien peu d'entre ceux-là échappent aux fatigues de la route, aux flèches des Botocudos, à la dent du tigre ou aux tortures de la faim. J'ai rencontré plusieurs fois dans mes voyages de ces malheureux n'ayant plus ni mules, ni chaussures, ni vêtemens, et se consolant de leur misère en contemplant une boîte de petits grains de quartz que les indigènes de prétendus terrains diamantifères leur avaient donnés comme diamans en échange de leurs marchandises. Ceux qui reviennent à la vie n'ayant plus de capital cherchent un métier moins rude; ils se font comédiens, jardiniers, professeurs, dentistes, photographes, etc. Passant un jour à Rio, je fus arrêté par un individu que je ne reconnaissais pas : c'était un de ces pauvres diables que j'avais trouvé demi-mort de faim, de fatigue et de misère sur le Haut-Parahyba. Je lui avais laissé une chemise croyant lui jeter son suaire. Il ressuscita par miracle, se traîna d'étape en étape, et vint s'établir dentiste à Rio-Janeiro.

On conçoit d'après ces détails que le Français ne jouisse pas d'une réputation excellente dans le pays; aussi lui attribue-t-on volontiers tout méfait commis par un étranger. Il faut remarquer, à l'excuse des Brésiliens, que la plupart des étrangers parlant la langue française se disent Français. Que de fois, demandant à un de ces Français improvisés le nom de son département, je l'ai entendu me répondre Fribourg, Namur, etc., indications suffisantes pour le Brésilien, peu versé d'ordinaire dans la science géographique. Du reste le planteur a encore à redouter quelque chose de pire que les maléfices du Juif rhénan; celui-ci ne vise qu'à sa bourse, mais le Parisien, dès la seconde rasade de porto, entame le chapitre de la

politique et discute constitution avec son hôte; de la constitution à l'abolition de l'esclavage et à l'émancipation des noirs, il n'y a que la distance d'un troisième verre, et notre homme est en trop bon chemin pour s'arrêter. Un de ces enfans de la place Maubert, venu au Brésil pour faire *n'importe quoi*, prenait congé d'un riche nabab qui l'avait hébergé pendant six mois.

— Eh bien! avez-vous été content de mes gens, vous ont-ils bien traité? lui demanda le *fazendeiro* en lui serrant la main.

— *Senhor*, votre maison est un palais, et vous êtes un vrai *gentleman*; seulement...

— Seulement? demanda le planteur étonné.

— Seulement, reprit le Parisien, ma reconnaissance et mes remercîmens seraient mieux appliqués à vos nègres, car, à vrai dire, ce sont eux qui m'ont nourri.

Une physionomie indigène assez originale qu'on rencontre quelquefois dans les grandes *fazendas* du centre et du nord est celle du muletier. C'est un homme de haute taille, au teint brûlé par le soleil: de longs cheveux lisses et certains reflets épidermiques annoncent chez lui une forte prédominance de sang indien. Son origine est inconnue. Les gens de la plantation l'ont vu arriver un jour à la tête de deux ou trois cents mules; il venait des extrémités les plus reculées de l'empire, avait fait cinq ou six cents lieues à travers des forêts inexplorées, couchant à la belle étoile et n'ayant guère pour sa nourriture de chaque jour qu'une poignée de manioc. Il s'est arrêté pour demander la *posada* au maître de la *fazenda* et se refaire de ses trois mois de voyage; puis, séduit par cette hospitalité large qu'on ne retrouve que chez les nababs du Nouveau-Monde et par les immenses pâturages inoccupés qui entourent la ferme, il a prié le planteur de livrer à ses bêtes ces richesses perdues. Depuis cette époque, il a établi son quartier-général dans la plantation, où il élève ses mules. De temps en temps il fait une tournée dans les environs et vend celles qui sont dressées. A ses momens perdus, il se rend utile dans la *fazenda :* il enseigne à lancer le *laço* et à dompter les bêtes rebelles; il sert d'écuyer dans les voyages et de sacristain au *padre*. Quand toutes ses mules sont vendues, il repart en suivant les mêmes chemins, fait de nouveaux achats et reparaît l'année d'après avec un nouveau troupeau. Ce commerce est très lucratif. N'ayant aucune dépense à payer chez les planteurs qui le défraient, lui, ses nègres et ses bêtes, achetant de jeunes mules dans un pays où l'argent est rare et les revendant toutes dressées dans les provinces riches, il réalise d'énormes bénéfices. Aussi se laisse-t-il séduire quelquefois par l'orgueil et fait-il de son fils un docteur (1).

(1) Un de ces muletiers enrichis, que j'avais rencontré maintes fois chez un nabab de

Après le *mascate* et le muletier, le *formigueiro* a aussi, nous l'avons dit, sa place marquée parmi les hôtes utiles d'une *fazenda*. La *formiga* est pour beaucoup de ces habitations un fléau. La fourmi des tropiques ne rappelle pas les timides insectes de nos contrées froides, qui fuient l'homme, se contentant d'un tronc d'arbre ou d'une pierre pour y bâtir leurs demeures, et frustrant tout au plus de quelques grains les poules de la ferme. C'est un peuple hardi, confiant dans sa force, son intelligence, et qui sait se creuser des retraites inaccessibles. Avant l'arrivée du blanc, la *formiga* était la véritable reine de la forêt. Les êtres sauvages qui représentaient alors l'humanité dans cette région avaient plutôt un vague instinct d'attroupement que le véritable esprit d'association. L'idée de solidarité et de travail leur faisait par exemple entièrement défaut. Un prisonnier n'était pour eux qu'une victime condamnée à servir de festin. La fourmi avait su s'élever de bonne heure à des notions plus hautes. Aujourd'hui encore elle est restée au Brésil une des expressions les plus parfaites de ces lois étranges qui introduisent dans le monde de la nature, sous la forme d'instinct, certaines forces du monde moral. L'habitation de la *formiga* du Brésil est une citadelle fermée de toutes parts, et ne communiquant avec le dehors que par des issues secrètes. S'il se trouve des pucerons dans le voisinage, elle leur donne la chasse, les amène près de sa demeure, et se forme ainsi une sorte de basse-cour. Une distribution régulière de feuilles fraîches suffit pour rendre aux prisonniers la captivité supportable, et aucune tentative de fuite n'est dès lors à craindre. Certaines espèces de fourmis portées au *far niente* se permettent des razzias sur des races plus faibles et s'emparent de leurs œufs. Les larves qui en éclosent deviennent autant d'esclaves. Ces ilotes à mandibules acceptent leur sort et font le service de la fourmilière aristocratique. C'est une véritable *fazenda* souterraine, fondée également sur la servitude, mais sans *chicote* et sans *feitor*.

Quand les ouvrières vont fourrager aux champs et que la tâche

la province de Rio-Janeiro, vint un jour me communiquer une lettre de son fils, étudiant à l'université brésilienne de Saint-Paul, et qui lui demandait l'envoi de quelques livres. J'ai gardé, comme un indice du goût littéraire des jeunes Brésiliens, la liste des ouvrages que le fils du muletier signalait à son père : « Brantôme, Alexandre Dumas, La Fontaine, Paul de Kock, Parny, Eugène Sue, Piron, Boccace, Parent-Duchâtelet, etc.» A côté de ces noms si singulièrement rapprochés, on cherchait vainement quelques noms de jurisconsultes. L'étudiant remettait sans doute les lectures sérieuses à la seconde année. Quoi qu'il en soit, pour lui procurer les ouvrages de son choix, le père avait à débourser comme frais de commission, d'exportation, de douane, etc., deux *contos* de *réis* (5,000 fr.). C'était vingt-cinq mules qu'il fallait vendre pour couvrir cette somme, et le brave muletier pensait que son fils aurait bien pu *s'instruire* à moins de frais. Il eût voulu, me disait-il, arranger l'affaire avec deux ou trois mules, et je fus parfaitement de son avis.

est considérable ou pressante, la colonne se divise en deux sections. Les plus lestes escaladent le tronc de l'arbre qu'il s'agit de dépouiller, grimpent aux branches, courent à la base des feuilles et scient les pétioles de leurs dents acérées. Au bout d'une heure, le feuillage a disparu. On dirait un arbre visité par la foudre. Pendant ce temps, celles qui sont restées sur le sol s'emparent des feuilles à mesure qu'elles tombent et en opèrent le transport. Si le fardeau est trop lourd, cette colonne se subdivise en deux groupes, dont l'un sépare le limbe en plusieurs segmens, tandis que l'autre charrie et emmagasine. Ce sont surtout les jardiniers qui ont à redouter leurs dégâts. Négligent-ils d'entourer leurs plantations d'un fossé rempli d'eau ou la source vient-elle à tarir, adieu fleurs, fruits et légumes : tout cela disparaît en une nuit. Une rigole bien alimentée ne suffit pas toujours pour tenir à distance des maraudeurs aussi avisés et aussi entreprenans. Il faut constamment veiller à ce que le courant n'entraîne pas quelque branche morte qui puisse faire communiquer les deux rives. Un jardinier me racontait qu'un matin il avait trouvé une de ses plates-bandes entièrement dévastée par une visite nocturne de fourmis, bien que son fossé, d'ailleurs très large et très profond, regorgeât d'eau. Curieux de savoir comment l'ennemi avait pu s'introduire dans une place qu'il croyait si bien défendue, il se mit en devoir de surveiller ses démarches et d'examiner la route qu'il suivrait au retour. Les travailleuses ayant fait leur besogne de nuit, bientôt la colonne se forma, se dirigeant vers un arbre qui se trouvait au bord du fossé. Elle escalada le tronc, arriva aux branches extérieures, et passa sur un oranger voisin dont le pied était situé de l'autre côté du fossé. Le pauvre jardinier ne s'était pas aperçu que les branches des deux arbres se touchaient et formaient un pont aérien. Quelques semaines auparavant, il avait été obligé de creuser à nouveau sa rigole et de lui donner deux fois plus de profondeur, afin de couper les galeries souterraines que ses infatigables ennemies avaient percées sous l'eau.

Dans les maisons, les choses se passent d'une manière bien différente. Ordinairement on ne fait aucune attention à ces voisins incommodes, qui courent dans les chambres, sur les tables et jusque dans les assiettes. Si une tribu trop nombreuse vient à percer une boiserie et à faire irruption dans un appartement, on se contente de lui administrer une aspersion d'eau bouillante. La colonne rentre alors à la hâte, afin de prendre conseil sur un événement si inattendu, de nommer des chefs de file plus avisés, et de choisir une route moins dangereuse; mais si les pluies du dehors empêchent les fourmis de sortir par leurs galeries souterraines, ou si leurs constructions ont rempli entièrement le sous-sol, force leur est de chercher des issues par toutes les fissures des portes et des planchers,

quelle que soit l'abondance des aspersions à haute température. A la vue de ces essaims se renouvelant sans cesse, les habitans comprennent qu'il ne s'agit plus d'une tribu isolée, mais bien d'une longue série de générations accumulées dans un espace trop étroit et cherchant à déborder au dehors. Il faut alors appliquer le grand remède, et l'on députe un nègre vers le *formigueiro* (l'homme aux fourmis).

Le *formigueiro* est un personnage de haute importance dans un pays où la fourmi a la dent, ou, si l'on aime mieux, la mandibule si malfaisante. Comme en toute chose l'Américain du sud ne se presse guère, et que d'ailleurs une invasion de fourmis est chose trop ordinaire pour qu'on y fasse grande attention, notre homme n'arrive d'ordinaire qu'un jour ou deux après avoir reçu l'invitation. Un énorme soufflet de forge qu'il porte avec lui constitue tout son attirail. Après une rapide inspection des lieux, il fait boucher toutes les ouvertures qui communiquent avec le sous-sol, excepté celle du centre, qu'il agrandit pour y façonner un fourneau et laisser libre passage au combustible et au tuyau du soufflet. Pendant cette opération, des nègres vont dans la forêt voisine couper certaines espèces de bois qu'il leur a indiquées. Le bois coupé et le fourneau construit, il allume le feu et, à l'aide de son énorme soufflet, refoule la fumée dans le souterrain à travers les cellules des fourmis. Cette fumée, après avoir traversé ces constructions poreuses, s'échappe de tous côtés par les fissures des pierres, de la maçonnerie et des planchers. Laissant alors le soin du feu et du soufflet aux nègres avec recommandation expresse de ne pas en ralentir l'action, il parcourt la maison pour boucher avec de la terre glaise toutes les fissures qui pourraient livrer un passage.

Il faut maintenant descendre dans le souterrain et examiner ce qui se passe chez les fourmis. Au bruit inaccoutumé qui a suivi l'arrivée des maçons chargés de fermer les ouvertures, les tribus travailleuses sont vite rentrées dans leurs demeures, afin de protéger les œufs, de veiller aux provisions. Voyant arriver les premières bouffées suffocantes de la fumée, elles comprennent qu'un danger extrême les menace, et qu'il n'y a pour elles de salut que dans la fuite. Au même instant, comme à un signal donné, chacune s'empare d'un œuf et se précipite dans les galeries souterraines qui donnent issue dans les jardins ou sur la campagne, n'abandonnant que les provisions que le laborieux insecte sait bien pouvoir remplacer facilement dans un pays sans hiver. Là toutefois une cruelle déception attend les pauvres fourmis : les vapeurs bleuâtres de la fumée les ont devancées; il n'y a plus d'espoir. En tacticien consommé, le *formigueiro*, après avoir bouché toutes les fissures de l'intérieur, rôde autour de la maison afin de saisir ces indices, et se

hâte d'accourir pour fermer chaque nouvelle issue. N'y a-t-il pas cependant un dernier effort à tenter? Si l'on déblayait les vieilles galeries abandonnées, ou si l'on en creusait de nouvelles? Les fourmis déposent aussitôt leurs fardeaux et se mettent bravement à l'œuvre. De nouvelles ouvertures sont pratiquées, et elles reprennent leurs œufs. Déjà elles se croient sauvées; mais la fumée les a encore trahies, et, au moment où elles paraissent sur les bords, un coup de bêche vient les avertir qu'elles sont poursuivies par un ennemi impitoyable. Cependant les nègres postés près du fourneau envoient toujours de grands renforts de vapeurs brûlantes qui dessèchent et carbonisent les corps frêles de ces courageux insectes. En même temps l'air devient de plus en plus rare, les efforts se ralentissent. Bientôt on ne voit plus de nouvelles colonnes sortir du sol. L'opération touche à son terme. Les forces leur ont manqué en pratiquant une dernière issue, et elles sont tombées sans vie. Le lendemain, quand tout est suffisamment refroidi, on les retrouve dans leurs galeries, gisant à côté de leurs œufs calcinés, mais encore reconnaissables. Le terreau qu'on retire de leurs demeures et de leurs cadavres forme un engrais des plus puissans.

Les orages diluviens qui pendant six mois inondent le sol apportent heureusement une certaine limite à l'accroissement immodéré de ce peuple maraudeur. Cependant on a souvent besoin du *formigueiro* dans les champs, surtout quand on défriche. On voit alors les nègres souffler à force dans la terre, tandis que des colonnes de fumée bleuâtre, qui quelquefois s'élèvent à plus de cent pas du foyer, indiquent assez l'étendue de la *fazenda* souterraine qu'il s'agit de détruire, et font pressentir les ravages qu'elle devait causer au dehors. Ajoutons, pour être juste, que la fourmi n'est pas sans quelque utilité. Les grosses espèces ailées servent d'alimens aux noirs, surtout à ceux qui se rappellent leurs coutumes d'Afrique. C'est surtout le soir, dans la saison des amours, lorsque les mâles épuisés tombent par milliers sur le sol, que les gourmets se régalent à leur aise. Il va sans dire qu'ils ne sont pas seuls à courir ce menu gibier, et que les *macacos* ou singes leur font une redoutable concurrence.

Les lecteurs doivent avoir remarqué que, dans cette esquisse de la *fazenda*, c'est à peine s'il a été question de la *senhora*. J'ai pour habitude de ne parler que *de visu*, et je ferais une peinture de fantaisie, si je cherchais à tracer le portrait d'une créole de l'intérieur. De toutes les habitudes léguées par les anciens *conquistadores* à leurs descendans, la séquestration des femmes est la plus tenace. Les appartemens des Brésiliennes sont aussi impénétrables à l'étranger que le harem musulman. Cette coutume, inspirée par la jalousie la plus ridicule, se retrouve dans toutes les provinces d'alluvion portugaise. Les conséquences en sont faciles à déduire. Condamnée à

croupir, dès son enfance, dans l'isolement, l'ignorance et la fainéantise, la jeune fille subit comme un arrêt de développement qui affecte tout son être. Son intelligence s'étiole, ses facultés s'atrophient. N'ayant jamais eu d'autres institutrices que les esclaves chargées de son service personnel, elle ignore souvent jusqu'à l'art de compter. Les négresses ne connaissent d'ordinaire que les trois premiers nombres; arrivées à quatre, elles disent *deux paires;* à cinq, *deux paires plus un*, etc. Les blanches vont jusqu'à la douzaine, mais rarement au-delà. Une Brésilienne chez qui j'étais logé à Pétropolis m'a avoué que lorsque ses dépenses journalières montaient à plus de 12 *vintens* (sous), elle était obligée de mettre dans un verre autant de grains de haricots que de pièces de monnaie, afin que le mari pût se faire, à son retour, une idée exacte de la somme dépensée, et vérifier les erreurs. Les femmes de couleur font varier leur arithmétique de 3 à 12, suivant la nuance de leur teint. Que de fois, dans mes excursions, forcé de m'arrêter dans une hutte, j'ai engagé avec la maîtresse du logis le dialogue suivant : — Quel âge avez-vous?

— *Não sei, senhor* (je ne sais pas, monsieur).

— Depuis quand êtes-vous ici?

— *Não sei, senhor.*

— Quel âge a cet enfant?

— *Não sei, senhor.*

— Combien d'enfans avez-vous?

Ici embarras visible, si le nombre atteignait le chiffre de quatre ou cinq.

— *Meia pataca* (demi-pataque) (1), me répondit après une longue pause une mère de famille chez qui j'avais compté huit enfans. C'était dans les premiers temps de mon arrivée, et j'avoue que je dus recourir à mon guide pour saisir le sens de cette étrange et hardie métaphore.

Telles sont les occupations, les mœurs et les distractions de la *fazenda*. Ce que je viens de dire se rapporte surtout aux grandes propriétés du nord et du centre qui longent l'Atlantique. Vers le sud, la configuration du sol et la latitude modifient les productions de la terre et les habitudes des planteurs. D'immenses pâturages remplacent le sucre et le café, et le colon se voue exclusivement à l'élève du bétail. C'est lui qui expédie ces cuirs et cette *carne seca* qui alimentent nos deux hémisphères. Dans les provinces de l'intérieur, quelques descendans des anciens *mineiros* exploitent encore les

(1) La *pataque* est une pièce de monnaie qui vaut 16 *vintens* (sous).

veines de quartz pailletées d'or ou les alluvions diamantifères. Cette industrie, qui a été jadis la fortune du pays, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Les compagnies elles-mêmes n'y font plus leurs frais; mais, quelle que soit la contrée qu'il traverse, le voyageur rencontre toujours dans la *fazenda* brésilienne cet accueil empressé et cette courtoisie qui ont rendu si célèbre la *hacienda* espagnole. Il arrive pourtant de loin en loin qu'un inconnu qui s'arrête devant une habitation vers trois ou quatre heures du soir et demande l'hospitalité s'entende répondre par le maître du logis : « Vous avez encore deux heures de soleil; c'est assez pour gagner la plantation du *senhor X...* ou le *rancho* qui se trouve de l'autre côté de la rivière. » Ces paroles, assez dures à entendre pour celui qui est perdu dans les ornières des chemins, s'expliquent facilement. Il n'est pas donné à tout le monde d'être à la tête d'esclaves et de fermes. Beaucoup de colons n'ont pour tout patrimoine qu'une cabane d'argile et quelques champs de maïs ou de manioc qu'ils cultivent à grand'peine. Que pourraient-ils offrir? L'hospitalité leur serait onéreuse, sinon impossible. D'autres fois c'est la fierté portugaise qui rend le seuil de la *casa* inaccessible. Tout homme de condition inférieure se sent mal à l'aise quand il est obligé d'introduire un étranger dans la lourde atmosphère d'un intérieur sale et dénudé. Heureusement ces cas sont rares. De caractère foncièrement chevaleresque, le créole, quelle que soit sa fortune, rappelle sous tous ses aspects l'inépuisable largesse de la nature vierge qui l'entoure, et qui depuis son enfance ne cesse de lui prodiguer ses caresses et ses trésors.

Veut-on maintenant jeter un coup d'œil sur l'avenir, veut-on rechercher quel sort sera réservé à la *fazenda* : il faut bien le dire, cette vie agricole et patriarcale tend à se modifier profondément. Bien que l'immobilité semble le propre des races indo-latines, elles ne sauraient pourtant échapper à l'action lente, mais inévitable, des transformations morales. Le souffle qui depuis trois siècles court l'Europe, et que les alizés et la vapeur portent chaque jour sur les rives atlantiques, atteindra bientôt la forêt vierge, et fécondera enfin ce que la hache portugaise ne savait qu'abattre. La plantation telle qu'on la trouve constituée aujourd'hui, c'est-à-dire avec l'esclavage pour base, s'éteint peu à peu. Depuis que la traite est sérieusement interdite, et que les escadres de France et d'Angleterre surveillent les côtes d'Afrique, le prix de l'esclave dépasse les ressources de la plupart des colons. D'un autre côté, le nègre des champs, à qui incombent tous les durs services, disparaît rapidement. Bien que prolifique de sa nature comme toutes les fortes races, l'excès de travail l'use avant le temps et arrête ou restreint sa reproduction. Telles *fazendas* qui comptaient un millier d'esclaves il y a une vingtaine

d'années n'en possèdent plus aujourd'hui que quelques centaines. Dans les années d'abondance, les planteurs voient quelquefois une partie de leur café pourrir sur place faute de bras suffisans pour le cueillir. En outre les petits propriétaires, trouvant plus d'avantage à louer les esclaves dans les grandes villes populeuses et commerçantes, désertent leurs fermes et emmènent leur troupeau humain à la *cidade*. Cette émigration, qui dégarnit les terres, est remplacée par un autre courant en sens inverse du colon européen vers l'intérieur. Comme au temps de Jornandès, la vaste et sombre Germanie est toujours le grand laboratoire des nations, *magna officina gentium*. Ce trop-plein, qui jadis se ruait sur les Gaules, la Grèce ou l'Italie, prend aujourd'hui le chemin de l'Atlantique, qui vient le déposer sur les deux péninsules de l'ouest. Jusqu'à ces derniers temps, l'immense caravane cinglait vers New-York, et allait de là gagner les prairies du *far-west*. Aujourd'hui une partie des émigrans allemands préfère se diriger du côté du tropique austral. Malheureusement de graves difficultés s'élèvent dès le début. Le manque de routes, le défaut d'avances, les rigueurs du climat, les tâtonnemens incertains de toute colonisation nouvelle ont arrêté bien des élans, refroidi de vaillantes ardeurs; mais les prémisses sont posées, la conclusion est fatale et ne saurait plus être qu'une question de temps. La *fazenda* doit disparaître ou tout au moins prendre une autre physionomie.

Que verra-t-on à sa place? Nul n'oserait le dire encore avec certitude; cependant, si l'on pèse le passé et l'avenir à l'aide d'une étude attentive des diverses colonies européennes pendant les trois derniers siècles, on peut indiquer deux solutions : ou bien, changeant de personnel et remplaçant le noir par le coolie, la plantation conservera ses anciennes traditions, moins l'esclavage; ou bien, abandonnant ses terres au colon moyennant une redevance annuelle, le *fazendeiro* renoncera à ses immenses domaines, et le morcellement succédera à la grande propriété. Je crois que Brésiliens et étrangers gagneront au change. L'air et la lumière pénétreront dans la case du travailleur; les chemins de fer feront oublier les *picadas* de la forêt, les *vendas* et le *rancho* du *tropeiro* disparaîtront devant le comfort des hôtels européens. Du reste personne ne se fait illusion au Brésil sur cet avenir plus ou moins éloigné. Les grands propriétaires connaissent enfin leur époque : ils cherchent à deviner la véritable direction du courant qui nous entraîne, et plusieurs sont dès ce moment à l'œuvre, ne voulant pas se trouver surpris par le jour d'une liquidation imprévue.

ADOLPHE D'ASSIER.

CALLIRHOÉ

DEUXIÈME PARTIE.

RÉCIT DE CADANET.

Marc Valery vint me retrouver à Constantine dans les premiers jours de juillet (1). Il avait déjà pris son engagement de service à Paris, afin, me disait-il, de n'avoir pas à revenir sur sa détermination. Je n'eus donc qu'à l'incorporer dans mon escadron; mais je ne lui fis pas faire grand'chose les premiers jours. Le pauvre garçon était dans une situation d'esprit déplorable, et j'eus beaucoup de peine à lui remonter un peu le moral. — Rien, disait-il sans cesse, ne pourra me consoler; je n'oublierai jamais Marguerite. Je n'aurais pas cru mon oncle si cruel! Je pensais qu'elle m'écrirait ici! Me regrette-t-elle seulement? Mais cette jeune fille qui sort de pension sait-elle ce que c'est que d'aimer? Elle s'est prise d'affection pour moi parce que je me suis trouvé sur son chemin. Un chat ou un oiseau qui m'aurait devancé aurait probablement joué le même rôle dans sa vie d'enfant. Enfin il vaut peut-être mieux qu'elle m'oublie : je souffrirai seul, je ne serai plus rien pour elle... Non, c'est impossible, elle est mon unique pensée. Ah! cette maudite fortune sera donc toujours un obstacle infranchissable? Mais... si elle allait en aimer un autre! Après tout, ai-je bien le droit de me plaindre? J'étais fou de croire à tant de bonheur... — Enfin la kyrielle voulue des plaintes d'un amoureux sans espoir et jaloux de son ombre.

Comme il parlait un jour de se tuer, je me fâchai sérieusement;

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

je lui reprochai de n'avoir qu'une idée fixe et non un amour véritable. — Puisque tu veux mourir, lui disais-je, sans t'inquiéter de la peine que cela peut me faire, que ta mort serve au moins à ton pays! Souviens-toi que tu m'avais promis de ne pas finir lâchement. Apprends ton métier, afin de ne pas faire payer tes maladresses aux autres, et je te jure de te fournir bientôt l'occasion que tu cherches.

Je le traitai mal, je l'avoue; je l'envoyai à la caserne, en recommandant à un vieux sous-officier d'avoir l'œil sur lui. Deux mois après, il savait monter à cheval, manier le sabre et manœuvrer comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Il était né soldat, lui qui s'était cru appelé à épousseter des livres et à dresser des catalogues! J'en fis un bon spahi, puis un brigadier et un maréchal des logis. Je le voyais avec plaisir reprendre peu à peu le dessus, et quand, trois mois après son entrée au corps, il reçut enfin des nouvelles de Mlle Désormes, il eut dès lors l'humeur plus égale; son caractère redevint gai et ouvert, et sa figure contracta cette expression de fermeté qui semble dire : Je serai quelque chose, ou je succomberai en route. Il m'assura un jour qu'il ne voulait plus nous fausser compagnie comme un sot, mais gagner ses épaulettes. Il me montra la lettre de sa fiancée, qui, datée du mois de septembre, avait couru après lui. Elle était pleine de cœur et de sincérité, et mettait à néant toutes ses craintes. Je vouai une estime instinctive à cette jeune personne pour le bien qu'elle faisait à mon ami. Elle paraissait, elle aussi, avoir beaucoup souffert après leur séparation; le chagrin l'avait rendue très malade, mais elle avait eu la délicatesse de n'en rien écrire à Marc avant d'être guérie. Elle avait même eu assez de volonté pour cacher à son père la force et la cause de son mal.

« J'ai été, écrivait-elle, dans une inquiétude affreuse après ton départ; je ne recevais pas de tes nouvelles. Je ne pouvais croire à ton oubli, et je me figurais tous les malheurs imaginables. Je ne dormais plus, et quand, vers le matin, je tombais épuisée de fatigue, c'était pour te voir blessé, mort! Ce sommeil était pire que l'insomnie. Le jour, je me cachais pour pleurer, car je ne voulais pas que mon père s'aperçût de mon chagrin. Je me suis sentie plus d'une fois entrer en révolte contre son indécision, mais Dieu me pardonnera ces momens-là, je les ai bien expiés par la douleur. Fanny m'avait avertie, dès les premiers jours où je lui avouais mon amour pour toi, que mon père ne consentirait jamais à notre union. Je ne voulais pas la croire. Ah! le bel avantage que d'être riche, pour être plus malheureuse que les pauvres bergères de nos brandes! Je changerais bien volontiers de condition avec l'une d'elles, je pourrais aimer qui je voudrais, et je suis bien sûre

que je ne te plairais pas moins sous ma cape de bure qu'avec tous mes falbalas! »

Une autre lettre, après la réponse de Marc, lui disait :

« Quelle joie, quel bonheur après avoir lu votre lettre! O Marc! Marc! je ne vous ai pas oublié; votre absence n'a fait que m'affermir dans mon amour, et si ce que j'éprouvais d'abord pour vous n'était qu'un doux entraînement, c'est aujourd'hui un attachement profond et indestructible. Enfin je vous aime, je ne sais pas de quelle façon, mais je vous aime. Cela dit tout, n'est-ce pas?... Vous avez bien fait d'embrasser la carrière des armes; je vous engage à persévérer; je vous attendrai avec courage et résignation. Distinguez-vous, ménagez votre vie, elle m'appartient, et revenez-moi avec un beau grade et une belle décoration. »

Le 7 mai 1851, la colonne d'expédition dont je faisais partie était en marche pour Milah. Nous allions tenter la conquête de la Petite-Kabylie, contrée montagneuse qui ressemble à la Suisse. Le peuple qui nous attendait bien armé sur les crêtes de ses montagnes n'avait jamais été soumis ni par les Romains, ni par les Vandales, ni par les Turcs. Il n'est pas très aisé de promener dix mille hommes sur des pentes escarpées, sous le feu d'un ennemi adroit et agressif, sans laisser un peu de son sang aux ronces du chemin.

Le 11, à quatre heures du matin, nous sommes en face des Kabyles. Il s'agit de les déloger des hauteurs et de s'emparer du col Menagel. Je vais laisser parler Marc, qui écrivait ses impressions à sa cousine quelques jours après.

« Un coup de canon part, c'est le signal de l'attaque. Le cœur me bat, non de peur, mais de je ne sais quelle sensation de plaisir; la détonation, qui se répercute d'écho en écho dans la montagne, me rappelle les trois coups que l'on frappe au théâtre avant le lever du rideau. C'est pour avertir que le drame va commencer. Chacun est à son poste. Un vieux maréchal des logis de spahis, à la moustache jaune, au teint bistré, le nez fendu en deux par un coup de sabre, me regarde de travers et m'interpelle avec un accent alsacien trop prononcé : « Camarade! il s'agit de marcher droit; si tu t'écartes, tu vois ça : je pique. » Et il me montrait la pointe de son sabre. Je lui réponds : « Ça suffit; si vous voulez faire couper le reste de votre nez, venez avec moi.

« — Nous allons voir ça, petit : *en afant!* »

« Les clairons retentissent, la fusillade commence; nous partons au galop, j'entends siffler les balles autour de mes oreilles, et je baisse involontairement la tête.

« — N'aie pas peur! me dit le maréchal des logis; les mauvaises balles ne font point de bruit; t'as pas besoin d'être si poli! »

« Les coups de feu partaient de tous côtés; mes compagnons tombaient autour de moi. Perdu dans la fumée et la poussière, je ne voyais plus, j'étais emporté par mon cheval et ne cherchais même pas à le retenir. J'entendis des cris sauvages, et je vis alors, à quinze pas devant moi, cinq ou six cents Kabyles qui, armés de fusils et de longues épées, se reformaient en bataillon. Les fusils s'abaissent, je ferme les yeux, et j'entends crépiter les balles tout autour de moi. Le désordre est dans nos rangs : ici des chevaux qui se sauvent sans cavaliers, là des morts, des blessés; les uns pleurent en mourant, les autres meurent en jurant. A nos cris de détresse, de rage et de douleur, les Arabes répondent par des coups de fusil, et chaque décharge est suivie de leurs *you you* de fête. C'était sauvage et grandiose.

« — *En afant!* et donnons de la pointe! crie le vieux soldat.

« Nous partons à fond de train, et nous entrons dans la masse ennemie comme deux coins de fer dans un arbre.

« Au milieu des coups d'estoc et de taille, je n'aperçois plus mon Alsacien : j'étais seul. J'entends sonner la charge et crier : — En avant! à la baïonnette! — Un coup de feu abat mon cheval, je me relève pour combattre encore; mais l'ennemi en déroute s'enfuyait dans la montagne.

« Mon vieux sous-officier, comme s'il eût voulu vérifier ma prédiction, n'avait plus de nez du tout. »

Telle fut la première affaire où Marc se trouva. C'était un véritable sanglier, donnant tête baissée et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Ce n'est pas une exagération de dire que les coups de sabre pleuvaient de son bras.

Je ne prétends pas raconter la campagne. Je supprimerai donc les journées suivantes, qui se passèrent en escarmouches et en pluies diluviennes. J'arrive à la seconde affaire, où Marc se distingua et fut blessé.

Le 19 mai, la tribu des Beni-Amram occupe les crêtes des montagnes. Pendant que l'infanterie grimpe à l'assaut, la cavalerie tourne la position à gauche, et, commandés par le colonel Bouscaren, nous exécutons une charge brillante et culbutons l'ennemi. Cette journée semblait décisive et paraissait devoir terminer la campagne; mais le lendemain, à six heures du matin, le col de *Mtà-el-Missia*, par où nous devions passer, était littéralement couvert de burnous blancs. Les Kabyles avaient juré de ne pas nous laisser pénétrer plus avant, et nous voulions passer outre. Toute la cavalerie, spahis et chasseurs d'Afrique, est envoyée par des chemins impossibles, des sentiers de chèvre au revers de profonds ravins; nous rencontrons les Arabes sur le haut de la montagne, et pendant

Marc fut hors d'affaire en quelques jours, et quand il sut que c'était à Kadour qu'il devait la vie, il se l'attacha personnellement et en fit son ami.

C'était comique et touchant tout à la fois d'entendre ce grand diable à peau bistrée parler de Marc aux autres spahis. — Lui, disait-il, chien de chrétien, c'est vrai, mais grand esprit; lui, fils d'Allah, savoir plus que les fils de Sidna-Mohamed (Mahomet) et de Sidna-Issa (Jésus-Christ)! Lui croit jamais mourir. Moi dire comme lui, et moi savant, fils de savant! Allah est avec lui, et Allah est grand!

Il avait si bien endoctriné ses coreligionnaires sur le compte de son *grand ami*, comme il l'appelait, que Marc passait presque pour saint parmi les musulmans de notre escadron. La prise de l'étendard ennemi et sa blessure lui valurent la croix de la Légion d'honneur. La mort de mon capitaine m'ayant appelé à prendre le commandement de l'escadron, je me fis remplacer dans le mien par Marc lorsqu'il fut rétabli, et il put continuer la campagne comme sous-lieutenant. Quand elle fut terminée, mon avancement sur le champ de bataille ainsi que celui de mon ami furent ratifiés. A propos de la blessure de Marc, j'avais cru devoir écrire à M. Désormes, le seul parent qui dût s'intéresser à lui. Je le mettais au courant de la situation de son neveu, et je l'engageais à lui adresser un mot d'amitié, qui serait un véritable baume à ses blessures. Je pris la liberté d'écrire aussi à Mlle Marguerite quand Marc fut hors de danger, afin de la tranquilliser, et peu de jours après je reçus d'elle quelques lignes de remercîmens. De monsieur son père, pas un traître mot. Je jugeai le vieux assez rancuneux, mais peu poli.

Je citerai ici un passage d'une lettre de Marguerite à Marc qui nous mit un peu au courant de ce qui se passait à Saint-Jean.

Juin 1851.

« Nous étions dans le salon, Fanny et moi; nous faisions de la tapisserie, Mme d'Astafort se tirait les cartes, papa lisait le journal. Tout à coup il jette un cri qui nous fait toutes sauter de peur, et dit : — Marc est décoré! — Tu me l'avais écrit; mais, comme mon père ne me parle jamais de toi, j'avais gardé ce secret pour moi seule, et je fis celle qui ne sait rien en lui demandant niaisement: — Qu'est-ce qu'il a donc fait pour ça?

« — Mon Dieu! que tu es sotte, ma pauvre enfant! il est militaire, tu le sais bien!

« — Mais vous ne me l'aviez jamais dit, mon père; pouvais-je le deviner? — Et j'ai lu tout haut le paragraphe qui concernait ta nomination; je l'ai relu ensuite trois fois toute seule. J'y voyais la volonté de me plaire et l'espérance d'obtenir ma main. Je me rappelai

grand'fade soit là dedans, mais elle peut y être. Il y a parfois des histoires qu'on raconte en riant, et ça se trouve vrai. Il y avait dans les temps une autre manière de religion dans le pays d'ici, et il se peut que la *fade*, avec ses diables à cheveux rouges, se voyant méprisée des chrétiens, se cache là. Si mon chien voulait parler, il nous dirait bien ce qui en est, parce que, voyez-vous, quand les croyances deviennent trop vieilles et que les hommes n'en veulent plus, les bêtes les prennent pour elles, et c'est pour ça qu'on dit d'une chose qui ne vaut plus rien : C'est bon pour les chiens! J'ai comme souvenance d'avoir vu une butte là, et il y avait pourtant longtemps qu'elle était défaite quand je suis venu sur terre.

Les paroles mystérieuses du vieux sorcier ne firent qu'exciter ma curiosité, et dès que Kadour fut arrivé avec les engins nécessaires, je le mis de faction à la porte de la caverne, je lui confiai la corde dont je m'entourai le corps, lui recommandant de la lâcher à mesure que j'avancerais, et de la retenir au cas où il me sentirait tomber. Au moment d'entrer dans la *gueule de l'enfer*, comme disaient les ouvriers, un grand serpent verdâtre, qui me glissa dans les jambes et se perdit dans les herbes, fut l'objet de nouveaux commentaires de la part de l'assistance; mais je n'y fis pas attention, le lieu où je m'engageais avait un bien autre intérêt pour moi.

Un couloir très incliné, large de deux mètres et formé par deux murs latéraux, me conduit à un escalier qui descend rapidement à plusieurs mètres au-dessous du sol, et à l'entrée d'un petit vestibule rond, dont le plafond est décoré de caissons ménagés dans le tuf. Une porte qui n'existe plus, mais dont les poutres sont encore engagées debout dans la maçonnerie, donne accès dans une salle de six mètres carrés. La chaleur y est étouffante, mais je continue mon exploration. Les murailles sont enduites d'un stuc sur lequel des fresques représentent les ornemens d'une corniche. Les lambris et les panneaux sont décorés de personnages d'un brun rougeâtre sur fond clair; leur dessin grossier et leurs formes ramassées me rappellent ceux des vases réputés d'origine phénicienne. Cet hypogée est recouvert de larges dalles qui forment un plafond plat, divisé en quatre caissons sculptés. Du centre pend un fragment de chaîne qui soutenait jadis une lampe; elle gît au-dessous dans une épaisse couche de poussière grise. Près de la porte, un siége en pierre et une niche contenant un vase en terre rouge dite poterie d'Arezzo, à reliefs fins et délicats, ainsi que des parcelles de métal, vestiges d'étoffes précieuses. Le terrain forme un exhaussement remarquable au milieu de l'hypogée; c'est là qu'avaient dû être les urnes funéraires ou le sarcophage. Je buttai contre un trépied qui tomba avec un bruit sourd. Ce bruit me fit tressaillir. J'allais peut-être réveiller l'hôte de cette demeure silencieuse.

de respirer un peu moins de chaleur, surtout aux bords de l'Oued-Kantara, jolie rivière dont les eaux sinueuses descendent des pentes des monts Aurès. En face, le grand désert à perte de vue, triste, sec et aride; océan de cailloux et de sable. J'aime à parcourir ces lieux incultes; je me figure que ma volonté, ne rencontrant aucun obstacle, doit arriver plus vite vers vous. Je voudrais bien la suivre, en chair et en os, cette volonté qui, plus rapide que la foudre, franchit des espaces incommensurables, voit dans le passé, le présent et l'avenir tout à la fois. Rien ne l'arrête, ne la surprend, ne l'effraie; la volonté, c'est la fille de Dieu! Elle est plus forte que sa sœur la réflexion, vierge calme et réservée qui pèse toutes nos actions, et se renferme dans sa froide justice. Je sais, pour ma part, qu'il est inutile de chercher un frein à la première, et je sens qu'elle mettra tout en œuvre pour conduire mon pauvre *moi* vers son but unique : *vous!* »

Je reçus enfin une réponse de M. Désormes. Il lui avait fallu plus de trois mois pour réfléchir. C'était peu pour un homme aussi indécis que me l'avait dépeint son neveu. Je rapporte textuellement cette réponse, parce qu'elle m'a toujours paru fort curieuse.

Saint-Jean, 30 août 1851.

« Monsieur, tout ce que vous me dites de mon neveu me touche vivement, et, bien que je sois peiné de le savoir blessé, je suis très satisfait de le voir réussir dans la carrière des armes et obtenir des récompenses glorieuses. Je regrette que nous nous soyons quittés sur une querelle qui ne méritait pas de faire tant d'impression sur lui. Pour moi, je vous avoue qu'au bout de deux jours je n'y pensais plus. C'était à la suite d'un malentendu qui lui a profité, grâce à Dieu, mais qui n'aurait pas dû lui venir en tête.

« Puisque vous êtes son ami, je dois vous faire part, monsieur, des motifs qui ont dicté ma conduite vis-à-vis de lui. Je vous paraîtrai léger, incertain, égoïste peut-être; mais je pensais au bonheur et à l'avenir de mon unique enfant.

« Je dois vous dire que Mme Désormes avait, de son vivant, pensé à marier Marguerite avec son cousin pour des raisons de sentiment de famille qui sont de peu d'importance. Ce projet ne m'était pas antipathique alors, et je gardai mon neveu près de ma fille pendant les vacances, afin qu'ils s'habituassent l'un à l'autre. Ma fille avait cinq ou six ans, mon neveu douze, un amour entre eux n'était donc guère à redouter, et je permis cette intimité jusqu'au jour où le père de Marc vint à dissiper follement toute sa fortune. Je vous avoue que la conduite du père me fit mal augurer de celle que le fils pourrait tenir un jour, et je coupai court aux projets d'union que

devant moi. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouvai. Ce fut une terreur muette, irréfléchie, insensée. Je courais vers la porte sans pouvoir la trouver, et je revenais sans cesse vers cette apparition, qui semblait se mouvoir à la lueur vacillante des bougies. — La morte! me disais-je comme hébété, c'est la morte! la voici! — Je fermai les yeux pour ne plus la voir, je rappelai ma raison, qui semblait vouloir me quitter, et je résolus de braver l'apparition en marchant courageusement à elle. O puérilité de mon imagination! l'objet probablement couché dans la poussière, et que le mouvement de bascule de la planche avait redressé au moment de ma chute, était une statue de grandeur naturelle, enveloppée de la tête aux pieds dans une longue draperie de marbre. Sans l'examiner autrement, je résolus de l'emporter comme gage de ma conquête et comme le plus curieux objet de ma découverte; mais tous mes efforts furent inutiles, je pus à peine la soulever.

J'appelai Kadour, qui, en sa qualité d'Arabe, devait avoir au moins autant de préjugés et d'idées superstitieuses que les paysans du Berry, mais qui ne fit pourtant aucune objection, et m'aida à tirer de la fosse le précieux antique. Quand nous reparûmes au jour, les ouvriers reculèrent, des femmes et des enfans, attirés par la curiosité, s'enfuirent, et le père Carnat, voulant conserver aux yeux des paysans son prestige de sorcier qu'aucun être surnaturel ne doit effrayer, s'approcha, quoique en hésitant, de la statue; mais, en la voyant, sa figure prit une singulière expression d'admiration craintive.

— Eh bien! père Carnat, lui dis-je en riant, vous ne la reconnaissez donc pas? C'est la *grand' fade*, comme vous disiez.

— Ça se peut, ça se peut! me répondit-il d'un ton bourru; mais déterrer ce qui est enterré, ça n'a jamais rien valu, monsieur Marc, c'est moi qui vous le dis!

Et, appelant son chien, qui tournait autour de la statue et la flairait avec méfiance, il s'éloigna suivi de quelques bonnes femmes, qui lui demandaient sans doute s'il fallait adorer ou craindre cet être surnaturel.

Nous avons déposé à l'entrée du tombeau cette œuvre d'art de la plus belle époque grecque et d'une conservation parfaite. Craignant quelque méchanceté de la part des poltrons superstitieux, je l'ai mise sous la garde de Kadour. J'ai décidé M. Désormes et Marguerite à pénétrer dans l'hypogée. Quand M. Désormes se trouva au beau milieu de ces richesses : — C'est qu'il y en a peut-être bien pour une certaine somme! dit-il d'un ton naïvement désappointé.

— Vous m'avez tout donné d'avance, n'est-ce pas?

— Oui, j'en conviens. J'ai fait là un mauvais marché.

— J'ai le droit d'en disposer à ma guise?

plein pouvoir, je me charge encore de lui trouver un joli parti dans nos environs, auquel cas nous pourrions faire un double mariage avant Noël.

« Veuillez lui faire part de ma proposition, vous pouvez même lui montrer ma lettre, si vous le jugez convenable.

« J'espère aussi, monsieur, que dans l'occasion vous voudriez bien me faire l'honneur d'accompagner votre ami, je serais heureux de faire la connaissance d'un officier aussi distingué que vous.

« Recevez, monsieur, etc. »

Je ne jugeai pas prudent de montrer cette lettre à Marc. Je le voyais calme, de bonne humeur, plein de force et de santé. Il s'inquiétait bien parfois de rester longtemps sans nouvelles de sa bien-aimée; mais il n'avait plus de ces momens d'exaltation qui me faisaient peur. J'espérais même qu'à la longue il pourrait combattre sa passion et qu'elle s'éteindrait peu à peu. Je ne voulus donc pas raviver la flamme mourante; j'agissais ainsi dans son intérêt, prévoyant bien que M. Désormes ne lui accorderait jamais la main de sa fille. Le jour où Marc apprendrait qu'il la donnait à un autre, il recevrait certainement un coup terrible, mais je serais là pour le soutenir et le réconforter.

Deux mois se passèrent sans aucune nouvelle du Berry : j'accusais déjà Mlle Désormes d'avoir tout oublié. Je l'en blâmais, et cependant j'aurais désiré que cela fût : la position eût été nettement tranchée; mais le caractère expectatif de M. Désormes devait la prolonger encore pendant une année. La correspondance entre les deux amans reprit et se soutint sans qu'il s'en doutât, et Marguerite ne montrait aucune inquiétude sérieuse d'être mariée contre son gré. « Si mon père a quelque projet de ce genre, disait-elle, il me le cache si bien que je me sens le droit de lui cacher de mon côté la résolution que j'ai prise de n'être jamais à un autre que toi. »

J'aurais mieux aimé qu'elle fît quelque tentative pour ramener son père à ses premières idées, car, grâce aux dénégations maladroites de la lettre de M. Désormes, il était évident pour moi que les avances de l'oncle avaient été très claires, et que Marc n'avait pas rêvé. Il plaisait à M. Désormes de regarder ces avances comme non avenues et de pardonner ses propres torts. La modeste position de Marc ne permettait pas à celui-ci d'insister, mais c'était à Marguerite de le faire. J'en concluai que cette enfant manquait de courage et d'initiative : la suite fera voir que je me trompais...

Nous étions revenus à Constantine depuis plusieurs mois, Marc venait d'être promu au grade de lieutenant le 15 août 1852, quand il reçut une lettre de sa cousine, qui le rappelait vers elle comme un sauveur.

..... « Mon père m'a déclaré, disait-elle, qu'il avait engagé sa parole à M. Adalbert de Mauvezin. Il paraît qu'il y songeait depuis longtemps. Le vieux marquis étant mort il y a un an, on voulait s'assurer de la position de fortune. Il paraît qu'il laisse quelques dettes, assez pour que monsieur son fils ait grand besoin d'une femme riche, pas assez pour que mon père refuse d'acheter à ce prix un titre pour sa fille.

« J'ai résisté, disant que ce beau monsieur avait fait et faisait peut-être encore la cour à Fanny. Mon père n'en a fait que rire, et Fanny, de son côté, prétend que cela n'a jamais été sérieux. Je ne comprends plus mon père avec sa fantaisie de m'anoblir, lui qui était si rogue avec les gentilshommes, et je ne comprends jamais Fanny avec ses airs ironiques et dédaigneux au beau milieu de ses caresses et de ses épanchemens.

« J'ai eu beau faire et beau dire : c'est décidé! Je n'ai pu obtenir que trois mois de répit; mais si d'ici là tu n'es pas près de moi, et si l'on me traîne à la municipalité, je dirai un *non* qui fera de l'esclandre dans le pays. J'en ai menacé mon père, mais je ne le reconnais plus : il a une volonté à présent. Moi, j'en ai une aussi, et je lui ai déclaré la guerre, une guerre sourde; j'ai besoin d'un aide de camp, et je t'ai choisi. Tu vas commencer par m'obéir aveuglément, sans réflexions, sans observations. Notre bonheur en dépend. D'abord tu vas écrire à mon père pour lui demander pardon du passé, et tu ne diras pas un mot qui ait rapport à moi. Nous devons jouer l'indifférence, ou tout est perdu. J'ai des projets que je te dirai. Je connais mon père mieux que toi... Mais il faut que tu sois ici; viens vite. »

Cette lettre bouleversa mon pauvre Marc. A coup sûr, ce n'était ni une tête faible, ni un de ces caractères malheureux qui n'acceptent pas la vie avec ses épreuves. Seulement je m'aperçus de l'obstination de son amour à l'intensité de sa jalousie, et je dois ajouter que dans cet amour il y avait comme une fatalité de parti-pris devant laquelle échouaient tous les raisonnemens. J'eus beau lui représenter qu'il n'avait pas sujet d'être jaloux, que Marguerite l'aimait et le lui prouvait : — Oui, oui, disait-il, mais la seule pensée qu'un autre homme la regarde et cherche dans ses yeux un encouragement me rend fou de colère; je ferai payer cher à ce hobereau ses œillades amoureuses! Vois-tu, c'est l'ennemi de ma vie, celui qui me dispute Marguerite! Quel qu'il soit, sa destinée est de périr, s'il ne renonce à elle!

Je cherchais à le calmer et à lui faire comprendre qu'il valait mieux pour son honneur renoncer à ce malheureux amour. On ne manquerait pas de dire qu'un garçon sans le sou comme lui ne cherchait à épouser Mlle Désormes que pour ses écus. Je le suppliai

de bien réfléchir avant de faire ce voyage. Il lui fallait obtenir un congé du général, et il avait d'ailleurs trois mois devant lui; donc le feu n'était pas encore aux poudres. Je lui représentai aussi combien il serait humiliant pour lui d'avoir à feindre avec son oncle, quand même cette ruse eût dû sauver Marguerite. Celle-ci eût mille fois mieux fait de refuser nettement la demande de Mauvezin que d'imposer à Marc un rôle indigne de lui. Ceci avait ébranlé sa résolution; mais la vie tendue et violente des camps, le climat, certains accès nerveux, suites de sa blessure à la tête, avaient redonné à Marc une surexcitation qui ne lui permettait plus d'être bien maître de lui-même. Dans certains momens, il se reprochait de s'être fait aimer de sa cousine; il disait qu'elle eût été plus heureuse s'il ne l'avait pas connue, et puis la jalousie le torturait. — Non, elle ne peut en épouser un autre que moi, car elle n'apporterait plus un cœur qui n'aurait battu pour personne, et ce serait déjà un adultère moral. Elle m'appartient, et ne peut appartenir qu'à moi! On pensera ce qu'on voudra; je passerai, s'il le faut, aux yeux du monde, pour un ambitieux qui a voulu spéculer, mais elle sera ma femme, ou je me tuerai. Je l'aime plus que mon sot amour-propre de pauvre! Je ferai taire mon orgueil et ma raison : je lui sacrifierai tout, même mon honneur, s'il le faut, et si elle le demande.

Il n'y avait plus moyen de raisonner; il était monté à un diapason trop élevé pour moi, et je le laissai agir selon son inspiration, ou plutôt selon le désir de sa cousine. Je me décidai alors à lui faire part de la lettre de M. Désormes. — C'est bien, dit-il : il m'invite à la noce, j'irai; mais le futur dansera sur un air de ma façon! Mon oncle veut me marier avec la fille d'une de ses amies? Parbleu! il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner que c'est toujours Fanny. Voilà mon prétexte tout trouvé. J'irai; mais l'époux de Marguerite, ce sera moi ou personne! En attendant, je vais écrire au cher oncle pour lui dire de ne pas m'engager avec la jeune fille aux grands yeux avant que je l'aie revue. Je ferai semblant de réfléchir et de me gratter l'oreille comme lui... Oui, oui, je vais me montrer irrésolu, moi aussi. C'est mon idée, c'est mon droit. Chacun son tour!

Il demanda et obtint un congé. Il était aimé et estimé de ses chefs comme de ses camarades, on le vit partir à regret. Dès qu'il fut certain d'arriver à temps, il se calma. Je lui fis promettre de m'écrire souvent, de me mettre au courant de ce qui l'intéressait, et surtout de reprendre le journal de tous ses sentimens et de toutes ses idées. Je pensais que ce serait pour lui le moyen de tenir un peu l'imagination en bride et de faire intervenir dame Raison dans ses affaires. Je me mis à sa disposition dans le cas où il aurait besoin de moi. Je l'accompagnai jusqu'à Philippeville, où, plein d'espérance et d'audace, il s'embarqua avec son spahi et ses chevaux.

MARC VALERY A CADANET.

6 septembre 1852.

Je suis à Saint-Jean depuis trois jours, mon cher camarade. La traversée à la voile a été un peu rude. Nous avons perdu un jour à Marseille, mais le lendemain j'ai pris le chemin de fer de Lyon. Tu aurais bien ri de voir Kadour en wagon. Le bruit de la vapeur, les coups de sifflet de la machine, la rapidité de la course, ont fait croire tout d'abord à mon pauvre spahi qu'il était perdu; mais, avec la résignation des Arabes, il a dit gravement : « Que la volonté d'Allah soit faite! » Et il en a pris son parti. Il a fini même par admirer sans comprendre les wagons qui marchaient tout seuls. A Lyon, où nous prîmes un autre train, il eut le loisir d'examiner la locomotive de près.

— *Sidi*, disait-il, quoi donc marcher si vite? poudre comme dans canon?

Je lui aurais expliqué en vain la vapeur. Je lui répondis donc: Tonnerre enfermé là!

Voyant mon sérieux, il fut convaincu et admira la puissance humaine, qu'il attribue aux Français seulement.

— *Francis bono! bono! bezef bono!*

Je lui représentai que ces exclamations compromettaient sa dignité, car on le regardait beaucoup. Il m'en sut gré et reprit son grand air d'indifférence en murmurant tout bas : — *Sidi bono!*

Le fait est que nous fîmes émeute tout le long du voyage. Nos vestes rouges, nos burnous blancs, nos deux chevaux arabes à tous crins étaient un spectacle nouveau dans les départemens du centre, et nous ne pouvions faire un pas sans être suivis comme des bêtes curieuses par les populations. Kadour trouvait tout naturel qu'on l'admirât; il souriait aux jeunes filles d'un air gracieux en montrant des dents blanches comme celles d'un enfant, et leur envoyait des œillades de tigre amoureux. Ce gaillard-là, avec ses yeux fendus en amande, son nez busqué, sa peau olivâtre, sa barbe soyeuse, est vraiment un très beau type de la race arabe.

Après avoir fait reposer mes chevaux à Issoudun, je partis pour Saint-Jean par un soleil digne de l'Afrique, et lorsque les brandes se déroulèrent à perte de vue devant nous, Kadour, se voyant bien seul avec moi, poussa un cri de surprise : — *Ah ia, sidi!* ici comme la Mitidja!

En effet, l'aspect du paysage, sauf l'encadrement des montagnes bleues de l'Atlas, a beaucoup de rapport, au premier coup d'œil, avec les plaines herbues de la province d'Alger. Le botaniste y

trouvera certes beaucoup de différence; mais Kadour ne se préoccupait guère de voir les palmiers nains et les lentisques remplacés par les genêts et les fougères.

Je n'avais averti personne du jour de mon arrivée. Le cœur me battait bien fort en traversant le bois de pins où je me suis évanoui il y a deux ans. J'arrivais alors avec un trou à la tête, j'en apporte un de plus, et que j'ai failli payer plus cher. Le vieux chemin, autrefois défoncé par les pluies et plein d'ornières, a été empierré nouvellement. J'ai retrouvé la vieille grille peinte en vert et les piliers refaits à neuf. Quel changement!

Du plus loin qu'ils nous voient, Pyrame et Thisbé, les deux gros chiens, accourent en aboyant de fureur; mais tout à coup, le nez en l'air, ils s'arrêtent, et la menace se tourne en joie insensée; les voilà de sauter, de se jeter l'un contre l'autre, de se mordiller pour me montrer qu'ils n'ont pas oublié les jeux auxquels je les excitais. J'aperçois bientôt maître Dolin, qui d'un pas mesuré approche avec méfiance; mais, en nous voyant gagner l'écurie, il se hâte et nous apostrophe d'un ton magistral :

— Holà! hé! les amis! c'est pas ici une auberge, passez votre chemin. — Puis à ma voix : — Dieu me punisse! s'écrie-t-il, c'est-il pas vous, monsieur Marc? Ah! c'est que vous êtes bien changé *tout de même*; quelles moustaches! quelle figure noire! et puis c'est ct' *Orabe!...* que le diable m'extermine si je ne vous prenais pas pour des comédiens! Je vas avoir soin de vos bêtes. Ah! les jolis bidets! c'est-il des *orabes* aussi?

Kadour avait mis pied à terre et attendait gravement que Dolin lui montrât le chemin. Impatienté de le voir tourner autour de nous sans se décider à rien : — Dis donc toi, monsieur, lui dit-il, fais voir l'écurie!

Mes chevaux installés, j'appris de Dolin que M. Désormes surveillait, comme toujours, ses ouvriers, mais que Marguerite était à la maison. J'y cours, je rencontre dans le corridor Nanniche, qui se sauve, puis revient en souriant me dire bonjour. J'embrassai cette bonne fille de grand cœur; elle en devint pourpre et me dit : — Ah! que mam'selle va être contente! elle est dans le parc, je vas la *querir*.

— Non, non, reste, j'y vais moi-même.

En traversant le jardin, je remarquai qu'il était plein de fleurs, et que les allées étaient sablées. Je gagnai la pièce d'eau, et je vis Marguerite, celle qui est toute ma vie, assise et immobile à la même place où, il y a deux ans, elle me donna le premier baiser d'amour. J'approchai doucement. Elle dormait sur un banc de gazon, le dos appuyé contre un arbre moussu. Son chapeau de paille, son om-

brelle, un bouquet de fleurs, un livre ouvert, gisaient épars dans l'herbe. Un rouge-gorge voltigeait dans les branches et me regardait de son grand œil curieux et méfiant, comme s'il eût voulu essayer de garder Marguerite. Elle ne m'avait pas entendu venir; je me mis à genoux devant elle et la regardai longtemps. Qu'elle était belle et gracieuse la tête penchée sur son épaule et les bras nonchalamment étendus sur sa robe blanche! C'était bien ma Marguerite, avec ses cheveux d'or devenus plus beaux, sa jolie taille plus élancée, ses traits d'un dessin plus net et plus pur. En la contemplant, mes souvenirs s'éveillèrent en foule, même ceux des jours qu'elle a vécu loin de moi, et comme si j'eusse assisté à toutes ses pensées, je vis ou crus voir mon image dans ses rêves...

Je pris ses deux mains dans les miennes, ses grands yeux s'ouvrirent lentement et se fixèrent sur moi sans me reconnaître; puis un sourire indécis flotta sur ses lèvres, un éclair passa dans son regard, et elle jeta un cri de surprise et de joie que je n'oublierai ni dans cette vie ni dans l'autre. Enlaçant ses bras à mon cou, elle attira ma tête sur sa poitrine et couvrit mon front de baisers.

— Marc! Marc! disait-elle, je rêvais que tu arrivais, et te voilà! je ne rêve plus, n'est-ce pas?

Je ne trouvais rien à lui répondre. *Oui, c'est moi!* disait tout. Je la tenais contre mon cœur, je couvrais ses mains, ses bras, son cou et ses cheveux de baisers ardens, j'étais fou de joie. Ah! mon ami, quels momens résument dans nos fugitives existences des siècles de bonheur! Enfin elle se dégagea doucement, me fit relever et se mit à m'examiner avec la surprise d'un enfant. Ma veste rouge à brandebourgs noirs, mes grandes bottes, ma peau bistrée, mes moustaches, mes cheveux courts, ma cicatrice au front, ont été tour à tour passés en revue. Après avoir un peu regretté mon abondante chevelure de jadis, elle a fini par dire qu'elle me préférait tel que je suis maintenant, et mettant la main sur ma croix : « Quand je pense que tu aurais pu mourir pour me faire ce plaisir-là! » Ah! mon cher Cadanet, je suis bien récompensé du sang que j'ai perdu pour elle, va!...

Mais j'étais impatient de connaître notre situation, et nous avons profité du seul moment de liberté que nous aurons peut-être d'ici à longtemps pour nous entendre. Le mariage avec Mauvezin paraît avoir été un des rêves les plus longtemps couvés et ajournés de M. Désormes. Il y songeait déjà quand il m'a chassé d'ici. Enfin, comme un enfant poltron qui veut franchir un fossé reste longtemps à mesurer la distance, recule pour prendre son élan, s'arrête au bord, retourne en arrière et saute enfin en fermant les yeux, de même mon oncle a franchi son indécision pour sauter en plein Mau-

vezin. La mort du père, fort endetté, n'a fait que diminuer les ressources du nouveau marquis; mais l'accroissement du titre a produit chez M. Désormes un éblouissement auquel il est impossible d'opposer aucune critique, aucun raisonnement. Marguerite a tout essayé, et elle y renonce.

Il faut donc tourner la situation, et Marguerite, qui n'a pas vu jouer beaucoup la comédie, a trouvé d'elle-même le moyen le plus classique, le plus ingénu et le meilleur peut-être : c'est d'agir comme la railleuse Isabelle, de laisser venir le beau Léandre, et de se rendre si désagréable qu'il renonce à elle de son propre mouvement.

— Laisse-moi faire, dit-elle. Ne pas me laisser marier malgré moi est bien facile; mais faire consentir mon père à me marier comme je veux, c'est autre chose! Seulement je sais que s'il met des années à mûrir les projets qu'il a, il n'a besoin que d'un jour pour accomplir ceux qu'il n'a pas. Que d'une manière ou de l'autre j'amène M. Adalbert à froisser son amour-propre, mon père, en proie à un violent dépit, me mariera avec la personne qui se trouvera sous sa main. Il faut que tu sois cette personne, et voilà pourquoi je t'ai dit d'accourir et d'être là.

Je trouvais plus court et plus dans mes goûts de chercher noise moi-même au nouveau marquis. — Voilà ce que je ne veux pas, dit Marguerite, j'ai prévu que cela pouvait arriver, et j'ai fait le serment que je te renouvelle ici de n'être jamais à toi, si tu te mêles de prendre l'initiative. D'ailleurs, si l'attaque venait de toi, mon père ne te le pardonnerait jamais, ce qui ne serait pas le moyen de réussir.

Marguerite avait raison. Je donnai ma parole d'honneur de surmonter toute explosion de jalousie.

— Il le faut d'autant plus, ajouta-t-elle, qu'en consentant à voir Mauvezin et à me laisser un peu faire la cour, je risque bien de donner matière à quelque propos, surtout quand on verra que je ne l'épouse pas. Il faut que tu sois cuirassé contre tout ce que l'on pourra dire de mes caprices, et ce n'est pas en Afrique que tu aurais fait provision de patience. Ici, voyant mes moindres démarches, entendant mes moindres paroles, tu ne pourras pas en être jaloux. Je serai donc plus brave que je ne l'ai été jusqu'à présent, je me sentirai près de toi, sous ton contrôle et sous ta protection.

J'ai juré d'obéir, et nous avons parlé de Mlle d'Astafort, dont le caractère m'avait laissé de la méfiance et de l'inquiétude. Marguerite explique ainsi son amie : — Fanny est une personne mystérieuse, j'en conviens; mais moi, je crois la connaître : elle souffre d'être pauvre, et le grand mé[illegible] affecte pour les richesses n'est que l'aveu involontaire [illegible] pit. Et puis sa mère lui

porte sur les nerfs : avec sa bonhomie réelle, Mme d'Astafort est bien faite pour l'humilier et l'irriter par son manque de tact; mais Fanny a d'autant plus de mérite et de vertu qu'elle souffre davantage. Elle a la volonté d'être franche, et, tout en s'échappant quelquefois en paroles aigres ou railleuses, elle agit toujours avec générosité. Certainement il eût mieux valu, et pour elle et pour nous, qu'elle ne fût pas dans notre confidence; mais j'étais une enfant quand j'ai commencé à t'aimer. J'ai été assez romanesque pour vouloir qu'elle le sût. Depuis, j'ai eu peur d'elle par momens. Pourtant elle ne nous a pas trahis, elle ne nous trahira pas. Sois aimable et sérieux avec elle, traite-la comme une amie bien sûre et bien dévouée; elle mettra son amour-propre à l'être. Quant à la tromper, il n'y faut pas songer, elle est trop fine et trop clairvoyante...

Nous nous sommes séparés pour ne pas être surpris en tête-à-tête par M. Désormes, et j'ai été m'installer dans mon ancienne chambre tapissée. En traversant la bibliothèque, la soirée où mon oncle me donna des espérances si enivrantes et si vite déçues s'est représentée à ma mémoire avec une telle lucidité que j'ai cru y être encore et n'avoir jamais été en Afrique; mais la présence de Kadour m'a ramené au présent.

Ma toilette fut bientôt faite, mes bagages ne devaient arriver que le lendemain. J'allai rejoindre Marguerite au salon. Mon oncle entra un instant après.

— Ah! te voilà? s'écria-t-il en me voyant, et d'un ton qui me parut signifier : Le diable t'emporte! Et puis il reprit : — Je ne t'attendais pas si tôt.

Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de cette réception flatteuse, et je l'embrassai. Il fut surpris de ma franchise, se remit, et après avoir regardé ma croix et mon uniforme :

— Je te félicite, dit-il en me tendant la main. Te voilà un homme à présent! Quelle belle mine! Tu fais un beau soldat, ma foi! Allons, oublions le passé et ne pensons plus qu'à l'avenir. Je n'ai pas encore parlé de toi... tu sais...

Je lui coupai la parole en lui disant : — Oui, oui, mon oncle, nous avons le temps. Il n'est pas besoin d'ennuyer ma cousine de mes affaires. — Et comme Dolin venait nous avertir que le dîner était servi, j'offris, en affectant un air dégagé, mon bras à Marguerite, et nous passâmes dans la salle à manger. J'avoue que je ne mangeai pas comme un amoureux, mais comme un vrai spahi en campagne. J'avalai jusqu'à deux assiettées de *fromentée,* plat du pays que je ne pouvais pas même voir autrefois, et qui consiste en grains de blé crevés dans l'eau et cuits dans du lait. Ce mets gaulois a beaucoup d'analogie avec la colle de pâte, mais un proverbe dit : « Qui n'aime

pas la fromentée n'est pas Berrichon. M. Désormes était évidemment flatté de toute la justice que je rendais à son plat national et s'extasiait sur mon appétit. J'avais tant de choses à dire sur l'Afrique, que Dolin, qui sert à table et place toujours son mot dans la conversation, est resté là, bouche bée, en écoutant le récit des combats où je m'étais trouvé. S'il ne disait mot, en revanche il se livrait à une pantomime exubérante : il montait à l'assaut avec moi, il baissait la tête sous les balles, et quand j'en vins à mon coup de sabre sur la tête, il poussa une exclamation si comique, que Marguerite, prête à pleurer, ne put retenir un éclat de rire. Ce polichinelle est en résumé le bouffon de la maison, c'est sur lui que M. Désormes fait rejaillir sa bonne ou sa mauvaise humeur. Aussi le drôle, se sachant nécessaire au *trop-plein* de la vitalité de son maître, se donne-t-il une importance qui le rend encore plus ridicule.

Ma cousine et moi avons été d'une réserve qui me surprend. Allons! il ne sera peut-être pas si difficile de jouer la comédie de l'indifférence. Hier, j'ai montré mes chevaux à M. Désormes et j'ai paradé sur la pelouse pour Marguerite. A son tour, elle m'a montré de nombreux objets d'antiquité trouvés depuis mon départ. Ce qu'il y a de mieux, ce sont deux vases étrusques, découverte fort curieuse en Berry.

La bibliothèque est devenue un véritable musée. J'aurai bien le temps d'examiner toutes ces richesses, car M. Désormes ne laisse plus sa fille seule avec moi; il la surveille de près et s'arrange de façon que ses affaires soient terminées dès le matin, ou, s'il est forcé de s'absenter, il enjoint à Nanniche de ne pas quitter sa maîtresse. Ma présence ici le charme médiocrement, mon cher camarade, je le sens bien, quoiqu'il me fasse assez bonne mine. S'il a pardonné, il est devenu défiant en diable.

Aujourd'hui Mme d'Astafort et sa fille sont venues à Saint-Jean. La mère est bien toujours la même : même embonpoint, même caquet intarissable et même brusquerie dans les manières. Mlle Fanny a changé à son avantage, sa figure est plus pleine, son regard moins impertinent, ses formes sont plus développées; c'est une très belle fille. Elle m'a tendu la main sans affectation et sans pruderie, avec une franchise qui m'a touché. Mon oncle lui a-t-il fait part de ses nouveaux projets d'union avec moi? Il m'a semblé que Mme d'Astafort faisait des allusions au futur bonheur conjugal de sa fille. M. Désormes, affectant devant elle d'être aussi résolu qu'elle le souhaite, lui a dit à demi-voix :

— Eh bien! j'ai fait ce que vous désiriez, le reste vous regarde à présent.

Est-ce de moi qu'il s'agissait? C'est fort possible. M. Désormes

doit vouloir me compromettre auprès de Mlle d'Astafort. Quant à elle, sachant de Marguerite tout ce qui me concerne, elle semble nous aider généreusement à entretenir les illusions de mon oncle. Je serais un fat de croire qu'elle a beaucoup de mérite à agir ainsi. Elle n'a jamais eu plus de goût pour moi que je n'en avais pour elle. Quoi qu'il en soit, je la crois disposée à se bien conduire dans la circonstance et à garder notre secret.

M. Désormes a engagé Mme d'Astafort à venir passer une quinzaine de jours ici. Il entoure sa fille de gardiens pour la défendre de moi, tout en espérant mettre Fanny en travers de mon chemin. Cet arrangement a contrarié autant Marguerite que moi; mais patience, nous verrons bien! Nous passons le temps à inventer mille ruses d'amoureux pour nous serrer la main et pour échanger en cachette quelques mots. Malgré tous les obstacles qui se dressent devant nous, j'espère, j'ai du courage!

Tu trouveras peut-être cette lettre un peu longue, mais tu n'en dois accuser que toi seul. Tu m'as fait promettre de te tenir au courant de ce qui m'intéressait, je t'obéis. De ton côté, mon cher camarade, donne-moi de tes nouvelles et de celles de nos amis.

Tout à toi, MARC.

JOURNAL DE MARC VALERY.

8 septembre. — Pendant le déjeuner, Dolin a dit que Fraudy (l'homme qui avait eu une altercation avec mon oncle) avait vu hier soir, en passant dans le *Champ de la morte*, une excavation au bas du grand talus, dont toute une partie s'est éboulée par suite des dernières pluies.

Bien que la distance fût assez rapprochée, nous avons pris la voiture à cause de la chaleur. J'étais attiré par la curiosité et aussi par une quasi-certitude de découvrir quelque mystère. Ma passion archéologique s'était emparée de moi comme aux anciens jours. Cela ne doit pas t'étonner; l'amour de l'étude, les curiosités ardentes de la science s'éteignent dans un cœur brisé et se ravivent dans le bonheur.

En arrivant, nous vîmes une ouverture de trois pieds de large sur deux de haut au bas de la pente sablonneuse fraîchement détachée de ce qui avait été la base d'un tumulus. Les principales curiosités qui figurent dans la bibliothèque de Saint-Jean avaient été trouvées dans les alentours. Quelques ouvriers ayant été appelés dans le cas où il y aurait à piocher ou à déblayer, M. Désormes leur proposa d'entrer dans cette excavation; mais aucun ne voulut s'y risquer.

Le père Carnat, qui faisait pacager ses moutons sur la brande,

s'était approché, et le menton en avant, les deux mains appuyées sur son long bâton, il regardait sans rien dire ce trou entre-bâillé comme une grande bouche.

— Mes gars, dit l'un des ouvriers, j'ai entendu cette nuit le *lupeu* crier du côté des vieilles carrières.

— Si les mauvais esprits sont en campagne, dit un autre, c'est bien sûr de là qu'ils sont sortis. On ferait mieux de boucher ça...

— Voyons, vieux, dit le garde champêtre en s'adressant à Carnat, vous qui connaissez toutes les histoires et autres fariboles du pays, vous pourriez peut-être nous faire assavoir ce que signifie cette perforation qui suscite des pourparlers et autres réflexions parmi les citoyens ici présens.

— J'ai entendu dire dans les temps, lui répondit le berger, qu'*ils* avaient enterré dans le pays d'ici une femme tout en vie, et ça pourrait bien être l'endroit...

— Il se pourrait faire, vénérable berger, reprit le garde. Et du moment que ce n'est pas contrariant à la loi et que M. Désormes le désire, il est de toute possibilité d'entrer dans cette perforation.

— Oh! par mon chrême et mon baptême, dit le premier interlocuteur, je n'y entrerais pas pour cent bons francs.

Je ne sais s'ils étaient de bonne foi ou s'ils voulaient se faire graisser la patte. Je perdis patience. — Vous n'êtes tous que des *câlins*, leur dis-je en berrichon : j'irai, moi; mais il faut déblayer cette entrée-là pour que je puisse y passer. Allons, Fraudy, venez ici avec votre pioche; il y a vingt francs à gagner.

L'appât du gain fit taire la superstition. Il s'avança résolûment : — Diantre! un louis d'or, dit-il, ça me va. Je vous dois bien quelque chose aussi pour m'avoir *empêché de la prison* dans le temps.

J'envoyai Kadour me chercher un paquet de bougies et des cordes pendant que Fraudy écartait les terres qui obstruaient l'entrée, et je proposai à mon oncle de se risquer avec moi.

— Merci bien! dit-il, pour attraper des rhumatismes!

— En ce cas, repris-je en plaisantant, j'irai seul, et selon la loi je partagerai avec vous, propriétaire, les trésors que je vais trouver.

— J'y consens, répondit-il sur le même ton; je te fais même cadeau de tout ce que tu trouveras.

— Et si c'était la *fade*, monsieur Julien? dit le père Carnat en souriant malicieusement.

— Je la lui donnerais pour femme! répondit mon oncle, qui aime à faire l'esprit fort devant ses ouvriers.

Le père Carnat m'attirant à lui : — Voilà un vilain cadeau! N'y allez pas, mon fils, ça vaudra p[illegible]tre mieux. Je ne dis pas que la

grand'fade soit là dedans, mais elle peut y être. Il y a parfois des histoires qu'on raconte en riant, et ça se trouve vrai. Il y avait dans les temps une autre manière de religion dans le pays d'ici, et il se peut que la *fade*, avec ses diables à cheveux rouges, se voyant méprisée des chrétiens, se cache là. Si mon chien voulait parler, il nous dirait bien ce qui en est, parce que, voyez-vous, quand les croyances deviennent trop vieilles et que les hommes n'en veulent plus, les bêtes les prennent pour elles, et c'est pour ça qu'on dit d'une chose qui ne vaut plus rien : C'est bon pour les chiens! J'ai comme souvenance d'avoir vu une butte là, et il y avait pourtant longtemps qu'elle était défaite quand je suis venu sur terre.

Les paroles mystérieuses du vieux sorcier ne firent qu'exciter ma curiosité, et dès que Kadour fut arrivé avec les engins nécessaires, je le mis de faction à la porte de la caverne, je lui confiai la corde dont je m'entourai le corps, lui recommandant de la lâcher à mesure que j'avancerais, et de la retenir au cas où il me sentirait tomber. Au moment d'entrer dans la *gueule de l'enfer*, comme disaient les ouvriers, un grand serpent verdâtre, qui me glissa dans les jambes et se perdit dans les herbes, fut l'objet de nouveaux commentaires de la part de l'assistance; mais je n'y fis pas attention, le lieu où je m'engageais avait un bien autre intérêt pour moi.

Un couloir très incliné, large de deux mètres et formé par deux murs latéraux, me conduit à un escalier qui descend rapidement à plusieurs mètres au-dessous du sol, et à l'entrée d'un petit vestibule rond, dont le plafond est décoré de caissons ménagés dans le tuf. Une porte qui n'existe plus, mais dont les poutres sont encore engagées debout dans la maçonnerie, donne accès dans une salle de six mètres carrés. La chaleur y est étouffante, mais je continue mon exploration. Les murailles sont enduites d'un stuc sur lequel des fresques représentent les ornemens d'une corniche. Les lambris et les panneaux sont décorés de personnages d'un brun rougeâtre sur fond clair; leur dessin grossier et leurs formes ramassées me rappellent ceux des vases réputés d'origine phénicienne. Cet hypogée est recouvert de larges dalles qui forment un plafond plat, divisé en quatre caissons sculptés. Du centre pend un fragment de chaîne qui soutenait jadis une lampe; elle gît au-dessous dans une épaisse couche de poussière grise. Près de la porte, un siége en pierre et une niche contenant un vase en terre rouge dite poterie d'Arezzo, à reliefs fins et délicats, ainsi que des parcelles de métal, vestiges d'étoffes précieuses. Le terrain forme un exhaussement remarquable au milieu de l'hypogée; c'est là qu'avaient dû être les urnes funéraires ou le sarcophage. Je buttai contre un trépied qui tomba avec un bruit sourd. Ce bruit me fit tressaillir. J'allais peut-être réveiller l'hôte de cette demeure silencieuse.

La bougie que je portais ne suffisant pas, j'en allumai plusieurs, et je dénouai la corde qui me ceignait les reins. J'explorai à mon aise ce singulier et intéressant réduit : j'y trouvai deux statuettes en terre cuite, une chimère et un sphinx ailé; deux amphores à pieds en pâte noire, ornées de sujets en relief; une épée en acier, à lame droite et à poignée de corail; un coffre elliptique en bronze, appelé ciste, aux parois ornementées de dessins gravés à la pointe. Ayant soulevé le couvercle de cette antique corbeille de noces, j'y vis un collier d'or et d'émeraudes, une figurine en ambre jaune, un miroir et une strigille d'argent, une coupe en malachite richement montée, des bracelets, un pectoral et une couronne nuptiale en or, avec bagues, pendans d'oreilles, fibules et longues épingles pour la coiffure. A côté de ces richesses, des fragmens de planches vermoulues, incrustées d'ivoire et d'argent, me firent penser que c'étaient là les débris du sarcophage, dont je ne voyais aucune autre trace.

Je voulais reparaître chargé de mes conquêtes, et je bourrai mes poches de bijoux pour les offrir bien vite à Marguerite. Je ne me sentais pas de joie en puisant dans ce véritable trésor, et pourtant j'étais honteux de mon action : il me semblait voler quelqu'un. Et puis c'était comme un songe de pénétrer le premier et de me trouver seul dans ce sanctuaire, dont la poussière n'avait été foulée par aucun pied humain depuis plus de vingt siècles. Peu à peu une tristesse affreuse et de véritables remords s'emparèrent de moi. Violer cet asile de mort et fouler peut-être les ossemens de ceux qui dormaient là dans l'éternité,... cela me parut si mal que je fus tenté de m'enfuir.

Un rêve que j'avais fait il y a deux ans, et qui m'avait frappé par sa coïncidence avec un rêve analogue raconté par le vieux berger, se représenta à mon souvenir dans tous ses détails. C'était là l'endroit où je dormais côte à côte avec un cadavre; seulement le couloir d'entrée était dans mon rêve beaucoup plus large, et donnait sur un bois. C'est par là que Marguerite et Carnat étaient venus me délivrer. — Et, il y a un instant encore, que voulait donc dire le vieux sorcier en me défendant de pénétrer ici? Avait-il connaissance de cette chambre mortuaire? *La fade* ou *la morte*, c'est tout un; ce tombeau explique bien le nom du *Champ de la morte*, et encore le mot *champ* n'est peut-être ici que la corruption du mot celtique *cam*, chambre voûtée. J'en étais arrivé à penser tout haut : — Mais où est-elle, cette belle morte, la *grand'fade?* — J'achevais à peine ma question que le terrain s'affaissa sous mes pieds; une longue planche se brisa en faisant entendre un craquement lugubre, un de ses bouts se dressa devant moi par je ne sais quel mouvement de bascule, et je roulai dans la poussière qui remplissait un trou peu profond; mais en me relevant je vis une forme blanche, immobile,

devant moi. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouvai. Ce fut une terreur muette, irréfléchie, insensée. Je courais vers la porte sans pouvoir la trouver, et je revenais sans cesse vers cette apparition, qui semblait se mouvoir à la lueur vacillante des bougies. — La morte! me disais-je comme hébété, c'est la morte! la voici! — Je fermai les yeux pour ne plus la voir, je rappelai ma raison, qui semblait vouloir me quitter, et je résolus de braver l'apparition en marchant courageusement à elle. O puérilité de mon imagination! l'objet probablement couché dans la poussière, et que le mouvement de bascule de la planche avait redressé au moment de ma chute, était une statue de grandeur naturelle, enveloppée de la tête aux pieds dans une longue draperie de marbre. Sans l'examiner autrement, je résolus de l'emporter comme gage de ma conquête et comme le plus curieux objet de ma découverte; mais tous mes efforts furent inutiles, je pus à peine la soulever.

J'appelai Kadour, qui, en sa qualité d'Arabe, devait avoir au moins autant de préjugés et d'idées superstitieuses que les paysans du Berry, mais qui ne fit pourtant aucune objection, et m'aida à tirer de la fosse le précieux antique. Quand nous reparûmes au jour, les ouvriers reculèrent, des femmes et des enfans, attirés par la curiosité, s'enfuirent, et le père Carnat, voulant conserver aux yeux des paysans son prestige de sorcier qu'aucun être surnaturel ne doit effrayer, s'approcha, quoique en hésitant, de la statue; mais, en la voyant, sa figure prit une singulière expression d'admiration craintive.

— Eh bien! père Carnat, lui dis-je en riant, vous ne la reconnaissez donc pas? C'est la *grand' fade,* comme vous disiez.

— Ça se peut, ça se peut! me répondit-il d'un ton bourru; mais déterrer ce qui est enterré, ça n'a jamais rien valu, monsieur Marc, c'est moi qui vous le dis!

Et, appelant son chien, qui tournait autour de la statue et la flairait avec méfiance, il s'éloigna suivi de quelques bonnes femmes, qui lui demandaient sans doute s'il fallait adorer ou craindre cet être surnaturel.

Nous avons déposé à l'entrée du tombeau cette œuvre d'art de la plus belle époque grecque et d'une conservation parfaite. Craignant quelque méchanceté de la part des poltrons superstitieux, je l'ai mise sous la garde de Kadour. J'ai décidé M. Désormes et Marguerite à pénétrer dans l'hypogée. Quand M. Désormes se trouva au beau milieu de ces richesses : — C'est qu'il y en a peut-être bien pour une certaine somme! dit-il d'un ton naïvement désappointé.

— Vous m'avez tout donné d'avance, n'est-ce pas?

— Oui, j'en conviens. J'ai fait là un mauvais marché.

— J'ai le droit d'en disposer à ma guise?

— Dame! sans doute.

— En ce cas, ma cousine, permettez-moi de vous offrir pour votre musée tous ces objets d'art, qui sont à vous.

Marguerite avait d'abord l'intention de laisser toutes ces curiosités comme nous les avions trouvées; mais il y avait là de quoi tenter l'avidité de trop de gens. Elle appela quelques ouvriers, qui, rassurés par sa présence, se mirent à l'œuvre tout de suite. La poussière de l'hypogée fut passée au crible, afin qu'on pût récolter tous les menus débris, et la translation des objets de plus forte dimension, comme trépied, coffre, lampe, vases et statue, commença de s'opérer.

— Savez-vous, vous autres? dit Fraudy à ses camarades. Tout ce que chante le vieux Carnat, c'est des bêtises! et il n'y a pas plus de *grand'fade* dans tout ça que dans mon chapeau. Nous sommes bien bêtes de n'avoir pas osé entrer là dedans : on aurait partagé les trésors avec M. Désormes!

— Oh! moi, j'y ai pas regret, disait un autre; toutes ces affaires-là, ça ne vaut rien, c'est tout cassé.

Je surveillai de près le transport de la précieuse statue, couchée sur un matelas et portée en litière, comme il convient à une dame de l'antiquité.

Le temps menaçait depuis une heure, et à moitié chemin nous avons été assaillis par une bourrasque épouvantable, tonnerre, vent, grêle, éclairs. Dolin ne pouvait maîtriser ses chevaux, qui s'emportaient et menaçaient de verser. Hommes, bêtes, statue, antiquités se sont réfugiés sous bois pour attendre la fin de l'orage, et nous ne sommes rentrés qu'à la nuit, tous bien mouillés.

Marguerite a tout fait placer dans la bibliothèque. Cette chère Marguerite! comme elle m'a reproché avec douceur mon expédition dans les *profondeurs de la terre!*... Mais elle me sait gré aussi d'avoir montré de la résolution et *du courage*... Du courage! Je ne me suis pas vanté de la belle peur que j'ai eue devant cette statue... A propos, pourquoi n'a-t-elle pas de socle?

9 septembre. — Elle est d'un type remarquable, le front est bas et droit comme dans les têtes grecques; mais l'angle facial rappelle tant soit peu les profils égyptiens. Le nez est petit, fin, légèrement relevé, et les narines un peu dilatées. La distance entre le nez et la bouche est très courte. Les lèvres sont un peu fortes, mais la bouche est bien dessinée. Les yeux sont grands, bien fendus, et d'un émail imitant la nature à s'y tromper. L'arcade sourcilière est allongée et semble, ainsi que l'épaisseur de la paupière, avoir conservé un léger ton bistré, ce qui indiquerait que cette œuvre d'art a été peinte à l'imitation des femmes de l'antiquité. d [illegible] était de se teindre les sourcils et le [illegible]

ondulations, à la mode grecque, porte des traces de dorure. Le cou, la poitrine, les épaules et le bras qui n'est pas caché sous la draperie sont d'une adorable *exquisité* de forme. Cette jeune fille est sans doute le portrait de la morte, — à moins que ce ne soit l'image de quelque déesse.

La tête est un peu inclinée du côté droit; la main droite maintient les plis du pallium, qui recouvre l'épaule gauche et vient se rassembler en plis, à la mode grecque, sous le bras droit, dont le travail est si fini et d'une si belle conservation qu'on y remarque, comme dans certaines statues de Canova, les plis et les pores de la peau. La tunique descend jusqu'aux pieds et les cache en partie; on jurerait d'une véritable étoffe appliquée sur les formes, dont on devine toute la beauté. L'artiste de génie auteur de ce chef-d'œuvre a su allier la poésie du sentiment à la réalité des détails. L'effet de ces tissus légers que les poètes anciens appelaient *vent et nuage* est admirablement rendu. On est tenté de soulever les plis du pallium pour s'assurer que cette jeune fille svelte et gracieuse n'est pas la nature même.

Femineum lucet sic per bombycina corpus.

La tunique porte encore des traces de peinture, et toutes les parties nues sont d'un ton mat qui rappelle beaucoup celui des femmes arabes.

J'ai d'abord pensé que c'était une muse; mais le manque de tout attribut détruit cette supposition. La ressemblance de ce morceau de sculpture avec la statue d'une des quatre Balba trouvée dans les fouilles du théâtre d'Herculanum pourrait la faire remonter à l'époque gréco-romaine; mais les objets et les vases de styles bien antérieurs, les bijoux, l'ornement d'or travaillé en filigrane qui formait probablement une coiffure au cadavre, — dont, à ma grande surprise, je n'ai retrouvé aucun ossement, — me font présumer que cette statue doit être d'origine étrusque; mais l'art de la sculpture était-il déjà aussi parfait chez les Osques? Voilà ce dont je doute.

Elle fait un très joli effet au milieu de la bibliothèque, debout sur un socle recouvert de velours rouge et garni de clous argentés, qui l'exhausse de deux pieds au-dessus du sol. Elle est éclairée de côté, la figure tournée vers la porte du salon, et semble regarder d'un air curieux et moqueur les visiteurs qui viennent l'admirer.

Je ne sais comment expliquer ce tombeau étrusque ou phénicien sur le sol de la Gaule centrale.

La légende ou plutôt la tradition donne, il est vrai, pour fondateur à la ville d'Avarik (Bourges) l'Hercule tyrien, personnification [illegible] génie aventureux et commercial des Phéniciens. Ceux-ci, tour à [illegible] Sidoniens, Chananéens, Philistins, avaient établi des

colonies en Grèce, en Thessalie, en Espagne et en Étrurie. Navigateurs infatigables, ils allaient vendre en Europe les produits de leur riche industrie : étoffes de soie, mosaïques, statues, objets en verre, en or, métaux précieux. Ils enseignaient aussi aux peuples de l'antiquité leurs doctrines religieuses et leur système cosmogonique. Au temps d'Homère, l'industrie phénicienne avait atteint déjà un haut degré de perfection; mais l'art chez ce peuple n'était cependant pas assez avancé pour produire une œuvre aussi belle que la statue trouvée dans notre hypogée. Ce serait, en fait de supposition, aller un peu loin peut-être que de reporter la construction de ce tombeau à l'époque où les Pélasges vinrent d'Asie occuper et défricher les marais de l'Europe, trois ou quatre mille ans avant notre ère. Cette race industrieuse et entreprenante, qui, comme la moderne race juive, semblait vouée à la fatalité, toujours poursuivie, traquée ou réduite en esclavage par les nouveaux conquérans, Hellènes ou Latins, n'a pas laissé d'autres travaux que les épaisses murailles dites cyclopéennes. Ces hommes antédiluviens sont restés dans les souvenirs des peuples comme des démons et des génies malfaisans, et cependant ce sont eux qui élevèrent les premiers autels à des dieux mystérieux ou terribles (Cabires et Dioscures), et bâtirent les premières villes.

Les peuples nouveaux de race blanche, de souche aryenne, semblèrent prendre à tâche d'anéantir les vieilles races rouges filles de Cus. Cette haine s'est perpétuée jusqu'à nos jours en Amérique, où nous voyons le blond et pâle Anglo-Saxon détruire par tous les moyens l'Indien peau-rouge, très proche parent du Pélasge primitif. Quelques tribus de la nation pélasgique, désignées en Italie sous le nom de Sicules, d'Opiques (d'*ops*, la terre), se fondirent dans l'élément tyrrhénien, venu de Phénicie, et devinrent le peuple étrusque, dont la langue et l'écriture procèdent des Phéniciens, la mythologie des Assyriens, l'art et l'architecture des Égyptiens. C'est de lui que les Romains empruntèrent une grande partie de leur religion, de leurs mœurs et de leur langue; mais, fille de l'Étrurie, Rome prit à tâche de renverser en Europe cette civilisation que l'on peut comparer à celle de l'Égypte en Orient. L'Étrusque avait détruit le Pélasge, le Romain détruisit l'Étrusque.

Tout cela ne m'explique pourtant pas la présence de ce monument osque au milieu des brandes du Berry. Je ne suis pas moins surpris d'avoir trouvé une épée gauloise parmi les objets les plus précieux ou les plus chers que la dame étrusque fit enterrer avec elle. Notre histoire est d'une obscurité si profonde que je renonce à chercher davantage...

Pourquoi nos bardes n'ont-ils [illegible] lieu de chanter?

10 septembre. — Marguerit[illegible] a père la permission

de monter mon cheval, qui est très doux, et j'ai commencé à lui donner les premiers principes d'équitation. Ces leçons auront pour théâtre la pelouse devant la maison; mais j'espère que nous irons bientôt dans la campagne, où nous pourrons causer librement. Il n'y a vraiment que les femmes pour avoir des idées! Je n'aurais jamais trouvé ce prétexte.

11 septembre. — Mme d'Astafort et sa fille sont venues s'installer avec des malles et des paquets, comme si elles débarquaient des Indes. J'ai vu dans les bagages une cage de serins et un affreux roquet si pelé et si déformé qu'il a l'air d'être en carton.

Mlle Fanny a fait son entrée à cheval; je ne lui connaissais pas le talent de l'équitation, et j'aurais souhaité qu'elle ne l'eût point. Elle va maintenant se trouver en tiers dans les promenades projetées avec Marguerite.

12 septembre. — M. de Mauvezin est venu aujourd'hui, et s'il m'a déplu il y a deux ans, alors qu'il n'avait aucune prétention sur Marguerite, à plus forte raison me déplaît-il aujourd'hui qu'il se regarde comme son futur époux. J'avais mal jugé ou mal vu le marquis autrefois chez Mme d'Astafort. Il m'avait semblé efféminé. C'est un garçon de vingt-cinq à trente ans, blond ardent, avec des yeux bleus ou plutôt verts. Je ne sais s'il a pris de l'embonpoint, mais il m'a semblé plus fort et plus homme qu'autrefois, bien qu'il ait toujours le teint frais et rose, que fait ressortir une mise puérilement recherchée, et je crois qu'il fait semblant d'avoir la vue basse, afin de s'autoriser d'un lorgnon pour regarder les gens d'une manière impertinente. Grand chasseur, il passe sa vie dans les bois. Une certaine affaire d'honneur, dans laquelle il tua son adversaire sur le coup, lui a fait une réputation de duelliste redoutable et de mauvais coucheur à vingt lieues à la ronde. Tant mieux! J'ai bien promis de ne pas le provoquer, mais non de me laisser marcher sur les pieds. Puisse-t-il partager bientôt l'antipathie qu'il m'inspire!

Nous avons tous été au jardin, et, pendant qu'il faisait l'empressé auprès de ma cousine, Mlle d'Astafort me prit le bras et me questionna beaucoup sur ma vie en Afrique, sur mes sentimens, mes pensées. Elle en vint à parler de Marguerite, et prétendit que celle-ci ne lui accordait plus toute sa confiance. — Nous nous sommes taquinées de temps en temps, disait-elle, mais sur des sujets de si peu d'importance qu'ils ne valaient pas les paroles que nous disions. Je suis vivement peinée de voir son père s'entêter à la marier à M. de Mauvezin. Elle ne sera pas heureuse avec lui.

— Mais il ne faut pas que cela soit! m'écriai-je; cela ne peut pas être!

— Oh! je souhaite de tout mon cœur que vous disiez vrai, car

j'aime Margot comme si elle était ma sœur, et je voudrais qu'elle fût votre femme. Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas?

— Je vous assure que je l'aime au-delà de tout, et que je lui sacrifierais ma vie avec joie.

— Si on pouvait m'aimer, je voudrais être aimée ainsi, dit-elle. Mais avez-vous bien réfléchi au scandale qu'occasionnera son refus d'épouser le marquis? Sous son extérieur bonhomme, Désormes est une barre de fer, ne vous y trompez pas!

— Mais je suis peut-être une barre de fer aussi, moi!

— A la bonne heure, dit-elle à voix basse; mais moi, que dois-je faire de mon côté? Ma mère et votre oncle ont projeté de nous marier ensemble; M. Désormes vous en a écrit en Afrique, et vous êtes revenu sous le prétexte de me mieux connaître. Vous n'avez dit ni oui ni non quant à l'avenir, et vous recommandiez de n'en point parler. On m'a tout dit sous le sceau du secret. Dois-je laisser croire que vous êtes amoureux de moi? Dois-je être assez dévouée à Marguerite pour l'aider à tromper tout le monde? C'est fort délicat, et le rôle que je jouerais pour l'amour de vous deux n'est pas agréable. Que m'en reviendra-t-il, à moi? Le semblant d'amitié de Marguerite, qui ne me fait plus que des demi-confidences?...

— Mon amitié à moi, lui dis-je, une amitié franche et dévouée, à toute épreuve.

— Oui, l'amitié d'un homme tel que vous est beaucoup, et j'en serai fière. Je l'accepte... Eh bien! mon ami, continua-t-elle en me serrant la main d'une manière un peu convulsive, vous allez tâcher de rendre mon rôle moins pénible : vous allez montrer un peu plus d'empressement auprès de moi. Devant le monde, vous serez mon amoureux; dans l'intimité, vous serez mon frère, et je vous parlerai de notre chère Marguerite. Le voulez-vous?

— Cette comédie que nous allons jouer devant votre mère est-elle convenue avec Marguerite? Je ne voudrais pas lui donner l'ombre d'un soupçon.

— Elle est donc encore jalouse de moi? C'est bien puéril et bien injuste! Elle n'est donc pas sûre de vous?

Elle mettait tant de feu dans ses paroles que j'en fus alarmé. Le moyen qu'elle voulait employer pour seconder Marguerite me paraissait outre-passer les besoins de la cause, et j'allais le lui démontrer lorsque nous nous trouvâmes face à face avec M[me] d'Astafort, qui revenait sur ses pas, et qui me cria très haut, afin que personne n'en ignorât : — Eh bien! mon lieutenant, je vous confierai ma fille une autre fois pour que vous me la rameniez rouge comme une guigne!

Tout spahi que je suis, j'ai rougi de cette platitude autant que Fanny. En songeant au monde trivial qui entoure Marguerite, à ce

milieu grossier où elle a été élevée, je m'émerveille toujours qu'elle ait tant de distinction dans les manières et d'élévation dans les sentimens. Je ne puis m'empêcher de me dire quelquefois : *Margaritas ante...*

M. de Mauvezin me lança un coup d'œil agréablement ironique, comme pour me féliciter de ma nouvelle conquête. Je me rappelai qu'il passait autrefois pour un des adorateurs de Fanny, et je trouvai son attitude impertinente et lâche; mais peut-être aussi n'a-t-il jamais songé à elle, et d'ailleurs il faut que je sois patient. Il se remit à parler politique avec Mme d'Astafort, qui est légitimiste, à ce qu'elle s'imagine. Sans m'adresser à Mauvezin, qui abondait dans son sens, je fis quelques réserves très nettes pour mon compte, et la grosse dame, qui ne voulait ni déroger aux principes des Tourtiaux ses ancêtres, ni déplaire à son futur gendre dans ma personne, se trouva dans l'embarras le plus comique. Je l'aurais menée plus loin, la crainte de faire trop souffrir sa fille m'arrêta. D'ailleurs Boc le poète, que j'ai vu jadis chez Mme d'Astafort, arriva en ce moment. Il tombait en pleine discussion, mais il ne se montra pas aussi tranchant que je l'aurais cru. Il paraissait soucieux. J'ai refait plus ample connaissance avec lui. C'est un garçon d'une vanité si sincère qu'elle en est inoffensive. On est presque dispensé de l'admirer par les louanges qu'il se donne à lui-même. Il se croit appelé à de hautes destinées littéraires et politiques; mais au fond il n'est pas méchant. Sa mère, morte l'année dernière, touchait, en récompense de ses services chez mon arrière-grand-père, une rente viagère de trois mille francs. Tant qu'elle a vécu, Boc s'est trouvé dans l'aisance; resté seul, tout en disant que le prêtre saurait vivre de l'autel, le poète n'a pu vivre de sa poésie. Il ne possède au monde que la maisonnette où il demeure à Saint-Août et le maigre champ qui l'entoure. On n'a pas longtemps crédit en province, quand on est propriétaire d'un fief si mince : Boc, imprévoyant comme un nourrisson des muses, a déjà fait des dettes, et M. Chassepain le menace aujourd'hui de le faire exproprier. Le pauvre garçon ne sait où donner de la tête. Comme il me faisait part de ses peines :
— Mais mon oncle vous tirerait d'embarras, lui dis-je. On vous poursuit pour deux mille francs? Cette somme n'est rien pour lui, et il ne voudra pas abandonner le frère de lait de sa femme.

— Je ne veux rien demander à M. Désormes; il me refuserait probablement, ou me ferait l'aumône comme à un mendiant.

— En ce cas, mon cher monsieur, il faut vous résigner à payer.

— J'y suis tout résolu; Chassepain fera vendre mon pauvre nid, et le poète, battu des tempêtes de l'adversité, ira terminer sa malheureuse existence dans quelque étang de la brande.

— Allons, allons! monsieur Boc, trêve de poésie, nous sommes en pleine prose. Voulez-vous accepter mes services?

— Non, monsieur, merci, me répondit-il d'un air triste qui me fit comprendre que je l'avais blessé.

J'ai parlé de lui à M. Désormes; mais celui-ci m'a répondu : — Rosalie a *fait ses orges* assez amplement chez le vieux Valery pour que son fils n'ait pas à demander des secours.

Cela n'est pas vrai. Cette femme avait été honnête, et je ne trouvais pas juste que le fils fût victime de l'ingratitude des héritiers. J'ai été chez le notaire, et j'ai acheté toutes ses créances.

Mon court entretien avec Fanny m'a laissé des doutes sur son compte, et j'ai cherché à lui parler de nouveau pour l'amener à me seconder sans tant de diplomatie; mais je crois qu'elle eût voulu me voir acquiescer spontanément à l'idée de lui faire la cour en public, et qu'elle me boude d'avoir hésité, car elle m'évite. Singulière idée que la sienne! singulière fille qui risquerait volontiers de se compromettre pour moi,... pour moi qu'elle n'aime pas! Il faut qu'elle nous cache quelque arrière-pensée.

13 septembre. — Mon oncle a reçu ce matin la visite d'un hétéroclite bonhomme à l'œil vif, au nez retroussé, à la bouche si petite qu'elle en est ridicule; pas un poil de barbe sur le visage : il ressemble à une vieille femme. Il parle vite, d'un ton bref, gesticule beaucoup, ne tient pas en place; je le soupçonne d'avoir dans l'estomac un ressort qui se détend toujours. En habit noir, en cravate blanche dès le matin, il est venu à pied d'Issoudun en se promenant. Professeur de chimie au collége de Bourges, son nom n'est pas moins bizarre que toute sa petite personne : il s'appelle M. Pillepuce, mais il signe Pilpus, c'est plus scientifique.

— Ma visite a deux buts, disait-il : le premier, celui de vous serrer la main, car nous sommes de vieilles connaissances, mon cher Désormes; le second, celui de voir cette *précieuse* statue et l'hypogée découverts, par vos soins et sur vos indications, près de Saint-Jean, au dire de mon journal... Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela? Avez-vous réellement trouvé quelque chose? Je ne me fie guère aux journaux, je veux toucher et m'assurer *de visu*.

Nous le conduisîmes à la bibliothèque, et il considéra la statue sous toutes ses faces. La circonstance du manque de socle le frappa comme elle m'avait frappé moi-même. Il admira la vérité des yeux au point de demander la permission de s'assurer qu'ils étaient bien de verre. Singulier! disait-il de temps en temps comme stupéfait. Très beau! très beau! Bien curieux! Vous n'avez pas essayé d'en briser un fragment afin de vous assurer de la matière? Qui sait? Si j'en avais un petit morceau...

— Vous n'y songez pas, lui dis-je, on n'entame pas une œuvre d'art comme un fragment de roche.

— Une œuvre d'art! répéta-t-il en sautillant autour de la statue, une œuvre d'art! Est-ce bien une œuvre d'art?

— Et que voulez-vous que ce soit?

— Un résultat scientifique, ouvrage de l'homme ou de la nature.

Je ne le comprenais pas.

— Pouvez-vous me dire, reprit-il en examinant à la loupe les mains et le vêtement de la statue, quelle en est la substance?

— N'est-ce point du marbre?

— Qui sait? Êtes-vous géologue, monsieur? êtes-vous minéralogiste?

— Fort peu.

— Eh bien! moi, je suis l'un et l'autre, et je vous dis que si c'est là du marbre, c'est un marbre que je ne connais pas,... jusqu'à présent du moins... Et tenez! vous allez me comprendre, car vous avez l'air intelligent. Peut-être aussi vais-je vous paraître insensé... N'importe! Si je vous avais parlé télégraphe électrique il y a trente ans, vous m'auriez ri au nez; de même pour la photographie et mille autres choses! Pour en revenir à mon idée, voici : je m'occupe spécialement de *métamorphisme*. On appelle loi de métamorphisme la transformation d'une matière quelconque causée par le contact ou le voisinage d'une autre matière *agissante*. On pourrait pousser les conséquences du métamorphisme de manière à faire ressortir qu'une substance est constamment modifiée par une autre, car les modifications sont infinies. Pour vous donner des exemples en géologie, je ne vous citerai que le *marbre*, la *dolomie* et le *gypse*, qui sont des calcaires métamorphosés par la chaleur et sous l'influence de gaz, d'acides et de vapeurs sulfureuses. Vous comprenez bien, n'est-ce pas?

— Pas beaucoup, dit M. Désormes.

— N'importe, n'importe! reprit le petit homme, qui suait, parlait et marchait tout à la fois avec une vivacité incroyable. Pour en revenir à mon idée fixe, vous savez que chaque débris organique se métamorphose suivant la composition du terrain où il se trouve. Ainsi tel bois, dans un terrain soumis jadis ou récemment à des infiltrations siliciques, sera devenu du jaspe; telle ammonite se sera, dans un terrain ferrugineux, transformée en pyrite de fer; tel ossement sera devenu un phosphate de chaux par la combinaison de l'acide phosphorique avec des bases salicifiables. Parmi toutes les découvertes modernes, un chimiste italien, un Florentin, un grand génie, *il signor* Segato, mort il y a quelques années, a trouvé le moyen de convertir en jaspe les végétaux et les animaux, avec leurs formes et leurs couleurs. J'ai vu des plaques polies, destinées à faire

des tables ou des cheminées, qui n'étaient composées que de matières organiques. Certaines pièces anatomiques étaient admirables. Je suis à la recherche de cette découverte, dont l'inventeur a emporté le secret dans la tombe, et je me demande si, en fouillant le sol de notre planète, je ne retrouverais pas ce secret, peut-être connu des anciens, ou si je ne mettrais pas la main sur un être de notre espèce primitive, conservé par cette loi naturelle du métamorphisme, ce qui serait une découverte bien plus intéressante encore!

Un sourire de pitié erra sur les lèvres de M. Désormes : — Il est complétement fou! me dit-il à voix basse.

En effet M. Pillepuce poussait, selon moi, sa manie un peu loin; pourtant son raisonnement ne m'offusquait nullement, et j'admettais jusqu'à un certain point l'éventualité de retrouver un jour quelque échantillon des races primitives converti dans son entier en silice ou en calcaire.

— Mais quel rapport espérez-vous trouver entre le métamorphisme et cette statue grecque?

— Grecque, grecque ou non... Que sais-je? N'est-ce point là une vraie créature humaine? Tenez, monsieur, il faut absolument savoir! C'est une découverte qui intéresse l'humanité tout entière...

Et il s'élança vers la statue en s'emparant de sa petite main, comme s'il eût voulu lui casser un doigt. Je le tirai en arrière un peu brusquement. — Gare à vous, lui dis-je, si vous lui cassez quoi que ce soit! — J'étais en colère.

Le professeur porta sa main à son bras, et, plus blanc que la statue elle-même, alla s'asseoir à l'autre bout de la bibliothèque, tout près de se trouver mal.

— Oh! monsieur, me dit-il, vous m'avez tellement serré le bras que je ne sens plus ma main droite. Quel engourdissement! Cette douleur est insupportable!

Je m'excusai de ma vivacité, et comme je ne lui avais pas serré le bras du tout, il faut qu'une crampe l'ait pris subitement.

15 septembre. — Il vient d'arriver un triste événement, que les superstitieux n'ont pas manqué d'attribuer à la statue. Cette malheureuse statue! tous lui en veulent, les uns par ignorance, les autres par trop de savoir!

Mon oncle avait hier quelques personnes à dîner en sus des dames d'Astafort : M. de Mauvezin, le docteur Thibaut, M. Chassepain et M. Michel l'ingénieur. M. Michel n'est pas un maniaque de métamorphisme comme M. Pillepuce; mais la minéralogie lui tourne aussi la tête, et il a la prétention de déterminer et spécifier toute matière à l'œil nu ou au moyen d'un simple petit flacon d'acide qu'il porte toujours sur lui. Pourtant son coup d'œil, si exercé qu'il soit, a échoué à l'inspection de la statue.

Il tournait autour, voulait gratter et frapper du manche de son couteau sur les plis du pallium, qui résonnaient comme la pierre à fusil. — Serait-ce du marbre?... disait-il; un calcaire jurassique rosé?... Non, le vêtement est bien du jaspe, un jaspe jaune pâle. C'est singulier, ce n'est rien de tout cela peut-être!

Il me faisait frémir : je craignais qu'il ne l'écorchât; mais ce fut bien pis quand il tira son maudit flacon pour éprouver si les parties nues étaient bien du calcaire. Je m'y opposai formellement, bien qu'il m'assurât que cela ne gâterait rien. La présence de M. de Mauvezin m'avait rendu jaloux, quinteux. Je n'osais pas laisser le géologue seul auprès de la statue, et j'étais tourmenté de savoir mon rival près de Marguerite. M. Michel a profité d'un moment où j'étais absent pour faire son essai.

— Les vêtemens, disait-il quand je suis rentré, sont bien de la silice, une sorte de jaspe non encore déterminée; mais le bras et toutes les parties nues bouillonnent sous l'acide comme les calcaires. La statue est, selon moi, de deux substances différentes, calcaire et silex; mais le raccord est si admirablement fait qu'il est impossible de voir les lignes de démarcation.

Je vis deux taches rousses sur les plis du pallium, une autre sur la tunique et une quatrième au bras rond et délicat du précieux antique. Je fis sentir au géologue un peu durement, je l'avoue, le sans-façon de son procédé. Il n'en fit que rire, et comme il montait en voiture, il m'assura, d'un air de taquinerie, qu'il y reviendrait quand je n'y serais plus. — Vous ne pourrez pas l'emporter, votre statue, disait-il; si c'était une jolie fille, je ne dis pas!

Je crus qu'il avait surpris quelque chose entre Marguerite et moi, et que pour se venger de ma mauvaise humeur il y faisait allusion.

— Que le diable vous emporte, lui dis-je, s'il ne vous trouve pas trop bête pourtant!

Marguerite, d'un regard, me reprocha ma grossièreté. Combien je me la reproche davantage à présent! Il semble que ma malédiction ait porté malheur à ce pauvre hère. Il était venu à pied avec le notaire. La nuit étant sombre et pluvieuse, M. Désormes avait voulu les retenir à coucher; mais M. Chassepain avait affaire chez lui, à Ardentes, dès le lendemain matin; mon oncle fit donc atteler le bidet au char à bancs, et le malencontreux Dolin prit les rênes.

Parti à onze heures du soir, Dolin n'est revenu que ce matin sans cheval et sans voiture. Il avait tout laissé dans un marais à trois ou quatre lieues d'ici. Voici sa déposition, à la fois triste et comique, écrite par M. Désormes sous sa dictée pour servir à l'enquête.

« Il faisait si noir qu'on n'y voyait rien, et il *brouillassait*. J'avais bien allumé la lanterne, mais le vent l'a eu bientôt soufflée, et je n'ai jamais pu la rallumer. Plus nous allions, plus il *brouillassait*,

plus il *ventait*, plus il *faisait brun*. J'avais pris au plus court pour gagner Ardentes tout droit. Mais voilà-t-il pas que M. Chassepain dit que je me suis perdu, qu'il faut tourner sur la gauche? Je ne savais pas où j'étais, et je lui réponds : — Ça se peut, monsieur Chassepain, ça se peut! — Et moi de tourner comme il disait; mais, à force d'aller sur cette gauche, on perd le chemin et nous voilà en pleine brande à *trîmer* pendant plus de deux grandes heures. Tout d'un coup voilà le cheval qui butte contre un mur; c'était une ferme. M. Chassepain voulait me faire descendre pour demander notre chemin; mais il y avait tant de chiens qui jappaient qu'ils m'auraient bien dévoré, si j'étais entré dans cette cour. A force d'appeler, de crier, j'ai vu un homme qui a ouvert une petite lucarne, et j'ai entendu qu'il amorçait son fusil. Je lui dis que j'étais Dolin, qu'il n'y avait pas de quoi avoir peur, et que j'étais égaré; il ne voulait pas me croire, il nous appelait du *mauvais monde*. Enfin, après s'être rassuré, il nous dit que nous étions aux Petites-Landes... C'est à plus de deux bonnes lieues d'ici, et tout à l'envers d'Ardentes. C'était environ deux heures du matin. M. l'ingénieur voulait coucher là; il aurait aussi bien fait; mais le métayer n'a pas voulu lui ouvrir. Nous voilà repartis; je tranche dans la brande pour gagner la route de Châteauroux au plus près; mais voilà-t-il pas que mon cheval s'abat des quatre pieds, la voiture s'enfonce et se verse de côté! Nous tombons tous dans l'eau et la vase jusqu'au ventre. Elle était froide comme un glaçon. J'ai bien vite gagné la rive, j'ai appelé M. Chassepain, qui se fâchait, qui jurait; je n'ai jamais entendu un notaire donner tant de jurons. L'ingénieur ne disait rien; il faisait si noir que je ne le voyais pas, et il n'y avait pas moyen de faire prendre les allumettes, qui étaient toutes mouillées.

« J'ai entendu M. Chassepain qui me disait : — Tire-toi de là comme tu pourras, imbécile, maladroit! J'aime mieux m'en aller à pied. Une fois tout seul, la peur me prend, et me voilà de courir et de m'embourber toujours dans les marécages. Faut que je sois dans la Brenne, que je me disais, ou il y a là du sortilége bien sûr. Au petit jour, j'avais eu beau marcher *à nuitée*, j'étais à peu près à cinq cents pas du marais. Je voyais le char à bancs couché de côté et le ventre du pauvre bidet noyé; mais il n'y avait plus personne. J'avise trois ouvriers qui s'en allaient sur la brande, je les appelle et je leur conte ma peine. On coupe les harnais du cheval, et quand on va pour relever la carriole, voilà que j'amène les jambes de M. Michel en même temps. L'ingénieur était noyé; il avait été pris sous la voiture, il était resté là; il tenait encore sa pipe à la main, et je ne m'étonne plus s'il ne disait rien. Comme ça, voilà ce qui s'est passé, et j'en signe déclaration. »

Nous nous sommes rendus tout de suite sur le théâtre de l'évé-

nement. C'était à une lieue de Saint-Jean, en plein désert; un vent froid courait sur ces plaines immenses, le ciel était gris, et il bruinait. Nous vîmes, en arrivant, deux gendarmes, le garde champêtre et un groupe de paysans au bord du marais. Le corps de M. Michel, demi-nu, la face souillée de vase, était étendu sur le dos. Ses yeux ternes et ouverts semblaient chercher dans les profondeurs de la mort le chemin qu'avait pris son âme.

Le docteur Thibaut, qu'on avait appelé pour constater le décès, l'avait dépouillé de ses vêtemens pour l'examiner.

— C'est bien, me dit-il, le résultat d'une asphyxie, car je ne vois aucune lésion... Voici une tache au bras qui ressemble à une brûlure récente; mais ces brûlures, qui ont entamé son habit et son pantalon à deux endroits, sont produites par le flacon d'acide azotique qu'il portait toujours sur lui, et qui s'est brisé dans la chute. Il n'y avait là rien de grave.

— Pauvre Michel! dit mon oncle. Le voilà marqué juste comme il a marqué la statue!

Pendant que M. Désormes, comme maire de la commune, dressait procès-verbal et recevait les diverses déclarations, les paysans attribuaient la mort de M. Michel au mauvais œil, à la *jettatura* d'un être imaginaire, et, bien qu'ils eussent tous plus ou moins connu cet homme, aucun d'eux ne prononça un mot de regret ou de compassion en face de son cadavre.

— Heureusement qu'il était célibataire! dit gravement un des gendarmes. Ce fut là toute l'oraison funèbre du pauvre ingénieur.

Dolin était tellement ahuri, il avait une telle peur de la justice et des suites de cet homicide involontaire, qu'il faillit nous verser deux fois pour nous conduire à Ardentes, chez M. Chassepain. Sur l'injonction de mon oncle, Kadour prit les guides, et il s'acquitta très bien de son rôle de cocher.

Nous avons trouvé le notaire couché et grelottant la fièvre. Quand il a su la mort de son compagnon de route, abandonné par lui sous prétexte qu'un homme de cette force et de cette taille aurait dû se tirer d'affaire tout seul : — Ce que c'est que de nous! dit-il en soupirant. Je sens bien que je vais en faire une grosse maladie!

Et ce fut un déluge de plaintes, de récriminations contre Dolin, qu'il se promettait bien de faire assigner en dommages et intérêts pour le temps qu'il allait perdre. Je me suis réjoui malgré moi de son indisposition en l'entendant dire bas à M. Désormes : — Sans compter notre affaire Mauvezin, qui va être retardée par ce contretemps. — Égoïsme de l'amour! je fis des vœux pour que la maladie du notaire durât très longtemps!

En revenant à Saint-Jean, M. Désormes était de fort méchante humeur. Il a apostrophé un peu brutalement Kadour, qui n'avait

vant tout le monde. M. Désormes ayant permis la promenade, j'ai escorté mon élève; mais nous avions à peine fait cent pas, que M[lle] d'Astafort nous rejoignait au galop. Je n'ai pu m'empêcher de la maudire intérieurement.

— Est-ce que vous croyez que c'est aimable de partir sans moi? dit-elle dès qu'elle eut mis son cheval à l'allure des nôtres.

— Est-ce que tu me crois trop petite fille pour me garder toute seule, que tu es toujours sur mes talons? lui répondit Marguerite avec humeur.

— Ah! nous avons mal aux nerfs? reprit Fanny.

— J'ai assez de la promenade, cousin, dit Marguerite; rentrons.

— Quand nous aurons reconduit cette belle capricieuse, me dit M[lle] d'Astafort, venez donc m'accompagner jusqu'à Dressais. J'ai quelques ordres à y donner, et nous reviendrons tout de suite.

— Si tu as besoin d'un domestique, prends Dolin, fit sèchement Marguerite.

M[lle] d'Astafort sourit d'une façon ironique et ne répondit rien; mais, en passant la porte du mur d'enceinte, le cheval de Marguerite frôla la jupe de Fanny, qui lui cingla sur la croupe un coup de cravache bien appliqué. Le cheval lâcha une ruade et partit au galop, emportant Marguerite encore peu aguerrie. Je le rattrapai vite et l'arrêtai. M[lle] d'Astafort nous avait suivis et disait en riant : — C'est pour te donner de l'aplomb, Margot!

La guerre était déclarée. Ces demoiselles ne se sont plus dit un seul mot de la journée. Le soir, Marguerite, qui s'était mise à broder, m'a appelé près d'elle et m'a dit de lui lire un traité d'hippiatrique. C'était une singulière lecture à faire en famille, mais elle avait envie de taquiner Fanny.

— Cherchez donc, me dit-elle, s'il y a un passage qui enseigne ce que l'on doit faire quand votre meilleure amie frappe à l'improviste votre monture sans se soucier de vous faire casser le cou.

Fanny devint pâle. Je serrai vivement le bras de Marguerite. C'était une grande imprudence de pousser à bout M[lle] d'Astafort; celle-ci répliqua aigrement. Marguerite essaya de tourner la chose en plaisanterie.

— Avez-vous bientôt fini de vous disputer? cria M[me] d'Astafort, qui faisait un besigue avec mon oncle; on ne s'entend pas jouer! Cette grande Fanny, qui devrait être raisonnable, est plus enfant que la petite!

Marguerite m'a repris le livre en me serrant la main furtivement, et s'est mise au piano. Elle a chanté avec beaucoup d'entrain pendant une heure, puis elle a embrassé franchement Fanny, qui lui a rendu son baiser du bout des lèvres. Elle m'inquiète, cette Fanny!

En passant devant la statue, j'ai vu sur son sein de marbre une

goutte d'eau, brillante comme une larme. Ce diable de Dolin asperge partout et arrose les livres sous prétexte de les épousseter.

19 septembre. — Notons la journée d'hier à la craie blanche. Je ne suis pas encore revenu de ma surprise, et par momens je crois rêver... Hier donc, il m'a fallu, comme je l'avais promis, aller à Saint-Août pour déjeuner avec Boc. Je l'ai trouvé qui m'attendait sur sa porte, décidé, disait-il, à m'aller chercher jusque dans mon lit, si j'eusse manqué à ma promesse.

Au fond d'une petite allée bordée de haies vives et fermée par une barrière, la maisonnette à un seul étage montrait son pignon blanc et ses contrevents verts au milieu des pampres et des vignes rougis par l'automne. Le déjeuner était prêt, et le pain noir, trempé des larmes du poète, était ce jour-là flanqué de côtelettes, d'une poularde grasse et d'une truite de l'Indre, le tout arrosé de vin vieux d'Issoudun, qu'une servante accorte et rondelette nous versait à pleins bords, ce qui me donna à penser que, si Boc se desséchait d'amour pour Fanny d'Astafort, ce n'était que dans ses odes.

J'eus le malheur de le mettre sur le chapitre de la poésie en faisant une comparaison entre sa chambrière et la muse de Dressais. Il convint sans trop de fatuité « qu'il se vengeait des dédains de la farouche Diane avec la riante Hébé. » Et à ce propos il alla chercher quelques feuilles de papier sur lesquelles dansaient dans tous les sens des vers raturés ou péniblement éclos. Il débita d'abord plusieurs rondeaux et vaux-de-vire en guise d'escarmouche, car il me menaçait d'une élucubration poétique sur laquelle il ne pouvait mettre la main. C'était au dessert, et je pris bravement mon parti d'avaler sa prose rimée en même temps que son café. Sa servante lui demanda ce qu'il cherchait. — C'est, lui répondit-il, cette ballade que je t'ai lue,... tu sais bien,... en date de 1838 ou 39, un de mes premiers essais dans le genre romantique.

— Ah! ça sera peut-être avec toutes ces vieilles paperasses de votre défunte mère... J'avais fait un paquet de tout ça pour allumer le feu. C'est dans le coffre au bois, si ça n'a pas été brûlé. — Et elle se mit à fouiller et à répandre au milieu de la chambre une charretée de papiers griffonnés, de vieux journaux, de notes, de reçus, de parchemins antédiluviens, que sais-je? C'était chercher un grain de sable dans l'océan.

— Quel malheur si c'est perdu! disait Boc en poussant de gros soupirs et en faisant voler les paperasses au vent.

Un papier jauni, écorné, plié en quatre et entouré d'un bout de fil crasseux, vint à s'abattre sur la table. Je le dépliai machinalement, et, reconnaissant l'écriture de mon aïeul, Urbain Valery, je parcourus des yeux les phrases suivantes :

« Ceci est mon testament... Aujourd'hui 7 septembre 1839, moi,

Urbain Valery,... je donne et lègue à Jean Valery, mon petit-fils, ma maison,... mes domaines, etc. »

Je n'en lus pas davantage : je ne suis pas fort en affaires; cependant je compris que ce papier devait être très important pour moi. Je me rappelai que le vieux Urbain était mort le 9 septembre 1839 : donc, si c'était là sa dernière volonté, mon père avait été frustré par M. Désormes. Je voyais dans ce testament, échappé par le plus grand des hasards au feu d'*Hébé*, le moyen d'obtenir la main de Marguerite, rien de plus. Je ne voulais nullement dépouiller mon oncle, mais j'allais le mettre au pied du mur.

— Monsieur Boc, m'écriai-je, d'où vous vient ce papier?

— Mais je ne sais pas, disait-il tout effaré; ma servante a tout bouleversé, et je ne peux pas retrouver ma ballade... Je suis désespéré! Ah! les femmes! Êtres charmans, mais sans cervelle!... Ce ne seraient pas mes vers que vous tenez là?

— Non, c'est un testament de mon aïeul.

— Tiens! encore un? Ma mère m'a dit qu'il s'amusait à faire son testament tous les ans, puis tous les mois, et enfin tous les quinze jours.

— Mais je suis surpris, lui dis-je, que Mme Boc n'ait pas remis tous ces papiers aux héritiers.

— Oh! mon Dieu! ma mère n'avait guère sa tête à la mort de M. Urbain, car à peine avait-il rendu le dernier soupir qu'elle tombait comme foudroyée par une attaque de paralysie. Depuis elle a toujours langui, et sa mémoire était fort troublée. Beaucoup de paperasses qu'elle jugeait sans valeur sont restées entassées dans un vieux bahut dont j'avoue n'avoir jamais eu l'idée de faire l'inventaire. Elles y seraient encore, si ma gouvernante n'eût débarrassé le meuble pour y mettre du linge... Est-ce que ce papier vous intéresse?

— Certes, et je prends la liberté de le garder.

— Vous le pouvez, et même je trierai tout ça, et je vous mettrai de côté ce qui a rapport à votre famille. Peut-être retrouverai-je mes vers!...

— Boc, lui dis-je en posant sur la table les lettres de change qui me faisaient son unique créancier, un cadeau en vaut un autre : vous voilà forcé d'accepter ce que j'étais venu vous offrir; reprenez vos billets.

Le poète ne voulut pas les accepter, je les déchirai. Je pris congé de lui et le quittai sans lui expliquer l'immense service qu'il m'avait rendu. Brave poète! il comptait m'assassiner avec ses vers, et il me donne la vie et le bonheur!

Je voulais savoir au juste la valeur de cet acte; je ne puis avoir grande confiance en M. Chassepain, chargé des intérêts de M. de

Mauvezin, et d'ailleurs malade en ce moment. J'ai pris mon cheval, et, suivi de Kadour, je suis parti à fond de train pour Lignières. J'ai couru chez M. Lormond, l'ancien notaire de mon aïeul. Il a eu d'abord grand'peine à me reconnaître.

— Comment! disait-il en croisant les mains sur son vaste abdomen, c'est là le petit Marc! Ma foi, mon jeune brave, je ne vous aurais pas remis! Comme on change! Savez-vous qu'il y a quatorze ans que je vous ai perdu de vue? Mais petit à petit je retrouve en vous les traits et la taille de votre père, un excellent cœur, mais une mauvaise tête! Je vois que vous êtes décoré, et je vous en fais mon compliment. Ah çà! qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps? Mais vous me conterez cela plus tard, en dînant avec moi en famille, sans façons. En attendant, dites-moi ce qui me procure le plaisir de vous voir.

Je lui montrai le testament et le priai de me dire franchement ce qu'il en pensait. Avant tout, il regarda la date. — Attendez donc! s'écria-t-il. Savez-vous la date du testament fait en faveur de Désormes?... tout est là!

— J'ai cette date fort présente, répondis-je. Mon arrière-grand-père a testé en faveur de mon oncle le 15 août 1839, *jour de l'Assomption.*

— Oh! oh! fort bien alors! Lisons. — Et il lut : « Ceci est mon testament et ma dernière volonté. Aujourd'hui 7 septembre 1839, moi, Urbain Valery, libre d'action, sain d'esprit et de corps, je donne et lègue à mon petit-fils Jean Valery ma maison de Lignières, jardins et dépendances, plus mes domaines du Montet, de la Felouze, des Brandes, de la Chatoule et de Lassout, avec tout ce qui fait partie de ces cinq domaines en cheptel, bâtimens, terres labourables, bois, prés, vignes et étangs, meubles et immeubles, sans exception ni réserve. Le tout estimé douze cent mille francs... »

— Ça vaut davantage aujourd'hui, dit le notaire, se parlant à lui-même. Il continua : « Je donne et lègue à ma fille Thérèse Valery, femme Désormes, le domaine de Boiscontent et celui des Jouannets, estimés deux cent trente mille francs, icelle ayant déjà reçu en dot comme avancement d'hoirie les fermes de La Font-Roy et de Civrenne, estimées cinq cent septante mille francs, ce qui, pour sa part, se monte à huit cent mille francs. Entendant qu'elle se contente pour sa légitime de ces huit cent mille francs... »

— Mme Désormes étant morte, dit M. Lormond, sa fille hérite, ce qui fait qu'elle est propriétaire de huit cent mille francs. Avec une somme comme celle-là, on peut se marier à sa guise. Tout ça va bien. Je poursuis : « Je lègue à Rosalie Boc, ma femme de charge, une rente viagère de trois mille francs... »

— Rosalie Boc est-elle encore vivante?

— Non.

— En ce cas, c'est soixante mille francs qui vous rentrent. Voyons un peu. « Plus à Jacques Leuillet, mon domestique, une rente viagère de douze cents francs... »

Il a été rejoindre son vieux maître : bénéfice net, vingt-quatre mille francs. « Ce testament olographe est fait pour être déposé aux mains de maître Lormond, notaire à Lignières, que je prie de vouloir bien être mon exécuteur testamentaire. J'annule et je révoque tous testamens ou autres dispositions de dernière volonté que je puis avoir faits avant ce jour, entendant m'en tenir aux dispositions qui précèdent.

« Le présent testament a été écrit de ma main et fait à Lignières le sept septembre mil huit cent trente-neuf.

« JEAN-URBAIN VALERY. »

— Peste! voilà un acte parfaitement en règle! s'écria M. Lormond. Il n'y manque rien, et pour un homme de quatre-vingt-neuf ans, l'écriture est franche et dénote une grande lucidité d'esprit. Je m'étonnais aussi que votre aïeul ne vous eût rien laissé. Enfin voilà qui va très bien; comment avez-vous trouvé ça?

Je lui racontai le déjeuner chez Boc, sa recherche d'un poème perdu et ma surprenante trouvaille.

— Ceci me prouve, dit-il, que Rosalie Boc avait la tête à l'envers quand elle a perdu son vieux maître. Au reste, elle avait toujours été un peu folle, et il paraît que son fils en tient, puisqu'il rimaille. N'importe, vous voilà propriétaire de près de treize cent mille francs! Joli denier pour un lieutenant de spahis! Ah! le père Désormes va faire une vilaine grimace; mais il n'a qu'à s'exécuter de bonne grâce, et, bien que ça ébrèche un peu ses trois millions, il n'en mourra pas. Saint-Jean vaut bien douze cent mille francs, et c'est sa propriété personnelle. Si vous vouliez faire une affaire, vous devriez épouser sa fille, ça irait tout seul.

— Croyez-vous?

— J'en suis persuadé. Désormes aime beaucoup l'argent.

— Mais il a promis la main de Marguerite au marquis de Mauvezin.

— A ce blondin sans fortune? Vous m'étonnez. Ah! bah! si vous me donniez plein pouvoir, j'arrangerais cette affaire-là en quinze jours.

Je lui confiai mes intérêts de cœur et d'argent.

— J'irai demain à Ardentes, dit-il, m'entendre avec maître Chassepain, le notaire de M. Désormes. Je dois vous prévenir qu'il n'a pas à nous rendre compte des revenus touchés par lui depuis quatorze

ans; n'ayant pas détourné le testament, il est de bonne foi, et les intérêts lui appartiennent. Ne parlez encore de rien. Du reste je me charge de tout; je vous tiendrai au courant, et je vous verrai prochainement.

Nous passâmes à table. Il me présenta à sa femme et me montra ses deux filles, deux sœurs jumelles se ressemblant au point que je ne les aurais pas distinguées l'une de l'autre, si elles eussent été séparées. Cela m'a fait penser à ceux qui nient les réapparitions des mêmes âmes sous des formes identiques à celles qu'elles portaient dans de précédentes existences. Voici pourtant que la nature crée spontanément deux types qui sont la répétition l'un de l'autre.

M. Lormond et sa femme sont des gens excellens et sans façons. Je suis revenu fort tard à Saint-Jean. Mon pauvre cheval en avait assez. Tout le monde dormait. Cette journée de mouvement et d'émotions m'avait tellement agité que j'ai passé une fort mauvaise nuit. Je m'endormais à peine quand j'ai entendu soupirer tout près de moi. Je me suis éveillé tout à fait, et je commençais à croire que j'avais rêvé, lorsqu'un second soupir, plus distinct, plus plaintif que le premier, m'ôta toute incertitude. Il semblait venir de la bibliothèque.

La pendule du salon sonna lentement trois heures. J'allai m'assurer qu'aucun chien n'était entré par hasard dans la chambre voisine. C'était un effet acoustique quelconque, peut-être une fissure dans la muraille, qui m'apportait un bruit du dehors ou le ronflement de quelque voisin.

20 septembre. — Je n'ai pu dire un mot de la journée à Marguerite, et d'ailleurs je ne veux rien lui apprendre avant l'autorisation du brave Lormond. Il n'y a pas de certitude qui tienne, j'ai promis! Et puis Marguerite pourrait-elle cacher sa joie et ses espérances? J'ai tant de peine à lui cacher les miennes! J'ai été aimable avec Fanny. J'y allais de bon cœur, je ne la crains plus.

Mon oncle voudra-t-il reprendre sa parole à M. de Mauvezin? Oh! il le faudra bien!... Mon Dieu! pourvu que je ne rêve pas tout éveillé!

SUITE DU JOURNAL DE MARC.

21 septembre. — Dolin est entré chez moi d'un air singulier : — Vous m'excuserez, monsieur Marc, mais il faut que je vous parle de quelque chose qui me tourmente. Vous qui êtes savant, qui avez voyagé, vous m'aiderez peut-être à sortir de peine. Monsieur a-t-il jamais regardé dans les yeux de la statue?

— Non, qu'est-ce qu'ils ont?

— D'abord, monsieur, ils ont,... ils ont,... qu'ils vous regardent

et vous suivent dans tous les coins de la chambre. C'est comme le portrait de M. Désormes dans le salon, il ne me quitte pas de l'œil tout le temps que je balaie, et il a l'air de dire : Gare à toi, si tu laisses de la poussière sous les meubles. Aussi, quand il entre en colère, je me dis : Voilà qu'il a les yeux du portrait! Mais ceux de la statue ont un *charme*, et vous allez le voir. Le matin du jour où j'ai fait périr ce pauvre M. Michel, je trouvais cette fille de pierre si gentille que je me suis mis à la regarder avec plaisir. Ses yeux étaient comme vivans, et ils m'attiraient, quoi! Je me voyais dedans tout petit, avec la chambre, les fenêtres, les livres, les pots, enfin toutes les affaires! Et puis, à force de regarder, je me vois dans la brande, conduisant la carriole, deux messieurs dedans, un grand marais, et le chien noir du père Carnat qui grattait la terre et me regardait. Avez-vous jamais fait attention à ce chien?

— Non, allez toujours.

— Eh bien! ce chien-là n'est pas un chien.

— C'est une chienne?

— Non pas, monsieur! c'est un chien sans être un chien. Vous savez bien que les bêtes reviennent? La preuve, c'est qu'une nuit la mère à Fraudy a entendu sa chèvre, morte et enterrée dans la matinée, revenir dans la nuit bêler à la porte de son étable. Cette bête voulait rentrer avec ses anciennes camarades qui l'entendaient et bêlaient aussi pour lui répondre. La mère Fraudy s'est levée pour voir, elle n'a rien vu; mais elle a bien reconnu que c'était sa chèvre morte qui revenait. Il ne faut pas rire de ça, monsieur Marc, il y a un chien noir qui apparaît sur la butte du *Champ de la morte*, et ça de tout temps. Le père Bontemps l'a ramené une nuit jusque chez lui et l'a mis dans son écurie; mais au petit jour, comme il se levait, il a vu que c'était le chien du père Carnat, qui était sorti tout seul et s'en allait, toujours courant, sur la brande. Comment avait-il ouvert la porte, s'il n'a pas le diable dans sa peau?

— Mon pauvre Dolin, vous avez rêvé tout cela! Il n'y a ni sorciers, ni revenans, ni diable!

— Ça se peut, monsieur Marc, ça se peut; pourtant depuis que la statue est au château, il s'y passe des choses qu'on n'avait jamais vues. Allons, je vas tout vous dire! J'avais été, comme ça, à Issoudun pour faire les commissions et acheter les provisions de la semaine. On mène ici un train qu'on n'avait jamais mené! Dame, c'est que Mme et Mlle d'Astafort, sa servante, vous et l'*Orabe*, ça fait cinq personnes de plus, sans compter tous ces messieurs qui vont et viennent et qui ne vivent pas d'eau claire. Voilà que j'ai rencontré M. Pillepuce, vous savez, celui à qui la statue a jeté un charme qui lui a paralysé la main!

— Paralysé?

— Oui, monsieur, car depuis ce jour-là il ne peut plus s'en servir du tout. Eh bien! du plus loin qu'il m'avise, il m'appelle, et bien honnêtement me demande des nouvelles de tout un chacun et se met à parler. Ah! qu'il parle bien! Il parle, il parle qu'on ne comprend pas ce qu'il dit! De fil en aiguille, il me demande si je ne pourrais pas lui procurer quelque morceau de la statue, un doigt par exemple. Oh! il m'a offert dix bons francs pour un doigt. J'ai refusé, disant que je n'en avais jamais trouvé de morceaux; mais il me répond que je ne suis qu'une bête, et que d'un bon coup de plumeau, en époussetant un peu du manche, on peut casser le bout du nez ou un doigt, comme sans le vouloir, et gagner vingt francs. —C'est un coup de maladroit qui peut te rapporter quarante francs, qu'il me dit encore. Moi, j'avais bien envie de répondre: Ça se peut; mais j'osais pas, et voilà qu'il m'offre cinquante francs. Ma foi, voilà que je consens et que je lui promets, pour la semaine qui vient, de faire comme il souhaite, et que je m'en reviens, ça je le confesse, bien décidé à gagner son argent; mais la honte me prend, et je n'ose plus. J'ai tourné plus de huit jours autour de la statue sans oser la regarder. Enfin le matin où vous avez été déjeuner chez M. Boc, il n'y avait personne dans le salon ni dans la bibliothèque, je prends mon courage à deux mains et je vas sur la statue; mais je rencontre ses yeux, et je reste en place comme un oiseau charmé par un serpent. Et puis voilà que tout d'un coup son estomac se soulève comme pour prendre sa respiration, et j'entends un gros soupir; oui, un soupir comme quelqu'un à qui on apprendrait une mauvaise nouvelle et qui respire de chagrin. Ce que je vous dis là, monsieur, c'est la vraie vérité, je ne l'ai pas rêvé, puisque c'était en plein jour.

Je me rappelai le soupir que j'avais entendu moi-même. Que ce fût réalité ou songe, je voulus inspirer à Dolin une terreur salutaire, et je lui déclarai que la statue avait la faculté de voir et d'entendre. — Je voulais vous le cacher, lui dis-je en prenant un ton solennel et tragique; mais puisque vous l'avez découvert, sachez tout... Elle est fée! Vous êtes bien heureux qu'elle ne vous ait pas pétrifié sur place. Je vous conseille non-seulement de n'y jamais toucher, mais encore d'empêcher qui que ce soit d'en approcher. S'il lui arrivait un accident, voyez-vous, ce serait la mort et la ruine de tout le monde ici, à commencer par vous.

— A la bonne heure! dit Dolin, voilà que vous parlez raisonnablement, et je le savais bien, moi, qu'elle était fée!

Je lui donnai les cinquante francs promis par M. Pillepuce, ce qui m'attira de grands remercîmens de sa part. Ce faquin est très

cupide. Je lui promis de bonnes gratifications, s'il veillait bien sur la statue.

— Oh! soyez sans crainte, on n'a pas envie d'y toucher! J'aime bien l'argent, mais vous me donneriez cent bons francs que je ne porterais pas la main même sur son *piédestable*. Faut que vous ayez un empire sur elle pour l'avoir tirée de son trou sans en être mort. Fraudy, qui l'a portée sur sa civière, a eu les *sangs glacés* (fluxion de poitrine) le lendemain, et si votre *Orabe* était pas de la race du diable, il y aurait attrapé quelque *estropiaison!*

Ce M. Pillepuce est décidément un monomane fort dangereux; mais cet imbécile de Dolin, avec ses bêtes mortes qui *reviennent*, vient de toucher sans le savoir à une question philosophique longtemps niée par l'orgueil humain, à savoir si les animaux ont une âme. L'homme se croit-il donc le seul être jouissant du privilége de l'intelligence, du raisonnement et de la mémoire? Ces facultés, quand il est forcé de les reconnaître chez les bêtes, il les appelle *instinct*. On accorde une âme au crétin du Valais, vivant comme une brute, ne se souvenant pas, pouvant à peine parler, et on en refuse une au chien qui a des amitiés, des haines, qui se souvient, qui rêve! Le paysan n'hésite pas à reconnaître aux animaux le pouvoir d'errer sur la terre à l'état d'esprits. Il dira, en parlant d'un spectre : C'est une âme en peine, et en parlant d'un animal fantastique : C'est l'*âme d'une bête morte*, bien qu'il lui refuse cette âme durant la vie. Il y a là, sans qu'il s'en doute, une subtilité de métaphysique très étrange.

22 septembre. — Cette nuit j'ai été réveillé en sursaut, comme si quelqu'un était dans ma chambre. J'ai prêté l'oreille attentivement : il me semblait entendre respirer. Le cœur me battait violemment, j'étais couvert d'une sueur froide, et j'avais peur je ne sais de quoi. Il n'y avait pourtant personne. C'était une sorte de cauchemar. J'ai ouvert la fenêtre. Il faisait froid; la grosse masse noire des arbres du parc se découpait sur un ciel brillant d'étoiles. Sirius étincelait comme un diamant; les hibous jetaient leurs notes plaintives, et les girouettes grinçaient au moindre souffle d'air sur le haut du donjon. Cette nuit calme, ce silence de la nature qui sommeille, me portèrent à la rêverie, et ma rêverie entraîne toujours mes idées vers Marguerite. J'étais accoudé sur la fenêtre, les yeux plongés dans l'obscurité et ne regardant rien. Tout à coup j'ai cru sentir quelqu'un derrière moi... J'avais les nerfs très irrités en ce moment, et cela me rend stupide... Je n'ai pas osé bouger; mais à un frôlement très sensible je me suis retourné brusquement : ce n'était rien,... quelques feuilles sèches probablement, que le vent agitait sous ma fenêtre.

J'ai essayé de dormir; mais tout ce qui m'avait frappé dans le courant de la journée se traduisit en rêves fatigans. C'était Fanny qui, drapée à l'antique, se *posait* comme la statue. M. Pillepuce lui cassait, avec un bruit sec, tous les doigts les uns après les autres, et Fanny montrait ses mains mutilées à Mauvezin, qui riait comme un sot. Puis ce n'était plus Fanny, mais la statue elle-même, dont la figure s'animait, et qui, douée de mouvement, venait me demander vengeance; puis le chien du père Carnat, qui cherchait à retirer quelque chose de très lourd du fond d'un marais : c'était M. Michel. Revenu à la vie, l'ingénieur frappait sur la statue à grands coups de son marteau de géologue. J'entendais les bras et la tête de marbre de ma belle nymphe rouler sur le plancher, et son torse mutilé descendait de son piédestal de velours et venait vers mon lit. Je me suis éveillé, mais le songe a continué. J'avais laissé ma porte ouverte, et on marchait dans la bibliothèque.

Je fus assez sot pour m'imaginer un instant qu'une femme, Fanny peut-être, était là; mais cette idée me passa par la tête comme un éclair et s'éteignit de même. Je retenais ma respiration, et je prêtais l'oreille au moindre bruit, quand j'ai entendu craquer le parquet de la bibliothèque. Plus de doute, il y avait là quelqu'un. Alors une voix douce et pleine a prononcé mon nom assez bas, mais bien distinctement et par deux fois : *Marc! Marc!*

J'ai frotté une douzaine d'allumettes avant de réussir à allumer ma bougie. J'ai eu beau regarder dans ma chambre, puis dans le musée : il n'y avait personne; la statue était immobile à sa place, et la porte qui donne dans le salon fermée en dedans. C'est un tour que l'on m'a joué ou une nouvelle hallucination de l'ouïe. Je ne veux pas me laisser aller à ces sortes de phénomènes nerveux; je me suis habillé, j'ai ouvert les fenêtres de la bibliothèque. Il faisait jour. La statue était vraiment ravissante aux premiers rayons du soleil. Elle brillait d'un éclat que je ne lui avais pas encore vu; on eût dit que, semblable à Vénus, elle sortait du sein des ondes, toute couverte de gouttes nacrées qui brillaient comme des perles sur sa poitrine blanche. Elle était en effet couverte d'une buée qui doit provenir de la chaleur de l'appartement; on croirait qu'elle est en moiteur... Je me suis approché pour l'essuyer, et j'ai senti le marbre tiède sous ma main. J'avertirai maître Dolin de faire moins de feu dans cette pièce, dont la chaleur porte à la tête. Voilà probablement l'unique cause de mes rêveries.

22 septembre. — J'ai reçu dans la journée une lettre de M. Lormond, qui me prie de garder encore le silence sur la découverte du testament; mais il me confirme que cette pièce est valable et inattaquable. J'ai donc pris sur moi de confier mon secret à Marguerite.

Je ne pouvais plus voir ses inquiétudes sans m'efforcer de les calmer. Elle a d'abord éprouvé une grande joie; mais elle m'a dit de ne pas parler trop vite à son père, dans la crainte de l'irriter contre moi et de lui faire précipiter ses engagemens avec Mauvezin. — Il tient de plus en plus au titre, disait-elle, et Dieu sait si à présent il ne préfère pas la noblesse à la fortune. M. Lormond a raison : il faut amener peu à peu la révélation de ton héritage et celle de notre amour.

Je me soumets à tout, puisque j'ai l'espérance. Ce n'est pas une sérénité complète; mais, si je compare ma situation à ce qu'elle était quand je suis arrivé ici, j'ai envie de devenir fataliste et de croire que je suis prédestiné à de grandes joies ou à de grands malheurs!...

Chère Marguerite! comme elle est différente de ceux qui l'entourent! Titres, richesses, plaisirs, ne sont rien à ses yeux. Elle ne pense qu'à moi et ne vit que pour moi. Fanny est tendue, sèche et brusque; elle semble irritée au dernier point contre moi. Je ne veux pas d'explication avec elle. Je ne la crains plus guère; mais à qui en a-t-elle? Nous verrons bien.

23 septembre. — Le docteur Thibaut, de Vinceux et Boc étaient restés à dîner, et comme Mme d'Astafort s'emparait déjà d'eux pour faire une partie de bouillotte, Marguerite nous a proposé de laisser là les cartes et de varier un peu nos plaisirs. Elle avait la fantaisie de jouer des charades, et l'on s'est empressé de la satisfaire. Nous nous sommes organisés en deux bandes, la bibliothèque a été désignée comme vestiaire et foyer des acteurs, et tous les vêtemens de la maison ont été mis en réquisition. La garde-robe de Mme d'Astafort n'a pas même été respectée par le docteur, qui, ayant à remplir un rôle de sultane bien nourrie, s'était affublé d'un peignoir à ramages et des fausses nattes de la chère dame. En le voyant apparaître, elle lui aurait bien arraché ses dépouilles, si elle n'eût craint de les déchirer; mais elle ne lui a pas laissé dire un mot. Le docteur s'est vengé en lui restituant ses atours et en lui cédant son rôle, qu'elle a rempli de la façon la plus ridicule. Tout cependant n'a pas été mauvais ni burlesque dans notre soirée. Fanny, voulant représenter une déesse de l'Olympe, s'est composé un costume antique qui n'était d'aucune époque ni d'aucun pays, mais qui, plein de goût et d'originalité, lui donnait une beauté sévère et frappante. Enveloppée ainsi de draperies blanches, elle m'a rappelé le rêve que j'ai fait dernièrement, et où, dans mon imagination troublée, elle se confondait avec la statue. Marguerite, dans un autre genre, n'a pas eu un moindre succès que son amie. C'était un rôle de bergère des brandes. Elle y a imité le langage, l'allure, et jusqu'au chant de nos paysannes, avec une vérité surprenante et un rare talent.

Ceci lui a valu une épigramme de la part de Fanny-Junon : — Tu joues les gardeuses de moutons au naturel, lui a-t-elle dit. On voit que tu as de la race.

— Eh! mais, a répondu M. Désormes en se redressant avec orgueil, ta mère n'est pas plus sortie de la cuisse de Jupiter que la mienne!

Mme d'Astafort, qui a l'habitude de dire la *cuisse du jubilé*, a fait répéter le nom de Jupiter, et s'est écriée que M. Désormes avait toujours des grossièretés dans la bouche.

Dolin, qui met son nez partout, et qui, le plateau à la main, était resté sur la porte, est venu familièrement complimenter à sa façon sa jeune maîtresse : — On jurerait voir la petite à Marlot! Vous avez toute sa ressemblance et vous parlez aussi mal qu'elle!

— Merci, Dolin, lui a répondu Marguerite; c'est la plus jolie fille du pays, et je voudrais bien lui ressembler.

— Oh! la Nanniche est mieux, et bien plus grosse que la Marlotte.

Nos charades ont duré jusqu'à minuit, après quoi Marguerite et Fanny ont été piller l'office, et nous avons improvisé un petit souper dans le salon; mais mon oncle et le docteur nous ont faussé compagnie.

Marguerite, que j'avais mise au courant de la situation précaire de ce pauvre Boc, a trouvé un moyen ingénieux de lui venir en aide pour le moment, sans que l'orgueil du poète en souffrît. Tout en soupant, comme nous parlions de nos fréquentes trouvailles de vieilles monnaies : — A propos, dit-elle en tirant une bourse de sa poche, voilà ce qu'on a trouvé aujourd'hui dans un vieux mur. C'est une cinquantaine de louis du siècle dernier, dont mon père m'a fait cadeau pour ma collection; mais cela n'est d'aucun intérêt.

— Eh! mais c'est une valeur, s'écria Mme d'Astafort. Tu changeras cela contre de l'or nouveau, et c'est de quoi t'acheter de belles robes ou un beau bracelet, Margot.

— Je n'en ai que faire, reprit Marguerite, et je veux mettre cela en loterie,... ou bien...

— Ou bien jouons-le! reprit Mme d'Astafort.

— Oh! nous avons assez joué, dit Fanny, qui était dans la confidence de Marguerite. Je propose d'en faire un prix Montyon!

— C'est cela, s'écria Marguerite, mais pas un prix de vertu, tout le monde ne pourrait peut-être pas concourir. Un prix de poésie à l'instar des jeux floraux; mais nous voulons que l'assaut ait lieu tout de suite, et que la pièce de vers soit improvisée. C'est moi qui présiderai, et voilà mes fleurs, ajouta-t-elle en versant dans un plat d'argent les vieux louis qu'elle avait déterrés dans je ne sais quel

coin du coffre-fort de son père, en mettant ses petites économies à la place.

La lutte fut acceptée. Mme d'Astafort, certaine que Fanny l'emporterait, approuva fort l'*idée de Margot;* mais Fanny secondait les vues de sa compagne : elle commença une tirade assez bien faite pour une improvisation et s'arrêta au beau milieu, prétextant le manque d'idées et la fatigue. De Vinceux jura n'avoir jamais fait en sa vie que deux vers, où *oignon* rimait avec *opinion*. Alors Boc s'élança hardiment dans l'arène comme un homme qui ne doute pas de lui, et il fournit une course au bout de laquelle son Pégase s'abattit des quatre pieds. Sa chute poétique n'en fut pas moins couverte d'applaudissemens, et notre nouvelle Clémence Isaure le déclara vainqueur. Elle détacha de sa chevelure la couronne de feuillage qu'elle avait tressée pour une charade, la lui posa sur la tête, en même temps qu'elle lui présentait les effigies de Louis XV.

Boc ne pouvait refuser. Il accepta, et, bien que très ému, il eut le bon esprit de ne témoigner sa gratitude que par son silence. Nous avons continué à rire et à bavarder jusqu'à deux heures du matin.

Je suis resté seul au salon; comme je n'avais pas envie de dormir, j'ai allumé un cigare, puis, étendu sur le canapé, je me suis laissé aller à la rêverie.

Tout était en désarroi dans cette grande pièce. Les fauteuils avaient l'air de tenir un grave conciliabule autour des restes du souper. Ici un costume étalé sur un meuble, là un éventail oublié, des fleurs éparses sur le plancher, un ruban perdu; c'est comme un champ de bataille. Une bougie jette dans l'air attiédi de l'appartement une grande lueur rouge en mettant le feu à sa collerette de papier. Un grillon, rassuré par le silence, chante dans les cendres chaudes. Le vent siffle à travers les serrures sur une modulation étrange. Ce sont les petits esprits de la nuit qui gémissent et pleurent à la porte. Ils voudraient venir folâtrer dans les plis épais des rideaux, errer le long des murailles, se regarder et se rire dans les glaces, ou se jouer parmi les bribes et les miettes de pain du souper. Les chiens se prirent à hurler avec une persistance qui me fit ouvrir la fenêtre. Ils n'en avaient qu'à la lune, qui se levait rouge et large à travers un rideau de peupliers, dont les tiges droites et nettes semblaient la couper en plusieurs parts.

— Qu'est-ce que les chiens pensent donc de la lune pour lui chanter ces hymnes plaintifs? Pourquoi ces cris de désespoir ou de terreur? est-ce un hommage rendu à cet astre mystérieux? Si les chiens *voulaient* parler, comme dit le père Carnat, ils nous révéleraient... Singulière fantaisie de se figurer que les croyances et les

idées abandonnées par les hommes deviennent le partage des animaux!... quelle idée! Qu'est-ce qu'une idée? Une réminiscence divine...

Un bruit aigre et sec, parti de la bibliothèque, me fit tressaillir. J'y courus; c'était une bobèche de verre que la flamme d'une bougie expirante venait de casser.

A cette clarté vacillante, je vis les bras, les doigts et le cou de la statue ornés de bracelets, de bagues et de colliers antiques. Bon! il ne manquait plus que de s'amuser d'elle comme d'une poupée! Qui diable a eu la fantaisie d'aller fouiller les vitrines pour la parer ainsi? Et ce diadème d'or! Rien ne manque à sa toilette. On finira par la casser avec tous ces enfantillages. Cela ne peut venir que de Fanny ou de Marguerite... Cependant celle-ci m'a dit avoir peur de ses yeux d'émail. Comme ils brillent ce soir! ces bijoux sont fort bien choisis et lui vont à ravir! On la dirait vraiment enchantée de sa splendeur; elle a l'air de sourire et d'avoir voulu disputer le prix de la beauté...

24 septembre. — Je ne me sens pas malade, et pourtant je suis la proie de phénomènes inquiétans... Pourquoi inquiétans? Cadanet! Cadanet! si tu étais là, tu me dirais encore que je suis fou! Je ne le suis pas. J'ai l'esprit, non pas calmé, mais moins sombre que je ne l'ai eu depuis longtemps, et le passé s'ouvre devant moi comme un livre! La vie de l'esprit n'est pas ce qu'on croit... C'est un mystère profond, sublime peut-être!... C'est plus vaste et plus fort dans tous les cas que ne l'établissent les notions vulgaires.

Cette nuit a été pour moi autre chose qu'une hallucination. C'était une révélation, un songe, je n'en doute pas, mais un souvenir de l'âme et une réapparition des images du passé. — Quelqu'un approchait de mon lit: une haleine effleura mon front, une voix douce et caressante me parla dans un idiome étranger que je reconnus pour être de l'osque, langue antique que j'ai cherchée vainement à déchiffrer maintes fois, mais que dans le rêve je comprenais très bien.

— *Markek Waldrigh*, disait-elle, pourquoi ne veux-tu pas me reconnaître? Ne suis-je pas toujours ta femme et ton esclave dévouée? As-tu donc oublié ta Callirhoé? Il est impossible que tu ne m'aimes plus; je t'ai été fidèle, et je t'aime toujours. Je t'ai reconnu dès que tu es entré dans le tombeau; mais où étais-tu donc pour avoir tant tardé à me rappeler à la vie? Tu aurais mieux fait de me laisser dormir toujours que de me réveiller pour voir ton indifférence. Souviens-toi de tes sermens et des miens gravés sur la table de bronze :

Par les dieux cabires,
Markek et Callirhoé,

Vivans ou morts,
Se sont juré
Un amour éternel.

Souviens-toi des heures délicieuses que nous passions ensemble au fond du berceau de feuillage, à mi-côte du jardin et sous les grands arbres de la forêt où le gibier abonde! Mais pourquoi tout ce changement ici? Au lieu de villas et de palais, je ne trouve que landes désertes. Pourquoi tous ces ustensiles vulgaires, tous ces vases de terre cuite entassés dans ma chambre? Pourquoi les haches de guerre de tes ancêtres sont-elles mêlées à mes bijoux? Pourquoi ne portes-tu plus tes armes brillantes et tes riches vêtemens? Moi-même tu me laisses vêtue d'une mauvaise tunique, et j'ai froid, bien froid dans ma robe de pierre! J'ai dormi de longs siècles, je le comprends maintenant; mais je reviens vers toi pour te rappeler le passé, car sans ton amour je ne peux revivre. Tu ne me crois pas, tu n'as pas l'air de me comprendre, et pourtant je ne te dis que la vérité. Regarde-moi! Ah! je suis bien malheureuse! Tu ne m'aimes plus, Markek! Souviens-toi, souviens-toi donc!

Et je sentais des baisers et des larmes brûlantes sur mes mains. Je fis des efforts inouis pour me réveiller ou tout au moins pour ouvrir les yeux; mais j'étais cloué sur mon lit par une force invincible. J'entendis marcher dans ma chambre et fermer une porte avec un bruit sec; puis on frappa à celle du corridor.

— Ah çà! que se passe-t-il? criait M. Désormes.

Je sortis enfin de mon lourd sommeil, et je lui ouvris. Avais-je pleuré en rêvant pour avoir les mains si mouillées?

— Que diable fais-tu chez toi? Est-ce que tu récites des vers grecs? Je t'ai entendu en passant, et ça m'a inquiété.

— Quelle heure est-il donc? lui demandai-je.

— Cinq heures! mais quelle drôle de figure tu as! Es-tu malade?

— Non, je ne crois pas. Je dormais, j'avais le cauchemar.

Je me suis levé et j'ai accompagné mon oncle, qui allait surveiller ses ouvriers en train de creuser des canaux d'irrigation auprès de la ferme du Corbilly. Tout en marchant, je lui ai raconté mon rêve dont j'avais gardé un souvenir aussi net que le rêve lui-même l'avait été.

Mon oncle ne s'émut nullement. — Bah! dit-il, je rêve souvent aussi, et même des choses étonnantes! J'ai souvent rêvé que je voyais la luzerne en fleur au mois de janvier, et ç'a toujours été signe pour moi de bonne récolte. Toi, tu auras lu dans quelque bouquin une histoire ayant rapport à cette partie du pays... Et puis tes anciennes études sur les langues mortes... Tout ça s'est mêlé comme il arrive toujours dans les rêves.

— Mais ces larmes sur mes mains?

— Bah! tu avais chaud, voilà tout. Voudrais-tu pas croire que tout cela soit arrivé?

Pendant que nous regardions les travaux, un ouvrier jeta de côté un morceau de métal brisé par la moitié. Je le ramassai, et j'y découvris des caractères.

— C'est de l'osque! c'est de l'osque! m'écriai-je; mais, hélas! je ne savais pas assez le déchiffrer pour comprendre quel sens offraient ces caractères. Tout d'un coup, illuminé de je ne sais quel souvenir, je lus et traduisis :

Par les dieux cabires,
Markek et Callirhoé,
Vivans ou morts,
. . . .

Le reste manque, mais c'est bien là le commencement du serment que j'ai entendu cette nuit. Je fis part de ma stupéfaction à mon oncle.

— Bah! c'est ça ou autre chose, fit l'incrédule vieillard; mais tu parlais de *serment*, d'*amour éternel*, ça n'a pas de rapport. C'est la plaque commémorative d'un tombeau élevé par un époux à sa femme.

— Il faut chercher l'autre morceau, qui ne peut être loin, puisque vos ouvriers retournent à chaque instant des briques et des pierres, preuves de constructions antiques en cet endroit. — Mais on ne trouva plus rien.

J'avais l'intuition que l'autre fragment devait être très près de celui que nous possédions; je fis fouiller à la même place, et la pioche résonna sur du métal : — Le voici! dis-je à mon oncle. C'était en effet le reste de l'inscription :

. . . .
Se sont juré
Un amour éternel.

— Tu savais ça d'avance! disait M. Désormes; tu as trouvé quelque indication dans ma bibliothèque, et tu t'amuses à faire le sorcier!

— Tout n'est pas dans votre bibliothèque, mon oncle.

— Eh bien! je vais, en attendant, y faire porter cette tablette.

— Ces écritures-là, dit un des ouvriers, c'est quelque contrat avec le diable.

— Imbécile! lui répondit son voisin, tu vois bien que *la bronze*, c'était le papier de l'ancien temps.

On plaça l'inscription sur le mur de la bibliothèque. M. Désormes était en belle humeur, il s'approcha de la statue, et la saluant poliment : — Voilà, belle dame, ce qui reste de vos sermens d'amour. Ça vous rappelle votre bon temps, n'est-ce pas? Eh! vous avez une petite mine éveillée et une paire d'yeux qui ont dû faire plus d'une victime.

Mon oncle raconta en riant à ces demoiselles que j'étais sorcier, et que j'en remontrerais au père Carnat. Marguerite ne vit dans ma *double vue* que le résultat de recherches scientifiques. J'aime autant qu'elle ne me croie pas halluciné; mais plus tard Marguerite, si intelligente et si sincère d'esprit, me comprendra peut-être.

25 septembre. — Il pleuvait à verse, et le mauvais temps, qui menaçait de durer toute la journée, nous avait retenus auprès du feu dans la bibliothèque. La conversation roulait sur les antiquités nouvellement découvertes à Saint-Jean. Chacun faisait ses conjectures sur l'inscription de bronze et la réunion du nom grec de Callirhoé avec celui de Markek, mot celte qui signifie chevalier. Pourquoi les sermens d'un noble Gaulois et d'une jeune Étrusque étaient-ils formulés en langue osque, et comment se trouvaient-ils dans les brandes du Berry?

Il a dû nécessairement exister une ville phénicienne ou osque à Saint-Jean. Cette localité a été habitée, cultivée, exploitée de tout temps historique; les *tumuli* qui sont communs dans cette partie du Berry, l'hypogée du *Champ de la morte*, les *murdelles*, les prétendus camps romains, forteresses gauloises, de Brives et de Corny, en sont des preuves évidentes.

— Cela ne m'explique pas, dit Marguerite, ce qu'étaient Markek et Callirhoé, un couple heureux de l'antiquité, mais de quelle époque?

Je lui répondis que les peintures de l'hypogée, la statue, qui doit être le portrait de cette dame, les objets trouvés aux environs, me faisaient reporter l'existence de nos deux héros à quatre siècles avant Jésus-Christ.

— Les Gaulois étaient des sauvages dans ce temps-là, dit Mlle Fanny.

— Il est vrai, lui répondis-je, que les mœurs grecques n'avaient pas encore pénétré dans les grandes forêts de la Gaule; mais les Celtes avaient une société, des lois, des villes, des routes bien avant la conquête de Jules César. Croyez-vous donc que leurs fréquentes invasions en Italie ne les eussent enrichis que de butin, et qu'ils n'en eussent pas rapporté des notions de progrès véritable? J'étais moi-même bien simple de me creuser la tête pour savoir par quel prodige nous nous trouvions environnés ici des vestiges d'une civi-

lisation avancée. Je suivais la route battue, je voulais voir dans ces vestiges les monumens de la domination romaine dans la Gaule, tandis que nous avons affaire aux trophées des conquêtes des Gaulois en Italie, conquêtes bien antérieures à Jules César, et vraiment glorieuses. Oui, oui, quand j'y songe, tout s'éclaircit pour moi : je comprends la destinée de Markek, et je vois dans Callirhoé non plus une druidesse, mais une prêtresse étrangère, une captive peut-être, devenue reine en ces lieux, qui sait? la première châtelaine du domaine que nous habitons!

— Oh! oh! s'écria mon oncle, Saint-Jean aurait été le palais tout en or des légendes du vieux Carnat?

— Pourquoi non? dit Marguerite. Voyons, Marc, cherchez dans vos livres...

— Mes livres ne disent rien, hélas! et je ne pourrais reconstruire cette histoire que par l'induction. Je n'osai pas ajouter : par le souvenir.

Marguerite sembla me deviner. — Cherchez, cherchez! reprit-elle avec vivacité.

— *Cherchez, et tu trouveras!* ajouta Mme d'Astafort.

— Si vous ne trouvez pas, vous inventerez! dit Fanny, et cela vaudra tout autant.

Pressé par ces demandes, je me sentis pris d'une grande pesanteur de tête, et je craignis un instant de me trouver mal; mais, sous le regard pénétrant et limpide de Marguerite, ce malaise subit se dissipa comme par enchantement, et il me sembla que j'entrais dans une donnée très vraisemblable ou très sûre.

— Vous le voulez? dis-je à mon auditoire. Je vais essayer; mais, si je vous ennuie, interrompez-moi.

— Non, non, dit mon oncle; il s'agit de ma propriété, ça m'intéresse. J'ai souvent rêvé que je découvrais des puits remplis d'or et d'argent dans la brande.

— Et moi, dit Marguerite, je rêverai de Callirhoé jusqu'à ce que je sache son histoire.

MAURICE SAND.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

UN

MUSÉE CHRÉTIEN

A ROME

Le talent possède une puissance de transformation, et, depuis que le *Génie du Christianisme* a paru, les voyageurs contemplent Rome sous un nouvel aspect. Rome chrétienne dispute leur attention à l'antique Rome. La réputation du peintre habile des beautés terrestres de la religion peut avoir baissé depuis sa mort; mais, quoi que des esprits sévères en aient pu dire, son ouvrage, il le faut bien, répondait à quelque besoin jusqu'alors négligé de l'imagination humaine, car il a ouvert des sources de curiosité, d'admiration et de critique qui jusqu'alors n'avaient pas été captées, et qui coulaient à peine. La pensée neuve du livre, pensée que l'on peut trouver grande ou seulement ingénieuse, comme on le voudra, c'est de prendre le christianisme au point de vue de l'art, et de le montrer puissant et maître dans le royaume de l'imagination. Il en a fait, même à ce titre, le premier des souvenirs de l'humanité. Par un reflet subit, Rome en a été éclairée d'un nouveau jour.

Les voyages en Italie, écrits avant ce siècle, ne laisseraient guère deviner à qui l'ignorerait que l'auteur vient de visiter le berceau de son église et la métropole de sa religion. Il y est bien question du saint-siége, mais comme d'une cour ou d'un gouvernement. Il y est parlé des temples et des autels, mais pour leur mérite comme objets d'art, tout au plus pour leur importance comme points de réunion des fidèles, comme centres ou dépendances de tel ou tel établissement clérical ou monastique. Le côté vraiment chrétien de toutes choses est presque toujours omis. Longtemps le rapport qui

unit soit les institutions, soit les monumens aux souvenirs et aux croyances, au passé et au présent de la foi, l'influence exercée par les traditions, que représentent des débris sacrés ou de majestueuses constructions, sur les sentimens encore vivans dans les âmes, semblent n'avoir pas un moment occupé l'esprit des explorateurs mondains de la capitale catholique, et le christianisme est pour eux comme s'il n'avait ni histoire ni poésie.

Mais Rome, sans avoir changé, n'apparaît plus la même depuis le commencement du siècle, et, comme il arrive toujours, on est tombé en la jugeant dans un excès contraire et nouveau. Des sentimens qui n'ont nul rapport avec la vérité ou la beauté des choses ont mis à la mode une admiration indistincte, un enthousiasme de commande, une idolâtrie minutieuse, qui feraient de Rome au besoin la cité de Dieu réalisée sur la terre. Gardons-nous de ces préventions volontaires, de ces émotions de parti-pris que dicte la mode ou la politique; mais que le désir de nous préserver des effusions du faux zèle, des superstitions de l'esprit de parti, ne nous rende pas insensibles à ce qu'il y a de noble ou de touchant dans les idées et même dans les passions de l'âme religieuse, et par suite dans les créations et les images visibles qui attestent la puissance de ces idées et de ces passions sur toute la nature humaine.

Il est à noter que ce n'est pas la papauté qui des premières a donné l'exemple de la fidélité ou du retour aux antiquités du christianisme, c'est-à-dire à ce qu'il a sur la terre de plus auguste. Longtemps cette diplomatie spirituelle, absorbée par des intérêts qu'elle tâchait de croire sacrés, n'a vécu que dans le siècle en parlant d'éternité. Elle a pris son autorité pour la religion même; celle-ci, on eût dit qu'elle l'ignorait ou la négligeait dans son essence, dans ses origines, dans tout ce qui explique et honore la puissance de l'école la plus vaste et la plus populaire qui ait été ouverte pour enseigner au monde le mépris de la fortune, du plaisir et de la vie.

Tel est le caractère que le christianisme reprend pour nous avec éminence, dès qu'au lieu d'en voir les plus nobles produits dans le génie dominateur d'un Grégoire VII, les royales qualités d'un Nicolas V, les conquêtes d'un Jules II, les élégantes curiosités d'un Léon X, l'énergique administration d'un Sixte-Quint, nous remontons à des temps bien antérieurs à Constantin même, à ces temps dont Rome est encore le lieu de la terre qui conserve le plus de vestiges. Il est en effet remarquable, encore qu'assez naturel, que les trois premiers siècles du christianisme, cette période de sa plus pure et de sa plus merveilleuse propagation, aient laissé si peu de traces matérielles dans les trois parties du monde, dont il envahit alors presque toutes les régions civilisées. On compterait les monumens

ou plutôt les ruines qui, des confins de la Perse à ceux de l'Espagne, qui de la Mauritanie à l'Angleterre, portent l'empreinte visible de la conquête apostolique. A Rome du moins, bien qu'un critique éclairé ne doive pas admettre l'authenticité de tout ce qu'on lui montre ou lui raconte, il trouve encore çà et là sur le sol quelques marques non effacées des premiers pas de ces initiateurs vaillans et naïfs qui ont, sans s'en douter, répandu dans l'univers les fécondes semences de toutes les variétés de la foi universelle. Les maîtres ou les précurseurs de ceux qui devaient fonder ou propager la religion de l'Écosse comme de l'Espagne, de la Russie comme des États-Unis, de ceux à qui l'humanité doit les leçons d'Origène, d'Athanase et d'Augustin, celles de saint Bernard et de saint Thomas, celles de Luther et de Calvin, tout, jusqu'aux poèmes de Dante et de Milton, jusqu'à Saint-Pierre de Rome et à Notre-Dame de Paris, *Polyeucte* et *Athalie*, *les Provinciales* et *Tartufe*, l'orthodoxie guerrière de Bossuet, les témérités de Fénelon, les libres croyances du *Vicaire savoyard*, le rationalisme austère de Kant, le théisme évangélique de Channing; les deux apôtres enfin qui semblent représenter les deux esprits du christianisme, Pierre et Paul, ces missionnaires presque inconnus de l'antiquité qu'ils allaient transformer, ont sans doute foulé cette terre de Saturne, *saturnia tellus*, où des nonnes habitent un palais des césars, où des capucins traînent leurs sandales sur la cendre des Fabius et des Scipion. De là tant de pensées pleines d'enseignement et de rêverie qui prêtent aux choses de Rome un accent et un charme solennel que ne peuvent effacer les misères et les puérilités mêlées à tant de grandeurs et de bienfaits.

I.

Et cependant il n'y pas longtemps que ces réflexions se produisent naturellement à la vue de l'intérieur des palais pontificaux. Au Vatican, la *Galleria lapidaria* ou le musée des inscriptions est dû à Gaetano Marini, qui l'a disposé par l'ordre de Pie VII. Encore se peut-il que le côté est de la galerie, contenant la série des inscriptions chrétiennes, ait été depuis lors complété et remanié. Dans tout le reste du palais, on ne trouvera guère que les reliques de l'art sublime de l'antiquité païenne ou de l'art savant de la semi-païenne renaissance, et tout y porte l'empreinte de la mondaine munificence de la papauté. Rien de moins religieux d'aspect que les résidences pontificales. Cependant, en faisant un musée du palais de Latran, Grégoire XVI l'a ramené à une destination moins royale et moins temporelle, et cette succursale du Vatican s'est peu à peu ouverte

de préférence aux monumens de l'art chrétien. Elle contient bien encore des antiquités d'un autre genre, des marbres, des mosaïques qui viennent de la Rome impériale, et qui sont dignes de curiosité; mais tout ce paganisme semble un hors-d'œuvre auprès de ce qui nous attire à Latran, je veux dire le musée chrétien, création toute nouvelle, et dont avant Pie IX aucun pape ne s'était avisé.

Il était difficile d'en concevoir l'idée, et surtout de l'exécuter, tant qu'on n'avait point exploré les catacombes, le flambeau de la science à la main. Il y a longtemps cependant que des pèlerins avaient commencé à venir de toutes parts se prosterner à l'entrée du caveau qui s'ouvrait dans la basilique de Saint-Sébastien, et qui le premier a reçu le nom de catacombes de la région où il était placé, celle du cirque de Maxence et du mausolée de Cecilia Metella (1). La dévotion n'a sans doute jamais cessé d'attirer les fidèles dans ce caveau, qui passait pour avoir recélé les corps de saint Pierre et de saint Paul; mais pendant bien des années les sépultures des premiers siècles de l'église n'ont pas reçu d'autre hommage, si bien que la topographie de la nécropole souterraine devint à la longue un secret oublié. Elle est même encore loin d'avoir été retrouvée tout entière. Depuis le VIIe siècle, ou tout au moins le commencement du XIIe, les Romains ont cessé de s'en occuper. On a dit que lorsque Boniface IV eut dédié le Panthéon à tous les martyrs, il s'était cru quitte envers eux, pour avoir fait porter dans le temple ainsi purifié quelques quintaux d'ossemens enlevés des catacombes. Pascal II, qui voulait que toute église eût ses reliques, fit de nouvelles fouilles, en distribua les produits, puis déclara tout consommé. L'entrée d'une partie des catacombes fut murée. Toutes eurent le sort des cimetières abandonnés. Au XVIIe siècle seulement, la curiosité conduisit un voyageur maltais à faire quelques recherches, et ce sont les premières qui aient été écrites (1632). Son ouvrage a porté le premier le titre de *Rome souterraine* (2). Les catacombes n'en restèrent pas moins mal connues et assez négligées. En archéologie comme en tout, on répète longtemps les mêmes choses sans les avoir vérifiées, et de nos jours seulement un examen plus attentif a fait succéder une connaissance intelligente de l'emploi et de l'origine des cata-

(1) *Circum in catacumbas. — Cæmeteria Callixti juxta catacumbas.* Ce dernier mot, qu'on trouve pour la première fois dans une lettre de Grégoire Ier, ne désigne jusqu'au XIIIe siècle que cette petite portion du cimetière Saint-Sébastien, qui n'a du saint martyrisé à Rome en 288 conservé que le nom.

(2) *La Roma sottaranea,* par Bosio. Ce sont les *Pitture sagre* de Bottari, les livres imprimés de notre temps par le père Marchi, MM. Raoul-Rochette, Louis Perret, Northcote, et les mémoires publiés par M. De Rossi, qui nous ont guidé dans le présent travail.

combes à des hypothèses qui n'avaient pas manqué de devenir des préjugés établis.

Ainsi l'on croyait généralement, et sans doute on croit encore, que, semblables aux cavités vulgaires qu'on a décorées du même nom et qui s'étendent sous le sol du Paris de la rive gauche, les catacombes de Rome étaient des carrières ou des puits creusés par les anciens Romains pendant sept à huit cents ans pour extraire du tuf volcanique soit les blocs de péperin, soit plutôt la pouzzolane nécessaire aux constructions de leur ville. Lorsque, sous les premiers césars, ajoutait-on, les néophytes baptisés par saint Pierre et saint Paul se sont trouvés trop nombreux ou sentis trop menacés pour se réunir avec sûreté dans les maisons particulières, ils ont cherché un asile dans ces vastes et obscures retraites, et s'y sont peu à peu fait une église clandestine presque aussi grande que Rome même. Là, dans ces cryptes ainsi sanctifiées, ils entendaient la parole évangélique, chantaient les louanges de Dieu, recevaient les sacremens, et rendaient les derniers devoirs à ceux de leurs frères que la nature ou la persécution arrachait de leurs bras. Les catacombes étaient donc à la fois les refuges, les temples et les tombeaux des premiers fidèles. C'était toute une cité chrétienne cachée dans les entrailles de la ville éternelle.

Cette interprétation, pour être très accréditée, ne peut plus se soutenir, et à la simple inspection des lieux on a de la peine à comprendre qu'une telle supposition ait pu si longtemps prévaloir. C'est l'opinion des derniers et meilleurs antiquaires que les catacombes ont été creusées par les chrétiens. S'il s'y trouve quelques sablonnières ou quelques puits d'extraction de tuf en bloc ou en poudre, c'est que les allées, percées à une autre fin, ont rencontré dans leur trajet ces lieux d'exploitation (1). Elles n'ont pas été davantage destinées à la célébration habituelle du service divin en présence de l'assemblée des fidèles, dès qu'ils formaient plus qu'une seule famille. Encore moins étaient-elles un refuge permanent préparé aux populations chrétiennes pour un danger de quelque durée. Je n'ai visité que les catacombes de Sainte-Agnès; mais elles sont citées comme un spécimen excellent qui peut servir à juger du reste, et l'on y reconnaît à la première vue que les catacombes se composent essentiellement d'un ou plusieurs étages de galeries assez sembla-

(1) Quoiqu'on ne regarde plus les catacombes comme d'anciennes *arenariæ* employées à une autre fin par les chrétiens, il n'est pas impossible que les premières aient eu cette origine, et surtout qu'en perçant ces longues galeries mortuaires on en ait extrait les déblais pour les débiter aux constructeurs de Rome. Cette supposition répondrait à ceux qui demandent ce qu'est devenue la masse considérable de sable et de matériaux tirés de ces excavations souterraines.

bles à celles des mines. Ces galeries sont creusées dans la couche de tuf granulaire qui couvre une si grande partie de la campagne de Rome, particulièrement sur la rive gauche du Tibre. Tantôt tortueuses, tantôt se coupant à angles droits, elles sont percées dans un terrain facile à tailler, mais assez compacte pour qu'elles puissent généralement se passer de voûtes, d'arceaux bâtis et de murs de soutènement. Le temps les a dégradées, leurs parois ne sont point lisses; la courbure du plafond n'est pas régulière, et en tout temps le travail en a dû être assez grossier. De droite et de gauche, sur les faces latérales, il a été pratiqué des excavations ou des alvéoles d'une grandeur inégale, mais pouvant recevoir dans leur profondeur un ou plusieurs corps sans cercueil. Ces tombes, étagées les unes au-dessus des autres en nombre variable, étaient fermées par une plaque de marbre, de pierre ou de brique, souvent revêtue d'inscriptions ou d'emblèmes chrétiens. De temps à autre, une niche cintrée est creusée au-dessus d'un sarcophage ou d'une sépulture placée en long contre la paroi, et ces enfoncemens se rencontrent ordinairement dans certaines salles rectangulaires, chambres sépulcrales réservées sans doute à une famille, et qui semblent disposées pour les cérémonies funèbres. C'est là ordinairement que des niches ou des voûtes en stuc et des tombeaux plus ornés offrent de précieux échantillons de l'art des premiers fidèles; mais ces sortes de chapelles ne sont ni nombreuses ni spacieuses, et le grand développement des catacombes est en longueur. Comme elles n'ont pas été toutes visitées, il est impossible d'en évaluer l'étendue; mais des calculs plausibles donnent à supposer qu'elles ont pu contenir plus de six millions de morts. Ce nombre serait loin d'être exagéré, lorsqu'on songe que du Ier siècle au VIe elles ont été consacrées à la sépulture des chrétiens.

Mais cette description ne permet plus d'admettre que des couloirs assez étroits, interrompus ou flanqués rarement par des salles dont les plus grandes ne contiendraient pas vingt personnes à l'aise, aient été des asiles préparés pour des multitudes persécutées. Comment, pendant trois ou quatre cents ans, des populations se seraient-elles de temps en temps entassées, sans air et sans jour, dans ces boyaux inhabitables, tant que durait la persécution, lorsqu'il leur était facile d'y creuser une ville souterraine, puisque par la supposition leurs ennemis ne les poursuivaient pas rigoureusement dans ces secrets asiles? Il se peut qu'en des momens de pressant péril des chrétiens voisins d'une catacombe y aient cherché un refuge passager et accidentel, de même qu'il semble probable que la persécution a dû quelquefois les y poursuivre. Ils ont pu aussi, dans les plus mauvais jours, être réduits à ne célébrer leur culte que

Vultus de Luca, si révéré par le moyen âge, si souvent pris à témoin de sermens trop semblables à des blasphèmes par le roi Guillaume le Roux. Mais le moyen âge, trompé par l'homonymie, n'aurait-il pas pris l'image de Lucques pour un ouvrage de Luc et sanctifié la première au nom du compagnon de saint Paul, dont saint Jean Damascène avait fait le patron des peintres, et qui devrait être tout au plus celui des médecins (1)? On prête à saint Luc jusqu'à onze portraits connus de la Vierge, que les critiques rendent à un certain Luca du XIIe siècle; mais on peut les reléguer tous avec cette image de Marie qui, lors de la prise de Nicée par les Turcs, s'enfuit de cette ville et passa la mer à la nage pour s'aller réfugier au couvent d'Ivirou dans l'Athos, ou avec celle qui, traversant les airs en 1294, vint s'abattre, ainsi que la *santa Casa*, sur la colline de Lorette. Toutes ces traditions, plus que hasardées, prouvent seulement que le judaïsme n'avait pas laissé dans l'église de préjugé absolu contre la représentation des saints personnages de l'Évangile; on avait même, à certaines époques, cherché à s'assurer de leur exacte ressemblance. La parole les avait dépeints à sa manière. On ne peut guère s'arrêter à la lettre très manifestement apocryphe de Publius Lentulus, proconsul de Judée avant Hérode, lequel aurait adressé au sénat romain un signalement informe de la personne du Messie. Cette épître prouve du moins que ceux qui l'ont fabriquée croyaient répondre à la curiosité publique. Saint Jean Damascène, qui défend de représenter Dieu le père, l'incorporel, l'invisible, l'infini, l'incompréhensible, n'interdit pas de peindre son divin fils, le Christ fait homme étant dans son langage scolastique un *animal rationale*, dont il ne se refuse pas à indiquer en quelques traits l'apparence corporelle et la figure, qui rappelait, dit-il, celle de sa mère et celle d'Adam; aussi donne-t-il les règles prescrites par l'empereur Constantin à quiconque la voudrait retracer. Saint Anschaire, qui vivait cent ans après Damascène, vit le Seigneur lui apparaître sous une forme peu différente de l'image officiellement approuvée par l'empereur, et un annaliste ecclésiastique, postérieur de près de six siècles, mais qui ne sortait pas de la bibliothèque de Sainte-Sophie, et qui y puisa tous les documens d'une histoire de l'église jusqu'à l'an 1000, Nicéphore, fils de Calliste, a résumé jusqu'aux moindres traits de Jésus et de Marie tels que l'antiquité les avait conservés jusqu'à lui.

Ainsi c'est surtout l'église d'Orient qui semble s'être occupée de recueillir la tradition iconographique. Jamais les Latins n'ont ac-

(1) Ceci soit dit sauf le respect dû à l'auteur (Serantoni) de l'ouvrage intitulé *Apologia del Volto santo di Lucca difesa che sia un vero ritrato di Gesu Cristo penante in Croce*, etc., Lucca 1765.

voirs moraux et religieux, moyennant une certaine prudence et une circonspection obligée. De tous ces devoirs, celui des funérailles n'était pas le plus difficile à remplir. Tel était le respect des anciens pour les morts, telle était leur sainte horreur pour la privation de sépulture, qu'ils auraient rarement osé poursuivre jusque dans leurs restes inanimés les victimes égorgées par leurs mains. Ils ne poussaient point la vengeance jusqu'à laisser abandonnés aux oiseaux de proie les cadavres de ceux qu'ils avaient livrés vivans à la dent des bêtes féroces. Ils souffraient que des parens et des amis allassent pieusement recueillir les membres déchirés des confesseurs et des martyrs. Les actes et même les légendes nous montrent, dès que ceux-ci ont expiré, leurs restes transportés avec respect et saintement honorés. Dans la peinture du martyre de saint Hippolyte qu'on voyait au IV[e] siècle sur un des murs de la basilique de Saint-Laurent, un témoin oculaire nous certifie que l'artiste avait retracé les amis du saint ou ses frères en Jésus-Christ ramassant les débris de son corps en lambeaux et même épongeant son sang sur la poussière, afin que rien ne manquât à son tombeau (1). La légende dit même qu'ils communièrent après l'avoir enseveli et furent mis à mort pour cela; mais le tombeau subsista longtemps après l'événement, et il a été retrouvé. C'est sur cette tolérance inconséquente, fantasque, si l'on veut, du peuple romain qu'est fondée toute la vérité ou toute la vraisemblance, la possibilité même du culte des reliques. Comment une seule de celles des martyrs eût-elle échappé, si les païens n'avaient respecté les morts?

Il paraît donc probable qu'ordinairement les morts chrétiens ont pu recevoir la sépulture chrétienne. La cérémonie n'avait pas sans doute toute la publicité, toute la solennité dont elle fut accompagnée plus tard : en fait de liberté, tout avait ses limites et ses périls; mais précisément parce que les principaux rites funéraires ne se célébraient pas au grand jour, les entraves et les dangers étaient moindres. Dès qu'ils avaient commencé à descendre les degrés des catacombes, les chrétiens, grâce aux scrupules mêmes de leurs ennemis, étaient libres de rendre à leurs frères des honneurs ailleurs interdits, de prier en leur nom le Dieu qu'on leur défendait d'invoquer pour eux-mêmes, et d'annoncer du moins la vie nouvelle sur le tombeau des morts.

Qu'ils aient été parfois troublés dans l'accomplissement de ces devoirs; que, poursuivis sur les places publiques, chassés de leurs maisons, traqués dans la campagne, quelques-uns aient cherché un refuge dans ces caveaux où leurs ennemis n'avaient pas coutume

(1) Prudence, *Hymnes*, XI. C'est, je crois, la première peinture avérée d'un martyre.

de descendre, rien n'est plus vraisemblable, et peut-être le respect pour la demeure des morts n'a-t-il pas toujours protégé les vivans; mais ces extrémités ne devaient pas être habituelles ni durables. Les catacombes ne pouvaient guère recevoir, encore moins contenir longtemps une multitude fugitive. Saint Cyprien, qui raconte que le pape saint Sixte se retira dans celle de Saint-Calixte, ne lui donne que quatre diacres pour compagnons; la mort vint l'y chercher, mais rien dans l'aspect de ces antiques asiles n'indique que la fureur officielle ou populaire y ait porté une dévastation continuelle et systématique.

Avec quelque respect qu'un chrétien y pénètre aujourd'hui, il se tromperait donc s'il croyait n'y marcher que sur la cendre des martyrs. La gloire des confesseurs a laissé çà et là quelques vestiges; mais, comme dans tous les cimetières, une multitude anonyme remplit presque toutes les places. Dans quelques-unes, on peut lire des noms qui ont été depuis insérés au martyrologe. Ces témoignages sont d'un saisissant intérêt, lors même qu'à certaines marques ils sont reconnus d'une date très postérieure à la mort de ceux dont ils honorent la mémoire. D'autres signes, par exemple des objets qui auraient pu servir d'instrumens de torture, des ampoules ou des fioles que l'on a crues jadis remplies d'un sang précieux, ont perdu la signification touchante qu'on leur avait attribuée. Les uns sont les outils de certains métiers, des ustensiles comme on en trouve dans les tombeaux profanes; les autres portent quelquefois des inscriptions indiquant qu'elles ont pu contenir le vin eucharistique; on cite surtout ces mots en grec : *bois, tu vivras*. Il se peut, il est vrai, par compensation, que plus d'un martyr ait été inhumé sans désignation, ou que les indices conservateurs de leurs noms aient disparu. Rien toutefois n'autorise à ne peupler les catacombes que des héros de la religion, et même on a pu supposer que dans quelques places d'autres que des chrétiens avaient trouvé leur dernier asile. Des emblèmes païens ont du moins été admis. On croit à l'existence de cimetières d'hérétiques : il y en avait un pour les Juifs; mais en dehors de ces exceptions on sent que le christianisme, dès qu'il eut pris de la consistance, dut avoir des cimetières à lui. Telles sont les soixante catacombes que l'on croit exister autour de Rome, la plupart situées sur la rive gauche du Tibre, bordant les quinze routes consulaires, et toutes hors des murs de la cité, comme l'ordonnait la loi des douze tables : « qu'un homme mort ne soit ni enseveli ni brûlé dans la ville (1). » Elles sont toutes creusées dans le tuf granulaire, aucune dans le tuf lithoïde. Elles suivent les couches

(1) Cic., *De Leg.*, II, 23.

d'une dureté moyenne, en évitant les assises inférieures qui dégénèrent en une cendre friable, en une pouzzolane où plongeaient ces *arenariæ* ou carrières de sable avec lesquelles on a voulu les confondre. Généralement elles ne sont point maçonnées ni voûtées, excepté celle de Saint-Sébastien, qui est construite en pierre et sort à moitié hors de terre, mais elles sont taillées un peu irrégulièrement dans la masse solide en longues galeries dont la plus grande hauteur est de 2 à 3 mètres et la plus grande largeur de 90 centimètres à 1 mètre. Le développement de ces catacombes est immense, si l'on en juge par le cimetière de Sainte-Agnès, *Via Nomentana*. La carte qui en a été dressée comprend un huitième de son étendue sur une ligne de plus de trois kilomètres, et l'on en induit que la longueur totale des galeries des catacombes dépasserait 1,400 kilomètres ou 380 lieues. Sur tout ce parcours, les rangées latérales de sépultures rapprochent des tombes de toutes les grandeurs, superposées en nombre inégal, depuis trois ou quatre jusqu'à treize ou quatorze, les unes au-dessus des autres. On calcule que par chaque 21 décimètres de chemin il y en a cinq de chaque côté. C'est ce qui donnerait près de sept millions de tombes. Ces soixante cimetières auraient, suivant quelques auteurs, servi pendant cinq ou six siècles à la partie chrétienne de la population de Rome. Celle-ci est estimée, dans les premiers siècles de l'empire, à deux millions d'âmes (1). A supposer que les générations se renouvellent trois fois par siècle, la population chrétienne aurait en moyenne approché du cinquième de la population totale de Rome; mais ce chiffre, très exagéré avant Constantin et surtout de Tibère à Trajan, est infiniment trop faible pour les v[e] et vi[e] siècles. On comprend de reste combien de telles évaluations sont hypothétiques (2).

Les catacombes sont donc des cimetières, et à Rome on leur en donne le nom. Rien en effet n'y semble avoir été creusé et disposé que pour recevoir et honorer les morts. Chaque tombe paraît faite exprès pour le mortel qu'elle devait contenir. Des milliers n'ont que la taille d'un enfant; quelques-unes sont assez grandes pour deux corps et même davantage. On les appelle alors du nom de *bisomum* ou de *trisomum* et *quadrisomum*. Elles étaient fermées avec une plaque, une tuile; mais la plupart ont été ouvertes, au moins dans la partie des catacombes déblayée jusqu'ici, et l'on n'y voit plus guère qu'un enfoncement presque vide, du sable et des débris d'ossemens.

(1) Deux millions quarante-cinq mille, suivant le dictionnaire de Smith. Quelques-uns croient que l'inhumation dans les catacombes n'a pas duré au-delà de l'année 340.

(2) Elles s'appuieraient sur ces bases conjecturales : l'étendue totale des catacombes, le nombre des sépultures, la durée de l'emploi des cimetières souterrains, le chiffre de la population de Rome, le nombre des générations par siècle.

Les chambres appelées *cubicula*, qui donnent sur les galeries ou qui les interrompent, sont des cryptes ou chapelles de forme diverse; la plupart sont des quadrilatères d'environ trois mètres de côté. Au milieu, une sorte de rond-point en coupole; au fond, une tombe en travers sous une niche en arceau nommée *arcosolium* ou *opus arcuatum*. Dans les chambres un peu grandes, il y a plusieurs sépulcres et des siéges ou *cathedræ;* quelquefois des bancs sont taillés dans le tuf. Les tombeaux, en forme de caisse quadrangulaire, *arca*, sont recouverts d'une plaque de pierre ou de marbre, *mensa*, et affectent plus ou moins la forme des sépulcres antiques. Dans ces *celles*, près de ces restes révérés, l'office divin réunissait souvent les fidèles; l'agape ou plutôt la cène, au lieu d'être célébrée sur une simple table, l'était sur celle du tombeau même. Les protestans expliquent que par ce seul changement la commémoration de la dernière pâque est devenue le sacrement de l'autel ou la messe. La forme sépulcrale de nos autels attesterait cette origine. S'il fallait en croire Anastase, écrivain de peu d'autorité, ce qui nous semble s'être établi ainsi par l'usage aurait été réglé formellement, vers la fin du IIIe siècle, par le pape saint Félix.

Il est probable que la disposition générale des lieux est d'origine hébraïque. Les Juifs, assez nombreux à Rome, auront commencé par suivre, dans l'inhumation de leurs morts, l'usage de Jérusalem, dont la montagne est toute perforée, le sol tout miné par des excavations funéraires. On a comparé l'église romaine primitive à une confédération de républiques grecques avec de fortes traces de judaïsme. Aux premiers temps surtout, l'esprit de l'Ancien Testament devait se mêler à l'esprit du Nouveau dans les rites comme dans la foi. On montre près de l'inscription grecque de la tombe d'une certaine Faustine, nom romain, l'image du chandelier à sept branches. Une autre épitaphe est celle d'un Juif du nom de Moïse. Le mot hébreu *shalom* remplace quelquefois celui de *pax*, si commun sur les moindres tombeaux. Quand les chrétiens ont-ils commencé à se créer des asiles à part? On l'ignore. La plus ancienne inscription avérée est de l'an 102 ou 107, trouvée dans le cimetière de Lucine, celle de 71, par laquelle commence le recueil de M. De Rossi, n'offrant pas un caractère certain ni une origine assurée (1). Les dates ne sont pas toujours faciles à fixer. En général, suivant le père Marchi lui-

(1) Les inscriptions chrétiennes antérieures à Constantin, et dont la date est attestée par des signes certains, sont au nombre de trente et une, comprises entre les années 71 et 310. La première, qui est bien de 71, n'a rien de décidément chrétien. Il est dit vaguement qu'elle a été trouvée dans ces cimetières souterrains. Voyez le bel ouvrage intitulé *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores, edidit* J.-B. De Rossi. Rome 1861.

même, il y a assez peu d'inscriptions et de peintures décidément antérieures au IVe siècle. Le tombeau de saint Alexandre, pape et martyr en 117 ou 119, a été découvert il y a dix ou douze ans à six milles de Rome sur la *Via Nomentana;* mais on en a contesté, j'ignore pour quelles raisons, l'attribution ou la date. Des catacombes plus anciennement connues on a cité longtemps deux épitaphes, l'une du règne d'Adrien, l'autre de celui d'Antonin, ou de 130 et de 160. La seconde exprime, avec un trouble pathétique et des paroles sans suite, l'angoisse des familles chrétiennes dans les temps de persécution; mais la critique moderne trouve ces inscriptions trop éloquentes et les rejette comme apocryphes. A ces épitaphes d'un obscur Marius, d'un inconnu Alexandre, elle en préfère de plus historiques, celles qui consacrent la mémoire des papes Urbain, Fabien, Corneille et d'autres du même temps, c'est-à-dire du IIIe siècle, quoiqu'elles puissent à la rigueur dater du pontificat de saint Damase, monté sur le trône de saint Pierre trente ans après Constantin (366?). A cette époque, les catacombes changèrent d'aspect. Les emblèmes chrétiens, les souvenirs d'édification, les croyances populaires, les images du Christ et des apôtres, tout se produisit avec plus de liberté. Des restaurations pieuses ajoutèrent les nouveaux signes symboliques à la timide expression du zèle et de la foi des générations précédentes. Les catacombes purent continuer à servir de sépultures jusqu'à la fin du VIe siècle; mais en même temps les formes du culte, qui s'étaient établies dans ces obscurs refuges, sont transportées en plein air. Les niches en arceaux, les autels en tombeaux, la commémoration des morts, peut-être même les rites qui rappellent la cène et la croix, remontent sur la terre, et l'architecture même des basiliques se modifie et se règle au grand jour sur les usages des chapelles souterraines. Les fêtes du culte conservent un souvenir funèbre; l'église s'élève sur le tombeau.

Rappelons-nous en effet que les premiers monumens du christianisme ne parlent point d'églises (j'entends ces maisons sacrées que nous appelons ainsi). Il n'y avait de lieu saint à Jérusalem que le temple, qui n'était pas un édifice chrétien. Les apôtres se réunissaient dans une maison. C'est dans une maison que se célébraient les repas, commémoration sacramentelle de la cène. Si nous suivons l'apôtre dans ses voyages missionnaires, nous le verrons prêcher la religion dans les synagogues et dans les basiliques qui étaient des bâtimens civils, souvent dans une chambre et dans sa propre maison (1). Nous n'avons pas de sanctuaires ni n'autels, dit au IIIe siècle Minutius Félix : *delubra et aras non habemus.* On ne

(1) Act. II, 2; XX, 7, 8; XXVIII, 40, 41, et *passim.*

taines fables de Deucalion, d'Hercule, de Jason, de Mercure Criophore, des motifs déjà connus d'agencement et de dessin.

Pour les attitudes et les accessoires, elle ne s'écarte pas des modèles convenus que les décorateurs avaient pour ainsi dire dans la main. Lorsqu'il faut décidément inventer, et que l'image doit être exclusivement chrétienne, l'embarras est visible. On s'aperçoit que le temps n'est point passé où une religion enseignée par des pauvres et des ignorans, au nom d'un Dieu frappé de toutes les misères humaines, repoussait avec scrupule ou dédain l'idée de parler aux sens et d'éblouir par le dehors. Ainsi, prenant à la lettre un verset d'Isaïe, on allait jusqu'à vouloir que le Messie fût *sans beauté et sans éclat*, puisqu'*il n'avait rien qui attirât l'œil* (1). Qu'importait d'ailleurs son image? Il se peignait dans sa parole.

Cette indifférence aux choses extérieures ne pouvait être ni populaire ni durable. Des générations formées par la Grèce ne pouvaient longtemps mépriser l'expression par la forme. Le goût, l'habitude, l'esprit de l'antiquité reprit le dessus; on voulut représenter ce qu'on croyait, mais une représentation directe, une imitation littérale des choses sacrées n'était ni sûre ni facile. Les chrétiens de Rome ne se retraçaient pas aisément la vérité des scènes de l'Évangile. Quelle image pouvait se faire du Christ et de sa mère, de saint Jean-Baptiste, d'Abraham ou d'Élie, un Romain, un gentil, qui ne connaissait ni Jérusalem ni le désert? Au témoignage de saint Augustin, la figure de Jésus et de Marie était demeurée entièrement ignorée. Les formes de l'art, étroitement liées aux idées du paganisme, ne pouvaient être employées sans profanation qu'à la faveur du symbolisme. Depuis longtemps, les sujets mythologiques n'étaient plus heureusement que les emblèmes de certaines idées morales. Les fables de Psyché, d'Adonis, etc., les scènes du culte de Bacchus ne figuraient par exemple sur les tombeaux que comme expression des mystères de la mort et de la vie. A défaut des choses mêmes, le procédé pouvait être imité; rien n'était davantage dans le génie antique, dont sous ce rapport l'esprit judéo-chrétien était loin de s'écarter. Il était, lui aussi, essentiellement figuratif et parabolique. Il fut donc naturel de débuter dans l'iconographie religieuse par le symbole. L'agneau, la colombe, le poisson, etc., furent les premiers signes auxquels s'arrêta d'abord un art timide; mais on ne tarda pas à vouloir des représentations plus animées et plus humaines. C'est alors qu'on chercha dans la tradition des personnages et des

(1) LIII, 2. Cf. LII, 13-16. Cette tradition semble d'ailleurs la plus ancienne. Elle a pour elle Justin, Irénée, Origène, Cyrille, Clément d'Alexandrie, et elle est adoptée et motivée par saint Augustin. Ce n'est guère qu'avec saint Jérôme et saint Jean Chrysostome que les idées commencent à changer sur ce point.

fable gagna du terrain sur l'Évangile. Les écrivains de Rome eux-mêmes, ces orthodoxes de parti-pris, ne savent comment, dans les traditions de toutes leurs églises, faire les parts entre la vérité, l'utilité, la crédulité et l'imposture.

Le fait certain, c'est que les catacombes ont été par suite livrées à un pieux pillage. Une dévotion remuante profana le plus vénérable des monumens du christianisme, et quoique jusqu'au VIIIe siècle les pèlerins vinssent à Rome surtout pour visiter ces cryptes saintes, pour en baiser la terre humide, pour y demander, le front sur la pierre, des grâces souvent imprudentes, pour tracer sur les parois leurs noms ignorés qu'on y peut lire encore, ce palais sépulcral de la foi, vidé par les pontifes eux-mêmes, puis par eux fermé et oublié, est resté presque jusqu'à nos jours comme s'il n'était plus.

III.

Si, maintenant qu'il est rouvert, nous voulons y descendre, l'impossibilité de le parcourir tout entier doit nous faire donner la préférence aux catacombes de Saint-Sébastien et à celles de Sainte-Agnès. Les premières sont les plus célèbres et les plus anciennement connues; mais les secondes sont le meilleur exemplaire de la disposition générale et du véritable emploi de ces asiles, sanctifiés par le respect universel.

Ce cimetière en effet, qui s'ouvre dans un champ non loin de Sainte-Agnès hors des murs, et où l'on descend par des degrés souterrains comme dans un caveau, montre dès le premier coup d'œil que ces lieux ont été pour les chrétiens ce qu'étaient pour les païens les *columbaria*. Dans ces étroits passages, des populations fugitives n'auraient pu s'abriter que pour un peu de temps. Les celles latérales qu'on rencontre à peu de distance de l'entrée ressemblent plutôt à des oratoires domestiques ou à des caveaux de famille qu'à des églises. La plus grande de ces chapelles se compose de cinq chambres, de deux mètres de côté. Si, comme on veut le supposer, deux de ces chambres ont servi à l'instruction des catéchumènes, ceux-ci, les sexes restant séparés, ne pouvaient être dans chacun qu'en bien petit nombre, et des locaux aussi resserrés n'auraient pu être creusés pour l'usage des vivans qu'à une époque reculée, où les chrétiens, encore rares, se réunissaient par petits groupes et ne formaient que des cénacles. C'est dans une de ces chapelles, dite celle de Jésus-Christ au milieu de ses disciples, qu'une peinture assez remarquable recouvre le plafond en coupole surbaissée. C'est une composition à huit compartimens séparés par des feuillages. Adam et Ève, Moïse, Jonas, etc., y sont représentés, et au centre le

bon pasteur. Au fond de l'*arcosolium*, un Christ jeune est assis entre six de ses disciples, dont un seul a de la barbe, peut-être saint Pierre; mais d'autres croient reconnaître Étienne et les six diacres. Un zèle qui n'avait rien de sacrilége a malheureusement dépouillé les souterrains de Sainte-Agnès de ce qu'ils renfermaient de plus précieux, et aucune sépulture n'est demeurée intacte; mais il reste dans les cellules vides et ouvertes des ossemens humides et pulvérulens, et peut-être ramasserait-on encore dans le sable quelque débris funèbre du mobilier de cet Herculanum sacré.

Moins expressives et plus célèbres, les catacombes de Saint-Sébastien, à deux milles de la porte du même nom, près de la Voie Appienne, étaient les seules renommées au commencement du moyen âge. L'église actuelle de Saint-Sébastien n'a pas trois siècles d'existence; mais elle renferme encore une inscription du pape saint Damase, très reconnaissable à la versification et à la calligraphie, et cette inscription, qui ne peut être postérieure à la fin du IVe siècle, annonçait la place où reposait le pape Eutychianus, qui mourut martyr en 283. Une des portes de l'église conduit à l'entrée voûtée des premières galeries souterraines auxquelles on ait donné le nom assez obscur de catacombes. Celle-ci, désignée non moins obscurément par le nom de *Platonia*, fut longtemps la plus vénérée, peut-être la seule visitée, parce qu'elle passait pour avoir recélé les restes des apôtres Pierre et Paul, jusqu'au jour où ils furent déposés séparément dans les deux basiliques placées sous leur invocation. Dans le même confessionnal, on montrait aussi le siége épiscopal sur lequel le pape saint Étienne avait été martyrisé. On disait que dans ces galeries, qui s'étendaient au loin, cent soixante-dix mille corps avaient été ensevelis. La *Platonia* ou la partie des catacombes attenante à Saint-Sébastien est proprement un caveau voûté en pierre qui n'est pas enfoui tout entier, qui reçoit le jour par une ouverture. Treize *arcosolia* entourent une sorte de puits où l'on dit que les restes de Pierre et de Paul furent déposés quelque temps. Cette disposition a été imitée dans le confessionnal de plusieurs églises; mais cette crypte, en tout temps ouverte au public, fréquentée dans tous les siècles, ne donne pas une idée exacte des catacombes proprement dites. Les peintures qu'elle contient sont, au moins pour la plupart, d'une époque bien postérieure à l'abandon de ce mode de sépulture primitive. C'est à peine si l'on peut accepter comme du IVe siècle un Jésus-Christ avec le nimbe, placé entre deux personnages (Pierre et Paul), et donnant les clés à l'un d'eux. Ce qui recommande d'ailleurs le plus vivement à une pieuse curiosité le cimetière de Saint-Sébastien, c'est le voisinage de celui de Saint-Calixte. D'abord méconnu sous le nom de cimetière de Saint-

Prétextat, longtemps confondu avec les dépendances de la *Platonia*, il n'a été bien étudié que dans ces derniers temps et distingué sous le titre de crypte des papes, parce qu'il contient dans un espace resserré les tombes d'un assez grand nombre de pontifes du IIe et du IIIe siècle, dont la liste est donnée par une inscription du pape saint Damase. Des peintures dont la manière est plus antique que byzantine nous montrent comment les premiers peintres chrétiens de Rome concevaient la représentation des scènes de l'Écriture. C'est là qu'on a trouvé le portrait d'un fossoyeur avec ses outils, et cette inscription : *Diogenes fossor in pace depositus octobri kalendas octobris* (*sic*). Une double chambre ou chapelle est datée par un fragment en vers incorrects, qui nous apprend que le diacre Sévère y est enseveli, et qu'il l'avait fait exécuter avec des *arcosolia* et un soupirail, pour obéir à l'ordre du pape Marcellin (entre 295 et 304), *jussu papæ sui Marcellini*. C'est peut-être la seule fois que le nom de pape se lit dans les catacombes; mais il n'a évidemment que ce sens de paternité qui le rendait commun à tous les évêques, ou du moins à d'autres que l'évêque de Rome.

Mais la plus intéressante peut-être des découvertes faites dans les catacombes est celle dont la place est voisine, et qui a prouvé par un récent exemple tout ce que ces lieux funèbres peuvent encore cacher de trésors à l'archéologie chrétienne.

Peu de saintes sont aussi populaires que sainte Cécile. Elle est devenue toute poétique grâce au pinceau de Raphaël. C'est la sainte des artistes. Sur la foi d'un récit qui ne paraissait nullement historique, elle a passé de tout temps pour une jeune fille qui habitait une riche demeure dans le Trastevere. Mariée à un noble romain, Valérien, qui mourut pour la foi comme elle, on disait qu'elle avait donné tout son bien aux pauvres et voulu que sa maison fût une église. La basilique qui lui est dédiée devait en occuper l'emplacement, et l'on montre près de l'entrée une chapelle qui serait la chambre des bains où la jeune martyre aurait péri au commencement du IIIe siècle. Cette basilique très ancienne, puisqu'on la fait remonter à l'an 230, a été rebâtie au XVIe et même au XVIIIe siècle. Elle dépend d'un couvent de bénédictines qui l'entoure, et dont il faut traverser la cour pour arriver à l'église. En y entrant le jour de Noël, je la trouvai vide; les religieuses, cachées par des grilles dans un *triforium*, chantaient sans se laisser apercevoir. Dans une crypte, deux urnes couvertes, qui ressemblent à des fonts baptismaux, passent pour avoir servi à recevoir le sang des martyrs. On en montre une tachée du sang de Cécile. Sa statue est couchée sous l'autel. C'est celle d'une très jeune fille dans ses habits de mort, la face à demi retournée vers la terre, la tête étant comme remise à sa

place après avoir été séparée du tronc. On dit, c'est une tradition, qu'elle garde le costume et l'attitude où la sainte a été trouvée dans son tombeau. Cette statue est un ouvrage du dernier siècle, plein de grâce et d'expression. On l'aime beaucoup à Rome, et l'on en trouve partout des copies, des réductions, des dessins, des photographies.

J'ai dit que cette statue, d'une naïveté un peu coquette, représentait au naturel la sainte ensevelie. Telle en effet Baronius prétend l'avoir vue, lorsque son cercueil de cyprès fut ouvert en 1599. Ses restes reposaient dans l'église actuelle depuis que Pascal II, le grand déprédateur des catacombes, les y avait transportés; mais quelle était l'authenticité de la relique et du tombeau? Malgré la célébrité du nom, rien ne paraissait plus hasardé que la légende, au point que l'honnête Tillemont refusait d'y croire, et prenait la Romaine Cécile pour une martyre de Sicile morte en 178. Cependant il existe un itinéraire de deux pèlerins de Salzbourg dont on place le voyage en Italie au VII[e] siècle, sous Honorius. Il est du moins fort antérieur au pontificat de Pascal II. Or ce document singulier a ce mérite d'être confirmé sur beaucoup de points par le premier moderne qui ait visité les catacombes. Ses auteurs y décrivent des choses qu'a retrouvées Bosio au XVII[e] siècle. De plus ils disent que de leur temps le tombeau de sainte Cécile, placé près de celui du pape saint Urbain, était l'objet d'une grande vénération; mais ce tombeau, où l'avaient-ils vu? Dans certaines catacombes de Saint-Calixte, voisines, mais distinctes de celles de Saint-Sébastien. C'est guidé par leur itinéraire que l'habile antiquaire M. De Rossi a retrouvé en 1854, dans une vigne à droite de la Voie Appienne, et plus près de la ville que l'église de Saint-Sébastien, l'entrée d'une galerie en couloir où des pèlerins ont laissé leurs noms écrits. Par là on arrive à une chambre mortuaire où des inscriptions grecques en lettres grossières indiquent la sépulture d'Éleuthère, d'Anthère, de Fabien, de Lucius, les deux derniers suivis de cette désignation : *epis. mar.*, évêque martyr. Ce sont, comme on sait, quatre papes canonisés à placer entre les années 177 et 256. D'après une inscription indubitablement composée par Damase au IV[e] siècle, les sépultures d'autres papes, Urbain, Corneille, Sixte II, Eutychianus, ne devaient pas être éloignées. Il serait trop long de raconter par quelle suite de bonnes fortunes et d'adroites recherches les preuves matérielles de tout ce qu'annonçaient les documens écrits ont été retrouvées. Qu'il nous suffise de dire que la crypte pontificale communiquait obliquement avec une chambre plus intérieure et ornée de peintures où, sous une niche en arceau, M. De Rossi a eu la joie de trouver un sépulcre taillé dans le tuf ouvert et vide, et sur la

muraille voisine la figure peinte en pied de saint Urbain avec son nom, et, chose fort rare, celle d'une dame romaine richement vêtue, que le plus sceptique doit consentir à nommer sainte Cécile. Ainsi la tradition a été confirmée dans ses points essentiels; la légende est remontée au rang de l'histoire, et l'archéologie moderne ne peut guère se glorifier de découvertes plus intéressantes pour les annales de l'église et de l'art.

Les origines de la peinture chrétienne sont obscures. On ne saurait affirmer qu'au Ier siècle de l'église l'usage ou même l'idée de retracer les personnages, les événemens ou les symboles de la religion fût en grande faveur. Il semble que la haine judaïque pour les images taillées et le spiritualisme naturel aux adorateurs de Dieu en esprit et en vérité dussent éloigner les premiers chrétiens de toute curiosité pour l'expression visible des objets miraculeux de la foi. Ces moyens imitatifs durent même inspirer à quelques-uns une répugnance scrupuleuse dont l'excès a plus tard donné naissance au fanatisme des iconoclastes. Des écrivains sacrés ont, il est vrai, prétendu que Jésus-Christ, ayant imprimé sa face sur un morceau d'étoffe, l'envoya à Abgare, roi ou satrape d'Édesse, ne pouvant de sa personne se rendre auprès de lui, et que ce portrait authentique se conservait encore dans cette ville au VIIe, d'autres disent au Xe siècle (1). On a aussi raconté qu'une femme pieuse aurait essuyé le front du Fils de l'homme montant au Calvaire, et le mouchoir dont elle s'était servie, marqué d'une empreinte miraculeuse, serait l'origine de toutes ces *véroniques* (2) ou *vraies images* du Sauveur conservées dans plus d'un sanctuaire. La crédulité a enchéri sur cette légende et montré l'empreinte de toute la personne du Christ sur ces linceuls qu'on nomme suaires, et qui sont plus multipliés qu'il ne faudrait pour leur authenticité. C'est encore ainsi que Nicodème aurait, au dire des gens de Lucques, sculpté d'après nature la tête du Christ au tombeau, et son ouvrage, conservé au moins depuis le VIIIe siècle, serait ce *saint Voult* de Lucques,

(1) La correspondance entre le Christ et Abgare est elle-même tenue maintenant pour apocryphe, et d'ailleurs elle ne parle pas du portrait.

(2) Ce mot, mal forgé pour exprimer une vraie image, est devenu un nom propre, un homonyme de *Bérénice*, nom de l'hémorroïsse de l'Évangile, qui serait pour les uns la femme au mouchoir, et qui selon les autres aurait fait couler en bronze une statue de Jésus-Christ. Cette statue invraisemblable aurait été brisée sous Julien l'Apostat. De tout cela, le martyrologe a gardé une sainte Véronique. Quant aux véroniques-images, en France seulement, quatre villes au moins prétendaient posséder une de ces *saintes faces*. Quatorze bulles avaient, dit-on, certifié véritable celle de Toulouse, tandis que celle de Turin n'avait que quatre bulles en sa faveur. On dit que le Vatican et Saint-Jean-de-Latran gardent aussi de ces sortes de reliques, sans compter bien d'autres églises. Une statue de sainte Véronique est à l'entrée du confessionnal de saint Pierre.

flottantes. Quelques-unes sont fort belles, comme la *Teudora* et la *Dionysas* de Saint-Prétextat; ces *orante* (ainsi parlent les Italiens) personnifient la prière ou l'âme chrétienne qui s'élève vers Dieu après la mort. Dans la quatrième chambre de Saint-Calixte, une niche à droite offre aux yeux l'Orphée qui, la lyre en main, charme les bêtes sauvages, et au-dessus de l'arceau une vierge assise tenant sur ses genoux un enfant qui paraît bien avoir une douzaine d'années. Les rois qui lui rendaient hommage ont disparu. A gauche, le prophète Michée prédit la nativité; à droite, Moïse, frappant le rocher, montre que c'est là la source du fleuve qui couvrira la terre. Tous ces sujets sont traités dans le style antique; tout, jusqu'aux vêtemens et aux accessoires, semble grec, et la Vierge est un profil de femme assise et drapée. Celle de Sainte-Agnès, peinte avec soin, parée d'un collier de perles, les bras en *orante*, a devant elle un enfant debout, à la tête carrée, et dont les cheveux sont coupés à la manière des jeunes Romains. Elle a les yeux d'une femme du Trastevere. Malgré certaines invraisemblances, on peut la prendre pour la mère du Christ. Le père Marchi voudrait qu'elle fût du second siècle, et dans tous les cas antérieure au concile d'Éphèse, qui passe pour avoir autorisé la peinture de la Vierge (431). Ce groupe est cependant entre deux monogrammes regardés comme les signes d'une date plus récente. En général, les sépultures antérieures au IVe siècle n'offriraient pas aisément d'évidentes preuves du culte de la Vierge, ainsi qu'on l'avait espéré d'abord, et généralement, avant de chercher dans les catacombes des lumières sur l'histoire de la dogmatique, il faudrait avoir déterminé avec certitude l'âge des diverses peintures qu'on prendrait pour objet d'étude. Un livre intéressant et judicieux, publié sur cette matière par un prêtre catholique anglais (1), ne nous paraît constater expressément que deux choses, l'ancienneté de l'usage de prier pour les morts et celle de la hiérarchie des évêques, prêtres, diacres et néophytes. Les catacombes n'offrent pas de témoignage direct de la suprématie des papes. Quelques-uns sont nommés sans distinction particulière. Les titres d'EPISC. et de MARTYR sont seuls donnés dans le cimetière de Saint-Calixte aux papes Éleuthère, Fabien, Anthère, Lucius, etc. (2), et même on montre quelque part saint Alexandre placé le second après un évêque.

(1) Le révérend John Spencer Northcote.

(2) Le titre de *papa* n'aurait d'ailleurs rien de décisif, puisqu'au IVe siècle Prudence le donnait encore à l'évêque espagnol Valérien.

Rorantes saxorum apices vidi, optime papa.

(*Hymn.* XI.)

cepté avec une entière confiance le témoignage de cette Grèce crédule ou menteuse. Il nous faut donc d'autres données pour éclaircir les commencemens de l'art chrétien dans l'Occident. Ce qui vient d'être dit ne touche d'ailleurs qu'à deux ou trois portraits traditionnels. Rien encore sur la peinture d'histoire, dont nous ne séparons pas la peinture allégorique. De l'aveu à peu près unanime des historiens, l'introduction ou plutôt la renaissance de la peinture en Italie, au moins dans son application publique aux choses sacrées, devrait être attribuée à l'art byzantin, c'est-à-dire à l'art pratiqué par les mosaïstes de Constantinople. La mosaïque peut avoir en effet dessiné la première des figures sur les murs des églises telles que nous les connaissons, et elle a ainsi pu donner plus tard naissance à la peinture religieuse du moyen âge; mais d'abord, et sans encore contester l'hypothèse, est-il nécessaire de faire voyager la mosaïque d'Orient en Italie, où le goût et le talent n'en devaient pas avoir disparu? On montre à Ravenne des mosaïques du commencement du VIe siècle au plus tard, et la plus ancienne de Sainte-Marie-Majeure paraît antérieure à la mort du pape Sixte III, c'est-à-dire à l'année 440. Or il n'y avait pas à cette époque cinquante ans que l'empire d'Orient s'était séparé de celui d'Occident, il n'y avait guère qu'un siècle que Constantin avait fondé sa ville, et l'on doit faire remonter jusqu'à lui, ou du moins jusqu'à une époque très voisine de son règne l'ornementation de deux édifices aussi visiblement remplis de son souvenir que le baptistère de Latran et celui de Sainte-Constance. L'art de la mosaïque n'a donc pas dû cesser d'être pratiqué à Rome. Seulement il se peut qu'il ne fût exercé que par des Grecs, et le déclin de toutes choses en Italie fut si rapide que bientôt Constantinople dut attirer les meilleurs artistes. Le mouvement et le luxe d'un empire naissant donnaient à leur talent une impulsion nouvelle et un caractère local. Un style visiblement oriental prévalut dans la représentation des êtres et des faits de l'histoire sacrée. Il prit des formes fixes, s'assujettit à des règles et s'enferma dans un cadre hiératique tout à fait contraire aux libertés que se donnait l'art gréco-romain. Ainsi Byzance a pu dans la suite, par son influence et son exemple, modifier et déterminer jusqu'en Italie, et plus loin encore, le système de décoration graphique des voûtes et des absides de nos temples. Une étiquette religieuse très précise et très détaillée gouvernait en effet dans le monde gréco-asiatique l'imagination des peintres d'église. La foi avait son dessin officiel, à peu près comme chez les modernes le blason. Non-seulement on retrouve les marques de ce formalisme en Italie jusqu'au temps de Cimabué, mais il se montre encore intact et inviolable dans l'Orient chrétien. Depuis que M. Didron a rapporté du

puis Jésus-Christ rend la vue aux aveugles : c'est le monde tiré des ténèbres du péché. Cette première moitié du bas-relief est séparée de l'autre par une figure nue entre deux lions. C'est Daniel ou plutôt une image générale soit de la Passion, soit des persécutions et des martyres. Ce motif, qui se retrouve souvent, ne paraît être là que pour diviser les deux compartimens; du moins il ne se place pas naturellement dans la série des scènes qu'il interrompt. La première à droite est le changement de l'eau en vin et la résurrection de Lazare, ce qui signifie clairement la conversion des infidèles et la renaissance à une nouvelle vie; puis, au-dessous, saint Pierre est emmené par des Juifs en présence de Jésus-Christ, et immédiatement après Moïse fait jaillir du rocher la source où s'abreuvent les Hébreux. Cette dernière partie a trait de toute évidence à la fondation de l'église et à la propagation de la foi par une voie miraculeuse. Sous le rapport de l'art, ce tombeau n'a guère d'autre mérite que la clarté dans l'expression littérale. L'œuvre est d'ailleurs grossière, et ne dénote qu'une certaine facilité de main; mais c'est un des exemples les plus notables et les plus démonstratifs du système iconographique adopté par les artistes et probablement aussi par les docteurs de cet âge du christianisme.

D'autres sculptures sépulcrales confirment et complètent le sens de celle-là. Il est toujours à remarquer que les scènes préliminaires de la Passion sont indiquées avec ménagement; les outrages que subit le Christ sont adoucis, et la Passion elle-même est figurée soit par le sacrifice d'Abraham, soit tout simplement par la croix au monogramme de Constantin. Souvent le Christ est représenté par un jeune homme, presque un impubère romain. Quelques emblèmes païens, par exemple celui d'une vendange par de petits génies entourés d'une treille, continuent d'être appliqués au christianisme. On a vu que la métaphore de la vigne du Seigneur permettait cette transposition d'un emblème emprunté à la partie mystérieuse du culte de Bacchus.

La nombreuse collection d'inscriptions réunies au palais de Latran, dans la galerie extérieure du premier étage, donnerait lieu à une foule d'observations intéressantes; mais elles ne sont pas de ma compétence. La science inductive qu'on appelle l'épigraphie a pris de nos jours un développement et une importance que les travaux de M. De Rossi ne peuvent qu'accroître. Parmi les intéressantes remarques que j'ai entendues de sa bouche, une doit être notée : c'est l'absence de toute désignation de maître et d'esclave dans les inscriptions tumulaires des chrétiens. Serait-ce la juste application du verset qui promet, au nom du Seigneur, la même récompense pour le bien accompli dans la servitude comme dans la liberté, ou

artis morientis. Il se peut encore qu'une religion nouvelle, fort occupée d'ailleurs à se soutenir et à se propager, hésitât à faire ouvertement usage d'un art en déclin. Elle cherchait peu les regards du public. Son esprit même ne la portait pas à revêtir ses croyances du prestige du dessin et de la couleur. Pour attirer l'attention en parlant aux yeux, il aurait fallu ne pas la craindre. Attendons-nous donc à voir les chrétiens ne manifester que par de rares essais le désir de prêter un corps et une figure à leurs dogmes et à leurs traditions, et si, malgré tant d'obstacles, ce goût de réalisation sensible des idées spirituelles s'est fait jour parmi eux, ne nous étonnons pas qu'il ait d'abord paru timide et voilé, qu'en cherchant à satisfaire de secrètes sympathies il ait tâché de se dissimuler à la malveillance, qu'il ait enfin réfléchi les scrupules et les craintes d'une société naissante et menacée qui doutait encore de ses droits et de son sort, qui même ne savait pas bien ce que lui permettaient la foi ni la prudence. Les idées sur ce point tardèrent à se fixer. Peu après la fin du IIIe siècle, un concile d'Eliberis interdisait de retracer sur les murailles des églises ce qui est objet de culte et d'adoration, *quod colitur et adoratur.* Quoique les images peintes aient toujours excité moins d'ombrages que les images taillées qui rappelaient les idoles primitives, l'église n'a pas admis sans hésitation la représentation de la Divinité; il est douteux qu'elle l'ait jamais formellement encouragée; jusque dans le XVIIe siècle, on a cru convenable d'interdire au pinceau ou au ciseau toute figure de la Trinité. Il a bien fallu, sur l'autorité de Michel-Ange et de Raphaël, tolérer la personnification du Dieu créateur dans les scènes de la Genèse et de l'Exode : la colombe et les langues de feu ont, conformément au Nouveau Testament, annoncé la présence du Saint-Esprit; mais l'essence divine dans sa triple personne n'a guère été rendue sensible aux yeux que par des simulacres qu'excusait leur vétusté. On trouverait difficilement, en France du moins, des théologiens éclairés qui autorisassent formellement la représentation de la Trinité. L'un d'eux, après avoir rappelé que le concile de Trente ne parle que des figures de Jésus-Christ et des saints, raconte que Bossuet, dans son diocèse, faisait attacher à la muraille une grande image où était représenté le sujet de la leçon; « mais, lorsqu'on expliquait la sainte Trinité, on ne montrait aux enfans aucune figure pour leur faire entendre que ce grand mystère ne peut être aperçu par les sens, mais par l'esprit seul que la foi éclaire. »

On conçoit que les anciens n'eussent pas tous la même délicatesse de spiritualisme. Les imaginations asiatiques étaient naturellement portées à aimer les images, si l'on en juge par le soin qu'ont pris le judaïsme et le mahométisme de les leur interdire. Dans le

monde gréco-latin, la liberté de l'art était consacrée par les mœurs. En aucun temps d'ailleurs, aucune interdiction n'a dû s'appliquer à l'humanité du Christ, et lorsqu'on eut, dans le second et même dès le premier siècle, essayé de rappeler par des portraits ou des emblèmes le souvenir de chrétiens éminens, de martyrs qui devaient un jour être honorés comme des saints, lorsqu'on eut commencé de figurer les dogmes de la foi qu'ils avaient confessée par quelques images bibliques, il était difficile qu'on ne fût pas presque aussitôt conduit à représenter, au moins symboliquement, le Sauveur en personne dans les œuvres de sa vie terrestre. Bientôt on s'enhardit à le peindre directement, quoiqu'on écartât, pendant longtemps du moins, certains traits qui auraient rendu trop vivement les plus reconnaissables et les plus émouvantes réalités du récit évangélique. Ainsi s'expliquent les caractères les plus frappans des premières peintures des catacombes. La pensée en est chrétienne, quoiqu'elle ne le soit pas librement, hardiment, et qu'elle évite avec une crainte peut-être systématique de rappeler patemment les grandes scènes du christianisme. L'art est païen, c'est-à-dire qu'il continue l'art de l'antiquité; il suit, pour les formes et même pour la composition, les procédés et les conventions du métier qui avait, au dire de Pline, remplacé à Rome l'art importé de Corinthe et d'Athènes. Par quelques détails seulement, ce premier style chrétien décèle ce qu'il a de nouveau. Il dissimule quelquefois jusqu'aux sujets sacrés qu'il retrace. Il est en général obscur, monotone et peu original. Tel qu'il est cependant, et malgré des signes d'indécision, de routine et de décadence, il se ressent de son origine; il vient de l'ancienne Grèce, si supérieure à la nouvelle; il est de plus noble extraction que l'art de Byzance. S'il n'eût jamais été modifié ou plutôt remplacé par celui-ci, s'il avait pu se maintenir dans sa tradition, persister dans sa voie, en s'identifiant de plus en plus avec les souvenirs et les pensées de la religion, on se demande s'il ne serait pas arrivé directement à cet art composite, à ce savant mélange d'imitation et d'inspiration, de science et de nouveauté, dont la *Transfiguration* de Raphaël est le type accompli; mais puisqu'une décadence rapide devait conduire à une interruption inévitable dans la tradition du goût, puisque la peinture, comme toute chose, devait traverser l'épreuve du moyen âge, il est heureux qu'elle ait eu le temps d'être un moment antique et chrétienne, il est heureux qu'à l'époque où l'on ne pouvait avoir d'art public, on ait essayé de se créer un art clandestin dans les ténèbres des catacombes. Là donc il faut chercher le véritable style chrétien primitif, là uniquement on peut découvrir les premières traces des efforts de l'imagination des fidèles pour sanctifier un mode d'expression créé par le génie de l'antiquité profane.

taines fables de Deucalion, d'Hercule, de Jason, de Mercure Criophore, des motifs déjà connus d'agencement et de dessin.

Pour les attitudes et les accessoires, elle ne s'écarte pas des modèles convenus que les décorateurs avaient pour ainsi dire dans la main. Lorsqu'il faut décidément inventer, et que l'image doit être exclusivement chrétienne, l'embarras est visible. On s'aperçoit que le temps n'est point passé où une religion enseignée par des pauvres et des ignorans, au nom d'un Dieu frappé de toutes les misères humaines, repoussait avec scrupule ou dédain l'idée de parler aux sens et d'éblouir par le dehors. Ainsi, prenant à la lettre un verset d'Isaïe, on allait jusqu'à vouloir que le Messie fût *sans beauté et sans éclat*, puisqu'*il n'avait rien qui attirât l'œil* (1). Qu'importait d'ailleurs son image ? Il se peignait dans sa parole.

Cette indifférence aux choses extérieures ne pouvait être ni populaire ni durable. Des générations formées par la Grèce ne pouvaient longtemps mépriser l'expression par la forme. Le goût, l'habitude, l'esprit de l'antiquité reprit le dessus; on voulut représenter ce qu'on croyait, mais une représentation directe, une imitation littérale des choses sacrées n'était ni sûre ni facile. Les chrétiens de Rome ne se retraçaient pas aisément la vérité des scènes de l'Évangile. Quelle image pouvait se faire du Christ et de sa mère, de saint Jean-Baptiste, d'Abraham ou d'Élie, un Romain, un gentil, qui ne connaissait ni Jérusalem ni le désert? Au témoignage de saint Augustin, la figure de Jésus et de Marie était demeurée entièrement ignorée. Les formes de l'art, étroitement liées aux idées du paganisme, ne pouvaient être employées sans profanation qu'à la faveur du symbolisme. Depuis longtemps, les sujets mythologiques n'étaient plus heureusement que les emblèmes de certaines idées morales. Les fables de Psyché, d'Adonis, etc., les scènes du culte de Bacchus ne figuraient par exemple sur les tombeaux que comme expression des mystères de la mort et de la vie. A défaut des choses mêmes, le procédé pouvait être imité; rien n'était davantage dans le génie antique, dont sous ce rapport l'esprit judéo-chrétien était loin de s'écarter. Il était, lui aussi, essentiellement figuratif et parabolique. Il fut donc naturel de débuter dans l'iconographie religieuse par le symbole. L'agneau, la colombe, le poisson, etc., furent les premiers signes auxquels s'arrêta d'abord un art timide; mais on ne tarda pas à vouloir des représentations plus animées et plus humaines. C'est alors qu'on chercha dans la tradition des personnages et des

(1) LIII, 2. Cf. LII, 13-16. Cette tradition semble d'ailleurs la plus ancienne. Elle a pour elle Justin, Irénée, Origène, Cyrille, Clément d'Alexandrie, et elle est adoptée et motivée par saint Augustin. Ce n'est guère qu'avec saint Jérôme et saint Jean Chrysostome que les idées commencent à changer sur ce point.

scènes qui pussent assez exactement se rapporter aux dogmes dont on voulait une image parlante. On en prit dans l'Ancien Testament, on en prit dans le Nouveau, on en prit même dans la mythologie : Isaac sacrifié par son père ou Moïse faisant jaillir la source du rocher, puis le bon pasteur de la parabole rapportant sa brebis, puis Orphée attirant et apprivoisant à sa voix les animaux sauvages, purent être également la figure de Jésus-Christ. Il serait précieux de pouvoir dire par laquelle on commença de ces trois classes d'allégories. Ce qui se peut assurer, c'est qu'elles précédèrent toute représentation directe, tout portrait des personnes et des choses de l'Évangile; mais lors même qu'on en vint là et qu'on essaya la peinture historique de la religion, on ne s'attacha pas à la ressemblance, on ne chercha pas la fidélité, et les figures du Christ par exemple furent pour la plupart aussi arbitraires que le sont les personnages bibliques des peintres hollandais. Jésus-Christ devint souvent un jeune Romain, désigné par certains accessoires ou par la composition du tableau à ceux-là seulement qui étaient avertis. Ce n'est que postérieurement et peut-être assez tard qu'on s'est rapproché d'un certain type nazaréen dont les catacombes nous offrent deux ou trois exemplaires encore assez différens entre eux; mais pendant longtemps aucune pensée de réalisme, comme on dit aujourd'hui, ne parut se mêler à la peinture religieuse. La majorité des plus anciennes décorations des catacombes permettrait presque de supposer que pour ceux qui les ont exécutées le symbolisme chrétien est resté une énigme. On dirait que des hommes de métier ont été appelés à reproduire des types connus, des figures usuelles, dont la disposition seule avait un sens pour les initiés. Ils peignaient peut-être ce qu'on leur commandait sans en deviner la pensée secrète, la valeur emblématique. C'est ainsi que dans la catacombe de Saint-Calixte un Christ enseignant est assis au milieu d'auditeurs de tout âge, comme lui en costume romain, semblable de tout point à un rhéteur dans son école, et le tableau est entouré en demi-cercle d'une vigne dont les fruits sont recueillis par des génies. Le premier artiste venu aurait pu, quelle que fût sa religion, dessiner cette grande composition.

C'était encore une idée païenne que la jeunesse fût l'attribut de la Divinité, et la personne du Christ a été rajeunie quelquefois, comme dans le tombeau de G. Bassus, préfet de Rome, mort vers 359 (1). D'autres fois aussi on a emprunté les détails de la chevelure et certains accessoires aux images classiques de Jupiter, comme

(1) Il a été découvert en 1595 dans la partie la moins ancienne des *grotte vaticane*, siége du confessionnal de saint Pierre.

pour justifier d'avance l'invocation de Dante *au Jupiter suprême que nous avons crucifié sur la terre.*

Nous comprendrons mieux ces premiers tâtonnemens de l'art chrétien en regardant de plus près aux peintures des catacombes. On dit que celles de Naples portent des marques encore plus visibles de l'antiquité païenne. Celles de Rome nous apprendront déjà beaucoup en ce sens, et elles commencent à être mieux connues. On doit se souvenir qu'une partie seulement, le tiers peut-être, en a été explorée, et les peintures que nous cherchons sont rares. Presque toutes les parois de ces interminables galeries ont conservé la couleur brun grisâtre du péperin. Seulement dans quelques celles ou chapelles fort espacées entre elles, la voûte est enduite de stuc ainsi que l'enfoncement ou demi-lune des niches sépulcrales. Ce sont ces surfaces concaves ou planes que couvrent souvent des dessins légers d'un bon goût d'ornementation, ou même des sujets emblématiques et des images mystérieusement religieuses. On s'accorde à regarder comme postérieures au IIIe siècle celles de ces peintures où se voient des lettres grecques, X et P, qui représentent les deux premières du nom du Christ (*Ch* et *R*), et l'X figurait en même temps la croix; ce monogramme est réputé celui de Constantin. Naturellement l'expression pittoresque des idées chrétiennes doit être plus explicite et plus claire à partir du moment où elles sont les dogmes de la religion de l'état. Cependant, à toute époque, le symbolisme remplace presque partout la représentation directe. Les sujets sont en général tirés de l'Ancien Testament; or il est difficile de supposer que les néo-chrétiens prissent pour objet habituel de leur pensée et de leur culte Moïse frappant le rocher, Daniel dans la fosse aux lions, Jonas englouti par la baleine ou se reposant, après être sorti de Ninive, sous le lierre miraculeux dont certains interprètes font un palma-christi. De ces trois images, la première devait désigner la fondation de l'église, la seconde la passion de Jésus-Christ ou celle des premiers martyrs, la troisième, empruntée à une comparaison évangélique (Matt., XII, 39), la sainte paix qui attend le fidèle jouissant des fruits de la vigne du Seigneur. La figure du bon pasteur se rencontre, comme on l'a dit, plus d'une fois; mais, quoique ce soit un souvenir du Nouveau Testament, elle représente paraboliquement le Sauveur des hommes en empruntant une disposition de l'art antique, celle du faune à la chèvre ou de certaines statues de Bacchus. Le goût allégorique est poussé si loin que l'on rencontre jusqu'à des personnages mythologiques comme Orphée et peut-être Mercure et Pluton. A peine voit-on çà et là quelque chose comme l'adoration des mages, ou telle figure de femme qui pourrait être la Vierge. On a même pu croire qu'une sorte d'incertitude

saint Pierre risquait fort d'être imité encore plus souvent que son martyre.

La personne même du Messie se voit cependant quelquefois dans les catacombes. C'est tantôt la figure en pied d'un jeune homme en tunique, et peut-être alors n'est-ce qu'un symbole, la parfaite et éternelle jeunesse étant pour les anciens le signe et l'emblème de la Divinité; tantôt, mais rarement, c'est une tête au visage un peu plein, plus âgée, d'une expression calme et douce, avec une barbe quelquefois très légère, les cheveux un peu longs, séparés sur le front à la nazaréenne, et qui ne s'éloigne pas absolument de la ressemblance traditionnelle du Christ. Il n'y en a guère que deux, l'un à Saint-Calixte, l'autre à Saint-Pontien, qui, par l'expression et le style, semblent satisfaire le goût moderne. La dernière a quelque chose de byzantin. On croit apercevoir dans l'une et l'autre quelque imitation du portrait tracé dans la fausse lettre de Lentulus. A Saint-Calixte encore, un profil en mosaïque, avec la barbe et les cheveux rubescens, figure juive et moutonnée, est plus curieux qu'agréable. Il n'y aurait de vraiment beau qu'un autre profil modelé en terre cuite, dont le dessin et le caractère attesteraient soit une inspiration élevée, soit l'imitation d'un type dignement conçu et fidèlement transmis; mais on ignore l'âge de cette précieuse image, qui n'appartient pas nécessairement aux catacombes, quoiqu'elle ait été trouvée dans le voisinage de celle de Sainte-Agnès. Dans les compositions où figure le Christ, il n'est pas caractérisé par des signes constans ni par la même physionomie (1). Le nimbe est presque toujours absent, quelquefois il a été ajouté après coup. Très souvent Jésus est désigné par un manuscrit roulé qu'il porte à la main ou par deux cistes ou corbeilles dans lesquels les livres sacrés étaient placés. Enfant dans la belle peinture de Saint-Prétextat, il est presque partout ailleurs un jeune homme; il est un vieillard dans la chapelle de l'agape de Sainte-Agnès. Il n'est guère représenté que discutant avec les docteurs, ressuscitant Lazare ou présidant à la cène. Le personnage de saint Pierre est constamment signalé par une tête chauve, un air de vieillesse, un bâton à la main. Paul, à Saint-Sixte, a des sandales et tient un *volumen* ou manuscrit roulé. Ailleurs il porte une épée. Les figures de la Vierge sont moins caractérisées et plus douteuses. La *Mitertheu,* comme elle est nommée au cimetière de la Madone (2), n'était pas alors la favorite de la peinture ainsi qu'elle l'est devenue. Il ne faut pas la chercher dans ces femmes dont les bras sont ouverts et les robes

(1) « Ipsius Domini facies carnis innumerabilium cogitationum diversitate variatur et fingitur. » (Aug., *De Trin.*, IV.)

(2) *Della Madonna della Stella,* dans la Voie Appienne.

flottantes. Quelques-unes sont fort belles, comme la *Teudora* et la *Dionysas* de Saint-Prétextat; ces *orante* (ainsi parlent les Italiens) personnifient la prière ou l'âme chrétienne qui s'élève vers Dieu après la mort. Dans la quatrième chambre de Saint-Calixte, une niche à droite offre aux yeux l'Orphée qui, la lyre en main, charme les bêtes sauvages, et au-dessus de l'arceau une vierge assise tenant sur ses genoux un enfant qui paraît bien avoir une douzaine d'années. Les rois qui lui rendaient hommage ont disparu. A gauche, le prophète Michée prédit la nativité; à droite, Moïse, frappant le rocher, montre que c'est là la source du fleuve qui couvrira la terre. Tous ces sujets sont traités dans le style antique; tout, jusqu'aux vêtemens et aux accessoires, semble grec, et la Vierge est un profil de femme assise et drapée. Celle de Sainte-Agnès, peinte avec soin, parée d'un collier de perles, les bras en *orante*, a devant elle un enfant debout, à la tête carrée, et dont les cheveux sont coupés à la manière des jeunes Romains. Elle a les yeux d'une femme du Trastevere. Malgré certaines invraisemblances, on peut la prendre pour la mère du Christ. Le père Marchi voudrait qu'elle fût du second siècle, et dans tous les cas antérieure au concile d'Éphèse, qui passe pour avoir autorisé la peinture de la Vierge (481). Ce groupe est cependant entre deux monogrammes regardés comme les signes d'une date plus récente. En général, les sépultures antérieures au IVe siècle n'offriraient pas aisément d'évidentes preuves du culte de la Vierge, ainsi qu'on l'avait espéré d'abord, et généralement, avant de chercher dans les catacombes des lumières sur l'histoire de la dogmatique, il faudrait avoir déterminé avec certitude l'âge des diverses peintures qu'on prendrait pour objet d'étude. Un livre intéressant et judicieux, publié sur cette matière par un prêtre catholique anglais (1), ne nous paraît constater expressément que deux choses, l'ancienneté de l'usage de prier pour les morts et celle de la hiérarchie des évêques, prêtres, diacres et néophytes. Les catacombes n'offrent pas de témoignage direct de la suprématie des papes. Quelques-uns sont nommés sans distinction particulière. Les titres d'EPISC. et de MARTYR sont seuls donnés dans le cimetière de Saint-Calixte aux papes Éleuthère, Fabien, Anthère, Lucius, etc. (2), et même on montre quelque part saint Alexandre placé le second après un évêque.

(1) Le révérend John Spencer Northcote.

(2) Le titre de *papa* n'aurait d'ailleurs rien de décisif, puisqu'au IVe siècle Prudence le donnait encore à l'évêque espagnol Valérien.

Rorantes saxorum apices vidi, optime papa.

(*Hymn.* XI.)

V.

Je ne crois pas m'être sensiblement écarté des idées qui prévalent aujourd'hui dans la science, car il y a, depuis le père Marchi, une vraie science des catacombes. Ce n'est qu'au XIXe siècle, chose assez étrange, qu'on s'en est sérieusement occupé, et il fallait pour y réussir, pour s'y livrer seulement, la révolution qui, au commencement du siècle, s'est faite, jusque parmi les catholiques, dans la manière de considérer la religion. Ce qu'on peut appeler le sentiment esthétique de la religion, développé et presque découvert par M. de Chateaubriand, a fait pénétrer dans l'église un peu de critique historique. Elle est revenue à ses plus beaux souvenirs, et, quoique l'archéologie soit loin d'être florissante à Rome, il y reste un antiquaire éminent que la foi ne peut désavouer, dont la science doit s'enorgueillir. M. De Rossi, quand on l'entend, intéresse l'esprit, persuade la raison, captive la confiance par la sûreté et l'originalité du savoir, par la clarté et la sagesse des interprétations, enfin par cette union d'une sagacité supérieure et d'une probité parfaite qui ne sont pas moins nécessaires l'une que l'autre à l'érudit digne de ce nom. C'est une bonne fortune que de pouvoir visiter avec lui ce musée religieux de Latran, dont il est le créateur; nous allons y retourner sous sa conduite.

Des tombeaux et des inscriptions composent ce musée presque tout entier. Parmi les premiers, un sarcophage découvert près du confessionnal de saint Paul, et qui ne peut remonter plus haut que le règne de Théodose, donne, dès l'entrée, un excellent échantillon du symbolisme chrétien dans le dernier tiers du IVe siècle. Sur la face antérieure, une série de figures et de sujets forment un bas-relief compliqué et significatif d'une exécution assez rude. Ce sont d'abord trois vieillards à peu près semblables. Un d'eux est assis entre les deux autres, dans l'attitude de la bénédiction. L'emblème est manifeste : c'est la Trinité. Elle est comme en action pour la création de l'homme. Puis un vieillard, évidemment une des trois personnes divines (on veut que ce soit le Verbe personnifié, mais bibliquement il me semble que ce pourrait être Dieu le père), se tient auprès d'Ève, nouvellement créée (je l'ai prise pour Adam), et plus loin le même personnage signifie à nos premiers parens l'arrêt de proscription qui suit leur péché. Cette première ligne de sculptures contient donc tout le fondement de la religion : la création et la chute. Au-dessous vient l'incarnation, comme l'effet suit la cause. La Vierge et l'enfant reçoivent les hommages des rois d'Orient;

puis Jésus-Christ rend la vue aux aveugles : c'est le monde tiré des ténèbres du péché. Cette première moitié du bas-relief est séparée de l'autre par une figure nue entre deux lions. C'est Daniel ou plutôt une image générale soit de la Passion, soit des persécutions et des martyres. Ce motif, qui se retrouve souvent, ne paraît être là que pour diviser les deux compartimens; du moins il ne se place pas naturellement dans la série des scènes qu'il interrompt. La première à droite est le changement de l'eau en vin et la résurrection de Lazare, ce qui signifie clairement la conversion des infidèles et la renaissance à une nouvelle vie; puis, au-dessous, saint Pierre est emmené par des Juifs en présence de Jésus-Christ, et immédiatement après Moïse fait jaillir du rocher la source où s'abreuvent les Hébreux. Cette dernière partie a trait de toute évidence à la fondation de l'église et à la propagation de la foi par une voie miraculeuse. Sous le rapport de l'art, ce tombeau n'a guère d'autre mérite que la clarté dans l'expression littérale. L'œuvre est d'ailleurs grossière, et ne dénote qu'une certaine facilité de main; mais c'est un des exemples les plus notables et les plus démonstratifs du système iconographique adopté par les artistes et probablement aussi par les docteurs de cet âge du christianisme.

D'autres sculptures sépulcrales confirment et complètent le sens de celle-là. Il est toujours à remarquer que les scènes préliminaires de la Passion sont indiquées avec ménagement; les outrages que subit le Christ sont adoucis, et la Passion elle-même est figurée soit par le sacrifice d'Abraham, soit tout simplement par la croix au monogramme de Constantin. Souvent le Christ est représenté par un jeune homme, presque un impubère romain. Quelques emblèmes païens, par exemple celui d'une vendange par de petits génies entourés d'une treille, continuent d'être appliqués au christianisme. On a vu que la métaphore de la vigne du Seigneur permettait cette transposition d'un emblème emprunté à la partie mystérieuse du culte de Bacchus.

La nombreuse collection d'inscriptions réunies au palais de Latran, dans la galerie extérieure du premier étage, donnerait lieu à une foule d'observations intéressantes; mais elles ne sont pas de ma compétence. La science inductive qu'on appelle l'épigraphie a pris de nos jours un développement et une importance que les travaux de M. De Rossi ne peuvent qu'accroître. Parmi les intéressantes remarques que j'ai entendues de sa bouche, une doit être notée : c'est l'absence de toute désignation de maître et d'esclave dans les inscriptions tumulaires des chrétiens. Serait-ce la juste application du verset qui promet, au nom du Seigneur, la même récompense pour le bien accompli dans la servitude comme dans la liberté, ou

de celui qui efface dans l'homme nouveau la différence entre le Juif et le gentil, le barbare et le Scythe, le libre et l'esclave (1)? On voudrait le croire, et dater de là l'effacement de l'esclavage, au moins dans la mort. Il vaudrait la peine de prouver que les lieux séparés pour la sépulture des esclaves, que les *puticoli* où l'on jetait leurs cadavres (2), n'existaient pas pour les chrétiens. Ce titre de noblesse du christianisme mériterait d'être retrouvé.

Il va sans dire qu'un sentiment religieux anime toutes ces pierres sépulcrales. La mort ne s'y montre qu'accompagnée de la foi dans la véritable vie. Rarement la pensée en est très développée. Jamais, pour la confirmer, de citation de l'Écriture, ce qui mérite d'être remarqué; le plus souvent l'*in pace* sacramentel, ou bien une colombe tenant le rameau dans son bec, la feuille de lierre, symbole d'immortalité parce qu'elle ne se flétrit pas, quelquefois l'A et l'Ω. Les conclusions un peu rigoureuses des meilleurs critiques ne nous laissent d'ailleurs que bien peu d'inscriptions des premiers siècles où les espérances de la foi, le mépris de cette vie, la passion de l'autre soient explicitement rendus. Ces sentimens ne s'y traduisent que par un mot. On voudrait rencontrer à Rome plus d'occasions de comparer, dans leurs monumens respectifs, la sagesse antique et l'enthousiasme chrétien. Peut-être le contraste n'est-il nulle part plus saillant que dans le cimetière de Saint-Calixte, où l'on est surpris de rencontrer tout à coup des sépultures païennes au milieu des monumens de la foi. On a, pour en expliquer la présence, supposé que la galerie creusée par les fidèles s'était accidentellement rencontrée, comme un boyau de mine, avec un ancien caveau romain. Enfin les tombeaux sont là, ils occupent une chambre à deux *arcosolia*. Un distique annonce que l'un est la sépulture de Vincentius, prêtre de Sabasis (3); l'inscription de l'autre, où reposait sa femme Vibia, est ainsi conçue : « Vincentius, visite souvent un jour ce que tu vois. Beaucoup m'ont précédée, tous viendront, je les attends. Mange, bois, joue et viens à moi. Tant que tu vivras, fais le bien; tu n'emporteras que cela avec toi. » On voit que l'idée morale et même religieuse n'est pas absente de cette inscription, toute mondaine qu'elle semble. Les peintures voisines ne sont pas non plus sans valeur pour l'art et la pensée. D'abord Vibia est enlevée par Pluton sur un quadrige dont Mercure conduit à pied les chevaux; puis elle est amenée devant le tribunal sur lequel siégent *Dispater* (4) et sa déesse. Près de Vibia se tient Alceste, symbole de

(1) Ephes., VI, 8. Coloss., III, 10.
(2) Ou *puticulæ*. (Varron. L. L. V, 25.)
(3) Sabasius, [illegible] mystères.
(4) Sans dou[illegible] des noms de Jupiter.

l'épouse fidèle. A droite sont les trois Parques, *tria Fata*, belles d'attitude et de style. Enfin Vibia, jugée, est introduite, par un personnage inscrit sous le nom de *Bonus Angelus*, au banquet mystique de sept convives, sept élus, sept sauvés apparemment, car une inscription les qualifie de *bonorum judicio judicati*. Il y a aussi la représentation d'un repas funèbre donné par Vincentius à *Septe (m) pii sacerdotes*.

Ces images sont si visiblement emblématiques qu'on a voulu même y voir, avec Raoul Rochette, le symbole d'un autre symbole, et comme une traduction figurée des images chrétiennes. Ce serait en vérité abuser de l'allégorie, et le voisinage tant de la sépulture d'un prêtre de Mithra que de la figure d'une femme couronnée qui passe pour Vénus rend ces hypothèses bien invraisemblables. Pourquoi ne pas accepter le rapprochement fortuit ou calculé des deux philosophies de la mort qui se disputaient alors les esprits? On y peut noter une différence : c'est que, tandis que les chrétiens devaient attacher un sens littéral de réalité à quelques-uns de leurs symboles, les gentils, à cette époque, ne voyaient certainement dans les leurs que des fictions destinées à figurer des vérités mystérieuses. Au fond que savaient-ils les uns comme les autres de mieux que cette parole : « rien ne te suivra dans la mort que le bien que tu auras fait? »

Une des antiquités les plus précieuses du musée de Latran est la statue de saint Hippolyte. Regardée comme un monument du IIIe ou du IVe siècle, elle a une assez grande importance dans l'histoire de l'église et de la sculpture chrétienne, et cette importance n'a pu qu'augmenter depuis les controverses qui se sont élevées autour du nom d'Hippolyte.

Ce ne semblerait pas le lieu d'en traiter, si l'occasion ne nous tentait de montrer comment sur cette terre d'Ausonie la découverte et la présence des inappréciables débris que recèle un sol historique provoquent ou suggèrent des questions qui intéressent le passé et le présent, qui nous reportent aux discussions des premiers siècles chrétiens et s'étendent à celles du nôtre. Cette statue donc ressemble à celle d'un philosophe grec. C'est un personnage au front chauve, à la barbe assez touffue. Il porte la toge romaine pardessus le pallium grec. Son coude est appuyé sur un livre. Il est assis sur une chaise antique dans le style particulier à la *cathedra*, ou chaire cathédrale qui a donné leur titre aux églises épiscopales. Il se peut que le corps soit plus ancien que la tête, que celle-ci soit un morceau rapporté plus tard pour faire d'un philosophe un évêque, que même toute la statue, la tête comprise, ait été appliquée telle quelle d'un personnage à un autre pour perpétuer non la res-

semblance, mais la mémoire du saint dont on lui a donné le nom; mais elle était bien sûrement réputée la statue de saint Hippolyte, car le siége où le personnage est assis porte gravé sur le marbre d'un côté le catalogue de ses ouvrages, de l'autre le calendrier pascal tel qu'il l'a réformé. Le caractère de ses inscriptions ne peut être plus récent que le VIe siècle; mais la statue, en tant que commémorative de saint Hippolyte, ne peut être postérieure au IVe. Elle a été trouvée à l'ouest de Rome, en face de Saint-Laurent hors des murs, sur la Voie Tiburtine, à l'entrée d'un cimetière chrétien qui porte encore le nom de Saint-Hippolyte. Constantin le premier éleva des monumens religieux à cette place dans le champ appelé *Ager Veranus*. A cinq ou six lieues de Rome, non loin de l'embouchure du Tibre, il existe encore une tour Saint-Hippolyte. Elle est près de Porto, qui n'est presque plus une ville, et se réduit au palais et à l'église épiscopale, mais qui donne son titre à un des six cardinaux-évêques suburbicaires, considérés depuis plus de quinze siècles comme les suffragans, les conseillers et les électeurs du pontife romain. Et en effet les annales de l'église nomment un martyr Hippolyte, évêque de *Portus urbis Romæ:* c'était le port des bouches du Tibre depuis que l'ensablement de celui d'Ostia avait forcé Claude, puis Trajan à dériver les eaux du fleuve par un canal direct vers la mer. La comparaison et la discussion des textes qui mentionnent ce nom et de certains fragmens qui figurent dans les recueils établissent que ce père de l'église, renommé pour son savoir et ses écrits, était de Rome ou des environs, qu'il avait été disciple d'Irénée, disciple lui-même de Polycarpe, qui avait entendu saint Jean. Nommé évêque au commencement du IIIe siècle, sous Septime-Sévère, Hippolyte connut les papes Zéphyrin, Calixte, Urbain, Pontien, et, atteint comme ce dernier par les persécutions qu'ordonna l'empereur Maximin, il fut avec le pontife exilé en 235 dans l'île de Sardaigne, dont l'insalubrité proverbiale faisait assimiler cet exil à la peine capitale. Pontien y mourut en effet dans l'année, et ses restes furent rapportés dans les catacombes de Saint-Calixte par Fabien, qui bientôt lui succéda. Il se peut qu'Hippolyte eut le même sort, ou bien il obtint la permission de revenir, mais ce ne fut que pour mourir de la mort des martyrs, au plus tard en 238. En tout cas, il fut inhumé dans les catacombes de la route de Tibur, auxquelles il a laissé son nom.

C'est bien de cet évêque philosophe, écrivain, théologien, martyr et saint, que l'on voit à Latran la statue. Elle n'est pas un modèle de l'art, mais elle appartient encore au style de l'antiquité, et elle est à la fois la meilleure et la plus ancienne statue d'un personnage chrétien qui soit venue jusqu'à nous. De plus, dans la salle même

les préoccupations de l'art rétréci, amoindri, auquel on l'a condamné. Au lieu de demander aux régions qu'il parcourait de lui découvrir les ineffables mystères de ligne et de couleur par où la nature est toujours si belle, il semble qu'il ne les ait visitées que pour y trouver des sujets de tableaux : ici *les Musiciens russes*, là les *Arnautes en prière*, aujourd'hui *le Prisonnier*, une des meilleures toiles qu'on doive au jeune artiste.

La scène se passe dans la Haute-Égypte, sur le Nil, non loin du village de Louqsor, qui étale sur l'horizon l'imposante silhouette du palais d'Amenopht. Des Arnautes, bandits armés au service de l'intolérable despotisme des Turcs, ont arrêté un *cheik-el-beled*, nous dirions un maire de village, sans doute pour quelque refus d'impôt; ils lui ont lié les jambes, lui ont passé aux mains de lourds ceps de bois, l'ont jeté dans une barque et le conduisent, où? Près du *nazir* (percepteur), qui le fera battre jusqu'à ce qu'il ait payé vingt fois plus qu'il ne doit. L'un des Arnautes, assis sur le bastingage, impassible et accoutumé dès longtemps à de pareilles expéditions, détache, par un artifice hardi de peinture, son profil sévère sur les limpidités du ciel. Deux fellahs rament de toutes leurs forces, pendant qu'un jeune Arnaute impitoyable et gouailleur se penche vers le cheik, et, s'accompagnant d'un *tehegour*, lui chante à l'oreille je ne sais quelle raillerie insolente. En quelques coups de pinceau, M. Gérôme a parfaitement fait comprendre, pour qui sait regarder, l'état de l'Égypte, où une race rêveuse, douce, soumise, est torturée chaque jour par d'anciens vainqueurs plus grossiers, plus vicieux et moins intelligens qu'elle. La sévérité du dessin, les rapports des tons entre eux, qui arrivent à une bonne coloration générale, font de ce tableau une toile remarquable, que je préfère au *Déjeuner de Louis XIV*, où l'importance donnée à la nappe ouvrée qui couvre la table tend à en faire le *personnage* principal de la composition.

Les œuvres de M. Gérôme sont agréables; mais on y cherche en vain ce cachet d'art viril dont la formule manque aujourd'hui. Il eût pu la trouver, cette formule, j'en suis certain, s'il eût suivi imperturbablement la voie difficile, mais glorieuse, où il avait mis le pied en 1855. L'exemple qu'il eût donné n'aurait pas été perdu, on aime à le croire, pour l'école française, et nous n'assisterions pas à l'étrange déroute qu'il est impossible de ne point constater. Nulle direction générale, nulle entente des lois d'ensemble; chacun va au hasard, non pas où le mènent ses croyances, mais où le pousse son intérêt. La foi est mourante, le flambeau s'éteint. Tout le monde sait son métier, ceci n'est point douteux, mais nul ne sait s'en servir. Le talent perd en profondeur ce qu'il gagne en étendue; l'originalité réelle est rare; quant au génie, il est inutile de le chercher.

content que le diacre Laurent, arrêté à la suite du pape Sixte II, fut confié à la garde d'un certain Hippolyte qu'il convertit et baptisa. Puis, lorsqu'il eut expiré sur un gril brûlant, Hippolyte recueillit ses restes, les ensevelit près de la Voie Tiburtine dans un champ de la veuve Cyriaque, et prit part avec d'autres chrétiens à la sainte communion. Arrêtés presque aussitôt et sommés de sacrifier aux idoles, ils refusèrent, furent fouettés de verges, et tous décapités, à l'exception d'Hippolyte, qui, ainsi que le voulaient l'exemple de son homonyme et la signification de son nom, fut écartelé par des chevaux indomptés. Tout cela se passait trois jours après la mort de saint Laurent, le 13 août 258. Ouvrez l'almanach, et vous y verrez la fête de saint Laurent au 10 et celle de saint Hippolyte au 13 août. Voilà donc la tradition officielle de l'église; elle a pour elle, bien entendu, les hagiographes romains et les puseyites.

Tout ce récit a l'air purement légendaire; cependant l'aspect des localités et des monumens semble le justifier. Les monumens publics ne peuvent dater que du règne de Constantin. La basilique de Saint-Laurent passe pour fondée en 330. Elle est à l'entrée des catacombes de Sainte-Cyriaque, en face de celles de Saint-Hippolyte, près de la Voie Tiburtine, et là a été trouvée la statue, qui ne doit pas être d'une date postérieure. Prudence, qui était né moins de vingt ans après, décrit la basilique de Saint-Laurent, et raconte qu'il y a vu une peinture murale du supplice d'Hippolyte déchiré par des chevaux. Cette description détaillée se trouve dans un poème qu'il consacre à sa mémoire.

Ainsi, moins de cent ans après le martyre de la légende, des faits et des objets matériels semblent prouver que la croyance de l'église et du peuple y était conforme. Cependant des objections de première force s'élèvent contre la vérité des actes de saint Laurent (1). C'est déjà chose fort extraordinaire que ce titre populaire de protomartyr qui mettrait à Rome sur le même pied que saint Étienne à Jérusalem un chrétien immolé dans la septième ou la huitième persécution. Le premier Romain qui aurait donné son nom à une église ne serait mort que sous Décius ou Valérien? Ce serait un fait d'où naîtraient des inductions graves contre l'histoire des persécutions et le dénombrement des martyrs, et, quoique les noms grecs soient en majorité parmi ceux des premiers papes et des confesseurs morts en Italie pendant les trois premiers siècles, on s'étonnerait qu'en autant de temps l'Évangile eût fait si peu de progrès dans la population latine. Quoi qu'il en soit, le poète Prudence lui-

(1) *Act. Martyr. ad ostia Tiberina.* Rom. 1795.

femme nue, en fait le portrait avec quelques modifications le plus souvent inspirées par la réminiscence des maîtres, puis il dit : C'est Vénus! Non point, c'est un modèle, et rien de plus. Cette simplification excessive de l'ordonnance d'un tableau indique une singulière paresse ou une étrange absence d'imagination. J'aime mieux la composition théâtrale, forcée, des *Sabines* et du *Léonidas* de David que ces prétendus tableaux, qui, par le fait, ne sont plus que des *académies*. Ch. Varnhagen von Ense a dit : « Un artiste est celui dont les idées se font images. » Les artistes de nos jours semblent avoir renversé la proposition, car ce sont les images aperçues qui leur donnent des idées; on ne le voit que trop, et c'est un grave sujet d'inquiétude. En effet, quand il n'y a plus ni conception, ni composition, que reste-t-il? L'exécution, c'est-à-dire le métier, la partie exclusivement matérielle de l'art; c'est bien peu, et c'est de cela pourtant qu'on se contente aujourd'hui.

Si l'exécution suffit, les Belges sont nos maîtres; mieux que tous les autres, ils possèdent le secret du métier, nulle *ficelle* ne leur est inconnue; ils dessinent d'une façon convenable et manient la couleur avec une rare fermeté, sans trop d'empâtement, sans trop de légèreté, honnêtement et consciencieusement. Presque tous imitateurs de Terburg et de Pierre de Hoog, ils ont cherché dans les scènes de la vie intime un prétexte à peindre des étoffes, dans lesquelles ils mettent quelques personnages, placés uniquement pour faire valoir la draperie; ils excellent dans le satin, dans le velours, dans les guipures; les cuirs de Cordoue n'ont plus de mystères pour eux, et les tapisseries de haute lisse leur ont dévoilé leurs arcanes; ils sont connus pour la plupart, presque célèbres, et cependant qui voudrait de leur gloire? qui pourrait croire un seul instant que le but de l'art est celui qu'ils atteignent? Ils procèdent méthodiquement, j'allais dire mécaniquement, pour faire un tableau comme un bon ouvrier procède pour établir un travail de tabletterie; ils s'avancent sûrement, sans hésitation, vers ce résultat final; ils ne sont point inquiets. Or quel est l'artiste, j'entends les plus grands, les meilleurs, Léonard, Michel-Ange, qui n'ait point été dévoré d'inquiétude et qui ne l'ait point laissé voir dans ses œuvres? Rêver au-delà, toujours au-delà!... Tel est le tourment des maîtres. On peut dire hardiment ceci : l'homme qui trouve une satisfaction complète dans l'œuvre qu'il vient de produire est quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un homme médiocre. L'artiste doit être vis-à-vis de lui-même comme l'enfant auquel on raconte une histoire : le chevalier a tué le géant, la bonne fée a brisé l'enchantement qui retenait la princesse prisonnière, les deux amans s'épousent et se jurent une foi éternelle. Le conte est fini; l'enfant ouvre de grands

premier ouvert l'avis que le véritable auteur était saint Hippolyte, l'évêque de Portus, et il a développé cette opinion dans un ouvrage fort important : *Hippolyte et son siècle.* Il faut savoir en effet que Photius, Eusèbe, saint Jérôme, attribuent à Hippolyte un traité *contre les hérésies;* or c'est le titre du manuscrit des *Philosophumena.* L'auteur prend lui-même la qualité d'évêque, et il y passe en revue trente-deux hérésies, chiffre égal à celui que Photius attribue aux articles de la réfutation d'Hippolyte. Il y a donc de fortes raisons en faveur de l'opinion de Bunsen, et elle a été adoptée par de graves critiques, dont quelques-uns sont d'ailleurs ses adversaires, par exemple le docteur Doellinger, ce professeur à l'université de Munich qu'une circonstance récente a signalé à l'attention du public (1).

Ce traité contre les hérésies aurait, entre autres choses curieuses, établi un point qui n'est pas nouveau pour les savans, mais qui cependant étonne : c'est qu'à la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, sous la menace et quelquefois sous le coup des persécutions, il y avait dans le monde chrétien, en Italie et même dans le diocèse de Rome, des divisions doctrinales, des sectes, des églises séparées très hostiles les unes aux autres. Chose encore plus grave, saint Hippolyte ou l'auteur, quel qu'il soit, des *Philosophumena*, ne place pas les papes hors du cercle de l'erreur. Il accuse tantôt leur foi, tantôt leur conduite. Son neuvième livre est une chronique des pontifes de Rome ses contemporains, et notamment il y donne de saint Calixte une biographie qui en ferait un aventurier, un fripon et un hérétique. Bunsen montre que ce jugement n'avait rien d'extraordinaire de la part d'un auteur qui professait en morale un rigorisme quasi janséniste dès lors réprouvé par le saint-siége, et en matière de foi une doctrine de la subordination du Verbe au père, au Dieu cause universelle, qui tendait à diviser la Divinité, tandis que Calixte, partisan absolu de l'unité de substance, avait pu être accusé de tomber dans l'erreur qui rend la Passion commune au père et au fils. Doellinger, qui prononce le même jugement sur l'auteur du livre publié par M. Miller, n'a d'autre ressource que de lui ôter l'évêché de Portus pour lui donner celui de Rome, c'est-à-dire qu'il fait d'Hippolyte un antipape.

On conçoit la sorte de rumeur que l'apparition d'un tel ouvrage a pu causer dans le monde savant et devrait produire dans le monde dévot, si ces deux mondes n'étaient pas soigneusement séparés. Quel scandale en effet s'il fallait admettre qu'un saint et un martyr comme Hippolyte eût caractérisé si sévèrement un autre saint et un

(1) *Hippolytus und Kallistus.* Regensburg 1853.

autre martyr comme saint Calixte! Il aurait ôsé écrire d'un pape qu'il avait passé de l'erreur de Sabellius à celle de Novatus, et ces deux habitans des catacombes sortiraient après seize siècles de leurs tombeaux pour proclamer la division au cœur même de la catholicité, au centre même de l'unité, et la constater dans ces temps bénis de la primitive église, cités souvent comme l'âge d'or de la religion! Bunsen est, comme on le pense bien, fort à son aise au milieu de ces démêlés des premiers docteurs chrétiens : il y voit pour ainsi dire le droit commun du christianisme, que la critique allemande ne soustrait pas à la loi générale du développement historique, à cette double condition de toute chose sur la terre, unité et diversité; mais on conçoit que tout le monde ne peut avoir ses coudées aussi franches, et de plus timides ont grand besoin d'incidenter soit sur l'origine du traité des hérésies, soit sur le rôle et les qualités de saint Hippolyte, soit sur l'identité de tous les Hippolytes cités par les auteurs, et le débat n'est pas près d'être vidé. Les bonnes âmes s'en tireront en disant, comme font d'ordinaire nos docteurs français sur ces sortes de questions, que ces saints personnages ont bien pu avoir quelque désaccord spéculatif, mais qu'ils se sont enfin réunis dans la charité, dans la foi, dans le martyre et dans la gloire, puisqu'ils sont également canonisés.

Nous voilà bien loin de notre statue, pas si loin cependant, car elle prouve authentiquement la vénération de l'église romaine pour un saint Hippolyte qui évidemment lui appartenait, vénération attestée par les hommages solennels qu'elle lui rendait cent ans après sa mort. Ce saint est bien l'auteur d'un calendrier pascal différent de celui d'Alexandrie, et qui commençait, dit Eusèbe, avec le règne d'Alexandre Sévère. Tel est le cycle gravé sur un des côtés du siége de la statue; on y trouve toutes les fautes qui caractérisaient le travail d'Hippolyte. Enfin ce dernier est bien, selon saint Jérôme, George Syncelle et d'autres, l'auteur des quatorze ouvrages dont les titres sont également inscrits sur le marbre. Il y manque à la vérité *la Réfutation de toutes les hérésies*; mais un livre avec ce titre lui est universellement attribué, et cette omission, sur un catalogue d'ailleurs incomplet, n'infirmerait en rien l'opinion de Bunsen, qui reconnaît l'ouvrage dans les *Philosophumena*. Quant à nous, nous ne faisons qu'indiquer les questions et montrer en passant ce que l'archéologie prend d'intérêt et de vie au milieu des ruines de Rome, et ce qu'en particulier l'archéologie chrétienne peut devoir à la fondation judicieuse d'un musée chrétien.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LE

SALON DE 1863

L'exposition des beaux-arts a été ouverte au public le 1er mai dernier, selon l'usage récemment consacré. Elle est un sujet de chagrin et de tristes appréhensions pour les hommes qui aiment l'art et ne s'occupent point des questions secondaires relatives aux artistes, à leur bien-être et à leur réputation d'un jour. Au-dessus de ces considérations, qui, par cela même qu'elles sont personnelles, restent soumises à des lois inférieures, il y a le souci abstrait de l'art, qui seul peut et doit relever de la critique, préoccupée de l'œuvre et volontairement oublieuse des auteurs. La décadence n'est que trop manifeste, et chaque exposition en constate les progrès. A première vue, rien ne choque, rien n'attire; une médiocrité implacable semble avoir passé son niveau sur les œuvres exposées et les avoir réduites à un *à peu près* général. Les exceptions sont rares, et elles appartiennent à un petit nombre de vieux lutteurs que les fortes influences libérales d'une autre époque ont conservés jeunes au milieu d'une génération sans vigueur. On chercherait en vain une œuvre qui fût un point de départ pour une voie nouvelle; les meilleurs tableaux ne sont encore que des souvenirs. En était-il ainsi autrefois? Je ne le crois pas. Au salon qui s'ouvrit le 15 mars 1843, il y a vingt ans, je me rappelle le *Charles-Quint ramassant le pinceau de Titien*, par Robert Fleury, la *Cassandre* de Pradier, le portrait de *Théodose Burette*, par Guignet, *le Ravin* de Charlet, *le Soir* de Gleyre, *le Peintre* de Meissonier, l'*Hélène Adelsfreit* de Lemud, le *Juda et Thamar* d'Horace Vernet, qui du moins, malgré les faiblesses souvent trop apparentes de l'exécution, essayait dans ce

tableau d'échapper à la fausse tradition antique de l'école de David, et ramenait la peinture biblique à l'étude vraie des types et des costumes orientaux. Je me rappelle *le Port de Boulogne,* une des meilleures *marines* d'Isabey, et le *Rêve de bonheur* de Papety, belle et sérieuse espérance que la mort devait si rapidement démentir; je me rappelle même *le Campo-Vaccino* de Buttura, que la volonté de devenir le Meissonier du paysage n'avait point encore perdu. Où sont aujourd'hui les œuvres comparables à celles que je viens d'indiquer?

Les artistes sont-ils responsables de cette décadence qui les atteint si cruellement depuis quelques années? Oui et non : oui, si l'on réfléchit qu'ils n'ont point su trouver en eux la force qui réagit, qui s'isole, et qui maintient l'esprit hors des courans mauvais qui le sollicitent et l'entraînent; non, si l'on tient compte de notre milieu, de cette société française qui ne semble plus obéir, hélas! qu'à l'intérêt spécial et rapide du moment. Les artistes sont comme la société, ils vivent au jour le jour, oublieux de la veille, dédaigneux du lendemain, satisfaits du succès éphémère qui naît le matin pour mourir le soir, contens s'ils ont gagné le pain quotidien, s'inquiétant moins du talent que des bénéfices, et cherchant ce que chacun cherche aujourd'hui, à réussir vite et quand même. Pour eux, la raison du plus fort, c'est-à-dire de la vogue, est toujours la meilleure; ils acceptent le fait accompli, sans le discuter, par cela seul qu'il est un fait. L'art efféminé et bassement sensuel semble être devenu l'art national; de la grâce, on est vite descendu à la mignardise; on tombe aujourd'hui dans l'érotisme. Boucher est surpassé, on en arrive à Clingstet. Est-ce donc là vraiment la pente fatale de l'esprit français? Sous prétexte de galanterie, faut-il toujours quitter les hautes régions et descendre à un terre-à-terre grossier qui s'adresse uniquement aux sensations les plus matérielles de l'homme? Faut-il donc partir de Poussin pour descendre à Watteau et recommencer à David pour arriver où nous en sommes? Qui fera la réaction? Qui ramènera l'art dévoyé dans le droit chemin de l'invention personnelle, fécondée par la connaissance de la tradition et fortifiée par l'étude de la nature? Qui prouvera une fois de plus, et peut-être inutilement, que l'art doit être chaste et sérieux sous peine de n'être plus de l'art? On avait eu un moment le droit d'espérer en deux hommes dont nous reparlerons bientôt, et qui tous deux ont trompé l'espérance conçue.

Lorsqu'en 1855 on exhiba toutes les toiles de l'école française du XIXe siècle, à voir l'œuvre presque complet de MM. Ingres, Delacroix, Decamps, Horace Vernet même, on comprit très nettement qu'une ère venait de se fermer. On put dès lors prédire ce que nous

voyons aujourd'hui, c'est-à-dire l'abandon du dessin pour la couleur, de la tradition pour la fantaisie, de l'étude pour le laisser-aller, et que la nature servirait de modèle au lieu de n'être qu'un document. Or le dessin, la tradition, l'étude, sont à une œuvre d'art ce que la charpente est aux muscles, ce que l'expérience et le raisonnement sont à l'esprit. Quant à la nature, si elle n'est que le but d'une imitation servile, si elle s'impose au lieu d'inspirer et de confirmer, la photographie est supérieure à la peinture. Pour arrêter l'école française sur la pente dangereuse où elle s'engageait dès cette époque, il fallait une main ferme qui prît hardiment la direction qu'eurent jadis David et M. Ingres, et qui, tout en donnant une forte impulsion générale, laissât à chaque esprit la latitude de se modifier selon ses instincts particuliers. Direction ne signifie pas tyrannie; Gros et Gérard, pour être tous les deux élèves de David, n'en étaient pas moins deux tempéramens distincts et même opposés. L'enseignement donné par l'état est insuffisant, nul ne l'ignore; les traditions de la Villa-Médicis ne conduisent guère qu'à de maladroites imitations (1). On comprit donc la nécessité d'un enseignement sérieux et d'une direction qui s'imposerait par de salutaires exemples, et ces exemples, deux artistes semblaient les promettre eux-mêmes, M. Hébert et M. Gérôme, car tous deux savaient assez leur métier pour n'avoir plus d'autres préoccupations que celles de l'art.

Sans être célèbre, M. Hébert était connu : il avait pris un rang distingué parmi ses contemporains, grâce à son tableau de *la Mal'aria*, tableau fort habile, qui, tout en paraissant n'être qu'une œuvre sentimentale, ne dédaignait pas cependant les côtés sensuels de l'art. Cette toile avait commencé le renom du jeune peintre; son *Baiser de Judas* (1853) acheva sa réputation, car dans cette composition très sobre, très sérieuse, on crut voir l'avenir d'un maître qui servirait pour ainsi dire d'intermédiaire entre les deux écoles opposées, et ramènerait à lui, par une heureuse entente de la ligne et de la couleur, les esprits extrêmes, qui ne voulaient admirer que M. Ingres ou M. Delacroix. Hélas! nous en fûmes pour nos espérances, et rien depuis n'est venu les raviver. En ceci, l'état fut coupable et manqua, par rapport aux arts, à son premier devoir, qui est de découvrir les aptitudes et de les encourager afin de créer des maîtres. On se contenta d'acheter le tableau de M. Hébert, de le reléguer dans un musée, et tout fut dit. Si l'on eût donné à M. Hébert des églises à décorer (il n'en manque pas), si on lui eût livré

(1) Si l'on veut savoir où mènent l'école des Beaux-Arts et l'école de Rome, il faut regarder au Salon de 1863 *Vénus ceignant sa ceinture pour se rendre au jugement de Pâris,* par M. Émile Lévy, premier grand prix de Rome en 1854.

de grandes surfaces où son pinceau eût pu acquérir une fermeté qui lui a toujours fait défaut, on l'eût conduit et arrêté pour toujours peut-être à la grande peinture, dont il venait de se montrer capable autant et plus que tout autre. Loin de là, M. Hébert fut abandonné à lui-même. Obéissant aux sollicitations de son tempérament maladif, il retourna aux choses gracieuses, qui lui avaient valu ses premiers succès; de la grâce il est tombé dans l'afféterie, et de l'afféterie dans une sorte de peinture malsaine, molle, et d'une sentimentalité indigne d'un talent qui avait tant promis. Après avoir peint des paysannes d'Alvito et de Cervara dans un ton à la fois sourd et effacé, après avoir dédaigné les conseils qu'une critique indépendante ne cessa de lui donner, M. Hébert expose aujourd'hui *une Jeune Fille au puits*, composition nulle, sans imagination, qui montre une jeune femme vivement éclairée, en pleine lumière, causant auprès d'un puits avec un jeune homme relégué dans l'ombre. Quelques tours d'adresse parfaitement réussis prouvent que M. Hébert manie très habilement le pinceau et connaît tous les mystères du métier : les mains de la jeune fille sont traitées à ravir, et le seau est exécuté en manière de trompe-l'œil; l'ensemble est gracieux, mais de cette grâce efféminée qui prend la maladie pour la beauté, et tourne volontiers aux illustrations de *keepseake*. Le jeune homme, effacé dans les tons obscurs, sans autres traits distincts que des yeux démesurés, flottans, sans contours définis, ressemble plus à un fantôme qu'à un vivant, à une apparition plus qu'à un être en chair et en os. Il y a loin de cette toile, à la fois prétentieuse et confuse, à *la Mal'aria*, que M. Hébert ne pourrait peut-être plus peindre aujourd'hui.

M. Gérôme aussi eût pu facilement devenir un chef d'école. Il avait de la jeunesse, de l'ardeur, une extrême rapidité d'exécution, quelque chose de net et de précis dans ses compositions qui ne laissait place à aucune ambiguïté; il avait étudié et connaissait bien la nature; il possédait un dessin correct, quoique parfois trop allongé, et son coloris, qui cependant avait une propension à devenir souvent trop sec, était très suffisant pour charmer les yeux. Depuis *le Combat de Coqs* (1847), qui l'a fait connaître, M. Gérôme avait passé d'un sujet à un autre avec une mobilité singulière; on pouvait croire qu'il cherchait sa voie, et s'y tiendrait lorsqu'il l'aurait enfin trouvée. Devant son *Siècle d'Auguste* (1855), malgré certaines violences inutiles dans la ligne, tous ceux qui espéraient une direction crurent qu'on l'avait enfin rencontrée, et les regards se portèrent avec intérêt sur M. Gérôme, comme ils s'étaient portés sur M. Hébert. « Ce sera le maître, » disait-on. Il ne le fut pas, non plus que M. Hébert; mais l'état ne fut pas plus clairvoyant avec lui qu'il ne l'avait été avec le peintre du *Baiser de Judas*. M. Gérôme venait de faire

preuve d'une force très respectable : il venait d'affirmer sa science, il avait manié avec une incontestable habileté des masses picturales considérables, il s'était tiré avec succès d'une composition fort difficile qu'il avait su rendre très claire malgré la confusion forcée du sujet allégorique; il avait solidement peint une surface énorme; en un mot, il venait de faire acte de grande peinture. Que fit-on pour lui? Rien. On lui acheta peut-être quelques jolis tableaux de chevalet, mais on ne le poussa pas dans sa voie, et on ne le força pas à devenir ce qu'il devait être, un maître. Les palais ne manquent pas à Paris, on en bâtit de nouveaux à côté des anciens; il fallait dire à M. Gérôme : « Ce que vous avez fait nous montre ce que vous pouvez faire; voici de grandes murailles, peignez-les; comme sujet, vous avez l'histoire : tâchez que celle de la France vous inspire et vous soutienne. » Ainsi appuyé, M. Gérôme n'aurait-il pas eu un rôle utile à jouer parmi nos artistes? N'eût-il pu retrouver le grand art des fresques, aujourd'hui oublié, et devenir le maître, le chef de la *ligne* en France, car, qu'on le sache bien, la ligne, c'est-à-dire le dessin, est la probité même de la peinture. J'ignore si M. Gérôme eut cette vision, mais je sais que d'autres l'ont eue pour lui. Qu'est-il advenu? De la haute peinture historique où il s'était élevé, il est retombé aux tableaux de genre, qui sollicitent et obtiennent les faciles succès, et des tableaux de genre il en est arrivé aux tableaux anecdotiques, parcourant ainsi le chemin que M. Paul Delaroche avait suivi autrefois avec plus de bon vouloir que de talent. M. Gérôme peignit au gré de sa fantaisie, selon l'inspiration du moment, avec un scepticisme profond, ayant l'air de ne point se soucier du succès et l'obtenant néanmoins presque toujours, soit par des reconstitutions archéologiques, comme *les Gladiateurs*, soit par une sorte d'ironie sentimentale, comme *le Duel de Pierrot*, soit enfin en montrant l'antiquité par le mauvais bout de la lorgnette, comme dans la *Phryné*. Aux observations qu'on est en droit de lui adresser, M. Gérôme peut répondre : « J'ai peint *le Siècle d'Auguste*; qu'a-t-on fait de mon tableau? On en a décloué la toile, et aujourd'hui elle est roulée dans un des greniers du Louvre. » L'excuse n'est point à dédaigner, et nous ne pouvons sérieusement reprocher à M. Gérôme de la faire valoir. M. Gérôme n'est point un esprit médiocre, tant s'en faut; il a une culture évidente, il possède bien son métier, et le raffine peut-être même un peu trop, jusqu'à sembler vouloir aujourd'hui entrer en lutte avec M. Meissonier, ce qui serait un grand tort, car M. Meissonier copie des modèles, tandis que M. Gérôme conçoit des tableaux : différence essentielle, et qui seule suffirait à constituer un artiste. M. Gérôme a beaucoup voyagé, mais il a évidemment porté dans ses longues pérégrinations

les préoccupations de l'art rétréci, amoindri, auquel on l'a condamné. Au lieu de demander aux régions qu'il parcourait de lui découvrir les ineffables mystères de ligne et de couleur par où la nature est toujours si belle, il semble qu'il ne les ait visitées que pour y trouver des sujets de tableaux : ici *les Musiciens russes*, là les *Arnautes en prière*, aujourd'hui *le Prisonnier*, une des meilleures toiles qu'on doive au jeune artiste.

La scène se passe dans la Haute-Égypte, sur le Nil, non loin du village de Louqsor, qui étale sur l'horizon l'imposante silhouette du palais d'Amenopht. Des Arnautes, bandits armés au service de l'intolérable despotisme des Turcs, ont arrêté un *cheik-el-beled*, nous dirions un maire de village, sans doute pour quelque refus d'impôt; ils lui ont lié les jambes, lui ont passé aux mains de lourds ceps de bois, l'ont jeté dans une barque et le conduisent, où? Près du *nazir* (percepteur), qui le fera battre jusqu'à ce qu'il ait payé vingt fois plus qu'il ne doit. L'un des Arnautes, assis sur le bastingage, impassible et accoutumé dès longtemps à de pareilles expéditions, détache, par un artifice hardi de peinture, son profil sévère sur les limpidités du ciel. Deux fellahs rament de toutes leurs forces, pendant qu'un jeune Arnaute impitoyable et gouailleur se penche vers le cheik, et, s'accompagnant d'un *tehegour*, lui chante à l'oreille je ne sais quelle raillerie insolente. En quelques coups de pinceau, M. Gérôme a parfaitement fait comprendre, pour qui sait regarder, l'état de l'Égypte, où une race rêveuse, douce, soumise, est torturée chaque jour par d'anciens vainqueurs plus grossiers, plus vicieux et moins intelligens qu'elle. La sévérité du dessin, les rapports des tons entre eux, qui arrivent à une bonne coloration générale, font de ce tableau une toile remarquable, que je préfère au *Déjeuner de Louis XIV*, où l'importance donnée à la nappe ouvrée qui couvre la table tend à en faire le *personnage* principal de la composition.

Les œuvres de M. Gérôme sont agréables; mais on y cherche en vain ce cachet d'art viril dont la formule manque aujourd'hui. Il eût pu la trouver, cette formule, j'en suis certain, s'il eût suivi imperturbablement la voie difficile, mais glorieuse, où il avait mis le pied en 1855. L'exemple qu'il eût donné n'aurait pas été perdu, on aime à le croire, pour l'école française, et nous n'assisterions pas à l'étrange déroute qu'il est impossible de ne point constater. Nulle direction générale, nulle entente des lois d'ensemble; chacun va au hasard, non pas où le mènent ses croyances, mais où le pousse son intérêt. La foi est mourante, le flambeau s'éteint. Tout le monde sait son métier, ceci n'est point douteux, mais nul ne sait s'en servir. Le talent perd en profondeur ce qu'il gagne en étendue; l'originalité réelle est rare; quant au génie, il est inutile de le chercher.

femme nue, en fait le portrait avec quelques modifications le plus souvent inspirées par la réminiscence des maîtres, puis il dit : C'est Vénus! Non point, c'est un modèle, et rien de plus. Cette simplification excessive de l'ordonnance d'un tableau indique une singulière paresse ou une étrange absence d'imagination. J'aime mieux la composition théâtrale, forcée, des *Sabines* et du *Léonidas* de David que ces prétendus tableaux, qui, par le fait, ne sont plus que des *académies*. Ch. Varnhagen von Ense a dit : « Un artiste est celui dont les idées se font images. » Les artistes de nos jours semblent avoir renversé la proposition, car ce sont les images aperçues qui leur donnent des idées; on ne le voit que trop, et c'est un grave sujet d'inquiétude. En effet, quand il n'y a plus ni conception, ni composition, que reste-t-il? L'exécution, c'est-à-dire le métier, la partie exclusivement matérielle de l'art; c'est bien peu, et c'est de cela pourtant qu'on se contente aujourd'hui.

Si l'exécution suffit, les Belges sont nos maîtres; mieux que tous les autres, ils possèdent le secret du métier, nulle *ficelle* ne leur est inconnue; ils dessinent d'une façon convenable et manient la couleur avec une rare fermeté, sans trop d'empâtement, sans trop de légèreté, honnêtement et consciencieusement. Presque tous imitateurs de Terburg et de Pierre de Hoog, ils ont cherché dans les scènes de la vie intime un prétexte à peindre des étoffes, dans lesquelles ils mettent quelques personnages, placés uniquement pour faire valoir la draperie; ils excellent dans le satin, dans le velours, dans les guipures; les cuirs de Cordoue n'ont plus de mystères pour eux, et les tapisseries de haute lisse leur ont dévoilé leurs arcanes; ils sont connus pour la plupart, presque célèbres, et cependant qui voudrait de leur gloire? qui pourrait croire un seul instant que le but de l'art est celui qu'ils atteignent? Ils procèdent méthodiquement, j'allais dire mécaniquement, pour faire un tableau comme un bon ouvrier procède pour établir un travail de tabletterie; ils s'avancent sûrement, sans hésitation, vers ce résultat final; ils ne sont point inquiets. Or quel est l'artiste, j'entends les plus grands, les meilleurs, Léonard, Michel-Ange, qui n'ait point été dévoré d'inquiétude et qui ne l'ait point laissé voir dans ses œuvres? Rêver au-delà, toujours au-delà!... Tel est le tourment des maîtres. On peut dire hardiment ceci : l'homme qui trouve une satisfaction complète dans l'œuvre qu'il vient de produire est quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un homme médiocre. L'artiste doit être vis-à-vis de lui-même comme l'enfant auquel on raconte une histoire : le chevalier a tué le géant, la bonne fée a brisé l'enchantement qui retenait la princesse prisonnière, les deux amans s'épousent et se jurent une foi éternelle. Le conte est fini; l'enfant ouvre de grands

yeux et dit : Et après? A la suite de chaque œuvre produite, c'est là le mot que l'artiste doit se dire : Et après? Quant à ceux qui s'appuient paresseusement sur un succès obtenu pour s'arrêter, se reposer, s'oublier dans l'admiration de leur propre valeur, qu'en penser, sinon qu'un capitaine qui s'endort est plus coupable qu'un soldat qui déserte. En somme, pour toutes les choses d'art, que signifie un succès? Un encouragement à faire mieux encore.

Si la petite école belge nous est supérieure quant à l'exécution, ce qui ne me paraît point douteux, il faut avouer aussi qu'en matière de composition nous ne pouvons approcher des Allemands; je n'entends point désigner les Allemands peintres de genre qui exposent à Paris leurs tableaux de chevalet, ni surtout M. Knaus, qui tend à ne plus être bientôt qu'un peintre comique, ce qui est fort triste. Je veux parler des Allemands peintres d'histoire qui ont eu cette bonne fortune de rencontrer dans leur pays les encouragemens qu'une nation éclairée doit aux arts, et qui, grâce à cette protection, ont pu, à force de temps, d'efforts et d'étude, arriver à ouvrir une voie nouvelle à l'interprétation de l'histoire par la peinture. La composition ne consiste pas à disposer les personnages d'un tableau dans des attitudes variées, de manière qu'ils ne soient pas tous de profil ou tous de trois quarts; la composition consiste à faire concourir tous les personnages à une action commune, qui est le sujet choisi par le peintre. Pour rendre plus facilement ma pensée, je prendrai un exemple : *l'Appel des condamnés* de M. Müller, grande toile exposée il y a quelques années, n'est point un tableau composé; en effet, si l'on supprime l'homme qui lit la liste lugubre, toute l'action disparaît, le sujet n'existe plus, et l'on se demande avec raison ce que font tous ces personnages qui posent et n'agissent point. Si au contraire on veut regarder *la Mise au Tombeau* de Titien, qui est au Louvre, on verra un tableau où chaque acteur, s'empressant par son action particulière d'aider à une action générale, prouve une composition aussi simple que savante. La manière dont les maîtres italiens composaient ne peut être comparée à la manière dont les Allemands modernes composent, je le sais; cela est naturel : les premiers étaient des hommes d'impression, sensuels et prime-sautiers; les seconds sont des hommes de réflexion, spiritualistes et avant tout métaphysiciens. Leur composition est trop souvent recherchée, parfois obscure : elle a besoin d'une sorte de commentaire pour être expliquée, c'est là un tort assurément; mais en somme il vaut encore mieux trop composer que de ne point composer du tout, et je suis persuadé que l'école française trouverait un grand profit à étudier la façon dont M. Kaulbach comprend et traite la peinture d'histoire. Je connais tous les reproches qu'on

peut lui adresser; je sais que sa couleur froide, sèche, détrempée, manque de modelé, qu'elle est à la fois creuse et dure, ceci rentre dans l'exécution, et ce n'est point de cela qu'il s'agit; mais je sais aussi que nul n'a peut-être poussé plus loin que lui cette science à la fois d'historien et d'artiste par laquelle un peintre s'empare d'un fait, l'entoure des détails contemporains, les groupe ensemble et en tire une sorte de synchronisme rationnel par lequel il le fait comprendre aux foules d'une façon neuve et supérieure. Sa *Destruction de la tour de Babel*, dont le carton doit être présent à tous ceux qui ont visité l'exposition universelle de 1855, est un chef-d'œuvre en ce genre. C'est de la littérature! me dira-t-on. Non pas, car la littérature ne peut me raconter que successivement la construction, la destruction de la tour orgueilleuse et la dispersion des races qui en fut la conséquence, tandis que la peinture me présente d'un seul coup, et de manière à frapper mon esprit pour toujours, les faits différens, corollaires les uns des autres, et dont l'ensemble constitue un seul des grands événemens de l'humanité. Notre esprit français, très clair, très précis, demandant avant tout qu'on lui montre des choses saisissables au premier aspect, pourrait n'être point satisfait des interprétations allemandes, et se vite fatiguer de ces vastes scènes qui lui paraîtraient des rébus dont il ne voudrait pas s'ennuyer à chercher le mot : rien ne serait plus facile, tout en étudiant les lois générales qui ont présidé à ces compositions, que de les modifier selon nos aptitudes. Du reste, à quoi bon traverser le Rhin? Nous ressemblons à l'homme des Écritures, nous avons des yeux pour ne point voir; sans sortir de France, sans remonter au-delà de ce siècle, nous avons à Paris même des exemples qu'on ne devrait pas se lasser d'étudier, afin de les suivre, s'il est possible. *Les Pestiférés de Jaffa*, *le Champ de bataille d'Eylau*, sont des toiles d'une composition admirable, et d'une clarté telle qu'elle doit contenter les Français les plus exigeans. Gros reste encore le plus grand peintre français du XIXe siècle, et l'ingrate génération qui l'a contraint à la mort en l'abreuvant de dégoûts sans nom semble avoir été frappée de stérilité en punition de ce forfait.

Ce défaut de composition qu'on remarque avec tristesse dans les œuvres d'art exposées aujourd'hui tient surtout, il faut bien le dire, au manque d'imagination des artistes; l'absence d'étude et de composition a frappé leur esprit d'une stérilité singulière; la plupart des tableaux soumis cette année au jugement du public ne sont guère que des répétitions. Lorsqu'un peintre a obtenu un succès d'estime ou de curiosité avec une de ses toiles, il la recommence à satiété, modifiant çà et là certains détails, mais reprenant la même pensée, l'enfermant dans le même milieu, cherchant le même

effet de lignes et employant les mêmes procédés de coloration. Il y a des artistes qui semblent condamnés à perpétuité aux Bretons, aux vues d'Égypte, à l'Auvergne, aux scènes d'Alsace. A force de tourner dans le même cercle, ils s'épuisent et ne réussissent plus à attirer le public, qui s'éloigne d'eux, fatigué de voir sans cesse la répétition affaiblie de tableaux qu'il connaît déjà. Les artistes se satisfont trop facilement par les qualités qu'ils possèdent, et paraissent ignorer qu'en matière d'art, comme en toutes choses, rester stationnaire, c'est reculer. Quelques-uns d'entre eux, naturellement doués d'un coloris agréable, s'en tiennent pour toujours à cette mince faculté; ils ressemblent à ces jeunes Mondeux, à ces enfans-prodiges qui, à l'âge de douze ans, résolvent instantanément les calculs les plus compliqués et qui sont hors d'état de se rendre compte scientifiquement du mécanisme à l'aide duquel ils agissent. Les peintres auxquels je fais allusion, et qu'il est superflu de nommer, ont débuté un jour par un tableau dans lequel on remarquait une qualité nouvelle, un coloris singulier, une façon inattendue d'interpréter les aspects de la nature; on les a applaudis, on leur a donné des encouragemens, des éloges, souvent même des distinctions recherchées. En peignant ainsi, ils obéissaient à une loi fatale de leur nature, ils ne se sont point fécondés, agrandis par l'étude; ils ont continué à faire ce qu'ils savaient faire, sans même penser à chercher au-delà. Qu'est-il arrivé? L'engouement est tombé, et quand on regarde leurs tableaux, on croit les avoir déjà vus.

Il faut se renouveler sans cesse, si l'on ne veut périr; la nature est d'ailleurs infinie dans ses enseignemens; le même pays, les mêmes hommes offrent, à qui sait les voir, des aspects multiples qui peuvent inspirer les esprits réfléchis. M. E. Fromentin seul suffirait à nous le prouver. Il ne sort pas de l'Algérie; tous ses tableaux semblent destinés à servir d'illustration à ses deux beaux livres : *Un été dans le Sahara*, *Un an dans le Sahel*, et cependant il se présente à chaque exposition avec des effets nouveaux rendus avec ce charme supérieur qui est le fond même de son talent. Par des œuvres dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier la valeur, M. Fromentin a prouvé qu'il savait, comme écrivain, concevoir, coordonner et produire, triple don qui suffit à constituer un esprit d'élite; dans la peinture, il a les mêmes facultés et sait en tirer un excellent parti, quoiqu'on puisse lui reprocher de concevoir ses tableaux au point de vue trop exclusif de la coloration. Il cherche évidemment un effet blanc, un effet rose, un effet bleu, et les personnages, le paysage, toute la composition en un mot, ne lui servent qu'à l'obtenir, et deviennent ainsi l'accessoire au lieu de rester le principal. On peut aussi lui repro-

cher de manquer parfois d'unité dans l'exécution. Son tableau de *la Curée*, qui est un effort considérable dont il faut tenir un grand compte (car il prouve que M. Fromentin tend toujours vers un idéal plus élevé), — ce tableau indique trop, par la manière dont il est peint, ce qui a été fait de souvenir et ce qui a été fait d'après nature; certains morceaux, généralement des détails de vêtemens exactement copiés, arrivent à une sécheresse d'exécution qui contraste avec les grasses transparences des autres parties; on dirait que l'artiste, à force de vouloir rendre la nature telle qu'elle est, a tout à coup oublié de la rendre telle qu'il la voit à travers ses rêves de colorations élégantes et d'attitudes distinguées. Il y a là pour M. Fromentin un péril que nous croyons devoir lui signaler : il ne sera jamais un réaliste; ce que l'on aime dans ses tableaux, ce n'est point la nature elle-même, c'est la façon dont il sait l'interpréter. Il est bon d'acquérir des qualités nouvelles, mais à la condition qu'elles ne nuisent pas aux qualités précieuses que l'on possède déjà. Aussi à cette toile, qui n'en est pas moins un essai très remarquable et digne d'éloges, je préfère *le Fauconnier arabe*, où je retrouve M. Fromentin tout entier, et je préfère surtout *le Bivouac au lever du jour*, qui est certainement jusqu'ici l'œuvre capitale du jeune artiste. L'aube incertaine encore lutte contre la nuit et colore l'horizon de ses lueurs pâles et indécises; les étoiles semblent s'éloigner dans le ciel; roulés dans leurs burnous, des Arabes sont couchés auprès des tentes d'étoffe sombre, pendant qu'au premier plan une femme, vêtue de cotonnade bleue, commence le pansement des chevaux; l'un d'eux, d'une nuance charmante, en harmonie parfaite avec les tons du ciel, hennit vers le soleil, trop lent à paraître, comme hennissait jadis le cheval qui donna la royauté à Darius, fils d'Hystaspe. Cette scène est bien simple, mais elle a été rendue de main de maître par un effet à la fois mystérieux et puissant qui est certainement le résultat d'une vive impression à jamais fixée dans le souvenir : l'air frais du matin, imprégné de rosée, glisse sur la plaine et fait frissonner, sous ses blancs vêtemens, le cheik qui se réveille en prononçant la formule sacrée de sa foi. Quel voyageur en Orient ne s'est arrêté devant cette toile, en se rappelant avec émotion des aubes pareilles qui l'ont réveillé sur la terre nue où il avait dormi près de son bagage et sous les étoiles? La facture est une, solide et fine, de cette délicatesse exquise et comme vaporeuse qui crée à M. Eugène Fromentin une incontestable et sérieuse originalité. C'est dans cette voie qu'il fera bien de marcher : il y rencontrera des succès qui récompenseront ses efforts en affirmant sa valeur et en augmentant son renom. Il a trouvé moyen, dans ce tableau, de réunir deux qualités qui trop souvent se

porteurs d'attributs connus, vêtus de draperies de convention, mais dans lesquels on ne sent ni la Divinité, ni la foi qui traverse le martyre et gravit le ciel. La peinture religieuse doit avoir une âme, si j'ose parler ainsi; elle seule peut nous saisir et nous conduire dans le monde idéal, qu'elle a voulu nous rendre visible : c'est pourquoi nous sommes pris d'émotion en regardant ces tableaux naïfs du XIVe et du XVe siècle, tableaux de couleur sèche, de dessin raide, où des personnages dans des attitudes d'une gaucherie forcée se meuvent au milieu de paysages invraisemblables. Les hommes pieux et convaincus qui peignaient ces étranges panneaux se préoccupaient moins des rapports des tons entre eux et de l'harmonie des lignes que de rendre fidèlement ce qu'ils avaient entrevu dans les rêves de leur dévotion. Leur art était profondément spiritualiste et dégagé. Il y a des Christs au tombeau, des *Mater dolorosa*, des Madones allaitant, dessinés en dépit du sens commun, peints à faire rire un barbouilleur d'enseignes, et qui n'en sont pas moins des œuvres capitales, car elles portent en elles un sentiment puissant, vrai, élevé, éthéré, qui les impose et les grave profondément dans le souvenir. A mon avis, les dernières peintures réellement religieuses datent du commencement du XVIe siècle, dans les temps qui précèdent exactement l'apparition des grands maîtres de la renaissance, et je ne sais rien de plus beau en ce genre que la *Vierge* de Jean Bellin qui est à la pinacothèque de Venise. C'est le dernier mot de l'art spiritualiste en matière de sentiment. Aussitôt après, la renaissance fait sa grande révolution; la matière est substituée à l'esprit, la sensation au sentiment, l'exécution à la conception, et la peinture religieuse devient la peinture décorative des églises par des sujets empruntés aux livres religieux. Au lieu de chercher en soi la physionomie possible de la Vierge, sans cesse invoquée, on copia sa maîtresse, pour peu qu'elle fût jolie, et cela suffisait parfaitement à ces grands seigneurs de la catholicité, ivres de paganisme, qui, comme le cardinal Bembo, faisaient lire leurs offices par leurs valets de chambre, afin de ne point gâter leur latinité, et qui disaient qu'ils aimeraient mieux avoir fait l'ode d'Horace *ad Xanthiam* que d'être roi d'Aragon. La peinture religieuse ne s'est jamais relevée du coup qu'elle reçut des mains de ces artistes catholiques épris de l'antiquité : Jupiter Olympien devint Jésus-Christ, Apollon devint saint Jean, Vénus devint la Madeleine, et ainsi de suite. L'entraînement fut général, chacun y céda; je n'excepte que Michel-Ange, qui, dans ses formidables décorations de la chapelle Sixtine, resta toujours religieux, religieux à sa manière il est vrai, s'inspirant du Jésus d'Orcagna au Campo-Santo de Pise pour faire le Christ de son *Jugement dernier*, copiant son geste, mais le rendant terrible au lieu

de lui laisser l'ineffable douceur que le maître primitif lui avait donnée. A partir de ce moment, le symbole se perd, l'interprétation disparaît; on prend une femme, on fait un tableau d'après elle : si elle est représentée vêtue, les yeux baissés, le front ceint d'un nimbe d'or, c'est la Vierge; si elle est nue, c'est Vénus; si elle est étendue sur la terre et voilée de ses cheveux, c'est la Madeleine; si elle est couverte d'un manteau d'hermine, si son front est pressé par une couronne murale, c'est Venise, ou Parme, ou Florence. En un mot, c'est l'attribut seul qui constitue le sujet. Tout est subordonné à la couleur et à la ligne, l'exécution seule est comptée pour quelque chose, le côté moral s'efface, et l'on entre de plus en plus dans le matérialisme qui amène l'art à n'être plus qu'un métier. Un fait curieux, et qui prouve combien les peintres de la renaissance avaient peu de souci des personnages qu'ils représentaient, me revient à la mémoire : on connaît le tableau de Titien célèbre sous le nom de *la Cassette*; c'est une belle jeune fille qui, détournant la tête, porte, élevé devant elle et du bout des doigts, un coffret précieux. Dans le principe, la jeune fille n'était autre que Salomé, et le coffret était le plat où gisait, sanglant, le chef de saint Jean-Baptiste. Ce sujet violent déplut au premier acquéreur, et d'un tableau religieux Titien, en deux coups de pinceau, fit un tableau de fantaisie. Si Salomé eût été comprise et exécutée au point de vue sérieux de la légende, une telle et si facile transformation eût-elle été possible? Toute fille d'Hérodias pouvant devenir une jeune fille quelconque, toute vierge n'étant qu'un portrait, n'est ni Salomé ni Marie; ce ne peut être tout au plus qu'un tableau irréprochable dans l'exécution : c'est ce dont les peintres se contentent, et j'estime qu'ils ont tort de n'être pas plus exigeans pour eux-mêmes et pour leurs œuvres.

A notre époque, où l'on ne croit plus guère à rien, pas même aux idées, où l'on n'a plus de foi que pour le succès, d'où qu'il vienne, deux sérieuses tentatives de peinture religieuse ont cependant été faites, l'une à l'église Saint-Germain-des-Prés par M. H. Flandrin, dont l'*Entrée du Christ à Jérusalem* est une œuvre considérable; l'autre par M. Matout, à la chapelle de l'hôpital Lariboisière, où l'*Adoration des Bergers* et la *Pieta* restent comme un des beaux spécimens de la peinture murale de notre temps. M. Matout est un artiste d'un tempérament violent et même brutal; il étouffe, se débat avec peine dans les petites toiles, ainsi qu'on peut le constater cette année dans son *Moïse abandonné sur le Nil*, dont pourtant le paysage est charmant et d'une fantaisie orientale qui touche de près à la poésie réelle. M. Matout semble ne chercher que la force et mépriser la grâce; il dédaigne les artifices, laisse aux faiseurs les yeux en coulisse, les attitudes provoquantes, les nus savamment dis-

Vénus d'Homère, être faible et de beauté parfaite, cela se conçoit facilement, car chaque attribut des dieux primitifs, sortes de monstres antédiluviens des olympes primitifs, devint une divinité. Vénus, gardant pour elle-même la beauté, donna la fécondité à Cérès, l'agilité à Diane, la multiplicité à Amphitrite : elle resta donc et nous est arrivée comme prototype de la femme divinisée par la beauté des formes. Elle n'en variait pas moins selon les lieux où on l'adorait : à Athènes, sous forme hermétique, on l'appelait l'aînée des Parques; dans certains bourgs de l'Attique, elle présidait aux naissances, comme le prouve son surnom de *Génétylis;* à Cnide, elle était invoquée comme déesse maritime, procurant d'heureuses navigations; en Béotie, en Arcadie, à Corinthe même, on révérait la Vénus noire (*Melænis*), et il n'est point superflu de remarquer que le paganisme grec en légua la tradition à la religion orthodoxe, qui, s'appuyant sur un verset du Cantique des cantiques, adopta et propagea le culte de la Vierge noire : *sum nigra, sed formosa.* Toutes ces légendes de Vénus différentes, qui en somme ne sont qu'une seule et même divinité vue sous différens aspects, étaient déjà presque oubliées en Grèce lorsqu'Apelle peignit pour l'île de Cos la *Vénus Anadyomène.* Si l'on en croit la petite statue de bronze publiée par Millin, et qui, selon lui, est une reproduction du tableau d'Apelle, la déesse était représentée debout, tordant de chaque main une grosse mèche de ses cheveux encore humides; c'est de ce document antique que M. Ingres s'est probablement inspiré pour peindre sa *Vénus.* Autant que nous en pouvons juger à pareille distance et d'après des manuscrits aussi douteux, Vénus naissante était chaste absolument. Et comment ne l'aurait-elle pas été? elle venait d'éclore à la vie.

Les Vénus aujourd'hui sont autrement comprises, et je le regrette; je regrette surtout de voir un artiste de talent, M. Cabanel, dont le début déjà ancien (1852), *la Mort de Moïse*, annonçait un sérieux peintre d'histoire, tomber dans cette peinture trop gracieuse, bonne à faire des dessus de porte. Il y avait mieux et plus haut à tenter. M. Cabanel a beaucoup étudié, beaucoup appris, cela se voit facilement : sa touche est excellente, son modelé très ferme; il se préoccupe de la ligne, la cherche, la trouve souvent et la développe avec une habileté toute magistrale. Sa couleur est généralement plus blanche que claire; telle qu'elle est néanmoins, elle est harmonieuse et parfois plaisante. M. Cabanel a de grandes qualités de peintre, qualités acquises par l'étude, il est vrai, mais qui lui permettraient d'essayer la grande peinture. Il avait autre chose à faire que cette *Naissance de Vénus*, harmonie blanche et bleue à laquelle une femme nue sert de prétexte. Un reproche en passant : sa Vénus ne

naît pas, elle se réveille. Couchée sur une vague dont le soulèvement blanchi d'écume lui sert d'oreiller, elle est étendue de façon à faire ressortir le contour des hanches et de la poitrine; de ses yeux à peine entr'ouverts, elle semble solliciter l'admiration du spectateur et lui dire : « Vois comme je suis belle! regarde, je suis là pour que tu me contemples à ton aise; la mer est un prétexte, mon nom un laisser-passer. Je suis une femme, rien de plus, mais rien de moins, et si le vieux roi David m'avait seulement aperçue, il m'eût préférée à la jeune Abigaïl! » C'est trop, tout ce discours est inutile, et cette Vénus n'en tient pas d'autre. Elle est fort bien peinte, d'un pinceau savant, trop laiteuse de ton, mais ferme dans le modelé, et d'un ensemble qui serait heureux, s'il n'avait certaines exagérations intentionnelles qu'il ne convient point d'indiquer. Pour éviter le reproche qu'on aurait pu lui adresser de n'avoir fait qu'une *académie*, M. Cabanel a placé au-dessus de sa Vénus un groupe d'amours qui voltigent dans le ciel bleu, où ils se détachent comme un nuage blond et rose. J'en reviens toujours à mon dire, c'est plus de la décoration que de la peinture : c'est un trumeau conçu en réminiscence des gaillardises du siècle dernier, et qui, pour reprendre son véritable caractère, perdu dans un cadre au milieu des tableaux voisins, a besoin du reflet des glaces, de l'éclat des bougies, du papillotement lumineux des girandoles de cristal. Pour bien apprécier cette toile à sa juste valeur et la regarder sans trop de surprise, il faudrait la voir dans son vrai milieu, à travers un bal, à l'heure de l'enivrement qu'amènent la musique, les parfums et la danse : elle apparaîtrait alors comme la note suprême de la symphonie, comme une promesse ou comme un souvenir; mais l'œuvre d'art qui a besoin d'un entourage spécial pour être portée à tout son effet est-elle bien une œuvre d'art? Prenez l'*Hérodiade* du Pordenone de la galerie Doria, l'*Ecce Homo* de Cigoli du palais Pitti, la *Maison rustique* de Van Ostade du musée de La Haye (on voit que je ne cite point les chefs-d'œuvre), mettez-les où vous voudrez, dans n'importe quel milieu : ce seront toujours d'admirables tableaux.

Si nous ne sommes point satisfait de l'*académie* de M. Cabanel, qui est la Vénus *pandémos* et non point la Vénus Anadyomène, que dirons-nous donc de la figure que M. Baudry expose sous le titre de *la Perle et la Vague?* Là du moins l'intention du peintre n'est point douteuse; il a fait ce qu'il voulait faire, et ce qu'il a cherché, nous n'avons pas à l'expliquer ici. Allégoriser une vague n'est pas chose facile. Qu'est-ce qu'une vague? L'inquiétude, la profondeur, la perfidie, l'instabilité. Qui ne se souvient du beau quatrain du poète allemand Karl Tanner : « Une vague dit à l'autre : Hélas! que notre course est rapide! Et la seconde dit à la troisième : Vivre peu,

souffrir moins! » M. Baudry n'a point réfléchi à tout cela, il a procédé comme toujours avec une confiance assurée et naïve qui prouve un esprit fort peu tourmenté. Il serait cependant peut-être temps que M. Baudry fît un tableau; depuis son *dernier envoi* de Rome, qu'avons-nous vu de lui? Une femme nue dans un bois, c'était Vénus; la même femme couchée dans une grotte, c'était la Madeleine; la même femme vêtue à la mode de 1793, c'était Charlotte Corday; aujourd'hui il nous montre la même femme la tête renversée sur un matelas de sable, et il l'appelle la *vague*. En vérité c'est par trop simple, et c'est traiter avec trop de sans-façon le public, qui pourrait bien ne pas tarder à se fatiguer de ce laisser-aller si commode. L'absence de composition est radicale dans tous ces tableaux, et elle en arrive aujourd'hui à ce point très curieux que, si l'on fait abstraction des accessoires voisins du personnage, le sujet disparaît complétement. En effet, si l'on supprime par la pensée cette lourde vague en papier peint qui forme le fond du tableau, si l'on supprime également deux ou trois coquillages admirablement traités, que restera-t-il? Une femme, et dans quelle posture! avec quel regard! Passons : ceci n'étant de l'art par aucun côté, nous n'avons rien à en dire. La toile de M. Baudry n'indique pas moins des qualités remarquables qu'on voudrait voir mieux appliquées. M. Baudry a été doué, ceci n'est point douteux; il doit à la nature un coloris d'une distinction rare, seulement il se trouve satisfait de cette unique faculté et n'en cherche pas d'autres. Il ne compose absolument pas; on dirait que le modèle prend la pose qui lui convient et que M. Baudry se contente de le copier. Son modelé est tellement creux que bien souvent ses figures ont l'air d'être peintes sur baudruche; quant à son dessin, il est parfois bien incomplet, ainsi que l'on peut s'en convaincre en regardant sa *vague* et surtout le *portrait de Mme E...* M. Baudry excelle à manier les bleus et les blonds, il sait en tirer des effets nouveaux, imprévus et parfois excellens; il en abuse, il est vrai, quelque peu, mais comment le lui reprocher? N'est-il pas naturel d'aimer à faire ce que l'on fait bien? Je crains que M. Baudry ne se soit abusé et qu'il n'ait pris la vogue pour du succès. En reconnaissant dans sa peinture la très agréable coloration qui en fait jusqu'à présent le seul mérite et en l'applaudissant avec justice, on n'a pas entendu dire au jeune peintre que cela suffisait; on a cru que, maître d'une des qualités qui donnent le plus de relief à l'exécution matérielle, il allait tâcher d'acquérir les autres afin de faire de l'art. On attendait un *tableau* de lui, on l'attend encore; l'attendra-t-on longtemps? J'ai bien peur maintenant qu'on ne l'attende toujours.

Certes M. Baudry sait se servir de sa brosse, il a d'enviables ha-

biletés; il cherche la couleur, trop exclusivement peut-être, et la rencontre parfois, comme le prouve son portrait de *M. E. Giraud*, très adroitement traité dans la pâte, malgré les *luisans* absolument inutiles dont il a parsemé le visage pour lui donner un relief qu'un artiste sérieux eût obtenu sans ces *ficelles*, et en serrant simplement son modelé. Malheureusement il a une façon de regarder le modèle et de comprendre l'art qui l'empêchera d'aller jamais bien haut, et qui semble le condamner à perpétuité aux singuliers sous-entendus qui lui sont chers. M. Cabanel, qui malgré la déviation qu'il subit depuis deux ans a le tempérament d'un peintre d'histoire, sortira sans effort, quand il le voudra, de la peinture décorative dont il nous montre un échantillon. Je voudrais pouvoir en dire autant de M. Baudry; mais je crains qu'il ne soit là dans sa vraie voie et qu'il ne l'ait choisie que parce qu'il n'en voyait pas d'autres ouvertes devant lui. La peinture décorative n'est point après tout un genre à dédaigner, et M. Baudry peut y acquérir de la gloire : qu'il tire donc le meilleur parti possible de sa façon de comprendre l'art et de voir l'humanité, qu'il fasse des amours bouffis et des femmes nues; mais alors qu'il leur ferme les yeux ou qu'il veille sévèrement à l'expression de leur regard. *La Vague* restera une tentative malheureuse. Il est peut-être bon toutefois qu'on ait vu où l'on peut arriver lorsque, ne cherchant que la grâce, on ne sait pas la contenir dans les limites au-delà desquelles elle change de nom. En somme, cet art étrange, qu'on dirait inspiré par les plus déplorables traditions du paganisme hindou, correspond très nettement à certaines tendances à la fois religieuses et sensuelles de notre époque : c'est l'adoration de la rose mystique, des saintes reliques de Charroux, en un mot le culte exclusif de la matière dans toutes ses manifestations.

Ce souffle énervant et malsain qui inspire aux peintres des conceptions mauvaises n'a point non plus épargné la sculpture. Cet art naturellement froid, auquel la blancheur du marbre semble imposer une chasteté native, fait des efforts désespérés cette année pour parvenir à être aussi inconvenant que la peinture, et il n'y arrive que trop souvent. On a reproché autrefois à M. Clésinger, et non sans raison, sa statue dite *la Femme au Serpent :* les sculpteurs de notre temps ont laissé M. Clésinger bien loin derrière eux; on le trouverait prude aujourd'hui. Pradier, en cherchant exclusivement la grâce, est souvent descendu jusqu'à l'afféterie, je le sais; mais il est un point qu'il n'a pas dépassé, et je ne me souviens pas qu'il ait jamais été provoquant. Les nymphes, les bacchantes, les Vénus, les philosophes même prennent maintenant les attitudes les plus violentes, se livrent aux contorsions les moins naturelles, pour mettre précisément

sous les yeux du spectateur ce que sans doute il ne demande pas à voir de si près. Diderot, dans la verte langue qu'il osait si bien parler, a dit à ce sujet, dans ses immortels *salons*, une phrase que je ne puis répéter, mais dont le sens est celui-ci : à force de me montrer et de me contraindre à regarder des choses que je n'ai point envie de voir si nombreuses et si fréquentes, vous m'en fatiguez jusqu'au dégoût! — Que dirait-il donc maintenant, s'il parcourait les salles et le jardin de l'exposition? Pas plus ici que pour la peinture, ai-je besoin de le répéter? je ne regimbe contre le nu, car il est, je le sais, l'élément même de la statuaire; mais je trouve que le nu cesse d'être honnête lorsqu'il est traité de façon à exagérer intentionnellement certaines formes aux dépens de certaines autres, et quand il s'efforce de produire une tout autre impression que celle du beau.

Il est heureux que toutes ces nudités tapageuses soient assez médiocres pour que nous soyons autorisé à n'en point parler. En revanche, et c'est pour nous une bonne fortune qui nous a été trop rarement offerte, nous avons à signaler et à louer presque sans réserve deux statues qui sont, je crois, le début de M. Paul Dubois. L'artiste a cherché le beau, et non pas autre chose, cela est manifeste; le choix seul des sujets, *Saint Jean*, *Narcisse*, l'indique suffisamment. Comme un artiste épris de la vraie beauté, de celle qui se raisonne, s'épure, s'appuie sur l'étude du vrai et sur la discussion intérieure, il a, pour modèle, préféré l'homme à la femme, et il a eu raison, car au point de vue du beau abstrait, l'homme, lorsqu'il est envisagé en dehors des questions d'histoire naturelle qui tendent sans cesse à obscurcir les principes d'esthétique, l'homme, type de pondération parfaite et chef-d'œuvre de dynamique, est supérieur à la femme, vouée par sa fonction spéciale à porter un fardeau qui exige un contre-poids et des arcs-boutans. Les sculpteurs d'autrefois, qui savaient leur métier et qui adoraient avec ferveur ce τὸ καλὸν dont nous avons maintenant oublié toutes les règles, n'ignoraient point la supériorité des formes mâles, et ils l'ont bien prouvé, car presque toujours ils ont, jusqu'à un certain point, *masculinisé* leurs statues de femmes. M. Dubois s'est inspiré de la nature vue à travers les traditions de l'antique et de Michel-Ange; l'attitude de son *Narcisse* rappelle de loin un des *esclaves* du maître par excellence. Ceci n'est point un reproche que nous adressons à l'artiste : qu'il ne s'y méprenne pas, c'est un éloge. La ligne générale du personnage est développée avec un soin et un souci de la pureté qu'on ne saurait trop admirer; elle est à la fois très ferme et très souple, ce qui tient à son extrême harmonie; point de contorsion, point de geste exagéré; tous les membres concourent au même mouvement et prou-

vent, par la belle ordonnance de l'ensemble, qu'une figure seule exige autant qu'un groupe une science profonde de composition. Si dans les contours il y a quelques mollesses encore, ce n'est point à l'artiste qu'il faut les reprocher, mais bien à la matière dont la statue est faite. Le plâtre en effet est toujours opaque, lourd; il englue le modelé et l'indique plutôt qu'il ne le précise. La pose est fort simple et naturelle. Narcisse est debout, il a replié son bras jusqu'à la hauteur de son visage et s'admire en inclinant la tête vers son corps, qu'il tâche de voir dans son ensemble. Certaines parties m'ont semblé traitées avec une habileté rare; je signalerai entre autres le dos, l'épaule et l'attache des reins, qui paraissent indiquer un artiste familiarisé avec tous les détails de l'anatomie, qu'il rend dans leur vérité réelle, sans les outrer à plaisir, comme le font beaucoup de sculpteurs, qui croient ainsi donner une preuve de force et n'accusent le plus souvent que leur faiblesse. Enfin c'est une œuvre d'un style et d'une ampleur auxquels nous n'étions plus accoutumés depuis longtemps.

Le *Saint Jean* a des qualités analogues, relevées par je ne sais quoi de plus vivant : la gracilité du sujet n'a point exclu le modelé, qui dessine une maigreur vigoureuse telle que doit être celle de l'ascète ardent qui ne parle aux hommes que pour leur annoncer la bonne nouvelle. L'enfant est nu, debout, marchant à grands pas, levant le bras et criant : « Voici l'agneau de Dieu! » La tête chevelue est fortement accentuée, tous les traits, vivement accusés, sont en harmonie directe avec le sujet; le regard surtout a été, il me semble, très étudié par l'artiste, qui lui a donné cette indécision singulière qu'on rencontre presque toujours chez les illuminés. C'est une excellente statue, très vivante, d'une exécution encore alourdie par le plâtre, mais à laquelle le marbre rendra toute son énergie et toute sa finesse. Saint Jean est ce que j'appellerai en statuaire un sujet moderne, c'est-à-dire dont l'antique n'offre aucun modèle; par conséquent c'est un sujet propre à séduire un esprit hardi qui comprend que la sculpture de notre temps ne correspond plus aux besoins qui lui donnaient autrefois sa raison d'être. Le temple, l'*heroum*, le Panthéon n'existent plus; les statues qui pouvaient les peupler jadis n'ont point grand rôle à remplir aujourd'hui, et c'est, à mon avis, resserrer l'art dans des limites trop étroites que de le forcer à imiter toujours les exemples anciens recueillis dans nos musées. C'est réduire la statuaire à n'être plus qu'un art décoratif pour les jardins et les vestibules. Ne doit-elle pas s'assigner un but supérieur, et les allégories des passions, des souffrances, des vertus, des vices de notre temps, n'ont-elles pas de quoi la tenter?

Représenter la faim comme M. Carpeaux l'a fait cette année sous

la figure d'*Ugolin*, c'est simplement prendre un sujet presque exclusivement propre à la peinture et le traiter au point de vue de la statuaire. Je n'en reconnais pas moins le talent de M. Carpeaux; mais la sculpture est un art qui doit dire d'un geste toute sa signification. Les divinités qu'on adorait jadis, et qui paraissent tant tenir au cœur des sculpteurs, ne sont point toutes mortes encore; il y en a qui vivent parmi nous et dont à chaque heure nous subissons la loi implacable. Jupiter crétois s'unit avec Thémis, la loi primitive; il en eut trois filles, qui sont Dikè, Eunomie et Eirenè, c'est-à-dire la Justice, la Légalité, la Paix. Grâce au ciel, les trois déesses n'ont point disparu le jour où l'on entendit une voix qui criait : « Le grand Pan est mort! » Les Parques non plus ne sont point mortes, mais elles ont à présent quelque chose d'inquiet et de précipité que la placide antiquité n'a point connu. Dans la *malesuada Fames* dont parle Virgile en son sixième livre de l'*Énéide*, il y a un admirable groupe moderne à faire; comment ne l'a-t-on jamais tenté? Les sculpteurs devraient aviser à sortir de leur stérilité, car depuis plus de quatre-vingts ans ils tournent dans le même cercle sans pouvoir s'en échapper; ils font et refont sans cesse ce qui a déjà été fait avant eux; ils ne cherchent point l'inspiration en eux-mêmes, ils ne la cherchent que dans leurs souvenirs. Ce qui leur manque, c'est l'imagination et la réflexion. Ils ne voient pas, ne comprennent pas qu'en notre âge si singulièrement fécond en découvertes, une allégorie nouvelle, c'est-à-dire une statue, naît par jour. Bien plus que la peinture, la statuaire, art relativement abstrait, est destiné à donner une forme matérielle aux pensées humaines. Nous en sommes toujours à l'Olympe antique, dont les dieux sont devenus ce que Henri Heine nous a si bien raconté. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'auprès du mont Ida on grava cette inscription sur une stèle : « Jupiter ne tonnera plus, il est mort depuis longtemps! » Il est à remarquer que l'art chrétien en sculpture n'a jamais existé que comme décoration symbolique architecturale. A plus forte raison, on chercherait en vain l'art vivant, c'est-à-dire inspiré par les idées modernes, qui avant tout, pour être vrai, devra être philosophique.

On n'en traite pas moins encore aujourd'hui les sujets empruntés à la mythologie païenne avec un grand talent; M. Perraud est là pour le prouver avec son *Enfance de Bacchus*, groupe en marbre qu'une exécution magistrale rend très important. Il n'y a point lieu de louer M. Perraud; une voix plus autorisée que la mienne a dit dans la *Revue* ce qu'on devait penser de lui. *L'Enfance de Bacchus* n'a été que le prétexte d'un groupe habile, car M. Perraud sait mieux que personne que les Hyades, les Dryades et les Heures eurent seules à veiller sur le fils de Jupiter pendant ses premières an-

nées; son groupe est la contre-partie du *Faune à l'Enfant*, faussement appelé *Silène et Bacchus*, qui de la villa Borghèse a été apporté à notre musée du Louvre. Il est difficile de manier le marbre avec une dextérité plus remarquable; en voyant plusieurs parties du faune assis, notamment la jambe repliée, le pied, les épaules, j'ai involontairement pensé à Pradier, qui fut un praticien d'une habileté hors ligne. Ce groupe abonde en détails charmans, traités avec une sûreté de ciseau peu commune; mais je ne sais s'il constitue un ensemble bien grandiose, et si les lignes brisées, sans point de départ, qui le composent ne nuisent point au style, dont elles diminuent l'ampleur. Le faune est assis, une de ses jambes repliée sur le genou; de ses bras élevés il fait danser sur son épaule un jeune Bacchus trop ventru, qu'il regarde en souriant d'aise. C'est gracieux, vivant d'expression, et surtout d'une exécution irréprochable. La nature, une nature épurée par le goût, a été étudiée et imitée avec un soin merveilleux; la vie palpite dans cette large poitrine et circule sous ces muscles d'une réalité que le ciseau a pour ainsi dire poétisée. M. Perraud a fait là preuve d'un talent très élevé, car il est difficile de pousser plus loin la science de l'exécution. Que ce soit une *enfance de Bacchus* ou un *faune jouant avec un enfant*, cela importe peu : c'est un groupe remarquable, et c'est tout ce qu'il convient de constater. Cependant on pourrait lui reprocher de trop sentir l'étude du modèle et la préoccupation de l'antique; il y manque ce je ne sais quoi de personnel et de caractéristique qui donne un cachet ineffaçable aux œuvres d'art; en un mot il y manque la flamme divine, l'inspiration. Ce faune n'est point sorti de M. Perraud lui-même, il est sorti de ses souvenirs, j'allais dire de ses réminiscences. Il y a des faunes dans tous les musées du monde; je crains bien qu'ils ne soient venus visiter M. Perraud pendant son sommeil et ne lui aient demandé encore un acte de dévotion à leur culte mort pour toujours. Ce faune, tout beau qu'il est, tout remarquablement traité qu'il soit, est-il égal (et, venant le dernier, il devrait être supérieur) à différentes statues analogues que nous avons vues dans les galeries d'Europe? Non, et M. Perraud lui-même ne me démentira pas.

A quoi cela tient-il? A ce que M. Perraud a moins de talent que les sculpteurs païens? Peut-être, mais à coup sûr ce n'est point là la vraie raison. Cela tient à ce que les sculpteurs de l'antiquité croyaient aux faunes et que nous n'y croyons plus. Pour nous, un faune est un modèle, choisi avec plus ou moins de discernement, et vu à travers les réminiscences de telle statue, de tel bas-relief, de telle médaille; pour les anciens, c'était un demi-dieu, un être intermédiaire entre l'homme et la divinité, à la double essence desquels

il participait : c'était un *démon*, comme l'on disait déjà. Les femmes le redoutaient, car on savait qu'il les guettait caché derrière les pampres grimpans; les hommes l'invoquaient, lui faisaient des libations de vin nouveau et brûlaient des pommes de pin en son honneur. C'était un être irritable et fantasque; on l'avait vu, nul n'en pouvait douter. On y croyait si bien, à ces pauvres demi-dieux rustiques, qu'en Arcadie les pasteurs rouaient de coups de bâton la statue du dieu Pan, lorsque les troupeaux étaient en souffrance, comme aujourd'hui les fortes commères de Naples soufflettent le buste de saint Janvier quand il tarde trop à faire son miracle. Or, pour bien représenter un dieu, il faut y croire. Faire un faune aujourd'hui, ce n'est point créer, ce n'est qu'imiter les faunes qu'on a déjà faits avant nous. L'antiquité avait sur nous un avantage incalculable : elle manquait de textes pour contrôler la vérité des personnages qu'elle représentait. L'idéal se faisait de lui-même, dans la légende, et l'artiste, pour l'interpréter, n'était point gêné par les documens qui lui imposent de nos jours telle ou telle forme. L'artiste pouvait faire Bacchus, Achille, Ulysse, Alexandre même, comme il se les figurait, et alors plus il leur donnait de beauté héroïque, plus il les faisait réels, car, disons-le en passant, plus une chose est belle, plus elle est réelle, la réalité étant la somme de perfection qu'un être créé peut supporter dans la limite de sa vie et de ses attributions, et c'est ce que les réalistes n'ont jamais compris. Maintenant il n'en est plus ainsi; les types existent, nous sommes obligés de les suivre, par conséquent de les imiter; si nous avons à représenter un héros, un poète, Frédéric, Voltaire, nous ne le pouvons concevoir qu'à travers l'histoire; nous voyons l'homme tel qu'il était positivement, avec son dos courbé, avec sa petite taille maigre; on est condamné à l'exact, et alors, au lieu de faire un héros, c'est-à-dire une statue, on copie un modèle, et l'on fait un portrait. Lorsqu'on veut absolument, et malgré la juste ironie moderne, diviniser ces mortels et les mettre au rang des dieux, on produit des œuvres ridicules, comme l'Achille-Wellington d'Hyde-Park ou le César-Louis XIV de la place des Victoires. Il faut donc, je crois, créer le type des allégories de la vie moderne; c'est une gloire faite pour tenter un artiste d'élite : tentera-t-elle M. Perraud? Je l'espère; il me semble que son *Découragement*, exposé en 1861, était un premier pas fait dans cette voie, mais un pas de géant.

La douleur est une divinité de tous les temps; elle n'a pas besoin d'être rajeunie pour être vraie, elle est éternelle comme l'homme, dont elle a fait sa proie; elle est son inséparable compagne, et tant qu'un être humain vivra sous le ciel, la douleur vivra. Les mères inconsolables se retrouvent dans Ève pleurant la mort d'Abel, les

femmes dédaignées se reconnaissent dans Sapho, et ceux qui ont perdu l'être qu'ils chérissaient tressaillent en voyant Orphée. C'est là une allégorie qui convient à la peinture aussi bien qu'à la statuaire, et un paysagiste éminent, M. Français, l'a prouvé en s'inspirant de la légende d'Orphée pour peindre un paysage qui, jusqu'à présent du moins, me paraît être son œuvre capitale. Voilà longtemps déjà que M. Français a pris rang parmi ces hommes de bon vouloir et de dévouement qui donnent à l'art tous leurs soins; connu, célèbre même, il ne s'est point arrêté sur sa route; jamais il ne s'est cru arrivé, il a travaillé sans relâche et sans repos, demandant aux natures variées de la France et de l'Italie de venir en aide à ses efforts, essayant de voir toujours mieux et plus haut, se débarrassant, par sa volonté, d'une sorte de lourdeur naturelle qui souvent a défloré ses tableaux, mettant de côté les préjugés d'école et marchant imperturbablement à son but, qu'il montre très nettement aujourd'hui, et qui paraît être l'idéalisation de la nature par les documens mêmes qu'elle fournit. En d'autres termes, M. Français semble vouloir réunir dans une même œuvre la double tradition de l'école classique et de l'école romantique. Cependant il ne fait point de paysage de pure fantaisie, comme les classiques qui, croyant s'inspirer de Claude le Lorrain, renversent absolument sa tradition; il ne se contente pas non plus, comme les romantiques, de copier servilement la nature et de réduire l'artiste, c'est-à-dire l'inventeur, à n'être qu'un instrument plus ou moins habile, plus ou moins fidèle. La vue d'un clair de lune l'a fait penser à Orphée, et, s'aidant de ses *études*, il a composé un paysage qui rend précisément et communique l'impression qu'il a ressentie. C'est là une méthode excellente et vraiment digne d'un artiste.

M. Français ne s'est point demandé ce que c'était qu'Orphée; il n'a point cherché si, dans les mythes antiques, Orphée, le joueur de lyre déchiré par les joueuses de flûte et de tambourin, ne symbolisait pas la grande lutte qui divisa le monde ancien, la lutte de l'esprit contre la matière, de la lyre contre la flûte, d'Apollon contre Bacchus, du dieu hyperboréen contre le dieu méridional, lutte traversée d'aventures diverses, donnant parfois la victoire à Apollon lorsqu'il écorche Marsyas vaincu, et parfois à Bacchus lorsque ses prêtresses tuent l'amant d'Eurydice, lutte qui dura jusqu'au jour où, dans les fêtes d'Éleusis, on réunit les flûtes aux lyres, où l'on réconcilia la matière et l'esprit dans le culte de la « bonne déesse. » Il ne s'est point préoccupé de tout ceci, et il a eu raison, car ce n'est point sujet à peinture, et cependant, porté par un sujet fortement conçu, il a créé un paysage absolument spiritualiste. La légende lui a suffi, et deux vers murmurés à son oreille par Virgile

lui ont révélé tout ce mystère. C'est la nuit, la lune arrondit son pâle croissant dans un ciel d'améthyste tout parsemé d'étoiles, dont la lumière nacrée donne à la composition une incomparable douceur; de hauts cyprès immobiles poussent dans l'éther leurs tiges vigoureuses, débordantes de séve; des lauriers se contournent dans leur robuste vigueur; les indécisions de la nuit humide noient les masses profondes de la forêt au-delà de laquelle on aperçoit la mer immense; auprès d'un grand tombeau de forme grecque et portant le cher nom d'Eurydice, une théorie de ses compagnes vient jeter des fleurs et verser des larmes. Isolé au premier plan, appuyé contre un jeune laurier, sa lyre tombée près de lui, Orphée, les pieds sur l'herbe ruisselante de rosée, toute fleurie de marguerites, crie le nom adoré auquel l'écho seul répond maintenant : *Ah! miseram Eurydicen!* Le dessin et le coloris sont égaux, d'une pureté et d'une puissance rares; les harmonies nocturnes, rendues avec une extraordinaire fidélité, imprègnent le tableau de la même poésie qu'elles donnent à la nature. Malgré les tons obscurs où l'artiste était obligé de se tenir, tout est lumineux, car tout est en rapport; rien ne détonne, nulle note n'est criarde : c'est une symphonie d'une mélancolie extraordinaire, c'est la lyre qui pleure, c'est le deuil d'Apollon. Ce qui, en dehors de sa facture, rend cette composition extrêmement remarquable, c'est qu'elle a été conçue à un point de vue très élevé et dans un esprit de vérité dont tous, à nos heures d'épreuve, nous avons fait la terrible expérience. Par une sorte de contre-point parfaitement combiné, elle montre que la nature, dans sa loi fatale, est implacable pour l'homme. Nous souffrons, notre cœur se brise, tout est fini, l'être cher a disparu, la nuit se fait en nous; l'arbre pousse, l'oiseau chante, le soleil rayonne, la fleur s'épanouit; la nature ironique regorge de vie pendant que nous nous enfonçons dans la mort. « O marâtre! pourquoi ne veux-tu pas me consoler? Je souffre tant! » Les poètes ont compris cela, et ce n'est point sans raison que Byron a mis pour repoussoir aux affreuses péripéties du naufrage de don Juan un ciel bleu et une mer paisible. Cet horrible et nécessaire malentendu de l'homme et de la nature, M. Français l'a rendu de main de maître et avec une grandiose simplicité. Orphée, vêtu d'ombre, a glissé dans la douleur jusqu'à en toucher le fond; il s'affaisse et dit : « Se peut-il qu'elle soit morte et que moi je sois seul à jamais? » Les cyprès lui répondent : « Nous respirons la vie à pleins bords dans la rosée du soir. » Le gazon lui dit : « Demain des amoureux me fouleront aux pieds en chantant leur tendresse. » Le laurier même contre lequel il s'est appuyé lui murmure à l'oreille : « Je verdis, je grandis, mes racines puissantes plongent dans la terre et y puisent

chaque jour une force nouvelle. » Et toute cette nature au milieu de laquelle il se désespère dans sa stérilité semble lui dire : « Notre loi, c'est la vie! Et la mort même lui apporte des élémens nouveaux! » A ce point de vue, que j'appellerai moral, le paysage est exécuté avec une intelligence dont les peintres nous ont rarement donné l'exemple. Cependant je ne quitterai point M. Français sans lui faire un reproche qui ne manque pas de gravité. C'est Virgile qui l'a inspiré : pourquoi a-t-il corrigé Virgile? C'est un tort, et le tableau s'en ressent. Je m'étonne que M. Français, qui est un homme de réflexion, n'ait point compris que l'isolement rend la douleur plus profonde et plus âpre. Le poète ne s'y est point trompé : son Orphée est seul, absolument seul, sur un rivage solitaire, et cela devait être, car la peine qui est partagée est déjà amoindrie :

Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te *solo* in litore secum,
Te veniente die, te decedente, canebat.

Le texte est positif, et si M. Français ne s'en était pas volontairement éloigné, il eût, j'en suis certain, produit une impression plus puissante. Dans cette troupe de jeunes filles qui viennent vers ce tombeau, de forme trop pompeuse, pleurer leur compagne perdue, il y a pour Orphée, sinon une consolation, du moins un adoucissement à son chagrin. L'artiste a été plus loin encore, il a voulu y mettre une espérance, car une des vierges se retourne de loin vers le lamentable Orphée, et semble lui dire : « Pourquoi un tel renoncement? Ne suis-je pas là? » Que M. Français me permette de le lui dire, c'est petit, c'est d'une intention spirituelle qui frise le mesquin. Pour être vraiment à plaindre, pour nous émouvoir, ce larmoyeur ne doit plus avoir en lui qu'un souvenir déchirant, autour de lui que la solitude. Si, pour la coloration générale de son tableau et pour arriver à l'harmonie qu'il cherchait, l'artiste avait besoin du ton blanc et vaporeux de ces pleureuses qui s'avancent comme des ombres, il devait le trouver dans quelque effet de la nature, que sais-je? dans un aspect de brouillard, dans une de ces buées indécises qui souvent le soir rampent sur les herbes humides. A notre avis, M. Français a donc diminué, par l'intempestive adjonction de ces jeunes filles, l'impression qu'il voulait produire, et que Virgile a produite d'un mot. Ne serait-ce que par respect pour eux, il faut traduire littéralement les poètes; on s'en trouve toujours bien, car ils sont, comme tous les créateurs, des hommes d'inspiration et de réflexion. Les poètes sont bons conseillers, que M. Français ne l'oublie pas, et s'il veut relire dans le quatrième livre des

défaut choquant; ses *Vues de Turquie et d'Asie-Mineure* ne sont que d'agréables indications. Que dirait-on d'un écrivain qui, sous prétexte de faire un livre d'histoire, n'en publierait que les sommaires? Ces peintres rudimentaires ressemblent à un ténor qui réciterait sa romance au lieu de la chanter. Ces façons de faire sont bonnes pour des élèves, pour ceux qui s'essaient dans l'art difficile de peindre, et qui, par leurs tentatives malheureuses ou incomplètes, méritent souvent de voir ajourner l'exposition de leurs œuvres.

Une mesure exceptionnelle a fait ouvrir, cette année, des salles spéciales pour les *refusés*. Cette exhibition à la fois triste et grotesque est une des plus curieuses qu'on puisse voir. Elle prouve surabondamment, ce que du reste on savait déjà, que le jury se montre toujours d'une inconcevable indulgence. Sauf une ou deux exceptions très discutables, il n'y a point là un tableau qui méritât l'honneur des salles privilégiées; en revanche, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que beaucoup de toiles acceptées par le jury auraient dû ne trouver place que dans le salon des refusés. Ces œuvres baroques, prétentieuses, d'une sagesse inquiétante, d'une nullité absolue, sont très troublantes à étudier, car elles prouvent de quelles singulières aberrations peut se nourrir l'esprit humain. La plupart d'entre elles donneraient raison aux théories du docteur Trélat sur la folie lucide. On pouvait s'attendre à des outrecuidances d'originalité, et l'on reste surpris de ne voir que des copies informes faites d'après les peintres à la mode, qui eux-mêmes, le plus souvent, s'inspirent des anciens maîtres. Il est curieux de voir où en arrive un maître célèbre, Corrége par exemple, quand il passe par les interprétations d'un peintre de talent pour en venir à celles des barbouilleurs dont les œuvres aujourd'hui sont exposées par ordre. Il y a même quelque chose de cruel dans cette exhibition; on y rit comme aux farces du théâtre du Palais-Royal. En effet, c'est une parodie constante, parodie de dessin, parodie de couleur, parodie de composition. Voilà donc les génies méconnus et ce qu'ils produisent! voilà les impatiens, voilà ceux qui se plaignent, ceux qui crient à l'injustice des hommes, à la dureté du sort, qui en appellent à la postérité! Jamais consécration plus éclatante n'avait été donnée aux travaux du jury, et l'on peut le remercier d'avoir essayé de nous épargner la vue de telles et si lamentables choses.

Du reste, même défauts généraux que dans l'exposition voisine: point d'imagination, point de composition, négligence du dessin, quelque recherche de coloris, tendances ultra-matérialistes indiquées par une ou deux obscénités qu'on ferait bien de retourner, car l'insuffisance de l'exécution les rend tout à fait choquantes; tous ces défauts, augmentés, centuplés par l'absence radicale de

talent, constituent un ensemble qu'on peut se figurer et qui suffirait à dégoûter pour jamais de la peinture.

Que manque-t-il donc à l'art pour reprendre quelque vigueur et se relever de cette éthisie qui le ruine? Est-ce la liberté absolue? Est-ce une direction sévère? Je ne sais; mais je crois qu'il faudrait arriver à une rénovation complète du milieu où se produisent les arts aujourd'hui pour leur rendre la séve qui leur manque. Qu'importent à l'art une liberté spéciale, une direction spéciale? Le mal est plus haut, la cause est plus profonde. Le mouvement de l'esprit humain est un, et il suffit qu'une seule de ses facultés créatrices soit annihilée pour que les autres s'atrophient et cessent de fonctionner. Comment exiger que les poumons respirent lorsque le cœur a suspendu ses battemens? Si l'on parcourt les salles de l'exposition, si l'on regarde l'une après l'autre toutes les œuvres d'art, on verra que celles-là seules où se retrouve un souffle, une inspiration quelconque, sont dues à des hommes qui, comme MM. Français, Fromentin, Perraud, Gérôme, Matout, Cabanel même, ont traversé nos dernières heures de liberté. En littérature, il en est de même; les derniers venus autour desquels un peu de bruit s'est fait étaient déjà entrés dans la vie avant l'année 1848. Si l'on veut se rappeler ce que l'histoire nous enseigne et voir que les combats de l'esprit ont toujours amené une exubérance de vie intellectuelle qui s'est traduite par des éclosions glorieuses dans le monde de l'art et de la poésie, si l'on veut voir que la renaissance est contemporaine des guerres de religion, que la fronde a donné au siècle de Louis XIV ses élémens les plus glorieux, que la révolution française a enfanté l'école de David, que les luttes parlementaires de la restauration et du gouvernement de juillet ont produit l'épanouissement du romantisme, on comprendra qu'en notre temps de repos absolu l'art et la littérature s'enfoncent graduellement dans une léthargie menaçante. Il est possible que des idées passent autour de nous, mais elles ne se manifestent par aucun bruit extérieur. Quel oracle interroger, puisque tous les dieux sont muets? Dans le château de la Belle-au-Bois-Dormant, tout le monde dormait : le peintre dormait, le sculpteur dormait, l'architecte dormait, et le scribe lui-même n'était pas bien certain d'être éveillé!

MAXIME DU CAMP.

LES

PÊCHEURS DE CANCALE

RÉCIT DES COTES DE LA MANCHE.

I. — LE SILLON.

Le roc escarpé sur lequel s'élève la ville de Saint-Malo, serrée dans d'épaisses et hautes murailles qui semblent, en l'étreignant de toutes parts, la forcer à monter en spirale autour de son unique église, ne tient à la terre ferme que par une longue chaussée qu'on nomme *le Sillon*. Il n'existe point d'autre route par laquelle piétons, chevaux et voitures puissent pénétrer dans cette cité essentiellement maritime, qui aurait aussi bien que le Mont-Saint-Michel le droit de prendre pour devise ces mots hardis : *in periculo maris*, si elle ne leur préférait les paroles plus orgueilleuses de son vieux blason : *Malo au riche duc!* Quand le temps est beau et la mer calme, pendant les chaudes soirées de l'été surtout, le Sillon offre un lieu de promenade des plus attrayans. D'un côté s'étend, paisible comme un lac, le vaste bassin qui sert de port aux deux villes rivales de Saint-Malo et de Saint-Servan; de l'autre, l'Océan sans bornes, toujours agité, vient battre le pied de l'antique citadelle, puis rouler ses flots écumeux sur une plage de sable fin qui s'allonge à perte de vue et se confond avec les dunes lointaines. Une rangée de pieux profondément enfoncés dans le sol défend la chaussée contre les incessantes attaques de la mer, dont cet obstacle continu redouble la fureur. Aussi, lorsque la marée est haute, les bruits de la terre sont-ils constamment dominés par la grande voix de l'Océan, qui ne se tait jamais. On est là comme sur le pont d'un navire, partout entouré d'eau, avec cette différence toutefois qu'on a le pied solide et qu'on peut rêver en paix sans craindre de faire naufrage.

une lame énorme, frappant les pieux rangés le long de la chaussée, retentit comme un coup de canon, se dressa menaçante et écumeuse au-dessus du parapet, puis s'abattit en trombe sur toute la largeur du Sillon. Dans sa chute, la lourde masse d'eau avait renversé l'âne, brisé en éclats les pots à lait et jeté à terre la pauvre jeune fille, qui gisait sur le pavé, honteuse et meurtrie. Les deux marins s'étaient empressés de voler à son secours. Ils la prirent délicatement dans leurs bras robustes et la portèrent sur un petit banc placé devant le bureau de l'octroi. A peine la laitière avait-elle repris ses sens, que l'âne vint la rejoindre, l'oreille basse et marchant d'un pas inégal.

— Ma belle enfant, demanda l'un des marins, qui portait de gros favoris noirs, où demeurez-vous?

— Dans la commune de Paramé, répondit la paysanne, au-delà du bourg, sur la route de Saint-Coulomb.

— Eh bien! reprit le marin, c'est à Cancale que nous allons, nous autres... Je suis le fils de Daniel le pêcheur d'huîtres, qui commande la barque l'*Aimable-Aglaé*; le père de mon camarade est le grand Laurent, qui a perdu une jambe au service: vous voyez que nous sommes presque voisins. Rien ne nous est plus facile que de vous reconduire chez vous, puisque votre maison se trouve sur notre chemin. — Laurent, ajouta-t-il en s'adressant à son camarade, va chercher un cabriolet de louage, et dès que la mer en se retirant laissera le passage libre, nous partirons.

Laurent fit marché avec le cocher d'un de ces *coucous* comme on en voyait tant autrefois sur la route de Paris à Versailles, et qui stationnent à toute heure devant la porte Saint-Vincent. Tandis que le cheval mangeait l'avoine, la mer, qui monte et baisse si rapidement sur cette côte, cessa de couvrir la chaussée. Le cabriolet s'avança vers le banc où était assise la jeune fille, qui pleurait et sanglotait, troublée par les soins que lui prodiguaient à l'envi les deux marins, et tout émue encore de l'effroi et de la douleur que lui avait causés sa chute.

— Allons, ma belle enfant, lui dit Daniel, n'ayez pas peur... ce n'est rien que cela!... Tâchez de vous hisser dans le fond de ce carrosse. Il y a longtemps qu'on n'a remis du crin dans les siéges; mais c'est égal, vous n'y serez pas mal assise. Là, doucement, levez le pied et la main en même temps comme si vous montiez aux enfléchures d'un navire...

La jeune fille se glissa avec effort dans le fond du cabriolet, et Daniel, prenant place à côté d'elle, cria au cocher comme s'il se fût adressé au patron d'une barque : — Poussez! poussez hors!...

— Mais moi, dit l'autre marin, il faut donc que je monte sur la bourrique... Elle cloche, la pauvre bête... Est-ce qu'elle ne suivrait pas si je l'attachais derrière la voiture?...

— Oh! non, répondit la jeune fille; il vaudrait mieux la laisser aller toute seule, elle trouverait son chemin...

— Essaie de monter dessus, Laurent, dit Daniel; elle n'a pas l'air d'être blessée; si nous la laissons s'en retourner seule chez elle, quelque vaurien pourra la voler.

— Mon Dieu! dit la jeune fille, quel mal je vous donne! Si je n'avais point été retardée en ville par une emplette dont ma mère m'a chargée, tout cela ne serait point arrivé.

— Oh! il n'y a pas de mal, répliqua Laurent; aussi bien j'aurais fait la route à pied!... Tenez, voilà le bourriquet qui trotte comme si le diable le poussait!...

Laurent se tenait en écuyer cavalcadour auprès du marchepied, tandis que le cabriolet roulait avec un bruit de ferraille sur le pavé encore humide. De temps à autre, quelques embruns qui se détachaient du sommet des vagues irritées venaient encore mouiller l'âne et son cavalier. La jeune fille frissonnait de tous ses membres au fond du cabriolet, car la brise soufflait toujours avec violence.

— Vous avez froid, mademoiselle, lui dit Daniel; voilà mon caban, mettez-le sur vos épaules... C'est chaud, ces vêtemens-là, et on est bien content de les enverguer quand on est de quart la nuit!... n'est-ce pas, Laurent? — Laurent trottait toujours, une main appuyée sur son chapeau ciré que le vent semblait vouloir lui enlever à toute force, l'autre passée dans la bride de l'âne. Il avait beaucoup de mal à se tenir d'aplomb sur la selle, et la largeur du bât l'obligeait à ouvrir démesurément les jambes. Dans cette position gênante, il ne pouvait prendre part à la conversation que son camarade conduisait tout à son aise du fond du cabriolet.

— Eh! Laurent, disait celui-ci, tu vas tomber si tu t'obstines à faire ainsi courir la bourrique; plus tu tireras la bride, et plus la bête ira vite...

— Je le vois bien, répondit Laurent; je ne saurais plus y *tenir*; mieux vaut sauter à terre et marcher à pied. — Parlant ainsi, il se précipita à bas de sa monture, et grimpa derrière le cabriolet, tenant toujours la bride du baudet, qui ne suivait qu'avec une extrême répugnance. De temps à autre, Laurent se retournait pour jeter un coup d'œil à travers la vitre encadrée dans la capote du cabriolet, et il contemplait avec envie son compagnon, assis commodément auprès de la jeune fille et causant avec elle. Il est vrai que celle-ci semblait peu empressée de répondre aux questions de son voisin : il lui était pénible de se voir ainsi reconduite chez elle par deux jeunes gens inconnus. Quant au cocher, habitué à mener toute sorte de gens, il se faisait un devoir de garder en toute occasion un morne silence.

— Il me semble, disait Daniel à la paysanne, il me semble que

l'on a de quoi... Mais j'avais à cœur de vous offrir un petit cadeau.

— Merci, merci, répondit Daniel; je vous promets de la mettre à mon cou toutes les fois que je serai en toilette. Elle est d'un si bon goût, que l'on dirait que c'est votre fille qui l'a choisie!

— Ah! oui, la jeunesse d'à présent a du goût, s'écria la fermière; les filles de campagne voudraient toutes porter du velours et de la dentelle comme les grandes dames!... Dieu merci, je n'ai qu'une fille, et nous avons affaire à un maître qui a un bon cœur. Il n'est pas bien riche; mais comme il vit simplement et qu'il ne dépense guère, il ne cherche point à tirer de la terre plus qu'elle ne peut donner, comme font tant de gros bourgeois!... Vous le connaissez peut-être, c'est M. Kelmère de Cancale.

— Le commandant Kelmère? demanda Laurent; c'est un ami de mon père; ils ont longtemps navigué ensemble, et j'ai fait mon premier voyage avec lui.

— Il est l'ami de tous les marins, interrompit Daniel; j'ai bien des fois ramé dans sa yole quand il allait faire des parties de pêche aux îles Chausey. Voyons, Laurent, ajouta-t-il en attachant à son cou la grosse cravate, présent de la fermière; il est tard, en route!

Les deux amis reprirent leurs paquets et dirent adieu à la fermière. — Où donc est votre fille, demanda Daniel en s'arrêtant sur le seuil; je ne veux pas partir sans la revoir.

— Me voici, répliqua Jenny, qui ouvrait la porte de sa petite chambre, et s'adressant à Laurent : — Monsieur, lui dit-elle, vous plairait-il d'accepter ce petit cache-nez en laine blanche que j'ai tricoté cet hiver à la veillée? Il paraît que c'est bien la mode aujourd'hui parmi les marins, car ils en portent presque tous...

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle, murmura Laurent, qui restait immobile et ébahi, tenant sur son bras la blanche écharpe de laine...

— Je l'avais commencé pour un de mes frères qui est en apprentissage à Saint-Malo, ajouta la jeune fille en se retirant; mais j'ai bien le temps de lui en faire un autre.

La mère de Jenny lança à sa fille un regard de mauvaise humeur qu'elle accompagna de cette exclamation : — Petite sotte, va! — Mais les deux amis ne l'entendirent point; ils étaient déjà sur la grand'route.

— Veux-tu changer avec moi? dit Daniel à son camarade. — Celui-ci secoua la tête en signe de refus.

— Je te donne trois francs de retour!...

— Non, répliqua Laurent, qui serrait le cache-nez au fond de sa poche.

— Bien, bien, fit Daniel après un moment de réflexion; je m'ex-

marin mettre pied à terre devant le seuil de sa porte, lui demanda d'un ton brusque : — Qu'y a-t-il pour votre service, jeune homme?

— Il y a que je vous ramène votre fille, un peu meurtrie, mais pas du tout blessée... Un coup de mer sur le long Sillon... La marée était haute, voyez-vous, et la pauvre enfant se trouvait un peu en retard; elle a voulu passer tout de même... Vous cherchez votre bourriquet... oh! il n'est pas loin; mon camarade le ramène par la bride... Adieu, ma bonne dame; adieu, mademoiselle Jenny!

La fermière insista pour que le marin voulût bien entrer sous son toit et accepter quelques rafraîchissemens. Le cocher, payé et expédié par Daniel, reprit la route de Paramé, où il espérait trouver un chargement de retour. Tandis que Jenny, retirée dans une pièce voisine, racontait à sa mère, en changeant de vêtemens, les détails de sa mésaventure du matin, Laurent était arrivé, et l'âne avec lui. Les deux marins, assis devant un bon feu sur le grand banc en bois de chêne placé autour de l'âtre, se réchauffaient en vidant un pot de cidre. Après une halte d'une demi-heure, ils se levèrent, et, comblés de remercîmens par la mère de la jeune paysanne, ils continuèrent à marcher dans la direction de Cancale.

— Ah çà! dit Laurent à son compagnon, tu as donc payé le cocher?

Daniel répondit par un signe de tête affirmatif.

— En ce cas, je te dois la moitié de la course. Tiens, voilà trente sous...

— Non, non, fit Daniel; tu n'es pas monté dans le cabriolet, toi, tu n'as rien à payer.

— En conscience, répliqua Laurent, les choses ne se passeront pas comme cela... Est-ce que tu voudrais faire le fier avec moi?... J'entends être de moitié dans le petit service que nous avons rendu à la jeune personne...

— Eh bien! tu paieras quelque chose à Cancale, et nous serons quittes... Elle est jolie, la petite Jenny, va! et avec cela bien aimable, point fière...

— C'est peut-être pour mieux causer avec elle que tu m'as laissé courir à pied la moitié du chemin en traînant par la bride ce maudit âne, qui ne voulait plus trotter?

— Dame! répliqua Daniel avec un sourire, il y a des momens où l'on n'a pas besoin de camarade...

— Voilà une parole qui ne me plaît guère, murmura Laurent; on est ami ou on ne l'est pas!

— Vas-tu te fâcher? reprit Daniel. A qui puis-je donc parler franchement, si ce n'est à toi?... Tu sais que mon père a quelque chose : eh bien! je pense à me faire recevoir maître au cabotage dans deux ans, et puis à me marier. Il n'y a donc rien d'étonnant

que je fasse un peu attention aux jeunes filles qui se trouvent sur mon chemin...

Laurent baissa la tête et ne répondit rien. Il était pauvre, lui; une partie de ce qu'il gagnait servait à soutenir son père infirme, qui touchait une petite pension de l'état, et à soulager la misère de ses deux sœurs, veuves de marins et mères de famille. Servir comme simple matelot sur les navires de guerre ou sur les navires du commerce, ne jamais connaître le repos, ne jamais jouir de son indépendance, telle était la triste perspective qui s'offrait à lui. Une expression de mélancolie résignée se peignait sur ses traits hâlés par le soleil, et cependant il était content de revoir ceux auxquels il sacrifiait la moitié d'un salaire si laborieusement acquis. Son compagnon Daniel, roulant dans sa tête des projets d'avenir, marchait le front haut, et tous les deux ils continuaient leur route en silence, occupés des sentimens divers que leur inspirait le retour au pays natal. Ils ne s'arrêtèrent pas même au cabaret de Saint-Coulomb, qui porte pour enseigne un beau bateau de Cancale gréé en lougre, filant au plus près du vent, toutes voiles dehors. Leurs regards distraits erraient sur la campagne dépouillée de verdure, sur les collines couvertes de pommiers aux rameaux noirs et d'ajoncs épineux, sur les guérets humides où déjà les moissons commençaient à germer. Quel intérêt présentait l'aspect des champs à ces hommes dont toute la vie se passait à parcourir l'Océan? Que leur importait la future récolte, à eux qui ne seraient plus là pour la voir mûrir? Indifférens à tout ce qui préoccupe les gens voués aux travaux champêtres, les deux marins foulaient donc sans émotion la terre féconde qui nourrit les hommes. Leur cœur ne s'épanouit que lorsqu'ils arrivèrent sur les collines qui entourent la partie haute de Cancale. A la vue de cette baie profondément creusée dans les terres, bornée au nord par de sombres masses de rochers, décrivant de l'est au sud une vaste courbe au milieu de grèves blanches au-delà desquelles se profile, à de grandes hauteurs, toute la côte de la Basse-Normandie, Avranches, le Mont-Dol, le Mont-Saint-Michel, Tombelaine; à la vue de toutes les villes, de tous les villages, de tous les édifices, de tous les rochers, de tous les bois, qui se déroulent en un immense amphithéâtre, et dont ils savaient les noms depuis leur enfance, un cri de joie s'échappa de leur poitrine.

Ils avaient enfin touché le port et posé le pied sur le seuil de la maison paternelle. Pendant trois jours entiers, les deux jeunes gens s'abandonnèrent aux douceurs du *far niente*. Ils furent parfaitement, complétement heureux. La famille les accueillait avec tendresse; les amis écoutaient avec une attention sympathique le récit de leur récente campagne. Il y eut pour eux, en compensation de

deux années de périls et de fatigues, quelques heures de repos absolu et de causeries animées dans les cafés, devant une table chargée de bouteilles : heures délicieuses pour le marin rendu à la liberté, et qui oublie si vite *inter pocula* les dangers de la veille et ceux du lendemain. Le quatrième jour, le prestige du retour étant effacé, Daniel et Laurent commencèrent à ressentir les premières atteintes de l'ennui. Impatience d'arriver et impatience de repartir, tels sont les deux sentimens qui absorbent la vie du matelot. D'ailleurs, au milieu de gens qui travaillent, il n'y a guère place pour l'homme oisif, et le mouvement régulier de la mer, qui abandonne incessamment la plage qu'elle vient de toucher, inspire au marin le besoin d'une activité constante.

II. — DEUX MARINS EN RETRAITE.

La fin de l'hiver est l'époque où les navires destinés à la pêche de la morue dans les parages de Terre-Neuve commencent à recruter leurs équipages. Il règne alors une grande activité dans les ports d'armement, car cette pêche lointaine occupe, sur le littoral des seuls arrondissemens de Saint-Malo et de Saint-Brieuc, plusieurs milliers de travailleurs. Les uns font à bord le service de marins, les autres amorcent les lignes, les tendent, prennent le poisson, le fendent et le salent; d'autres encore, plus faibles ou moins habiles, sont employés à retourner sur les galets les morues que l'on fait sécher au grand air. Selon que les navires vont pêcher au large, — sur le grand banc ou auprès de l'île Saint-Pierre, — ou bien aux abords du continent américain, — dans le golfe Saint-Laurent et sur les côtes de Terre-Neuve et de l'est, — ils mettent à la voile dès les premiers jours de mars, ou ne quittent le port que dans les mois d'avril et de mai. Les glaces forment d'infranchissables barrières à l'entrée de ces mers inhospitalières durant tout l'hiver et les deux tiers du printemps. Lorsqu'elles se détachent par masses énormes des caps où le froid les tenait comme soudées, elles s'en vont flottant à travers l'Atlantique : de là l'impossibilité où se trouvent les navigateurs d'aborder les parages de la pêche avant certaines époques que l'expérience a fait connaître. Enfin, plus tard encore, quand une certaine quantité de morues a été prise et préparée pour de longs voyages, d'autres navires, plus forts de tonnage et fins voiliers, vont chercher à Saint-Pierre des cargaisons qu'ils transportent dans la Méditerranée, aux Antilles et jusqu'aux Indes orientales. Combien de bras acharnés contre ce poisson inoffensif! Sur un espace de plusieurs centaines de lieues, partout où il y a des bancs, des millions de lignes flottent dans la mer. Sur une longueur de côtes aussi étendue, de l'embouchure du Saint-Laurent jus-

qu'aux parages où se montre l'ours blanc, des milliers de filets bloquent l'entrée des rades, des criques et des ruisseaux. Chaque année, les bandes innombrables de morues que la Providence dirige vers les mêmes localités y reparaissent fidèlement, poussées par l'instinct de la migration. Les mines d'or du Pérou sont épuisées; les *placers* de la Californie et de l'Australie, fouillés en tous sens par des mains avides, ne produiront pas longtemps ces trésors dont l'exploitation a peuplé les solitudes des continens nouveaux, et voilà des siècles que la France et l'Angleterre trouvent dans la pêche de la morue, nourriture des classes indigentes, une source de richesses toujours renaissante et une précieuse école pour leurs marins.

Les deux jeunes Cancalais, débarqués dans la première semaine de février, après une longue campagne à bord d'un navire de l'état, arrivaient donc chez eux juste à temps pour trouver de l'emploi à bord des bâtimens pêcheurs. Daniel était pressé de faire encore deux ou trois voyages qui lui permettraient de se perfectionner dans l'art de la navigation avant de se présenter aux examens pour le grand cabotage; son camarade Laurent sentait l'impérieux besoin de gagner au plus tôt quelques centaines de francs, dont son père infirme et ses sœurs restées veuves devaient toucher la meilleure part. Ce fut donc à bord d'un navire armé à Saint-Servan pour la pêche du grand banc, — sur un *banquier*, comme on dit dans le pays, — qu'ils prirent du service. La nécessité où ils se trouvaient de faire provision de vêtemens cirés, de bottes imperméables, de gilets de laine, de tout l'attirail indispensable à ceux qui doivent braver pendant six mois et en plein Océan les intempéries d'un climat froid et brumeux, les obligea à visiter plus d'une fois les magasins de Saint-Servan et de Saint-Malo. Le plus ordinairement ils allaient ensemble; une étroite amitié unissait ces deux marins depuis leur enfance, et elle était d'autant plus solide que leurs caractères offraient des différences plus tranchées. Laurent, un peu plus jeune que son compagnon, d'une nature plus douce et plus docile, subissait en toute occasion l'ascendant de Daniel, que ses façons un peu rudes, sa taille athlétique et une certaine assurance avaient habitué à être le maître parmi ses égaux. Daniel protégeait son ami, mais à la condition de le dominer toujours un peu.

Un jour qu'ils retournaient à Cancale, la mère de Jenny Lambert, les voyant passer sur la route, les pria de venir partager son dîner. Daniel paraissait peu disposé à se rendre à l'invitation de la fermière; mais celle-ci insista de si bon cœur qu'il dut accepter.

— Je vois bien que vous allez partir, dit la fermière; vous avez sous le bras des vêtemens qui ne sont point faits pour aller aux assemblées... Ah! les marins!... Et pourtant les filles de chez nous ne veulent épouser que des gens de mer!... Ce jeune homme-là,

ajouta-t-elle en regardant Laurent de plus près, est celui qui était avec vous le jour que vous m'avez ramené ma pauvre Jenny. Il n'était point encore venu nous revoir, lui...

— Il n'est pas hardi, ce garçon-là, répondit Daniel en passant la main dans ses gros favoris, mais il a bon cœur!...

Laurent, un peu humilié de voir son camarade prendre avec lui des airs de protection, promena ses regards autour de l'appartement, et il aperçut, à droite du bahut sur lequel étaient rangés les belles assiettes et les plats à fleurs jaunes et rouges, un coco du Brésil que son ami Daniel avait sculpté dans leur dernière campagne. Cette découverte lui donna beaucoup à penser. Daniel avait donc fait plus d'une visite à la ferme sans le lui dire... Pourquoi ce coco si finement sculpté, objet des prédilections de son camarade, se trouvait-il là, suspendu à la place d'honneur?... Si Daniel avait hésité à entrer ce jour-là, c'était donc parce que lui, Laurent, était de trop et pouvait le gêner! Secourir une jeune fille blessée était une action toute naturelle; mais, si simple qu'elle fût, pourquoi Daniel cherchait-il à en tirer le profit au préjudice de son ami?...

L'arrivée de Jenny vint arracher Laurent aux idées attristantes qui se pressaient dans son esprit. Après les avoir salués tous les deux en rougissant un peu, la jeune fille vint s'asseoir auprès de sa mère, et la conversation s'anima par degrés; mais Laurent osait à peine y prendre part. Les airs d'assurance et de satisfaction que se donnait Daniel le déconcertaient et lui causaient un malaise indéfinissable. Honteux et décontenancé, il levait à peine les yeux sur la jeune fille, qui lui semblait si gentille, si fraîche, qu'il croyait rêver en la regardant. Celle-ci parlait doucement, avec mesure, sans mêler à ses paroles les éclats de rire bruyans que Daniel cherchait à provoquer par ses saillies. Elle se tournait souvent du côté de Laurent, qui mangeait peu, buvait moins encore, et paraissait souffrir. Si ce pauvre marin eût été plus perspicace, il eût pu remarquer qu'il inspirait à Jenny plus d'intérêt qu'il ne le supposait : il eût compris aussi que son compagnon, trop sûr de lui-même et trop enhardi par le bon accueil qu'il trouvait chez la mère de Jenny, pourrait bien faire fausse route et toucher cet écueil redoutable que l'on nomme le caprice d'une jeune fille; mais il ignorait les mystères du cœur féminin, et, trop timide pour se croire l'objet de la plus banale bienveillance, il se renfermait dans une muette douleur, ne sachant pas lui-même quelle en était la cause, et comment il se trouvait être jaloux d'une jeune fille qu'il n'avait jamais songé à aimer.

— Ah çà! dit la fermière Lambert, j'ai été à la ville aussi, moi, et à votre intention, Daniel. Tenez, voilà une cravate de laine rouge que j'ai choisie pour vous... Ça n'est pas grand'chose, dame! et vous en avez peut-être de plus belles, vous qui êtes d'une famille où

l'on a de quoi... Mais j'avais à cœur de vous offrir un petit cadeau.

— Merci, merci, répondit Daniel; je vous promets de la mettre à mon cou toutes les fois que je serai en toilette. Elle est d'un si bon goût, que l'on dirait que c'est votre fille qui l'a choisie!

— Ah! oui, la jeunesse d'à présent a du goût, s'écria la fermière; les filles de campagne voudraient toutes porter du velours et de la dentelle comme les grandes dames!... Dieu merci, je n'ai qu'une fille, et nous avons affaire à un maître qui a un bon cœur. Il n'est pas bien riche; mais comme il vit simplement et qu'il ne dépense guère, il ne cherche point à tirer de la terre plus qu'elle ne peut donner, comme font tant de gros bourgeois!... Vous le connaissez peut-être, c'est M. Kelmère de Cancale.

— Le commandant Kelmère? demanda Laurent; c'est un ami de mon père; ils ont longtemps navigué ensemble, et j'ai fait mon premier voyage avec lui.

— Il est l'ami de tous les marins, interrompit Daniel; j'ai bien des fois ramé dans sa yole quand il allait faire des parties de pêche aux îles Chausey. Voyons, Laurent, ajouta-t-il en attachant à son cou la grosse cravate, présent de la fermière; il est tard, en route!

Les deux amis reprirent leurs paquets et dirent adieu à la fermière. — Où donc est votre fille, demanda Daniel en s'arrêtant sur le seuil; je ne veux pas partir sans la revoir.

— Me voici, répliqua Jenny, qui ouvrait la porte de sa petite chambre, et s'adressant à Laurent : — Monsieur, lui dit-elle, vous plairait-il d'accepter ce petit cache-nez en laine blanche que j'ai tricoté cet hiver à la veillée? Il paraît que c'est bien la mode aujourd'hui parmi les marins, car ils en portent presque tous...

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle, murmura Laurent, qui restait immobile et ébahi, tenant sur son bras la blanche écharpe de laine...

— Je l'avais commencé pour un de mes frères qui est en apprentissage à Saint-Malo, ajouta la jeune fille en se retirant; mais j'ai bien le temps de lui en faire un autre.

La mère de Jenny lança à sa fille un regard de mauvaise humeur qu'elle accompagna de cette exclamation : — Petite sotte, va! — Mais les deux amis ne l'entendirent point; ils étaient déjà sur la grand'route.

— Veux-tu changer avec moi? dit Daniel à son camarade. — Celui-ci secoua la tête en signe de refus.

— Je te donne trois francs de retour!...

— Non, répliqua Laurent, qui serrait le cache-nez au fond de sa poche.

— Bien, bien, fit Daniel après un moment de réflexion; je m'ex-

plique la chose. C'était pour moi que Jenny avait tricoté ce cache-nez; mais comme sa mère m'avait déjà fait un cadeau, tu comprends?... La jeune fille s'est crue obligée de te donner son propre ouvrage, ne voulant pas faire de jaloux!

— Peut-être bien, répondit Laurent d'un air distrait.

Ils continuèrent à marcher vers Cancale, et le jour commençait à baisser quand ils arrivèrent chez eux. Ils habitaient dans la partie basse du bourg que l'on nomme La Houle; c'est là véritablement le quartier des pêcheurs. Au bas des rochers à pic, hauts de quelques centaines de pieds, s'étend, le long d'un quai spacieux, une ligne non interrompue de maisons à un et deux étages, toutes occupées par les patrons des barques et leurs familles. Sur la plage, couverte de débris d'huîtres et de coquillages de toute sorte broyés par le flot et blanchis par la salure de la mer, on ne voit que dragues et filets appuyés sur les pierres et accrochés aux bords du quai. A ce moment, la marée montait; mais le vent qui soufflait de terre forçait les barques à louvoyer. On les voyait courir des bordées pour aller s'amarrer sur leurs bouées, qui commençaient à flotter. Les cultivateurs, qui tous possèdent comme dépendance de leurs fermes quelqu'un de ces carrés entourés de claies où sont parquées les huîtres, quittaient la plage après avoir visité ce champ de coquillages et regagnaient par des sentiers à pic les terres qu'ils labourent avec la pioche et la charrue. Les femmes et les enfans des pêcheurs se rapprochaient de la rive pour assister à l'arrivée des bateaux. Peu à peu les barques regagnaient leur mouillage, et de chacune d'elles se détachait un canot qui venait apporter le produit de la journée. Les hommes débarquaient, silencieux, fatigués, traînant sur les pierres du quai leurs hautes et larges bottes, coiffés du grand chapeau ciré, empaquetés dans d'épais vêtemens de laine, et portant sur l'épaule le petit baril à l'eau-de-vie. Chacun d'eux regagnait sa demeure, celui-ci donnant la main à de petits enfans qui avaient couru sur la plage pour embrasser leur père, celui-là soutenant avec effort ces gros poissons aux formes étranges, aux vives couleurs, au goût savoureux, que la mer recèle en ses abîmes et que le bras de l'homme en a su arracher pour les envoyer vendre à la criée sur les marchés de Paris. Quand il fut nuit, la lune vint éclairer la vaste rade, remplie de barques dont les mâts dépouillés de leurs voiles se balançaient doucement à la vague et se reflétaient en longues spirales dans le miroir des flots.

Le père de Laurent, — on l'appelait vulgairement Jambe-de-Bois depuis qu'il avait été obligé de remplacer par un morceau de chêne le membre qu'un boulet lui avait enlevé à Mogador, — se promenait alors sur le quai devant La Houle en compagnie du commandant Kelmère. C'était leur habitude de venir chaque soir faire leurs cent

pas au bord de la mer, et cela durait depuis quinze ans. Ils se parlaient de leurs campagnes, des pays lointains, toujours du passé, car le présent de l'homme de mer en retraite est souvent plein d'ennui et son avenir plein de tristesse. Cependant ce soir-là le commandant Kelmère entretenait son vieil ami de projets assez nouveaux.

— Écoute, lui disait-il, c'est un secret que je te confie... Tu sais que je n'ai jamais été porté pour le mariage, et pourtant, depuis que j'ai eu la sotte idée de prendre ma retraite, les jours me semblent longs, quoique les années passent plus vite. Voilà que j'ai cinquante-sept ans sonnés, mais ma santé est bonne, je n'éprouve aucune infirmité, si ce n'est ma blessure à l'épaule qui me fait souffrir par les changemens de temps... Eh bien! l'envie m'a pris de me marier. Qu'en penses-tu?

— Vous feriez bien, commandant, dit Jambe-de-Bois.

— Oui, de me marier, reprit le commandant Kelmère, mais avec qui?... Les demoiselles d'ici et celles des environs aiment trop la toilette; il leur faut des jeunes gens élégans, des gants jaunes, des Parisiens; moi, je ne puis plus me faire à ces manières-là depuis que j'ai pris de l'embonpoint, n'est-ce pas, mon ami? Donc je ne vois personne autour d'ici, ni à Cancale, ni à La Houle, ni dans les environs, à qui je puisse m'adresser!... J'ai pourtant une jolie pension et du bien au soleil. Ne t'ai-je pas parlé quelquefois de ma ferme située auprès de Paramé?

— La Petite-Marouillère? Oh! bien souvent.

— Eh bien! c'est un joli morceau de terre; le tabac y réussit à merveille, les pommes y sont magnifiques... Moi qui aime les fleurs de passion, je me plairais là, je ferais valoir mes terres, j'en tirerais un bon profit.

— Elle n'est donc pas affermée? demanda Jambe-de-Bois.

— Si fait, mon ami, mais à très bas prix... Le fermier est mort il y a six ans; ses garçons étaient des fainéans qui ont mieux aimé prendre des états dans les villes que de labourer les terres, de sorte que ma propriété est restée entre les mains de la veuve, qui l'exploite au moyen de journaliers dont les services se paient cher. Cette veuve a une fille travailleuse, sage et fort gentille... Tu m'entends, hein?... Je me demande pourquoi je ne m'établirais pas à la campagne, pourquoi je ne donnerais pas mon bien et mon nom à une jeune fille qui..., par malheur, a trente et quelques années de moins que moi! C'est là l'écueil, mon ami!...

— Dame! les âges ne sont guère assortis, dit Jambe-de-Bois; mais quand il s'agit de devenir l'épouse d'un homme riche, décoré, d'un commandant!

— C'est là le côté brillant de ma position, reprit le commandant en se redressant avec quelque fierté, et comme si le bruit de la mer,

qui lui rappelait ses belles et fortes années,
Puis, baissant la voix, il ajouta : — Elle
unissant son sort au mien. Je lui laisserai
quand je quitterais cette vie, elle se trouve
core jeune... Mais chut, voici ton fils!...

C'était en effet Laurent qui venait rejoi
respectueusement le commandant, qui lui
affectueuse : — Eh bien! mon garçon, tu
heure; quand le paletot est sec, un bon
mer. Ah!... je sais bien que j'avais encore
reprit-il en s'adressant au père du jeune m
vant ton fils, à la condition qu'il nous gard

— Il n'y a pas de danger que je vous tra
mère, répondit le jeune homme.

— Eh bien! écoutez-moi tous les deux.
qu'en 94 un petit cutter anglais a sombr
qu'on nomme le *Groin;* mon père m'a bie
droit. Les anciens disaient qu'il y avait à
grés qui apportaient aux Vendéens des lett
jamais su au juste ce qu'il y avait de vrai
vint à la plage une demi-douzaine de cada
ter, il fut mis en pièces par la mer... Ce
grandes marées, quand le pied des roche
parfois apercevoir quelque chose... Le moi
ces grandes marées qui atteindra au moins
veux, nous irons voir ce qui se passe par
ton fils ne puisse être de la partie, je l'a

— Commandant, dit Jambe-de-Bois, j'ai p
de cent sous que mon fils va gagner que
parlez!...

— Soit, reprit le commandant Kelmère,
deux tu l'auras; mais il n'en coûte guère d
que la moitié sera pour toi, si nous trouv
dessus, bonsoir, mes amis; il est temps d'
retournant vers le vieil invalide, il ajout
L'autre affaire doit rester entre toi et moi;
Houle venaient à jaser sur mon compte, je

III. — UN EFFET DE BROUI

Dans les premiers jours de mars, le bric
étaient embarqués les deux Cancalais, prof
nord-est pour prendre le large. Le voyage
de Terre-Neuve aux côtes de France, qui ne

pas plus de quinze à vingt jours, ne s'accomplit jamais aussi vite en sens inverse, même avec une brise favorable. Probablement des courans contraires opposent une résistance considérable aux navires qui s'avancent vers l'ouest, ce qui fait dire aux marins qu'*il faut toujours monter* pour atteindre la côte d'Amérique. Ce ne fut donc qu'après six semaines de navigation que le *Dauphin* jeta l'ancre devant Saint-Pierre de Terre-Neuve. Dès que le capitaine eut pris dans cette île sa provision de capelans et autres petits poissons qui servent à amorcer les lignes, il revint sur le banc pour *y faire sa pêche*. Mouillé par quatre-vingts brasses au moyen d'un long câble revêtu d'une épaisse couche de goudron, le *Dauphin* serra ses voiles et mit ses chaloupes à la mer. Alors commencèrent pour l'équipage les pénibles travaux, les corvées incessantes qui ne laissent aux équipages ni trêve ni repos. Deux fois par jour, les marins du bord descendent dans de grosses chaloupes munies de deux voiles et de lourds avirons; ils s'en vont porter à un ou deux milles du navire des câbles garnis dans toute leur longueur de lignes auxquelles pendent les hameçons. Lorsque cette interminable corde a été déroulée et qu'elle plonge dans la mer avec ses innombrables haims, il s'agit d'en maintenir l'extrémité à une profondeur moindre que celle des eaux, de manière que les lignes puissent flotter sans toucher le fond. Une bouée en liége, signalée par un pavillon, marque le point où vient aboutir la corde le long de laquelle des centaines de morues voraces se prennent nuit et jour. L'Océan est toujours houleux dans ces parages battus par tous les vents; il y souffle presque continuellement une bise piquante dont le voisinage des glaces augmente l'âpreté. Souvent aussi la pluie tombe, les tempêtes se succèdent durant des semaines entières, et il s'étend sur la surface de la mer des brouillards tellement intenses qu'on ne peut rien distinguer à quatre pas de soi.

Un soir, — au milieu du mois de mai, — le vent, qui soufflait par bourrasques, ne permettant plus au capitaine du *Dauphin* de laisser ses lignes dehors, l'ordre fut donné aux hommes de service d'aller les relever. Les deux Cancalais, Daniel et Laurent, se trouvaient de corvée : ils prirent place côte à côte dans la même chaloupe avec quatre autres marins de l'équipage. A peine s'étaient-ils éloignés de cent mètres qu'une brume épaisse s'abattit sur les flots. La brise ne se calmait qu'insensiblement, et la mer continuait à être furieuse. Secouée par les vagues, la chaloupe roulait péniblement; les hommes qui la montaient ramaient avec courage, cherchant du regard le pavillon fixé sur la bouée. Pendant une heure, ils s'avancèrent ainsi lentement, au hasard, espérant découvrir le petit drapeau planté sur le morceau de liége; mais sur la mer aussi bien que dans une forêt, quand on a perdu sa route, on s'éloigne presque toujours

du but vers lequel on tend, quels que soient les efforts que l'on fasse pour l'atteindre. Bientôt la nuit vint; les coups de fusil que l'on tirait à bord du *Dauphin* pour guider dans leur retour les gens de la chaloupe arrivaient aux oreilles de ceux-ci. Tantôt hissant une voile, tantôt ramant avec leurs pesans avirons, les marins égarés croyaient se rapprocher du navire; puis, après un quart d'heure d'angoisse, ils entendaient du côté opposé le bruit de la cloche que l'on agitait par intervalles sur le pont du brick. On eût dit que le vertige s'était emparé de ces pauvres gens; tant que dura la nuit, ils cherchèrent à se maintenir à courte distance du navire, qui semblait avoir disparu dans l'ombre. Cependant ils étaient exténués; une brume glacée avait pénétré leurs vêtemens, et leurs mains raidies ne pouvaient plus saisir la rame. Quand le jour parut, chacun d'eux attendit avec une impatience fébrile le moment où la clarté de l'aurore se répandant jusqu'aux extrémités de l'horizon leur permettrait de reconnaître la position probable du *Dauphin;* mais à peine la pâle lumière du matin blanchissait la cime des vagues que le brouillard, se détachant des nuages, vint couvrir de nouveau la surface de l'Océan, ramenant sur l'espace immense d'autres ténèbres presque aussi épaisses que celles de la nuit. Les marins, errant au hasard, n'entendaient plus ni la cloche ni les détonations qui avaient soutenu leur énergie la veille au soir; plusieurs d'entre eux s'étaient endormis par l'effet de la fatigue.

— Laurent, dit tout bas Daniel à son camarade, Laurent, le navire est perdu!

— Je tombe de sommeil, répondit celui-ci; j'ai faim, j'ai soif... Les vivres que nous avons là ne peuvent pas nous durer plus d'un jour...

— Il faut toujours commencer par reprendre des forces, répliqua Daniel. — Holà! vous autres! ajouta-t-il en secouant les marins qui sommeillaient étendus sur les bancs, réveillez-vous!... Cassons un peu de biscuit, et avalons un petit verre d'eau-de-vie. J'ai là dans ma poche une bouteille de cognac que j'ai eu la chance d'embarquer en cachette.

Les marins se mirent à manger silencieusement; leurs regards plongeaient sur la vague glauque et écumeuse qui bornait leur horizon; ils ne distinguaient pas même les goëlands, qui, par des cris aigus, semblaient s'appeler les uns les autres dans la brume. L'eau-de-vie leur redonna cependant un peu de courage. Le malheur qui leur arrivait n'était après tout qu'une de ces mésaventures assez ordinaires dans les parages de Terre-Neuve. Sur ce banc, long de plus de cent lieues, où tant de navires passent et repassent incessamment en toute saison, n'avaient-ils pas la chance d'être rencontrés et sauvés? Ces pensées rassurantes, qu'ils se communiquaient les uns aux autres, les empêchaient de s'abandonner au désespoir,

et durant tout le jour ils crurent reconnaître dans le bruit des flots, dans le cri des oiseaux aquatiques, jusque dans le sifflement du vent qui secouait leurs voiles, le son d'une cloche, l'appel d'une voix humaine, le sillage d'un navire coupant l'eau avec sa proue. Le soir vint : pour la seconde fois, la nuit redoubla l'intensité des ténèbres, et les marins de la chaloupe gardèrent un profond silence. Ils mangèrent, mais sans appétit, malgré la faim qui les dévorait, les derniers restes de leurs vivres, et tourmentés par la perspective terrible du sort qui les menaçait, si leur mauvaise étoile n'amenait aucun navire auprès d'eux. Peut-être en passait-il beaucoup, peut-être eux-mêmes, tout en courant des bordées à droite et à gauche, approchaient-ils fréquemment de quelque bâtiment pêcheur! Ils l'ignoraient, et les heures succédaient aux heures, emportant dans leur vol quelque chose des fragiles espérances qu'ils conservaient encore.

Vers minuit, un matelot bas-breton, qui avait paru plus accablé que les autres, se prit à chanter, à pleurer, à sauter, puis, le délire augmentant, il se jeta par-dessus le bord.

— Voilà qui va mal! dit Laurent; si la fièvre allait nous gagner tous!

— Courage, ami! répondit Daniel. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux autres, est-ce que vous allez vous désespérer? Il y a plus de trois cents bâtimens autour de nous : voyons, levons-nous, jetons un grand cri qui pourra être entendu à un mille à la ronde.

Les marins crièrent le plus haut qu'ils purent; mais leur voix était comme étranglée, et la vague parlait plus haut qu'eux. — Bah! dit en grasseyant un grand Normand de Saint-Vaast, triste métier que celui de *péqueux* (1)! Nous ne boirons plus de cidre dans les cabarets de Granville!... — Et le marin aux formes athlétiques se mit à pleurer comme un enfant; les morceaux de biscuit qu'il avait mangés la veille ne suffisaient pas à soutenir ce grand corps qui tombait en défaillance.

Les deux Cancalais demeuraient assis sur un banc de la chaloupe côte à côte, comme deux amis qui cherchent à se défendre contre le danger. — Coquin de sort! murmurait Daniel, moi qui faisais de si beaux projets sur la route de Paramé à Saint-Coulomb!...

Son compagnon leva sur lui ses yeux abattus. — Je pensais aussi, moi, à la petite Jenny, dit-il à demi-voix; la cravate tricotée qu'elle m'a donnée est là, sur ma poitrine...

— Est-ce que tu l'aimes? reprit Daniel.

— Dame! je crois que oui, dit Laurent; mais qu'importe? je vais mourir, et toi, tu vivras, tu es si robuste!

(1) Pêcheur, en patois normand.

— Non, tu ne mourras pas, fit Daniel en se redressant avec effort. Nous sommes amis à la vie, à la mort! Viens, *matelot* (1), appuie ta tête sur ma poitrine et tâche de dormir. Qui sait? peut-être que Jenny te trouvait à son goût?...

— Oh! murmura Laurent, si je le savais... Mon dernier sommeil serait plus tranquille... Moi qui suis pauvre, moi qui ai ma famille à soutenir, on me regrettera, parce que j'étais utile; mais personne ne m'aura aimé! C'est ce qui m'attriste!... Si une jeune fille qui n'a rien à attendre de moi devait seulement verser une larme en apprenant où je suis et ce que je souffre à cette heure, je serais consolé, Daniel.

— Calme-toi, reprit celui-ci; tu as de la fièvre.

— Non, non, continua Laurent, je sais ce que j'ai dit, je n'ai pas de délire; mais, vois-tu, je me sens attendri jusqu'au fond de l'âme... Quand on n'a pas été heureux dans la vie, il faut bien qu'on dise au moment de mourir tout ce qu'on a sur le cœur...

Laurent s'était affaissé dans les bras de son ami; son œil était terne, sa langue épaisse, et ses lèvres restaient entr'ouvertes. Daniel, bien affaibli lui-même par la fatigue et par l'inquiétude, humecta la bouche de son compagnon avec quelques gouttes d'eau-de-vie restées au fond de la bouteille, lui frictionna les tempes et se mit à le bercer comme une nourrice. Les trois autres matelots, — ils étaient cinq en tout, — les regardaient d'un œil stupide.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent encore au milieu des angoisses; la brume persistait à obscurcir l'horizon, et la chaloupe, voguant au gré des flots, ne contenait plus un seul homme capable d'agir. Le froid avait engourdi leurs membres; les uns étaient à genoux, la tête appuyée sur les bancs, dans l'attitude de la prière; les autres, étendus au fond de la barque, laissaient leur barbe et leurs cheveux tremper dans l'eau de la sentine, qu'ils ne songeaient plus à vider. Il ne leur restait depuis la veille ni une goutte d'eau douce, ni une miette de biscuit. La vie semblait avoir abandonné complétement ces corps, affaiblis par la faim, la soif et les souffrances. Parfois des blocs de glace détachés des grandes *banquises* heurtaient les parois de la chaloupe, et il en résultait un choc qui causait aux marins expirans un ébranlement douloureux. Ils ne voyaient plus et n'entendaient plus; la seule perception qui leur fût restée était celle d'une lente agonie, dont le terme reculait toujours. Réduits à cette cruelle extrémité, ils n'espéraient plus rien; aussi demeurèrent-ils insensibles à l'approche d'un navire qui passait si près d'eux que la chaloupe frôla ses porte-haubans. Ceux qui montaient ce navire comprirent aussitôt quel malheur était arrivé aux marins

(1) Matelot a dans la bouche des marins le sens de camarade, d'ami intime.

abandonnés. Ils les prirent à bord, à l'exception du Normand, dont le corps rigide était privé de vie depuis la veille. Les quatre autres furent pendant plusieurs jours en proie à une fièvre délirante; ils se voyaient encore délaissés et errans dans la petite barque au milieu des brouillards et de la mer agitée. Quand ils se trouvèrent hors de danger et en état de comprendre leur nouvelle situation, le capitaine du navire qui les avait sauvés leur parla ainsi : « Vous appartenez à un bâtiment pêcheur, n'est-ce pas?... Depuis que je vous ai recueillis, nous avons toujours marché au sud, et nous sommes à plusieurs centaines de milles du banc de Terre-Neuve. Notre destination est le cap de Bonne-Espérance, nous venons de Boston, et je désire ne relâcher nulle part en route. Il faut donc que vous restiez à mon bord jusqu'au Cap, à moins que je ne rencontre sur mon chemin quelque navire français qui se charge de vous rapatrier. »

IV. — RÊVES ÉVANOUIS.

La mer a englouti tant de richesses depuis les temps anciens, qu'il n'y a pas une plage qui n'ait sa légende de trésors enfouis dans le sable, et l'espérance de découvrir ces trésors vit toujours dans le cerveau de quelques vieux marins en retraite. Le commandant Kelmère, nous l'avons dit, croyait à l'existence de coffres remplis d'or apportés en 94 par un cutter anglais qui avait péri au pied du gros rocher nommé le Groin de Cancale. Le jour de la grande marée de mars, peu après le départ du brick le *Dauphin*, qui emportait les deux jeunes marins cancalais, le commandant avait pris avec lui le père Laurent, dit Jambe-de-Bois, et ils étaient allés de compagnie dans un canot explorer le lieu où gisaient les coffres mystérieux. La mer, qui s'était considérablement retirée, laissa à sec des pointes de roc ébréchées à travers lesquelles le commandant et son compagnon traînèrent leurs dragues. Après plusieurs heures d'un travail opiniâtre accompli sous une pluie battante, ils amenèrent à la surface de l'eau quelques ferremens rouillés, un débris de planche peinte, et enfin une boîte en fer d'un assez fort volume, hermétiquement close au moyen de vis.

— Mon ami! s'écria le commandant Kelmère, nous l'avons!... Jambe-de-Bois prit en tremblant le coffre tant convoité, et parvint, non sans peine, à le déposer dans le fond du canot. Transportés de joie, pleins d'espérance, les deux marins retraités se dirigèrent vent arrière vers le quai de La Houle. Il faisait presque nuit quand ils débarquèrent; mais le fardeau qu'ils soulevaient avec de grandes précautions n'échappa point à la curiosité des pêcheurs. Le bruit se répandit aussitôt que Jambe-de-Bois, l'invalide, était de moitié dans la possession d'un trésor, et chacun envia la chance de ce

pauvre infirme, que l'on croyait déjà riche à millions. La réalité est que ce coffre, ouvert avec soin par le commandant Kelmère en présence de son compagnon, n'offrit à leurs regards avides qu'une demi-douzaine de lettres écrites en chiffres et à peu près réduites en pâte, plus une liasse énorme d'assignats fortement avariés : ces assignats étaient faux et fabriqués à l'étranger par les puissances en guerre avec nous, qui achevaient de ruiner ainsi la république française.

— Du papier, s'écria le commandant Kelmère, du papier, et rien de plus!... Ça représentait pourtant un million il y a soixante ans, et aujourd'hui je le donnerais pour deux liards! C'est égal, j'avais raison, mon ami, quand je te disais que le cutter était richemênt chargé.

— Voilà ce que c'est que de venir trop tard, répondit Jambe-de-Bois. Aussi bien je n'ai jamais eu de chance.

— Maudites paperasses! reprit le commandant. Jette-les au feu jusqu'à la dernière, et emporte le coffre; je ne veux plus le voir.

— Merci, commandant. Quand je l'aurai dérouillé et fourbi, j'y serrerai mes états de service et mon titre de pension.

Une pareille déconvenue jeta un profond découragement dans l'âme du commandant, qui voyait s'envoler en un instant ses rêves dorés. Il demeura pendant plusieurs semaines comme étourdi, et incapable de reprendre l'autre projet dont Jambe-de-Bois avait été le seul confident. Peu à peu cependant sa mauvaise humeur s'effaça sous l'influence des premiers beaux jours, et puis il se disait que peut-être il y avait un autre coffre rempli de valeurs plus solides: mais pour s'en assurer il lui fallait attendre l'équinoxe de septembre, et d'ici là le temps lui semblait bien long. Quand le mois de mai eut couvert la terre de verdure et les arbres de fleurs, le commandant Kelmère songea de nouveau à sa ferme de la Petite-Marouillère et à la jeune fille qui l'habitait. Résolu à entamer la grande affaire qui devait changer sa vie, il se mit en route par un soleil resplendissant. Le ruban rouge passé à sa boutonnière était tout neuf; il portait un large chapeau de paille de Manille, une cravate de soie des Indes négligemment attachée et un pantalon de nankin: sa main droite s'appuyait sur un jonc de Java, et sa main gauche tenait une fleur d'églantier, symbole de la jeunesse et de l'innocence. La matinée étant assez chaude, le visage du commandant Kelmère se trouva aussi rouge qu'une cerise, quand il arriva à la porte de la ferme.

— Bonjour, la compagnie, dit-il en frappant sur le seuil avec le bout de sa canne. Mère Lambert, et vous, Jenny, je vous salue.

— Monsieur Kelmère! s'écrièrent les deux femmes en lui présentant une chaise. En vérité, c'est monsieur Kelmère!... On a si rarement l'honneur de vous voir!

— C'est vrai, dit le commandant; j'ai mes habitudes à Cancale, et puis les marins aiment à rester au bord de la mer... Il fait pourtant beau dans la campagne aujourd'hui!

Jenny avait déposé sur la table, devant M. Kelmère, un pot de vieux cidre et un verre. — Prenez donc un peu de ce cidre, monsieur Kelmère, lui dit-elle, vous êtes rouge comme un homard. Quand on est gros comme vous, on se fatigue à marcher.

— N'y faites pas attention, répliqua le commandant.

Et, s'adressant à la jeune fille d'un air souriant : — En vérité, Jenny, dit le commandant, vous avez encore embelli depuis que je ne vous avais vue!... N'est-ce pas, mère Lambert?... Ah! vous avez là une fille charmante.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Kelmère, répondit la fermière; ma fille a une bonne santé, Dieu merci!

— Elle a mieux que cela : je lui trouve de la grâce, de la fraîcheur... Elle me plaît beaucoup... Voyons, Jenny, avez-vous quelquefois pensé à vous marier?

— Dame! je ne dis pas que j'y ai renoncé, répliqua la jeune fille.

— Eh bien! voudriez-vous d'un homme d'un certain âge, qui aurait de l'aisance, une bonne position?

— Une fille de campagne ne cherche pas si haut, dit Jenny, qui allait et venait par la chambre.

— Pourquoi ne pas chercher là où l'on peut atteindre, mon enfant?... Par exemple, si je vous demandais en mariage, est-ce que vous me refuseriez?

— Allons, dit Jenny, M. Kelmère est en train de rire ce matin.

— Mais non, je parle tout de bon... Voulez-vous de moi pour votre mari?

— Mon Dieu! ma mère, qu'est-ce qu'a donc le commandant à être si farceur aujourd'hui?... Il est gai comme un jeune homme! dit Jenny en riant aux éclats. Ah! monsieur Kelmère, vous épouser, moi qui ne suis qu'une paysanne!

— Vous êtes d'une meilleure famille que vous ne le pensez. Votre grand-père était riche, mon enfant; la révolution l'a ruiné... Vous êtes mon égale...

— Eh bien! votre grand-père à vous, monsieur Kelmère, était un pauvre matelot enrichi par la course, et vous n'êtes pas mon égal... Ah! ah!... Vous voilà pris à votre propre raisonnement!... Les grands-pères n'ont rien à faire ici. Le bonheur ne se règle point sur les choses du temps passé, mais sur l'accord présent des cœurs et des...

— Et des âges! s'écria le commandant en baissant tristement la tête. Allons, je suis arrivé trop tard, et le choix de cette enfant est déjà fait!...

Il tira un cigare de sa boîte, l'alluma aux tisons du foyer, et appuyant sa main sur son genou : — Jenny, reprit-il, vous avez raison; je reconnais que ma demande a dû vous sembler étrange.

— En conscience, reprit la mère Lambert, je suis désolée de ce qui se passe, monsieur. Ça n'est pas ma faute si Jenny vous a répondu comme elle a fait... Elle vous doit bien des excuses, car en vérité ce mariage-là m'aurait fait plaisir!

— Non, non, répondit le commandant, elle a parlé franchement, comme c'était son droit. Que voulez-vous? je porte si lestement mes cinquante... et quelques années, que je croyais les dissimuler à la vue de tout le monde! Mais non; la jeunesse attire la jeunesse, et la vieillesse la repousse... Adieu, mes bonnes gens. Vous ne m'en voulez pas, Jenny?

— Loin de là, monsieur Kelmère : je suis flattée que vous ayez pensé à moi, et je serais très confuse de vous avoir parlé à cœur ouvert, si je ne me rappelais les bontés que vous avez pour nous.

— Soyez certaines que je vous les continuerai, répliqua le commandant en se retirant.

Et, se parlant à lui-même : —Allons, dit-il, le coffret était rempli de paperasses inutiles; dans la ferme, il y a bien un objet précieux, mais qui ne peut être à moi!... Kelmère, tu n'as pas de bonheur! Tu as pris ta retraite trop tôt, la pensée de te marier t'est venue trop tard! Te voilà comme le poisson échoué sur le sable, qui bâille tristement au soleil!... Et pourtant il me semble n'être qu'à peine à la moitié de la vie!

Le fait est que si le commandant Kelmère avait pu se parer de tout ce que le souvenir des pays prestigieux visités par lui durant ses lointains voyages avait accumulé dans son esprit d'images riantes et de splendides tableaux, il eût apparu comme transfiguré et rayonnant de jeunesse; mais quand les années ont enlevé à notre corps la souplesse, la vigueur, l'élasticité du premier âge, c'est en vain que notre imagination nous trompe par un mirage menteur. Tandis que nous regardons en arrière, les yeux fixés sur les horizons éloignés, le temps, qui coule comme un fleuve rapide, nous mine par d'incessantes attaques. Nous nous croyons solidement enracinés dans le sol, et déjà nous chancelons sur notre base. Par malheur aussi, ce travail des années que nous ne voyons pas n'échappe point aux regards d'autrui. Voilà pourquoi le commandant Kelmère, piqué au vif, quoiqu'il n'en eût rien laissé paraître, marchait d'un pas assuré, frappant la terre de sa canne et comme s'il eût voulu se prouver à lui-même que la petite paysanne se repentirait un jour de ne pas avoir mieux accueilli sa demande; voilà pourquoi aussi Jenny Lambert, qui se sentait extrêmement flattée de la démarche que le commandant venait de faire auprès d'elle, n'avait pas hésité un in-

stant à repousser ses propositions. Si elle eût appartenu à une autre classe de la société, peut-être eût-elle répondu autrement; mais, élevée aux champs, elle obéissait aux instincts de son cœur, sans arrière-pensée comme sans calcul.

Ses voisines prenaient plaisir à la taquiner à propos de la visite du commandant Kelmère; elles s'amusaient aussi pour la tourmenter à lui demander des nouvelles des deux Cancalais, car dans les campagnes on sait tout, on voit tout. Et puis il faut bien que ces jeunes filles jasent et babillent quand elles portent à Saint-Malo les produits de leurs fermes, tantôt par le Sillon, tantôt par la grève, selon l'état de la marée, trottant sur leurs ânes et tournant vers la mer des yeux attentifs qui expriment cette naïve pensée du poëte breton :

Goëlands! goëlands!
Rendez-nous nos amans!

Vers le milieu du mois de juin de cette même année, comme elles venaient de passer sous la porte Saint-Vincent, Jenny Lambert et ses compagnes remarquèrent dans les rues de Saint-Malo un mouvement inaccoutumé. Des femmes de tout âge, les unes vieilles et infirmes, les autres portant des nourrissons dans leurs bras, suivaient obstinément les facteurs de la poste, qu'elles harcelaient de leurs demandes : « Avez-vous une lettre de mon fils?... Mon mari m'a-t-il écrit?... Monsieur le facteur, est-ce que vous n'avez rien pour moi?... » — Le facteur répondait avec un calme désespérant : « Laissez-moi faire ma tournée; s'il y a une lettre pour vous, c'est à votre domicile que je la remettrai. » Les commères alors, revenant sur leurs pas, interrogeaient celles qui tenaient déjà en main les nouvelles attendues : « Votre homme vous parle-t-il du mien?... Sait-il quelque chose du navire où est mon fils?... » Et le bruit dura ainsi jusqu'à ce que chaque famille eût reçu la missive qui lui était destinée, car c'est un grand jour dans les ports d'armement que celui où arrive le courrier de Saint-Pierre! A ce seul mot, des larmes coulent; on se réjouit, on espère; jour attendu avec anxiété où trop souvent de tristes nouvelles viennent porter dans les familles la désolation et le deuil! Puis, après la lecture des lettres, viennent les commentaires qui se font, dans les rues étroites de Saint-Malo, d'une fenêtre à l'autre. Une de ces conversations qui volent, comme l'hirondelle, par-dessus la tête du passant, vint frapper l'oreille de Jenny. Il était question du brick le *Dauphin*, de chaloupes disparues, d'hommes égarés dans les brumes.

— Mon Dieu! dit-elle à l'une de ses voisines qui demeurait tout près de chez elle, j'ai peur! Va donc demander au bureau du port si on sait le nom de ceux qui montaient la chaloupe... — Elle attendit avec anxiété son retour : — Eh bien! parle donc!

— Il y avait à bord, répondit la jeune fille, un Normand, un Bas-Breton du Binic, deux gars de Pleurtuis, et puis...

— Et puis? fit Jenny en pâlissant.

— Deux jeunes gens de Cancale...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Jenny, ils sont morts!

— On n'en est pas sûr, Jenny; il en revient beaucoup de ceux qui disparaissent dans la brume.

— C'est vrai, murmura Jenny; mais combien aussi ne reviennent jamais!... Elle courut acheter un cierge qu'elle fit allumer devant l'autel de la Vierge.

Avant que les deux jeunes filles fussent de retour à leurs fermes, la fatale nouvelle s'était répandue dans la partie haute de Cancale et à La Houle. Jambe-de-Bois supporta vaillamment le nouveau coup qui le frappait; après lui avoir enlevé ses deux gendres, la mer lui prenait son fils! Une larme s'échappa des yeux de l'invalide, mais il l'essuya vite : il y a des gens que l'habitude du malheur a rendus comme insensibles. Il eut assez de courage pour aller faire sa visite de condoléance au père de Daniel, qui revenait au port avec sa barque, l'*Aimable-Aglaé*. Celui-ci fut plus rudement remué en apprenant la mort probable de son fils, pour lequel il avait amassé quelque bien; mais, moins habitué à être maltraité par le sort, le patron Daniel s'obstina à conserver l'espoir que son enfant se retrouverait sain et sauf. Un mois plus tard, un second courrier de Saint-Pierre arriva à Saint-Malo. Le capitaine du *Dauphin* écrivait à ses armateurs : « Je n'ai plus du tout entendu parler de la chaloupe ni de ceux qui la montaient. En changeant de mouillage, j'ai eu occasion d'interroger plus de cent navires, et je n'ai pu recueillir aucune nouvelle sur mes malheureux matelots. Il est à peu près certain qu'ils ont péri en pleine mer. »

Ces paroles, venues en droite ligne du grand banc de Terre-Neuve et signées par le capitaine du navire, ébranlèrent la confiance de ceux qui voulaient espérer encore. Les deux jeunes gens furent tenus pour morts par toute la population de Cancale et des environs, et on fit célébrer des messes de *requiem* à leur intention. Le deuil porté par leurs familles au jour de la cérémonie funèbre acheva de convaincre les plus incrédules. On les eût vus reparaître tous les deux que l'on eût refusé de les reconnaître. Jenny avait versé plus d'une larme en apprenant la fatale nouvelle, et comme elle confiait ses chagrins à la même voisine qui s'était chargée de prendre pour elle des renseignemens au bureau du port :

— Lequel était-ce donc? demanda celle-ci.

— Qu'importe? répondit Jenny; puisqu'ils ont péri tous les deux, je veux garder mon secret.

La mère Lambert, fatiguée de voir sa fille triste et abattue, lui

gré moi, mais que Dieu me pardonne!... j'ai tout fait pour l'en empêcher.

— Écoute, Laurent, répondit le commandant Kelmère, tu vas venir à Chausey; mais tu resteras dans mon canot...

— Comme vous voudrez, commandant; aussi bien j'ai le cœur gros!... Mon père va bien?...

— Oui, oui! toujours le même... On vous a crus morts tous les deux!... Vous étiez vivans, Daniel et toi, hier au soir, et ce matin il n'en reste plus qu'un!... C'est un fameux garçon de moins!...

— Et que j'aimais comme un frère! Il faisait de moi ce qu'il voulait, commandant, et pourtant je ne pouvais me passer de lui...

Le canot arriva bientôt près de l'île de Chausey; le commandant sauta à terre, et s'adressant à Jambe-de-Bois, qui l'attendait sur le rivage : — Mon vieux Laurent, lui dit-il, prends ton courage à deux mains et ne pleure pas!

— Quoi donc, commandant? demanda le vieillard qui pâlissait.

— J'en ai sauvé un, un seul, hélas!

— Ah! les Minquiers!... les Minquiers!...

— Un seul, Laurent, et c'est ton fils!...

L'invalide chancela, et s'appuyant sur l'épaule du commandant : — Monsieur Kelmère, vous ne plaisantez pas au moins!... Ce serait mal à vous de tromper un pauvre père... Où est-il?... Où est mon cher enfant?...

Le jeune homme, averti par un signe du commandant, se précipita sur le rivage et se jeta au cou de son père. Ils pleuraient l'un et l'autre comme des femmes. — Allons, embarque pour Cancale! dit le commandant Kelmère. Jambe-de-Bois, mon ami, tu as fait dire une messe de *requiem*, il y a trois mois, pour ton fils qui se portait à merveille; maintenant fais en dire une seconde pour remercier Dieu de l'avoir retrouvé...

— Je m'inquiète de revoir le père de Daniel, interrompit le vieux Laurent, la mer ne lui a point rendu son fils!... Il m'en voudra d'être plus heureux que lui!

VI. — LE TRÉSOR.

A quelques jours de là, comme Jenny Lambert, revenant de Saint-Malo avec ses compagnes, traversait le bourg de Paramé, elle apprit le naufrage du baleinier l'*Orion* et toutes les circonstances de ce fatal événement.

— Quel malheur! dit Jenny en essuyant une larme, ils revenaient tous les deux sains et saufs, et voilà que la mer prend sa revanche au moment où ils allaient toucher le port!...

— A la mer les chaloupes! cria le capitaine.

L'une des baleinières s'était brisée par l'effet de la secousse qu'avait éprouvée le navire en touchant le roc; l'autre fut amenée à grand'peine, et douze marins s'y jetèrent à la hâte. Quant à la chaloupe proprement dite, elle avait été défoncée sur le pont même par la chute du mât foudroyé. Restait encore le canot du capitaine dans lequel on embarqua les mousses, les novices et les officiers; ces derniers avaient ordre de se diriger au plus vite sur l'île de Chausey pour y demander des secours. Le capitaine demeura sur son navire avec les deux Cancalais et quelques vieux marins décidés à ne quitter leur chef qu'à la dernière extrémité.

Cependant l'*Orion* s'entr'ouvrait, et les vagues qui le faisaient talonner sur les pointes aiguës des récifs commençaient à l'envahir.

— Il est de mon devoir de rester ici, dit le capitaine à ceux qui l'entouraient; gagnez le rocher, vous autres...

Les marins se retirèrent donc sur le récif aux parois glissantes, qu'ils gravirent péniblement, et là, réunis en un groupe serré sur l'étroit espace que la mer menaçait de toutes parts, ils s'assirent les genoux au menton.

— La mer monte, n'est-ce pas? demanda Laurent à son ami.

— Peut-être, répondit Daniel; quelle heure est-il?

— Quand le capitaine a fait sonner sa montre, dit un des naufragés, j'ai entendu deux coups.

— Deux heures, reprirent les autres, la mer monte!

— Ah! si ceux qui sont dans les embarcations ramaient bien!... dit Laurent.

— Il leur faut plus de deux heures pour aller à Chausey et autant pour revenir... Nous sommes en grande marée, et le flot marche si vite!...

Comme ils échangeaient ces tristes paroles sur le récif, un bruit sourd frappa leurs oreilles : c'était la mâture de l'*Orion* qui tombait à la mer. La lumière de l'habitacle s'éteignit, et la poupe du navire sombra lentement, pareille à la tête d'une baleine qui se cache sous la vague. Un sourd gémissement se fit entendre au milieu du bruit de la mer; une forme humaine se débattant à travers les cordages et les vergues entraînés à la dérive se montra vaguement sous les flocons d'écume, et puis tout disparut; le capitaine de l'*Orion* venait d'être englouti avec les débris de son navire. Et la mer montait rapidement; les lames arrivaient comme au galop, tumultueuses et pressées, escaladant les flancs abrupts du rocher sur lequel une demi-douzaine de malheureux se tenaient cramponnés.

— Laurent, cria Daniel, gagnons la pointe du rocher avant que les autres ne s'en emparent.

Les deux Cancalais se plantèrent debout, le plus haut qu'ils purent, enfonçant leurs pieds dans les interstices du roc fendu par les vagues. Ainsi établis, ils se serrèrent l'un contre l'autre, pareils à deux statues de bronze coulées dans le même moule. Les autres naufragés se groupèrent autour d'eux en faisceau, de sorte que le sommet du récif se trouva couvert d'un revêtement de corps humains; mais ceux qui étaient en bas, menacés de plus près par les lames, quittèrent bientôt les flancs du roc pour saisir les épaves du navire, et ils essayèrent de se maintenir à flot. Les uns, à cheval sur un mât, faisaient de vains efforts pour l'empêcher de rouler: ils se fatiguaient à ressaisir la pièce de bois, que sa rondeur faisait incessamment tourner. Les autres se soutenaient sur des planches assez solides pour porter le poids de leur corps; mais le courant, si rapide sur ces côtes, les entraînait au large, et les dispersait sur l'abîme comme des algues flottantes. Il ne resta bientôt plus sur le rocher que les deux Cancalais, dont l'écume salée de la mer effleurait les pieds.

— Daniel, dit Laurent, nous sommes perdus!

— Courage, ami, courage... J'entends des voix!...

— Non, non, ce sont des goëlands qui crient, ou bien les dernières plaintes de nos compagnons.

— Courage, Laurent! Tiens, pose le pied sur mon genou et accroche-toi à mes cheveux.

— Mais toi, Daniel!

— Moi! qu'importe? Mon père n'a pas besoin de mes bras pour vivre... Je n'ai pas, comme toi, deux sœurs veuves à soutenir... Et puis est-ce bien moi qu'attend Jenny?... D'ailleurs, en t'appuyant sur moi, vois-tu, tu me rends plus solide...

— Non, fit Laurent, je ne veux pas que tu meures pour me sauver.

— Entêté! s'écria Daniel. Et, l'enlevant de son bras robuste, il le plaça dans la position qu'il venait d'indiquer.

Le flot montait toujours aussi rapide, mais moins bruyant, parce que les pointes des récifs avaient presque toutes été envahies par la marée. — Entends-tu? dit Daniel. Des voix, des voix qui nous appellent!... Et il cria de toute sa force : — Par ici! à nous! à nous!...

C'était en effet le secours promis qui leur arrivait. Une barque accourait à grands coups d'aviron, et celui qui la commandait n'était autre que le commandant Kelmère. Il convenait à un vieil officier de la marine militaire de se dévouer pour le salut de ses frères; en pareil cas, un sauvetage offre d'autant plus de périls que les naufragés, comme affolés par la terreur de la mort, peuvent se jeter dans la chaloupe qui leur vient en aide et la faire couler. La mer d'ailleurs était encore houleuse, et la brise soufflait par bourrasques:

— Il paraît que Daniel était un vaillant jeune homme, répliqua sa voisine.

— Oh ! oui, un garçon plein de cœur, courageux...

— Et un bel homme? continua la voisine en fixant sur Jenny un regard attentif.

— Sans doute, répondit celle-ci ; la figure un peu dure, les yeux hardis... Son père sera bien affligé...

— Tiens, Jenny, tu pleurerais plus que cela, si c'était celui des deux... Mais c'est ton secret,... et pourtant tu ne l'as pas si bien gardé que je ne l'aie deviné... Ah ! c'est Laurent que tu préfères... Voilà qui est clair comme le jour...

Jenny continua son chemin troublée et inquiète. Elle était si émue qu'à peine arrivée à la ferme elle fondit en larmes. — Allons, lui dit sa mère, calme ton chagrin, Jenny; le pauvre Daniel est mort, c'est vrai, et j'en ai de la peine, moi aussi; mais son camarade est sauvé, la chose est certaine, on me l'a dit tout à l'heure, et si c'est toujours ton idée d'épouser un marin, celui-là en vaut bien un autre depuis que son père a partagé un trésor avec M. Kelmère.

— Qui sait s'il songe à moi? murmura Jenny, mais si bas que sa mère ne l'entendit point.

La jeune fille se trouvait en effet dans une situation assez embarrassante : elle avait refusé le commandant Kelmère; Daniel, qui s'était ouvertement posé en prétendant, venait de périr, et rien ne lui prouvait que le jeune marin sauvé du naufrage songeât sérieusement à elle. Toutes les fois qu'ils s'étaient rencontrés sur la route, Laurent l'avait regardée comme on regarde une madone, avec un respect mêlé d'admiration; mais à peine lui avait-il parlé, à peine avait-il passé une heure auprès d'elle dans la ferme! Parfois elle essayait de douter des sentimens affectueux qu'elle éprouvait pour lui, mais aussitôt elle s'accusait de se mentir à elle-même : la franche et honnête figure de Laurent se présentait sans cesse à son souvenir. Celui-ci de son côté mourait d'envie d'aller faire une visite à la ferme; mais il lui répugnait de paraître marcher sur les brisées de son pauvre ami Daniel, et puis sa timidité naturelle le retenait, car il y a des gens capables d'affronter tous les périls de la mer et qui se trouvent sans force devant un gracieux visage de jeune fille.

Un soir pourtant, trois semaines après son retour à Cancale, Laurent vint bravement frapper à la porte de Jenny Lambert. Celle-ci pâlit en le voyant, puis une vive rougeur colora ses joues, et son cœur battit avec force. Laurent, interdit et troublé, restait sur le seuil sans oser faire un pas en avant.

— Entrez donc, jeune homme, dit la mère Lambert: vous revenez de si loin qu'on a besoin de vous voir pour être sûr que c'est bien vous.

— C'est vrai, dit Laurent; je peux dire que je reviens du fond de la mer. Je n'ai sauvé de mes deux naufrages que cette écharpe tricotée... par vos mains, mademoiselle Jenny.

— Vous êtes bien aimable de vous être souvenu de moi, répliqua la jeune fille d'un ton sérieux.

— Oh! reprit le marin, quand on navigue, on pense à la terre et à ceux qui y vivent en sécurité... Pauvre Daniel! il parlait de vous bien des fois aussi, lui...

— Son père est bien à plaindre! interrompit la mère Lambert.

— Oh! oui, dit Laurent, et il a tant de chagrin qu'il va vendre tout, barques, dragues, filets...

Ici Laurent fit une pause, alluma un cigare, toussa à plusieurs reprises, et, se tournant vers Jenny : — Mademoiselle, j'ai une commission à vous faire de la part de M. Kelmère...

— Parlez, dit Jenny un peu alarmée.

— Vous savez qu'il est bien bon pour nous...

— Oh! oui, reprit la fermière; il a partagé avec votre père le trésor...

— Quel trésor? demanda Laurent; est-ce que vous croyez à ce trésor-là, vous, mère Lambert?

La fermière faillit tomber sur sa chaise, et elle regarda sa fille d'un air consterné.

— Un trésor, reprit Laurent; ah! bien! oui! Il a fait cadeau à mon père d'un vieux coffre vide, voilà tout... Mais attendez! hier il est venu à la maison, et dans ce coffre il a glissé un papier qu'il m'a fait lire. Or ce papier, qui est timbré et écrit par-devant notaire, constate que le commandant vous donne, à vous et à votre fille, en héritage, la propriété de la ferme que vous occupez.

— Vrai, vous ne me trompez pas, jeune homme? demanda la fermière en tremblant.

— Foi d'honnête homme, et la preuve, c'est qu'il m'a chargé de vous l'annoncer. Il n'a pas voulu venir lui-même à cause de certaines raisons qu'il ne m'a pas fait connaître. Maintenant voici la suite. A moi, Laurent, il me donne dès aujourd'hui une somme de dix mille francs que je vais employer, vous devinez bien à quoi?

— A vous faire de bonnes rentes, dit la fermière.

— Des rentes! oh! que non! J'achète le bateau et tous les ustensiles de pêche du pauvre père Daniel, et me voilà l'un des gros bonnets de La Houle... Ah! je serais plus content si je ne prenais pas la place de mon défunt ami, qui voulait périr pour me sauver; mais au moins j'ai la conscience en paix : plutôt que de le laisser se sacrifier, j'ai sauté dans l'eau la tête la première... Tenez, mère Lambert, un ami comme cela vaut son pesant d'or!... Il m'aurait

sités, amène des combinaisons analogues, s'enveloppe des mêmes mystères, conduit à des crises pareilles : la bigamie. Chacune d'elles s'est mariée deux fois. L'une, la perverse lady Audley (elle nous rappelle à beaucoup d'égards un personnage de Balzac, la comtesse Chabert), sait fort bien que son premier mari vit encore, ou du moins n'a aucun motif de le croire mort. L'autre, l'impétueuse et généreuse Aurora Floyd, s'en est rapportée à un journal imparfaitement renseigné, qui lui donne le droit de se supposer veuve alors qu'elle ne l'est point. La première a voulu satisfaire à l'égoïste sensualité, à la soif de luxe et d'élégance que les misères de sa jeunesse ont développée en elle. La seconde, entraînée par le chaleureux élan de son affectueuse nature, se voit condamnée par une sorte de fatalité à marcher de faute en faute, de tromperie en tromperie, à la fausse clarté de cette « grande morale » qui tue les petits scrupules, anéantit les vertus mesquines et donne au bon sens vulgaire les plus magnifiques démentis, — cette morale qui, de nos jours, trône en reine dans les boudoirs équivoques, les salons à cartes biseautées, parmi les bohémiens de la basse presse et de la haute finance, chez les spéculateurs de la politique et chez les aventuriers de l'industrie.

Nous avons ainsi, par un étrange caprice, l'ange et le démon de la bigamie. Soit dit en passant, la bigamie elle-même joue un rôle considérable dans les romans anglais, ce qui tient sans doute d'une part à l'imperfection des lois édictées en Angleterre pour garantir la sécurité des transactions matrimoniales, de l'autre au confiant abandon des parties intéressées et à l'aisance avec laquelle, en ce pays, hommes et femmes présentent leur tête au joug solennel de l'hymen. Rien de pareil en France, où les actes de l'état civil sont infiniment mieux tenus, les constatations légales beaucoup plus rigoureusement exigées, et où règnent en outre, — quoi qu'on puisse dire de la légèreté française, — des habitudes de prudence et de prévoyance inconnues, dirait-on, de l'autre côté de la Manche. Il résulte de tout ceci que le « cas pendable » donne beaucoup à faire aux tribunaux de la Grande-Bretagne, et que les romanciers sont autorisés ainsi à user plus souvent qu'on ne le fait chez nous de ce ressort plus ou moins dramatique. Aussi ne s'en font-ils faute, et depuis *Jane Eyre*, où M. Rochester est bigame d'intention, sinon de fait, jusqu'à *No Name*, le dernier succès de M. Wilkie Collins. la même combinaison a été reproduite dans vingt ouvrages dont nous pourrions aligner ici les titres. Ce qui la rajeunit un peu dans les deux *novels* de miss Braddon, c'est qu'avant elle le roman se conformait, en cas de bigamie, aux indications de la statistique criminelle, et faisait de l'homme le principal coupable. En quête de nouveautés, il nous présente aujourd'hui à juger deux procès d'une

espèce assez peu commune. Dans le premier, nous l'avons dit, le romancier se pose en accusateur et prend le rôle du ministère public. Dans le second au contraire, il revêt la toge de l'avocat et plaide en faveur de la prévenue toutes les circonstances atténuantes. Nous allons le suivre rapidement sur l'un et l'autre terrain, et comme nous avons affaire à une *authoress* qui se proclame elle-même fort expérimentée (quoique jeune), qui paraît l'être en effet, et chez qui les enseignemens de la vie pratique ont rencontré une intelligence alerte, des facultés d'observation au-dessus de la moyenne, notre mission de rapporteur ne sera peut-être ni sans quelque profit, ni sans quelque charme.

I.

Sur ce vaisseau, arrivant d'Australie, qui vient débarquer à Londres ses nombreux passagers, sortis vainqueurs ou vaincus de la grande lutte engagée au-delà des mers contre la fortune rebelle, George Talboys figure parmi les premiers. Tête à l'évent et noble cœur, vous voyez en lui la victime d'une de ces imprudences généreuses que multiplie en Angleterre l'habitude des mariages précoces. Appartenant à une noble et riche famille, pourvu d'un grade dans l'armée, les loisirs de garnison l'ont livré sans défense aux irrésistibles séductions d'une charmante enfant, fille d'un pauvre officier, privée de sa mère, et que rendait plus intéressante encore l'état de gêne et de dépendance où elle vivait près d'un père ivrogne et criblé de dettes. La voir, l'adorer, l'épouser, ce fut pour l'impétueux cornette l'affaire de quelques semaines. Vainement, pour empêcher cette mésalliance qui l'indignait, le père de George l'avait menacé de lui retirer toute assistance pécuniaire à partir du jour de ses noces. L'amoureux jeune homme ne voulait pas croire à une rancune durable, et se savait, grâce à la vente de son grade, les moyens d'attendre l'époque de la réconciliation sans imposer à sa bien-aimée jeune femme les calculs étroits, le dénûment auxquels, en se mariant, elle avait bien compté se soustraire. Cet espoir fut déçu; le ressentiment paternel subsistait encore dans toute sa force quand les deux mille livres sterling que l'ex-cornette s'était procurées en quittant le service se trouvèrent à peu près dévorées après un voyage en Italie accompli dans les conditions du bien-être le plus complet, de l'élégance la plus aristocratique. Le rêve fini laissait les jeunes époux en face d'une réalité cruelle. Ni l'un ni l'autre n'étaient faits pour s'y soumettre, et l'amour s'envolait à tire-d'aile, non du cœur de George, mais de celui d'Helen Maldon. Ramenée dans cet intérieur paternel qu'elle avait cru quitter pour jamais, condamnée aux angoisses d'une maternité qu'elle était tentée de

maudire, cette jeune femme ne ménageait à son mari ni les plaintes ni les reproches. Un jour vint où la coupe d'amertume déborda pour lui. George se lassa de ces tortures quotidiennes, et sa patience fléchit devant les refus obstinés que rencontrait de toutes parts la bonne volonté avec laquelle il se serait soumis à un travail quelconque. Au moment où il ne voyait plus devant lui que la suprême ressource du suicide, une circonstance fortuite lui ouvrit de nouvelles perspectives en lui suggérant l'idée de partir pour l'Australie. Il lui restait tout juste l'argent nécessaire pour débuter sur les *placers*. Un soir donc, à l'improviste et sans prévenir personne, après avoir baisé au front sa femme endormie et jeté un dernier regard sur leur enfant, il s'était glissé dans les ténèbres vers le navire qui l'allait emmener. Peut-être eût-il été prudent de ne pas disparaître d'une manière aussi furtive et de laisser au moins derrière lui quelques excuses pour le présent, quelques espérances pour l'avenir. C'est ce que ne fit pas George Talboys, décidé à jouer le tout pour le tout, et bien convaincu, peut-être à la légère, que la jeune femme abandonnée par lui n'userait pas jusqu'à leur extrême limite des droits qu'il semblait ainsi lui laisser. Une fois en Australie, pourquoi George du moins n'écrivit-il pas? Pourquoi ce silence étrange qu'il garda pendant toute la durée de son temps d'épreuve? Questions embarrassantes que le roman soulève et ne résout point. Enrichi par une de ces trouvailles fabuleuses qui donnent son prestige à la mythologie australienne, George revient, au bout de peu d'années, riche de vingt mille livres sterling, et comme enivré de sa bonne fortune lorsqu'il songe à la femme toujours chérie qu'il va retrouver sur le rivage anglais, à l'enfant à peine entrevu dont les lèvres vont pour la première fois lui faire entendre le doux nom de père... Mais à peine débarqué, un des premiers journaux qui lui tombent sous la main fait écrouler tout cet édifice de chimériques espérances; il y trouve, sous la rubrique mortuaire, le nom de sa femme.

Helen Maldon s'est éteinte à vingt-deux ans, assistée de son père, dans un établissement de bains de mer où elle était venue combattre les dernières atteintes d'une maladie de langueur. Elle est morte, son père l'affirme, les voisins l'attestent, les registres de la paroisse le constatent, et sur la pierre qui marque sa sépulture, George Talboys lui-même fait graver l'inscription destinée à perpétuer le souvenir de son amour et de ses regrets. Le cœur brisé, n'ayant plus goût à la vie, n'acceptant pas en échange du lien brisé celui qui devrait le rattacher à l'existence, — l'enfant qui lui reste en échange de la femme qu'il a perdue, — il traîne ses jours pendant toute une année auprès d'un ami dévoué, dont la tendresse virile l'a soutenu dans cette épreuve terrible. Cet ami se nomme Robert Audley.

Ce personnage essentiel est un des types de la basoche anglaise,

celui du *barrister* sans causes et sans soucis, qui, après avoir mangé le nombre de dîners voulu pour se faire inscrire sur la *law-list*, jouit en paix des loisirs que ménage la profession d'avocat à quiconque lui demande simplement une place nominale dans la hiérarchie des êtres civilisés. Avec un modeste revenu qui suffit à sa modeste ambition, entre sa collection de pipes allemandes et sa bibliothèque de romans français, Robert Audley consume en doux *far niente* une existence à laquelle il s'efforce vainement de conserver des dehors sérieux. Personne ne le prend au mot, et les graves *benchers* se mettent invariablement à sourire lorsque l'honnête Bob, venant à les rencontrer sous les ombrages de *Temple-Gardens*, leur laisse entendre qu'il cherche dans quelques instans de flânerie un délassement indispensable après ses travaux assidus. Maintenant, en y regardant de plus près, peut-être devineraient-ils sous cette insouciance apparente le germe des grands dévouemens, sous cette indolence turque une énergie latente qui, pour se développer, n'a besoin que d'un mobile supérieur, sous cette inertie d'esprit, qu'on dirait irrémédiable, une perspicacité sans cesse en travail et féconde en résultats inattendus; mais les *benchers* n'analysent pas un caractère comme un dossier, ils prennent au mot la paresse de leur confrère, et, le voyant dépourvu de toutes les facultés à l'aide desquelles un jeune homme fait son chemin dans le monde, ils regrettent pour lui que son oncle, sir Michaël Audley, d'Audley-Court, longtemps resté veuf avec une fille unique pour héritière, vienne de se remarier tout récemment, à un âge assez avancé, par un coup de tête digne d'un jeune homme.

On ne sait pas grand'chose de la seconde femme du baronet. En remontant pas à pas dans son passé, nous la trouvons d'abord pauvre *governess*, élevant les filles du médecin de sir Michaël. C'est chez ce médecin, nommé Dawson, qu'il l'a vue pour la première fois, qu'il s'est épris d'elle, et qu'un jour, emporté par un de ces élans qui mettent l'âge mûr au pair de la jeunesse la plus fougueuse, il lui a offert de partager ses brillantes destinées. Miss Lucy Graham, effrayée en même temps qu'éblouie, n'a pas osé refuser la chance qui s'offrait à elle. Sans amour il est vrai, mais avec une profonde reconnaissance pour l'homme qui l'appelle ainsi aux douceurs de la vie opulente et fait succéder pour elle à toutes les humiliations d'une existence subalterne les plus complètes satisfactions de l'orgueil féminin, elle prend possession du rang et de la richesse qui lui sont proposés. Sir Michaël ne lui en demande pas davantage; il ne s'enquiert minutieusement, ni d'une origine qu'il devine assez obscure, ni d'antécédens que n'éclaire aucune lumière bien vive. S'il en était autrement ou si, pour procéder à la célébration du mariage, l'église anglicane exigeait la production des mêmes pièces

que réclame chez nous une municipalité tutélaire, le mariage deviendrait impossible, et le roman s'arrêterait court dès la première page. Lucy Graham effectivement n'est autre qu'Helen Maldon. De même que son mari l'avait quittée, de même, après quelques mois de misère mal supportée, elle a quitté son père et son enfant, pour aller sous un faux nom à de nouvelles destinées. C'est alors qu'elle est parvenue à se faire accueillir, sans examen ni *references*, dans une maison d'éducation dont le patronage lui a suffi plus tard pour être admise chez le docteur Dawson.

Un lecteur expérimenté peut déjà voir au prix de quelles énormes invraisemblances s'engage le drame au seuil duquel nous nous trouvons; mais enfin voilà l'intrigue nouée. Robert Audley, dont les vacances se passent ordinairement à Audley-Court, et qu'y attire de plus le désir d'être présenté à sa nouvelle tante, veut y conduire son ami George Talboys. Prévenue de ce dessein, qui l'épouvante à bon droit, lady Audley cherche par tous les moyens imaginables à éviter la rencontre fatale que le hasard semble lui ménager ainsi; mais une série de futiles incidens déjoue les précautions qu'elle a prises à cet égard, et tandis qu'elle est volontairement absente de son château, Robert et George, grâce à l'innocente complicité d'Alicia Audley (l'espiègle fille de sir Michaël, en secret éprise de son indolent cousin), pénètrent dans le sanctuaire de ses appartemens intimes. Ils y trouvent son portrait, peint avec la minutieuse ressemblance qui caractérise l'école moderne. L'effet de cette espèce d'apparition sur le malheureux dont elle ravive la douleur et qu'elle plonge dans le plus profond étonnement est essentiellement dramatique, ou plutôt théâtral, dans le sens le plus précis qu'on puisse donner à ce mot. Un quart d'heure de contemplation muette ne laisse plus aucun doute à George Talboys, et son gant, tombé de ses mains frémissantes, reste là devant cette toile comme un défi porté à la femme coupable. En le voyant, lady Audley devine tout, et sa pénétration va jusqu'à lui faire comprendre que dès le lendemain même une rencontre est inévitable entre elle et George. Cette entrevue décisive, elle l'attend avec un impénétrable sang-froid, oisive et souriante comme à l'ordinaire, et concentrant, pour faire face à l'orage qui plane sur elle, l'obstination énergique de sa volonté, les ressources infinies de ruse et d'audace qu'elle dissimule si bien sous un extérieur gracieux, sous des formes caressantes. — En cette brillante journée de septembre, et tandis que sir Michaël va visiter ses fermiers, lady Audley parcourt les divers appartemens de sa vaste résidence, tantôt assise à son piano, tantôt arrêtée devant un des arbustes de sa serre, ou bien, regagnant son cabinet de toilette, occupée à faire remettre en ordre par sa suivante favorite, Phœbé Marks, les boucles souvent dérangées de sa luxu-

riante chevelure. George cependant, fidèle au rendez-vous qu'il sait accepté d'avance, fausse compagnie à son ami Robert, et, tandis que celui-ci sommeille auprès de ses lignes de pêche, vient seul frapper aux portes d'Audley-Court, où il demande à être admis près de la belle châtelaine. On lui indique, comme devant le conduire vers elle, la grande allée des tilleuls, où ses gens l'ont vue pénétrer. Il l'y suit, se plonge comme elle sous ces massifs de feuillage, et de ce moment George Talboys disparaît à tout regard humain. Lady Audley, elle, rentre paisiblement au château une heure après, apportant des masses de fleurs d'automne dans les plis de sa robe de mousseline, un livre à la main, un joyeux refrain sur les lèvres. On lui annonce la visite de Talboys, et c'est à peine si ses fins sourcils se rapprochent à ce nom maudit. Puis, d'un pas agile, avec une petite moue dédaigneuse, milady remonte dans ses appartemens. Là, sur la table du boudoir, elle retrouve le gant de George : un coup de sonnette impérieux appelle Phœbé Marks. « Débarrassez-moi de ce fouillis, » dit la maîtresse. En un clin d'œil, le gant est balayé dans le tablier de la soubrette avec quelques fleurs séchées et quelques débris de papier, après quoi l'adroite fille, répondant à une question de milady sur l'emploi de sa journée, lui laisse entendre, par un mot significatif, que ce qui s'est passé dans la profondeur des bois n'est pas un mystère impénétrable pour certains regards qui, du haut des combles du château, planaient sur les campagnes environnantes. En ce moment, les yeux des deux femmes se rencontrent, et une gracieuse promesse de protection tombée des lèvres de lady Audley scelle un pacte qui les lie pour jamais l'une à l'autre.

Toute complicité a ses périls, et celle d'une femme est doublement dangereuse. Phœbé Marks est à la discrétion d'un rustre qu'elle a promis d'épouser et qui la domine par la terreur. Elle lui a déjà livré, sans le vouloir, un des nombreux secrets de lady Audley, qui conserve imprudemment, dans le double fond d'un écrin, des cheveux blonds, un bas d'enfant, mystérieuses reliques du petit être que la femme de sir Michaël va parfois à la dérobée combler de cadeaux et de caresses. Phœbé révélera de même à son brutal fiancé la découverte qui met à leur entière merci l'opulente châtelaine. Dieu sait si dans les mains de cet avide subalterne une pareille arme restera sans emploi. Il veut épouser Phœbé; lady Audley a perdu le droit de s'y opposer. Il exige pour dot le droit au bail d'une auberge voisine; lady Audley devra l'acquérir pour lui, et fournir amplement aux frais de son installation. Elle tombe enfin, premier châtiment de son double crime, dans la sujétion de ce misérable ivrogne, dont la femme voudrait en vain modérer les exigences toujours croissantes.

De Phœbé cependant et de son mari Luke, la femme de sir Michaël n'a pas à craindre une trahison décisive; ils hésiteront toujours à compromettre, en la perdant, l'aisance où ses libéralités les font vivre; mais Robert Audley, que l'inexplicable disparition de son ami a plongé dans les plus terribles perplexités, Robert Audley est un ennemi tout autrement redoutable. Ses soupçons se sont éveillés à propos d'une marque sinistre que lui a laissé entrevoir, en se dérangeant, un des bracelets de l'élégante châtelaine, et dont elle a expliqué l'origine par un mensonge flagrant. A partir de là et tandis qu'il cherche de tous côtés les traces de George Talboys, mille incidens fortuits le ramènent, en dépit de lui-même, sur la voie où il se sent entraîné par une fatalité manifeste. Cette obsession du hasard, qui finit par le dominer tout entier et communiquer à ses idées une fixité voisine de la monomanie, est certainement, dans le récit dont nous rappelons les principales données, ce qu'il y a de mieux réussi, de plus honorable pour le talent de miss Braddon. C'est en effet par une véritable inspiration d'artiste qu'elle a mis en un contraste saisissant le rôle providentiel assigné à l'honnête Bob et sa nature paresseuse, son insouciance indulgente, le remords généreux qu'il éprouve à remplir vis-à-vis d'une femme les implacables fonctions du bourreau, le respect involontaire que lui inspire l'amour aveuglément confiant de sir Michaël, la crainte de frapper du même coup l'innocent et la coupable, la femme criminelle et le vénérable époux qu'elle a fasciné. Peut-être céderait-il à toutes ces considérations réunies, peut-être le paralyseraient-elles au moment décisif sans l'amour profond que lui a inspiré Clara Talboys, la sœur de George, et sans le cri de vengeance qu'elle fait sans cesse retentir à ses oreilles en lui montrant du doigt le but sacré vers lequel, s'il ne veut faillir à sa mission et encourir le mépris de cette vaillante créature, il lui faut marcher sans pitié ni trêve.

Acharné en ses enquêtes, il a fini par réunir tous les fils, — moins un, — de cette trame compliquée. Il a vérifié que, par une combinaison machiavélique et grâce à la complicité obligée de son père, Helen Maldon a simulé un décès en règle en faisant porter son nom à une malheureuse jeune fille atteinte de consomption et destinée à une mort inévitable quelques semaines avant l'époque pour laquelle était annoncé le retour de George Talboys. Il sait à quel moment cette belle vipère a fait peau neuve; il a les preuves matérielles de son changement de nom, de son admission dans le pensionnat où elle a passé quelques mois. Il peut établir déjà, par des témoignages certains, la nullité du second mariage qu'elle a contracté sans être encore veuve, et l'intérêt puissant qu'elle avait à se défaire de son premier époux inopinément revenu. Cependant il hésite encore. Il espère obtenir de cette femme, par une sorte d'accord

tacite, qu'elle disparaisse, et qu'en s'épargnant le châtiment suprême, elle le décharge, lui, de sa mission vengeresse. Par des avis, par des menaces indirectes, il la met en demeure de s'éloigner, et comme elle résiste, plus intrépide et plus obstinée à mesure qu'elle le voit plus indécis, il la presse, il fait luire à ses yeux l'épée dont il pourrait la frapper; il la provoque ainsi à une de ces extrémités soudaines qui semblent si étrangères à son organisation féline, toute de douceur flatteuse et de mol abandon, mais dont nous la savons capable quand ses plus chers intérêts sont en jeu, quand elle se sent attaquée dans son féroce égoïsme. Ici se place la scène capitale du roman, scène destinée sans doute à être applaudie sur quelque théâtre de boulevard, et qui, sur les affiches à grand fracas, pourrait porter le titre de *l'Incendie.*

Lady Audley, tirant parti des paroles menaçantes que Robert lui avait fait entendre, a prié son mari d'éloigner du château ce maniaque, dit-elle, dont les chimères l'inquiètent, et sir Michaël, dont les yeux ne sont pas encore dessillés, s'est rendu au désir de sa femme. Leur neveu est parti sans un murmure, plus triste qu'irrité, plus disposé à pardonner qu'à sévir. C'est à l'auberge de Luke, à Mount-Stanning, qu'il est allé chercher un asile provisoire. Ce jour-là même, fort avant dans la soirée, Phœbé vient, au nom de son mari, menacé d'expropriation, solliciter un nouveau secours pécuniaire que lady Audley ne peut songer à leur refuser; elle lui apporte de plus un billet du jeune avocat, quelques lignes seulement, une dernière sommation portant avec elle la preuve irrécusable qu'il peut désormais se poser en arbitre absolu de ses destinées. Donc c'en est fait; le moment est venu de la lutte décisive. Tandis que cette préoccupation absorbe toutes les pensées de lady Audley, son oreille distraite perçoit, dans les plaintes de Phœbé sur les habitudes d'ivrognerie auxquelles son mari s'abandonne de plus en plus, quelques mots relatifs au danger qu'ils ont couru plusieurs fois « d'être brûlés vifs dans leurs lits » par suite des imprudences de Luke. — Brûlés dans vos lits!... répète machinalement lady Audley, trop préoccupée de ses propres angoisses pour s'associer aux craintes de Phœbé. Puis ces mots éveillent en elle une idée plus distincte, et soudainement se dessine à ses yeux, dans tout son formidable éclat, l'image de cette misérable auberge exposée à tous les vents, dévorée par les flammes, et s'abîmant en quelques instans sur ceux qu'elle abrite. Aussitôt l'idée infernale a jailli, le germe funeste a fructifié; mais dans cette intelligence étroite la conception se complète avec lenteur, et c'est seulement lorsque lady Audley se retrouve en face du lit où sir Michaël repose en paix que le travail intérieur arrive à terme.

« Oui, se disait-elle entre ses dents serrées, Robert fera ce qu'il annonce... Il le fera, si je ne réussis à le loger dans un hospice d'aliénés, ou si...

« Elle n'acheva pas de formuler sa pensée, elle n'acheva même pas intérieurement cette phrase suspendue; mais un étrange battement de cœur semblait l'accentuer syllabe par syllabe, comme pour les chasser une à une de sa poitrine palpitante.

« La pensée était celle-ci : « ce qu'il annonce, Robert le fera, si quelque désastre imprévu n'éclate sur lui et ne vient le réduire au silence. » Une rougeur de sang passa sur le visage de milady, comme si les flammes du foyer lui eussent jeté quelque reflet subit, et s'éteignit tout aussi soudainement, la laissant plus pâle que la neige d'hiver. Ses mains, qu'elle tenait tout à l'heure serrées l'une dans l'autre par une étreinte convulsive, se séparèrent et retombèrent pesamment le long de son corps. Elle s'arrêta dans sa marche aux rapides allures, — elle s'arrêta comme la femme de Loth dut s'arrêter après le fatal regard en arrière qu'elle jeta sur la cité croulante, son pouls se ralentissant à chaque seconde, chaque goutte de sang se figeant dans ses veines, envahie par cette métamorphose bizarre qui d'une femme allait faire une statue.

« Pendant plus de cinq minutes, lady Audley garda cette immobilité sculpturale, la tête rejetée en arrière, les yeux grands ouverts, fixés droit devant elle, perçant du regard les murs étroits de la chambre, pour aller chercher au loin, dans les ténèbres, les périls et l'horreur de quelque entreprise désespérée. »

Si maintenant nous voyons se glisser furtivement hors des murs d'Audley-Court, par cette nuit d'hiver claire et scintillante, deux femmes enveloppées de manteaux et se dirigeant du côté de Mount-Stanning, nous devinerons qui elles sont, et quel démon presse ainsi la marche de cette frêle créature, sortie à minuit de son tiède boudoir pour aller, sous la bise âpre et mordante, vers l'ennemi que le sommeil livre à ses coups. Phœbé ignore les projets de sa maîtresse, et obéit, sans en comprendre les mobiles secrets, à ce caprice de grande dame. Tout au plus devinera-t-elle l'affreuse vérité quand au retour, à moitié chemin de l'auberge et du château, elle verra s'élever une clarté brillante dans la direction de Mount-Stanning. Lady Audley n'a passé que vingt minutes sous le toit de Luke, mais ces vingt minutes n'ont pas été perdues pour elle. Après s'être fait indiquer la porte de la chambre où dort son ennemi redouté, après l'y avoir secrètement enfermé à double tour, elle a *oublié* un flambeau allumé dans le voisinage immédiat d'un rideau de cotonnade, puis elle est partie, entraînant avec elle la trop confiante Phœbé, à qui certains souvenirs eussent dû pourtant donner l'éveil.

Ce crime atroce, qu'un hasard bienveillant se charge de déjouer

encore, décide la question contre lady Audley, et brise le fil qui retenait au-dessus de sa tête l'épée menaçante. Robert, miraculeusement soustrait à l'incendie, reparaît à Audley-Court, dégagé désormais de tout scrupule. Les preuves qu'il apporte sont écrasantes, et lady Audley, définitivement vaincue, n'a plus qu'à se courber sous cette main puissante et loyale. Ses aveux alors sont complets, et devant son époux consterné, avec un impassible sang-froid qui trahit la sécheresse de cette âme perdue, elle raconte un à un tous les artifices à l'aide desquels elle a réalisé ses plans audacieux et voulu consolider sa frauduleuse prospérité. Elle confesse même qu'elle a tué George Talboys, qu'elle l'a tué traîtreusement et sans qu'il pût se défendre; mais si nous l'en croyons, elle a commis ce crime sans préméditation, sous le coup des reproches et des menaces dont son premier mari l'accablait et sous l'irrésistible empire d'une maladie héréditaire. Le véritable *secret* de lady Audley et en même temps l'excuse de ses forfaits, ce sont précisément les défaillances momentanées de sa raison. A la justice clémente qui la poursuit, elle offre ainsi pour la dérober au dernier supplice une ressource dont sir Michaël et son neveu ne manqueront pas de se prévaloir. Au lieu de la livrer aux tribunaux, c'est dans une maison d'aliénés, au centre des provinces belges, que Robert conduira cette misérable créature, déchue de sa splendeur passagère et condamnée à y finir ses jours. Après l'accomplissement de ce juste arrêt, il semble que tout soit fini, et que le sort de George, sur le meurtre duquel Helen Maldon n'a voulu donner aucun détail, doive demeurer enveloppé d'un mystère impénétrable; mais alors se produisent les aveux de Luke Marks, dérobé à l'incendie par Robert Audley, et qui, sur le lit de mort où le retiennent les graves blessures qu'il a reçues, livre enfin tous les secrets qu'il avait gardés jusqu'alors. George, précipité à l'improviste dans un puits abandonné par cette femme sur laquelle il venait revendiquer tous ses droits, a survécu à cette chute terrible; Luke l'a retrouvé le jour même, sanglant et brisé, sous les ombrages du parc. C'est à Mount-Stanning que le malheureux a reçu les premiers soins, c'est de là qu'il est parti peu d'heures après, le bras en écharpe, pour fuir à jamais le théâtre d'une si odieuse trahison. Il était déçu dans son amour, dans ses espérances d'avenir, et, décidé à s'expatrier sans retour, il avait recommandé le plus profond silence au mari de Phœbé; celui-ci, pour plus d'une raison, devait se taire. — Avons-nous besoin d'ajouter maintenant que la récompense de Robert Audley sera la main de Clara Talboys, et que George reviendra d'Amérique tout juste à temps pour assister à leurs noces?

Tel est le sommaire de cette fable, dont il est facile de constater,

en la disséquant, les inconséquences, les invraisemblances nombreuses, les combinaisons violentes et vulgaires, et où se trouvent accumulés, sans le moindre souci des hautes conditions de l'art, tous les élémens du drame qui se fabrique à l'usage des masses. Elle a seulement, pour la mettre à part de ces œuvres tout à fait inférieures, une certaine vivacité de style, l'art des sous-entendus, le naturel du dialogue et un vernis de littérature qu'expliquent l'intervention de sir Edward Bulwer Lytton et les précieux conseils dont miss Braddon le remercie en lui dédiant ce premier roman. Le contraste est frappant d'ailleurs entre la vérité des personnages et le mensonge flagrant du récit où ils se meuvent : c'est l'effet d'une méchante pièce jouée par d'intelligens acteurs; ce serait aussi celui d'un mauvais tableau d'histoire où un habile peintre de portraits aurait introduit quelques têtes excellentes; en somme, une discordance choquante pour l'œil du critique, et un regret sincère de voir gaspiller en productions de second ordre des dons de nature qui semblent remarquables, — en copies, en redites plus ou moins heureuses, un talent dont une meilleure culture aurait développé l'originalité propre et les ressources spéciales.

II.

La préférence que certains critiques accordent à *Aurora Floyd*, en la comparant au *Secret de Lady Audley*, ne nous semble justifiée ni au point de vue littéraire ni au point de vue moral. La donnée première de ce roman est révoltante, on va s'en assurer, et aucune délicatesse d'exécution n'atténue ce qu'elle a de brutal, d'humiliant, dirions-nous plus volontiers.

Lady Audley est en somme un type exceptionnel. Sa perversité native, aggravée par son infirmité mentale, la place en dehors des conditions ordinaires de l'humanité. Ses crimes nous sont étrangers; les mobiles qui les expliquent ne sont pas ceux qui nous poussent, et nous ne retrouverons perverti en elle aucun de nos instincts supérieurs. Il n'en est pas de même pour l'autre héroïne de miss Braddon. C'est une enfant gâtée, comme chacun de nous a pu en connaître plusieurs, au cœur naturellement bon, aux penchans naturellement généreux. Sa bonté même et sa générosité la perdent; mais comme elles survivent à sa chute, nous avons sous les yeux le triste et répugnant spectacle, — chimérique, il faut l'espérer, — d'une âme d'élite acceptant l'ignominie, d'une créature sincère faisant du mensonge sa pâture quotidienne, d'une fierté de bon aloi se pliant aux avilissemens les plus extrêmes : spectacle qui nous blesse, même

dans un roman, et sur lequel il serait bon de jeter un voile en supposant qu'on vînt à le rencontrer parmi les réalités de la vie.

Un riche banquier d'Écosse épouse une comédienne de province que le hasard lui fait rencontrer et pour laquelle il conçoit une passion subite. Elle meurt après quelques mois, lui laissant une fille sur la tête de laquelle il reporte cette affection excessive que la mère lui avait inspirée. Aurora grandit sous les yeux de son père, adulée, obéie de tous et se livrant sans contrainte à la fougue de ses entraînemens juvéniles. Elle aime les chiens, les chevaux, le *sport;* l'idiome du *turf* lui est familier, la *Bell's-life* est sa lecture de prédilection; une gouvernante romanesque et sotte parachève, à force de négligence, les vices de cette éducation manquée. Parmi les *grooms* du riche banquier s'en trouve un que sa bonne mine et son adresse équestre ont fait choisir pour escorter l'héritière dans ses longues promenades. Une certaine familiarité s'établit entre eux, et John Conyers, — c'est le nom de ce drôle, — en profite pour solliciter d'abord la pitié, puis l'affection de la pauvre enfant, qu'il abuse par de prétendues confidences. Il ne tient qu'à elle de prendre pour un déshérité du sort cet Antinoüs d'écurie, sorti des boues de Londres et façonné à une certaine élégance extérieure par le monde équivoque au sein duquel il a vécu jusqu'alors. Archibald Floyd, dont les yeux s'ouvrent trop tard, surprend une correspondance d'où il résulte qu'avec la complicité de sa *governess,* Aurora s'est fiancée au *jockey* en question. Regardant à bon droit comme nul cet engagement irréfléchi, le banquier renvoie sur l'heure le séducteur de bas étage et fait partir pour Paris, dès le lendemain, l'impétueuse enfant qu'il trouve rebelle à ses volontés; mais John Conyers part aussi, à la poursuite de son rêve sordide, et réussit, au bout de quinze jours, à faire sortir Aurora du pensionnat où on l'a placée. Il l'entraîne à Douvres, où les unit un mariage en bonne forme, et, devenu par miracle le gendre d'un millionnaire, il prétend exploiter en grand cette situation inespérée. Il a trop présumé toutefois de la complaisance paternelle, et d'ailleurs n'a pas mesuré l'abîme moral qui le sépare de sa jeune femme. Huit jours ont suffi pour dissiper l'illusion fatale qui entraînait Aurora. Sa loyauté seule la retient auprès de l'être immonde à qui elle s'est donnée; elle ne se croit libre qu'au bout de quelques mois, lorsque les infidélités de ce misérable l'ont dégagée de ses sermens et lui permettraient, à la rigueur, de faire rompre légalement les liens qui les unissent. Elle recule néanmoins devant l'éclat d'une pareille démarche et revient simplement chez son père, qu'elle rassure et trompe en lui annonçant la mort de John Conyers.

Ce prologue du drame n'étant connu que d'un bien petit nombre

de personnes, Aurora reprend paisiblement dans le monde aristocratique la place que lui assigne la richesse de son père. Peu à peu, — privilége de jeunesse, — le triste souvenir de cette cruelle déception, de ce funeste hymen, s'efface de sa mémoire. Dans les bals de comté où resplendit sa beauté souveraine, dans les courses où elle figure, intrépide amazone, elle porte une attitude fière et sereine, un front superbe, un regard qui défie tous les regards. De nombreux prétendans aspirent à sa main, et tous sont refusés avec la même hauteur. Il en est qu'un tel accueil doit étonner, et parmi eux, en première ligne, l'orgueilleux représentant d'une des premières familles du pays de Galles, Talbot Bulstrode, un des héros de la guerre de Crimée, revenu sain et sauf de la fameuse charge de Balaclava. Rebelle jusqu'alors à toute séduction féminine, il subit l'ascendant impérieux de cette beauté royale, de cette hauteur d'âme, de cette originalité hardie, qui font d'Aurora Floyd un être à part. Cette dangereuse sirène l'a ébloui, fasciné comme tant d'autres, et pour se dévouer à elle, il a méconnu ou dédaigné l'attachement profond et respectueux qu'il inspire à Lucy Floyd, la blonde et timide cousine d'Aurora. En même temps que Talbot Bulstrode, un autre soupirant se trouve également écarté; c'est John Mellish, opulent propriétaire du Yorkshire, cœur loyal, fidèle et dévoué s'il en fut. Les deux rivaux désappointés, qu'unissait d'ailleurs et depuis longtemps une étroite amitié, font partie de s'éloigner ensemble; mais Bulstrode, ramené par une espèce de pressentiment, revient sur ses pas pour avoir avec le banquier une dernière explication. Il revient, et, passant devant une porte entr'ouverte, il aperçoit, étendue sans connaissance sur un fauteuil, un journal à ses pieds, la jeune fille dont les rigueurs le désespèrent. Lorsque, ranimée par ses soins, elle a repris possession d'elle-même, Aurora Floyd revient sur son premier refus; elle avoue à Bulstrode qu'un secret penchant l'entraînait vers lui, et s'engage inopinément à devenir sa femme.

Le journal qui avait si vivement ému miss Aurora, envoyé à la fille du banquier par un des obscurs confidens dont elle était obligée de payer le silence, lui apprenait, — un lecteur perspicace l'aura déjà deviné, — la mort de John Conyers, tué par accident au fond de l'Allemagne dans une course quelconque. C'est sur la foi de cette nouvelle, — malheureusement inexacte, — qu'elle accorde sa main à Bulstrode, et cela sans se mettre assez en peine du passé, qu'elle lui laisse ignorer, ce qui constitue, à nos yeux du moins, une véritable trahison que l'amour filial n'excuse en aucune façon, et que nous trouvons absolument incompatible avec les vertus héroïques dont l'auteur d'*Aurora Floyd* a voulu décorer ce type de femme

supérieure. Au surplus, la nouvelle fiancée ne tardera pas, et c'est justice, à porter la peine de cette dissimulation coupable. Plus d'un indice fugitif vient à chaque instant inquiéter, alarmer les fières susceptibilités de son prétendu. L'ascendant vainqueur d'Aurora les calme ou plutôt les comprime pour un temps; mais l'arrivée inattendue à Bulstrode-Castle d'une des jeunes filles qui l'ont connue à Paris, dans ce pensionnat d'où elle a été enlevée, détruit soudainement la confiance aveugle dont elle abusait. Après avoir pris lecture de la lettre où sa mère, effarouchée par les révélations de leur jeune parente, le met en garde contre les antécédens suspects de sa fiancée, — et trouvant dans ses propres soupçons, vingt fois réprimés, la confirmation des craintes qu'on lui suggère, — Bulstrode se désespère d'abord; il réagit ensuite contre cette conviction naissante, il s'efforce de la combattre et de n'envisager ce qui a pu se passer dans le couvent parisien que comme une escapade sans importance. Toute cette affaire, si louche au premier abord, va s'éclaircir en quelques mots. C'est dans ces dispositions qu'il se rend auprès de sa fiancée. Aurora l'attend, vêtue de noir, au fond d'un appartement reculé. Du moment où le nom de son ancienne compagne a été prononcé devant elle, il lui a été impossible de ne pas prévoir ce qui allait arriver : elle sait donc que Talbot va venir et devine ce qu'il va lui dire. A son entrée, elle ne bouge pas, elle ne se détourne pas de la fenêtre où elle est assise. Il ne la voit que de profil, à peine éclairée par les dernières lueurs d'un jour d'hiver. Après lui avoir parlé sur un ton léger, que dément son angoisse intérieure, de la lettre qui vient d'arriver et qui nécessite, dit-il, quelques explications :

« ..... Vous lirai-je la lettre, Aurora?

« — Si vous voulez.

« Il prit dans son sein l'épître froissée, et, se penchant du côté de la lampe, il lut à voix haute, s'arrêtant à chaque phrase et comptant sur une interruption soudaine, un commentaire passionné; mais elle le laissa finir sans parler, et, même après qu'il eut fini, demeura muette.

« — Aurora!... Aurora!... Est-ce donc vrai?

« — Parfaitement vrai.

« — Pour quelle cause avez-vous quitté ce couvent?

« — Je ne puis vous le dire.

« — Du mois de juin 1856 au mois de septembre dernier, quelle a été votre résidence?

« — Je ne puis vous le dire, Talbot Bulstrode... C'est un secret qu'il m'est interdit de révéler.

« — Comment! il y a dans votre vie une lacune de près d'une année, et vous ne sauriez me faire connaître, à moi votre mari désigné, ce que vous êtes devenue pendant cet intervalle?

« — Je ne le puis.

« — Alors, Aurora Floyd, vous ne pouvez non plus devenir ma femme!

« Il croyait qu'elle allait se retourner vers lui, sublime d'indignation et de fureur, et que l'explication si ardemment souhaitée allait jaillir de ses lèvres avec un torrent de paroles amères; mais elle se leva de son siége, et, portant vers lui ses pas indécis, vint s'agenouiller devant le jeune homme stupéfait. Rien n'aurait pu l'effrayer à l'égal de ce simple mouvement : il y avait là toute une confession, l'aveu formel d'une faute; mais laquelle, laquelle?... En quoi pouvait consister le sombre mystère de cette existence qui comptait encore si peu d'années?...

« — Talbot Bulstrode, lui dit-elle d'une voix tremblante qui l'atteignit en plein cœur, le ciel m'est témoin que maintes fois j'ai prévu, j'ai redouté ce moment. Un peu moins lâche que je ne suis, je serais allée au-devant de l'explication que vous réclamez... Mais je pensais,... j'espérais que jamais je n'aurais à vous la donner,... et que si un jour je m'y voyais réduite,... eh bien! je vous trouverais généreux,... vous auriez en moi confiance... Si vous le pouviez, Talbot! si vous pouviez croire que ce secret n'est pas une honte absolue!

« — Une honte absolue!... s'écria-t-il. Est-il possible, Aurora,... mon Dieu, est-il possible que je vous entende me parler ainsi? En êtes-vous à croire que la honte a ses degrés et que l'honneur se mesure?... Un secret entre nous,... que dis-je? l'ombre d'un secret... doit nous séparer pour jamais. Relevez-vous, Aurora, votre humiliation me tue... Relevez-vous, et s'il est arrêté que nous devons nous quitter à l'instant, dites-moi, dites-moi de grâce que je n'ai pas à me mépriser pour vous avoir tant aimée,... au point d'oublier, en vous aimant ainsi, ce qu'un homme se doit à lui-même.

« Elle ne lui obéit point, mais, s'affaissant encore davantage, écrasée plutôt qu'à genoux, la tête enfouie dans ses mains, elle n'exposait aux regards de Bulstrode que les épaisses torsades de ses cheveux noirs.

« — Talbot, disait-elle d'une voix étouffée, songez que je n'ai jamais eu de mère... Ayez pitié de moi, Talbot!...

« — Pitié? répéta le capitaine; vous me demandez *pitié?*... pourquoi pas *justice?*... Une question, Aurora Floyd, une seule encore,... la dernière peut-être que je vous adresserai jamais. Votre père sait-il que vous avez secrètement quitté ce pensionnat?... Sait-il où vous avez passé l'année?...

« — Il le sait.

« — Merci du moins pour cette parole. Eh bien donc! Aurora, dites-moi seulement qu'il en est ainsi, et j'en croirai votre simple parole comme le serment solennel d'une autre femme... Dites-moi s'il a donné son assentiment à votre évasion,... s'il l'a donné à l'emploi de cette année d'absence... Puissiez-vous répondre qu'il en est ainsi, Aurora! car alors plus de questions entre nous... Je vous garderai sans crainte la tendresse et le respect qu'un mari doit à sa femme.

« — Je ne saurais,... dit-elle. Je n'ai encore que dix-neuf ans; mais dans le cours de ces deux dernières années j'ai assez fait pour briser le cœur de mon père,... du père le plus tendre qui ait jamais vécu en ce monde misérable.

« — Tout est dit alors... Dieu vous pardonne, Aurora Floyd! De votre aveu même, vous n'êtes pas la femme que peut avouer un homme d'honneur... J'interdis à ma pensée tout soupçon flétrissant; mais le passé de ma femme doit être une page blanche et sans souillure, où tout le monde pourra venir jeter les yeux...

« Il se dirigea d'abord vers la porte; puis, revenu sur ses pas, il aida la pauvre enfant à se relever, pour la reconduire jusqu'à son siége, près de la fenêtre, avec la même courtoisie qu'il lui eût témoignée en la ramenant à sa place dans quelque bal. Leurs mains se rencontrèrent, glacées comme celles de deux cadavres. Que de mort en effet sous ce froid contact! Que de choses avaient péri entre ces deux êtres depuis quelques heures : espoir, confiance, sécurité, amour, bonheur, tout ce qui fait le prix de la vie!

« Talbot s'arrêta une fois encore sur le seuil de la porte, et, reprenant la parole : — « D'ici à une demi-heure, j'aurai quitté Felden, disait-il; ne vaudra-t-il pas mieux, miss Floyd, laisser croire à votre père que quelque léger dissentiment nous a séparés et que je m'éloigne par votre ordre?... Je lui écrirai certainement dès mon arrivée à Londres, et, si cela vous agrée, je puis rédiger ma lettre de manière à le confirmer dans cette idée.

« — Vous avez là une bonne inspiration, répondit-elle. Oui, je voudrais lui laisser cette erreur... Sa douleur en sera peut-être moins amère... Le ciel sait ce que je dois de reconnaissance à tout ce qui peut atténuer ce qu'il souffre.

« Talbot s'inclina et referma la porte après lui; le bruit qu'elle fit en retombant lui sembla sinistre : il lui rappela ces jeunes et fragiles créatures que les religieuses d'autrefois abandonnaient, pour les y laisser périr, au fond de quelque *in-pace*. Mieux aurait valu, se disait-il, laisser Aurora étendue dans son cercueil, belle de cette sérénité dont la mort pare ses victimes, que de s'arracher d'auprès d'elle comme il venait de le faire.

« L'appel vibrant et criard de la cloche qui sonnait le *second coup* du dîner retentit au moment où, quittant la pénombre du corridor, il entrait dans la salle de billard, étincelante des feux du gaz. Il y rencontra Lucy Floyd, qui vint à lui en toilette d'apparat : la soie frémissait autour d'elle; franges et rubans, dentelles et joyaux se jouaient et miroitaient à chacun de ses mouvemens, et il lui en voulait presque de tout cet éclat radieux, le comparant au pâle visage de la créature à demi brisée qu'il venait de quitter à l'instant même... Lucy recula devant le jeune homme, dont la physionomie bouleversée avait de quoi l'effrayer. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle; qu'est-il arrivé, monsieur Bulstrode?

« — Rien,... une lettre du Cornouailles qui m'oblige... — La voix lui manqua pour compléter cette banale excuse.

« — Lady Bulstrode,... sir John peut-être,... une maladie?... hasarda Lucy.

« Talbot posa son doigt sur ses lèvres blêmies, et secoua la tête par un geste qui prêtait à toute sorte d'interprétations; il lui était impossible de parler. Le vestibule d'ailleurs s'emplissait de visiteurs et d'enfans qui couraient se mettre à table. La porte de la salle à manger était ouverte : au

bout d'une longue avenue de flambeaux et de pièces d'argenterie, Talbot entrevit vaguement la tête vénérable d'Archibald Floyd. Autour du vieillard se groupaient ses neveux et nièces; mais à sa droite la place qu'Aurora devait venir occuper était encore vide. Le capitaine, se détournant de ce tableau joyeux, gravit en quelques bonds l'escalier, et trouva son valet de chambre tout ébahi devant la toilette qu'il lui avait préparée. Ce fidèle serviteur ne comprenait pas que son maître ne fût pas encore venu s'habiller.

. . . .

« Le banquier était debout à la porte de la salle à manger lorsque Talbot traversa le vestibule. Il enjoignait à un domestique d'aller prévenir sa fille : — Nous attendons miss Floyd, répétait impatiemment le vieillard... Le dîner ne peut commencer sans elle.

« Inaperçu au milieu de tout ce désordre, Talbot ouvrit sans bruit la grande porte et se glissa dans les froides ténèbres dont l'hiver enveloppait le château. Les hautes fenêtres étroites inondaient de clartés la terrasse qui s'étendait devant elles; mais en face de Talbot se trouvait le parc, où les arbres étalaient tristement leurs ramures dépouillées; une mince couche de neige blanchissait le sol. Sur le ciel gris, pas une étoile. Le froid, la désolation à perte de vue, formaient un contraste pénible avec la tiède et brillante atmosphère qu'il venait de quitter. Ce moment critique de sa vie trouvait là comme un symbole saisissant. Le malheureux venait d'échanger les ardeurs de l'amour, les clartés radieuses de l'espérance, pour la résignation frissonnante, pour le découragement sombre et glacé... »

On eût bien étonné Talbot Bulstrode, en cette mémorable soirée du 25 décembre 1858, si on lui eût prédit qu'au mois de novembre 1859 Aurora Floyd serait la femme de John Mellish, et Aurora Floyd n'eût pas éprouvé moins de surprise en apprenant qu'elle-même, peu de mois après ce mariage, donnerait ses soins à l'union de son ancien prétendu, qui se résigne enfin à récompenser le silencieux amour de l'aimable Lucy. Ce résultat bizarre, et qui n'a rien d'autrement romanesque, s'explique par l'absolue confiance que John Mellish témoigne à celle qu'il aime, par le dévouement sans bornes, par les assiduités dévouées dont il l'entoure pendant une longue maladie, conséquence naturelle du rude choc qu'elle vient de subir. Ce brave *gentleman* n'est pas, on le voit, de ceux qui, par sotte fierté, par scrupules excessifs, se refusent à être heureux. Il s'applaudit que son rival se soit montré si susceptible, et, dans ses idées volontiers un peu confuses à ce sujet, il parvient à se figurer qu'au fond de la mésintelligence survenue tout à coup entre Talbot et Aurora, on trouverait, en cherchant bien, quelque secrète préférence de cette dernière pour lui, John Mellish. Il sait d'ailleurs que sa femme a un secret, un secret qu'elle refuse de révéler à personne, et il a promis de le respecter toujours. Dans cette absence

complète ou dans ce sacrifice héroïque de la curiosité la plus légitime chez un mari, nous pourrions signaler en passant une légère nuance de ridicule; mais ce ridicule, s'il existe, n'a rien dont Aurora puisse s'offusquer; il ne l'empêchera pas, — bien au contraire, — de s'attacher de plus en plus au candide, au loyal époux qu'elle gouverne comme il lui plaît, et dont la bonté docile gagne son cœur. Talbot Bulstrode, qui lors de leur rupture s'est montré le moins faible des deux, reste un peu plus fidèle au triste souvenir de l'amour à jamais éteint; mais à la longue son orgueil trouve aussi son compte dans l'espèce d'idolâtrie que lui a vouée sa femme, dans le culte respectueux dont elle l'entoure; il se console donc petit à petit, et le bonheur de ces divers personnages paraît assuré quand se montre à l'horizon le nuage qui va troubler cette sérénité, compromettre cet avenir couleur de rose.

John Conyers, on le sait, n'est pas mort. Ce jockey malencontreux s'est remis des suites de la terrible chute qui avait fait croire à son trépas, et, de retour en Angleterre, un hasard fatal le ramène comme par la main jusque chez le mari de sa femme. Ici les invraisemblances s'accumulent. Du fond des hôpitaux d'Allemagne, où il était aux prises avec la maladie et la misère, John Conyers n'a pu manquer de recourir à la générosité d'Aurora. Pour cette démarche, une lettre suffit, et à défaut de lettre l'entremise d'un de ces émissaires obscurs qu'il a déjà employés plus d'une fois en de pareilles rencontres. Puis comment comprendre qu'Aurora, informée d'avance du nom de l'*entraîneur* recommandé à Mellish, ne profite pas de son ascendant pour l'éloigner d'elle? Loin de là, elle provoque, elle organise elle-même cette combinaison périlleuse en vertu de laquelle John Conyers se trouve établi à quelque cent mètres du château et sollicité à toutes les entreprises de la plus abusive tyrannie. Elle veut, il est vrai, traiter une fois pour toutes avec ce misérable et obtenir à prix d'or qu'il s'exile pour jamais : que valent néanmoins, pour être payées si cher, les promesses d'un être aussi dégradé? Et pourquoi ce subalterne avide souscrirait-il, pouvant mieux attendre de la frayeur qu'il inspire, à ce marché qui limite ses espérances (1)? Comment se figurer enfin qu'une pareille négociation pourra se débattre impunément de maîtresse à valet sous les yeux de

(1) Le dilemme par lequel Aurora décide John Conyers n'a rien de très concluant : « Ou vous accepterez mes offres, lui dit-elle, ou je déciderai mon père à me déshériter, et vous serez frustré de la fortune que vous espérez peut-être à sa mort. » Elle reconnaît ainsi tacitement qu'elle n'est pas en mesure de réclamer le divorce, et John Conyers, cela étant, armé des droits que la loi lui donne, la tient littéralement à sa merci, elle et son vieux père, elle et John Mellish. Échanger une telle situation contre une poignée de billets de banque, c'est faire trop évidemment un marché de dupe.

tous ces argus qui entourent une femme de haut rang? John Mellish est aveugle, aveugle comme l'amour fidèle, à la bonne heure; mais cette ancienne gouvernante qu'Aurora Floyd a gardée auprès d'elle comme dame de compagnie et un peu comme femme de charge, cette mistress Walter Powell dont elle se sait haïe en secret et qui lui fait payer ses respects, ses adulations par un espionnage de toutes les minutes, — et cet autre ennemi plus obscur encore, un *groom* idiot, Steeve Hargraves, qu'elle a cravaché dans un moment de colère, et qui depuis lors, errant autour du château d'où elle l'a fait expulser, guette une occasion de vengeance, — la laisseront-ils en paix aller et venir furtivement, recevoir des lettres et y répondre?... Aurora le croit sans doute, car elle ne met dans ses démarches ni la moindre mesure ni le moindre calcul, et nous assistons alors à un étrange spectacle, celui d'une grande dame réduite à multiplier de jour ou de nuit les démarches les plus compromettantes pour se rendre aux conférences que lui assigne impérieusement un de ses plus infimes valets. Chacun de ses pas est épié, chacune de ses paroles est recueillie, chacun de ses billets est lu par d'autres yeux que ceux pour lesquels il était écrit. A tous ces mystérieux rendez-vous, un témoin assiste en secret, un témoin, et quelquefois deux. C'est un luxe de trahisons et de surprises que, dans leurs jours de plus grand laisser-aller, nos dramaturges du boulevard n'oseraient se permettre. Derrière chaque porte fermée une oreille est ouverte; au fond de chaque massif d'arbres, dans ce parc de carton peint, un espion se tient aux aguets. Ajoutez à ces moyens, usés même au théâtre, des hasards miraculeux, prodigués pour motiver les situations les plus indifférentes, et faites-vous une idée de l'espèce de lassitude que produit l'abus maladroit de tant de ressources extrêmes.

Mais laissons là les moyens et parlons des résultats. Aurora Floyd, par dévouement pur, nous dit-on, et pour son second mari plutôt que pour elle, veut obtenir l'éloignement définitif de John Conyers; elle lui offre donc, en échange de son silence et de son départ pour l'Australie, une somme ronde de deux mille livres sterling qu'elle obtient de son père, sans lui expliquer, bien entendu, la destination de cet argent. Le traité final se conclut ensuite à dix heures du soir, au bord d'un étang du parc et par-devant deux témoins dont les parties contractantes se gardent bien de soupçonner la présence. L'un des deux est Steeve Hargraves, cet idiot dont nous avons parlé, lequel a toujours sur le cœur le rude traitement qu'il a subi et la perte de la position qu'il occupait au château. Près de lui, — tout idiot qu'on veut bien le croire, — Figaro n'est qu'un enfant ou un niais. En effet, grâce aux billets qu'il décachette, grâce aux conversations secrètes dont il ne perd pas un mot, Steeve Har-

graves, devenu le domestique de John Conyers, est parfaitement au courant de ce qui se passe et se projette. Le premier mariage de mistress Mellish n'est plus un mystère pour lui, et il en retrouverait au besoin la preuve matérielle dans ce certificat que son maître conserve précieusement entre l'étoffe et la doublure d'un gilet de livrée; mais ce n'est pas là pour le moment ce qui l'inquiète : les deux mille livres qui des mains d'Aurora vont passer dans celles de John Conyers lui tiennent bien autrement au cœur.

Ce soir-là même, en rentrant au château, mistress Mellish tombe au milieu de groupes épouvantés. Un coup de feu a retenti dans la direction de l'étang : John Conyers y a été trouvé mort. Après la levée du cadavre viennent les constatations légales. Comment expliquer le meurtre? où chercher l'assassin? Si la situation respective d'Aurora et du défunt était plus généralement connue, l'enquête serait certainement dirigée contre elle. Par hasard et par bonheur, cette situation ne se révèle aux magistrats qu'après le verdict du jury. Mellish apprend d'eux, et seulement alors, le secret qu'Aurora voulait lui dérober à tout prix. A la suite d'un premier élan de douleur, — bien concevable, il faut l'avouer, — il accourt vers elle le cœur plein de tendresse et de pardon; mais il trouve son foyer désert. Aurora s'est enfuie à la hâte aussitôt que Steeve Hargraves, notre idiot diplomate, est venu la prévenir de ce qui se passait. Cette fuite, si suspecte qu'elle soit, n'ébranle pas l'imperturbable confiance de ce mari comme il n'en est guère. Il court sur les traces de sa femme et la rejoint chez Talbot Bulstrode, à qui elle était allée demander assistance et conseil. Celui-ci les renvoie au plus vite dans leur château, et il a raison, car déjà l'opinion s'émeut; de sourdes rumeurs circulent, et on devine quel caractère elles prennent lorsque le hasard fait retrouver, à l'endroit même où John Conyers est tombé, l'arme qui lui a donné la mort. C'est un des pistolets de John Mellish, une de ces armes de luxe qu'il renfermait avec le plus de soin dans une chambre réservée où sa femme et lui pénétraient seuls.

Aurora serait-elle coupable? Le public incline à le penser. Officieusement prévenue par mistress Powell, — que John Mellish a fini par renvoyer de chez lui, et qui d'ailleurs croit sincèrement à la culpabilité d'Aurora, — la police a mis ses agens en campagne. Il n'est pas jusqu'à John Mellish lui-même qui un moment ne révoque en doute la parfaite innocence de son idole. Ceci le trouble évidemment et jette quelque froideur dans leurs relations conjugales; mais il est si bien sous le charme, si complet est son dévouement, si grandiose sa tendresse, tellement inépuisable son indulgence, qu'il prendrait encore son parti de cette dernière aventure, et qu'en

nous plaçant au point de vue de l'auteur nous serions tenus d'admirer ceci comme un des efforts les plus sublimes auxquels puisse s'élever l'âme humaine, illuminée, réchauffée par les flammes du véritable amour. Cette conclusion fort heureusement nous est épargnée. Talbot Bulstrode arrive, comme Jupiter en son nuage, pour dénouer le drame, mettre la justice sur la trace du vrai coupable, et, après une lutte vigoureusement soutenue de part et d'autre, établir, à n'en pouvoir douter, que Steeve Hargraves est l'assassin de John Conyers.

III.

« Il n'avait pas lu impunément Wilkie Collins et Dumas, » dit quelque part miss Braddon, vantant l'habileté avec laquelle un de ses héros se joue au sein d'une intrigue assez compliquée. C'est ainsi justement que se pourraient caractériser le talent dont elle a fait preuve et le succès qu'elle a obtenu. Ce succès est du même ordre que celui de la *Woman in white* et de *No Name*, bien que l'auteur de ces deux derniers romans nous semble l'emporter de beaucoup par la savante économie des moyens qu'il emploie, par une forme d'une élégance plus soutenue, et aussi, à très peu d'exceptions près, par le soin qu'il prend de ménager la susceptibilité morale de ses lecteurs. Les scrupules qu'il montre à cet égard semblent étrangers à miss Braddon; elle aborde avec un sang-froid surprenant des situations et des détails qui répugnent ordinairement à la délicatesse de son sexe, et, préoccupée du besoin d'arriver à l'effet, elle ne ménage guère ni la hardiesse outrée des aperçus, ni même la crudité des mots. Elle met une évidente affectation à prendre l'accent viril, et, comme il arrive souvent en pareil cas, elle dépasse la mesure, elle force le ton, « elle se déguise trop. » Si exceptionnelle qu'ait été sa vie, — miss Braddon exerce, dit-on, la profession dramatique, — on ne s'explique pas très bien qu'elle ait pu dépouiller aussi complétement la réserve et les timidités qui caractérisent le roman féminin. Ce qu'on s'explique mieux, c'est qu'elle se soit imbue, et plus que de raison, des traditions du drame moderne, et qu'elle ait introduit dans des récits auxquels elles devaient rester étrangères les combinaisons violentes et heurtées, les improbabilités flagrantes, et, pour employer un triste mot, les rubriques de cet art dégénéré que des excès de tout genre ramènent peu à peu vers la barbarie primitive. Cela s'explique, disons-nous; mais il n'en faut pas moins le déplorer, quand cette corruption du roman par le théâtre altère un talent natif d'une certaine valeur. Or c'est là un regret qu'on ne saurait manquer d'éprouver en lisant ces

ville et ne l'a perdue que dans les sections de la campagne. A Nantes, à Bordeaux, au Havre, les votes libéraux ont eu la majorité. Dans les autres circonscriptions où des candidats libéraux avaient engagé la lutte, on a remarqué partout la même tendance : majorité libérale acquise dans les villes, où la population est agglomérée, peut se concerter, s'éclairer, et échappe plus facilement à l'action administrative, majorité renversée seulement par l'appoint des districts ruraux. En de telles conditions, il faut tenir grand compte, comme indication des tendances de l'opinion, des minorités imposantes qu'ont obtenues certaines candidatures telles que celles de MM. Casimir Perier, Jules de Lasteyrie, Guibourt, Lefèvre-Pontalis et d'autres que nous ne pouvons énumérer ici. Cet ensemble de faits agrandit la signification des succès obtenus par l'opposition, car il rend évidente l'influence croissante de l'opinion libérale partout où elle a voulu engager la lutte, c'est-à-dire partout où il y a présomption que le suffrage est à la fois plus éclairé et plus libre.

Nous avons promis d'examiner, avec l'impartialité et le dégagement d'esprit que l'on apporte à l'étude d'une question historique, les conséquences de la politique que le gouvernement vient de suivre dans les élections, lorsque les élections seraient terminées. Nous sommes fort à l'aise pour essayer cet examen, car la politique suivie par le gouvernement est tout à fait distincte des principes et des développemens logiques de la constitution de 1852. Il n'y a rien dans la constitution de 1852 qui oblige le gouvernement ou même qui l'invite à intervenir dans les élections, comme il vient de le faire, avec toute sa puissance administrative. La constitution de 1852 est formellement contraire au régime parlementaire, en ce sens qu'elle n'accorde point à la chambre représentative le droit d'initiative, et qu'elle n'admet point la responsabilité ministérielle. La constitution a-t-elle en cela tort ou raison ? C'est une question que nous n'avons point à examiner ici. Des esprits expérimentés ont pensé ou peuvent croire que l'initiative parlementaire et la responsabilité ministérielle présentent de plus grandes garanties de liberté, sont plus conformes au génie et aux traditions de notre Europe, et s'accordent mieux avec la permanence du régime monarchique. Nous n'avons ni à contredire, ni à soutenir cette façon de penser. Nous regardons, quant à nous, la constitution de 1852 comme compatible avec la liberté. L'expérience prouve que des constitutions qui n'admettent pas plus que celle-ci la responsabilité ministérielle ont pu se concilier en fait avec la liberté la plus complète que le monde ait connue : telle est la constitution américaine. L'épreuve d'une constitution qui retire à l'assemblée représentative le droit d'initiative, et se passe de l'hypothèse de la responsabilité ministérielle, peut donc être acceptée loyalement et courageusement par les amis de la liberté. Il est évident toutefois que ce qu'ôte de garanties à la liberté dans une telle constitution l'absence de l'initiative parlementaire et de la responsabilité ministérielle doit être cher-

— Derrière ces deux raffinés qui se battent sans témoins, un brigand embusqué tient l'un d'eux au bout de son arquebuse; — plus loin, sept ou huit *burglars* voilés de crêpes, armés de casse-tête et de pistolets, pénètrent à la clarté des lanternes sourdes dans une demeure opulente; — au fond de quelque bois solitaire, une jeune fille échevelée se traîne aux pieds d'un athlétique scélérat qui semble se demander, irrésolu, ce qu'il fera d'elle; — une soubrette s'approche du lit de sa maîtresse pour l'étouffer sous un oreiller, mais une main robuste s'abat sur son épaule, et nous la voyons, la bouche béante, les yeux hagards, en face du sauveur inattendu qui vient empêcher la perpétration du crime. Voici des funérailles mystérieuses, celles de la *femme en noir* (1) qu'on enterre vive, et nous allons la retrouver, à quelques pages de là, sortant de son tombeau saine et sauve, drapée dans les plis du suaire funèbre... Ainsi la vignette révélatrice, interprétant du mieux qu'elle peut les drames dont elle est en quelque sorte l'affiche, ne représente plus que gens qui s'assomment, qui se poignardent, qui s'empoisonnent ou s'étouffent, bandits de tout âge et de tout sexe, et, parmi ces innombrables scélérats de haute ou basse volée, le *policeman* qui circule, son *truncheon* à la main, l'œil grand ouvert, — étonné, dirait-on, d'avoir tant de besogne sur les bras.

Les choses en sont venues à ce point qu'il a fallu s'enquérir de cette espèce de fléau littéraire, et que la grosse artillerie des *revues* a tonné contre le *sensational novel.* La *Quarterly,* tout dernièrement encore, passait les modèles du genre au crible du plus sévère examen, et nous recommandons son article à ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir la question touchée ici. Toutefois, remarquons-le, la réaction contre les malsaines tendances que nous signalons ne saurait guère venir que du public même chez qui elles ont trouvé jusqu'ici un accueil empressé, leur unique raison d'être, le seul stimulant de cette fécondité déplorable; il faut l'attendre, — et peut-être l'attendrons-nous longtemps, — du dégoût que ce public ne saurait manquer d'éprouver quand il se sentira, comme Macbeth, « rassasié d'horreurs, » de chimères sanglantes, de mensonges puérils, d'absurdes fantasmagories. Quant à l'édifier directement sur la valeur de toute cette littérature marchande dont il favorise le débit, c'est là une tâche interdite aux écrivains d'une certaine valeur, aux recueils littéraires d'une certaine gravité. Rien de plus facile à comprendre : le public dont nous parlons n'est pas celui où se recrute la clientèle de ces écrivains et de ces recueils. Il se trouve principalement, — pour ne pas dire uniquement, —

(1) *The Woman in Black or Buried Aline,* by mistress Gordon Smythies.

une louable modération, aux préfets de montrer des égards aux hommes des anciens gouvernemens qui seraient disposés à entrer dans le cercle des institutions actuelles. Quel meilleur prétexte pour cette politique de ralliement que le serment préalable introduit dans nos lois! Il semble, après que des candidats notables ont accepté la condition du serment préalable, qu'un gouvernement habile n'ait plus autre chose à faire que de les prendre au mot, de leur donner en quelque sorte l'exemple du respect du serment, en se montrant le premier convaincu de la sincérité de l'engagement qu'ils viennent de contracter. Entraîné par la lutte, cédant à la pente du système de l'intervention administrative, le pouvoir s'est trouvé conduit à oublier les premières et heureuses inspirations de M. de Persigny et à dénoncer dans M. Thiers un ennemi! Il était sage et habile, croyons-nous, de diminuer autant que possible le nombre de ses adversaires en se refusant à voir des ennemis dans des candidats couverts par le serment; mais il était plus sage et plus habile encore de ne pas restreindre de propos délibéré le nombre de ses amis en désavouant quelques-uns de ceux qui prétendaient l'être et voulaient le rester. Le système de l'intervention administrative n'a pas même permis de garder cette mesure. Des candidats officiels de 1857, s'étant vu refuser en 1863 le patronage du gouvernement et ayant persisté à se présenter aux électeurs, ont été combattus avec la même violence que des adversaires déclarés : plusieurs d'entre eux ont succombé, il est vrai; mais d'autres ont battu avec éclat l'opposition administrative. M. de Chambrun, par exemple, a eu 17,871 voix dans la Lozère, tandis que le candidat patronné, M. Joseph Barrot, n'en obtenait que 9,445. M. I. Plichon n'a pas eu une majorité moins forte. De tels échecs sont d'autant plus fâcheux qu'on les a cherchés soi-même. Le système du patronage du gouvernement a d'autres inconvéniens; il expose le pouvoir à des contradictions inexpliquées qui peuvent déconcerter et blesser des hommes honorables et considérables. On en a eu un exemple à Perpignan. Le candidat officiel était l'ancien député, maire de la ville, M. Justin Durand. L'autre candidat était M. Isaac Pereire, qui, à ce que prétendent ses adversaires, faisait par ses agens et par lui-même, à l'ancienne mode britannique, cette opération que les Anglais appellent le *canvass*. Jusqu'au dernier moment, M. Durand était le candidat officiel, celui que le préfet recommandait aux populations. Huit jours seulement avant l'élection, le gouvernement fit savoir par le télégraphe qu'il renonçait à avoir un candidat officiel, qu'il demeurait neutre entre M. Justin Durand et M. I. Pereire. Justement blessé d'être abandonné après avoir été compromis, M. Durand retira sa candidature, et donna sa démission de maire et de conseiller général. Des protestations seront sans doute adressées à la chambre contre l'élection de M. I. Pereire. Cet incident n'est pas un des moins bizarres exemples des compromissions auxquelles le pouvoir est entraîné par le système des candidatures officielles. On peut en venir à demander au gouvernement la rai-

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1863.

Nous n'avons aucune retouche à faire, devant le résultat des élections, à l'esquisse que nous tracions du mouvement électoral, il y a quinze jours, au moment où s'ouvraient les scrutins. Ces élections générales sont un événement important dans l'histoire contemporaine, un événement qui sera fertile en conséquences. Elles ont marqué, comme nous le disions depuis deux mois, un véritable réveil de l'esprit public; elles ont rompu le charme qui avait si longtemps paru distraire la France du souci de sa politique intérieure; elles introduisent un nouvel élément dans le jeu des institutions actuelles; elles ont donné plus que l'opposition démocratique et libérale n'avait le droit de se promettre : elles sont le commencement manifeste de quelque chose.

Les incidens particuliers de cette lutte, qui est pour notre pays une crise de rajeunissement, ne sont point de notre domaine. Nous n'en pouvons relever que les caractères les plus généraux. Sans doute, si nous nous arrêtions aux détails de la lutte électorale, nous aurions des regrets à exprimer sur l'insuccès de plusieurs candidatures libérales. Nous sommes affligés que le parfum de probité qui s'attache aux opinions et au nom de M. de Rémusat n'ait pas attiré à lui la majorité dans un département où il est cependant entouré d'une considération si générale. Nous déplorons que M. Casimir Perier, qui a fait si bonne contenance à Grenoble, n'ait pu vaincre les hostilités administratives qu'il a combattues avec tant de vigueur. Nous sommes fâchés que le Gers et la Haute-Vienne, où leurs candidatures avaient été si honorablement accueillies, n'aient pas envoyé à la chambre M. Léonce de Lavergne et M. Saint-Marc Girardin. Puisque M. Dufaure avait consenti enfin à se présenter aux suffrages de ses concitoyens, il est malheureux que les circonscriptions où il se présentait n'aient pas réparé elles-mêmes, par un empressement intelligent, les retards d'une candidature qui impor-

séparés de cette époque par onze années, et que ce sont même pour la France de bien vieilles modes. Les circonstances qui ont rendu possibles en 1852 sur le continent le succès de la réaction et la politique dictatoriale se sont profondément modifiées, même en France; mais le gouvernement de Berlin et le peuple prussien sont-ils dans une situation semblable à celle où se trouvait la France en 1852? La Prusse a-t-elle eu une révolution de 1848, la ruine d'une dynastie et le renversement d'une république? C'est pitié, dans un pays où une dynastie populaire se trouve en face d'un peuple loyal, de voir un gouvernement recourir, par entêtement puéril et par incapacité, à l'instrument néfaste de l'arbitraire, et imposer à la presse, aux manifestations de l'opinion, l'odieux régime des *lettres de cachet*. On ne saurait trop louer d'ailleurs la fermeté avec laquelle la presse prussienne proteste contre les boutades despotiques du cabinet Bismark, la résistance légale que les corps municipaux essaient d'opposer à l'arbitraire ministériel, et les paroles de blâme prononcées par le prince de Prusse contre cette politique à la fois aventureuse et rétrograde. On ne saurait trop déplorer qu'un pays comme la Prusse voie sa situation politique faussée en même temps au dedans et au dehors, et que le moment où la couronne est gratuitement compromise par les ministres envers les chambres et la nation soit précisément celui où la Prusse, comme puissance, est compromise vis-à-vis de l'Europe par une politique étroite et obscure. La France et l'Angleterre ne peuvent s'empêcher d'éprouver un sentiment de défiance devant la politique intérieure du gouvernement prussien, car à leurs yeux cette politique ne saurait être que l'effet même des engagemens dangereux que la Prusse a pris envers la Russie. L'instructive conversation qui vient d'avoir lieu à la chambre des lords entre lord Carnarvon et le comte Russell montre bien le dangereux embarras de la politique extérieure de la Prusse. N'est-il pas étrange que les gouvernemens occidentaux n'aient pu être encore édifiés sur la nature de la convention conclue entre la Prusse et la Russie, et qu'à Berlin et à Pétersbourg les représentans de l'Angleterre n'aient rencontré à ce sujet que faux-fuyans et contradictions de langage? L'attitude prise par la cour de Berlin à l'égard de la question polonaise a déjà produit ce triste résultat pour la Prusse, que son gouvernement est accusé et convaincu d'une dissimulation qui n'est plus admise à notre époque dans les rapports de la diplomatie.

La question polonaise marche lentement dans sa phase diplomatique mais elle marche, puisque les propositions sur lesquelles la France, l'Angleterre et l'Autriche avaient à s'entendre viennent de recevoir le dernie examen de la cour de Vienne, et seront probablement en état d'être pré sentées prochainement à Pétersbourg. En attendant que ces proposition soient portées à la connaissance de l'opinion européenne, il serait impor tant que le public fût bien pénétré des traits caractéristiques de la situa tion sans précédens qui fait la difficulté de la question polonaise. La Po-

touchant les courans d'opinion qui se prononcent
l'opinion qui gagne du terrain? quelle est celle qu
mation principale que le gouvernement et les hom
chercher dans les résultats numériques de l'électic
information de cette nature à notre dernière électic
décidément favorable à l'opposition libérale et dém
opposition gagne vingt voix et que les candidatures
dent autant.

Mais les nombres seuls sont bien loin d'indique
mouvement électoral. Il faut voir encore où se
électoraux qui expriment et déterminent la direct
sant de l'opinion. Comme nous le disions récem
des grandes villes ont toujours été regardées pa
litiques comme le plus sûr indice de la directic
dans les grandes villes que l'opposition libérale a
succès. A Paris, le succès a été éclatant et a dépass
Huit candidats ont été nommés au premier tour de
conscription où il y a eu ballottage, les voix réuni
portaient de beaucoup sur celles du candidat a
Paris et dans le département de la Seine, sur 21
dats officiels avaient obtenu 110,000 voix, et les
96,000, et aujourd'hui, six années après, sur 235,
officiels n'ont rallié que 84,000 voix, tandis qu'un
150,000, se réunissaient sur les candidats de l'op
sérieux ne s'avisera de contester l'effet moral de
tion parisienne. On aura beau faire et beau dire, P
toujours la plus haute et la plus complète représe
mot de M. Disraeli, comparant Paris aux grandes
ont régi des empires, et disant que la France est
née par une république, demeure vrai à travers t
tous les régimes. Paris est la ville de France qui j
possible, sous les institutions actuelles, de la libe
teurs ne connaissent point l'influence dirigeante d
ces caporaux de la discipline électorale, si obéis
appelle les gardes champêtres. L'administration n'a
que par les moyens moraux, par les circulaires, l
mations du ministre de l'intérieur et du préfet de
critiquées avec modération et fermeté par la presse
du combat étaient à peu près égales pour tous, et l
elles ont tourné. Un phénomène analogue s'est pr
nos grandes villes. Marseille a nommé MM. Berryer
dans la circonscription des Bouches-du-Rhône où i
beaucoup de communes rurales, a eu la majorité

ville et ne l'a perdue que dans les sections de la campagne. A Nantes, à Bordeaux, au Havre, les votes libéraux ont eu la majorité. Dans les autres circonscriptions où des candidats libéraux avaient engagé la lutte, on a remarqué partout la même tendance : majorité libérale acquise dans les villes, où la population est agglomérée, peut se concerter, s'éclairer, et échappe plus facilement à l'action administrative, majorité renversée seulement par l'appoint des districts ruraux. En de telles conditions, il faut tenir grand compte, comme indication des tendances de l'opinion, des minorités imposantes qu'ont obtenues certaines candidatures telles que celles de MM. Casimir Perier, Jules de Lasteyrie, Guibourt, Lefèvre-Pontalis et d'autres que nous ne pouvons énumérer ici. Cet ensemble de faits agrandit la signification des succès obtenus par l'opposition, car il rend évidente l'influence croissante de l'opinion libérale partout où elle a voulu engager la lutte, c'est-à-dire partout où il y a présomption que le suffrage est à la fois plus éclairé et plus libre.

Nous avons promis d'examiner, avec l'impartialité et le dégagement d'esprit que l'on apporte à l'étude d'une question historique, les conséquences de la politique que le gouvernement vient de suivre dans les élections, lorsque les élections seraient terminées. Nous sommes fort à l'aise pour essayer cet examen, car la politique suivie par le gouvernement est tout à fait distincte des principes et des développemens logiques de la constitution de 1852. Il n'y a rien dans la constitution de 1852 qui oblige le gouvernement ou même qui l'invite à intervenir dans les élections, comme il vient de le faire, avec toute sa puissance administrative. La constitution de 1852 est formellement contraire au régime parlementaire, en ce sens qu'elle n'accorde point à la chambre représentative le droit d'initiative, et qu'elle n'admet point la responsabilité ministérielle. La constitution a-t-elle en cela tort ou raison? C'est une question que nous n'avons point à examiner ici. Des esprits expérimentés ont pensé ou peuvent croire que l'initiative parlementaire et la responsabilité ministérielle présentent de plus grandes garanties de liberté, sont plus conformes au génie et aux traditions de notre Europe, et s'accordent mieux avec la permanence du régime monarchique. Nous n'avons ni à contredire, ni à soutenir cette façon de penser. Nous regardons, quant à nous, la constitution de 1852 comme compatible avec la liberté. L'expérience prouve que des constitutions qui n'admettent pas plus que celle-ci la responsabilité ministérielle ont pu se concilier en fait avec la liberté la plus complète que le monde ait connue: telle est la constitution américaine. L'épreuve d'une constitution qui retire à l'assemblée représentative le droit d'initiative, et se passe de l'hypothèse de la responsabilité ministérielle, peut donc être acceptée loyalement et courageusement par les amis de la liberté. Il est évident toutefois que ce qu'ôte de garanties à la liberté dans une telle constitution l'absence de l'initiative parlementaire et de la responsabilité ministérielle doit être cher-

son des caprices ou des préférences de son patronage, un ami peut lui faire un reproche d'avoir été abandonné par lui *in extremis;* mais c'est à la vérification des pouvoirs qu'éclateront les abus et les dangers de l'intervention administrative dans les élections. Des protestations nombreuses, qui ne manqueront pas d'arriver en temps opportun à la publicité, montreront par le détail les effets de cette intervention systématique. La réunion de ces protestations et des pièces justificatives dont elles seront accompagnées formera comme une vaste enquête sur la façon dont le suffrage universel fonctionne dans nos campagnes. Ce sera le premier débat du corps législatif, et ce débat ne peut manquer d'être un procès intenté par l'opposition devant l'opinion publique au système de l'intervention administrative. Personne ne peut méconnaître que l'opposition entamera cette lutte avec de puissans avantages; elle s'y assoira en plein sur le terrain constitutionnel. Le suffrage universel est l'âme de la constitution de 1852. Or la cause magnifique que l'opposition devra défendre, et les orateurs cette fois n'y seront d'aucune façon insuffisans, est la cause de la liberté, de la pureté et de la sincérité du suffrage universel.

Nous aurons le temps, d'ici à la prochaine session, d'étudier et d'exposer plusieurs autres conséquences du travail d'opinion d'où les élections sont sorties et qu'elles ont révélé. Notre espoir est qu'avant cette époque l'empereur, qui n'a jamais caché qu'il se fait un point d'honneur d'étudier les mouvemens de l'opinion, d'en reconnaître et même d'en devancer les vœux, saura disposer la politique de son gouvernement suivant les tendances d'une situation qui est visiblement en train de se renouveler. Une circonstance qui devrait, suivant nous, hâter les modifications libérales que réclame la politique intérieure de la France, c'est l'espèce de coup d'état que le ministère prussien veut accomplir. Comme s'il était nécessaire que l'opinion eût besoin d'apprendre par une démonstration nouvelle que la liberté de la presse résume et garantit toutes les libertés, c'est en attaquant la presse que M. de Bismark a commencé son œuvre imprudente de réaction. Le plagiat que M. de Bismark vient de commettre en nous empruntant notre législation de 1852 sur la presse ressemble à une impertinence à l'adresse de la France. Le ministre prussien a doté son pays du régime français des avertissemens et de la suspension des journaux. Nous sommes enchantés que nos journaux officieux, qui n'ont pas l'air de savoir ce qu'ils ont dans leurs propres yeux, aperçoivent et dénoncent cette poutre énorme dans les yeux des Prussiens. Peut-être le spectacle d'une dictature ridicule piquera-t-il notre amour-propre et nous guérira-t-il de nos vieux préjugés dictatoriaux. Espérant que M. de Bismark nous rendra ce service, nous ne voudrions pas être trop sévères envers lui. Cet homme d'état, ses adversaires l'admettent, a beaucoup d'audace et de mouvement dans l'esprit. Son tort est d'avoir l'esprit rétrograde. Il est réactionnaire à contre-temps. Il copie nos modes de 1852, oubliant que nous sommes

séparés de cette époque par onze années, et que ce sont même pour la France de bien vieilles modes. Les circonstances qui ont rendu possibles en 1852 sur le continent le succès de la réaction et la politique dictatoriale se sont profondément modifiées, même en France; mais le gouvernement de Berlin et le peuple prussien sont-ils dans une situation semblable à celle où se trouvait la France en 1852? La Prusse a-t-elle eu une révolution de 1848, la ruine d'une dynastie et le renversement d'une république? C'est pitié, dans un pays où une dynastie populaire se trouve en face d'un peuple loyal, de voir un gouvernement recourir, par entêtement puéril et par incapacité, à l'instrument néfaste de l'arbitraire, et imposer à la presse, aux manifestations de l'opinion, l'odieux régime des *lettres de cachet*. On ne saurait trop louer d'ailleurs la fermeté avec laquelle la presse prussienne proteste contre les boutades despotiques du cabinet Bismark, la résistance légale que les corps municipaux essaient d'opposer à l'arbitraire ministériel, et les paroles de blâme prononcées par le prince de Prusse contre cette politique à la fois aventureuse et rétrograde. On ne saurait trop déplorer qu'un pays comme la Prusse voie sa situation politique faussée en même temps au dedans et au dehors, et que le moment où la couronne est gratuitement compromise par les ministres envers les chambres et la nation soit précisément celui où la Prusse, comme puissance, est compromise vis-à-vis de l'Europe par une politique étroite et obscure. La France et l'Angleterre ne peuvent s'empêcher d'éprouver un sentiment de défiance devant la politique intérieure du gouvernement prussien, car à leurs yeux cette politique ne saurait être que l'effet même des engagemens dangereux que la Prusse a pris envers la Russie. L'instructive conversation qui vient d'avoir lieu à la chambre des lords entre lord Carnarvon et le comte Russell montre bien le dangereux embarras de la politique extérieure de la Prusse. N'est-il pas étrange que les gouvernemens occidentaux n'aient pu être encore édifiés sur la nature de la convention conclue entre la Prusse et la Russie, et qu'à Berlin et à Pétersbourg les représentans de l'Angleterre n'aient rencontré à ce sujet que faux-fuyans et contradictions de langage? L'attitude prise par la cour de Berlin à l'égard de la question polonaise a déjà produit ce triste résultat pour la Prusse, que son gouvernement est accusé et convaincu d'une dissimulation qui n'est plus admise à notre époque dans les rapports de la diplomatie.

La question polonaise marche lentement dans sa phase diplomatique mais elle marche, puisque les propositions sur lesquelles la France, l'An gleterre et l'Autriche avaient à s'entendre viennent de recevoir le dernie examen de la cour de Vienne, et seront probablement en état d'être pré sentées prochainement à Pétersbourg. En attendant que ces proposition soient portées à la connaissance de l'opinion européenne, il serait impor tant que le public fût bien pénétré des traits caractéristiques de la situa tion sans précédens qui fait la difficulté de la question polonaise. La Po-

logne, aussi bien la Lithuanie et les provinces incorporées à l'empire russe que le royaume de 1815, présente le spectacle à la fois le plus lamentable et le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu dans le monde moderne. L'armée russe et le gouvernement officiel sont superposés à un pays qui leur échappe moralement par tous les bouts. Au-dessous de ce gouvernement officiel et de cette armée, la résistance insurrectionnelle est constituée en une organisation occulte qu'on pourrait dire effrayante par son étendue et sa puissance. Qu'on se figure un peuple transformé tout à coup en une société secrète; telle est la Pologne conduite par ce comité invisible qui a pris le titre de gouvernement national polonais. Nous n'exagérons rien. Le gouvernement national fonctionne comme un gouvernement et est obéi à ce titre avec une docilité incroyable. Il n'y a pas de légende de Sainte-Wehme, il n'y a pas de révélations de société secrète italienne, qui puissent donner une idée de l'action exercée par ce pouvoir mystérieux et du cercle immense où il s'étend. On dirait que la poste et le télégraphe sont dans ses mains, car ses lettres sont ponctuellement remises, et ses ordres sont connus parfois à Cracovie peu d'heures après avoir été publiés à Varsovie. Il ne possède pas moins de six journaux imprimés clandestinement, mais distribués presque publiquement. Ses proclamations sont affichées pendant la nuit; la police ordinaire n'ose y toucher : ce sont les soldats qui les arrachent. Il délivre des passeports; des Russes ont été obligés de s'en munir pour pouvoir circuler sur les chemins de fer. Les Polonais qui désirent quitter leurs terres, surtout ceux qui se rendent à l'étranger, ont besoin de passeports du gouvernement national. Ce gouvernement a non-seulement dans les districts des comités qui sont en correspondance avec lui et qui exécutent ses ordres; il a en outre ses fonctionnaires civils et militaires, sa police, ses gendarmes et ses agens secrets. La preuve la plus curieuse et la plus effective de sa puissance, c'est la perception de l'impôt. Il alimente les finances nationales avec une taxe de 10 pour 100 des revenus. Or, tandis que le gouvernement russe est hors d'état de percevoir l'impôt, et que ses menaces ne peuvent l'extorquer du contribuable, le gouvernement polonais le reçoit presque avant de l'avoir demandé : un simple avis suffit pour stimuler le retardataire. Si le contribuable n'a pas donné de son revenu une estimation suffisante, il reçoit aussitôt la visite d'un agent secret chargé de redresser l'erreur et de faire restituer la somme due au trésor national. Le gouvernement national a pour la Pologne entière des directeurs des départemens des finances, de la guerre et de l'intendance militaire, et pour Varsovie et quelques autres villes des gouverneurs-généraux et des préfets de police. En réalité, le gouvernement civil de la Pologne a passé des mains des Russes à celles d'un pouvoir national invisible. C'est ce même pouvoir qui dirige les expéditions de guérillas qui depuis plusieurs mois occupent, déconcertent et usent l'armée russe. Les Russes, placés ainsi au-dessus

d'une nation dont tous les mouvemens intérieurs leur échappent, et qu'ils se sentent dans l'impuissance de gouverner, se crispent dans les ténèbres qui les entourent, et, pris de rage, s'emportent à des actes de folle et odieuse violence. Fusillades, pendaisons, confiscations, exécutions des prêtres, transportation en masse des fonctionnaires catholiques, telles sont les représailles qu'ils exercent sur un peuple qui montre une si prodigieuse volonté de résistance. Ainsi la situation de la Pologne pose pour l'Europe deux questions urgentes. Une résistance secrète telle qu'elle est organisée en Pologne, animée d'une si indomptable énergie, un peuple entier devenu subitement une société secrète démontrant l'impuissance non-seulement d'assimilation, mais de gouvernement de la Russie, et constituant pour l'ordre européen un danger qu'on ne dédaignerait peut-être pas impunément, voilà la question politique. Dans cette anarchie, les opprimés et les oppresseurs étant incapables de se vaincre mutuellement, ne pouvant qu'exercer les uns sur les autres des représailles sanglantes, l'Europe de 1863 peut-elle, sans manquer à son honneur, assister froidement et patiemment à une boucherie dont on ne voit pas la fin? Voilà la question d'humanité, et tout le monde conviendra que c'est la plus pressante.

La sollicitude que les cabinets de France, d'Angleterre et d'Autriche témoignent en ce moment pour la Pologne est quelque chose sans doute; mais il faut, pour l'honneur des trois puissances, qu'elle soit efficace. Comment pourra-t-elle le devenir? Nous n'avons point à examiner ce qui s'est ébruité sur la teneur des six propositions si lentement concertées entre la France, l'Angleterre et l'Autriche : il fallait, pour arriver à une solution politique de la question polonaise, trouver une base quelconque de négociation, et si la Russie accepte cette base, c'est pendant la durée des conférences que l'on aura tout le temps de discuter sur les réformes politiques indiquées par la situation de la Pologne. Le gouvernement anglais nous paraît obéir à un sentiment naturel et à une pensée juste, lorsqu'il veut régler immédiatement la question d'humanité. Le cabinet anglais persiste toujours en effet, assure-t-on, à demander l'armistice en Pologne au moment où les conférences s'ouvriront. La France ne saurait appuyer trop vivement cette légitime exigence. Les conférences seraient une cérémonie bien cruelle, si, pendant qu'elles dureront et que la Russie s'efforcera de les traîner en longueur, les massacres devaient continuer en Pologne. D'ailleurs cette question de l'armistice est elle-même hérissée de difficultés. Le consentement de la Russie ne suffit point. Il faut que le gouvernement polonais adhère à la suspension d'armes. Nous ne doutons pas qu'il n'y consente, mais à la condition que l'armistice sera complet et sincère : pour être complet, il faut qu'il s'étende aux anciennes provinces incorporées à l'empire russe; ce sont en effet les provinces où la lutte est des deux côtés poussée avec le plus de rage. Nous avons sous les yeux des instructions russes qui prescrivent en Lithuanie tous les excès de la répression et un rapport du

département de Lithuanie au gouvernement national, où, en même temps que sont décrites les cruautés commises par l'armée russe, est exprimée en termes poignans la volonté de prolonger la guerre jusqu'à ce que le dernier soldat russe ait été expulsé du sol polonais, ou jusqu'à ce que le dernier patriote ait cessé de vivre. Il est donc nécessaire, pour que l'armistice soit accepté par les Polonais, que la Russie consente à l'étendre aux anciennes provinces. Il faut aussi que l'armistice soit sincère, que partout le gouvernement russe s'interdise ou cesse de poursuivre les Polonais compromis dans l'insurrection. Sur ce point encore, une simple promesse de la Russie ne peut pas suffire. Les Polonais ont appris, par une trop longue expérience, le peu de fonds qu'on doit faire sur les promesses de clémence du gouvernement russe. On ne cite qu'un seul insurgé qui ait accepté la dernière amnistie; comment lui a-t-elle été appliquée? On a commué en sa faveur la peine de mort en vingt-cinq ans de travaux forcés. Le gouvernement polonais demande donc qu'une commission européenne vienne surveiller en Pologne l'exécution de l'armistice. Les puissances se mettront-elles d'accord pour imposer ces conditions, sans lesquelles le travail des conférences serait exposé à être bafoué par les tristes scènes dont les provinces insurgées continueraient à être le théâtre? La Russie les acceptera-t-elle? Il serait bien hasardeux de le prédire. Quelques esprits regardent les difficultés diplomatiques qui entourent la question polonaise comme devant empêcher qu'une guerre européenne en sorte. Nous ne partageons point cet avis : ces difficultés, par leur nombre et leur gravité même, peuvent rendre impossible une solution pacifique de la question polonaise; mais, si cette question ne peut avoir de solution pacifique, les grandes puissances, qui ont l'orgueil de marcher à la tête de la civilisation et de l'humanité, se résigneront-elles à laisser prévaloir dans le feu, dans le sang, dans les supplices, dans les tortures de la Sibérie, la solution russe? Nous ne voulons point le croire.

La France a reçu ces jours-ci une heureuse nouvelle; après avoir arrêté nos troupes pendant six semaines, la ville de Puebla est enfin tombée en leur pouvoir. Au moment où notre diplomatie va sans doute faire un pas en avant en faveur de la Pologne, il y a dans ce succès de notre armée du Mexique une coïncidence heureuse. Espérons que la prise de Puebla hâtera le moment où nous pourrons nous dégager honorablement de la malencontreuse expédition du Mexique, et rendra à la France une liberté d'action dont elle peut faire un si digne usage en Europe, s'il faut en appeler à la force pour soutenir les intérêts d'ordre, de justice et d'humanité qui sont attachés à une bonne solution de la question polonaise.

Les élections belges ont eu un résultat fâcheux pour le parti libéral; elles ont enlevé leur siége à la chambre à quelques-uns des membres les plus considérés et les plus honorables de ce parti. Le chef du cabinet, M. Rogier, n'a point été élu à Dinant. M. Devaux, une des lumières de l'ancien

a succédé l'*adagio* d'un quintette d'Haydn avec tous les instrumens à cordes, et le concert a fini par la symphonie en *ut majeur* de Beethoven. Au concert du 25 janvier, Mme Pleyel, qui habite Bruxelles, où elle est professeur de piano au Conservatoire, a joué l'éternel *Concert-Stuck* de Weber. On a trouvé que la célèbre virtuose abusait un peu de son vieux répertoire et que le temps, qui marque toute chose de son signe indélébile, n'avait pas oublié non plus la pianiste éminente qui émerveillait Paris il y a trente ans. A cette même séance, on a exécuté la symphonie en *la* de Mendelssohn, et on a fini par l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini. Le concert spirituel du vendredi saint n'a pas été l'un des plus remarquables de l'année. La symphonie en *ut mineur* de Beethoven, qui remplissait le premier numéro du programme, a été faiblement rendue. Ce n'est pas le fort de M. Pasdeloup que de bien comprendre les mouvemens et les nuances de la musique et surtout des symphonies de ce grand maître. L'honorable chef d'orchestre scande trop la mesure, il la dissèque trop minutieusement, et il détruit l'effet général de la phrase en la brisant en petites propositions. Et puis les instrumens à vent de son orchestre manquent d'éclat : on les entend à peine à travers la sonorité prépondérante des instrumens à cordes. L'air d'église de Stradella a été chanté faiblement par Mme Nantier-Didier, dont la voix s'est considérablement altérée. Un *Alleluia* de Hændel, deux morceaux du *Requiem* de Mozart, un *O salutaris* de M. Auber qui ressemble à une cavatine d'opéra-comique, ont précédé un chœur religieux, *Sanctus*, de M. Gounod, morceau d'un style ample et très élevé. Les chœurs ont mérité des éloges. C'est le 19 avril que M. Pasdeloup a terminé sa brillante et fructueuse campagne par un concert qui a été le plus beau de la saison. La séance s'est ouverte par la symphonie avec chœurs de Beethoven, qui a rempli toute la première partie du programme. On l'exécutait pour la première fois, et nous n'avons pas besoin de dire que toutes les difficultés d'une entreprise aussi hardie n'ont pu être surmontées. Le premier morceau a été d'abord exécuté trop lentement et avec mollesse. Dans l'*allegro maestoso* qui forme la seconde partie, les cors ont manqué leur attaque, et il n'y a véritablement que le *scherzo* qui ait résisté un peu aux tâtonnemens des exécutans. La quatrième partie, qui débute par ce magnifique récitatif des contre-basses, l'adjonction du chœur et du quatuor, cette effroyable péroraison qui accable l'auditeur et les exécutans, tout cela a été rendu par des efforts visibles dont il faut tenir grand compte à M. Pasdeloup et aux quatre cents artistes qu'il avait sous le regard et qu'il dirigeait avec un grand fracas de gestes. La seconde partie du programme a été remplie par différens morceaux tirés des œuvres de Hændel, des *selections*, comme disent les Anglais. On a commencé par un très joli chœur de l'oratorio *Salomon*, où le style fugué et bien connu du grand maître rend avec grâce l'accent biblique du sujet. Un second chœur du même oratorio, — *Doux rossignol*, — a paru plus charmant encore, et les connaisseurs ont

raison les maires et les préfets, étaient un moyen perfide et sûr d'endormir l'esprit et l'âme du peuple et de le détourner, par des chansons, des idées de patriotisme et de liberté! Ce grand politique ne se doutait pas qu'il raisonnait un peu comme Platon, comme Rousseau, comme tant d'autres sublimes rêveurs qui ont fait l'homme à leur image, en méconnaissant la force expansive de ses instincts généreux, en niant la perfectibilité infinie de sa nature. A ces scrupules de la philosophie, à ces vaines déclamations des utopistes et des démocrates modernes, l'histoire répond par des faits éclatans et universels. La musique a été partout un moyen puissant de civilisation. Tous les peuples du monde ont admis le chant, la danse et les instrumens dans les cérémonies religieuses, dans les fêtes nationales, dans les théâtres et dans l'intérieur des familles. La puissance bienfaisante de la musique est proclamée par tous les poètes, par la Bible, par Homère, par les livres sacrés de l'Inde, de l'Égypte et de la Perse. Les pères de l'église comme saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire, les grands théologiens tels que saint Bernard et saint Thomas d'Aquin, les réformateurs Savonarole, Luther, les poètes, les philosophes, les artistes les plus illustres du moyen âge et de la renaissance ont aimé et reconnu le charme de la musique, dont Montesquieu a dit : « C'est le seul de tous les arts qui ne corrompe pas l'esprit. » Mais ce qui est plus vrai et moins contestable que le mot de Montesquieu, c'est le rôle important que joue la musique dans les grandes luttes civiles et nationales. Ai-je besoin de rappeler l'influence énergique et salutaire qu'ont eue *la Marseillaise, le Chant du Départ,* les chœurs et les scènes patriotiques sur les hommes de la révolution, sur ces armées improvisées qui allaient défendre le pays contre l'Europe ameutée? Le christianisme a fait de la musique un art nouveau, il a presque créé l'orgue, ce magnifique résumé des harmonies du monde, et les réformateurs du XVIe siècle, Luther, Calvin, Zwingle, ont tous considéré le chant et la musique comme l'expression la plus parfaite du sentiment religieux. Il est donc suffisamment prouvé que la musique n'est point un art corrupteur, et que, loin de s'effrayer de voir les populations s'éprendre d'un goût de plus en plus vif pour un si noble plaisir, il faut considérer ce fait nouveau comme le signe d'une véritable émancipation morale.

Paris a été visité cette année par quelques virtuoses d'un mérite bien connu, Mmes Schumann et Pleyel, MM. Vieuxtemps, Becker, Sivori et Thalberg. Rendons d'abord hommage à la Société des concerts, cette noble et déjà vieille institution qui a éveillé et développé le goût de la haute société parisienne pour les grandes conceptions de la musique instrumentale. Le 5 avril, on a exécuté au Conservatoire la *Symphonie pastorale* de Beethoven, dont nous nous garderons de faire l'éloge. Un *Credo* en chœur de Cherubini, morceau remarquable par la pureté et l'élégance du style, a rempli le troisième numéro du programme, après quoi M. Vieuxtemps est venu exécuter une ballade polonaise de sa composition. Violoniste d'un talent sé-

vère, qui a toujours manqué un peu de grâce et de naturel, M. Vieuxtemps a paru, cette année, avoir perdu quelque chose de la largeur de style et de la plénitude de son qui caractérisaient sa manière. On a été frappé de la fatigue qu'il éprouve maintenant à rendre les difficultés de mécanisme qui l'arrêtaient si peu autrefois, et on a pu constater que ce grand virtuose manquait souvent de justesse dans l'attaque des sons supérieurs. Sa musique d'ailleurs n'est qu'estimable, et ne peut guère être entendue avec avantage à côté des chefs-d'œuvre des vrais maîtres. Cette séance (la seconde de l'année) s'est terminée par le beau chœur de *Judas Machabée*, oratorio de Hændel, que la Société des concerts a le tort de redire tous les ans. A la quatrième séance, on a exécuté avec une rare perfection la *Symphonie héroïque* de Beethoven, puis un *O salutaris* en chœur de Cherubini d'un beau sentiment, et les divers fragmens du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, délicieuse fantaisie, où l'on remarque surtout l'*allegro appassionato* et le *scherzo*, partie délicate où le compositeur est toujours original. L'ouverture de *Guillaume Tell* a été le dernier épisode de la fête. Le sixième concert a eu un intérêt particulier. On y a entendu d'abord la symphonie avec chœurs de Beethoven, c'est-à-dire la conception la plus vaste qui existe en musique. Comme toutes les symphonies, celle-ci, qui est la neuvième et la dernière, est divisée en quatre parties. La quatrième partie, où les voix se réunissent aux instrumens, forme un tableau vaste et confus qui ébranle profondément l'imagination. L'exécution, de la part de l'orchestre, a été parfaite; les chœurs et le quatuor chanté par M[mes] Vandenheuvel-Duprez et Viardot, par MM. Warot et Bussine, ont été suffisamment rendus, surtout si l'on ajoute, comme il le faut bien, que ce quatuor de la neuvième symphonie est écrit par un barbare qui n'a jamais rien compris à la voix humaine. Après l'hymne d'Haydn, exécuté par tous les instrumens, M[mes] Viardot et Vandenheuvel ont chanté le charmant nocturne de *Béatrix et Bénédict*, de M. Berlioz, que nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier ici. L'ouverture du *Jeune Henri*, de Méhul, qui en vaut bien une autre, a mis fin à la fête. Au septième concert, qui a été également remarquable, on a exécuté pour la première fois une jolie symphonie de M. Reber. Cette composition distinguée, comme tout ce qu'écrit ce savant et ingénieux musicien, rappelle un peu la manière d'Haydn, sans pourtant qu'on puisse accuser M. Reber d'une imitation servile. M. Reber est un maître qui sait écrire et qui tire un excellent parti des idées fines et charmantes qui forment son domaine, qui n'est pas grand, mais qui suffit à lui faire une réputation solide dans l'opinion des connaisseurs. Un admirable chœur du *Paulus*, oratorio de Mendelssohn, a précédé le concerto pour clarinette et orchestre de Weber, qui a été exécuté avec une justesse parfaite par M. Rose, artiste de l'Opéra, et la séance s'est terminée par la symphonie en *ut majeur* de Beethoven.

Il est inutile de suivre la Société des concerts dans toutes les brillantes séances qu'elle a données cette année comme les années précédentes. Elle reste toujours la réunion d'artistes exécutans la plus parfaite qu'il y ait

en France et même en Europe, surtout en ce qui regarde la musique instrumentale et la symphonie. Il est bien à regretter cependant que cette vieille institution manque un peu d'initiative, et qu'elle ne comprenne pas la nécessité de varier ses programmes au milieu de ce mouvement de curiosité historique qui éclate de toutes parts. Elle est en retard sur beaucoup de points, et son comité semble ignorer qu'il y a autre chose dans le monde que le chœur *a capella* de Leisring, le petit chœur de Rameau, l'éternel psaume de Marcello et l'*Alleluia* de Hændel. Il est pénible pour la société du Conservatoire que ce soient d'autres institutions qui fassent connaître au public parisien des chefs-d'œuvre inconnus, et qu'il faille aller aux concerts de M. Pasdeloup pour entendre autre chose que les symphonies de Beethoven, d'Haydn et de Mozart. J'insiste d'autant plus sur ce défaut de courage de la société du Conservatoire et la monotonie de ses programmes, que c'est le sentiment de tout le monde que j'exprime, et particulièrement l'opinion du public éclairé qui suit depuis si longtemps ses belles séances.

Les *concerts populaires de musique classique,* fondés l'année dernière par M. Pasdeloup, n'ont pas été moins brillans ni moins suivis cet hiver par un public nombreux qui sent le prix des plaisirs qu'on lui procure. On dira ce qu'on voudra de M. Pasdeloup, de sa manière de conduire un orchestre, de son intelligence des mouvemens et des nuances; mais on ne peut refuser à cet artiste plein de courage ni le désir de bien faire ni la volonté d'affermir et d'agrandir son œuvre, dont on sentira de plus en plus l'utilité et les bienfaits. Cette année, M. Pasdeloup a été plus téméraire encore : il a ajouté à son orchestre une grande masse de voix avec lesquelles il a osé aborder la neuvième symphonie de Beethoven, dont nous avons déjà parlé, et de grands et beaux morceaux de Hændel tout à fait inconnus à Paris. Ce sont là des faits qui parlent plus haut que toutes les critiques et qui prouvent que ce n'est pas le public qui fait défaut aux entreprises dignes d'être encouragées.

Trois séries de huit concerts ont été données cette année par M. Pasdeloup. Nous choisirons parmi ces nombreuses séances celles qui nous ont paru les plus intéressantes. Au concert du 1er mars, après l'ouverture de *Preciosa* de Weber, on a exécuté une symphonie de Schumann, celle en *mi bémol, opera* 95. Cette composition, d'une structure si pénible, n'a produit sur le public qu'un effet désastreux. La première partie est obscure et ne contient pas un motif assez saillant pour qu'il mérite d'être si longuement développé. Le *scherzo* ou seconde partie vaut mieux sans doute; mais je préfère l'*andante* qui vient après, et qui renferme une phrase charmante qui rappelle l'inspiration de Mendelssohn. En somme, la symphonie de Schumann comme les trois quarts des compositions de ce musicien atrabilaire ne valent pas la peine qu'on se donne pour les comprendre. A l'ouverture de *la Grotte de Fingal* de Mendelssohn, dont la couleur vigoureuse a fait oublier facilement la symphonie de Schumann,

a exécuté deux fragmens d'un *concerto* de Rode qui ont produit un effet charmant. Le talent vrai de M. Lamouroux a été encore plus remarquable dans le quintette pour instrumens à cordes de Mozart. Le *larghetto* et le finale de ce chef-d'œuvre sont des pages admirables de grâce et de sentiment.

Parmi les virtuoses célèbres qui sont venus se faire entendre à Paris cet hiver, il faut citer d'abord Mme Clara Schumann, la femme du célèbre compositeur dont nous avons déjà parlé l'année dernière. Elle a donné plusieurs séances dans les salons de la maison Érard, où elle a joué avec une vigueur singulière plusieurs morceaux de Beethoven et d'autres grands maîtres. Mme Schumann joue du piano comme un homme; elle manque essentiellement de grâce, et sa contenance, quand elle est devant le public, est celle d'une bonne Allemande qui ne s'en fait pas accroire et qui est tout entière au sujet qui l'occupe. C'est une artiste consommée et sérieuse, dont l'exécution laisse désirer plus de souplesse et de variété. Je préfère de beaucoup à Mme Schumann le talent naïf, poétique et tout féminin de Mme Szarvady, dont le nom est connu depuis longtemps des amateurs. Elle a donné, avec le concours de Mme Schumann, deux soirées dans les salons de Pleyel, deux soirées qui ont été très brillantes. Le programme de la seconde soirée, qui était fort bien rempli, contenait d'abord le trio pour piano, violon et violoncelle de Beethoven, dont le *scherzo* a été exécuté par le virtuose avec une précision et une souplesse admirables. Après un air de Mozart misérablement chanté par une pauvre fille tudesque, Mmes Schumann et Szarvady sont venues exécuter une série de morceaux à quatre mains de la composition de Schumann. Ces morceaux curieux sont des espèces de petits sujets poétiques, des scènes fantastiques, que le musicien a choisis lui-même ou qu'il a empruntés à quelques poésies connues, et sur lesquels il a exercé sa fantaisie. Voici les titres de quelques-unes de ces compositions légères : *En tressant des Guirlandes, Cache-Cache, Chant du Soir, A la Fontaine*. J'avoue sincèrement que j'ai eu de la peine à saisir le sens de ces savantes divagations, où le motif, quand il y en a un d'accusé, est enseveli sous un luxe de traits, de petites notes et d'harmonies souvent atroces, et que je me suis demandé, après avoir écouté ces drôleries à la Jean-Paul : Qu'a voulu dire le musicien? Qu'est-ce qu'un caprice musical qui ne repose pas sur un rhythme fortement accusé, sur une idée facilement saisissable? Sur quel fond se dessinent ces arabesques, qui excitent la curiosité de l'oreille sans que je puisse me rendre compte du point de départ, du thème que le compositeur a voulu enrichir de ses caprices? La fatigue que j'ai éprouvée à entendre ces petits contes drolatiques, qui ont été interprétés cependant avec une bravoure et une précision rares, n'a pas été compensée par quelques traits piquans que renferment ces compositions étranges de Schumann; peut-être seraient-elles mieux appréciées par un public allemand, qui a le mot de l'énigme. Mme Szarvady a exécuté ensuite, avec autant de grâce que de poésie, une valse, une étude de Chopin et un *scherzo*

de Mendelssohn. Mme Szarvady, qui a du sang slave dans les veines, interprète la musique de Chopin comme sa langue maternelle.

C'est au chapitre des pianistes, qui sont aussi nombreux que les sables de la mer, que se rattache le concert qui a été donné par Mme Oscar Comettant dans la salle de Herz le 30 avril. Après la première partie du programme, où la jolie bénéficiaire a chanté la cavatine de *Semiramide* de Rossini avec une bravoure solide et brillante, il y a eu une espèce de carrousel où six pianistes sont venus exécuter une fantaisie colossale composée par Thalberg, Listz, Pixis, Czerny, Henri Herz, Chopin, et arrangée pour six pianos concertans par M. Henri Herz. Cela s'appelle *l'Hexaméron,* ce qui prouve que les musiciens connaissent leurs ancêtres. La variation de M. Henri Herz a été exécutée par l'auteur lui-même avec le *brio* et la jeunesse de style propres à ce virtuose émérite, qu'on pourrait surnommer l'Auber du piano. J'avoue cependant que je préfère la variation de Chopin, jouée avec un vrai talent par M. Ravina.

Un des incidens les plus curieux de la saison, c'est l'apparition de M. Litolff, qui a donné deux concerts dans le grand salon de l'hôtel du Louvre, avec le concours de Mme Graever, pianiste distinguée, qui a été son élève. Je pense que le nom de M. Litolff n'est pas inconnu aux lecteurs de la *Revue,* car j'ai eu l'occasion de parler de cet artiste intéressant, lorsqu'il vint se produire à Paris comme pianiste et compositeur en 1858. Depuis, M. Litolff a beaucoup voyagé, et, après de nouvelles vicissitudes dont le récit formerait un roman des plus piquans, il est venu s'établir dans un village aux environs de Fontainebleau. Aux deux soirées qu'il a données cette année avec un orchestre nombreux qu'il conduisait lui-même, il a fait entendre d'abord un *concerto* symphonique que nous avons apprécié ici dans le temps, et dont les parties saillantes sont un *andante religioso* et le *scherzo,* qui serait un morceau fort original, s'il était moins long, moins tourmenté, moins chargé de modulations violentes et de sonorités criardes. On a exécuté ensuite deux symphonies dramatiques, l'une intitulée *les Guelfes,* illustration d'un poème allemand, et l'autre *les Girondins,* préface ou plutôt introduction à un drame de ce nom qui se joue au-delà du Rhin. Dans ces deux compositions bizarres, remplies de bruits, d'éclairs, de fumée et de quelques effets puissans de sonorité, l'auteur a fait preuve d'une imagination hardie et presque désordonnée qui ose tout et ne recule devant aucune témérité. Ces symphonies ressemblent à des fresques grossières, dessinées et peintes à grands traits, où le musicien a voulu rendre et exprimer par des sons et des rhythmes les épisodes d'une grande bataille, les vicissitudes de la mort des girondins au milieu de la révolution française. M. Litolff est un poète musicien de la nouvelle école allemande, un romantique décidé, un réaliste tempéré de fantaisie, qui poursuit avant tout l'effet matériel et pittoresque, mêlant dans un ensemble troublé le rire aux larmes, le sentiment au burlesque le plus bas. Il y a de tout dans l'œuvre de M. Litolff, des idées

et du bruit, de la lumière et beaucoup de fumée, de la fougue et d'interminables longueurs. Tel qu'il est, M. Litolff n'est pas un artiste vulgaire, c'est un homme curieux et intéressant dont la vie, le talent et la physionomie ont quelque chose de fantastique qui rappelle certains types d'Hoffmann. Mme Graever, son élève, est une femme agréable et une pianiste de talent dont le style serait plus pur, si elle interprétait de meilleure musique.

Nous avons déjà parlé de M. Jean Becker, ce violoniste *génial*, comme diraient les Allemands, qui a produit une si vive impression cet hiver à Paris. Né à Manheim et à peine âgé de trente ans, je crois, M. Becker est venu nous visiter pour la première fois en 1860. J'eus alors le plaisir d'apprécier son talent, déjà fort remarquable, et de signaler son nom à l'attention des amateurs. Depuis, M. Becker a beaucoup voyagé, beaucoup étudié et beaucoup appris. M. Becker est un violoniste savant, un érudit ému et sensible, qui a feuilleté la musique de toutes les époques et qui s'est familiarisé avec le style de tous les maîtres. Dans les trois concerts que M. Becker a donnés à la salle de M. Herz avec le concours de M. de Hartog, un riche amateur hollandais, il a exécuté tour à tour une *chaconne* de Bach d'une horrible difficulté, l'*allegro* et l'*adagio* du quatrième *concerto* de violon de Spohr, des morceaux de Leclair, de Gaviniez, l'*adagio* et le *rondo* du troisième *concerto* de M. de Bériot, une *polonaise* d'Habeneck et d'autres compositions de maîtres italiens, allemands et français. Ces formes si variées et si différentes les unes des autres ont été rendues par M. Becker avec une bravoure, une justesse d'intonation, une aisance et une propriété de style vraiment merveilleuses. M. Becker est un artiste original et classique tout à la fois; il réunit la bravoure d'un virtuose habile à l'imagination d'un poète : aussi son succès a-t-il été éclatant et incontesté, et tout annonce que M. Becker sera bientôt classé parmi les deux ou trois grands violonistes de l'Europe.

Nous devons mentionner aussi M. Dumon, flûtiste belge de beaucoup de talent et professeur au Conservatoire de Bruxelles. Jeune et de belle humeur, M. Dumon a donné un concert dans la salle de M. Herz le 14 février, où il a exécuté d'abord, avec Mme Pleyel, le duo pour piano et flûte de Weber; puis le virtuose a rendu avec beaucoup de grâce et même de sentiment des airs valaques d'un musicien polonais, François Doppler, qui a composé des opéras et beaucoup de musique pour la flûte, qui était son instrument. M. Dumon a terminé la séance par un nocturne et une fantaisie sur un air national de ce même Doppler, et il a rendu les beautés mélodiques de ces différens morceaux avec un *brio* étonnant. C'est un véritable artiste que M. Dumon, qui n'a qu'un défaut, mais il est considérable : il *passionne* la flûte, il cherche à produire des effets dramatiques sur un instrument candide, qui n'est fait que pour soupirer l'amour. Pourquoi M. Dumon n'a-t-il pas choisi un autre instrument, le trombonne par exemple? Il aurait pu devenir aussi fort que M. Narbich, un Allemand de la vieille roche, qui roucoule sur son tuyau de cuivre plus tendrement que M. Dumon sur sa

flûte. En fait de flûte, il n'y a rien de supérieur au talent de M. Dorus et à celui des élèves qu'il forme avec tant de sollicitude. Dans une de ces bonnes maisons de Paris où un maître intelligent comme le docteur Mandl parvient à grouper autour de lui les hommes les plus distingués et à réunir dans un harmonieux ensemble les sciences et les arts, M. Dorus et son élève M. Taffanel ont exécuté avec une rare perfection un duo pour deux flûtes de ce même Doppler dont j'ai déjà parlé. C'était un charme que d'entendre d'adorables caprices tracés par la main d'un compositeur vraiment original et rendus par deux virtuoses aussi modestes qu'habiles, qui ne cherchent à tirer de leur instrument que des effets naturels. Deux autres artistes, M. Triébert, le hautboïste, et M. Jancourt, un basson, ont exécuté ensuite avec beaucoup de grâce un joli duo sur des motifs de *l'Italiana in Algieri* de Rossini. En général on ne saurait trop admirer, trop louer cette classe d'artistes consommés qui composent les orchestres du Conservatoire, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, ces hommes laborieux et honorables qui consacrent leur vie modeste à cultiver et à répandre les principes d'un art civilisateur. Dans aucun pays, cette classe de musiciens, d'exécutans et de professeurs n'est plus respectable qu'à Paris. C'est aux efforts, à l'enseignement éclairé de ces artistes sérieux, qui pénètrent dans toutes les familles, qu'on doit une partie des progrès considérables qu'a faits la musique en France. Ce sont leurs conseils qui ont épuré le goût de la bourgeoisie et qui lui ont fait comprendre la différence qui existe entre les fantaisies creuses et futiles de la plupart des artistes français et les compositions des maîtres. Jamais dans un salon comme celui de M. Mandl on ne permettrait à un faiseur de points d'orgue comme il y en a tant de venir occuper l'attention d'une réunion de personnes distinguées qui savent apprécier les mouvemens de l'art.

Il existe depuis plusieurs années une *Société nationale des beaux-arts* dont le siége est sur le boulevard des Italiens. Le but que se proposa d'abord cette société fut d'exposer, pendant toute l'année, des tableaux et des objets d'art de toutes les époques et de tous les maîtres, morts ou vivans. Le comité conçut bientôt l'idée de joindre la musique au faisceau des arts plastiques et d'organiser des concerts où l'on exécuterait particulièrement des œuvres de compositeurs modernes ou inconnus. Quatre concerts ont été donnés cet hiver dans la salle du boulevard des Italiens, qui est peu favorable aux effets de la musique. Les trois premières séances ont été consacrées au *Désert* et au *Christophe Colomb* de M. Félicien David. Au quatrième concert, qui a eu lieu le 8 février, on a exécuté une jolie symphonie de M. Félicien David, qui est connue, puis une cantate dramatique, *Vercingétorix*, dont le poème et la musique sont de M. Debillemont. Cette composition bizarre, qui renferme des récitatifs, des chœurs, des airs et une marche militaire, est un mélodrame manqué écrit avec une énorme prétention. J'y ai remarqué un passage où les voix de femmes font un *miaulement* qui semble reproduire l'effet du genre *enharmonique* de la musique

des Grecs. Après *Vercingétorix*, on a fait connaître une ode-symphonie, *Vasco de Gama*, paroles de M. Delâtre et musique de M. George Bizet, un lauréat de l'Institut qui arrive de Rome. L'œuvre de M. Bizet est une imitation flagrante du *Christophe Colomb* de M. Félicien David. Il y a au moins trente ans que les idées, le style de M. Bizet sont connus. M. Bizet a du talent à coup sûr, mais aucune originalité; sa musique est agréable et facile, mais elle n'appartient pas à celui qui la signe. La séance s'est terminée par *l'Enfance du Christ*, de M. Berlioz, et par l'ouverture du *Carnaval romain*, du même compositeur. Cette tentative de la *Société nationale des beaux-arts* n'a pas été heureuse et a laissé une triste impression sur ceux qui jugent le fond des choses et ne se contentent pas de l'à peu près.

M. de Beaulieu, fondateur généreux d'une *Société de Chant classique* dont nous avons souvent parlé ici, a donné son concert annuel dans la salle de M. Herz le 14 avril. Le programme de cette séance n'avait pas tout l'intérêt désirable, et l'exécution de la plupart des morceaux a été très faible. Un offertoire de Michel Haydn, qui n'avait jamais été exécuté en public à Paris, a inauguré la fête. C'est de la musique douce et agréable, mais d'un style peu religieux. Un air de *Samson*, oratorio de Hændel, un *Salve Regina*, chœur sans accompagnement d'Orlando Lasso, n'ont pas été non plus très bien rendus. Ce qu'il y a eu de mieux dans ce concert, ce n'est pas le chant, mais un beau morceau instrumental, un octuor de Beethoven pour deux hautbois, deux clarinettes, deux cors et deux bassons. Cette délicieuse composition, pleine de sentiment et d'une gaîté sereine, a été exécutée dans la perfection par des artistes comme MM. Triébert, Barthélemy, Leroy, Rose, etc. Il est à désirer que M. de Beaulieu ne se fasse pas illusion sur l'utilité de la *Société de Chant classique*, si l'honorable fondateur n'apporte pas le plus grand soin au choix des morceaux qui doivent entrer dans son programme, et surtout à l'exécution des chœurs et de toute la partie vocale, qui a été bien faible cette année.

S'il nous fallait parler de toutes les réunions, de toutes les maisons où la musique, sous ses différentes formes, est cultivée avec ardeur et passion, notre récit n'aurait pas de fin. Il serait bien injuste cependant de ne pas encourager ces talens solides et modestes qui restent volontairement dans l'obscurité, et qui se refusent aux applaudissemens du monde comme d'autres les recherchent avec avidité. Telle est Mlle Camille Miet, pianiste et musicienne remarquable, élève de M. Alkan aîné, qui lui a communiqué son goût pour la belle musique et quelque chose de son style précis et vigoureux. J'ai entendu Mlle Miet exécuter plusieurs morceaux bien difficiles, et surtout un trio charmant de M. Rosenheim, avec une netteté et une chaleur communicative qui étonnent chez une jeune personne qui n'a jamais voulu se produire en public.

Il existe à Paris une réunion de nobles et joyeux *dilettanti* qui porte le nom de *Cercle de l'Union artistique*, et dont le siége est rue de Choiseul. Présidés, je crois, par M. le prince Poniatowski, ces amateurs, qui appar-

tiennent presque tous à la haute fashion, se réun
donnent assez souvent des fêtes charmantes où la n
Invité gracieusement à l'une de ces soirées agréable
ter des quatuors de Beethoven par la société de MM
et surtout un admirable morceau de Mozart pour qu
porte le nom, dans le catalogue de l'œuvre du maître
badinage musical. Mozart aimait beaucoup ces sorte
bles, et son humeur joyeuse lui a inspiré plusieu
genre d'une originalité charmante. L'idée que le m
dans cette composition curieuse, qui parut à Vien
une scène de pauvres amateurs, parmi lesquels se
qui donnent du cor, et qui, sous la direction d'un
tentions comme violoniste, exécutent tant bien qu
difficile pour leur inexpérience. C'est d'un comique
ces amateurs dont les deux cors sont des cors de c
jouer à tort et à travers comme des désespérés,
mêmes d'un désordre qui est ici véritablement u
de cette délicieuse bouffonnerie, qui a excité l'hi
teurs, les deux cors poussent violemment deux
nance de seconde, dont l'effet de surprise est des p
et bien d'autres que nous pourrions citer encore, c
de Haydn connue sous le nom de messe du *maître*
samment que la musique n'a pas besoin de paroles
et même le ridicule de la nature humaine.

Nous ne pouvons mieux finir ce long discours su
l'année qu'en rendant compte d'une séance musi
naisseurs surtout, a été un véritable événement
que de musique religieuse s'est formée depuis un
poursuivre l'idée du prince de la Moskowa et de re
qu'il donnait dans la salle de M. Herz sous le gou
prince de la Moskowa, qui était un amateur fort éc
suivre l'exemple de l'école de Choron, qui a été
mouvement vers la musique ancienne et classique
aux premières années de la restauration. On ne se
salutaire qu'a eue cette école de Choron, qui a no
nombre d'artistes remarquables, parmi lesquels il s
prez et M. Nicou-Choron, homme de mérite et con
porte dignement le nom que lui a laissé son beau-
teurs, de femmes du monde et d'artistes de profess
que de musique sacrée, sous la direction de M. Char
chapelle à l'église Saint-Roch, a donné sa premi
Herz le 24 avril. Le programme, très remarquable p
des morceaux, était divisé en deux parties : on o
fragment d'un *Stabat Mater* de Joseph Haydn avec

chestre, morceau d'un style charmant, mélodique et doucement religieux, qui a été monté avec beaucoup d'ensemble. Un air juif, *Tu autem*, arrangé par Marcello pour un accompagnement de deux violoncelles, a été chanté ensuite par M. Marochetti. Cet air, d'un grand style, a précédé un chœur religieux, *Tantum ergo*, du compositeur russe Bortnianski, qui a été le réformateur de la chapelle impériale de Saint-Pétersbourg. Il est mort en 1825. Ce chœur, d'une grande originalité, a été rendu avec précision, et a fait place à un joli duo bien connu de Hændel, *Che vai pensando*, qu'une femme du monde, Mme la baronne de F..., et M. Bussine ont dit avec assurance. Ce morceau élégant, ce charmant badinage, aurait produit un meilleur effet encore, si le mouvement avait été mené plus vivement. Après un *Domine*, fragment tiré d'un psaume de Marcello, on a exécuté une chanson française d'Orlando Lasso, *les Vendanges*, chœur sans accompagnement très curieux et très agréable. Par la vivacité du rhythme, par la prédominance du genre syllabique et par une tendance sensible à la modulation, on trouve dans cette chanson du contemporain de Palestrina comme un pressentiment de l'effet dramatique. Un fragment du *Paulus*, oratorio de Mendelssohn, a terminé la première partie de ce riche programme. *La seconde parole de Jésus-Christ sur la croix*, de Haydn, chœur et orchestre, a ouvert la seconde partie. Les *soli* ont été chantés avec soin par Mme la comtesse O... de F..., Mlle Bernard des Portes et MM. Hayet et Lenoble. Cette composition de Haydn est d'un style pieux, tendre, pénétrant, et bien supérieure à la musique violente et trop dramatique du *Christ au mont des Oliviers*, de Beethoven. Après cette page émouvante, qui a produit un très heureux effet, Mme H... et M. Bresil ont chanté un duo de Marcello, — *Quemadmodum*, — d'une mélodie douce, et puis est venu un *Sicut servus*, chœur sans accompagnement de Palestrina, hymne d'une sérénité sublime qui a été chantée avec un ensemble parfait. On ne pouvait pas choisir une inspiration plus opposée à celle de Palestrina que le *Gaudeamus*, chœur à quatre voix de Carissimi, qui a rempli le cinquième numéro de la seconde partie du programme. Cette composition curieuse est une prière gaie, ce sont des gens de bonne humeur qui célèbrent une fête de l'église comme ils célébreraient une fête de famille, et qui chantent avec entrain : *Gaudeamus, gaudeamus,... in hæc sacra solemnitatem*. Ces paroles sont traduites par un rhythme presque dansant et sont dialoguées par les quatre voix, qui ne se réunissent qu'à la fin de cette espèce de prologue. Un *adagio* de quelques mesures, où les quatre voix chantent : *O Maria! Maria!* précède un mouvement plus vif que le premier et par lequel sont exprimées, en style fugué, ces paroles liturgiques : *Vive, vive in æternum, ô beatissima Maria!* C'est extrêmement curieux et plaisant, et ce morceau comme celui de Mozart et la messe comique de Haydn, dont j'ai parlé plus haut, prouvent qu'on peut tout exprimer en musique, même avec des moyens aussi simples que ceux qu'emploie Carissimi, et que les Italiens aiment à rire jusque dans le sanctuaire. Pourquoi donc l'expression de la

joie serait-elle bannie de l'église? Le moyen âge était moins difficile que nous sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres.

Après un *libera* de Jomelli d'un puissant effet, dont les *soli* ont été bien interprétés par Mmes la baronne F... et Bresil, après un quatuor charmant d'Aiblinger, maître de chapelle du roi de Bavière, qui a été chanté avec une justesse parfaite par MM. Bussine et Hayet, par Mmes Hélène Dubois et Bernard des Portes, la fête s'est terminée avec éclat par un fragment de *Judas Machabée,* oratorio de Hændel. Ce premier concert de la *Société académique de musique sacrée* est d'un bon augure pour l'avenir. On a été charmé de ces bonnes voix d'amateurs, pures, saines, franches et bien disciplinées, sous la direction d'un homme de talent, M. Vervoitte, qui, par le choix des morceaux et par la manière dont il en a compris le sens, a fait preuve d'une véritable intelligence du caractère historique de l'art musical. Nous souhaitons que cette société intéressante se consolide et devienne une institution durable.

Tout était fini, le public et les artistes paraissaient assouvis de concerts et de musique de toute sorte, lorsqu'on apprit que M. Thalberg était à Paris. Il fit un signe de la main, et une société d'élite accourut dans les salons de la maison Érard, où M. Thalberg donna trois séances seul, devant Dieu et devant les hommes! Il enchanta son monde en exécutant tour à tour du Beethoven, du Weber, du Mendelssohn, du Chopin et aussi de sa propre musique, qu'on lui pardonne, parce qu'il en relève le mérite par une exécution splendide qui fait un instant illusion. M. Thalberg est un enchanteur, un virtuose incomparable qui a eu bien des imitateurs, mais pas un seul rival dans le genre d'effets dont il est le créateur. On ne peut rien entendre de plus merveilleux que M. Thalberg promenant ses doigts sur un piano d'Érard et se livrant à sa fantaisie, à moins que M. Sivori ne survienne avec son violon enchanté, car alors il n'y a plus qu'un Dieu et que ce petit diable d'homme qui a dérobé à Paganini, son maître, une étincelle de son génie.

P. SCUDO.

Le *Discours d'Isocrate* sur lui-même, intitulé *sur l'Antidosis*, traduit en français pour la première fois par Auguste Cartelier, revu et publié avec le texte, une introduction et des notes, par Ernest Havet; Paris 1862.

Ce titre, qui semble n'annoncer qu'une traduction et des éclaircissemens sur un point particulier d'érudition grecque, est celui d'un beau volume sorti des presses de l'Imprimerie impériale, d'un livre excellent, un des mieux faits et des meilleurs que nous ayons lus depuis longtemps, et qui, on ne peut le soupçonner d'abord, offre même un intérêt touchant. C'est un monument élevé par l'amitié à une chère mémoire. Un ancien élève de l'École normale, qui aurait pu marquer sa place dans la littérature savante, si une chétive santé et de longues souffrances ne l'avaient retenu dans l'obscurité, et s'il n'avait été enlevé à ses études par une mort prématurée,

M. Auguste Cartelier, avait laissé une traduction inédite d'un discours d'Isocrate. Cette œuvre, entreprise et achevée avec une sorte de religion littéraire et qui mettait pour la première fois en français un des morceaux les plus curieux de l'éloquence grecque, méritait de ne pas périr. L'intime ami de M. Cartelier, M. Havet, professeur au Collége de France, s'est fait un pieux devoir de recueillir cette relique, et, pour la rendre plus digne encore d'être offerte au public savant, il l'a complétée par des notes, une notice et une grande introduction, mêlant son travail de plusieurs années à celui du traducteur et prenant pour ainsi dire un dernier et triste plaisir à confondre encore ses pensées avec celles de son ami. Jamais on n'a paré un tombeau avec plus de soin, de goût, de mesure, et en respectant mieux le caractère de celui qu'on veut honorer. Il y a dans cette mesure à la fois une preuve de loyauté envers le public et une délicatesse suprême envers celui dont la candeur n'aurait pas souffert la pensée qu'il pût être loué après sa mort autrement que par des vérités modestement exprimées. Si c'était ici le lieu de nous étendre sur certains détails des mœurs universitaires, ce serait pour nous une satisfaction de montrer comment ces sortes d'unions fraternelles, commencées à l'École normale, resserrées par la communauté des études et des sentimens, sont précieuses pendant la vie et même après la mort, puisque le survivant peut encore assurer à son ami un peu de cette renommée qui est souvent la seule récompense d'obscurs travaux. M. Havet nous donne à tous un exemple qui ne sera point perdu, et si nous n'insistons pas sur ce sujet, c'est pour imiter la discrétion si virile de M. Havet lui-même, et pour ne rien dire qui soit en dissonance avec cette réserve qu'il a su garder partout dans son livre, et qui est comme la pudeur de l'amitié et des regrets.

En prenant le discours de l'*Antidosis* pour objet d'une longue étude, M. Cartelier se laissait tenter par l'honneur de traduire le premier un texte grec découvert en 1812 par André Mustoxydis dans un manuscrit de Milan et publié par lui la même année, mais qui depuis resta peu connu, *parce qu'on ne lit point ce qui n'est pas traduit.* La nouveauté d'ailleurs n'était pas le seul intérêt de cette pièce d'éloquence. Comme dans ce discours Isocrate plaide pour sa gloire d'orateur à l'âge de quatre-vingt-deux ans, qu'il fait les honneurs à sa personne et à son talent, qu'il se cite lui-même, encadrant dans son plaidoyer les plus beaux morceaux de ses autres discours, il se trouve que l'*Antidosis* offre la fleur de son éloquence. Nous y voyons tout Isocrate, réduit, il est vrai, mais comme il voulait être vu, et pour ainsi dire paré de ses propres mains. Enfin ceux qui ont connu M. Cartelier savent ce que cet esprit, voluptueusement littéraire, trouvait de douceur dans la langue attique, dans cette perfection oratoire où l'honnêteté des sentimens est une satisfaction pour le cœur, où les raffinemens même de l'art sont une lumière pour l'esprit, où la diction est un enchantement pour l'oreille, et dont la simplicité étudiée est un défi jeté au traducteur, et par conséquent pour lui une tentation. Il a fallu bien des soins et du loisir pour rendre avec agrément en français cette éloquence paisible, qu'on se figure si ornée, et qui souvent n'est belle que de son élégante nudité. Comment faire sentir dans une langue étrangère et peu musicale les exacts rapports des mots et des choses, l'aisance dans

la dignité, les mille convenances de la pensée et du style, et toutes les grâces coulantes de l'atticisme? M. Cartelier a fait effort pour retenir du moins le principal, la justesse précise, l'ampleur des tours, une certaine égalité de mots qui flatte, et en tout cette correction lucide qui est le lustre de la simplicité, et qui, à force d'être nette, reluit. Cette traduction, sans cesse repolie, n'a pas été faite comme une tâche qu'on est pressé de finir et de livrer au public; elle a été l'objet de tous les scrupules de la conscience littéraire, on ne l'a entreprise que pour le plaisir de la faire, comme ces ouvrages que les artisans d'autrefois se proposaient et achevaient avec amour, non pour en tirer profit, mais pour élever l'industrie jusqu'à l'art et pour se montrer à eux-mêmes jusqu'où pouvait aller l'habileté de leur main.

Dans une grande introduction, qui nous paraît un modèle de goût, de science et de style, M. Havet a fait une étude complète d'Isocrate, où l'on voit sous un jour nouveau cet orateur singulier que jusqu'ici la critique avait mal jugé, non pas méconnu peut-être, mais maladroitement célébré. Les louanges sans discernement qu'on lui a prodiguées lui avaient fait plus de tort que les reproches. Il n'est pas étonnant du reste qu'il n'ait pas été bien apprécié, et que sa renommée ait flotté entre une admiration de commande et un dédain ignorant. Quand nous lisons aujourd'hui, avec nos préoccupations modernes et notre esprit pratique, ces discours fictifs qui ne sont que des œuvres de rhétorique, nous sommes tentés, au premier abord, de les trouver assez peu dignes d'une sérieuse étude. Pour les comprendre et les goûter, il faut se faire Athénien, se transporter à l'époque où l'on créait les belles formes oratoires, s'associer au goût d'un peuple épris de beau langage, étonné de voir que la prose peut avoir son harmonie comme les vers, se laissant charmer, non-seulement par les savantes cadences, mais par le choix des termes, un emploi plus juste des mots et une logique déliée qui se déroule avec grâce dans les détours d'une longue période. Les Grecs, qui n'avaient entendu que les fortes improvisations de leurs hommes d'état, le langage souvent saccadé et sans haleine de l'Agora, se pâmaient d'aise devant ces perfections nouvelles de l'art. Athènes prit plaisir à draper sa pensée dans ces vêtemens plus amples, plus riches, mis à la mode par les sophistes, comme une adolescente heureuse de ses premiers atours. Il faut bien que les Grecs se soient laissé fasciner par les prestiges de cette rhétorique, puisque Isocrate, qui a vécu près d'un siècle, a joui d'une gloire incontestée, que, sans être un homme vraiment politique et militant, il a été considéré, au milieu des agitations de la liberté, comme le plus grand orateur, comme l'éloquence même, qu'il ne fut pas trouvé ridicule de mettre dix ans à polir un discours de cinquante pages, et qu'après sa mort on lui éleva des statues. Les Athéniens étaient amoureux d'éloquence, comme nous pouvons l'être de musique, admirant l'art pour l'art, ne demandant pas plus à l'éloquence d'être utile que nous ne demandons à une symphonie de Beethoven d'être probante. Un orateur tel qu'Isocrate, un artiste en discours, λογοδαίδαλος, était un compositeur qui fait un beau morceau sur un sujet fictif, et qui l'exécute lui-même devant une assemblée d'amateurs. Et quand le avait réussi, on le *jouait* de nouveau, et d'habiles récitateurs de le faire valoir. Le

maestro de l'éloquence leur donnait ses instructions sur la manière de le lire, notait les inflexions et les repos pour ne pas fatiguer l'auditoire. Ainsi chaque discours pouvait avoir un nombre indéfini de *reprises*, car nous sommes bien obligé d'emprunter la langue d'un art qui ne sert qu'au plaisir pour faire comprendre les caractères de cette éloquence oisive, mais ravissante pour des Grecs.

Le rhéteur Isocrate, dont on ne s'occupe guère aujourd'hui, est devenu sous la plume de M. Havet un personnage des plus intéressans. L'artiste, l'homme si longtemps défiguré par des éloges insipides revit devant nous et s'empare de l'attention. On aime à voir cet Athénien si bien doué et sachant si bien aussi jouir de tous ses dons, beau, riche, élégant, pacifique, heureux même de ses infirmités physiques et morales, redevable à sa faible voix et à son débile courage de pouvoir éviter les mêlées oratoires, où la dignité personnelle risque d'être froissée et de souffrir, passant sa longue vie à se composer un beau personnage, image de son irréprochable éloquence, sophiste honnête, qui, dans sa vie comme dans ses discours, se montre à la postérité dans les plus belles attitudes morales. Ce doux philosophe, cet excellent, mais faible citoyen, a été une sorte de prédicateur au service des sentimens civiques; mais, toujours artiste en même temps que citoyen, il consacrait son éloquence à embellir la gloire de sa patrie avec d'autant plus de zèle et de persévérance que la gloire de sa patrie servait à embellir son éloquence. Il a été plus qu'un simple rhéteur, il a été, dans sa vie comme dans ses discours, l'exemplaire le plus accompli de la plus décente rhétorique. Si Démosthènes se sert de la parole comme un honnête homme d'un habit pour se couvrir, on peut dire qu'Isocrate s'en est servi comme un honnête homme qui veut faire belle figure. Comment blâmer d'ailleurs cette espèce de luxe oratoire qui ne se compose que de sagesse, d'élégance et de patriotisme? Il a commis des fautes sans doute, mais sans le savoir; il a traité avec Philippe, au lieu de s'en défier; il lui a écrit une belle lettre pour l'entretenir dans de bons sentimens; il s'en est fait le garant auprès de ses concitoyens, au risque d'endormir leur vigilance patriotique; il a servi naïvement le Macédonien, ne pouvant se figurer qu'il n'eût pas converti celui qu'il avait prêché, car n'oublions pas d'ajouter qu'à cet homme heureux les dieux avaient donné par surcroît une vanité innocente, douce aux autres, souriante à lui-même, qui lui permettait de jouir de toutes ses qualités, de ne pas voir ses erreurs, de faire sans cesse le tour de ses propres perfections, défaut si l'on veut, mais défaut délicieux pour celui qui en est doué, et sans lequel le génie même ne peut vivre en joie.

M. Havet a peint en quelques pages exquises cet orateur honorable dont toutes les qualités confinent à des défauts, et dont le portrait, pour être ressemblant, demande les plus fines nuances. Il ne s'est pas proposé de faire un panégyrique, mais une étude vraie, sincère, qui estime à leur juste prix cet art factice ou minutieux, ce talent placide, cette magnificence de formes souvent un peu vide ou mensongère, puis cette noblesse de caractère sans énergie, cette raison timide et cette sagesse un peu courte. Toutes ces faiblesses de l'homme, du citoyen et de l'artiste n'empêchent pas d'ailleurs ce personnage si distingué d'exciter la sympathie et même une certaine admiration. Cet homme en tout semblable à lui-même, dont le talent ré-

pond si bien au caractère et dont la gloire est comme composée de bienséances oratoires et morales, n'est pas assurément un sophiste vulgaire, et n'est pas indigne de devenir le sujet d'une étude profonde, même pour un grave esprit. Aussi M. Havet n'a-t-il pas craint de démêler son art, et en rectifiant les jugemens qu'on a portés sur lui, en le comparant de près ou de loin à tous les écrivains dont on l'a quelquefois indiscrètement rapproché, il l'a ramené avec la plus lumineuse précision à sa véritable originalité. La partie littéraire de cette étude est d'une rare finesse, comme il convient à une critique qui se propose de marquer les plus insaisissables différences de l'éloquence et du style. En quelques traits nets et rapides, tracés avec une grande sûreté de main, l'auteur fait connaître non-seulement Isocrate, mais tous les écrivains anciens ou modernes qui passent pour relever de lui : analyse pénétrante où se fait jour un goût très vif pour toutes les délicatesses de la pensée et de la parole, mais où l'on ne voit nulle complaisance pour les petitesses et les vanités de l'art.

M. Havet, agrandissant son sujet sans en excéder les limites, a fait à propos d'Isocrate une forte esquisse de l'histoire morale d'Athènes. Pour mieux juger l'orateur, il a dû peindre la société athénienne, le mouvement de cette démocratie turbulente, les opinions, les partis, le rôle des philosophes et des orateurs. Au milieu de ce tumulte, on apprend à bien connaître cette éloquence sereine qui ne resta pas entièrement étrangère aux agitations de la vie publique, et qui ne laissa pas d'exercer une certaine action politique. Les tièdes discours du rhéteur philosophe paraissent s'animer quand on voit dans quelles circonstances ils ont été composés, et à quoi ils répondent. On sent que l'esprit de M. Havet se plaît dans ces grands sujets, que ce spectacle d'Athènes a pour lui comme un intérêt présent, et qu'en parlant de cette ville, qui fut en philosophie, en politique comme dans les arts, l'institutrice des peuples, il s'échauffe comme s'il s'agissait de la patrie. A voir cette chaleur, cette décision dans les jugemens, et je ne sais quel frémissement de pensée, on devine que cette étude n'a pas seulement pour l'auteur un intérêt littéraire, et que son esprit passionné ne se serait pas résigné à se renfermer pendant des années dans la calme école d'Isocrate, s'il n'avait pas entendu au dehors et à côté le bruit de l'Agora. Du reste, cette chaleur et cette décision sont un des caractères les plus remarquables de ce livre. Les jugemens politiques et littéraires y sont nets et accentués comme des professions de foi, les pensées rapides comme si elles étaient décochées. C'est un style actif, militant, qui va droit au but, court vêtu pour être agile. Dans ses peintures, l'auteur tient moins à la couleur qu'à la finesse des contours et à la vigueur du trait. Tout dans ce livre est si mesuré, si bien défini, que la grâce même y est précise. Il nous paraît assez inutile de gâter ici notre plaisir et celui du lecteur en marquant certains points où nous sommes en dissentiment avec l'auteur, d'autant plus que ce livre se défend de tous côtés par sa parfaite circonspection littéraire, et que la critique n'a guère de prise sur cette solidité polie.

C. MARTHA.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIIIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1863

Livraison du 1er Mai.

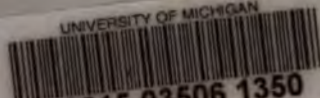
Livraison du 15 Mai.

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Erratum. — Dans l'étude de notre dernière livraison sur *la Pologne et ses anciennes Provinces*, c'est par erreur, erreur comprise de tout le monde, que nous avons dit page 518, *fils de Catherine II* au lieu de *petit-fils*, en parlant d'Alexandre Ier.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, 7 rue Saint-Benoît.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03506 1350

